ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1912, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'oeuvre ici reproduite *appartient au domaine public*.

S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'oeuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site **http://digitheque.ulb.ac.be/**

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2013/DL2864764_1912_f.pdf

52366

L'ART MODERNE

1912

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 1. 7 JANVIER 1912

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Au Salon de l'Estampe (OCTAVE MAUS). — La Culture française (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — Le Théâtre belge (*à suivre*) (WILLIAM SPETH). — Expositions : *Au « Studio »* (F. H.). — Nouvelles publications d'art : *L'Art médiéval, Mantegna* (F. H.). — Concours. — La musique à Verviers (J. S.). — Mémento musical. — Petite Chronique.

AU SALON DE L'ESTAMPE[1]

MON CHER SAND,

Je vous apporte le fraternel salut des artistes dont vous secondez l'effort, des amis qui applaudissent à vos diligentes et fécondes initiatives.

Le Cercle l'*Estampe*, dont vous êtes l'âme, a conquis d'emblée l'une des premières places parmi les associations destinées à éclairer le public sur l'activité artistique de notre pays et à l'instruire des directions que suit l'art à l'étranger. Sans passer par les tâtonnements qui accompagnent presque toujours les tentatives nouvelles, il a trouvé dès ses débuts l'expression définitive qui devait lui assurer la vie et la prospérité.

L'honneur vous en revient, mon cher Sand. Et bien que votre modestie doive s'en alarmer, souffrez que je proclame, au nom de ceux qui vous ont vu à l'œuvre, que cette victoire est due à la sûreté de votre goût et à la clarté de votre esprit d'organisation.

On pouvait craindre que la périodicité annuelle d'un Salon spécialisé dans le « Blanc et Noir » engendrât quelque monotonie et lassât, par des redites, l'opinion publique. Cinq expositions successives ont justifié la confiance que vous opposâtes au doute. Et la sixième, qui s'ouvre aujourd'hui même, parait appelée à un succès digne de celles qui l'ont précédée.

Votre sagesse a su, en effet, varier habilement et renouveler l'intérêt de ces manifestations qu'avive tantôt le génie d'une gloire du passé, tantôt l'art expressif de tel ou tel maître contemporain.

Qui ne se souvient des prestigieuses rétrospectives de Piranese et de Goya, du juste hommage rendu à la mémoire de Constantin Guys, de la triomphante évocation de Félicien Rops? Qui ne fut ému et surpris devant les eaux-fortes de Charles De Groux, de Boulenger et de Verheyden? Et ces beaux ensembles de Brangwyn, Pennell, Bracquemond, Raffaëlli, Cottet, Vallotton, Chahine, Storm, Rychter, Zilcken, Martini, d'autres encore que j'oublie, quels réconfortants exemples de probité, de foi et de persévérant labeur!

Dans ce coude-à-coude avec les célébrités de l'étranger, les graveurs belges ont pris conscience de leur propre valeur, et le public, qui les ignorait, a appris à

(1) Une manifestation de sympathie en l'honneur de M. ROBERT SAND, qui fonda en 1907 et développa avec le plus intelligent dévouement le Cercle l'*Estampe*, a réuni hier matin dans les galeries du Musée les membres du Cercle et de nombreux amis. Prié de prendre la parole en leur nom, M. OCTAVE MAUS a prononcé l'allocution dont nous reproduisons le texte et à laquelle répondit M. Robert Sand avec autant de tact que d'émotion, en reportant sur ses collègues de l'*Estampe*, et principalement sur MM. GISBERT COMBAZ et M.-H. MEUNIER, tout le mérite qu'on lui attribue.

UNIVERSITÉ LIBRE BRUXELLES

les aimer. Naguère relégués dans les annexes des Salons officiels, confondus avec les architectes dont les épures n'ont d'autres visiteurs que les couples avides de solitude, les voici rendus à la lumière, et je défie qui que ce soit, après cette décisive expérience, de les faire rentrer dans les ténèbres!

Dans les arts, comme dans toutes les expressions de la vie, l'émulation est un stimulant nécessaire. Les Salons de l'*Estampe* ont éveillé des vocations, dissipé des hésitations, amené ou ramené des artistes à la pratique de la pointe sèche, du vernis mou ou du crayon lithographique. Résultat heureux puisqu'il ouvre à l'expression graphique des horizons plus larges. Et résultat inespéré puisque les essais tentés précédemment pour amener cette renaissance avaient échoué.

Il semblait que le tempérament belge — à part quelques brillantes exceptions — fût rebelle à l'art austère et concentré de la gravure, les séductions de la couleur primant en lui toute sensation esthétique. Erreur. Ce qui entravait l'essor des graveurs, c'était uniquement l'isolement auquel ils étaient abandonnés.

L'Exposition de Charleroi leur fit l'honneur d'une section spéciale, et cette section fut l'une des plus admirées du groupe des arts modernes qui rassembla tant d'œuvres intéressantes. Là encore, mon cher Sand, si la gravure fut traitée avec le respect qu'elle mérite, c'est grâce au courant d'idées qui détermina et canalisa votre activité.

Cette justice tardive fut douce à ceux qui avaient lutté et souffert dans l'espoir de la voir luire un jour. Et parmi eux je ne puis songer sans émotion au maître vénérable dont son avènement remplit le cœur de joie et d'orgueil, à Auguste Danse, le doyen des graveurs belges, qu'une vie de travail assidu, de droiture et de bonté propose entre tous en exemple à notre sympathique admiration.

Mais comment évoquer le souvenir de Charleroi sans rappeler votre rôle dans cette généreuse entreprise d'où l'âme wallonne a surgi plus lyrique, plus forte et plus radieuse? C'est dans la mêlée que se révèlent les aptitudes des combattants. Dès le premier engagement vous avez mérité vos galons. Et dès lors il apparut nettement qu'en vous choisissant comme lieutenant, Jules Destrée avait montré une rare sagacité. Nul n'eût pu seconder avec plus de zèle et de ponctualité ce commandant exemplaire, dont l'inlassable et toujours allègre activité n'eut d'égale que la vôtre.

En souvenir de l'Exposition de Charleroi, en reconnaissance des services que vous rendez à l'art de la gravure, vos amis ont tenu à vous offrir un témoignage de leurs sentiments affectueux. Dû au talent de Paul Du Bois, le buste qu'ils m'ont prié de vous remettre vous rappellera les jours clairs qui vous unirent à eux dans la solidarité du travail.

A cet hommage permettez-moi d'associer la compagne charmante, l'artiste très distinguée dont les goûts s'accordent si étroitement avec les vôtres et à qui rien ne demeure étranger de vos impressions d'art et de vos travaux. Chez Louise Danse comme chez Marie Destrée, l'art est un don héréditaire. Toutes deux l'ont développé en elles. Elles sont artistes dans le sens professionnel du mot : elles le sont aussi par l'élévation des idées et la noblesse des sentiments.

Lorsqu'on pense à vous, l'image souriante de Louise Danse se fixe dans la mémoire à côté de la vôtre. Je ne veux pas les dissocier car la même affection, ici respectueuse, là cordiale, vous environne l'un et l'autre, vous, Madame, et vous, Robert Sand.

OCTAVE MAUS

LA CULTURE FRANÇAISE

Il n'est bruit depuis quelques mois que de culture française et latine, que de classicisme. Ce qu'on a pu dire de bêtises sur cette question est absolument effrayant. Les journaux s'en sont mêlés, les petites revues se sont envoyé mutuellement des injures. Shakespeare et Racine ont respectivement servi de projectiles littéraires, avec explosion politique au dernier moment. Ah! c'est beau, les polémiques!

Très peu d'esprits sérieux ont pris part à ces luttes naïves, ne fût-ce sans doute que par crainte de voir leurs idées prises en des acceptions... inacceptables.

Je m'étais tout à fait désintéressé de cette agitation stérile, persuadé que lorsqu'on s'occupait de cela c'est qu'on n'avait pas autre chose à faire, lorsque je lus, dans la *Renaissance contemporaine* (1), un article de M. Jacques Reboul, là-dessus, absolument de premier ordre.

M. Jacques Reboul est un tout jeune homme (je crois qu'il n'a pas encore vingt cinq ans); il n'écrit que par-ci par-là, dans de jeunes revues, mais il a l'étoffe d'un grand critique. Je le dis sans compliment, et je suis certain que l'avenir me donnera raison. Le style, le ton, l'autorité de ses études ne trompent pas.

Quelle sera sa carrière critique, je l'ignore. Il y a, dans les grands journaux et les grandes revues, tellement d'imbéciles, tellement d'universitaires, tellement de gens dont l'ennuyeuse solennité impose au public qu'ils forment une franc-maçonnerie puissante, où une libre intelligence n'a pas le droit de pénétrer. C'est une corporation. Et M. Jacques Reboul (vous n'avez pour vous en rendre compte qu'à lire son étude : *Toute la culture française*) ne possède aucune des qualités de troupeau nécessaires à qui veut faire partie de cette corporation.

Seulement tous ceux qui aiment l'indépendance de la pensée, tous ceux qui apprécient non les phrases mais les idées, qui devinent une méditation sous un texte formeront à M. Reboul un public analogue à celui qu'aura eu, dès sa jeunesse, un homme comme M. Rémy de Gourmont, par exemple, aujourd'hui plus célèbre, sans aucune ratification officielle, que les plus rentés des critiques académiques.

(1) *La Renaissance contemporaine* : tome V, nos 22, 23 et 24.

Tels sont les avantages de l'honnêteté intellectuelle.

Pour ma part, je serai très content d'avoir été l'un des premiers à saluer en lui la plus remarquable intelligence de la jeune génération.

Abstraction faite de la justesse profonde des idées (j'y reviendrai tout à l'heure) cette étude sur la culture française est d'une méthode admirable et d'un fort beau style. Nette, sans bavures, sans encombrement. Pas de développements pour le plaisir, même lorsque ce serait le plus tentant, pas de laisser-aller même lorsque le morceau de littérature se présente là, comme tout fait. Mais simplement l'énonciation d'une pensée et, logiquement, de celles qui s'en déduisent, une à une, dans leur ordre, selon leurs proportions réciproques.

Très périlleuse, cette courte étude, parce qu'elle embrasse des idées générales très étendues. Mais M. Jacques Reboul est d'autant plus précis de termes et sobre de citations qu'il touche à des faits plus lointains, qu'il tente des synthèses plus larges.

Les synthèses sont, en effet, la pierre de touche des esthéticiens. Il est très facile de dire finement de justes remarques sur un tout petit sujet, bien réduit, bien sous les yeux tout entier. Mais les synthèses banales et faciles (ou ratées) caractérisent les mauvais critiques. Il faut de l'intuition, par-dessus de fortes connaissances.

M. Jacques Reboul défend la thèse suivante : La culture française n'est pas toute comprise dans ce qu'on appelle la culture classique. Celle-ci n'en est qu'un fragment, un moment, curieux, charmant, réussi sans doute, mais un moment. Et sa prodigieuse réussite doit précisément ne pas nous donner le change sur sa profondeur. Notre art ne commence pas à Malherbe, il commence, sinon plus haut (ce sera l'affaire des découvertes de l'érudition), tout au moins déjà au roman de Tristan. Ceux qui ne le reconnaissent pas s'interdisent de comprendre les sources mêmes de l'imagination de notre race. Ceux qui s'en rendent compte, outre qu'ils étendent leur intelligence de nos ressources totales, perçoivent quels points de contact notre culture dès lors possède avec la culture générale du monde.

Faire de la période dite classique de notre littérature le point culminant de notre évolution intellectuelle, c'est réduire misérablement l'idée qu'il convient de nous faire de notre grandeur. C'est ne plus voir que le côté latin de notre éducation.

Or, si nous réfléchissons que Rome et avec elle toute la latinité classique (1) n'exista que comme reflet, que comme copie de la culture grecque (ainsi Virgile), nous voilà logiquement obligés de reconnaître en notre classicisme du XVIIIe siècle une copie de copie, le second reflet de quelque chose d'oublié. Que sa perfection adventice de verbe et son charme ici ne nous trompent point. Elle n'est peut-être à ce point excellente que parce que précisément plus facile, plus à coup sûr. Mais combien davantage m'intéresse la tentative audacieuse, neuve, le risque des vieux poètes du moyen-âge! Et non pas tant parce qu'ils entraient dans l'inconnu. Mais parce qu'on peut, dans leur œuvre vierge, sans réminiscence, toute frissonnante de naïveté et de candeur, saisir le caractère celte de notre race, celui qui en est le plus profond. Et ce caractère, à la fois vivant et artiste, nous apparente directement, sans qu'il soit nécessaire d'invoquer l'intermédiaire latin, à la culture hellénique, non que nos poètes l'aient jamais copiée, mais parce qu'ils avaient la même âme. Et tout naturellement leur œuvre, à tant d'années de distance et à tant de siècles du temps, présente la même union de réalisme et d'idéal, et, comme dit si bien M. Reboul, la même « large et féconde réceptivité dans le *culte délié des formes* et non dans un formalisme intransigeant et vide ».

(1) Car la latinité dite « de décadence » est au contraire une riche et magnifique fermentation de lyrisme, une splendide et neuve transition. M. de Gourmont l'a bien prouvé dans « le Latin mystique ».

Je me suis efforcé de redire moi-même ce que M. Reboul énonce infiniment mieux. C'est que malgré moi j'ai fait mienne sa pensée si juste. Et j'ai voulu l'exprimer à mon tour. Mais il faudra relire son étude, ne fût-ce qu'à cause des *preuves*. Elles sont indiscutables. Et puis la conclusion en est d'une telle portée !

Autant il était difficile de faire pénétrer sans effraction dans nos cerveaux modelés par la culture classico-française les idées et les sentiments exprimés par les grands poètes de la littérature universelle : par Eschyle, Calderon, Dante, Shakespeare et les grands Hindous, autant cela devient facile si nous reprenons contact avec tous les moments de notre culture française. Car si un Shakespeare par exemple eût été impossible entre Racine et Boileau, il eût été tout naturel entre Villehardouin et Montaigne.

Comprise dans son ensemble, la culture française est un microcosme de celle du monde. Réduite à son moment du XVIIe siècle, les pédants se donnent un mal infini pour la raccorder à celle, d'ailleurs alexandrine, du temps de Virgile, pire, du temps de Sénèque le tragique. Comment à d'aussi misérables sophismes ont bien pu s'attacher des esprits d'ailleurs distingués? C'est ce que seule la mesquine arrière-pensée politique peut expliquer, si l'on répugne à une interprétation plus sévère.

Nos aïeux ont donné à l'Europe (conclut M. Jacques Reboul) l'admirable floraison lyrique du XIIIe siècle, la grande Renaissance première ; puis avec Molière et ses contemporains l'affirmation la plus éclatante de notre raison raisonnante ; puis, à la fin du XVIIIe siècle et sous l'Empire, le témoignage charmant de notre sensibilité, qui se poursuit jusqu'à l'impressionnisme de notre siècle par la grande vague romantique. Il ne manque plus à notre art que la fusion des espèces : raison, grâce et poésie. L'avenir nous dira ce qui est possible.

Peut-on résumer avec plus de clarté et en si peu de mots d'aussi complexes questions? Remarquez avec quelle tranquille autorité M. Reboul met Molière à la place supérieure qu'occupe sa sensible raison dans la littérature de son temps, ce qui change un peu la perspective habituelle sous laquelle nous envisageons le XVIIe siècle. Et ne trouvez-vous pas que tout ce qu'on a dit pour ou contre le romantisme est verbeux ou de mauvaise foi en comparaison de la simplicité avec laquelle M. Reboul l'ajuste au XVIIIe siècle pour n'en voir qu'aujourd'hui la fin, comme si, sous divers noms, il n'avait été, avec des nuances, qu'un long et charmant « témoignage de notre sensibilité » ?

Je le répète, de telles synthèses sont d'un grand critique. Et je ne sais pas ce qu'on pourrait ajouter à cette étude : elle est définitive.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES

LOUIS THOMAS.— *Vingt portraits* (Paris, chez Albert Messein).— Recueil d'articles brefs, brusques, souvent cinglants, sur vingt de nos contemporains, dont quelques-uns des plus justement aimés, comme Elémir Bourges, François de Curel, Jules de Gaultier, Gabriel Fabre, Henri Bataille, Edmond Jaloux. M. Louis Thomas a les qualités et les défauts de ceux qui n'ont pas le sens du

respect. Il *engueule* inutilement, mais aussi il voit clair souvent. Et on regrette parfois qu'il soit si rapide car il saurait analyser, s'il le voulait (son étude sur Jules de Gaultier le prouve) des œuvres intéressantes. Il se contente d'indiquer très vite, à coups de poing, ce que son intuition de journaliste-né lui révèle. Et il trouve toujours moyen d'amuser avec deux ou trois anecdotes à l'emporte-pièce.

Id. — *Souvenirs sur Moréas* (Paris, chez Sansot). — Car ce qu'il préfère à tout, c'est l'anecdote. Et lorsqu'il se laissera tout à fait aller à son goût, il n'écrira plus que des recueils d'anecdotes, du genre de celui-ci. Je suis loin de partager son admiration sur le poète des *Stances*, qui fut beaucoup plus un littérateur, un savant, un technicien qu'un poète. Mais je suis entièrement de son avis sur l'homme. Et je ne pense pas d'ailleurs que personne ait jamais osé élever sur ce gentilhomme pauvre le soupçon que sa bohême fût pareille à celle des noctambules habituels. Certes, cette attitude bizarre devait cacher quelque grande douleur, hermétiquement secrète, dont ni ses confidences ni ses œuvres ne révélèrent jamais rien.

Jean Variot.— *L'Œuvre d'Elémir Bourges* (Paris, *Mercure de France*). — Très bonne étude, très complète des trois grands livres qui composent l'œuvre du plus beau romancier, d'un des plus grands poètes de notre temps. C'est une très consolante pensée, dans les amertumes et les vanités de la vie littéraire d'aujourd'hui, de constater cette unanimité du respect envers M. Elémir Bourges. Sa génération, celle qui l'a suivi directement et la nôtre lui portent une égale déférence. On sent en lui un maître, on le dit, et personne ne le conteste. Certes, sa noblesse morale y est pour beaucoup, et tel qui eût hésité devant le génie s'incline devant la bonté. D'ailleurs génie et bonté sont chez lui amalgamés, indiscernables. Le nihilisme de son esprit et la tendresse de son cœur lui font une des plus belles âmes de notre temps. Et personne ne peut être insensible à ce prestige

Gaston Pulings. — *Le Pèlerinage intérieur* (Bruxelles-Paris, chez K. Dickinson).—M. Gaston Pulings ne m'en voudra pas si je trouve sa poésie d'un très jeune homme, victime de trop d'influences. Ce n'est qu'à la longue que la sincérité du cœur se dégage des voiles du lyrisme étranger. Du moins ici la sent-on profonde, ardente, pleines d'aspirations vers l'idéal.

F M.

LE THÉATRE BELGE (1)

Tous les mouvements intellectuels, les écoles du passé comme les groupements contemporains, se distinguent par une série de pensées neuves, par une conception philosophique originale, par certains procédés d'exécution qui mettent, sur l'ensemble des œuvres et sur la personnalité distincte des auteurs, l'empreinte invariable de l'unité. Si nous faisons abstraction des traînards et des pionniers d'avant-garde qui préparent les idées de demain, le théâtre français est hanté par la préoccupation exclusive de l'amour. Des conflits de l'adultère il passe à l'étude des premiers ravages de la passion dans le cœur des vierges, dans la carrière des brasseurs d'affaires sensuels, des joueurs et des Don Juan. L'Allemagne, préoccupée surtout de son hégémonie économique, transporte à la scène les grands problèmes de la vie sociale : les luttes du travail et du capital, les devoirs et les exigences du pauvre et du riche. L'âpreté de ces conflits est atténuée par le sentimentalisme national, par la petite fleur bleue, très pure, qui mêle le parfum de l'idylle à la brutalité du réalisme. Depuis Ibsen et Strindberg, les écrivains scandinaves se soucient, avant tout, de la définition et de la conservation de leur individualité pondérée et réfléchie. L'Italie tout entière vibre de la sensualité maladive d'un poète égoïste et harmonieux.

Et le théâtre belge? Quelle est sa place dans le royaume intellectuel de l'Europe contemporaine? Eparpillés à Grasse, à Saint-Cloud, à Paris, à Bruxelles, les auteurs dramatiques belges, Maeterlinck, Verhaeren, Kistemaeckers, Edmond Picard, subissent l'influence contradictoire de milieux différents. Les écrivains belges ne peuvent être parqués dans aucune des bergeries littéraires qui réunissent ailleurs les penseurs transcendants d'une même patrie. Par la défense instinctive de leur personnalité, ils se rattachent au mouvement scandinave. Le goût des idées abstraites les rapproche de l'Allemagne; enfin les affinités de la langue et l'échange ininterrompu d'idées les ramènent au foyer intellectuel de Paris.

Les auteurs qui sont venus chercher en France la consécration de leur talent, ceux qui se sont assimilé l'argot de Montmartre et l'esprit du boulevard, ne doivent pas retenir longtemps notre attention. Le public, ici, ne les ignore pas; les journaux énumèrent les succès de Kistemaeckers et les duels de Francis de Croisset. L'auteur de *Voilà le Bonheur*, *Mesdames*, rappelle Alfred Capus. L'écrivain qui a signé la *Rivale*, *Marthe* et le récent succès parisien du *Marchand de Bonheur* s'apparente à Pierre Wolff et à Tristan Bernard. Cependant dans les comédies les plus légères, les préoccupations sociales, que les auteurs français négligent souvent, percent sous le clinquant du dialogue. Ce goût de la thèse, déformé par le courant parisien, aboutit au paradoxe, concession dernière faite, à l'insu de l'auteur, aux tendances de son pays d'origine.

En échange de cet asservissement, Paris enseigne aux dramaturges étrangers toutes les roueries du métier et toutes les subtilités de la psychologie. Ces ouvrages superficiels où les idées sont mises en lumière avec adresse, où les personnages évoluent sans à-coups, où les scènes se succèdent sans défaillances et sans naïvetés ont souvent une valeur intrinsèque supérieure aux drames des écrivains fidèles à leur patrie. Malgré le souffle un peu court, malgré l'improvisation hâtive de la composition, malgré les idées d'emprunt, le délicieux *Chérubin* de Francis de Croisset mérite de retenir notre attention. Nous ne retrouvons pas ici ce parisianisme de commande qu'exigent les directeurs des scènes à la mode. Une jeune âme s'épanouit; l'adolescent éparpille sa tendresse sans connaître l'amour. Et Chérubin nous rappelle les auteurs belges qui, maladroits et enthousiastes, grisés par la renaissance de leur littérature, gaspillent leur talent, butinent d'idée en idée, sucent le suc de l'humanité pensante, puis s'arrêtent, incapables de prendre leur envolée vers l'azur.

Maeterlinck, il y a vingt ans, a entrevu la possibilité d'une libération prochaine. D'un coup d'ailes, il s'est élevé au-dessus de nos luttes mesquines; en se penchant vers les hommes, en sondant les profondeurs de notre âme, il a atteint l'extrême limite du néant. Il croit que nos passions et nos actes sont dénués d'importance parce que nous sommes sur la terre de pauvres vermisseaux dirigés par les forces ignorées. L'amour nous

(1) On lira, croyons-nous, avec beaucoup d'intérêt en Belgique, à un moment où l'avenir de notre théâtre national préoccupe à juste titre les esprits, l'article que lui consacra dernièrement l'excellente revue mensuelle de l'*Œuvre* fondée par M. Lugné-Poe. L'auteur, M. William Speth, traite la question de haut, avec une sûreté de documentation qui manque trop souvent aux critiques qui, dans les périodiques étrangers, apprécient le mouvement littéraire belge. Pour être bienveillantes, ses observations n'en contiennent pas moins quelques traits dont notre amour-propre national ne pourra méconnaître la justesse.

guide, la peur nous paralyse, la mort guette notre premier faux pas et la fatalité plane, comme une divinité antique, au-dessus de nos existences agitées. Ces pensées restreintes mais neuves, ces réflexions profondes mais incomplètes sont illustrées par quelques drames rapides, dont se dégage un rêve ignoré.

Maeterlinck, comme Victor Hugo, comme Alexandre Dumas, comme tous les fondateurs d'écoles, expose ses idées et commente ses pièces dans des articles et des préfaces. Il constate l'atrophie de la poésie; les dieux et les croyances se meurent: l'atmosphère poétique de jadis, la vie seigneuriale et passionnée, les intermèdes somptueux, les complots mystérieux, tout ce qui faisait l'attrait des temps passés disparaît et se désagrège; seul, dans notre monde qui lutte et qui doute, le mystère subsiste intact. Cette idée philosophique a transformé la poésie; mais elle ne peut pas renouveler le théâtre, parce que sur la scène l'action doit être dominante Les forces inconscientes et ignorées peuvent nous émouvoir; elles ne parviennent pas à soutenir notre intérêt. Cette objection capitale frappe de mort toute la dramaturgie de Maeterlinck. Conscient de cette infériorité, l'auteur de l'*Intruse* et des *Aveugles* a limité ses tragédies de l'au-delà à quelques scènes rapides, incomplètes souvent, auxquelles le symbole, les répétitions ingénieuses, la forme heurtée du dialogue, surtout quelques situations originales donnent de l'intérêt et de la consistance.

Avec *Monna Vanna* nous reprenons pied sur cette terre; la brume s'est dissipée; les lois immuables du théâtre triomphent des innovations hardies de la jeunesse. Les impressions et les aventures que le poète ne retrouve plus dans la société moderne, il va les chercher dans l'Italie sanguinaire, amoureuse et poétique de la Renaissance. Dans *Monna Vanna* Maeterlinck se rapproche d'un autre poète belge moins profond mais plus vigoureux, moins subtil et moins harmonieux, mais plus âpre, plus exalté et plus austère : Emile Verhaeren.

Tous deux ont subi l'empreinte ineffaçable des jésuites; ils ont été initiés dès leur prime jeunesse aux problèmes angoissants des croyances humaines. C'est peut-être là, au collège, dans le calme des vieilles maisons gantoises, qu'ils ont songé d'abord aux fins dernières de notre existence. Sans heurt, dans la sérénité de sa jeunesse, l'auteur de l'*Oiseau bleu*, peu satisfait des pratiques et des préceptes chrétiens, s'est laissé choir sur l'oreiller du mystère et du doute. Verhaeren, par contre, a lutté, peiné, souffert; il a subi les tortures d'un saint Thomas qui voudrait croire, mais qui, malgré soi, en ouvrant les yeux, trouve le monde en contradiction avec l'enseignement et la morale de ses éducateurs. Les soubresauts d'une conscience agitée, l'observation du monde religieux ont inspiré le chef-d'œuvre du théâtre belge : *le Cloître*.

Dans cette pièce originale, sincère et prenante, toutes les lois d'unité, d'action, de caractère, de lieu presque, sont observées sans que l'auteur ait recours aux ficelles vulgaires, aux trompe-l'œil déplaisants, aux hors-d'œuvre frivoles qui distraient le spectateur, égarent son attention et l'éloignent de l'idée capitale du drame. La vie se resserre dans le silence du cloître et atteint, par sa concentration, au paroxysme de la douleur et de la passion. Le parricide, Dom Balthasar, est venu chercher la paix de sa conscience et l'oubli de son crime, mais le remords le hante. Les moines Don Militien, Dom Marc, le prieur auxquels il se confesse, cherchent à le calmer par des arguments d'une casuistique toute sacerdotale. Le coupable, dans un élan d'abnégation, dans un désir mystique du châtiment, avoue son crime à la foule des croyants et dédaigne le pardon de Dieu pour se livrer à la justice des hommes. Les prêtres auxquels cet aveu porte ombrage renient et maudissent celui qui n'a pas eu confiance dans leur foi et dans leur lumière.

Autour de cette tragédie du remords, l'auteur groupe les intrigues de l'ambition. Il franchit la barrière qui sépare le monde silencieux des prêtres de la vie agitée, égoïste et trépidante des mortels qui n'ont pas renoncé aux bonheurs fugitifs de la terre. Étonnés, secoués par la rapidité tragique du drame, nous subissons la puissance des vers vigoureux dont les images hardies ne nuisent jamais à la clarté ou à la rapidité de l'action. Après l' « OEuvre » et le « Parc » de Bruxelles, la plupart des théâtres belges ont joué avec succès cette pièce étonnante, qui ouvre un champ nouveau à l'émotion des foules et à l'imagination des auteurs dramatiques.

(*La fin prochainement.*) WILLIAM SPETH

EXPOSITIONS

Au « Studio ».

C'est, dans un coin discret, derrière une vitrine peu propice, une exposition d'objets d'art très curieux de Mme Defauw. Sacs à main, plaques pour agrafes et pour broches, simples objets sans prétention, mais qui indiquent une main très experte, un goût très sûr et une sensibilité délicate. On se trouve en présence d'une véritable artiste. Tout cela semble peu composé, et c'est cependant d'une ligne charmante. A vrai dire on sent que l'artiste ne travaille pas d'après des modèles, des sujets tracés d'avance, mais qu'elle se laisse aller à son inspiration; elle sait s'absorber sur ce travail délicat et gracieux qui consiste à imprimer sur le cuivre ou l'étain de fins modelés qu'on dirait légers et transparents comme le squelette d'une feuille morte, un pétale de rose; c'est d'un impressionnisme fort original. Il faut ajouter que Mme Defauw sait donner à ses cuivres les tonalités les plus curieuses et les plus chatoyantes. Bref, un art personnel, subtil, affiné, où l'on trouve de l'émotion véritable, de la grâce et de la nouveauté. F. H.

Nouvelles publications d'art.

L'Art médiéval, par ÉLIE FAURE.
Mantegna, par ANDRÉ BLUM.

M. Élie Faure a entrepris une vaste *Histoire de l'Art*, depuis les origines les plus reculées jusqu'à nos jours. Le volume qu'il publie aujourd'hui est le deuxième de la série; il avait été précédé par un volume consacré à l'art ancien comprenant les temps préhistoriques, l'Egypte, l'ancien Orient, la Grèce, Rome. Le plan de l'auteur est large et suggestif : après *l'Art médiéval* (1), qui paraît aujourd'hui, viendront deux volumes qui termineront la série : *l'Art renaissant* et *l'Art moderne*. M. Élie Faure, dont on connaît les remarquables travaux, se place à un point de vue très élevé. Son livre est synthétique, il est imprégné de philosophie et considère l'art dans ses côtés mystérieux et troublants. C'est toute une philosophie de l'art humain qui est exposée dans ces pages fortement méditées, grouillantes d'idées, d'aperçus absolument neufs, écrites en une langue imagée et harmonieuse, chatoyante, un peu chargée peut-être mais d'une belle tenue littéraire. Il suffira d'indiquer les principaux chapitres dont le livre se compose pour en faire voir l'intérêt : les Indes, la Chine, le Japon, les Tropiques, Byzance et l'Islam, le christianisme et la révolution gothique défilent tour à tour sous les yeux, avec des exemples abondants et choisis. Il y a pour finir un chapitre sur « la mission de saint François d'Assise », très originale et poétique étude de l'œuvre de Giotto.

(1) ÉLIE FAURE. *L'Art médiéval*. Paris, H. Laurens.

***

Il manquait à la France une monographie complète de *Mantegna* ; cette lacune vient d'être comblée par la publication de la très intéressante étude de M. André Blum dans la *Collection des Grands Artistes* (1). M. André Blum, en historien d'art autorisé et érudit, analyse l'œuvre du grand quattrocentiste dans ses détails, tout en dégageant les caractères généraux de cet art puissant et fécond. Mantegna se place parmi les peintres italiens du XVe siècle comme l'un des génies les plus surprenants. Son art est volontaire, impressionnant, sculptural, intensément dramatique. Par l'originalité tranchante de ses conceptions il occupe une place à part. Il possède, à l'égal de notre Van der Weyden, ce don d'émotion un peu violente qui s'exprime dans les physionomies pleines de caractère et d'animation concentrée de ses personnages. M. Blum nous fait parfaitement suivre l'évolution de cette œuvre, réaliste au début, et qui s'achemine petit à petit vers un idéalisme non moins puissant pour aboutir à cette composition exquise et harmonieuse : *le Parnasse*. Le peintre du *Saint Jean marchant au supplice* et de l'admirable *Mont des Oliviers* apparaît dans cette intéressante monographie en belle et exacte lumière.

F. H.

(1) A. Blum, *Mantegna. Collection des Grands Artistes*. Paris, H. Laurens.

CONCOURS

Le Conseil national des Femmes belges (Section du Livre et de la Presse) ouvre entre tous les membres de la Section un concours de nouvelles inédites ne dépassant pas 300 lignes d'impression. Prix : 100 francs en espèces. Adresser les manuscrits (non signés, mais portant une devise reproduite sur une enveloppe cachetée contenant le nom de l'auteur) avant le 1er mars à Mme E. Nyst, 3*bis* rue de la Régence.

***

M. Alphonse Blomme, professeur à l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers, a fait connaître au ministre des Sciences et des Arts son intention de consacrer une somme de 10.000 fr. à la création d'un prix d'architecture à décerner tous les trois ans. Seuls les élèves de l'atelier d'achitecture de l'Institut d'Anvers pourront participer à ce concours.

LA MUSIQUE A VERVIERS

Le succès d'Eugène Ysaye au concert du 27 décembre a été colossal. D'enthousiastes applaudissements, des rappels à quatre et cinq reprises ont salué sa magique et magistrale exécution d'un concerto de Viotti, de la si colorée *Symphonie Espagnole* de Lalo, enfin du *Final* du concerto de Mendelssohn. Essayer de faire l'éloge du prestigieux violoniste, ce serait, auprès des lecteurs de l'*Art moderne* et du public musical belge, tomber dans des redites dont nous nous garderons. Qu'il nous suffise de dire qu'écouté dans un religieux silence par une salle bondée, il l'a tenue littéralement sous le charme puissant de son archet et l'a fait tressaillir et vibrer d'une émotion profonde.

M. Théo Ysaye, le frère puîné du merveilleux virtuose, a dirigé lui-même l'orchestre qui interprétait son poème symphonique *La Forêt et l'Oiseau*. C'est là une œuvre bien un peu compliquée comme polyphonie, mais dont l'écriture est aussi brillante que pittoresque et qui provoque l'intérêt ainsi que l'attention.

L'orchestre encore avait à son programme la symphonie en *sol* mineur de Mozart, — bravo pour l'*Andante* et le *Final*, — l'ouverture de *Prométhée*, très correctement enlevée, et pour finir la tonitruante *Kaiser Marsch* de Wagner qui semble avoir été écrite pour permettre aux gens d'aller retirer leurs vêtements au vestiaire sans qu'on s'aperçoive du bruit qu'ils font.

J. S.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, demain, lundi, à 8 h. 1/2, et jeudi prochain, à 2 heures, au Théâtre de la Monnaie, cinquième Concert populaire (Festival Beethoven) sous la direction de M. Otto Lohse. Au programme : IXe Symphonie (avec chœurs), air *Ah! Perfido* (Mme Claire Friché) et ouverture de *Coriolan*.

Jeudi prochain, à 2 h. 1/2, première audition du Quatuor Capet au Théâtre des Galeries. Au programme : Quatuors de Beethoven op. 18 (no 4), 130 et 132. Billets et abonnements chez Schott frères.

Le même jour, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, soirée musicale donnée avec le concours de Mlle Maria Freund, cantatrice, et de M. Lucien Wurmser, pianiste.

La deuxième séance du Quatuor Zoellner aura lieu le mercredi 17 janvier, à 3 heures, à l'Hôtel Astoria (103 rue Royale). Au programme : Quatuor op. 18 no 3 (Beethoven); Sérénade pour deux violons et piano op. 92 (Sinding); Quatuor op. 11 (Tschaïkowsky).

Mme Edyth Walcker, qui vient de chanter *Elektra* et *Salomé* et une série de *Lieder* de Strauss au grand festival de La Haye, donnera un *Liederabend* le 18 janvier à la Grande-Harmonie. Elle interprétera des œuvres de Strauss, Mahler, Schubert, Brahms, etc.

Le samedi 20 janvier, à 8 h. 1/2, à la Salle Erard, M L. Melchissédec, professeur au Conservatoire de Paris, fera une conférence sur *la Voix et l'Art du Chant*. Cette conférence sera suivie d'une audition de quelques élèves des cours de chant de Mme Marquet-Melchissédec, avec le concours du pianiste Ch. Delgouffre. Billets chez M. Fernand Lauweryns, 38 Treurenberg.

— Même conférence le lendemain, dimanche 21, à 3 heures, à l'Institut des Hautes Etudes d'Ixelles.

C'est le mardi 23 janvier que le célèbre Quatuor Sevcik, de Prague, prêtera son concours aux Concerts classiques (Grande-Harmonie). Nous aurons, pour la première fois, l'occasion d'applaudir à Bruxelles cet ensemble si réputé.

Mercredi 24, à 8 h. 1/2, récital de piano par Mlle Alice Jones à la Salle Nouvelle, rue Ernest Allard.

Jeudi 25, à la même heure, séance de musique ancienne (Couperin, Rameau, Scarlatti et Bach) donnée à la Grande-Harmonie par M. J.-J. Nin avec le concours d'un quintette à cordes.

Vendredi 26, même heure, même salle, récital de piano par M. Sydney Vantyn, professeur au Conservatoire de Liége et à l'Institut des Hautes Etudes musicales d'Ixelles.

A Anvers, demain, lundi, à 8 h. 1/2, deuxième Concert de la Société des Nouveaux Concerts sous la direction de M. L. Mortelmans, avec le concours de Mlle S. Godenne et de M. H. Casadesus. Au programme : œuvres de H. Goetz, Hændel, Mozart, Elgar, Lorenzetti, Liszt et Wagner.

PETITE CHRONIQUE

En souvenir de sa mère, M. Ch.-L. Cardon a fait don au Musée de Bruxelles de trois tableaux anciens des plus intéressants. Le premier est une gracieuse *Vierge avec l'Enfant*, sur fond doré, de l'Ecole de Cimabue. Une autre madone, dont l'origine siennoise est évidente et qui peut être attribuée à Sano di Pietro (1405-1480), lui fait pendant. Le troisième tableau est un travail d'atelier d'après la célèbre *Madone-Bridgewater* appartenant à lord Ellesmere. « C'est, dit M. Pierre Bautier dans le *Bulletin des Musées royaux des Arts décoratifs et industriels*, une heureuse fortune pour notre musée de posséder cet attrayant reflet de l'art du Sanzio vers 1505, — époque des Madones *du Grand-Duc*

(à Florence) et *de la casa Tempi* (à Munich), précédant de peu la *Vierge au chardonneret* des Offices et la *Belle Jardinière* du Louvre. Période intermédiaire, entre l'influence du Pérugin et la prépondérance du sentiment antique aux Chambres vaticanes, — pendant laquelle Raphaël fut vraiment lui-même, dans la série charmante de ses madones, — adaptation harmonieuse des éléments du passé *quattrocentiste* magnifiés par un idéalisme souverain. Les Amis des Musées de Bruxelles seront reconnaissants à M. Cardon de son nouvel apport à nos trésors artistiques ».

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique a élu M. Ernest Acker, architecte, comme directeur pour le prochain exercice. Dans la section musicale, elle a nommé membre correspondant M. Léon Du Bois, directeur de l'Ecole de musique de Louvain; membre associé M. Edw. Elgar (Londres). Dans la section de sculpture, associé M. P.-W. Bartlett (New-York). Dans la section de peinture, membre correspondant M. Jean Delvin, directeur de l'Académie de Gand; associés MM. Claude Monet et Lhermitte (Paris). Dans la section de gravure, associé M. Arendsen (Londres).

Le 15 janvier, le comité exécutif de l'Exposition universelle et internationale de Gand en 1913 recevra la visite de MM. le baron de Broqueville, chef du cabinet et ministre des chemins de fer, postes et télégraphes, Van de Vyvere, ministre de l'agriculture et des travaux publics, Hubert, ministre de l'industrie et du travail, et Renkin, ministre des colonies.

Le sixième Salon annuel de *l'Estampe* a été inauguré hier au Musée moderne. On y remarque principalement un magnifique ensemble de dessins et de gravures de M. Eugène Smits qui, pour la première fois, consent à les exposer, et qui révélera un des aspects les moins connus du talent de cet admirable peintre. Une exposition rétrospective de l'œuvre de feu J.-B. Meunier, la participation d'un groupe de lithographes anglais (*le Senefelder Club*) et les envois d'un grand nombre d'artistes belges assurent un grand succès à ce Salon, qui restera ouvert jusqu'au 28 janvier.

A l'exposition des « Pochades » qui obtint au Cercle artistique un très vif succès succède, depuis jeudi, un ensemble de tableaux et d'aquarelles de la baronne Lambert, de MM. A. Geudens et V. Wagemaeckers.

Une Fédération des artistes wallons, projetée depuis quelques mois et dont l'Exposition des Beaux-Arts de Charleroi détermina la constitution, vient d'être définitivement fondée à Bruxelles. Elle se compose de membres effectifs, de membres honoraires et d'un Comité d'honneur.

Parmi les premiers adhérents, citons MM. R. de Baugnies, G. Bernier, G. de Biesme, H. Bodart, A. Bonnetain, J. Cran, V. Colbrant, G. Combaz, A. Danse, W. Delsaux, S. Detilleux, P. Du Bois, J. Hérain, Th. Hannon, Ch. Houben, A. Jamar, F. Jomouton, C. Lambert, P. Leduc, F. Menet, D. Merny, M.-H. Meunier, E. Motte, P. Paulus, C. Renard, P. Sterpin, Th. Tonglet, F. Verhaegen, R. Viandier, Mmes Louise Danse et Marie Destrée-Danse, etc.

Les inscriptions sont reçues par M. P. Sterpin, 101 rue Traversière, à Bruxelles.

M. Ch. Van den Borren reprendra demain, lundi, à 3 h., à l'Université Nouvelle (Institut des Hautes Etudes), la série de ses entretiens sur *les Origines de la musique de clavier en Angleterre*. Ses conférences, illustrées d'exemples musicaux, auront lieu tous les lundis à la même heure.

M. Pierre Marcel fera à l'Université Nouvelle les mardis 16 et 23 janvier, à 8 h. 1/2, deux conférences avec projections lumineuses sur *Les dessins de Watteau et de Boucher*.

La deuxième conférence des *Amis de la Littérature belge* aura lieu samedi prochain, 13 janvier, à 8 h. 1/2, à la Salle des Milices de l'hôtel de ville. L'orateur, M. Louis Delattre, traitera de l'*Inspiration populaire et des Prosateurs*.

Après trente représentations glorieuses, *le Scandale* quittera demain l'affiche du Parc, et Mme Berthe Bady, si pathétique et si touchante dans le rôle de Charlotte Férioul, retournera à Paris. La soirée des adieux, aujourd'hui, fera salle comble.

M. Henry Krauss, qui partagea avec Mme Bady le succès de ces belles représentations, prolongera son séjour à Bruxelles. Il jouera à partir de demain, lundi, *le Mystérieux Jimmy*, pièce policière qui fut accueillie à Paris avec autant de faveur qu'*Arsène Lupin* et *Sherlok Holmes*. Il interprétera ensuite une œuvre inédite de M. Vanzype, *les Liens*, puis *l'Apôtre*, drame de M. P.-H. Loyson, et enfin *les Frères Karamazow*, la puissante œuvre dramatique tirée par MM. J. Copeau et J. Croué du roman de Dostoïewski. Pour terminer la saison, M. Krauss donnera au début d'avril quelques représentations de *l'Aventurier*, qui lui valut l'an dernier un succès retentissant.

De Paris :

Le Théâtre des Arts montera prochainement la comédie de Bernard Shaw *Mrs. Warren's profession*. Le titre de cet ouvrage paraît intriguer considérablement *Paris-Journal*. « *La Profession de Madame Warren?* dit-il. Quelle est donc cette profession mystérieuse? Cela, c'est le secret de demain. Ce que nous pouvons dire toutefois, c'est que le milieu où se déroule l'action de cette pièce est très spécial et qu'on ne manquera pas de rappeler une œuvre retentissante qui fut montée, il y a quelques mois, au Théâtre Antoine... »

Eclairons notre excellent confrère. La profession de Mme Warren n'est un secret pour personne, la pièce de Bernard Shaw ayant eu plusieurs éditions et atteint en Angleterre un chiffre considérable de représentations. Quant au « milieu spécial » où elle se déroule, qu'on se rassure : le premier acte se passe dans le jardin d'une villa bourgeoise, le deuxième à l'intérieur de cette villa, le troisième dans le jardin du pasteur, et le dernier dans un bureau de Chancery Lasse, à Londres.

Sottisier :

Les adversaires n'ont pas été atteints: ils avaient, l'un et l'autre, tiré en l'air. *Gil Blas*, 27 décembre 1911.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le Catalogue d'Étrennes 1912

de la

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Editeurs

16, *place du Musée, sera envoyé gratuit et franco sur demande.*

La Librairie G. Van Oest et Cie se permet de recommander, en vue des cadeaux de Noël et du Nouvel An, ses belles éditions sur l'art dans les anciens Pays-Bas et sur l'art belge contemporain.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté ac Paris.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : *40, Galerie du Commerce. Bruxelles.*

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50; Étranger 12 francs.

A partir du 1er Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature. Poésie, Théâtre. Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger. 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, **20** francs par an. / France et Belgique, **15** francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**

PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 2. 14 JANVIER 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Considérations musicales (OCTAVE MAUS). — Le Salon de l'Estampe (FRANZ HELLENS). — Les Conseils de Lord Chesterfield : *L'Homme* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Publications Hachette : *Histoire monumentale de la France*; *Les Joyeuses Commères de Windsor* (L.). — Chronique théâtrale : *Papa*; *le Mystérieux Jimmy*; *Demi-sœurs* (GEORGES RENCY). — Memento musical. — Petite Chronique.

Considérations musicales.

Dans ses goûts musicaux, le public bruxellois cultive volontiers l'idée fixe. Ce fut Wagner, jadis. Aucun pays n'adopta ses œuvres avec plus d'enthousiasme que le nôtre ; à la sortie des écoles, n'était-ce pas — signe indéniable de popularité — la fanfare de Siegfried ou le thème de l'Épée qui servit longtemps de cri de ralliement et d'appel?

Cette année, Beethoven est dieu. Il n'est question que de lui. On ne joue plus que sa musique. Les journaux quotidiens, qui expédient d'habitude en quelques lignes l'appréciation des œuvres nouvelles — quand ils en parlent, — déménagent à l'envi le dictionnaire Larousse pour célébrer tour à tour, en colonnes bourrées d'érudition, les neuf symphonies et les dix-sept quatuors, les dix sonates pour piano et violon, le concerto de violon et les cinq concertos de piano. A quand le tour des trente-deux sonates, des trios et du septuor? Jamais compositeur ne déchaîna en Belgique pareil torrent musicographique. Et la foule s'abandonne avec ivresse au courant. Elle exigea qu'on doublât, qu'on triplât le nombre des concerts du Festival Beethoven. Voici que trois auditions successives du même programme ne suffisent plus : pour tenir tête à la ruée, il a fallu en promettre une quatrième. L'élan donné, où s'arrêtera-t-on? Entendrons-nous au carnaval prochain les masques scander leur marche dans les rues au rythme de l'*Ode à la joie?*

Cet engouement n'est d'ailleurs point pour nous déplaire. L'œuvre de Beethoven est de ceux qu'on ne peut assez admirer ni propager. Il est tout de même un peu déconcertant de constater que Bruxelles découvre Beethoven en 1912 alors qu'on pouvait le croire connu et apprécié depuis les belles interprétations qu'en donna Gevaert au Conservatoire, suivi par Eugène Ysaye et Sylvain Dupuis qui ne faillirent pas au devoir de l'inscrire fréquemment à leurs programmes.

Du temps de Gevaert, à la vérité, il planait, il était peu accessible à la foule, — une faible minorité, celle des Patrons et Abonnés, étant seule admise à jouir des joies qu'il dispense. Et l'on ne tentait même pas de discuter le monopole que s'était arrogé sur les symphonies de Beethoven l'esprit autoritaire de Gevaert.

Il fallut, pour abolir cette contrainte, l'initiative frondeuse d'Eugène Ysaye, qui fit descendre de leurs socles et sortir du temple, pour les exposer publiquement, les neuf statues divines. Depuis lors, on en perçoit les moindres détails. Mais encore fallait-il qu'un homme leur dressât des autels nouveaux pour que leur culte absorbât toutes les croyances.

Cet homme, c'est M. Lohse, chef d'orchestre averti, expérimenté, en possession d'une solide culture musicale et d'un métier sûr. M. Lohse a l'oreille du public. Mieux encore : il a celle de l'orchestre. Et c'est le plus

important, car le meilleur chef, s'il n'est pas sympathique à l'armée qu'il dirige, n'atteindra pas à la victoire.

Le parfait accord qui, dès son arrivée, unit M. Lohse aux membres de l'orchestre nous valut des représentations exceptionnellement brillantes et d'excellents concerts. N'a-t-on pas toutefois exagéré quelque peu le mérite de l'artiste en le plaçant d'emblée au rang des plus grands, des Mottl, des Richter, des Weingartner? Méfions-nous des emballements excessifs. Évitons l'idée fixe.

M. Lohse me paraît être surtout dans son élément au théâtre. Il a le sens du drame lyrique, et son tempérament s'accommode aussi bien de la fluidité d'*Obéron* que de l'éclat polyphonique du *Crépuscule des dieux*. On ne peut que se réjouir de le voir à la tête de l'orchestre de la Monnaie, qu'il conduit avec une rare autorité et une réelle maîtrise.

L'interprétation qu'il donna, lundi dernier, de la Neuvième symphonie me sembla plus soignée qu'émouvante, plus impeccable qu'expressive. M. Lohse, comme beaucoup de musiciens allemands, se fait de la musique dite « classique » un idéal de sérénité, presque d'impassibilité Parce qu'ils sont dans l'Empyrée, faut-il oublier que Bach, Haydn, Mozart, Beethoven ont vécu, et que leur existence fut traversée de passions? Le Bach marmoréen que vénère l'Allemagne est une image défigurée du maître débonnaire, tour à tour fantaisiste et héroïque, lyrique et railleur, descriptif et psychologue, religieux et païen, dont l'œuvre embrasse, depuis la *Cantate du Café* jusqu'à la Messe en *si* mineur, toutes les sensations capables de faire vibrer un cœur humain.

Et Beethoven! « Ses trois amours — la femme, la nature, la patrie — furent, dit M. Vincent d'Indy, véhéments jusqu'à la passion, jusqu'au délire (1). » C'est cette passion qu'il faut extérioriser dans l'exécution de ses œuvres, surtout celles de sa dernière manière, où elle atteignit son apogée. Elle fut admirablement exprimée dans le final de la symphonie, que M. Lohse conduisit avec un élan, une impétuosité, un sentiment pathétique enivrants. Elle manqua aux parties purement symphoniques de l'œuvre, où la précision du détail l'emporta sur l'expression, exception faite pour le *scherzo*, qui se développa avec une vie intense. En présence de ses chanteurs et de ses chœurs, qui méritent tout éloge, M. Lohse se retrouva dans son domaine d'élection. Et sans doute sera-t-il parfait dans l'interprétation qu'il prépare de *Fidélio*, nouvelle manifestation du retour à Beethoven qui marque la présente saison musicale.

Car le phénomène est général. A deux reprises, la série des sonates pour piano et violon fut exécutée par d'excellents artistes au début de l'hiver. M. Zimmer et ses partenaires passent en revue le cycle complet des quatuors. Et voici qu'à son tour M. Lucien Capet, assisté de MM. Maurice Hewitt, Henri et Marcel Casadesus, vient d'inaugurer au théâtre des Galeries le même programme, augmenté de trois séances d'œuvres diverses empruntées au répertoire classique et moderne. Il est loin le temps où notre ami Léon De Lantsheere, fervent de musique comme de science, cherchait à recruter des souscripteurs de bonne volonté en vue de faire exécuter dans l'intimité les quatuors de Beethoven *qu'on n'entendait jamais!*

Ces quatuors, désormais, nul à Bruxelles ne les ignore. On les considère à juste titre comme la plus haute expression de la littérature musicale de tous les temps. Un ami nous disait hier : « Si toute la musique était embarquée sur un navire en détresse et qu'il fallût choisir celle qu'on pût arracher au naufrage, je n'hésiterais pas : je sauverais les quatuors de Beethoven. » Réflexion typique, et tout à l'honneur du goût musical actuel.

Interprétée par le Quatuor Capet, cette série de chefs-d'œuvre apparaît dans une lumineuse splendeur. A la fois respectueuse et vivante, l'exécution ne laisse dans l'ombre aucune intention, aucun accent, aucune nuance expressive. Les sonorités sont équilibrées avec un art suprême. Et la perfection du détail ne nuit en rien à la forte impression d'ensemble. Il faut se reporter aux auditions du Quatuor Joachim pour trouver dans la mémoire l'équivalent de ces fêtes d'art uniques, qui ressuscitent dans l'intégralité de son âme véhémente, tour à tour inquiète et apaisée, désespérée et rayonnante, le plus grand génie du Panthéon musical.

OCTAVE MAUS

(1) *Beethoven*, biographie critique. Paris, H. Laurens.

LE SALON DE L'ESTAMPE

Parmi les expositions qui se succèdent sans relâche dans les salles réservées du Musée Moderne, le Salon de l'*Estampe* est toujours attendu avec curiosité : on sait qu'il apporte du neuf, de l'inédit, et que sa tenue générale est toujours irréprochable. Chaque Salon fut jusqu'ici relevé d'une série de morceaux de maîtres anciens et modernes qui firent sensation. Le Salon actuel n'offre pas moins d'intérêt que les précédents. Un ensemble magnifique de dessins et d'eaux-fortes d'Eugène Smits, diverses œuvres de J.-B. Meunier, d'Alphonse Legros, de Francesco Nonni, une exposition collective des membres du *Senefelder Club* de Londres, en forment le principal attrait.

Trop réservé d'habitude, Eugène Smits nous permet cette fois, d'admirer une série remarquable de ses œuvres au crayon et au burin. Ce ne sont pas des notes et des croquis épars, sans lien, mais un ensemble très significatif où le maître donne la quintessence de son art ; chaque dessin, qu'il soit le résultat d'un travail re posé et médité, comme l'*Étude de Jeune fille*, *Miqueline*, *Rosa*, ou qu'il ait jail lid'inspiration comme ce très curieux *Pianiste*, est une

œuvre parfaite, d'une merveilleuse beauté. Nul n'a su chez nous mettre à la fois plus de grâce et de profondeur dans une physionomie, en dégager plus puissamment le charme intérieur, en faire vivre le regard et en animer l'attitude. Ces figures sont de celles qu'on ne peut oublier : une émotion intense s'en dégage et elles baignent dans une atmosphère un peu mystérieuse que la sensibilité de l'artiste a su créer autour d'elles. En un mot, au prestige d'un dessin ferme et riche ces œuvres joignent le charme irrésistible d'un sentiment profond et contenu.

Un autre Belge dont on retrouve avec plaisir les œuvres dans ce Salon, c'est J.-B. Meunier, qu'on avait un peu oublié en ces derniers temps. « Il se groupa avec les maîtres qui renouvelèrent la tradition épuisée de la peinture, dit Camille Lemonnier. Il prit lui-même l'autorité d'un maître dont le savoir magnifique allait faire revivre la gravure flamande ». Burineur d'une maîtrise étonnante, il n'évite cependant pas la froideur que cause l'excès de métier ; ses dessins au contraire sont vivants et nerveux, telles les *Études de nu*, d'une forme hardie et puissante.

Le *Senefelder Club*, qui comprend des graveurs tels que J. Pennell, Anthony, R. Barker, Harry Becker, John Copley, Ethel Gabain, J. Machure, Hamilton, E. A. Hope, J. Kerr Lawson et d'autres, a entrepris la rénovation de l'art de la lithographie en Angleterre. On connaissait déjà plusieurs de ces artistes, et nous eûmes maintes fois l'occasion d'admirer les pages véhémentes de Pennell, vrais chefs-d'œuvre d'expression tumultueuse, qui évoquent quelques-uns des plus saisissants poèmes de Verhaeren. Poète lui-même par la magie de l'inspiration et de la vision épique, Pennell montre sous ses *Merveilles du Travail* une série de compositions où la grandeur égale la virtuosité du métier. Chacun des membres du *Senefelder Club* a d'ailleurs sa manière bien spéciale. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus : les étranges et fantômatiques évocations de John Copley, les pages puissantes de de E. A. Hope, ou les scènes mouvementées, les silhouettes et les paysages, les coins de villes de Machure Hamilton, Harry Becker, Ethel Gabain, Ker Lawson.

On connaît les lithographies de Brangwyn ; dans un de ses précédents Salons, l'*Estampe* en montra une ample collection, et l'on se souvient aussi de la série d'eaux-fortes qui fut remarquée au premier Salon du Cercle. Les trois grandes pages que l'on peut voir ici sont dignes de ce maître fécond. Il y a aussi quelques compositions, fort belles, de Charles Shannon, pages de grand style ; il convient de citer encore, pour en finir avec les Anglais, les puissantes évocations de G. Spencer Pryse.

Alphonse Legros apporte dans ses lithographies les qualités les plus rares du peintre et du sculpteur. Ses portraits sont comme pétris dans l'argile et sous le modelé ferme et sûr la psychologie des figures apparaît avec une étonnante intensité. Les images de Francesco Nonni sont gracieuses, sans miévrerie, et d'un style charmant.

L'apport des Belges est nombreux et des plus intéressants. C'est d'abord Delaunoy qui expose de curieux dessins, d'une marque toujours personnelle, profils et silhouettes à la ligne âpre et indocile; on suit avec intérêt le développement de ce merveilleux talent qui se plaît à chercher sans cesse de nouveaux moyens d'expression et donne toujours une idée plus élevée de sa grave et profonde sensibilité. Moins inquiet, Fernand Khnopff sait mettre cependant sous le masque d'un dessin impassible de cruelles et troublantes sensations; parmi plusieurs dessins déjà exposés ailleurs, *Un Portrait* me paraît une page de vie très intense. Auguste Danse, dont on se plaît toujours à admirer la belle fécondité, le dessin jeune et souple, le métier impeccable, le travail volontaire et patient, expose ici un ensemble de ses œuvres, dessins et eaux-fortes, copies et compositions originales parmi lesquelles *Portrait d'une jeune Anglaise*, *la Meuse à la Plante;* Mme Louise Danse, qui semble tenir de son père les qualités de travail, la volonté tenace, l'obstination féconde, expose entre autres deux grandes pages, *l'Abbaye de la Cambre* et *Un Verger*, pleines de vie, d'une composition solide et sobre. Puis, voici la suite curieuse de Jacob Smits, *la Vie du Christ en Campine*, empreintes de poésie rustique et de naïveté, les coins de marchés et les figures saisissantes de Jules De Bruycker, un maître du burin, observateur âprement satirique, avec, par moment, des élans de visionnaire; ses *Vieux Pignons* sont une des plus remarquables pages du Salon.

Voici encore les exquises illustrations de Rassenfosse pour les *Bains de Bade* de Boylesve, les essais simplistes mais curieux de Rik Wouters, les paysages pleins de grandeur de Marc-Henry Meunier, les dessins d'un archaïsme bizarre de Craco, les compositions d'une belle allure décorative de Gisbert Combaz, les notations mouvementées de Baseleer, enfin une série de pages extrêmement bien venues de R. de Saegher, L. Constant, H. Dratz, Duriau, André Emmanuel (un débutant qui promet), Frans Gaillard, Langaskens, C. Van Offel, Mignot, Pierre Paulus, Swyncop, Thysebaert, Van der Loo, Delstanche, Mlle Marie Durand.

FRANZ HELLENS

Les Conseils de Lord Chesterfield.

I

L'Homme.

M. Théodore Lascaris vient de publier dans la *Nouvelle Revue Française* (1) une traduction des Conseils extraits des Lettres de Lord Chesterfield à son fils. Il la fait précéder d'une préface qui est un morceau de critique de premier ordre. Il nous explique qui est ce grand diplomate, et au milieu de qui il vécut, sa gloire et ses échecs. Il raconte cette vie brillante et manquée, la déception intime qui gâta les plus beaux succès de cette homme d'esprit.

Et cette mort exquise, la fin rêvée d'un être qui toute sa vie avait été raffiné de politesse :

Enfin, un jour, comme son ami Dayrolles entrait dans ce joli boudoir où ils aimaient à converser devant le beau portrait de Mlle du Bouchet, souvenir de leur jeunesse brillante, comme il venait de dire : « Donnez un fauteuil à Dayrolles », la mort survint qui tordit son dernier sourire et raidit la main qu'il tendait à son vieil ami. Le hasard veillait à ce que lord Chesterfield mourût comme il avait pris tant de plaisir à vivre, dans un salon, en bonne compagnie, et sur un mot d'obligeante politesse.

Il explique comment le puissant personnage a été amené à ne plus s'occuper que d'une chose : l'éducation de ce bâtard qu'il avait fini par aimer à l'exclusion de tout au monde :

C'est qu'au fond de cette existence brillante, quand le permettaient les soucis des négociations, des intrigues d'un mariage sans amour, des amours sans sincérité, il y avait la plaie secrète qui ronge les existences manquées. Vers le milieu de sa vie, lorsque le diplomate le

(1) *Nouvelle Revue Française*, nos 35 et 36.

plus désabusé est obligé comme le poète de regarder en arrière, Chesterfield dut se sentir au bord d'un abîme de détresse. Il avait aspiré au premier rang, consciemment il s'y était acheminé, et toujours un obstacle l'en avait écarté ; il avait de son nom et de son œuvre une juste fierté et il n'avait pas d'enfant sur lequel il pût en reporter l'agréable fardeau ; sa femme, qu'il avait épousée par calcul, il s'était habitué à ne pas l'aimer depuis trop longtemps pour qu'il pût s'appuyer sur son affection ; il était trop bien né pour s'attacher à des vanités littéraires, trop libéral pour courir après les richesses, trop averti pour se donner quelque manie, trop spirituel pour trouver quelque douceur dans sa propre mélancolie. A cinquante ans, il se voyait sur la route de la vie, seul, sans soutien et sans but. C'est alors qu'il s'occupa de Philippe Stanhopes.

Ce portrait, que M. Théodore Lascaris trace avec une telle autorité, une telle compréhension de la vie, un tel sens de l'état d'esprit aristocratique, il me semble qu'il dépasse de beaucoup le personnage même qu'il décrit et qu'il englobe toute une race d'hommes, à un moment donné. Que de gens pareils dut fournir le XVIII^e^ siècle avant que les idées et les sentiments de la Révolution et du romantisme aient introduit dans les âmes le goût de la mélancolie, de la tendresse, de la sensibilité, même avec leurs exagérations.

« *Trop spirituel pour trouver quelque douceur dans sa propre mélancolie* ». Quelle phrase profonde! Comme, à elle seule, elle révèle l'intelligence d'une époque! J'imagine le dix-huitième siècle peuplé d'hommes ainsi déçus, habitués par toutes les forces de leur éducation, du stoïcisme au libertinage, à ne pas faire attention à leur cœur, à se vaincre, et se trouvant tout à coup amers, désenchantés, vides et n'ayant pas même la possibilité de se plaindre; qui sait? ignorant peut-être d'où venait leur tristesse.

Encore souvent manquaient-ils d'un dernier but, comme celui qui restait tout de même à Lord Chesterfield : l'éducation de son fils.

Il l'avait eu dans sa jeunesse d'une certaine M^lle^ du Bouchet, qu'il avait séduite à La Haye et ensuite oubliée. Plus tard, lady Chesterfield adopta cet enfant qui devint en fin de compte le fils légitime du lord et l'héritier de ses biens.

Il voulut faire sa carrière, l'y aida de toute son influence et pour le rendre égal aux fonctions qu'il lui faisait obtenir, entretint avec lui une correspondance suivie, minutieuse.

Ce fut sa suprême déception. « *Le châtiment des Chesterfield*, dit fort justement M. Théodore Lascaris, *c'est d'avoir des enfants de M^lle^ du Bouchet et de s'y attacher* ». Philippe Stanhope était un simple imbécile, pédant en outre. Il épousa n'importe qui, une certaine madame Eugenia qui devint, à l'exclusion de toutes affaires publiques intéressantes, son seul souci. Et non content de ne rien comprendre aux conseils de son père, il les méprisait, les trouvant sans doute trop futiles.

Toute son éducation interdisait à Lord Chesterfield de parler même de sa douleur. Elle n'en dut être que plus profonde. Et quelle navrante ironie dans ceci : A soixante-treize ans, il entreprend l'éducation d'un petit neveu, peut-être dans l'espoir vague de réussir auprès de lui ce qu'il avait manqué auprès de son fils. Mais ce jeune homme ne méritait pas davantage une si belle sollicitude. C'était un rustre, plus encore que l'autre.

Lorsque Chesterfield mourut, sa belle-fille eut l'infamie de vendre à un libraire de Londres les lettres confidentielles que son mari avait reçues du défunt. Scandale. Naturellement. Mais je voudrais bien savoir quel est l'homme qui n'apparaîtrait pas comme un misérable si tout à coup l'on publiait sa correspondance secrète. Ce sont des mœurs de libraires avides et dont l'opinion publique devrait faire justice. Loin de là, elle feint, hypocritement, de croire que les lettres sont destinées à la publicité (puisqu'on les lui fait lire) et elle s'indigne.

Or il fallait tout le cant britannique (ici renforcé par la colère de quelques ennemis politiques et personnels) pour voir dans ces lettres autre chose en effet que d'excellents conseils. Nous y reviendrons d'ailleurs. Toute invitation à sourire y est considérée comme un conseil de prostitution ; toutes les fois qu'il y est dit : « Tâchez de plaire » on interprète : « Il faut être vil ».

M. Lascaris, dans son étude, fait justice de ces méchancetés. Non seulement il explique le caractère parfaitement moral, la qualité éducatrice de ces conseils, mais encore il nous montre le sentiment secret d'affection, le paternel attendrissement qui se cache derrière ces maximes parfois cinglantes d'esprit, parfois purement ironiques, et sur lesquelles seuls des Anglais pouvaient se méprendre.

En quelques lignes, dans un recoin de l'étude, M. Lascaris esquisse un portrait de Lady Chesterfield, qui est aussi celui de toute une race de femmes :

> Elle paraît avoir été douée, conclut-il, de ces qualités d'amour, d'abnégation et de douceur qui permettent aux Don Juan de poursuivre leur mille conquêtes, assurés qu'ils sont d'avoir, grâce à Elvire, un foyer confortable pour venir s'y reposer. Attachantes figures qui prennent tant de soin à ne pas se plaindre et à se laisser ignorer que l'on ne saurait les admirer sans risquer d'être indiscret

Mais la page où M. Lascaris a peut-être donné le plus de sa délicatesse compréhensive, c'est celle où il décrit les dernières années de son héros, dans la retraite ornée de philosophe, d'humaniste et d'amateur qu'il s'était choisie. Mais s'il l'avait préparée avec tant d'amour, il n'avait pas compté qu'il lui resterait si peu de plaisir à y vivre. A de tels hommes, il faut, dans le plus grand repos, une sorte d'activité.

Le loisir n'a de sens pour eux que s'il leur apparaît dans le mirage de l'avenir. Lorsqu'ils vont en jouir, le mirage se retourne et c'est l'activité qui semble la seule chose digne d'intérêt. Aussi les dernières années de Chesterfield furent-elles une espèce d'agonie, pleine de sursauts. Il retourne parfois à la Chambre, essaye de reprendre part à la vie politique. Mais le mouvement est perdu, le zèle est altéré par le scepticisme de la vieillesse et par les fatigues qu'elle amène, ces déchéances physiques. Quelque esprit qu'il mette à se plaindre d'être sourd, et de décliner chaque jour, on est navré, et précisément à cause de cet esprit, de cette fragile défense.

Il meurt enfin, de la façon que j'ai dite, et après une vie si remplie, si caractéristique qu'à la bien connaître on comprend toute la moralité, toute la pensée de son siècle. Chesterfield fut le type même de l'aristocrate européen de son temps. Et à ce titre aussi Français qu'Anglais. Car il n'y a de vraiment aristocratique et européen en Europe, depuis que ces deux nations existent, que l'Angleterre et que la France.

(*A suivre*). FRANCIS DE MIOMANDRE

PUBLICATIONS HACHETTE

Histoire monumentale de la France, par ANTHYME SAINT-PAUL. — **Les Joyeuses Commères de Windsor**; illustrations de HUGH THOMSON.

C'est un livre bien précieux que l'*Histoire monumentale de la France* par Anthyme Saint-Paul, encore qu'il soit malaisé de

faire tenir dans un in-4° de 260 pages, gravures comprises, la nomenclature analytique des grands monuments d'un pays aussi riche en trésors d'art.

L'auteur a pensé à faire un livre utile et qui le soit aussi bien pour les initiés que pour ceux qui ne le sont pas encore. Il commence par établir en quelques chapitres préliminaires les principales notions techniques qui facilitent la compréhension des ensembles et du détail des architectures décrites. C'est ensuite une chronologie des styles qui se succédèrent de la période gallo-romaine à la période romane de la Tour fenestrelle d'Uzès, de Notre-Dame la grande de Poitiers, de Saint Servins de Toulouse, de l'abbaye de Jumièges, du donjon de Falaise et de l'Hôtel de ville de Saint-Antonin.

La première moitié du XII^e^ siècle caractérise ensuite l'extraordinaire efflorescence de la transition qui elle-même aboutit au style gothique, solution complète du problème de l'adaptation du système des voûtes à la basilique amplifiée. Apparaissent alors ces sœurs de pierre de la grande famille chrétienne, la Basilique de Saint-Denis, les Cathédrales de Sens, de Beauvais, de Chartres, de Reims, d'Amiens, Notre-Dame de Paris, la Sainte-Chapelle.

Avec la Renaissance, le ciel s'abaisse et l'architecture se fait plus proche de la terre. La floraison spirituelle des grandes églises élancées en lys s'efface devant le prodige symétrique et orfévré des demeures royales, des maisons civiques, du Louvre, de Fontainebleau, des châteaux de la Loire.

L'Histoire monumentale se poursuit à travers les tendances de l'art classique et pompeux qui se fait jour sous Louis XIV et l'Empire, le Palais de Versailles, la colonnade du Louvre, le dôme des Invalides, etc. Art représentatif et extérieur qui s'oppose à l'émanation mystique des âmes pendant les périodes précédentes, art d'Etat qui a sa grandeur et s'adapte comme un décor à la personne royale ou impériale. Sous le second Empire, il tourne court et devient le « monument public » au style d'apparat, comme un gala d'architecture.

***

Voici, en un écrin de riche fantaisie, le conte charmant des *Joyeuses Commères de Windsor* qui est bien l'éclat de rire le plus franc, le plus joyeux et le plus pimpant de cet Homme-Humanité, le divin Will. La maison Hachette fut bien inspirée en mettant à l'édition française les vingt-cinq images en couleur de l'anglais Hugh Thomson, adroit versicoloriste et habile impresario de lanterne magique. Sans doute, l'édition sur papier fort, avec ses caractères gras, ses vignettes en manière de frontispice et sa page de titre d'après l'ancienne typographie, eût été déjà une fort louable chose. Mais avec, en plus, le bouquet fleuri de ses dessins en couleur, c'est toute la vie et la gaieté de la comédie même.

Ah! les délicieuses images! La grâce si gentîment britannique des deux Commères et leur minois à la fois candide et fripon! La fine silhouette de pliante orchidée sous leurs robes aux nuances mi-éteintes d'anciennes étoffes à palmettes et ramages! Et tout autour tant d'aimables paysages, des jardins de lune et de jour, de vieilles rues à pignons lambrequinés, des intérieurs qui sont les coulisses de la bouffonne comédie où se noue l'embrouillamini des péripéties, et par-dessus tout l'auberge de la *Jarretière* avec son hôtelier et sa burlesque compagnie!

Mrs. Page, et vous, gentille Mrs. Ford, et vous, aimable petite miss Anne, le délicieux trio que vous êtes quand « ces messieurs » Ford et Page ne sont pas là! Par là-dedans, balourd et gourd, court, flanqué de ses trois faquins, cette bedaine hilare et pantagruélique de Sir John Falstaff, la joue peinte de lie-de-vin, le poil grivelé et pifre et safre et goguelu — un de la famille de Rabelais. Ah! les folles ribambelles à travers le chapelet de toutes ces scènes qui se dévident en ruses et en supercheries pour la moquerie du vieux birbe!

Ce diable de Hugh Thomson est entré si avant dans l'anecdote qu'on a le sentiment d'assister vraiment à la pièce vécue et jouée dans sa réalité et son illusion de théâtre. Et tout finit, après qu'on a tant ri, par le rire « énorme et délicat » de la nuit aux prestiges, en plein royaume de poésie parodique, tandis que vire et gire autour du vieux sacripant, par rappel des noces de Titania et de Puck, la ronde diabolique des nains, des fées, des elfes et des satyres.

L.

CHRONIQUE THÉATRALE

Papa. — Le mystérieux Jimmy. — Demi-sœurs.

Papa, ou le danger d'avoir un père... quand on est enfant naturel. Le père, un jour, vieilli, désabusé, peut se rappeler qu'il a quelque part, en province, à la campagne, un grand gaillard de fils de vingt-six ans, dont il se s'est jamais soucié jusqu'ici, tout en assurant sa subsistance, et même en lui achetant un domaine; il peut avoir soudain l'envie irrésistible de connaître ce fils, voire de le reconnaître. Et alors commencera pour le bon jeune homme une longue série d'ennuis : il devra quitter sa ferme et aller à Paris, où son père, aussitôt reconnaissance faite, s'empressera de le sermonner, de le chapitrer, de lui interdire le mariage avec la fillette de son choix, sous prétexte que le père défunt de cette enfant a été un chevalier d'industrie !... Non, mais, je vous le demande, à ce compte-là, ne vaut-il pas mieux demeurer fils naturel pendant toute sa vie? C'est ce que pense Jean Bernard, le héros rustique de MM. de Flers et de Caillavet, et il s'en retourne bien vite à sa ferme et à ses moutons. A peine a-t-il fui Paris qu'y tombe subitement sa fiancée. Ah! mais, ce qu'elle va prendre, celle-là! Et comme le comte de Larzac va renvoyer dans ses foyers cette intrigante! Point du tout, vous l'avez deviné : elle n'a qu'à paraître, naïve et franche, pour faire sa conquête, et c'est lui-même qui la ramènera à son fiancé. Il la ramène si bien qu'il en devient éperdument amoureux. Et le pauvre fils naturel, qui s'est d'ailleurs aperçu que Georgina Coursan ne lui convenait guère, n'a plus d'autre ressource que de se sacrifier à son père et de lui céder sa place dans le cœur de la volage enfant.

On le voit : c'est un ingénieux et piquant paradoxe, avec un brin de satire et beaucoup d'ironie à la clé. La troupe des Galeries a joué merveilleusement, Huguenet en tête, cette pièce charmante, dont on ne se souviendra plus guère dans six mois, mais qui est très agréable à voir et à entendre : un délicieux article de Paris.

***

Le Mystérieux Jimmy, pièce policière et américaine (l'auteur est M. Armstrong), ne se distinguerait guère des modèles du genre, avec sa lutte désormais classique entre le détective génial — et toujours berné — et le cambrioleur raffiné — l'Hernani moderne — s'il n'y avait, au dernier acte, une situation réellement poignante et qui emporte le succès. Jimmy, ayant sauvé la vie à la fille d'un riche banquier, est devenu l'homme de confiance de ce dernier et est parvenu à déjouer tous les pièges du détective Evans attaché à ses pas. Nul ne soupçonne — sauf Evans — qu'il soit le fameux forçeur de coffres-forts, jadis terreur des banques américaines. Il s'est réhabilité. Il est honnête. Il est aimé. Il va être heureux. Vaincu, Evans abandonne la partie. En ce moment surgit un événement inattendu : la petite sœur de celle qu'il aime a été enfermée par mégarde dans le coffre-fort de la banque. Pas de clé. Pas d'ouvrier. C'est la mort de l'enfant, si Jimmy ne la délivre pas. Mais s'il force le coffre, il se trahit, il révèle sa vraie identité. Jimmy n'hésite pas et sauve l'enfant. Il est donc perdu? Non, car Evans, en présence de cette belle action, renonce à l'arrêter, et miss Rose, oubliant son passé, se jette dans ses bras. La situation — en dépit de son côté romanesque — n'est pas sans grandeur,

La troupe du Parc a fort bien joué cette pièce intéressante. M. Krauss est étonnant de force calme, de flegme hautain dans le rôle de Jimmy. C'est vraiment un bel artiste.

***

La cinquième Matinée littéraire de la saison nous offrait une courageuse et nette conférence de Gustave Van Zype sur le devoir de l'auteur dramatique et sur les abus du théâtre contemporain, à propos de l'œuvre de M. Gaston Devore dont le Parc jouait une pièce de l'époque de ses débuts : *Demi-Sœurs*. M. Van Zype a opposé le théâtre sain et scrupuleux de M. Devore aux productions sceptiques et paradoxales qui ont la vogue aujourd'hui et qui exercent

sur le public une si dangereuse influence. *Demi-Sœurs* a cette originalité d'être une pièce où il n'y a que des rôles de femmes. Deux jeunes filles, nées de deux mariages de leur mère, deux fois veuve, sont en conflit : chacune incarne l'esprit, les idées, la sensibilité paternelle. Entre elles, qui se déchirent jalousement, comme si leurs pères animaient leur fureur tragique de par delà la tombe, leur mère souffre et se lamente. Finalement, c'est la séparation, la dispersion, et, pour la mère, l'horreur de la solitude et de l'abandon. *Demi-Sœurs* a violemment ému le public, et ce fut, grâce aussi au talent de Mlles Dudicourt et Borgos, un grand, un très grand succès.

GEORGES RENCY

MEMENTO MUSICAL

Demain, lundi 15 janvier à 8 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, audition supplémentaire du cinquième Concert populaire (Festival Beethoven) sous la direction de M. Otto Lohse. Au programme : Neuvième Symphonie (avec chœurs); air *Ah! Perfido* (Mme Claire Friché); ouverture de *Coriolan*.

Mercredi 17, à 3 heures, Hôtel Astoria et Mengelle (103 rue Royale), deuxième séance du Quatuor Zoellner.

Jeudi 18, à 2 h. 1/2, au Théâtre des Galeries, deuxième séance du Quatuor Capet. Au programme : Ier, VIIIe et XIe quatuors de Beethoven. — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, *Lieder Abend* de Mme Edyth Walker.

Samedi 20, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, troisième Concert Ysaye (répétition générale) sous la direction de M. K. Panzner et avec le concours de M. C. Friedberg, pianiste. Au programme : Symphonie no 1 (Brahms); Concerto pour piano et orchestre (Schumann); *Don Juan* (R. Strauss); Pièces pour piano (R. Strauss et F. Chopin); Prélude et scène finale de *Tristan et Isolde;* Ouverture des *Maîtres-Chanteurs*. — A 8 h. 1/2, Salle Erard, conférence-audition de M. L. Melchissédec avec le concours de M. Ch. Delgouffre et de quelques élèves de Mme Marquet-Melchissédec.

Dimanche 21, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, troisième Concert Ysaye (voir ci-dessus). — A 8 h., à l'Institut des Hautes-Etudes d'Ixelles (35 rue Souveraine), conférence-audition de M. L. Melchissédec.

Mardi 23, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, troisième Concert classique avec le concours du Quatuor Sevcik, de Prague.

Jeudi 25, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, récital de Mme Jeanne Alvin, pianiste.

Vendredi 19, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, concert de musique religieuse avec le concours de Mmes A. Noordewier-Reddingius, P. De Haan-Manifarges et de M. A.-B.-H. Verheij, organiste.

Demain, lundi 15, *l'Œuvre des Artistes*, à Liége, consacrera une séance aux œuvres de M. Victor Buffin, dont M. Emile Chaumont et Mlle Thérèse Chaumont interpréteront un *Poème* inédit et la Sonate pour piano et violon. Mlle Marguerite Rollet chantera six mélodies du même auteur.

PETITE CHRONIQUE

Le Musée de Gand vient de faire plusieurs acquisitions aux expositions bi-mensuelles du Cercle artistique et littéraire. Il a acquis notamment de M. George Guecquier un joli portrait de femme; de Mme Anna De Weert, *Mon Atelier en juin*, une toile toute fleurie qui fut exposée l'an dernier à Bruxelles, au Salon de *Vie et Lumière;* enfin une des œuvres toutes récentes de Mme Clara Voortman, *Rochers à Biarritz*, d'une belle virilité.

Nous croyons que c'est la première fois que le Musée de Gand s'est départi d'une tradition presque séculaire de n'acheter qu'aux « Triennales », tradition qui lui a fait manquer plus d'une fois l'achat d'œuvres excellentes qui sont allées embellir des musées de l'étranger. Il faut le féliciter de son initiative.

Une exposition d'Art ancien est ouverte en ce moment dans les Galeries Bonte, rue Royale 134.

Demain, lundi, s'ouvrira au Cercle artistique une exposition d'œuvres de MM. Florent Menet et Henri Van Haelen.

Malgré la guerre en Tripolitaine, l'Exposition internationale de Venise aura lieu à sa date habituelle. Elle ouvrira le 23 avril prochain, précédant de deux jours l'inauguration solennelle du nouveau campanile.

Nous avons annoncé la visite que feront demain les ministres aux travaux de l'Exposition universelle et internationale de Gand. M Jean de Hemptinne, commissaire général du gouvernement, offrira un déjeuner aux ministres et aux membres du comité exécutif. A 3 heures 1/2, les ministres visiteront les chantiers et le comité exécutif leur offrira, ainsi qu'à de nombreux invités, un thé dans les locaux de la direction générale de l'Exposition.

Le Conseil de discipline de l'Ordre des Avocats ayant adressé, au nom du Barreau de Gand, une lettre de félicitations à Maurice Maeterlinck à l'occasion du Prix Nobel qui lui a été décerné, l'auteur de *Pelléas* a répondu de Nice par la lettre suivante :

Mes chers Confrères,

Entre tous les témoignages de sympathie qu'on voulut bien m'adresser à l'occasion du Prix Nobel, aucun, je puis le dire en vérité, ne me fut plus sensible, ne m'alla plus droit au cœur que la lettre si cordiale de mes excellents confrères du Barreau de Gand. Elle a ranimé en moi de très doux souvenirs d'amitiés profandes qui ne s'éteindront pas, et je me suis rappelé avec fierté que je demeure toujours inscrit à notre tableau des avocats, que je considère comme un tableau d'honneur.

Veuillez agréer et transmettre à tous mes confrères, avec mes remerciements, l'expression de mes sentiments dévoués.

MAETERLINCK

M. Maurice Maeterlinck, comme naguère Sully Prudhomme, emploiera, assure-t on, le montant du Prix Nobel qui vient de lui être attribué à la fondation d'un prix littéraire. Il a dit à M. Georges Maurevert, qui reproduit ces déclarations dans l'*Éclaireur de Nice*, « qu'il ne se considérait que comme l'usufruitier du prix Nobel et que, d'ailleurs, dans une enquête récente, il avait désigné comme le plus méritant l'entomologiste génial J.-H. Fabre. »

Mme Th.-L. Latour fera à l'Université Nouvelle les jeudi 25, vendredi 26, mardi 30 et mercredi 31 janvier, à 8 heures 1/2 quatre conférences sur *Les femmes de la Révolution française : Madame Roland, Charlotte Corday, Lucile Desmoulins* et *Madame Danton*.

La Société des Matinées littéraires organise à la Salle Patria (23 rue du Marais) six conférences destinées à évoquer la Société, les Lettres, les Arts du Second Empire. En voici le programme complet : lundi 22 janvier, *les Goncourt*, par le marquis de Ségur; lundi 29 janvier, *Montalembert sous le Second Empire*, par le comte d'Haussonville; lundi 5 février, *Auguste Cochin et l'action sociale sous le Second Empire* par M. Fernand Laudet; lundi 4 mars, *le Mariage dans le Théâtre de Dumas fils*, par M. Maurice Sabatier; lundi 11 mars, *la Mode sous le Second Empire*, par M. André Beaunier; lundi 1er avril, *M. Thiers*, par M. Raymond Poincaré.

Les conférences auront lieu à 4 h. 1/2 précises. S'adresser pour les abonnements (20 fr.) à M. José Perrée, Maison Breitkopf et Haertel.

Une nouvelle gazette hebdomadaire de littérature et d'art, *l'Essor*, vient de paraître à Bruxelles, 7 avenue des Celtes, sous la direction de M. J. Flameng; rédacteur en chef M. Ch. Forgeois. Abonnements : Belgique, 3 francs; étranger, 5 francs.

La vente de la collection J. Mathys, faite à Bruxelles le mois dernier sous la direction de MM. J. et A. Le Roy, a produit 207,248 francs. Le plus haut prix (91,000 francs) a été atteint par un panneau de Roger Van der Weyden, *la Vierge et l'Enfant Jésus*. Parmi les autres enchères : une suite de sept panneaux décoratifs de Gaeremyn, 6,200 fr.; un cassone de Pietro della Francesca, 5,400 fr.; un autre cassone, attribué à Dello, 5,000 fr.; un *Portrait d'André Vésale* par le Bassan, 3,400 fr.; une *Vue de Venise* par Guardi, 2,960.

La collection renfermait aussi des marbres, bois sculptés, tapisseries, argenteries et armes anciennes. Un *Buste du pape Clément XI* en marbre, signé B. Ludovisi, a été adjugé 6,400 fr.; une tapisserie romaine du XVIIe siècle, 9,300 fr.; une tapisserie d'Audenarde de la même époque, 8,000 fr.; une buire Louis XIV en argent, 2,100 fr.

De Paris :

Une exposition rétrospective de l'œuvre de Daniel Vierge (1851 1904) vient d'être inaugurée au Musée des Arts décoratifs (Pavillon de Marsan). On y remarque surtout 262 grands dessins composés par l'artiste pour *Don Quichotte* dans les dernières années de sa vie et qui sont exposés pour la première fois. Concurremment avec cette exposition s'est ouverte celle de cent cinquante estampes d'Outamaro.

On nous annonce par dépêche le grand succès que vient d'obtenir *Déjanire* au théâtre de Dessau. L'interprétation fut très belle, la mise en scène excellente. La cour assistait à la représentation, et le public a acclamé l'œuvre du maître français.

Les éditeurs Kahnt, de Leipzig, et Schrimer, de New-York, vont faire paraître un nouvel oratorio de Gabriel Pierné : *les Fioretti de Saint François d'Assises*. Cette œuvre, écrite par l'auteur de la *Croisade des Enfants* pour orchestre, soli et chœurs, comprend deux parties et un prologue ainsi divisés : Prologue : La jeunesse de François ; son mariage avec la pauvreté. — Première partie : Le Lépreux, Sainte Claire, la Prédication aux oiseaux. — Deuxième partie : Les Stigmates, le Cantique du Soleil, la Mort.

La première audition aura lieu à Paris en mars prochain; en avril, l'œuvre sera jouée à Leipzig, à Amsterdam et à New-York.

Une jolie anecdote racontée par Henri Cain :

Millet, pauvre et encore inconnu, se trouvant en Normandie, obtint la commande d'un grand portrait de famille : le père, la mère et six enfants. Il se mit vaillamment à la tâche. Il peignit consciencieusement le père, la mère, les six enfants. L'œuvre enfin terminée, il apposa sa signature au coin de la toile.

On lui remit le prix de son travail. La famille, à quelques pas du tableau, commentait, admirait. Soudain, la mère avisa la palette du peintre.

« Mais, monsieur Millet, il reste encore un peu de jaune sur votre palette. »

Millet regarda sa palette : — En effet, madame, répondit-il distraitement. Et il serrait dans son portefeuille les quelques billets bleus qu'on lui venait d'octroyer.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas... Ce n'est pas la peine de le laisser perdre. . Tenez, tenez... mettez donc une orange dans la main d'un des enfants.

Et François Millet peignit l'orange.

Sottisier :

Il est de Lausanne, dans la banlieue de Genève.

YVES SCANTREL (SUARÈS). *Sur la Vie. Benjamin Constant*, p. 304.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 — BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le Catalogue d'Étrennes 1912

de la

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cº, Editeurs

16, *place du Musée, sera envoyé gratuit et franco sur demande.*

La Librairie G. Van Oest et Cº se permet de recommander, en vue des cadeaux de Noël et du Nouvel An, ses belles éditions sur l'art dans les anciens Pays-Bas et sur l'art belge contemporain.

Vient de paraître chez H. FLOURY, à Paris.

SAVOIE

PAR

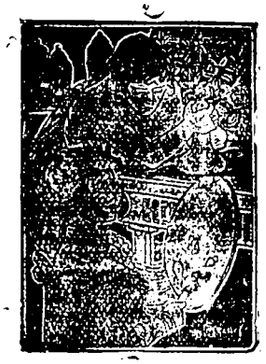
OCTAVE MAUS

Illustré de vingt bois originaux en couleurs, spécialement composés et gravés par LOUIS MORET

In-4° de grand luxe strictement limité à cent exemplaires numérotés, dont dix sur Japon ancien et quatre-vingt-dix sur papier à la cuve Van Gelder teinté.

Prix : **75** francs sur Japon ancien ; **35** francs sur Van Gelder.

Adresser les demandes à l'Administration de l'*Art moderne*, 32 rue de l'Industrie, à la Librairie nationale d'Art et d'Histoire (G. Van Oest et Cie), à M. Edmond Deman ou à MM. Dietrich et Cie, à Bruxelles. A Paris, à MM. H. Floury, E. Druet et Bernheim jeune et Cie.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le **lundi 22 janvier** et les quatre jours suivants d'une importante réunion de

LIVRES, AQUARELLES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections de feu M. LE CHEVALIER SANTI MATTEI (1re partie)

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier F. ARENTS, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, illustré de 28 reproductions et comprenant 1237 numéros, se vend 2 francs.

Exposition générale le vendredi 19 janvier, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures (le catalogue servant de carte d'entrée), et partielle les jours de vente, de 10 heures à midi.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : *40, Galerie du Commerce. Bruxelles.*

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50 ; Étranger 12 francs.

A partir du 1er Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, **1** fr. **50**.

Union postale, **2** francs.

Abonnements : { Étranger, **20** francs par an. / France et Belgique, **15** francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**

PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 3. 21 JANVIER 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Jean-Baptiste Meunier (CAMILLE LEMONNIER). — Les Conseils de Lord Chesterfield : *Le Moraliste* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Médailles (O. M.). — Le Théâtre belge (suite et fin). — Expositions : *Albert Geudens* (JEAN LAENEN); *Henri van Haelen, Florent Menet* (F. H.). — A la Section belge de la Société internationale de Musique (CH. V.). — Le Quatuor Capet (O. M.) — Au Cinquantenaire (P. O.). — Nécrologie : *Léon Dardenne* (O. M.). — Memento musical. — Petite Chronique.

JEAN-BAPTISTE MEUNIER

Jean-Baptiste Meunier appartient à la forte école de l'Art Libre. Il se groupa avec les maîtres qui renouvelèrent la tradition épuisée de la peinture. Il y prit lui-même l'autorité d'un maître dont le savoir magnifique allait faire revivre la gravure flamande.

Flamand, il le fut par le goût des patines mordorées, le dessin estompé et gras, la consistance des dessous, l'accent et la probité du travail. Les graveurs, ses confrères, peut-être seuls pourraient énumérer les secrets, les difficultés vaincues et les innombrables mérites d'un art poussé, comme le sien, à une perfection totale. Rops, cet alchimiste de l'eau-forte, aimait le citer comme un modèle accompli de toutes les qualités que requiert le maniement rude et délicat du burin. « Il ne lui a manqué que le don d'invention pour nous distancer tous », disait-il.

C'est que Jean-Baptiste Meunier, nature énergique, opiniâtre et concentrée, apportait dans la manœuvre de son art la décision et la fermeté qu'il avait dans le caractère. Elles le mirent à l'abri des mobilités et des inquiétudes de la recherche qui, toute la vie, en dépit du plus ingénieux, du plus subtil et du plus inventif génie, tourmentèrent son glorieux ami.

Même dans ses préparations, on le sent déjà sûr de lui et de l'effet qu'il doit atteindre. Avec la patience, la sagesse et le sang-froid qui sont les vertus du métier, il va droit son chemin et s'épargne les repentirs qui entravent chez tant d'autres l'élan continu. Sans doute il lui fut donné de ne s'accomplir qu'à mesure; chaque jour le portait plus avant dans la connaissance de sa technique; mais il eut le rare bonheur de ne pas se changer en progressant et, dès le commencement, on le voit en possession de cette grande main qui lui permit de dessiner « comme s'il créait ».

Son savoir, son adresse, ses facultés d'interprétation furent immenses parce qu'ils reposent sur un dessin que l'exclusif souci linéaire ne bridait pas et qui trouvait sa force dans le sens de la construction et l'accent de la vie. Ce fut le dessin d'un peintre d'instinct modelant la forme dans ses accidents, ses méplats, ses déliés et ses pleins sous l'action de l'ombre et de la lumière, bien plutôt que d'un simple dessinateur d'école établissant la figure au fil à plomb et lui donnant un air découpé de personnages de vitrail dépossédés d'ambiances.

Ses graphiques d'avant la mise au point sur le cuivre avaient, sous les chaleurs sourdes et les estompes égratignées de rais lumineux, le relief, la densité, la plénitude et les jeux de la peinture telle que la pratiquaient Ch. De Groux, Boulenger, Dubois, Smits, les deux Stevens. On y retrouvait les particularités mêmes de son art de graveur.

N'est-il pas admirable que, par réflexe, en cette grande famille de maîtres qui fut celle des Meunier,

elle se retrouvent jusque dans la statuaire de Constantin après avoir constitué la substance et le nerf de son art de peintre? Une tradition en devait naître qui, tempérée par des grâces de main féminine chez Georgette en ses ordonnances fleuries, se vérifie dans la personnalité émouvante de Marc-Henry comme si l'âme austère et véhémente de l'oncle s'était ajoutée, pour le former, aux larges, sobres et précises qualités du père.

Ainsi s'acheva le cycle des significations de la lignée, et Rops, qui le connut à peine, eût applaudi à la maîtrise d'invention dont se complète, dans ce cadet de la famille, la maîtrise du dessin et de la technique.

La vie de Jean-Baptiste fut admirable : il laissa le souvenir d'un noble talent et d'une gloire discrète. Il nous figure un de ces maîtres du temps où les maîtres s'appelaient Bolswert, Pontius, Vosterman. Il tenait d'eux leur grave et expressive manière : il eut leur art franc, robuste et coloré : il nous révéla la beauté d'un artiste parfait qui n'était pas plus parfait que l'homme.

Jean-Baptiste Meunier fit partie de la haute humanité des êtres, lui qui ne s'accorda que le droit d'être modeste dans la constance au devoir quotidien, fièrement et simplement accompli.

CAMILLE LEMONNIER

Les Conseils de Lord Chesterfield (1).

II

Le Moraliste.

Rien ne semble plus difficile au public, lorsqu'il se trouve en position d'apprécier quelque chose ou quelqu'un, que de le faire avec justesse, et surtout d'une manière complète. Il faut toujours qu'il s'attache à un détail. Il le grossit démesurément et ne voit plus que lui. Cette enfantine opération lui tient lieu de synthèse.

Le rôle de la critique serait précisément de lutter contre cette tendance. Ayant affaire à un ensemble de personnes aussi dociles que le public, elle n'aurait qu'à lui fournir les éléments d'une opinion plus juste. Le travail de l'analyse lui incomberait. Elle livrerait à ses lecteurs un jugement synthétique commode. Elle s'en garde bien. Soit que, composée de gens pour la plupart aussi médiocres que ceux du public, elle ne puisse manifester plus de clairvoyance, soit que, pour des motifs plus personnels, elle ne le veuille pas, il arrive à peu près toujours qu'elle manque à son devoir et qu'elle porte devant la postérité le crime de maintenir, souvent pendant plusieurs générations, des réputations inexactes ou fâcheuses. Quand il s'agit de grands hommes, elle n'y manque jamais.

Lorsque cette sotte Mrs. Eugenia Stanhope vendit à un libraire de Londres, qui les publia, toutes les lettres que son mari avait reçues de lord Chesterfield, ce fut un beau scandale. Le Dr Johnson s'empressa de déclarer que Sa Seigneurie enseignait « à son fils les mœurs d'une courtisane et les manières d'un maître à danser ». Le public fut enchanté. La réfutation que Lady Chesterfield fit faire par le Dr Matey n'eut pas l'autorité nécessaire pour réfréner la calomnie. D'ailleurs, celle ci avait ses sources dans un sentiment national trop profond. Les Anglais n'aiment pas qu'on touche à leur morale conventionnelle. Toute sincérité sur la question des mœurs les choque comme une inconvenance. Ils firent semblant de voir une méthode d'éducation générale dans les boutades les plus visiblement paradoxales, dans les conseils les plus occasionnels d'un homme d'esprit à un imbécile. Ils oublièrent surtout, avec une mauvaise foi très vilaine, que ces lettres n'étaient pas destinées à la publication.

M. Lascaris prétend fort justement que les lettres de lord Chesterfield témoignent « d'une sollicitude, d'une tendresse, d'une conscience qui suffisent à la moralité de l'œuvre ». Il me semble qu'il aurait été facile à la critique et au public du moment de se faire cette réflexion tout de suite. Ces lettres, en effet, attestent un sentiment paternel extrêmement vif.

Mais, me plaçant à un autre point de vue, je me contenterai d'affirmer que, même suivis par d'autres que par Philippe Stanhope, ces conseils armeraient admirablement un homme d'aujourd'hui pour la vie sociale, et qu'ils lui donneraient en outre un raffinement, une perfection de manières auxquels nous ne sommes plus habitués. C'est quelque chose, cela, il me semble, quelque chose dont ne se soucie guère l'éducation sportive et américaine à la mode. Tout ce qui a vieilli dans la morale de lord Chesterfield, c'est ce qui se rapporte aux habitudes particulières de son temps. Quelques-uns de ses conseils deviennent inutiles, faute d'emploi possible. Mais c'est une affaire de mise au point.

A part ces très rares exceptions, leur ensemble constitue au contraire un précieux répertoire d'enseignements et de renseignements. Il n'est pas nécessaire de vivre à la cour pour s'apercevoir que les passions des gens réunis ensemble dans n'importe lequel de ces groupements qu'on appelle le monde sont partout pareilles, venant des mêmes causes de vanité. Lord Chesterfield nous apprend surtout à vivre au milieu de ces vanités. Mais prenez garde qu'il ne nous enseigne pas qu'à les ménager Cette morale serait d'un lâche et banal arriviste. Il veut simplement que, pour nous développer pleinement, faire jouer à l'aise toutes nos facultés, nous n'ayons jamais contre nous le terrible, l'invincible obstacle de la mauvaise volonté des autres.

« Soyez prudent », dit-il, sous toutes les formes. C'est un diplomate. Mais c'est aussi un gentilhomme. Il ne vous conseille pas cette indulgence banale grâce à laquelle, évitant tout ennemi, on ne garde que des amitiés tièdes et un peu méprisantes. Du tout. Il faut que l'on sente votre force. Il est impossible que vous n'ayez pas d'ennemis. Ce qui importe, c'est que ces ennemis vous estiment et que, ne leur cachant pas votre opposition, toute circonstantielle, vous ne leur ayez jamais causé de ces froissements qui rendent impossible la réconciliation. Ainsi vous vous conduirez dans la vie comme une puissance. Vous aurez vos alliés et vos adversaires, suivant les jeux de la politique sociale. Mais vous ne mettrez jamais d'irréparable entre eux et vous.

Ces précautions prises, il faut plaire. Programme vaste, qu'une vie ne suffit pas à épuiser. Notez, pour commencer, que plaire est tout le contraire de s'amuser. En s'amusant, on ne plaît pas aux autres. En plaisant aux autres, on ne s'amuse presque jamais. Mais, au contraire, comme il y faut un continuel oubli de soi, un entraînement quotidien, un peu d'ascétisme et de renoncement, une constante attention des désirs des autres, on s'élève. Pensez qu'il faut y employer toutes les ressources de son esprit, — donc cultiver cet esprit; tous les charmes de sa sensibilité, —

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

donc ne pas laisser atrophier cette sensibilité; toutes les séductions de l'intelligence, — donc développer cette intelligence. Ainsi, pratiquement, cette morale, qu'un superficiel coup d'œil juge celle d'un courtisan, devient celle d'un homme supérieur et pas si différente, au fond, de celle que Gœthe lui-même enseigna.

« Sur toutes choses, dit Chesterfield, bannissez le moi de votre conversation ». Il ne faut pas être sorcier pour deviner qu'un homme qui, pendant plus d'un an, aura résisté à la tentation d'entretenir son prochain de ses petites affaires, ne s'en entretiendra même plus lui-même que juste ce qu'il faut pour leur donner une fois pour toutes l'impulsion suffisante. Le voilà donc l'esprit débarrassé de ces menues choses encombrantes et plus propre aux spéculations supérieures.

Plaire, dans une société très mélangée, entraine évidemment une grosse perte de temps et une diminution de notre vie intérieure. Mais remarquez que lord Chesterfield insiste sur la nécessité d'épurer sans cesse ses relations. Monter, toujours monter, telle est sa règle. Et ce n'est pas ingratitude que, suivant son conseil, d'abandonner une société inférieure, mais brillante. C'est prudence, parce que cette société est inutile. Parce que les éléments d'expérience qu'elle présente se retrouvent — mais plus profitables, plus complets, plus parfaits — dans la société qui lui est supérieure, et ainsi de suite.

Jusqu'à la cour? Oui. Et lorsque, comme aujourd'hui, il n'y a plus de cour, il reste tout de même, pour chacun de nous, quelque fragment de société qui peut en tenir lieu, où nos facultés ne seront pas sans emploi, où toute notre culture personnelle pourra s'épanouir. Fréquenter les quelques personnes de cette société-là et non pas d'autres. Quoi de plus légitime? Quoi de moins bas? A vouloir leur plaire on ne déchoit pas devant soi-même, comme on le fait malheureusement toujours lorsqu'on veut plaire à ceux qui vous sont inférieurs.

Oui, je sais, il y a une morale supérieure à celle qu'enseigne lord Chesterfield. Mais celle-là ne peut pas s'apprendre. Ceux qui l'appliquent le font tout naturellement, et c'est à leurs risques et périls.

Certaines gens peuvent plaire partout, et ne pas se diminuer. Ils restent intacts. Ils n'ont pas besoin de cette précaution qui consiste à choisir lentement son milieu. Alcibiade est le type de ces hommes supérieurement doués, aussitôt d'accord avec toutes les sociétés qu'ils fréquentent.

Mais ils sont très rares, et ils n'ont besoin de personne pour les guider. Il est probable que si le ciel eût doté lord Chesterfield d'un fils aussi parfait, le diplomate n'eût pas eu besoin de le diriger. Mais la majorité des hommes pourrait tirer un parti précieux de ses conseils. Puisque nous pouvons faire notre deuil de l'espoir que leurs cœurs de loups deviennent des cœurs angéliques, ce serait déjà bien consolant de penser que ces loups, peignés, brossés, nets, griffes rentrées, dents limées, se conduiraient comme des bêtes inoffensives. Qu'importe que ce soit par orgueil? Il ne faut pas être trop difficile sur les sources de la vertu.

FRANCIS DE MIOMANDRE

MÉDAILLES

Quelques spécimens intéressants de l'art du médailleur, récemment édités, méritent d'être signalés à l'attention des amateurs.

Deux médailles modelées par M. A. Bonnetain commémorent l'Exposition de Charleroi. L'une d'elles fut offerte par souscription à M Jules Destrée en souvenir de la double exposition d'art ancien et d'art moderne qu'il organisa avec une compétence et une activité au-dessus de tout éloge. Elle porte, au droit, l'effigie du donataire, des plus ressemblantes; au revers, sous une branche d'églantier, l'inscription : *Les Arts anciens du Hainaut. Salon d'Art moderne. Charleroi MCMXI.* L'autre, donnée par le groupe des Beaux-Arts aux principaux collaborateurs des deux manifestations wallonnes, symbolise celles-ci par deux figures de femmes assises dont l'une dévoile aux yeux d'un groupe de mineurs une châsse posée sur ses genoux tandis que la seconde leur présente une statuette de Constantin Meunier. A l'arrière-plan, les cheminées fumantes d'un site industriel. L'œuvre a de l'élégance et du style, un modelé gras, une perspective habile. Elle classe, au même titre que la médaille frappée à l'effigie de Jules Destrée, M. Bonnetain parmi les meilleurs spécialistes belges.

M. G. Devreese, le principal artisan de la renaissance de l'art de la médaille, a récemment exécuté pour l'Association belge de la Presse et pour l'Aéro-Club de Belgique deux plaquettes qui attestent l'une et l'autre ses dons d'imagination et son adresse manuelle. Dans la première, il a personnifié la Presse sous les traits d'une figure de femme qui parcourt l'espace, dominant le globe terrestre qu'elle encercle d'une écharpe diaphane. Au verso, sous les dates commémoratives 1886-1911, une autre allégorie montre que la plume est un levier d'une irrésistible puissance.

Pour l'Aéro-Club, M. Devreese a imaginé une jeune femme et un adolescent donnant l'essor à un faucon dont les ailes déployées vont l'élever vers le monoplan qui, au haut des airs, traverse l'espace. Au revers, un dirigeable voguant dans les nuages s'oppose à l'antique ballon sphérique. Ces deux médailles, qui montrent leur auteur en pleine possession d'un talent maintes fois apprécié, sont éditées par MM. Fonson et Cie.

Citons enfin la médaille de M. L. A. De Smeth qui a remporté le prix au concours ouvert par la *Société hollandaise belge des Amis de la Médaille d'art*. Pour symboliser la Musique, thème imposé, l'auteur a représenté, dans un paysage harmonieux, un concert idyllique donné à deux enfants sous un chêne. Au revers, le chant du coq salue le lever du soleil. Élevé à l'École de M. Devreese, M. De Smeth marche sur les traces de son maître tout en révélant une personnalité distincte.

O. M.

LE THÉATRE BELGE (1)

Les écrivains belges peuvent s'inspirer d'autres chefs-d'œuvre. Avant de mourir à la fleur de l'âge, en pleine possession d'un talent original, âpre, émouvant et comique, Charles Van Lerberghe a écrit *Pan*. Le grand public, injuste pour ceux que la vie ne comble pas, ignore cet écrivain probe et vigoureux. Et cependant tous les dons d'observation, toutes les facultés d'émotion qui s'épanouissent aujourd'hui en Belgique sont concentrés dans cette œuvre exceptionnelle. En une action juste et précise, par un dialogue tour à tour sentimental et burlesque, l'auteur symbolise la lutte du christianisme revêche et du paganisme sensuel. Malgré la minutie des détails et des caractères qui nous rattachent à la réalité, nous sentons passer sur la scène un souffle vivifiant de poésie, d'idéal et de jeunesse. Le dieu païen domine le clergé et les fonctionnaires hésitants et déploie, à la chute du rideau, dans le réveil prématuré des fleurs, sa farandole

(1) Suite et fin. Voir notre avant-dernier numéro.

de folie et d'amour. Et cela est superbe; cela est unique. Van Lerberghe a sans doute trop approfondi le monde et trop aimé la vie pour vivre sans discernement; comme la mort, la foule dédaigne et fauche les talents : l'Oubli vient. L'auteur de *Pan* doit aimer le silence dont on entoure sa tombe...

Mais tous les écrivains belges n'ont pas les yeux tournés vers le ciel; ils ne sont pas tous hantés, comme Maeterlinck et Verhaeren, par la pensée angoissante de l'au-delà, par les causes secrètes de notre évolution terrestre. La plupart des auteurs dramatiques discutent en Belgique, au feu de la rampe, des idées abstraites, que des personnages artificiels défendent par leurs actes et leurs paroles.

Iwan Gilkin, Henri Maubel, Van Offel, Gustave Van Zype, Paul André, qui pratiquent tous avec succès le théâtre à thèse, sont dominés par la figure puissante d'Edmond Picard. Étonnant par son activité, prestigieux par la force des idées, décevant par la maladresse de ses compositions, le doyen de la littérature belge a abordé tous les sujets, ceux qui confinent aux sphères impondérables de l'infini et de la mort comme les genres plus terre à terre de la satire professionnelle et de la farce grotesque. Cet infatigable brasseur d'idées attaque les journalistes dans *Ambidextre;* dans *Psuké* il se preoccupe de l'immortalité de l'âme; dans *Jéricho* il étud e les influences ataviques et mêle à ce drame confus un chaleureux p aidoyer antisémitique. *Trimouillat et Meliodon* démontrent, en une pochade rapide, la fragilité des affections humaines.

Partout, au barreau, dans les nombreux ouvrages de jurisprudence, dans les revues, les quotidiens, les préfaces, les descriptions de voyage et les romans, Edmond Picard sème la bonne graine de ses idées généreuses. Il sème sans relâche, confiant dans l'avenir, ébloui par les progrès de la renaissance littéraire en Belgique. Mais il ne s'apercoit pas que les meilleurs graines s'éparpillent au vent ou tombent au hasard dans un terrain inculte. Dedaigneux des procédés ordinaires, inapte à soumettre son esprit fougueux aux lois indispensables de la composition, il écrit sans relâche. La foule ne le comprend pas toujours, ses amis et ses disciples s'essoufflent à le suivre dans sa production vertigineuse. Malgré l'incohérence de son œuvre, Edmond Picard exerce, en Belgique, une influence incontestable. Par son enthousiasme, par son éloquence, par son activité inlassable et son admiration sincère pour la jeune littérature, il a réuni tous les nouveaux auteurs sous le drapeau de l'originalité nationale. Il veut que l'auteur belge reste belge; qu'il emploie la langue de son pays avec les barbarismes, les archaïsmes, la fougue et la lourdeur flamandes, que le puissant avocat admire sans restriction dans le theâtre de Demolder et d'Eekhoud. Edmond Picard n'a pas le goût de la clarté; la recherche exagérée du mot rare et de la phrase compliquée nuisent à son succès et paralysent parfois son effort généreux.

C'est cependant dans le sens préconisé par Edmond Picard, c'est à la nationalisation de plus en plus accentuée que tend actuellement le théâtre belge. Le public qui, malgré la routine et l'erreur, inspire parfois des chefs-d'œuvre, encourage les auteurs dans cette voie nouvelle. *Kaatje*, la sentimentale comédie en vers de Paul Spaak, a bénéficié du premier triomphe populaire en Belgique. Cette pièce, empreinte de mélancolie, nous initie aux déboires et aux hésitations d'un peintre flamand. Il ramène d'un voyage d'étude en Italie et installe au foyer paternel la maîtresse sensuelle et joyeuse des pays lointains. Mais bientôt le talent de l'artiste périclite; sa maîtresse languit dans ces plaines bruneuses plongées dans la longue tristesse des hivers monotones. Elle quitte le pays des pluies et des neiges, et le jeune homme, désappointé d'abord, se console bientôt. Il épouse la petite amie de son enfance et retrouve dans l'exaltation de cet amour sain et naturel le talent personnel que lui ont légué ses ancêtres.

MM. Fonson et Wicheler viennent de mettre en pratique les principes théoriques de M. Spaak. Ils ont observé les mœurs bruxelloises, étudié les caractères, noté d'un crayon preste et vif les traits de quelques types originaux. A leur insu presque, en écrivant *le Mariage de Mademoiselle Beulemans*, ils ont créé la comédie de mœurs belge. Un succès lucratif a récompensé leur effort. Malgré les différences de milieu, d'époque, de langue, un même trait essentiel unit Suzanne Beulemans à Kaatje. Les deux jeunes filles aiment leur patrie, leurs habitudes et leur entourage d'un amour qu'aucune influence étrangère ne peut entamer. Ce sont deux petites sœurs lointaines qui se retrouvent par delà les siècles; leurs cœurs battent du même rythme et leurs peusées s'unissent dans l'amour de leur pays.

Nous nous trouvons en Belgique en présence de trois formes d'art qui, malgré certaines affinités, ont chacune leur caractère distinct. Nous avons cité d'abord le « Théâtre de l'âme » dont Van Lerberghe et Maeterlinck nous ont donné la formule définitive. Vient ensuite, dans l'ordre chronologique, le « Théâtre d'idées ». Enfin, en dernier lieu, dans le succès et dans la joie, nous voyons éclore le « Théâtre d'observation et de caractère ». Au fur et à mesure que le théâtre belge se rapproche de la foule, il perd une parcelle de son originalité, de son élévation et de sa pensée; par contre, l'action qui n'est qu'ébauchée dans les premières pièces symbolistes se précise et se meut avec plus d'aisance. Le théâtre qui, pendant vingt ans, a cherché la solution des grands problèmes moraux et sociaux, est entraîné aujourd'hui dans ce courant de l'art traditionnel. Seuls, le milieu de la comédie, l'accent de terroir et quelques traits de caractère distinguent *le Mariage de Mademoiselle Beulemans* des comédies du boulevard.

Il y a un quart de siècle, quand les dramaturges belges ont pris leur vol sur les plus hauts sommets de la pensée, nous avons cru qu'ils monteraient vers l'espace. Ils reviennent sur la terre parmi les hommes qui les applaudissent. Les nouveaux vainqueurs méritent notre sympathie et notre admiration et, cependant, au fond de nous-même, malgré le succès, nous regrettons le rêve qui s'écroule.

WILLIAM SPETH

EXPOSITIONS

Albert Geudens.

Tandis que plusieurs de ses confrères se plaisent à traduire le pittoresque extérieur de nos vieilles villes, le peintre Albert Geudens s'évertue à l'interprétation de la vie intime de Malines. Tâche très difficile qui nécessite une vive sensibilité, des méditations profondes, un commerce constant avec les êtres et les choses de la cité dont il faut pénétrer et rendre palpable la psychologie.

M. Albert Geudens est encore en plein tâtonnement. L'âme de la petite ville lui échappe. Son pinceau ne parvient pas à la déterminer exactement. Des trente tableaux que M. Albert Geudens nous a convié à examiner au Cercle artistique, il en est trois qui fixent véridiquement une impression Ce sont : *le Sanctuaire (chez l'Archiviste), la Cabine du carillon, Malines le soir*. Cette dernière œuvre, quoique fragmentaire, renferme les défauts et les qualités de ce jeune peintre dont, certes, il importe de louer la virtuosité, le métier sûr, mais dont il faut blâmer la production trop hâtive, le manque de communion avec les gens et les choses des « Villes à pignons » et particulièrement avec l'âme de Malines, d'une si étrange et mystérieuse complexité.

JEAN LAENEN

Henri van Haelen. — Florent Menet.

M. Henri van Haelen, dont on a rarement rencontré le nom jusqu'ici dans les expositions, aligne au Cercle artistique une série de dessins et de peintures qui révèlent un tempérament vigoureux et personnel. Dessinateur précis, attentif, fouillant le sujet jusqu'au fond, on pourrait peut-être lui reprocher l'excès de précision de son crayon; il ne laisse presque rien à deviner. Par là ses œuvres semblent un peu sèches et manquent, comme on dit, d'atmosphère. Mais l'artiste sait trouver l'expression juste et profonde, ce qu'il découvre est toujours intéressant. Ses portraits, notamment le groupe intitulé *la Famille*, et quelques *Nus* sont particulièrement curieux. Le métier en est impeccable.

Dans l'autre salle, M. Florent Menet a groupé quelques-unes de ses œuvres. S'il convient de louer le talent de cet artiste pour

ses charmantes et gracieuses *Études d'enfant*, pour son *Vieux paysan* et *le Portrait du peintre et de l'artiste*, qui sont des œuvres pleines de vie et de fraîcheur, on ne peut que regretter qu'il n'ait apporté dans ses autres tableaux, et spécialement dans ses scènes de rues, les mêmes qualités qui font de lui un peintre dont il importe de suivre les efforts. F. H.

A la Section belge de la Société internationale de Musique.

Brillante séance, consacrée à Liszt et destinée à célébrer, un peu tardivement — mais mieux vaut tard que jamais, — le centenaire de la naissance du maître.

M. Ernest Closson conférenciait. C'est toujours une chose précieuse que de l'entendre, car il ne « conférencie » pas à la vérité : il cause, et cela simplement, d'un ton si naturel qu'on croirait assister à une conversation. Et puis, il connaît son sujet et ne dit jamais que des choses justes, sainement pensées et marquées au coin d'une connaissance parfaite de l'histoire musicale. Ainsi fit-il pour Liszt, dont il retraça rapidement la vie vagabonde et dont il résuma le rôle d'une manière aussi brève que synthétique.

La partie musicale comportait l'exécution de morceaux de piano par Mme Berthe Marx-Goldschmidt et l'interprétation de *lieder* par Mlle Renée de Madre. La pianiste nous a paru excellente, par la vie et l'âme qu'elle met dans ce qu'elle joue. Elle n'a rien de sec ni de trop virtuose : elle s'efforce avant tout de rendre avec relief l'intense coloris pianistique de Liszt, le pittoresque fantasque de ses rythmes et le fin sentimentalisme de ses phrases mélodiques. Nous l'avons particulièrement appréciée dans la première partie de son programme, qui comprenait deux des *Consolations*, la *Valse caprice*, *Au bord d'une source* et la *Deuxième Rhapsodie hongroise*. Mais pourquoi s'est-elle mis en tête de jouer des transcriptions — *en partie* excellentes d'ailleurs, — de diverses mélodies de Schubert, alors qu'il existe suffisamment d'œuvres originales du maître pour qu'on ne doive pas recourir à ses « arrangements » ?

Les mélodies de Liszt sont relativement peu connues. Beaucoup d'entres elles sont intéressantes en ce qu'elles marquent une curieuse transition entre l'art de Schubert, dont elles empruntent le lyrisme, et celui de Wagner, à l'esprit dramatique duquel elles se rattachent. *Die Lorelei*, *Ein Fichtenbaum steht einsam*, *Die Drei Zigeuner*, *Ich möchte hingehn*, etc., sont d'excellents exemples de cette conception intermédiaire ; et Mlle de Madre, aidée d'une accompagnatrice au talent délicat, Mme De Groote-Busine, en a donné une idée très favorable en les chantant avec beaucoup de goût et de jolies recherches d'expression. Il est regrettable que le texte des *lieder* n'ait pas été publié dans le programme : l'absence de ce fil conducteur a quelque peu empêché le public de goûter tout le charme de ces œuvres raffinées et de se rendre un compte exact de la valeur de leur interprétation. CH. V.

LE QUATUOR CAPET

M. Lucien Capet et ses partenaires MM. Maurice Hewitt, Henri et Marcel Casadesus poursuivent au théâtre des Galeries leur apostolat. L'interprétation à la fois très scrupuleuse et très vivante qu'ils donnent des quatuors de Beethoven les classe au premier rang des associations spécialisées dans la musique de chambre. Par la beauté des sonorités, la justesse des accents, la précision des rythmes ils s'élèvent à une exécution réellement émouvante, d'une pureté peut-être inégalée jusqu'ici. Il faut, nous l'avons dit, se reporter à la belle époque du Quatuor Joachim pour trouver dans la mémoire l'équivalent de cet ensemble instrumental si homogène, si bien équilibré, si parfait de style et d'expression. Au programme de jeudi dernier figuraient les Ier, VIIIe et XIe quatuors. Le premier, encore tout imprégné de l'influence d'Haydn, ne fait pas prévoir à quelle hauteur atteindra le génie de Beethoven. Le huitième, c'est celui dans lequel figure la chanson populaire que Moussorgsky utilisa de façon si pittoresque dans *Boris Godounow*. Le onzième précède immédiatement les cinq quatuors qui couronnent le cycle et marquent l'apogée de l'inspiration de Beethoven. Ces trois œuvres, si diverses de caractère, furent réalisées avec une égale perfection et ce fut à juste titre que les excellents interprètes furent acclamés et rappelés à plusieurs reprises par un auditoire enthousiaste. O. M.

AU CINQUANTENAIRE

Une pétition a été adressée au ministre des Sciences et des Arts et au ministre des Travaux Publics pour demander la prolongation du tramway de la rue de la Loi jusqu'au Palais du Cinquantenaire, à travers le Parc.

La pétition insiste sur la nécessité de rendre plus facilement accessible le grand Palais des Musées et des Expositions et montre l'insuffisance des deux lignes latérales actuelles, dont les points de départ et d'arrivée sont moins centraux que la ligne demandée et dont le parcours, tout en zig-zags, est bien plus long.

Il ne peut plus être question de manquement à l'esthétique avec des caniveaux souterrains et dans une ville dont le tramway électrique, mode généralisé de transport, fait partie désormais du paysage urbain. Quant à l'argument que le Parc doit être fermé le soir et qu'il faut l'abandonner entièrement aux promeneurs, il est sans valeur, attendu qu'après la fermeture le service pourrait être détourné vers les avenues latérales et que les promeneurs maintenant ne se déclarent nullement incommodés par les automobiles traversant l'allée centrale à toute vitesse et au risque de s'élancer chaque fois dans le petit bassin, vestige de 1880.

Le tramway de la rue de la Loi mènerait des Ministères à l'Arcade en moins de 8 minutes par l'une des plus belles artères de la capitale.

L'amélioration proposée réveille cette autre question : Quand donc se décidera-t-on à faire disparaître les infâmes cloaques devant la façade en ruines de l'aile droite du Palais où s'étale en grandes lettres — ô ironie — cette inscription : « Service de Santé » ? P. O.

NÉCROLOGIE

Léon Dardenne.

Le peintre Léon Dardenne vient de succomber à l'âge de quarante-six ans. Léon Dardenne ! Un nom un peu oublié aujourd'hui mais qui, il y a une vingtaine d'années, tintait gaîment dans les joyeuses assemblées du *Diable au-Corps*, dans les réunions de la *Jeune Belgique* que l'artiste animait de sa verve frondeuse, dans tous les cénacles où la littérature et l'art servaient de prétexte au noctambulisme. Comme Willette, Léon Dardenne avait voué à Pierrot une affection en quelque sorte fraternelle. Il composa des pièces d'ombres en l'honneur de son falot héros, il multiplia son effigie, indéfiniment variée, dans des albums, des journaux illustrés et des livres, et les deux images, celle du Rêveur lunaire et celle du Peintre, étaient parfois confondues par les esprits superficiels.

Le fantaisiste dont les lazzis égayaient les cafés, dont la main habile et le cœur charitable s'employaient généreusement au service des cortèges carnavalesques, des kermesses de bienfaisance, des fêtes de la Neige (n'est-ce pas lui qui inventa les Salons de sculpture fondante au Parc?), redevenait sérieux aux approches des expositions, auxquelles il envoyait assez régulièrement des paysages et des intérieurs exécutés à l'huile ou à l'aquarelle. Un peu las de la banlieue bruxelloise et de l'immuable « littoral », fatigué des êtres et des choses auxquels le rivait l'habitude, il prit un jour un grand parti et s'exila au Congo. L'amour du con-

traste, sans doute, conduisit Pierrot parmi les nègres. Adjoint à l'expédition du commandant Lemaire, il passa trois ans au Katanga et en rapporta une suite de peintures aux colorations métalliques et embrasées, d'aquarelles, de dessins, de croquis, de documents de toute espèce, qu'il exhiba au Cercle artistique et dont la majeure partie a été acquise récemment par le Musée de Tervueren.

Léon Dardenne aurait sans doute atteint dans cette spécialisation de son art une situation en vue. On lui proposa de retourner en Afrique avec un poste officiel, mais il déclina l'offre. Et la mort est survenue avant qu'il ait pu donner à sa carrière hésitante et éparpillée une direction définitive. O. M.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, troisième Concert Ysaye sous la direction de M. K. Panzner avec le concours de M. Carl Friedberg, pianiste. — A 3 h., à l'Institut des Hautes Études d'Ixelles (35 rue Souveraine), conférence sur *la Voix et le Chant* par M. Melchissédec, professeur au Conservatoire de Paris.

Mercredi 24, à 8 h. 1/2, à l'École Allemande, deuxième séance du Quatuor Chaumont. Au programme : quatuors de Mozart (n° VIII), de Vincent d'Indy (n° I) et de Schumann (avec piano). — Même heure, à la Salle Nouvelle (11 rue Ernest-Allard), piano-récital de Mlle Ali e Jones.

Jeudi 25, à 4 h., au Cercle, première matinée musicale (musique ancienne), avec le concours de MM. Émile Chaumont, Morisseaux, Guler, Mme Dubois et Mlle Chaumont; à l'orgue, M. J. Jongen. — A 8 h. 1/2, à l'École Allemande, piano-récital de Mme Jeanne Alvin.

Vendredi 26, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, piano-récital de M. Sydney Vantyn.

Dimanche 28, deuxième concert du Conservatoire avec le concours de Mlle M. Philippi. Au programme : la cantate nuptiale de J.-S. Bach *Dieu nous est un ferme appui;* la symphonie récemment découverte à Iéna et attribuée à Beethoven; la Rapsodie pour contralto, chœur d'hommes et orchestre de Brahms; des lieder de Schubert et de Brahms; enfin, le *Te Deum* d'A. Bruckner. — Répétition générale pour les abonnés, vendredi 26; répétition générale publique, jeudi 25. Toutes les places sont, pour cette dernière, à la disposition du public aux prix de 4, 3, 2 fr. et 50 centimes.

La *Société de musique de Tournai* donnera dimanche prochain, 28 janvier, à 3 heures, son deuxième concert. Il sera consacré aux œuvres suivantes d'Hector Berlioz : *Marche hongroise*, *Belle Voyageuse* et *le Pâtre breton* (M. Delaroche), *Ballet des Sylphes*, *l'Origine de la harpe* et *l'Absence* (Mlle Julia Demont), *Roméo et Juliette*, symphonie dramatique pour chœur et soli (Mlle Julia Demont, MM. Delaroche et Houx).

A l'occasion de la distribution des prix, M. Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire de Liége, a dirigé un concert qui tranche par l'intérêt et la variété de programme sur les auditions qui accompagnent d'ordinaire les cérémonies analogues. Après avoir rendu hommage à la mémoire de J.-Th. Radoux en exécutant en première audition son ouverture *Godefroid de Bouillon*, écrite l'an dernier, M. Dupuis fit entendre successivement le 2e concerto de Mozart pour cor, *la Damoiselle élue* de C. Debussy (soli, chœurs de femmes et orchestre), *le Carnaval à Paris* de Svendsen, les *Variations symphoniques* pour piano et orchestre de César Franck, le *Lied* pour alto de Vincent d'Indy et la « Marche des Nobles » de *Tannhaüser*. Les lauréats eurent de la sorte l'occasion de se faire applaudir dans des œuvres réellement musicales, ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas dans les conservatoires.

Des auditions d'élèves auront lieu les dimanches 28 janvier, 11 février et 10 mars, à 3 h. 1/2. Les troisième et quatrième concerts sont fixés aux samedis 24 février et 23 mars. Ce dernier sera consacré à la messe en *ré* de Beethoven, dont les solistes seront Mmes A Stronck Kappel (Barmen) et Ilona K. Durigo (Budapest), MM. Georges A. Walter (Berlin) et Léon Rains (Dresde).

PETITE CHRONIQUE

Le Conseil provincial du Brabant a, on le sait, sur l'initiative de M. Marius Renard, décidé l'organisation d'un concours annuel auquel seront successivement appelés à prendre part les peintres, les sculpteurs, les graveurs et les architectes.

La commission provinciale des Beaux-Arts vient d'arrêter le plan général du concours de cette année auquel sera affectée une somme de 2,000 francs.

Les journaux confirment le bruit dont nous nous sommes fait l'écho au sujet du projet qu'a M. Maurice Maeterlinck d'affecter à la fondation d'un prix littéraire le capital qu'il a reçu comme lauréat du prix Nobel. Mais ce n'est qu'après sa mort que sera institué le concours en vue duquel il se propose de léguer la totalité de ce qu'il a reçu, soit 194,300 francs.

Une exposition d'œuvres de MM. F. Guilleaume et P. Stobbaerts est ouverte depuis hier à la Galerie d'Art, 138 rue Royale.

M. Alexandre Halot, consul impérial du Japon, fera aujourd'hui, dimanche, à 11 h. du matin, une conférence à l'Exposition du Livre Japonais ouverte au Palais des Beaux-Arts.

L'Exposition est gratuitement accessible au public de 10 à 3 h. jusqu'au 31 janvier.

C'est demain, lundi, à 8 heures, qu'aura lieu au Théâtre de la Monnaie la première représentation de *Fidélio*, qui couronnera magnifiquement le Festival Beethoven. La répétition générale, qui a eu lieu hier en présence de la critique et de quelques invités, fait présager une interprétation de tout premier ordre. Minutieusement préparée par les soins diligents de M. Kufferath, dirigée par M. Otto Lohse avec son autorité et sa ferveur artistique, l'œuvre a été une véritable révélation Artistes du chant, orchestre et chœurs ont eu une part égale dans les applaudissements unanimes qui ont salué cette superbe exécution, l'une des meilleures, des plus homogènes et des plus émouvantes que nous aient offertes le Théâtre de la Monnaie.

Les rôles du *Chant de la Cloche* viennent d'être distribués. La belle légende dramatique de M. Vincent d'Indy aura pour interprètes principaux Mme Heldy et M. Girod Des personnages épisodiques, aucun ne sera sacrifié : tous ont été confiés à des chefs d'emploi. Une lecture d'ensemble aura lieu mercredi prochain.

La première des six conférences organisées par la Société des Matinées Littéraires aura lieu demain, lundi, à 4 h. 1/2 précises, à la Salle Patria, 23 rue du Marais. M. le marquis de Ségur, de l'Académie Française, parlera d'Edmond et de Jules de Goncourt. S'adresser pour les billets à M. José Perrée, maison Breitkopf et Haertel, 68 rue Coudenberg.

La réunion annuelle de la *Société hollandaise belge des Amis de la Médaille d'art* (section belge) aura lieu dimanche prochain, 28 janvier, à 11 heures précises, au Palais des Académies.

Le nouveau drame de M. Émile Verhaeren, *Hélène de Sparte*, devait, nous l'avons annoncé, être représenté en mars à l'Odéon. M. Gabriel Astruc, qui se propose de faire jouer l'œuvre par Mme Ida Rubinstein pendant la Grande Saison de Paris, est en pourparlers avec l'auteur et M. Antoine pour qu'elle lui soit réservée. Si les négociations aboutissent, ce qui paraît probable, *Hélène de Sparte* sera représentée en mai au Châtelet avec un grand luxe de mise en scène.

Les fascicules Ier et IIe du grand ouvrage en cours de publication : *Les Trésors de l'Art belge au XVIIe siècle*, mémorial de l'exposition d'art ancien de 1910, édité par G. Van Oest et Cie,

viennent de paraître. Ils contiennent une étude approfondie de l'œuvre de Rubens par M. Fierens-Gevaert ornée d'une suite de planches hors texte, en héliogravure et héliotypie, représentant les plus belles œuvres du maître flamand exposées à Bruxelles. L'ouvrage sera complet en dix fascicules et constituera un monument d'art précieux dont il sera fait un tirage restreint mais luxueux.

Le Masque (1) entame une série nouvelle de douze numéros, qu'il promet mensuels. Ses amis s'en réjouissent. Le fascicule de janvier est orné d'un très joli dessin de Charles Doudelet et contient des vers d'André Fontainas, Georges Marlow et Henry Dérieux, une étude de J. Bithell (traduite par F. Hellens) sur le poète irlandais W.-B. Yeats, un conte de G. Van Wetten, etc. Il renferme aussi un prospectus dans lequel on rappelle cette pensée profonde et d'une irréfutable logique énoncée par une de nos revues littéraires les plus connues : « Si chacun de nos anciens abonnés nous amenait un abonné nouveau, le nombre de nos abonnés serait doublé. »

Notre collaborateur M. Louis Maeterlinck a publié dans la revue *l'Art et les Artistes* (2) un intéressant aperçu historique de la Peinture flamande depuis ses origines jusqu'à l'aurore du XX^e^ siècle. La difficulté était de résumer en trente-deux pages un aussi vaste sujet, en n'omettant rien d'essentiel. L'auteur s'est tiré à son honneur de cette tâche épineuse.

De Paris :

Les deux prochains spectacles du Théâtre de l'OEuvre auront lieu au Théâtre Antoine. Le premier, fixé à la fin du mois, comprendra : *la Charité s. v. p.*, de M. William Speth; le second, qui aura lieu dans la première quinzaine de février, *le Visionnaire*, de M. J. Joseph-Renaud. *Ce bougre d'animal*, tragédie en un acte, de Soulages, et *le Candidat Machefer*, de MM. Charles Hellem et Pol d'Estoc (d'après Emile Faguet).

Sottisier :

L'intermittence de la température semble être la caractéristique de cette première semaine d'octobre.

La Gazette, 7 octobre 1911.

(1) Revue illustrée d'art et de littérature. Bureaux : 152 rue des Béguines, Bruxelles.

(2) Paris, 23 quai Voltaire.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

A Louer : Cottage spacieux, avec jardin, bien situé près de la gare, comprenant grand studio bien éclairé, salon, salle à manger; office, cuisines, chambres, lumière electrique.
Pour tous renseignements, s'adresser **Château Ter Elst, Waereghem.**

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

TRÉSOR DE L'ART BELGE
AU XVII^e^ SIÈCLE
Mémorial de l'Exposition d'Art ancien à Bruxelles en 1910.
Publié sous la direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le Baron Descamps, le Baron Kervyn de Lettenhove, Fierens-Gevaert, Ch.-Léon Cardon, P. Buschmann, le Dr G. Glück, le Dr G. de Terey, Paul Lambotte, H. Rousseau, Paul Vitry, E. W. Moes, Jules Guiffrey, R. Van Bastelaer, Cyr. Van Overbergh, De Ridder, le général Comte de t'Serclaes, Cuvelier, Joseph Destrée, L. Gilmont, l'Abbé F. Crooy et A. Roersch.

L'ouvrage paraît en 10 fascicules et formera deux beaux et forts volumes in-4°, de 400 à 500 pages de texte et d'environ 180 planches hors texte, en héliogravure et en héliotypie, le tout imprimé sur papier de Hollande à la cuve.

Tirage limité à 500 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET : 200 FR.

Il sera tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, numérotés et nominatifs. Prix : 400 francs.

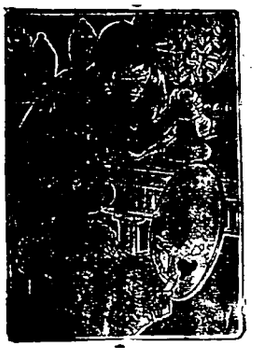
Vient de paraître chez H. FLOURY, à Paris.

SAVOIE
PAR
OCTAVE MAUS
Illustré de vingt bois originaux en couleurs, spécialement composés et gravés par LOUIS MORET

In-4° de grand luxe strictement limité à cent exemplaires numérotés, dont dix sur Japon ancien et quatre-vingt-dix sur papier à la cuve Van Gelder teinté.

Prix : 75 francs sur Japon ancien; 35 francs sur Van Gelder.

Adresser les demandes à l'Administration de l'*Art moderne*, 32 rue de l'Industrie, à la Librairie nationale d'Art et d'Histoire (G. Van Oest et Cie), à M. Edmond Deman ou à MM. Dietrich et Cie, à Bruxelles. A Paris, à MM. H. Floury, E. Druet et Bernheim jeune et Cie.



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le **lundi 22 janvier** et les quatre jours suivants d'une importante réunion de

LIVRES, AQUARELLES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections de feu M. LE CHEVALIER SANTI MATTEI (1re partie)

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier F. ARENTS, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, illustré de 28 reproductions et comprenant 1237 numéros, se vend 2 francs.

Exposition générale le vendredi 19 janvier, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures (le catalogue servant de carte d'entrée), et partielle les jours de vente, de 10 heures à midi.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : *40, Galerie du Commerce, Bruxelles.*

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50 ; Étranger 12 francs.

A partir du 1er Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, **1 fr. 50.**

Union postale, **2** francs.

Abonnements : { Étranger, **20** francs par an. France et Belgique, **15** francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**

PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles — Imp. Vve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 4. 28 JANVIER 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Fidelio (OCTAVE MAUS). — « Dolorine et les Ombres » (ANDRÉ FONTAINAS). — Les Livres (F. M.). — Chronique musicale : *le troisième concert Ysaye; le Quatuor Chaumont; Matinées musicales du Cercle artistique* (O. M.). — Le Théâtre belge : *Correspondance.* — Les Amis des Musées (P. B.). — Pour les Humanités (HENRY GAUTHIER-VILLARS). — La Musique à Liége (GEORGES RITTER). — Nécrologie : *Henry Hymans.* — Memento musical. — Petite Chronique.

FIDELIO

De l'admirable, de la triomphale reprise de *Fidelio* il y a quelques conclusions à tirer, et ces conclusions sont réconfortantes.

Comment ne pas se réjouir, d'abord, de ce qu'à notre époque d'utilitarisme des directeurs de théâtre, dédaignant l'école du moindre effort, s'imposent le plus absorbant, le plus minutieux, le plus « monastique » labeur pour déblayer une œuvre d'art de toutes les scories qui l'ont défigurée et pour la livrer à notre admiration dans sa pureté originelle ? Au théâtre, les traditions font loi et rien n'est plus malaisé que de les abolir. Tenter de réaliser fidèlement la pensée de Beethoven après toutes les altérations qu'elle a subies au cours d'un siècle, c'était entreprendre un travail de compilations, de confrontations de textes, de pointage, d'élagage, de nettoyage devant lequel eût reculé tout homme qui n'a pas, chevillée au cœur, une ferveur artistique inébranlable. Pour s'en rendre compte, il suffit de lire la très intéressante étude que publie dans *le Guide musical*, sur l'invraisemblable histoire des tripatouillages successifs de *Fidelio*, M. Maurice Kufferath, qui ressuscita le chef-d'œuvre.

Il fallait un musicien doublé d'un érudit de sa trempe pour mener à bien l'aventure. Il fallait aussi son obstination et la sûreté de son goût. Grâce à lui — et je ne blesserai pas M. Guidé en attribuant principalement à M. Kufferath l'honneur de cette victoire — *Fidelio*, que des interprétations désastreuses avaient relégué au second rang des compositions de Beethoven, a repris sa place parmi les plus nobles inspirations du maître. Écrit après *la Symphonie héroïque*, avant la Neuvième, ce drame si expressif, si émouvant, si profondément humain dans la sobriété de ses moyens d'action ne marque aucun fléchissement dans la progression d'un génie qui s'éleva, d'œuvre en œuvre, jusqu'à des hauteurs que nul autre n'a atteintes. On en pouvait douter. Il serait désormais puéril de le contester.

Rendu à sa forme première, *Fidelio* brille d'une lumineuse clarté. Il débute en opéra-comique, avec une légèreté et une fraîcheur délicieuses. Dès l'entrée de Léonore, le drame se noue et la musique change d'accent. Ah ! la beauté du quatuor vocal qui, tout à coup, dévoile le pathétisme de l'action, et comment l'écouter sans être remué jusqu'au fond des entrailles ?

A mesure que se révèlent à nos yeux les angoisses de l'épouse torturée, l'intensité expressive augmente. Et certes les alternances du dialogue parlé et du chant ont-elles pour effet de mieux détacher ce dernier, d'en souligner le dessin, d'en rehausser le lyrisme. L'intervention des chœurs porte à son apogée la dynamique musicale de l'œuvre. De nouvelles sources d'émotion en jaillissent. Précurseur de l'*Ode à la Joie* avec lequel il présente d'évidentes analogies, l'hymne enflammé des

prisonniers rendus à la liberté forme l'apothéose de ce poème d'amour et de fraternité dont la logique, l'harmonie, la gradation dans l'exposé des sentiments ne nous avaient été qu'imparfaitement révélés par les représentations de 1889 et de 1895.

L'auditoire s'en est nettement rendu compte et a répondu par une explosion d'enthousiasme aux soins diligents de la direction. Car, — et ceci est la deuxième conclusion à tirer de l'éclatante reprise de *Fidelio*, — s'il commet parfois, envoûté par quelque sortilège, de lourdes bévues en applaudissant des horreurs ou en méconnaissant la pure beauté d'une œuvre nouvelle, le public bruxellois se ressaisit en présence de toute partition classique bien interprétée. Le fond de musicalité qui est en lui et l'éducation qu'il a reçue des concerts symphoniques le rendent plus compréhensif que tout autre.

L'accueil qu'il fit aux drames lyriques de Wagner et de Gluck, par exemple, suffirait à le prouver. Et pour éloigner de nos souvenirs l'amertume des applaudissements qu'il osa prodiguer à *Ivan le Terrible* et à *Quo Vadis*, rappelons-nous qu'*Armide* fit salle comble au cours de quarante représentations consécutives.

La soirée presque historique de *Fidelio* fut, de même, une revanche du goût musical. Elle nous rendit la confiance et l'espoir. Un public qui vibre et s'emballe de telle sorte et qui acclame frénétiquement une ouverture archi-connue parce qu'il sent que jamais elle ne fut exécutée d'une façon plus pathétique, avec un style plus pur, avec une expression plus intense, ce public-là est digne des efforts artistiques réalisés pour lui plaire. On peut, sans craindre de le trouver indifférent, lui offrir des chefs-d'œuvre Il suffit de les jouer comme ils doivent l'être.

A cet égard, — troisième conclusion, — remarquez que la beauté de l'œuvre exerce sur les interprètes son action bienfaisante. Certes les chefs de file, une Friché, par exemple, qui se dépensa si généreusement, avec un talent si dramatique et si sobre à la fois dans le rôle de Fidelio, défendront-ils toujours passionnément la pièce, bonne ou mauvaise, dont le sort leur est confié. A côté de l'intérêt de l'auteur, il y a celui de l'interprète. Mais tous les autres, les rôles de second plan, les personnages épisodiques, l'orchestre et son chef, et le bataillon des choristes, de qui dépend souvent la victoire ? La conscience du chef-d'œuvre multiplie leurs moyens, élève et justifie leur talent. Tous se surpassèrent dans l'exécution de *Fidelio*, et j'estime que ce n'est pas uniquement à la vertu d'un chef d'orchestre d'ailleurs excellent qu'est dû ce résultat. Il a des causes plus profondes, nées de l'atmosphère même créée par le génie.

C'est à celle-ci que nous devons l'homogénéité d'une interprétation qui fera date. Mlle Bérelly (Marcelline), MM. Billot (Rocco), Dua (Jaquino), Darmel (Florestan), Ghasne (le Gouverneur), Bouillez (le Ministre) constituèrent, avec Mme Claire Friché, un ensemble parfait dont chaque individualité mérite des éloges sans restrictions. Leur interprétation respectueuse et enthousiaste gagna les chœurs et l'orchestre, qui, sous la direction de M. Otto Lohse, furent admirables de sonorité, d'expression et de puissance évocatrice.

D'eux aussi, comme des spectateurs, on peut désormais tout attendre. Dans le trésor de l'art lyrique ancien et moderne, combien d'œuvres sont dignes de nous être révélées! Il serait vain de soutenir que le public ne les goûterait pas. Il serait injuste de prétendre que leur réalisation dépasse les forces dont nous disposons.

OCTAVE MAUS

« DOLORINE ET LES OMBRES »

par JEAN DE BOSSCHÈRE (Paris, Bibliothèque de *l'Occident*.)

L'art de M. Jean de Bosschère, depuis cet étrange, subtil et captivant *Béâle-Gryne*, s'est encore, intentionnellement, épuré et subtilisé. La masse d'ombre qui sépare des régions quotidiennes ou familières la contrée songeuse où surgissent, passent et souffrent les hautains personnages dont le poète-imagier a suscité l'inattendue présence, le détourne désormais de toute vile attache ou d'un renoncement par lassitude. Apparemment, pour qui s'est accoutumé à sentir, les effigies douloureuses qui hantent le rêve lent de M. de Bosschère figurent les visages divers, parfois hésitants, contradictoires ou harmonieux, d'une pensée savante, pliée aux spéculations métaphysiques et éthiques que plus rien de terrestre ne contrarie ou ne corrompt. Cependant, on ne s'abstrait pas sans lutte des soins, des souffrances ni des mesquines joies environnantes. Un temps vient où Palamoune vieilli, que préoccupe le souvenir des jours abolis, soupirera : « J'ignorais les soucis qui entrent dans la chair comme l'eau pure dans le sable. » C'est peut-être par une incessante et triple confrontation du passé, du présent et de l'avenir portés en soi-même par chacun, que s'inaugure inconsciemment le conflit incessant d'un cœur et d'un cerveau avec ses sensations et avec ses idées. Par le sortilège précieux de ses *poèmes*, de ses *arguments*, comme aussi des *images* dont ses doigts souplement, mais avec un peu de dédain souriant, savent résumer la limpide ligne de ses fictions spéculatives et symboliques, il évoque le monde de fantômes qui proposent, en les hommes avertis, l'énigme de tous les doutes, des irrésolutions, des peurs, et les mènent, ayant abdiqué leurs fièvres, à l'acceptation morose dans une attitude décente, ou, par l'exemple décevant d'une révolte, aux anxiétés déchirantes de la mort. Ni la piété ne secourt, ni l'indifférence n'offre un abri.

Ainsi l'aventure, à travers « l'angoisse et la sérénité » de Dolorine, d'abord « jeune fille de dix-huit ans », puis « concubine de Tristan Terne-Soron, disciple de Palamoune, celui-ci vieillard, peintre un peu alchimiste », plus tard l'épisode de Cornoué « musicien, herboriste, « fils naturel » de Palamoune signifient, par de nouveaux et récents aspects, la lutte éternelle pour la candeur suprême du savoir. Mais voici « Palamoune dément » et « l'Ombre a dévoré la lumière »; voici « les morts » : Tristan a suc-

combé. « Dolorine est d'une gravité navrante. Un étranger n'en percevrait rien. Nous remarquons l'inertie de ses muscles; ses yeux ne lui servent que par l'habitude... »

De plus en plus consciente dans ce livre d'une typographie qui fait, plus qu'aucun, honneur aux admirables éditions de *l'Occident,* la langue dont use M. de Bosschère, attentive et châtiée, forme ses phrases par un choix sans cesse renouvelé d'images précieuses, rares, personnelles, prodigieusement retentissantes dans la mémoire, aussi raffinées, aussi fraîches, sous leur apparence qu'on croirait, en raison de leur spontanéité ingénue et frêle, être tourmentée et compliquée à tort, aussi gracieuses souvent ou d'une austérité aussi volontairement lointaine que les hors-texte, lettrines et culs-de-lampe parsemées à profusion de page en page dans ce beau livre.

ANDRÉ FONTAINAS

LES LIVRES

ROGER REBOUSSIN. — *Les Colonies de vanneaux huppés dans les environs de Sargé* (tiré à part de la *Revue française d'ornithologie,* Paris). — Roger Reboussin est un peintre animalier du plus subtil talent, et, chose rare, il sait écrire de tout ce qui touche à son art. Cette plaquette, qui n'est qu'une contribution très modeste à l'étude d'une race d'oiseaux, dépasse de beaucoup par la qualité de l'observation et le style tout ce que l'on lit d'habitude dans ce genre. Il voit en peintre, en naturaliste et en écrivain. Ainsi cette description d'une parade amoureuse chez les vanneaux :

« Un couple, à quelques centaines de pas du buisson qui me cache, symbolise l'amour suivant les rites de son espèce. Quelle beauté sauvage, sublime, quand le mâle s'emportait dans l'air avec une indescriptible souplesse, un fouettement d'ailes vibrantes bientôt brisé de toutes les fantaisies que peut assurer la puissance confiante en elle-même; et comme les cris qu'il poussait sous une forme de chant, en se jouant ainsi, disaient malgré leur timbre mélancolique tout ce que l'amour anime de joie dans un oiseau.

Il se posait à terre; les belles ailes au dessous blanc et noir — deux amples taches — se fermaient silencieusement, comme des paupières qui se closent. Le vol farouche aux pennes frémissantes faisait place à l'extatique prélude. A distance de sa compagne il approchait sa poitrine de la terre et, tout en laissant appuyé le rostre de son sternum sur le gazon de la prée, il tournait sur place, soulevant par secousses brusques le reste de son corps, piaffant et mimant ainsi l'attitude que la femelle prendrait après un mois de ses incitations, lorsque, lui ayant cédé, elle foulerait ainsi une touffe d'herbes pour y déposer des œufs. »

ALFRED CAPUS. — *La vie, l'amour, l'argent*; préface d'ARSÈNE ALEXANDRE (Collection des *Glanes françaises*. Paris, chez Sansot). — Le premier volume d'une petite collection de moralistes. C'est une idée assez amusante de réunir ainsi, d'un dramaturge par exemple, tout ce qui peut passer pour une maxime. Celles de M. Capus sont d'excellent conseil. Tirades ou fragments de dialogue, elles se ramènent presque toutes à cette fataliste sagesse :

«Il faut être de bonne humeur. Il ne faut pas laisser le drame pénétrer dans notre existence. Ce n'est pas commode, diront les gens éprouvés. Parce que nous sommes presque tous courbés et résignés ! Nous sentons les drames rôder autour de nous et nous en avons peur d'avance. Si nous leur montrions des figures souriantes et des gestes résolus, ils n'oseraient peut-être pas entrer. Evidemment ce n'est pas un moyen infaillible, et on a vu des gens frappés par la foudre au moment où ils riaient comme des fous. Mais tout de même, souvent, avec presque rien, un peu d'énergie, de confiance, de gaieté, on met en fuite des catastrophes. »

F. M.

CHRONIQUE MUSICALE

Le troisième Concert Ysaye. — Le Quatuor Chaumont. Matinées musicales du Cercle artistique,

On fait décidément cet hiver de très bonne musique à Bruxelles, et rarement la saison des concerts fut d'un « rendement » artistique supérieur. Nous avons signalé déjà le puissant intérêt du Festival Beethoven, auquel servent de corollaire les belles séances du Quatuor Capet et celles du Quatuor Zimmer. Les Concerts Ysaye poursuivent, de leur côté, le développement d'un programme attrayant dont la diversité ne réside pas seulement dans les œuvres mais dans la personnalité de ceux qui les dirigent. Nous aurons peu à peu, grâce aux Concerts Ysaye, fait la connaissance de tous les grands chefs d'orchestre de l'Europe, et il faut s'en féliciter puisque chacun d'eux nous apporte une interprétation marquée par son tempérament individuel.

Le dernier venu, M. Karl Panzner, chef d'orchestre des Festivals rhénans et du *Städticher orchester* de Dusseldorf, a beaucoup plu par la finesse de son goût musical, par la précision et la cohésion d'un style qui exprime à merveille le détail sans rompre la ligne architecturale de l'ensemble. La main gauche est surprenante de vie et de souplesse : elle paraît sculpter la musique que la droite érige d'un geste large. Sous sa pénétrante et compréhensive direction, la symphonie en *ut* mineur de Brahms parut un peu moins massive que d'habitude, *Don Juan* s'épanouit dans la délicieuse turbulence que lui conféra Richard Strauss (c'est du Strauss de la meilleures manière); le Prélude de *Tristan*, la « Mort d'Isolde » — qu'on a tort d'exécuter sans le concours de la voix — et l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs* montèrent à des hauteurs sublimes.

M. Panzner partagea le succès de cette belle audition avec le soliste, M. Friedberg, un pianiste romantique qui unit à un mécanisme irréprochable le charme d'une interprétation personnelle des plus séduisantes. La clarté de son jeu, la limpidité des traits qu'il exécute avec une aisance extraordinaire s'allie à l'expression, et toujours la virtuosité demeure asservie au sentiment. Le concerto de Schumann, très bien accompagné par l'orchestre, diverses pièces de Chopin et une page délicate de Richard Strauss valurent à M. Friedberg des ovations répétées.

***

A l'École allemande, mercredi dernier, au Cercle artistique le lendemain, M. Émile Chaumont conquit l'auditoire par son jeu expressif et émouvant, par sa haute compréhension des œuvres qu'il interprète.

Le Quatuor à cordes qu'il a formé avec MM. Morisseaux, Rogister et Dambois prend rang parmi les meilleures associations similaires. La légèreté de Mozart (quatuor nº 8) semble convenir moins au tempérament des quartettistes que le pathétisme de Vincent d'Indy (quatuor nº 1), dont la pensée profonde fut mise en lumière avec un art admirable. Près de dix-huit ans ont passé depuis la dernière audition qui fut donnée à Bruxelles de cette œuvre de grande allure (1). Le chaleureux accueil qu'elle

(1) Le Quatuor nº 1 de Vincent d'Indy, composé en 1890, fut exécuté pour la première fois, sur le manuscrit, le 24 février 1891 aux Concerts des *XX* par MM. E. Ysaye, Crickboom, Van Hout et Jacob. Une deuxième audition en fut donnée par les mêmes artistes le 24 février 1894 à la *Libre Esthétique*, qui succéda aux *XX*.

reçut du public nous fait espérer qu'elle restera, comme le quatuor nº 2, joué maintes fois, au répertoire des concerts. Remarquablement interprété par MM. Bosquet, Chaumont, Rogister et Dambois, le quatuor pour piano et cordes de Schumann, d'une inspiration si fluide, clôtura cette belle soirée.

On retrouva jeudi au Cercle artistique, à la première des matinées classiques, la plupart des artistes applaudis la veille, et à leur tête M. Émile Chaumont, qui fut acclamé pour sa superbe exécution du concerto *A la Nativité* de Corelli et de la *Chaconne* de Vitali accompagnée à l'orgue par M. Jongen. Grand succès également pour la jolie sonate de Boccherini pour violoncelle et piano, délicatement détaillée par M. Dambois et Mlle Chaumont, ainsi que pour le Concerto de Vivaldi pour quatre violons, — clou de la séance, — exécuté avec autant de précision que de style par MM. Chaumont, Morisseaux, Guler et Mme Dubois, avec accompagnement d'un orchestre à cordes et de l'orgue.

O. M.

LE THÉATRE BELGE

Correspondance.

Mon cher Maus,

L'Art moderne a publié dans les numéros du 7 et du 21 janvier un article sur le théâtre belge où je lis ceci : « Ivan Gilkin, Henry Maubel, Van Offel, Gustave Van Zype, Paul André, qui pratiquent tous avec succès le théâtre à thèse, sont dominés par la figure puissante d'Edmond Picard. »

Veux-tu me permettre de souligner les trois erreurs de fait que contiennent ces trois lignes?

Je ne fais pas de théâtre à thèse. Si je fais du théâtre, c'est avec un complet insuccès. Quant à M. Edmond Picard, il est incontestable que son œuvre domine la somme légère de mes ouvrages comme une tour domine une humble maison. Mais on reconnaîtra que mes essais dramatiques ne ressemblent aux siens ni par le contenu, ni par la forme. Je ne me sens pas plus disposé aujourd'hui qu'hier à adopter l'esthétique de l'auteur d'*Ambidextre* pour qui, au surplus, j'ai le plus profond respect, comme en témoigne la dédicace des *Racines*.

Merci et cordialement,

Maubel.

LES AMIS DES MUSÉES

La *Société des Amis des Musées* s'est réunie jeudi dernier en assemblée générale au Palais du Cinquantenaire, dont une salle a été récemment mise à sa disposition par le ministre des Sciences et des Arts. M. Beernaert, président, était assisté de M. P. De Mot, secrétaire, MM. Verlant et Cumont, commissaires, MM. Van Overloop, Octave Maus, Poils, Macoir et J. De Mot, membres du Conseil d'administration, P. Bautier, secrétaire-adjoint.

M. P. De Mot se félicite de voir la Société en possession d'un local permanent. Son rapport constate que l'exiguité momentanée des ressources n'a permis de réaliser, au cours de l'exercice écoulé, qu'une seule acquisition, importante il est vrai : les brassards italiens du XVIe siècle qui ont pris place au Musée de la Porte de Hal. Le ministre des Sciences et des Arts a bien voulu accorder une audience aux délégués de la Société; ceux-ci lui ont exprimé le souhait d'une prompte appropriation des bâtiments nouveaux du Cinquantenaire. M. le Président communique à l'assemblée une lettre ministérielle, datée de la veille, annonçant que les ordres viennent d'être donnés pour l'achèvement des travaux.

M. P. De Mot passe ensuite en revue les enrichissements de nos divers musées : collections Vermeersch et Evenepoel aux Musées du Cinquantenaire; dons de M. Ch.-L. Cardon au Musée de peinture. Il rend hommage à deux membres du Conseil d'administration décédés au cours de cette année : MM. Julien Van der Linden et Henri Hymans. L'assemblée s'associe à cet hommage. Le savant historien de l'art flamand qu'était M. Hymans laissera d'unanimes regrets; sa perte sera vivement ressentie dans tous les milieux artistiques de la Belgique et de l'étranger. — Le rapport du secrétaire est approuvé, ainsi que le compte des recettes et dépenses transmis par M. Cardon, trésorier.

MM. Buls, baron Empain, Philippson, Capart, Cardon, De Lantsheere, baron de Loë, P. De Mot, M. Despret, F. Empain, P. Hymans, La Fontaine, Macoir, Octave Maus, colonel Thys, baron Van der Straeten et Verlant sont réélus membres du Conseil d'administration.

M. Verlant déplore le départ pour l'étranger du beau Roger Van der Weyden de la collection Mathys; il émet le vœu de voir les *Amis des Musées* limiter leurs achats particuliers et réserver leur intervention financière aux « cas désespérés ».

L'assemblée désirerait que les négociations relatives à l'acquisition du plafond gothique ornant une maison d'Ypres fussent activement poussées; elle prie son président de faire une démarche en ce sens auprès des pouvoirs compétents.

P. B.

POUR LES HUMANITÉS

De M. Henry Gauthier-Villars (Willy) répondant dans la *Grande Revue* à une diatribe contre les Humanités :

« Non seulement le latin ne sert de rien, mais encore il nuit à la connaissance de la langue française. » Tel est le paradoxe que M. Claudel développe en quinze pages. Les réfuter en détail serait bien long! Quelques rectifications suffiront peut-être.

Tout d'abord, rassurons l'auteur : les malheureux qui savent le latin ne se croient pas obligés, comme il se l'imagine, d'écrire « inférieur que », pour peu qu'ils aient lu, dans Salluste, *inferior alicui*.

Il se trompe également quand il déclare : « Si M. Faguet veut dire en latin qu'il préfère le vin à l'eau, il n'emploiera pas le mot qui correspond, dans la forme, à préférer. » Et pourquoi pas, puisque Cicéron écrivait : *Salutem reipublicæ suis commodis præferre?*

M. Claudel regrette que l'expression « ne pas laisser de » devienne de plus en plus rare et croit que, si ce gallicisme « dont se servaient nos pères » tombe en désuétude, c'est par l'effet de la version latine. Comment cela se pourrait-il, puisque « nos pères » faisaient beaucoup plus de latin que nous? Un peu de logique ne messiérait pas.

Dans son énumération des dangers que présente la version latine « pour la conservation de la langue française », l'adversaire de M. Faguet déplore qu'en traduisant du latin l'élève n'ait jamais l'occasion de placer certains gallicismes comme « entrer dans les sentiments de quelqu'un ». Rappelons-lui l'expression de Quintilien : *Intrare in affectum alicujus*, et espérons qu'elle calmera ses craintes.

Jamais, dit-il encore, « jamais la traduction littérale du latin ne donnera lieu à l'écolier d'employer un idiotisme ». Allons donc!

J'ouvre un dictionnaire français, au mot *Faire*. Je lis : « faire de l'argent, faire son entrée, faire une pause, faire peur, faire rire, faire du vent, faire voile ». Tous ces idiotismes français, tous, trouvent des équivalents en latin : *pecuniam facere*, *introïtum facere*, *pavorem facere*, *pausam facere*, *risum facere*, *ventulum facere*, *velu facere*, etc., etc. J'en citerais des milliers!

Prenez les gallicismes les plus usuels, les plus familiers : « Un homme de rien qui a coutume de dormir sur les deux oreilles ». Cela se traduit en mot à mot : *Homo nihili* (je crois bien que

l'expression est dans Cicéron) *hoc moris habet in aurem utramque dormire...*

Il serait facile de réfuter ainsi la plupart des assertions imprévues de votre collaborateur, mais je laisse à des humanistes plus qualifiés que moi le soin de défendre le latin au cours du procès « parricide » (comme l'a dit Urbain Gohier) intenté à l'enseignement universitaire. »

HENRY GAUTHIER-VILLARS

LA MUSIQUE A LIÉGE

La *Société J.-S. Bach* voit le nombre de ses adeptes et de ses protecteurs augmenter à chaque concert ; l'institution s'imposait donc à Liége comme partout où elle a été créée. M. Waitz, par son talent et son savoir, n'est pas la moindre valeur du groupement opéré par M. Dwelshauvers. Son récital eut un grand succès ; il était destiné à montrer la fusion de l'esprit italien et de l'âme allemande en J.-S. Bach. Les Préludes et Fugues en *ut* et en *la* mineur sont éloquents à cet égard. Pour mieux la faire sentir, Mlle Julia Demont, dont la belle voix et l'art expressif sont bien connus, chanta deux psaumes de Marcello et M. E. Fassin impressionna profondément l'assistance en interprétant magistralement la *Ciacona* de Vitali.

Deux grands attraits au concert Debefve : le programme et le brillant soliste F. von Vecsey, que nous réattendions depuis quatre ans. La *Symphonie* de H. Goetz, ce bel artiste mort en 1876 à 36 ans et qui écrivait, il y a cinquante ans, dans la manière actuelle, nous a intéressé autant qu'en 1906. La fraîcheur des thèmes dans l'*allegro*, le doigté léger et élégant de l'*allegretto*, la polyphonie de toute l'œuvre et surtout du final révèlent une maturité précoce. Très bonne exécution par un orchestre assez modifié dans sa composition. Il se distingua poétiquement dans l'entr'acte exquis de H. Duparc : *Aux Étoiles* et donna un vif entrain au *Divertissement* russo-français de H. Rabaud, puis aux *Festklänge* de Liszt.

Le concerto en *ré* (op. 47) pour violon, de J. Sibélius, est écrit en style dramatique ; c'est un récitatif parfois émouvant, qui cesse de l'être parce qu'il essaie d'émouvoir sans répit ; les ornements sont souvent factices. L'*adagio*, en mineur comme tout le reste, obstinément, est d'une facture noble, avec un certain abus du grave. Le public fit grande fête au jeune von Vecsey, armé d'un étonnant Stradivarius. La *Folia* de Corelli fut très pure, avec des thèmes de contrepoint chantants à souhait, et la *Campanella* de Paganini donna la mesure de la plus complète virtuosité ; jamais nous n'entendîmes un cliquetis de *pizzicati* plus rapide, jamais ! — Ovations, bis, rappels, rien ne manqua au triomphe. Ce qui nous valut un *Ave Maria* de Schubert enrichi de tierces et de sixtes, religieux quand même et attendrissant. La saison débute fort bien pour M. Debefve et nous l'en félicitons chaudement.

La distribution des prix au Conservatoire se transforma en un excellent concert, avec œuvres inédites et déploiement de masses chorales. M. Dupuis a pris là une heureuse initiative. *Godefroid de Bouillon*, œuvre posthume de Th. Radoux, ouvrit le concert en souvenir du prédécesseur défunt ; tout le monde approuva cet hommage. M. Wynen joua avec prudence et goût le 2me *Concerto* pour cor de Mozart ; Mlle Roumane se surpassa dans les *Variations symphoniques* pour piano et orchestre de Franck ; M. Devert mit en évidence toute la beauté du *Lied* pour alto de Vincent d'Indy.

Le public attendait surtout *La Demoiselle élue* de Claude Debussy. Mlles Gilis et Jacques (la récitante) comprirent leurs rôles respectifs avec ingéniosité ; les chœurs furent excellents. *Le Carnaval à Paris*, de Svendsen, et la *Marche des Nobles*, de Wagner, furent enlevés splendidement sous le bâton de M. Sylvain Dupuis.

Lundi, à l'OEuvre des Artistes, trois charmants artistes unirent leurs talents en l'honneur de M. Victor Buffin. M. Chaumont et Mlle Chaumont, exécutèrent son *Poème* et sa *Sonate* pour violon et piano, œuvres élégamment écrites, richement développées et conçues dans l'émotion. Mlles Rollet et Chaumont interprétèrent six mélodies qui sont de vrais duos entre cantatrice et pianiste. Une qualité distinctive de M. Buffin est de tendre le crescendo jusqu'à sa limite, soit par modulations de plus en plus intensives, soit par la force et l'éclat des sonorités ; c'est le choix délicat de ces moyens qui manque à plus d'un maître. Le compositeur, récemment entré dans le métier, tend à l'amorphisme dans la structure générale, mais ses dons naturels sont incontestables. Il ne fut pas moins applaudi que ses interprètes.

GEORGES RITTER

NÉCROLOGIE

Henry Hymans.

La mort d'Henry Hymans sera douloureusement ressentie dans les milieux artistiques, où sa sûre érudition, sa parole courtoise, sa fine ironie étaient fort prisées. Né à Anvers le 8 août 1836, le défunt s'était consacré exclusivement à l'histoire de l'art et à la critique. Professeur à l'Institut supérieur des Beaux-Arts, membre de l'Académie royale de Belgique, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, membre de la Commission royale des monuments, correspondant de l'Institut de France, il remplit avec une activité inlassable, jusqu'en ces dernières années les diverses fonctions auxquelles le désigna la direction de son esprit. Ses travaux esthétiques dans les revues françaises, belges, anglaises, autrichiennes et américaines sont très appréciés, de même que la traduction qu'il publia du *Schilderboek* de Van Mander, son *Histoire de la gravure dans l'Ecole de Rubens*, sa biographie des Van Eyck, sa collaboration à la collection des *Villes d'art célèbres* éditée par H. Laurens, etc.

Henry Hymans a succombé à Bruxelles mardi dernier. Il venait d'être promu au grade de commandeur de l'Ordre de Léopold.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, deuxième concert du Conservatoire avec le concours de Mlle Philippi.

Demain, lundi 29, à 8 h. 3/4, au Palais des Arts (42 rue des Palais), concert du *Deutscher Kunstverein* avec le concours de Mme Defauw, pianiste, MM. Defauw, violoniste, Tobi, chanteur, Heylbroeck, corniste, et Colson, pianiste. Au programme : Vitali, Leclair, Couperin, Bach, trio de Brahms avec cor, lieder de Lœwe, Schubert, Schumann et Hugo Wolf.

Mercredi 31, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, troisième séance du Quatuor Zimmer (audition des quatuors de Beethoven). Programme : Quatuors op. 18 n° 4; op. 18 n° 2; op. 135; op. 95. — Même heure, à la Grande-Harmonie, séance de musique ancienne par M. Joachim Nin, pianiste, avec le concours de Mlle Jna Littell (violon), MM. J. Blanco-Recio (violon), M. Katz (alto), A. Lyon (violoncelle) et E. Fruy (contrebasse).

Jeudi 1er février, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, piano-récital de Mme Berthe Marx-Goldschmidt (*Fantasien-Abend*). OEuvres de Bach, Mozart, Schubert, Mendelssohn, Chopin, Liszt et Schumann.

Samedi 3 février, à 8 h. h. 1/2, récital annuel du violoncelliste Fernand Charlier à la *Scola Musicæ* (90 rue Gallait). Au programme : Piatti, Saint-Saëns, Lalo, Schumann, Popper et Théo Charlier.

Lundi, 5 février, à 8 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, sixième Concert populaire sous la direction de M. Otto Lohse et avec le concours de Mlle Suzanne Godenne, pianiste. Au programme : *Symphonie inaugurale* (1910) de P. Gilson ; Concerto en *mi* bémol pour piano et orchestre de Liszt; *Tasso*, poème symphonique (id.); pièces pour piano (id.) ; ouverture de *Rienzi* (R. Wagner); *Eine Faust-Ouverture* (id.); *Siedfried-Idyle* (id.) ; prélude des

Maîtres Chanteurs (id.). Répétition générale samedi 3, à 2 heures. Seconde audition, jeudi 8, à 2 heures.

Mardi 6 février, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, piano-récital de Mlle Clara Treitschke.

Jeudi 8 février, à 4 h., deuxième matinée musicale du Cercle artistique. OEuvres de J.-S. Bach interprétées par MM. Bosquet, Chaumont, Dumont et Jongen.

Dimanche 11 février, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, quatrième concert Ysaye sous la direction de M. Fritz Steinbach. Répétition générale la veille, mêmes salle et heure.

Jeudi 15 février, à 4 h., troisième matinée musicale du Cercle artistique. OEuvres de J. Brahms, C. Franck et E. Chausson interprétées par MM. Bosquet, Chaumont, Morisseaux, Rogister, Dambois, Jourdain et Jongen. — A 8. h. 1/2, à la Salle Nouvelle (11 rue Ernest-Allard), récital de M. Joan Frigola, violoniste.

La *Société nationale des Compositeurs belges* donnera les 22 février, 26 mars, 18 et 30 avril, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie, quatre concerts consacrés aux œuvres de MM. Th. Radoux, E. Tinel, L. Cluytens, M. Crickboom, N. Daneau, A. De Boeck, L. Delune, L. Delcroix, L. Du Bois, E. Eeckhautte, G. Frémolle, P. Gilson, H. Hengé, Joseph Jongen, Mlle Laenen, MM. L. Mawet, L. Mortelmans, R. Moulaert, J. Opsomer, F. Rasse, J. Ryelandt, L. Samuel, J. Strauwen, H. Thiébaut, Mme Van den Boorn, MM. A. Van Dooren, V. Vreuls, A. Wilford et H. Willems.

A Tournai, aujourd'hui dimanche, à 3 heures, concert de la *Société de Musique*. OEuvres de Berlioz.

PETITE CHRONIQUE

La Belgique participera, par le prêt de quelques tableaux appartenant aux musées de l'Etat, à l'Exposition d'Art français qui aura lieu prochainement à Saint-Pétersbourg sous les auspices du gouvernement russe. Le Musée de Liége enverra le beau portrait de Napoléon par Ingres que l'empereur offrit lui-même à la ville de Liége. L'œuvre sera assurée 200,000 francs. Le Musée de Bruxelles a consenti, de même, à se dessaisir temporairement de *la Lecture de l'Enéide*, du même maître, de l'esquisse du plafond de Delacroix et de quelques autres œuvres de peintres français du XIXe siècle. On sait que le gouvernement russe avait généreusement contribué à l'Exposition d'Art du XVIIe siècle organisée à Bruxelles en 1910.

L'Exposition de miniatures qui s'ouvrira à Bruxelles le 15 février promet d'offrir un grand intérêt tant par la valeur des œuvres qu'elle groupera que par le caractère artistique du décor dans lequel l'installeront les organisateurs, MM. le baron Kervyn de Lettenhove et Ch.-L. Cardon.

La Reine de Hollande a promis au Comité trente miniatures, dont trois d'Holbein. La Comtesse de Flandre collaborera également à l'exposition par l'envoi de plusieurs pièces peu connues. Parmi les autres collectionneurs qui prêteront soit des miniatures, soit des tableaux, des meubles, des objets d'art destinés à reconstituer les ensembles qui encadreront les pièces exposées, on cite S. A. S. le prince d'Arenberg, les princes de Ligne, le baron Oppenheim, M. Pierpont Morgan, Mme Goldschmidt-Przibram, le peintre Flameng et les principaux amateurs de Paris, de Londres, etc.

Le statuaire Arsène Watton expose du 27 janvier au 7 février (de 10 h. à midi et de 2 à 5 h.) dans son atelier, avenue Albert-Elisabeth, 17 (Cinquantenaire), environ soixante-dix esquisses et moulages exécutés au Congo belge et ayant figuré à l'exposition qu'il organisa en octobre dernier à Léopoldville.

Des œuvres de MM Louis Ludwig et Henri Roidot sont exposées au Cercle artistique jusqu'au 4 février inclus.

Le XXe Salon de *Pour l'Art* comptera parmi les plus importants : trente-cinq artistes y exposeront près de 200 œuvres. Parmi eux les statuaires Rousseau, Braecke, Wolfers, Lagae, Desmaré et d'Haveloose; Mme De Rudder, MM. Fabry, Ciamberlani, Paul Artôt, Langaskens, Omer Dierickx, Colmant et Sneyers représentant l'art décoratif; les peintres Clémence Lacroix, A. Verhaeren, R. Janssens, Viérin, Viandier, Coppens Dardenne, H.-P. Smits, Hamesse, Fichefet, Ottevaere, de Saedeleer, H. Binard, Lambert, Oleffe, Van Older, Ch. Michel, F. Baes, Opsomer, H. Luns et Amédée Lynen. Ouverture du Salon au Musée moderne le 3 février.

Le Salon de l'*Art Contemporain*, qui s'ouvrira à Anvers le 9 mars prochain, prépare une exposition d'ensemble des œuvres de M. Eugène Laermans.

La *Société Royale des Beaux-Arts* s'est réunie en assemblée générale sous la présidence de M. Adolphe Max Ont été élus : M. Albert Baertsoen, membre effectif; M. Henri Martin, membre correspondant étranger; MM. Alf. Bastien, Jean Gaspar et Auguste Oleffe, membres correspondants belges.

Il a été annoncé à l'assemblée que le IVe Salon de Printemps s'ouvrira au début du mois de mai. Une exposition internationale d'art religieux moderne (à l'exclusion des pastiches et de l'archaïsme voulu) sera annexée au Salon de Printemps. Elle sera accessible à tous les artistes belges et étrangers qui soumettront leurs œuvres (peinture, sculpture, architecture, livres, vitraux, mosaïques, mobilier, vêtements, etc.) au jury.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Louis Gendebien, secrétaire, 55 rue Capouillet, à Bruxelles.

Ajournée par suite d'un deuil de famille, la conférence que devait faire dimanche dernier au Palais des Beaux-Arts M. Alexandre Halot sur *le Livre Japonais* aura lieu aujourd'hui dimanche, à 11 heures du matin.

Voici la distribution complète du *Chant de la Cloche*, légende dramatique en un prologue et sept tableaux, de M. Vincent d'Indy, actuellement en répétition au théâtre de la Monnaie : Wilhelm, M. Girod; Martin Pyk, maître ès arts, M. Dua; Kaspar Bitterli, maître ès arts, M. Dognies; Heinrich Dumm, maîtreès arts, M. La Taste; Jonas Hartkopf, maître ès arts, M. Danlée; Dietrich Leerschwult, M. Grommen; le doyen, M. Bouilliez; Johann, M. Demarcy; un héraut, M. Dufranne; Léonore, Mlle Heldy; la mère, Mlle Montfort.

Préparant un travail d'ensemble sur *Henry Litolff, sa vie et son œuvre*, M. Paul Magnette prie les personnes possédant des manuscrits, lettres ou souvenirs de Litolff de vouloir bien les lui signaler à l'adresse suivante : Randstäter Steinweg 29 II, Leipzig (Allemagne).

L'étude que notre collaborateur M. L. Maeterlinck a consacrée aux effets nocifs des rayons violets et ultra violets dans les musées et à l'action protectrice des glaces pour préserver les couleurs et les tissus anciens (1) a fait le tour de la presse étrangère.

Parmi les principaux journaux français qui l'ont reproduite nous citerons la *Revue de l'Art ancien et moderne* et le *Journal des Débats*, et parmi les allemands : la *Nord Allgemeine Zeitung* de Berlin, la *Kölnische Zeitung* et la *Frankfurter Zeitung*. Un important journal de Vienne, *Neue Freie Presse*, du 12 janvier, tout en reproduisant cette étude y ajoute ces lignes, qui prouvent que l'emploi des glaces devant les objets d'art peut être utile dans d'autres circonstances : « L'incendie du *Batthypanyschen Palais*, à Budapest, dont nous avons signalé les ravages, a permis de constater que les tableaux recouverts de glaces ont résisté à l'action du feu là où des peintures dépourvues de cette protection périrent... »

N'est-ce pas là une raison de plus pour préconiser l'emploi de glaces dans les musées et les galeries particulières?

A propos de *la Profession de Mrs. Warren*, que représentera prochainement le Théâtre des Arts, *Paris-Journal* annonce que M. Hermann-Paul a été chargé de dessiner les décors de cette œuvre. Et il les énumère : un cottage anglais, un jardin, un bureau.

(1) Voir l'*Art moderne* du 26 novembre 1911.

Pourquoi, alors, notre excellent confrère ajoute-t-il que la pièce de Bernard Shaw « se passe dans un établissement hospitalier »? C'est aussi troublant que le mystère qui enveloppe la profession de l'héroïne.

De Paris :

La nouvelle pièce de M. Lucien Népoty, *les Petits*, a obtenu au Théâtre Antoine un très grand succès. Nous en parlerons la semaine prochaine.

Une très importante publication artistique va bientôt paraître en Allemagne : *Die Form*, sous la direction de l'éminent critique qu'est le professeur Hildebrandt, avec, pour co-directeurs, MM. Wichert, conservateur du musée de Mannheim, et Rieszler, conservateur du musée de Stettin. L'éditeur de la revue sera M. Julien Zeitler, de Leipzig.

Die Form paraîtra quatre fois par an, en fascicules luxueux, abondamment illustrés. Chaque fascicule sera consacré à un thème spécial : peinture, sculpture, architecture, art décoratif, etc. La revue fera une large part à l'art étranger.

Un tableau de Th. Rousseau, *le Pêcheur*, qui fit partie de la collection Pereire, vient d'être acquis par M. George F. Baker, de New-York, au prix de 200,000 dollars, c'est-à-dire un million de francs. C'est le prix le plus élevé atteint jusqu'ici par une œuvre de l'École de Barbizon.

C'est au printemps prochain que la ville d'Ambert élèvera un monument à Emmanuel Chabrier, consacrant ainsi la gloire d'un de ses plus célèbres enfants.

Il est probable qu'à la même époque et par les soins du fils de l'auteur de *Espana*, André Chabrier, le buste de Constantin Meunier sera placé au-dessus de la tombe du maître, au cimetière Montmartre, et qu'à cette occasion une petite cérémonie aura lieu et que des discours seront prononcés par quelques musiciens notoires. Ce touchant hommage coïncidera, sans doute, avec la reprise du *Roi malgré lui* à l'Opéra-Comique.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 — BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Sottisier.

Nous faisons les cent pas dans un couloir chauffé, borné d'un côté par un froid de loup qu'entretient un perpétuel courant d'air, de l'autre par l'harmonie du 1er régiment de ligne.

Journal de Bruxelles, 17 janvier.

..... Un public crédule à qui l'on défend, sous menace des peines éternelles, d'entendre un autre son que celui de la cloche fêlée tintant à la boutique de la restriction mentale et de la fin qui justifie les moyens.

Lettre de MM. E. Royer et C. Huysmans à M. E. Vandervelde. (Les journaux des 19 et 20 janvier).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

TRÉSOR DE L'ART BELGE
AU XVIIe SIÈCLE
Mémorial de l'Exposition d'Art ancien à Bruxelles en 1910.

Publié sous la direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le Baron Descamps, le Baron Kervyn de Lettenhove, Fierens-Gevaert, Ch.-Léon Cardon, P. Buschmann, le Dr G. Glück, le Dr G. de Terey, Paul Lambotte. H. Rousseau, Paul Vitry, E. W. Moes, Jules Guiffrey, R. Van Bastelaer, Cyr. Van Overbergh, De Ridder, le général Comte de t'Serclaes, Cuvelier, Joseph Destrée, L. Gilmont, l'Abbé F. Crooy et A. Roersch.

L'ouvrage paraît en 10 fascicules et formera deux beaux et forts volumes in-4°, de 400 à 500 pages de texte et d'environ 180 planches hors texte, en héliogravure et en héliotypie, le tout imprimé sur papier de Hollande à la cuve.

Tirage limité à 500 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET : 200 FR.

Il sera tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, numérotés et nominatifs. Prix : 400 francs.

Vient de paraître chez H. FLOURY, à Paris.

SAVOIE

PAR

OCTAVE MAUS

Illustré de vingt bois originaux en couleurs, spécialement composés et gravés par LOUIS MORET

In-4° de grand luxe strictement limité à cent exemplaires numérotés, dont dix sur Japon ancien et quatre-vingt-dix sur papier à la cuve Van Gelder teinté.

Prix : 75 francs sur Japon ancien ; 35 francs sur Van Gelder.

Adresser les demandes à l'Administration de l'*Art moderne*, 32 rue de l'Industrie, à la Librairie nationale d'Art et d'Histoire (G. Van Oest et Cie), à M. Edmond Deman ou à MM. Dietrich et Cie, à Bruxelles. A Paris, à MM. H. Floury, E. Druet et Bernheim jeune et Cie.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — **100** revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.
ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : *40, Galerie du Commerce. Bruxelles.*

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50 ; Étranger 12 francs.

A partir du 1er Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. **50**.
Union postale, **2** francs.

Abonnements : { Étranger, **20** francs par an. / France et Belgique, **15** francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**
PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 5. 4 FÉVRIER 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

A la mémoire de Jacques Dubrœucq (JULES DESTRÉE). — Poètes : *Grégoire Le Roy, Maurice Gauchez, Jules Sottiaux, Etienne Bellot, Fernand Limbosch, Jean Bouscatel* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Amis de la Médaille d'Art (O. M.). — Au Cercle artistique : *MM. H. Roidot et Louis Ludwig* (F. H.). — Notes de Musique : *Deuxième Concert du Conservatoire*; *Récital Sydney Vantyn; Concert J.-J. Nin* (CH. V.) — Le Théâtre à Paris : *Les Petits; La Charité, s. v. p.; Anne... ma sœur..* (F. M.). — Les Amis de la Littérature (G. R.). — Chronique théâtrale : *Un drame sous Philippe II; la Revue du Cercle artistique et littéraire* (G. R.). — Memento musical. — Petite Chronique.

A la mémoire de Jacques Dubrœucq [1]

..... Les artistes wallons réapparaissent à la lumière. Successivement les expositions rétrospectives de Liége, de Charleroi et de Tournay ont attesté la splendeur et la variété des expressions esthétiques wallonnes. A Charleroi, Jacques Dubrœucq se voyait dédier toute une salle et l'attention était violemment appelée sur son œuvre. Quelque incomplète qu'en fût la présentation, elle surgissait comme une révélation inattendue, provoquant un long cri d'admiration. La sympathie que le vieux maître avait excitée chez quelques rares connaisseurs gagnait la foule; aux visiteurs de notre pays, aux Wallons, aux Montois eux-mêmes, Dubrœucq se montrait en sa réalité comme l'une de nos plus nobles gloires, et la curiosité publique s'éveillait au milieu d'un unanime concert de louanges.

(1) M. Jules Destrée, continuant ses glorifications d'artistes wallons, a écrit pour la remarquable traduction de l'ouvrage d'Hedicke que vient de publier à Mons, sous les auspices de la *Société d'archéologie*, M. Dony, une intéressante préface dont nous publions l'essentiel.

Nous savons peu de chose sur les mérites de Dubrœucq architecte, mais les témoignages des contemporains nous prouvent que cette part de son activité ne fut pas la moindre. Même pour le fameux jubé de Sainte-Waudru, nous ne pouvons pas nous rendre compte de la valeur architecturale par laquelle il pouvait se distinguer, et la précise évocation de M. Hedicke, quelque savante qu'elle soit, ne vaudra jamais une reconstitution que nous appelons de tous nos vœux.

Nous ne pouvons donc admirer en Dubrœucq, à l'heure actuelle, que le sculpteur. Celui-ci reste prodigieux. La beauté de ses albâtres est souveraine. Rien ne peut leur être comparé, en Belgique, pour l'élégance harmonieuse des formes, la noblesse calme des attitudes, la sérénité exquise du sentiment. Jamais notre sculpture n'avait produit des œuvres d'un rythme plus parfait; et depuis le XVI^e^ siècle, il faut attendre l'art d'un Victor Rousseau pour retrouver les accents d'une pareille pureté.

C'est toute la Renaissance italienne à son aurore, c'est Sansovino, c'est Michel-Ange jeune qui se transposent dans les lignes et les reliefs d'un Dubrœucq. Il sculpte les marbres en nos pays du Nord comme on les sculpte dans les pays de lumière. L'incroyable pondération des formes qui fit la gloire de l'art grec, la distinction suprême et mesurée qui distingua la Renaissance italienne, ont leur écho inattendu dans les œuvres du sculpteur montois.

Inattendu, surtout pour ceux qui, suivant les idées répandues, acceptées superficiellement sans réflexion ni contrôle, s'obstinent à croire que les Pays-Bas n'ont produit que des peintres et que les Flamands, maîtres des couleurs, sont nos seuls artistes. Mais attendu, au

contraire, et combien significatif pour ceux qui, attentifs à démêler l'apport de chaque race dans la dualité nationale, essaient d'expliquer les formations esthétiques en tenant compte, entre autres facteurs, du facteur ethnique trop négligé.

Comme il paraît logique à ceux-là que le grand sculpteur dont nous parlons soit né à Mons, au cœur même de cette Wallonie, région extrême des âmes latines. La Grèce et l'Italie parlent des langues fraternelles, et tout s'explique. Quand M. Hedicke veut trouver à Jacques Dubrœucq des parentés artistiques, c'est avec raison qu'il cite le Français Jean Goujon et le Lorrain Ligier Richier. Ames latines aussi en des pays du Nord; âmes éprises de mesure et d'harmonie, amoureuses de la ligne expressive et calme.

Confrontez avec ce groupe d'œuvres-là les productions du moyen âge et de la renaissance germaniques. Vous n'y trouverez plus les mêmes qualités. D'autres aspects de la nature et de la beauté sollicitent la sensibilité des artistes; c'est le pittoresque, le caractère, l'individualisme réaliste, que sais-je! L'antithèse est totale.

A cet égard, la personnalité de Jacques Dubrœucq est donc particulièrement démonstrative. Elle nous permet, mieux que bien d'autres, de déterminer les signes distinctifs de l'impressionnabilité wallonne. Et si l'on veut accepter notre manière de voir, on en pourra déduire une satisfaisante explication de ce problème dont M. Hedicke, faute d'éléments historiques, ne s'est point préoccupé : celui des origines. Nous voyons bien, sans doute, que l'influence italienne a été décisive pour l'éducation de Dubrœucq, mais un point reste obscur : comment le « Flamand » a-t-il pu pareillement recevoir et comprendre la leçon de l'Italie? Comment, de quels maitres a-t-il reçu ses premières leçons? Qui a guidé ses premiers pas, de façon à faire mûrir son génie en même temps que celui de la Renaissance italienne?

Nous ne savons rien, à ce propos, de façon certaine. Aucune œuvre de Dubrœucq antérieure à son voyage d'Italie ne nous est parvenue. Nous ignorons, et nous ignorerons sans doute toujours dans quel atelier il fit son apprentissage.

Mais nous pouvons supposer, avec quelque vraisemblance, que ce furent des imaigiers de Mons ou de Tournay qui lui apprirent à manier le ciseau et l'ébauchoir. C'étaient de modestes artisans qui, pour la plupart, suivirent docilement la mode gothique. Toutefois, dans certains bas-reliefs fénéraires, il y a déjà des soucis d'expression et d'harmonie où un observateur attentif peut deviner le génie latin. Il apparaît magistralement, aux siècles antérieurs, dans l'œuvre d'un Beauneveu. Ainsi se reconstituerait logiquement la filiation de nos sculpteurs.

Ce n'est qu'une hypothèse, assurément. Mais toute l'histoire de notre art wallon, dont on s'est si peu occupé, est encore à faire et nous en sommes réduits, à l'heure présente, aux conjectures. Je crois qu'il vaut mieux rattacher Dubrœucq à la sensibilité wallonne que d'y voir une sorte de fleur italienne, éclose isolément et comme par miracle dans les contrées du Nord.

Quoi qu'il en soit, on peut espérer que l'ouvrage de M. Hedicke, enfin connu en Belgique grâce à M. Dony, contribuera puissamment à faire comprendre et honorer ainsi qu'il le mérite le vieux maître montois et facilitera la réalisation de l'œuvre souhaitée par tous les visiteurs des *Arts anciens du Hainaut* : la reconstitution, dans la mesure du possible, dans l'église de Sainte-Waudru, du jubé qui est son plus haut titre de gloire. On peut s'indigner contre le vandalisme qui le fit détruire ; on avouera toutefois que l'indifférence qui en laissa à l'abandon les fragments sur les pavements des caves et des sacristies de la collégiale est aussi barbare. Il y a là, pour tous les amis de l'art wallon, un scandale qui n'a que trop duré. Remercions M. Dony de nous avoir donné l'occasion de le dénoncer.

JULES DESTRÉE

POÈTES

Grégoire Le Roy, Maurice Gauchez, Jules Sottiaux, Étienne Bellot, Fernand Limbosch, Jean Bouscatel.

M. Grégoire Le Roy n'est pas un de ces versificateurs abondants qui s'expriment en vers comme un journaliste s'exprime en prose, avec la même indifférence endormie. Il ne confie pas à la strophe ce qui est à peine digne de l'alinéa. Son œuvre ne tient pas beaucoup de place, mais on peut lire son œuvre. Il écrit peu, mais c'est toujours pour dire quelque chose, très peu à nous, beaucoup à lui-même. Peu de poètes sont plus confidentiels, plus intérieurs.

Son dernier recueil se nomme : *La Couronne des Soirs* (1). Titre symbolique et qui, pour ainsi dire, prend congé. Il y est beaucoup parlé de la mort, mais c'est sur le ton de la sagesse et de la résignation.

Ainsi, ce très bel *Acquiescement*, que je veux citer tout entier :

ACQUIESCEMENT

J'aime ce soir d'automne avec son doux silence
Qui cache à mes regards la mort de la saison ;
Mon esprit, libéré de la terre, s'élance
Vers les calmes sommets de la sage raison.

Un même effacement en moi-même s'opère
Où s'endorment mes sens, las comme des amants,
Et mon cœur semble vide et comme solitair
De tous les beaux trésors que m'ont volés les ans.

Je regarde en arrière et, dans mes souvenirs,
Je vois brûler toutes les heures de ma vie,
Et l'une enflamme l'autre et mon âme éblouie
S'étonne de les voir si simplement mourir

(1) GRÉGOIRE LE ROY : *La Couronne des Soirs*. Bruxelles, H. Lamertin. Éditions du *Masque*.

C'est un gai flamboiement, une flamme soudaine
Que le vent d'un beau soir exalte vers les cieux ;
Puis la flamme s'abat et, dans toute la plaine,
Un voile de fumée s'étend devant mes yeux.

L'heure comme le ciel devient grise et douteuse ;
Tout se confond en eux, tout se confond en moi ;
C'est mon regard qui pense et mon âme qui voit,
En un doux glissement d'inconscience heureuse.

Je ne regrette rien ; j'acquiesce et je m'incline ;
Et le dernier adieu du dernier abandon
S'est tu, comme s'est tue, au flanc de la colline,
La voix qui rappelait la mort de la saison.

Inlassablement, le poète revient sur ce thème : l'approche de la mort. Il est rare qu'elle lui arrache un cri. Non qu'il ignore le désespoir. Mais il serre les dents sur le secret de sa douleur et tâche de l'exprimer avec modération. Seulement, son sentiment intérieur est si profond, si violent qu'on le discerne malgré tout et que, dans ces strophes qui se veulent paisibles, il met un accent particulier, un beau timbre aux sonorités mineures et prolongées. On dirait aussi d'un peintre qui aurait volontairement éteint ses harmonies. Avec un peu d'attention, le spectateur s'aperçoit de la richesse secrète des couleurs.

Et puis, cette poésie purifiée et comme décantée, ces images dépouillées et spiritualisées conviennent à merveille à l'expression de sentiments aussi sereins, aussi près de l'eau-delà.

LA NUIT

Voici la Nuit qui marche et s'avance vers nous !
Il faut se prosterner et tomber à genoux ;
Voici la nuit, la douce nuit, la nuit sévère
Qui, de ses pieds ailés, vient de toucher la terre.

Au devant d'elle vont l'amour et la souffrance ;
Et, pour que l'un et l'autre y trouvent leur soutien,
Elle amène ici-bas, les tenant par la main,
Celles qui sont ses filles : l'ombre et le silence.

Nuit patiente et douce, ô lune maternelle !
Vous êtes bien la sœur de tout ce qui se plaint
Et de tout ce qui vit, de notre terre enfin,
Car la pensée, en vous, se puise comme en elle.

Si le soleil, comme un amant, peut caresser
La plaine et l'Océan, les fleuves et les cimes,
Vous seule avez le don de les faire penser
Sous la discrète ardeur de vos rayons intimes.

L'âpre vie et la chair sont les filles du jour,
Mais l'âme qui recherche et qui scrute les causes,
Et les dieux qui ne sont que la pensée des choses
O nuit, ô douce nuit, sont nés de vos amours.

On pourrait souhaiter des rythmes plus libres, plus mouvementés aux strophes dont M. Maurice Gauchez célèbre la Hollande et ses paysages (1). Ces morceaux descriptifs ne manquent ni de pittoresque ni de grâce, mais la forme de l'alexandrin est un peu bien solennelle pour ces tableaux que l'auteur appelle lui-même fort justement des *images*.

Lui-même semble avoir voulu me fournir des arguments, avec cette jolie pièce à laquelle on voudrait beaucoup de sœurs et qui commence de si preste façon :

CHANSON FLAMANDE A HARLEM

Humant l'odeur amère et folle des tulipes,
Et l'amer petit goût du schiedam,
Je m'en reviens, horticulteur fumant la pipe
Des champs de Harlem vers Amsterdam.

(1) Maurice Gauchez : *Images de Hollande*. Bruxelles, O. Lamberty.

M. Jules Sottiaux célèbre un peu pompeusement *la Wallonie héroïque* (1). Son livre est une illustration de plus à la théorie erronée qui associe les grands sentiments aux grands vers, qui croit poétiques certains de ces sentiments. Je ne sais pas pourquoi, mais le patriotisme ne *donne* rien en poésie, surtout quand il est historique.

Encore moins, hélas ! la sociologie. Témoin le drame social que M. Étienne Bellot appelle *Vindex* (2). On dirait du Ponsard moderne.

Citons enfin *le Bois d'Olivier* (3), poèmes de Raymond Limbosch et *les Heures mortes* (4) de M. Jean Bouscatel, recueils pleins de vers jeunes, aimables et délicats. Francis de Miomandre

Les Amis de la Médaille d'art.

La *Société hollando-belge des Amis de la Médaille d'art* (Section belge) s'est réunie en assemblée générale dimanche dernier au Palais des Académies sous la présidence de M. Alphonse De Witte. Le rapport du secrétaire, M. Verhas, constate la situation prospère de l'Association. Depuis 1910, le chiffre des membres belges de celle-ci s'est élevé de 185 à 235. L'augmentation croissante des recettes (celles-ci ont atteint pour l'exercice écoulé 7,742 francs) permettra désormais à la Société de frapper chaque année pour ses membres trois médailles, dont l'exécution sera respectivement confiée à deux graveurs belges et à un graveur hollandais. Les graveurs belges chargés de ce soin pour 1912 sont M. De Keyzer (ou à son défaut M. Braecke) et M. De Bremaecker.

En outre, il sera distribué un jeton de présence dont l'auteur sera désigné par le sort. Le premier portera l'effigie de Léopold Wiener, dont les travaux ont exercé une grande influence sur la première période de la renaissance de la médaille en Belgique. C'est M. Joseph de Smeth, le lauréat du dernier concours de la Société, que le sort favorise.

Aux acclamations de l'assemblée, M. Casier, directeur général de l'Exposition de Gand en 1913, annonce qu'un Salon international de la Médaille analogue à celui qui remporta à l'Exposition de Bruxelles un si vif succès sera ouvert au Palais des Beaux-Arts de Gand en même temps que le Salon international de peinture et de sculpture. L'organisation en sera confiée à M. Aphonse De Witte, assisté de MM. Tombeur et Brunin.

M. Jules Fonson annonce à l'assemblée qu'il se propose d'affecter tous les ans 500 francs à un concours organisé par la Société entre ses membres et ayant pour objet la composition d'une médaille industrielle propre à être offerte en prix. La première aurait pour sujet l'Horticulture, et plus spécialement la Floriculture. Cette proposition est accueillie par les applaudissements de l'assemblée, qui passe ensuite à l'examen des médailles frappées au cours de l'année dernière en Belgique et à l'étranger et dont le bureau a réuni les types les plus intéressants. Parmi ceux-ci, les médailles de MM. G. Devreese, J. De Smeth et A. Bonnetain que nous avons signalées récemment à l'attention de nos lecteurs (5). O. M.

(1) Jules Sottiaux : *La Wallonie héroïque*. Bruxelles, Éditions de la *Belgique artistique et littéraire*.

(2) Étienne Bellot : *Vindex*, drame social en vers, 5 actes, 8 tableaux. Paris, Eugène Figuière.

(3) Fernand Limbosch : *Le Bois d'Oliviers*, Anvers, Éd. Joris.

(4) Jean Bouscatel : *Les Heures mortes*. Paris, Sansot.

(5) Voir notre avant-dernier numéro.

AU CERCLE ARTISTIQUE

MM. H. Roidot et Louis Ludwig.

M. H. Roidot me semble avoir accompli de sérieux progrès. Ses compositions sont plus larges, d'un coloris plus dégagé qu'autrefois. Sa manière se simplifie, et le peintre apporte plus de soin dans la mise en page de ses tableaux. Ses toiles sont brossées en pleine pâte, avec une belle fougue; la matière en est grasse, riche de tons, très nourrie. Quelques toiles, comme *le Moulin à vent*, *Calme*, et surtout *la Vieille ferme au printemps* sont des mieux venues. M. Roidot est de ceux qui se sont franchement dégagés des conventions et des routines de l'ancienne école. Malgré des réminiscences — l'influence combinée de Claus et d'Heymans se fait encore sentir chez lui — on voit se dessiner une originalité dans ses œuvres. Il lui manque peu de chose pour occuper une place enviable dans la jeune école du paysage.

L'ancienne rue de l'Hermitage de M. L. Ludwig est une toile bien équilibrée et d'un sentiment mélancolique intense. L'ensemble de ses peintures cependant paraît hatif et d'une exécution par trop sommaire. Sa palette est terne, son dessin sans souplesse; une aquarelle fait exception encore : *l'Escaut*, page charmante, d'un coloris agréable et nuancé. F. H.

NOTES DE MUSIQUE

Deuxième Concert du Conservatoire.

On n'ignore pas qu'une symphonie inédite de la fin du XVIIIe siècle découverte récemment à Iéna est attribuée, à tort ou à raison, à Beethoven. Il était intéressant de nous la faire connaître, et M. Tinel s'y est employé de bonne grâce, sans prendre d'ailleurs parti dans la discussion que l'événement a fait naître. Elle nous fut présentée en quelque sorte « S. G. D. G. », avec la seule mention : *Attribuée à Beethoven*. Quel qu'en soit l'auteur, l'œuvre, sans offrir un intérêt transcendant, est agréable à écouter. Elle fait songer à Haydn souvent, à Mozart quelquefois, à Beethoven plus rarement. Certains passages la rapprochent du *Septuor* écrit en 1799, la même année que la Symphonie en *ut*. Mais on fait remonter la composition de la *Ienaer-Symphonie* à 1793, c'est-à dire à l'époque des trois trios dédiés au prince Lichnovsky. Elle appartiendrait donc, si cette date est exacte, au début de la première période de Beethoven ou à la fin de ses œuvres de jeunesse. La curiosité aidant, cette symphonie aimable, avec son coquet *Menuetto* dans lequel se distinguèrent MM. Thomson et Herman, fut fort bien accueillie.

Il en fut de même de la *Rapsodie* de Brahms pour contralto, chœur d'hommes et orchestre, que chanta avec un style parfait et d'une voix émouvante Mme Philippi, applaudie au début du concert dans la « Cantate nuptiale » et dans la « Cantate des cloches » (*Schlage doch*) de J.-S. Bach. Mais la *Rapsodie* porta davantage. M. Tinel a le sens de la musique romantique. Elle s'accorde beaucoup mieux avec son tempérament que les architectures sonores de J.-S. Bach, qui ne sont pas de son ressort. Son interprétation monotone, sans nuances et sans style, des deux cantates fut loin de mettre celles-ci en valeur.

En revanche, le *Te Deum* de Bruckner, œuvre intéressante et de belle allure, à laquelle on peut reprocher des développements excessifs et des répétitions trop nombreuses d'effets identiques, trouva en lui un défenseur éloquent et habile. Les chœurs ont malheureusement perdu la distinction qu'ils avaient autrefois et se « provincialisent ». L'orchestre (loués soient les dieux) conserve plus de tenue, de finesse et de discrétion.

Accompagnée à merveille au piano par M. Minet, Mme Philippi chanta avec un charme exquis quelques lieder de Schubert et de Brahms. Et ce fut, certes, la joie la plus pure, l'impression la plus parfaite du concert. O. M.

Récital Sydney Vantyn.

M. Vantyn nous offrit, dans son programme, l'image d'un aimable éclectisme qui s'efforce à la fois de renouveler le fond trop éternellement le même des récitals de piano et de n'avoir recours qu'à des œuvres dont la pureté esthétique ne saurait être contestée Après un tribut payé à Beethoven (sonate op. 53), à Chopin (*Nocturne* op. 32), à Schumann (*Toccata* op. 7) et à Liszt (2e *Rhapsodie hongroise*), il nous fit connaître une série de morceaux de provenance et de tendances très diverses, allant d'un *Ave Maria*, d'une ligne très pure, de M. Tinel, à l'impressionniste *Danse des Seises dans la Cathédrale*, de M. Joaquin Turina, ce jeune maître espagnol dont la *Libre Esthétique* fut la première à révéler la haute valeur à Bruxelles. Puis, une fine *Arietta* de l'italien du XVIIIe siècle Léonardo Leo, de petites pièces délicatement écrites de Rimsky-Korsakow, Liadow et Moszkowski, une *Berceuse* du Norvégien Kjerulf, qui représente dans son pays la tradition de Schubert, de Niels Gade et de Jensen; enfin, une *Scène de carnaval*, d'un tour alerte et humoristique, de M. Vantyn lui-même. Et tout cela joué avec une grande ferveur d'interprétation, un toucher délicat et sûr, une probité d'artiste qui ne vise pas à l'effet pour l'effet, mais qui cherche à rendre de la façon la plus simple et la plus vraie le sens expressif de ce qu'il exécute.

Concert J.-J. Nin.

Tout autre fut le programme de M. Nin, consacré à la musique de clavecin au XVIIIe siècle en France, en Italie et en Allemagne. On sait que cet artiste s'est spécialisé dans la musique ancienne. Il nous a déjà été donné d'apprécier ici même son grand talent à l'occasion des séances qu'il donna à l'Université Nouvelle, en 1907 et en 1909, avec le concours respectif de MM. Calvocoressi et Jean-Aubry, conférenciers (1).

Au concert de mercredi dernier, il nous convia au régal le plus fin que l'on pût imaginer. Des pièces de Couperin, Rameau, Royer et Duphly en formaient les entrées; cinq sonates de D. Scarlatti y faisaient fonction d'entremets; *le Concerto italien* et le Concerto en *ré* mineur pour piano et cordes de J.-S. Bach en étaient les plats de résistance. Un « menu » artistement rédigé et imprimé donnait des renseignements sur la vie et l'œuvre des merveilleux Vatel, inventeurs de cette cuisine délicate; le texte d'un toast en l'honneur du piano servait d'épilogue à cette liste de mets savoureux et reléguait le clavecin au rang des vieux fourneaux tombés en désuétude.

Mais assez de comparaisons disgracieuses... Le fait est que nous avons rarement assisté à une séance musicale d'une tenue aussi noble, aussi parfaite, aussi idéale à tous les points de vue. Musique tour à tour admirable ou exquise, interprétation lumineuse et sans tache, rien n'y manqua pour que l'impression totale fût d'une beauté accomplie.

Que dire de ces délicieuses « couperinades » où revit la fringante spiritualité de la Régence et le coloris subtil de Watteau? De cette *Gavotte et variations* de Rameau, où l'auteur des *Fêtes d'Hébé* a mis ce qu'il avait de plus grand et de plus grave en lui? De cette mystérieuse *Zaïde* de Royer, d'une grâce si prenante? De cette *Victoire* de Duphly, si sûre d'elle-même et d'une si pimpante élégance?

Et puis, ces sonates de D. Scarlatti où semble vivre toute la joie du chaud soleil méditerranéen, enchâssée dans le cadre étroit d'une ravissante orfèvrerie! Enfin, J.-S. Bach, avec son *Concerto italien*, tout en tendres ondulations ou en rythmes décidés, et son concerto en *ré* mineur, dont on ne saurait décrire la grandiose architecture, la profondeur et le rêve!

De toutes ces œuvres, M. Nin donna une interprétation parfaite par le style, la délicatesse et le fini. On peut ne point par-

(1) Voir l'*Art moderne* du 3 mars 1907 et du 14 février 1909.

tager son avis quant aux nuances expressives à donner aux mouvements lents des concertos de Bach : on peut trouver qu'un peu d'abandon et un phrasé plus chantant conviendraient peut-être mieux à ces épisodes qui semblent avoir été pensés à travers le son d'une flûte ou d'un violon (1). Quoi qu'il en soit — et en tenant compte du droit absolu pour l'interprète de sentir autrement que celui qui le critique — le rendu de M. Nin a un tel accent de noblesse que l'on ne peut, de toute manière, que s'incliner devant un style si pur et si libre de toutes attaches avec la virtuosité pour la virtuosité !

CH. V.

LE THÉATRE A PARIS

Les Petits, pièce en 3 actes de M. LUCIEN NÉPOTY (Théâtre Antoine). — **La Charité s. v. p.**, pièce en trois actes de M. WILLIAM SPETH, et **Anne... ma sœur**,... un acte en vers de M. JEAN AUZENET (Théâtr l'Œuvre).

Le problème posé par M. Lucien Népoty est un cas, somme toute, assez rare : Une femme a eu deux enfants de son premier mari, lequel en a eu deux de sa première femme, et à leur tour les deux nouveaux époux en auront un : une petite fille, leur seul lien. Leur seul lien, car chaque paire d'enfants ressemble surtout au parent disparu; les deux premiers au père mort : un savant libéral et qui fut volage (cela arrive aux plus savants et aux plus libéraux des hommes de science); les deux autres à leur mère défunte, qui fut au contraire pieuse et même dévote, un austère personnage qui ne badinait pas avec ses devoirs. De cette dissemblance naît forcément un conflit, d'ailleurs très finement noté en ce sens que, parfaitement puéril et absurde, faute d'un peu de bonne volonté initiale, il s'aggrave jusqu'à devenir insoluble, jusqu'à ce que tout ce petit monde soit jeté les uns contre les autres dans une lutte irréductible. Que faire cependant? Les Burdan et les Villaret ont réussi à imposer leur propre brouille aux vieux époux eux-mêmes, qui, n'osant se réconcilier ensuite officiellement, se voient en cachette. Mais, leur ruse découverte, les *frères ennemis* sont si touchés qu'ils comprennent d'un coup la vanité de leur discorde, qui aussitôt se dissipe.

C'est le défaut de la pièce : elle porte sur un conflit qui n'existe qu'illusoirement, un peu par la volonté de l'auteur, et la trop parfaite symétrie des données de son problème. On sent bien que s'il n'était pas ainsi posé, il n'aurait plus de gravité. Et de ce défaut, il convient d'avertir tout de suite le très jeune auteur qu'est M. Népoty de peur que, gâté par un succès qui sera certes très grand, il ne prenne pour une qualité de composition cette rigueur abstraite et ne nous fasse ensuite des pièces mouvementées mais sans observation directe.

Car, précisément, d'observation directe il ne manque pas : témoin ses scènes d'enfants, qui sont ravissantes et d'une justesse qui touche à l'exquis : scènes d'amour ingénu, nouveau, inconscient, scènes nuancées, délicates et d'une émotion fine... très fine. *Les Petits* représentent sur la pièce précédente, *l'Oreille fendue*, un grand, un très grand progrès.

Mlle Lavallière, en travesti, fut un collégien adorable, d'une mutinerie, d'une fantaisie, d'une verve qui enthousiasmèrent le public. Mme Suzanne Munte (Mme Villaret) est une bien belle actrice, à tous les points de vue. Mlle Jeanne Fusier eut quinze ans d'une façon bien frissonnante et bien suave. La petite Carlia, qui ne jouera les ingénues que dans seize ans, est déjà rouée comme une mère noble : c'est délicieux et effrayant. M. Gémier éteignit, sans doute volontairement, toute la coquetterie incluse dans son rôle de mari amoureux pour n'insister que sur le côté autoritaire et austère du père de famille dévot. M. Capellani, Mmes Dermoy, Nelly Beryl, MM. Rensy et Lluis furent à l'envi excellents. On peut dire de l'interprétation des *Petits* qu'elle a été parfaite.

***

(1) Le concerto en *ré* mineur était d'ailleurs écrit, à l'origine, pour le violon.

Mme Raymonde Courtoy s'est lancée dans la charité. Mauvaise affaire. La nonchalance a vite fait de le lui prouver. Et aussi le cynique Octave Boissard, le député, qui a vendu à l'entreprise le prestige de son nom et qui explique que le tripotage est la loi des administrations. Pour se procurer de l'argent, Mme Courtoy fera toutes les concessions désirables. On eût souhaité qu'elle marquât, à plier à cette nécessité, un désespoir plus contenu et aussi que cette nécessité ne revêtit pas les formes romantiques que le dramaturge lui prête. Il y a notamment une riche coquette divorcée, Mme Henriette Valmy, que Mme Courtoy veut faire épouser à son fils Paul. Il y a aussi une cocotte non moins riche dont le rêve serait d'entrer dans l'œuvre philanthropique avec un titre honorifique. C'est pour éviter ce désastre moral que Paul, qui aime sa cousine, consent à épouser la dame divorcée. Mais il se désole, ensuite. C'est alors que Mme Courtoy, avec un cynisme un peu gratuit, lui conseille de ne pas se gêner avec la petite cousine. Ce qui révolte le jeune homme au point de le pousser au suicide. Et il se suicide en effet.

L'œuvre de M. Speth est remplie de bonnes intentions, mais son exécution est extrêmement naïve. Les interprètes se sont efforcés de combattre cette impression par le naturel de leur jeu. Et il n'y a que des félicitations à adresser à Mmes Greta Prozor (Mme Courtoy), Renée Charmoy, Aimée de Raynal et à MM. Saillard, Praxi, R. Reynal, Ducollet, Bernard. Mais surtout M. Lugné-Poe fut étourdissant de verve dans son rôle épisodique du baron de Quimpert, dont le public, à cause de cette intervention, regretta tant la brièveté.

Quant à *Anne... ma sœur...*, c'est un petit divertissement en vers aimables sur un sujet de l'Enéide. Il s'agit d'une certaine substitution amoureuse extrêmement croustillante, et même parfois un peu roide. Mlles Jeanne Ugalde, Saville et Lesville, MM. Baissac, Damorès et Ducollet y furent à l'envi spirituels et spirituellement intentionnés.

F. M.

Les Amis de la Littérature.

M. Louis Delattre est un conteur plein d'humour et de verve : à la tribune des *Amis de la Littérature*, il s'est révélé conférencier agréable, d'une bonhomie simple et chaude qui, d'emblée, a fait la conquête du public. Il a parlé de l'inspiration populaire chez nos prosateurs et, contrairement à l'avis des apôtres des idées générales et de la littérature dite psychologique, il a exalté cet art sobre et franc qui va chercher résolument ses modèles dans le peuple et qui se rajeunit ainsi aux sources mêmes de la vie de la nation.

Après lui, M. Paul André est venu nous parler du modernisme dans notre poésie. Sa causerie très documentée a montré comment, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils s'en réjouissent ou s'en indignent, tous nos poètes, vieux et jeunes, subissent l'influence du progrès mécanique de notre temps. Leur vers a dû se plier aux sujets nouveaux que la vie moderne leur imposait et, sur ces pensers nouveaux, ils ont fait... des vers libres.

Ces deux causeries ont été fort applaudies. Les conférences des *Amis de la Littérature* sont suivies et écoutées par un public de plus en plus nombreux. Elles produisent d'excellents résultats, celui, entre autres, de faire vendre les livres de nos écrivains non seulement à Bruxelles, mais aussi en province, partout où s'arrêtent les conférenciers. Ce résultat essentiel a été constaté après chaque conférence. La littérature belge en sera reconnaissante à M. Rouvez, l'organisateur dévoué de ces fructueuses campagnes.

G. R.

CHRONIQUE THÉATRALE

Un drame sous Philippe II, par G. DE PORTO-RICHE. **La Revue du Cercle Artistique et Littéraire.**

M. René Blum, aux matinées littéraires du Parc, devait nous parler de M. de Porto-Riche. C'était bien délicat, devant un

public de jeunes filles. Comment analyser en ce lieu les pièces de l'auteur du *Théâtre d'amateur?* M. René Blum s'est tiré de la difficulté en parlant très peu de M de Porto-Riche et beaucoup de Philippe II, le personnage principal de la première pièce de l'auteur de *Vieil Homme*. Il nous a dit que Philippe II etait un abominable tyran et qu'il avait fait souffrir beaucoup les Belges. Sa causerie était un peu... neuve, à la vérité : elle était au moins bien dite et elle eut le mérite appréciable d'être très courte.

Que dire d'*Un drame sous Philippe II*? L'influence de Victor Hugo y coule à pleins bords. Le vers est sonore et bien frappé, romantique à souhait. Un caractère, celui de la duchesse d'Alcala, par son émotivité extrême et sa soumission à la passion, fait pressentir les créations futures de l'auteur d'*Amoureuse*. La troupe du Parc a joué avec vaillance ce drame sombre et violent.

***

Le Monde ou l'on sent l'huile ou *Les Rapins qui chantent* (Leur joie fait peur), ainsi s'intitulait ambitieusement la Revue du Cercle. Mais la pièce tenait les promesses de la porte. Elle était charmante d'esprit et de fine rosserie, cette œuvrette dont la vie ne connut que trois soirs et qui demeurera longtemps dans le souvenir de ceux qu'elle a divertis. Elle était en outre, en certaines parties, d'une grâce et d'une élégance exquises : je veux parler des tableaux du premier acte évoquant les Femmes célébrées par la peinture Etonnants aussi, la parodie d'un drame japonais, le Panorama du Congo, l'École d'Isadora Duncan. La revue du Cercle est entrée dans les traditions de la vie bruxelloise. Elle introduit victorieusement la Fantaisie et la Bonne Humeur, avec un brin de satire au chapeau, dans ce milieu qui fut si longtemps austère et renfrogné.

G. R.

MEMENTO MUSICAL

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, sixième concert populaire sous la direction de M. Otto Lohse et avec le concours de Mlle Suzanne Godenne, pianiste. Au programme : P. Gilson, Liszt et Wagner.

Mardi 6 février, à 8 h 1/2, à la Grande-Harmonie, piano-récital de Mlle Clara Treitschke. — A 8 h 3/4, au Conservatoire, audition d'orgue par le professeur Alphonse Desmet. OEuvres de J.-S. Bach, Cesar Franck, Merkel, Rheinberger, Guilmant et Widor. Vente de billets chez les principaux éditeurs de musique et le soir de l'audition à l'entrée de la salle. Les cartes de Patronat (vertes) sont valables.

Jeudi 8, à 2 heures, au Théâtre de la Monnaie, deuxième audition du sixième Concert populaire. — A 4 heures, au Cercle artistique, deuxième matinée musicale (OEuvres de J.-S Bach) avec le concours de MM. Bosquet, Chaumont, Demont et Jongen.

Samedi 10, à 8 h. 1/2, à la Salle Erard, piano-récital de M. L Lavoye.

Dimanche 11, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, quatrième Concert Ysaye sous la direction de M. Fritz Steinbach. Au programme : 1. Ouverture (suite) en *ré* majeur (Bach); 2. Symphonie n° 3 (Haydn); 3. *a*) Gavotte de l'opéra *Idoménée* (Mozart); *b*) Menuet de la Sérenade op 11 (Brahms); *c*) Ballet n° 2 de *Rosemonde* (Schubert); 4. *La Vie d'un heros*, poème symphonique (Strauss). Repetition générale la veille, mêmes salle et heure.

Mardi 13, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, concert de M. Marcel Laoureux et de Mlle Elsa Homburger.

Mercredi 14, au Cercle artistique, concert de musique religieuse avec le concours de Mme Nordewier-Reddingius.

Jeudi 15, à 4 heures, au Cercle artistique, troisième matinée musicale Musique moderne) avec le concours de MM. Bosquet, Jongen et du Quatuor Chaumont. — A 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, récital de M. Joan Frigola, violoniste.

Jeudi 22, à 2 h. 1/2, au Théâtre des Galeries, troisième séance du Quatuor Capet. Au programme : Haydn (n° 41), Brahms (op. 51 n° 1 et Schumann op. 41, n° 3). — A 4 heures, première séance d'orgue maîtres des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles), donnée par M. Jongen. — A 8 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, concert donné par l'orchestre de La Haye sous la direction du baron Van Zuylen van Nyevelt, avec le concours de Mlle Edyth Walker, cantatrice. — Même heure, à la Grande-Harmonie, premier concert de la *Société nationale des Compositeurs belges*.

On nous signale de Londres le très grand succès qui accueillit, le 21 janvier dernier, aux « Sunday Concerts » dirigés par M. Henry J. Wood à Queen's Hall, une œuvre inédite de Poldowski, le compositeur dont on applaudit l'an dernier à *la Libre Esthétique* une série de mélodies d'une inspiration si personnelle et si musicale.

Intitulée *Suite-Miniature* et divisée en cinq parties dont chacune revêt la forme d'une danse ancienne (*Passa Mezzo*, *Musette*, *Minuetto*, *Rigaudon*, *Gigue*), l'œuvre nouvelle est écrite pour deux flûtes, hautbois, hautbois d'amour, cor anglais, cor de basset et clarinette basse. Elle fut très bien interprétée et plut infiniment par son charme mélodique et ses jolies sonorités.

M. Wood a inscrit au programme d'un de ses prochains concerts un *Nocturne* pour orchestre du même auteur.

Les éditeurs Senart, Roudanez et Cie (Paris, 20 rue du Dragon) mettent en souscription sous le titre *les Maîtres Contemporains de l'Orgue* une anthologie de 275 pièces inédites pour harmonium ou orgue composées par les plus illustres musiciens de tous les pays et publiées sous la direction de l'abbé J. Joubert, organiste du grand orgue de la cathédrale de Luçon. L'ouvrage formera trois volumes, les deux premiers consacrés à l'École française, le troisième aux Écoles étrangères. Le prix de souscription est de 25 francs net pour les trois volumes.

Les Maîtres Contemporains de l'Orgue paraîtront le 15 mars.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de *la Libre Esthétique*, qui sera inauguré au début de mars dans les galeries du Musée de Peinture moderne, consacrera une salle aux tableaux, dessins et gravures de Jean Louis Forain, un maître dont les illustrations sont universellement célèbres mais qu'on connaît fort peu en Belgique comme peintre et comme aquafortiste.

Parmi les artistes belges, le Salon groupera entre autres d'importants ensembles des peintres Albert Baertsoen et Emile Claus, deux des plus hautes personnalités de l'Ecole flamande. On cite aussi au nombre des invités MM. A. J. Heymans, Marcel Jefferys, G. Lemmen, R. Picard, W. Paerels, L. Thévenet, Ch. Doudelet, G. Combaz, M.-H. Meunier, Mmes Leo Jo et G. Montald, les statuaires P. Du Bois, V. Rousseau, M. d'Haveloose, Louise Mayer-Ochsé, etc.

La reine Marguerite d'Italie a fait connaître au comité organisateur de l'exposition de miniatures qu'elle accepte la présidence du comité italien. La Reine participera à l'exposition par l'envoi d'une vitrine contenant les meilleures miniatures de sa collection.

Une exposition d'œuvres inédites de M. Georges de Feure (paysages de Hollande, de France et de Lombardie) est ouverte jusqu'au 18 février, 22 rue Coudenberg.

Mlle Jeanne Mesens et M. Léon Tombu exposent du 3 au 12 février leurs œuvres récentes à la Galerie Boute, 134 rue Royale.

Au Cercle artistique, du 5 au 14 février, exposition des œuvres de M. Charles Houben.

L'exposition du Livre Japonais organisée par le Musée du Livre au Palais des Beaux-Arts, rue de la Régence, obtient un tel succès que sa durée est prolongée jusqu'au 8 février.

MM. R. Bosiers, J. Celos, J. De Graef, A. De Laet, Pol Dom, Em. Gastemans, F. Gogo, A. Maclot, E. Pieters, J. Posenaer, A. Van Beurden, T. Van Osch et E. Wiethase, membres du Cercle *Aze ick kan*, ont ouvert hier leur exposition annuelle dans la

grande Salle des fêtes, place de Meir, à Anvers. L'exposition sera close le 29 février.

La participation des industriels allemands à l'Exposition universelle de Gand en 1913 est décidée. La commission est formée de personnalités de premier ordre et jouissant de la sympathie universelle. C'est une garantie absolue de succès, qui permet d'augurer bien de l'entreprise. La section allemande occupera une superficie d'environ 15,000 mètres carrés.

Nous avons annoncé la constitution d'un organisme nouveau, *les Amis de l'Art wallon*, né à la suite de l'Exposition de Charleroi et destiné à grouper toutes les compétences et les bonnes volontés en vue de soutenir et d'étendre les recherches sur l'histoire de l'art dans la Wallonie, de faire mieux connaître les trésors artistiques du passé ainsi que les travaux des artistes wallons d'aujourd'hui. Une première réunion des adhérents aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 3 heures précises, au Cercle artistique. On y discutera les statuts de la Société et l'on élira le comité de celle-ci pour 1912.

Les Amis de l'Art wallon ouvriront leur campagne par quatre conférences qui auront lieu en mars prochain à Bruxelles sous les auspices du *Touring Club* de Belgique. En voici le programme : MM. Jules Destrée, *les Arts anciens de la Wallonie;* Maurice Wilmotte, *les Lettres wallonnes*; H. Fierens-Gevaert, *les Beaux-Arts en Wallonie;* Robert Sand, *les Arts décoratifs et industriels wallons.*

M. Maurice Jaspar vient d'être nommé professeur au Conservatoire de Liége en remplacement de M. Ghymers, décédé. Cette nouvelle réjouira tous ceux qui apprécient le talent, le dévouement à l'art et de désintéressement de l'excellent artiste, qui depuis vingt ans se dépense généreusement pour répandre le goût musical et faire aimer les œuvres les plus belles des maîtres classiques et modernes.

La direction du Grand Théâtre de Gand, d'accord avec les auteurs, vient de fixer à vendredi prochain, 9 février, la première du conte mimosymphonique *la Bacchante*, de MM. Duplessy et Ambrosiny, musique de M. Léon Delcroix. Les répétitions sont activement poussées sous la conduite des auteurs, et les rôles ont été distribués comme suit : Mmes Judith Darling (la Bacchante), Berthola (Lykas), Deraes (Chrysis), Dechêne (Myrith), Grooten (Leila), etc.

S'il est discourtois de reproduire sans nous citer l'information que nous avons publiée récemment sur la participation de la Belgique à l'Exposition d'Art français de Saint Pétersbourg, il est tout à fait burlesque de classer cette énumération d'œuvres d'Ingres et de Delacroix sous la rubrique l'*Art belge à Saint-Pétersbourg.*

Les ciseaux du *XXe Siècle* sont maniés avec maladresse.

Un comité s'est constitué à Paris sous la présidence de M. Lhermitte en vue d'élever à Jules Breton un monument dans le village de Courrières, où naquit l'artiste le 1er mai 1827. Ce monument sera exécuté par les sculpteurs Theunissen et Houssin. On sait que Jules Breton avait en Belgique, et spécialement en Flandre où il reçut sa première éducation artistique sous la direction de Paul de Vigne, de nombreuses sympathies. Aussi s'est-il formé à Gand un comité destiné à seconder le comité français. M. Armand Heins, rue Basse 26, et M. Maurice Boddaert, 135 rue des Baguettes, se sont chargés de recueillir les souscriptions.

Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars) sera ouvert au Grand Palais, avenue d'Antin, du 14 avril au 30 juin. S'adresser pour tous renseignements à M. Eugène Raguet, secrétaire général, au Grand Palais, porte B.

Le Salon de la Société des peintres français (Champs-Elysées) sera ouvert au Grand Palais du 30 avril au 1er juillet. Dépôt des œuvres : peinture, du 9 au 13 et le 28 mars ; aquarelles, dessins, les 9 et 10 mars; sculpture et gravure en médailles, les 13, 14 et 25 avril; architecture, les 2 et 3 avril; gravure et lithographie, les 4 et 5 avril; art décoratif, les 13 et 14 avril.

Le Comité du Salon d'Automne a décidé d'organiser pour le prochain Salon une exposition de Portraits du XIXe siècle ouverte aux artistes français et étrangers.

Sottisier :

La Société a donné son banquet d'inauguration (qui comptait cent vingt-cinq couverts, parmi lesquels de nombreuses dames), le 7 janvier, à l'Élysée-Palace-Hôtel.

(*Le Parthénon*, 20 janvier.)

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Vient de paraître chez H. FLOURY, à Paris.

SAVOIE

PAR

OCTAVE MAUS

Illustré de vingt bois originaux en couleurs, spécialement composés et gravés par LOUIS MORET

In-4° de grand luxe strictement limité à cent exemplaires numérotés, dont dix sur Japon ancien et quatre-vingt-dix sur papier à la cuve Van Gelder teinté.

Prix : 75 francs sur Japon ancien ; 35 francs sur Van Gelder

Adresser les demandes à l'Administration de l'*Art moderne*, 32 rue de l'Industrie, à la Librairie nationale d'Art et d'Histoire (G. Van Oest et Cie, à M. Edmond Deman ou à MM. Dietrich et Cie, a Bruxelles. A Paris, à MM. H. Floury, E. Druet et Bernheim jeune et Cie.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et reuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse.* » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : **12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.**

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.
ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements speciaux pour la province et les villégiatures.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comite de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Redacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. — N° 6. — 11 FÉVRIER 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Peintres futuristes (BOCCIONI, CARRA, RUSSOLO, BALLA, SEVERINI). — Le « Dostoïevski » de Suarès (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Glyptique (O. M.). — Le Théâtre à Paris : *Mlle Henriette Roggers dans « Rue de la Paix »* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Musique à Liége (GEORGES RITTER). — La Musique à Verviers (J. S.). — Chronique théâtrale : *Mais n' te promène donc pas toute nue !*; *le Veilleur de Nuit*; *Maison de Poupée*; *l'Aventurier* (G. R.) — Nécrologie : *Piétro Lanciani*. — Memento musical. — Petite Chronique.

Les Peintres futuristes [1].

Nous recherchons un style du mouvement, ce qui n'a jamais été essayé avant nous.

Bien loin de nous appuyer sur l'exemple des Grecs et des anciens, nous exaltons sans cesse l'intuition individuelle, avec le but de fixer des lois complètement nouvelles qui puissent délivrer la peinture de l'ondoyante incertitude où elle se traîne.

Notre volonté de donner autant que possible à nos tableaux une construction solide ne pourra guère nous reconduire dans une tradition quelconque. Nous en sommes convaincus. Toutes les vérités apprises dans les écoles ou dans les ateliers sont abolies pour nous. Nos mains sont assez libres et assez vierges pour tout recommencer.

Il est indiscutable que plusieurs affirmations esthétiques de nos camarades de France révèlent une sorte d'académisme masqué. N'est-ce pas, en effet, revenir à l'Académie que de déclarer que le sujet, en peinture, a une valeur absolument insignifiante? Nous déclarons, au contraire, qu'il ne peut y avoir de peinture moderne sans le point de départ d'une sensation absolument moderne et nul ne peut nous contredire quand nous affirmons que *peinture* et *sensation* sont deux mots inséparables.

Si nos tableaux sont futuristes, c'est qu'ils sont le résultat de conceptions éthiques, esthétiques, politiques et sociales absolument futuristes.

Peindre d'après un modèle qui pose est une absurdité et une lâcheté mentale, même si le modèle est traduit sur le tableau en formes linéaires, sphériques ou cubiques.

Donner une valeur allégorique à un nu quelconque en tirant la signification du tableau de l'objet que le modèle tient dans sa main ou de ceux qui sont disposés autour de lui est pour nous la manifestation d'une mentalité traditionnelle et académique. Cette méthode assez semblable à celle des Grecs, de Raphaël, de Titien, de Véronèse, est bien faite pour nous déplaire.

Tout en répudiant l'impressionnisme, nous désapprouvons énergiquement la réaction actuelle qui, pour tuer l'impressionnisme, ramène la peinture à de vieilles formes académiques. On ne peut réagir contre l'impressionnisme qu'en le surpassant. Rien n'est plus absurde que de le combattre en adoptant les lois picturales qui l'ont précédé.

(1) Par de bruyants manifestes, un groupe d'artistes italiens s'est depuis quelques années violemment imposé à l'attention. M. Marinetti, poète de talent, est à leur tête et multiplie les occasions de les mettre en lumière. Une exposition de leurs œuvres, actuellement ouverte à Paris, dans les Galeries Bernheim, permet au public de se rendre compte de leurs théories, clairement énoncées par les exposants eux-mêmes dans un écrit dont nous croyons intéressant de publier l'essentiel, sans d'ailleurs en approuver les idées ni en défendre les conclusions.

Les points de contact que la recherche du style peut avoir avec ce qu'on appelle *art classique* ne nous regardent pas. D'autres chercheront et trouveront sans doute ces analogies, qui ne peuvent en tout cas être considérées comme un retour à des méthodes, des conceptions et des valeurs transmises par la peinture classique.

Quelques exemples illumineront notre théorie. Nous ne voyons pas de différence entre un de ces nus qu'on appelle couramment *artistiques* et une table d'anatomie. Il y a, en revanche, une énorme différence entre un de ces nus et notre conception futuriste du corps humain.

La perspective telle qu'elle est entendue par la majorité des peintres a pour nous la valeur qu'ils donnent à un projet d'ingénieur.

La simultanéité des états d'âme dans l'œuvre d'art : voilà le but enivrant de notre art.

Expliquons-nous encore par des exemples. En peignant une personne au balcon, vue de l'intérieur, nous ne limitons pas la scène à ce que le carré de la fenêtre permet de voir; mais nous nous efforçons de donner l'ensemble de sensations visuelles qu'a éprouvées la personne au balcon : grouillement ensoleillé de la rue, double rangée des maisons qui se prolongent à sa droite et à sa gauche, balcons fleuris, etc. Ce qui veut dire simultanéité d'ambiance et, par conséquent, dislocation et démembrement des objets, éparpillement et fusion des détails, délivrés de la logique courante et indépendants les uns des autres.

Pour faire vivre le spectateur au centre du tableau, selon l'expression de notre manifeste, il faut que le tableau soit la synthèse de *ce dont on se souvient* et de *ce que l'on voit*. Il faut donner l'invisible qui s'agite et qui vit au delà des épaisseurs, ce que nous avons à droite, à gauche et derrière nous, et non pas le petit carré de vie artificiellement serré comme entre les décors d'un théâtre.

Nous avons déclaré dans notre manifeste qu'il faut donner la *sensation dynamique*, c'est-à-dire le rythme particulier de chaque objet, son penchant, son mouvement, ou, pour mieux dire, sa force intérieure.

On a l'habitude de considérer l'être humain sous ses différents aspects de mouvement ou de calme, d'agitation réjouie ou de gravité mélancolique. Mais on ne s'aperçoit pas que tous les objets inanimés révèlent dans leurs lignes du calme ou de la folie, de la tristesse ou de la gaieté. Ces tendances diverses donnent aux lignes dont ils sont formés un sentiment et un caractère de stabilité pesante ou de légèreté aérienne.

Chaque objet révèle par ses lignes comment il se décomposerait en suivant les tendances de ses forces. Cette décomposition n'est pas guidée par des lois fixes, mais elle varie selon la personnalité caractéristique de l'objet et l'émotion de celui qui le regarde. De plus, chaque objet influence son voisin, non par des réflexions de lumière (fondement du *primitivisme impressionniste*), mais par une réelle concurrence de lignes et de réelles batailles de plans, en suivant la loi d'émotion qui gouverne le tableau (fondement du *primitivisme futuriste*).

Voilà pourquoi nous avons dit, parmi l'hilarité bruyante des imbéciles : « Les seize personnes que vous avez autour de vous dans un autobus en marche sont, tour à tour et à la fois, une, dix, quatre, trois; elles sont immobiles et se déplacent; elles vont, viennent, bondissent dans la rue, brusquement dévorées par le soleil, puis reviennent s'asseoir devant vous, comme des symboles persistants de la vibration universelle. Que de fois sur la joue de la personne avec laquelle nous causions n'avons-nous pas vu le cheval qui passait très loin au bout de la rue. Nos corps entrent dans les canapés sur lesquels nous nous asseyons et les canapés entrent en nous. L'autobus s'élance dans les maisons qu'il dépasse, et à leur tour les maisons se précipitent sur l'autobus et se fondent avec lui. »

Le désir d'intensifier l'émotion esthétique fondant en quelque sorte la toile peinte avec l'âme du spectateur, nous a fait déclarer que celui-ci *doit être placé désormais au centre du tableau*. Il n'assistera pas, mais il participera à l'action. Si nous peignons les phases d'une émeute, la foule hérissée de poings et les bruyants assauts de la cavalerie se traduisent sur la toile par des faisceaux de lignes correspondant à toutes les forces en conflit, en suivant la loi de violence générale du tableau.

Ces *lignes-forces* doivent envelopper et entraîner le spectateur qui sera en quelque sorte obligé de lutter lui aussi avec les personnages du tableau. Tous les objets, suivant ce que le peintre Boccioni appelle heureusement *transcendentalisme physique*, tendent vers l'infini par leurs *lignes-forces*, dont notre intuition mesure la continuité. Ce sont ces *lignes-forces* qu'il nous faut dessiner pour reconduire l'œuvre d'art à la vraie peinture. Nous interprétons la nature en donnant sur la toile ces objets comme les commencements ou les prolongements des rythmes que ces objets mêmes impriment à notre sensibilité.

Après avoir donné, par exemple, dans un tableau l'épaule ou l'oreille droite d'un bonhomme, nous trouvons absolument oiseux et vain de donner également l'épaule ou l'oreille gauche de cette figure. Nous ne dessinons pas les sons, mais leurs intervalles vibrants. Nous ne peignons pas les maladies, mais leurs symptômes et leurs conséquences.

Éclairons encore notre idée par une comparaison tirée de l'évolution de la musique. Nous avons non seulement abandonné d'une façon radicale le motif entière-

ment développé suivant son équilibre fixe et par conséquent artificiel, mais nous coupons brusquement et à plaisir chaque motif par un ou plusieurs autres motifs, dont nous n'offrons jamais le developpement entier, mais simplement les notes initiales, centrales ou finales.

Comme vous voyez, il y a chez nous non seulement variété, mais chaos et entrechoc de rythmes absolument opposés, que nous ramenons néanmoins à une hormonie nouvelle. Nous parvenons ainsi à ce que nous appelons *la peinture des états d'âme.*

Dans la description picturale des différents états d'âme d'un départ, des lignes perpendiculaires, onduleuses et comme épuisées, çà et là accrochées à des silhouettes de corps vides, peuvent facilement exprimer la langueur et le découragement. Des lignes confuses, sursautantes, droites ou courbes qui se mêlent à des gestes ébauchés d'appel et de hâte, exprimeront une agitation chaotique de sentiments. D'autre part, des lignes horizontales, fuyantes, rapides et saccadées, qui tranchent brutalement des visages aux profils noyés et des lambeaux de campagnes émiettés et rebondissants, donneront l'émotion tumultueuse de celui qui part.

Il est à peu près impossible d'exprimer par des mots les valeurs essentielles de la peinture.

Le public doit aussi se convaincre que, pour comprendre des sensations esthétiques auxquelles il n'est pas habitué, il lui faut oublier complètement sa culture intellectuelle, non pour *s'emparer* de l'œuvre d'art, mais pour *se livrer* à elle éperdûment.

Nous commençons une nouvelle époque de la peinture. Nous sommes désormais sûrs de réaliser des conceptions de la plus haute importance et de la plus absolue originalité. D'autres nous suivront, qui avec autant d'audace et d'acharnement conquerront les cimes que nous ne faisons qu'entrevoir. Voilà pourquoi nous nous sommes proclamés *les primitifs d'une sensibilité complètement rénovée.*

Dans quelques-uns des tableaux que nous présentons au public, la vibration et le mouvement multiplient innombrablement chaque objet. Nous avons ainsi réalisé notre fameuse affirmation au sujet du *cheval courant, qui n'a pas quatre pattes, mais vingt.*

On peut noter, en outre, dans nos tableaux, des taches, des lignes, des zones de couleur qui ne correspondent à aucune réalité, mais, suivant une loi de notre mathématique intérieure, préparent musicalement et augmentent l'émotion du spectateur. Nous créons ainsi en quelque sorte une ambiance émotive en cherchant à coups d'intuition les sympathies et les attachements qui existent entre la scène extérieure (concrète) et l'émotion intérieure (abstraite). Ces lignes, ces taches, ces zones de couleur apparemment illogiques et inexplicables : voilà les clefs mystérieuses de nos tableaux.

On nous reprochera sans doute de trop vouloir définir et exprimer d'une façon évidente les liens subtils qui unissent notre intérieur abstrait à l'extérieur concret. Comment voulez-vous, d'autre part, que nous accordions une liberté absolue de compréhension à un public qui voit toujours comme on lui a appris à voir : avec des yeux faussés par la routine.

Nous allons détruisant chaque jour en nous et dans nos tableaux les formes réalistes et les détails évidents qui nous ont servi à établir un point d'intelligence entre nous et le public. Pour que la foule jouisse de notre merveilleux monde spirituel qui lui est inconnu, nous lui en donnons la sensation matérielle. Nous répondons ainsi à la curiosité grossière et simpliste qui nous environne par les côtés brutalement réalistes de notre primitivisme.

Conclusion. Notre peinture futuriste contient trois nouvelles conceptions de la peinture : 1° celle qui résout la question des volumes dans le tableau, s'opposant à la liquéfaction des objets selon la vision des impressionnistes ; 2° celle qui nous porte à traduire les objets suivant les *lignes-forces* qui les distinguent, et par laquelle on obtient une puissance de poésie objective absolument nouvelle ; 3° celle (conséquence naturelle des deux autres) qui veut donner l'ambiance émotionnelle du tableau, synthèse des différents rythmes abstraits de chaque objet, d'où jaillit une source de lyrisme pictural inconnue jusqu'ici.

BOCCIONI, CARRA, RUSSOLO,
BALLA, SEVERINI.

Le « Dostoïevski » de Suarès.

C'est déjà le titre d'une étude de M. Jacques Copeau dans *la Nouvelle revue française* de février sur le même sujet. Mais ce sujet-là n'est pas près d'être épuisé.

M. André Suarès vient d'être décoré. M. Suarès est d'actualité. Cela ne surprendra que ceux qui ne croient pas à la justice : lente et cheminant par de très obscurs chemins, elle arrive, elle éclate cependant un jour. M. Suarès avait, sans s'en douter, un public considérable : cette élite a trouvé tout naturel qu'à un penseur enfin fût décernée une récompense qui d'habitude est accordée à des gens d'une célébrité plus bruyante. Voilà qui relèvera à leurs yeux l'institution.

De tous les livres de M. André Suarès, celui qui a eu le plus de succès fut son dernier : *Dostoïevski* (1). Beaucoup de personnes, qui ignoraient M. Suarès, ayant lu ces pages, en sont demeurées frappées, et ce leur a donné la curiosité de prendre contact avec le reste de l'œuvre. Ne serait-ce qu'à ce point de vue, je leur serais reconnaissant. Mais il en est un autre, plus essentiel.

Cette étude n'en est pas une au propre sens du mot. M. Suarès ne détaille point, à la manière explicite et discursive du professeur, l'œuvre du grand romancier russe. Non, mais, supposant

(1) SUARÈS : *Dostoïevski*. Paris, *Cahiers de la Quinzaine*.

que vous la connaissez comme lui, il se livre à ce propos à quelques considérations sur l'homme. Il n'enseigne pas, il conclut. Rien n'est plus éloigné de cet esprit que les manières doctorales, que l'esprit dit « scientifique ». C'est, profondément, un artiste : il procède par intuitions, jamais par déductions, ou du moins (car il est trop nourri de pensée pour aller au hasard) ses déductions sont très rapides et sous-entendues. On en devine dans l'obscurité le sûr appareil, mais le bond rayonnant qu'il projette nous apparaît seul. C'est pourquoi ses affirmations, malgré leur vivacité, l'autorité de leur ton, leur air de hauteur parfois dédaigneuse, satisfont en nous, au delà de l'esprit qui parfois proteste, cet esprit plus profond qui est notre âme.

Les propositions, les notes que M. Suarès énonce sur Dostoïevski, brusques et brèves comme des illuminations, comme des coups de lance, nous font mépriser, et avec raison, la démarche de la critique ordinaire qui du connu à l'inconnu, pas à pas, fait comme une patiente fourmi qui marcherait sur le corps d'un homme vivant et croirait le connaître quand elle en aurait palpé tous les pores, un à un. M. Suarès va droit au cœur. Il est visible qu'une lecture pour lui ne se résout pas en notions, comme pour nous, sur les idées et les sentiments exprimés par le livre. Ou du moins cette partie de la connaissance livresque demeure pour lui tout automatique, indifférente. Ce qui l'attache, c'est la connaissance de l'homme et les secrets de son âme qu'il avoue malgré lui dans l'œuvre la plus objective. (Ce sont d'ailleurs, entre parenthèses, celles-là qui ont permis aux grands hommes les plus féconds aveux.) Chaque page projette une lumière nouvelle, et peu à peu le faisceau s'organise et éclaire d'un coup la vaste profondeur mystérieuse du moi, où s'élabore la pensée.

Certes peu d'œuvres permettent ces découvertes, parce que rien n'encombre plus le monde que le remâchement des idées et des sentiments. Et c'est pourquoi M. Suarès est si difficile. Mais lorsqu'il saisit un vrai grand homme, alors ses trouvailles sont infinies. Il travaille sur cette riche matière comme sur un extrait pur d'humanité. Elle lui est une abréviation de l'univers sensible, une raison de s'émouvoir et d'être religieux, au même titre que la Nature.

Peu de choses me touchent davantage que cet aveu dans sa bouche que, de tous les poètes, Dostoïevski est celui qu'il peut le mieux relire.

Je veux citer ici tout entière une page vraiment révélatrice à la fois de la méthode de Dostoïevski romancier et de la méthode de M. Suarès pensant à Dostoïevski.

Sa ligne paraît incertaine et lente ; c'est la courbe vivante, faite de petites droites en nombre infini. C'est pourquoi Dostoïevski ne conte point : raconter, c'est tout de même déduire. Le dialogue seul, ou le colloque, peut rendre tous les moments, les incidents et les inflexions de la courbe intérieure. Les grandes œuvres de Dostoïevski se font elles-mêmes dans notre esprit, à mesure que nous les incarnons à notre rêve. Elles naissent de toutes les touches et de toutes les nuances qu'elles peignent en nous. On ne comprend Dostoïevski, chacun, qu'à raison de sa propre vie intérieure. Jamais poète ne donna moins à l'entendement seul et à la simple notion. Ses chefs-d'œuvre sont des moments, que le dialogue épuise en épuisant totalement les caractères : moments choisis d'ailleurs, où toute une vie fait masse, à peine reliés les uns aux autres par un brin de récit.

La descente de Dostoïevski dans les émotions inconnues tient du calcul et de la découverte. Elle est toute en pressentiments, en essais, en allusions, en prodromes, les uns prochains, les autres qui se perdent dans un éloignement immense, mais dont l'approche est certaine, dès qu'ils ont paru poindre à l'horizon de la conscience. Et le ciel de l'inquiétude règne au-dessus de la forêt. L'insomnie y erre avec ces bonds lassés qui la jettent parfois dans les trous d'un sommeil accablant. Là se forme le rêve, où le moi, de plus en plus aigu, recule de plus en plus, dans l'ombre, pour soi-même. Alors ce moi souffrant est comme le point d'ardeur sacrifiée, le sommet qui projette tout le cône de la vision; et l'univers entier de l'émotion entre dans les secteurs de la lumière.

C'est étonnant à quel point M. Suarès a pu descendre dans la pensée de Dostoïevski. Sans doute parce qu'il s'en est approché avec une sympathie fraternelle. Il a senti qu'il ne s'agissait pas là d'un romancier (encore qu'à ce point de vue seul, Dostoïevski soit un maître incomparable) mais d'un homme, d'un poète. La douleur et l'acceptation de la douleur demeurent au fond de l'œuvre du grand Russe comme l'explication suprême, le nœud vital. En piquant là, l'œuvre entière se galvanise, illuminée. Ce voluptueux, ce sadique, ce pervers, ce compliqué, ce total Dostoïevski, sorte de don Juan slave, ne peut résoudre toutes les contradictions de sa nature que dans le mysticisme. De même que *les Karamazov* aboutisssent au sacrifice d'Alioscha, de même que les héros de *l'Idiot* aboutissent à la bonté de Muichkine, ainsi Dostoïevski se perd, enfin, dans une immense pensée d'amour. Fraternellement, tendrement, M. Suarès a compris, a dit cela.

FRANCIS DE MIOMANDRE

GLYPTIQUE

La renaissance de la médaille en Belgique, dont nous suivons toujours avec un vif intérêt le développement, s'accuse de plus en plus, et l'une de ses conséquences les plus heureuses est d'attirer peu à peu à l'art du médailleur les meilleurs de nos statuaires. Ceux-ci apportent fréquemment à la composition et à la technique de la médaille des éléments neufs qui en varient l'attrait. A côté des professionnels de la gravure en médailles, les sculpteurs chargés d'exécuter exceptionnellement quelque médaille de circonstance se distinguent souvent par une plastique plus large et plus libre. L'habitude de traiter les volumes sur une échelle agrandie assouplit leur main à des pratiques où le sentiment des masses l'emporte sur le souci du détail. Par leur composition ramassée et synthétique, par leur modelé gras et expressif, par l'établissement logique des plans, ces travaux de statuaires sont aisément reconnaissables, et leur valeur artistique l'emporte parfois sur celle des frappes signées de quelque spécialiste asservi à une technique traditionnelle plus rigoureuse.

Ces observations nous sont surtout inspirées par les dernières médailles de MM. Paul Du Bois et Charles Samuel. Du premier, trois médailles ont paru récemment, et parmi elles la charmante plaquette rectangulaire des *Beaux-Arts* éditée par MM. Fonson et Cie. C'est incontestablement la meilleure de l'artiste, et l'une des plus élégantes qui aient été exécutées en Belgique. Les effigies féminines qui symbolisent, au droit, la sculpture, l'architecture et la peinture ont une grâce antique. Les draperies qui les enveloppent sont traitées avec autant de sûreté que de goût. Le paysage qui en orne le revers se distingue par sa perspective fuyante et l'originalité de sa mise en page. Une autre médaille porte, au droit, les profils géminés de MM. Paul Pastur et Alfred Langlois, à qui l'on doit l'essor de l'Enseignement technique dans le Hainaut. Ce double portrait, aux reliefs énergiques, aux silhouettes fortement accusées, a pour revers une composition allégorique qui, pour tenir plus du bas-relief que de la médaille, n'en offre pas moins, par l'élégance des formes et l'habileté de l'exécution, un grand intérêt d'art. L'œuvre est d'une réelle noblesse dans la simplicité aristocratique de ses lignes. Signalons enfin le portrait plein de vie de M. Jacques Ryziger, président de la Chambre syndicale des joailliers, orfèvres et diamantaires.

M. Ch. Samuel conçoit la médaille en reliefs moins vigoureux, en modelés plus doux. Le portrait qu'il a exécuté de M. Hippert (dont les titres nombreux sont énumérés en latin au revers, couronnés par celui qui résume sa vie : *Bonorum Artium amator et cultor*) allie au mérite d'une ressemblance fidèle celui d'une interprétation attentive, délicate, en harmonie avec la réserve, la discrétion et la modestie du modèle. O. M.

LE THÉATRE A PARIS

Mlle Henriette Roggers dans **Rue de la Paix**, comédie en 3 actes de MM. Abel Hermant et Marc de Toledo (Théâtre du Vaudeville).

Dans cette pièce légère, mousseuse, impertinente, un peu amorphe, très parisienne, pleine de désinvolture et de race, il y a un rôle d'émotion, celui de Mme Le Franc.

Mme Le Franc, la « première » du grand couturier Laurent Aubry, l'a abandonné après une scène violente pour entrer dans la maison concurrente. Dix ans elle était restée auprès de cet homme, faisant sa fortune, sa maison, son nom, et dix ans cet homme n'avait pas compris la raison d'un tel dévouement. Il aimait une autre femme, qui le trompait d'ailleurs, et l'avait épousée. Il revient chercher sa première parce que, égoïste, il la veut pour refaire marcher la maison. Ils s'expliquent. Elle avoue le grand sentiment de sa vie. Lui, étonné, un peu ému, voudrait bien la remmener. Mais elle n'accepte, fière, qu'à condition de l'épouser. Il ne veut pas. Alors elle s'arrange pour lui démontrer l'indignité de sa femme. Et loin que le désespoir du mari trompé la serve, il la perd. Laurent Aubry ne pardonnera pas à Mme Le Franc cette suprême désillusion.

D'ailleurs cette intrigue n'importe pas. Elle pourrait être tout autre; on sent que Mlle Roggers y saurait mettre autant de vie. Le rôle, d'une difficulté extrême, est composé avec une maîtrise absolue, et rempli, mouvement par mouvement, sans un arrêt, sans une défaillance. Chaque fois que Mlle Roggers est en scène, elle semble l'occuper seule et n'a pas besoin pour cela de parler. Elle possède cette chose mystérieuse, ce don suprême des acteurs qui est l'autorité. A ces artistes, le texte qu'ils ont à déclamer n'est que comme le pivot autour duquel foisonne la riche cristallisation de leurs découvertes dans la vie intérieure, de leurs observations dans la vie extérieure. Alors ils miment de tout leur corps les sentiments que leur voix exprime, et, lorsqu'ils se taisent, ceux que leur font éprouver les paroles des partenaires se peignent successivement sur leurs visages et dans leurs attitudes.

Paris est plein de femmes devant qui les critiques se pâment et qui ne viennent pas à la cheville de Mlle Roggers. Je ne les nommerai pas. Mais, vraiment, elles semblent, en comparaison, de jolis fantoches. Mlle Roggers est une femme vivante. Dans ce rôle, épisodique un peu, de Mme Lefranc, elle déploie une telle sincérité, une telle ardeur, une telle violence retenue qu'on en demeure saisi, comme devant une apparition de la vie. Elle fait penser à une fleur close, saturée de parfums qui ne se sont jamais exhalés, et lorsqu'elle s'entr'ouvre, à peine, elle « qui n'a pas l'habitude », elle semble se pâmer elle-même du délire nouveau qu'elle est toute.

Toutes les scènes qu'elle joue, autour de la scène d'amour centrale, essentielle, sont comme des allusions tâtonnantes, chargées de tous les pressentiments. Et cette scène-là est un chef-d'œuvre. Tous les éléments de son rôle s'y fondent merveilleusement : le sérieux de la comptable, le profond sentiment populaire et la gouaille de la femme de travail, la rancune, la pudeur, l'étonnement, et, sur tout cela, la radieuse félicité de l'amoureuse. C'est du grand art. Francis de Miomandre

LA MUSIQUE A LIÉGE

M. A. Bernaert est un compositeur sincère, naturellement élégant, logique en son style et heureux dans ses rencontres harmoniques. C'est aussi un pianiste distingué, au jeu sûr et expressif, discrètement, finement préoccupé de l'émotion et n'oubliant jamais la pureté du son. Il nous a fait passer avec infiniment de plaisir l'*Heure* organisée par la rédaction du *Journal de Liége*, lundi 22 janvier. Huit mélodies nous gardèrent sous le charme. *L'Absente*, *Nocturne* et *Pensée d'automne* sont des poèmes complets et impressionnants dont la voix sympathique de Mlle Marie Deguée fit apprécier la délicatesse et la profondeur de sentiment. M. Bernaert interpréta fort bien la *Petite suite* de Borodine et la *Suite bergamasque* de Claude Debussy; la magistrale écriture de la première fit assez de tort aux tableaux cousus de transitions grises et superflues de la seconde, délicieuse d'ailleurs.

Au Conservatoire, une première audition — non plus une pseudo-audition — d'élèves fut très goûtée d'un public nombreux. Le jeune violoniste Plasquin, Mlle Jacques, cantatrice, Mlle Cledina, violoniste d'avenir assuré, Mlle Vidick, gentille pianiste et le ténor Willemsen s'y firent surtout remarquer. M. le professeur Robert dirigeait, et l'orchestre des jouvenceaux fut habile dans les accompagnements, puis termina la séance par une correcte exécution de l'ouverture de *la Flûte enchantée*.

La Société Bach compte un succès de plus. Deux cantates profanes, l'une sur des paroles approximativement italiennes (no 209, Breitkopf et Haertel) et l'autre sur un texte allemand (*Le défi de Phébus et de Pan*, d'après Ovide) permirent de juger combien Bach avait d'humour, de bonhomie, de gaîté franche et de science assouplie. Telle phrase de violon est tendre et flexible comme du Schumann, tel trait de hautbois pourrait se glisser dans un drame wagnérien.

La maladie avait entamé les rangs de nos exécutants, mais les substituants firent preuve de zèle et de talent; seul, le hautbois d'amour ne fut point remplacé; il fallut se contenter d'un hautbois. Le rythme, la clarté, l'entrain furent parfaits: il manqua un peu de légèreté aux cordes, un peu de discrétion à l'harmonie. M. Dwelshauvers n'obtint que toutes les nuances qu'il indiquait de son bâton.

M. Radoux, dans son solo de flûte, se fit applaudir en maître accompli; Mme Fassin ne pécha que par trop de belle voix; il faut sa résistance et son habileté pour chanter la cantate italienne.

Mme Darier, spirituelle et railleuse dans Momus, Mlle Malherbe, Mme Prost-Nuel, MM. Collas, Lejeune et Senden caractérisèrent à souhait la conception vivante et variée de Bach.

M. Dwelshauvers avait pris un parti mixte entre la version originale, trop pauvre de sonorités individuelles, et la version de Mottl, entachée d'anachronisme par l'introduction d'instruments (clarinettes et cors) dont Bach n'use pas et privée du *cembalo* auquel il est fidèle. Les sonorités furent pleines et riches, et l'auditoire se montra vivement impressionné par la splendide *Invocation à l'Art* qui termine cette œuvre de premier ordre. De longs et vigoureux applaudissements firent vibrer la salle de l'Émulation, parfaite, maintenant, en ses qualités acoustiques.

Georges Ritter

LA MUSIQUE A VERVIERS

Le Concert annuel de la Société d'Harmonie était vivement attendu par le public verviétois et il a été, comme d'habitude, l'occasion d'un grand succès pour Louis Kefer, pour l'orchestre et pour les solistes, M. Crickboom et Mlle Julia Demont. L'interprétation par celle-ci de l'air de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide* nous a révélé chez la jeune cantatrice de très sérieuses qualités de style, de diction et de voix. Quant à M. Crickboom, il a été aussi prestigieux virtuose qu'excellent musicien dans l'exécution du Concerto de Beethoven — qu'on ne peut jamais réentendre sans une profonde émotion — et dans celle du *Rondo Capricioso* de Saint-Saëns. Une pièce de Bach jouée en *bis* lui a valu, de même, les applaudissements enthousiastes d'un auditoire exceptionnellement nombreux.

Au programme étaient inscrites, pour l'orchestre, l'*Ouverture pour Faust* et celle des *Maîtres Chanteurs*, la *Bourrée Fantasque* de Chabrier orchestrée par Félix Mottl, et *Lucas et Lucette*, églogue enfantine de Dupuis. La masse symphonique, dont la puissance de sonorité semblait doublée sous la direction

de L. Kefer — acclamé à son entrée et après chacun des morceaux — cette masse a fait de chacune de ces œuvres, malgré leurs difficultés d'interprétation, des merveilles de clarté et de caractère; pas une ombre n'en a terni la mise en lumière.

J. S.

CHRONIQUE THÉATRALE

Mais n'te promène donc pas toute nue! — Le Veilleur de Nuit. — Maison de Poupée. — L'Aventurier.

M. Georges Feydeau a un génie comique irrésistible. *Feu la Mère de Madame*, *On purge Bébé*, et l'extraordinaire folie que l'on joue en ce moment à l'Olympia sont des modèles du vaudeville gaulois, rabelaisien, qui va aux extrêmes limites de la drôlerie sans tomber tout à-fait dans la vulgarité ou l'obscénité. C'est gras, c'est raide, c'est excessif, ce n'est jamais immoral. Et le public le comprend bien : il s'y amuse franchement, sans petites mines hypocrites et sans cris effarouchés. Mlle Harnold, dans *Mais n'te promène donc pas toute nue !* a obtenu un grand succès. MM. Darcey et Paulet ont eu moins de verve : leurs rôles de fantoches convenaient mal à ces deux excellents comédiens.

Le *Veilleur de Nuit*, c'est une autre affaire. Faut-il regarder cette œuvrette comme une joyeuse farce, un péché de jeunesse dont sourira et rougira un peu Sacha Guitry quand il aura quelques années de plus? En ce cas, rions un bon coup et convenons que l'histoire est pimentée à souhait. Cette réhabilitation du ménage à trois n'est pas dans une musette. C'est du vitriol de derrière les fagots. Comment aller plus loin? Sacha Guitry a réuni dans cette pièce toutes les audaces possibles, toutes les immoralités, toutes les gamineries, toutes les inconvenances. C'est une gageure : elle est gagnée. Le *Veilleur de Nuit* est un succès. On grogne un peu dans la salle, mais on rit, on est désarmé.

Evidemment, s'il fallait prendre la chose au sérieux, analyser sérieusement la pièce, en discuter les idées, les théories, on n'aurait plus du tout envie de rire et l'on dirait ce que l'on est obligé de dire de tant d'œuvres théâtrales contemporaines : qu'elles travaillent sourdement, sournoisement à émanciper l'individu de tout devoir, à vider sa conscience de tout scrupule et de toute dignité. Le *Veilleur de Nuit* ne fait pas autre chose. « Quel chef-d'œuvre! » me criait à la sortie un monsieur qui, de notoriété publique, vit en tiers dans un ménage bien renté. Et voilà comment, aujourd'hui, on juge les productions de l'esprit...

M. Sacha Guitry est aussi excellent acteur que spirituel auteur. Mme Charlotte Lysès, dans un extraordinaire rôle de vieille bonne alcoolique et amoureuse, a fait une création inoubliable. M. Arquillière avait l'onction paterne de sa tête : celle de Renan.

* * *

La troupe de l'OEuvre, Lugné Poé en tête, est venue donner au Parc une bonne représentation de *Maison de Poupée*. Dans le rôle de Nora, Mlle Greta Prozor, encore qu'elle ait du mérite et un talent nerveux et souple, n'a pas fait oublier Réjane ou la Duse. Son jeu a des brusqueries et des affectations bien déplaisantes. Au même théâtre, reprise de l'*Aventurier*, la comédie dramatique d'Alfred Capus. Henry Krauss a retrouvé, dans ce rôle énergique qui lui convient si bien, son grand succès d'il y a quelques mois. On répète activement les *Liens*, la pièce puissante de Gustave Van Zype qui passera dans les derniers jours de février.

G. R.

NÉCROLOGIE

Pietro Lanciani.

Fixé en Belgique depuis trente ans, le compositeur italien Lanciani avait conquis parmi nous d'unanimes sympathies. Qui ne se souvient du succès que remporta au théâtre de la Monnaie son ballet *Pierrot Macabre*, si goûté du public que trois directions successives le maintinrent au répertoire? Engagé comme second chef d'orchestre par MM. Stoumon et Calabrési, il passa ensuite aux Galeries, puis au théâtre Molière et dirigea en second les concerts de grande symphonie au Kursaal d'Ostende. L'hiver, on le réclamait dans les villes d'eaux du midi où son habileté de chef d'orchestre était aussi appréciée que la serviabilité et la modestie de son caractère.

C'est Lanciani qui composa, on le sait, la marche de *Bruxelles-Kermesse* qui scanda de ses rythmes allègres les fameuses retraites aux lumières de l'Exposition de Bruxelles en 1897, et que l'enthousiasme populaire fit reprendre tous les soirs à l'Exposition de 1910.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, quatrième Concert Ysaye sous la direction de M. Fritz Steinbach.

Mardi 13, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, concert de Mlle Elsa Homburger et M. Marcel Laoureux.

Mercredi 14, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, concert de musique religieuse avec le concours de Mme Nordewier-Reddingius.

A la même heure, salle de l'Ecole Allemande, troisième séance du Quatuor Chaumont.

Jeudi 15, à 4 heures, au Cercle artistique, troisième matinée musicale (Musique moderne) avec le concours de MM. Bosquet, Jongen et du Quatuor Chaumont. — A 8 h. 1/2, à la Société Nouvelle, récital de M. Joan Frigola, violoniste.

Jeudi 22, à 2 h. 1/2, au Théâtre des Galeries, troisième séance du Quatuor Capet. Au programme : Haydn (nº 41), Brahms (op. 51 nº 1) et Schumann (op. 41, nº 3). — A 4 heures, première séance d'orgue (maîtres des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles), donnée par M. Jongen. — A 8 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, concert donné par l'orchestre de La Haye, sous la direction du baron van Zuylen van Nyevelt, avec le concours de Mlle Edyth Walker, cantatrice. — Même heure, à la Grande Harmonie, premier concert de la *Société Nationale des Compositeurs belges*.

Le quatrième concert de musique de chambre des Nouveaux-Concerts d'Anvers aura lieu le mardi 5 mars avec le concours du Quatuor Tchèque, de Prague.

A Paris, les auditions données sous le titre *la Musique à travers les poètes et les âges*, par Mme Bathori-Engel et M. Engel ont obtenu un si vif succès qu'à la demande d'un grand nombre d'auditeurs la série complète va en être donnée une seconde fois dans une autre salle, plus rapprochée du centre que le théâtre de l'Athénée St-Germain où eurent lieu ces intéressants concerts.

La musique de scène composée par M. Claude Debussy pour *le Mystère de saint Sébastien* de M. Gabriele d'Annunzio sera exécutée prochainement au concert à Boston et à New-York.

PETITE CHRONIQUE

La section étrangère du Salon de la *Libre Esthétique* n'offrira pas moins d'attrait que la section belge. Indépendamment de l'ensemble rétrospectif de tableaux et de dessins de Forain, elle réunira, entre autres, des œuvres de P. Bonnard, J. Drésa H. Lebasque, R. Piot (France); M. Clarenbach, W. Kukuk, W. Ophey, S. Wolff (Allemagne); K. Van Dongen (Hollande); L. Bakst (Russie); Edwin Scott (États-Unis), ainsi qu'un choix d'estampes originales en couleurs de MM. A. R. Barker, A. Hartley, N. Dawson, W. Lee Hankey, T. Austen Brown et Miss Mabel A. Royds, membres de la nouvelle *Société anglaise des artistes graveurs-imprimeurs*.

Parmi les exposants du Salon de *l'Art contemporain* qui s'ouvrira le 9 mars à Anvers figurent MM. A. Baertsoen, A. Bastien, G. Buysse, E. Claus, F. Courtens, A. Crahay, J. Delvin, L. Frédéric, G. Morren, A. Struys et P. Vloors.

Au Cercle artistique, jusqu'à mercredi prochain inclusivement, exposition des œuvres de Mlle Maria Herbays et de M. Charles Houben.

Pour faire droit à de nombreuses demandes, la durée de l'Exposition du *Livre Japonais* organisée par le Musée du Livre au Palais des Beaux-Arts, rue de la Régence, sera prolongée jusqu'au 15 février.

Le jury d'admission au Salon des Beaux-Arts de Liége (section de peinture) sera composé d'un délégué du Brabant, d'un délégué de la province d'Anvers et des deux Flandres, d'un délégué de la province de Liége et des quatre autres provinces. Ces délégués seront nommés par les exposants. Il y aura, en outre, un délégué de *l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts*, un délégué de la Ville de Liége et un délégué du gouvernement.

Pour chacune des sections de la gravure et de la sculpture, il y aura deux délégués nommés par les exposants.

Le jury de placement sera composé de trois membres choisis parmi les membres du jury d'admission.

Les bulletins d'adhésion devront parvenir au secrétariat avant le 17 mars, et le dernier délai pour la réception des œuvres au local de l'Exposition est fixé au 6 avril.

Le Cercle artistique annonce une série de conférences destinées à caractériser les divers courants intellectuels qui traversent la littérature d'aujourd'hui. Ces séances auront lieu le mercredi à 4 h. 1/2. En voici la liste complète : 14 février, M. Paul Flat, directeur de la *Revue bleue* : *la Littérature féminine contemporaine*; 21 février, M. Gabriel Mourey : *les Nouvelles attitudes du lyrisme contemporain*; 28 février, M. Ernest-Charles : *les Influences sociales*; 6 mars, M. Pierre Lasserre : *l'Influence allemande sur la littérature française;* 13 mars, M. Charles Brun : *le Régionalisme*; 20 mars, M. G. Dwelshauwers : *les Tendances de l'impressionnisme en littérature*; 27 mars, M. G. Lecomte : *le Naturalisme au théâtre et le Théâtre contemporain.*

Signalons une intéressante notice de M. Henri Liebrecht sur trois artistes belges : MM. V. Rousseau, F. Khnopff et E. Laermans, lauréats de l'Exposition de Rome, dans la livraison de janvier de *l'Expansion belge* (1), la plus élégante et la mieux illustrée des revues belges.

Le numéro de janvier de *l'Art flamand et hollandais* contient une étude d'ensemble de M. Arnold Goffin sur les Expositions d'Art ancien de Charleroi, de Malines et de Tournai. Cette étude est illustrée de reproductions des œuvres les plus intéressantes qui ont figuré à ces expositions, notamment des tableaux, des bas-reliefs, des retables sculptés appartenant à des Musées, à des églises et à des collections particulières.

Découpé dans un charmant article de M. Léon Werth, *Visites de Janvier*, publié par *Paris Journal* :

« J'aime l'indiscrétion des gens du monde. Elle réveille les meilleures et les plus jeunes de nos colères.

— Aimez-vous Cézanne?... demanda cette jeune femme, comme on demande : « Aimez-vous les crottes au chocolat?... Aimez-vous Charles Cottet?... »

Les gens du monde ne savent parler que d'art. A toute heure de la journée ou de la nuit, ils sont prêts à confesser leurs admirations et exigent que vous livriez les vôtres.

— Aimez-vous Cézanne?...

— Mais, Madame, est-ce que je vous interroge sur la thermochimie ou sur votre amant?... »

Un peintre italien, M. Sartori, travaille à un tableau qui sera, paraît-il, le plus grand du monde. C'est une immense toile destinée à la décoration du Parlement, à Rome. Haute de 4 mètres, elle mesurera 125 mètres de largeur. Cent quatre-vingt-cinq personnages, groupés en vue d'évoquer les scènes principales de l'affranchissement de l'Italie, y seront représentés.

Souhaitons que la valeur de l'œuvre réponde à ses dimensions.

L'Œuvre Régionaliste Française va redoubler d'efforts pour réunir autour d'elle tous les amis du sol et des monuments de France. Ses membres s'unissent afin d'étudier, de défendre les richesses nationales (châteaux, églises, demeures anciennes curieuses), de protéger les beaux sites du pays, etc. Elle arrive à ses fins en publiant un grand nombre d'ouvrages documentaires, de l'humble plaquette au gros livre de luxe, de la monographie précise à la notation très littéraire. Elle prie ses amis de s'adresser à elle dès qu'ils voudront entreprendre n'importe lequel de ces travaux régionalistes, signaler une curiosité locale ou protester contre une mutilation du patrimoine esthétique de la nation.

S'adresser pour toutes demandes de renseignements à M. M.-C. Poinsot, 15 rue Vauquelin, Paris.

On nous écrit de Boston :

Pelléas et Mélisande vient de triompher au Boston Opéra house. Magnifique interprétation par Mme Georgette Leblanc et M. Riddez; orchestre admirable sous la direction de M. André Caplet. Décors et mise en scène très soignés. Grand succès pour l'œuvre et pour l'actif directeur, M. Henry Russell.

(1) Revue mensuelle illustrée. Bruxelles, 4 rue de Berlaimont.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

TRÉSOR DE L'ART BELGE
AU XVIIe SIÈCLE
Mémorial de l'Exposition d'Art ancien
à Bruxelles en 1910.

Publié sous la direction du Comité
avec la collaboration de :

MM. le Baron Descamps, le Baron Kervyn de Lettenhove, Fierens-Gevaert, Ch.-Léon Cardon, P. Buschmann, le Dr G. Glück, le Dr G. de Terey, Paul Lambotte, H. Rousseau, Paul Vitry, E. W. Moes, Jules Guiffrey, R. Van Bastelaer, Cyr. Van Overbergh, De Ridder, le général Comte de t' Serclaes, Cuvelier, Joseph Destrée, L. Gilmont, l'Abbé F. Crooy et A. Roersch.

L'ouvrage paraît en 10 fascicules et formera deux beaux et forts volumes in-4°, de 400 à 500 pages de texte et d'environ 180 planches hors texte, en héliograe vure et en héliotypie, le tout imprimé sur papier d-Hollande à la cuve.

Tirage limité à 500 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET : 200 FR.

Il sera tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, numérotés et nominatifs. Prix : 400 francs.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, **1 fr. 50.**

Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, **20** francs par an. / France et Belgique, **15** francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**

PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes.

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : **20** *francs; Étranger :* **25** *francs.*
Le numéro : France, **1** *fr.* **75**; *Étranger,* **2** *fr.* **25.**

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : *40, Galerie du Commerce, Bruxelles.*

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50; Étranger 12 francs.

A partir du 1er Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles — Imp. Vve MONNOM, 32, rue de l'Industrie

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 7. 18 FÉVRIER 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Pour le latin (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Péché dans l'Art belge (L. MAETERLINCK). — Le XXe Salon de « Pour l'Art » (FRANZ HELLENS). — Au Cercle artistique : *MM. Niewenkamp et J. Marin* (F. H.). — Notes de Musique (CH. V.). — Pédagogie musicale : *Apprenez-nous la Musique, s. v. p.* — Nouvelles publications d'art : *Benvenuto Cellini; les Primitifs français; Manet* (F. H.). — Chronique judiciaire des Arts : *Immoralité d'un rôle; Refus de jouer; l'Enfant de l'Amour.* — Accusés de réception. — Nécrologie : *Pierre Quillard.* — Memento musical. — Petite Chronique.

POUR LE LATIN

M. Anatole France vient d'écrire une préface excellente au premier petit livre publié par la ligue des *Amis du latin*, et qui s'appelle : « Petite histoire parlementaire de la réforme de 1902 », par PIERRE LEGUAY. Non seulement ce qu'il dit est d'une immense justesse, mais encore cela résume la question comme personne ne l'avait fait jusqu'ici.

« S'il est certain, dit-il, que le français ne sort pas directement du latin classique, il n'en est pas moins vrai que les deux langues sont parentes et que la connaissance de l'une importe à la connaissance de l'autre. » Voilà réfutée en quelques mots la naïve objection qui faisait tant d'effet : le français ne sort pas directement du latin.

Mais c'est précisément pour cela. Il est impossible à un homme de culture moyenne de se rendre compte de l'évolution du français depuis l'aurore mérovingienne. Il y a eu, depuis l'époque gallo-romaine, une altération insensible, quotidienne, du latin classique. Le retrouver tel quel, sans s'occuper des intermédiaires, je trouve cela tout simplement admirable. Les érudits les plus chevronnés seuls ont le temps d'étudier les phases de la langue française. Avec l'éducation aujourd'hui menacée, un adolescent était mis en contact direct, par dessus les siècles, avec la langue mère. L'étude comparative des deux langues « leur révèle le mécanisme du langage et leur enseigne à discerner les nuances les plus fines de la pensée ». J'emprunte les heureuses expressions de M. Anatole France. C'est surprenant, en effet, à quel point une version latine un peu difficile et bien faite enseigne de choses. Mot par mot, on apprend à se méfier de l'à-peu-près, à serrer le sens, à ne se contenter que de la rigueur la plus exacte. C'est une perpétuelle vérification de sa pensée, une gymnastique extraordinaire. Il est banal de le redire, mais ceux qui professent l'opinion contraire semblent avoir besoin qu'on leur rabâche des évidences : entre deux hommes d'égale valeur à tous les autres points de vue, celui qui sait le latin parle un français plus pur et pense plus juste. A moins de génie. Mais il ne s'agit pas de génie. Lorsqu'on établit une règle, il ne faut pas s'embarrasser des exceptions.

Si les écrivains ennemis du latin étaient perspicaces et sincères, ils reconnaîtraient qu'au fond la raison de leur attitude est qu'ils se fichent du français. Qui sait si leur ignorance du latin, ou du moins, pour être plus précis, leur insensibilité au latin ne les a pas privés de cette rigueur de pensée grâce à laquelle ils sauraient s'analyser? Tout se tient.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, ils se fichent du français. Je suis un ami du latin, et hélas! trop souvent j'écris aussi mal que maint de ses ennemis. Mais je vous assure que je m'en rends compte. Je mesure, phrase à phrase, la distance qui me sépare du bon français. La paresse, la hâte, la faiblesse naturelle de l'esprit

et aussi l'oubli de la langue sacrée ici sont autant de causes d'erreur. Au moins je connais mon erreur, tandis que les adversaires du latin ne connaissent pas la leur. Ils écrivent mal avec sérénité. Sous leur plume, le terme abstrait, le verbe inexpressif, l'épithète sans relief, le mot impropre, la construction molle ou vicieuse coulent à profusion. Ils ne s'en aperçoivent pas. Ils s'imaginent même aimer la langue française : c'est d'un amour bien platonique.

Au reste la question est plus simple encore : il y a, d'un côté, les ennemis de la culture de l'esprit, de l'autre ses défenseurs. Les scientifiques, les utilitaires, les démocrates ne cachent pas leur jeu. Ils avouent carrément que l'homme n'a pas besoin de littérature. « Des faits! Des faits!... Rien que des faits! » comme dit l'immortel Thomas Gradgrins, leur type éternel. Les idéalistes, les rêveurs, les poètes disent qu'ils en veulent, que cela leur semble utile à l'équilibre humain. Il n'y a pas d'entente possible entre ces deux partis. C'est la guerre, il faut l'accepter. Aussi est-il fort pénible de voir des gens qui se disent écrivains adversaires des études latines. Ils ne se rendent pas compte que nul compromis n'est même imaginable. Le latin est la base de la culture française et la clef de notre méthode de pensée. Le frapper, c'est faire écrouler tout l'édifice.

Il ne s'agit pas d'invoquer pour le latin des excuses. Car c'est reconnaitre la légitimité du principe des études utilitaires, quitte à conserver ce vestige d'une tradition surannée. Non. Il faut proclamer sa nécessité et en défendre l'existence, très nettement, et par tous les moyens possibles. A ce seul prix, il restera. Sinon, enseigné comme un art d'agrément à quelques mandarins et à quelques maniaques, il leur en échappera à eux-mêmes l'esprit et le bienfait.

Je suis passionnément de l'avis de M. Anatole France: « Comme cette littérature (la latine) s'est beaucoup inspirée des ouvrages des Grecs, elle offre, par endroits, une image encore ressemblante de ce que l'humanité a produit de plus beau ; et puisqu'il est malheureusement inutile de songer à une restauration des études grecques en France, c'est par le latin que l'hellénisme peut pénétrer les intelligences et y inspirer le sentiment de la mesure et de l'harmonie. »

Voilà ce qu'il fallait dire. Voilà ce qu'il fallait répéter jusqu'à ce que les honnêtes gens soient tout à fait vaincus par la meute des irréfléchis et des imbéciles... à moins que, par fortune, ils ne les vainquent.

Les ennemis du latin s'imaginent (et ils veulent faire croire) que leurs adversaires, après s'être ennuyés des années à traduire Virgile ou Horace, s'enorgueillissent de la petite supériorité que les bribes de cette connaissance leur donnent sur la masse, et qu'ils veulent élever au rang de tradition une éducation qui était, par hasard, celle de leur temps. Ils sont loin de compte. Pour moi, je sais que le français est la plus belle langue du monde, mais qu'il ne le serait pas longtemps si on le coupait ainsi de sa communication vitale avec le latin.

Et je finis sur ce mot, admirable, de M. Anatole France : « Lors de la Renaissance, les humanités, instituées et mises en honneur par toute l'Europe, ont suscité un élan prodigieux de la science et de la pensée. La fin des humanités serait la mort du génie français. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Péché dans l'Art belge.

L'étude raisonnée des passions humaines, telle qu'elle se présente dans l'art réaliste de la Flandre médiévale et de la Wallonie, constitue, croyons-nous, un sujet de nature à intéresser vivement non seulement les savants folkloristes de tous les pays mais même la généralité du public.

Le temps n'est plus où l'on demandait exclusivement aux études historiques de nous renseigner sur la suite chronologique des princes régnants, ou de nous donner la nomenclature sèche des batailles perdues ou gagnées ; ce qui nous intéresse davantage aujourd'hui c'est une reconstitution aussi vivante que possible de nos civilisations abolies et surtout l'étude non fardée des passions de l'homme.

Comment nos ancêtres vivaient-ils? Quels étaient leurs péchés! Quels étaient leurs vices? Quels étaient leurs préjugés, leurs croyances à la sorcellerie et à l'enfer? Quelles idées se faisaient-ils de la majesté divine et du démon, le père de tous les péchés.

L'image des vices et celle de leur punition exemplaire en enfer fut de tout temps un sujet favori dans l'art primitif de tous les pays, et son évolution dans l'esthétique flamande est d'autant plus intéressante à étudier que la civilisation des grands pays voisins s'y reflèta de la façon la plus inattendue.

Comme le sol de la Belgique est formé des alluvions de fleuves venant de France et d'Allemagne, sa culture, dit M. Pirenne, est une sorte de syncrétisme, où l'on retrouve mêlés l'un à l'autre et modifiés l'un par l'autre les génies des deux races.

« Sollicitée de toutes parts, la Belgique a été largement accueillante. Elle est ouverte comme ses frontières, et l'on retrouve chez elle, à ses belles époques, le riche et harmonieux assemblage des meilleurs éléments de la civilisation franco-allemande. C'est dans cette admirable réceptivité que réside son originalité; c'est par quoi elle a rendu à l'Europe de signalés services et c'est à quoi elle doit d'avoir possédé, sans sacrifier l'individualité des deux races dont elle est faite, une vie nationale commune ».

L'éminent historien belge ajoute d'autre part : « Il faut considérer ce pays, divisé ethnographiquement entre la race romane (ou wallonne) et la race germanique (ou flamande), comme un microcosme de l'Europe occidentale... et les bassins de l'Escaut et la Meuse n'ont pas seulement servi de champs de bataille à l'Europe, mais c'est par la Belgique que s'est effectué le commerce des idées entre le monde latin et le monde germanique, qui se touchent sur son territoire ».

Ce qui est vrai au point de vue de son histoire et de ses mœurs est vrai aussi au point de vue de son art. D'abord tributaires des

grands pays voisins, ce n'est qu'au XIVe siècle que les artistes flamands commencèrent à manifester leur originalité. Mais si nous les voyons se transformer et progresser, c'est grâce surtout au centre d'art qu'était alors Paris, où les nombreux artistes venus de Flandre furent toujours appréciés et choyés par les plus grands princes mécènes français.

C'est dans ce milieu fécond que se développèrent nombre de miniaturistes franco-flamands, dont M. F. de Mely a retrouvé, comme par miracle, bien des noms ignorés jusqu'ici. Ils rompent avec les traditions, « ils crèvent la toile du fond », comme le dit d'une façon si pittoresque le comte Durrieu, et animent leurs sites urbains ou champêtres de scènes vivantes et réalistes reconstituant toute la vie populaire d'autrefois.

De prestigieux enlumineurs, tels que les frères de Limbourg; des peintres tels que les van Eyck, qui, les premiers, révolutionnèrent si profondément la peinture primitive, virent le jour dans une même région (le Limbourg), c'est-à-dire aux confins du pays flamand, français et allemand, montrant une fois de plus l'heureux résultat de ces mélanges de race dont bénéficient les pays frontière comme la Belgique.

Et dans leurs œuvres savantes comme art, mais naïves comme observation, nous voyons régner et se développer l'illustration contemporaine de toutes les passions humaines, le cycle répréhensible de tous les péchés.

Dès les premiers bégaiements de l'art franco-belge, les images du démon et du péché prirent une place prépondérante. On reconnaît les monstres et les guivres de l'enfer dans les décorations des fibules et des boucles de ceintures des époques franques ou barbares, comme dans les sculptures et les manuscrits les plus primitifs.

Mais c'est surtout dans les peintures appartenant aux écoles des van Eyck et des van der Weyden que l'histoire du péché peut être le mieux étudiée. Les divers épisodes de la *Passion du Christ*, les martyres des saints et des saintes sont des occasions propices pour nous montrer, pris sur le vif, la colère, la rage ou la luxure des princes médiévaux, la cruauté raffinée de leurs bourreaux, la constance de leurs victimes, la froide indifférence des juges, ainsi que la curiosité malsaine des spectateurs.

A côté de ces images réalistes, où nous voyons revivre les horreurs des répressions judiciaires, médiévales, le *Jugement dernier*, les représentations du *Paradis* et de l'*Enfer*, si fréquentes chez nos grands primitifs, nous apprennent à connaître l'idée qu'on se faisait de la majesté divine et de sa justice, ainsi que du séjour des bienheureux, ou de celui des maudits.

L'enfer avec ses innombrables damnés, le pèsement des âmes, les tortures des réprouvés, fourmille surtout d'épisodes des plus précieux pour reconstituer l'histoire du péché et des idées morales ayant cours au moyen âge.

Après cette époque, le côté anecdotique, les scènes profanes ou diaboliques qui se juxtaposent dans les interprétations des sujets religieux, prennent une importance de plus en plus grande. Elle correspond d'ailleurs avec la vogue grandissante des diableries et du grotesque dans les mystères en Flandre, en France ou en Allemagne.

L'image du Péché et des Vices est représentée, non seulement en peinture et en sculpture sur les murs des églises et des monastères, mais on la voit choisie comme un sujet favori pour les tapisseries qui ornent les demeures des grands. Le Péché puni apparaît encore dans les nombreuses *danses macabres*, dont la vogue fut si grande dans tous les pays vers l'époque de la Renaissance.

Les cauchemars peints de Jérôme Bosch et l'œuvre moralisatrice de Pierre Brueghel le Vieux, dont on connaît la série inoubliable des *Vertus* et des *Vices*, nous montrent l'apogée de ce genre qui se continuera par les scènes de cabarets et les kermesses des petits maîtres néerlandais, et les épisodes galants ou grivois des peintres-graveurs franco-flamands du XVIIIe siècle, pour aboutir à nos grands caricaturistes anglais, français et allemands du XIXe siècle.

L. MAETERLINCK

Le XXe Salon de « Pour l'Art ».

Le cercle *Pour l'Art* fête cette année son vingtième anniversaire; il le fait dignement par une exposition choisie, d'un réel intérêt, que les organisateurs semblent avoir entourée de soins tout spéciaux. Aucune révélation inattendue ne s'y manifeste, il est vrai; mais, à côté de ceux qui se répètent, qui piétinent sur place, et ils sont généralement le grand nombre, on trouve dans ce vingtième Salon quelques talents robustes, quelques chercheurs intrépides, qui ne se lassent pas de chercher à leur art de nouvelles sources d'inspiration, et dont l'évolution apparaît féconde et volontaire.

Cela dit surtout pour l'art d'une si merveilleuse souplesse de Victor Rousseau. Peu d'artistes belges se montrent aussi aisément inspirés que le sculpteur des *Sœurs de l'illusion* et de tant d'œuvres de claire et limpide beauté. Chez lui, nulle trace d'effort, nulle hésitation apparente, mais une constante et sereine fécondité de travail qui fait que toutes les œuvres échappées à son ciseau apparaissent comme jaillies par miracle, dans leur perfection. L'artiste semble n'y avoir laissé d'autre trace de lui-même que cette sorte de joie qui auréole l'œuvre. Très vivant, humain dans le sens le plus large du mot, son art nous transporte cependant au-dessus de la réalité, en une atmosphère idéale et lumineuse. Rousseau est de la grande race des créateurs. Chacune de ses œuvres atteste chez lui un renouvellement de puissance. Son groupe *Fécondité*, qu'on peut voir ici, est d'une noble conception et d'une magistrale facture. L'idée en est haute, mais comme l'artiste a su l'exprimer avec une exquise et touchante simplicité! Qu'on est loin de l'allégorie emphatique qui alourdit généralement ces compositions! Les figures de Rousseau sont d'une vie claire et aisée; l'artiste les a groupées sans aucune recherche, comme elles se présentent, idéalisant seulement leurs attitudes et les douant d'une vie intérieure intense et pure. Pures merveilles aussi de grâce et de souplesse harmonieuse, ces figures animées par l'ivresse contenue de la danse, ou cette femme au repos, à la silhouette songeuse. Et ce buste de jeune fille, d'une pureté délicieuse dans sa nudité fraîche et calme.

Les expositions du cercle *Pour l'Art* semblent avoir toujours marqué une prédilection pour les œuvres d'un sentiment élevé. Rares y étaient les œuvres inspirées par une vision réaliste et brutale. Cette année, Fabry domine avec un ensemble de panneaux décoratifs d'une grande et tranquille beauté. Art très humain aussi, celui-là, dans un domaine où l'on tombe trop souvent dans le convenu, l'ampoulé, le faux idéal. Les héros de Fabry tiennent bien à la terre: néanmoins tout dans son art est élevé et d'une grande et large poésie.

A côté de lui viennent se grouper Ciamberlani, avec ses

Pêcheurs, Pr. Colmant, Langaskens. N'est-ce pas aussi de la peinture décorative, dans le sens large et élevé du mot, que les paysages hiératiques et pieusement exécutés de Valérius De Saedelew, ces larges toiles d'un sentiment recueilli et grave, et les belles pages stylisées de H. Ottevaere, *Temple de Neptune*, *Soir à Pœstum*, et les tableaux d'une heureuse composition de Paul Artot, de Binard, de Baes? Le beau tableau de A. Oleffe, *Printemps*, semble lui-même participer de cette allure harmonieuse qui domine dans la plupart des œuvres exposées à ce Salon. On en peut dire autant pour la sculpture. *Les Fiançailles* de Braecke, le groupe remarquable de d'Haveloose et sa *Salomé* très saisissante, le *Taureau* superbe et la *Tête de l'abondance* de Lagae, les danseuses légères et gracieuses de Ph. Wolfers, tout cela n'est-il pas fort éloigné de ce réalisme un peu faux ou trop brutal de la plupart des œuvres qui encombrent les Salons? On ne peut que se réjouir de cette tendance qui groupe les artistes du cercle *Pour l'Art*.

FRANZ HELLENS

AU CERCLE ARTISTIQUE

MM. Niewenkamp et J. Marin.

Les salles du Cercle groupent deux intéressants ensembles de sculpures, de dessins et d'eaux-fortes.

Dans la grande salle, M. Niewenkamp — un nom à retenir — a réuni une exposition extrêmement curieuse de dessins, gravures, bois et même d'ouvrages typographiés dont il est à la fois l'imprimeur et l'illustrateur. Artiste d'un métier accompli, robuste, son dessin est sûr, sans recherche, très simplifié, mais dans cette simplicité quelle force, quelle adresse, quelle grandeur! Certaines planches gravées font penser au métier d'un Dürer; elles en ont l'allure élevée et grandiose, la fermeté; mais il y a chez l'artiste un élément bien personnel : c'est, malgré la maîtrise calme du métier, l'imprévu qu'il sait mettre dans son dessin, le tout un peu étrange, spirituel, gracieux même de la ligne. Il y a des pages d'une originalité superbe parmi celles qu'il a rapportées des Indes, où l'artiste voyagea longtemps en explorateur audacieux et avisé. Le souvenir de Van Gogh est peu là-dedans, mais très peu; chez Niewenkamp, la préoccupation du style, visiblement, est dominante. Il y atteint presque toujours, sans effort. Cette exposition sera pour plusieurs une véritable révélation, et nous nous plaisons, pour notre part, à saluer en M. Niewenkamp une originale et belle physionomie artistique.

Dans l'autre salle, on se plaît à trouver une belle série de sculptures et d'un artiste bien doué, après la grêle de peinture qui s'est abbatue jusqu'ici sur le Cercle. L'œuvre de M. J. Marin, quoique inégale, est intéressante par bien des côtés.

L'exécution en est vigoureuse, pleine de santé; la forme est aisée, d'une ligne gracieuse et souple, comme dans le *Bain*, ou d'une belle allure plantureuse et nourrie, comme dans les *Ames Sœurs*. Le souvenir de Dillens plane un peu sur tout cela, il est vrai, mais on peut néanmoins voir se dessiner dans l'œuvre de M. Marin une originalité qui ne tardera pas, sans doute, à se révéler pleinement.

F. H.

NOTES DE MUSIQUE

A cette époque de l'année, les concerts et récitals se succèdent avec une telle rapidité qu'il est humainement impossible de les suivre tous, si intéressants qu'ils soient.

Le 10 février, c'était M. Louis Lavoye, professeur au Conservatoire de Liége, qui donnait un récital de piano à la Salle Erard, et dont le programme, empreint d'un rare esprit d'indépendance, était déjà à lui seul de nature à attirer la sympathie. Nous n'avons pu, malheureusement, assister à cette séance, mais les échos que nous en avons recueillis de diverses parts nous ont amené à la conviction que M. Lavoye est un artiste d'élite, dont la technique et les interprétations sont marquées au coin d'un sérieux et d'une conviction hors pair. Citons, parmi les morceaux inscrits à son programme, la Sonate op. 110 de Beethoven, *Prélude*, *Aria et Finale* de César Franck, *Ondine*, de M. Ravel (d'après *Gaspard de la Nuit*, d'Al. Bertrand), *Baigneuses au soleil*, de M. de Séverac, etc.

Lundi, Mlle Biermé faisait au Cercle *l'Émulation* une conférence sur Liszt, illustrée d'exécutions musicales par l'excellent pianiste Laoureux. Ce dernier donnait le lendemain à la Salle Nouvelle un concert avec la charmante cantatrice suisse, Mlle Homburger, artiste si consciencieuse, si avide de s'instruire et d'étendre son répertoire au delà de la banalité habituelle. M. Laoureux joua du Bach et du Brahms; Mlle Homburger chanta des airs et des lieder de Haendel, Rameau, Brahms, Grieg et R. Strauss.

Mercredi, c'était le tour du vaillant Quatuor Chaumont, toujours si large et si hardi en ses initiatives. A des quatuors de Haydn et du Beethoven de la première époque s'opposait, pour finir la séance, le délicieux quatuor de M. Debussy.

Au Cercle artistique se poursuivent avec succès les matinées organisées à l'intention spéciale des jeunes gens (fils et filles des membres du Cercle). Celle de jeudi était consacrée à la musique moderne. Au programme : le quintette pour clarinette et cordes de Brahms, le deuxième choral d'orgue de César Franck et le Concert pour piano, violon et double quatuor à cordes de Chausson. MM. Bosquet, Chaumont, Jongen, Jourdain, Morisseaux, Rogister et Dambois assumaient l'exécution de ces diverses œuvres; c'est dire qu'elles avaient été mises en bonnes mains.

CH. V.

PÉDAGOGIE MUSICALE

Apprenez-nous la Musique s. v. p. Préliminaires de la musique en cinq leçons, par Z'LICA. — Bruxelles. Prix : 6 francs.

Enseigner en amusant, telle pourrait être la devise de Z'lica. Le dernier album publié par ce professeur avisé développe, sous une forme plaisante, l'exposé des principaux signes musicaux : valeurs des notes, silences, clés, altérations, mesures, dont l'étude est facilitée aux enfants par de joyeuses illustrations en couleurs dans lesquelles Noval, le collaborateur de Z'lica, a dépensé autant de verve que d'imagination. Rien n'est omis dans ce petit ouvrage de ce qui est essentiel. *Apprenez-nous la Musique s. v. p.* est appelé au succès qu'ont obtenu les albums précédents de l'auteur : *Nous sommes pianistes* et *Lisons nos gammes sans lunettes*. Et comme eux, il fera le bonheur des enfants qu'un sort parfois cruel rive dès leur plus jeune âge sur un tabouret de piano.

Nouvelles publications d'art.

Benvenuto Cellini, par HENRI FOCILLON. — **Les Primitifs français**, par L. DIMIER. — **Manet**, par LOUIS HOURTICQ.

Le *Benvenuto Cellini* (1) de M. Henri Focillon est un livre charmant, qui chante et décrit à la fois l'œuvre exquise, poétique et fine du ciseleur du *Persée*. « Les images les plus rares et les plus belles font cortège à la mémoire de Benvenuto Cellini. L'orfèvre florentin semble drapé dans les plis magnifiques d'une légende, et cette légende est la vérité. Une vie éclatante, héroïque, somptueuse, tout le luxe de la fleur humaine, librement épanouie en plein soleil, une frénésie de jouissances sublimes ou vulgaires, mille aventures de roman picaresque surgies à des coins de rue et dans des cours d'hôtellerie, le caprice fécond d'une humeur qui se passionne pour tout objet, tels sont les souvenirs qu'il a laissés dans la mémoire des hommes, à

(1) HENRI FOCILLON. *Benvenuto Cellini. Collection des Grands Artistes*. Paris, H. Laurens.

travers les siècles. » Ainsi débute l'étude de M. Focillon. La méthode critique de l'auteur est large, littéraire et intéressante. Elle fait aimer l'artiste en faisant mieux connaître l'homme.

***

L'ouvrage de M. L. Dimier sur les *Primitifs français* (1) est intéressant par la thèse nouvelle qu'il y soutient, absolument opposée à celle de M. Bouchot. Contrairement à ce qu'écrivait celui-ci, M. Dimier affirme — et avec raison à notre avis — que « le nom de Primitifs français doit être regardé comme le nom d'une période, d'un chapitre ouvert à des faits de divers genres, plutôt que comme celui d'une production ». En effet, les Primitifs français ne forment pas une école. L'auteur appuie sa thèse sur des arguments nouveaux, posés et fondés sur une critique attentive des sources. Il est intéressant de voir comment il développe ces idées. Vingt-quatre planches, judicieusement choisies, illustrent cette originale et curieuse étude.

***

Parmi les flots d'études consacrées, dans différentes collections, à des peintres, dessinateurs et sculpteurs de toutes les époques et de toutes les écoles, celles qui composent la série de *l'Art de notre temps* sont particulièrement dignes d'intérêt. Alors que la plupart des publications à bas prix n'ont vraiment d'artistique que le sujet qu'elles traitent, voici une série d'ouvrages édités avec le goût le plus parfait, d'une typographie irréprochable, soigneusement illustrés, vrais petits chefs-d'œuvre de composition. *Daumier*, *Daubigny*, *Courbet*, entre autres, ont paru jusqu'ici; voici que vient de sortir de presse une monographie de *Manet* (2) par M. Hourticq, digne des précédentes, et remarquable à plus d'un point de vue.

Ce livre vient à son heure au moment où s'installent au Louvre trois nouveaux tableaux du peintre d'*Olympia*, légués par le comte de Camondo. Le nouveau volume publié par la Librairie Générale des Beaux-Arts, et signé du nom autorisé de M. Hourticq, permet de se faire une opinion solide et raisonnable de l'admirable peintre dont les toiles provoquèrent des discussions, voire un scandale, et qui, aujourd'hui encore, sont contestées par certains.

Le livre de M. Hourticq, agréablement écrit et très informé, ne peut que rendre de précieux services aux écrivains qui ont entrepris l'étude du mouvement impressionniste en France et à tous ceux qui s'intéressent aux grandes manifestations de l'art contemporain.

F. H.

(1) L. Dimier. *Les Primitifs français*. Id.

(2) L. Hourticq. *Manet*. Paris. Librairie centrale des Beaux-Arts.

Chronique judiciaire des Arts.

Immoralité d'un rôle. — Refus de jouer. « L'Enfant de l'Amour ».

Un artiste peut refuser de jouer un rôle de son emploi lorsque ce rôle est celui d'un personnage abject qu'il lui répugne d'incarner. Mais la légitimité de ce refus est laissée à l'appréciation du tribunal. Celui-ci vient de condamner M. Signoret, l'un des meilleurs comédiens formés à l'école d'Antoine, à payer le dédit contractuel (30,000 francs) pour avoir rendu à M. Henry Bataille le rôle qui lui avait été attribué dans l'*Enfant de l'amour* et avoir déclaré aux directeurs de la Porte-Saint-Martin, MM. Hertz et Coquelin, qu'il rompait les engagements qui le liaient à eux.

« Attendu, décida le tribunal civil de la Seine la semaine dernière, que si on peut relever dans les quelques scènes du 1er acte, où l'on rencontre le rôle épisodique de Lorédan, une grossièreté d'expression et des plaisanteries équivoques, il faut reconnaître néanmoins que le dialogue, les jeux de scène, la mimique imposés à l'acteur ne paraissent pas établir d'une façon absolument certaine que l'auteur ait entendu représenter le personnage abject que Signoret aurait été fondé à refuser de jouer;

Qu'au surplus, en admettant que si Signoret eût été fondé à refuser de jouer le rôle qui lui avait été attribué, il devait en tous cas se tenir à la disposition de ses directeurs pour le temps qui restait à courir de son engagement.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poésie. — *Petites choses*, poésies et contes, par Fernand Bernard. Paris-Bruxelles, éd. de l'*Association des Écrivains belges*. — *La Pluie au printemps*, par Albert-Jean. Préface d'Ad. Van Bever. Paris. Georges Crès et Cie.

Roman. — *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au Pays de Flandres et ailleurs*, par Charles De Coster, avec préface de Camille Lemonnier. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Dans l'Ombre du Cœur*, par Joseph Brydon. Paris, Eugène Figuière et Cie. — *Les Frontières du Cœur*, par Victor Margueritte. Paris, Eugène Fasquelle.

Critique. — *Bizet*, par H. Gauthier-Villars (Coll. des *Musiciens célèbres*.) Paris, H Laurens. — *Idées et Commentaires*, par J.-Joachim Nin. Paris, Librairie Fischbacher. — *Exécution secrète d'un peintre par ses confrères*, documents publiés par André Rouveyre. Paris. *Mercure de France*. — *Uber das Geistige in der Kunst*, par Kandinsky. Illustré de 4 planches hors texte et de 10 bois originaux. Munich, R. Piper et Cie — *Ida Isori und ihre Kunst des Bel-Canto*, par le Dr R. Batka. Vienne, H. Heller et Cie.

Théatre. — *Vindex*, drame social, en vers (cinq actes, huit tableaux), par Étienne Bellot. Paris, E. Figuière et Cie. — *Théâtre de Paul Claudel* (première série), IIIe volume. *La Jeune fille Violaine*; *l'Échange*. Paris, *Mercure de France*.

Musique. — *Sept pièces enfantines* pour piano, par P. Le Flem. Paris, *Édition mutuelle*. — Deux chansons avec accompagnement de piano par Victor Buffin (poèmes de Jean Dominique). 1. *L'amour que j'ai pour toi...* 2. *Au long des sables clairs*. Bruxelles, Breitkopf et Härtel. — *L'Almanach aux images*, huit pièces pour piano d'après des poèmes de Tristan Klingsor, par Gabriel Grovlez. Londres, Augener Ltd. — *Soirs paisibles* (René Lyr), quatre mélodies par Urbain Stavelot, Électrogravure Dogilbert, Bruxelles. — *Trois poèmes* (René Lyr), musique de Harold Bridgman. Bruxelles, Imp. nationale de Musique. — *Sonate* en *fa* dièze mineur pour piano et violon (op. 12), par Joseph Lefébure. Paris, Société coopérative des Compositeurs de musique (42 rue de Maubeuge). — *Sonate* en *ré* majeur pour piano et violon (op. 14) par Joseph Lefébure. Paris, idem. — Deux mélodies (composées en 1898) par Joseph Lefébure. Paris, idem. — Quatuor en *si* bém. maj. pour deux violons, alto et violoncelle, par P. Bretagne. Paris, *Édition mutuelle*. — Sonate en *mi* mineur pour violon et piano, par René de Castéra. Paris, idem. — *Cerdaña*, études pittoresques pour le piano, par D. de Sévérac. Paris, *Édition mutuelle*. — *En Vacances*, petites pièces romantiques pour piano, par D. de Sévérac. Premier recueil : *Au Château et dans le Parc*, précédé d'une *Invocation à Schumann*. Paris, Rouart, Lerolle et Cie.

NÉCROLOGIE

Pierre Quillard.

Nous avons appris avec un profond regret la mort du poète Pierre Quillard, qui vient de succomber à Paris dans sa quarante-huitième année. L'auteur de *la Fille aux mains coupées* et de *la Gloire du Verbe* était, en même temps qu'un écrivain de haute culture, un caractère fortement trempé qui combattit passionnément pour la justice, convaincu qu'un homme de lettres n'a pas le droit de rester étranger aux conflits qui agitent l'humanité.

Notre collaborateur M. André Fontainas résumera ici, la semaine prochaine, la carrière littéraire de ce probe et noble artiste.

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui dimanche 18 février, à 10 heures du matin, l'*Association des Chanteurs de St-Boniface* interprétera à l'Eglise St-Boniface la messe à 4 voix de P. Piel, l'*Ecce Sacerdos* de Vittoria et des pièces de plain-chant.

Lundi 19, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, audition du Quatuor Rosé. Au programme : Schubert (œuvre posthume); Brahms (op. 51, n° 1); Beethoven (op. 18, n° 3).

Jeudi 22, à 2 h. 1/2, au Théâtre des Galeries, troisième séance du Quatuor Capet. Au programme : Haydn (n° 41), Brahms (op. 51 n° 1) et Schumann (op. 41, n° 3). — A 4 heures, première séance d'orgue (maîtres des XVI^e, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles), donnée par M. Jongen. — A 8 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, concert donné par l'orchestre de La Haye sous la direction du baron van Zuylen van Nyevelt, avec le concours de M^lle Maude Fay, cantatrice. — Même heure, à la Grande Harmonie, premier concert de la *Société Nationale des Compositeurs belges* avec le concours de M^me Wybauw-Detilleux et de MM. Crickboom, Henusse, Brosa, Jadot et Lyon.

Vendredi 23, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M^me Ilona Durigo, cantatrice, et M. Joska Szigeti, violoniste.

Samedi 24, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert de M^me Riss-Arbeau, pianiste, et de M. L. Durosoir, violoniste.

Dimanche 25, à 2 heures, troisième concert du Conservatoire. Au programme : symphonie *Jupiter* (Mozart); premier concerto Brandebourgeois et concerto en *ut* pour deux pianos (J.-S. Bach); Symphonie n° 3 (Schumann). Solistes : MM. De Greef, Gurickx, Thomson, Mahy, Delatte. Répétitions générales jeudi 22 et vendredi 23, à 2 h., cette dernière pour les abonnés.

Mardi 27, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, recital Chopin par Miss Gladys Mayne.

Mercredi 28, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, quatrième séance du Quatuor Zimmer (audition intégrale des quatuors de Beethoven). Au programme : quatuors op. 18, n° 6 (VI^e), op. 132 (XV^e), op. 59, n° 1 (VII^e).

Jeudi 29, à 2 h. 1/2, au Théâtre des Galeries, quatrième séance du Quatuor Capet. Au programme : quatuors de Beethoven op. 127 (XII^e), op. 135 (XVI^e) et op. 131 (XIV^e). — A 4 h., deuxième séance d'orgue (maîtres des XVI^e, XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles), par M. Jongen. — A 8 h. 1/2, Salle Mercelis, représentation de gala au bénéfice de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers (tableaux vivants et musique) sous la direction de MM. F. Khnopff et E. Closson : *Les Cours du XIX^e siècle* d'après Richter, Thomas, Winterhalter, etc. Ce spectacle sera répété le 2 mars à 8 h. 1/2 et le 3 mars à 3 h.

PETITE CHRONIQUE

Répondant avec empressement à une requête que lui présenta l'*Association des Écrivains belges*, le ministre des Sciences et des Arts vient d'instituer une commission chargée de rechercher les moyens de développer et d'encourager la littérature dramatique. Cette commission est composée de MM. Edmond Picard, président; G. Doutrepont, Iwan Gilkin, G. Rency, G. Van Zype, membres; A.-Th. Rouvez, secrétaire.

Une première réunion de la commission a eu lieu jeudi dernier. Voilà qui tranche sur les habituelles lenteurs administratives.

Plusieurs des principaux collectionneurs de Paris, et notamment MM. Alfred Beurdeley, Lucien Henraux, Edouard Copper, etc., ont accepté avec empressement de collaborer à la rétrospective de Forain organisée par la *Libre Esthétique*. Celle-ci montrera l'artiste à la fois comme peintre, aquarelliste, dessinateur et graveur dans les divers domaines où il s'est spécialisé : scènes de courses, scènes d'audiences, scènes de coulisses, scènes religieuses.

Au Cercle artistique, du 15 au 25 février, exposition des œuvres de M. W.-O.-J. Nieuwenkamp.

Un organisme nouveau, *les Arts de l'Extrême-Orient*, section spéciale des Sociétés d'études Sino-Belge et Belgo-Japonaise, vient d'être constitué à Bruxelles sous la présidence d'honneur des ministres du Japon et de la Chine et la présidence effective de M. R. Warocqué, questeur de la Chambre des représentants.

L'Association, dont le siège est 140 rue Royale, groupe les collectionneurs et connaisseurs spécialisés dans l'une ou l'autre branche des arts de l'Extrême-Orient. Elle se propose par des conférences, des expositions, des visites de collections, des publications, traductions, reproductions, etc., de propager le goût des objets d'art de l'Extrême-Orient et de développer les études qui s'y rattachent.

Les adhésions (cotisation 20 fr. par an) sont reçues au local par M. René Greiner, secrétaire.

La petite *Salomé*, nue, agenouillée devant le plat où est déposée la tête de Jean-Baptiste, de M. Marnix d'Haveloose, qui fut tant admirée à l'ouverture du Salon *Pour l'Art* vient, dit *la Chronique*, d'être acquise par le Musée communal d'Ixelles, qu'il faut féliciter de cette acquisition.

Le même musée a acheté un paysage de M. René Viandier, *Soir dans la Forêt de Soignes*, exposé au cercle *Pour l'Art* l'an dernier.

S'Arka, légende mimo-symphonique en un acte de M. Franz Thys, chorégraphie de M. Ambrosiny, musique de M. Joseph Jongen, passera à la fin du mois au théâtre de la Monnaie. L'œuvre fera partie, avec *Déjanire*, du spectacle donné le 5 mars au profit de la Société française de Bienfaisance.

En voici la distribution : S'Arka, M^lle J. Cerny; Laduleska, M^lle Ghione; le chasseur, M^lle J. Legrand; Myrtys, M^lle Verdoot; Nydié, M^lle Jamet.

Edenia, le drame lyrique de MM. Camille Lemonnier et Léon Du Bois, passera au théâtre Lyrique d'Anvers du 29 février au 3 mars. Les auteurs ont présidé aux répétitions de l'œuvre, qui paraît appelée à un grand succès.

L'Entr'aide organise cet hiver une fête au profit des Œuvres de la Soupe scolaire des Ecoles communales de l'agglomération bruxelloise.

L'accueil si sympathique que l'initiative du comité de *l'Entr'aide* a rencontré l'an dernier lui a permis d'assister efficacement l'Ecole belge d'Infirmières diplômées. Le comité espère que cette fois encore le public voudra bien contribuer à lui faciliter sa tâche en lui apportant son concours.

La fête aura lieu les 2 et 3 mars prochain au Palais des Arts, 42 rue des Palais. Le 2 mars, à 7 h. 1/2, dîners par petites tables. A 10 heures, représentations d'amateurs : pantomime, comédie, danse, sauterie. Prix d'entrée (dîner compris), 20 francs. — Le 3 mars, à 2 h. 1/2, représentation d'amateurs : pantomime, comédie, danse, sauterie d'enfants. Prix d'entrée : 5 fr.; enfants : 3 fr. Les tables doivent être retenues d'avance. — Tél. 5395.

M. Hector Fleischmann fera le lundi 4 mars prochain, à 8 h. 1/2, dans la Salle de la Madeleine, une conférence sur *Victor Hugo, Waterloo et Napoléon*. Cette conférence, dont la recette sera affectée au Monument Victor Hugo à Waterloo, sera accompagnée de projections lumineuses absolument inédites et de récitations poétiques et musicales par M^me L. Mouret, de l'Odéon, MM. M.-L. Desplanques, du Théâtre Sarah Bernhardt et R. Fonzio, de la Monnaie. Les agences Dechenne et Rossel, ainsi que les principaux libraires et éditeurs de musique, sont chargés de la vente des billets.

Rendant compte du dernier Concert Ysaye, le critique musical de *la Chronique* déplore qu'on n'entende jamais à ces concerts M^lle Blanche Selva, « la plus parfaite interprète de la musique française contemporaine ».

Et il ajoute avec une mélancolie que nous partageons : « Musique française contemporaine! Cela faisait partie du programme des concerts Ysaye quand ils furent fondés. Mais depuis le Festival Beethoven, ils semblent atteints d'une « germanite » aiguë. Chefs d'orchestre, compositeurs, solistes, tout vient d'outre-Rhin. Bien entendu, il n'est pas question de contester leur valeur. Mais, que diable! le public aime la variété, et il a raison. C'était le moment ou jamais d'offrir aux auditeurs des concerts Beethoven une « saison française ». Toutes les œuvres de Debussy, Vincent d'Indy, Duparc, Chausson, etc., qui paraissaient révolutionnaires il y a une décade ou deux, auraient dû être exécutées cette

année. Le public a fait son éducation. Ce qu'il repoussait jadis, il l'accueille avec joie aujourd'hui. Qu'on se rappelle l'agréable surprise de ceux qui entendirent la saison dernière (pour la première fois !) *Saugefeurie* de Vincent d'Indy !

Que sont devenus les enthousiasmes d'antan? Les concerts Ysaye failliraient-ils à leur mission? L'apôtre Eugène Ysaye aurait-il perdu la foi? ».

Souhaitons que l'appel justifié de notre confrère soit entendu.

De Paris :

Au prochain spectacle de l'OEuvre, dont la répétition générale aura lieu demain en matinée au Théâtre Antoine, est inscrite une très curieuse tragédie de M. Gabriel Soulages, *Ce Bougre d'original*. Le programme sera complété par *Futile*, un acte de M. F. Bernouard, et *la Visionnaire*, deux actes de M. J.-J. Renaud.

Le monument à Beethoven de M. José de Charmoy, dont on a pu voir un fragment au dernier Salon d'Automne, a décidément une mauvaise presse. La revue *les Amis de Paris* lui décoche cette apostrophe dépouillée d'aménité : « C'est un défi au bon sens de la population ! On n'a pas voulu, avec raison, de cet horrible monument pour le Bois de Boulogne ni pour la Muette. Et voilà qu'on parle de mettre ce « monument » au Bois de Vincennes ! Quelle exemple à mettre sous les yeux de la population du faubourg Saint-Antoine !

Non, Messieurs, vous ne commettrez pas une pareille... disons « mauvaise action », pour être courtois. Nous défions le Comité d'élever une maquette provisoire et de provoquer un scrutin, même restreint. Pour l'honneur de Paris, qu'on ne donne pas suite à cette funeste idée ! Nous demandons la maquette pour la publier. »

L'œillet blanc et l'œillet rouge qui, mariés l'un à l'autre, fleurissaient le corsage de Mme Bathori au dernier mercredi de *la Musique à travers les poètes et les âges* symbolisaient les deux courants du programme, consacré aux chansons de la Révolution, On entendit *Monsieur de Charrette* et *la Carmagnole*; les sentimentales romances de Martini et de Dalayrac contrastèrent avec les rudes refrains des Sans-Culottes. Intéressante séance historique, terminée par une saisissante évocation de l'épopée impériale. Celle-ci offrit à M. Engel l'occasion de se faire acclamer chaleureusement pour sa vibrante interprétation des *Deux Grenadiers* de Schumann et de ceux de Wagner. Mme Engel chanta avec autant de charme la très vieille musique de Béranger que la très jeune musique de M. de Bréville, dont *Il pleut*, *Bergère* et *les Lauriers sont coupés* figuraient au programme en raison de l'affinité de leurs textes avec les chansons populaires de l'époque.

De New-York, par dépêche :

La reprise d'*Ariane et Barbe-Bleue* vient d'avoir lieu au Metropolitan Opera avec un grand succès. Superbe interprétation de la part de Mme Géraldine Farrar. Orchestre admirable sous la direction du maestro Toscanini.

Après avoir triomphé à l'Opéra de Boston dans *Pelléas et Mélisande*, qu'elle joua successivement dans sa version originale et dans l'adaptation lyrique de Claude Debussy, Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck s'est embarquée jeudi dernier pour l'Europe à bord de la *Provence*.

Un joli mot d'Alexandre Dumas fils cité par *Paris-Journal* :

Lorsqu'il eut terminé *la Dame aux camélias*, Dumas eut, paraît-il, quelque peine (le croirait-on?) à trouver une artiste qui voulût se charger du rôle de Marguerite Gautier. Virginie Déjazet le refusa, le trouvant au-dessus de ses forces. Mlle Fargueil, à qui il fut offert, répondit insolemment à l'auteur : « Votre pièce se déroule dans un monde que je ne connais pas. — A votre âge? répliqua Dumas. Alors vous ne le connaîtrez jamais. »

Ce fut Mme Doche qui créa *la Dame aux camélias*, dans laquelle triomphe actuellement Sarah Bernhardt.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Vient de paraître chez MM. DURAND & Cie, éditeurs
4 place de la Madeleine, PARIS

ALBERT ROUSSEL. — **Évocations** pour orchestre. III. *Aux bords du fleuve sacré* (avec soli et chœur). Réduction pour deux pianos à 4 mains par l'auteur. *Prix net :* **10** *fr.*

Vient de paraître chez H. FLOURY, à Paris.

SAVOIE

PAR

OCTAVE MAUS

Illustré de vingt bois originaux en couleurs, spécialement composés et gravés par LOUIS MORET

In-4° de grand luxe strictement limité à cent exemplaires numérotés, dont dix sur Japon ancien et quatre-vingt-dix sur papier à la cuve Van Gelder teinté.

Prix : **75** francs sur Japon ancien ; **35** francs sur Van Gelder.

Adresser les demandes à l'Administration de l'*Art moderne*, 32 rue de l'Industrie, à la Librairie nationale d'Art et d'Histoire (G. Van Oest et Cie), à M. Edmond Deman ou à MM. Dietrich et Cie, à Bruxelles. A Paris, à MM. H. Floury, E. Druet et Bernheim jeune et Cie.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°.	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles.— Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 8. 25 FÉVRIER 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Hommage à Pierre Quillard (*à suivre*) (ANDRÉ FONTAINAS). — Régionalisme ou Internationalisme (OCTAVE MAUS). — Les Livres : *Les Frères Karamazov*; *Nos Directions*; *Lettres de jeunesse à Henri Vandeputte* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Musicologie : *Musique d'autrefois et d'aujourd'hui* (O. M.). — Au théâtre de la Monnaie : *Rhéan* (CH. V.). — Publications d'art : *Mort de l'amour* (F. H.). — Chronique théâtrale : *Le Quant à soi*; *les Naufragés*; *le Marchand de Bonheur*; *Saint Genest* (GEORGES RENCY). — Memento musical. — Petite chronique.

Hommage à Pierre Quillard.

La vie de Pierre Quillard participe à la fois de tendances qu'on estime trop souvent, à tort, contradictoires. Il sut éveiller et maintenir par la parole et par l'exemple d'effectives énergies, en même temps qu'à l'aide des fictions et des créations subtiles de son cerveau, il réalisait de purs poèmes, dont la signification hautainement symbolique atteste la grandeur réfléchie et désabusée de son intelligence, de ses sentiments et de sa pensée. Jamais il ne se fût écrié, à l'instar de Charles Baudelaire :

> Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait,
> D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve,

mais il fournit la démonstration durable et solide que le rêve et l'action s'exaltent admirablement l'un par l'autre et peuvent se fournir un appui vivifiant et réciproque.

Peu nombreuses, dans les dernières années, s'étaient faites les circonstances où Pierre Quillard consentait à délaisser le bon combat quotidien, à laisser tomber de ses mains l'épée et la pioche, et à reprendre la lyre du chanteur. Il s'était penché trop avant sur le gouffre des misères sociales, et avait compati de trop près à la souffrance universelle. Il sentait bien aussi que les indignations et les enthousiasmes, comme les siens féconds, ingénus et désintéressés, sont infiniment rares, et que, pour ébranler la lourde masse des iniquités et des tyrannies, il est nécessaire, à toutes les persévérances, à toutes les obstinations, de s'unir pour se fortifier.

Néanmoins il se plaisait toujours à ouvrir d'un large et bienveillant accueil les portes du jardin enchanté où médita son adolescence merveilleuse. Quand un nouveau survenant franchissait le seuil et gagnait l'ombre apaisante des allées, il lui adressait des paroles doctes de bienvenue, le conduisait avec d'aimables gestes vers les charmilles ou vers les treilles, l'encourageait doucement à s'abreuver aux sources salutaires et à laisser son âme candidement chanter.

L'indulgence surprenante des chroniques qu'il donnait au *Mercure de France* provenait du respect qu'il portait à toute œuvre de poésie sincère, quelles qu'en fussent la valeur définitive et l'inspiration, pourvu toutefois que l'auteur ne lui parût pas se méprendre sur la suprême destination, sur la nécessité absolue de l'art idéal et incorruptible; mais il montrait une rigueur impitoyable contre la très dangereuse erreur esthétique dans laquelle sont plongés les soi-disant poètes qui prétendent répandre par leurs chants un enseignement direct et immédiat, pour ceux, d'une façon plus générale, qui s'ingénient à remplacer dans leurs vers l'instinct musical, la connaissance approfondie du vocabulaire, l'invention

des images, par un étalage plus ou moins déclamatoire de sentiments traditionnels ou patriotiques, destinés à voiler l'indigence de la pensée et l'insuffisance de la forme.

Jamais Pierre Quillard n'a renoncé à poursuivre ses lectures et ses travaux d'érudit. Nul n'était plus profondément instruit, plus sereinement épris, dans le détail, de toutes les œuvres les plus illustres et les plus secrètes que le génie hellène ait proposées à notre admiration. Quand il lui fut donné d'aborder, pour la première fois, au Pirée, de gravir le rocher de l'Acropole, de pénétrer parmi les ruines du Parthénon, frémissantes des outrageuses spoliations que leur infligèrent honteusement des Barbares occidentaux, ce fut, en réalité, la patrie impérissable de sa raison et de ses désirs intellectuels dont il reconnaissait, débordant de joie et d'extase sacrée, les monuments glorieux et les sites pressentis.

Dès 1888, il avait publié, en collaboration avec M. Marcel Collière, une *Étude phonétique et morphologique sur la langue de Théocrite dans les Syracusaines*, qui assura aux jeunes auteurs l'attention et le suffrage des plus réputés hellénistes; ce furent, ensuite, les traductions, claires, habiles et précises de *l'Antre des Nymphes*, de Porphyre, et du *Livre de Jamblique sur les Mystères;* en outre, prose infiniment nuancée et délicate, *les Lettres rustiques de Claudius Ælianus Prenestin, traduites du grec en français par Pierre Quillard, illustrées d'un avant-propos et d'un commentaire latin*, gracieux délassement, aimable jeu d'esprit auxquels le traducteur dédia quelques-uns de ses loisirs, durant qu'il habitait Byzance. Une version harmonieuse, ardente et cependant littérale, du *Philoktétès* de Sophocle fut, à l'Odéon, en novembre 1896, admirablement interprétée par Mme Segond-Weber. Il donna encore quelques fragments d'auteurs peu connus : Iôn de Khios, Phœnix de Kolophôn, Théognis l'Historien, Kharès de Mytilène, textes recueillis et conservés par Plutarque ou par Athénée dans ses *Deïpnosophistes*, et, enfin, en 1900, la « traduction littérale, accompagnée de notes » des Mimes d'Herondas, où sont dépeints, selon la malicieuse assertion de la dédicace à Octave Mirbeau, « quelques honnêtes gens d'après l'antique ».

Quillard travaillait, de plus, à une transposition, qui eut été authentique, des Comédies d'Aristophane; quelques parties de ce gigantesque labeur ont été terminées et verront le jour ; et un éditeur lui avait commandé une *Saphô* pour une édition de luxe illustrée.

Il est temps de remarquer à quel point la langue qu'écrivit partout Pierre Quillard est une langue pleine, sonore, souple et nombreuse. La puissante métaphore anime d'images la phrase robuste et vivace qui chante; l'hyperbole échauffe, en souriant, son geste; l'allusion y introduit un peu de mystère et de songe à demi voilé. De telles qualités de noblesse et d'harmonie subtile forment, avant toute autre, la substance de ses vers. Quand la première *Pléiade*, dans son numéro d'avril 1886, publia *la Fille aux mains coupées, mystère*, que, cinq ans plus tard, délicieusement porta à la scène le Théâtre d'Art, la surprise et la joie furent unanimes de découvrir en Pierre Quillard un poète de la lignée souveraine et savante, de qui le rêve n'éclôt pas en balbutiements hasardeux, et de qui la pensée n'est ni hésitante ni futile.

Des précisions de décors, de mouvements et de gestes sont indiquées dans une ample et magnifique prose, d'où s'élèvent les rythmes touffus du rêve, de la détresse ou de l'espoir : la jeune fille agenouillée prie, les yeux tournés vers le Christ, et elle écoute comme en elle-même un chœur d'anges qui repousse l'adoration des immaculées avant qu'elles aient vécu, leur ferme « les cieux songés, les jardins semés d'étoiles, » annonce à son esprit déjà troublé la venue prochaine d'Eros, que le Rédempteur a laissé reverdir, seul d'entre les Maudits, en lui donnant pour royaume la Terre :

> Immortelle, la soif des lèvres vous altère,
> Et l'enfer des baisers vaut notre Paradis.

La jeune fille, inquiète, invoque en vain le secours de la Vierge Marie ; son père, guerrier brutal, alors survient, la surprend, couvre ses mains de caresses incestueuses. Prise d'une frénétique horreur, elle s'est enfuie, rencontre le Serviteur qui fourbit les glaives, et, si impérieusement qu'il obéit, lui intime l'ordre de saisir l'épée purificatrice et de lui trancher les mains. Le Père fait entrer la Jeune Fille dans une nef qu'il livre, sans rames ni voilures, à la mer flagellée par l'âpre vent du nord, mais la nef n'est pas engloutie, la jeune fille dans l'extase croit aborder aux rives du Paradis, cependant que s'épanouit « la fraîcheur blonde de ses mains ressuscitées », que, aux sons d'hymnes étranges, des enfants lui font cortège, et que s'unit à Elle, dans l'enchantement et dans l'enthousiasme, le Poète-Roi à qui, depuis toujours, elle fut prédestinée.

La conception philosophique qui dominera l'œuvre du poète apparaît, avec toute sa netteté, dans l'argument de ce mystère. Quiconque, par le désir de son cœur ou de son cerveau, vole, comme il dit,

> dans les splendeurs et les accords
> Faits de flamme subtile et de claire harmonie,

la vie terrestre le violente, le torture implacablement avec ses réalités grossières, mais il n'importe! s'il se conserve altier, et évite le dégoûtant contact des brutes orgueilleuses et malfaisantes ; même s'il meurt, selon

les apparences, vaincu et écrasé, son rêve n'aura pas fleuri en vain : il s'ajoute magnifiquement à la somme des autres rêves dont la vertu rédemptrice exalte et magnifie notre humanité.

Il n'oppose pas seulement aux turpitudes coutumières de l'existence la beauté du songe et de la pensée ; il s'enquiert des destinées futures de la race, il se fonde sur ce que l'histoire a débrouillé des ténèbres du Passé pour prévoir que, de l'héritage promis par les penseurs et les poètes, sortira un jour le monde pacifié, fraternel et confiant, dont ses espérances d'homme d'action lui font, dans l'avenir, pressentir la lente ascension. Tout ce qui fut aimé et admiré prépare de la sorte la naissance des temps nouveaux, quand un interprète divin, quand un chanteur a revêtu son rêve de l'immortelle splendeur des rythmes et des images. Que ce soit Homère, que ce soit Ronsard, Goethe ou Hugo, l'univers s'emplit du frémissement fatidique de leur inspiration ; tout s'élabore et se constitue dans ce qu'il nomme enfin, titre éclatant à son recueil de poèmes : *la Gloire du Verbe*.

ANDRÉ FONTAINAS

(*La fin prochainement.*)

Régionalisme ou Internationalisme ?(1)

Les grandes forces de la pensée subissent les courants universels qui en modifient l'orientation. Nous ne pouvons que constater ces variations sans tenter le stérile effort de les diriger. Autant vouloir gouverner le vent ou interrompre les marées.

Des artistes illustres, en Hollande comme ailleurs, ont alimenté leurs énergies créatrices au seul spectacle des scènes familières qui se déroulaient sous leur toit. D'autres ont éprouvé la hantise du voyage, de l'inconnu, des continents et des îles lointaines. Affaire de tempérament. Mais ceux-ci furent-ils moins grands que ceux-là ?

On ne peut nier l'effet salutaire des influences locales sur la production artistique. Comme les arbres, comme les plantes, l'art est fécondé par les sucs du sol dans lequel il a germé. Exaltation de la vie, il subit les lois naturelles qui règlent le développement organique. A un jeune peintre qui lui annonçait son départ pour l'étranger à la recherche du « motif », Courbet dit brutalement : « Vous n'avez donc pas de pays, vous ? »

Il n'en est pas moins certain que l'éducation de l'œil, comme celle de l'esprit, serait incomplète si elle demeurait limitée à un cycle restreint de sensations. Un artiste véritable gardera sa personnalité quels que soient les spectacles offerts à ses yeux. Van Dyck fut-il moins lui-même en Italie qu'en Flandre, en Angleterre qu'en Italie ? Et pour prendre des exemples plus proches, les voyages à l'étranger ont-ils empêché Delacroix de rester fidèle à la tradition française, Turner à celle de l'art britannique? Corot en Italie, Claude Monet en Hollande et à Londres ont-ils perdu quoi que ce fût de leurs dons divins ?

(1) Réponse à une enquête ouverte par la *Gazette de Hollande*.

Remarquez que maintes fois les peintres trouvent dans certains pays ou au contact de tel ou tel maître la source d'une exaltation qui développe et magnifie leurs sensations. L'Espagne et Velasquez n'ont-ils pas révélé Manet à lui-même ? Que serait devenu Van Gogh ailleurs que sous l'éclatant ciel de Provence ? Et Gauguin, s'il n'avait découvert dans les îles du Pacifique la nature vierge qui fit éclore sa puissante personnalité et détermina son épanouissement définitif ?

Que des natures faibles sombrent sous certaines influences trop servilement ressenties, peu nous importe. Ceux-là seuls comptent, parmi les artistes, qui ont assez de ressources en eux-mêmes pour n'imiter personne. Qu'ils restent prisonniers du régionalisme ou qu'ils explorent les contrées lointaines, qu'ils étudient les écoles étrangères ou qu'ils les ignorent, ils accompliront leur destinée. Car s'ils ont une parcelle de génie, ils créeront de la beauté où que le hasard les ait conduits, quels que soient les éléments mis par le sort entre leurs mains. De la comparaison de leurs interprétations avec celles des maitres étrangers, du spectacle des efforts tentés ailleurs naîtra toutefois un renouvellement salutaire des formes et des procédés. L'évolution esthétique est incompatible avec un régionalisme étroit.

OCTAVE MAUS

LES LIVRES

Les Frères Karamazov, drame en cinq actes d'après DOSTOIEVSKI, par JACQUES COPEAU et JEAN CROUÉ (1).

Je ne pense pas que beaucoup de lecteurs de l'*Art moderne* n'aient point vu jouer *les Frères Karamazov* qui fut, sans contredit, la plus belle pièce représentée à Paris depuis longtemps. Mais je ne pense pas non plus que de l'avoir vu jouer soit une raison pour ne pas la lire. Car la prose de cette interprétation française a une qualité si forte qu'il convient de s'en rendre compte d'un peu plus près qu'à la scène. Non pas que la scène nuise à cette langue qui est, au contraire, admirablement *de théâtre*, faite pour le plateau, portant à forte distance et articulée avec une science extraordinaire des ressources de la diction comme celles de la syntaxe. Mais le sujet karamazovien est si riche qu'à en suivre seulement les événements, extérieurs et psychologiques, on risque de ne pas faire assez attention au langage des acteurs ; ou, plus exactement, on ne l'apprécie qu'en fonction de leur jeu, ce qui est d'ailleurs d'une excellente économie scénique et concourt merveilleusement à l'effet synthétique que doivent produire les éléments de la pièce : mimique, décors, développement de l'action, diction, etc.

Mais je veux dire simplement que la prose de MM. Jacques Copeau et Croué mérite d'être examinée à part. On sera frappé, si on entr'ouvre seulement le livre, des qualités organiques, vivantes, qu'elle possède. Comme écrivain, je demeure étonné d'une alliance aussi étroite entre la plus irréprochable écriture et le plus parlé des langages : chaque réplique ramasse en elle, de par la volonté des auteurs, plusieurs *moments* psychologiques, épars dans le roman original, et trouve moyen de les assimiler et de les résorber à tel point qu'il semble naturel, fatal, que l'acteur parle ainsi, entraîné par le mouvement où le poussent ses propres sentiments et ceux de ses partenaires.

(1) Paris, édition de la *Nouvelle Revue Française*.

Certes, cette langue, que je trouve si parfaite, doit l'essentiel de sa vitalité a ceci : qu'elle fait étroitement corps avec le développement — je le répète — *organique* de la pensée. Et l'admirer, c'est encore admirer l'intuition extraordinaire avec laquelle les auteurs ont reconstruit, restitué Dostoievski.

J'évite à dessein, lorsque je parle de cette adaptation, les mots tels que : adresse, habileté, etc. Car le talent ici va beaucoup plus loin ; il est fait de compréhension psychologique et d'amour. A mon avis, et pour tant de qualités, *les Frères Karamazov* sont une pièce plus originale, certes, que bien des pièces qui ne doivent rien qu'à l'imagination de leur auteur. Dans cette inépuisable matière qu'est l'œuvre de Dostoïevsky, MM. Copeau et Croué ont puisé, mais comme ils l'auraient fait à même l'expérience de la vie et leur part : construction des caractères, développement de l'action et conflit des sentiments au point de vue théâtral, langue, etc., demeure la même. Ainsi, c'est en respectant le plus profondément, le plus servilement Dostoïevski, qu'a été atteinte la plus vive originalité.

Nos Directions, par Henri Ghéon (1).

C'est vrai qu'il est inutile de *préméditer* un livre de critique, mais il est impossible également qu'un écrivain d'une culture solide et de principes arrêtés sur certains sujets ne s'aperçoive pas, lorsqu'il réunit ses études, qu'elles se réfèrent à des idées générales précises. Ce que je reprocherais à M. Henri Ghéon, ce seraient ces idées précisément : problème du « classicisme », problème d'une renaissance lyrique de théâtre, problème du rythme dans la poésie.

Je me permets de m'écarter du point de vue où se place M. Ghéon. A mon avis, il n'est pas de problème littéraire, surtout lorsqu'il s'agit de poésie. Il y a des œuvres, et l'origine spirituelle de ces œuvres, si on pouvait la saisir et l'étudier, nous éloignerait de plus en plus de toute idee de problème.

Mais je trouve excellente la façon dont M. Henri Ghéon conduit ses arguments. C'est un analyste d'une perspicacité aiguë, capable de démontrer avec la dernière finesse les rouages les plus délicats d'une pensée. Ainsi ses pages sur M. Rostand. Ainsi, dans une tout autre vue, son explication de *l'Echange* de M. Paul Claudel. Sa dialectique est d'une surprenante adresse, une de ces adresses inconscientes comme en ont les gens très convaincus qui veulent vous convaincre. Ce qu'ils omettent, c'est par oubli. Sa langue est souple, précise, exacte, abstraite quand il le faut et imagée jusqu'à la poésie, quand il le veut (par exemple les pages sur les *Ballets russes*). C'est un remarquable critique et je ne regrette qu'une chose c'est de ne point partager ses principes. Je serais fier de défendre mes idées avec ce talent. Avec le mien seul, je ne m'y risquerai jamais.

Lettres de jeunesse à Henri Vandeputte,
par Charles-Louis Philippe 2).

Ces lettres, à une première lecture, en livraisons de la revue, m'avaient fortement déplu. Sans doute la gêne qu'elles m'avaient causée n'était-elle que de surface, car elle disparut en grande partie à une seconde lecture, — en livre. Et j'en suis heureux, car cela m'avait dissimulé l'émotion, souvent pathétique, qu'elles contiennent. Certaines sont absolument déchirantes. Il y avait en lui un côté primaire et primaire homme de lettres assez désobligeant, agressif même parfois. Mais il y avait aussi un homme tendre, tendre souvent jusqu'à la jobardise (son aventure avec la petite Marie), un enthousiasme non livresque pour les livres, une ardeur enfantine, un sens profond de la douleur. Et puis, il aimait beaucoup Max Elskamp, et je pardonne tout à quelqu'un qui aime Max Elskamp!

Francis de Miomandre

(1) Paris, édition de la *Nouvelle Revue Française*.
2 Idem.

MUSICOLOGIE

Musique d'autrefois et d'aujourd'hui, par Jean Marnold. Paris. Dorbon aîné.

Si l'on peut ne pas souscrire à toutes les opinions esthétiques de M. Jean Marnold, il faut lui reconnaître, avec une très réelle compétence musicale, une indépendance de pensée et une sincérité d'appréciation qui marquent sa critique d'un caractère nettement tranché. Incisifs, ironiques, appuyés sur une dialectique serrée qu'alimente une sûre érudition, ses jugements échappent aux compromissions coutumières, au chèvrechoutement dans lequel se complaisent les musicographes soucieux de se ménager des influenc s.

Ses chroniques du *Mercure de France*, qui viennent d'être réunies en volume, attestent cette constante droiture. On y trouvera des pages remarquables sur quelques-uns des compositeurs de jadis et d'aujourd'hui. Monteverdi, Rameau, Schubert, Beethoven, Weber, Liszt, Schumann voisinent avec Richard Strauss, Debussy, Ravel, au hasard de l'actualité. Et tels chapitres de ce livre très documenté : *L' « Orfeo » de Monteverdi*, *Alceste*, *Jean-Philippe Rameau*, *le Rythme et la Musique espagnole*, d'autres encore, dépassent de beaucoup la portée d'une simple chronique musicale. C'est avec raison que M. Jean Marnold les a sauvés de l'oubli où tombent nécessairement les pages éphémères des périodiques.

On consultera avec fruit *Musique d'autrefois et d'aujourd'hui*, qui éclaire quelques phases de l'histoire de la musique.

O. M.

AU THÉATRE DE LA MONNAIE

Première représentation de **Rhéna**, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, paroles de M Michel Carré fils, musique de M. Jean Van den Eeden.

Cette première d' « auteur belge », comme on a coutume de dire en Belgique, a été un beau succès à l'actif du musicien quelque peu oublié qu'était M. Van den Eeden, le directeur du Conservatoire de Mons.

Succès de bon aloi, certes : car *Rhéna* appartient à cette catégorie d'œuvres dans lesquelles on trouve un maximum de conscience et de probité artistiques uni à une science sûre et à une inspiration qui, sans être très originale et de nature transcendante, n'en est pas moins dénuée de toute vulgarité et de tout esprit d'arrivisme.

Le livret de M. Carré est fort bien fait. Son principal mérite consiste dans le développement ingénieux du conflit intérieur qui se passe dans l'âme d'un prêtre tenu par le secret de la confession et qui a toutes les raisons du monde pour le trahir. Pourtant l'héroïsme triomphe chez lui et il se voue à la mort plutôt que de renoncer à faire son devoir jusqu'au bout. La belle Rhéna joue un rôle de premier plan dans le drame : elle est l'élément indispensable sans lequel le conflit ne pourrait surgir ; mais, en réalité, le personnage le plus important est Don Gesnaldo, le prêtre.

La musique de M. Van den Eeden possède des qualités de jeunesse surprenantes pour un homme de sa génération et de son

âge. Il est beau de voir qu'un musicien de soixante-dix ans ait pu suivre à ce point la pente de l'évolution et se libérer de toutes attaches avec les conventions du passé.

Rhéna se conforme au type du drame lyrique entièrement détaché du découpage en « tranches » du vieil opéra; elle utilise dans une certaine mesure le leitmotiv, mais d'une façon moins impérative que dans l'œuvre wagnérienne.

L'harmonie de M. Van den Eeden n'a pas encore perdu toute solidarité avec le concept antérieur à l'école franckiste ou debussyste, mais elle en use avec une grande liberté et sans s'effaroucher devant les dissonances et les modulations téméraires.

La thématique de *Rhéna* est souvent d'une invention charmante et atteint parfois, dans ses développements, à une réelle puissance, comme, par exemple, dans le troisième acte, qui est remarquable par son homogénéité et sa gradation. Le défaut principal de l'œuvre consiste dans la tension un peu trop constante de son lyrisme, à laquelle vient se joindre une certaine monotonie dans l'orchestration, qui est, à part cela, richement colorée et d'une belle solidité dans son ensemble.

M. Corneil de Thoran conduit *Rhéna* avec rythme, vigueur et souplesse. L'interprétation individuelle est très soignée. Mlle Béral — n'était son hoquet et sa diction un peu pâteuse — joue et chante fort bien le rôle de *Rhéna*. M. Bouilliez est un excellent Don Gesnaldo, M. Audouin un Falco plein de vie, et M. Billot un Raffaggiolo qui ne laisse rien à désirer. Chœurs bien disciplinés. Beaux mouvements de foule. Décors pris sur le vif (l'action se passe près de Naples) par M. Delescluze.

CH. V.

PUBLICATIONS D'ART

Mort de l'amour, par ROUVEYRE. — Paris, éditions du *Mercure de France*.

Voici un essai de rénovation xylographique tout à fait intéressant et curieux. Le texte en est entièrement de la main du graveur P.-E. Vibert et constitue un travail de réelle valeur. On se souvient de l'album de Rouveyre : *le Gynecée*, paru en 1909 au *Mercure de France*, composé par le même graveur, et qui fit du bruit dans les annales de l'imprimerie. *Mort de l'amour* n'est pas un ouvrage moins considérable et révèle en P.-E. Vibert un graveur original, d'un goût très averti. Les dessins de Rouveyre qui accompagnent ce texte artistique sont d'une âpre et déroutante personnalité; art paradoxal, inquiétant, sans voiles, mouvementé, impressionnant. L'album est agrémenté de quelques pages que Jean Moréas avait confiées à Rouveyre peu de temps avant sa mort; ce sont des pensées brèves et personnelles sur l'amour, des aphorismes, des notes concises, d'un style rapide et coloré. On ne pouvait joindre aux dessins de Rouveyre pages plus curieuses et plus savoureuses.

Bref, voilà un album qui fera les délices des bibliophiles et transportera de joie tous les amis de la vie intense, harmonieuse et claire.

F. H.

CHRONIQUE THÉATRALE

Le Quant à Soi. — Les Naufragés. — Le Marchand de Bonheur. — Saint Genest.

Le vendredi 16 février a eu lieu, au théâtre des Galeries, la représentation des pièces primées au Concours dramatique du *Soir*. Belle salle : des ministres, le gouverneur, le bourgmestre, des représentants du Roi, une foule de littérateurs et d'artistes... Succès? Heu, heu!... Mais tout d'abord il faut féliciter le *Soir* de ses initiatives littéraires. Il pourrait imiter tant de journaux qui ne font rien pour nos lettres : c'est si facile et si peu coûteux!... Au moins, lui, il organise des concours, il publie un numéro de Noël que nos écrivains remplissent seuls; il s'apprête à publier, à l'occasion de son XXVe anniversaire, une anthologie complète de notre littérature, depuis les temps les plus reculés. C'est quelque chose, au moins, et il est séant de lui en savoir gré.

Ceci dit, tâchons de formuler sur les pièces primées un avis que n'influenceront ni les éloges dithyrambiques des uns, ni les critiques excessives des autres. Dans les *Naufragés*, de M. Léon Sonnemans, il y a une idée dramatique, mais elle est traitée un peu longuement. Il s'agit d'une famille parisienne échouée, au Tyrol, vers le soir, sur une sorte de plate-forme, dans la montagne. D'abord père, mère et fils blaguent et raillent. Ils grognent un peu contre les difficultés du chemin, mais ils sont unis, heureux, bruyants, un peu agaçants même. Et, entre parenthèses, ils parlent un argot terriblement factice et déplaisant. Henri, le fils, s'éloigne pour visiter une grotte voisine. La nuit vient. Les parents prennent peur. Leur angoisse se change en fièvre, puis en folie. Leur fils est mort, sans doute; il est mort, sûrement, puisqu'il ne revient pas. Ils crient. Ils pleurent. Et la toile tombe sur cette désolation. Mieux faite, moins lente, cette pièce pourrait réussir au grand guignol.

Le *Quant à Soi*, la pièce de M. F. Ch. Morisseaux, a un premier acte excellent, et deux autres qui ne valent pas le premier. C'est une adaptation moderne du *Bourgeois Gentilhomme*. Sous l'influence de son valet de chambre, l'étonnant Félix, M. Arthur Zup, rentier bruxellois, veut imiter la noblesse et patauge dans un ridicule énorme. Malheureusement, des souvenirs d'*Arsène Lupin* et de *Mlle Beulemans* viennent se mêler à cette amusante satire et font dévier la pièce. Quelques coupures, de-ci de-là, auraient cependant fait passer le morceau sans trop de douleur. Après le premier acte, le public était absolument conquis. Une malencontreuse scène de Kakebroekerie, au deuxième acte, jeta un froid. Il est acquis qu'on ne peut recommencer, même par fragments, le *Mariage de Mlle Beulemans*. Ses auteurs eux-mêmes le tenteraient en vain.

M. Morisseaux, certes, a du talent, de l'esprit, de la verve : il ne pèche que par excès, il a voulu trop mettre dans sa pièce et il a abouti à une surcharge qui décourage la gaîté. Traité plus simplement, dans la note du premier acte, son sujet aurait fourni une comédie capable de courir une belle carrière.

Les acteurs des Galeries ont fort bien joué ces deux ouvrages dans des décors superbes.

***

Aux Galeries également, *le Marchand de Bonheur*, une autre pièce d'auteur belge, M. Henri Kistemaekers. Chose étrange : cette fois encore, ce qu'il y a de mieux dans l'œuvre, c'est le premier acte. Dans la loge de Monique Méran, grande vedette, nous voyons s'ébaucher trois drames dont le Marchand de Bonheur, René Brizay, le petit chocolatier, est le centre et le pivot. Ce jeune homme, trop riche et qui s'ennuie, veut faire le bonheur de tout le monde. Il fera celui de Monique Méran qui, pour lui, quittera un ami, Barroy, le jeune premier classique, infatué de soi, mais en qui la douleur de cet abandon réveillera une conscience. Il fera celui de Ginette Dubreuilh, une humble figurante, à qui il prêtera un hôtel, des toilettes, des bijoux. Il fera enfin celui de Jacques Ferrier, un ingénieur, inventeur d'un nouvel aéroplane, à qui il permettra de réaliser ses rêves et de s'envoler dans l'espace. Mais Monique Méran est obligée de quitter le théâtre et est obsédée par la crainte que Brizay n'apprenne sa liaison avec Barroy. Mais Gilberte Dubreuilh est amoureuse de Brizay et horriblement jalouse de son amie Monique. Mais Ferrier trompe sa femme, qui souffre, et il finit par se casser le cou dans une chute qui termine le deuxième acte et qui secoue la salle d'un frisson rien moins que littéraire. Et tout le monde, à cause du Marchand de Bonheur, tout le monde est malheureux. Le paradoxe est moins faux qu'il ne paraît : il prouve, à tout le moins, qu'il faut faire la charité avec discernement. Il y a, dans l'œuvre de M. Kistemaekers, de très belles scènes que Mmes Marthe Mellot et Paule Rolle, MM. Berry, Gildès et Francen interprètent avec le talent qu'on leur connaît.

Mais cette idée du Marchand de Bonheur, elle est dans Daudet, s'en souvient on?

***

Au Parc, où l'on prépare activement *les Liens*, la pièce de M. Gustave Van Zype, qui passera mercredi et qui promet d'être

un très grand succès, M. Reding a monté pour ses matinées littéraires le vieux *Saint-Genest*, le chef-d'œuvre de Rotrou. M. G. Dwelshauvers faisait la conférence préliminaire. Cette sombre tragédie n'a pas deplu : elle a de puissantes qualités et rappelle en certaines scènes *Polyeucte* qui lui est antérieure d'ailleurs de quelques années. Corneille appelait Rotrou « son père ». Ce n'était pas simple courtoisie et le terme est juste. Corneille a été plus haut et plus loin. Mais il fallait Rotrou entre lui et Hardy.

La vaillante troupe du Parc a fort bien joué ce drame un peu obscur et dont les vers sont parfois si tourmentés, si alambiqués même. Et l'on a beaucoup admiré la fidélité et le soin de la mise en scène.

GEORGES RENCY

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel.

Lundi, 26, à 8 h. 1/2, à la Salle Erard, séance de musique ancienne par la section belge de la Société internationale de musique (groupe de Bruxelles). Au programme : des œuvres de Loeillet, J.-S. Bach, Francœur, D. Scarlatti, Pugnani et Mozart, exécutées par Mlle A. Koch, pianiste, à La Haye, et M. L. Angenot, violoniste, professeur au Conservatoire royal de La Haye.

Mardi 27, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, recital Chopin par Miss Gladys Mayne.

Mercredi 28, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, quatrième séance du Quatuor Zimmer (audition intégrale des quatuors de Beethoven). Au programme : quatuors op. 18, n° 6 (VIe), op. 132 (XVe), op. 59, n° 1 (VIIe).

Jeudi 29, à 2 h. 1/2, au Théâtre des Galeries, quatrième séance du Quatuor Capet. Au programme : quatuors de Beethoven op. 127 (XIIe), op. 135 XVIe) et op. 131 (XIVe). — A 4 h., deuxième séance d'orgue (maîtres des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles), par M. Jongen. — A 8 h. 1/2, Salle Mercelis, représentation de gala au bénéfice de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers (tableaux vivants et musique) sous la direction de MM. F. Khnopff et E. Closson : *Les Cours du XIXe siècle* d'après Richter, Thomas, Winterhalter, etc. Ce spectacle sera répété le 2 mars à 8 h. 1/2 et le 3 mars à 3 h.

Samedi 2 mars, à 8 h. 1/2, à la *Scola Musicæ* 90 rue Gallait) concert donné avec le concours de MM. d'Archambeau, Strauwen et F. Charlier, des chœurs et lauréats de l'École.

Dimanche 3 mars, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, cinquième Concert Ysaye sous la direction de M. Max Schillings et avec le concours de M. Emil Sauer. Au programme : *Eine Lustspiel-ouverture* Max Reger), *Symphonie pathétique* (Tschaïkowsky), Concerto en *mi* bémol pour piano et orchestre (Liszt), Entr'acte d'*Ingwelde* et *Das Erntefest* de *Moloch* (Max Schillings), pièces pour piano (Schumann et Chopin), ouverture du *Carnaval romain* (H. Berlioz). Répétition générale la veille, à 2 h. 1/2, à la même salle.

Lundi 4 mars, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de M. Mischa Elman. Au programme : Haendel, Bach, Beethoven, Bruch, Brahms, Tschaïkowsky.

Mardi 5 mars, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, Concert Mozart sous la direction de M. Otto Lohse.

Mercredi 6 mars, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, quatrième séance du Quatuor Chaumont avec le concours de M. Emile Bosquet. Au programme : quatuor en *sol* majeur de Mozart, quatuor op. 74 (n° 10) de Beethoven, quintette de Franck. — Même heure, à la Grande-Harmonie, concert de Mlle T. Serata, violoniste, et M. L. Uzielly, pianiste.

Samedi 2 mars, à 8 heures, salle du Conservatoire à Liége, deuxième concert par l'Association des Concerts Debefve, avec le concours de MM. Mischa Elman, violoniste, et Ernest Charlier, hautboïste. Au programme : Schumann, Ravel, Gilson, Mendelssohn, d'Indy, Chabrier.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir pour le Musée de Bruxelles à la vente Weber, à Berlin, un *Portrait d'Hélène Fourment* par Rubens et un *Portrait d'homme* par Philippe de Champagne.

Le prince de Lichtenstein a envoyé de Vienne à l'Exposition des Miniatures quelques pièces choisies dans sa collection célèbre. On remarquera particulièrement deux petits portraits par Antonello de Messine, des œuvres du maître dit des « demi-figures », du maître de la *Mort de Marie*, etc.

Le Salon de *l'Art Contemporain*, qui s'ouvrira à Anvers le 9 mars prochain, groupera, outre un grand nombre d'artistes belges, quelques peintres français parmi lesquels MM. Bernard Boutet de Monvel, René Ménard, Xavier Prinet, Ernest Laurent et Vuillard.

Au cours du Salon de *la Libre Esthétique*, des auditions de musique moderne, en grande partie inédite, seront données le mardi à 2 h. 1/2 avec le concours des compositeurs P. de Bréville, J. Jongen, Poldowski, Th. Ysaye, de Mmes M. Demest et Marie-Anne Weber, de Mlles Marguerite Rollet, Th. Chaumont et Carry Ysaye, de MM. S. Austin, Sir A. Dean Paul, E. Bosquet, du Quatuor Chaumont, du Quatuor Zimmer, etc.

On sait l'intérêt qu'offrent ces séances par le choix des programmes et l'interprétation des œuvres.

Faisant droit aux réclamations qui lui ont été adressées, le Comité de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts de Liége a décidé qu'il y aurait au sein du jury du Salon triennal un délégué élu par les artistes exposants des deux Flandres et un autre délégué élu par les artistes exposants de la province d'Anvers, au lieu d'un seul délégué pour ces trois provinces. Les artistes exposants des provinces des deux Flandres et de la province d'Anvers sont instamment priés de tenir compte de cette modification dans la confection de leur bulletin de vote.

Le Comité rappelle également aux exposants que le délai pour l'envoi des bulletins d'adhésion et des bulletins de vote expire le 17 mars. Le dépouillement des bulletins de vote se fera le lendemain.

A partir du 1er mars il ne sera plus délivré de programmes du Salon ni de bulletins. Passé ce delai, la liste d'inscriptions sera close. Les artistes désireux d'exposer et n'ayant pas encore reçu les documents nécessaires sont priés de s'adresser avant la date précitée au Secrétariat, 23 rue Bassenge, à Liége.

Les exposants auront la faculté de soumettre au jury une œuvre ayant déjà été exposée à Liége dans un des Salons du *Cercle des Beaux-Arts*, de l'*Œuvre des Artistes* et du *Journal de Liége*.

L'*Union de la Presse périodique belge* se réunira en assemblée générale statutaire aujourd'hui dimanche, à 11 heures du matin, au siège social, 3 bis rue de la Régence.

M. Ernest Verlant, directeur-général des Beaux-Arts, fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Universite Nouvelle (67 rue de la Concorde), une conférence sur *Foppa*, *Borgognone* et *G. Ferrari*.

Cette conférence, qui fait partie de la série des entretiens organises par l'Université Nouvelle sur l'Art en Lombardie aux XVe et XVIe siècles, sera illustrée de projections lumineuses.

On nous signale le succès remporté récemment au Grand-Théâtre de Gand par *la Bacchante*, ballet mimosymphonique dû à la collaboration de MM. Duplessy et Ambrosiny pour le scénario, et Léon Delcroix pour la musique. Cette œuvre, à tendances toutes modernes, a quelque peu déconcerté les Gantois par sa nouveauté, mais les a charmés par la part d'imprévu qu'elle leur apportait. M. Delcroix, bien connu par sa musique de chambre, dont le public de *la Libre Esthétique* se rappelle la délicatesse et la distinction, a écrit pour *la Bacchante* une partition où se retrouvent ces mêmes qualités et, en outre, le coloris orchestral fin et léger que l'on a pu apprécier lors de l'exécution de sa symphonie aux Concerts Ysaye l'hiver dernier.

La première représentation d'*Edenia*, le drame lyrique de MM. Camille Lemonnier et Léon Dubois, que nous avons annoncée dimanche passé, aura lieu au Théâtre Lyrique d'Anvers le jeudi 7 mars prochain.

M. Jacques Durand, éditeur de musique à Paris, vient d'être nommé chevalier de l'Ordre de Léopold II. Tous ceux qui ont été en contact avec lui connaissent sa bonne grâce, sa courtoisie, son esprit d'initiative et sa culture musicale. Ils se réjouiront d'une distinction d'autant plus justifiée que parmi les compositeurs édités par M. Durand figurent plusieurs musiciens belges, au premier rang desquels M. Joseph Jongen.

Le Passant annonce la publication prochaine d'un album de luxe, format in-folio, renfermant environ 50 planches choisies parmi les plus belles compositions parues depuis sa fondation et tirées en couleurs sur Japon à grandes marges. L'album du *Passant*, auquel collaborent MM. Blandin, Dom, Ensor, de Feure, J. Gaspar, Hevenbrok, Langaskens, M.-H. Meunier, Navez, Oleffe, Paulus, Rassenfosse, Smeers, Sys, Swyncop, H. Thomas, F. Toussaint, R. Wouters, etc., est mis en souscription à 50 francs l'exemplaire. Adresser les demandes à M. R. Havermans, 40 Galerie du Commerce, Bruxelles.

De Paris :

Une importante nouvelle artistique encore inédite : Mme Trouhanowa, qui s'est signalée à l'attention par maintes initiatives intéressantes dans l'art de la danse, a composé, sous les auspices du Théâtre des Arts et avec le concours des principaux collaborateurs de M. Rouché, un spectacle d'un exceptionnel intérêt qui sera donné au Châtelet le 20 avril en matinée, le 22 en soirée.

Le programme se composera de *la Péri*, le ballet de M. Paul Dukas que des circonstances fortuites empêchèrent de représenter l'an dernier au cours de la Saison russe, d'*Istar*, poème symphonique de M. Vincent d'Indy adapté pour la première fois à la scène, de *Salomé*, mimosymphonie de M. Florent Schmitt, et de *Paméla*, chorégraphie réglée sur les *Valses nobles et sentimentales* de M. Maurice Ravel.

C'est M. René Piot qui composera le décor et le costume de *la Péri*. Ceux d'*Istar* seront l'œuvre de M. Georges Desvallières. MM. Maxime Dethomas et Jacques Drésa ont été chargés respectivement de *Salomé* et de *Paméla*.

Prélude de la grande saison annuelle du Châtelet, ce spectacle est appelé à un très grand retentissement.

Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck est revenue des Etats-Unis à bord de *la Provence*, qui a abordé au Havre jeudi dernier. Elle n'a fait que traverser Paris et est partie aussitôt pour Nice où elle a rejoint M. Maurice Maeterlinck.

Nous l'avons vue à son passage, enchantée de son bref voyage, heureuse de l'accueil enthousiaste qu'elle a reçu dans le Nouveau-Monde et pleine de projets d'avenir. Son succès à l'Opera de Boston fut tel qu'au lieu de deux représentations de *Pelléas et Mélisande* (dans la version lyrique de Debussy) pour lesquelles elle avait été engagée elle dut en donner cinq. M. Riddez (Pelléas et Marcoux (Golaud) lui donnèrent d'une manière parfaite la réplique et l'orchestre fut, sous la direction de M. Alfred Caplet, absolument remarquable.

Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck joua en outre à Boston le drame de Maeterlinck sous sa forme originale et chanta à New-York dans trois soirées particulières. Ses engagements en Europe l'obligèrent malheureusement à interrompre son séjour en Amérique, malgré les vives sollicitations qu'elle reçut de toutes parts en vue de le prolonger.

M. Paul Adam est candidat à l'Académie française. La jeunesse littéraire se réjouira de l'y voir entrer. C'est ce qui fait dire à M. L. Dumont-Wilden dans *Paris-Journal* : « Paul Adam, après Henri de Régnier, après Barrès, c'est l'entrée à l'Académie de toute une génération dont on peut seulement aujourd'hui apprécier le bienfaisant effort, une génération qui a tiré la littérature française de l'ornière naturaliste et du verbalisme parnassien, qui l'a rendue à ses traditions véritables, à ses traditions vivantes. »

Et notre confrère, définissant d'un mot juste le romancier du *Trust* et de *la Ville inconnue*, ajoute : « D'autres ont pu donner des livres plus parfaits, d'un art plus dépouillé, plus mûri : il est le seul romancier épique de sa génération qui, à l'exemple d'un Balzac ou d'un Zola, ait eu la vision romanesque de toute une société. Un romancier épique, c'est bien ainsi qu'apparaîtra Paul Adam dans l'histoire littéraire. »

Une nouvelle revue littéraire, *la Flora*, vient d'éclore à Paris (44 avenue du Maine sous la direction de M. Georges de Okinczyc. Rédacteur en chef : M. Lucien Rolmer. « On lira ici souvent des auteurs contemporains célèbres : on n'y lira jamais que d'excellents auteurs. On n'y trouvera jamais que le plus grand souci des traditions littéraires françaises, le plus profond respect de notre Langue, le plus ardent amour, un amour italien, de la nouveauté secrète et des belles formes, du soleil et des ténèbres, de la vie et de l'idée; on ne trouvera jamais ici que la ferveur et le style, le rythme et le talent. »

Ainsi s'exprime un « avertissement » dont les promesses, nous l'espérons, seront suivies.

C'est au mois de juin qu'aura lieu au Panthéon, dit *Paris-Journal*, l'inauguration du tombeau de Jean-Jacques Rousseau.

M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, se rendra cette semaine au Panthéon pour choisir l'emplacement, d'accord avec le statuaire Bartholomé. Le motif central du tombeau comprend un groupe où la Philosophie est assise entre la Vérité et la Nature. La Gloire littéraire tend une palme au-dessus de la dalle funéraire où se trouve enchâssé le portrait de Jean-Jacques et vers lequel s'incline la Musique.

La *Société des Artistes décorateurs* ouvrira du 1er mars au 1er avril au Pavillon de Marsan (Musée du Louvre), un Salon qui sera inauguré mercredi prochain, à 2 h. 1/2, par le Président de la République.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

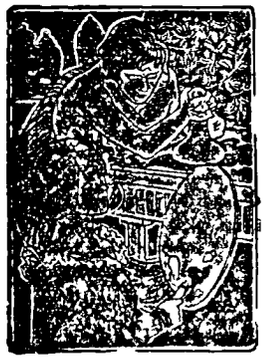
TRÉSOR DE L'ART BELGE
AU XVIIe SIÈCLE
Mémorial de l'Exposition d'Art ancien
à Bruxelles en 1910.
Publié sous la direction du Comité
avec la collaboration de :

MM. le Baron Descamps, le Baron Kervyn de Lettenhove, Fierens-Gevaert, Ch.-Léon Cardon, P. Buschmann, le Dr G. Glück, le Dr G. de Terey, Paul Lambotte, H. Rousseau, Paul Vitry, E. W. Moes, Jules Guiffrey, R. Van Bastelaer, Cyr. Van Overbergh, De Ridder, le général Comte de t'Serclaes, Cuvelier, Joseph Destrée, L. Gilmont, l'Abbé F. Crooy et A. Roersch.

L'ouvrage paraît en 10 fascicules et formera deux beaux et forts volumes in-4°, de 400 à 500 pages de texte et d'environ 180 planches hors texte, en héliogravure et en héliotypie, le tout imprimé sur papier de Hollande à la cuve.

Tirage limité à 500 exemplaires numérotés.
PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET : 200 FR.

Il sera tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, numérotés et nominatifs. Prix : 400 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : **12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.**

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par **M. Eugène Montfort**

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez **Floury,**
près le Café Napolitain.

Abonnements : **5** francs par an ; sur Japon : **10** francs.
Le numéro : fr. **0,85.**

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME

2, RUE LEOPOLD, 2

BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC

ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 9. 3 MARS 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES.

SOMMAIRE

Hommage à Pierre Quillard (suite et fin) (ANDRÉ FONTAINAS). — *S'Arka* (HENRY LESBROUSSART). — A la Section belge de la Société internationale de Musique (CH. V.). — La Musique à Paris (O. M.). — Au Cercle artistique : *MM. Maurice Blieck et V. Creten* (F. H.). — Publications d'Art : *Souvenirs et Vieilles demeures* ; *Liguier Richier* (FRANZ HELLENS). — Chronique théâtrale : *les Liens* (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Jules Lefebvre* ; *Albert Braut*. — Memento musical. — Petite Chronique.

Hommage à Pierre Quillard [1]

La signification de son œuvre est précise et s'étend. « Un hellène orgueilleux et blêmi » ayant cherché le secret de la sagesse et la révélation au fond des religions, au fond des grimoires, jusque dans les contrées les plus lointaines, interroge le dieu de Canope dans son temple. Des ténèbres saintes surgit une forme féminine qui d'une voix ineffable rappelle à cet esprit ingrat combien sa vie s'est émerveillée des floraisons d'avril, des nuages légers à l'aube et du vol des oiseaux. Qu'importe, si les dieux n'ont pas répondu à son « esprit altéré de désirs immortels », que tout soit périssable ou chimérique, que tout agonise, la foule et le soleil, puisque en son âme le monde subsiste, puisque son « verbe a créé le mirage » où il vit?

Le poète évoque *l'Aventurier* tueur de monstres, *le Bois sacré* où « les héros épris de gloire inviolée » se ruent en vain, tandis que, à travers l'armée des vierges belliqueuses qui les repoussent et qui les tuent, l'Aède couronné de cyprès passe, tranquille, aux sons de sa lyre douloureuse : mais, lorsqu'il s'en revient, ayant compris que les dieux n'étaient pas, ayant répudié l'ardeur et la conviction ancienne de ses rêves, il brise les cordes de sa lyre, se livre sans défense aux fureurs des guerrières et expire, déchiré sous leurs coups. D'admirables poèmes, comme *le Prince d'Avalon*, comme *Celle qu'on foule*, comme *la Voix impérissable*, nous bercent d'élans contrariés où la lassitude de l'action ne renonce pas aux promesses illusoires de la vie. Une ferveur, déçue trop tôt, captive dans la *Chambre d'amour*. Le poète s'y réveille, se rend compte, et à l'amante il l'avoue :

Ni tes fiertés, ni tes paresses
Ni l'espoir menteur des caresses
Ni ta chair de vierge, j'aimais
La splendeur de ma propre idée,
O maîtresse non possédée
Qui ne me trahiras jamais.

Elle ne devine pas cependant qu'il l'aime quand elle se plaît, comme ses sœurs, au jeu cruel des « larmes coulant sur nos joues », car il ne consent pas à courber la tête sous ses pas, ni à baisser devant elle les yeux. Il se réfugie pour confier ses douleurs auprès de la mer consolatrice qui bercera son désespoir, puis, porteur dans son cœur ulcéré de visions tendres et de souvenirs, il se voue au combat d'idées dont il entrevit la gloire dans ses songes d'adolescent, bien que, d'avoir ainsi vécu, souffert et renoncé, le venin du doute se soit insinué :

Mais retrouveras-tu la jeunesse première,
O parleur orgueilleux ivre d'un vin mauvais?
Et si, dans la splendeur de la pure lumière
Ton rêve était moins beau que tu ne le rêvais?

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

N'y a-t-il rien pour nous que l'oubli et que la mort? et même la puissance du verbe n'est-elle qu'apparence et vanité?

La réponse qu'apporte à l'angoisse de cette question le second et dernier recueil de poèmes de Pierre Quillard : *De Sable et d'Or*, réuni à *la Gloire du Verbe* sous le titre général : *La Lyre héroïque et dolente*, après avoir constaté, une fois encore, par des morceaux que reproduiront les futures anthologies, la mort universelle des êtres et des choses, la ruine et la souffrance, et que néanmoins à de vaines images l'amour, même désenchanté, se complaît encore à sourire, est contenue tout entière dans le dialogue grave et hautainement méditatif de l'HOMME avec *l'Errante*, qui est, je pense bien, la somme et l'expression la plus absolue de la pensée du poète.

« L'HOMME songe dans le soir somptueux et morne »; au loin, de toutes parts les villes s'édifient et s'écroulent, les foules « aiment, bataillent, agonisent et s'évanouissent comme des fumées. » Et l'Homme, dont les regards, depuis des années, n'avaient « reflété que les choses silencieuses », se détourne du spectacle éclatant du monde, marche, ivre de nuit, vers les eaux pesantes et l'horreur immobile d'un lac sans fond, « et sa voix lassée frôle de lentes paroles les ondes sépulcrales, les ondes épaisses qui ne frissonnent pas ». Cependant qu'il les invoque, solitaire, sous les étoiles apparues, l'ERRANTE en haillons survient et, furtive, s'assied aux marches disjointes de la demeure. L'Homme se trouve tout à coup devant elle. Il veut chasser la larve, le fantôme humain, car, d'où qu'elle arrive, quoi qu'elle ait subi, que son passé, funéraire ou victorieux, l'escorte, tu viens, s'écrie-t-il :

> Tu viens des carrefours vulgaires,
> Et tendresse, douleur, pourpre illustre des guerres,
> Clameurs des foules furieuses, bruit des pas,
> Gestes des suppliants, monde, je ne veux pas,
> Quand je me penche enfin vers l'ombre sans aurore,
> Qu'un souvenir des jours anciens attente encore
> A mon âme recluse et mûre pour la nuit.

Mais, elle l'Errante, a parcouru des routes, et des routes, et des routes, au hasard, elle a traversé les fourrés, les ravines, les marais, en fuite éperdûment devant la haine brandie et les poings injurieux des hommes; parfois elle a recherché l'abri d'un porche déchu aux décombres d'un palais effondré; et puisque la solitude une fois encore lui ment où l'Homme vient de lui apparaître, elle quittera sans regret le seuil pour gagner à nouveau l'ombre immense, hospitalière, de la forêt. Alors il se ravise, il l'invite et lui fait accueil : puisqu'elle n'a pas accepté de vivre parmi les hommes mauvais et déments, puisqu'elle fut flagellée par leurs lâchetés et leurs outrages, qu'elle entre sans crainte dans la maison où le hasard l'amène. Elle n'a pas oublié les brutalités de naguère, mais voici qu'une voix en sa faveur s'est adoucie, et elle sent renaître en elle la candeur de son enfance. L'Homme revêt les épaules nues de l'Errante d'une armure d'or, de brocarts et de gemmes, il place dans sa main le glaive qui resplendit. Alors, dans l'aube naissante, elle se tourne vers lui avec un geste d'adieu, tous deux échangent les paroles suprêmes : elle ira où son destin la conduit, elle s'opposera, guerrière héroïque et libre, aux chocs tumultueux, elle pénétrera parmi les villes, et révélera à tous les secrets que lui ont livrés les tombeaux. Lui-même, l'Homme, peut disparaître, englouti par les eaux sans lueur : ne revit-il pas désormais en Elle, qui fut armée par lui, qui sait par lui les paroles libératrices et les gestes triomphaux?

La pensée de l'Homme survit à son séjour sur la terre, survit même à sa mémoire. De cette vérité éternelle se forment, se nourrissent, s'exaltent les successives générations. Ce que nos ancêtres ont accumulé d'idées nobles, de sentiments affables et tolérants, compose aux hommes une conscience assainie et loyale, nette et haute, où résident la Bonté avec la Raison, la mutuelle Foi et l'Amour universel.

ANDRÉ FONTAINAS

S'ARKA [1]

On conçoit qu'un musicien soit tenté par le théâtre. Il y touche directement le public; il peut se rendre compte instantanément de l'effet produit, et jouir plus complètement de son succès. Le compositeur de musique pure, et particulièrement de musique de chambre, peut se comparer au poète : tous deux épanchent leur cœur; s'ils songent à qui les lira, ils ne se préoccupent que du public qui saura les comprendre et négligent l'autre. Ils écrivent selon leurs instincts, ils font leurs confidences. Aussi leurs productions sont-elles souvent les plus nobles et les plus sincères. — Le compositeur qui écrit pour le théâtre se rapproche de l'auteur de comédies ou de drames. Il entame la lutte, il est homme d'action, il se propose un adversaire qu'il faut séduire ou dominer. L'enjeu est plus passionnant; mais la création d'art risque d'être moins élevée. Pour vaincre l'auditoire, il faut une tactique, enfermer ses moyens dans le réseau des exigences techniques. L'écueil est la différence de niveau des publics : le lecteur de musique de chambre est l'élite sûre et solitaire, à laquelle on s'adresse en confiance; les spectateurs forment foule et ne sont sensibles qu'à des expressions particulières, et parfois, hélas! à des artifices auxquels l'art et le cœur ne participent plus. Mais le métier théâtral a ses avantages; il force le compositeur consciencieux à condenser ses idées, à équilibrer ses oppositions, à exprimer ses sentiments avec clarté et intensité. Ainsi compris, le théâtre est pour un musicien une école féconde.

(1) *S'Arka*, légende mimo-symphonique en un acte, musique de M. J. Jongen, livret de M. F. Thys, chorégraphie de M. Ambrosiny, représentée pour la première fois, au théâtre de la Monnaie, le 27 février 1912.

Aussi le premier essai scénique de J. Jongen était-il attendu avec la plus sympathique curiosité par le public bruxellois, tout au moins par ceux qui avaient appris à aimer le Jongen des sonates, trios et quatuors. Il n'est pas actuellement, en Belgique, de compositeur plus intéressant. Maintes fois, nous avons signalé les œuvres que d'année en année nous apportait ce charmant créateur d'harmonies. La musique de Jongen est expressive et tendre, noble avec discrétion, parfois mélancolique mais plus volontiers optimiste, et toujours empreinte d'un charme pénétrant et très personnel. Elle unit au goût français la douce humeur wallonne, et spécialement cette fine vaillance liégeoise, active avec modestie, qui n'aime pas les déclamations, lourdes cantates et musiques à revendications. Il y a deux ans, je crois, l'orchestre d'Ysaye exécuta une *Danse* de Jongen qui révélait déjà une préoccupation théâtrale. Vers cette époque, Jongen avait courageusement adopté un grand livret symbolique en quatre actes et s'occupait de l'illustrer de musique. Mais l'œuvre ne put le retenir; sa réalisation était trop lointaine; il lui fallait un accès plus rapide vers cette scène qui l'attirait : il songea à la forme-ballet. Le hasard lui mit entre les mains un scénario que M. F. Thys avait esquissé d'après une légende hongroise. L'idée lui plut, le livret fut mis au point, et Jongen, s'isolant en Ardennes, termina sa partition en quelques semaines. Dix heures de travail par jour : il prétendit que ce petit congé l'avait délicieusement reposé.

Le sujet de *S'Arka* est à la fois scénique et musical. Dans un pays légendaire uniquement peuplé de femmes guerrières et ménagères, un homme surgit. C'est l'ennemi! On l'enchaîne: la mort punira sa témérité. Mais S'Arka, qui gouverne la tribu, est troublée d'une émotion inconnue; elle retarde le supplice, désarme une rivale haineuse et éloigne ses sujettes étonnées. Seule avec l'adolescent, elle cède à la pitié, le libère et lui ordonne de fuir. Il n'a cure de cette liberté, et entreprend de séduire celle qui le chasse; sa douce initiation révèle peu à peu à S'Arka les aspects de la vie qu'elle ignorait, puisqu'elle ignorait l'amour; les fleurs, les oiseaux, le miroir des eaux fraîches, le frémissement de la nature, la merveille du jour, accentuent son ravissement, et elle cède enfin au joyeux appel de celui qui, en lui apprenant la beauté, lui a appris à aimer. — Les guerrières reviennent : S'Arka leur explique le miracle qui l'a transformée; malgré les efforts impuissants de son ennemie, sa joie contagieuse éveille celle de ses compagnes, et le couple s'en va lentement au pays du bonheur, tandis que le peuple des femmes s'étourdit en une bacchanale.

Un musicien doué comme M. J. Jongen devait interpréter ce scénario de la façon la plus heureuse. Sa symphonie, — car un tel art vise plus haut que le ballet, — est colorée, nuancée, pleine de vie, de gaieté candide et doucement païenne. Un parfum sylvestre émane de ces évocations allègres; ses danses et mouvements d'ensemble ont de l'entrain et de la distinction. Les exquises rondes d'enfants, la danse des deux jeunes filles, le « duo » d'initiation à l'amour sont des pages adorables d'expression intense de grâce et de poésie délicate. Il y a plus de vraie musique et de pur sentiment dans cela que dans toute la *Madame Butterfly* qui servait de lever de rideau à cette œuvre riche de promesses.

Oui, de promesses. Si *S'Arka* est en soi une partition charmante, il faut la considérer aussi comme une étape, un essai singulièrement encourageant. Il y a beaucoup de théâtre dans cette symphonie-là. On s'en rend compte, malgré les confusions d'une chorégraphie malheureusement traditionnelle et forcément incomplète. Des débutants, heureux déjà de se voir à l'affiche, ne peuvent exiger beaucoup de répétitions pour un acte sans paroles. On doit louer le résultat obtenu avec aussi peu de préparation par les artistes de la danse et de l'orchestre; il faut signaler particulièrement la composition de Mme Cerny, qui a mimé la scène d'initiation avec une intelligence, une clarté, un bonheur de gestes et d'attitudes parfait. Elle a notamment exprimé la joie légèrement dyonisiaque de la révélation par une série de gambades rythmées qui eussent été périlleuses si une excellente gradation ne les avait préparées, joli souvenir des reliefs antiques, et exacte réponse à l'allégresse qui souligne à l'orchestre l'éveil à la nature et à l'amour.

HENRY LESBROUSSART

A la Section belge de la Société internationale de Musique.

La dernière séance de la Section belge de la Société internationale de Musique a été consacrée à l'audition de quelques œuvres anciennes pour piano seul et pour violon et piano : du Loeillet, du Bach, du D. Scarlatti, du Francœur, du Pugnani et du Mozart.

A part la sonate en *ut* mineur pour piano et violon de Bach, la *Pastorale* et le *Capriccio* de D. Scarlatti, qui sont bien connus, l'attrait du programme consistait dans l'admirable sonate pour piano en *la* mineur de Mozart, que l'on ne joue jamais en public, dans la sonate en *mi* mineur, pour violon et piano de Francœur, œuvre d'une noblesse remarquable et d'un sentiment très pénétrant, et dans une autre sonate en *mi* mineur, pour les mêmes instruments, de ce charmant J.-B. Loeillet, dont M. Béon, le vice-président de la Section belge de la Société internationale de Musique, s'occupe si activement et dont il va bientôt publier un recueil complet des sonates, avec réalisation de la basse chiffrée.

Les artistes exécutants étaient le violoniste L. Angenot, Belge d'origine, mais depuis des années professeur au Conservatoire de La Haye, et Mlle A. Koch, pianiste, de La Haye. M. Angenot possède un beau son, plein et vigoureux, un coup d'archet très net, parfois un peu brusque, et un sens parfait de l'interprétation qui convient à la musique ancienne. Nous l'avons surtout apprécié dans la sonate de Francœur, où il met beaucoup d'âme et de chaleur. Mlle Koch, dont le rythme presque trop précis nous avait tout d'abord déconcerté, nous a, dans la suite, entièrement conquis par la pureté de son style, l'élégante franchise de son toucher, la justesse expressive de son phrasé et le goût presque latin qu'elle met dans sa manière de jouer les classiques du piano. Grâce à elle, la sonate de Mozart est apparue dans la pleine lumière de sa beauté tour à tour pathétique, tendre et rêveuse; quant aux pièces de Scarlatti, elles ont été jouées d'une façon qui eût certes satisfait M. Nin, l'incomparable interprète du maître napolitain.

CH. V.

LA MUSIQUE A PARIS

(*Correspondance particulière de* l'Art moderne.)

Les éditeurs J. Durand et Cie ont inauguré mardi dernier à la Salle Érard la série de concerts par lesquels ils se proposent de passer en revue, interprétées par des artistes de choix, les principales œuvres de musique instrumentale et vocale publiées par eux. Auditions de premier ordre : l'intérêt des programmes le dispute à l'attrait de l'exécution.

Celle-ci fut confiée, cette fois, à Mme J. Bathori-Engel, qui chanta délicieusement, avec une finesse et un humour inimita-

bles, trois des *Histoires naturelles* de Jules Renard mises en musique par M. Maurice Ravel ; à Mlle G. Sanderson, qui détailla d'une voix sympathique et expressive, accompagnée par l'auteur, *le Poème d'un jour* de M. Gabriel Fauré; à M. Ricardo Viñès, le plus délicat et le plus compréhensif des interprètes de M. Debussy; à MM. Hayot, Denayer et Salmon, qui exécutèrent à merveille avec M. Robert Lortat le beau Quatuor pour piano et archets de M. Vincent d'Indy, avec M. Alfred Casella le premier *Concert en trio* pour clavecin et cordes de J.-Ph. Rameau.

Le nom de celui-ci apparaît en tête de chacun des programmes composés par M. Jacques Durand : juste hommage rendu, en ce troisième cycle de musique française, au créateur de l'École moderne, au « hardi novateur qui provoqua l'étonnement et la haine en même temps qu'il s'attira des partisans fougueux » (1).

Les séances se succéderont régulièrement, de semaine en semaine, le mardi soir, jusqu'au 26 mars. Et pour la plus grande satisfaction des auditeurs (pour celle, aussi des Sociétés de secours mutuels qui bénéficieront de la totalité des recettes) on entendra, à la suite de chacun des *Concerts en trio* de Rameau, quelques-unes des plus belles pages de Saint-Saëns, Chausson, Debussy, Ravel, Roger-Ducasse, Louis Aubert, Rhené-Baton, Florent Schmitt et G. Samazeuilh.

***

Il est impossible de citer toutes les manifestations musicales qui se disputent tous les soirs le public à la Salle Gaveau, à la *Schola Cantorum*, chez Erard, chez Pleyel, aux Agriculteurs, à la Société de géographie et en maint autre lieu. Jamais on ne fit plus de musique à Paris — et de bonne musique — que cette année, et malgré la multiplicité des concerts, chacun de ceux-ci a son auditoire, nombreux et attentif. Le goût musical s'est développé, depuis vingt-cinq ans, de la façon la plus heureuse. Je n'en veux d'autre preuve que le succès qui accueille les initiatives de Mlle Blanche Selva, par exemple, qui, après avoir consacré trois séances de piano respectivement à Beethoven, à quelques auteurs modernes et à M. Vincent d'Indy, passe en revue, avec la collaboration de M. Joseph Bonnet, les grandes œuvres pour piano et les chorals d'orgue de César Franck; celles aussi de Mlle Marthe Dron, qui initie le public aux trente-deux sonates de Beethoven, et de Mlle Antoinette Veluard, qui s'inspire dans son fervent apostolat de la prodigieuse activité et du dévouement inlassable de Mlle Blanche Selva. Et puisque la vie musicale nous amène à parler ici des jeunes pianistes, signalons l'exceptionnel talent d'une jeune fille dont les prochains débuts à Bruxelles et à Paris auront du retentissement, Mlle Georgette Guller. Excellente musicienne, l'artiste a un mécanisme déjà très développé, une belle sonorité, des qualités de rythme et de sentiment qui, dès à présent, la désignent pour une brillante carrière de virtuose. O. M.

AU CERCLE ARTISTIQUE

MM. Maurice Blieck et V. Creten.

Le talent de M. Maurice Blieck a beaucoup évolué et, hâtons-nous de le dire, il s'est affermi et a considérablement gagné en cohérence et en profondeur. Son exposition au Cercle le prouve surabondamment; exposition nombreuse et variée, où il y a de l'imprévu, de belles réalisations, et beaucoup de promesses sérieuses. Plus que jamais, M. Blieck s'attaque aux sujets véhéments et puissants. Sa vision pénétrante s'est encore élargie; le côté fantastique des grands docks où halète un travail formidable, avec leurs bassins brumeux et agités, leurs vaisseaux colossaux, vrais monstres marins, avec leur atmosphère encombrée de fumées où les choses passent comment des fantômes hallucinants, inspire à M. Blieck des toiles d'une grande force, brossées avec une fougue intense et une remarquable vigueur. Le coloris est à la fois robuste et nuancé, fait de tons rudes et de fines touches nacrées et chatoyantes. Tels sont ces tableaux pleins de fermes qualités, *le Port d'Anvers*, qui se trouve au Musée d'Anvers, *Dans les Docks*, *la Tamise à Londres*. Dans sa suite de sites parisiens, *Un quai à Paris*, *la Seine à Paris*, *Notre-Dame de Paris vue à vol d'oiseau*, le peintre a éclairci sa palette, son dessin est plus serré, il se montre plus calme; c'est toujours vu par un tempérament actif et nerveux; on sent que le peintre flamand se retient et se bride dans ces toiles. Même contrainte, même fond de véhémence retenue dans les vues de Venise, et dans telle autre toile où le peintre semble ne se reposer qu'à son corps défendant. Au total, une exposition curieuse, très nourrie, où s'affirme une fois de plus un puissant tempérament d'artiste.

Dans l'autre salle, M. V. Creten expose un certain nombre de toiles, d'aspects variés, art joli, facile, où se trahit mainte influence, coloris assez pâle et superficiel. Il y a là néanmoins certaines pages qui indiquent chez le peintre une tendance plus personnelle et une volonté de recherche qui font bien augurer de l'avenir. F. H.

PUBLICATIONS D'ART

Souvenirs et Vieilles demeures, par Georges Cain, G. Beaurepaire, A. Hallays, etc.

Les *Souvenirs et Vieilles demeures* forment la première série d'une suite sur *le Vieux Paris* qui promet beaucoup, si l'on en juge par les collaborateurs auxquels les articles ont été confiés et par la tenue artistique charmante de ce premier volume. Georges Cain, G. Beaurepaire, André Hallays, Lucien Augé de Lassus et d'autres, non moins appréciés pour leur compétence et leur goût, se sont partagé la série d'études qui composent le volume et qui comprennent notamment l'Église Saint-Séverin, l'Abbaye au bois, l'Hôtel Hérouet, le Boulevard du Palais, l'Hôtel Biron, l'Hôtel du Prévôt, le Quai Bourbon, le Collège Fortet, l'Auberge du compas d'or. On le voit, quelques-uns des plus curieux aspects de Paris ancien et pittoresque sont réunis là, et étudiés avec ferveur et science. Le volume, revêtu d'une toilette charmante, d'aspect ancien, imité des vieux livres sur vélin, orné de lettrines et de curieuses planches phototypiques, forme un album plein d'intérêt et d'une tenue vraiment originale.

Liguier Richier, par Paul Denis.

On sait peu de chose de Liguier Richier, cet imagier étonnant, l'égal de Claus Sluter; les archives sont presque muettes sur lui. Bien qu'on ait pas mal écrit déjà sur le maître de Saint-Mihiel, il restait beaucoup à dire. Il importait surtout de détruire bien des légendes qui entourent cette figure mystérieuse et belle. C'est ce que vient de faire M. Paul Denis, le savant archiviste de Nancy, dans son important ouvrage *Liguier Richier, l'artiste et son œuvre* (1). Sans enthousiasme aveugle, avec méthode, mais aussi avec un goût très éclairé, M. Denis a mis la figure de Richier en lumière, tirant de ses œuvres et de son entourage les éléments d'une monographie étendue et très attachante. Il y a là une étude d'ensemble sur la statuaire lorraine, approfondie et complète.

L'attribution des monuments de cette école était une chose difficile et pleine d'écueil. M. Denis l'a fait avec une érudition à toute épreuve. L'évolution du maître, ses influences, le réalisme et d'idéalisme de son œuvre, tout est noté et analysé avec art et science. Il importait qu'un artiste tel que Richier, dont l'œuvre a une envergure michelangesque, fût définitivement placé au rang qui lui convient. Franz Hellens

CHRONIQUE THÉATRALE

Les Liens, par Gustave Van Zype.

C'est une noble et poignante tragédie. Avec des moyens simples, c'est un drame où sont intéressés les plus inquiétants problèmes de l'Etre. Ce qui est ici mis en question, — et avec quelle ampleur, quelle sincérité, quel art sûr et réfléchi! — c'est tout

(1) M. Maurice Emmanuel.

(1) Nancy, Berger-Levrault, éditeurs.

uniment le degré de confiance que nous pouvons accorder à la vie. Chacun de nous est l'héritier physique et moral de milliers et de milliers de morts. Des voix parlent mystérieusement dans notre chair misérable, les voix de nos aïeux, et nous leur obéissons malgré nous, et ce sont elles qui déterminent notre destinée. Il se passe en somme cette chose angoissante et terrible que nous avons la conscience de notre individu sans en avoir la possession réelle. Nous regardons vivre en nous des morts que, parfois, nous n'avons point connus.

Si nous les avons connus, le spectacle est plus inquiétant encore, car alors nous nous voyons refaire les gestes que ces morts ont faits. Et ces morts ont pu être des alcooliques ou des fous, des névrosés, des malades, des avariés... Leur mal se prolonge en nous. Le péché d'Adam pèse sur toute sa descendance...

Grandal, le savant chimiste, l'homme universellement connu et respecté, est né dans une famille d'alcooliques et de dégénérés. Son grand-père est mort gâteux en chantant un inepte refrain. Son père était un immonde ivrogne. Son frère, encore vivant, marche sur les traces du père. Une de ses sœurs est morte épileptique furieuse. Un seul membre de sa famille, également décédé, n'était point pareil aux autres : son demi-frère Jean, fils d'un premier mari de sa mère, haute intelligence et grand cœur. Et lui, Grandal, à force de courage et aussi de dégoût, est arrivé à s'arracher à ce milieu effroyable : il a brisé, ou du moins il le croit, les liens qui l'y rattachaient. Il s'est fait un nom. Il s'est marié avec une femme digne et cultivée. Il a un fils délicieux, le jeune René Grandal, un poète enthousiaste, aux sens subtils et affinés. Il a pour ami un noble, le comte d'Hatain, qui est également un archéologue averti et un fin collectionneur, dégagé au surplus de tout préjugé de caste, et dont la fille, la charmante Maximilienne, semble avoir été mise au monde pour devenir la compagne artiste et dévouée de René.

Tout à coup, au milieu de cette quiétude, de cette joie, de ces espérances, et au moment où Grandal va trouver le secret de faire lever deux fois le blé en une même année, les morts se réveillent en lui, les morts épouvantables, le grand-père gâteux, le père alcoolique; il sent peu à peu la folie s'emparer de son puissant cerveau. Son docteur, parlant à un savant, ne croit pas devoir lui cacher le danger : il faut qu'il renonce à tout travail, sinon... Sinon?... Sinon, dans deux ans, il n'aura plus sa raison... Deux ans? C'est, d'après ses calculs, ce qu'il lui faut encore de temps pour achever son œuvre, pour découvrir le merveilleux secret. Il ne se reposera pas, il continuera à travailler, il préférera la folie à l'abandon de l'œuvre entreprise : le bien général primera son intérêt particulier. Mais s'il est d'une race de fous, René lui aussi, René, son fils, en est! Et, dès lors, René a-t-il le droit de se marier, de faire souche à son tour, et surtout a-t-il le droit d'épouser Maximilienne, une « fin de race », une névrosée, une hyperesthésique, dont l'hérédité fâcheuse viendrait encore ajouter aux tares qui chargent celle de son fiancé ? Non, ce droit, il ne l'a pas, et Grandal s'oppose résolument au mariage des deux jeunes gens.

Il s'y opposera malgré eux, qui le conjurent de céder et acceptent vaillamment de courir leur chance, quelle qu'elle puisse être; malgré sa femme qui veut avant tout le bonheur de René et qui, à un moment donné, ira même jusqu'à s'accuser faussement d'avoir jadis trompé son mari, d'avoir eu René d'un autre homme, puisque c'est le seul moyen de lever les scrupules du père affolé; malgré le comte d'Hatain lui-même que n'effraient pas, lui, les tares héréditaires, qui n'y croit pas beaucoup et qui est toujours prêt à donner Maximilienne à René... Mais Grandal a compté sans l'immortel et invincible amour, l'amour qui brave tous les dangers et ne s'occupe guère des possibilités douloureuses de l'avenir. René et Maximilienne, que leurs pères ont séparés, se sont rejoints et n'ont plus résisté à la passion qui les entraîne. L'irréparable s'est accompli. En une scène, admirable de délicatesse, les deux jeunes gens viennent avouer à Grandal leur faute: l'enfant naîtra... Le savant est vaincu et l'on devine qu'il est à la fois heureux et malheureux de l'être. A qui ressemblera cet enfant? Cette question le hante... A qui? Nul ne le sait. Tout est mystère en ces problèmes. René, le fils de Grandal, le descendant direct de l'aïeul gâteux, du grand-père alcoolique, ne ressemble-t-il pas, par un miracle inouï, à ce Jean, normal et sain, qui ne lui est rien et dont le sang ne coule pas dans ses veines, Jean, le portrait vivant de son père à lui, le premier enfant de sa mère et qui laissa en elle une empreinte mystérieuse dont René est étrangement marqué... Mystère! Grandal s'abandonne à ce qu'il n'a pu éviter. Au surplus, son œuvre précisément s'achève et la folie prédite arrive à grands pas.

Le refrain canaille du grand-père gâteux : « D'où revenez-vous si crotté, monsieur le curé? » l'obsède maladivement. Soudain, son aide accourt, lui annonce fièvreusement que le blé lève pour la deuxième fois!... La joie, le triomphe déterminent la crise fatale et Granval, tout à fait fou maintenant, se met à hurler son refrain ordurier, tandis que Maximilienne, dans un élan de confiance en sa maternité prochaine, crie et répète : « Ça ne fait rien! Le blé lève! Le blé lève!... »

Telle est cette pièce puissante, l'une des plus fortes du théâtre contemporain, et certes la plus belle qui ait été écrite en Belgique. M. Gustave Van Zype y apparaît dans la pleine maturité de son talent. Son œuvre est charpentée comme une tragédie classique. Elle est écrite avec une simplicité qui est un comble d'art. L'intérêt y croît de scène en scène, sans l'intervention d'aucun effet extérieur. Toujours, à travers l'aventure particulière qui lui sert de moyen d'expression, on sent la pensée d'humanité générale que l'auteur y a mise et la forte leçon d'optimisme qui s'en dégage. Il faut avoir confiance dans la vie. Il faut se laisser aller à son cours sans prétendre résister à sa volonté souveraine. Néanmoins, cet optimisme, cette confiance ne doivent pas tuer en nous l'inquiétude, l'inquiétude qui nous tient toujours sur la défensive, qui fait de nous de perpétuels combattants, qui excite et renouvelle le plaisir de vivre, qui donne aux baisers eux-mêmes une volupté de plus : celle de craindre sans cesse de les perdre et de devoir un peu les reconquérir chaque jour. Cette inquiétude, ressort et saveur suprême de la vie, ce sont les deux amants de la pièce qui l'évoquent dès la première scène, en un dialogue d'amour qui est peut-être ce qu'on a écrit de plus audacieux au théâtre : l'éternel duo de Roméo et Juliette y est renouvelé, et comme retrempé aux sources de l'intelligence et de la conscience. René et Maximilienne sont les amants du XX^e^ siècle : graves, réfléchis, ayant tout lu, tout compris, tout analysé, et ayant retenu de tant de lectures, de tant de labeur intellectuel, un sens plus haut de la Joie, une conception plus généreuse et plus héroïque du Devoir.

Il y aurait beaucoup à dire encore au sujet de cette superbe pièce, mais il faut se borner. Félicitons M. Reding, directeur du théâtre du Parc, de l'avoir jouée et de lui avoir assuré une interprétation parfaite. M. Henry Krauss a fait du rôle de Granval une création inoubliable. Son succès a été énorme et certes, la pièce de Van Zype, grâce à lui, a été présentée au public avec une autorité irrésistible. M. Krauss, d'ailleurs — et Paris n'a pas l'air de le savoir assez, — est l'un des grands comédiens d'aujourd'hui. Bruxelles au moins l'aime fervemment et désormais l'aimera mieux encore puisqu'il a contribué à faire triompher l'œuvre maîtresse de notre plus grand dramaturge, Gustave Van Zype. M^me^ Barbier, M^lle^ Dudicourt, MM. de Gravone, Gournac, Seran et Marey se sont montrés dignes de leur partenaire : tous ont été chaudement acclamés.

Et la pièce de Van Zype a été aux nues : quatre et cinq rappels après chaque acte, une émotion profonde dans la salle, d'interminables applaudissements à la fin de la représentation. On a dit que ce fut une belle soirée pour le théâtre belge. Sans doute. Disons mieux et plus largement : ce fut une belle et inoubliable fête d'art et de beauté.

Avant et après *les Liens*, la troupe du Parc a fort gentiment interprété cette délicieuse bluette de Meilhac et Halévy, *le Petit Hôtel*, et un acte spirituel — et inédit — de Rostand : *les Deux Pierrots*. M. Reding a bien fait les choses. Bravo et merci!

***

Il va bien, d'ailleurs, le théâtre belge en ce moment. Le lendemain de la première des *Liens*, la section dramatique de la Grande-Harmonie interprétait — fort bien, ma foi! — et avec un

très vif succès, devant une salle archi-comble où l'on remarquait la présence de M. Poullet, ministre des sciences et des arts, dont la bonne volonté est réellement admirable et qui va partout où se manifestent les efforts de nos écrivains, les pièces primées au concours ouvert récemment par la vieille société bruxelloise : *la Captivité de Line*, aimable et joyeuse comédie de M. F.-Charles Morisseaux et *les Fourberies amoureuses*, deux actes en vers de M. Henry Liebrecht. Les deux pièces ont plu beaucoup : elles sont de belle tenue, bien faites et fort agréables.

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Jules Lefebvre.

L'un des derniers représentants des traditions académiques, Jules Lefebvre, membre de l'Institut et professeur à l'École des Beaux-Arts, vient de mourir à Paris dans sa 78me année. Prix de Rome en 1861, il participait régulièrement aux Salons de Paris, côté Champs-Élysées, où ses Nymphes endormies ou éveillées, ses Mignons, ses Dianes, ses portraits armoriés avaient leur public. Il y a longtemps que la critique avait cessé de s'intéresser à ses travaux ou à les discuter. L'un de ceux-ci, *la Vérité*, est au Musée du Luxembourg, parmi tant d'autres qui n'ont avec la peinture que des rapports éloignés.

Bien entendu, Jules Lefebvre remporta le Grand Prix à une Exposition Universelle. Ce fut celle de 1889, si nos souvenirs sont exacts. L'art officiel avait alors encore quelque prestige.

Albert Braut.

Le peintre Albert Braut, l'un des mieux doués parmi les anciens élèves de Gustave Moreau, est mort à Pau, âgé de trente-huit ans. On vit de lui aux Indépendants et au Salon d'Automne des portraits, des intérieurs, des nus, des études de paysage et d'accessoires qui révélaient une vision juste et un métier large et souple. Une certaine gravité s'exhalait de sa peinture, miroir d'un tempérament réfléchi, sérieux, qui semblait sur le point d'arriver à maturité quand la mort survint.

Son dernier Salon, une *Jeune femme en peignoir rose*, demeure en notre esprit la quintessence de son art robuste et sain.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, cinquième Concert Ysaye sous la direction de M. Max Schillings et avec le concours de M. Emile Sauer, pianiste.

Le programme a été modifié comme suit : ouverture de *Princessin Brambilla* (W. Braunfels); symphonie no 2 (J. Brahms); concerto en *mi* bémol (F. Liszt); entr'acte d'*Ingwelde* et *Das Erntefest* (Max Schillings); pièces pour piano (Schumann et Chopin); ouverture du *Carnaval romain* (H. Berlioz).

Lundi 4, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de M. Mischa Elman, violoniste.

Mardi 5, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, concert Mozart sous la direction de M. Otto Lohse, avec le concours de M. Juan Manen, violoniste, et la section chorale du Cercle dirigée par M. Demest.

Mercredi 6, à 8 h. 1/2, à l'Ecole allemande, quatrième séance du Quatuor Chaumont avec le concours de M. Emile Bosquet, pianiste. — Même heure, à la Grande-Harmonie, concert de Mlle T. Serata, violoniste, et M. L. Uzielly, pianiste.

Jeudi 7, à 2 h. 1/2, au Théâtre des Galeries, cinquième séance du Quatuor Capet. Au programme : quatuors de Mozart (no 21), Debussy et César Franck. — A 4 h., troisième et dernière séance d'orgue (maîtres des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles) par M. J. Jongen.

Vendredi 8, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, concert de Mlle Germaine François, pianiste, avec le concours de M. Ed. Deru.

Samedi 9, à 8 h. 1/2, premier concert de l'Académie de musique (15, rue Mercelis) avec le concours de Mlle Cernay, de Mme A. Dubois et de MM. Chaumont, G. Ysaye, Deohaerd et R. Systermans. Orchestre sous la direction de M. Th. Ysaye.

Dimanche 10, à 3 heures, Salle Patria, concert de la *Société J.-S. Bach* sous la direction de MM. A. Zimmer et avec le concours de Mme Hermine Bosetti (Munich), MM. Ed. Risler (Paris), Baroen, Rogister et Demont (Bruxelles). Au programme : chœur de la cantate *Schleicht, spielende Wellen;* concerto en *mi* majeur pour piano et orchestre; cantate pour soprano solo *Non sa che sia dolore;* concerto brandebourgeois pour deux altos, violoncelles, contrebasses et clavecin; préludes et fugues pour piano; air et chœur de la cantate *le Défi de Phœbus et de Pan.*

Lundi 11, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, quatrième Concert classique avec le concours de Mlle Suzanne Godenne. Au programme : Bach, Beethoven, Schumann, Brahms, Chopin et Liszt.

Mardi 12, à 2 h. 1/2, au Salon de la *Libre Esthétique* (Musée royal de peinture), première audition de musique moderne.

Mercredi 13, à 8 h. 1/2, salle Patria, concert symphonique sous la direction de M. Henri Verbrugghen. Au programme : Berlioz, Wagner, Mozart, Bramhs, G. Bantock, Strojowski, Liszt. — Même jour, à 9 heures, Salle Sainte-Elisabeth (15 rue Mercelis) concert au bénéfice de l'œuvre des *Petits pieds nus* avec le concours de Mme Marie Buisson et de la *Société des instruments anciens* (fondée par M. H. Casadesus).

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrira au Musée de peinture moderne samedi prochain, à 2 heures, et sera clôturé le 14 avril. Comme les années précédentes, le jour de l'inauguration sera exclusivement réservé aux membres protecteurs de la société, aux exposants, aux artistes spécialement invités et à la presse.

Le Salon sera accessible au public dès le lendemain matin, 10 mars, à 10 heures.

C'est mardi prochain que sera inaugurée l'Exposition des Miniatures anciennes installée dans l'hôtel Goffinet, avenue des Arts.

Une exposition de pastels et aquarelles de M. Lucien Frank s'ouvrira Salle Boute, 134 rue Royale, mercredi prochain, à 2 h., et sera clôturée le 17 mars.

Le théâtre de la Monnaie annonce pour la seconde quinzaine d'avril des représentations en langue allemande de *l'Anneau du Nibelung*, ainsi que deux représentations de *Tristan et Isolde* avec le concours des premiers chanteurs de l'Allemagne et sous la direction de M. Otto Lohse.

Mme Raymonde Delaunois, que connaissent les habitués des concerts de *la Libre Esthétique*, a donné en novembre et décembre derniers, à Munich et à Vienne, deux séances de lieder consacrées à des musiciens français modernes. Elle vient de revenir à Munich où la *Neue Verein* avait organisé une soirée *Baudelaire, Verlaine et la Musique,* avec conférence de M. Louis Thomas.

Voici qu'elle est repartie pour Budapest, où le *Lipotvarosi Casino* lui a demandé de venir chanter des œuvres de musiciens français et russes. La ravissante interprète de Moussorgsky et de Debussy, dont l'art est de plus en plus sûr et qui tout en devenant plus maîtresse d'elle-même a conservé ses qualités d'émotion et de charme, accomplit ainsi une œuvre méritoire et utile. Des mélodies de Fauré, Debussy, Charles Bordes, Chausson, Duparc, Reynaldo Hahn, Fernand Ochsé, qui n'avaient jamais été entendues en Allemagne et en Autriche, ont été ainsi révélées à un public très désireux de les connaître et de les comprendre, et qui d'ailleurs ne pouvait trouver interprète plus capable de les faire sentir et aimer.

De Paris :

C'est décidément au Théâtre des Champs-Elysées, dont la construction s'achève, que sera représentée, l'automne prochain, *Hélène de Sparte*, le drame (inédit en français) de M. Emile Verhaeren. L'œuvre, qu'il fut question d'intercaler au programme,

déjà très chargé, des représentations du Châtelet, servira de spectacle d'ouverture au nouveau théâtre. On sait que ses principaux interprètes seront Mme Ida Rubinstein, la créatrice du *Martyre de Saint Sébastien*, M. de Max et Mlle Ventura.

Le peintre Marcel Lenoir, dont les toiles décoratives *le Cantique des mains* et *les Colombes* furent justement remarquées au dernier Salon d'Automne, expose du 1er au 10 mars en son atelier, 7*ter* Villa Brune, rue des Plantes 70, une série de cartons, fusains, aquarelles et peintures.

Le Salon des dessinateurs humoristes s'ouvrira le 25 mars à la Galerie La Boëtie. Il réunira des œuvres de Forain, Willette, Chéret, Jean Veber, Steinlen, Léandre, Hermann-Paul, Louis Morin, Abel Truchet, Poulbot, etc. S'adresser pour tous renseignements à M. Maurice Neumont, secrétaire-général, 1, place du Calvaire, à Paris.

Au mois de mai prochain s'ouvrira, dans la Salle du Jeu de Paume, aux Tuileries, au profit d'une œuvre de bienfaisance, une exposition d'œuvres de Ricard et Carpeaux.

Cette exposition est organisée par un comité de dames patronnesses à la tête desquelles se trouve la duchesse de Clermont-Tonnerre.

Pour succéder à *la Profession de Mme Warren*, la pièce de M. Bernard Shaw qui fixe en ce moment l'attention sur le Théâtre des Arts, M. Jacques Rouché prépare la représentation d'un nouveau spectacle intitulé *1912*, dû à la collaboration de MM. R. Gignoux et Ch. Muller et qui constituera une tentative des plus intéressantes. *Mil neuf cent douze* est une « revue d'idées », d'une conception absolument neuve, qui paraît appelée à un vif succès.

Le concours de piano inauguré l'an dernier par *Musica* et dont le vainqueur fut notre compatriote Mlle Dinsart aura lieu désormais tous les ans. Il est ouvert à tous les pianistes français et étrangers, hommes et femmes, de 15 à 30 ans, et sera disputé à Paris dans la seconde quinzaine de mai, après épreuves éliminatoires, en avril, dans huit villes de France : Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Nancy, Nantes, Rouen, Toulouse.

Sous le titre *Les Amis des Cathédrales* une société vient de se former pour « faire aimer, connaître, honorer la cathédrale ». A cet effet, elle voudrait faire étudier et goûter les œuvres d'inspiration religieuse dans le cadre architectural pour lequel elles furent primitivement conçues; elle se propose donc de donner successivement, dans chaque cathédrale, avec des conférences qui rappelleront son histoire et commenteront son architecture, ses sculptures et ses vitraux, des auditions de musique religieuse. Une publication, illustrée de gravures sur bois, contiendra le texte des conférences et des études se rapportant au but de la Société. La première réunion aura lieu à Chartres le 30 avril prochain; la visite de la cathédrale aura lieu sous la direction de M. E. Lefèvre-Pontalis et une conférence sera donnée par M. l'abbé Sertillanges. Les adhésions sont reçues par M. Henri Heuzé, secrétaire, 110 rue de Paris, à Vincennes.

L'intendance générale des théâtres de Munich annonce qu'au cours des prochaines représentations wagnériennes au Théâtre du Prince Régent, les rôles de Siegfried, Tristan et Walter Stolzing seront respectivement chantés par MM. von Bary, Knote et Krauss. Mme Mottl-Fassbender et Mlle Morena interpréteront les rôles de Brünnhilde et d'Isolde et MM. Feinhals et Bender celui de Wotan.

On nous télégraphie du Caire que *l'Ancêtre* a obtenu au Théâtre Khédival un grand succès. Magnifique interprétation. Mme Claessens fut acclamée au 2me acte. Nombreux rappels. Saint-Saëns assistait à la représentation.

La vente de la collection Weber, à Berlin, a provoqué des enchères élevées Une *Vierge à l'Enfant* de Mantegna, acquise à Londres en 1903 au prix de 100,000 francs, est montée cette fois à 590,000 marks, soit 735,500 francs. C'est M. Kleinberger, de Paris, qui s'en est rendu acquéreur.

Citons encore *la Présentation du Christ au temple,* de Rembrandt, 293,000 francs; le *Portrait d'un jeune garçon*, du même maître, 152,000 francs; le *Cheval gris*, de Paul Potter, 78,000 francs; un *Paysage fluvial*, de Salomon Ruysdael, 66,000 francs; l'*Heureuse Paternité*, de Jan Steen, 53,000 fr.; un *Paysan à la fenêtre*, d'Adrien Van Ostade, 52,000 francs.

Noms et professions :

Parmi les candidats au fauteuil que la mort de M. Saglio a laissé vacant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres figurent le chanoine Chevalier et le commandant Esperandieu.

Le sort est souvent paradoxal.

Les Anglais et surtout les Américains sont extrêmement friands des vieilles éditions de Shakespeare, et dans les ventes celles-ci obtiennent des prix fort élevés.

A une vente publique faite à Londres, le premier exemplaire in-folio de l'édition de 1623, si recherchée par les millionnaires américains, a atteint 2,400 livres sterling, soit 60,000 francs.

Un exemplaire de la 3e édition (de 1663) a été, après une chaude lutte, attribué à M. Leighton pour le prix de 1,550 livres, soit 38,750 francs. Le grand incendie de Londres de 1666 ayant détruit presque toute l'édition, elle est devenue excessivement rare. Les exemplaires de la 2e et de la 4e édition, beaucoup moins rares, sont cependant montés respectivement à 3,500 et 2,000 francs

Les éditions in-4° ont aussi dépassé les prix précédemment atteints. Le plus haut prix jusqu'ici était de 1,725 livres; mais à cette dernière vente M. Jackson a payé 1,910 livres, soit 47,750 fr., un exemplaire de *The first part of the contention between the two famous Houses of York and Lancaster*, un petit livre de 32 pages édité en 1594. Un exemplaire de *Arden of Feversham* (1592) a été adjugé à MM. Jacobs pour 1,210 livres sterling, soit 30,250 francs.

La fête funèbre commémorative à la mémoire de Félix Mottl, qui a eu lieu récemment à Munich, a, dit le *Guide Musical*, laissé un bénéfice net de 12,500 francs. Une somme égale de 12,500 autres francs a été de plus donnée par un généreux inconnu à la fondation Mottl qui, possédant déjà une réserve, se trouve avoir en caisse tout près de 40,000 francs.

Sottisier :

De Mlle Lucy Arbell (Mlle Stokvis) : « C'est M. Gailhard, mon directeur de l'Opéra, qui m'a donné le pseudonyme de Lucy Arbell, mon nom de famille lui ayant paru trop long. »

Excelsior, 23 février.

Il (Frédéric Lamond) a composé un trio pour piano.

L. DE CRÉMONE, *le Figaro*, 25 février.

SAINTE-ANNE (**près Sluis**) A partir du 1er mai, maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREYDORFF, artiste peintre, Knocke.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
» 500 » 105 fr. » 1000 « 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** » »

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIEME ANNEE. N° 10. 10 MARS 1912

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon de la Libre Esthétique: *Forain* (OCTAVE MAUS). — Chateaubriand et la Critique (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — Les Petites Expositions : *Au Cercle artistique : MM. F. Lantoine et F. Toussaint. A la Salle Boute : M. L. Franck* (F. H.). — L'Esthétique de Bruxelles : *la Démolition* (?) *de l'Abbaye de Forest* (JOS.-B. LECOMTE). — Notes de Musique : *le Quatuor Chaumont* (O. M.).— Une Conférence de M. Georg Brandès (FRANCIS DE MIOMANDRE. — La Sepulture des Poètes (FRANCIS JAMMES).— Chronique théâtrale : *Edénie* ; *les Moulins qui chantent*; *le Costeau des Epinettes* (GEORGES RENCY).— Memento musical. — Petite Chronique.

Le Salon de la Libre Esthétique.

FORAIN

La gloire n'est pas toujours le soleil des morts. A voir l'ensemble de tableaux, de pastels, de dessins, de gravures que la courtoisie des amateurs parisiens a permis à la *Libre Esthétique* de réunir, on ne peut douter que Forain soit entré en pleine vie dans le Panthéon de l'art français.

L'artiste est célèbre depuis longtemps. Mais son talent corrosif s'est si généreusement dépensé en croquis, en esquisses, en illustrations de la comédie humaine, que cette menue monnaie de son génie, royalement jetée à tous les vents, a quelque peu égaré l'opinion sur la valeur de son tempérament de peintre.

On n'a voulu le considérer que comme un humoriste. L'importante rétrospective qui lui est consacrée révèle en lui l'héritier direct de la tradition française, le successeur des maîtres du XVIII^e^ siècle qui lui ont légué, avec la souplesse et l'élégance du dessin, les dons d'observation et d'expression dont aucune école étrangère n'a jusqu'ici offert l'équivalent.

L'art de Forain, c'est la vie même. Rien n'est plus spontané que ses notations. Et rien n'est plus simple, plus loyal, plus dépouillé d'artifices et de ficelles que les moyens qu'il emploie pour transmettre au spectateur l'impression ressentie. Aucune des œuvres de Forain, — peintures, lavis, crayons ou pointes-sèches, — ne trahit le labeur de l'atelier. Toutes sont traitées avec une sûreté qui, à elle seule, atteste le maître. Docile, la main suit l'impression du cerveau qui scrute le sujet, en résume les caractères expressifs, le débarrasse en un clin d'œil de tout élément incidentel. Et l'acuité de l'observation est telle que rien ne lui échappe de la détresse humaine, de la pitié qu'elle mérite, de l'hypocrisie qui la masque, des vices secrets qu'elle tente de dissimuler. Son œil implacable pénètre les consciences, et d'un trait cursif le maître condamne ou absout.

Est-ce à dire que Forain soit un moralisateur? Ce serait rapetisser son art. Spectateur de la vie, intéressé par toutes ses manifestations, il est, sans plus, l'historiographe de son époque. Il a promené ses regards sur tout ce qui s'est offert à eux, séduit surtout par le mouvement; les courses, les coulisses, les foyers de la danse, les salles d'audience lui ont fourni d'inépuisables sources de documents, et quelques-unes des scènes qu'ils lui ont inspirées sont des chefs-d'œuvre. Le décor, que lui importe? C'est le pathétisme de la vie qui, seul, occupe sa pensée. Et c'est à lui, toujours, qu'il revient, prompt à le découvrir aussi bien dans la défense, à la barre, d'une fille mère que dans les transactions louches qu'abritent les bars et les restaurants de nuit.

Presque toutes les scènes qu'il évoque sont exprimées avec une extraordinaire puissance. Quand on les a vues,

ne fût-ce qu'un instant, on n'en peut oublier la saveur âcre et tenace. Et, chose étrange, ces tableaux qui ont l'air de se ressembler, ces épisodes vingt fois répétés de champs de courses, de tribunaux, de boudoirs, de coulisses, sont si différents les uns des autres qu'il est impossible de les confondre. C'est qu'ils enferment chacun, fixée en traits indélébiles, une parcelle d'humanité arrachée à la société. Et leur accent est d'autant plus émouvant qu'aucune rhétorique ne s'y glisse.

Caricaturiste? Forain ne l'est pas davantage, quelque paradoxale que puisse paraître cette affirmation. Il se borne à observer les tares de ses contemporains, à souligner de son crayon agile les déformations physiques du genre humain de même qu'il s'attache, avec une joie féroce dans laquelle M. Camille Mauclair voit, peut-être à tort, de la haine (1), à en exposer la laideur morale. Les bourgeois qu'on aperçoit au théâtre, dans les restaurants et les salons, partout où ils se tassent, sont souvent plus horribles que les types de cynocéphales dont est peuplée son étonnante galerie. Il suffit de les contempler pour écarter de la vision extériorisée par Forain toute idée d'exagération.

L'observation, humoristique ou cruelle, domine de haut la frivolité de la charge. Elle fit de Daumier le maître illustre qui servit à Forain d'exemple et dont l'influence, parfois, est sensible dans telles de ses scènes judiciaires, de même que certaines de ses ballerines évoquent le grand souvenir de Degas.

Ce furent les deux pôles de sa vie, et sans doute ses admirations les plus ferventes. Ou plutôt, façonné à leur double ressemblance, il inclina vers l'amour des sujets qui les passionnèrent, sollicité par les secrètes impulsions qui excitent la sensibilité de l'artiste. Et l'analogie qu'offre avec la vision de ces deux grands peintres une fraction de son œuvre n'est, à tout prendre, que superficielle puisqu'elle résulte plus de l'identité des modèles qu'elle ne réside dans leur interprétation

La personnalité du peintre ne s'en affirme pas moins avec une flagrante évidence dans maintes pages dont la concentration d'expression, l'unité de style et la persuasive éloquence demeurent inégalées. La *Libre Esthétique* a la bonne fortune d'en réunir un choix. On hésitera, parmi les plus décisives, entre la *Femme aux affiches*, *Dans les coulisses*, *la Toilette*, la *Femme rattachant sa chemise*, *le Souper*, d'autres encore, qui révèlent en Forain un peintre de premier ordre tandis qu'une série de dessins dignes des grands noms du passé le montre en possession de la plus rare maîtrise. Graveur, l'artiste est représenté par cinq planches dont trois sont empruntées à l'admirable cycle de scènes religieuses auxquelles il s'est consacré en ces dernières années, suivant une courbe assez inattendue de son évolution esthétique.

Il était nécessaire que cet hommage fût rendu à un maître demeuré, malgré l'abondance et la variété de son œuvre, imparfaitement connu. Car comment expliquer, si ce n'est par l'ignorance de sa double personnalité de peintre et d'illustrateur, la bévue que commit, l'an passé, la Commission directrice des musées en refusant d'accueillir un tableau de Forain acquis par le gouvernement à l'Exposition de Bruxelles?

Le Salon de la *Libre Esthétique* éclairera, en même temps que le public, ceux qui ont mission de discerner le mérite et de consacrer les renommées.

OCTAVE MAUS

(1) Voir, dans *L'Art moderne* du 4 juin 1911, le bel article qu'il a consacré à Forain.

Chateaubriand et la Critique.

Chateaubriand est à la mode. Mais je ne connais rien de plus choquant que la façon dont il l'est, dont on s'ingénie à l'y remettre.

Les conférences de M. Jules Lemaître, par exemple, qui ont d'ailleurs tant de succès, semblent vouloir dresser le plus terrible réquisitoire contre une certaine critique, celle même qui fit tout le succès de M. Jules Lemaître. Elles atteignent l'extrême d'un genre : les procédés y sont poussés jusqu'à la caricature. En bloc, le public n'y peut voir que du feu; il se dit : « Mais cet auteur connaît admirablement son sujet. Il le domine. On ne peut le prendre en défaut, ni le tromper. Certes, il raille, mais c'est pour ramener tout à ma perspective et pour détruire tout ce qui me dépasserait. Il pense comme je penserais si j'avais eu le temps de m'attacher à *cette* question. »

C'est bien ce que je lui reproche. M. Jules Lemaître, qui est averti, n'a pas le droit de penser comme son public. Parce qu'alors il est totalement inutile qu'il parle. De deux choses l'une, en effet : ou son office est de renseigner ses auditeurs à la manière d'un professeur, et alors il doit se borner à une énumération de faits, de titres de livres, de dates et à quelques citations de textes, sans prendre parti. Ou, s'il a le droit de prendre ce parti, ce ne peut être que celui du génie. Et non pas le parti adverse, comme il le fait malheureusement.

Tout ce qu'il dit sous-entend ceci : « Messieurs, Chateaubriand passe pour un génie, c'est entendu. Et c'est pourquoi nous n'en parlerons même pas. Vous êtes censés l'avoir appris au collège. Mais ce que vous ignorez, ce sont les faiblesses, les erreurs, les contradictions, les vanités, les petitesses de l'homme qui possédait ce génie : je vais vous les expliquer. »

Et alors le public assiste à cette chose étonnante : qu'à propos d'un homme de génie, on lui parle de tout, sauf de son génie. Et savez-vous ce qui en résulte, fatalement? C'est que, établissant malgré lui un rapport de nécessité entre le génie de Chateaubriand et ses faiblesses, l'auditeur donnera celles-ci comme cause à celui-là; à moins que, plus simpliste encore, il pense : « Au fond, c'était surtout un homme ordinaire, qui a obtenu une grosse réputation dans la littérature. »

M. Jules Lemaître fait tout pour diminuer son grand homme : il s'ingénie à lui réduire sa part, il déploie un talent surprenant

à expliquer sa pensée par une autre pensée, son style par le style des époques précédentes. Son désir de le prendre en flagrant délit de mensonge et d'exagération est tellement vif qu'il va jusqu'à lui reprocher sa puissance d'idéalisation, bref sa magie.

C'est là son erreur essentielle. C'est là ce qui me fait hésiter à prononcer le mot cruel d'improbité intellectuelle. Il y a dans les perfidies de M. Jules Lemaître une part d'inconscience très grande. Il ne se rend pas compte qu'il trahit son devoir de critique, parce qu'il ne sait pas quel est ce devoir.

Le devoir d'un critique digne de ce nom est de comprendre, et, lorsqu'il a compris, de faire comprendre aux autres. Lorsqu'il s'agit d'un homme de génie aussi authentique que Chateaubriand, il lui faudra expliquer comment et pourquoi Chateaubriand est un homme de génie. Je sais bien que cette tâche est bien plus difficile que l'autre : celle qui consiste à montrer comment il fut un homme ordinaire. Mais enfin, difficile ou non, c'est sa tâche, et le public a le droit d'attendre qu'il s'en acquitte.

Il fallait montrer précisément pourquoi les fautes, les erreurs, les faiblesses et la vanité même de Chateaubriand n'ont rien à voir avec son génie et le laissent subsister intégralement. Il fallait montrer qu'elles constituaient sa part d'humanité commune avec la nôtre, sa part de bête, mais l'essentiel était de montrer sa part angélique et comment celle-ci était le rachat, l'excuse de celle-là.

Il fallait, à propos de cet homme si représentatif de l'idéalisation générale, projeter une lumière sur ces régions de l'âme où, par une alchimie mystérieuse, sous l'influence du souvenir, les notions du réel se transforment et deviennent nos plus beaux rêves, nos raisons de vivre.

La mission des grands poètes, qui sait si elle n'est pas précisément de jeter sur la banalité de nos joies et de nos malheurs un manteau d'illusion? Il faut bien pour cela qu'ils se mentent à eux-mêmes, un peu. Mais c'est le principe même de l'œuvre d'art contre lequel, ici, s'élèverait cette critique mesquine.

L'art, a dit, je crois, Spinoza, c'est l'homme ajouté à la nature. Cette définition souveraine fait justice du reproche de mensonge adressé aux artistes. Bien mieux, elle en détruit la notion même. L'homme, en s'ajoutant à la nature, forcément altère la nature. Mais dans ce sens-là ses yeux eux-mêmes mentiraient au paysage qu'ils contemplent.

Je sais bien qu'il y a dans Chateaubriand beaucoup de passages où l'on sent que l'auteur trouverait souverainement désagréable de se rappeler certaines choses : alors il les transforme. Mais d'abord, ceci n'est qu'un détail. En outre, il aurait mieux valu, il me semble, montrer dans cette faiblesse le délicat mécanisme de la pudeur. L'homme qui se rappelle avec trop de sincérité certains épisodes peu louables de sa vie est bien près de s'y complaire. Somme toute, l'orgueil vaut mieux. Et puis, qu'importe le réel? Les centaines de commentaires écrits sur Chateaubriand tomberont dans l'oubli. Et le réel redeviendra ce que Chateaubriand a voulu qu'il fût. C'est le prestige du génie, n'en déplaise à tous les commentateurs.

J'ai sous les yeux en ce moment un livre tout à fait digne d'être recommandé à ceux qui aiment la vraie poésie : ce sont les *Pages choisies des Mémoire d'Outre-Tombe* (1), par M. Victor Giraud.

(1) CHATEAUBRIAND : *Mémoires d'Outre-Tombe*. Pages choisies avec une introduction et des notes, par VICTOR GIRAUD. Paris, Hachette.

Elles sont admirables. M. Victor Giraud explique fort justement que la longueur matérielle des *Mémoires d'Outre-Tombe* empêchait bien des gens de les aborder. En deux cent soixante-dix pages, il en a réuni les morceaux les plus caractéristiques L'essentiel s'y trouve, je veux dire ces phrases parfaites où la prose française a atteint la limite extrême de ses pouvoirs.

Le génie seul peut expliquer cette fusion de majesté soutenue et de simplicité d'expression, cette rigoureuse propriété de termes qui semble cependant toujours créer une atmosphère mystérieuse autour des mots, ces cadences harmonieuses et savantes avec je ne sais quoi d'abandonné comme le murmure de la confidence, cette hauteur de gentilhomme et cette verve parfois populaire, cette noblesse continuelle d'homme mûr et ces attendrissements juvéniles, cette mélancolie splendide mais qui porte sur des faits précis, racontés avec une netteté incomparable par un homme qui connut d'égal à égal les grands de la terre et prit contact avec les plus intéressantes réalités de son temps.

Je n'ai ni la prétention, ni le loisir d'analyser le style du plus grand styliste français. C'est d'ailleurs une tâche au-dessus de mes forces, et, je crois, impossible à qui que ce soit. Je veux simplement citer ces lignes, que M. Victor Giraud extrait d'une lettre de Chateaubriand à Joubert, et qui explique, magnifiquement, le sens des *Mémoires d'Outre-Tombe* :

« ... Soyez tranquille ; ce ne seront point des confessions pénibles pour mes amis : si je suis quelque chose dans l'avenir, mes amis y auront un nom aussi beau que respectable. *Je n'entretiendrai pas non plus la postérité du détail de mes faiblesses ;* je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. *Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau*; ce n'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter vos pareils à des sentiments nobles et généreux. Ce n'est pas qu'au fond j'aie rien à cacher ; je n'ai ni fait chasser une servante pour un ruban volé, ni abandonné mon ami mourant dans la rue, ni déshonoré la femme qui m'a recueilli, ni mis mes bâtards aux Enfants-Trouvés ; mais j'ai eu mes faiblesses, mes abattements de cœur ; un gémissement sur moi suffira pour faire comprendre au monde ces misères communes, faites pour être laissées derrière le voile. Que gagnerait la société à la reproduction de ces plaies que l'on trouve partout ? On ne manque pas d'exemples quand on veut triompher de la pauvre nature humaine. »

Peut-on, avec plus d'autorité, répondre d'avance aux objections de la petite critique, et affirmer plus simplement les droits de l'idéalisme et de la poésie?

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES

H.-G. WELLS : *L'histoire de M. Polly*, roman traduit par Henry Davray et Kozakiéwicz (Paris, au *Mercure de France*). — Ceux qui se rappellent l'attendrissant M. Hoopdrever de *La burlesque équipée d'un cycliste* le retrouveront sous ce nom de M. Polly, mais lancé dans d'autres aventures. C'est toujours ce personnage falot, au langage prétentieux, aux manières ridicules et se dépêtrant au milieu des menues misères de la plus absurde existence. Puis, tout à coup, le pauvre homme, bafoué, misérable, écœuré de sa vie grise et sans issue commet un crime... Oh ! un crime sans danger, un incendie qui ne brûle que sa propre boutique, assurée. Il laisse son acariâtre épouse se débrouiller avec la Compagnie et s'en va, à l'aventure. Il passe alors, sur ce tout petit personnage, comme un souffle égaré du grand veut de liberté de *Au temps de la Comète*. Dans une vie naturelle ingénue, difficile peut-être mais enfin évadée des odieuses contraintes du prolétariat, M. Polly va être heureux.

Certes, tout le livre est écrit avec une sorte d'humour à la Dickens, mais cette conclusion tout à coup me fait sentir la puissante synthèse de cet esprit, le lien qui unit tant d'œuvres différentes, ce généreux désir d'une vie enfin noble, calme, sans préjugés, naturelle, pour l'humanité si lasse des civilisations scientifiques. Toujours le penseur reparaît en M. Wells. Même lorsqu'il fait le plus d'ironie, même lorsqu'il semble le plus se délasser il reste ce qu'il ne peut pas cesser d'être : un des plus grands esprits de l'Europe actuelle.

ALEXANDRE ARNOUX : *Didier Flaboche*, roman (Paris, Ollendorff). — C'est l'aventure d'un petit paysan provençal qui se découvre la vocation d'acteur et vient à Paris pour l'éprouver. Il y subit les misères les plus noires, tente de se suicider, est sauvé par un astrologue qui passe, tombe malade, entre à l'hôpital. Là le visite une jolie jeune fille dont il s'éprend, et qui le paie de retour. Dans leur amour, délicieux, Didier Flaboche reprend goût à la vie et à l'art, mais Nellie meurt et le pauvre acteur sent bien que tout est fini. Continuant à vivre, il sera *plus mort qu'elle*. Les diverses aventures de cette vie mouvementée servent comme de prétextes à des tableaux dont la plupart sont excellents : ainsi la vie du petit paysan dans sa campagne provençale, la description de sa misère parisienne, la rencontre si comique, presque picaresque de l'astrologue, l'hôpital, les scènes d'amour, etc. Le lien qui unit tous ces épisodes, c'est la volonté de Didier Flaboche d'imposer son art aux foules, malgré la malchance ; et certaines descriptions de coulisses de théâtres pauvres sont impressionnantes. M. Alexandre Arnoux a conté cette histoire touchante avec une verve rapide, endiablée souvent, et parfois truculente ; ses épithètes surtout sont d'une vivacité réaliste, très audacieuses. On sent qu'il aime la cuisine de l'écriture ; la sienne est pareille à un de ces ragoûts de Provence, populaires et puissants, mais aérés et comme parfumés par l'aromatique souvenir des herbes pures qui poussent entre les rochers et le soleil.

SYLVAIN BONMARIAGE : *Le Cœur et la Vie*, roman (Paris, chez Eugène Figuière). — La suite des petites aventures sentimentales d'un jeune homme très jeune homme, très égoïste, très amateur de l'amour et pas mal rosse avec les femmes. Tellement rosse qu'on finit par lui en vouloir de sa chance. Mais l'auteur y veille : à son héros, il n'arrive jamais d'autre déception que celle que laisse l'amour lui-même, en principe, l'amour même comblé.

F. M.

LES PETITES EXPOSITIONS

Au Cercle artistique : MM. F. Lantoine et F. Toussaint. A la salle Boute : M. L Franck.

M. Fernand Lantoine est un artiste dont les efforts attirent l'attention. On se sent en présence d'un chercheur et en même temps d'un talent déjà en pleine possession de ses moyens. Sans doute son luminisme très intéressant s'apparente à celui de quelques maîtres dont l'influence s'exerça sur la plupart des jeunes artistes de notre génération. Il y a du Pissarro dans certaines toiles de M. Lantoine ; on voit percer aussi ça et là d'autres influences, mais il est incontestable néanmoins qu'un artiste sincère et doué d'une très fine sensibilité se révèle dans ces œuvres. Des toiles de dimensions moyennes, exécutées au plein air, des paysages du Midi, *la Route de Ciotat*, des sites wallons : *Paysage Mosan*, *Matin sur la Meuse*, sont d'exquises impressions, très fraîches, très claires, d'une atmosphère limpide. Il faut admirer aussi un portrait, *Au balcon*, morceau des plus curieux. Les tableaux d'intérieur, avec nus, de l'artiste, nous paraissent manquer de cette spontanéité de vision, de cette claire sincérité que Lantoine apporte dans ses paysages.

La peinture de M. F. Toussaint, très habile, superficielle, sans recherche, n'apprend à vrai dire pas grand'chose ni sur les efforts du peintre ni sur quoi que ce soit. C'est un art abondant, peu observé, dénonçant plus d'aisance que de véritable métier.

Comme M. Toussaint, M. Lucien Franck ne cherche pas à approfondir ; il ne s'occupe que de la superficie des choses. Ses notations de ville sont jolies, mais quel métier lâché et, parfois, quel manque de vérité dans la couleur et le mouvement ! A vrai dire M. Franck ne réussit vraiment que dans les toutes petites pages où il sait jeter quelques notes légères, vaporeuses, un peu troublantes même ; cela manque de vérité, mais non de séduction.

F. H.

L'ESTHÉTIQUE DE BRUXELLES

La démolition (?) de l'Abbaye de Forest.

Beaucoup de lecteurs de l'*Art moderne* connaissent sans doute la délicieuse oasis que constituent les restes de l'ancienne Abbaye de Forest. Une courte avenue qui s'ouvre sur la Place communale, entre deux maisons modernes, y mène. On passe sous un porche monumental et tout de suite on se trouve à cent lieues de l'agglomération bruxelloise, à cent lieues de la Place voisine, banale et villageoise, dans une adorable vieille cour, couverte d'herbe haute, plantée de vieux arbres et entourée de bâtiments anciens en briques et en pierre.

Eh bien ! cet ensemble délicieux, cette précieuse oasis échappée jusqu'ici par miracle à l'envahissement des constructions modernes et sans caractère, est menacée. Le propriétaire des bâtiments abbatiaux qui subsistent est *en train de démolir* la partie droite de ceux qui embrassent la cour. Il affirme qu'il les reconstruira et ne veut que les mieux aménager en vue de leur location. *Mais comment les reconstruira-t-il ? Et respectera-t-il l'aspect extérieur des bâtiments* qui contribuent pour une si large part au charme de cette cour plantée de grands arbres ?

La Commission des monuments est intervenue pour protéger les constructions de la Cambre. Laissera-t-elle modifier, laissera-t-elle mutiler les bâtiments de l'Abbaye de Forest ?

JOS.-B. LECOMTE

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatuor Chaumont.

Le Quatuor Chaumont a clôturé mercredi dernier par une séance de tous points excellente la série d'auditions qu'il donna au cours de cet hiver. Bien que de fondation récente, le Quatuor a des qualités de cohésion et d'équilibre dans les sonorités qui le classent d'emblée parmi les meilleures associations similaires. Quels musiciens accomplis, d'ailleurs, que MM. Chaumont, Morisseaux, Rogister et Dambois ! Quelle chaleur dans l'expression, et combien on les sent pénétrés de la beauté des œuvres qu'ils interprètent !

Nous entendîmes il y a quinze jours à Paris le Quintette de Franck joué par M. César Geloso et ses partenaires. Ce fut merveilleux d'homogénéité, de sentiment et de style. Mais le Quatuor Chaumont, avec la collaboration de M. Emile Bosquet, nous donna une impression plus émouvante encore. L'âme liégeoise de Franck ne s'exprime intégralement que par des archets de Liége.

Le Quatuor en *sol* de Mozart, le Quatuor n° 10 de Beethoven formaient, avec le Quintette, un programme magnifique qui fut applaudi avec enthousiasme.

O. M.

Une Conférence de M. Georg Brandès.

(*Correspondance particulière de l'*Art moderne.)

M. Georg Brandès, le grand critique danois et l'un des plus grands critiques européens, nous a parlé le 28 février à la Salle Malakoff des contes d'Andersen. Et c'était charmant d'entendre parler en français cet écrivain étranger à qui sont familières les plus délicates nuances de notre langue et qui la manie avec un esprit que lui envieraient bien des Parisiens, un humour que lui envieraient bien des Anglais. Et puis, il parla d'Andersen, de

l'immortel, de l'adorable Andersen. Comment resterait-on insensible lorsqu'il s'agit de ce merveilleux poète?

M. Georg Brandès eut la suprême courtoisie de nous entretenir d'Andersen comme s'il nous était très connu, même dans sa vie. C'est ainsi qu'il nous cita quelques anecdotes amusantes (car il l'a connu, jadis) qui peignaient au vif les petites faiblesses, les petites vanités du célèbre conteur. Mais c'était avec un bon sourire et comme s'il se fût attendri avec nous des petits défauts d'une personne disparue et que nous aurions beaucoup aimée ensemble. En outre c'était d'une excellente psychologie : car il entre beaucoup de faiblesse dans le cœur des êtres très tendres et trop sensibles. Rien de plus naturel. A l'inverse, la force de caractère, en s'accentuant, développe l'égoïsme.

D'ailleurs ces anecdotes ne furent qu'une sorte d'introduction. Très vite, M. Georg Brandès fut au cœur de son sujet. Alors il nous dit les splendeurs féeriques et les délicatesses infinies de l'imagination enfantine d'Andersen. Il nous montra comment Andersen pensait et construisait ses belles histoires, combien lui-même restait près des enfants à qui il s'adressait.

Il nota le génie avec lequel Andersen choisit le detail essentiel et généralise, comme sans s'en douter, comment un symbole est toujours inclus dans ses contes. Il nous dit quel prodigieux animateur fut l'écrivain de *la Petite Sirène*, et avec quelle tendresse idyllique il se pencha sur les enfants, sur les animaux, sur les plantes, sur les objets. Avec l'autorité tranquille de la certitude, il plaça ses œuvres émouvantes au même rang d'immortalité que le *Don Quichotte* ou le *Robinson Crusoë*. De temps à autre, il donna la parole à M. Paul Leyssac, du Vaudeville, qui nous fit entendre ses traductions inédites de l'*Intrépide soldat de plomb*, du *Faux-col*, de la *Petite fille aux allumettes* et du *Poulailler*. Le jeune artiste nous enchanta; j'ai rarement entendu diction plus pure, plus nette, plus spirituelle. C'était parfait.

On fit longuement fête à M. Georg Brandès. Et c'était justice que de l'associer ainsi, commentateur pénétrant et fervent, à la gloire du plus doux conteur que nous ayons jamais eu.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA SÉPULTURE DES POÈTES

Elle est vraiment exquise, cette page de Francis Jammes égarée dans *Comœdia* parmi les potins de coulisses et les apothéoses de comédiennes :

« Quand j'ai travaillé à mon poème avec autant de soin qu'un bon cordonnier à son cuir, je regarde ce bel arbre qui est dans le jardin de la maison qu'Alfred de Vigny habita lorsqu'il était militaire à Orthez.

Ni le commis-voyageur qui retient sa serviette par une courroie et qui se rend à la pharmacie ou chez le libraire, ni le bœuf qui va au champ, ni le chardonneret qui mange du mouron ne savent que là demeura l'auteur des *Destinées*.

L'ignorance des villes au sujet de leurs hommes célèbres a du bon sens. Elles ne conservent d'eux que ce qui était en harmonie avec elles.

Que Cervantès, qui est grand comme Homère, revienne à Madrid dans la rue de *Francos* où il est mort et qu'il demande à l'ombre de sa propriétaire : « N'avez-vous pas connu un poète du nom de Miguel de Saavedra qui a écrit *Don Quichotte?* » Point de doute qu'elle ne lui réponde : « Si vous parlez d'un manchot, oui ; si vous dites un poète, non. »

Par cette méconnaissance, n'est-ce pas Dieu qui demande que l'on laisse les morts en paix et que l'on ne leur érige pas tant de marbres?

Il n'est point de plus fastueux monument que celui qui chaque jour s'élève autour de nous. Il n'est pas un pêcher en fleurs ou en fruits qui ne contribue à la sépulture d'un poète; pas un moineau ; pas une fourmi.

Il suffit que ce tulipier se dore dans le jardin du chantre d'Eloa; que les chèvres s'allongent à l'ombre de la muraille auprès des acacias; que la fontaine coule : et c'est le vrai tombeau.

Certes je sais que ceux-là qui comme Valéry Larbaud, André Gide et Guillaumin se dévouent à la mémoire d'un Charles-Louis Philippe n'obéissent qu'à de nobles sentiments. Mais le buste dû au génie de Bourdelle ne saurait être confronté à Cérilly avec ce que Dieu même a édifié pour le poète : cette échoppe qui n'a qu'une porte comme le Ciel et dans laquelle un artisan creusa des sabots.

Je sais que l'airain est dur; dur comme est dure cette résistance du poète dont le métier, pareil dans un sens à celui de l'aviateur, consiste à tomber d'aussi haut que possible pour s'enlever plus haut encore quand il survit.

Mais cet airain, s'il se perpétue par la pensée, est outragé par le temps.

Trois cents années passeront et, tel que ce système de montagnes qui n'est plus, et dont rien que notre logique ne révèle qu'il a existé parce qu'il a été limé et livré aux vents, le buste sera nivelé au ras du sol.

Cependant l'odeur du bois de hêtre ou de noyer ; cependant le bruit et l'éclat de l'outil; cependant une vieille femme; cependant un petit chat qui se chauffe au soleil; cependant un seuil usé; cependant l'azur seront là pour témoigner en l'honneur de Charles-Louis Philippe comme l'arbre hautain en l'honneur d'Alfred de Vigny.

Et le voyageur des siècles futurs plein des rythmes solennels de celui-ci ou de la sobre parole de celui-là, s'il passe par Orthez ou Cérilly, ne songera même plus qu'il ait pu exister des statues de l'un ou de l'autre.

Mais soudain les deux poètes lui apparaîtront : Vigny dans un végétal d'or qui parle comme un Romain dans l'orage, et Philippe dans un petit atelier qui sent la soupe et dont la porte, en s'ouvrant, tinte. »

FRANCIS JAMMES

CHRONIQUE THÉATRALE

Édénie. — Les Moulins qui chantent.
Le Costaud des Épinettes.

Il ne m'appartient pas de rendre compte ici de la première représentation — qui fut triomphale — d'*Édénie* à l'Opéra flamand d'Anvers. Le chroniqueur musical de *l'Art moderne* en parlera dans le numéro de dimanche prochain, avec le soin et le respect que commande l'œuvre admirable de Camille Lemonnier et de Léon Dubois. Qu'il me soit tout au moins permis de dire l'émouvante beauté du poème de Camille Lemonnier, adaptation lyrique, comme on le sait, de son roman *l'Ile Vierge*. Barba, le farouche vieillard, entêté dans son rêve de trop intègre justice, a banni d'Edénie son frère Rupert qui, jadis, commit avec sa sœur un horrible inceste. Une fille, l'inquiète Elée, demeure comme le souvenir vivant de cet amour coupable. Barba la fait élever avec ses propres enfants dans l'enchantement de l'île heureuse. Le jeune Sylvan l'aime à l'égal de ses sœurs Florie et Hylette ; ne la croit-il pas en tout point pareille à celles-ci? Mais Rupert survient, réclame violemment sa fille, et Sylvan, caché, a tout entendu. Le nom seul de l'enfant maudite lui a échappé. Désormais c'en est fini de sa joie de jeune héros. Il sait que l'une des trois jeunes filles n'est pas sa sœur. Laquelle? Oh! celle-là, quelle qu'elle soit, il la hait et l'adore en même temps. C'est déjà, dans son cœur, le trouble mystère de l'amour. Rupert reparaît, enlève Elée. Alors Barba, en présence de la douleur de ses enfants, comprenant mieux le devoir de pitié et de pardon qui incombe aux hommes, envoie Sylvan sur son cheval Hérault à la recherche des exilés.

Un haut sens d'humanité se dégage de ce poème. On y peut découvrir aisément, sous la palpitante draperie du style, une noble conception de la vie basée sur l'acceptation de la douleur et sur la loi sereine du pardon. Il faut admirer l'art avec lequel Camille Lemonnier a su assouplir son génie de peintre fervent de la nature aux strictes obligations de l'œuvre dramatique. Son poème est une page de grande littérature, et néanmoins c'est un livret d'opéra incomparable.

Le théâtre des Galeries a repris pour notre plus grand plaisir l'adorable opérette de MM. Fonson, Wicheler et Van Oost, et les moulins ont chanté, derechef, dans la clarté de l'aube, sur la prestigieuse et féerique Hollande. Quelques changements dans l'interprétation : Mme Cebron-Norbens a remplacé Mlle Van Loo dans le rôle de Lysbeth; c'est une très jolie femme, qui joue et qui chante à ravir. M. Raymond Gilles a peut-être moins plu que M. Vignaud dans le rôle d'Henri; sa voix est belle, mais elle manque un peu de charme. Mlle Gina Feraud est, comme l'an dernier, tout à fait exquise dans le rôle de Nèle. Et Mlles de Tender et Harnold sont encore la joie de la pièce dans les rôles de Petrus et de Kate, les petits Hollandais d'étagère et de cartes-postales. On a réentendu avec grand intérêt la jolie et adroite partition de M. Van Oost. Et tandis que les *Liens* continuent à faire de belles salles au Parc, qu'*Edénie* attire à Anvers tous les amateurs de bonne musique, les *Moulins qui chantent...* chanteront longtemps aux Galeries. Si l'on ajoute à ces trois grands succès de pièces belges celui que *Rhéna* obtient à la Monnaie, dites, il me semble qu'il ne va pas mal, en ce moment, le théâtre national?

***

Je voudrais bien pouvoir ne dire que du bien du *Costaud des Épinettes*, la comédie de Tristan Bernard que représente en ce moment l'Olympia et qui est bien loin de plaire au public... Tristan Bernard a du talent, beaucoup de talent, et un humour si original, si amusant! Mais franchement, une pièce comme le *Costaud des Épinettes*, où il n'y a exactement que de veules et ineptes canailles, de répugnants individus qui n'ont même pas le courage d'être de fiers bandits, des apaches à l'eau de rose, hideux et visqueux comme des limaçons, qu'est-ce autre chose sinon une mauvaise blague, un formidable bateau que nous monte ce pince-sans-rire d'auteur? Sacrifice d'un bel écrivain à la mode du moment... Qu'il ne recommence pas, et n'en parlons plus. On a quelque déplaisir à trouver Mme Marthe Mellot et sa belle voix en cette affaire. Elle est faite pour dire de belles choses graves et pures, pour crier de beaux mots de passion profonde, et non pour bégayer les pauvres et sottes réflexions d'une acteuse mal embouchée.

GEORGES RENCY

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 3 heures, à la Salle Patria, deuxième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer et avec le concours de Mme H. Bosetti, MM. Ed. Risler, L. Baroen, J. Rogister et M. Demont.

Lundi 11 mars, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, récital de chant par Mlle Julia Loicq. Au piano, M. G. Minet.

Mardi 12, à 2 h. 1/2, au Musée moderne, premier concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de Mme Marie-Anne Weber, de Sir A. Dean Paul, de M. Émile Chaumont, des compositeurs Poldowski et J. Jongen.

Mercredi 13, à 8 h. 1/2, Salle Patria, concert symphonique dirigé par M. Henri Verbrugghen.

Jeudi 14, à 2 h. 1/2, au théâtre des Galeries, sixième séance du Quatuor Capet avec le concours de Mme Marie Buisson et de M. Gabriel Fauré. Au programme : Quatuor nº 13, de Mozart; quatuor, mélodies et quintette, de M. G. Fauré. — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert donné par Mme Marthe De Vos-Aerts et M. Edmond Van Horen.

Vendredi 15, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de Mlle Germaine Lievens, pianiste. Au programme : Schumann, Chopin, Strauss, Liszt.

Samedi 16, à 8 h. 1/2, deuxième concert de l'Académie de musique (15 rue Mercelis) sous la direction de MM. Théo Ysaye et J. Jongen et avec le concours de MM. Chaumont, Strauwen et Théo Ysaye.

Mardi 19, à 2 h. 1/2, au Musée moderne, deuxième concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de Mme Croiza, du Quatuor Chaumont, des compositeurs P. de Bréville et G. Grovlez. — A 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, récital de chant par Mlle Marguerite Rollet avec le concours de Mme Dubois, MM. E. Chaumont, E. Doehaerd et Minet. OEuvres de Caccinni, Lotti, Rameau, Beethoven, Schubert, Fauré, Chausson, Chabrier.

Mercredi 20, à 8 h. 1/2, au Conservatoire, récital de M. César Thomson. Au programme : *la Folia* de Coralli, *Chaconne* de Vitali (avec orgue), huit pièces d'anciens maîtres italiens pour violon seul, etc.

Jeudi 21, à la Grande-Harmonie, piano-récital de M. Frédéric Lamond.

Vendredi 22, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de Mlle Alma Moodie, violoniste.

Samedi 23, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, séance vocale donnée par Mme Miry Merck avec le concours de Mlles H. et L. Merck.

Dimanche 24, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, sixième et dernier Concert Ysaye sous la direction de M. J. Lasalle et avec le concours de M. F. Kreisler.

Lundi 25, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, piano-récital Mark Hambourg.

Mardi 26, à 2 h. 1/2, au Musée moderne, troisième concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de Mme Madeleine Demest, de M. Stéphane Austin, du Quatuor Chaumont, etc.

Mercredi 27, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert avec orchestre donné par Mlle Bernard, pianiste, avec le concours de Mme Croiza. L'orchestre sous la direction de M. A. De Greef.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique*. Rétrospective J.-L. FORAIN (de 10 à 5 heures).

HÔTEL GOFFINET (avenue des Arts). Exposition de la Miniature,

CERCLE ARTISTIQUE. — Exposition Fernand Lantoine et Fernand Toussaint (clôture le 17 mars).

SALLE BOUTE. — Exposition Lucien Frank (clôture le 17 mars).

GALERIE LE ROY. — Exposition Roger Tournay (clôture le 11 mars).

GALERIE D'ART (138 rue Royale). — Exposition Gaston De Biemme (clôture le 10 mars).

SALLE STUDIO. — Exposition Emilie Falize, Gérard Watrin et Joseph Geleyn (clôture le 11 mars).

ATELIER GÉO BERNIER (4 rue de la Réforme). — Exposition Géo Bernier, de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures, jusqu'au 18 mars.

Le Cercle des *XI* ouvrira à Liége, dimanche prochain, à 11 h., son deuxième Salonnet annuel dans la salle des Fêtes de la Bibliothèque centrale de la ville. L'exposition, qui réunira une centaine d'œuvres, sera clôturée le 31 mars.

La Fédération professionnelle des Beaux-Arts a choisi comme candidats au jury du Salon triennal de Liége les artistes suivants : peinture, M. Auguste Oleffe; sculpture, MM. Paul Du Bois et Egide Rombaux; gravure, MM. Auguste Donnay et Marc-Henry Meunier.

La Fédération prie instamment les artistes du Brabant de soutenir ces candidatures.

Les conférences des Amis de l'Art wallon ont commencé jeudi dernier, à la salle Patria, sous les auspices du Touring-Club, par une causerie ardente de M. Jules Destrée sur *les Arts anciens de Wallonie*. Au cours d'une improvisation d'une ferveur communicative, l'orateur a célébré la terre wallonne et son passé d'art, injustement confondu trop souvent dans la gloire flamande. Il a rappelé l'œuvre démonstrative réalisée à Charleroi et a engagé les membres du Touring-Club à s'y associer, avec d'autant plus de raison que le pittoresque local et la découverte du pays natal sont les plus sûrs agréments des excursions. Le conférencier a été très applaudi.

Jeudi prochain, M. Wilmotte parlera des *Lettres wallonnes*, puis, le jeudi suivant, M. Fierens-Gevaert étudiera *la Peinture et la Sculpture en Wallonie*, et enfin, le jeudi 28 mars, la série

sera terminée par une conférence de M. Hennebicq sur *les Arts Industriels en Wallonie*.

Demain soir, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple (Salle Blanche), le poète Jehan Rictus dans ses œuvres.

On s'est préoccupé en Belgique, dit *l'Eventail*, de célébrer la haute distinction décernée par le jury du prix Nobel à notre éminent compatriote Maeterlinck. Il y avait là un devoir de dignité et de reconnaissance. Malheureusement divers projets conçus par l'administration communale de Gand, par l'Association des Ecrivains belges, rencontraient un obstacle : la répugnance qu'inspire au merveilleux auteur de *l'Oiseau bleu* et de *l'Intelligence des Fleurs* toute exhibition. Il n'y avait, de la part de Maeterlinck, nulle mauvaise volonté. Le poète, en dépit de tout ce que l'on a raconté, demeure très attaché à son pays.

Il fallait donc faire quelque chose qui n'exigeât point que Maurice Maeterlinck se donnât en spectacle.

Et voici ce que l'on organise : On fêtera le prix Nobel de Maeterlinck en une soirée qui sera organisée par le Cercle Artistique, sous le patronage de la ville de Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, le lendemain de la clôture. On jouera *Pelléas et Mélisande* — le drame — avec la partition de M. Gabriel Fauré; Mme Georgette Leblanc jouera le rôle de Mélisande. Et des vers seront dits, à la gloire de Maeterlinck, par une des grandes artistes de la scène française, Mme Bartet, croit-on.

Ce sera, on le voit, une grande solennité artistique, une solennité nationale.

On a demandé aux poètes et aux prosateurs français ce qu'ils pensent de Mistral. M. Rostand déplore que Mistral, « la plus grande gloire mondiale », ne soit pas de l'Académie française. On sait que M. Claretie a déjà, mais en vain, tenté d'enrégimenter l'auteur de *Mireille* parmi les immortels provisoires.

M. Léon Dierx qui a, dit-il, « le malheur de ne pas savoir le provençal » et ne connaît donc Mistral que par la traduction, privée du rythme de la musique, l'acclame cependant comme une pure et belle gloire française. M. Vielé-Griffin fait cette remarque : « L'Académie française se trouve dans la situation étrange de ne pouvoir se recruter ni au Nord ni au Midi : car si Mistral, le plus grand poète né en France, est de langue provençale, notre plus grand poète de langue française est l'admirable flamand Émile Verhaeren. »

« Il est grand, dit M. Gustave Kahn, parce qu'il fut un indépendant, parce qu'il négligea toute la culture de l'école pour innover à son aise, d'après sa conscience littéraire... Il est important parce qu'il a résumé l'âme des siens, mais il est grand parce qu'il s'est affranchi de toute tutelle pour penser à sa guise. »

« Vous dirai-je, conclut humoristiquement M. Henri de Régnier, le nouvel académicien, qu'il me semble préférable d'avoir écrit *Mireille* et *les Iles d'Or* que d'avoir construit la Galerie des Machines ou réformé l'assiette de l'impôt?»

M. Camille Bellaigue, qui a fait récemment une série de conférences sur Verdi, a raconté cette plaisante histoire :

A la fin d'un dîner qu'offrait à l'illustre compositeur Ricordi, son éditeur, Boïto buvait à la santé du « *Pancione* », c'est-à-dire du bedonnant, du ventru, de Falstaff enfin. Le toast ayant éveillé tous les échos d'Italie, un ami du maître l'interrogea par lettre et reçut cette réponse :

Gênes, 3 décembre 1890.

Que vous dirai-je? Il y a quarante ans que je désire écrire un opéra comique, et il y a cinquante ans que je connais *les Joyeuses Commères de Windsor*. Mais... les *mais* accoutumés se sont constamment opposés à l'accomplissement de mon désir. Maintenant Boïto a résolu tous les *mais* et m'a fait une comédie lyrique qui ne ressemble à aucune autre.

Je m'amuse à en faire la musique, sans projets d'aucune sorte et sans même savoir si je la terminerai. Je vous le répète : je m'amuse.

Falstaff est un vaurien qui commet toutes sortes de mauvaises actions, mais sous une forme divertissante. C'est un type. Il y a là bien des types divers. L'opéra est complètement comique. *Amen.* VERDI

Représentée à Milan au mois de février 1893, la dernière œuvre de Verdi est son œuvre la plus parfaite.

La collection d'autographes de M. Stuart Samuel, dispersée à Londres, renfermait, entre autres pièces curieuses, une suite de Bach qui fut adjugée 1,612 francs; six pages de Meyerbeer, *Canzonettes italiennes*, paroles de Metastase, 565 francs; un manuscrit de quatorze pages de Paganini, 512 fr.; huit morceaux de Schubert, entre autres le *Chant de victoire de Miriam* (op. 136), 2,562 francs; *Cantata* (août 1819), dix-huit pages, 1,537 francs; *Chanson à boire*, (op. 155, juillet 1825), 717 fr.; *Sur la cime géante* (mars 1818), 975 fr., etc.

Signalons encore la vente de cet autographe désenchanté de Flaubert, qui a atteint le modeste prix de 25 francs :

L'amour est comme l'Opéra : on s'y ennuie, mais on y retourne.
GUSTAVE FLAUBERT.

Et pour 40 francs, un amateur a eu ce très joli billet de Léon Gozlan :

Comme je suis un peu fou, j'ai toujours rapporté, je ne sais trop pourquoi, à une couleur ou à une nuance les sensations diverses que j'éprouve. Ainsi, pour moi, la pitié est bleu tendre ; la résignation est gris-perle ; la joie est vert pomme ; la satiété est café au lait ; le plaisir, rose velouté ; le sommeil est fumée de tabac ; la réflexion est orange ; la douleur est couleur de suie ; l'ennui est chocolat. La pensée pénible d'avoir un billet à payer est mine de plomb : l'argent à recevoir est rouge chatoyant ou diablotin. Le jour du terme est couleur de terre de Sienne — vilaine couleur ! Aller à un premier rendez-vous, couleur thé léger ; à un vingtième, thé chargé. Quant au bonheur... couleur que je ne connais pas. LÉON GOZLAN.

SAINTE-ANNE (près Sluis). A partir du 1er mai, maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREYDORFF, artiste peintre, Knocke.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

Vient de paraître :

LES LIENS

Pièce en trois actes par GUSTAVE VAN ZYPE
Prix : 2 fr. 50.

Du même auteur :

LES ÉTAPES

Pièce en trois actes. — Prix : 2 fr. 50.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : **P. BUSCHMANN, Jr**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, **20** fr. — Étranger, **25** fr.
La livraison, fr. **2.50.**
Edition de luxe sur papier spécial, **50** fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zehlendorf).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.
Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.
ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.
DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : *40, Galerie du Commerce. Bruxelles.*

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50; Étranger 12 francs.

A partir du 1er Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNEE. N° 11. 17 MARS 1912

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Salon de la Libre Esthétique : *les Peintres belges* (FRANZ HELLENS). — Portraits et Costumes du XVIIIe siècle (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Expositions : *Galerie Georges Giroux*. (O. M.). — Le premier Concert de la *Libre Esthétique* (Ch. V.). — A l'Opéra flamand d'Anvers (Ch. V.). — Notes de musique : *Société J.-S. Bach; M. Gabriel Fauré et le Quatuor Capet; Concert Marthe De Vos-Aerts* (F. H.) — Chronique théâtrale : *le Capitaine Fracasse* ; *Laurent Tailhade* (GEORGES RENCY). — César Franck à la *Schola Cantorum* (JACQUES HERMANN). — Memento musical. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Salon de la Libre Esthétique.

Les Peintres belges.

Une des préoccupations constantes des Salons de la *Libre Esthétique* a été de montrer les efforts accomplis par les peintres belges pour se libérer des entraves tyranniques du passé et se jeter dans la mêlée impressionniste où se dessinaient les grandes tendances de l'art contemporain. Pas d'exposition nouvelle qui n'ait pu se vanter de révéler quelque talent affranchi; et tandis que les ainés demeuraient fidèles et appuyaient chaque année de leurs exemples les essais des nouveaux venus accueillis à la *Libre Esthétique*, peu à peu le goût s'épura autour d'eux, les influences désuètes disparurent, les peintres affirmèrent audacieusement leur originalité.

Cette année encore, des noms déjà glorieux se mêlent à ceux d'un groupe de jeunes où les débuts furent, il y a quelques années, particulièrement brillants. Et l'on peut dire, d'une façon générale, que chacun d'eux, même les premiers, ont apporté dans les œuvres qu'ils exposent ici une note nouvelle qui indique la constance et la richesse de leurs efforts.

Claus fut un des premiers qui figurèrent à ces expositions; il fut de la période héroïque dont les peintres eurent à soutenir des combats retentissants: jadis, la contradiction et les sarcasmes l'aidèrent à développer avec plus d'audace sa personnalité primesautière et ardente: aujourd'hui, dans le calme et l'approbation, l'artiste ne s'arrête pas de chercher. La belle série de toiles qu'il expose ici le montre sous un jour nouveau. Non pas qu'il se soit orienté dans une direction différente : depuis longtemps, Claus nous a donné la véritable mesure de son puissant tempérament. Mais cette exposition le montre étrangement affiné. En regardant cette magnifique suite de paysages, on pense à cet autre artiste d'un si grand exemple pour les jeunes, à A.-J. Heymans, dont l'évolution claire et harmonieuse n'a pas cessé de se manifester et qui, à mesure qu'il avance en âge, donne le spectacle, dans son œuvre, d'un rajeunissement ininterrompu. Comme ce dernier, Claus se détache petit à petit des contacts trop directs de la matière; autrefois son riche tempérament était en continuelle communion avec la nature, aujourd'hui il semble la dominer. Dans ses dernières œuvres, l'âme et la pensée s'unissent pour exprimer le poème de la lumière fluide et éternelle. *Les Astères*, *la Lys en hiver*, *Au bord de l'eau* offrent des exemples de ces toiles où la terre, l'homme et l'atmosphère sont unis par un lien inexprimable. Il y a dans *Soleil couchant* une sensibilité que le peintre n'avait pas encore exprimée avec autant de délicieuse noblesse; quelque chose de l'élévation ordinaire chez Millet anime cette admirable toile.

Albert Baertsoen, qui s'était quelque peu retiré depuis plusieurs années, apparait aujourd'hui à son

tour avec des qualités nouvelles et très remarquables. Lui non plus n'a pas cessé de se montrer sous le jour particulier qui l'a depuis longtemps désigné à l'admiration des artistes. Mais il s'affirme davantage dans ses dernières œuvres, avec plus d'audace, plus de vigueur encore, plus d'aisance aussi. Après Claus le contraste est complet. Au rebours de ce dernier, Bartsoen est épris de belle et grasse matière. La lumière s'exerce uniquement dans ses toiles à faire valoir la beauté nombreuse des choses où le temps a accumulé ses patines épaisses. Bartsoen n'a guère été surpassé chez nous dans la peinture des vieilles cités à demi croulantes ; nul mieux que lui n'a exprimé la mélancolie et parfois la sombre tristesse de ces déclins, nul non plus n'a mieux montré la puissance qui demeure dans ces murs cimentés par les efforts successifs des générations qui y passèrent. *T'Luizengevecht à Gand* est une des toiles les plus caractéristiques de la manière de l'artiste; on y aperçoit à merveille le coloriste vigoureux et pourtant raffiné dont la vision ne s'attarde jamais au détail mais aux masses puissantes, aux taches bien nourries, à toute la splendeur des matières surchargées de teintes chatoyantes et multiples.

Entre ces deux tendances extrêmes, l'art de Georges Lemmen jette une note bien personnelle, faite de demi-teintes, de sonorités fondues. Chez Lemmen aussi, l'évolution est visible et s'affirme d'une manière heureuse. Après avoir fait vibrer en ses tableaux des symphonies rares mais un peu confuses parfois et insaisissables, l'artiste s'est peu à peu orienté vers un art plus viril, plus concentré; l'unité, dans les quelques toiles qu'il expose, est parfaite. Le coloris n'a rien perdu de sa subtilité, mais de même que le dessin s'est affermi, que l'attitude des figures et des choses s'est redressée, ainsi la richesse des tons s'est accrue par des oppositions plus franches. Ces œuvres se recommandent par une sobriété qui en augmente la noblesse.

Un autre peintre, épris des idées nouvelles et dont le talent a suivi une évolution intéressante, c'est Willem Paerels. Autrefois hésitant, cherchant le mouvement, l'agitation dans les lignes et dans les tons, il semblait rassembler avec peine les éléments de ses tableaux; sa fougue, son besoin d'exécution véhémente, l'empêchaient de rechercher la cohésion, de simplifier; il péchait par excès de spontanéité, ce qui donnait à ses toiles des airs improvisés. Néanmoins un peintre de race s'annonçait déjà, dès ses débuts. Aujourd'hui nous retrouvons l'artiste plus sûr de lui-même. Ce qu'il y avait de papillotant et d'indécis dans sa facture a disparu; le *Soir dans l'atelier*, *Autour de la table* et surtout *Dame en noir* révèlent un peintre dont la vision s'est affermie; une rare et exquise fraîcheur règne dans ces tableaux. Le coloris est dépouillé, d'une distinction exquise, avec des finesses dans les blancs, des subtilités de tons vraiment surprenantes. De plus, l'attitude des figures et des choses est observée avec esprit et solidement établie.

Louis Thévenet, avec plus de simplicité encore, obtient des effets de coloris extrêmement chantants; il recherche les intérieurs modestes et parvient à en exprimer la poésie calme et familière. Ce sont aussi des intérieurs curieux qu'expose Mlle Léo Jo; ses toiles sont peintes avec vigueur, sans recherche. La vision de l'artiste ne paraît pas à prime abord d'une originalité extrême. Les tons ne sont nullement nuancés, — appuyés, au contraire, mais riches. Si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que ces intérieurs et ces études d'accessoires sont peints d'un œil amusé, ironique même, et certains détails qui avaient échappé d'abord indiquent une intention spirituelle à quoi l'on ne s'attendait pas.

Après un assez long intervalle, Robert Picard reparaît à la *Libre Esthétique* avec une série de curieux paysages stylisés, d'une composition volontairement naïve, où la délicate et fervente sensibilité de l'artiste s'exerce en des interprétations un peu archaïques, d'une profonde sincérité et d'une émotion claire et tranquille. Gisbert Combaz, lui aussi, sait mettre dans ses paysages fleuris, très habilement composés, une émotion sincère, à peine indiquée, qui émane de l'harmonie heureuse des lignes et des couleurs. Chez Marc-Henry Meunier, au contraire, la sensibilité exprimée est âpre et poignante; elle est troublante, le drame cherche à éclater sous la contrainte d'un métier précis, d'une fermeté mâle et vigoureuse.

Une grande toile qui attire beaucoup l'attention cette année, le *Théâtre des Singes* de Marcel Jefferys, contient, amplement réalisées, les promesses que donna ce curieux artiste dans une série de pochades qu'on put voir en diverses expositions, notations de coins de ville enlevées avec verve, où le tempérament ardent de l'observateur et du coloriste se donnait librement carrière. Ce grand tableau, plein d'agitation, avec son atmosphère fantasque et ses couleurs tour à tour effacées ou crues, est certes un des meilleurs que l'artiste ait produits; il abonde de vie, de mouvement et d'imagination.

FRANZ HELLENS

Portraits et Costumes du XVIIIe siècle.

« Je voudrais, dit M. Léandre Vaillat dans la préface de son charmant livre : *La Société du XVIIIe siècle et ses peintres* (1), je voudrais qu'il y eût entre l'histoire du portrait telle que l'imaginent sans grande fatigue quelques historiographes et telle que je la conçois, la même différence qu'entre un musée où l'on aligne indifféremment au long des cimaises les effigies étrangères les

(1) LÉANDRE VAILLAT : *La Société du XVIIIe siècle et ses peintres*. Paris, Perrin.

unes aux autres, et une demeure familiale où les meubles, les tableaux sont restés à la place qu'ils occupaient dans l'appartement, les arbres et les fleurs au même bosquet dans le jardin ».

Très sincèrement, j'estime que M. Léandre Vaillat a réalisé son vœu. Il a tenté d'écrire quelques chapitres de l'histoire des portraits du XVIIIe siècle en montrant qu'en général le costume domine le portrait, un peu comme les mœurs dominent les individus. Et il a réussi. Sans doute parce que son érudition, qui est cependant très étendue et très solide, a toujours cédé le pas à sa puissance de sympathie.

« A considérer l'œuvre des peintres, dit-il, depuis Jehan Fouquet jusqu'à Manet, on voit avec quelle attention, quelle piété, quel respect attendri, ému, ils ont recueilli un à un, dans la réalité quotidienne, les mille petits détails pittoresques dont se compose la vie, et tout ce qui pouvait servir à caractériser et à situer leurs contemporains dans la durée des siècles ou l'étendue des provinces et des royaumes. »

Rien de plus vrai. Ce serait commettre une erreur critique essentielle que d'envisager les figures des portraits abstraction faite de tout le reste, et tout le reste c'est le costume. Une bonne part de l'émotion que nous cause un portrait vient de ces détails et de la force de suggestion qu'ils possèdent. Bien mieux, si l'on considère que l'histoire et ses souvenirs se raccordent intimement à la contemplation d'une peinture du passé, quoi de plus capable qu'un costume de nous évoquer un temps, ses drames, ses secrets?

Certes ces idées sont indiscutables et beaucoup d'écrivains ont tenté de mettre d'accord leur critique avec elles. Par malheur bien peu possèdent au point de M. Léandre Vaillat le sentiment du détail et peut-être aussi la science. Ce jeune érudit ne se trompe jamais de terme, il distingue les uns des autres les accessoires les plus semblables en apparence d'une toilette, il leur donne leur nom exact, rappelant parfois en quelques mots l'anecdote presque toujours charmante qui les baptisa. Et puis, il ne fait pas étalage de cette science. Des descriptions, souvent très minutieuses, de costumes ne sont pour lui qu'un moyen de se rappeler avec plus de force ou plus de tendresse la figure du personnage qui portait ce costume. D'ailleurs, il ne décrit pas comme un rédacteur de catalogue, mais amoureusement, délicatement il nous montre comment ces accessoires font corps avec l'être qu'ils recouvrent, quel mouvement vivant les anime, absolument comme une toilette portée par une contemporaine que nous connaissons.

Aussi rien n'est plus séduisant que de suivre, dans son premier chapitre : *le Portrait et le Costume*, l'évolution de la femme du XVIIIe siècle suggérée simplement par celle de ses parures. C'est un tour de force littéraire, mais dont on ne sent que la grâce, et qui paraît la chose la plus aisée du monde. Il faut s'y reprendre à deux fois pour s'apercevoir du nombre de connaissances que cela suppose, et combien elles sont devenues familières à l'auteur.

M. Léandre Vaillat se promène dans le XVIIIe siècle absolument comme nous nous promènerions dans le Paris d'aujourd'hui. Rien de cette époque n'est pour lui figé, conventionnel, desséché. Il connaît les secrets du bon faiseur, est au courant des projets des modistes, sait les manies des grands et des financiers, les roueries des belles mais il sait aussi que cette époque, comme toutes les autres, a ses ressources infinies de courage et de vertu. Car sinon, comment expliquer la prodigieuse poussée d'art du mobilier par exemple, entièrement issu du peuple? Le XVIIIe siècle eut ses héros, et ses héros obscurs, il eut ses délicatesses et ses chastetés, un fond de solides qualités bourgeoises sur quoi pouvait se jouer, sans danger pour ainsi dire, la brillante corruption des hautes classes.

Plus encore que Liotard, trop voyageur, trop cosmopolite, souvent anecdotique, Perronneau nous ouvre des échappées sur ce monde inconnu, ou méconnu. Perronneau, artiste chaque jour plus révélé, chaque jour plus grand et d'une curiosité psychologique peut-être moins pénétrante mais certainement plus étendue, plus variée que celle de Latour lui-même.

Et les nombreuses effigies d'enfants, elles aussi contribuent à détruire la légende d'un XVIIIe siècle exclusivement frivole, destructeur volontairement de tout naturel. Il ne faut pas oublier que le romantique Rousseau en est, de ce XVIIIe siècle fameux, et qu'il y fut très à la mode et qu'il contribua à redonner à ses contemporains un goût de l'ingénuité tout à fait touchant malgré les gaucheries et le snobisme du commencement.

Il y a dans le livre de M. Vaillat une page entre toutes originale et exquise, c'est celle où il parle de Fredou. Presque personne ne connaît Fredou. C'était un pauvre artiste qui, pour la gagner misérablement, « a passé la plus grande partie de sa vie à copier à la douzaine les portraits que la famille royale donnait aux courtisans, aux sujets dévoués, en manière de récompense ». Bref une sorte de photographie à gages. Mais un jour, on lui demanda le portrait de Louis-Joseph-Xavier duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XV, enfant malade et déjà promis à la mort. Il fit un chef-d'œuvre.

« J'ai revu à Versailles, dit M. Vaillat que je veux citer en entier, le portrait du « chou d'amour ». Oh! ce n'est pas une grande toile d'apparat et de décoration, à la manière du tableau de Nattier qui se trouve exposé à quelques pas de là, mais un simple dessin aux trois crayons; mais quel dessin que celui-ci, où il y a la vigueur emportée de La Tour, l'attendrissement d'un Perronneau et déjà, un siècle d'avance, l'anxiété d'un Carrière!

« L'enfant repose dans le fauteuil qu'il ne quitte pas; il est vêtu non d'une robe, car il a maintenant une maison à lui tout seul, mais d'un habit à la française, un habit entr'ouvert, en satin blanc brodé de fleurs roses et vertes, de ces fleurs qui ressemblent aux arabesques des parterres; mais le tour de cou en linon blanc éteint cette splendeur; un petit bonnet retenu par une passe de ruban rose entoure la tête et s'oppose curieusement au costume du petit maître; le visage frais et poupon, qu'avait observé Nattier, s'est pâli, allongé et comme immatérialisé; un lobe d'oreille, une mèche de cheveux blonds se détachent plus nettement du masque décharné; la bouche se contracte et se relève légèrement en un sourire ironique aux commissures des lèvres; dans les yeux agrandis, spiritualisés, passe une expression de stupeur et comme la conscience d'une mort qui doit être prochaine, puisqu'on s'empresse tout autour de lui. »

Quoique l'Impératrice Joséphine appartienne pour une bonne moitié au XIXe siècle, M. Vaillat n'a pu cependant résister au désir de décrire sa vie à la Malmaison, sa vie intime, une de ses journées de coquette qui lutte déjà contre l'âge. Page émouvante, ajoutée à vingt autres, éparses au cours de ce livre savant et séduisant où, malgré sa modeste dénégation, l'auteur apparaît comme tout à fait apparenté aux Goncourt, les plus savoureux critiques d'art de notre temps.

FRANCIS DE MIOMANDRE

EXPOSITIONS

Galerie Georges Giroux.

Une très jolie salle d'expositions — la plus élégante et la mieux éclairée de toutes celles que possède Bruxelles — a été inaugurée hier par un Salonnet qui réunit un ensemble varié et intéressant de tableaux, de dessins, d'esquisses, de morceaux de sculpture empruntés aux ateliers indépendants de Bruxelles, avec l'adjonction d'une *Maternité* de Lucien Simon et d'un délicieux *Intérieur* de Vuillard.

On ne peut que féliciter M. Georges Giroux de l'initiative qu'il a prise en érigeant cette galerie, ainsi que du goût sobre et raffiné avec lequel il l'a aménagée. Expositions et concerts y trouveront un cadre harmonieux. Bien dirigée, elle pourra exercer sur le goût public la plus heureuse influence.

Parmi les œuvres qu'elle abrite, une statue de M. Rik Wouters, *Vierge folle*, d'un mouvement endiablé, et une douzaine de bustes, de figures, de fragments du même artiste, attirent particulièrement l'attention. Peintre, M. Rik Wouters expose quelques tableaux (à noter son *Intérieur* et ses *Champignons des bois)* qui révèlent d'heureuses qualités de coloriste. Des dessins à la fois sommaires et précis, des eaux-fortes complètent son importante participation. Mais c'est, semble-t-il, comme sculpteur que le jeune artiste donne le plus de promesses. Par la puissance expressive, le sentiment juste des formes, la concentration de la vision sur les éléments caractéristiques du modèle, il s'annonce dès à présent comme un maître futur de la statuaire.

M. Oleffe expose trois aquarelles d'un dessin ferme et souple. M. Jefferys, de pittoresques souvenirs de l'Exposition de Bruxelles et de ses séjours en Hollande et à Paris. M. Paerels, une toile un peu blafarde : *Après-midi d'août*, inférieure à celles qui composent sa contribution à la *Libre Esthétique*. M. Delaunois, des impressions d'églises et de campagnes monastiques. M. Thévenet, un *Coin de jardin* d'une tonalité joyeuse. D'Anvers sont venus MM. Baseleer, F. Hens, J. Michaux, dont les paysages et marines vastes, aux ciels lumineux, ont belle allure, et M. V. Hageman, qui s'est spécialisé dans l'étude consciencieuse et persévérante des types d'émigrants.

Il y a aussi, parmi les exposants, MM. Bastien, Smeers, Wagemans, Pinot, Swyncop, Blieck, Navez, Ramah, etc., représentés par des tableaux et études rassemblés à la hâte et, pour la plupart, d'un intérêt secondaire. Il s'agissait avant tout de présenter au public la galerie : et pour ce début la qualité de l'instrument l'emporta sur la valeur des airs qu'on lui fit jouer.

O. M.

Le premier Concert de la « Libre Esthétique ».

M. Octave Maus nous a offert, pour le début de sa « Season », un concert extrêmement agréable, où voisinaient entre elles des œuvres graves, charmantes et humoristiques. Parmi les premières, nous eûmes une réaudition de la deuxième sonate pour violon et piano (op. 34), de M. Jongen : composition large et puissante, d'un lyrisme chaleureux dans ses mouvements vifs, d'une mélancolie nostalgique dans son *andante*.

L'exquis compositeur Poldowski, dont, l'an passé, nous ouïmes des mélodies finement ciselées, nous est revenu, ce printemps, et nous a fait faire connaissance avec quelques-unes de ses œuvres instrumentales, qui achèvent de caractériser son tempérament plein de distinction, d'esprit et de fantaisie : une courte sonate pour piano et violon, d'une jolie écriture, alerte et légère, et remplie d'idées musicales raffinées, développées avec beaucoup de goût et de savoir ; deux pièces pour piano : une *Rhapsodie irlandaise*, spirituellement descriptive, et une *Adaptation plaisante d'un cake-walk* qui continue, en la modernisant, la tradition de Chabrier.

Poldowski est un pianiste remarquable, qui joue de son instrument d'une manière aussi naturelle qu'expressive. M. Chaumont est — j'ai à peine besoin de le dire — la perfection même dans les parties du violon des sonates de Poldowski et de Jongen.

Mme Marie-Anne Weber chante avec une ferveur presque religieuse. M. Octave Maus l'accompagne très délicatement. Aussi est-ce un charme incomparable que d'entendre interpréter par de tels artistes le poétique *Soir* de M. Fauré, le pur et tendre *Cantique à l'épouse* de Chausson, et *le Soir fait une apothéose*, mélodie d'un coloris chaleureux et d'une fine sensibilité qu'un jeune compositeur wallon, M. U. Stavelot, a écrite sur un poème de M. René Lyr (1).

Sir A. Dean Paul apporte au concert la note germanique, en chantant, d'une voix très artistement conduite, des mélodies excellemment choisies de Brahms et de M. R. Strauss.

Ch. V.

A l'Opéra flamand d'Anvers

Première représentation d'*Édénie*, tragédie lyrique en quatre actes, poème de M. Camille Lemonnier, musique de M. Léon Du Bois.

Il est des œuvres musicales auxquelles on ne saurait faire aucune critique, sinon qu'elles sont trop bien faites et qu'elles ressemblent trop à un beau devoir de style. Lorsqu'on les a entendues, on éprouve la satisfaction que cause tout travail probe et honnête... mais l'on n'a aucun désir de les réentendre. Et l'oubli s'ensuit, rapidement.

Édénie n'est pas de cette sorte. Certes, elle remplit toutes les conditions de l'œuvre d'art loyale et pure de toute compromission. Mais elle possède, en outre, des qualités de fantaisie et d'inspiration que n'ont point les beaux et... ennuyeux morceaux de rhétorique.

Mon estimé confrère M. Rency, a dit ici-même (2), en termes excellents, « l'émouvante beauté du poème de Camille Lemonnier », et a insisté à juste titre sur « l'art avec lequel l'auteur a su assouplir son génie de peintre fervent de la nature aux strictes obligations de l'œuvre dramatique ». C'est aussi non sans raison qu'il a qualifié *Édénie*, de « livret d'opéra incomparable ».

La musique de M. Du Bois est résolument wagnérienne. Mais elle l'est avec une telle fougue, une telle chaleur et une telle conviction que l'on ne songe point à incriminer ce manque d'originalité dans le style dramatique. Au contraire, on est trop heureux de rencontrer un artiste qui a su s'assimiler avec autant de ferveur la noblesse de ce style, en transposer avec autant de vie les qualités expressives au profit de son sujet, et créer ainsi, au monde imaginaire rêvé par le poète, une atmosphère aussi appropriée à son rêve.

Il y a, dans la partition de M. Du Bois, une telle sincérité, une foi et un enthousiasme si vrais, que l'on ne peut pas ne pas être ému par des éléments d'idéalité aussi directement transpa-

(1) Cette mélodie fait partie d'un recueil : *Soirs paisibles*, où le musicien a traduit, en quatre tableaux impressionnistes, des poèmes de M. Lyr, qui dépeignent divers aspects du soir.

(2) Voir le dernier numéro de l'*Art moderne*.

rents. Le musicien a aimé le poème de tout son cœur et cela se sent pour ainsi dire à chaque page, à chaque note. L'œuvre est soignée dans le détail, autant qu'il se peut. La déclamation mélodique et récitative est riche de sève et juste d'accent. L'orchestration est d'un coloris brillant, suave et chaud; la symphonie commente avec une grande variété de nuances ce qui se passe dans l'âme des personnages.

En un mot, il ne s'agit point d'une sorte de pastiche du wagnérisme, qui, tout en se recommandant par une belle technique et une ingéniosité exceptionnelle, ne laisserait après lui qu'une impression de froideur et de correction, mais bien d'une adaptation pleine de spontanéité du système wagnérien aux besoins d'un sujet nouveau.

Édénie n'est pourtant point sans défaut. Je ne puis ici, faute de temps et de place, entrer dans le détail. Je m'en tiendrai donc à signaler ce qui, d'une façon générale, m'a semblé porter atteinte à la beauté totale de l'œuvre. C'est surtout — et cette imperfection apparaît spécialement au deuxième et au quatrième acte — une certaine inexpérience dans l'agencement des plans dramatico-musicaux qui fait, ou bien que les gradations ne sont pas toujours ménagées comme elles le devraient, ou bien qu'un chevauchement se produit entre les lointains et le premier plan. Il en résulte des lourdeurs et des longueurs : empressons-nous toutefois d'ajouter qu'elles sont très localisées et que l'ensemble d'*Édénie* en souffre relativement peu.

Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que l'œuvre de MM. Lemonnier et Du Bois n'ait provoqué ni ennui ni fatigue, et que, la sympathie aidant, elle ait obtenu le beau succès qui lui a été fait.

CH. V.

NOTES DE MUSIQUE

Société J.-S. Bach.

Comme M. Gustave Bret à Paris, M. Albert Zimmer poursuit à Bruxelles la diffusion de l'œuvre admirable et encore imparfaitement connu de Jean-Sébastien Bach. La Société qu'il a fondée dans ce but, et qu'il dirige depuis cinq ans avec le plus louable zèle, fait de constants progrès. Et l'on ne peut que féliciter ce groupe d'amateurs de l'assiduité et du talent avec lesquels il seconde son chef. Les chœurs, bien que privés de quelques-uns de leurs meilleurs soprani, interprétèrent dimanche dernier avec style et avec pureté un fragment de la cantate *Schleicht, spielende Wellen*, délicieux de couleur et de mouvement, et une page du *Défi de Phœbus et de Pan*

L'orchestre n'est-il pas assez nombreux? L'acoustique de la nouvelle Salle Patria est-elle défectueuse? Il nous a semblé que les sonorités manquaient d'assise, que les basses devraient être renforcées.

Parmi les solistes, il faut placer au premier rang M. Edouard Risler, qui interpréta avec autant de précision que de délicatesse le Concerto pour piano en *mi* majeur et quatre pièces du *Clavecin bien tempéré*. Excellents aussi MM. Rogister et Baroen dans l'exécution du Concerto brandebourgeois pour deux altos, l'une des compositions les moins connues de Bach et qui rivalise de sentiment et d'expression avec le Concerto pour deux violons.

Enfin, Mme Hermina Bosetti, cantatrice munichoise, chanta d'une voix claire et étendue mais terriblement froide la cantate *Non sa che sia Dolore* et un air du *Défi*. En Allemagne, On incline volontiers à interpréter J.-S. Bach avec une solennité glacée. C'est une tendance contre laquelle proteste le caractère vivant, souvent pathétique et toujours expressif de ses œuvres. M. Zimmer aura à cœur, nous n'en doutons pas, de réagir contre cette frigidité dans ses prochaines auditions, notammment dans celle qu'il prépare pour les 10 et 11 mai de la Messe en *si* mineur, audition qui sera suivie, le 12, de la *Missa solemnis* de Beethoven.

O. M.

M. Gabriel Fauré et le Quatuor Capet.

Interrompant le cycle des Quators de Beethoven — qu'ils reprendront jeudi prochain — M. Lucien Capet et ses partenaires consacrèrent, jeudi dernier, une séance à M. Gabriel Fauré, dont le Quintette, le Quatuor en *sol* et un choix de mélodies charmèrent un auditoire peu nombreux mais très attentif. La présence du maître, qui exécuta la partie de piano de ses compositions et accompagna la cantatrice, Mme Marie Buisson, ajoutait à l'intérêt du programme un spécial attrait. On réentendit avec plaisir ces œuvres de grâce, de charme et d'expression, dans lesquelles la personnalité de l'inspiration s'unit à la pureté de la forme. Applaudies précédemment à la *Libre Esthétique* et au Cercle artistique, elles retrouvèrent le succès qui les accueillit naguère, bien que l'interprétation en eût paru un peu grise et manquant de l'accent, de l'envolée et du lyrisme que leur donnèrent le Quatuor Ysaye, le Quatuor Zimmer et le Cercle « Piano et Archets » de M. Émile Chaumont.

Mme Marie Buisson chanta d'une voix bien timbrée, sympathique, en musicienne accomplie, quelques lieder, parmi lesquels le *Soir* d'Albert Samain qu'avait interprété l'avant-veille Mme Marie-Anne Weber à la *Libre Esthétique*, *Clair de Lune*, la *Fée aux chansons*, et, en bis, le *Secret*.

O. M.

Concert Marthe De Vos-Aerts.

Une très intéressante audition a été donnée jeudi dernier à la Grande-Harmonie par Mme De Vos-Aerts, pianiste, et M. Edmond Van Horen, violoncelliste. Le programme, sans rien présenter de nouveau, était judicieusement composé et bien fait pour mettre en valeur le talent des deux artistes. Dans la *Fantaisie chromatique* de Bach et le *Prélude, Choral et Fugue* de Franck, Mme De Vos a fait valoir de brillantes qualités de goût et de métier. Le succès a été très vif aussi pour M. Van Horen, un violoncelliste de grand avenir semble-t-il; outre des morceaux de virtuosité pure, où il déploya une extrême habileté, on put apprécier la profondeur et la sûreté de ses moyens dans la belle sonate de Boëlmann, une œuvre de grande envergure, de vraie émotion, qui fut jouée avec âme et sincérité.

F. H.

CHRONIQUE THÉATRALE

Le Capitaine Fracasse. — Laurent Tailhade.

Laurent Tailhade! Ce nom sonore, magnifique, évoque des souvenirs presque héroïques : un mot fameux, porté à travers le monde dans le fracas et la fumée d'un attentat sanglant; des vers admirables, d'un métal pur et plein, avec des images somptueuses, un ruissellement inouï de diamants, de pierreries et de perles; une prose harmonieuse et chantante que Flaubert eût aimée, et aussi Paul de Saint Victor; une compréhension miraculeuse de l'antiquité païenne, un sens profond des mythes, un amour de la beauté poussé jusqu'à l'adoration mystique; un talent de satirique d'une injustice savoureuse, d'une férocité géniale... Et l'on se représente un hommesuperbe, grand, solide, jeune, à cheveux longs, à l'allure romantique, drapé dans une cape couleur de muraille, portant au moins un gilet rouge sous les plis de son manteau flottant.....

Eh bien, ce n'est pas cela du tout. Figurez-vous plutôt un petit homme rondelet, à la face toute rasée, au masque mobile, aux cheveux tout blancs, avec un toupet Louis-Philippe et de grosses lunettes d'écaille : Monsieur Thiers ou Henri Monnier, père et modèle de Joseph Prudhomme. C'est ainsi que Laurent Tailhade nous est apparu sur la scène du Parc, jeudi, avant la première représentation du *Capitaine Fracasse*.

Mais il parle, il parle du poète des poètes, de Théophile Gautier, de celui qu'il met au-dessus de quiconque, de Hugo, de Lamartine, de Musset, de celui qu'il regarde comme l'héritier direct des poètes immortels de la Grèce et de Rome. Et soudain son aspect de petitbou rgeois se transforme, s'anime, grandit. De cette bouche mince d'acteur ou d'ecclésiastique, sortent les périodes parfaites, les mots radieux. Ces mains de chanoine laïc accompagnent le mouvement de la pensée, l'accentuent, le rendent visible, le peignent, le sculptent, le soutiennent, l'élèvent, le jettent à la foule attentive. Ces traits placides sont comme

touchés par une baguette magique et deviennent pareils à un miroir prismatique où se reflètent les plus fugaces nuances du sentiment. Et il « joue » sa causerie. Il se tourne vers un interlocuteur imaginaire, il lui prête la parole, il le campe devant nous, puis lui répond, le confond, le convainc, le réduit au silence. Il rit, conte une anecdote, puis reprend sa gravité, lit des vers, de beaux vers qui sont plus beaux quand c'est lui qui les déclame, et l'on oublie presque de l'écouter tant on a de plaisir à suivre ce jeu étonnant auquel tout participe : la mimique, la voix, le geste, le feu ou l'ironie du regard, ce contraste extraordinaire entre la splendeur du verbe et l'apparence physique, et aussi la virtuosité unique d'une langue où tous les trésors de Golconde allument leur éblouissement.

Faut-il dire que le succès de Laurent Tailhade a été très grand? Il fut applaudi à tout rompre même par ceux qui estiment un peu excessive et exclusive son admiration pour Gautier.

La troupe du Parc a joué ensuite — et fort bien — le drame de cape et d'épée qu'Émile Bergerat a tiré du beau roman de Gautier. Ah! il y aurait beaucoup à dire sur l'opportunité de cette adaptation, et l'on pourrait se demander s'il était bien légitime de tirer un drame d'une œuvre dont le haut mérite réside surtout dans des descriptions inoubliables... Mais le public n'a pas semblé se faire ces réflexions. Il a pris grand plaisir à la pièce. Et c'est tant mieux, en somme, puisque son contentement lui suggérera peut-être le désir de lire ou de relire le roman de Gautier et aussi les vers impeccables d'*Émaux et Camées*. Je crois qu'on ne lit plus guère aujourd'hui les œuvres de Théophile Gautier, et c'est un grand tort. Il fut un très noble poète, doublé d'un admirable artiste. Souhaitons que les matinées du Parc dédiées à sa mémoire ramènent parmi nous son ombre, couronnée de roses et de lauriers.

GEORGES RENCY

César Franck à la Schola Cantorum.

(Correspondance particulière de *l'Art moderne*.)

Une soirée d'élection a été donnée la semaine dernière à *la Schola Cantorum* par une audition des grandes œuvres pour piano et des chorals pour orgue de César Franck. Mlle Blanche Selva devait avoir cette initiative, et M. Joseph Bonnet, organiste de l'Église Saint-Eustache, s'imposait presque au choix de la jeune et puissante artiste à cause de la progressive maîtrise, de la compréhension étendue qui forment le talent très remarquable du jeune organiste. Au programme, cinq chefs-d'œuvre : les trois chorals pour orgue du Maître moderne de la musique religieuse (*mi* majeur, *si* mineur, *la* mineur), triptyque idéal, et les deux grandes œuvres pour piano, d'une technique si redoutable : *Prélude, Chorals et Fugue* (1884), *Prélude, Aria et Final* (1887).

Blanche Selva ne peut les redouter; mais elle les a aimés de plus en plus, puisqu'elle peut les interpréter de cette manière digne de Franck, et digne de son maître Vincent d'Indy. Un public de plus en plus attiré vers les lointains de cette vraie maison d'art, un public français qui marche à grands pas, — je le dis avec orgueil, — vers les très belles choses, et va se fatiguer rapidement du snobisme, du pointillisme musical : c'est l'œuvre du père Franck, de la *Schola Cantorum* et de ses chefs.

JACQUES HERMANN

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 3 heures, à l'Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles, audition d'élèves de la classe de M. F. Welcker. OEuvres de Bach, Mozart, Gluck, Brahms, Verdi, Strauss, Debussy, Thiébaut.

Mardi 19, à 2 h. 1/2, au Musée moderne, deuxième Concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de Mme Croiza, des compositeurs Pierre de Bréville et Gabriel Grovlez, de M. Émile Bosquet et du Quatuor Chaumont. — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de chant par Mlle Marguerite Rollet avec le concours de Mme Dubois, violoniste, et de MM. Chaumont, Doehaerd et Minet.

Mercredi 20, à 8 h. 1/2, au Conservatoire, récital de violon par M. César Thomson. OEuvres de Corelli, Vitali, Paganini, Locatelli, Bach, Steinitz, Sinding, Chopin, Thomson.

Jeudi 21, à 2 h. 1/2, au théâtre des Galeries, septième séance du Quatuor Capet. Au programme : IIe, VIe, et VIIe quatuor de Beethoven. — A 3 heures, à l'église du Collège Saint-Michel (22 Boulevard Saint-Michel) audition d'orgue par M. J. Bonnet, organiste de la Société des Concerts du Conservatoire et du grand orgue de Saint-Eustache à Paris. — A 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, piano-recital de M. Frédéric Lamond.

Vendredi 22, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de violon par Mlle Alma Moodie. OEuvres de Mendelssohn, Bach, Sinding, Saint-Saëns, Hubay, Wieniawski, etc.

Samedi 23, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, répétition générale du sixième Concert Ysaye (voir ci-dessous). — A 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, séance vocale donnée par Mme Méry-Merck.

Dimanche 24, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, sixième Concert Ysaye sous la direction de M. José Lassalle et avec le concours de M. Fritz Kreisler. Au programme : Symphonie no 13 (Haydn); Concerto no 4 pour violon (Mozart); Symphonie inachevée (Schubert); Concerto pour violon (Brahms); prélude du 3me acte, danse des apprentis et cortège des *Maîtres-Chanteurs* (Wagner).

Lundi 25, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, piano-recital de M. Mark Hambourg.

Mardi 26, à 2 h. 1/2, au Musée moderne, troisième Concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de Mme Madeleine Demest, de M. Stéphane Austin, du compositeur Poldowski et du Quatuor Zimmer. — A 8 h. 1/2. Salle Sainte-Élisabeth, 15 rue Mercelis, troisième Concert de l'Académie de Musique sous la direction de M. José Lassalle et avec le concours de Mlles G. Cornélis et C. Ysaye, MM. Doehaerd, A. Strauwen et Th. Ysaye. — Même heure, à la Grande-Harmonie, deuxième Concert de la Société Nationale des Compositeurs belges, avec le concours de Mmes Wybauw-Detilleux et Marthe De Vos-Aerts, Mlle Strauwen, MM. Scharrès, Jorez, Minet, De Fauw, De Bondt, De Lotte et Sermon.

Mercredi 27, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert avec orchestre donné par Mlle Berthe Bernard, pianiste, avec le concours de Mme Croiza. L'orchestre sous la direction de M. A. De Greef. — Même heure, Salle Nouvelle, cinquième séance du Quatuor Zimmer. (Quatuors de Beethoven op. 18, op. 131 et op. 74.)

Jeudi 28, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, piano-recital de Mlle Juliette Wihl. — Même heure, Salle Nouvelle (Rue Ernest Allard) concert donné par Mlles Jeanne Samuel et Marguerite Laenen.

A Anvers (Théâtre royal), demain soir, à 8 h. 1/2, quatrième Concert de la *Société des Nouveaux Concerts* sous la direction de M. L. Mortelmann avec le concours de M. Carl Flesch, violoniste.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Lélie, fumeuse d'opium*, par WILLY. Paris, Albin Michel. — *L'Amphisbène*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercure de France*.

ESSAIS. — *La Victoire des Vaincus*, par L. DUMONT-WILDEN et L. SOUGUENET. Paris, Arthème Fayard. — *La Marche à l'absolu*, divagations dialoguées, par PIERRE BALSAC. Paris, Émile Larose.

CRITIQUE. — *Pages romantiques de Liszt*, publiées avec une introduction et des notes par JEAN CHANTAVOINE. Paris, Félix Alcan. — *Porzellan der europäischen Fabriken des XVIIIe Jahrhunderts*, von LUDWIG SCHNORR VON CAROLSFELD. (Bibliothek für Kunst und Antiquitätensammler). Ouvrage illustré de 139 gravures, etc. Berlin, W 62, Richard-Carl Schmidt et Cie. — *Musique d'autrefois et d'aujourd'hui*, par JEAN MARNOLD. Paris, Dorbon aîné. — *La Musique d'Eglise*, par le Dr KARL WEINMANN. Traduit de l'allemand par PAUL LANDORMY. Paris, P. Delaplane.

THÉATRE. — *Caïn*, mystère biblique en deux tableaux, en vers, d'après Lord Byron, par MARIO PRAX. Paris, Eugène Figuière et Cie (coll. *Vers et Prose*).

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Musée de Peinture Moderne. — Salon de la *Libre Esthétique*. Rétrospective J.-L. Forain (de 10 à 5 h.).

Hôtel Goffinet (avenue des Arts). Exposition de la Miniature.

Cercle Artistique. — Exposition Marcel Wolfers. Rétrospective Huberti (ouverture demain, lundi).

Galerie Georges Giroux. — Exposition d'œuvres modernes.

Stalle Studio. — Exposition de l'*Éveil*. Clôture le 25 mars.

Le Roi vient d'envoyer mille francs au Comité chargé de réunir les fonds destinés à ériger un monument à la mémoire de Max Waller.

La souscription royale porte à huit mille francs environ la somme recueillie. La participation de l'Etat va être sollitée. Rappelons que le secrétaire du Comité est M. Léopold Rosy, directeur du *Thyrse*.

Le gouvernement vient d'acquérir un tableau de M. Maurice Blieck, *le Voilier blanc*, récemment exposé au Cercle artistique

---

Le Comité du Salon triennal de Liége informe les intéressés de ce que le délai d'envoi des bulletins d'admission et des bulletins de vote expire aujourd'hui, 17 mars. Le dépouillement des bulletins de vote aura lieu demain, lundi, à 4 heures, à l'Hôtel de Ville de Liége.

Les œuvres seront reçues au Palais des Beaux-Arts du 25 mars au 6 avril.

Pour les représentations wagnériennes qui clôtureront la saison, MM. Kufferath et Guidé ont, dit *l'Éventail*, engagé les premiers artistes d'Allemagne. Les interprètes principaux de *Tristan* seront le ténor Knote, qui, l'année dernière, interpréta de magistrale façon le rôle de Tannhäuser ; Isolde sera Mme Fassbender-Mottl ; le roi Marke, M. Bender ; Kurwenal, M. Liszewski ; Brangaine, Mme Metzger. Dans la Trétralogie on entendra pour la première fois le ténor Urlus, des théâtres de Leipzig et de Bayreuth, l'interprète idéal de Siegfried ; le célèbre baryton Feinhals, de Munich et Bayreuth, chantera Wotan ; Mme Edyth Walker sera Brunnhilde, M. Ernest Van Dyck chantera Loge et Siegmund, Mme Marie Bréma, Fricka.

Notre collaborateur M. Fierens-Gevaert fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Salle Patria, sous les auspices du *Touring Club de Belgique*, une conférence sur *la Peinture et la Sculpture en Wallonie*.

La Société des Matinées Littéraires clora, demain lundi, la série de ses conférences sur le Second Empire par une conférence de M. André Hallays, le critique d'art du *Journal des Débats*, qui parlera de *Prosper Mérimée et la Cour des Tuileries*. La conférence aura lieu à la Salle Patria. MM. les critiques seront reçus sur présentation de leur carte.

La Maison du Livre ressuscite. A la vérité son corps seul était mort. L'âme qu'enclosaient feu les murs de la rue Villa-Hermosa a pu être errante quelque temps et d'aucuns déjà pleuraient sa disparition. Mais les regrets étaient superflus. Hosannah ! Hosannah ! avant les Pâques fleuries. Mercredi soir 13 courant, on a vu cette âme descendre du ciel et pénétrer par la toiture dans une maison bien connue des Bruxellois, vieux et jeunes : celle qu'occupait l'Office de Publicité, rue de la Madeleine, en face de la rue Duquesnoy. Dans le grenier, habilement aménagé, le Club des Amateurs photographes pendait en guise de crémaillère quelques cuvettes de modèle neuf, toutes pleines de séduisants clichés. Dans la salle du bas se poursuit encore la vente des lots non réclamés de la tombola de l'Exposition de Bruxelles. En attendant sa fin, les autres cercles, dont la Maison du Livre est le home, sont encore logés à la belle étoile. Dans un mois, on espère que la « Ruche », un moment dispersée, sera reconstituée. Le public y gagnera des expositions et des conférences intéressantes, la rue de la Madeleine un point de lumière le soir, la Ville un bon contribuable, et le gouvernement, expulseur des derniers locaux, la fin de ses remords de conscience.

M. Louis Thomas annonce la publication d'une série de *Documents sur la guerre de 1870-71 et la Commune*.

Il sera très reconnaissant à toute personne qui voudra lui communiquer le texte de lettres datant de cette époque et dans lesquelles des témoins raconteraient des événements auxquels ils auraient assisté. (Prière d'adresser les communications 5 avenue de Messine, Paris, VIIIe.)

Une société destinée à l'encouragement des arts graphiques a été constituée récemment à Amsterdam. Elle comprend les principaux graveurs, aquafortistes, lithographes et graveurs sur bois originaux de la Hollande. En elle renait en quelque sorte l'excellente association d'avant-garde l'*Ets Club*, qui disparut en 1895. Des maîtres au talent consacré : Storm van s' Gravesande, Van Hoytema, De Zwart, Tholen, d'autres encore, se sont fait inscrire avec empressement parmi les membres du nouveau groupe, qui comprend déjà MM. Bauer, Veldheer, Haverman, Nieuwenkamp, Roland-Holst, Zilcken, Derkzen van Angeren, Mlle Etha Fles, etc., en un mot les meilleurs des spécialistes des Pays-Bas.

Le bureau de la *Société des Arts graphiques* (*Vereeniging tot bevordering der Grafische Kunsten*) est composé de MM. Veldheer, président ; Derksen van Angeren, Moulyn, Nieuwenkamp et Mlle Etha Fles.

Dans la maison de l'auteur du *Beau Danube bleu* :

A Vienne, chez Mme Johann Strauss, la veuve de l'auteur de tant de valses et d'opérettes célèbres et qui représentent si bien l'esprit viennois, notre compatriote Mme Raymonde Delaunois a chanté dernièrement avec beaucoup de succès des mélodies d'auteurs français modernes et des *Bergerettes* du XVIIIe siècle.

SAINTE-ANNE (**près Sluis**). A partir du 1er mai, maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. Dreydorff, artiste peintre, Knocke.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

Vient de paraître :

LES LIENS

Pièce en trois actes par GUSTAVE VAN ZYPE
Prix : 2 fr. 50.

Du même auteur :

LES ÉTAPES

Pièce en trois actes. — Prix : 2 fr. 50.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le no	0,25	Le no	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 12. 24 MARS 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Salon de la Libre Esthétique : *Peintres étrangers et Sculpteurs* (FRANZ HELLENS) — « La Farce du Cuvier » (OCTAVE MAUS) — Le deuxième Concert de la Libre Esthétique (CH. V... — Les Livres (F. M.). — Notes de musique : *Récital de Mlle Marguerite Rollet; le Quatuor Capet* (O. M.). — Publications artistiques : *Le Val d'Arno.* — Au Cercle artistique : *Exposition de M. Marcel Wolfers* (F. H.) — Chronique théâtrale : *Pour vivre heureux* (G. R.). — Memento musical. — Petite chronique.

Salon de la Libre Esthétique.

Peintres étrangers et Sculpteurs.

Une des particularités des Salons de la *Libre Esthétique* consiste dans le groupement harmonieux des œuvres exposées Tandis qu'ailleurs on cherche trop souvent à établir des contrastes en juxtaposant les œuvres les plus disparates sous prétexte de leur donner du relief, ici au contraire règne un accord heureux, un équilibre où chaque tableau et chaque ensemble occupent une place choisie, produisent tout leur effet sans se nuire aucunement les uns aux autres.

Cela était très sensible autrefois. Aujourd'hui que l'art s'est dépouillé de bien des aspérités et fait preuve de moins d'audace, mais aussi de plus de sûreté et de véritable goût, le groupement des œuvres est devenu plus facile. Mais c'est néanmoins toujours le même principe qui domine dans le Salon actuel et qui donne aux toiles exposées toute leur valeur. Cela ne veut pas dire que l'on ne remarque cette année, comme toujours, les tendances les plus extrêmes parmi les peintres qui participent au Salon. Claus et Van Dongen, se faisant face, montrent assez l'éclectisme large qui présida au choix des œuvres. Un Pierre Bonnard, un René Piot, un Forain, de tels noms indiquent des directions d'idées et de sensibilités sur la diversité desquelles il est inutile d'insister.

Si l'on embrasse l'ensemble des peintures groupées à la *Libre Esthétique*, il est piquant de remarquer la façon dont la plupart des peintres étrangers ont été influencés par les théories impressionistes. Une remarque s'impose d'abord : tandis que les Français se sont depuis longtemps affranchis des tâtonnements de métier, les Allemands semblent séduits par la bizarrerie du procédé bien plus que par la valeur esthétique des théories nouvelles. Ils ignorent la délicatesse des nuances et se jettent dans l'inattendu d'une facture de prime à bord déroutante. Ils n'y apportent, semble-t-il, pas beaucoup de discernement. Les paysages décoratifs de Walter Ophey, notamment, se ressentent totalement du procédé; il n'y a pas grande subtilité dans le coloris, et le dessin en est un peu simpliste. Ils en sont encore à chercher le schéma et ne parviennent pas à pénétrer au cœur du sujet. De même chez Willy Kukuk. Max Clarenbach, toutefois, est moins esclave de la manière; son *Clair de Lune*, entr'autres, le montre plus maître de lui que les précédents. Lorsqu'on les voit abandonner ce que le procédé présente de dogmatique pour n'en retenir que le côté libérateur, telle Mlle Sophie Wolff et M. Sohn-Rethel, on se trouve en présence de morceaux de haut goût et de fine sensibilité. Ni les Belges ni les Anglais ne se sont attardés longuement à la nouveauté des théories, mais ils ont su dès l'abord les adapter à leur vision personnelle, ils sont demeurés des peintres de race en se retrempant dans le courant novateur.

Kees Van Dongen, certes, s'est élevé bien au-dessus de la sagesse et de la modération propres à sa race et à son milieu. Il est demeuré le peintre rutilant qui fut dès longtemps parmi les plus téméraires des indépendants, artiste authentique, bizarre, ayant accompli ce prodige de créer l'équilibre parmi des éléments disparates d'un coloris aux dissonnances les plus osées. De tout cela, d'un mélange de brutalités et de finesses, il ressort une impression de style incontestable, qu'affermit un dessin aux formes volontairement simplifiées.

Si l'on passe de Van Dongen à cet autre peintre étranger pris lui aussi par la fascination de l'art français, complètement parisianisé celui-ci, Xavier Gosé, le contraste est curieux, mais nullement violent. Chez cet artiste le dessin, peu compliqué et exempt de recherches, a néanmoins de déroutantes et étranges inflexions. Le coloris est plus subtil; on a, comme chez Van Dongen, la même impression de vie faisandée et vénéneuse, mais Gosé n'use guère de tons brutaux, ses poisons sont plus délicats, plus séduisants, moins directement troublants.

Un peintre très remarquable et très personnel de certains aspects de villes, c'est Edwin Scott, observateur attentif des atmosphères châtoyantes en demi-teintes où l'animation des hommes et des choses se mêle dans une profondeur mystérieuse. Avec leur coloris de nacre sombre, ces toiles séduisent tout de suite et entraînent les regards dans un élément de demi-rêve. Avec Léon Bakst, au contraire, on entre dans une réalité légendaire nullement atténuée, mais d'une sauvage et en même temps subtile sensualité. Ses danseuses troublantes, d'un exotisme étrange et précieux, évoquent des fastes de gestes et de couleurs vraiment surprenants. Mais ce peintre du mouvement, étonnamment suggestif, se montre aussi un décorateur prestigieux. Ses deux compositions pour *Daphnis et Chloé* sont d'un style tout nouveau qu'on ne peut assez admirer.

L'idée du vrai style, le sens parfait de la composition, il faut les chercher chez les peintres français. René Piot est actuellement, avec Maurice Denis, l'un des peintres les plus curieux parmi ceux qui cherchent à renouer la tradition française de l'harmonie des forme et de l'unité dans la composition. Dessinateur vigoureux, précis et large à la fois, il sait donner aux figures de ses tableaux l'attitude expressive et concentrée, la noblesse calme que requièrent les grandes fresques dont il nous présente ici les esquisses. Il y apporte une note nouvelle résidant dans une apparence de laisser aller, qui n'est, en réalité, qu'un effet de la plus volontaire maîtrise. Il excelle dans les harmonies de coloris aux tonalités à première vue étranges, mais auxquelles l'œil se familiarise vite et se plaît infiniment. Son esquisse pour la fresque *Le Parfum orphique* est du plus bel effet décoratif. Le *Portrait de jeune fille* de M. Henri Lebasque donne également une impression de belle et tranquille grandeur. Pierre Bonnard est un peintre moins saisissable, varié, fuyant, d'un goût raffiné, aimant le gris, et qui cache sous un coloris voilé et exécuté en sourdine d'exquises impressions, avec des profondeurs délicatement dissimulées.

Pour compléter son exposition, la *Libre Esthétique* a fait appel à quelques sculpteurs apporteurs de neuf, dont on suit avec curiosité les efforts toujours féconds. Rousseau est représenté par une exquise *Tête de jeune fille* et par une figure d'une forme délicate, à l'attitude souple et déliée, *Geste d'attention*. Paul Du Bois est séduit également par la pureté des formes, mais recherche une beauté plus nourrie, d'une santé physique plus prononcée, dont les titres: *L'Adieu*, *Une ombre qui passe*, *L'âme inquiète*, indiquent la mélancolie sans douleur et la noble gravité. Les sculptures de Marnix d'Haveloose sont plus mouvementées; il y a dans cet art une très curieuse recherche de l'expression qui fait oublier un maniérisme qui déplaît à première vue. Les corps allongés, flexibles, aux disproportions troublantes, de ses *Danseuses* ont des attitudes qu'on ne peut oublier et qui indiquent une vision neuve et très animée de la forme. Les Bustes de Mme Mayer-Ochsé, à côté de ces œuvres audacieuses, paraissent sages et d'une facture sans entrain, mais ils ont une réelle et vivante beauté plastique. Quel merveilleux médailliste que Bonnetain! Ses effigies de Verhaeren, de Destrée, de Van der Stappen, sont saisissantes de relief essentiel et de vie concentrée. Le *Portrait de Mme Derscheid*, par Mlle Zitelmann, est d'un style puissant et sobre. Enfin, une copieuse et belle série de grés flammés, exposés par W. Delsaux, et des compositions sur étoffe d'un goût raffiné, d'un coloris étrange et troublant, rêves de tonalités et de formes délicates, où Mme Gabrielle Montald excelle, achèvent l'exposition de la *Libre Esthétique* et lui donnent un relief de plus, aimable et vivant.

FRANZ HELLENS

« LA FARCE DU CUVIER »

A voir, jeudi dernier, *la Farce du Cuvier* au théâtre de la Monnaie, j'éprouvai, je l'avoue, quelque chose de la déception des convives à qui le loustic de la table a dit en manière de préambule : « Je vais vous en raconter une bien bonne ! » et qui narre ensuite quelque banale aventure.

On avait tambouriné avec tant d'insistance les agréments que devait offrir la pièce nouvelle, on en avait vanté avec tant de complaisance l'esprit et l'humeur joyeuse que je me préparais à me divertir follement. Hélas ! (Nathanaël, ne prépare pas tes joies) je n'ai trouvé dans le livret de M. Maurice Léna qu'un embryon

de pièce gaie, et le rire musical de M. Dupont m'a paru plus factice que spontané.

Les bourgeois et gentilshommes du règne de Louis XII avaient évidemment pour leurs spectacles moins d'exigences que nous. Si le fait de voir précipiter dans la savonnée une coquette et son acariâtre belle-mère suffisait à les combler d'aise, cette bouffonnerie, sur laquelle repose tout le fabliau en question, n'excite de nos jours qu'une hilarité plus discrète. Certes est-il inattendu de voir Mmes Symiane et Friché culbuter tour à tour dans un cuveau dos par-dessus tête, pour ainsi parler, et leurs pieds en détresse battre l'air. Mais ces clowneries seraient peut-être mieux dans leur cadre au cirque, ou dans un théâtre de fantoches, que sur le plateau de la Monnaie, destiné à d'autres jeux scéniques dont elles prennent inutilement la place.

Les enluminures burlesques qu'on tente de transposer en œuvres lyriques — le *Feu de la Saint-Jean* de M. Richard Strauss en est un autre exemple — n'ont décidément sous cette forme nouvelle qu'un assez médiocre intérêt. Quel que soit le talent du musicien qui s'efforce de les rajeunir, et M. Dupont n'en manque pas, elles demeurent, en leur rudimentaire expression, trop éloignées de nous, trop grossières, trop barbares pour nous plaire. Laissons ces imageries aux artisans d'Epinal et cherchons ailleurs nos sujets d'inspiration.

M. Dupont s'est efforcé, lui l'auteur tragique de *la Glu* et de *la Cabrera*, le compositeur élégiaque des *Heures Dolentes* et de la *Chanson d'Automne*, d'écrire une partition gaie. Gageure, peut-être? Ou désir d'échapper à sa nature, de se renouveler? On ne peut l'en blâmer. Mais sa gaîté paraît un peu laborieuse, sa joie artificielle. Avec beaucoup d'adresse, il a tissé sur la trame menue du livret les arabesques d'un lyrisme populaire et bon enfant, tout en rondes, en chansons, en dialogues vifs que coupent parfois des interjections parlées, lancées à travers la musique, et dont l'orchestre souligne par d'assez amusantes variétés de timbres les intentions comiques. L'ouverture du premier acte et le prélude du second sont joliment traités (ce dernier surtout) au point de vue symphonique. A défaut de distinction, d'ailleurs incompatible avec la farce qu'elle encadre, la partition a du mouvement, de la vie, de l'entrain. Elle évoque le style de M. Gustave Charpentier, auquel s'apparente, semble-t-il, M. Dupont. C'est de l'art peu raffiné, mais approprié au théâtre. Quelques scènes trahissent çà et là, et c'est ce qu'il y a de mieux dans la partition, un souci d'archaïsme qui n'est malheureusement pas soutenu, comme on eût pu le souhaiter, dans la totalité de l'ouvrage. Le chœur en style fugué de la fin en offre le meilleur exemple.

Mmes Symiane et Friché ont, avec M. Ponzio (celui-ci charmant dans son rôle de mari berné), interprété avec verve *la Farce du Cuvier*, à laquelle les chœurs et l'orchestre de M. Lohse avaient consacré de patientes et minutieuses études.

OCTAVE MAUS

Le deuxième Concert de la « Libre Esthétique ».

L'attrait de ce deuxième concert était rehaussé par le concours de M. Pierre de Bréville, l'auteur d'*Eros vainqueur*, et de Mme Croiza, la grande artiste qui créa, il y a deux ans, le rôle principal de cette œuvre dramatique dont tous ceux qui ont le culte du Beau conserveront à jamais un souvenir ému et charmant.

Or donc, Mme Croiza chanta de sa voix pure et prenante, et avec un délicieux pouvoir de pénétration et de séduction, quelques mélodies inédites de M. de Bréville, que le maître accompagna comme il sait le faire. *Sur une tombe* (poème de Victor Hugo) est écrit, originairement, pour chant et orchestre; on perçoit, dans la réduction pour piano, un reflet de l'écriture symphonique; la mélodie est d'un accent profondément sincère et émouvant. *Venise marine* (poème de H. de Régnier) appartient à cette noble tradition française inaugurée par M. Duparc et dont l'*Invitation au Voyage* et *Phydilé* resteront les témoignages les plus caractéristiques. La *Berceuse* (paroles de H. de Régnier) respire une tendre intimité. Le sens musical de *Sous les arches de roses* (poème de Van Lerberghe) nous a quelque peu échappé à première audition et nous n'avons pu nous faire une impression bien nette au sujet de cette mélodie. Par contre, *Une jeune fille parle* (poème de Moréas) se profile avec une douce et mélancolique clarté devant notre mémoire et laisse en nous, par la beauté de sa déclamation et la ligne souple de son admirable vocalise, le charme d'une œuvre très ancienne et pourtant infiniment vécue et actuelle.

En fait de mélodies, Mme Croiza nous en fait connaître encore trois, écrites par M. Grovlez sur des poèmes de Jean Dominique: fleurs délicates, presque précieuses parfois, mais d'un musicien averti et raffiné. M. Grovlez, qui n'en est d'ailleurs point à son coup d'essai aux concerts de la *Libre Esthétique*, a joué lui-même, au piano, deux pièces de l'*Almanach aux Images*, d'après des poèmes de Tristan Klingsor : *Les Marionnettes*, fantasques à souhait, et la *Chanson du chasseur*, qui évoque le Schumann des *Waldscenen*.

MM. Chaumont, Morisseaux, Rogister et Dambois nous réservaient une belle surprise en rejouant avec ferveur le premier quatuor à cordes (op. 35) de Vincent d'Indy. Exécuté pour la première fois en février 1894 sur le manuscrit, à la *Libre Esthétique*, par le Quatuor Ysaye, il ne fut repris que tout récemment, c'est-à-dire dix-huit ans après, aux séances du Quatuor Chaumont. Souhaitons qu'il reste, cette fois, au répertoire. Son idéalisme débordant de noblesse et de sensibilité le classe parmi les œuvres qu'il est toujours bon de réentendre.

Les *Valses nobles et sentimentales* pour piano de M. Ravel, dont M. Bosquet nous a donné une exécution claire et nuancée, frappent par le caractère agressif de leur modernisme. Je ne puis pas dire qu'elles me charment. Cet art est vraiment trop menu dans son pointillisme épars et peu cohérent. On n'y voit point la marque d'une franche personnalité, mais de simples reflets, tantôt estompés par une fine grisaille, tantôt d'un relief qu'exagèrent des dissonances sans grâce ni expression. M. Ravel a fait beaucoup mieux que cela.

Les trois *Préludes* pour piano de M. Debussy, que M. Bosquet joua en première audition à Bruxelles, diffèrent considérablement entre eux. *La Danse de Puck* est écrite d'une façon amusante, mais n'a rien d'aérien ni de vaporeux. *La Jeune fille aux cheveux de lin* nous est dépeinte sous les espèces d'une mélodie très simple, traitée à l'unisson ou en harmonies très consonnantes, dont les successions rappellent la musique du XVIe siècle. *Les Collines d'Anacapri* ont les qualités de plein air d'un clair paysage musical.

CH. V.

LES LIVRES

THOMAS HARDY : *Deux yeux bleus* (traduit de l'anglais par ÈVE PAUL-MARGUERITTE. Paris, chez Plon). — Même lorsque M. Thomas Hardy ne nous étreint pas de la terreur sacrée et de l'angoissant pessimisme qui semblent les éléments essentiels de son talent, même lorsqu'il se veut doux, tendre, féminin, il ne peut se débarrasser de la mélancolie grandiose que hante *Jude l'Obscur* et *Tess d'Uberville. Deux yeux bleus* est un roman de la même tradition que *la Bien-aimée*. Visiblement, l'auteur s'y détend ; il analyse des milieux bourgeois et campagnards, il décrit avec plaisir des coins de villages et de ville, il s'attendrit de mœurs patriarcales. Et il fait tout cela si bien, avec un tel naturel, qu'on en demeure tout ému, et qu'on vérifie une fois de plus l'exactitude de la théorie qui veut que la grâce des forts soit plus touchante encore que celle des tendres. Mais il reste toujours Hardy. Ordonnateur si l'on peut dire implacable d'une intrigue dont la fatalité elle même semble à la fin serrer le nœud, on ne sait s'il contemple la vie elle-même et le désespoir latent qu'elle contient, ou bien s'il est intervenu pour la modifier dans ce sens terrible. L'un et l'autre sont vrais. Il est aussi impossible à M. Thomas Hardy de contempler l'existence comme une série d'actions sans rapports qu'il l'est à d'autres de la voir avec ordre. Lorsque débute son récit, on pense que l'auteur a choisi dans la riche matière de son expérience une histoire qui lui agréait pour ce qu'elle présentait d'aimable, de reposant. Et puis tout à coup l'on s'aperçoit de la direction rectiligne que cela suit, et avec quelle convergence tout s'y rapporte. Et lorsque le drame est posé, rien n'arrête plus sa marche.

Mais comme, avant son atroce dénouement, il est humain, sensible, parfois délicieux ! On dirait que le romancier nous accorde, ainsi qu'à ses héros, quelques minutes de grâce, un répit d'illusion. Comme dans la vie, véritablement, comme dans la vie.

Il faut être très reconnaissant à Mlle Ève Paul-Marguerite de nous révéler ainsi ce qui reste inconnu de M. Hardy. Rien de plus intelligemment souple que sa traduction.

FRANÇOIS CASTANIÉ : *Les indiscrétions d'un préfet de police de Napoléon* (Bibliothèque « Historia ». Paris, chez Jules Tallandier). — Rien de plus amusant que le scepticisme de ce haut fonctionnaire, que son tranquille mépris des grands hommes, quoique cependant on sente en lui une honnêteté foncière et un amour éclairé de sa patrie. Le bon sens et le calme, telles sont les principaux traits de son caractère. Et quelles savoureuses anecdotes sur tous les héros de l'épopée impériale : depuis Napoléon jusqu'au général Malet, en passant par Fouché. Il y a notamment une causerie de l'Empereur sur la stratégie qui est de la plus rare qualité. Il faut lire aussi la version que donne l'auteur de l'affaire du duc d'Enghien, de la Restauration des Bourbons. C'est d'une haute intelligence politique.

K.-G. CHESTERTON : *Le nommé Jeudi-un cauchemar*, (traduit de l'anglais par Jean Florence). (Paris, Éditions de la Nouvelle revue française). — Ce roman policier et philosophique me paraît bien difficile à raconter. Il y a là un certain détective qui poursuit les membres du conseil suprême de l'Anarchie, lesquels s'avèrent un à un simplement eux-mêmes des détectives déguisés. La poursuite est folle. Tant qu'on leur court après, chacun de ces pseudo anarchistes symbolise une sorte de démon païen, caricature et parodie d'un des attributs de la divinité unique et chrétienne. Et tout cela s'explique à la fin, quand le nommé Dimanche révèle sa qualité de Dieu, et explique les malentendus de ce cauchemar. Mais mon Dieu ; que c'est difficile à expliquer ! Et puis cela se passe dans une atmosphère de cauchemar, pesante et étouffante.

N'importe, les intentions de l'auteur y apparaissent très claires. Pour lui l'anarchie est à ce point une contradiction philosophique qu'elle ne peut exister qu'en parodiant les images de l'ordre. Et l'ordre social doit toujours se souvenir qu'il n'est lui-même qu'une allusion aux force divines, une manifestation des Elohim. Rien de plus audacieux, mais aussi de plus savoureux d'avoir imposé à ces pensés religieuses une affabulation aussi fantastique. *Le nommé Jeudi* vaut mieux que la peine d'être lu. Il mérite d'être médité.

HENRY DETOUCHE : *Les ébats d'un sagittaire*, frontispice de J. L. FORAIN (Paris, chez Blaizot). — Le savant aquafortiste qu'est M. Detouche est en même temps un écrivain piquant, un observateur amusé des choses de la vie et de l'amour.

Que dites-vous de ceci :

« Il faut que la femme ait des yeux qui promettent et une poitrine qui tienne. »

Et de ceci :

« La poussière qui s'amasse dans les anciennes demeures vénérées et saupoudre les bibelots chéris, quand elle nous monte aux narines et que nous la respirons, c'est un poivre qui assaisonne nos vieux souvenirs. »

Les paradoxes et les axiomes de M. Detouche sont toujours d'un artiste et d'un amoureux

LUCIE DELARUE-MARDRUS : *La monnaie de singe*, roman (Paris, chez Fasquelle). — Alfreda, la petite Kroumire, la fille du français déserteur et d'une Bédouine inconnue, est élevée dans un petit village européen non loin du désert, en Tunisie. Elle y fait la connaissance du fils des colons Ménissier, gens orgueilleux, et qui n'entendent pas de cette oreille. Leur chaste amour d'adolescents (une délicieuse chose que la description de cette idylle pudique) est aussitôt traversé par les parents.

A la mort de son père, Alfreda, recueillie par une parente française, part pour Paris, emportant les serments de son petit fiancé. Et c'est la confrontation avec l'immonde *société* parisienne, le monde, ce ramas de potins, de calomnies, de soupçons, de vilenies... Le tableau est poussé au noir, mais il est si juste ! Il est effrayant. Toute l'ironie du livre est dans le contraste que présente la sincérité tout orientale de la jeune fille et ce mensonge organisé. Lorsqu'elle en a assez, lorsque près de succomber une fois au mauvais attrait d'une passion tout à fleur de chair, elle se sent décidément inapte et inadaptable, elle part, elle écoute l'appel des chênes et va rejoindre là-bas le fiancé loyal et fidèle. Mme Mardrus a merveilleusement expliqué les froissements étonnés d'une âme sauvage et neuve en face des mensonges et des canailleries d'une civilisation comme la nôtre, dont elle nous fait sentir toute l'étrangeté.

PIEERE DE TRÉVIÈRES : *L'Amour aux bas-bleus* (Paris, chez Calmann). — Un jeune homme très gentil, un peu naïf, se laisse *rouler* par une intrigante à moitié sincère, une petite snobinette. On a envie de lui répéter cette maxime, que M. Servières met dans la bouche d'un de ses héros :

— « Mon ami, fuyez les aventures sentimentales avec les bas-bleus et les femmes de lettres. Il faut, pour se satisfaire de pareilles aubaines, n'avoir aucune idée des nécessités physiologiques et économiques de l'amour.... Défiez-vous des snobinettes, des poétesses à tortil, et des comtesses à tirage réduit. Un grand philosophe déjà l'a proclamé : la femme du monde, c'est la cocotte du pauvre. »

F. M.

NOTES DE MUSIQUE

Récital de Mlle Marguerite Rollet.

Mlle Rollet s'est créé à Bruxelles, parmi les chanteuses de concert, une place en vue très spéciale. Dédaignant les succès faciles, pénétrée d'une réelle ferveur musicale, elle ne fait jamais aucune concession au mauvais goût. Ses programmes, toujours bien composés, sont judicieusement dosés de façon à intéresser l'auditoire sans le lasser. Et dans la mise au point des œuvres choisies, rien n'est laissé au hasard ou à l'inspiration du moment. Trop artiste pour se contenter d'approximations, Mlle Rollet approfondit chacune des compositions qu'elle interprète, s'efforce de leur donner leur caractère, leur sens expressif, leur accent particulier, et le plus souvent y réussit.

Ce fut charmant de la suivre, mardi dernier, dans ce pèlerinage à travers les auteurs d'autrefois et d'aujourd'hui, les Italiens, les Français, les Allemands, de la voir, par exemple, tour à tour enjouée dans la cantate du *Berger fidèle* de Rameau, élégiaque dans les mélodies écossaises de Beethoven, grave et pathétique dans le beau lied de Schubert *An Laura*, humoristique dans la

Vilanelle des petits canards de Chabrier... Chaque numéro du programme révéla un aspect différent de cette nature sensible et compréhensive.

Les moyens vocaux de la cantatrice se sont développés, la voix a gagné en volume et en étendue. Une assistance nombreuse combla d'applaudissements et de fleurs la jeune cantatrice, qu'accompagnait à ravir soit au piano, soit au clavecin M. Minet. Celui-ci trouva en MM. Chaumont et Doehaerd des partenaires de choix pour l'exécution des mélodies écossaises, écrites avec accompagnement de violon, violoncelle et piano. Et Mlle Schellinx se joignit à eux dans la cantate de Rameau, qui fut interprétée avec une précision et un style dignes de la *Schola Cantorum*.

Le Quatuor Capet.

Les séances du Quatuor Capet touchent à leur fin. Jeudi prochain, ces merveilleux interprètes de Beethoven feront leurs adieux au public bruxellois, emportant la sympathie et la profonde admiration de ceux (hélas! que ne furent-ils plus nombreux?) qui suivirent ces émouvantes matinées.

Jeudi dernier, M. Capet et ses partenaires firent entendre deux quatuors de la première période de Beethoven, les nos II et VI, écrits l'un et l'autre en 1799, l'année même où il composa sa première symphonie, et le quatuor no VII, qui appartient à la deuxième période.

Les deux premiers portent la griffe des maîtres de l'époque, Haydn et Mozart, bien que déjà, dans le final du second par exemple (*la Malinconia*), Beethoven ait élargi la forme traditionnelle et marqué sa personnalité naissante. Le quatuor no VII date de 1806, c'est-à-dire de l'année où parurent la symphonie en *si* bémol et le concerto de violon. Il a une tout autre envergure et prend rang parmi les compositions expressives et fortes du maître. C'est celui — on s'en souvient — dont le final est bâti sur un thème russe que Beethoven expose et développe avec une ingéniosité charmante.

Le Quatuor Capet mit dans l'exécution de ces trois œuvres le meilleur de ses qualités. C'est dire qu'elles furent interprétées avec une parfaite homogénéité de son et de style, avec un sentiment profond et une précision rythmique dont je crois bien qu'aucun quatuor n'a donné l'équivalent depuis le Quatuor Joachim. O. M.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Le Val d'Arno de Ruskin. Traduction et annonciations de E. Cammaerts (1).

Dans *le Val d'Arno*, Ruskin s'efforce de situer l'art toscan du XIIIe siècle dans le milieu social où il s'est développé. Au point de vue purement artistique, sa critique porte surtout sur la sculpture et sur l'architecture du XIIIe siècle à Pise et à Florence, et plus spécialement sur les œuvres de Nicolas et de Jean de Pise.

Comme dans tous ses livres, Ruskin se montre dans *le Val d'Arno* original et hardi. C'est une œuvre essentiellement ruskinienne et une excellente préparation à l'étude de l'art Toscan primitif. Sa forme vivante et familière le rend accessible à tous. Soigneusement annoté et mis à jour par M. E. Cammaerts, aussi averti des questions d'art Italien que guide clairvoyant et sûr des idées et des tendances de l'œuvre de Ruskin, l'ouvrage intéressera également le voyageur et le curieux.

Le volume est illustré de 12 planches hors-texte qui agrémentent avec variété les commentaires de Ruskin dans ses conférences.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition de M. Marcel Wolfers.

M. Marcel Wolfers est un sculpteur extrêmement doué. Tout jeune, il possède un métier d'une fermeté qui semble l'aboutissement de longues études. L'artiste, maître de lui, déploie avec aisance les qualités d'un tempérament solide, porté vers les réalisations puissantes, préoccupé de synthèses, et très méditatif. Ses dessins, dont quelques uns sont d'une réelle force, prouvent que M. Wolfers a beaucoup étudié les classiques et qu'il s'est nourri de l'enseignement des grands maîtres de la Renaissance. L'influence allemande s'accuse aussi très fortement dans la forme; le sculpteur tient de ceux-ci tout goût d'idéologie qui se mêle à toutes ses conceptions, très hardies d'ailleurs et d'une belle vigueur. *Possidere*, *Domine*, *Crepusculum*, *Bilitis*, pour ne citer que ces morceaux-là, sont d'un artiste d'avenir, dont la carrière s'annonce brillante. F. H.

(1) Paris, H. Laurens.

CHRONIQUE THÉATRALE

Pour vivre heureux.

C'est un joli conte philosophique, un apologue en action, la pièce de MM. André Rivoire et Yves Mirande que représente en ce moment, avec grand succès, la troupe de l'Olympia. « Pour vivre heureux, vivons cachés », a dit le fabuliste. MM. Rivoire et Mirande sont plus radicaux : « Pour vivre heureux, disent-ils, soyons morts, ou du moins feignons de l'être ». Et c'est ce que fait le peintre de talent mais méconnu qui a nom Mauclair. Affligé d'une épouse insupportable, amoureux d'une fillette charmante à laquelle il ne peut s'unir, sans argent, démoralisé, il va se jeter à l'eau, ne s'y jette pas, est cru noyé, est reconnu et enterré comme tel, ne proteste pas, se retire à la campagne avec celle qu'il aime, et y vit désormais très heureux. Naturellement, la gloire, ce soleil des morts, se lève sur son cercueil, et ses tableaux se vendent très cher depuis qu'il a cessé de vivre.

La comédie confine parfois au vaudeville, mais ne cesse pas un instant d'être franchement amusante et fine. Son comique macabre est tout à fait dans la tradition de Molière et l'on a pu rappeler avec raison à ce sujet la fameuse scène du *Malade imaginaire* où Orgon est cru mort et pleuré comme tel par sa fille.

L'interprétation parfaite de la pièce à l'Olympia a largement contribué à son succès. M. Tarride est tout à fait remarquable dans le rôle de Mauclair et Mlles Huguette Dastry, Loyer, Cécile Mai, MM. Leclercq, Darcey, Gildès et tous leurs camarades composent avec lui un ensemble plus que parfait. G. R.

Il faut savoir gré à M. Reding, directeur du Théâtre du Parc, d'avoir monté *les Karamazov*, l'une des pièces les plus émouvantes de ce temps. L'espace nous fait défaut pour en parler aujourd'hui. Bornons-nous à signaler le très grand succès qui accueillit avant-hier le drame tiré par MM. Copeau et Croué du pathétique et ténébreux roman de Dostoïewski, à féliciter les interprètes (à la tête desquels est M. Henry Krauss) de la pittoresque et souvent très belle réalisation accomplie, et à conseiller à nos lecteurs de ne pas manquer d'aller voir ce spectacle impressionnant qui n'aura qu'un petit nombre de représentations.

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 3 heures, à l'Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles, audition d'élèves de la classe de M. F. Welcker.

Rappelons que c'est l'éminent violoniste Fritz Kreisler qui participera comme soliste au sixième et dernier concert Ysaye, qui aura lieu aujourd'hui, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra. L'illustre virtuose jouera le quatrième concerto de Mozart et celui de Brahms, deux des œuvres qui lui ont valu partout ses plus beaux triomphes. La saison, exceptionnellement brillante, des Concerts Ysaye ne pouvait mieux se clôturer que par cette audition qui ramènera au pupitre de direction le distingué kapellmeister José Lassalle, de Munich, dont les débuts à Bruxelles ont été l'un des gros succès de la saison dernière.

Lundi 25, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, piano-récital de M. Mark Hambourg. OEuvres de Beethoven, Chopin, Liszt, Dubussy, Ravel et Cyril Scott.

Mardi 26, à 2 h. 1/2, au Musée moderne, troisième concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de Mme Madeleine Demest, des compositeurs Poldowski et Théo Ysaye, de MM. Ch. Hénusse, Paul Peracchio, Jourdain et du Quatuor Zimmer. — A 8 h. 1/2, Salle Sainte-Élisabeth, 15 rue Mercelis, troisième Concert de l'Académie de Musique sous la direction de M. José Lassalle et avec le concours de Mlles G. Cornélis et C. Ysaye, MM. Doehaerd, A. Strauwen et Théo Ysaye. — Même heure, à la Grande-Harmonie, deuxième Concert de la Société Nationale des Compositeurs belges, avec le concours de Mmes Wybauw-Detilleux et Marthe De Vos-Aerts, Mlle Strauwen, MM. Scharrès, Jorez, Minet, De Fauw, De Bondt, De Lotte et Sermon.

Mercredi 27, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert avec orchestre donné par Mlle Berthe Bernard, pianiste, avec le concours de Mme Croiza. L'orchestre sous la direction de M. A. De Greef. — Même heure, Salle Nouvelle, cinquième séance du Quatuor Zimmer. (Quatuors de Beethoven op. 18, op. 131 et op. 74.)

Jeudi 28, à 2 h. 1/2, au théâtre des Galeries, huitième et dernière séance du Quatuor Capet. Au programme : IIIe, Ve et Xe quatuors de Beethoven. — A 8 h 1/2, à la Grande-Harmonie, piano-recital de Mlle Juliette Wihl. — Même heure, Salle Nouvelle (Rue Ernest Allard) concert donné par Mlles Jeanne Samuel et Marguerite Laenen.—Même heure, Salle Ravenstein, quatrième concert historique de musique italienne des XVIe et XVIIe siècles donné par M. A. Tirabassi. — A 8 h. 3/4, au Cercle artistique, soirée musicale de MM. Carl Flesch et A. Schnabel.

Dimanche 31, à 2 h., quatrième concert du Conservatoire avec le concours de Mme Wybauw-Detilleux, MM. Henry Krauss et A. Desmet. Au programme : *Rédemption*, oratorio de César Franck pour solo, récit, chœurs et orchestre; fragments de *Castor et Pollux* de Rameau (ouverture, air, danses); première symphonie (avec orgue) d'A. Guilmant. Répétitions générales jeudi 28 et vendredi 29 (celle-ci réservée aux abonnés).

Mardi 2 avril, à 2 h. 1/2, au Musée moderne, quatrième (et dernier) concert de la *Libre Esthétique* avec le concours de Mlles Marguerite Rollet et Thérèse Chaumont et de M. Emile Chaumont. — OEuvres de R. de Castéra, Vierne, S. Dupuis, V. Buffin, etc.

A Liége, un festival wallon sera donné le samedi 30 mars, à 8 heures, au Conservatoire, par l'Association des Concerts Debefve avec le concours de MM. De Greef, pianiste, et Herman, violoniste. Au programme : Grétry, César Franck, Vieuxtemps, S. Dupuis, Théo Ysaye, E. Raway.

La Société de Musique de Tournai annonce son concert annuel pour le dimanche 14 avril prochain, à 2 heures. Le programme est consacré à *Judas Macchabée*, de Haendel.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Musée de Peinture Moderne. — Salon de la *Libre Esthétique*. Rétrospective J.-L. Forain (de 10 à 5 h.).

Hôtel Goffinet (avenue des Arts). — Exposition de la Miniature.

Cercle Artistique. — Exposition Marcel Wolfers et rétrospective Huberti (clôture le 28).

Galerie Georges Giroux. — Exposition d'œuvres modernes.

Salle Boute. — Exposition Antoine Barbier (clôture le 27).

Galerie d'Art (138 rue Royale). — Exposition F. Van den Hove (clôture le 31).

Atelier Siegel (6 avenue Jeanne). — Exposition de MM. H. Van Montfort, J. Van Leene et Curt Siegel (clôture le 31).

Galerie Dietrich et Cie. — Exposition Joseph Pennell (clôture le 6 avril).

Le Salon de *la Libre Esthétique* obtient cette année un succès de presse un peu inquiétant, et le public, que la rétrospective de Forain surtout attire (et à juste titre), s'empresse plus encore que de coutume à l'exposition et aux concerts. Dès la première semaine on avait vendu plusieurs tableaux et sculptures. En voici la nomenclature : P. Du Bois, *Une Ombre qui passe* (marbre). — M. d'Haveloose, *les Ailes* (bronze). — Leo Jo, *les Légumes* (peinture). — G. Lemmen, *le Mistral* (id.). — L. Thévenet, *Intérieur d'église* (*id.*). — Miss Mabel A. Royds, *Les Revenants* et *Enfants de chœur* (bois en couleurs). — W. Delsaux, Potiche (grès flammé).

Le Salon de Printemps et son annexe l'Exposition internationale d'Art religieux (ouverte celle-ci à tous les artistes, alors que le Salon de Printemps est réservé aux membres de la *Société Royale des Beaux-Arts*) s'ouvrira le 6 mai.

Le Salon de Printemps groupera des ensembles d'œuvres de feu Marie Collart, de MM. Claus, Courtens, Khnopff, Lemmen et du peintre allemand Vogeler. L'Exposition d'Art religieux promet d'offrir beaucoup d'intérêt grâce aux participations française, anglaise, allemande et hollandaise, ainsi qu'à la section belge, qui comprendra entre autres une chapelle de l'architecte gantois Van de Voorde et une façade de chapelle par MM. Creten et Vaes. Le délai pour les adhésions expire le 30 mars.

Le Comité organisateur de l'Exposition de la Miniature, désireux de faire bénéficier les artistes des enseignements que peut leur offrir cette exposition, a décidé de leur en permettre le libre accès sur présentation de la carte de membre de la *Fédération professionnelle des Beaux-Arts*, à condition toutefois que cette carte soit revêtue de la photographie du porteur.

Le dépouillement des scrutins pour l'élection des jurys d'admission au Salon des Beaux-Arts de Liége a donné les résultats suivants :

Dans la section de peinture, ont été élus pour le Brabant M. A. Oleffe, suppléant M. E. Fabry; pour la province d'Anvers M. R. Looymans, suppléant M. Courtens; pour les deux Flandres, M. L. Trémerie, suppléant M. Reckelbus; pour le groupe des cinq autres provinces, M. E. Motte, suppléant M. A. Donnay. Font en outre partie du jury de peinture : MM. E. Carpentier, président, et A. Rassenfosse, désignés par l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts, ainsi que A. De Witte, directeur de l'Académie, nommé par la ville de Liége.

Dans la section de sculpture, pour laquelle l'Association a déjà nommé M. Paul Du Bois, ont été élus MM. E. Rombaux et V. Rousseau, suppléant M. Strymans.

Dans la section de la gravure et du dessin, qui comprend M. Ferdinand Khnopff, délégué par l'Association, ont été nommés MM. A. Donnay et M.-H. Meunier.

Une exposition d'œuvres de M. Ch. Doudelet est ouverte en ce moment, et jusqu'au 31 mars, au « Kunstkring » de Rotterdam. Elle groupe 43 peintures et dessins, parmi lesquels des projets de décors composés par l'artiste pour *l'Oiseau bleu* de Maeterlinck.

Avec la belle saison, les expositions d'art et les manifestations sportives vont reprendre au Cinquantenaire. On peut se demander si les Bâtiments civils n'ont pas perdu leur calendrier et si, cette année, on ne verra pas l'aile gauche de la cour d'honneur, derrière l'arcade du Cinquantenaire, enfin débarrassée des portes de fortune qui grimacent en face des grilles superbes de l'aile opposée. Y a-t-il faute, négligence ou malfaçon?

La première séance du Comité central des *Amis de l'Art wallon* a eu lieu la semaine dernière au Cercle artistique sous la présidence de M. Jules Destrée. Il a été décidé qu'un Congrès aurait lieu dans le courant du mois d'octobre et qu'à cette occasion serait organisée une manifestation en l'honneur de César Franck. Les projets suivants ont été mis à l'étude : 1° Erection à Charleroi du *Monument au Travail* de Constantin Meunier (rapporteur M. Jules Destrée); 2° Reconstitution en l'église Sainte-Waudru à Mons du jubé de Jacques Dubrœucq (rapporteur M. Henri Rousseau); 3° Commémoration à Nivelles de l'œuvre de Delvaux (rapporteur M. Léon Tamines); 4° Décoration à exécuter en l'église d'Hastière par Aug. Donnay pour illustrer la légende de saint Walhère (rapporteur don Bruno Destrée); 5° Erection en l'église Sainte-Gudule à Bruxelles d'un mémorial Roger de le Pasture (rapporteur M. H. Fierens-Gevaert); 6° Mesures à prendre pour représenter Nicolas Neufchâtel (Lucidel) dans nos collections

nationales (rapporteur M. Louis Piérard); 7° Mesures à prendre pour favoriser le renaissance du grès artistique de Bouffioulx (rapporteur M. René Van Bastelaer); 8° Manifestation Froissart à Chimay (rapporteur M. Maurice Wilmotte); 9° Manifestation Félicien Rops à Namur (rapporteur M. Robert Sand); 10° Publication d'Anthologies des Ecrivains français de Wallonie (rapporteurs M. Maurice Wilmotte, Fernand Séverin et R. Dupierreu); 11° Manifestation César Franck à Liége (rapporteur M. Ernest Closson); 12° Commémoration de l'œuvre de l'orfèvre hutois Godefroid de Clère (rapporteur M. Marcel Laurent).

En outre, le Comité a été saisi de divers projets par la section liégeoise et par la Fédération des artistes wallons; des décisions ultérieures seront prises après examen des projets définitifs et précis. Le Comité s'est occupé ensuite des publications de la Société, des conférences à organiser, et il a nommé le bureau permanent.

A l'occasion du jubilé artistique de M. Ernest Van Dyck, qui débuta le 7 mai 1887, dans le rôle de Lohengrin, à l'Eden-Théâtre de Paris, de nombreux admirateurs et amis du grand interprète wagnérien se proposent de fêter cet anniversaire. Une plaquette à son effigie, modelée par M. G. Devreese, lui sera offerte, ainsi qu'un album contenant les noms de tous les souscripteurs, à l'issue d'une représentation de gala organisée en son honneur au théâtre de la Monnaie.

Le Comité, constitué sous la présidence d'honneur de M. Adolphe Max, bourgmestre de Bruxelles, et la présidence de M. Émile Jacqmain, échevin des Beaux-Arts, est composé de MM. O. Allard, J. Cassel, F. Empain, Edm. Evenepoel, H. Fester, G. Grimard, G. Guidé, M. Kufferath, F. Labarre, A. Madoux, Octave Maus, A. Mols, E. Tinel, E. Tassel, Eug. Ysaye; secrétaire : M. Fritz Rotiers; trésorier : M. Paul Bosquet.

Des plaquettes en argent ou vermeil, fleur de coin, numérotées, seront réservées aux souscripteurs d'une somme de 50 francs; les souscripteurs de 30 francs recevront un exemplaire en argent; tout souscripteur à 10 francs aura droit à un exemplaire en bronze. Adresser les souscriptions à M. Paul Bosquet, rue Royale, 174. La souscription sera clôturée fin mars.

Les amateurs de tableaux ont souvent remarqué que les toiles anciennes abîmées montrent surtout leurs craquelures et leurs tares sur les surfaces peintes qui ne sont pas protégées à l'envers par les bois du châssis. Cette observation a amené le conservateur du Musée de Gand et M. Robert de Pauw à proposer à la Commission de la galerie gantoise (il y a vingt-cinq ans de cela) de recouvrir la partie postérieure de quelques tableaux provenant des réserves d'un tissu imperméable, empêchant le contact de l'air.

La Commission d'alors (c'était en 1886) autorisa cette expérience, et pour qu'elle se fit avec toutes les garanties possibles, décida que les tableaux seraient placés dans un des bureaux de l'Hôtel de Ville où ils resteraient sans soins pendant vingt-cinq ans avant d'être examinés.

Ce temps d'épreuve étant révolus, la Commission actuelle vient de constater que l'état des toiles démontre l'efficacité du procédé. Celui-ci donne aux conservateurs et aux amateurs une arme de plus pour combattre, en ce qui concerne les tableaux peints sur toile, « des ans l'irréparable outrage ».

M. L.-P. Thomas, professeur à l'Université de Giessen, fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle, une conférence sur *la Conception de la vie et de l'amour chez Leconte de Lisle*.

Sous le Haut Patronage de S. A. R. Mme la comtesse de Flandre, Mlle Marie de Nys, rentrée à Bruxelles après de nombreuses tournées à l'étranger, donnera mercredi prochain, à 3 h. 15, dans les salons de l'Hôtel Astoria, 103 rue Royale, à Bruxelles, *Une heure de poésie*.

Il est superflu d'insister sur l'attrait que présentera cette séance, ni sur l'art si sûr, si pénétrant, si parfait, de Mlle de Nys, que tous les amateurs de beaux vers voudront entendre.

Nous avons annoncé que la Société hollandaise-belge des Amis de la médaille d'art a, sur l'initiative de M. Fonson, ouvert entre ses membres un concours ayant pour objet la composition d'une médaille à deux faces destinée à célébrer *l'Horticulture* et plus spécialement la *Floriculture*

Les concurrents peuvent donner à leurs projets la forme qui leur plaira, pourvu que celle-ci convienne à la réduction de leurs compositions en breloque. Au revers, une place suffisante pour recevoir une inscription devra être laissée libre. Il est désirable que la plus grande dimension des modèles ne dépasse pas cinquante centimètres. Les projets devront parvenir, 51, rue des Fabriques, à Bruxelles, le 15 juillet 1912 au plus tard.

Le jury est composé de MM. A. de Witte, Emile De Breyne, G. Devreese, Ch. Samuel, Ch. Dupriez, P. et J. Fonson.

L'auteur du projet primé recevra une somme de 500 francs pour laquelle il abandonnera tous ses droits sur son œuvre à MM. Fonson frères.

Le Théâtre du Parc vient de mettre en répétitions une pièce nouvelle de M. Paul Spaak, *Damme en Flandre*, qui passera le 15 avril et terminera vraisemblablement la saison.

Damme en Flandre se compose de trois actes, en vers. L'action se déroule vers la fin du XVe siècle.

Les représentations du Théâtre de Bayreuth sont fixées comme suit : les 22 et 31 juillet, 5, 12 et 19 août, *les Maîtres Chanteurs*; les 23 juillet, 1, 4, 7, 8, 11 et 20 août, *Parsifal*; les 25 juillet et 14 août, *l'Or du Rhin*; les 26 juillet et 15 août, *la Walkyrie*; les 27 juillet et 16 août, *Siegfried*; les 28 juillet et 17 août, *le Crépuscule des Dieux*.

SAINTE-ANNE (**près Sluis**). A partir du 1er mai, maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREYDORFF, artiste peintre, Knocke.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

Vient de paraître :

LES LIENS

Pièce en trois actes par GUSTAVE VAN ZYPE
Prix : 2 fr. 50.

Du même auteur :

LES ÉTAPES

Pièce en trois actes. — Prix : 2 fr. 50.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Coüleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

É. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Vient de paraître chez MM. DURAND & Cie, Editeurs

4, Place de la Madeleine, PARIS

ROGER DUCASSE. — **Trois motets** pour soprano solo et chœur à 4 voix avec accompagnement d'orgue. — I. *Regina Cœli lætare. Prix net* : 2 *fr.* 50. — II. *Crux fidelis. Prix net* : 2 *fr.* 50. — III. *Alma Redemptoris Mater. Prix net* : 3 *francs.*

ID. — **Au Jardin de Marguerite,** poème symphonique avec chœurs. Réduction pour chant et piano par l'auteur. *Prix net* : 20 *francs.*

CÉSAR FRANCK. — **Œuvres d'orgue** transcrites pour piano à 2 mains par BLANCHE SELVA. *Deuxième fantaisie* (en *la*). *Prix net* : 3 *francs.* — *Grande pièce symphonique. Prix net* : 4 *francs.* — *Prière. Prix net* : 3 *francs. Final. Prix net* : 3 *francs.*

G. GROVLEZ. — **Trois mélodies** sur des poèmes de JEAN DOMINIQUE. — I. *Des œillets japonais...* — II. *Le Don silencieux.* — III. *Sérénade. Prix net* (en recueil) : 4 *francs.*

A. ROUSSEL. — **Évocations** pour orchestre. Réduction pour deux pianos à 4 mains par l'auteur. — III. *Aux bords du Fleuve Sacré* (avec soli et chœur). *Prix net* : 10 *francs.*

G.-M. WITKOWSKY. — **Deuxième symphonie** (en *la*). Réduction pour piano à 4 mains par l'auteur. *Prix net* : 15 *francs.*

Bruxelles. — Imp. V. MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 13. 31 MARS 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Salon de la « Libre Esthétique » : *les Graveurs-Imprimeurs anglais* (OCTAVE MAUS). — Les « Études » de M. Jacques Rivière (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le troisième Concert de la « Libre Esthétique » (CH V.). — Les Petites Expositions (F. H.). — Notes de musique : *Sixième Concert Ysaye; A l'Académie de musique; le Quatuor Zimmer* (O. M.). — Chronique théâtrale : *les Frères Karamazov* (GEORGES RENCY). — Memento musical. — Petite Chronique.

NELSON DAWSON. — *Brise fraîchissante.*

Salon de la Libre Esthétique.

Les Graveurs-Imprimeurs anglais.

Dans les Salons l'attention est sollicitée surtout, et cela se conçoit, par les tableaux et les statues. Mais il serait injuste de négliger les autres expressions d'art qu'ils renferment. Parmi elles la gravure, dédaignée par les visiteurs pressés, a souvent une signification qui, pour échapper à la foule, n'en mérite pas moins d'être étudiée par ceux dont la curiosité ne se limite pas à un examen hâtif et superficiel.

En nombre restreint, mais toutes de qualité choisie, des estampes déploient en papillons multicolores, dans la salle réservée aux dessins et aux gravures, l'élégance de leurs tons vifs et de leurs lignes harmonieuses. Elles sont l'œuvre d'artistes anglais qui ont pris à tâche de ressusciter la xylographie et la gravure en couleurs sur métal, celle-ci obtenue soit par les procédés de l'eau-forte et de l'aquatinte, soit par la taille-douce. Dans ces diverses méthodes, les graveurs anglais tantôt s'inspirent des maîtres japonais qui, à la fin du XVII[e] siècle, ont créé l'estampe en couleurs, tantôt suivent l'exemple des graveurs français du XVIII[e] dont les planches, d'un goût si parfait, ont porté à son apogée l'art de la gravure polychromée.

Afin de produire des épreuves originales au sens le plus strict du terme, ils composent, gravent et impriment eux-mêmes leurs estampes, auxquelles un tirage restreint ajoute, pour les collectionneurs, une valeur particulière.

Réunis en association sous le titre *The Society of Graver-Printers in colour*, ils organisent des exposi-

tions accueillies avec le plus vif intérêt par les artistes et les amateurs, empressés à saluer la renaissance en Angleterre d'un art séduisant et raffiné qui a trouvé

W. Lee Hankey. — *Enfant et jeune fille.*

en France, depuis quelques années, des prosélytes déterminés.

Il était utile d'initier à cette tentative un public attentif, comme le nôtre, à toutes les innovations, et c'est à quoi s'est efforcée la *Libre Esthétique* en groupant quelques-unes des estampes les plus caractéristiques des Graveurs-Imprimeurs britanniques.

L'un de ceux-ci, M. Nelson Dawson, excelle à la fois dans la xylographie (*Brise fraîchissante*), l'aquatinte (*Bateaux écossais allant à la mer*) et le vernis mou (*Bateau de pêche à la mer*), avec une supériorité, toutefois, dans l'emploi du premier de ces procédés, auquel nous devons l'une des plus parfaites impressions de la collectivité anglaise, une composition qui en quelques traits incisifs traduit magnifiquement l'impétuosité des vagues sous la chevauchée des nuées.

M. T. Austen-Brown porte un nom que maints Salons ont fait connaître en Belgique. Ses impressions sur métal attestent que le graveur n'est pas inférieur au peintre. Ses planches, dans lesquelles des figures énergiquement dessinées (*Moissonneurs, Bûcherons*) alternent avec d'évocatifs paysages du Pas-de-Calais (*Étaples, Labour, Une sablière*, etc.), révèlent une sûreté de métier et une variété de moyens expressifs qui le placent parmi les meilleurs spécialistes du genre.

On remarquera aussi la savante mise en page et le coloris harmonieux du radieux paysage que M. Alfred Hartley a dessiné sur les falaises de Falmouth, les *Peupliers de Picardie*, battus des vents et échevelés, de M. Charles H. Mackie, les jolies aquatintes de M. W. Lee Hankey, figuriste et paysagiste comme M. T. Austen Brown, et dont l'*Enfant et la jeune fille* a une ingénuité et une grâce charmantes.

De Miss Mabel A. Royds, les *Revenants*, les *Enfants de chœur*, etc., sont taillés avec un sens exact des ressources qu'offre la gravure sur bois. Deux minuscules eaux-fortes de M. A.-R. Barker, *la Fuite manquée* et *le Départ de l'Ambassade* complètent le lot. Leurs intailles hardies, leurs oppositions tranchées, la cernure large de leurs contours les fait prendre au premier abord pour des bois : il faut un œil exercé pour y discerner l'action de la morsure de l'acide sur le cuivre.

Les vingt planches exposées s'apparentent l'une à l'autre par la netteté du trait, par l'harmonie discrète du coloris, par la sobriété du détail, réduit à l'essentiel. Elles sont alimentées aux sources de la nature et célèbrent celle-ci avec une éloquence contenue, avec une réserve de bon ton qui est bien du pays et de la race. L'Angleterre est traditionnaliste. L'évolution des arts y est plus lente que partout ailleurs. Pour secouer le joug académique, il faut aux peintres une audace que le public, malheureusement, ne récompense

Alfred Hartley. — *Près la mer de Cornouailles, Falmouth*

guère. Aussi ne s'agit-il pas ici d'œuvres le moins du monde révolutionnaires. Elles ont néanmoins, par le renouveau qu'elles apportent, par le goût dont elles témoignent, les principes dont elles sont l'application et les personnalités qu'elles dévoilent, leur raison d'être à la *Libre Esthétique*, qu'elles ornent d'une gerbe fleurie au parfum délicat.

OCTAVE MAUS

Les « Études » de M. Jacques Rivière.

On n'est pas plus modeste que M. Jacques Rivière. Tout autre que lui aurait trouvé un titre plus pompeux, de plus d'effet. Mais lui appelle son premier recueil critique tout simplement : *Études* (1).

Il est vrai que cela lui permet infiniment plus de liberté. Il n'est esclave d'aucune théorie. Il n'a de comptes à rendre à aucune école de son but ni des chemins qu'il se trace pour y arriver. Études... cela ne l'engage à rien s'il se trompe, et, s'il tombe juste, il bénéficie d'un succès qu'on est d'autant plus disposé à lui accorder qu'il n'y a point prétendu.

Je n'aime point avoir à juger un livre de critique. C'est à la fois impertinent et ingrat. Inutile aussi. Il faudrait pouvoir se contenter d'une simple présentation.

Mais comme présenter un ouvrage comme celui de M. Jacques Rivière? Comment caractériser par l'analyse une suite d'opérations qui sont déjà des analyses? Ce serait un travail très long, très ennuyeux (pas pour moi, mais pour vous), et tout à fait vain. Et cependant rien de plus insuffisant que de dire par exemple qu'elles sont denses, précises, consciencieuses, admirables de patience. Que faire?

En lisant les pages de M. Jacques Rivière, on voit qu'il est très jeune encore à je ne sais quelle réserve d'enthousiasme que l'on sent en lui, encore fraîche, et considérable. Certes, il fait tout pour cacher cette jeunesse, il impose à sa pensée toute la gravité possible et à sa voix le plus de lenteur et de solennité. Il emploie vis-à-vis des choses qu'il étudie les procédés des hommes mûrs : la componction, le calme, l'air de juge. Mais il ne peut dissimuler, malgré sa maîtrise de soi, un certain frémissement de plaisir, et comme un tremblement d'amour à les tenir, ces choses, à les montrer.

Un homme mûr est plus ménager de ses forces, moins abondant. Il use aussi plus volontiers de la restriction et même du dénigrement. Bref, il est plus las. La sûreté de ses opinions vient de ce qu'elles sont devenues plus rares. Il voit plus clair dans leur foule clairsemée. Rien de pareil chez M. Jacques Rivière. Lorsqu'il tente de mettre de l'ordre dans ses sensations, c'est dans un foisonnement vivant. Lorsqu'il se veut didactique, on le sent encore tout vibrant du contact passionné qu'il a pris avec les choses de la poésie ou de l'art, et son enseignement a le charme et la valeur d'une confidence.

Les critiques proprement dits le trouveront sans doute continuement admiratif. C'est qu'ils se font de leur rôle une idée bien pauvre, une idée de professeur grincheux qui juge des devoirs et distribue des *satisfecit*. Or le rôle du critique est de comprendre et de faire comprendre. Mais pour comprendre, il faut d'abord aimer. Sans amour il est impossible de communiquer à un autre la compréhension de quoi que ce soit. Il vaut cent fois mieux posséder une grande capacité d'amour et en donner un peu à quelques indignes que d'avoir, pour garder une sérénité d'ailleurs toujours signe d'impuissance, refusé son admiration à quelques belles œuvres. Sainte-Beuve reste le type parfait du mauvais critique, prétentieux et sans flamme. Il a donné une opinion qu'on ne lui demandait pas sur les œuvres de son temps, mais jamais n'a été perceptible en lui ce besoin de se mettre à la place du producteur envisagé de repasser par les mêmes chemins que lui, d'épouser ses sentiments. L'indécent succès posthume que lui fait notre époque est révélateur de notre timidité ou de notre aveuglement. La grande affaire cependant ici-bas c'est la poésie, et le rôle du critique est de montrer où elle se trouve, de nous préparer les voies.

Certes on se trompe, et M. Jacques Rivière tout le premier. Il nous présente dans ses études quelques artistes tout à fait indignes de son attention, mais, chose étrange, cela ne me choque ni ne me surprend. D'abord on admet très bien qu'un jeune homme, même supérieurement doué, partage quelques-unes des illusions esthétiques de son temps ; mais il y a quelque chose d'autre : on dirait que ces artistes secondaires bénéficient — parce qu'ils se trouvent là par hasard — du surplus de l'abondante compréhension dont l'écrivain avait comblé les autres. Quelques reflets de cette magnétique lumière sont égarés sur eux et, pieusement, tâchent d'éclairer les qualités qu'ils ont plutôt en intention.

Peu importent ces erreurs d'une âme généreuse. M. Jacques Rivière possède assez de talent pour que nous n'envisagions que ses pages les plus parfaites.

Dans son livre, où je m'en voudrais pourtant de ne pas signaler les chapitres perspicaces ou charmants qu'il consacre à Bach, à Wagner, à *Pelléas et Mélisande*, à Borodine, à Moussorgsky, trois grandes études se détachent avec plus d'autorité : il y en a une sur Baudelaire, une sur Paul Claudel, une sur André Gide.

Ce sont de vastes études, dans toute la force du terme, des essais. L'auteur y prend un poète et l'explique tout entier, d'un bout à l'autre.

Pour Baudelaire, trop connu, c'était plus difficile. Aussi M. Jacques Rivière s'est-il contenté de nous proposer une interprétation personnelle, non pas précisément nouvelle, mais très approfondie de la poésie « de cet ange savant et désespéré ». A vrai dire, il a plutôt écrit là une sorte de confidence passionnée sur les émotions qu'il a éprouvées d'une longue communion avec Baudelaire. Elle est celle de beaucoup d'entre nous.

L'étude sur M. André Gide est étonnante. On ne saisit pas mieux l'insaisissable, on n'explique pas mieux l'inexplicable. M. Rivière poursuit M. Gide dans ses retranchements les plus secrets. Tout pour lui a une signification : la moindre phrase sert à révéler quelque chose. De cet écrivain fugace et glissant, le critique saisit la pensée unique, qui est peut-être en effet celle de la totale indépendance. Mais il en note, avec une fébrile attention, les phases les plus menues. Lorsqu'il tient un livre, il le démonte complètement, sans le tuer cependant. Son analyse du *Prométhée mal enchaîné* est extraordinaire. Toute cette étude est un éloge, et qui ne se cache pas d'être un éloge, mais l'admiration n'a rien ici de choquant et d'excessif, parce qu'elle se justifie dans le moindre de ses moments.

(1) JACQUES RIVIÈRE. — *Études* : Baudelaire, Claudel, Gide, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgsky, Debussy, Ingres, Cézannet, Gauguin. Paris, Éditions de la « Nouvelle revue française ».

Cependant les pages qui sont de beaucoup les plus parfaites d'*Études* sont celles consacrées à M. Paul Claudel.

Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux comprendre quelqu'un, de mieux le faire comprendre. Tous ceux qui prétendent encore M. Claudel inaccessible devraient lire l'essai de M. Rivière, Ils seraient sans excuse, ensuite. Car M. Jacques Rivière, malgré qu'il sache inséparable chez M. Claudel « l'art de la doctrine, la poésie de sa signification », s'est résolu cependant à les dissocier pour les rendre mieux intelligibles. Mais il l'a fait avec une telle ferveur que cette opération n'a rien trahi, au contraire. A la doctrine de M. Claudel, si difficile à saisir, répandue qu'elle est dans toute son œuvre, apparaît tout entière, d'un coup évidente, souveraine. Alors nous saisissons le rapport qui unit l'image à la pensée chez ce formidable créateur d'images. Personne que je sache ne s'était jusqu'ici risqué à présenter la métaphysique de M. Claudel. M. Rivière l'a fait, de façon définitive et avec une autorité magnifique. Il a écrit là trente pages parfaites, qui le placent d'emblée au premier rang de nos critiques.

A un moment de l'histoire littéraire où tant de journalistes prétentieux et la plupart sans culture se sont improvisés critiques et décrètent au hasard sur les choses les plus méditées et les plus belles leurs impertinences, il est consolant de lire un livre comme celui de M. Jacques Rivière : respectueux, plein de tact, mesuré, fervent, écrit par un poète qui se retient, avec une si tendre et si calme intelligence.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le troisième Concert de la « Libre Esthétique ».

Le concert débutait par le quatuor à cordes de M. Debussy. Délicieusement joué par MM. Zimmer, Ghigo, Baroen et Doehaerd, il produisit son effet habituel de charme enveloppant et fut accueilli avec un très vif succès.

A défaut des deux pièces inédites pour deux pianos de M. Théo Ysaye, qui ne purent être exécutées à raison d'une indisposition de l'un des pianistes, l'auteur interpréta trois autres morceaux de sa composition : *Nocturne*, *Prélude* et *Danse*, petits poèmes impressionnistes, pleins de vie lacustre, lunaire et féerique, dans lesquels l'art de peindre et de suggérer par le timbre cristallin du piano reçoit une très ingénieuse application.

Quatre mélodies inédites de Poldowski, chantées avec beaucoup de grâce et d'esprit par Mme Madeleine Demest et accompagnées de ravissante manière par le compositeur, achèvent, après ce que nous avons déjà entendu de lui à *la Libre Esthétique*, de caractériser son talent fait d'intelligence et de spontanéité. Nulle contrainte dans ces traductions musicales des poèmes de Verlaine : *Déception*, *Ariette oubliée* et *Cortège*, et de Samain : *Pannyre aux talons d'or*, mais une admirable appropriation de la musique aux paroles; un sens très précis de ce que doit être une mélodie vraiment moderne pour ne pas tomber dans l'artifice ou la déliquescence; enfin, une compréhension très délicate des diverses nuances du sentiment et une façon de les exprimer vraiment idéale et en un certain sens définitive.

Le quintette de M. Weingartner pour clarinette, violon, alto, violoncelle et piano, qui terminait la séance et qui reçut une excellente interprétation de la part de MM. Jourdain, Zimmer, Baroen, Doehaerd et Peracchio, est loin de nous convaincre qu'il existe actuellement en Allemagne, en dehors de M. Strauss, des musiciens de génie ou même de grand talent... OEuvre touffue, grise, et encombrée d'idées sans force ni originalité, ce quintette ne possède que la beauté toute théorique que donne l'élégance de l'écriture, le classicisme des développements et une certaine distinction qui s'oppose à la banalité vulgaire. Le Brahms des grisailles monotones et le Wagner de *Siegfried* et de *Tristan* semblent s'être donné un rendez-vous contradictoire dans ces quatre mouvements languissants, et nulle part plus que dans cette œuvre pourtant toute récente de M. Weingartner on n'a l'impression que le glorieux chef d'orchestre aurait fait un pas en avant en voulant revenir « en arrière vers Mozart ».

CH. V.

LES PETITES EXPOSITIONS

L'abondance des matières ne nous a pas permis de rendre compte en temps opportun de l'exposition du Cercle *l'Éveil* au Studio. Hâtons-nous de dire que cette exposition de jeunes et vaillants artistes fut digne des précédentes, c'est-à-dire remplie de choses claires, originales, savoureuses. Il y a là quelques paysagistes d'avenir dont la modestie égale le talent.

Au Cercle artistique, on peut voir actuellement un ensemble d'œuvres posthumes du peintre Edouard Huberti. Huberti appartenait à la génération de peintres qui, vers 1868, luttèrent pour la liberté de l'art Il travaillait aux côtés des Artan, des Baron, des Dubois; on sent l'influence de ces maîtres dans les œuvres assez peu personnelles qu'Huberti a laissées. Huberti manquait d'envergure, mais il possédait par contre des qualités de peintre remarquables, l'éclat dans le coloris, la sobriété, et un certain style. C'est dans la jolie suite d'aquarelles exposées au Cercle qu'on retrouve surtout ces qualités déployées avec une réelle puissance. Le métier en est d'une sincérité absolue et le coloris plein de finesses, de fraîcheur, de grâce onctueuse et de poésie.

F. H.

NOTES DE MUSIQUE

Sixième Concert Ysaye.

M. Fritz Kreisler, dont on ne se lasse pas d'admirer la sonorité à la fois puissante et charmeuse, l'expression, l'aisance et le style impeccable, interpréta avec une égale autorité le quatrième concerto de Mozart, qui est exquis d'un bout à l'autre, et le concerto de Brahms, dont l'intérêt languit après le premier mouvement. M. Kreisler, nul ne l'ignore, est l'un des violonistes les plus accomplis de ce temps. L'exécution qu'il donna de ces deux œuvres si différentes de caractère l'a prouvé une fois de plus. Son jeu est tour à tour classique sans pédanterie et sans sécheresse, romantique avec sobriété. Il a la dignité que seule donne à l'artiste la conscience de sa mission. Nulle vaine virtuosité n'en altère la pureté. Et telle est la maîtrise de l'exécutant qu'elle laisse à peine soupçonner les difficultés techniques qu'il a surmontées.

La salle, enthousiaste jusqu'au délire, a frénétiquement acclamé et rappelé le violoniste, qui eut le bon goût de s'en tenir à son programme sans y ajouter le petit dessert supplémentaire réclamé par les auditeurs des galeries supérieures.

La symphonie en *sol* de Haydn, la symphonie inachevée de Schubert et des fragments du troisième acte des *Maîtres Chanteurs* fournirent à l'orchestre, que dirigeait avec une élégante précision M. José Lassalle, l'occasion de déployer de belles qualités de rythme, de cohésion et de sonorité. Concert de tous points excellent et qui eût réjoui son directeur effectif s'il s'était d'aventure trouvé au pupitre.

A l'Académie de Musique.

Le lendemain, M. Lassalle dirigeait le petit orchestre de l'Académie de Musique et lui insufflait une vie, un entrain, une verve extraordinaires dans l'interprétation de quelques œuvres de Mozart (Ballet extrait des *Petits riens*, *Sérénade nocturne*, accompagnement de Concerto en *mi* bémol pour deux pianos), ainsi que de la Symphonie en *ré* d'Haydn et du triple Concerto de Beethoven. Programme attrayant, qui mit en lumière le jeu profondément expressif et toujours séduisant de M. Chaumont, le coup d'archet large et soutenu de M. Doehaerd et le style si musical, si sobre et si délicat de M. Théo Ysaye.

M. Chaumont mérite une mention particulière. Les concerts de la présente saison, pour lesquels il s'est généreusement dépensé, passant avec une déconcertante aisance du diatonisme classique au chromatisme le plus exaspéré, l'ont définitivement classé au premier rang. Nul autre, parmi ceux de sa génération, n'allie au même degré le goût des grandes traditions à la subtile compréhension des maîtres modernes. Au Cercle artistique, à l'Ecole allemande à l'Académie de musique, à la *Libre Esthétique*, en vingt autres lieux — sans compter la province et l'étranger! — on le vit, inlassablement, répandre tout l'hiver la bonne parole, toujours égal à lui-même, qu'il se produisit en soliste ou comme « concertant », et toujours animé de la même foi et de la même ferveur. Quel bel exemple et combien les artistes de sa trempe (on peut heureusement employer le pluriel car nous en possédons plusieurs qui rivalisent de désintéressement et d'ardeur) apportent de noblesse à leur profession!

Ce troisième concert de l'Académie de musique fut marqué par un début des plus intéressants : celui de Mlle Carry Ysaye, qui s'attesta, dans l'interprétation du Concerto à deux pianos de Mozart, joué avec M. Théo Ysaye, pianiste des plus remarquables, au toucher à la fois puissant et délicat, à l'expression juste, au mécanisme développé et asservi à une parfaite compréhension musicale. Il y a là plus que des promesses : la révélation d'une personnalité nettement accusée.

Le Quatuor Zimmer.

M. Albert Zimmer et ses excellents partenaires F. Ghigo, L. Baroen et F. Doehaerd ont clos mercredi dernier le cycle des cinq séances au cours desquelles ils ont passé en revue les seize quatuors de Beethoven.

tait en scène que des coquins et des déments et on lui a fait son procès comme si elle se confondait avec les productions à la mode du théâtre parisien, d'un si veule et si bas amoralisme. Oserai-je dire ici qu'on l'a fort mal comprise?

Qu'est-ce au juste que *les Frères Karamazov*? Dans le roman de Dostoievsky, ainsi que dans le drame qu'en ont tiré MM. Copeau et Croué, c'est l'histoire d'une famille russe rongée par des tares héréditaires. Le vieux Feodor Pavlovitch Karamazov est un ivrogne, un débauché, un homme sans retenue et sans dignité, qui a fort mal élevé ses fils et qui leur donne chaque jour les pires exemples. Ses fils Dimitri et Ivan sont ses dignes héritiers : le premier imite les hontes de sa vie, le second lui a emprunté son scepticisme négateur et l'a érigé en système. Un seul de ses enfants, Aliocha, s'offre en holocauste pour les crimes moraux de sa famille et vit dans l'ombre du sanctuaire comme un lévite de l'ancienne loi. Il veut, par la prière et par la charité, racheter les siens de l'éternel châtiment. Mais il ne les juge pas : il ne juge et ne condamne personne ; c'est au moment où le coupable paraît le plus enfoncé, enraciné dans son péché que le regard d'Aliocha voit le mieux en lui la force opérante de la grâce qui bientôt va le sauver.

Eh bien, cette famille étrange, c'est, dans l'esprit de Dostoïevsky, toute la Russie en raccourci. Le vieux Karamazov, c'est l'ancienne Russie que l'ivrognerie et la débauche ont longtemps avilie. Dimitri, c'est la jeunesse élégante et militaire qui continue les traditions de vie à grandes guides que ses ancêtres lui ont léguées. Ivan, c'est la jeunesse nihiliste et révolutionnaire, froide et méprisante, dont le principe est que tout est permis, mais qui a soin de ne jamais mettre elle-même la main à la pâte. Elle pousse les autres au crime et dégage habilement sa responsabilité.

Dans la pièce, le bâtard Smerdiakov, l'être abject et douloureux élevé par son père Karamazov comme un valet qu'on bâtonne et qu'on injurie, le pauvre épileptique sournois, méchant, haineux, tue son ignoble père après une épouvantable scène d'orgie. Mais qui donc a armé son bras, sinon les paroles à double sens d'Ivan qui, certes, ne lui a jamais conseillé le meurtre, mais n'a rien fait non plus pour l'en détourner? Et Smerdiakov, ainsi, devient la figure symbolique des propagandistes par le fait que les anarchistes de laboratoire poussent au crime.

Il y a dans la pièce deux très curieuses figures de femmes. L'une, Katherina Ivanovna, est le type de la vierge orgueilleuse, éprise jusqu'à l'idolâtrie de sa propre grandeur morale. Elle [illegible] Dimitri Karamazov et vouloir le relever de sa

avec une résignation qui, d'emblée, les relève et les absout. Il faut féliciter et remercier M. Reding d'avoir monté cette belle œuvre et de lui avoir assuré le bénéfice d'une interprétation remarquable. M. H. Krauss a été admirable dans le rôle du vieux Karamazov, douloureux bouffon, ivrogne et débauché secoué de terreurs atroces, et qui fait songer au tzar Ivan le Terrible peint par Alexis Tolstoï. MM. Marey, Séran, de Gravone et Gournac ont été parfaits dans les rôles des quatre Karamazov. Mlles Jeanne Borgos et Jeanne Farnès se sont fait applaudir dans ceux de Katherina et de Grouchenka. Et ce fut une belle série de soirées d'art telles que Bruxelles nous en offre trop peu.

GEORGES RENCY

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, quatrième concert du Conservatoire avec le concours de Mme Wybauw-Detilleux, MM. Henry Krauss et A. Desmet.

Mardi 2 avril, à 2 h. 1/2 très précises, quatrième et dernier concert de la *Libre Esthétique* (Musée de peinture moderne) avec le concours de Mlle Marguerite Rollet, cantatrice, Mlle Thérèse Chaumont, pianiste, et M. Émile Chaumont, violoniste.

Mardi 16, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, piano-récital de Mme Swaels-Wauters.

Jeudi 18, à 8 h. 1/2, quatrième concert de l'Académie de Musique (15 rue Mercelis) avec le concours de Mlle M. Ceuterick, MM. A. Strauwen, E. Chaumont, L. Morisseaux, G. Ysaye, Oellers, J. Rogister, L. Baroen, M. Dambois, E. Doehaerd et Théo Ysaye. Au programme : œuvres de Beethoven, Schubert, Schumann, Mendelssohn.

Dimanche 21, au théâtre de l'Alhambra, septième concert Ysaye avec le concours de MM. Eugène Ysaye et Pablo Casals.

La *Société J.-S. Bach* prépare pour les 10, 11 et 12 mai un festival qui clôturera brillamment la saison musicale. Ce festival se composera d'une exécution de la grand'messe en *si* mineur de J.-S. Bach, le 11 mai, et deux exécutions de la *Missa Solemnis* de Beethoven, les 10 et 12 mai.

Ces concerts seront donnés à 3 heures dans la Salle Patria. Parmi les solistes de marque qui prêteront leur concours à cet événement musical, il faut citer Mmes A. Noordewier et P. de Haan, MM. G. Baldszun, A. Stéphani et Johan Smit. Les chœurs et l'orchestre de la *Société J.-S. Bach*, considérablement renforcés, seront dirigés par M. Albert Zimmer. On peut dès à présent retenir les places à la Maison Breitkopf.

Le grand concert annuel de la Société de musique de Tournai aura lieu le dimanche 14 avril, à 2 heures, à la Halle aux Draps. Il sera consacré à l'audition de *Judas Macchabée*, oratorio en 3 actes de Haendel pour soli, chœur, orgue et orchestre. Les soli seront chantés par Mmes Mellot-Joubert et Mary Mayrand, MM. Sayetta, Jean Reder et Delaroche.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique*. Rétrospective J.-L. FORAIN (de 10 à 5 h.).

HÔTEL GOFFINET (avenue des Arts). — Exposition de la Miniature.

CERCLE ARTISTIQUE. — Rétrospective EDOUARD HUBERTI (1818-1880). Exposition Van Damme-Sylva.

GALERIE GEORGES GIROUX. — Exposition d'œuvres modernes.

GALERIE D'ART (138 rue Royale). — Exposition F. Van den Hove (clôture aujourd'hui).

GALERIE DIETRICH. — Exposition J. Pennell (clôture le 6 avril).

ATELIER SIEGEL (6 avenue Jeanne). — Exposition H. Van Montfort, J. Van de Leene et Curt Siegel (clôture aujourd'hui).

La tâche du jury d'admission au Salon des Beaux-Arts de Liége sera laborieuse. Il aura, nous dit-on, à apprécier environ deux mille œuvres, alors que le Palais des Beaux-Arts ne peut en abriter que six ou sept cents. De plus les artistes spécialement invités, Français, Anglais, Allemands, Espagnols, Russes et Scandinaves, sont au nombre de plus de cinquante, ce qui diminue encore les chances d'admissibilité.

Pour remercier M. Alphonse de Witte des nombreux services qu'il rend depuis vingt-cinq ans, comme membre du Comité, à la *Société de Numismatique*, celle-ci a résolu de faire frapper une plaquette à son effigie. On sait que M. de Witte a contribué puissamment au développement de la numismatique en Belgique par une collaboration ininterrompue aux principales revues consacrées à cette science et par la publication de son *Histoire monétaire du Brabant*. Il a enfin activement concouru à la renaissance de l'art de la Médaille dans notre pays par la part prépondérante qu'il a prise dans la fondation de la *Société hollandaise-belge des Amis de la Médaille d'art*. Les artistes comme les numismates auront donc à cœur de s'associer à la manifestation projetée. Les souscriptions sont reçues par M. Victor Tourneur, secrétaire de la *Société de Numismatique*, 98 rue Defacqz. Les souscriptions de 25 francs donneront droit à un exemplaire en argent, celles de 10 francs à un exemplaire en bronze de la plaquette, dont l'exécution est confiée à M. G. Devreese.

Les compositions des maîtres belges qui ont illustré l'art musical aux XVIe et XVIIe siècles sont aujourd'hui disséminées dans quelques anciennes bibliothèques de l'étranger. La Bibliothèque Royale de Munich et la Bibliothèque Palatine de Vienne renferment à elles seules la presque totalité des impressions musicales sorties des presses de Phalèse, Bellère, Plantin, etc., tandis que nos grandes bibliothèques ne contiennent qu'un nombre tout à fait infime d'impressions de cette brillante époque musicale.

A plusieurs reprises, le gouvernement a autorisé la Bibliothèque du Conservatoire de Bruxelles à acquérir, au moyen de subsides spéciaux, l'un ou l'autre spécimen rarissime des œuvres des anciens musiciens belges, entre autres l'*Hortus musarum* de Phalèse, recueil célèbre publié en 1552, ainsi que la collection des Messes de Clemens non papa, imprimée à Louvain en 1558.

Il se présente aujourd'hui une occasion unique d'enrichir le patrimoine national d'une série d'œuvres musicales de provenance belge emportées en Espagne sous Philippe II et retrouvées il y a quelque temps chez un vieux maître de chapelle de la cathédrale de Burgos. Il s'agit de quatre recueils manuscrits de compositions religieuses dues à des maîtres du XVIe siècle (entre autres Philippe de Mons et Roland de Lattre) et d'un volume imprimé à Anvers en 1578 contenant huit messes de Georges de la Hèle, qui fut maître de chapelle de la cathédrale de Tournai et dont aucune bibliothèque belge ne possède une œuvre.

Le secrétaire-bibliothécaire du Conservatoire, M. Wotquenne, ouvre une souscription en vue de faire l'acquisition de ces précieux documents et espère trouver parmi ceux qu'intéresse la gloire de notre art national l'appui nécessaire pour réaliser cette œuvre patriotique. Déjà un certain nombre d'adhésions lui sont promises. Il recevra avec reconnaissance celles que voudront lui accorder nos lecteurs.

Les dates du Festival Wagner au théâtre de la Monnaie viennent d'être définitivement arrêtées. Ce Festival se composera de deux représentations de *Tristan et Isolde* données les mardi 23 et jeudi 25 avril et d'une représentation cyclique de l'*Anneau du Nibelung* fixée aux lundi 29, mardi 30 avril, jeudi 2 et samedi 4 mai.

Les représentations de *Tristan et Isolde* commenceront à 7 heures. Celles de *l'Or du Rhin* à 8 h. 1/2, de la *Walkyrie* et de *Siegfried* à 7 heures, du *Crépuscule des Dieux* à 5 h. 1/2. Elles seront dirigées par M. Otto Lohse.

Les interprètes de *Tristan et Isolde* sont Mmes Fassbender-Mottl et Metzger, MM. H. Knote, P. Bender, Tillmann-Liszewsky et O. Dua.

Les rôles de l'*Anneau du Nibelung* seront chantés par Mmes Edyth Walker, Marie Brema, L. Petzl, E. Gmeiner, Kuhn-

Brunner, David-Bischoff, L. Schmidtborn, Elsa Flith, L. Höfer, B. Schelper, M. Schreber, MM. Ernest Van Dyck, J. Urlus, F. Feinhals, Carl Braun, P. Kuhn, R. von Scheidt, T. Liszewsky, O. Helgers et H. Winckelshoff.

Les représentations des *Frères Karamazov*, le drame pathétique de MM. J. Copeau et J. Croué d'après le roman de Dostoïevsky, ne pourront être poursuivies au théâtre du Parc au delà du 4 avril. Du 6 au 10, pour les fêtes de Pâques, M. Reding affichera *le Roi s'amuse*, de Victor Hugo. Du 11 au 14, M. de Féraudy viendra jouer la dernière pièce de M. Vanderem, *Cher Maître*, qu'il a créé tout récemment à Paris. Le 15 aura lieu la première représentation de *A Damme en Flandre*, la nouvelle pièce en vers de M. Paul Spaak dont nous avons annoncé la mise à l'étude. Les principaux rôles de cette œuvre ont été confiés à M. Henry Krauss et Mme Marthe Mellot.

Une nouvelle revue mensuelle illustrée, politique et littéraire, paraîtra à Bruxelles à partir de demain sous la direction de M. Jean Bary. Le premier numéro réunira les collaborations de MM. L. Franck, E. Waxweiler, M. Ansiaux, L. Hennebicq, Edm. Cattier, G. Van Zype, Gérard Harry, A. De Rudder, G. Garnir, L. Dumont-Wilden, R. Feibelmann, G. Rency, F. Léonard, F. Van Langenhove, G. Roussel, G. Paquot, L. Piérard, F. Olyff, R. Moenaert, M. Gourmont, etc.

L'abonnement pour les dix premiers numéros (1er avril 1912 au 1er janvier 1913) est de trois francs seulement. Bureaux : Avenue de Cortenberg 83, Bruxelles.

Du 7 avril au 5 mai aura à lieu Dresde, dans les locaux du *Sächsichen Kunstverein* (Palais royal des Beaux-Arts), une exposition d'Art féminin (peinture, sculpture, gravure, art appliqué). Cette exposition, placée sous le haut patronage de S. A. R. la princesse Mathilde de Saxe, est organisée au profit de l'Amélioration du sort de la femme et de l'enfant. Elle réunira un ensemble très important d'œuvres exécutées par les femmes artistes les plus réputées d'Allemagne, d'Autriche et de Belgique.

Un compartiment spécial sera réservé aux œuvres anciennes, et il sera d'autant plus intéressant que la plupart de celles-ci proviennent de galeries privées et sont très peu connues.

L'exposition d'Art féminin est certainement appelée au plus grand succès.

Mlle Madeleine Stévart, qui se fit applaudir l'an dernier à la *Libre Esthétique* pour sa belle interprétation, avec M. Albert Demblon, des *Rapsodies* à deux pianos de M. Florent Schmitt, vient d'obtenir un très grand succès à Angers, où elle a pris part au quatrième concert de Musique de chambre.

Mlle Stévart a joué des pièces de MM. D. de Séverac (*A cheval dans la prairie)*, Ravel *(Menuet sur le nom d'Haydn* et *Jeux d'eau)* et Debussy *(Prélude, Sarabande et Toccata)*, et pris part à l'exécution du Trio en *ut* mineur de Beethoven et du Concert de Chausson, montrant ainsi que le répertoire classique lui est aussi familier que la littérature moderne.

On vante à l'envi sa merveilleuse entente des sonorités du piano, son style et son expression. « Elle a non seulement une virtuosité consommée, dit un des principaux critiques angevins, une légèreté de touche, un tact fin et sûr, mais encore des qualités plus profondes qui tiennent à l'âme plus qu'au mécanisme. »

L'éloge est d'autant plus significatif qu'Angers est, on le sait, un centre musical important où se sont fait entendre les plus grands artistes.

SAINTE-ANNE (près Sluis). A partir du 1er mai, maison de campagne avec jardin et grand atelier à louer. Ecrire à M. DREYDORFF, artiste peintre, Knocke.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST et Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

Vient de paraître :

LES LIENS

Pièce en trois actes par GUSTAVE VAN ZYPE
Prix : 2 fr. 50.

Du même auteur :

LES ÉTAPES

Pièce en trois actes. — Prix : 2 fr. 50.

TAPIS D'ORIENT

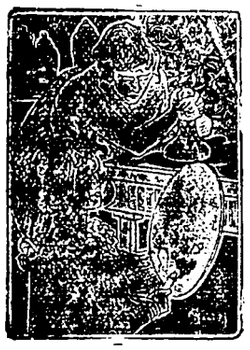
DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Vient de paraître chez E. DEMETS, éditeur
2 rue de Louvois, PARIS

A. BERTELIN. — **La Chimère** (A. SAMAIN), chant et piano. *Prix net* : 2 *fr.* 50.
ID. — **La Nuit pesait sur ma paupière** (H. HEINE), id. *Prix net* : 4 *fr.*
CH. BREDON. — **Croquis** pour piano (douze pièces faciles). Le recueil, *prix net* : 6 *francs.*
BLAIR FAIRCHILD. — **Légende** pour violon et orchestre (op. 31). Partition autographiée.
SWAN HENNESSY. — **En passant...**, cinq études d'après nature pour piano (op. 40). Le recueil, *prix net* : 3 *francs.*
R. SCHIDENHELM. — **Ballade** pour violoncelle et orchestre ou piano (op. 7). *Prix net* : 6 *francs.*
ID. — **Rondel de l'adieu** (ED. HARAUCOURT), chant et piano. *Prix net* : 1 *fr.* 50.
J. TURINA. — **Coins de Séville (Rincones Sevillanos)**, première suite pour piano. Le recueil, *prix net* : 5 *francs.*



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr
» 500 » 105 fr. » 1000 « 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** » »

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 14. 7 AVRIL 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un Plaidoyer pour l'Indépendance (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Néo-Vandalisme (O. M.) — Le dernier Concert de la « Libre Esthétique » (CH. V.). — Mahler (LOUIS THOMAS). — Au Cercle Artistique : *Exposition Franz Courtens* (F. H.). — Notes de musique : *Récital Juliette Wihl.* — La musique à Liége (GEORGES RITTER). — Memento musical. — Petite Chronique.

Un Plaidoyer pour l'Indépendance.

Dans *l'Occident* de janvier, M. Raoul Narsy a publié sous le titre *Nova et Vetera* une étude courte, courtoise et d'une admirable netteté qui a fait grand bruit. A propos de la surprenante façon dont M. Jules Lemaître a rempli ses devoirs de critique envers Chateaubriand, il envisage la question si grave de l'inféodation de la critique à la politique.

Il est vraiment singulier que seulement elle se pose, cette question. Quoi de plus étrangers l'un à l'autre que le domaine de la politique et celui de la littérature? Et cependant nous en sommes venus à une époque où les partis ont tenté une sournoise mainmise sur les gloires de notre passé d'art, ne les considérant que comme des arguments pour ou contre leur thèse.

Il s'est passé ce qui a toujours lieu dans ces cas-là. On a d'abord commencé par rire, un peu comme on rirait d'un juif justifiant sa race par l'existence de Spinoza et de Henri Heine. Puis, à force d'entendre répéter ces arguments, on les a trouvés moins grotesques, on s'y est habitué. Et maintenant voilà dans l'esprit des hommes des associations nouvelles d'idées ne répondant à rien, mais qui sont là. Ce sont des erreurs intellectuelles contre lesquelles il importe de réagir. Remercions M. Raoul Narsy de les avoir dénoncées.

Je ne connais pas les opinions politiques de cet écrivain. Il en possède sans doute. Mais il a l'honnêteté et le goût de les séparer de ses opinions littéraires. Il a le bon sens de reconnaître qu'elles constituent deux points de vue distincts. Il a le perspicace courage de récuser pour les premières l'aide ruineuse que lui apporterait l'autorité des grands hommes de jadis. Il sait que l'on n'obtient pour un parti politique cette autorité là que par des altérations et des interprétations qui ne sont pas strictement correctes. Il préfère s'en passer. Et si les partis auxquels il donne le conseil de s'en libérer aussi voulaient bien l'écouter, rien ne leur serait plus profitable dans l'avenir. Forcer le sens d'un texte n'a jamais servi aux commentateurs d'un principe. Toujours cette opération s'est tournée contre leur théorie. Combien il est plus loyal, — et plus sûr, — de s'en tenir aux arguments de la réalité et de l'époque, sans déranger les grands morts !

Ce que j'ai le plus apprécié dans la protestation de M. Raoul Narsy, c'est sa modération. Il reconnaît à un parti le droit de combattre pour la suprématie qu'il rêve et d'employer les arguments qu'il juge bons. Simplement, il lui retire ceux de l'histoire littéraire. C'est ici qu'il manifeste une vue politique précisément dont j'avoue que me séduit beaucoup la hauteur. « Si l'on a fini, conclut-il, par trouver grotesque qu'on fit commencer la France en 1789, ce n'est point pour accepter qu'on la date de la Renaissance. Et l'on ne nous con-

vaincra pas davantage de répudier dans notre patrimoine de gloire ce qui atteste, par des démarches alternées, la variété et la plénitude du génie national. « Tout ce qui est national est nôtre ». Exactement. Nous entendons goûter tour à tour et admirer tout ensemble Rabelais et de Maistre, Poussin et Degas, Rameau et Debussy, Anatole France et Charles Maurras ».

Les véritables traditionnalistes ne font pas à la tradition l'injure de la morceler, de la dater d'une certaine époque. Pour eux la France est la France, depuis l'aurore de son histoire, et l'idéal français, malgré les formes en apparence contradictoires qu'il a assumées, a toujours manifesté une continuité secrète, une pareille essence. Pour qui envisage l'histoire de ce point de vue désintéressé, il y a des correspondances profondes entre la conception de Louis XIV et celle des Jacobins, il y a des rapports subtils entre Rabelais et de Maistre. Bien plus, chaque régime ne dure que grâce à un équilibre approximatif entre les deux tendances qui se sont toujours partagé la suprématie : la liberté et l'autorité, le régionalisme et la centralisation, l'idéal corporatif et l'individualiste. Et c'est le point de vue le plus étendu et le plus juste. Il concilie les enthousiasmes que nous ressentons pour les figures historiques les plus ennemies. Il nous permet d'embrasser de vastes ensembles. Il nous libère de ce que présente d'odieux l'esprit de parti.

Il est singulier qu'un parti ne puisse subsister qu'en niant ce que d'autres partis ont produit de noble et d'excellent. C'est singulier mais c'est constant, et sans doute fatal. Et rien ne condamne davantage la notion même du parti. Rien qui oblige plus un homme d'entière bonne foi à se dresser au-dessus d'un parti, même si ce parti a des revendications légitimes.

Pour ce qui concerne plus spécialement la littérature, l'article de M. Raoul Narsy envisage surtout les visées que les partis nationaliste et action-française ont sur notre littérature classique. Ils veulent en annexer ce qui les aiderait et en récuser ce qui les gênerait. Mutilation étrange. Ce que je disais tout à l'heure de l'équilibre que chaque régime, pour subsister, a réalisé entre les deux idéaux contraires de la race se constate, analogue, chez les écrivains d'une même époque et parfois même dans l'œuvre d'un seul. Ainsi Voltaire et Rousseau. Ainsi Lamartine et Paul-Louis Courier. Il y a toujours eu en France des républicains à l'athénienne. *Le Roman du renard* est une satire républicaine. Mais il y a toujours eu des monarchistes, même en pleine république. L'honneur est une invention de l'idéal monarchique. Celui qui reconnait la coexistence de ces deux tendances peut bien garder en son cœur une prédilection pour l'une ou l'autre; il ne saurait le faire en son esprit, ayant à prononcer un jugement définitif. La somme d'honnêteté, de courage et de génie est égale des deux côtés.

Ce qui choque le plus M. Narsy, et avec juste raison, c'est que les idées si élevées, si larges, si évadées de toute préoccupation politique que *l'Occident* défend depuis tantôt neuf ans pourraient devenir le monopole d'un parti politique. « Nous ne songeons même pas, dit-il, à leur opposer nos titres lorsque nous les voyons si ingénument s'approprier, sur l'ordre français et la tradition nationale, le monopole d'idées et de doctrines qui n'ont peut-être nulle part comme à *l'Occident* trouvé de formules plus fermes et plus exaltantes. Nous ne pouvons du moins pas admettre qu'on les mutile en les annexant, ni qu'on les stérilise sous prétexte de les ennoblir ».

Il ne songe pas à opposer les titres de *l'Occident*, certes. Mais il les possède, ces titres, et il ne les a jamais engagés. Pendant neuf ans cette revue et ses théoriciens ont obstinément défendu sous le nom d'« idée occidentale » ce que je pourrais appeler le génie gothique français, c'est-à-dire ce que nous avons de plus authentique, de plus complet et de plus pur. Ils l'ont défendu avec une clairvoyance admirable contre ses ennemis, mais surtout ses faux amis : ils ont dénoncé le Néo-classicisme comme la Renaissance. Il leur est certes pénible de voir les théoriciens de *l'Action française* s'approprier leur principe dans une intention si étroite.

La protestation courageuse de M. Raoul Narsy devrait aider à réunir sous la bannière de *l'Occident* tous les esprits indépendants de France. C'est dans l'idée occidentale que se trouvent conciliées toutes nos contradictions.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NÉO-VANDALISME

M. L.-H. Devillez, sculpteur de talent, et par goût « flâneur » à la manière de M. André Hallays, sort de temps en temps de sa retraite pour stigmatiser dans un journal grave les méfaits des administrations de musées en matière de restauration de tableaux. Il espère, dans sa candeur de « flâneur » impénitent, provoquer un mouvement d'indignation, soulever la colère des artistes et des gens de goût contre les abominables « récurages » dont les plus belles œuvres du passé sont les victimes innocentes.

Le grave journal publie la protestation sous un titre alléchant : *Néo-Vandalisme*, quelques curieux le lisent, et tout retombe dans le silence et l'indifférence. On ne se passionne en Belgique que pour les élections.

Et pourtant quelles pratiques criminelles, quelles abominables mutilations M. Devillez ne dévoile-t-il pas ! Dans sa dernière chronique, c'est au Musée Plantin qu'il s'en prend, — au Musée Plantin qui renferme, on le sait, quelques admirables portraits peints par Rubens.

« Ici, dit-il dans *l'Indépendance*, la restauration s'est récem-

ment abattue terrible, inutile, désastreuse. Voici (n° 11) le *Portrait de Jeanne Rivière*, qui fut la perle de cette collection. Lemaître avait peint de verve cette bonne face bourgeoise au nez charnu, à la bouche lippue. Jamais morceau de peinture ne fut enlevé avec plus de liberté, de sûreté, d'expérience consommée, de maîtrise. Regardez-en le souvenir usé, indécis, aveuli, presque perdu. Les blancs de la cornette sont désaccordés, hésitants; leur rencontre avec le contour du front est une déroute.

Sur le *Portrait de Christophe Plantin* (n° 12), l'opération a réalisé l'accord de deux défauts en apparence inconciliables : l'œuvre est à présent sèche et molle à la fois.

Le *Portrait de Petrus Plantin* (n° 6) n'est plus qu'on souffle.

Du portrait de *Juste-Lipse* (n° 7) on voit surtout un blanc terrible, celui de la collerette qui semble maintenant à un mètre en avant de la tête.

Le portrait de *Martine Plantin* (n° 15), l'une des plus beaux de cette collection, montre un modèle glacé; une ombre dure et lourde souligne la mâchoire.

Ainsi des autres toiles. Partout les blancs dépouillés, faussés, sont *hors des tableaux*. Ils sont en verre opalin, en marbre bleuâtre, en tout ce qu'on veut, excepté en linge et à leur plan. »

Un traitement analogue a été infligé aux portraits d'Alphonse d'Aragon, de Léon X, de Pic de la Mirandole, de Nicolas V, etc., que recouvre une sorte de vernis de carrosserie. Mais pour ces effigies le mal est moindre car Rubens, s'il y toucha, n'y toucha guère.....

« On se demande avec angoisse, poursuit M. Devillez, si ce petit jeu de massacre des tableaux innocents va continuer et si le martyrologe va s'allonger encore. Parmi les grands tableaux du maître d'Anvers en avons-nous encore cinq ou six où l'on puisse l'admirer dans son intégralité ?

Est-ce que l'un de ces jours nous allons voir peler, écorcher sous couleur de restauration, dont ils n'ont nul besoin, l'*Adoration des mages* du Musée d'Anvers, la *Montée au Calvaire* et le *Martyre de saint Liévin* du Musée de Bruxelles? Quel est celui d'entre ces chefs-d'œuvre que va désigner l'appel des condamnés ?

Presque partout, d'ailleurs, ces détestables errements se perpétuent. Ceux d'entre nous qui ont connu il y a une trentaine d'années la *Ronde de Nuit* — déjà mutilée cependant — au Trippenhuis d'Amsterdam rechercheraient en vain la magie de ce tableau dans la toile cirée que le nouveau musée expose dans des conditions qui conviendraient mieux à Véronèse.

C'est, à Rome, un Vélasquez célèbre tellement dénaturé par le dévernissage qu'un de nos amis, peintre réputé, le prenait pour une copie. Il faudrait des volumes pour énumérer seulement tous ces méfaits où l'ignorance et le manque de goût sont seuls imputables, je le crois. Les musées deviennent des ossuaires.

L'hommage de respect le plus profond qu'on puisse donner aux maîtres est de ne point toucher à leurs œuvres et il est inouï qu'on ait l'audace et l'inconscience d'y porter la main. Il n'est que bien peu de tableaux anciens qu'on puisse dévernir sans les altérer profondément, et le crime est de tenter de le faire encore après tant d'expériences décevantes.

Presque tous les chefs-d'œuvre vieillissent noblement. Quand, par hasard, le temps ou de mauvaises conditions d'hygiène les dégradent, ils n'en *faussent* pas la signification.

L'exposition des œuvres de Van Dyck qui eut lieu à Anvers il y a quelques années nous montra, venant d'Angleterre, où ils étaient restés dans les mêmes familles, quelques tableaux entièrement purs. Et cela est inoubliable ».

M. Devillez conclut en adjurant la Commission supérieure des Beaux-Arts, récemment créée, de protéger les tableaux des Musées contre les restaurateurs. Ce devoir s'impose, en effet.

O. M.

Le dernier Concert de la « Libre Esthétique ».

Deux œuvres de musique de chambre, intéressantes à divers titres, ouvraient et clôturaient respectivement le concert : la sonate en *mi* mineur (op. 13) pour violon et piano de M. R. de Castéra, et la sonate en *sol* mineur (op. 23) pour piano et violon, de M. L. Vierne.

La première témoigne, après diverses pages vocales et instrumentales de M. de Castéra que nous eûmes l'occasion d'entendre aux concerts organisés les années précédentes par la *Libre Esthétique*, du tempérament raffiné de ce jeune compositeur, l'un des plus séduisants qu'ait formés la *Schola Cantorum*. On trouve dans sa sonate non seulement une technique très personnelle, où l'art de la « broderie musicale » se manifeste sous des aspects vraiment neufs, mais encore une sensibilité extrêmement aiguisée, un lyrisme très chantant et très doux, un sens exquis du rêve et de l'intimité, un naturisme plein de poésie et de mystère; enfin, une façon de se livrer, devenue assez rare à notre époque, mais dont la discrétion permet cependant de ne point évoquer la tradition romantique.

La sonate de M. Vierne est plus sévère, plus scolastique, plus intellectuelle; et, à ce titre, elle a certes moins d'attraits que celle de M. de Castéra. Mais on ne peut point ne pas en louer la beauté d'écriture, les qualités de construction et l'altière élégance.

Le violon de M. Chaumont fait merveille dans ces deux œuvres et s'harmonise d'une façon idéale avec les parties de piano, que Mlle Th. Chaumont joue avec un rare charme. Cette jeune artiste, qui se fait entendre pour la première fois à la *Libre Esthétique*, mérite plus que des éloges vulgaires. Son toucher délicat, souple et précis, s'apparie à une faculté d'interprétation qui dénote une nature infiniment sensible et compréhensive.

M. Chaumont exécuta en outre trois pièces inédites pour violon avec accompagnement de piano : un *Andante* et un *Caprice* de M. S. Dupuis, bien écrits pour l'instrument mais d'une inspiration assez peu personnelle; un *Poème* de M. V. Buffin, agréablement composé, élégant de facture et ne manquant pas d'élan.

La parfaite cantatrice qu'est Mlle Marguerite Rollet ravit l'auditoire en chantant avec une simplicité émue deux chansons du Vivarais : *Là-haut, sur la montagne*, et *la Bergère aux champs*, divinement harmonisées par M. d'Indy.

La délicate *Odelette* de M. A. Roussel (poème de H. de Régnier), *Gretchen vor dem Bild der Mater Dolorosa*, de M. J. du Chastain, et la caquetante *Ballade des Femmes de Paris*, de M. Debussy (poème de Fr. Villon) reçoivent de sa part une interprétation pleine d'intelligence et de finesse. La « Scène de Faust » mise en musique par M. J. du Chastain — après Schubert et Schumann — a des qualités de déclamation dramatique fort au-dessus de l'ordinaire. L'accompagnement, extrêmement sobre,

fait ressortir avec vigueur la ligne mélodique, qui est ample et expressive. M. Octave Maus met à accompagner Mlle Rollet au piano tout le charme de son goût pur et de son sens précis de l'expression.

CH. V.

MAHLER

Les caprices du sort et les fantaisies des horaires de chemin de fer m'ont permis d'entendre en novembre dernier la première audition du *Chant de la Terre* (*Das Lied von der Erde*) de Mahler, qui avait lieu à Munich en même temps qu'une exécution de sa *Deuxième Symphonie*, puis ce 15 mars la première audition à Vienne de la fameuse *Huitième Symphonie* avec les neuf cents exécutants qu'elle nécessite. Bruno Walter, l'élève et ami de Mahler, chef d'orchestre à l'Opéra de Vienne, dirigeait ces deux solennités. Et comme cet excellent capellmeister est en même temps un pianiste de premier ordre, il avait fait précéder chacune de ces séances d'orchestre d'un *Lieder-Abend* où Mme Cahier chantait, avec lui au piano, quelques-unes des mélodies composées par Mahler. J'ai donc entendu, dans leur pays, quelques-uns des ouvrages caractéristiques de l'ancien directeur de l'Opéra de Vienne.

Je ne me charge pas de les juger après cette seule audition. Si d'un côté, en effet, je ne me sens pas encore capable d'un enthousiasme à jet continu semblable à celui qui anime les disciples ou amis de Mahler, j'ai pris trop de plaisir à entendre les lieder et certaines parties, suaves, de la *Deuxième Symphonie*, j'ai été trop fortement ébranlé par la grandeur énorme du *Veni, Creator Spiritus* et du final de la *Huitième*, ainsi que par quelques moments et surtout par le final grandiose, céleste, aérien de la *Deuxième*, pour ne pas demander à entendre encore ces mêmes ouvrages, et pour ne pas désirer connaître l'œuvre entière de cet homme volontaire et pénétré des sentiments les plus nobles.

Il a vécu dans le monde des grandes pensées, de la tristesse de la mort et de la joie céleste. Il a été avant tout un artiste, vivant la vie du musicien de professsion, chef d'orchestre, directeur de théâtre, mais toujours occupé seulement de travailler pour son art. Et il n'a pas écrit à la grosse des opéras qu'on lui eût si facilement représentés. Il a préféré composer pour lui-même, pour son plaisir, les onze ouvrages symphoniques et les lieder qui feront vivre son nom dans l'histoire de la musique. C'est toujours le calcul des grands cœurs : sacrifier le matériel pour le spirituel, dédaigner le présent, travailler pour un avenir incertain sans doute, mais qui consolera de tout, si l'on a besoin d'être consolé dans le secret repos de la tombe.

C'est un musicien au courant de toutes les ressources de l'orchestre, et qui les emploie avec ampleur. Cuivres donnant toute leur couleur, tout leur éclat ; orgue, célesta, piano, harpes, cloches, timbales (qui dans la *Deuxième* jouent un rôle effarant); pianissimos extrêmes des cordes; éloignement momentané de telle portion de l'orchestre ou d'un chanteur réfugiés dans la coulisse; situation élevée des trompettes à la fin de la *Huitième* pour ajouter encore à l'éclat tempêtueux de deux cents instruments et de six cents voix donnant toute leur force; emploi du chanteur (seul ou en duo), des chœurs par grandes masses, tout y est; et cependant l'écriture est de tradition classique, et l'emploi du chœur est tiré de Beethoven et de son immortelle *Neuvième*, pour laquelle Mahler professait une admiration filiale. Nous sommes donc bien en face d'un musicien de tradition allemande, qui n'a rien à voir avec les trouvailles, le tarabiscotage ou la discrétion de nos musiciens français modernes. Et c'est bien par là qu'il nous intéresse.

Les personnes qui lisent l'allemand et qui voudront être mieux renseignées sur lui se procureront la biographie de Paul Stefan, que l'on devrait nous traduire, et le numéro spécial que le *Merker* vient de faire paraître sur Mahler et qui contient d'excellents articles et des lettres inédites du compositeur.

* * *

Les interprétations de Munich et de Vienne étaient également bonnes, parce que les éléments qui y concouraient étaient plus qu'honorables, et surtout parce que Bruno Walter était là.

Ce jeune homme (il n'a pas quarante ans, et il est mince) a une âme de feu. Entièrement dévoué à la mémoire de Mahler (voit-on souvent un chef d'orchestre diriger gratuitement une œuvre, même amie?), tout simple, discret, sans pose, sans affectation, ami de tous ses exécutants, adoré par eux, il les mène, il les emporte avec lui. Plein de prudence, de sûreté; poussant l'attention au début de la *Huitième* jusqu'à prier les chanteurs de reculer leurs chaises pour ne pas les remuer ensuite ; conduisant presque de mémoire ; faisant sortir chaque instrument comme s'il l'appelait à lui, — ce qui est une rude sûreté pour les instrumentistes. Il ne cherche ni l'élégance affectée de certains virtuoses du bâton, ni leurs airs dédaigneux ; il est tout à son affaire ; et lorsqu'il le faut il anime, il enflamme tout, tellement il est lui-même la musique qu'il joue. L'autre soir, lorsque les neuf cents exécutants de la *Huitième* étaient tous partis vers le ciel, lui chantait avec eux ; et ce n'était plus un chef d'orchestre, c'était le diable entraînant l'univers au sabbat.

Je veux aussi parler de Mlle Gertrude Förstel, capable de chanter la *Huitième* par cœur et qui a une voix de soprano aiguë d'une solidité à toute épreuve, et de Mme Cahier, une élève de Jean de Rezské, qui a un souffle extraordinaire, un art du chant très sûr, et des notes de contralto jointes à un tonnerre de voix dans le haut qui lui permettrait de remplir les plus déplorables salles du monde, notre Opéra par exemple. Ces deux artistes, qui étaient des piliers de l'Opéra de Vienne, n'ayant pu s'entendre avec M. Hans Gregor, qui est un directeur à poigne, vont se fixer en Allemagne. C'est une perte pour Vienne, et ç'auraient pu être des acquisitions heureuses pour Paris. Mais je jure par le Styx que nous sommes dix ou douze Parisiens (je ne sais si M. Crozier est de ceux-là) à savoir que Vienne est une des grandes villes musicales du monde, la plus grande avec Berlin.

Lorsque la *Huitième* a été terminée, on a acclamé Bruno Walter pendant vingt minutes. Cela donne une idée du ton où étaient montés les assistants. Le jour où l'on en fera autant à Paris, même pour une œuvre de Dieu le Père dirigée par Dieu le Fils, je l'irai dire à Rome, sans mentir.

LOUIS THOMAS

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition Franz Courtens.

Une abondante exposition de M. Franz Courtens remplit actuellement la grande salle du Cercle artistique. Le peintre vigoureux de *la Nichée* est parmi les privilégiés à qui la spacieuse salle est périodiquement accordée; on n'a pas lieu de s'en plaindre puisqu'il est de ceux dont l'œuvre réclame de vastes espaces, mais on ne peut cependant s'empêcher de déplorer que certains jeunes, moins célèbres sans doute mais non moins féconds que lui, des travailleurs et des apporteurs de neuf, ne puissent bénéficier de la même faveur. Je sais tel paysagiste, parmi les plus curieux de notre jeune école, qui dut renoncer à exposer cet hiver à Bruxelles un ensemble tout à fait remarquable de ses œuvres, parce qu'on lui avait refusé la grande salle du Cercle, seul local où il lui eût été possible de placer ses vastes et puissantes compositions. La série des expositions en eût été cependant bien rehaussée! Mais passons. L'exposition actuelle est pleine de toiles de réelle valeur. Elle eût gagné pourtant à être moins nombreuse. A côté de pages vigoureuses comme *le Chemin du grand étang*, *l'Ouragan*, toute la série de tableaux peints dans le parc royal de Laeken, à côté de quelques toiles où l'on sent passer un souffle puissant, que de choses grises, fatiguées, incomplètes, mal équilibrées, ternes, indignes certes du peintre savoureux qui signa *la Drève*. Dans toute exposition il y a forcément du déchet. Mais il semble qu'il y ait ici, disons le mot, du remplissage. Pour ma part, j'ai goûté, bien plus que les grandes toiles, certains petits morceaux comme *le Tondeur* et *l'Etude de Chèvres*, où l'on retrouve la bonne et robuste manière du peintre.

F. H.

NOTES DE MUSIQUE

Récital Juliette Wihl.

Mlle Juliette Wihl, professeur au Conservatoire Klindworth-Scharwenka à Berlin, vient à nouveau de remporter devant un public nombreux et élégant un très grand succès dans son récital annuel à la Grande-Harmonie.

Cette excellente pianiste interpréta des œuvres de Mendelssohn, Schubert, Schumann, Chopin, Brahms et Liszt avec une spontanéité charmante et une grande ampleur de style, affirmant à la fois une technique parfaite et une véritable nature de musicienne. Mlle Wihl fut chaleureusement applaudie, surtout après le *Carnaval* de Schumann qu'elle joua avec autant de fougue que de précision et de sentiment.

LA MUSIQUE A LIÉGE

Rien n'était plus désiré qu'une nouvelle audition de la Messe solennelle (*Missa Solemnis*) en *ré* de Beethoven, tant le souvenir des triomphales exécutions de 1897 à Liége, puis à l'Exposition de Bruxelles, était ineffaçable. Le retour de Sylvain Dupuis en sa ville natale l'avait attisé dans l'esprit de tous les Liégeois. Notre sympathique directeur fut donc en parfait accord avec la fraction dilettante du public en inscrivant au programme de son dernier concert l'œuvre monumentale du sublime musicien. Et ce fut un triomphe de plus ! A la répétition générale et au concert on joua à bureaux fermés; la foule débordait des fauteuils d'orchestre jusqu'à l'amphithéâtre. On n'oubliera pas non plus ces beaux soirs d'enthousiasme, de recueillement ému, d'ovations prolongées. Et ces solennités marqueront dans l'existence de notre puissant capellmeister.

L'orchestre, supérieur à lui-même, fut admirable dans toutes les nuances de piété, de grandeur, de noblesse, de force, d'exaltation ou de douceur, de tendresse miséricordieuse. M. Dassin, dans le violon-solo du *Benedictus*, se montra profondément styliste.

Le quatuor vocal, composé de Mmes A. Stronck-Kappel, à la voix claire, juste et pénétrante, et J. Durigo, pondérée et fort distinguée en ses intentions dramatiques, de MM. G.-A. Walter, très vibrant, trop vibrant peut-être, et L. Rains, soucieux de la ligne artistique et de la noblesse de l'œuvre, fut extrêmement remarquable, mais ne nous révéla rien de plus que les groupes de 1897.

Les masses chorales furent à la hauteur de tout ce qu'on attendait de leur vaillance, de leur docilité, de leur entrain, de leur intelligence musicale; les hommes brillèrent par leur solide résistance, les dames par leur nerveuse volonté de dompter la fatigue. On ne cessa d'avoir l'impression d'un peuple, d'une humanité clamant sa foi, son adoration, ses terreurs, sa contrition et sa douloureuse pitié.

Quant à parler de l'œuvre géniale de Beethoven, qui abandonna à leur explosion tout ce que son âme contenait d'amour, de grandeur, de conviction humanitaire, de force expansive vers l'idéal, il faut s'en abstenir avec humilité; la ferveur de l'admiration et le besoin croissant de réentendre pour toujours mieux s'initier doivent seuls remplir notre cœur.

***

Tout imprégnés de cette ambroisie sacrée, nous n'en sommes pas moins aptes à goûter des joies plus terrestres; ce qu'il y a de divin dans l'homme devient alors délicatesse, raffinement de goût, plaisir qui se connaît. Les amis de la musique wallonne sont allés, avec ces sentiments, au Festival que leur offrait M. Debefve une semaine après le grand événement. Et les fibres sensibilisées vibrèrent agréablement. MM. Arthur De Greef et Charles Herman furent les éloquents interprètes de nos Wallons contemporains et nous donnèrent les plus éclatantes preuves de leur compréhension artistique et de leur perfection technique. Le concerto en *mi* bémol de Théo Ysaye n'aura jamais un traducteur plus sûr, plus fougueux, plus souple et plus puissant que M. De Greef pour se dessiner dans la polyphonie orchestrale de cette œuvre élégante et passionnée. Le concerto en *ré* mineur de Vieuxtemps ne pourrait sortir plus pur, plus ennobli, plus émouvant, d'un violon plus étonnamment équilibré que sous l'archet magistral de Ch. Herman, ce nouveau rival et compatriote de Vieuxtemps lui-même. Les applaudissements et les rappels de toute l'assistance en témoignèrent d'une manière décisive.

Le succès se confirma chaudement à chaque partie de la sonate pour piano et violon où César Franck est tout entier. Une atmosphère d'exquise intimité, une sincérité apostolique, une imperturbable conviction unissaient les deux éminents artistes. Ce fut de la beauté à chaque note.

Le concert avait débuté par l'ouverture de *l'Épreuve villageoise*, musique ni fatiguée ni fatigante de Grétry; une autre ouverture, moderne et savante, de Sylvain Dupuis faisait contraste avec la simplicité orchestrale du célèbre compositeur; elle fut vivement applaudie. Enfin le *Scherzo-Caprice* de Raway terminait le concert wallon sous les espèces très personnelles d'une œuvre habile et obstinément concentrée. La direction vigoureuse et attentive de M. Debefve obtint des effets inespérés de l'orchestre de plus en plus homogène qu'il a rassemblé.

***

L'espace me manque pour raconter les impressions de plusieurs autres séances musicales intéressantes. Je noterai les deux récitals de Mme Bernard et de sa jeune fille, Yvonne Bernard, une prochaine étoile de notre constellation. La virtuosité de la pianiste, son extraordinaire résistance, son intelligence musicale lui permettent de composer des programmes redoutables. Elle nous a surtout mis en communion d'idées avec les sonates de Beethoven et les trente-deux variations en *ut* mineur; son interprétation des trois *Ballades* de Chopin fut à la fois personnelle et poétiquement équilibrée. Comme elle accompagnait l'originale et précoce violoncelliste, elle se révéla musicienne d'instinct et de science acquise. Mlle Yvonne Bernard nous promet une interprète sagace des maîtres les plus profonds; ce qu'elle fit du difficile concerto en *ut* de Haydn en fait foi. Golterman, Chopin, Bruch lui sont déjà familiers. Il est vivement intéressant de voir une âme juvénile aux prises avec les conceptions les plus variées et se les assimiler si puissamment. Je rêve à ses succès dans deux ans; elle est faite pour les révélations les plus attrayantes.

GEORGES RITTER

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin, la maîtrise de l'église Saint-Boniface interprétera la *Messe de Saint-Louis*, à trois voix et orgue, de Th. Hamoir, ainsi que le *Tantum ergo* à quatre voix et orgue de Beltjens et des œuvres de plain-chant. A 4 heures, au Salut chanté par l'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface*, œuvres vocales de F. Witt, F. de La Tombelle, G.-A. Bernabei, Jak. Quadflleg; pièces pour orgue de J.-S. Bach, F. Mendelssohn et Rheinberger.

Vendredi 12, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, audition du Quatuor vocal *a capella* de l'église Saint-Jean de Leipzig. Au programme : *la Chanson populaire religieuse du XIIe au XVIIIe siècle.*

Mardi 16, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, piano-recital de Mme Swaels-Wauters.

Mercredi 17, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de Mlle Léa Epstein.

Jeudi 18, à 8 h. 1/2, Salle Mercelis, quatrième concert de l'Académie de musique avec le concours de Mlle M. Ceuterick, de MM. A. Strauwen, E. Chaumont, L. Morisseaux, G. Ysaye, Oelers, J. Rogister, L. Baroen, E. Doehaerd et Th. Ysaye. Œuvres de Beethoven, Schubert et Schumann.

Dimanche 21, à 2 h. 1/2, septième concert Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye avec le concours de MM. Eugène Ysaye et Pablo Casals.

Un deuil de famille oblige Mlle Hélène Dinsart à ajourner à la saison prochaine le concert qu'elle avait annoncé pour le 24 avril.

Vendredi 10 mai, à 3 heures, Salle Patria, audition de la *Missa solemnis* de Beethoven sous la direction de M. Albert Zimmer et avec le concours de Mmes A. Noordewier et P. de Haan, MM. G. Baldzun et A. Stephani. Orchestre et chœur de la *Société J.-S. Bach*.

Samedi 11 mai, à 3 heures, même salle, audition de la Messe en *si* mineur de J.-S. Bach sous la même direction et avec les mêmes interprètes.

Dimanche 12 mai, à 3 heures, même salle, deuxième audition de la *Missa solemnis* de Beethoven.

A Tournai, dimanche 14, à 2 heures précises, à la Halle aux Draps, audition de *Judas Macchabée*, de Haendel.

A Liége (Salle de l'Émulation), les mardis 16 et 23 avril, à 8 h. 1/2, Mlle Madeleine Stévart et M. Jacques Gaillard consacreront deux concerts à l'œuvre de Beethoven pour piano et violoncelle.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Musée de peinture moderne. — Salon de la *Libre Esthétique*. Rétrospective J.-L. Forain (clôture le dimanche 14 avril)

Hôtel Goffinet (avenue des Arts). — Exposition de la Miniature.

Cercle Artistique. — Exposition Franz Courtens et rétrospective Edouard Huberti (clôture le 14). — Exposition Van Damme-Sylva (clôture le 10).

Galerie Georges Giroux. — Exposition d'œuvres modernes.

Galerie d'Art (138 rue Royale). — Exposition G. Valentinelli et G. Vantongerloo (clôture le 14).

La Reine a assisté mardi dernier au quatrième Concert de la *Libre Esthétique*. C'est ce qui a fait dire par tous les journaux, informés sans doute par un valet de pied resté à la porte, que S. M. avait « consacré une longue visite au Musée moderne ».

Très intéressée par le programme franco-belge de cette dernière audition, la Reine s'est fait présenter et a félicité avec une bonne grâce charmante tous les interprètes, ainsi que les compositeurs présents, MM. René de Castéra et le baron Victor Buffin.

Le succès de l'exposition rétrospective de Forain organisée par la *Libre Esthétique* a eu sa répercussion à Paris. La semaine dernière le directeur du Musée des Arts décoratifs, M. Louis Metman, accompagné de MM. J. Guérin et P. Alfassa, attachés au Musée, et de M. L. Henraux, secrétaire de la *Société des Amis du Louvre*, est venu à Bruxelles tout exprès pour visiter le Salon de la *Libre Esthétique* et se rendre compte de l'effet que faisait le groupement des œuvres de Forain.

A la suite de cette visite, il a été décidé qu'un ensemble analogue de tableaux, pastels, aquarelles, dessins, gravures et lithographies du maître serait réuni en janvier prochain au Pavillon de Marsan.

Il n'est pas sans intérêt de constater que ce sera la première exposition générale de Forain en France. Bruxelles aura devancé Paris dans la consécration d'un artiste français qui méritait depuis longtemps cet hommage.

Il est à souhaiter que le courant d'admiration créé en faveur de Forain par le Salon de la *Libre Esthétique* détermine la Commission directrice des Musées de Bruxelles à revenir sur l'ostracisme dont elle a frappé si injustement Forain l'an dernier et qu'elle prenne l'initiative de proposer à l'Etat l'acquisition d'une de ses œuvres pour la galerie nationale. Reconnaître son erreur, c'est faire preuve d'esprit.

Le nombre des collectivités qui sollicitent la faveur de visiter en corps le Salon de la *Libre Esthétique* prouve l'intérêt qu'excite cette exposition dans les classes populaires. Ont été admis jusqu'ici à ces visites : l'Ecole normale d'instituteurs de Bruxelles *l'Amicale* (anciens élèves de l'Ecole n° 4), le *Foyer intellectue* , la classe d'Arts décoratifs de l'Ecole professionnelle d'Ixelles, l'Université populaire *l'Emancipation*, le Cercle des Etudiants socialistes, la Fédération nationale des Universités populaires, etc.

Le Comité de l'Exposition de la Miniature vient de décider qu'à partir du 10 avril, l'exposition sera accessible au public le mercredi soir, de 8 à 10 heures. Le prix d'entrée sera de 2 francs par personne.

Des membres du Comité se tiendront à la disposition des visiteurs et leur fourniront les explications qu'ils pourraient désirer.

Les fascicules 3, 4 et 5 du *Trésor de l'Art belge au XVIIe siècle*, le bel ouvrage que l'éditeur Van Oest publie en ce moment, contiennent d'intéressantes études de M. Ch.-Léon Cardon sur Van Dyck et de M. P. Buschmann sur Jordaens. On sait que cet important ouvrage, qui comprendra dix fascicules, est destiné à perpétuer la mémoire de l'Exposition fameuse d'Art ancien qui fut un des plus brillants attraits de l'Exposition universelle de 1910. On trouvera dans les derniers fascicules parus une soixantaine de planches en héliogravure et en héliotypie reproduisant les chefs-d'œuvre de Van Dyck et de Jordaens que Bruxelles eut la bonne fortune de posséder pendant quelques mois. Une notice concise accompagne chacune des planches et complète l'intérêt de cette remarquable publication.

C'est le lundi 15 avril que sera donnée au théâtre de la Monnaie la représentation de gala de *Lohengrin* destinée à commémorer le vingt-cinquième anniversaire artistique de M. Ernest Van Dyck, qui débuta dans le rôle du Chevalier au cygne à l'Eden-Théâtre de Paris le 7 mai 1887.

A l'issue du spectacle, les amis du célèbre ténor lui offriront, avec une adresse de félicitations, la médaille en or modelée par M. G. Devreese dont nous avons parlé et dont les souscripteurs recevront une réplique en argent ou en bronze.

Le lendemain, 16 avril, au théâtre du Parc, première représentation de la nouvelle pièce (en vers) de M. Paul Spaak : *A Damme, en Flandre*.

Le Comité du monument Van Lerberghe a décidé, dans sa séance du 12 mars, d'adresser un nouvel appel au public pour parfaire la somme nécessaire à l'érection d'un monument à la mémoire du poète de la *Chanson d'Ève*. Tout souscripteur d'une somme d'au moins deux francs recevra, à titre d'hommage, un exemplaire de *l'Anthologie Van Lerberghe* publiée par l'Association des Ecrivains belges.

Les souscriptions sont reçues chez M. José Perrée, trésorier, 23 rue des Tongres (Cinquantenaire), Bruxelles.

Nous avons annoncé qu'on se propose de célébrer à Gand, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1913, la mémoire des frères Van Eyck. Modifiant son plan d'action primitif, le Comité a renoncé à l'idée de placer un monument dans la chapelle de l'église Saint-Bavon qui abrite le chef-d'œuvre de ces maîtres; il se bornera à tâcher d'y replacer la pierre tombale d'Hubert Van Eyck.

Par contre, il fera ériger sur une des principales places publiques de Gand un mémorial important représentant les deux frères glorifiés par les nations. Le Comité espère ainsi donner à l'hommage rendu le caractère international commandé par la sympathie avec laquelle le projet a été accueilli dans tous les pays d'Europe et jusqu'aux Etats-Unis. Sous cette nouvelle forme, la célébration du génie de Jean et Hubert Van Eyck n'en réunira que plus d'adhésions.

Les armoiries des diverses nations qui auront contribué à la souscription seront placées sur le monument. Des souscriptions seront demandées aux musées, aux associations artistiques, aux universités et autres corps savants, ainsi qu'aux artistes et amateurs d'art afin de pouvoir donner au monument tout le développement nécessaire.

On vient de publier l'affiche de la Xme Exposition internationale des Beaux-Arts de la ville de Venise (23 avril-31 octobre).

M. Auguste Sézanne, qui l'a composée, s'est inspiré de la reconstruction du campanile de Saint-Marc et a choisi comme motif principal la loge des cloches. Sur le devant viennent se grouper les sommets des coupoles de la Basilique, avec leurs légers pinacles orientaux surmontés par les doubles croix étincelantes de petits globes dorés. A l'intérieur de la loge, des génies impriment le mouvement aux cinq cloches; à travers les arcades apparaît une vision lumineuse : les eaux du grand canal, le bassin de Saint-Marc, des lignes minces d'îles, des navires ancrés.

Le campanile est en fête, orné d'étoffes et de drapeaux, et, suivant l'usage ancien, pavoisé des armoiries de la Maison de Savoie.

Ariane et Barbe-Bleue vient d'obtenir un succès considérable au Grand Théâtre de Trieste. Excellente interprétation, chaleureux applaudissements, mise en scène magnifique. L'orchestre, sous la direction du maestro Ferrari, a été, nous écrit on, absolument remarquable.

De Paris :

L'exposition que la Société Nationale des Beaux-Arts organise cette année à Bagatelle ne devait comprendre que des œuvres intéressant *la Danse*. La Société, pour élargir un peu ce programme, a décidé d'y adjoindre *la Musique*. On verra donc à Bagatelle des œuvres de toute nature; portraits, tableaux, sculptures, ainsi que des costumes rappelant les danses des différentes époques. La musique y sera représentée de la même façon.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 — BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

A la vente de la collection Roussel, qui a eu lieu la semaine dernière à Paris, la *Danse des nymphes* de Corot a été acquise par MM. Arnold et Tripp au prix de 310,000 francs. C'est le prix le plus élevé atteint dans une vente française par une œuvre de ce maître.

MM. Agnew, de Londres, ont payé 250,000 francs *l'Éducation fait tout*, de Fragonard. Le *Portrait de Mme de Norenval*, du même peintre, a été poussé à 120,500 francs par M. Stettiner.

Trois tableaux de Drouais ont été très disputés et finalement adjugés aux prix suivants, qui dépassent de beaucoup la cote habituelle des tableaux de l'artiste : *Deux petits Savoyards*, 175,000 francs (M. Schoeller), *le Jeune élève*, 205,000 francs (M. Wildenstein), la *Fillette au chat*, 135,000 francs (idem). *Un Portrait de femme* par Fuger a été adjugé 100,000 francs à M. Georges Petit, qui, en outre, a acquis pour 435,000 francs, le prix le plus élevé de la vacation, le *Portrait de Lady Wilton* par Lawrence, et pour 85,000 un Bonington. Un autre portrait de Lawrence, une effigie masculine, a été adjugé à M. De Cour au prix de 116,000 francs. Le total de cette première vente, qui ne comprenait que 70 numéros, dépasse deux millions et demi.

Le Tasse (*Torquato Tasso*), opéra en 4 actes et 8 tableaux, poème de MM. J. et P. Barbier, musique de M. Eugène d'Harcourt, a été représenté avec un vif succès au Grand-Théâtre de Genève. Les journaux sont unanimes dans l'éloge qu'ils font de la partition et du livret.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

Vient de paraître :

LES LIENS

Pièce en trois actes par GUSTAVE VAN ZYPE
Prix : 2 fr. 50.

Du même auteur :

LES ÉTAPES

Pièce en trois actes. — Prix : 2 fr. 50.

Vient de paraître chez M. GEORGES OERTEL, éditeur.
17-19 rue de la Régence, BRUXELLES.

M. BRUSSELMANS. — **Spleen de neige** (S. BONMARIAGE), chant et piano, couverture de J. BRUSSELMANS. — *Prix* : 2 *francs*.

A. DE HERVE. — **Allegro** de concours pour trompette en *si* bém. avec accompagnement de piano. — *Prix net* : 2 *fr.* 50.

ID. — **Etudes difficiles** pour trompette en *si* bém. — *Prix* : 3 *fr.* 50.

ÉD. JACOBS. — **Gammes** majeures et mineures à 4 octaves pour violoncelle. — *Prix* : 2 *fr.*

S. RANIERI. — **Pièces anciennes**, (CAMPRA, RAMEAU, TARTINI, D'ALAY, GOSSEC, SARTI, CAMPAGNOLI, etc.) pour violon et piano. — *Prix net* : 3 *francs*.

FR. RASSE. — **Andantino e Scherzetto** pour violon et piano. — *Prix net* : 2 *fr.* 50.

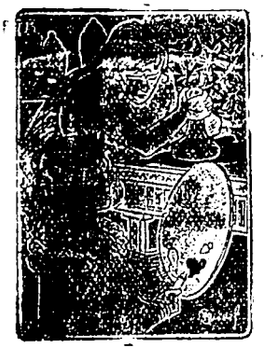
J. STRAUWEN. — **Petite Suite** pour violoncelle et piano (*Intermède, Rêverie, Aubade*). *Prix net* : 3 *francs*.

ID. — **Berceuse** (J. ABRASSART), chant et piano. — *Prix* : 1 *fr.* 75.

ID. — **En Sourdine** (P. VERLAINE) Id.

ID. — **Rondeau** (J. ABRASSART) Id.

ID. — **Prélude** et **Orientale** pour piano. — *Prix* : 1 *fr.* 75.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, Jr

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zehlendorf).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : **2** francs.
ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.
DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : *40, Galerie du Commerce, Bruxelles.*

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50; Étranger 12 francs.

A partir du 1er Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles — Imp. Vve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 15. 14 AVRIL 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Analogies (CAMILLE MAUCLAIR). — Paul Drouot (LOUIS THOMAS). — Au théâtre de la Monnaie : *Oudelette* (OCTAVE MAUS). — Le Salon de l'Art contemporain (FRANZ HELLENS). — L'Exposition universelle de Gand. — Chronique théâtrale : *Cher Maître* (G. R.). — Memento musical. — Petite Chronique.

ANALOGIES

L'occasion m'était donnée, récemment, de réétudier l'histoire de la peinture italienne depuis Giotto jusqu'au XVIII^e^ siècle. L'utilité et l'agrément des enseignements qu'on est convié à répandre, c'est qu'ils conduisent à mieux examiner ce qu'on croyait savoir assez bien; et ainsi, la leçon qu'on apportera n'est que le prétexte de celle qu'on prend. Comme tous les arts ne sont que les pseudonymes de l'art, — ce que l'allégorie des neuf Muses signifie avec une charmante exactitude, — il m'était impossible, durant ce travail, de ne point céder à l'attrait logique des comparaisons. Il n'y a pas de décadences en art, il n'y a que des déplacements de forces; la seule façon de s'expliquer la chute brusque, effarante, de l'art italien après Raphaël et Michel-Ange, cet écroulement inouï au moment même de l'apogée, c'est d'admettre que les forces idéalistes concentrées dans la peinture se sont déplacées et transposées dans la musique. Et, en effet, après l'effondrement de ce Parnasse pictural, toutes les personnalités divines se sont retrouvées sur la cime d'un nouvel Olympe musical. Nous ne possédons point un peintre, depuis la mort de Puvis de Chavannes, capable de refaire l'*École d'Athènes* de Raphaël et d'y placer les génies de la musique : nous ne possédons pas davantage le Jules II qui voudrait, pour ses chambres, une telle fresque. Mais elle est peinte dans nos âmes.

Ainsi amené à me divertir de certaines analogies, jeu subtil que les gens graves trouvent peu sérieux mais qui amusera toujours un poète, je considérais avec curiosité les conditions parallèles de la peinture italienne et de la symphonie. Il s'agit de deux expansions extraordinaires, nées toutes deux du jaillissement irrésistible de la foi, puis d'une dépossession progressive de la foi par le rationalisme et l'humanisme. De Giotto à Raphaël, de Haydn aux musiciens actuels, même évolution, même cause d'ascendance et de déclinaison, même courbe intellectuelle. Les tempéraments n'offrent pas moins de similitudes, ils se représentent presque symétriquement. Il y a dans Haydn et dans Haendel les marques du spiritualisme et de l'apostolat organisateur de Giotto; dans J.-S. Bach, l'idéalisme, la logique formelle, la sérénité surhumaine et la mystérieuse mesure de Léonard. La similitude de Michel-Ange et de Beethoven est classique : l'intervention de la *Neuvième Symphonie* dans l'évolution de l'art musical est exactement significative au degré de celle de la Sixtine dans la peinture, de même que la *Passion selon saint Jean* de J.-S. Bach correspond à la création de la *Cène* de Léonard. Que Mozart soit Raphaël ressuscité, mourant au même âge et de la même consomption après avoir interposé, entre l'art religieux et l'art profane, le même concept de beauté pure, de beauté en soi, ni païenne ni mystique mais simplement fondée sur la jouissance de la ligne et du son, cela a été dit et expliqué Venise a eu

son Wagner, qui s'est appelé le Tintoret, et son *Crépuscule des Dieux* qui, à la Scuola di San-Rocco, se nomme le *Crucifiement*. Il nous a été donné de retrouver de nos jours les âmes de Fra Angelico, de Benozzo Gozzoli et de Melozzo da Porli chez le bienheureux César Franck ; il y a du Pérugin en Anton Bruckner ; la psychologie douloureuse et angoissante de Lorenzo Lotto, de Bronzino et de Moroni se retrouve dans la musique interjectionnelle, dans les aveux, dans les fiévreux caprices de Schumann de la musique de piano. Il y a à la fois du Signorelli et du Giorgione dans la fureur coloriste d'un Berlioz, et la grâce tourmentée, le lyrisme inquiet d'un Chopin ont trouvé en Botticelli leur équivalence eurythmique. Le pathétique de Gluck est grave et mesuré dans son énergie comme celui de Masaccio. Il y a du Pinturicchio dans Liszt fantaisiste et décoratif, et encore du Tintoret dans le Liszt religieux et dramatique. Je n'apporte aucun rigorisme dans cette notation de nuances et de similitudes, mais elles me plaisent et m'intéressent. Ce sont des esquisses pour la mise en place d'une *École d'Athènes* musicale. Et quand je vois, à l'amphithéâtre des concerts, le bloc de foule moulé par la muraille courbe, le gâteau humain tassé dans la ruche et dont chaque alvéole contient une âme, je ne peux m'empêcher de songer à ces têtes pressées, à ces grappes de faces béates que les primitifs massaient dans les fonds de leurs Couronnements ou de leurs Assomptions de la Vierge.

De telles pensées m'induisirent à chercher dans la déchéance de l'art italien mystique, corrompu par l'humanisme, des analogies avec notre musique actuelle. Sitôt que l'armature a été brisée, l'éparpillement a commencé, et la peinture d'idées, devenue une simple représentation sensorielle, n'a pu résister à la terrible antinomie de l'idée mystique et de l'art profane, que la Rome de Léon X lui proposait. Pareillement l'édifice musical, religieux et philosophique, de Bach et de Beethoven n'a pu résister lorsque la musique représentative et profane est apparue. Nous retrouvons dans nos contemporains les équivalents des successeurs de Michel-Ange et de Raphaël, les éclectiques aptes, par la souplesse servile de leur talent, à passer du profane au sacré selon la commande. Nous avons notre école Bolonaise en musique. Qu'importe si un Massenet est dédaigné, suspecté de mercantilisme et de scepticisme en son art tout de pratique, par ceux-là même qui admirent un Gabriel Fauré? J'y vois un même homme en deux exemplaires, et, à tout prendre, la même jolie profanation, la même sucrerie mystique et le même maniérisme. Si l'un est le Guido Reni de la musique, l'autre en est le Guerchin ou le Dominiquin ; et si la romance de Massenet évoque invinciblement les fadeurs d'un Carlo Dolci, la suavité du lied fauréen ne semble point d'un meilleur aloi que le sirop parfumé du coloris de l'Albane. L'intervention puissante et brutale, plébéienne résolument, d'un Gustave Charpentier dans l'art moderne, a le même sens que celle d'un Amerighi de Caravage dans l'art post-raphaélesque, allant lui aussi chercher ses modèles dans la populace, et en extrayant un tragique rauque et crispé dont la véracité directe s'impose comme le pathétique immédiat d'un accident de la rue. J'aime mieux ce Caravage musical, dont la force me dompte dans ma protestation même, que le faux Corrège qu'est un Fauré, en qui je retrouve toujours, dans le plus gentil et le plus séduisant travail mélodique, un peu de ce que j'ai détesté chez Bouguereau. La mesure et la haute sévérité d'un Vincent d'Indy, pareilles à celles d'un Mantegna, sont exceptionnelles et attardées dans cette fadeur bolonaise ; et toute cette musique abondante, incolore, dont le déversement impersonnel alimente nos scènes lyriques officielles, j'en retrouve le prototype dans la peinture d'un Jules Romain ou d'un Pierre de Cortone couvrant à volonté les murs des palais des princes romains. C'est la même profusion indigente. Seul échappe à toute classification un Debussy : mais est-ce que la musique infiniment décorative et polychrome d'un Rimsky-Korsakow, si elle reste inférieure à la puissante noblesse de Véronèse, n'a pas l'éclat et la câlinerie d'un Tiepolo, et dans les minuties d'un Ravel comment ne retrouverais-je pas les sgraffiti, les grotesques chantournés sur fond d'or, les rocailles et les trompe l'œil divertissants et fantasques des élèves du Pinturicchio, et l'analogue des *singeries* et des *chinoiseries* de notre XVIII^e^ siècle?

Ce n'est pas seulement chez nous que le caprice d'une comparaison me pousse à chercher cette symétrie de l'évolution picturale et musicale. Que Mahler et Strauss se présentent à mon esprit, et je ne pourrai me retenir de voir en eux deux artistes de décadence et de mauvais goût et la puissance indéniable du Bernin ont déjà signifiés. Quand Baccio Bandinelli voulut faire plus fort que Michel-Ange, il créa son groupe d'*Hercule et Cacus* qui, à Florence, provoque la risée : et il y a à Venise, je crois, à moins que ce ne soit au Brera de Milan, une horreur de Canova dans le même sens. Strauss et Mahler ne font pas autre chose que de donner des doubles muscles à leur musique : elle n'en est pas moins musclée, simplement quelquefois, et il arrive que les faux génies aient du talent.

Je ne comprends pas très clairement la sensible différence du traitement appliqué ici à ces deux musiciens par l'opinion des gens qui comptent ou croient compter. Je suis même fort inquiet de voir qu'on salue en Strauss ce dont on se rit chez Mahler. L'élément tchèque qui introduit du désordre chez ce dernier est pourtant bien plus garant d'une véritable nature d'artiste que le germanisme imperturbable de Strauss. On objecte la

banalité des idées musicales du Viennois, opposées à ses grandes prétentions idéologiques; peut-on trouver disparate plus choquant au monde que le déploiement orchestral de Strauss et son incroyable vulgarité d'idées? C'est à peine cependant si l'on a osé en dire quelques mots, alors que sur Mahler se déchaîne un hourvari. Que l'admiration d'un homme de talent comme Alfred Casella, celle infiniment moins qualifiée d'autres personnes, incita à protester, il n'en demeure pas moins que l'encens brûlé pour Mahler n'est rien auprès des innombrables cassolettes que la critique française n'a cessé de faire fumer sous les narines avides du compositeur d'*Elektra*. Que si l'on s'insurge contre la prétention de Mahler à recueillir la succession du Beethoven de la *Neuvième*, pourquoi ne dire qu'à demi combien Strauss apparaît la projection géante, et déformée jusqu'au monstrueux, de notre Berlioz? Et certes il en a les défauts, congestion instrumentale et pénurie des idées musicales, mais il n'en a pas l'âme, toujours sincère et parfois admirable; au lieu que la sincérité de Mahler confine à la naïveté. Assurément ce n'est point parce que Mahler introduit un solo dans une symphonie qu'il reprend la tradition beethovenienne; mais il la reprend en ce sens que la *Neuvième* a résolument montré le désir de faire de la symphonie avec chœurs le type suprême du drame de conscience lyrique, en face de l'énorme erreur esthétique de l'opéra. En replaçant au concert le centre d'énergie de la musique, la Messe symphonique indûment transportée par l'opéra sur le tréteau mercantile et souillé, en redonnant à la foule, au concert et non sur la scène, le rendez-vous de beauté sonore, Mahler, tandis que Strauss meyerbeerise jusqu'au sadisme, reprend réellement en effet la tradition morale, sinon musicale, du Michel-Ange de l'orchestre. Il refait de la fresque, et non de la décoration de théâtre. Rien que pour l'intention, en tous cas, je le préfère.

Certes, Strauss et Mahler ne sont, aux grands de leur art, que des Bernin à Michel-Ange, et leur complexité orchestrale, dont on s'ébahit, équivaut à ces mille fioritures, à ces draperies toujours gonflées d'un aquilon imaginaire, à ces bosses, ces mascarons, ces amas de coquilles, de fleurs, de corniches et d'oves que le style baroque a prodigués et qui font des fontaines de Rome de si amusantes merveilles de carnaval sculpté. Absurde et indéfendable en soi, ce style baroque, par l'accumulation, atteint pourtant à une certaine grandeur, à un luxe pesant, et c'est bien ce que nous finissons par subir en écoutant ces symphonies « kolossales » de Mahler et ces drames de Strauss, conçus selon l'esthétique d'un Grand-Guignol démesuré et pleins de laideurs harmoniques dont l'entassement abrupt a pourtant sa beauté. Ces baroques Germains, intervenant tout bottés dans la molle musique de nos Bolonais, ne manquent ni d'allure, ni d'aplomb. Ce sont bien des « cavaliers », comme le Bernin, mais sans grâce italienne : il y a du houzard chez Mahler et du cuirassier blanc chez Strauss. Comprenons cependant qu'il faut les subir, pour nos péchés, et que nous les étudierons avec profit. Ce qu'on fait ici pour l'instant est si joli, si curieux et si petit! Il est significatif que l'Europe centrale s'émeuve à la voix rude de symphonistes qui écartent le concept de la beauté, dans le pays de Mozart-Raphaël et de Beethoven-Michel-Ange, pour tâcher de construire, avec des sonorités, des sortes de balistes, d'hélépoles, de béliers monstrueux, afin d'enfoncer les portes des consciences et de broyer les âmes collectives des foules sous une musique frénétique glorifiant le dieu farouche de la Brutalité et de la Guerre. Cela est affreux, mais extrêmement intéressant, à une heure où la peur du banal et la passion du rare fait de nos jeunes musiciens des ciseleurs de netzkés, des antiquaires, des précieux, des chuchoteurs précautionneux et à bout de souffle. Ce qui, peut-être, me trouble le plus, c'est que, dans les écrits de ceux qui repoussent l'assaut de Mahler et de Strauss, je retrouve des phrases qu'on a objectées jadis à Berlioz et à Wagner. Les chicanes toutes apparentielles de la forme et de l'impression première empêcheront-elles donc toujours d'aller au fond d'une question? Les temps ne sont-ils donc point changés au point que chacun doive sentir que d'énormes disproportions intellectuelles séparent ces quatre hommes? Le seul point commun, peut être, à une critique des uns et des autres, est justement celui que je ne vois point toucher dans les articles prétextés par ces constructeurs de dreadnoughts sonores (j'ai retrouvé chez certains cette image que j'employai jadis) : c'est qu'une fois de plus, la question de puissance est posée par la laideur, en face de la beauté anémiée. Quand Berlioz et Wagner sont apparus comme un Tintoret ou un Signorelli, ils se sont trouvés aussi en face d'une mièvre école Bolonaise, d'un groupe de Donizettis, de Rossinis, d'Aubers ou de Gounods qui étaient les Carraches ou les Guerchins de la musique — et ils ont imposé, avec des laideurs et des outrances, eux aussi, la volonté de puissance.

Nous en revenons encore là : c'est pourquoi il est significatif que les mêmes résistances se produisent contre Mahler et Strauss au nom du goût, de la mesure, de la petite œuvre parfaite, de toutes les jolies excuses de l'infécondité délicate et dilettante. Les Barbares n'ont jamais apporté qu'une vérité aux races latines : c'est que, de temps à autre, l'oubli audacieux du goût est nécessaire, et qu'il faut le coup de force pour que le cycle de l'harmonie, épuisé de sa propre perfection, de nouveau se réorganise. Nous en sommes là comme nos peintres du XVIII^e^ siècle lorsque, rebutés par les vastes et vides décorations italiennes et l'énorme

délayage de Lebrun, ils se restreignirent à de petits cadres charmants; mais c'est dans le pressentiment d'une grande reprise après un ravitaillement technique — et alors Delacroix parut. La musique actuelle ne serait qu'une petite mort si nous devions la considérer autrement que comme un simple prélude, la rumeur d'un orchestre qui s'accorde, en attendant que la musique de demain, après ce gentil et bizarre suspens, impose de nouveau à la sensibilité mondiale l'éblouissement de sa fresque sonore. Alors seulement on pourra mépriser les deux Barbares : mais d'ici là ils vaudront que l'on compte avec eux, car eux aussi, Mahler et Strauss, et plus encore Mahler, le slavo-tchèque, « philosophent avec le marteau ». Il me semble entendre, dans leur vacarme, le cri de l'acier d'une épée brûlante qui se reforge... Et ce sont les pensées que me murmurait, un soir de silence après le travail, le démon de l'analogie.

CAMILLE MAUCLAIR

PAUL DROUOT

C'est un jeune homme; et parmi les dix mille Français qui publient des vers, c'est peut-être un des douze dont le nom mérite d'être retenu. Il a publié trois volumes, et je crois que dans aucun de ces trois recueils on ne rencontrerait une pièce de tous points parfaite; l'on y est même souvent gêné par une obscurité inutile et des tours maladroits : mais certains vers d'une sève admirable, un élan emporté et véritablement lyrique annoncent le poète-né, celui qui avec un peu plus de correction et d'adresse pourra mettre à jour toutes ses qualités et la force de son inspiration.

Son premier livre, *Chanson d'Éliacin* (1), une grosse plaquette, œuvre de début, nostalgies, rêves, espoirs troubles et mal définis, avec parfois un accent à la Henry Bataille, résultat d'une influence passagère, renfermait de belles promesses; une sorte d'inquiétude intellectuelle que l'on y devinait par moments, avec des tendances au christianisme ou tout au moins à un pessimisme baudelairien, semblait assez dangereuse pour la santé intellectuelle du jeune poète. Cela pouvait d'ailleurs être pris autant pour l'expression des combats et du tumulte de l'adolescence que pour une inaptitude cruelle chez l'auteur à se définir lui-même et à découvrir son propre fond.

Le second ouvrage de M. Drouot, *la Grappe de Raisin* (2), est un tour de force manqué : en écrivant les quelques trois cents poèmes de huit vers qui composent son livre, le jeune écrivain s'est soumis à une rude discipline, dont les effets pourront plus tard se faire sentir dans son œuvre, mais pour un homme qui n'est pas d'un naturel très flexible et qui aurait parfois des tendances à devenir obscur, le jeu était trop difficile d'enfermer toujours sa pensée en deux quatrains; et nous avons bien de la peine à le suivre dans ses entortillements, ses raccourcis et ses pointes baroques. A tout le moins, disons que c'est de la poésie pour initiés qui consentent à s'user les dents sur la coquille afin de savourer le goût inattendu d'un fruit étrange.

Au contraire avec le troisième volume de M. Drouot, virilement placé *Sous le vocable du chêne* (1), nous avons, malgré de réelles imperfections, l'expression d'une pensée plus ferme; nous pressentons un commencement de maturité; et nous revivons pour notre compte les émotions, les passions, les souffrances de ce jeune homme aussi noble, aussi fatalement inspiré et parfois aussi redondant que lord Byron, son héros, son modèle (2).

Ces trois ouvrages ne constituent pas un bagage étonnant, ce n'est que l'effort d'un artiste consciencieux, tenté par les plus hauts exemples, et qui travaille péniblement à prendre conscience de ses facultés, afin de pouvoir exprimer ce qui constitue sa vérité propre et profonde.

Mais il y a dans les rudesses mêmes, dans le galimatias de M. Drouot, de très beaux morceaux, des passages qui semblent annoncer un véritable poète. Venu après le symbolisme, et se ressouvenant parfois un peu trop du droit à l'obscurité revendiqué par les admirateurs de Mallarmé, n'ayant rien accepté de ce faux classicisme cher aux jeunes espoirs de Béziers ou de Carpentras, l'artiste très véritable qu'est M. Drouot voudra peut-être travailler à se hisser lui-même hors de son puits, à se débarrasser de sa gangue. Il sera alors quelqu'un. Jusque là, il restera à l'état d'embryon, de Robert Browning à la manque.

LOUIS THOMAS

(1) *La Chanson d'Éliacin.* Édition de *Psyché*, 1906.
(2) *La Grappe de Raisin.* Édition de *la Phalange*, 1908.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Oudelette.

Drame lyrique en quatre actes, poème de M. RICHARD LEDENT, musique de M. CHARLES RADOUX. — Représenté pour la première fois le 11 avril 1912 au théâtre de la Monnaie.

Oudelette est la femme d'un pêcheur. Elle a un amant. Elle a aussi une mère, qui protège ses amours illicites, et un beau-père qui les soupçonne et les blâme. Averti par Othon — c'est le vieux, — Bruno — c'est le mari — épie Oudelette, la surprend avec Paschal — c'est l'amant — et, pour châtier l'épouse coupable, emmène son enfant au large et le noie. « C'était ton fils ! » s'écrie Oudelette. Mais Paschal paraît : « Elle ment ! C'est son fils et le mien ! » Bruno se rue sur Paschal. Dans la lutte, Paschal se redresse et plante son couteau dans la poitrine de Bruno. Épouvanté, il éclate d'un rire strident. La folie l'a frappé.

Cette sombre histoire eût pu fournir la substance d'un acte à la manière vériste. Les développements que lui a donnés l'auteur pour la hausser aux proportions d'un drame lyrique n'ont malheureusement pas assez d'intérêt, ils sont trop artificiels, trop éloignés de la vraisemblance même approximative qu'exige au théâtre une action prise dans la réalité, pour retenir l'attention des spectateurs et émouvoir ceux-ci. Comment être touché des malheurs infligés par le sort à des gens qui nous demeurent inconnus, dont nous ignorons la psychologie et dont les raisons d'agir même nous échappent ?

L'action ne se dessine qu'au quatrième acte, et alors elle se dénoue avec une précipitation et une brutalité qui nous laissent interdits.

(1) *Sous le vocable du chêne.* Dorbon aîné, 1910.
(2) Voir sur ce volume l'appréciation élogieuse qu'en a donnée dans l'*Art moderne* (1910, p. 180), M. Francis de Miomandre

Sur ce livret dont l'inexpérience et le défaut d'équilibre l'ont mal secondé, M. Charles Radoux a écrit une partition qui trahit une nature d'excellent musicien. Il y a en lui du lyrisme, que refrène une soumission peut être trop rigoureuse à la théorie des thèmes conducteurs. C'est lorsqu'il prend plus librement son essor, dans les scènes où il utilise les éléments de la chanson populaire, dans certaines pages descriptives, qu'il semble le plus heureux. Ce qu'il faut louer en lui, c'est sa conscience musicale, le scrupule qui le guide dans ses commentaires fidèles du texte, la netteté de sa prosodie, la dignité avec laquelle il évite les effets faciles et de mauvais aloi par lesquels on aguiche le public. Si sa partition a une couleur un peu uniforme, c'est que les situations du livret se répètent. On peut lui faire grief aussi d'avoir alourdi parfois son instrumentation par un emploi abusif des trombones. Parmi les pages les mieux venues, il faut citer le chant d'Oudelette dans la coulisse au début du premier acte, la chanson d'Othon au deuxième, le duo de Paschal et d'Oudelette au troisième.

La partition a été bien défendue par Mmes Béral et Montfort, par MM. Dua, Ponzio et Bouilliez, sous la direction attentive et habile de M. Corneil de Thoran, qui n'a rien négligé pour mettre en valeur l'œuvre de son concitoyen.

OCTAVE MAUS

Le Salon de l'Art contemporain.

Comme de coutume, le Salon de l'Art contemporain, à Anvers, est cette année d'une remarquable tenue générale. Rien n'y détonne, aucune œuvre médiocre, nul remplissage et nulle surcharge. Pourtant, si l'œil y est aimablement charmé par la tonalité d'ensemble, on chercherait vainement dans tout cela quelque chose d'inattendu qui force l'attention, oblige de s'arrêter longuement, une œuvre qui étonne, fait réfléchir et provoque la discussion.

Il y a bien là des ensembles superbes d'Eugène Laermans, de James Ensor, d'Edouard Vuillard. Mais on s'est fait à l'audace de ces peintres; on les discute de moins en moins, beaucoup même les admirent un peu aveuglément et n'essaient plus d'analyser leurs étrangetés. Chez les jeunes, on trouve moins de fougue périlleuse que de volontaires et laborieux efforts vers la perfection du métier. Faut-il le regretter? Peut-être, bien qu'on ait un peu négligé la facture, en ces derniers temps, au profit de l'originalité et du premier jet.

Laermans occupe presque seul l'une des principales salles de l'exposition. Le grand artiste y est représenté par quelques-unes de ses plus saisissantes toiles : *Un soir de grève*, *les Deuillants*, *la Lutte*, la sensuelle et calme *Oasis*, et par quelques *Esquisses* (très poussées semble-t-il) dont *l'Eté*, une page vraiment édénique. James Ensor, de son côté, expose une série variée de dessins et de peintures, où cet étonnant créateur de fantasmes et ce coloriste étrange et absolument personnel donne toute la gamme de son inspiration mouvementée et rebelle à l'analyse. De lumineux dessins de la suite des *Auréoles du Christ*, puissantes et déconcertantes visions évangéliques, des scènes de *Masques*, des natures-mortes, des sujets d'invention étourdissante, où l'œil est tour à tour arrêté par la bizarrerie cocasse des rapprochements ou par l'extraordinaire symphonie des couleurs, tout cela remplit un salonnet d'un ensemble très vivant. Ensor a inventé un coloris, d'une musicalité à la fois subtile et somptueuse. L'influence de ce peintre sur les jeunes artistes d'aujourd'hui est incontestable et féconde.

Très intéressant ensemble aussi que celui de Vuillard. C'est le peintre des gris nuancés, des belles taches; peinture raffinée, toute en relations imprévues, en clartés assourdies, en pénombres colorées. Le souvenir de Gauguin apparaît encore dans quelques-unes de ces toiles, mais chez Vuillard il y a plus de cohésion et plus de charme, une harmonie plus heureuse et plus soutenue.

A côté de cet art, un peu anémique malgré tout, les coins de nature de A.-J. Heymans étalent leur santé sans rudesse, la joie du plein air y résonne; et quelle âme jeune et claire se manifeste dans ces paysages observés par un peintre arrivé à l'apogée de sa carrière! Il serait long de passer en revue toutes les toiles qui méritent une sérieuse attention. On retrouve là Xavier Mellery avec trois tableaux, de ses meilleurs, au nombre desquels *Vers la Ville tentaculaire* et *les Fiancés;* Jacob Smits, avec un *Paysage* d'une composition sobre et d'un coloris fulgurant, une *Tête d'enfant* exquise et diverses autres toiles très curieuses; Alfred Delaunois, Auguste Donnay, Fernand Khnopff, Mertens, Rassenfosse. Il y a des Boutet de Monvel, des Ernest Laurent, des Prinet, qui ne sont pas à dédaigner. Richard Baseleer expose, en bonne place, une *Epave* d'une belle allure décorative, Frans Hens un *Brick en mer*, Jefferys la *Fête des Ballons* et de pétillantes esquisses, Oleffe sa grande toile admirée au dernier Salon de Printemps : l'*Août*, Willem Paerels un très beau *Déjeuner*, déjà vu, des marines, des portraits, un charmant *Intérieur* et un chatoyant *Retour de plage*, Pierre Paulus un sombre et saisissant *Charbonnage sous la pluie*, Van Zevenberghen *Femmes de bar*. A citer encore des toiles de Crahay, agréables mais de coloris un peu hésitant, de H. Daeye, de G. De Smet, de Paul Dons, d'Alice Ronner, de Camille Lambert, de J. Michaux.

Parmi les œuvres décoratives, on retrouve les panneaux de Khnopff et de Fabry exposés récemment à Bruxelles, quelques Ciamberlani, deux panneaux décoratifs de Montald, dont les scènes de la *Vie de saint François*, d'un style archaïque rappelant celui de Giotto, attirent l'attention.

Enfin la sculpture est dignement représentée par deux admirables morceaux de Rousseau : un *Buste de jeune fille* et *Masque de tristesse*, par une série de bronzes curieux de Rik Wouters, un groupe puissant de d'Haveloose, *la Toilette*, un *Buste d'homme* de Georges Minne, des Lagae, etc.

FRANZ HELLENS.

L'Exposition universelle de Gand.

La presse a été conviée mardi dernier à visiter les chantiers de l'Exposition universelle de Gand. Et la surprise fut grande pour ses délégués de voir à quel point les travaux préliminaires sont déjà avancés. Il paraît dès à présent certain que tout sera prêt au jour fixé pour l'ouverture, le 27 avril 1913.

D'après les renseignements communiqués aux visiteurs par M. Joseph Casier, directeur général, qui reçut avec la plus grande courtoisie les invités du Comité, l'Exposition couvrira une superficie de plus de cent hectares, comprenant le parc de la ville. Au centre s'élèvera le Palais de l'horticulture et des fêtes.

Cette vaste construction en matériaux durables occupera environ 30,000 mètres carrés; on y trouvera une salle d'environ 13,000 mètres, une autre mesurant environ 7,000 mètres, deux restaurants, deux brasseries, une scène de théâtre, des salles diverses pour réunions, etc.

C'est dans le Palais de l'horticulture, envahi par les Floralies quinquennales de la Société royale d'agriculture et de botanique, que l'Exposition ouvrira solennellement ses assises. Plusieurs expositions florales se succéderont pendant le cours de l'Exposition.

Le Musée des Beaux-Arts, situé à l'Extrémité du parc, sera considérablement agrandi; les nouveaux locaux seront utilisés pour l'exposition des arts de la Flandre.

Les halles de l'industrie seront disposées des deux côtés d'une large avenue décorée de fontaines monumentales et de parterres fleuris et aboutissant au Palais des Beaux-Arts. Les pays étrangers auront leurs pavillons spéciaux. L'Etat belge élèvera un Palais colonial d'exceptionnelle importance, au centre duquel on admirera un panorama du Congo. Tout ce qui a trait à l'industrie

essentiellement flamande de l'agriculture, laiterie, machines agricoles, etc., sera réuni en un village moderne, conçu d'après les conquêtes les plus récentes de la science. Un quartier de la Vieille Flandre évoquera les anciens pignons des Flandres française, belge et zélandaise; on y verra la porte d'Arras, le beffroi de Béthune, les maisons de Veere et de Middelbourg, celles de Dixmude, de Furnes, de Bruges et de Gand.

L'Exposition gantoise offrira, on le voit, des attractions variées de nature à intéresser toutes les catégories de visiteurs.

CHRONIQUE THÉATRALE

Cher Maître.

M. F. Vandérem, romancier agréable, n'était pas connu au théâtre quand il fit jouer, l'an dernier, *Cher Maître* à la Comédie-Française. Et son coup d'essai fut un coup de .. parfaitement! Elle est charmante, cette comédie de caractère qui campe devant nous le type de l'avocat célèbre et adulé, atteint d'une formidable hypertrophie du « moi », trompant sa femme avec toutes les passantes, habitué à ne regarder sa compagne que comme une manière de secrétaire ou de femme de charge, et précipité par la surprise et par l'amour-propre blessé dans une véritable crise de découragement le jour où la pauvre dédaignée, ayant rencontré sur son chemin un cœur ardent et jeune, se reprend à aimer la vie en aimant l'amour. Le « Cher Maître », averti de sa mésaventure, veut d'abord divorcer, puis préfère lutter, reconquérir sa femme. Il craint le scandale. Il redoute qu'un divorce ne lui nuise dans l'esprit public. Puis, tout-à-coup, dans cet être vaniteux et tout gonflé de soi, une douleur réelle s'éveille à l'idée de quitter pour toujours sa compagne de douze années. De son côté, celle-ci, après avoir souhaité ardemment le divorce, est touchée par le chagrin que montre enfin son mari. Et ils resteront ensemble. Ils oublieront le passé. D'ailleurs, le « Cher Maître » a vite fait d'oublier. La réconciliation entre lui et sa femme est à peine conclue qu'on annonce une délégation d'étudiants venue pour l'inviter à un banquet. Il la fait entrer et, plastronnant, piaffant, l'œil vif et le sourire aux lèvres, il se lance dans une lyrique exaltation de la Jeunesse. La crise est finie. Le Grand homme est reparti!...

Il est inutile de dire que M. de Féraudy joue merveilleusement le rôle de l'avocat Ducrest, le « Cher Maître ». C'est la vie même, avec ses mille nuances. Il était fort bien entouré, au théâtre du Parc, par Mme Fanny Aubel (Henriette Ducrest) si jolie et si touchante, par M. Roger Monteaux (l'amant), excellent acteur, intelligent et chaleureux, et par tous leurs camarades... *Cher Maître* est une pièce à voir, et M. de Féraudy est toujours un admirable artiste.

G. R.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 3 heures, à Tournai (Halle-aux-Draps), audition de *Judas Macchabée*, oratorio en trois actes de Haendel, par les chœurs et l'orchestre de la Société de musique, avec le concours de Mmes Mellot-Joubert et Mary Mayrand, MM. Sayetta, Jean Reder et Delaroche.

Mardi 16, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, piano recital de Mme Swaels-Wauters.

Jeudi 18, à 8 h. 1/2, Salle Mercelis, quatrième (et dernier) concert de l'Académie de musique. Au programme : Beethoven, Schubert et Schumann. — Même heure, à la Grande-Harmonie, troisième concert de la *Société Nationale des Compositeurs belges* avec le concours de Mme Cluytens, de MM. E. Bosquet, F. Piérard et du Quatuor Zimmer.

Dimanche 21, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, septième Concert Ysaye sous la direction de M. F. Rasse avec le concours de MM. Eugène Ysaye et Pablo Casals. Au programme : *Concerot grosso* n° 17 (Haendel); Concerto en *ré* majeur pour violoncelle et orchestre (Haydn); *la Muse et le Poète*, duo pour violon et violoncelle (Saint-Saëns); *Ibéria* (C. Debussy), première audition; Concerto pour violon et violoncelle avec accompagnement d'orchestre (J. Brahms). — Répétition générale la veille, à 2 h 1/2, même salle.

Mardi 23, à 8 h 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de violon donné par Mlle Léa Epstein.

Vendredi 10 mai, à 3 heures, Salle Patria, audition de la *Missa solemnis* de Beethoven sous la direction de M Albert Zimmer et avec le concours de Mmes A. Noordewier et P. de Haan, MM. G. Baldzun et A. Stephani. Orchestre et chœurs de la *Société J.-S. Bach*.

Samedi 11, à 3 heures, même salle, audition de la Messe en *si* mineur de J.-S. Bach sous la même direction et avec les mêmes interprètes.

Dimanche 12, à 3 heures, même salle, deuxième audition de la *Missa solemnis* de Beethoven.

A Anvers, le cinquième concert de la *Société des Nouveaux Concerts* aura lieu au théâtre royal mardi prochain, 16 avril, à 8 h. 1/2, sous la direction de M. Gabriel Pierné et avec le concours de l'orchestre complet des Concerts Colonne. Au programme : *Symphonie fantastique* (Berlioz), *Ramuncho* (G Pierné), *Schéhérazade* (Rimsky-Korsakow), *le Chasseur maudit* (C. Franck).

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Musée de Peinture moderne. — Salon de la *Libre Esthétique* et retrospective J.-L. Forain (clôture aujourd'hui dimanche, à 5 heures).

Hotel Goffinet (avenue des Arts). — Exposition de la Miniature.

Cercle artistique — Exposition Franz Courtens et rétrospective Edouard Huberti (clôture aujourd'hui).

Galerie Georges Giroux. — Exposition d'aquarelles d'A. Rodin et de tableaux, pastels et dessins de K.-X. Roussel.

Galerie d'Art (138 rue Royale). — Exposition G. Valentinelli et G. Vansongerloo (clôture aujourd'hui).

Salle Studio. — Exposition Georges Gaudy.

La Reine a consacré hier matin une longue visite au Salon de la *Libre Esthétique*, où elle a été reçue par M. Octave Maus qui lui en a fait les honneurs.

Sa Majesté s'est fait présenter les exposants présents, parmi lesquels Mme G. Montald, Mlle Leo Jo, MM. G. Lemmen, A. Baertsoen, L. Thévenet, W. Paerels, A. Bonnetain, et s'est entretenue de la façon la plus aimable avec chacun d'eux.

Le délai pour la réception des œuvres destinées au Salon de Printemps et à l'Exposition d'art religieux expire le 20 avril. (Exception faite pour les œuvres actuellement exposées à l'*Art comtemporain* à Anvers.)

Pour le jugement des œuvres des *membres associés*, le Comité s'est adjoint les artistes suivants : MM. J. Delvin, Ch. Mertens et A. Oleffe pour la peinture; E. Rombaux et V. Rousseau pour la sculpture.

On vient de demander au Board of Trade son appui officiel à la section anglaise de l'Exposition de Gand. MM. Knott et Hart, les principaux organisateurs de la section, viennent de passer trois semaines dans le Nord de l'Angleterre et ont fait des démarches auprès des industriels de Manchester, Bradfort, Leeds, etc., qui ont répondu avec tant d'empressement à leurs propositions qu'il faudra augmenter la superficie réservée à la section anglaise.

On compte surtout sur la participation des fabriques de poteries, des grandes compagnies de navigation, etc.

M. Fritz Toussaint, qui a déjà enrichi de nombreux dons les Musées de Bruxelles et d'Ixelles, vient d'offrir au Musée des Arts décoratifs et industriels une collection composée d'environ quarante pièces céramiques exécutées par M. A.-W. Finch. Celui-ci avait lui-même donné récemment au même Musée quelques-unes de ses œuvres récentes.

Cette double générosité a eu l'excellent résultat de faire ouvrir au public, — tout au moins à titre temporaire et en attendant le transfert des objets d'art du Musée dans l'aile gauche du Cinquantenaire, — la section des Industries d'art modernes, qui renferme un choix d'œuvres remarquables : verreries de Gallé, Daum, Tiffany, étains d'A. Charpentier, porcelaines de Copenhague, grès flammés, reliures, etc.

Un certain nombre de ces objets ont été extraits des armoiries où ils étaient dérobés à la vue du public depuis leurs acquisitions successives et sont actuellement installés dans une salle où l'on peut dès à présent les admirer.

Le don de M. Toussaint coïncide à peu près avec la nomination de M. A.-W. Finch comme chevalier de l'Ordre de Léopold. On sait que l'artiste habite actuellement la Finlande où il s'est fait une situation en vue comme professeur de céramique a l'École professionnelle des Arts décoratifs d'Helsingfors, ce qui ne l'empêche pas de peindre d'intéressants tableaux et de graver de belles eaux-fortes qu'il expose dans divers Salons et qu'il groupera en novembre prochain à Paris dans la galerie Bernheim Sa nomination dans l'Ordre de Léopold sera très bien accueillie dans les milieux artistes, où M. Finch est aussi apprécié pour son talent que pour la droiture de son caractère.

L'Association du *Musée du Livre* a visité en corps, mercredi soir, l'Exposition de la miniature, où elle a été reçue au nom du comité d'organisation par M. le baron Kervyn et M. Lambotte.

La miniature a plus d'une connexion avec le Livre. N'a-t-elle pas son origine dans les plus anciens manuscrits, et son art n'est-il pas tout en condensation, comme celui de l'illustration publiée de nos jours ?

C'est M. Lambotte qui a dirigé la visite. Ses explications savantes et précises en ont fait une véritable conférence.

Les œuvres exposées — plus de trois mille — constituent, on le sait, une véritable révélation, non pas de la miniature, mais de son importance artistique. Et le cadre dans lequel elles sont placées les mettent particulièrement en valeur. Les œuvres d'art ne doivent pas être présentées comme des objets d'une collection documentaire, des échantillons, des spécimens. Elles ont besoin d'un milieu qui les fasse valoir et dont, à leur tour, elles constituent les pièces dominantes.

L'Exposition de la miniature a reconstitué en un hôtel seigneurial véritable, celui des barons Goffinet, d'authentiques salons anciens qui préparent ou prolongent pour le visiteur l'impression produite par les œuvres elles-mêmes. C'est une leçon dont nos musées feront bien de s'inspirer.

M. Paul Lambotte, directeur à l'administration des Beaux-Arts, fera demain, lundi, à 9 heures du soir, une conférence à l'Exposition de la Miniature. Il parlera de la « Miniature-portrait » et caractérisera « les diverses écoles » des œuvres réunies à l'exposition.

Rhéna, l'opéra si dramatique de M. Jean Van den Eeden, a atteint au théâtre de la Monnaie sa douzième représentation sans que son succès ait fléchi. Il y eut rarement pareille unanimité d'éloges dans la presse. C'est un symptôme intéressant et peut-être l'aurore d'une ère nouvelle pour nos musiciens.

C'est demain, lundi, qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie la représentation organisée à l'occasion du jubilé artistique de M. Ernest Van Dyck, qui chantera le rôle de Lohengrin par lequel il débuta à Paris en 1887. A l'issue du spectacle, les amis du célèbre ténor se réuniront dans un restaurant voisin du théâtre pour lui adresser leurs félicitations et lui offrir la médaille commémorative qu'ils ont fait frapper à son effigie.

Une matinée artistique sera donnée jeudi prochain, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, au profit de la Caisse de retraite du personnel (Société mutualiste). Au programme : 1er acte de *Paillasse*, 2me acte de *Fidelio*, 3me acte de *Manon*, 2me acte de *Coppélia*. Dans un intermède, on entendra M. Arthur De Greef, Mlle A. Bérelly, accompagnée au piano par M. Otto Lohse, Mlle F. Heldy et M. L. Ponzio.

Une des plus belles collections bruxelloises de tableaux et d'objets d'art, celle de Mme Jean Cardon, sera exposée les lundi 22 et mardi 23 avril à la galerie Le Roy et vendue aux enchères les 24 et 25. Formée avec compétence par M. Jean Cardon, qui faisait une part égale dans ses goûts à l'école belge et aux maîtres français, cette galerie renferme des toiles d'Alfred Stevens (parmi lesquelles ces deux chefs-d'œuvre : *la Visite* et *Remember*), Willems, Madou, Gallait, Fourmois, De Winne, Leys, De Braekeleer, Verwée, Verhas, Verlat, Artan Baron, Dubois, Ch. De Groux, Heymans, E Smits, etc., ainsi qu'un choix d'œuvres de Corot (*la Fontaine sacrée*), Courbet (*Paysage à Ornans* et *la Remise des chevreuils*), Meissonnier, Ch. Jacque, Diaz, Th. Rousseau (*la Forêt*, *Rochers*), Troyon (*l'Arc-en-ciel après l'orage*), Dupré, Decamps, Roybet, etc., ainsi que des dessins de Decamps, Delacroix et Millet.

Des tableaux anciens appartenant principalement aux écoles flamande, française et hollandaise, un grand nombre d'objets d'art : grès, faïences, verreries, figurines et groupes de Saxe, meubles, etc., complètent cette remarquable galerie, dont le catalogue, luxueusement imprimé et illustré, vient d'être distribué.

L'Exposition Internationale des Beaux-Arts de Venise (23 avril-31 octobre 1912) vient de publier une carte postale illustrée reproduisant l'affiche de M. Auguste Sezanne qui a eu tant de succès pour l'originalité et l'élégance avec lesquelles elle est composée.

La *Gazette de Voss* annonce que le docteur Arthur Chitz, de Dresde, a découvert dans les collections du comte Clam Gallas, à Prague, un manuscrit de Beethoven. C'est un *andante* pour mandoline, avec cette mention en français : « Dédié à Mlle de Clary. » C'est à cette même Mlle de Clary que le compositeur offrit la mélodie *Ah! Perfido*.

L'œuvre inédite sera exécutée prochainement à Dresde.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

Vient de paraître :

LES LIENS

Pièce en trois actes par GUSTAVE VAN ZYPE
Prix : 2 fr. 50.

Du même auteur :

LES ÉTAPES

Pièce en trois actes. — Prix : 2 fr. 50.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

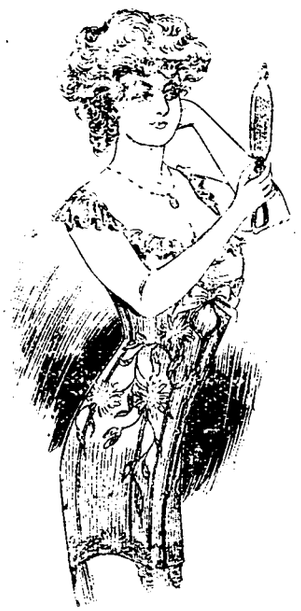
Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.



Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : *40, Galerie du Commerce. Bruxelles*

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50 ; Étranger 12 francs.

A partir du 1er Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

Étude du notaire CANTONI, rue d'Arlon, 96, à Bruxelles.

Par suite de décès et pour sortir d'indivision

VENTE PUBLIQUE

le **mercredi 24** et le **jeudi 25 avril 1912**, à 2 heures précises, en la Galerie Le Roy, rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles, de la **belle Collection d'art** de **Madame veuve Cardon**, comprenant :

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Œuvres importantes de Corot, Courbet, De Braeckéleer, Decamps, De Groux, Delacroix, Dewinne, Diaz, Dupré, Dubois, Kockkoek, Leys, Madou, Rousseau, Roybet, Alfred Stevens, Joseph Stevens, Troyon, Verhas, Verwée, Willems, Lagrenée, Maes, Ravestein, etc., etc.

Dessins, aquarelles, objets d'art anciens.

Faïences, Porcelaines de Chine, du Japon, de Saxe et d'autres.

Meubles anciens.

EXPOSITIONS : Particulière, lundi 22 avril ; Publique, mardi, 23 avril, chaque fois de 10 à 4 heures.

Catalogues en l'étude du notaire Cantoni et chez les experts Leroy et Fiévez.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM. r. la Buanderie 12-14.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 16. 21 AVRIL 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Jubilé d'Ernest Van Dyck (OCTAVE MAUS). — L'Enfance de Wagner (TH. LINDENLAUB). — La Libre Esthétique et la Presse. — A l'Exposition de la Miniature (F. N.). — Les Livres (F. M.) — Exposition universelle de Gand 1913. — Chronique théâtrale : *A Damme en Flandre; David Copperfield; A l'Olympia* (GEORGES RENCY). — Concours. — Nécrologie : *Fernand Thesmar*; *Maurice Bonvoisin*. — Accusé de réception. — Memento musical. — Petite Chronique.

Le Jubilé d'Ernest Van Dyck [1]

MON CHER VAN DYCK,

En me désignant, parmi tant d'autres plus dignes que moi de cet honneur, pour prendre ici la parole, les amis qui te fêtent m'ont causé une grande joie. Cette carrière admirable dont nous célébrons une étape, j'en ai vu les débuts, j'en ai suivi la courbe harmonieuse. Au patriotique orgueil qu'elle nous inspire à tous s'unit en moi une affection ancienne et profonde, qui garda dans les divergences de nos destinées une sérénité inaltérable. Un ami te parle parce que seul l'élan de nos cœurs nous rassemble autour de toi.

Depuis le clair matin d'avril où tu vins t'exercer chez moi à chanter de ta voix juvénile et pure le *Preislied* qui te valut comme à Walther la maîtrise, les marronniers du jardin que tu aimas ont refleuri près de trente fois. Mais dès ce jour l'avenir s'ouvrait à mes yeux devant toi comme une avenue de lumière. Marqué pour la gloire, tu marchas d'un pas régulier et sûr vers des sommets que nul n'avait foulés avant toi. J'accompagnai de mes vœux ce pèlerinage pathétique, et chaque conquête nouvelle renouvela mon allégresse.

L'artiste qui réalise dans sa maturité le rêve de sa jeunesse touche aux plus hautes jouissances que dispense la vie. L'accomplissement de la mission dont l'a investi sa conscience le remplit d'une satisfaction morale qui domine l'enivrement éphémère du triomphe et lui survit. Acclamations des foules, honneurs, popularité, richesse, tu as goûté à toutes les voluptés. Heureuses les âmes qui n'y puisent que le sentiment d'une obéissance plus scrupuleuse aux voix intérieures qui les dirigent!

En écoutant ces voix, tu as constamment élevé et ennobli ton art. Elles t'ont détourné de l'écueil des succès faciles, qui brise tant d'espoirs. Elles t'ont mené jusqu'à la pensée intime du maître qu'entre tous tu as élu. Et la récompense la plus enviable de ta persévé-

(1) A l'issue de la représentation de *Lohengrin*, qui fut pour M. Ernest Van Dyck l'occasion d'un succès triomphal et au cours de laquelle le Roi et la Reine firent appeler dans leur loge le célèbre artiste pour le complimenter, une manifestation de reconnaissante sympathie réunit autour du jubilaire, dans les salons du Restaurant de la Monnaie, un grand nombre de ses amis et de ses admirateurs. M. Émile Jacqmain, échevin de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, remplaçant le bourgmestre absent, adressa à M. Ernest Van Dyck, au nom de la Ville de Bruxelles, ses plus chaleureuses félicitations, en insistant particulièrement sur l'honneur que ses succès à l'étranger ont valu à la Belgique et sur les bienfaits de son enseignement lyrique. Au nom des amis de l'artiste, M. Octave Maus prononça l'allocution dont nous publions le texte et offrit à M. Van Dyck, en triple exemplaire (vermeil, argent et bronze), une médaille commémorative composée par M. G. Devreese avec une pureté de style, une souplesse de modelé et une fidélité de traits qui en font une précieuse œuvre d'art.

rante ardeur, c'est d'être monté si près de son génie que tu incarnes, dans l'opinion universelle, sa «volonté agissante », comme Brunnhilde personnifiait celle de Wotan.

Lohengrin ou Tannhaüser, Loge, Siegmund ou Siegfried, Tristan ou Parsifal, tu as conféré aux héros épiques de Wagner leur surhumaine grandeur. D'autres ont chanté leurs rôles. Toi seul t'identifias avec eux au point de nous donner l'illusion de les voir, dans l'éclat du soleil, surgir en personne du lointain des pays féeriques ou du mystère des forêts immémoriales.

Est-ce à une ascendance illustre que tu dois le don de composer ces saisissantes images? Celles que tu crées, la chute du rideau les efface. Mais elles vivent d'une existence ardente dans la mémoire des hommes, et chacune de tes représentations y fixe plus définitivement leurs traits.

Les émotions profondes dont tu enivras toute une génération sont inoubliables. Paris, Vienne, Bruxelles, Berlin, Londres, Saint-Pétersbourg, New-York, et combien d'autres villes encore, te doivent le meilleur de leurs grands souvenirs lyriques. Et dans ce temple de Bayreuth où vont se retremper les esprits avides de beauté, quels pieux offices tu célébres!

Nous t'aimons pour avoir initié nos cœurs à ces impressions divines, les plus émouvantes dont le théâtre lyrique fut jamais la source.

Nous t'aimons aussi pour avoir, à l'âge héroïque, combattu en chevalier invincible pour l'idéal nouveau. Si nos troupes sonnèrent de bonne heure la victoire, n'est-ce pas parce que ta vaillance avait contribué à la leur assurer? Il n'est pas de gloire plus éclatante pour un interprète que celle d'avoir vaincu d'injustes hostilités contre un art méconnu.

Cette gloire est la tienne, mon cher Van Dyck. Ton nom demeure attaché à l'histoire du drame lyrique de Wagner et n'en pourra désormais plus être dissocié. Pendant vingt-cinq ans, par le charme de ta voix, la maitrise de ton jeu et la suprême autorité de ton talent, tu as imposé à l'admiration universelle une série de chefs-d'œuvre naguère incompris et contestés. Quelle somme de qualités musicales et dramatiques suppose le miracle de tant d'interprétations diverses et également parfaites! Qualités innées, vertus déposées, ainsi qu'en un conte de fées, dans ton berceau, et spontanément écloses hors des écoles et des conservatoires. Hans Sachs eût dit, s'il t'avait entendu : « Dem Vogel der heut' sang, dem war der Schnabel hold gewachsen ! » D'emblée tu distanças tes rivaux. Depuis lors, sur les scènes françaises comme dans les théâtres allemands, nul ne te dispute le laurier d'or, prix du tournoi.

Ah! Que n'est-il encore parmi nous pour s'en réjouir et pour te serrer dans ses bras, notre cher et toujours regretté Joseph Dupont! A lui va notre reconnaissance pour avoir su découvrir dans l'étudiant que le hasard mit sur sa route le merveilleux tempérament lyrique qui devait propager dans les deux mondes l'art auquel lui-même s'était voué corps et âme. C'est sous ses auspices que, pour la première fois, tu pris contact avec le public. Loué soit-il d'avoir, presque malgré toi, coupé les ponts que tu venais de franchir !

Pour célébrer tes noces d'argent avec la scène, les directeurs de la Monnaie ont tenu à te faire acclamer dans ce rôle de Lohengrin qui illustra tes débuts et que tu animes, aujourd'hui comme jadis, d'une ferveur mystique. Mieux encore que par les ovations enthousiastes dont la salle du théâtre vient de retentir, tes amis, tes admirateurs veulent te dire leur reconnaissance, t'adresser leurs plus cordiales félicitations. Ils m'ont chargé de te remettre en leur nom, avec cet album commémoratif, la médaille qu'ils ont fait frapper par Godefroid Devreese à ton effigie.

Que ces présents évoquent pour toi, dans la suite des années, le souvenir d'une date heureuse : celle où les compagnons de ta jeunesse, dont l'amitié devança ta renommée, associèrent avec fierté leurs souhaits affectueux aux hommages publics qui te furent rendus. Les succès que remporte un artiste à l'étranger flattent son juste orgueil, mais il n'est pas de gloire plus belle et plus douce à son cœur que celle qui l'accueille, au milieu des siens, dans son pays.

OCTAVE MAUS

L'ENFANCE DE WAGNER

Sous ce titre, M. Th. Lindenlaub a publié dans le *Gil Blas* d'intéressantes observations que lui a suggérées la lecture de *Ma Vie*, les mémoires de Richard Wagner parus récemment. Nous en détachons ces fragments :

Parmi les impressions et souvenirs de grands hommes, les plus captivants et les plus précieux sont toujours ceux de leur enfance. Le récit que fait Wagner de son premier âge mérite d'être mis à côté des chapitres analogues de Gœthe dans *Vérité et fiction*. Mais entre les deux futurs génies, quelle différence essentielle : Gœthe, dès qu'il entre en contact avec le monde extérieur, met naturellement de l'ordre dans tout ce que perçoit et acquiert son infatigable curiosité; on sent que son cerveau d'enfant fonctionne avec ordre; il commence déjà le magnifique musée d'idées et d'images qui ira toujours en s'agrandissant, en s'achevant plus harmonieusement. Wagner enfant fait penser plutôt à Rousseau : ses impressions sont extrêmement vives, plus encore que lucides; elles se succèdent sans former un tout. La nature inquiète de l'enfant, la vie précaire d'une famille nombreuse, privée de très bonne heure de son chef, puis de son second père, tout concourait à donner au jeune Richard une vie et une âme instables, une éducation décousue. Mais d'abord il était né ainsi. Tel qu'il se dépeint, — et là sa véracité est parfaite — il nous montrait de riches aptitudes imaginatives en germes et surtout à l'état chaotique. Il ne pouvoir ni ne vouloir débrouiller ce qui lui vient du dehors; ses études à bâtons rompus, déjà contrariées par des pertes et

les déplacements des siens, dans ses lectures capricieuses et sans suite, on chercherait en vain quelque indice de cette future puissance de concentration qui l'aiderait à ordonner, à travers mille hasards, les grandes œuvres les plus volontaires de notre époque. Aucun enfant sublime ne s'est montré moins précoce et moins conscient que Wagner. Sans doute on le vit de bonne heure jouer au théâtre, habiller des marionnettes, dresser des scénarios informes ; vers quinze ans ses lectures favorites — Shakespeare, Gœthe, léger indice du grand goût et de hautes visées — lui font écrire un drame romantique à tous crins, *Leubald et Adélaïde* ; il en attend la gloire et lui sacrifie ses devoirs scolaires. Mais que de pareils départs pour la renommée ont rapidement abouti à une carrière obscure de petit employé! Le propre père de Wagner, passionné de littérature et de théâtre, était simple secrétaire à la direction de la police de Leipzig. Tel pouvait bien se dessiner le sort de son fils Richard, malgré les mystérieuses promesses de *Leubald et Adélaïde*. Dans ses plus audacieuses certitudes à cet âge, le jeune Wagner n'avait pas le moindre pressentiment qu'il était appelé à faire dans le théâtre la plus profonde révolution que l'on ait vue depuis les Grecs.

. . . . . .

Un trait de nature propre à Wagner, et qui distingue son imagination à la fois de celle de Gœthe et de celle de Rousseau, c'est la faculté d'être ému bien plus par des fictions que par des réalités, des événements, des êtres vivants. Ses souvenirs du premier âge ne le montrent que bien rarement frappé d'un spectacle extérieur, d'un paysage, d'un changement d'existence, d'une perte de famille. L'âme enfantine de Rousseau se mêle aux choses et aux êtres avec une intensité presque unique; il vibre de tous les sentiments de ceux avec lesquels les hasards de la vie le mettent en rapport. Tout lui est joie ou douleur. L'œil de Gœthe, merveilleusement clair, dès qu'il est ouvert sur les choses, n'en laisse échapper aucune ; il les voit avec la plus grande précision, sous les couleurs les plus justes. Wagner reste le plus souvent comme étranger à ce qui se passe près de lui. Les êtres ne son pour lui qu'à demi-existants; il ne s'intéresse à eux que dans la mesure où ils aident à ses imaginations et à ses songeries. Toutes les impressions du réel se déforment en arrivant à lui; il ne les retient que parce qu'il les a changées; il ne veut pas de leur sens raisonnable et vrai. En un mot — et c'est là le mystère insaisissable — Wagner est un possédé du fantastique.

. . . . . .

Une page de *Ma Vie* note d'une manière bien curieuse cette domination du fantastique sur Wagner enfant. Elle n'en donne pas l'explication; cela, c'est le tréfonds qui reste inaccessible à l'être lui-même; c'est le mystère. Wagner n'essaie pas d'en donner la clef; il constate seulement cette emprise absolue du fantastique et en général de tout ce qui est factice sur sa jeune âme :

« Ma famille ayant renoué des liens avec le théâtre, je m'y sentis de plus en plus attiré moi-même. Le *Freyschütz*, par son sujet fantastique, agit tout particulièrement sur mon imagination. La peur des revenants devint le facteur important dans le développement de ma vie affective. Dès ma plus tendre enfance, certains faits mystérieux et inexplicables exercèrent sur moi un empire exagéré. Je me souviens que quand je restais longtemps seul dans ma chambre, il me semblait que les objets, les meubles s'animaient, et j'étais alors saisi d'une telle terreur que je me mettais à pousser des cris perçants. Jusqu'à mon adolescence il ne se passait pas de nuit que je ne m'éveillasse en criant. Je ne me calmais pas avant qu'une voix humaine ne m'eût imposé silence...

« Ce qui m'attirait au théâtre, et j'entends par là aussi bien la scène, les coulisses, les loges que la salle de spectacle, c'était moins le besoin de distractions et d'amusement recherché du public de nos jours, que la délicieuse excitation provoquée par un milieu tout différent de celui où je me mouvais habituellement, un monde factice, attrayant et effrayant tout à la fois. Un décor, une simple coulisse représentant un buisson, un costume, même une seule partie caractéristique de celui-ci, faisaient pour moi partie intégrante de ce monde extraordinaire, et ces objets devenaient pour ainsi dire les leviers à l'aide desquels je m'élançais de la banale réalité dans cette charmante sphère fantastique qu'est le monde du théâtre. De sorte que tout ce qui avait rapport à une représentation scénique possédait pour moi un attrait mystérieux et enivrant...

« L'intensité de ces sensations qui jetaient en moi tour à tour la terreur ou l'attendrissement, était heureusement atténuée par l'influence sérieuse et bienfaisante de l'école et le commerce avec mes maîtres et mes camarades. Au collège aussi, je m'intéressais aux choses d'imagination... Comme la mythologie grecque fascinait mon imagination, j'eusse aimé être en état d'entendre ses héros s'exprimer dans leur propre langue.. Pourtant mon esprit demeurait rebelle aux études classiques proprement dites. Je n'étais attiré que par la mythologie, la légende et l'histoire. »

TH. LINDENLAUB

La Libre Esthétique et la Presse.

Comme de coutume, le Salon de la *Libre Esthétique* fut l'objet, cette année, d'un nombre très considérable d'articles et d'études. L'éloge et le blâme, l'enthousiasme et le dédain, la sympathie et l'hostilité s'y opposent avec une véhémence qui marque l'ardent intérêt que suscitent ces batailles périodiques. Nous publions ici la nomenclature des articles dont nous avons eu connaissance. Il y en a d'autres sans doute. Mais les exposants désireux de se renseigner trouveront dans cette énumération l'essentiel de ce qui fut dit de leurs œuvres.

LE SALON.

La Chronique (10, 13, 17 et 19 mars), *l'Étoile belge* (10 et 18 mars), *le Soir* (11 et 20 mars), *le Petit bleu* (14 mars), *le Peuple* (17 mars), *l'Indépendance belge* (18 mars et 14 avril), *le Patriote* (14 mars), le *National* (14 mars), *le XX^e Siècle* (12 et 27 mars), *le Journal de Bruxelles* (25 mars), *Paris-Journal* (10 mars), le *Gil Blas* (14 mars), *l'Aéro* (25 mars), *la Vie* (avril), *l'Éventail* (10 et 24 mars), *Pourquoi pas?* (14 mars), *la Plume* (14 mars), le *Cri de Bruxelles* (16 et 23 mars), *le Foyer intellectuel* (15 mars et 1^er avril), *l'Essor* (26 mars), *l'Art moderne* (10, 17, 24 et 31 mars), la *Revue de Belgique* (avril), *le Thyrse* (id.), *Durendal* (id.), *la Belgique artistique et littéraire* (id.), *l'Expansion belge* (id.), *la Vie intellectuelle* (id).

LES CONCERTS.

La Chronique (13, 20, 28 mars et 3 avril), *le Petit bleu* (24 mars et 16 avril), *l'Indépendance belge* (23 avril), *le XX^e siècle* (19 et 25 mars, 2 avril), *l'Éventail* (17, 24, 31 mars et 7 avril), le *Guide musical* (mêmes dates), la *Fédération artistique* (mêmes dates), l'*Art moderne* (mêmes dates), *la Plume* (3 avril).

A l'Exposition de la Miniature

M. Paul Lambotte, directeur à l'administration des Beaux-Arts, y fit lundi, devant un public trié sur le volet, une conférence sur « le Portrait en miniature ».

Le ton était celui qui convenait en un hôtel de noble compagnie parmi des bibelots délicats. En quelques touches peu appuyées, M. Lambotte créa une atmosphère autour du portrait et engagea à comprendre que ce Salon de la Miniature pouvait devenir ce que Barrès appelait « une station de psychothérapie ». Quelle œuvre d'art a autant de confidences à nous faire qu'un portrait non identifié ?

Et sans faire étalage d'une science doctorale que ses auditrices eussent redoutée, M. Lambotte opéra un rapide mais instructif classement des Ecoles de miniatures, en caractérisant leurs principaux représentants de Holbein à Isabey. Ces généralités paraissaient si aisées qu'on n'en sentait le prix qu'en se souvenant que cette matière attend encore son manuel. Elles nous conduisent jusque devant les vitrines qu'on peut désormais inspecter avec plus de méthode; elles nous mènent jusqu'au seuil des analyses et des recherches personnelles où l'on entre ainsi de plain-pied et M. Lambotte paraît suffisamment familiarisé avec le milieu pour nous autoriser à souhaiter qu'il y passe le premier.

F. N.

LES LIVRES

Émile Henriot : *L'Instant et le Souvenir*, roman (Paris, chez Calmann-Levy). — Les amours d'une adolescence. D'abord on se dit : Comme c'est léger. Puis, peu à peu, on voit naître et grandir ce besoin d'être véritablement aimé que rien ne peut combler, pour quoi rien n'est fait dans la vie. Cela donne à ce livre, parti pour être heureux, frivole et charmant, un poids soudain, une mélancolie qu'il ne faudrait pas considérer bien longtemps pour la trouver affreuse. L'épisode de l'amour de Georges et Clélia est d'une délicatesse de touche tout à fait ravissante et d'une observation douloureuse. Presque en même temps, M. Émile Henriot publiait une nouvelle plaquette de vers : *Vignettes romantiques et turqueries* (Clouzot, imprimeur), sonnets voluptueux et gentils. Mais j'avoue préférer de beaucoup son roman, où s'avoue si ingénûment la déception de la jeunesse devant l'amour.

Henry Gauthier-Villars : *Les musiciens célèbres* ; *Bizet* (Paris, chez Henry Laurens). — Ah ! ce n'est pas un panégyrique. Et c'est peut-être même la première fois qu'on fait de cette sorte une monographie d'homme célèbre. Mais on devrait suivre ce courageux exemple. M. Gauthier-Villars démontre, œuvre après œuvre, combien Bizet fut toujours timide, attaché aux vieilles formules jusqu'à imposer silence à ses dons. Il explique comment Bizet fut, en réalité, un réactionnaire. Il fait justice de son prétendu wagnérisme.

Chose appréciable, pas un instant le livre ne paraît un éreintement. Il reste une étude courtoise et juste, une mise au point sans passion, où l'ironie elle-même des descriptions musicales n'a rien de blessant. Plus je vais, plus je trouve que la qualité suprême de M. Gauthier-Villars est le tact.

Gaston Rageot : *La Renommée*, roman (Paris, Calman-Lévy). — Fatiguée d'attendre d'un mari trop volage une aumône d'amour qu'il ne donnera jamais, la femme du célèbre Lucien Mirar se donne à Antoine Bellême, qui n'est pas un artiste, lui, mais qui l'aime. En plein succès, Mirar meurt, et quelque temps après Laurence épouse Antoine. Et elle croit qu'elle va être tout à fait heureuse.

Malheureusement le fils qu'elle a d'Antoine n'est qu'un pauvre petit être farouche dont toutes les qualités sont cachées tandis que celui qu'elle a eu de Mirar, câlin, souple, adroit, séduisant, soutire en sa faveur toute la tendresse maternelle. D'où une souffrance très subtile qui grandit jusqu'au conflit, jusqu'à la séparation des deux époux.

Bien entendu, d'autres éléments entrent dans la désaffection de Thérèse, notamment (et ici le talent de M. Gaston Rageot est extrêmement délicat) ce regret, d'abord inavoué et très obscur, mais chaque jour grandissant, du compagnon célèbre qu'était son premier mari. Si pudique qu'elle soit, si amoureuse de la solitude, elle avait tout de même été touchée.

M. Gaston Rageot est un psychologue adroit, délié, subtil jusqu'au raffinement et les milieux parisiens où se déroule son action sont décrits avec beaucoup de brillant.

F. M.

Exposition universelle de Gand 1913

Le comité exécutif délivrera les abonnements à partir du 27 avril prochain. Un bureau permanent sera installé à cette fin à la Bourse de Commerce, place d'Armes Le prix de l'abonnement, valable pendant la durée de l'Exposition, est fixé à 20 francs. Les enfants au-dessous de 15 ans paieront 10 francs.

Pour les militaires de tous grades, en activité de service ou à la retraite, les fonctionnaires et employés de l'Etat, de toutes les provinces et de toutes les communes, les membres du personnel enseignant tant de l'Etat que des communes, ainsi que des écoles libres adoptées ou subsidiées par l'Etat, les provinces et les communes, leurs femmes et leurs enfants non mariés habitant chez eux, le prix est fixé à 10 francs par personne. Les personnes appelées à bénéficier de la réduction présenteront à l'appui de leur demande des pièces justificatives légalisées.

Des cartes d'abonnement pour ouvrirrs. au prix de 5 francs, seront délivrées à partir du 15 avril 1913 et donneront droit à l'entrée à l'Exposition. le dimanche, le lundi de la Pentecôte, les deux jours des fêtes communales et le 15 août, ce moyennant production d'un livret d'ouvrier et d'une attestation du patron.

CHRONIQUE THÉATRALE

A Damme en Flandre, pièce en trois actes, en vers, de M. Paul Spaak (Théâtre du Parc). — **David Copperfield**, par M. Max Maurey d'après Ch. Dickens (Théâtre des Galeries). — **A l'Olympia**.

Certains critiques ne se sont guère montrés aimables pour la belle pièce de M. Spaak que le théâtre du Parc joue en ce moment et qui a obtenu cependant un plein succès. Pourquoi? On se le demande en vain. On a trouvé que l'œuvre était compliquée, d'un symbolisme à la fois simpliste et nuageux. On a dit que les vers en étaient lâchés, mal rimés, prosaïques. Je ne suis pas du tout, mais pas du tout de cet avis. Il me semble au contraire que *A Damme en Flandre* est supérieur à *Kaatje* par l'importance et l'intérêt du conflit, par le souffle de patriotisme ardent qui l'anime, par le charme des rapprochements, dans lesquels M. Spaak excelle, entre les choses d'autrefois et celles d'aujourd'hui. Le public n'a pas eu pour la pièce des yeux de critique : il s'est laissé aller tout simplement à son plaisir et il a fêté de tout cœur l'auteur et les interprètes d'un des meilleurs ouvrages qu'ait produits la littérature dramatique dans notre pays. J'ai la conviction absolue que c'est le public, ici, qui a raison.

A Damme en Flandre, à l'époque de la splendeur de ce beau port, Maître Corneille incarne superbement l'âpre volonté, l'ardeur de conquête et de gain des grands marchands flamands. Près de lui, un jeune clerc, Pierre, venu d'Anvers pour s'initier au commerce, timide et calme, écoute, regarde, attend son heure. Dans la maison, une vieille servante, Mère Flandre, et une jeune fille, Gertrude, que maître Corneille a recueillie, orpheline, et élevée à son foyer. Pierre aime Gertrude et en est aimé. Mais au moment où ils viennent d'échanger l'aveu, maître Corneille annonce à Gertrude qu'il l'épouse et la jeune fille, habituée à obéir au maître, n'ose pas lui avouer qu'elle aime ailleurs : elle deviendra sa femme.

Pierre, l'âme ulcérée, a disparu. On le retrouvera au deuxième acte. A son tour, il est devenu un gros courtier d'Anvers, tandis que maître Corneille a vu décroître sa fortune en même temps

que s'ensablait peu à peu le port de Damme. Il lutte encore, cependant, et s'efforce de retenir la mer qui s'en va. Pour cela, il lui faut de l'argent. Anvers lui en prêtera, à condition que Bruges renonce au droit d'Étape. La libre concurrence remplacera le régime des privilèges. Bruges et Damme s'y refusent. Maître Corneille, dans ce débat, représente la tradition localiste, l'amour du clocher poussé jusqu'au fanatisme aveugle. Pierre, au contraire, exprime les idées nouvelles, celles que n'arrête aucun préjugé et qui se prêtent à toutes les circonstances. L'Anvers futur déjà parle par sa bouche à Bruges-la-morte dont maître Corneille, têtu et violent, dit l'attachement aux antiques coutumes et l'indéfectible foi en un idéal périmé.

Et Gertrude? Quelle est son attitude en cette dispute? Pour qui prend-elle parti? Jamais elle n'a aimé d'amour maître Corneille, dont elle est l'épouse depuis plus de dix ans. Seules la reconnaissance et l'humilité la retiennent auprès de lui. Aussi Pierre a-t-il tôt fait de la reconquérir, de la prendre. Et, au dernier acte, alors que la mer a fui jusqu'à Cadzand, que Damme et Bruges sont ruinées définitivement, que maître Corneille, misérable et vieux, n'a plus que l'amour de Gertrude en quoi se réfugier, Pierre, férocement, avec l'admirable et terrible égoïsme de la jeunesse et de l'amour, enlève la jeune femme et l'entraîne vers Anvers, vers la vie, vers la joie et la fécondité! Le vieillard demeure seul avec la vieille servante fidèle et murmure, désespéré :

Nous n'allons pas mourir, n'est-ce pas, Mère Flandre!

Ce symbolisme vous paraît-il obscur ou compliqué? Ce serait, en ce cas, que j'aurais bien mal raconté la pièce car à la scène tout cela semble aisé, naturel, et néanmoins profond et suggestif à souhait. Quant au vers de M. Spaak, il n'a évidemment rien du vers impeccable d'un Hérédia ou d'un Albert Giraud : mais c'est un vers de théâtre fait pour être entendu et non lu, et, pour ma part, je l'ai trouvé très suffisant. J'ajouterai qu'aux bons endroits il se détache avec vigueur, d'un élan magnifique, et prend s'il le veut son vol en plein ciel.

J'aime moins le *Louez Dieu*, la petite pièce du même auteur qui servait de lever de rideau. Le cas véritablement exceptionnel d'une châtelaine qui se donne à un passant en cagoule dont elle ignore le nom, mais en qui elle croit reconnaître son mari, est d'une étrangeté excessive. Cet acte appartient à la même veine que *La Madone* : ce n'est pas la meilleure de Paul Spaak.

Mais quelle admirable interprétation! Jamais, peut-être, pièces ne furent mieux jouées à Bruxelles. M. Krauss a rempli le rôle de maître Corneille en très grand artiste. Il en a rendu les moindres nuances avec un incomparable éclat. A côté de lui, dont le triomphe fut complet, Mme Marthe Mellot se montra, elle aussi, une comédienne merveilleuse, à la voix prenante et nostalgique, au geste souple et doux, aux yeux splendides dont le regard est plus éloquent qu'une caresse. Grand succès également pour M. Marey, à la diction parfaite, dans les rôles de Pierre et du « Louez Dieu », le pèlerin en cagoule, et pour M. Gournac, dans un rôle épisodique de vieux marin. Mme Angèle Renard est excellente en Mère Flandre. Il faut féliciter M. Reding de son vaillant effort. Acteurs, décors, costumes sont dignes de la beauté des œuvres. Et voilà, avec *les Liens*, cette année, sur la scène du Parc, un double et pur triomphe pour le Théâtre belge.

***

La question des adaptations dramatiques a été fort à la mode en ces derniers temps. On a même ouvert à ce propos, dans *Gil Blas*, une enquête très intéressante. La plupart des écrivains consultés ont répondu qu'ils trouvaient les adaptations parfaitement légitimes et, de plus, fort utiles le plus souvent aux chefs-d'œuvres ainsi mis... en pièce. Ne ramènent-elles pas l'attention distraite du public à des livres consacrés, mais qu'on ne lit plus? C'est un point de vue. Il en est d'autres d'où la question pourrait paraître moins simple. C'est ainsi qu'à la seconde représentation des *Frères Karamazov* au théâtre du Parc, quelqu'un, qui n'avait pas lu le roman de Dostoïevsky, m'avouait ne rien comprendre à la pièce. Je crois qu'une adaptation, quelle qu'elle soit, est toujours plus ou moins une synthèse, un résumé, avec des sous-entendus, des allusions qui n'échappent pas à qui a lu l'œuvre originale, mais qui — et pour cause! — déconcertent et déçoivent celui qui ne l'a pas lue. Il en est ainsi de *David Copperfield*, la pièce que M. Max Maurey a tirée du célèbre roman de Dickens. Ceux qui ont pratiqué le grand écrivain anglais savent que *David Copperfield* est une espèce d'autobiographie. Toute la lumière de l'œuvre est projetée sur la figure de l'enfant qui est le petit Charles Dickens lui-même. Les autres personnages n'existent qu'en fonction du pauvre gosse torturé. Au contraire, dans la pièce de M. Max Maurey, la figure de David n'intéresse pas en tant qu'étude psychologique, et la curiosité, l'intérêt, l'amusement, la colère du public vont aux comparses, au couple Micawber, si pittoresque, si sympathique, au sinistre et sournois Urian Heep, au froid et cruel Murdstone, à Miss Trotwood, type de bourrue bienfaisante, au vieux Dick, vieillard enfant, craintif et nerveux comme une chèvre sauvage. Si excellente que soit en elle-même la pièce de M. Max Maurey, je ne pense pas qu'on puisse y trouver l'esprit du roman de Dickens.

Constatons néanmoins que le *David Copperfield* de M. Maurey plaît beaucoup au public. C'est une pièce aimable et chaste où l'on pleure et où l'on rit avec un égal agrément. La troupe des Galeries s'y est fait applaudir... ou huer : mais les huées valent ici les applaudissements : elles s'adressaient à M. Frémont qui jouait avec naturel le rôle du sinistre Heep. La petite Yoyo Maurel était très bonne dans le rôle du malheureux David Et le reste de l'interprétation ne déparaît pas un ensemble excellent.

***

A l'Olympia a commencé cette semaine une saison d'été dont M. Jean Nelen a assumé les soins. Le premier spectacle nous offrait *La Sauterelle*, sketch en un acte de Grenet-d'Ancourt; *Rêve d'amour*, poème et visions, chanté et mimé par Mlle Lina Muratti, sculpturalement belle; *Amour et Photo*, fantaisie bruxelloise de M. Paul Murio. Le public a paru prendre grand plaisir à ces choses sans importance, qui ne se proposent d'autre but que de distraire un instant, de faire rire, et qui y réussissent.

GEORGES RENCY

CONCOURS

La ville de Malines met au concours la composition d'une affiche artistique annonçant les fêtes jubilaires de Notre-Dame d'Hanswyk. Deux primes, l'une de 300 francs et l'autre de 150, seront attribuées aux deux meilleurs projets, qui demeureront la propriété de la Ville. Dimensions approximatives : hauteur, 2 m. 20; largeur, 1 m. 45; un espace d'un mètre carré devra rester libre pour l'impression du programme. Les procédés techniques sont laissés au choix des concurrents.

Les projets devront porter une devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée renfermant les nom, prénoms et adresse du dessinateur. Une seconde enveloppe, portant la même devise, devra contenir la soumission d'un éditeur s'engageant à fournir endéans les trois mois de la commande : 1° mille exemplaires, au prix maximum de 1,000 francs; 2° deux mille exemplaires d'un format réduit, au prix maximum de 1,000 francs. Ce dernier format mesurera 1 m. 10 de haut sur 1 m. 72 de large. Les concurrents qui négligeraient de joindre la soumission perdront tous leurs droits au concours.

La Ville aura la faculté de faire exécuter pour les affiches en réduction le projet qui aura obtenu le deuxième prix.

Les projets, en grandeur d'exécution, devront être envoyés au plus tard à l'hôtel de ville de Malines le 1er juillet 1912. La Ville se réserve le droit d'exposer publiquement tous les projets qui lui seraient parvenus.

L'auteur du projet couronné sera chargé de surveiller l'exécution de son œuvre; il n'aura droit de ce chef à aucune rétribution indépendamment de la prime lui attribuée.

Pour tous autres renseignements s'adresser à M. C. Willocx, secrétariat, Hôtel de Ville, Malines.

NÉCROLOGIE

Fernand Thesmar.

Nous apprenons à regret la mort de l'artiste émailleur Fernand Thesmar, dont on a admiré aux Salons de la *Libre Esthétique* les œuvres très délicates : émaux translucides cloisonnés d'or, pâtes tendres de Sèvres, grès, bijoux, etc., d'une exécution parfaite.

Thesmar disparaît à soixante-neuf ans. Il était sociétaire de la Société nationale des Beaux-Arts et chevalier de la Légion d'honneur. Il est représenté au Musée du Luxembourg, aux Musées des Arts décoratifs et de la Manufacture de Sèvres, aux Musées de Limoges, de Vienne, de Saint-Pétersbourg, de Tokio, etc.

Maurice Bonvoisin.

Le pseudonyme Mars a popularisé les dessins et illustrations de Maurice Bonvoisin, un artiste belge qui émigra de bonne heure à Paris et y conquit la renommée. Il était né à Verviers en 1849. Collaborateur habituel du *Charivari* et du *Journal amusant*, il orna de ses croquis humoristiques nombre de journaux et de livres et publia d'amusants albums pour lesquels la vie des plages, du théâtre, des courses, etc., lui fournissait d'inépuisables sujets.

Maurice Bonvoisin est mort accidentellement à Monte-Carlo où il était en villégiature avec les siens.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Notre Dame du matin*, par PIERRE NOTHOMB. Paris, Bibliothèque de *l'Occident*. — *La Pluie au Printemps*, par ALBERT-JEAN, préface par AD. VAN BEVER. Paris, Georges Grès. — *Le Poème effréné : la Marche à l'Etoile*, par ALBERT LONDRES. Paris, Sansot. — *Les Aspects divins*, par EDMOND ROCHER. Paris, collection « Orphée », Eugène Figuière. — *Les Princesses de mon songe*, par NICOLAS BAUDUIN. Paris, édition des « Rubriques nouvelles ». — *La Révolte*, par ADRIENNE DE LAUTREC. Paris, Fasquelle. — *Dans le silence des rêves*, par PAUL GRANOTIER. Paris, Jouve. — *Heures antiques*, par CHARLES CONRARDY. Bruxelles, Société belge d'éditions. — *Le Cœur qui souffre*, par ACHILLE MISSON. Bruxelles, éditions de *la Belgique artistique et littéraire*. — *Le Sang des aubes*, par PAUL PRIST. Paris et Bruxelles, éd. de l'*Association des Écrivains belges*.

ROMAN. — *Anthologie des Écrivains belges de langue française : Eugène Demolder*. Paris et Bruxelles, édition de *l'Association des Ecrivains belges*. — *Etreintes*, par FERNAND NAVAUX. Bruxelles, Oscar Lamberty. — *Dans l'ombre du cœur*, par JOSEPH BRYDON. Paris, Eugène Figuière. — *Le Règne intérieur*, par HENRY BATAILLE ; introduction par DENYS AMIEL. Collection des « Glanes françaises ». Paris, Sansot. — *Ames de Breton*, par YANN KARMOR. Paris, Sansot. — *Une fille de rien*, par JULES LEROUX. Paris, Eugène Figuière. — *La Route de l'Est*, par ALEXIS CALLIÈS. Paris, idem.

CRITIQUE. — *Camille Pissarro*, par J.-C. HOLL. Paris, collection des « Portraits d'hier ». — *L'Art de notre temps : Daumier*, 48 planches hors texte. Introduction et notes par LÉON ROSENTHAL. Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts. — *La Médaille en Belgique* en 1911, par VICTOR TOURNEUR. Bruxelles, imp. Goemaere — *Exécution secrète d'un peintre par ses confrères*, par ANDRÉ ROUVEYRE. Paris, *Mercure de France*. — *Antoine Van Dyck et les portraitistes de l'époque d'Albert et d'Isabelle*, par CH.-LÉON CARDON. Nombreuses illustrations hors texte. Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

THÉATRE. — *Le Pain*, tragédie populaire en 4 actes et 5 tableaux, par HENRI GHÉON. Tirage limité à 15 exemplaires sur Japon impérial et 15 exemplaires sur Vergé d'Arches. Paris, éd. de la *Nouvelle Revue française*.

MUSIQUE. — *Dors, mon enfant!* (VÉDAY), chant et piano, par A. VAN DOOREN. Bruxelles, Breitkopf et Härtel. — *Madame la Marquise* (A. DE MUSSET), chant et piano, par A. VAN DOOREN. Bruxelles, id. — *Nous avons fui la ville impie* (R. LYR), chant et piano, par M. BRUSSELMANS. Bruxelles, Breitkopf et Härtel. — *Goede Nacht* (J. M. BRANS, adaptation de R. LYR), chant et piano, par M. BRUSSELMANS. Bruxelles, id. — *Mon seuil est accueillant...* (R. LYR), chant et piano, par LUCIEN MAWET. Bruxelles, Id. — *Six mélodies* (poèmes de MAETERLINCK, BAUDELAIRE, DESBORDES-VALMORE, H. VACARESCO), par GASTON KNOSP. Bruxelles. Schott frères.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, septième Concert Ysaye sous la direction de M. François Rasse avec le concours de MM. Eugène Ysaye et Pablo Casals. Au programme : œuvres de Haendel, Haydn, Brahms, Saint-Saëns, Debussy.

Le récital de violon que devait donner mardi prochain à la Grande Harmonie Mlle Léa Epstein est remis au mois de novembre en raison d'une indisposition de l'artiste.

Jeudi 25, à 8 h. 1/2, salle Ravenstein, concert de M. Tirabassi.

Samedi 27, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle (13 rue Ernest-Allard) concert donné par M. Defauw, violoniste, avec le concours de Mlle Marguerite Rollet et de M. Emile Bosquet. Au programme : Beethoven, C. Franck, Debussy.

Vendredi 10 mai, à 3 heures, Salle Patria, audition de la *Missa solemnis* de Beethoven sous la direction de M. Albert Zimmer et avec le concours de Mme A. Nordewier et P. de Haan, MM. G. Baldzun et A. Stephani. Orchestre et chœurs de la *Société J.-S. Bach*.

Samedi 11, à 3 heures, même salle, audition de la Messe en *si* mineur de J.-S. Bach sous la même direction et avec les mêmes interprètes.

Dimanche 12, à 3 heures, même salle, deuxième audition de la *Missa solemnis* de Beethoven.

A Gand, on organise pour samedi prochain, au Grand Théâtre, un festival d'œuvres de M. Robert Herberigs, qui remporta le Prix de Rome en 1909. Mme Félia Litvinne a bien voulu promettre son concours à cette solennité musicale.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — Exposition de la *Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes*.

CERCLE ARTISTIQUE. — « Quelques peintres de la Figure. » (Clôture le 8 mai.)

GALERIE GEORGES GIROUX. — Exposition d'aquarelles de Rodin, de tableaux, pastels et dessins de K.-X. Roussel. (Clôture le 28 avril.)

STUDIO. — Exposition Georges Gaudy. (Clôture le 23 avril.)

On annonce pour le mois de mai une importante exposition des œuvres du peintre portraitiste S. Detilleux.

M. Hottat vient de faire don à l'État, par le Musée de Bruxelles, du tableau de M. Emile Claus *les Astères* exposé au dernier Salon de la *Libre Esthétique*. C'est le même donateur qui offrit précédemment au Musée *le Mort*, de M. Eugène Laermans.

Le jury de placement du Salon des Beaux-Arts de Liége est composé de MM. Oleffe, Trémerie, Looymans et Rassenfosse.

L'ouverture de l'exposition, à laquelle présidera le ministre des Sciences et de Arts, est fixée au samedi 4 mai, à 2 h.

C'est mardi prochain, à 7 heures, que s'ouvrira au théâtre de la Monnaie le festival Richard Wagner par une représentation de *Tristan et Isolde* donnée avec le concours de MM. Knote (Tristan), Tillmann-Liszewsky (Kurwenal), P. Bender (Marke) et de Mmes Fassbender-Mottl (Isolde) et Metzger (Brangaene). L'orchestre sera dirigé par M. Otto Lohse.

A l'occasion du Prix Nobel décerné à M. Maurice Maeterlinck, une représentation de gala à laquelle assisteront le Roi et la Reine sera donnée le 8 mai au théâtre de la Monnaie en l'honneur de l'illustre écrivain. Le spectacle se composera de *Pelléas et Mélisande*, qui sera joué avec la musique de scène et d'entr'actes composée par M. Gabriel Fauré. Mme Georgette Leblanc interprétera le rôle de Mélisande. Les autres rôles seront tenus par une troupe formée d'artistes des théâtres de Paris.

Dans un entr'acte, Mme Bartet, de la Comédie-Française, lira un fragment de *la Vie des Abeilles* et récitera des vers.

La ville de Bruxelles s'associera à cette manifestation, qui rencontre d'unanimes sympathies.

Nommé, lorsqu'il quitta Cologne, premier chef d'orchestre à l'Opéra de Leipzig, M. Otto Lohse ira prendre possession de son poste au début de la prochaine saison. On sait que les fonctions qu'il accepta au théâtre de la Monnaie ne pouvaient, en raison du traité qu'il avait signé avec M. Martersteig, directeur des théâtres de Leipzig, dépasser la durée d'une saison. M. Lohse, qui a conquis d'unanimes sympathies à Bruxelles, a pu néanmoins s'entendre avec son directeur pour revenir, l'an prochain, à quatre reprises au théâtre de la Monnaie. M. Lohse dirigera l'orchestre de la Monnaie pendant la deuxième quinzaine d'octobre, de décembre, de février et d'avril.

Le 11 mai, il y aura au théâtre de la Monnaie une représentation de gala consacrée à la centième représentation du *Cloître* de M. Emile Verhaeren. L'œuvre sera interprétée par M. Carlo Litten et sa compagnie. Le Roi et la Reine assisteront à cette représentation.

Il est à peu près décidé que le programme des Concerts populaires se composera, l'an prochain, d'un festival Mozart dirigé par M. Otto Lohse, et d'un festival Richard Strauss que viendra diriger personnellement l'auteur d'*Elektra*.

Mme Lucie Delarue-Mardrus fera mercredi prochain au théâtre du Parc une conférence sur les *Femmes d'Orient*. Cette conférence sera illustrée de poèmes extraits des *Mille nuits et une nuit*, du docteur Mardrus, dits par Mme Lucie Delarue-Mardrus, et de poèmes de la conférencière lus par des artistes du Parc.

On inaugurera à Spa, le 16 août prochain, un monument à la mémoire de Meyerbeer, qui fit, on le sait, de nombreux séjours parmi les « bobelins ». L'Œuvre du sculpteur Ch. Gir, ce monument est offert à la ville de Spa par le baron de Crawhez, son bourgmestre.

Signalons une entreprise nouvelle destinée à la diffusion des lettres et qu'il importe d'encourager. La collection *Junior*, éditée par la Librairie moderne, publie en volumes à 95 centimes les meilleurs romans nationaux. Ont paru déjà : *Sur des Ruines*, par M. Georges Rens, avec une préface de M. Edmond Picard, et *les Hors-le-Vent*, de notre collaborateur M. Frans Hellens, avec une préface de M. Georges Eekhoud. Sous presse : *Petit Will*, par M. Pierre Broodcoorens, avec une préface de M. Camille Lemonnier.

Félicitons la Librairie moderne de cette audacieuse et louable initiative.

De Paris :

Le programme de la « Grande Saison » organisée par M. Gabriel Astruc sera particulièrement important cette année.

Il se composera tout d'abord de trois grands concerts donnés au Trocadéro sous la direction de M. Weingartner les 26, 28 et 30 avril à 8 h. 3/4, et au cours desquels seront exécutés successivement le *Requiem* de Berlioz, le *Messie* de Haendel et la Messe en *ré* de Beethoven, interprétés par l'orchestre et les chœurs des Concerts Colonne, ainsi que par les chœurs de la ville de Leeds (250 voix). En outre, il y aura au Châtelet, les 3 et 5 mai, à la même heure, deux festivals Beethoven sous la même direction.

Viendront ensuite, du 1er au 10 mai, six représentations de la tragédie de M. Emile Verhaeren *Hélène de Sparte*, encore inédite en français, et dont le principal rôle sera interprété par Mme Ida Rubinstein. La musique de scène et d'entr'actes est de M. Déodat de Séverac.

A partir du 9 mai, la troupe de Monte-Carlo, composée de MM. Caruso, Chaliapine, J. Ruffo, Smirnoff, Mmes Agostinelli, Mélis, de Hidalgo, etc., donnera à l'Opéra, avec les chœurs, les chefs d'orchestre, les décors et les costumes du théâtre princier de Monte-Carlo, huit représentations dont le programme comprendra : *Mefistofele* (Boïto), *la Fille du Far-Est* (Puccini), *Rigoletto* (Verdi) et *le Barbier de Séville* (Rossini).

Du 12 mai au 10 juin se succéderont au Châtelet seize représentations du Ballet Russe suivies, du 11 au 20, de cinq représentations de la *Salomé* d'Oscar Wilde jouée par Mme Ida Rubinstein et, du 21 au 30, de cinq représentations d'œuvres de Shakespeare interprétées par Sir Beerboom-Tree et la compagnie du His Majesty's theater.

Enfin, M. Weingartner dirigera en juin, à l'Opéra des représentations cycliques de l'*Anneau du Nibelung*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie, Éditeurs

BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

TRÉSOR DE L'ART BELGE

AU VIIe SIÈCLE

Mémorial de l'Exposition d'Art ancien à Bruxelles en 1910.

Publié sous la direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le Baron Descamps, le Baron Kervyn de Lettenhove, Fierens-Gevaert, Ch.-Léon Cardon, P. Buschmann, le Dr G. Glück, le Dr G. de Terey, Paul Lambotte, H. Rousseau, Paul Vitry, E. W. Moes, Jules Guiffrey, R. Van Bastelaer, Cyr. Van Overbergh, De Ridder, le général Comte de t'Serclaes, Cuvelier, Joseph Destrée, L. Gilmont, l'Abbé F. Crooy et A. Roersch.

L'ouvrage paraît en 10 fascicules et formera deux beaux et forts volumes in-4°, de 400 à 500 pages de texte et d'environ 180 planches hors texte, en héliogravure et en héliotypie, le tout imprimé sur papier de Hollande à la cuve.

Tirage limité à 500 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET : 200 FR.

Il sera tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, numérotés et nominatifs. Prix : 400 fr.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC

ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** " "

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : **20** *francs ; Étranger :* **25** *francs.*
Le numéro : France, **1** *fr.* **75** ; *Étranger,* **2** *fr.* **25.**

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Étude du notaire CANTONI, rue d'Arlon, 96, à Bruxelles.

Par suite de décès et pour sortir d'indivision

VENTE PUBLIQUE

le **mercredi 24** et le **jeudi 25 avril 1912**, à 2 heures précises, en la Galerie Le Roy, rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles, de la **belle Collection d'art** de **Madame veuve Cardon,** comprenant :

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Œuvres importantes de Corot, Courbet, De Braeckeleer, Decamps, De Groux, Delacroix, Dewinne, Diaz, Dupré, Dubois, Koekkoek, Leys, Madou, Rousseau, Roybet, Alfred Stevens, Joseph Stevens, Troyon, Verhas, Verwée, Willems, Lagrenée, Macs, Ravestein, etc., etc.

Dessins, aquarelles, objets d'art anciens.

Faïences, Porcelaines de Chine, du Japon, de Saxe et d'autres.

Meubles anciens.

EXPOSITIONS : Particulière, lundi 22 avril ; Publique, mardi, 23 avril, chaque fois de 10 à 4 heures.

Catalogues en l'étude du notaire Cantoni et chez les experts Leroy et Fiévez.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue Buanderie 12-14.

Bruxelles — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 17. 28 AVRIL 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Deux livres d'Henri de Régnier : *L'Amphisbène; Pour les Mois d'hiver* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Exposition de la Miniature (FRANZ HELLENS). — Réflexions sur le Portrait (PAUL LAMBOTTE). — Le Festival Wagner : *Tristan et Isolde* (OCTAVE MAUS). — Expositions : *A. Rodin et K.-H. Roussel; Quelques peintres de la figure* (F. H.). — Marie Brema. — Notes de musique : *le Concert Ysaye* (CH. V.). *A l'Académie de Musique.* — A l'Association des Ecrivains Belges. — Memento musical. — Petite Chronique.

Deux livres d'Henri de Régnier.

L'Amphisbène. — Pour les Mois d'hiver.

Il semble que chaque écrivain, même lorsque sa profession de romancier l'oblige pour ainsi dire à se pencher sur toutes les formes de l'humanité et à en connaître tous les types, suive dans la vie, de préférence, un certain personnage, une sorte de *double*. Ainsi, rien n'est plus frappant que de voir, dans les pièces de M. Tristan Bernard, réapparaître sans cesse, jeune homme encore ou personnage mûr, l'adolescent des *Mémoires d'un jeune homme rangé*, le héros d'*Un mari pacifique*. C'est lui le camelot sentimental de *Daisy*, le fiancé charmant du *Danseur inconnu*. Et c'est toujours, sous les masques du crime, de l'aventure, du vol et de l'amour, ce même être falot et irrésolu, sceptique et tendre, amoral et gentil, l'éternel *Triplepatte*.

On retrouve également dans l'œuvre de M. Henri de Régnier, depuis *la Double maîtresse* jusqu'à *la Flambée*, en passant par *les Vacances d'un jeune homme sage* et même *les Scrupules de Scagnarelle*, un même type d'homme, après tout (et le rapprochement est singulier pas si dissemblable de celui cher à M. Tristan Bernard, un type d'homme faible, irrésolu et tendre : plus généreux et plus noble seulement, impliqué dans des aventures moins équivoques.

L'Amphisbène (1) reprend une fois de plus ce personnage qui, cette fois, amoureux d'une femme sans le lui dire, se contente longtemps d'une simple amitié alors que la femme elle-même serait toute prête à ce qu'on exigeât davantage. Même les rapprochements favorables d'un voyage en yacht ne vainquent pas la timidité de l'amoureux et il faut que la femme, enfin, parce qu'elle est jalouse d'une amie, brusque tout et prenne la grande résolution de se proposer elle même.

Pour moi, dans un roman je ne fais jamais attention à sa fable, à sa construction. Il est sous-entendu que ce doit être bien fait. Et puis cela n'intéresse profondément ni le lecteur, ni surtout l'auteur Quant à la critique qui consiste à résumer l'argument d'un livre, je l'estime vraiment par trop facile et peu significative. Ce qui me passionne dans un roman, c'est ce qu'il comporte de révélations, d'aveux.

Ainsi, ce que j'ai trouvé de plus attachant dans *l'Amphisbène*, c'est la façon pour ainsi dire paternelle avec laquelle M. Henri de Régnier traite cette fois son héros de la faiblesse. Il le rendait souvent un peu ridicule malgré ses qualités, trop impropre à la vie; sa noblesse d'âme paraissait une chose du passé, une sorte de bibelot moral. Et le romancier, froidement, semblait lui-même contre son héros prendre le parti de la force. C'était un jeu un peu cruel et qui atteignait dans *les*

(1) HENRI DE RÉGNIER : *L'Amphisbène*, roman moderne. Paris, *Mercure de France*.

Scrupules de Scagnarelle, tout bonnement, jusqu'à la férocité.

Mais aujourd'hui M. de Régnier a été pris comme d'un remords. Et il a résolu de donner un peu de bonheur à son Benjamin. Au lieu de lui faire encore rencontrer une coquette, une joueuse, il le confronte à une âme féminine aussi généreuse que lui et qui, du premier coup, le comprend. Bien mieux, *il lui plaît*. C'est peut-être la première fois que cela se passe ainsi. Jusqu'alors, les héroïnes de M. de Régnier ou bien s'amusaient avec ironie du cœur de leurs galants ou bien (et c'était ce qu'elles pouvaient faire de plus indulgent) reconnaissaient combien ces hommes étaient dignes de la tendresse d'une femme, d'une autre femme, mais sans jamais ressentir à leur égard une réciprocité de sentiment. Et toujours elles allaient, avec plus ou moins de remords, se donner à un autre. Mais cette fois, Laure de Lérins sent que Julien Delbrag lui plaît, au premier moment. Elle le veut. Lorsqu'elle craint que son amie Madeleine ne devienne sa maitresse, elle tremble. Les longues hésitations, les timidités de Julien la déçoivent peut-être un peu, mais elles lui plaisent beaucoup. Elle lui tient compte de toutes ces délicatesses. Bref, puisqu'elle l'aime, elle trouve bien tout ce qu'il fait.

De ce fait, il plane sur le livre quelque chose de détendu, d'apaisé, de plus humain, de bon. On sait, malgré les atermoiements infinis qu'il prend, que Julien finira par être heureux et toutes les moqueries de son ami viveur ne nous émeuvent plus.

J'ajoute que ce dénouement me semble moral. La coïncidence qui faisait toujours tomber ces amants réservés sur des femmes insensibles avait quelque chose de gratuitement fatal. Julien Delbray s'évade, virilement, du cercle magnétique. Il est la revanche des âmes délicates bafouées par *la Double Maîtresse* et *le Passé vivant*.

Presque en même temps que *l'Amphisbène* paraissait de M. de Régnier un autre livre, tout différent celui-là, mais peut-être encore à lire plus agréable : *Pour les Mois d'hiver* (2). Ce sont, tout bonnement, des sensations de voyage, et de voyage dans des pays ensoleillés, dont il est doux de se souvenir dans la saison pluvieuse et froide, pour se consoler. D'où le titre.

Peu de gens font moins de bruit que M. de Régnier avec leurs déplacements. Mais peu de gens savent aussi bien voyager, si j'en juge par les sensations qu'il en rapporte. Esprit orné, raison sage, mémoire érudite, il sait le passé de toutes les choses qu'il contemple, mais cela ne sert qu'à davantage exalter l'émotion qu'elles lui causent, dans leur état présent. Et cela ne l'empêche pas, mais pas du tout de les voir, avec une netteté saisissante, telles qu'elles sont.

De tous les livres que M. Henri de Régnier a signés, *Pour les Mois d'hiver* est peut-être un de ceux que j'aime le mieux. Il a un charme, ce recueil, un charme bien à lui, extrêmement subtil et que je voudrais bien n'avoir pas à définir. Il vous prend dès les premières pages et vous accompagne jusqu'à la dernière, un peu comme si, au lieu de lire des caractères imprimés, on feuilletait un manuscrit récemment découvert.

D'où peut venir cette impression?

M. de Régnier a une manière à lui de dire *je* qui n'est pas celle de tout le monde. Le moi est haïssable parce qu'impertinent ou banal. Nous méprisons celui qui dit *moi* lorsqu'il pense comme tout le monde, nous sommes révoltés du ton avec lequel un homme qui ne pense pas tout à fait comme la foule a l'imprudence de dire *moi*. Bref, il est rare que celui qui s'exprime à la première personne ne nous choque pas. Or M. Henri de Régnier ne peut nous choquer. Aucune modestie ne nous serait plus agréable que sa courtoisie et cependant, malgré la simplicité de son expression, jamais rien d'ordinaire ne lui échappe. Toutes ses distances sont gardées, toutes ses réserves morales faites, mais son tact est si parfait que nous ne les sentons jamais.

Lorsqu'il se met en scène, c'est uniquement, semble-t-il, parce qu'enfin il faut animer le décor qu'il a posé. D'autres diraient : *on*, en s'effaçant beaucoup moins. Jamais chez lui l'ombre même de cette complaisance que le plus sot voyageur manifeste à l'égard de soi-même, comme si le lieu où il porte ses pas n'avait jamais été découvert. M. de Régnier, lui, ne découvre rien. Pourtant, il a hanté des lieux que les snobs ne semblent guère avoir déjà envahis. Le mont Athos et Famagouste, entre autres, ne sont pas encore célèbres chez les tributaires de l'agence Cook. Eh bien ! même lorsqu'il nous parle de ces terres quasi vierges, il semble nous dire : « Vous connaissez, n'est-ce-pas ? » Et il ne présente point. Simplement, il se livre à quelques commentaires. Au fond, c'est un poète qui promène sa rêverie à travers le monde, et sa mélancolie dans le vaste royaume du passé.

C'est un poète. De là ce je ne sais quoi de haut et de pur qui s'ajoute à sa distinction d'homme de bonne compagnie. De là ce charme unique, très doux, presque insaisissable.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) HENRI DE RÉGNIER : *Pour les Mois d'hiver*. Paris, Dorbon (Collection des *Bibliophiles fantaisistes*).

L'Exposition de la Miniature.

Dans le bel hôtel de l'avenue des Arts, encadrée par un choix très séduisant de tapisseries anciennes, de bois sculptés, de gravures et de tableaux de l'école primitive et de l'école moderne, des Memling, des Bouts, un Van Eyck, des Gossart, des Holbein, des

Navez, des Stevens, l'Exposition de la Miniature est présentée avec goût et contient de véritables merveilles. Ce cadre d'un luxe d'art magnifique, malgré son large déploiement, ne nuit aucunement à la foule de médaillons accumulée dans les salles et parmi lesquels on peut admirer maints délicats chefs-d'œuvre.

Ce n'est pas sans raison qu'un courant d'attention particulière se dessine depuis quelques années pour l'art du portrait miniature, qui connut de beaux jours, et fut abandonné et presque oublié pendant toute la dernière moitié du XIXe siècle. Quand on regarde aujourd'hui ces souvenirs innombrables demeurés jusqu'ici enfouis dans les collections particulières, conservés dans les vieilles familles pêle-mêle avec d'autres reliques non moins vénérables mais sans intérêt esthétique, on s'étonne que ces œuvres gracieuses aient pu rester si longtemps cachées sans que l'idée vînt de les grouper et de les exposer au même titre que tant de vestiges du passé revêtus d'un cachet d'art moins personnel et moins vivant.

Certes, il ne faut pas exagérer l'intérêt que présente l'innombrable multitude de ces petites effigies accumulées au cours des siècles; on aurait tort de les confondre toutes dans une égale estime. La curiosité s'y attache bien plus que l'admiration éclairée. D'autre part, on ne pourrait mépriser sans injustice cet art aimable entre tous; les dimensions restreintes et presque puériles de ces petits tableaux ne diminuent en rien leur mérite, et le fait seul que de grands peintres comme Velasquez, Goya, Terborch, Rubens, Moro, Isabey, Fragonard et tant d'autres, s'y sont amusés avec leur maîtrise habituelle suffit pour qu'on s'y intéresse autrement que par snobisme. Au surplus, dans le courant qui se dessine en faveur du portrait miniature, des critiques d'art autorisés se sont efforcés ces dernières années à faire valoir la valeur esthétique de nombre de ces œuvres d'art qu'on avait eu le tort de négliger jusqu'ici. Des expositions curieuses furent organisées dans les principales villes de l'Europe, à Paris, à Munich, à Berlin, à Saint-Pétersbourg. Des ouvrages spéciaux ont paru récemment à Paris, à Leipzig. M. Camille Mauclair vient de consacrer aux miniatures du XVIIIe siècle en France un ouvrage considérable. De son côté, M. Lemberger a publié à Stuttgart sur la miniature une étude d'ensemble qui est un véritable monument dédié à cet art exquis et touchant, et que je me plais de signaler aux bibliophiles amateurs de belles éditions et de matériaux utiles. Cet ouvrage, intitulé *les Miniatures des maîtres des cinq derniers siècles*, forme un précieux manuel, orné d'admirables exemples, que les collectionneurs ne peuvent ignorer (1).

Parmi les expositions récentes, celle de Bruxelles est peut-être la plus complète, la plus variée et la plus riche. Abstraction faite des collections d'enluminures étalées dans quelques salles, et pour ne s'en tenir qu'au portrait-miniature, il y a là nombre d'exemplaires de l'art des diverses écoles, où l'on trouve des chefs-d'œuvre.

Tout d'abord, constatons que si l'art du portrait-miniature a repris depuis quelques années, un peu partout, une vogue considérable, ce ne sont pas les œuvres contemporaines qui offrent le plus grand intérêt esthétique. Au contraire, plus on recule vers le passé, et plus on y trouve d'art véritable. Ensuite, si dans le nombre considérable de miniatures dont se compose l'exposition on prend la peine de rechercher les spécimens offrant un réel caractère d'art, on ne les trouvera pas chez les spécialistes de la miniature mais chez les peintres pour qui la miniature n'a été qu'un passe-temps. Les premiers intéressent par leur métier accompli, par l'étourdissante virtuosité de la facture ou la patiente finesse du rendu, mais seuls les maîtres capables de fantaisie et d'élan ont su donner à ces petites effigies du caractère, de la vie, de la grâce authentique. Il y a des merveilles, notamment parmi les portraits hollandais où brillent les noms de Mierevelt, Terborch, Metsu, Antonio Moro, Netscher. Le XVIIIe siècle français fournit à son tour une multitude de portraits exquis et gracieux où se trouve retracée toute une période d'une séduction intense, d'une fraîcheur sans pareille; on y retrouve des noms brillants entre tous : Drouais, Nattier, Perronneau, Fragonard, Vigée-Lebrun, Largillère, Lancret, Greuze, pour ne citer que ceux-là. La période ne manque pas non plus de peintres miniaturistes intéressants qui donnèrent à cet art un éclat particulier.

Mais c'est dans l'école anglaise que la miniature prit la plus grande importance et qu'on trouve les œuvres les plus parfaites et les plus séduisantes. Les XVIIe et XVIIIe siècles produisent en Angleterre des spécialistes de talent authentique, qu'il ne faut pas confondre avec la multitude des simples fabricants que je signalais tout à l'heure et dont les élucubrations prennent souvent trop de place dans les vitrines. A côté des grands portraitistes, les Lawrence, les Reynolds, qui s'essayèrent à la miniature, des noms de miniaturistes tels que Samuel Cooper, Richard Cosway, Lawrence, Crosse, Nicholas Hilliard, John Hoskins, célèbres en leur temps, attirent spécialement l'attention. On trouve dans leurs portraits toutes les qualités maîtresses qui recommandent les véritables œuvres d'art, le style, la composition originale, la grâce, la force parfois, le coloris, la fermeté du métier.

Il y a, répétons-le, à l'Exposition de la Miniature, parmi une foule d'exemplaires d'un intérêt purement technique, un nombre considérables d'œuvres d'art. Les passer toutes en revue exigerait un cadre plus étendu que celui dont je dispose. Je me borne donc à saluer l'initiative heureuse et hardie des organisateurs de cette intéressante rétrospective artistique.

FRANS HELLENS

(1) LEMBERGER : *Meister miniaturen aus fünf Jahrhunderten*. Stuttgart. Deutsche Verlags Anstalt.

Réflexions sur le Portrait (1).

J'espère que vous goûtez comme moi l'agrément de vous occuper de portraits. Pour ma part, j'en raffole. Les visages peints me paraissent un champ d'observations illimité et merveilleusement propice aux fantaisies de l'imagination.

Les portraits peuvent être envisagés à des points de vue si divers! Vous arrêterez-vous seulement à leur valeur en tant qu'œuvres d'art, de chefs-d'œuvre de la peinture? Poursuivrez-vous des recherches d'iconographie et voudrez-vous éclairer les épisodes historiques en vous formant des opinions sur la personnalité des grands conducteurs d'humanité par l'examen de leurs traits et par l'effort de surprendre les particularités expressives qui révèlent leur tempérament ou leur âme? Étudierez-vous seulement l'histoire des costumes, les fantaisies de la mode? De toutes

(1) Nous avons relaté le vif succès qui accueillit la conférence faite à l'Exposition de la Miniature par M. P. Lambotte, directeur au Ministère des Sciences et des Arts. Celui-ci a bien voulu nous autoriser à publier un fragment de cette intéressante étude.

façons la matière est opulente et fertile. Et même, sans vous spécialiser dans l'esthétique, l'histoire ou la documentation, ne voulez-vous pas lâcher seulement la bride à votre imagination, — à votre sensibilité, comme on eût dit au XVIIIe siècle, — et philosopher un brin?

Une exposition de portraits telle que celle-ci, quand on y réfléchit un peu, n'est-elle pas comme un vaste *campo santo*? Tous les visages qui vous regardent de leurs yeux peints sont ceux de personnes qui ont *réellement* existé. Tous les artistes dont nous admirons les œuvres ont vécu aussi. Il ne faut pas de grands efforts cérébraux pour arriver à éprouver une profonde mélancolie en présence de tant de preuves d'existences humaines retombées dans le néant. Ces femmes si jolies, si charmantes, si parées, elles sont mortes, et, le plus souvent, nous ignorons tout de leurs petites vies qui furent mouvementées et intéressantes comme les nôtres à présent. Cette grâce, cette beauté se sont fanées, puis évanouies. Tous ces hommes qui ont lutté, travaillé, souffert, qui ont connu la tristesse et la joie, nous les avons oubliés à cette heure. Ils n'ont pas laissé de traces.

Cette mélancolie est délicieuse. Il en émane une volupté de la qualité la plus fine, la plus subtile. Il ne faut pas redouter la mélancolie. Il ne faut pas non plus s'y trop complaire. Un peu de mélancolie, — qui fait réfléchir et rêver, — on peut la goûter sans remords. Il suffit de quelques constatations bien banales pour la provoquer...

N'aimez-vous pas interroger un portrait, le portrait d'un inconnu par un inconnu, ce portrait que l'on a drôlement dénommé l'*Anonyme intégral*, qui se pare du prestige d'un irritant mystère? Ne voulez-vous pas prêter à ce visage insensible, à ce corps immobile, une vie intérieure, une mentalité, une santé, des épreuves?... Si le modèle est jeune, vous lui supposerez des espoirs et des appétits; s'il est marqué par la vie, des aventures, des soucis, de l'expérience, un passé riche de souffrances et de voluptés.

Nous devrons juger seulement d'après les apparences extérieures. Si souvent nous ne possédons aucun autre mode d'investigation! Nul commentaire ne vient nous tirer de nos doutes.

Une inquiétante énigme nous est posée par tant de personnages, innombrables comme les passants de la vie. Leurs yeux et leurs lèvres nous intriguent par leur immobilité. Portraits conservés dans les familles, portraits alignés dans les galeries, portraits dispersés par le marteau d'un commissaire-priseur, au cours des ventes publiques, tous ne gardent-ils pas quelque secret, un secret ancien qu'ils taisent, bouches closes ou doucement souriantes, et que nous ne pénétrons pas?

Plus que tous les tableaux, les portraits résument de la vie pensive. Comme je vous le faisais remarquer il y a un instant, les hommes et les femmes qui les ont inspirés ont *réellement* vécu, aimé, souffert. Les artistes appliqués qui ont fait ces portraits ont laissé paraître un reflet de leur émotion par leur effort de fixer un aspect définitif de leurs modèles, de discerner en eux quelque chose de supérieur à leur destinée éphémère. Cette essence d'humanité confère aux portraits une valeur dont sont moins pourvues toutes les autres œuvres d'art, groupes, statues, compositions à sujets religieux, historiques ou guerriers, scènes de genre, intérieurs, natures-mortes, fleurs...

Ces toiles, ces cartons, ces panneaux, ces papiers, comme ces marbres, ces bois, ces plâtres, ces terres-cuites, ces ivoires, nous sollicitent d'admirer l'ingéniosité, le goût, le sens de la forme, le sentiment des harmonies colorées ou des rapports de valeurs, le métier souple et sûr déployés par leurs auteurs. Mais ces visages peints, ces masques sculptés, en outre des mêmes mérites, nous proposent le problème excitant de deviner la personnalité de nos pareils, de faire la connaissance posthume d'êtres humains dont les traits peuvent exciter notre perspicacité. Connaissance dont les agréments purement imaginaires ne nous ménagent, en échange, *aucune déception* puisque les personnages auxquels veut s'appliquer notre curiosité bénévole sont décidément muets, dépourvus de susceptibilité, dénués d'esprit de contradiction, et tout prêts, en un mot, à accueillir sans sourciller nos hypothèses les plus fantaisistes et nos déductions les plus hasardées.

PAUL LAMBOTTE

LE FESTIVAL WAGNER

Tristan et Isolde.

Catulle Mendès a dit de *Tristan et Isolde* : « De deux choses l'une; il faut s'éloigner de cette œuvre, y demeurer résolument et à tout jamais étranger; ou bien, vaincu, souffrir par elle autant qu'a souffert celui qui l'a écrite. » Il y a de cela vingt-cinq ans. Aujourd'hui l'expérience est faite. Tous ceux qui ont goûté au philtre gardent dans leurs entrailles sa brûlure. Et chacun, en y trempant à nouveau les lèvres, ressent l'ivresse que provoque son amère saveur.

On put le constater mardi dernier. Un auditoire compact écouta de toute la tension de ses sens, durant cinq heures, le drame surhumain qui se déroulait devant lui. Il l'écouta dans un silence recueilli, absolu. Désormais familière, la langue musicale de Wagner fit ce miracle de retenir jusqu'à l'accord final les spectateurs haletants. Puis ce fut l'explosion des applaudissements et des bravos, les ovations aux interprètes, à Otto Lohse, à l'orchestre... Cette fois, et il faut l'en féliciter, le public fut digne du régal qu'on lui offrait. Le chef-d'œuvre l'a décidément vaincu.

L'interprétation fut d'ailleurs de celles qui imposent le succès. Avec sa voix pure, sa physionomie expressive, ses attitudes superbes, Mme Fassbender-Mottl incarne magnifiquement le rôle d'Isolde, qu'elle chante en artiste accomplie. Ce n'est pas l'orgueilleuse héroïne qui tend à Tristan le breuvage de mort après avoir rêvé de venger sur lui, d'un coup d'épée, le meurtre de Morold. Mais qui mieux qu'elle personnifia l'amante extasiée dont les caresses font renaître d'incessants désirs et qui meurt, consumée par l'amour, pour s'unir, joyeuse, à Tristan dans le mystère de l'ombre éternelle? L'artiste a pénétré le rôle dans ses nuances les plus délicates. Une volonté ferme en a réglé tous les jeux de scène, tous les gestes, toutes les intonations. De cet effort naît l'unité de style, qui manque trop souvent aux tragédiens lyriques.

M. Henri Knote, par exemple, ténor de bravoure à la voix solide et étendue — nous l'applaudîmes l'an dernier dans *Tannhaüser* — tombe parfois, et c'est le cas surtout au troisième acte, dans un réalisme excessif qui jure avec la majesté du héros qu'il personnifie. Sa diction saccadée n'est guère justifiée par le texte. Mais il faut le louer pour la vaillance qu'il déploie dans un des rôles les plus longs et les plus périlleux du drame musical. On l'aimerait davantage s'il avait plus de noblesse. Ernest Van Dyck aurait-il seul réalisé le Tristan idéal?

M. Tilmann-Liszewski a composé un Kurwenal énergique, d'allures brusques, d'expression vivante; sa voix a de la sonorité et de l'accent. Très belle voix aussi que celle de Mme Metzger, qui donna toute l'ampleur voulue à l'admirable phrase de Brangäne veillant dans la nuit : « Einsam wachend in der Nacht, wenn der Traum der Liebe lacht... » L'actrice, passablement empotée et attifiée d'une façon bizarre, n'est malheureusement pas à la hauteur de la chanteuse. Le roi Marke, ce fut M. Bender, l'un des plus parfaits artistes des scènes allemandes. Nous l'applaudîmes l'an dernier dans *Lohengrin* (le Roi), dans *Tannhäuser* (le Landgrave), dans le *Rheingold* (Fasolt), *Die Walküre* (Hunding) *Siegfried* (Fafner), *Götterdämmerung* (Hagen). Il marqua chacune de ces interprétations diverses d'un accent personnel. Sa composition émouvante et tragique du rôle de Marke ne le céda en rien aux précédentes. Chanteur de style, M. Bender est en même temps un tragédien de premier ordre.

L'orchestre suivit docilement la baguette de M. Lohse, qui fut le collaborateur de Félix Mottl lorsque celui-ci monta *Tristan et Isolde* à Bayreuth et qui s'inspire des traditions du maître regretté. Le deuxième acte surtout fut enveloppé d'une atmosphère de poésie exquise.

OCTAVE MAUS

MARIE BREMA

A la veille de la rentrée en scène de la grande artiste dans le *Rheingold* et la *Walküre*, où elle jouera le rôle de Fricka, il nous a paru intéressant de réunir quelques notes relatives à sa carrière.

Née à Liverpool d'un père allemand et d'une mère américaine, Marie Brema a étudié le chant sous la direction de M. Henschel, de Miss Bessie Cose et de M. Alfred Blume. Elle fit ses débuts à Londres en 1891 dans *Cavalleria rusticana*.

Dès lors, et surtout à partir du moment où elle fut engagée à Bayreuth (en 1894), elle connut le succès qui s'attache aux interprétations inspirées par un instinct dramatique puissant et une intuition profonde de ce que doit être l'art lyrique. C'est principalement dans le répertoire wagnérien qu'elle s'est illustrée. Ses incarnations d'Ortrude dans *Lohengrin*, de Kundry dans *Parsifal*, de Brangäne dans *Tristan*, de Brunnhilde et de Fricka dans l'*Anneau du Nibelung* resteront gravées dans la mémoire de tous par l'art suprême avec lequel elle a su rendre la physionomie particulière de chacun de ces personnages.

Parmi les rôles non wagnériens qu'elle a été appelée à jouer, citons ceux de Siebel dans le *Faust* de Gounod, d'Amnéris dans *Aïda*, de Dalila dans l'opéra de M. Saint-Saëns, de Marceline dans l'*Attaque du moulin*, de Fidès dans le *Prophète*. Enfin, le rôle d'Orphée est l'un de ceux qui ont le plus contribué à sa réputation; et tout récemment encore, celui de Clytemnestre, dans l'*Elektra* de M. Richard Strauss, a été pour elle l'occasion d'une création exceptionnellement remarquable.

Marie Brema a joué sur de nombreuses scènes d'Europe et d'Amérique. Londres, la province anglaise, l'Irlande, Paris, Bruxelles, Bayreuth, Nuremberg, etc., ont eu le privilège de l'entendre et la joie de l'applaudir. Partout elle a soulevé l'enthousiasme et laissé des souvenirs ineffaçables.

Mais elle ne s'est pas seulement produite au théâtre : elle s'est prodiguée au concert en Angleterre, en Allemagne, en France, en Belgique, etc., et y a toujours rempli un rôle très significatif. C'est elle qui a créé le rôle de l'Ange dans le *Songe de Gerontius* d'Elgar et celui de la Madeleine dans les *Apôtres* du même maître.

Détail peu connu : Marie Brema a aussi joué le drame. Au début de sa carrière, elle interpréta... *Adrienne Lecouvreur!* Et en 1905 elle incarna Hécube dans des représentations données à Londres des *Troyennes* d'Euripide.

EXPOSITIONS

A. Rodin et K.-X. Roussel.

Une série de dessins d'Auguste Rodin et un choix d'œuvres de Roussel sont réunis à la Galerie Georges Giroux. On connaît les dessins étrangement originaux où le grand sculpteur a noté avec une extraordinaire netteté les attitudes les plus fugitives du corps humain. Rien n'est plus expressif ni plus complet, bien que le trait soit à peine appuyé. Les peintures de Roussel, des paysages, des compositions allégoriques et mythologiques, où le sujet prend peu d'importance, sont avant tout de fort belles pages de couleur et de vie. Roussel, avec des moyens simples, un dessin sobre et quelques taches de couleur suggestives, exprime dans ses figures humaines et divines répandues dans la nature la joie de vivre, la santé pathétique de la chair et de la terre. Ces paysages où faunes et faunesses se mêlent à la joie musicale de la lumière et des choses eussent plu sans doute à Mallarmé. Ils sont d'un artiste très pénétré du sens de la nature et qui sait exprimer sa sensibibilité en images d'un noble style et d'un coloris chantant.

Quelques peintres de la figure.

Une intéressante exposition de « quelques peintres de la figure » groupe actuellement au Cercle artistique un ensemble de tableaux et de dessins qui, sans rien révéler de nouveau, plaisent par leur choix judicieux. On y retrouve des noms depuis longtemps célèbres; il y a là d'excellentes choses d'Alfred Stevens, des Agneessens, un portrait de Léopold Ier par L. De Winne, une *Figure et accessoires* de Dubois, des De Groux, des Cluysenaer, un beau De Greef, un excellent Evenepoel : *Ouvrier de la Seine*, plusieurs tableaux caractéristiques de C. Meunier, un *Portrait* d'Emile Sacré, des figures d'Eugène Smits, des figures de Verheyden. Si la plupart de ces œuvres sont connues, on ne les revoit pas moins avec plaisir, et quelques-unes, en dépit du temps, ont conservé un admirable caractère de jeunesse. Emile Claus a envoyé une exquise *Fillette aux champs*; Courtens, une figure de *Vieux Pêcheur* qui est de sa meilleure palette; Ensor, trois portraits, dont le sien, *Mon portrait en 1879*, une étude de jeunesse d'une richesse de coloris surprenante; Léon Frédéric, une série de tableaux parmi lesquels on revoit non sans plaisir son *Ruisseau*, et surtout la *Pensée qui s'éveille*; Mellery un *Portrait de P. De Vigne* et un *Béguinage*; C. Montald, son beau portrait de *Mme Montald*, d'un style très séduisant; citons encore des Khnopff, des Delaunois, des J. de la Hoese, des Delville, des J. De Rudder, des Fabry, des de Lalaing. Enfin une série d'œuvres déjà exposées d'Aug. Oleffe, W. Paerels, A. Pinot, Schlobach, Swyncop, Smeers, Van Holder, Wagemans, Richir. G. van Strydonck expose deux toiles de vigoureuse facture, *La Malade* et *Dimanche après-midi en Flandre*; enfin la *Vénus* de H. Thomas, qui fit grand bruit il y a quelques années, n'a rien perdu de son intérêt : c'est une œuvre de beau style, de coloris raffiné et d'une troublante originalité.

F. H.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

Eugène Ysaye et Pablo Casals ! Le violon et le violoncelle incarnés ! Ils avaient associé leur génie et s'étaient entendus pour chanter en duo sur l'estrade de l'Alhambra. Ils chantèrent divinement et de manière à rendre presque divines des œuvres qui, au fond, n'ont rien que de très humain : une *Muse* et un *Poète* auxquels M. Saint-Saëns fait dire des choses à coup sûr très délectables, mais pas transcendantes pour un sou; un concerto de Brahms (op. 102) où la musique déverse avec amour un trop-plein d'une abondance qui serait fastidieuse, si Ysaye et Casals n'étaient là pour en maîtriser le flux.

M. Casals y alla aussi de son petit solo. Mais, cette fois, ce fut entièrement merveilleux, car le concerto du père Haydn qu'il

joua nous mena directement dans un petit paradis où le cœur agité se repose dans le doux bercement d'une béatitude ensoleillée.

M. Rasse dirigeait l'orchestre de très experte manière. Il nous conduisit en un clin d'œil d'un pôle à l'autre, c'est-à-dire d'un large, élégant et suave *concerto grosso* de Haendel aux *Images* de l'Ibérie moderne coloriées par M. Debussy. Elles sont fort originales, ces « images », et parfois même très suggestives : telle la troisième, le *Matin d'un jour de fête*, avec son joli carillonnement de cloches et sa joyeuse lumière. Mais les *Rues et les Chemins* de la première font trop de zigzags et les *Parfums de la Nuit*, que prétend peindre la deuxième, répandent des effluves suspects qui ne me disent rien qui vaille... CH. V.

A l'Académie de musique.

Le quatrième concert organisé à l'Académie de musique par son directeur, M. Théo Ysaye, réserva une agréable surprise au public nombreux qui y assistait. M. Eugène Ysaye y joua, bien que son concours ne fût pas prévu. Cette aubaine inespérée, s'ajoutant à l'attrait d'un programme heureusement composé, assura un succès des plus vifs à cette séance musicale. Elle débutait par la *Sérénade* (*op.* 25) pour violon, alto et flûte de Beethoven. Son exécution était confiée à MM. Emile Chaumont, Jean Rogister et A. Strauwen, qui mirent en valeur la grâce ailée, l'enjouement expansif de cette œuvre, avec un instinct des nuances, une ardeur juvénile et une souplesse de rythme tout à fait remarquables. Mlle Marguerite Rollet se fit applaudir une fois de plus dans des lieder de Schubert et de Schumann, qu'elle détailla avec autant de sentiment que d'intelligence.

L'exécution de la Sonate op. 57 (*Appasionata*) de Beethoven par M. Théo Ysaye fit regretter que cet excellent artiste ne nous donnât point plus souvent l'occasion de l'apprécier. Depuis longtemps on n'avait plus entendu cette œuvre exécutée avec autant de profondeur et d'éclat. Le public enfin fut comblé quand il vit M. Eugène Ysaye monter de la salle sur l'estrade pour tenir la partie de 1er violon dans l'Octuor pour 4 violons, 2 altos et 2 violoncelles de Mendelssohn. Personne ne se demanda à quelles manœuvres subtiles, à quelles douces violences l'éminent virtuose avait dû céder pour se risquer ainsi, à l'improviste, dans l'exécution d'une œuvre de cette importance. Entraînés par le « patron », tous les exécutants rivalisèrent de verve. L'œuvre de Mendelssohn en parut rajeunie. Elle se mit à s'attendrir et à rire de partout. On en vint même à prendre ses rides pour des fossettes et ses développements parfois laborieux pour des envolées de lyrisme.

A l'Association des Écrivains Belges.

Les membres de l'Association des Écrivains Belges se sont réunis vendredi en assemblée générale dans les locaux du Cercle artistique et littéraire. Ils ont entendu la lecture du rapport du Comité sur l'action de la Société pendant les dix premières années de son existence. Le Comité en fonctions a été réélu par acclamations. Il se compose de MM. Octave Maus, président ; Georges Rency, secrétaire général ; José Perré, secrétaire adjoint ; Maurice des Ombiaux, Dumont-Wilden, Iwan Gilkin, Sander Pierron, Robert Sand et Gustave Van Zype. Sur la proposition du Comité, trois membres nouveaux ont été élus : MM. Paul André, Léopold Rosy et Hubert Stiernet.

L'assemblée a décidé, enfin, de fêter le dixième anniversaire de l'Association en une séance littéraire qui aura lieu au début de l'hiver prochain et dont le programme sera communiqué ultérieurement.

MEMENTO MUSICAL

Demain, lundi 29 avril, à 8 1/2 h., à la Grande-Harmonie, concert donné avec le concours de Mmes A. Talma et Filleul, MM. J. Gaillard, F. Dralant, S. Ranieri, Van Grun, N. Filleul, J. Rieux et G. Lebeau.

Mardi 30, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, quatrième concert de la *Société Nationale des Compositeurs belges* avec le concours de Mlle H. Tombeur, Mme Cousin, MM. A. De Vaere et A. Dechesne.

Jeudi 2 mai, à 2 h., au Conservatoire, audition des classes d'ensemble sous la direction de MM. L. Van Dam (classe d'orchestre) et Marivoet (ensemble vocal). Au programme : Mozart, Haydn, Costeley, Weelkes, Scarlatti, anciennes chansons françaises harmonisées par Gevaert et *Chansons tziganes* de Brahms. Les cartes (vertes) de Patronat donnent à leurs titulaires l'accès de la salle. Des billets à 3 francs, 2 francs et 50 centimes sont en vente chez les éditeurs de musique.

Jeudi 9 mai, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par Mlle Angèle Simon, qui interprétera des œuvres de Bach, Beethoven, Chopin, Saint-Saëns et Debussy.

Vendredi 10 mai, à 3 heures, Salle Patria, audition de la *Missa solemnis* de Beethoven, interprétée par l'orchestre et les chœurs de la *Société J.-S. Bach* sous la direction de M. Albert Zimmer. Solistes ; Mmes A. Nordewier et P. de Haan, MM. G. Baldzun et A. Stephani. Location chez Breitkopf.

Samedi 11, à 3 heures, même salle, audition de la messe en *si* mineur de J.-S. Bach sous la même direction et avec les mêmes interprètes.

Dimanche 12, à 3 heures, même salle, seconde audition de la *Missa solemnis* de Beethoven.

PETITE CHRONIQUE

L'État a acquis pour le Musée de Bruxelles quatre des meilleurs tableaux de la collection de Mme Jean Cardon, dont la vente a eu lieu mercredi et jeudi derniers sous la direction de MM. A. Le Roy et J. Fiévez. Ce sont : *Remember* (*la Dame en jaune*), l'un des chefs-d'œuvre d'Alfred Stevens, au prix de 18,000 francs, le *Saint Luc* d'Henri Leys (16,000), *l'Arc en-ciel après l'orage* de Troyon (10,000) et le *Paysage à Ormans* de Courbet (7,100). On ne peut qu'approuver ces achats.

Voici les principaux prix atteints par les autres pièces de la collection :

Bonington, *le Pont-Royal à Paris*, 3,700 fr. — Corot, *la Fontaine sacrée*, 38,000. — Courbet, *la Remise des chevreuils*, 2,000. — H. De Braekeleer, *Retour du marché*, 10,500. — Decamps, *le Christ au prétoire*, 17,500. — Delacroix, *le Christ au tombeau*, 11,100. — Id., *Hamlet*, 2,500. — Diaz, *Sous-bois*, 9,000. — J. Dupré, *Marine*, 4,100. — A. Dillens, *le Pont d'amour*, 4,400. — H. Leys, *les Fiancés*, 6,500. — Id., *Dentellière*, 4,500. — Madou, *l'Ut de poitrine*, 4,600. — Id., *les Deux fumeurs*, 3,100. — Id., *Une Ame expansive*, 5,600. — Th. Rousseau, *la Forêt*, 11,000. — Roybet, *le Fumeur*, 5,200. — Id., *l'Enlèvement*, 3,000. — Alfred Stevens, *la Visite*, 24,000. — Id., *le Pianiste*, 7,600. — Joseph Stevens, *Chiens courants*, 10,500. — A. Verwée, *Chevaux en prairie*, 4,500. — F. Willems, *le Baise-main*, 5,000.

Le dessin de Millet *la Baratteuse* est monté à 1,100 francs.

Parmi les tableaux anciens, signalons surtout les portraits de Van Ravestein. Le *Portrait d'une dame de qualité* a été poussé jusqu'à 11,000 francs ; celui d'un officier a été adjugé 6,000 fr., celui d'une vieille dame 5,000. Citons encore : Th. Hals, *Tout à la joie*, 3,000 fr. — N. Maas, *Portrait d'une jeune femme*, 6,000. — J. Ruisdael, *Bords de rivière*, 3,000 fr.

Un groupe en marbre, par Canova, a été vendu 3,100 fr. ; un grand groupe en biscuit de Sèvres 2,300. Les faïences et porcelaines anciennes ont été très disputées. On a payé 2.300 fr. le *Sanglier de Florence* ; 1,150 fr. une terrine en forme de brochet. Deux statuettes polychromées de Saxe ont été adjugées 2,500 fr. ; une garniture de cinq pièces en porcelaine du Japon, 2,100 fr. Quelques meubles ont atteint également des prix assez élevés : un cabinet du XVIe siècle en bois recouvert de cuir, 3,100 fr. ; une table Louis XIV, 3,600 ; un paravent en tapisserie de Morslake, 2,300 ; une vitrine Louis XIV, 1,950 ; deux secrétaires Louis XVI, 1,550 et 1,450 francs.

On signale l'achat par le gouvernement de deux œuvres qui ont figuré au dernier Salon de *Pour l'Art* : *le Moissonneur*, de M. Firmin Baes, et *le Temple de Neptune à Pœstum*, de M. Henri Ottevaere.

La Commission directrice de l'Exposition des Beaux-Arts de Spa s'occupe activement de l'organisation de son Salon de 1912, qui sera ouvert du dimanche 21 juillet au dimanche 15 septembre. Elle enverra sous peu aux artistes les pièces nécessaires pour y participer.

Le jury du concours de nouvelles ouvert par la Section féministe du Livre et de la Presse, composé de Mlle Marguerite Van de Wiele, de MM. L. Dumont-Wilden et Franz Mahutte, a decerné le premier prix *ex-æquo* à Mmes Marguerite Baulu et Jane Molloy. Les nouvelles des lauréates sont respectivement intitulées *Un fait-divers* et *la Demoiselle de bureau*. Une mention honorable a été décernée à Mlle Mariette Houyoux pour sa nouvelle *la Ruse*.

M. Paul Spaak reprendra le mercredi 8 mai, à 5 heures, son cours d'*Histoire de la poésie française* à l'Université nouvelle, 67 rue de la Concorde.

Le jeudi 9, à 8 h. 1/2, M. Clausse fera une conférence (avec projections lumineuses) sur *l'Architecture lombarde à l'époque de la Renaissance*.

Une lecture des deux premiers actes de *Kaatje* dans sa version lyrique a eu lieu mercredi dernier au théâtre de la Monnaie en présence des auteurs, MM. P. Spaak et V. Buffin, des directeurs, des chefs d'orchestre et de quelques amis de la maison. M. Lauweryns, au piano, a donné une audition expressive et colorée de l'œuvre, qui a fait, par la fraîcheur de son inspiration et par la fidélité de son adaptation musicale au texte, une excellente impression sur les assistants.

Kaatje est dès a présent inscrite au programme de la saison prochaine.

M. Vincent d'Indy est venu avant-hier à Bruxelles pour s'entendre avec MM. Kufferath et Guidé au sujet de la mise en scène du *Chant de la Cloche*, qui est à l'étude au théâtre de la Monnaie.

Artistes st chœurs ont fait sur la scène une répétition d'ensemble sous la direction de l'auteur. Celui-ci s'est montré très satisfait de la distribution ainsi que du travail des chœurs, dont les études sont déjà très avancées.

La date de la première est fixée, d'accord avec l'auteur qui dirigera cette représentation, à la mi-novembre.

C'est, comme nous l'avons annoncé, le mercredi 8 mai qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie la représentation de gala organisée sur l'initiative du Cercle artistique et sous le patronage de l'Administration communale de Bruxelles en l'honneur de M. Maurice Maeterlinck, à l'occasion du Prix Nobel qui lui a été décerné. Le spectacle sera composé de *Pelléas et Mélisande*, avec la musique de scène de M. Gabriel Fauré. Le drame de M. Maeterlinck sera interprété par Mme Georgette Leblanc Maeterlinck et par une troupe composée d'artistes parisiens. Mme Bartet, sociétaire de la Comédie-Française, lira quelques pages de l'illustre écrivain.

La location s'ouvrira au théâtre le 1er mai.

M. Otto Lohse vient d'être engagé par MM. Messager et Broussan pour diriger à l'Opéra deux représentations de *Tristan et Isolde* qui seront données entre le 6 et le 11 mai.

C'est la première fois que M. Lohse conduira l'orchestre de l'Opéra. Nul doute qu'il reçoive à Paris l'accueil chaleureux qu'y rencontrèrent ses collègues F. Weingartner et A. Nikisch.

On nous assure que la Vieille Tour d'Ostende est menacée de plus belle. De nombreux journaux ont protesté, à plusieurs reprises, contre cette menace de vandalisme qui pèse depuis longtemps sur cette glorieuse et pittoresque ruine. Tous les amis des beaux sites et tous les artistes s'uniront pour défendre ce vieux monument vénérable. Espérons que les autorités compétentes interviendront à temps pour empêcher une destruction qui serait infiniment regrettable, la Vieille Tour étant un des édifices les plus pittoresques et les plus originaux du vieil Ostende.

De Paris :

C'est samedi prochain qu'aura lieu au Théâtre du Châtelet la répétition générale d'*Hélène de Sparte*. La tragédie de M. Emile Verhaeren sera interprétée par Mmes Ida Rubinstein (Hélène) et Vera Sergine (Electre), MM. Desjardins (Ménélas), Roger Karl (Castor), Jean Froment (Zeus) et De Max (Pollux). Les autres rôles par Mmes J. Barella, Vincent, Greyval, Marion, MM. Loiset, Cam, Reyval, Samson, Ballet, Dalt, etc.

La musique de scène, composée par M. Déodat de Séverac, sera exécutée par l'orchestre et les chœurs de la Saison de Paris sous la direction de M. L. Hasselmans. Les décors et costumes sont de M. Léon Bakst, la mise en scène de M. Alexandre Sanine.

Une exposition des œuvres de M. Victor Gilsoul est ouverte du 16 au 30 avril dans les galeries Georges Petit, à Paris.

Une souscription est ouverte par la Société des Amis du Luxembourg en vue d'offrir au musée la *Plage* de M. Maurice Denis qui a figuré aux expositions de Bruxelles et de Rome.

D'autre part, l'Etat vient d'acquérir pour le même musée une toile de M. Signac, *le Palais des Papes à Avignon*.

M. Lugné-Poë prépare, pour la saison prochaine, qui se trouvera le vingtième anniversaire de l'*Œuvre*, un cycle tout à fait curieux de représentations auxquelles il donnera un grand éclat.

A cette occasion l'*Œuvre* publiera le premier volume de correspondance intégrale de ses archives sur sa première année. Cette publication fournira un document curieux sur l'histoire littéraire.

Géographie :

Un collaborateur du *Temps* a trouvé à Aix-les-Bains des lettres inédites de Verlaine. Cet incurable buveur était allé faire dans la ville dauphinoise une cure...

Gil Blas, 25 avril.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :* **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC

ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : *40, Galerie du Commerce. Bruxelles.*

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50; Étranger 12 francs.

A partir du 1er Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No	0,25	Le no	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

LA FLORA

REVUE DES LETTRES ET DE L'ART GRACIEUX

ORGANE DE L'ÉCOLE DE LA FLORA (ÉCOLE DE LA GRACE)

Directeur : G. DE OKINCZYC — *Rédacteur en chef :* LUCIEN ROLMER

44, Avenue du Maine — PARIS

Abonnements : **France, 10 francs; Etranger, 12 francs.**

— Un numéro-spécimen gratuit sur demande. —

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue la Buanderie 12-14.

Bruxelles — Imp. Vve MONNOM, 32, rue de l'Industrie

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 18. 5 MAI 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Messe en « ré » de Beethoven (CAMILLE MAUCLAIR). — « Pro Juventute » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Festival Wagner : *Das Rheingold ; die Walküre* (OCTAVE MAUS). — La décoration de l'église d'Hastière — Wagner et Bizet — Céramique : *la Faïence et la Porcelaine de Marseille ; Porcelaines de Tournai* (F. H.) ; *Porzellan der europäischen Fabriken des XVIII^e Jahrhunderts* (O. M.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Memento musical. — Petite Chronique.

La Messe en « ré » de Beethoven

C'est une cathédrale : mais on n'y entre point par une porte largement ouverte. On y pénètre, comme dans la chapelle Sixtine, par une petite porte, et dans la pénombre on ne distingue que vaguement d'abord l'image d'une foule en prière dont on ne saurait décider, tant elle est expressive mais immobile, si elle est vivante ou peinte. Brusquement, à la Sixtine, on aperçoit la convulsion gigantesque du *Jugement dernier*, tout au fond de la nef étroite et longue : et ainsi cette gesticulation semble s'arcbouter aux murailles pour les disloquer et se ruer au dehors, et on comprend qu'un drame s'accomplit. Ce n'est pas autrement qu'au péristyle obscur de la *Messe en ré* un seul cri lancé par le chœur : « Kyrie! » dénonce la supplication d'un peuple en attente de son dieu : l'appel jeté, plus rien, sinon, sous les voûtes, une plainte du ténor, une plainte de l'alto — et seulement après un silence bref et extraordinaire la foule commence à exposer au Christ ce qu'elle espère de lui, avec une grande douceur lente. Ainsi, dans la chapelle papale, les fresques des Primitifs qui ornent les bas-côtés et y réunissent une multitude animée mais reposée et délicate ne semblent point reliées au plafond hérissé de prophètes ni au mur terrible où le Christ invoqué fait le geste qui rejette et foudroie.

Pour que la liaison s'établisse entre le dieu et les suppliants, dans la *Messe en ré*, il faut qu'intervienne le *Gloria* et sa fanfare. Dès lors, nous sommes en plein milieu de la nef et de la tragédie, et nous allons assister à cet étrange débat où le peuple, en présence du redoutable mutisme de la divinité, recommence éternellement l'histoire de leurs rapports, des pactes consentis, des promesses échangées, et parle, et réclame, et tente de séduire : cette transaction, qui est tout le drame catholique et qui se résume dans l'échange du péché et de l'hostie, se conclut par la messe comme, jadis, dans la basilique païenne, dont la première forme fut un marché couvert. Peu à peu, la simple colonnade soutenant un toit se ferma complètement pour que pût se discuter à l'abri des intempéries et des curieux l'affaire du peuple et de son créateur — et nous avons de ceci une image moderne et grossière qui est la Bourse, au péristyle de laquelle la foule, adoratrice de Mammon, clame son *Gloria* dérisoire avec des hurlements de corybantes ou d'Aïssaouas, tandis que l'idole, l'or, reste invisible au-dedans de la colonnade et du mur. Cette parodie, ignoble, certes, n'en est pas moins le modèle de la transaction des âmes dans la nef. La foi, très libérée de la lettre et du dogme, de Beethoven, n'a pas craint de préciser cet aspect réaliste : et il en résulte une œuvre qui ne ressemble à aucune autre, et dont l'impression d'ensemble est monstrueuse au sens propre du terme, comme celle de Michel-Ange.

Le *Jugement dernier* et la *Messe* en *ré* ne sauraient se séparer, parce que l'un et l'autre marquent les limites suprêmes de la licence que le génie peut prendre avec un idéal dogmatique. Le *Jugement* n'est pas seulement le témoignage de l'agonie merveilleuse d'une âme désespérée emportant avec elle, dans le même tournoiement et la même torture, la forme et la couleur, et ne pouvant se survivre que dans un monde livide et démesuré. C'est une œuvre faite, sur la demande des papes, pour effrayer l'hérésie luthérienne et lui jeter le défi de l'Église ; mais c'est aussi l'expression presque luthérienne d'une conscience farouche qui maudit, autant que le schisme, l'indignité papale qui le rendit possible. En plein cœur de Rome, un luthérien peut contempler le *Jugement* et penser que cette page effroyable lui donne raison ; et peut-être a-t-il, plus que le prêtre orthodoxe, le droit de s'en autoriser. Si le bras levé du Christ du *Jugement* précipite l'hérésie dans l'enfer, la mauvaise Église simoniaque de la Renaissance n'y croule pas moins : et la désespérance de Michel-Ange est née précisément de cette certitude. Son œuvre est un démenti de la double honte. La *Messe* en *ré* n'est pas moins étrangère à la gloire de l'orthodoxie et demeure, pareillement, un monument isolé et exceptionnel bâti par un douloureux surhumain. Ni le vieillard de la Sixtine, ni l'homme qui le réincarna n'ont pris souci d'être liturgiques. Les formes et le coloris michelangesques ont scandalisé les papes : la *Messe* est incapable de trouver place dans une église, elle est elle-même une église, et une liberté flamboyante erre sous ses arceaux.

Quel cri, alors, s'élève ! Ce n'est plus l'appel initial du Kyrie, cela n'a plus rien de religieux. *Et resurrexit* ! C'est une clameur sauvage de ténors, un amour divin qui ressemble à une rage barbare, un hurlement de pleureuses voyant tout à coup ressusciter Adonis ! Et, se relevant d'un seul sursaut furieux, la foule se met à crier à son tour, et s'ameute, avec une vivacité, une brusquerie, un bariolage de rythmes, un désordre qui ont déjà l'audace de Moussorgsky agitant les foules de *Boris Godounow*. Tout l'effort symphonique et choral remonte des profondeurs et se jette éperdument vers le ciel pour annoncer l'Ascension. Il y a un moment sublime où l'œuvre reste suspendue dans le vide puis, oubliant toute pesanteur, se met à planer, comme les lourdes grappes humaines du *Jugement dernier*, montant vers le ciel qui leur est ouvert, croisent les grappes de damnés qui tombent. Cette seconde est une des plus révélatrices du génie convulsif de Beethoven, avec celle où, dans la *Neuvième Symphonie*, la foule paysanne, et jusqu'aux bêtes qu'elle possède, commencent à chanter en chœur vulgaire et brutal, ivre de grosse joie, à pleine lippée, l'hymne à la liberté. C'est le même tragique beethovénien, inimitable et hors de toute esthétique, ce tragique dont le désordre titanesque n'a d'analogues que la *Pieta* du palais Rondanini à Rome, celle de Sainte-Marie-de-la-Fleur à Florence, ou le torse hors nature de la *Nuit* à la chapelle des Médicis : tragique dont le défaut même est une condition, n'étant que le signe d'un esprit jeté hors de soi et des nécessités normales, et devenu familier de la disproportion. Mais il n'y a sur terre, au-dessus des créateurs de perfection, que des vaticinateurs enivrés du divin, comme Beethoven ou Michel-Ange, pour nous faire pressentir le sens extatique de telles disproportions et derrière le vraisemblable, dans lequel nous ne saurions vivre, la rumeur formidable du chaos !

CAMILLE MAUCLAIR

(La fin prochainement.)

« PRO JUVENTUTE »

Sous ce titre généreux et juvénile, M. Léon Hennebicq réunit dans un grand et fort volume qui n'a pas moins de 420 pages les plus caractéristiques des harangues qu'il a prononcées depuis seize ans (1).

Dois-je l'avouer ? Très sincèrement, je me méfiais. Ce gros bouquin est resté sur ma table quelques semaines et j'étais devant lui plein d'hésitations et de craintes. Qu'allais-je y trouver ? On sait ce que c'est que les harangues d'avocats, d'ordinaire. Des mots, des phrases, du sentiment. Je me méfiai. Enfin, j'abordai le livre. Mes préventions sont tombées.

Disons tout de suite, pour nous en débarrasser, celles qui restent. Car il en reste. M. Léon Hennebicq, en transcrivant ses harangues, a négligé de les élever au style de l'écriture. Le mouvement de vie qui entraîne un discours leur est resté, mais aussi toutes sortes de menus remplissages : remplissages d'idées, remplissages de mots, transitions toutes mécaniques, etc. Toutes ces choses ne sont pas des défauts quand on parle, mais elles en sont quand on écrit. Le lecteur, plus attentif que l'auditeur, fait tout inconsciemment un travail mental si rapide sur les idées qui lui sont proposées que l'écrivain n'a pas besoin de le faire pour lui. Il peut ne joindre que les points culminants des discours. Il peut s'offrir le luxe de l'ellipse. Il le doit même. Ce qui pour l'orateur est une nécessité de persuasion, pour l'écrivain devient une insistance choquante.

Je ne reprocherais point à M. Hennebicq d'être à ce point de vue resté avocat si précisément les idées qu'il soutient dans ses harangues ne dépassaient pas tellement le niveau habituel du genre. Elles ont en soi une telle force que l'appui du pathétique, que les artifices du développement leur sont totalement inutiles.

Je ferai aussi au style de M. Hennebicq un reproche du même ordre. Les métaphores en sont embrouillées, parfois forcées. Une première, qui est juste, se confond peu à peu avec une autre qui l'est moins, et ainsi de suite. L'auditeur, lui, ne fait pas attention à ces choses : il suit la pensée abstraite de l'homme qui lui parle et les métaphores dont celui-ci la couvre, il ne les considère que comme les vêtements successifs qu'elle porte. Ils lui sont indif-

(1) LÉON HENNEBICQ : *Pro Juventute*. Seize années de harangues de 1895 à 1911. Bruxelles, veuve Ferdinand Larcier.

férents. Pourvu qu'on se retrouve, à la fin, dans le havre sûr et solide d'une bonne conclusion bien simple, bien évidente, c'est l'essentiel. Le reste, ce sont des jeux, des concessions à la littérature. Le lecteur, au contraire, envisage la métaphore comme l'expression d'une analogie très profonde, très vraie. Il la veut juste comme un axiome et qu'elle se développe suivant sa propre logique, sans s'altérer, sans se mélanger à d'autres.

Enfin, M. Hennebicq use trop volontiers des répétitions, des renforcements et des néologismes. D'un mot, tous ses défauts ressortissent à l'insistance de l'orateur. Mais ils ne doivent pas nous faire méconnaître la valeur toute particulière de ses idées, pas plus que la sécheresse du style des hommes de science ne doit nous écarter de leurs spéculations. La Littérature n'est pas tout.

« *Durant seize années*, dit-il dans son avant propos, *j'ai fait campagne en l'honneur d'idées que nos partis politiques négligent.* »

Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est fort dommage que les partis politiques en Belgique négligent les idées pour lesquelles M. Hennebicq fit campagne. Car elles sont essentielles et, à vrai dire, les seules dignes de mériter le nom d'idées politiques.

A l'exception de quelques discours de doctrine sur des sujets purement juridiques et d'ailleurs traités avec une très grande largeur, toutes les harangues recueillies dans le volume se ramènent à une pensée patriotique que l'on peut résumer en quelques mots: La Belgique est digne et capable à la fois d'entrer dans le concert européen et d'y tenir hautement sa place.

A cette conclusion qu'il exprime de vingt manières, il revient par les détours les plus ingénieux, les plus inattendus, lorsqu'il n'y est pas amené directement par la logique même du sujet choisi. Dans *La Poussée coloniale et la fierté belge*, il montre comment la Belgique a pris part suivant ses moyens à ce mouvement général qui entraînait les puissances civilisées à la recherche de terrains nouveaux pour les produits de leur industrie, et comment l'aventure congolaise se justifie des accusations intéressées de la jalouse Angleterre. Dans l'*Entente hollando-belge*, il esquisse une étude des ressources réciproques que s'offriraient les deux pays unis entre eux pour une hégémonie fort appréciable. Dans l'*Expansion économique et la patrie belge*, il explique le secret de sa force flamande et son avenir, qu'il entrevoit très grand. Mais nulle part comme dans le discours appelé *La Mer impériale* il ne déploie autant de subtilité pour en revenir à sa conclusion favorite. Et cela sans rien forcer, par la seule déduction. Il faut lire cette conférence, assez courte d'ailleurs : elle est de premier ordre. M. Hennebicq y montre comment le rêve anglais de domination par la possession des grandes routes maritimes a toujours eu besoin, pour être complet et sans lacunes dangereuses, d'avoir pour corollaires la possession des routes commerciales terrestres et donc celle des points stratégiques élevés qui les commandent. Chaque route maritime doit ainsi se renforcer d'une ligne de faites. Mais le rêve est colossal et la puissance qui le forme trouve toujours un obstacle au cours de son exécution. L'existence du Congo belge se découvre ici une importance extraordinaire. En effet, la ligne de faite du nord au sud de l'Afrique entamée par l'Angleterre et celle de l'est à l'ouest par l'Allemagne ont pour pivot commun, pour obstacle, le Katanga.

« L'Etat du Congo, dit M. Hennebicq, est en travers de la conquête du Plateau. Il gêne indirectement la réalisation d'un plan impérialiste. » Et plus loin : « Les destinées des nations se décident loin de leurs centres. L'Espagne succombe avec l'Armada. La Hollande du XVIIe siècle est frappée au Brésil ou à Syracuse. Napoléon est terrassé à Trafalgar. Notre espérance et notre indépendance sont désormais placées au Katanga, à l'ombre du drapeau bleu étoilé d'or qui sera bientôt belge (1). »

Que la Belgique soit, numériquement, une petite nation, M. Hennebicq n'estime pas que ce soit un obstacle à ses projets d'hégémonie. Son patriotisme très large, très moderne, discerne que la force des armes n'est plus qu'un des nombreux éléments de victoire parmi tous ceux qui sont aujourd'hui donnés aux peuples.

L'extension industrielle, l'ingéniosité commerciale, la floraison des arts, le prestige littéraire, enfin surtout l'autorité financière, voilà autant d'éléments qui peuvent devenir souverainement effectifs dans les luttes futures. M. Hennebicq explique très clairement comment la Belgique, dont l'état actuel serait plus que précaire dans les conditions d'existence politique du passé, peut aujourd'hui se considérer comme au contraire une des nations les plus solidement organisées et à qui sont permises les plus hautes conceptions.

Non content de se placer sur le terrain du présent, il remonte dans l'histoire et s'efforce de démêler, dans l'embrouillement social du XVe siècle, déjà la première palpitation, l'éveil inconscient et confus de la nationalité belge. Son discours intitulé *La Belgique bourguignonne* est, à ce point de vue, extrêmement curieux. Même si l'on trouve trop fragile dans sa subtilité le rapport qui unit cette idée si moderne de nationalité avec les trois ducs de Bourgogne, on ne peut qu'admirer la sûreté et la largeur des traits avec lesquels M. Léon Hennebicq esquisse un tableau de la Renaissance en Europe. Et il est parfaitement vrai que dans cette immense germination de liberté était contenue au moins en puissance nos plus modernes théories politiques.

J'ignore tout de M. Léon Hennebicq, mais j'estime que c'est une tête politique, et que son pays devrait lui faire confiance et suivre les voies qu'il indique. Il a parfaitement raison de s'adresser à la jeunesse. Elle seule est assez dégagée des intérêts particuliers pour jeter toutes ses énergies dans la belle aventure qu'il lui propose, pour comprendre la générosité, la portée de ses idées. On devrait faire lire son livre à tous ceux qui, en Belgique, s'intéressent à la chose publique, soit pour rectifier leurs erreurs, soit pour confirmer leurs convictions, mais toujours pour les élever au-dessus des querelles de partis. Avec quelle hauteur M. Hennebicq les ignore, ces querelles mesquines, qui doivent pourtant être aussi âpres et aussi vaines et aussi épuisantes qu'en France, et que partout! Dans ses vingt et une harangues, il n'y fait allusion que pour en dénoncer le danger et la sottise.

Enfin, il convient d'ajouter que la culture de M. Hennebicq paraît considérable. Il aborde avec la même aisance, la même abondance de citations, la même érudition, les sujets les plus variés : la politique générale et l'histoire, l'art et les questions ouvrières, la philosophie et le droit. Il tire des documents les plus rébarbatifs de la statistique des conclusions tout de suite très vastes, très sûres. Ainsi dans *l'Expansion maritime*, après l'examen de quelques tarifs douaniers, esquisse-t-il un tableau vraiment saisissant de la puissance maritime anglaise. Et je pourrais multiplier ces exemples.

Aussi devant de telles qualités, devant la suscitation d'un intérêt aussi vital, oublie-t-on vite les défauts littéraires d'un pareil livre. Il s'agit vraiment ici de quelque chose de plus important que la littérature.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) Il faut noter que cette conférence date de 1907.

LE FESTIVAL WAGNER

Das Rheingold. — Die Walküre.

Il semble désormais tout naturel qu'on termine la saison théâtrale par une représentation cyclique de la Tétralogie. Nul ne songe à s'en étonner. On ne réfléchit pas assez au miracle de cette intercalation parmi les spectacles du répertoire courant, à l'effort énorme demandé à l'orchestre et à son chef, aux complications qu'entraîne pour les directeurs la mise au point de ces *Bühnenfestspiele* créés par Richard Wagner pour un théâtre d'exception, ouvert à l'époque des vacances et spécialement machiné pour leur servir de cadre.

Ceux qui assistèrent, et c'est le cas pour le signataire de ces lignes, aux répétitions qui précédèrent les représentations de 1876 à Bayreuth, se souviennent des difficultés de toutes natures que rencontra la colossale entreprise. On ne peut qu'admirer ceux qui, aujourd'hui, les abordent en souriant et en triomphent avec aisance.

Et remarquez que si l'on compare à ces soirées historiques celles que nous offre aujourd'hui le théâtre de la Monnaie, l'avantage reste peut-être à ces dernières. Certes, de grands artistes ont disparu. Le souvenir de la Materna n'est pas effacé, celui de Carl Hill, qui créa le rôle d'Alberich, pas davantage. Mais en revanche, combien l'interprétation a plus de cohésion et, dans son ensemble, plus d'éclat! La représentation du *Rheingold*, premier volet du gigantesque polyptique, fut de tous points admirable. Cette féerie shakespearienne où la raillerie s'allie de façon si plaisante au tragique, la bouffonnerie au drame, la farce au lyrisme le plus ardent, a trouvé en MM. Ernest Van Dyck (Loge), Braun (Wotan), Von Scheidt (Albérich), Kühn (Mime), Helgers (Fafner), Felten (Fasolt), Tilmann-Liszewski (Donner) et Winckelshoff (Froh), en Mmes Brema (Fricka), Petzl (Freia), Klein-Gmeiner (Erda), Kühn-Brünner, David-Bischoff et Rohr (les Filles du Rhin), des interprètes merveilleusement instruits des traditions wagnériennes et qui expriment comme en se jouant les intentions tour à tour comiques et graves de l'œuvre. Ce fut délicieux de verve, d'entrain, d'espièglerie; et rien, à part un très léger accroc au quatrième tableau promptement « reprisé » par l'habileté de M. Lohse, rien ne troubla la vive et profonde jouissance des auditeurs. Jamais le limpide trio des Filles du Rhin ne fut chanté avec plus de pureté cristalline, de charme et de jeunesse. Mais c'est M. Ernest Van Dyck surtout qu'il faut louer pour sa vivante, frondeuse et vraiment inimitable interprétation de l'Esprit du feu. L'artiste excelle dans tous les rôles qu'il aborde. Peut-être n'a-t-il marqué aucun de ceux-ci d'un accent plus personnel, d'une expression plus aiguë. Il a des trouvailles de gestes, d'attitudes, de physionomies qui complètent tout ce que sa voix et sa diction ont d'éloquence. Et tout concourt en lui — rythme plastique et rythme musical — à composer un personnage dont la subtilité fuyante, la vivacité et l'animation joyeuse sont en quelque sorte la flamme elle-même. Vraiment, quant il apparaît, il illumine la scène.

Mme Bréma joue avec une remarquable autorité le rôle de Fricka. M. Braun est un Wotan de voix sonore et de belle prestance. Mais il faut les louer tous. N'oublions pas le principal, celui qui tient dans ses mains tous les fils de cet écheveau embrouillé et qui les démêle avec lucidité, M. Otto Lohse. Appelé sur la scène après le dernier tableau, il recueillit une bonne part des ovations.

***

Die Walküre, pour laquelle on s'arracha le lendemain jusqu'aux plus humbles strapontins, reçut un accueil plus enthousiaste encore. C'est l'œuvre préférée du public bruxellois, celle par laquelle Joseph Dupont l'initia jadis aux splendeurs tétralogiques et qui sert, aujourd'hui encore, de bréviaire aux jeunes couches wagnériennes. Le lied du Printemps, la Chevauchée, les Adieux de Wotan ont remplacé dans l'éducation moderne — et qui s'en plaindrait? — l'Air des Bijoux et le quatuor de *Rigoletto*. Il n'y a pas une phrase de la partition (tout au moins aux 1er et 3e actes) que ne pourrait fredonner toute jeune fille quelque peu frottée de musique. Et malgré la longueur de la partition, les spectateurs protesteraient avec indignation si on se permettait, comme naguère, d'en élaguer une mesure. Les temps sont changés, décidément, et l'évolution fut plus rapide que nous ne pûmes, nous les Wagnériens de l'avant-veille, la prévoir et l'appeler de nos vœux.

L'interprétation de la *Walküre* fut digne de celle du *Rheingold*. Elle fut même à certains égards plus belle encore. M. Feinhals, qu'un enrouement avait empêché la veille de chanter le rôle de Wotan, nous apparut mercredi en pleine possession de son talent. C'est un chanteur de style à la voix souple et puissante à la fois, à la diction claire, à la mimique noble et aisée. Depuis qu'Henri Seguin a quitté la scène, aucun artiste n'a mieux rempli le rôle au théâtre de la Monnaie.

Siegmund, ce fut M. Ernest Van Dyck, un Siegmund aussi héroïque, aussi débordant de tendresse et de fougue juvénile qu'il avait été, la veille, dans le personnage de Loge, ironique, ratiocineur et fuyant. Quels dons et quelle volonté n'exigent pas pareilles transformations! Aussi M. Van Dyck fut-il accueilli par le plus éclatant succès. M. Braun composa un Hunding farouche à souhait; sa voix retentissante et sa haute stature l'ont marqué pour ce rôle.

L'interprétation féminine fut, de même, des plus remarquables. Mme Edyth Walker, très admirée l'an passé, retrouva dans le personnage de Brunnhilde la faveur du public. Très dramatique dans son jeu, elle extériorise avec des accents expressifs tour à tour joyeux et touchants, d'une voix étendue et sonore, le caractère multiple de la Walkyrie. Mme Marie Bréma, bien que souffrante et privée d'une partie de ses moyens, chanta avec une admirable vaillance le rôle de l'épouse acariâtre et jalouse. Sieglinde trouva en Mme Petzl une interprète idéale; on ne pourrait imaginer voix plus claire, plus jeune et plus harmonieuse. Et cette fois encore l'orchestre de M. Lohse mit en vive lumière toutes les pages de l'admirable partition.

OCTAVE MAUS

La décoration de l'église d'Hastière.

Il y a quelques années, M. Maurice des Ombiaux, occupé à recueillir la poésie éparse sur les coteaux de Meuse, conçut le gracieux projet de faire décorer d'une légende du pays la belle église romane d'Hastière-par delà, sauvée de la ruine et restaurée il y a quelques lustres. Ce fut à Auguste Donnay qu'il pensa aussitôt. Il justifia son choix en ces termes dans *Durendal :*

« S'il n'a pas en Belgique la notoriété qu'il mérite, Auguste Donnay est néanmoins un grand artiste. Il en est peu qui aient comme lui le sens architectural du paysage. Par là, il est bien de

sa contrée, toute de monts, de vaux et de rochers; de sa race qui bâtissait sur le roc avec une élégance que l'on ne retrouve plus. Dans chacune de ses toiles, on respire une atmosphère de conte ou de légende; chacun de ses tableaux est beau comme une fable... Il nous a montré la vierge et saint Joseph dans la vallée de l'Ourthe en route pour Bethléem... Il n'est pas hasardeux de dire qu'il a créé un paysage nouveau avec une émotion inédite en peinture. Donnay poursuit une figure idéale qui se confond avec l'âme même de la terre natale. C'est en somme cette âme légendaire et religieuse qui, seule, l'inspire... Le sens folklorique est si marqué chez lui qu'il est impossible d'évoquer une représentation graphique des traditions wallonnes sans penser à l'art de Donnay... ».

L'artiste se mit à l'ouvrage; l'esquisse qu'il a montrée dépasse les espérances que l'on a placées en lui.

L'un des panneaux du triptyque représente saint Walhère faisant des remontrances à son neveu Norbert d'Hastière, dont la conduite déréglée cause du scandale dans le pays. Dans l'autre panneau, le corps du saint, tué par son dit neveu, est aperçu flottant sur le fleuve dans le brouillard matinal. Au panneau central on voit l'abbé de Waulsort étant venu avec ses moines et un char pour transporter à son monastère la dépouille du saint, les chevaux attelés au convoi funèbre refusent d'avancer. Une vieille femme dit au prélat de les remplacer par deux génisses blanches n'ayant jamais porté le joug, ce qui fut fait. Alors les deux aumailles, donnant du jarret, conduisent le char à travers broussailles et ravines, traçant au flanc du coteau le chemin qui, depuis, a conservé le nom de chemin de Saint-Walhère.

On admirera dans cette composition le sens légendaire qui caractérise les œuvres du peintre de Méry, l'attitude et le groupement des personnages en harmonie avec un admirable paysage de Meuse plein de douceur et de mélancolie. Ce paysage, même dans sa réalité si expressive, semble sortir d'un conte bleu, tant il évoque de poésie naïve et simple. Aussi peut-on dire que le triptyque destiné à l'église d'Hastière ne représente pas seulement une légende wallonne, mais qu'il quintessencie la légende et la poésie wallonnes.

Une souscription est ouverte. Il faut espérer que l'État ne marchandera pas son intervention. Car on aura non seulement exprimé dans un monument vénérable l'atmosphère légendaire de la Meuse, mais aussi fourni à un grand artiste l'occasion de donner sa mesure. En même temps on entrera dans les vues de ceux qui s'efforcent de restituer à la peinture sa destination véritable : décorer des édifices, y créer une ambiance d'art, au lieu d'encombrer les musées.

Victor Rousseau, séduit par l'idée d'évoquer l'art wallon dans un vieux monument wallon, a mis à la disposition de M. Maurice des Ombiaux une *Madone à l'enfant*, à laquelle il travaille en ce moment.

WAGNER ET BIZET

Parmi les lettres inédites de Georges Bizet récemment publiées par la *Revue de Paris*, il en est une qui intéressera particulièrement nos lecteurs en ce qu'elle révèle dans le compositeur de *Carmen* un fervent admirateur de Richard Wagner. Cette lettre, datée de 1871, c'est-à-dire à une époque où Wagner n'avait en France que peu d'adeptes, est adressée à Mme F. Halévy, belle-mère de Bizet.

CHÈRE MADAME HALÉVY,

« .... Je ne vous parle pas de Wagner aujourd'hui. Êtes-vous injuste!... Du reste, c'est le sort de ces grands génies d'être méconnus par leurs contemporains. Wagner n'est pas mon ami, et je le tiens en médiocre estime; mais je ne puis oublier les immenses jouissances que je dois à ce génie novateur. Le charme de cette musique est indicible, inexprimable. C'est la volupté, la tendresse, l'amour!...

Si je vous en jouais huit jours, vous en raffoleriez !... D'ailleurs, les Allemands, qui, hélas! nous valent bien en musique, ont compris que Wagner est une de leurs colonnes les plus solides. L'esprit allemand du XIXe siècle est incarné en cet homme.

Vous savez bien, vous, ce que le dédain a de cruel pour un grand artiste. Heureusement pour Wagner, il est doué d'un orgueil tellement insolent que la critique ne peut le toucher au cœur, — en admettant qu'il ait un cœur, ce dont je doute.

Je n'irai pas si loin que vous et je ne prononcerai pas le nom de Beethoven à côté de celui de Wagner. Beethoven n'est pas un homme, c'est un dieu! — comme Shakespeare, comme Homère, comme Michel-Ange! — Eh bien, prenez le public le plus intelligent, faites-lui entendre la plus grande page que possède notre art, la *Symphonie avec chœurs*, il n'y comprendra rien. L'expérience a été faite, on la refait tous les ans avec le même résultat. Seulement, Beethoven est mort depuis cinquante ans et la mode est de trouver cela beau.

Jugez bien *vous-même*, en oubliant tout ce que vous avez entendu dire, en oubliant les sots et méchants articles et le plus méchant livre publié par Wagner, et vous verrez. Ce n'est pas la musique de l'avenir, — ce qui ne veut rien dire; mais c'est, comme vous le dites si bien, la musique de tous les temps, parce qu'elle est admirable.

Ouf!... Vous n'êtes pas convaincue, parbleu! et vous n'êtes pas la seule! Voltaire ne comprenait pas Shakespeare, parce qu'il était prévenu par les *conventions*, qu'il croyait être la vérité. Vous êtes prévenue aussi, et de ces dernières pages vous ne croirez qu'une chose, — c'est que je vous aime de tout mon cœur. GEORGES BIZET

P. S. — Il est bien entendu que, si je croyais imiter Wagner, malgré mon admiration je n'écrirais plus une note de ma vie. *Imiter* est d'un sot. Il vaut mieux faire mauvais d'après soi que d'après les autres. Et d'ailleurs, plus le modèle est beau, plus l'imitation est ridicule. On a imité Michel-Ange, Shakespeare et Beethoven! Dieu sait les horreurs que nous a values cette rage d'imiter!... »

CÉRAMIQUE

La Faïence et la Porcelaine de Marseille,

par M. ARMAND D'AGNEL.

On ne pourrait trop encourager la publication de documents précis et de nature à donner un nouvel essor à l'industrie aujourd'hui presque disparue des porcelaines et des faïences artistiques. En Angleterre, en Allemagne, en Italie, de grands ouvrages ont été publiés sur la céramique nationale. En France, il manquait un ouvrage sur l'histoire de la céramique méridionale, qui a produit, comme on sait, des chefs-d'œuvre. Cette lacune vient d'être comblée par l'ouvrage de M. Armand d'Agnel : *La Faïence et la Porcelaine de Marseille* (1). Les fabriques de Marseille, aux XVIIe et XVIIIe siècles, occupent une place remarquable dans le développement de la faïence française.

Au point de vue vulgarisateur, et c'est le plus important ici, on ne pouvait mieux exposer le sujet : il comprend des chapitres sur la biographie des maîtres faïenciers, sur la technique et la valeur artistique des porcelaines et faïences, et sur l'histoire de l'industrie faïencière. L'ouvrage contient du reste un nombre considérable de planches où sont reproduites les plus belles pièces artistiques de la faïence marseillaise. Il faut en admirer le

(1) Marseille, Jourène.

beau style, la décoration délicate, les motifs ingénieux, ainsi que la variété des sujets, leur belle allure traditionnelle, bien française, qui se retrouve jusque dans l'interprétation des motifs chinois. La composition en est harmonieuse, pleine de finesse et de goût.

Porcelaines de Tournay, par M. Soil de Moriamé.

M. Soil de Moriamé, de son côté, vient de rééditer son ouvrage sur les *Porcelaines de Tournay* (1), et ce livre est destiné à rendre de précieux services. On sait que Tournay fut toujours un centre d'art extrêmement curieux; ses architectes, ses peintres, ses sculpteurs sont célèbres. De même les industries d'art tournaisiennes, les tapis et les bronzes dorés occupent une place importante dans l'histoire des arts appliqués. Les porcelaines tournaisiennes renferment des trésors d'art trop peu connus. On s'imagine volontiers encore que la manufacture de Tournay ne produisit que des services ornés de dessins bleus, légers entrelacs et festons. A côté des services décorés avec le goût le plus parfait en camaïeu rose, en bleu de roi et or, à côté des tabatières très recherchées et des vases, on trouve toute une série de statuettes et de figurines, des groupes en porcelaine blanche, vrais petits chefs-d'œuvre de perfection, de grâce, de finesse, marqués au goût du XVIII^e^ siècle.

Le livre de M. Soil révèle toutes ces richesses; il en donne le catalogue détaillé, après avoir retracé l'histoire de la manufacture de Tournay et fait une description exacte des divers procédés de fabrication. On verra parmi les plus belles pièces reproduites dans ce livre le grand vase aux armes du roi de Pologne qui fut détruit par l'incendie de l'Exposition de Bruxelles.

F. H.

Porzellan der europäischen Fabriken des XVIII^e^ Jahrhunderts, von Ludwig Schnorr v. Carolsfeld. Ouvrage illustré de 139 gravures et 2 planches de marques.

C'est au début du XVIII^e^ siècle que, pour la première fois, on fabriqua de la porcelaine en Europe, et rapidement se multiplièrent en Allemagne les manufactures. Celles de Meissen, de Vienne, de Berlin, de Höchst, de Furstenberg, de Ludwigsburg, de Nymphenburg et de Frankenthal sont justement célèbres; les groupes, figurines, bols, candélabres, vases et plats qu'elle produisirent peuplent aujourd'hui les musées. D'autres, plus modestes, – Ansbach, Kelsterbach. Pfalz-Zweibrücken, Fulda, Cassel notamment, et toutes les petites usines de la Thuringe, – fournirent, elles aussi, un intéressant appoint à l'art céramique.

M. L. Schnorr von Carolsfeld en retrace l'histoire dans un joli volume que vient de faire paraître l'éditeur Richard Carl Schmidt et qui intéressera vivement les collectionneurs (2). Consacré principalement à l'Allemagne, l'ouvrage passe également en revue, d'une manière sommaire à la vérité, les principales manufactures françaises, anglaises, italiennes, espagnoles, hollandaises, belges, danoises et russes. De nombreuses illustrations, une bibliographie, une table des noms cités, des reproductions de marques, etc., complètent le traité, appelé à rendre aux spécialistes de réels services.

O. M.

(1) Tournai, Casterman.

(2) Berlin, W. 62. *Bibliothek für Kunst und Antiquitätensammler*, Richard Carl Schimdt et C^ie^.

LA MUSIQUE A LIÉGE

Les deux séances consacrées aux œuvres de Beethoven pour piano et violoncelle méritaient la gratitude du public envers M^lle^ M. Stévart et M. J. Gaillard puisque les sonates pour ces deux instruments sont généralement inconnues. Les concerto pour violoncelle et les morceaux de virtuosité de divers auteurs forment le répertoire habituel du celliste, relativement pauvre même en ces catégories.

Ce fut donc un régal inaccoutumé que les cinq sonates n° 2 de l'op. 5, l'op. 69 et n° 2 de l'op. 102. Et pour faire goûter ces œuvres, il faut un sens musical de premier ordre, une solidité rythmique à toute épreuve, un élan soutenu, une virtuosité accomplie. M^lle^ Stévart fut excellente dans les deux séances, mais écrasa un peu son partenaire à la première; le piano clos, à la seconde, amena un duo tout-à-fait satisfaisant. M. Gaillard fut peut-être aussi troublé par ses débuts à Liége, ville sévère, il faut le reconnaître, en ses jugements. La seconde soirée fut une revanche pour le nouveau professeur du Conservatoire; l'éclat, la netteté, la sûreté de l'archet, l'émotion communicative ne manquèrent à aucun moment.

Trois numéros de variations, les unes sur *Judas Macchabée* de Haendel, les autres sur *la Flûte enchantée* provoquèrent, comme les sonates, de longs applaudissements. Beethoven y a mêlé la ferveur de son cœur à la fécondité de son imagination.

Un trait commun à ces œuvres pour violoncelle, c'est la beauté et la longueur des thèmes, le riche développement du chant dans leur *adagio* (le n° 2 de l'op. 102 est merveilleux à cet égard).

Espérons que l'exemple fourni par ces deux brillants artistes sera suivi par d'autres.

Georges Ritter

MEMENTO MUSICAL

Mardi 7 mai, à 8 h. 1/4, audition d'*Odysseus*, oratorio pour soli, chœur et orchestre de Max Bruch par le *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles.

Jeudi 9, à 8 1/2, h., à la Grande-Harmonie, récital de piano par M^lle^ Angèle Simon. OEuvres de Bach, Beethoven, Chopin, Saint-Saëns et Debussy.

Vendredi 10 mai, à 3 heures, Salle Patria, audition de la *Missa solemnis* de Beethoven, interprétée par l'orchestre et les chœurs de la *Société J.-S. Bach* sous la direction de M. Albert Zimmer. Solistes; M^mes^ A. Nordewier et P. de Haan, MM. G. Baldzun et A. Stephani. Location chez Breitkopf.

Samedi 11, à 3 heures, même salle, audition de la messe en *si* mineur de J.-S. Bach sous la même direction et avec les mêmes interprètes.

Dimanche 12, à 3 heures, même salle, seconde audition de la *Missa solemnis* de Beethoven.

Samedi 18, à 8 1/2 h., Salle nouvelle (rue Ernest Allard), récital de chant par Miss Pauline Donnan avec le concours de M. G. De Marès, violoniste.

Lundi 20, à 8 1/2 h., même salle, concert de M. D. Defauw, violoniste, avec le concours de M^lle^ Marguerite Rollet et de M. Emile Bosquet. OEuvres de Beethoven, C. Franck et Debussy.

PETITE CHRONIQUE

En mémoire de son frère, M^lle^ Julie Agneessens vient de faire don à l'Etat, pour le Musée de Bruxelles, du *Torse d'adolescent* d'Edouard Agneessens, l'une des plus belles œuvres du maître.

L'ouverture du Salon de Printemps par le Roi aura lieu demain à 2 heures précises. Vernissage le matin, à 9 h. 1/2. Le Salon, auquel participeront nos meilleurs artistes, aura comme annexe une exposition internationale d'art religieux moderne qui promet d'être une révélation. On y verra réunies des œuvres d'artistes belges, français, anglais, allemands, hollandais, espagnols, russes et hongrois.

L'Université des Annales de Paris vient de décider l'organisation à Bruxelles d'une excursion dont le but est la visite de l'Exposition de la Miniature. Cette excursion, qui aura lieu les 30 et 31 mai, comprendra plus de cent participants, parmi lesquels se trouveront de nombreuses notabilités artistiques et littéraires.

Le Salon des Beaux-Arts de Liége a été inauguré hier par le ministre des Sciences et des Arts. Outre un grand nombre de peintres et de sculpteurs belges, y sont représentés, entre autres, parmi les artistes français : MM. F. Auburtin, Ch. Cottet, H. Du-

hem, P. Guillaumin, Roll, P. Signac, F. Vallotton ; parmi les Anglais, MM. T. Austen-Brown, A. East, M. Fisher, miss N. Groy, le *Senefelder Club* ; parmi les Allemands, MM. Neuenborn et von Bulow, la *Société des artistes de Mannheim*, etc.

Tous les vendredis, il y aura au Salon une séance littéraire ou musicale. Celle du 31 mai, consacrée à César Franck et à Vincent d'Indy, aura lieu avec le concours de Mlles Maria Biermé, Marguerite Rollet et Blanche Selva. MM. Arsène Alexandre et Jules Destrée ont également promis leur concours pour des conférences, M. Max d'Olonne pour une audition de ses œuvres.

Un peintre russe, M. L. Schulman-Gaspar, a ouvert hier à la Galerie Boute une exposition de ses œuvres.

Le Cercle d'art *le Littoral* inaugurera aujourd'hui à l'Hôtel de ville d'Audenarde une exposition qui sera ouverte jusqu'au 24. Une audition musicale organisée par M. H. Janlet, président du cercle, aura lieu le 20 avec le concours de M. Marcel Lefèvre. Le carillonneur de la ville d'Audenarde donnera un concert au cours du Salon.

Rappelons que c'est mercredi prochain qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie la représentation de gala organisée en l'honneur de M. Maurice Maeterlinck. Au programme : *Pelléas et Mélisande* avec la musique de M. Gabriel Fauré.

Les Belges à l'étranger :

M. Stroni, ancien accompagnateur au théâtre de la Monnaie, qui remplit depuis deux ans les fonctions de second chef d'orchestre à l'Opéra de Boston, vient d'être nommé premier chef d'orchestre à ce théâtre. Il dirigera au cours de la saison prochaine les œuvres du répertoire français.

Le festival rhénan aura lieu cette année à Aix-la-Chapelle, durant la semaine de la Pentecôte. Le premier jour, exécution de la messe de Bach en *si* mineur ; le deuxième jour, interprétation d'œuvres de Brahms et d'une symphonie de Bruckner ; le troisième jour, audition des solistes : Mlle Thérèse Carreno, M. Flesch, et du quatuor vocal composé de Mmes Kraus-Osborne, Kaempfert, de MM. Kraus et Globerger. Le festival sera dirigé par les capellmeister Muck et Schwickerath.

On vient de représenter *Étienne Marcel* au Grand Théâtre de Bordeaux. L'interprétation, nous écrit-on, a été excellente, et l'ouvrage du maître français a été accueilli par des ovations enthousiastes.

Nous avons annoncé déjà qu'un monument sera érigé à la mémoire de Jules Breton à Courrières, le village natal du peintre. Les souscriptions sont reçues chez M. Eugène Chigot, secrétaire du Comité, 9 rue de Bagneux à Paris, et pour la Belgique chez M. Maurice Boddaert, 141 rue des Baguettes à Gand.

Paraîtra prochainement aux éditions du *Masque* : *le Rouet et la Besace*, images et chansons de Grégoire Le Roy ; un volume de luxe tiré à 300 exemplaires numérotés, dont 10 sur Japon impérial à 40 fr. et 290 sur Van Gelder à 8 fr. Ces prix seront portés en librairie, à dater du 1er mai, à 50 et à 10 fr. Adresser les souscriptions aux Editions du *Masque*, 20 rue des Coteaux, Bruxelles.

Sous le titre *la Fleur de Wallonie*, M. Lucien Colson publiera prochainement un volume qui sera une sorte de *Vade-mecum* du Wallon. On y trouvera une documentation générale sur la Wallonie et des notices historiques sur le pays wallon depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours. La *Fleur de Wallonie* est en souscription chez l'auteur, 21 rue de la Tombe, à Herstal, au prix de fr. 2.50 (en librairie fr. 3 50).

Le Déjeuner dans l'atelier, un des plus célèbres tableaux de Manet, vient d'être offert par son propriétaire à la Pinacothèque de Munich. On le vit pour la dernière fois à Paris l'an dernier à la Galerie Bernheim, où il fut exposé parmi les quelque trente Manet qui devaient composer l'exposition organisée à Berlin par M. Cassirer.

Théâtres en plein air.

On a représenté le 3 mars, dit *le Guide musical*, à ciel ouvert, le deuxième acte d'*Aïda* au pied des Pyramides. La scène mesurait 2,500 mètres carrés. La troupe de M. Bracat (qui joue en ce moment au théâtre Khédivial du Caire) a fait de son mieux, mais les sonorités ont paru bien vagues, bien fluides dans l'espace désertique. Il y avait là pourtant 200 instrumentistes, 200 choristes, cinq musiques militaires, 500 figurants, 300 Bédouins sur des chameaux, 200 Soudanais. L'acte s'est terminé par un feu d'artifice ! On comptait sur 10,000 spectateurs. Le chiffre n'a pas été ateint.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie, Éditeurs

BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

TRÉSOR DE L'ART BELGE

AU VIIe SIÈCLE

Mémorial de l'Exposition d'Art ancien à Bruxelles en 1910.

Publié sous la direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le Baron Descamps, le Baron Kervyn de Lettenhove, Fierens-Gevaert, Ch.-Léon Cardon, P. Buschmann, le Dr G. Glück, le Dr G. de Terey, Paul Lambotte, H. Rousseau, Paul Vitry, E. W. Moes, Jules Guiffrey, R. Van Bastelaer, Cyr. Van Overbergh, De Ridder, le général Comte de t'Serclaes, Cuvelier, Joseph Destrée, L. Gilmont, l'Abbé F. Crooy et A. Roersch.

L'ouvrage paraît en 10 fascicules et formera deux beaux et forts volumes in-4°, de 400 à 500 pages de texte et d'environ 180 planches hors texte, en héliogravure et en héliotypie, le tout imprimé sur papier de Hollande à la cuve.

Tirage limité à 500 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET : 200 FR.

Il sera tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, numérotés et nominatifs. Prix : 400 fr.

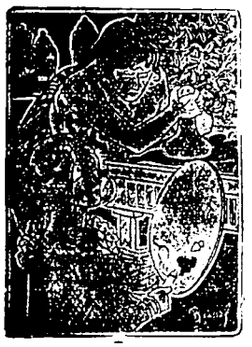
TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC

ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : **P. BUSCHMANN, Jr**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, **20** fr. — Étranger, **25** fr.
La livraison, fr. **2.50**.
Edition de luxe sur papier spécial, **50** fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zehlendorf).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maitres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, **1** fr. **50**.
Union postale, **2** francs.

Abonnements : { Étranger, **20** francs par an.
France et Belgique, **15** francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**
PARIS

LA FLORA

REVUE DES LETTRES ET DE L'ART GRACIEUX

ORGANE DE L'ÉCOLE DE LA FLORA (ÉCOLE DE LA GRACE)

Directeur : G. DE OKINCZYC — *Rédacteur en chef :* LUCIEN ROLMER

44, Avenue du Maine — PARIS

Abonnements : France, 10 francs ; Etranger, 12 francs.

— Un numéro-spécimen gratuit sur demande. —

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, ru la Buanderie 12-14.

Bruxelles.— Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 19. 12 MAI 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Hélène de Sparte (OCTAVE MAUS). — A propos de la conversion de J.-K. Huysmans (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La manifestation Maeterlinck (GEORGES RENCY) — Le Festival Wagner : *Siegfried*; *die Götterdämmerung* (H.) — Le XIIIe Salon de la Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes (F. H.) — Le Salon triennal de Liége (GEORGES RITTER). — A la Galerie Georges Giroux (F. H.). — Publications d'Art : *Gérard Dou*; *Dürer* (F. H.). — Musicographie : *l'Année musicale*. — Nécrologie : *Félix ter Linden*. — Concours musical. — Memento musical. — Petite Chronique.

HÉLÈNE DE SPARTE[1]

Hélène et Ménélas ont échappé aux accoutrements d'un hellénisme conventionnel qui les guettaient à l'Odéon, ainsi qu'aux inévitables colonnes doriques entre lesquelles ils eussent vraisemblablement promené leurs pas.

Mais en les habillant avec l'extraordinaire opulence que M. Léon Bakst a coutume de déployer dans la mise en scène des ballets russes, en les faisant mouvoir dans de chimériques décors, parmi des foules bariolées et lumineuses comme des labres-paons, a-t-on respecté leur caractère âpre et grave? Il semble que loin de servir la tragédie de M. Émile Verhaeren, l'éblouissant spectacle auquel elle sert de prétexte l'écrase d'un excès de splendeurs.

Spectacle étrange et merveilleux. L'art du décorateur (et quel incomparable artiste en ce domaine que M. Bakst, dont la palette est d'une richesse prodigieuse!), le réalisme d'une mise en scène réglée avec une saisissante vérité (M. Sanine n'est-il pas le plus étonnant régisseur de notre époque?), une partition délicieusement mélodique, aux timbres frais et charmeurs (M. Déodat de Séverac en est l'auteur très heureusement inspiré), tout devait, semble-t-il, concourir à envelopper *Hélène de Sparte* d'une éclatante beauté, à lui créer par l'association des ressources multiples qu'offre le théâtre une atmosphère digne de son lyrisme.

Le but a été dépassé. Le cadre, trop brillant, repousse dans l'ombre le tableau. Et c'est là la cause — ajoutez-y l'inégalité de l'interprétation — du malaise qui pesa sur la première représentation. Celle-ci réunissait tous les éléments d'un triomphe certain. Mais ces éléments en conflit se détruisirent l'un l'autre. Les vers, souvent admirables et toujours d'une pureté classique, dont M. Émile Verhaeren a tissé sa douloureuse tragédie se heurtèrent à la fantaisie orientale, au caprice fougueux, à l'imagination ardente du décorateur. Les idylles méditerranéennes du musicien, en harmonie avec la Grèce pastorale et agricole dans laquelle le poète situa son drame, jurèrent avec la pompe des costumes et le ton déclamatoire des acteurs. De cet antagonisme est né le spectacle hybride et déconcertant, magnifique et hétéroclite auquel nous avons assisté. Imaginez un repas somptueux où l'on servirait à la fois les potages, les rôtis, les volailles, les entremets et les fruits. Comment goûter la saveur de chacun des mets confondus dans cette macédoine?

Tout excès impose une réaction. Et sans remonter jusqu'à la mise en scène rudimentaire du théâtre du Globe, il est permis de souhaiter pour les œuvres dramatiques qui portent en elles-mêmes leur puissance

(1) Tragédie en quatre actes de M. ÉMILE VERHAEREN, représentée pour la première fois le 4 mai 1912 au Théâtre du Châtelet (Grande Saison de Paris sous la direction de la Société Musicale G. Astruc et Cie).

expressive, — et c'est le cas pour la noble tragédie de M. Émile Verhaeren, — un cadre propre à suggérer au spectateur le lieu de l'action, l'époque où elle se déroule, les circonstances qui influent sur sa marche, sans détourner son attention du but vers lequel le mène la pensée du poète. Comment suivre celle-ci lorsqu'aux détours du chemin qu'elle parcourt éclatent à tout instant d'aveuglantes pyrotechnies? Et n'est-il pas significatif, le fait qu'avant de parler de l'œuvre je suis entraîné à ne décrire que le féerique spectacle qui l'absorbe? Ballets, pantomimes, tableaux vivants, divertissements, tout ce qui n'est que mouvements, danses et attitudes plastiques s'accorde avec l'esthétique qui nous valut les merveilles scéniques prodigalement offertes à notre curiosité par le créateur, désormais célèbre, de la Saison de Paris. Mais une tragédie bâtie sur la détresse et la fatalité de l'amour et que blasonnent les images verbales, les symboles, les aphorismes philosophiques et moraux exige une réalisation différente.

Pour la pénétrer, j'ai été l'écouter une seconde fois. Dépouillée du prestige de la mise en scène dont volontairement je détournais les regards, elle m'est apparue dans la beauté nue de son lyrisme généreux et de ses douloureuses déductions.

L'argument en est simple et d'une grandeur austère. Après tant de voyages et d'aventures, lasse et désabusée, Hélène, revenue à Sparte, espère trouver dans l'amour conjugal, qui lui demeure fidèle, le repos et l'oubli. Accueillie avec allégresse par son peuple, elle ne tarde pas à s'apercevoir des ravages qu'excite sa fatale beauté. Des amours monstrueuses se dressent devant elle : son frère Castor, le dompteur de chevaux, s'éprend pour elle d'une passion frénétique qu'elle repousse avec horreur. La vierge Électre, à la seule vue d'Hélène, sent la haine qu'elle lui a vouée se muer en d'anormales ardeurs. Et la fatalité qui pèse sur la race d'Atrée pousse Castor au meurtre de Ménélas, Électre au meurtre de Castor. Le sang versé rallume dans le peuple de Lacédémone les querelles que suscite l'appât du pouvoir et dont profite l'insidieux Pollux pour ceindre le diadème. En vain Hélène, que son frère fut impuissant à protéger contre la fièvre des hommes, veut chercher l'apaisement dans la solitude des forêts. Les forces de la nature, dryades, satyres, bacchantes, naïades, la poursuivent de brûlants désirs, l'enveloppent de caresses et d'étreintes. Elle a recours, enfin, à Zeus et le supplie de la délivrer de la douleur de sa chair en la rendant au néant. Mais Zeus lui reproche de n'avoir pu vaincre l'orgueil de sa beauté et l'enlève à la terre pour l'aimer dans les cieux.

Ce drame pathétique, M. Émile Verhaeren l'a développé avec une sobriété, une concentration d'effets, une mesure qui l'assimilent aux maîtres de la tragédie classique. Rien n'y est dit qui ne soit essentiel. Les effusions de lyrisme sont maintenues rigoureusement dans le cadre de l'action. Et la pureté presque racinienne du style marque chez le poète des *Aubes*, de *Philippe II* et du *Cloître* une évolution qui l'écarte sensiblement du romantisme dont furent imprégnés ses débuts dramatiques. On le sent maître de sa forme comme de sa pensée, conscient des exigences de la scène et de l'optique spéciale du théâtre, bien qu'il néglige volontairement les artifices employés pour justifier l'entrée et la sortie des personnages. Pour lui, c'est ce que disent ceux-ci qui seul importe. Le récit des événements est substitué à leur accomplissement sous les yeux du public : par là encore se justifie l'analogie que je signalais entre *Hélène de Sparte* et la tragédie antique.

Peut-être M. Émile Verhaeren se fait-il illusion, — et c'est la seule réserve que j'aie à formuler, — sur les possibilités de réalisation qu'offre au lyrisme le théâtre en son état actuel. Imaginer, par exemple, que l'admirable conception d'un univers entier embrasé d'amour sur les pas d'Hélène puisse être extériorisée sur la scène est une utopie. On s'exalte en lisant les vers sensuels qui décrivent l'émoi de la nature :

> Et même le caillou s'émeut, tressaille et t'aime
> Quand ta marche l'effleure avec ton talon nu.

Mais toute volupté disparaît lorsqu'au théâtre on voit, parmi les toiles peintes, se glisser les coryphées cornus et barbus, les figurantes vêtues d'algues et de mousse chargés d'évoquer à nos yeux le frémissement des bois et le bruissement des ruisseaux. Ces images rappellent trop les revues de fin d'année. En attendant que l'art de la scène soit perfectionné, des voix dans la coulisse donneraient aux spectateurs une impression autrement émouvante que ces puériles matérialisations.

Il me reste à parler de l'interprétation. Celle-ci est malheureusement si hétérogène qu'elle n'a pu donner qu'une idée imparfaite de l'œuvre harmonieuse du poète. Touchante de gestes et d'attitudes, son visage félin douloureusement contracté, M^me^ Ida Rubinstein, qui ajoute à sa beauté le charme d'une plastique savamment étudiée, demeure malheureusement étrangère — dans toute l'acception du terme — à l'art de la déclamation française. Ah! que ne se contente-t-elle d'être la mime exquise que nous applaudîmes dans *Cléopâtre!* M^lle^ Sergine est une Électre fougueuse, animée d'une sorte de frénésie intérieure qui aurait besoin d'être disciplinée pour éviter la monotonie d'un débit emphatique et artificiel.

L'emphase est d'ailleurs la note dominante — et discordante — de cette manifestation russo-franco-belge. Tous les acteurs clament leurs rôles au lieu de les réciter. Seul, M. de Max, dans le personnage de

Pollux, fait preuve d'un talent équilibré, sûr, varié dans ses expressions, et qui, tout en marquant le rôle de sa personnalité, l'asservit aux intentions de l'auteur. Rôle de premier plan, d'ailleurs, et d'autant plus important qu'il s'oppose à tous les autres : Pollux seul n'est pas entraîné par le torrent d'amour parce que l'ambition bride l'élan de sa chair. Il incarne la Grèce héroïque et scande avec autorité ces vers acclamés avec enthousiasme :

> L'angoisse est nécessaire aux races qui sont fortes,
> Et pour grandir encor il leur faut le danger.

On pourrait appliquer à M. Émile Verhaeren lui-même cet axiome nietzschéen. Sa tragédie a frôlé le péril. Elle en a heureusement triomphé.

OCTAVE MAUS

A Propos de la conversion de J.-K. Huysmans.

A le lire rapidement, on pourrait croire que le petit livre que M. André du Fresnois consacre à la conversion de Huysmans (1) est un peu irrespectueux. La question est, en effet, assez brûlante. Huysmans est, somme toute, à peine mort. On en parle encore beaucoup. On cite encore ses mots, ses anecdotes. M. Gustave Coquiot, entre autres, vient de lui consacrer un livre entier de souvenirs. Il peut sembler à certains que sa conversion le regardait entièrement, encore qu'il nous ait toujours dans ses livres tenu minutieusement au courant de ses moindres mouvements d'âme. Il était à la fois réservé et public, comme beaucoup d'écrivains. Hélas ! C'est une nécessité du métier.

M. du Fresnois ne soupçonne pas la sincérité de Huysmans. Il l'admet tout entière. Simplement, il se propose d'étudier une étape de sa conversion, et plus précisément, plus exactement, « l'état d'esprit qui amena Huysmans à désirer la foi ». « D'ailleurs, ajoute l'auteur, pour nous guider dans le passage obscur où le besoin de croire devient croyance, où le goût d'aimer se transforme en amour, il faudrait d'autres lumières que celles du raisonnement. Naissance de la foi, naissance de l'amour, c'est le mystère, c'est où échoue l'analyse ; cela se constate et ne s'explique point. Quiconque éprouve une émotion ne manque pas de remarquer combien toutes les explications des mouvements de l'âme sont incomplètes et fausses ».

Il n'en demeure pas moins vrai que si on lit distraitement les premières pages et les dernières, celles où M. du Fresnois essaie de limiter exactement la portée de son enquête, on garde l'impression de l'irrespect. Après tout, là même ce n'est pas la faute de l'auteur, mais sans doute ce doit être celle de Huysmans lui-même, qui demeure malgré tout « un chrétien inquiétant ».

Bizarres milieux que ceux où Huysmans commença à se sentir touché de la grâce! Bien bizarres circonstances! Elles vont jusqu'à l'équivoque, jusqu'au gênant. On sent que M. du Fresnois, qui n'est pas un mystique pour deux sous, se retient de sourire. Il est visible qu'il n'aime pas cela et que le scepticisme moderne qu'il professe lui semble avoir au moins cet avantage de le protéger contre toute possibilité de frôler des ridicules de ce genre.

Au fond, si l'on voulait mon avis bien net, je dirais que cela ne m'intéresse pas. D'abord, c'est inscrutable. On ne saura jamais si ces fréquentations saugrenues de gens qui n'appartenaient à l'Église que pour la desservir et en bafouer les rites n'ont pas été au contraire pour Huysmans des obstacles à sa conversion, si vous voulez les dernières concessions qu'il fit à cet esprit dénigreur, grincheux et pervers qu'il avait, qui lui faisait se plaire à tout ce qu'il y avait d'absurde et de faisandé.

M. du Fresnois lui-même ne s'y intéresse pas. Il s'amuse un instant, parce que c'est drôle en effet, parce qu'il y a là quelques contrastes d'un comique un peu spécial. Il fait là une sorte de petit travail d'érudition qui n'engage pas son esprit. Par exemple, il se retrouve tout entier lorsqu'il parle pour son compte et envisage les choses d'un peu plus haut. Il y a, dans les premières pages, un portrait de Huysmans tout à fait juste. J'ai d'autant plus de mérite à l'avouer que j'en tentai un, autrefois, plus optimiste, tout différent. Mais j'ai la sensation d'avoir oublié, dans cette esquisse, quelques traits plus sombres, moins agréables dont l'absence crée quelque fausseté.

Pour tout résumer d'un mot, M. du Fresnois observe que s'il est interdit de douter de la foi de l'auteur de *Là-bas*, il est permis de croire que la grâce ne lui donna point l'esprit de charité. C'est peut-être là le fond de la question. Huysmans ne fut jamais charitable. Sa manie de dénigrer, entretenue par l'emploi savant des plus farouches méthodes du naturalisme descriptif, persista après sa conversion. Il est vrai qu'elle n'était pas dangereuse, pas plus qu'autrefois, et qu'elle continuait à masquer une bienfaisance bourrue mais réelle, une vraie bonté de cœur.

Ce qui est tout à fait certain, c'est que, hors les moments derniers où la douleur physique, en le torturant, avait pour ainsi dire détruit en lui tout ce qui n'était pas son âme et son désir de rejoindre l'autre vie, il ne fut point mystique. Le mysticisme ne peut, à aucun moment, coexister avec le naturalisme. Il y a là deux tendances spirituelles absolument contradictoires. On peut être dévôt sans être mystique. Et Huysmans, en effet, était plutôt un dévôt. S'il eût été destiné au mysticisme, il n'eût jamais, même un instant, eu la curiosité de ces milieux un peu sacrilèges où il se fourvoya quelque temps, et dont M. du Fresnois nous a tracé un tableau pittoresque et piquant.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) ANDRÉ DU FRESNOIS : *Une Étape de la conversion de J.-K. Huysmans*, d'après des lettres inédites à Mme de C. (avec un portrait de J.-K Huysmans). Paris, Dorbon.

La manifestation Maeterlinck.

Elle a été très solennelle. Elle aura, espérons-le, un grand retentissement dans le pays. Et ce fut un beau triomphe pour notre littérature, dans cette Belgique goguenarde qui refusa si longtemps de la prendre au sérieux.

On jouait *Pelléas et Mélisande* devant une salle archi-comble, extraordinairement brillante et parée ; devant le Roi et la Reine, devant tout ce que Bruxelles compte de personnalités éminentes; et cette pièce profonde, mystérieuse, difficile — fort bien jouée d'ailleurs — fut écoutée avec admiration, presque avec dévotion, par des gens qui, il y a quinze ans, s'en seraient sans nul doute moqués. Le progrès est immense. Snobisme, dira-t-on? Soit, mais au moins dans un sens favorable au développement du goût littéraire de la nation.

Maurice Maeterlinck occupait en face de la loge royale, où le Roi et la Reine étaient assis seuls, la grande loge réservée au Collège échevinal. Il y était en compagnie de M. Max, bourgmestre, et de MM. les échevins Lemonnier et Steens. Dans la salle, assez bien de littérateurs et de journalistes, notamment M. Calmette, directeur du *Figaro*. On n'y voyait cependant ni Lemonnier, ni Verhaeren, ni Giraud, et je n'ai pas aperçu Eekhoud. Avait-on au moins songé à les inviter ? A-t-on eu l'élémentaire courtoisie de mettre une loge à la disposition des trois ou quatre écrivains de chez nous, ses anciens compagnons d'armes, qui, sans avoir la notoriété mondiale de Maeterlinck, ne sont pas néanmoins indignes de lui être comparés par l'ampleur du talent? On m'affirme, d'autre part, qu'il y a eu à l'hôtel de ville de Bruxelles, le jour de la manifestation, un déjeuner *littéraire*, offert par le bourgmestre au héros de la fête. On me dit aussi que ce déjeuner *littéraire* avait ceci de particulier qu'en dehors de Maeterlinck et de M. Gérard Harry, le grand ordonnateur des festivités, *pas un seul écrivain* n'y avait été convié.

Etrange, étrange !

Mais il convient d'oublier ces petites misères et de songer plutôt au haut exemple donné par le Roi et la Reine qui assistèrent à la représentation avec tant de simple bonne grâce qu'ils ne voulurent même pas, à leur entrée, être salués par l'obligatoire *Brabançonne*, et qui prodiguèrent à maintes reprises, au cours de la soirée, les marques de leur admiration et de leur sympathie pour l'écrivain et pour son œuvre, pour son interprète principale, Mme Georgette Leblanc, pour M. Fauré, l'auteur du commentaire musical de *Pelléas*, venu tout exprès de Paris et assis au pupitre du chef d'orchestre. Le Roi a annoncé à M. Maeterlinck qu'il le nommait grand-officier de l'Ordre de Léopold, lui faisant franchir ainsi d'un saut les grades intermédiaires d'officier et de commandeur. Le geste a de l'allure : il bouscule magnifiquement les sages précédents administratifs et les règles protocolaires. Il affirme une fois de plus, et d'une manière éclatante, en quelle estime le Roi tient les lettres nationales.

Au début de la soirée, après une excellente exécution par l'orchestre de la Monnaie, sous la direction de M. Lauweryns, de l'ouverture d'*Egmont* de Beethoven, Mme Bartet avait lu « divinement » un poème de circonstance de M. Gérard Harry (peut-être eût-on préféré entendre des vers de Giraud ou de Verhaeren) et l'admirable *Vol nuptial* de la *Vie des abeilles*.

GEORGES RENCY

LE FESTIVAL WAGNER

Siegfried. — Die Götterdämmerung.

Le Festival Wagner s'est terminé dans le plus grand enthousiasme. Il faut reconnaître que la dernière soirée était admirable. Rarement la puissance, la richesse, l'ampleur de ce colossal *Crépuscule* sont apparues avec une pareille vigueur, une semblable sûreté et autant d'homogénéité dans l'interprétation. M. Urlus est un Siegfried excellent et un chanteur merveilleux. Il est élève, assure-t-on, du célèbre Messchaert; son art révèle une école de premier rang. La voix est puissante, bien posée, étendue : la salle a frémi au large *ut*, si franc, si gai, du rendez-vous de chasse; jamais un cri, pas un accent poussé. C'est le vrai chant dramatique. Il est heureux de voir en quel honneur l'Allemagne tient cet artiste; car si elle apprécie aussi hautement sa méthode, c'est qu'elle sent elle-même de quelle amélioration son enseignement est susceptible. Des voix splendides, des dispositions exceptionnelles sont insuffisamment développées suivant les formules germaniques et souvent mises en valeur avec brutalité. Le festival qui vient de se terminer en a donné plusieurs exemples.

Mme Walker ajouterait à de riches et sympathiques qualités la distinction et l'agrément dans l'émission des notes hautes si elle pouvait réétudier le registre. C'est une artiste qui plaît par sa vaillance, sa sincérité, sa préoccupation de vie, d'entrain, de relief dramatique. Mais Brunnhilde peut être originale et guerrière sans exprimer sa fougue par des attitudes vraiment trop peu gracieuses ou des gestes violents.

M. Braun mérite une attention particulière. Ce jeune tragédien a typé le rôle de Hagen avec une logique, une âpre puissance, une sûreté musicale qui se rapprochent des hautes qualités développées l'an dernier dans ce rôle par M. Bender.

Un mime aigu et adroit, un Alberich un peu gros, un Wotan-Wanderer qui a un peu déçu, une Gutrune, comprise avec une charmante réserve, — tous ne peuvent être cités. Mais il faut tirer hors pair M. Lohse, qui a montré par ces exécutions remarquables toute l'influence que son grand talent a exercée sur notre orchestre. Celui-ci est souple, chantant, coloré, compréhensif. Il entre aisément dans cette *composition* naturelle des œuvres, cette mise au point proportionnée des fresques d'ensemble et des détails significatifs, qui paraît la plus haute qualité de son chef; et il acquis ce qui lui manquait : le rythme et l'accent. Un peu plus de discipline et d'attention aux entrées, et ce serait vraiment tout à fait bien.

H.

Le XIIIe Salon de la Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes.

Il y a, à vrai dire, peu de choses saillantes dans ce Salon où il semble que l'on soit plus préoccupé de satisfaire aux exigences des membres, exposant de droit, que de faire, parmi le flot montant de la production artistique, un choix intelligent et judicieux. Et pourtant la bonne volonté du comité chargé de recruter les éléments de ces Salons n'est pas douteuse. Chaque année on s'efforce de nous présenter un ensemble d'œuvres d'artistes invités, des étrangers pour la plupart; et dans ce domaine le choix du comité fut le plus souvent heureux. Cette année, les invités sont choisis parmi cette brillante pléïade de dessinateurs parisiens qui réunit des artistes tels que Willette, Veber, Herman Paul, Léandre, Capiello, Roubille. Leurs œuvres occupent une salle presque entière. Ce ne sont, il est vrai, ni des aquarelles ni des pastels, qu'ils exposent. Mais qu'importe si les œuvres mentent à l'étiquette du Salon, pourvu qu'elles soient bonnes! Les lithographies de Jean Veber sont particulièrement curieuses. Veber est l'un des dessinateurs les plus étonnants de cette époque; c'est un imaginatif, à la fois fantastique et étrangement réel, une sorte de Breughel modernisé : voyez ses *Sous-hommes* et cette autre composition, *les Maisons ont des visages*, conceptions saisissantes et d'une âpre et puissante grandeur. Léandre est un esprit curieux qui excelle à entourer des figures grotesques et animales d'une auréole de lumière raffinée; ses personnages sont des brutes à l'allure héroïque. Capillo est endiablé et serpentin, Roubille élégant et précieux, Faivre mordant mais toujours de bonne humeur, Herman Paul incisif et cinglant.

Parmi les Belges, il faut bien l'avouer, quoiqu'ils aient tenu à se conformer au programme du Salon en ne montrant que des aquarelles et des pastels, il y a peu de chose qui mérite l'attention. Tout cela est figé, cela manque de vie, cela sent le procédé d'atelier; aucune recherche d'originalité. Combien cependant l'aquarelle se prête aux élans spontanés d'une sensibilité impressionnable! Il semble qu'on n'ait rien retenu des exemples curieux d'un Wisthler qui maniait l'aquarelle comme nul ne l'a plus fait depuis. L'ensemble du regretté Edouard Elle, malgré ses gaucheries, son manque d'équilibre est cependant fort intéressant; on y retrouve cette sincérité, cette verve, ce laisser-aller qui conviennent au métier de l'aquarelle et qu'on a perdus pour se lancer dans le truquage, le maquillage, le chipot, toutes les horreurs de l'impuissance et de la médiocrité. A noter également les gouaches originales de Maurice Guilbert, quelques pages de C. Jacquet, de Mlle Leo Jo, et les *Natures-mortes* de F. Mortelmans, d'une couleur lourde mais abondante et saine. Si l'on y ajoute une *Marine* d'A. Jamar, d'une subtile et limpide vision, une page vraiment belle, on aura fait le compte des œuvres marquantes de ce Salon où la matière ne manque cependant pas, où beaucoup d'eau a coulé, comme une averse qui produit de la boue et laisse une désagréable impression!

F. H.

Le Salon triennal de Liége

Nous l'avons donc pour la première fois et il y a lieu de se demander si nos Salons privés, nos expositions de groupes, de sociétés particulières ne donnent pas des résultats plus profondément artistiques. Personnellement, nous n'avons jamais été enthousiasmé par les Salons officiels; mais nous sommes prêt à étudier les effets de celui qui nous advient, après tant de démarches. Sont-ce les artistes, belges et étrangers, qui préfèrent les expositions plus restreintes? Il faudra voir, dans quatre ans, ce qui est la vérité probable à cet égard. Aujourd'hui, le doute est permis.

L'ouverture a été faite très simplement par M. Verlant, directeur général des Beaux-Arts, entouré des autorités de la Ville et du comité de la Société pour l'encouragement des Beaux-Arts. Cette cérémonie avait été précédée d'un lunch offert de la façon la plus affectueuse et la plus élégante par le président, M. Van Hoegarden-Braconier, en son hôtel du boulevard d'Avroy. La belle humeur de l'aimable amphitryon s'était rapidement propagée dans la foule des invités, et ce fut avec le même entrain joyeux que dames et messieurs se rendirent au local de l'Exposition, si délicieusement encadré de bocages, de bouquets de bois, de montagnes et de cours d'eau au parc de la Boverie.

Nous ne sommes pas tombés en arrêt devant une toile ou une statue à sensation; mais nous avons admiré beaucoup de belles et bonnes choses. Parmi les portraits, trop rares, un Jules Grün, un Wolff, un Ubagher nous ont retenus; des paysages chaotiques de Heintz, des impressions exquises de lumière sous la signature de V. Verongstraete, de Viérin, des truculences de Verhaeren et des paysages lumineux de divers peintres connus ou peu connus ont fixé notre attention; un grand effort d'un jeune artiste, Marcel Jaspar, dans son *Enfant prodigue*, nous a donné une sensation de poésie incontestable. Puis nous avons rapidement admiré les salles où les gravures, les lithographies et les aquarelles nous promettent de bonnes heures de réflexion féconde.

Tout ceci donné à grands traits, sans faire tort à ceux que nous ne signalons pas, n'ayant pas eu le temps de visiter les vingt salles de l'Exposition.

GEORGES RITTER

A La Galerie Georges Giroux

La Galerie Georges Giroux n'a décidément que des invités de marque. Voici, pour sa troisième exposition, une série très remarquable de tableaux où l'on retrouve les signatures de Manet, de Paul Signac, de H.-E. Cross, de H. de Toulouse-Lautrec. A vrai dire, les tableaux attribués à Manet (invité posthume), ne sont pas tous de qualité égale; ce ne sont du reste que des esquisses, des projets. Il y a là un intéressant morceau, *les Baigneuses*; *la Femme au tub*, *la Loge*, deux pastels fort curieux. Mais les œuvres de Signac et de Cross forment surtout l'intérêt de ce salonnet élégant et charmant. On peut y voir quelques-unes des meilleures toiles de ces deux brillants artistes. Signac expose une série de tableaux où l'on retrouve les qualités maîtresses de ce coloriste étonnant, la subtilité des tons, l'harmonie éblouissante, l'extrême finesse des touches. Ses aquarelles sont également d'une grande originalité dans leur simplicité extrême; Signac s'y montre, comme ailleurs, un novateur d'une autorité incontestable et un artiste consommé. Les belles toiles de H.-E. Cross que M. Giroux a rassemblées sont d'une inspiration différente, bien qu'elles se rapprochent du métier de Signac. Cross aime la belle ligne, la forme décorative; chez lui le coloris est plein de chaleur, vibrant; mais c'est le style qui fut la préoccupation de la carrière de ce merveilleux artiste et qui donne à ses compositions leur plus grand attrait d'originalité.

Quelques dessins et des peintures de Toulouse-Lautrec complètent ce salonnet, en y ajoutant une note satirique, caricaturale; il y a là quelques piquantes notations de ce bizarre et brillant artiste.

F. H.

PUBLICATIONS D'ART

Gérard Dou, par W. MARTIN. Traduction de M. L. DIMIER.

L'étude de M. W. Martin sur *Gérard Dou* (1), que vient de traduire M. Louis Dimier, méritait une édition française. C'est, je crois, l'une des premières études complètes qui aient paru en français sur ce peintre célèbre. Mais le livre de M. Martin ne s'en tient pas à la seule figure de Gérard Dou. Son étude va plus loin: elle raconte avec esprit et documentation les conditions matérielles d'existence des artistes hollandais, le train de leur atelier, l'écoulement de leurs tableaux, les ressources du commerce des arts, les truquages et contrefaçons des divers genres, les relations des gens riches et des amateurs avec les peintres.

M. Louis Dimier a écrit pour cet excellent ouvrage une préface fort curieuse et fort substantielle.

Dürer, par M. NÜCHTER; préface de M. SALOMON REINACH.

L'éditeur Mignot, dont on connaît déjà les innombrables publications artistiques et littéraires, groupées sous la rubrique *la Renaissance du livre*, vient de faire paraître un fort bel album *Dürer* (2). C'est une véritable révolution de librairie que ces

(1) Paris, Jouve.

(2) *La Renaissance du livre*. Paris, Mignot.

ouvrages, édités avec un art parfait, d'une typographie irréprochable et originale, et que leur prix modeste met à la portée de tous. L'album Dürer est des plus réussis. Préfacé élégamment et savamment par M. Salomon Reinach, il contient en illustrations les grandes œuvres peintes et gravées du maître. L'étude, due à la plume de M. Nüchter, est l'une des plus complètes qu'on ait consacrées jusqu'ici au peintre incomparable d'*Adam et Ève*. Elle est, comme il convient dans ces sortes de publications, courte et précise, elle caractérise l'homme, le suit d'étape en étape et donne un aperçu vivant de l'œuvre. Un catalogue détaillé, accompagné de notices brèves et claires, termine ce volume captivant et très artistique. F. H.

MUSICOGRAPHIE

L'Année musicale.

Dans *l'Année musicale* publiée sous les auspices de MM. Michel Brenet, J. Chantavoine, L. Laloy et L. de la Laurencie (1), les érudits et les amateurs trouveront un témoignage des progrès accomplis depuis plusieurs années dans la science musicologique française. Par leur plan, par leur esprit, par l'importance des travaux qu'elles renferment, ces annales, dont le premier tome vient de paraître, prendront place à côté des publications analogues qui les ont précédées dans le monde savant.

L'Année musicale pour 1911 renferme les mémoires suivants : Contribution à l'histoire de la symphonie française vers 1750, par L. de la Laurencie et G. Saint-Foix. — Deux traductions françaises inédites des institutions harmoniques de Zarlino, par M. Brenet. — Le baron de Bagge et son temps (1718-1791), par Georges Cucuel. — Lullistes et Ramistes, par Paul-Marie Masson. — La musique de la Chambre et de l'Écurie sous le règne de François Ier, par Henry Prunières. — La musique française en 1911, par Jean Chantavoine.

L'ouvrage est complété par une abondante bibliographie et un index des noms cités.

NÉCROLOGIE

Félix ter Linden.

Ignoré de la génération actuelle, le peintre Félix ter Linden, qui vient de mourir à Bruxelles, fut jadis mêlé au mouvement d'art qui, dans la seconde moitié du XIXe siècle, rénova le goût de la peinture en Belgique. Né à Lodelinsart (Hainaut) le 12 août 1836, il s'orienta dès ses débuts vers l'art des maîtres français de l'époque, principalement de Gustave Courbet, qui eut sur lui une influence considérable.

Il prit part avec assiduité aux expositions belges et étrangères où furent maintes fois appréciés ses paysages, ses tableaux de genre, ses intérieurs, ses portraits. A défaut d'une personnalité accusée, ses œuvres avaient souvent du charme et de la distinction. On y trouvait un reflet de son esprit cultivé et de son âme sensible, avec quelque chose de timide, d'hésitant, d'incomplet qui empêcha l'artiste, malgré ses dons naturels et son constant effort, de conquérir une place au premier rang. C'était, plutôt qu'un peintre, un amateur délicat, un critique averti et passionné, toujours en quête de sensations esthétiques. Ses conseils étaient sûrs et plus d'un collectionneur y eut recours pour l'aider dans ses choix.

Parmi les œuvres de ter Linden qui attirèrent l'attention, il faut citer surtout quelques tableaux de genre : *Après 1793*, *Débris*, *Ophélie*, *Sapho*, *l'Infini*, etc. Le défunt était chevalier de l'Ordre de Léopold, officier de l'Ordre de la Couronne, etc.

(1) *L'Année musicale* (1911), publiée par MM. MICHEL BRENET, J. CHANTAVOINE, L. LALOY et L. DE LA LAURENCIE. Paris, librairie Felix Alcan.

CONCOURS MUSICAL

La *Maison du Lied* (22 boulevard de Smolensk à Moscou) met au concours un accompagnement au piano de cinq mélodies (deux françaises, une russe, une polonaise et une anglaise). Le prix est de 500 roubles, soit 1,325 francs. Les manuscrits doivent être inédits et n'avoir jamais été interprétés en public. Ils ne doivent porter aucune indication de nom d'auteur, d'adresse ou de provenance, seulement une devise. Joindre à l'envoi une enveloppe portant en suscription cette même devise, et renfermant le nom et l'adresse de l'auteur.

Les manuscrits doivent être envoyés avant le 1er novembre 1912. Ceux qui n'auraient pas été primés seront retournés à leurs auteurs, sur leur demande, dans un délai d'une année.

Voir pour plus de détails la brochure de Mme Marie Olénime d'Alheim qui donne les textes des mélodies.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 3 heures, Salle Patria, seconde audition de la *Missa Solemnis* de Beethoven interprétée par l'orchestre et les chœurs de la *Société J.-S. Bach* sous la direction de M. Albert Zimmer et avec le concours de Mmes A. Noordewier et P. de Haan, MM. G. Baldzun et A. Stephani.

Samedi 18, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle (rue Ernest Allard), récital de chant par Miss Pauline Donnan avec le concours de M. G. De Marès, violoniste.

Lundi 20, à 8 1/2 h , même salle, concert de M. D. Defauw, violoniste, avec le concours de Mlle Marguerite Rollet et de M. Emile Bosquet. OEuvres de Beethoven, C. Franck et Debussy.

PETITE CHRONIQUE

M. Victor Vreuls vient de terminer un drame lyrique en trois actes et six tableaux, *Olivier le Simple*, dont le poème a été écrit par M. Jules Delacre.

L'œuvre, qu'il nous a fait entendre la semaine dernière, est extrêmement mélodique et charmera tout autant, par sa belle tenue d'art et son constant intérêt musical, les artistes que le public. C'est incontestablement l'ouvrage le plus remarquable qui ait été écrit en Belgique. Le drame qu'il commente a de la grandeur, un accent lyrique fortement accusé. Bien interprété, il constituera un spectacle impressionnant dont le succès paraît certain.

Une exposition d'œuvres du peintre S. Detilleux est ouverte en ce moment (du 10 au 25 mai inclus) à la Galerie Le Roy, 6 rue du Grand-Cerf.

L'exposition annuelle des œuvres des membres de la Société Centrale d'Architecture de Belgique aura lieu du 15 au 28 mai courant dans les salons du Musée moderne.

Plusieurs architectes anglais, dont Sir Aston Webb, J. Belcher, Edw. Warren, Ch. Voysey, Baillie Scott, etc., ont également promis leur concours. Cette exposition s'annonce comme devant être très intéressante.

M. Victor Basch fera le mercredi 15 mai, à 8 h. 1/2, une conférence à l'Université nouvelle (67 rue de la Concorde) sur *l'Art et le Socialisme*.

La Chambre de commerce de Paris vient de fêter en un superbe banquet le comité exécutif et le commissariat général français de l'Exposition de Gand.

Parmi l'assistance, extraordinairement nombreuse, citons : MM. David, ministre du commerce; Besnard et Chaumet, sous-secrétaires d'Etat; Pallain, gouverneur de la Banque de France; Picard, président du Conseil d'Etat; Dervillé; Chapsal, etc. Le Pré-

sident de la République s'était fait représenter par le lieutenant-colonel Guise.

Cette brillante réunion, au cours de laquelle furent échangés les toasts les plus cordiaux, a démontré qu'il existe en France un véritable élan en faveur de l'Exposition de Gand. On assure dès maintenant que plus de 7,000 exposants français y participeront.

Nos compatriotes à l'étranger :

La semaine dernière eut lieu à Berlin, avec un vif succès, dit la *Chronique*, un concert donné par notre compatriote le violoniste Mathieu Crickboom et par M. Léwis-L. Richards, le jeune pianiste qui obtint brillamment, il y a quelques années, son premier prix au Conservatoire de Bruxelles.

Les deux artistes furent très applaudis dans les sonates de Mozart et de Franck. M. Crickboom triompha dans la sonate pour violon seul de Bach, et M. Richard dans les Variations de Brahms.

La presse locale vante la technique et la compréhension avertie des deux musiciens.

Du 20 au 26 mai MM. Le Bargy et Jean Coquelin interpréteront au théâtre de la Monnaie, avec toute la troupe du théâtre de la Porte-Saint-Martin, *le Marquis de Priola, Cyrano de Bergerac, le Demi-monde, le Duel* et *l'Ami des femmes*. Ils donneront le jeudi 25 une matinée classique dont le spectacle sera composé de *Tartufe* et du *Dépit amoureux* et le dimanche 26 une matinée consacrée à *Cyrano de Bergerac*.

De Paris :

C'est demain que sera inaugurée au Châtelet la Saison russe organisée par M. Serge de Diaghilew sous les auspices de la Société musicale G. Astruc et Cie. Le premier spectacle, qui sera donné les 13, 15, 17 et 18 mai, se composera des œuvres suivantes : *le Dieu bleu* (création), ballet de J. Cocteau et F. Madrazo, musique de Reynaldo Hahn, décors et costumes de L. Bakst; *l'Oiseau de feu*, conte chorégraphique de M. Fokine, musique de I. Stravinski, décors et costumes de A. Golovine; *le Spectre de la Rose*, tableau chorégraphique de J.-L. Vaudoyer d'après Th. Gautier, musique de Weber, décors et costumes de L. Bakst; Danses du *Prince Igor*, musique de Borodine, décors et costumes de N. Roerich.

Le deuxième spectacle, fixé aux 20, 22, 24 et 25 mai, comprendra : *Thamar* (création), drame chorégraphique sur le poème de Lermontoff, musique de Balakirew, décors et costumes de L. Bakst; les Danses du *Prince Igor*; *Narcisse*, ballet antique de L. Bakst, musique de N. Tcherepnine, décors de L. Bakst; *Petrouchka*, scènes burlesques d'A. Benois, musique d'I. Stravinski, décors et costumes d'A. Benois.

Troisième spectacle (29, 31 mai, 1er et 3 juin) : *L'Après-midi d'un Faune* (création), tableau chrorégraphique de Nijinsky sur le prélude de C. Debussy, décors et costumes de L. Bakst; *le Dieu bleu; le Spectre de la Rose; l'Oiseau de feu*.

Quatrième et dernier spectacle (5, 7, 8 et 10 juin) : *Daphnis et Chloé* (création), symphonie chorégraphique de M. Fokine, musique de M. Ravel, décors et costumes de L. Bakst; *Schéhérazade*, drame chorégraphique de L. Bakst et M. Fokine, musique de Rimsky-Korsakow, décors et costumes de L. Bakst; *Thamar*.

Parmi les étoiles de la troupe, citons Mmes T. Karsavina, B. Nijinska, S. Feodorowa, M. Piltz, V. Fokina, A. Wassilewska, etc., et MM. Nijinsky, A. Bolm, N. Kremniew, A. Kotchétowsky, P. Wladimirow, etc. Le corps de ballet comprendra 85 danseuses et danseurs. L'orchestre sera dirigé par MM. P. Monteux et Ingelbrecht.

Suivront, du 12 au 18 juin, des représentations de *Salomé* avec le concours de Mme Ida Rubinstein, et, du 22 au 27, un Cycle Shakespeare avec le concours de Sir Beerbohm Tree.

M. Max Reinhardt fera représenter au théâtre du Vaudeville, à partir du 23 mai, le mimodrame *Sumurun* qu'il a composé d'après les *Mille et Une nuits* et qui, par la richesse des costumes et la beauté de la mise en scène, est l'un des spectacles les plus attrayants qui soient. Représenté avec un très grand succès au Deutsches Theater de Berlin en avril 1910, *Sumurun* a fait pendant deux saisons les délices de Londres et a été ensuite promené triomphalement en Amérique. Paris l'accueillera certainement avec la même faveur.

Les études chorales de *Fervaal* vont bientôt commencer à l'Opéra, et la première représentation aura lieu dans les premiers jours de novembre. Une magnifique interprétation est réservée au beau drame musical de M. Vincent d'Indy.

C'est M. Albert Besnard, président de la Société nationale des Beaux-Arts, qui vient d'être, avec une très forte majorité, élu membre de l'Institut en remplacement de Jules Lefebvre.

M. Besnard est né à Paris le 2 juin 1849. Il remporta le prix de Rome en 1874. En 1903, il fut promu commandeur de la Légion d'honneur.

Le Salon des Indépendants est prolongé jusqu'au 27 mai inclus.

A la vente Levaigneur, qui a eu lieu à Paris le 2 mai, un tableau de Rembrandt, *Vieille femme plumant un poulet*, a été adjugé 475,000 francs.

L'œuvre avait été payée 14,000 francs seulement en 1884 à la vente Beurnonville.

Rodin désire ne pas quitter l'hôtel Biron, qu'en ce moment il occupe seul. Il demande, dit le *Gil Blas*, — et ses admirateurs et amis appuient ce projet, — qu'on lui laisse la jouissance du pavillon de l'hôtel qu'il habite, et il donne en retour à l'Etat, afin de constituer un Musée Rodin : 1° Toute son œuvre en sculpture; 2° Tous ses dessins; 3° L'importante collection d'antiques qu'il a rassemblée en ces quinze dernières années avec l'expérience et le goût que nul ne possède à un plus haut degré que lui.

Il installerait et entretiendrait ce musée à ses frais. Ainsi conserverait-on à l'hôtel Biron son caractère et sa beauté, et créerait-on un centre d'art incomparable.

L'œuvre de Rodin est considérable. Elle est éparse en dix ateliers. C'est un don inappréciable que l'artiste fait à l'Etat.

Sottisier :

Dans ses œuvres on sentait l'influence des artistes français tels que Courbet et Millet, et aussi du belge Tervueren.

Paris-Journal, 9 mai.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

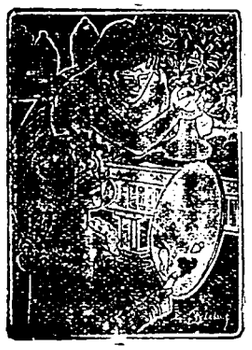
TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC

ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par **M. Eugène Montfort**

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez **Floury,** près le Café Napolitain.

Abonnements : **5** francs par an ; sur Japon : **10** francs.
Le numéro : fr. **0,85.**

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LA FLORA

REVUE DES LETTRES ET DE L'ART GRACIEUX

ORGANE DE L'ÉCOLE DE LA FLORA (ÉCOLE DE LA GRACE)

Directeur : G. DE OKINCZYC — *Rédacteur en chef :* LUCIEN ROLMER

44, Avenue du Maine — PARIS

Abonnements : France, 10 francs ; Etranger, 12 francs.

— Un numéro-spécimen gratuit sur demande. —

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles.— Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 20. 19 MAI 1912

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Messe en « ré » de Beethoven (suite et fin) (CAMILLE MAUCLAIR). — Le Grec sans larmes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — La Manifestation Maeterlinck (GÉRARD HARRY). — La Critique littéraire — Publications d'Art : *Ignacio Zuloaga*; *Juste Suttermans; la Pittura e la Miniattura nella Lombardia* (F. H.). — La Musique à Liége. — Les Maîtres de l'Art : *Giovan-Antonio Barzi, dit le Sodoma.* — Chronique théâtrale : *Un Bon petit Diable*; *Chaqu' son z'oiseau* (G. R.). — Petite Chronique.

La Messe en « ré » de Beethoven[1].

Dès le *Credo*, cette liberté s'atteste par l'abandon résolu des formes symphoniques, par un bouleversement de l'architecture prévue. L'artiste croyant s'empare du texte et l'interprète mot à mot avec un acharnement extraordinaire dans la volonté de préciser sa vision, et avec un emploi constant de l'harmonie imitative. La polyrythmie intervient ici avec une telle force que tout semble improvisé dans le délire : et Beethoven, en effet, dit-on, délirait en composant ce *Credo*. C'est l'art du lied tel que le comprendra Schumann plus tard, l'expression de chaque syllabe par un dessin musical, la récitation secondée par le halètement, et alors se substitue nettement au style de l'oratorio la volonté expresse du drame. On arrive, au cours de ce prodigieux commentaire, aux cruelles évocations de la mise en croix. Les voix descendent, descendent, et l'orchestre se dirige vers le néant, avec de lourdes et graves attitudes rythmiques. L'homme et les instruments parlent tous dans la terreur; le coloris musical revêt ces teintes sulfureuses, grises, innommées, qui s'amoncellent dans les firmaments de Tintoret, du Greco et de Delacroix... La mise au tombeau s'accomplit, un accablement indicible consterne l'orchestre étouffé, puis plus rien.

A partir de cette minute, la composition de la *Messe* en *ré* s'élance dans une sorte de folle et sublime dérivation, et l'œuvre semble errer aveuglément dans l'intérieur de la mort, cherchant le dieu qui s'y est tapi et l'appelant par toutes les voix impérieuses et héroïques du *Sanctus*, jusqu'à ce qu'enfin l'Être, forcé de se révéler par la puissance magnétique de la conjuration, se décide à se susciter lui-même au sein de l'obscurité. Il glisse sur le fil d'or tendu qu'est le *sol* aigu, strident, lumineux et souple du violon solo : la Colombe de l'Esprit apparaît comme, dans la nef de la Sainte-Marie-de-la-Fleur, le samedi saint, au moment du *Gloria*, la fusée en forme d'oiseau s'allume et traverse tout l'édifice au-dessus de la foule en prière. Cet envol sacré est d'ailleurs le dernier symbole de la *Messe* : l'oiseau de feu n'y survient que pour illuminer la conscience elle-même de Beethoven. Durant la pure et sombre mélodie qui se lamente sous l'archet et palpite comme les ailes de l'esprit descendu du zénith, l'artiste se recueille et achève de se substituer à l'allusion liturgique. Il va prononcer, dans l'*Agnus*, « sa prière pour la paix intérieure et extérieure ». Il y affirmera un rêve d'un mysticisme purement individuel, il y accomplira son schisme, en proclamant sa haine de la guerre, sa dilection ardente pour la fraternité universelle, toutes ses volontés de prophète et d'apôtre s'étant construit un monde. L'œuvre s'achève, après une frénésie de prières, dans l'épuisement extasié du génie libre, loin de toute religion : la *Messe* en *ré* est un piédestal dont la statue

(1) Suite et fin. Voir notre avant-dernier numéro.

divine a été finalement changée. Elle abandonne progressivement la religion dont elle prit prétexte, et c'est en drame de conscience qu'il faut l'envisager.

Il n'en va pas autrement de la sculpture et de la peinture démesurées, disloquées et terribles de Michel-Ange, qui ne sont qu'une immense dramaturgie. La *Messe* en *ré* et la *Neuvième Symphonie* recommencent, au début du XIXe siècle, l'essai de la tragédie morale et sociale de la Sixtine, mais elles y ajoutent un élément nouveau. Il m'apparaît que si Michel-Ange n'a été que parodié par la Renaissance qui croulait autour de lui et devenait, dès le lendemain de sa mort, la plus répugnante dégénérescence, Beethoven, dans sa doctrine essentielle, en sa symbolique, n'a guère été compris que par Liszt et reste encore à déchiffrer pour la foule des musiciens. La perfection merveilleuse de ses sonates et de ses symphonies a donné le change : c'est dans l'outrance, le vacillement et la colossale anxiété de la *Neuvième* et de la *Messe* qu'il faudrait chercher la leçon et le testament de cet homme, c'est dans cette tentative titanesque qu'il faudrait l'aimer davantage et le juger plus grand. C'est là que ce Jacob fut en lutte avec l'Ange.

Il n'y a pas de plus beau spectacle au monde que ces défaites du génie ayant dédaigné de rester sur le plan de la perfection, et préféré lutter directement avec l'impossible et l'indicible. La *Messe* en *ré* est la tragédie de Beethoven construite sur les données de la tragédie du Christ. Michel-Ange a eu aussi ce qu'il appelait sa « tragédie du tombeau », c'est-à-dire l'échec du monument de Jules II. Il en reste les *Esclaves*, le *Moïse*, le *Génie victorieux*, les figures éparses à Saint-Pierre-ès-Liens, au Louvre ou à Florence — et jamais l'ensemble achevé ne nous eût donné cette émotion immortelle, cette qualité toute spéciale de l'angoisse et du sublime qui naissent de ces tentatives désespérées contre la jalousie taciturne du destin. Celui-là seul dont l'âme peut concevoir que l'honneur de l'humanité pensante est dans certaines questions jetées à l'inconnu sans peur de son affreux silence, bien plus que dans la réussite de ce qui est possible, celui-là seul pourra mesurer la valeur inappréciable de ce splendide échec qu'est la *Messe* en *ré*, défi auquel Dieu n'a pas encore voulu répondre, sinon peut-être dans les régions d'où l'écho des dialogues entre lui et les Titans ne saurait parvenir à nos oreilles mortelles...

CAMILLE MAUCLAIR

LE GREC SANS LARMES

C'est assez élégant, ce geste, de présenter aux plus frivoles, au moment où les études latines sont si menacées dans l'enseignement, une grammaire grecque. C'est élégant et courageux. Et qui sait si ce ne sera pas excellent pour toutes les études anciennes, grecques et latines ?

Un petit volume, tout petit, qu'on peut mettre dans sa poche, et spécifions : dans la poche d'un léger veston d'adolescent, ou dans un réticule, un sac de jeune fille ; un petit livre joli comme tout, engaîné dans une souple reliure verte, style anglais, doré sur sa haute tranche, une espèce de missel profane, d'almanach des Muses moderne, un ravissant objet de vitrine, ainsi se présente la grammaire grecque dont je parle et que son auteur, M. Salomon Reinach, intitule : *Eulalie ou le Grec sans larmes.* (1)

Quelle charmante, quelle ingénieuse pensée ! M. Reinach s'est dit que puisque les jeunes gens se détournaient du grec, il serait assez piquant de leur faire honte en l'apprenant aux jeunes filles. Il prétend que ce n'est pas difficile, et que les difficultés sont dues surtout aux pédants. Je transcris son si spirituel avant-propos :

« Les hommes du XXe siècle se détournent du grec, pris par les nécessités de la vie ; les femmes y viennent, attirées par la beauté. Mais l'accès du temple est difficile ; les grammairiens l'ont hérissé de cailloux. J'ai essayé de déblayer une petite sente et d'y semer en bordure quelques fleurs. Ce n'en est pas moins un raidillon ; mais comme il conduit au plus beau temple du monde, il vaut qu'on risque quelque peine à le gravir. »

Eh bien ! son petit programme est suivi à la lettre. Sur la grand' route magnifique et encombrée de la grammaire grecque, M. Reinach prélève, si je puis dire, la part d'un étroit sentier, tout de même, en effet, assez raide, mais bien net, bien clair, bien visible, où il y a juste la place d'un petit pied, mais posé en toute sécurité, sans surprises, sans doutes, sans crainte.

J'admire l'aisance avec laquelle M. Reinach a déblayé ce sentier. Car enfin, tout était à faire : puisqu'une jeune fille n'a pas appris le latin. Il faut lui rendre familier ce mystère des déclinaisons, entre autres singularités. En quelques pages, l'auteur explique tout cela. Et puis il va, il va vite, vite. Adroitement, lorsque la pente a été vraiment trop dure, il accorde à son élève un petit temps de repos. Il lui offre des fleurs : des petits poèmes, des lettres, des maximes. Il les lui traduit, les lui explique. Il fait semblant de les cueillir au bord de la route, mais en réalité il les y a transplantées. C'est une de ses adresses, de ses innocentes roueries. L'odeur de ces fleurs est si fine, si pénétrante qu'on en demeure tout ému. Ah ! vraiment, on a envie d'apprendre le grec.

Que n'ai-je eu ce petit livre entre les mains autrefois, lorsque j'apprenais le grec, sur cette large route où il y avait tellement de cailloux blessants qu'on n'en voyait même plus le sol primitif et où nous avancions, sans comprendre et sans savoir vers où, sous la férule du pédagogue ! Que dis-je, avancions ? Nous piétinions. On ne faisait pas un pas. Il aurait fallu comprendre. On ne comprenait rien.

Comme ce petit livre aurait été facile à apprendre ! A supposer même qu'on n'ait pas voulu nous traiter en petites filles et qu'on ait exigé de nous la connaissance de la vraie grammaire, l'assommante et lourde grammaire grecque, comme celle de M. Reinach nous en eût facilité l'absorption, ainsi qu'un aliment léger, sapide, qui aide à digérer tout un repas !

Les pédants sont bien coupables. Ainsi j'ai presque tout oublié de ce qui m'a coûté tant d'années à apprendre si mal. Et main-

(1) SALOMON REINACH : *Eulalie, ou le Grec sans larmes*. Paris, Hachette.

tenant, il est trop tard. Les nécessités de la vie m'éloignent du grec et la lecture d'*Eulalie* ne peut que me donner de grands regrets. Pourquoi m'a-t-on caché la vérité? Pourquoi ne m'a-t-on pas dit que le grec était la langue la plus parfaite et la plus douce, et la plus noble et la plus belle qui fut jamais parlée dans le monde et qu'elle donne accès aux poèmes les plus magnifiques de la littérature universelle? Pourquoi ne m'a-t-on pas dit que sa connaissance ouvrait à l'esprit les perspectives les plus sereines, d'où s'échappait un parfum inoubliable? Au lieu de cela, on m'apprit le grec comme on m'eût demandé une corvée, en avouant que c'était une corvée. Les professeurs bâillaient d'ennui en nous ânonnant des *mot-à-mot* et nous n'avions d'yeux que pour nos montres. Si les études classiques reçoivent aujourd'hui un si rude coup, ne croyons pas qu'il soit plus mortel que l'indifférence ennuyée avec laquelle on nous les enseignait naguère. C'est peut-être plutôt cela qui les a tuées.

Récemment, M. Anatole France, parlant du latin, le défendait. Mais il n'avait garde d'omettre : que le latin n'était si utile que parce qu'il servait d'introduction au grec. qu'il nous aidait à le plus vite comprendre.

La culture latine, en effet, n'est rien en elle-même. Elle n'est que le reflet de la culture grecque. Reflet incertain, brutal, maladroit. Plutôt une copie, une parodie. Ce qu'il y a de mieux dans Virgile, c'est Théocrite, qui le dépasse. Et la langue grecque possède des vibrations, une musique inconnue du latin. Il n'y a pas à proprement parler de poésie latine, mais quelques écrivains en vers, essayant, sans y parvenir, d'atteindre à l'atticisme. Horace est un prétentieux et très adroit rimeur. Là où triomphe le latin, c'est dans l'éloquence, la politique, le style administratif et militaire. Salluste, César, Tacite, voilà ses maîtres.

Et comme elle est courte, cette littérature! Et comme son apogée surtout est brève, presque insaisissable! Sitôt organisée sa barbarie, commence sa décadence. Comparez cela aux siècles entiers que dure l'excellence, la perfection de la langue grecque. Son histoire se répartit sur deux mille trois cents ans. Quelle vitalité!

« En 1453, dit M. Salomon Reinach, lors de la prise de Constantinople par les Turcs, on écrivait encore couramment le grec ancien : c'était la langue littéraire de l'Empire d'Orient. Or, les poèmes homériques, par lesquels commence pour nous l'histoire de la littérature grecque, datent de 850 environ avant notre ère. Faites l'addition : vous voyez que cette littérature a duré et produit des monuments pendant vingt-trois siècles. Nous avons conservé, grâce aux copistes byzantins, une petite partie seulement de tous ces ouvrages; mais ce qui reste est encore si considérable que personne n'a jamais lu tous les auteurs grecs. »

Après tout, il n'est jamais trop tard. Qu'est-ce qui empêcherait les professeurs actuels de mettre *Eulalie* à leurs programmes? Même si ça ne suffit pas pour posséder le grec, tant pis. Il y a tellement d'arôme dans cette langue que seulement de l'approcher, de la respirer un instant, on en demeure tout parfumé.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES LIVRES

AUGUSTE VERMEYLEN : *Le Juif-Errant,* traduit du néerlandais. (Paris, Edition du *Mercure de France.*) — Parce qu'un regard inoubliable de Jésus tombant sous le fardeau de sa croix a fait sentir au savetier Ahasvérus la mystérieuse fraternité qui le liait au Christ, il errera toujours, en proie à une inquiétude acre et douloureuse, à la recherche d'on ne sait quoi, qu'il trouvera enfin, et qui sera le simple Amour. Ce thème, somme toute assez banal, est traité avec une ingéniosité et une sensibilité rares. La première partie surtout est remarquable. C'est une description de Jérusalem au moment de la Passion, dans le goût des vieux maîtres mystiques, avec un mélange savoureux et savant d'archaïsme et d'observation flamande. Le tableau est grouillant d'une vie intense, le caractère du savetier sceptique et qui se méfie de la faiblesse de Jésus est d'une admirable psychologie juive.

Savait-il bien lui-même ce qu'il voulait, ce Galiléen? Pourquoi parler de pardon et d'amour, s'il voulait briser la force? Et comment s'y prendrait-il pour donner aux affamés et aux affligés la première place à table? Comment changerait-il les hommes? Son royaume nouveau, le fonderait-il dans les nuages, ou voulait-il devenir roi de Jérusalem; et puis, serait-ce tous les jours dimanche et tous les dimanches kermesse? Il disait bien: Que votre oui soit oui, que votre non soit non! Mais alors, pourquoi toutes ces images et ces paraboles, où l'on ne se retrouvait pas? Ce n'était décidément qu'un rêveur!... Pourquoi allait-il pendant des heures ergoter dans le Temple sur la Loi et les Prophètes avec les Pharisiens hypocrites, « ces sépulcres blanchis » — il l'avait reconnu, — qui « du dehors semblent beaux mais sont remplis d'ossements et d'immondices »? Ses apôtres eux-mêmes, qui le suivaient partout comme de bons niquedouilles, n'y voyaient que du feu. Pourquoi ne voulait-il pas, avec quelques solides copains, mettre une bonne fois les mains à la pâte? Mais quand ça chauffait et que le coq rouge se mettait à chanter dans les têtes, il s'en allait tout à la douce se promener à Béthanie chez les sœurs de Lazare! Ceci non plus ne plaisait pas à Ahasvérus : il y avait toujours trop de femmes autour de lui.

Et les hésitations de Pilate, son ennui de fonctionnaire harcelé par la populace, la haine immonde de « ce petit ragot de Caïphe », la lâcheté plébéienne de Pierre, tout cela est noté avec une sorte d'intuition surprenante. Même si l'on ne poursuit pas plus loin la lecture de cette nouvelle, perdant pied un peu dans les développements allégoriques de la fin, il faut lire ce premier chapitre. Il est admirable.

GEORGES DUHAMEL : *Propos critiques*, première série. (Paris, chez Eugène Figuière. Collection « ŒEuvres et jours ».) — Je suis loin de partager les admirations de M. Duhamel, surtout celles qu'il consacre aux dieux de l'unanimisme. Je connais peu de choses plus froides, plus privées d'âme, plus dénuées de musique, moins artistes que les œuvres de M. Jules Romains, et j'ai comme une idée que cela doit venir en grande partie de ses théories. Il est tout naturel cependant que, critique, M. Duhamel se voue à présenter les écrivains de sa génération et ceux de ses amitiés. Il est fatal également qu'il s'évade peu à peu et voie plus large. Le vrai critique se sent contemporain de tous les artistes. Et sa démarche la plus authentique est de les aimer comme s'il les connaissait. Une des pages pour moi les plus intéressantes du recueil de M. Duhamel est celle où il nous dit son émotion devant les poèmes de M. André Spire. Or M. Spire n'appartient ni à sa génération, ni à ses idées. Il est à part. Très peu de gens ont compris la valeur profonde de cet âpre poète. Je loue M. Duhamel de cette perspicacité-là.

AUGUSTE VIERSET : *Louis Delattre.* (Bruxelles. Collection « Diamant », Société belge de librairie.) — Étude minutieuse, complète et fervente sur l'œuvre d'un de nos premiers conteurs en langue française. On ne parlera jamais assez de M. Louis Delattre, on ne lui redonnera jamais trop souvent sa vraie place. Il fait si peu lui-même pour la revendiquer! Et cependant son œuvre est considérable. M. Auguste Vierset, qui la connaît à fond, y évolue avec aisance et l'explique avec une grande pénétration. Je ne lui reprocherai qu'une chose, c'est d'avoir si souvent cité les opinions de M. Francis de Miomandre, qui font double emploi avec les siennes. On dirait qu'il se réfugie derrière l'autorité d'un critique parisien. Il n'en a pas besoin. Et lui-même commente trop bien son texte pour invoquer une autre glose.

F. ROGER-CORNAZ : *Le Trianon de Porcelaine.* (Paris, chez Fontemoing.) — Recueil présenté d'une façon charmante, avec de nombreuses vignettes de Will Heer dont la gracieuse ligne décorative s'harmonise on ne peut plus heureusement avec la mélancolie noble et lente, la grâce réticente, l'émotion réfrénée, la

tendresse qui sourit de ces poèmes de jardins et de salons, un peu dans le goût de M. Henri de Régnier, mais où l'on voit que s'est si personnellement plu M. Roger-Cornaz. Je veux citer ici une pièce qui donnera tout à fait l'idée et du ton du livre et du sentiment à la fois tendre et orné qui l'anime d'un bout à l'autre :

LA ROSE ET LE JET D'EAU

Je n'ai jamais rêvé, pour y couler ma vie,
De lieu plus délicat, plus paisible et plus beau,
Que cette humble maison, d'une cour embellie,
Où fleurit une rose et murmure un jet d'eau.

En vain tous les jardins dont se pare la terre
M'offriraient tour à tour leurs roses et leurs eaux!
Il n'est qu'une fontaine où je me désaltère,
Qu'un rosier dont la fleur soit celle qu'il me faut!

Il me semble qu'à jamais au fond de ma mémoire
Fleurisse cette rose et coule ce jet d'eau;
Ma plume vainement les chasse du grimoire,
Leurs noms harmonieux s'y retrouvent bientôt.

Aussi pour célébrer sa beauté sans seconde.
Je compare, ignorant un hommage plus beau,
Sa bouche à votre fleur et ses yeux à votre onde,
O rose parfumée, ô limpide jet d'eau!

MARCEL PROUILLE : *L'Offrande à l'année ou les douze Éros.* — Deux quatrains pour chaque mois, ou plutôt pour l'Éros de chaque mois, ou plutôt pour une certaine statue d'Eros au fond d'un parc, selon que la pare le printemps ou la dépouille l'hiver. Mais même dans la tristesse de décembre on sent que le dieu ressuscitera :

Le socle est vide et nu, mais, suprême malice.
Dans cet amas neigeux, cerné de verglas lisse,
Ne discernes-tu pas le contour hésitant
D'un enfant qui se cambre et d'un arc qui se tend?

F. M.

La Manifestation Maeterlinck.

Paris, 13 mai 1912.

Monsieur le rédacteur en chef de l'*Art moderne*,

Mon cher confrère,

On me transmet ici votre numéro du 12 avec le compte rendu, par M. Georges Rency, de la manifestation Maeterlinck du 8 mai. J'y trouve une critique de l'organisation de la journée et de la soirée, avec cette réflexion : « En dehors de Maeterlinck et de M. Gérard Harry, le grand ordonnateur des festivités, pas un seul écrivain n'y avait été convié ».

Voulez-vous me permettre de rectifier. Je n'ai absolument rien ordonné. A la demande instante de tiers et à raison de mes très anciens liens personnels avec l'auteur de *Pelléas et Mélisande*, j'ai eu a m'occuper fort activement de faire aboutir l'initiative du Cercle artistique et de la Ville de Bruxelles, mais il ne m'a pas appartenu un instant de régler le programme de la manifestation ou de faire un choix d'invités.

Et je n'étais personnellement l'invité ni du Cercle artistique, ni de la Ville de Bruxelles à la soirée de la Monnaie, à laquelle j'assistais en ma seule qualité de correspondant du *Figaro*, et par le moyen de mon service de presse ordinaire.

M. Georges Rency dit qu'au poème de circonstance lu par Mme Bartet on eût peut-être préféré des vers de Giraud ou de Verhaeren. Je suis de son avis. Mais si ses préférences et les miennes ont pu être déçues, c'est encore à raison de circonstances auxquelles je suis étranger.

Je compte sur votre loyauté et votre courtoisie confraternelle pour l'insertion de ces quelques lignes et vous prie de recevoir, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

GÉRARD HARRY

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

M. Maurice Donnay a joliment précisé, lors du banquet de l'*Association des Critiques littéraires* qu'il présida dernièrement, le rôle et l'utilité de la critique :

« Certes, chaque écrivain doit être son premier critique et sans indulgence; mais, de la meilleure foi du monde, il peut se tromper. Vous êtes là pour lui signaler ses erreurs ; vous êtes là pour le ramener à ses justes proportions et à la modestie, s'il a de l'outrecuidance; ou bien, dans le cas contraire, beaucoup plus rare, — je veux dire s'il a de la modestie, — vous êtes encore là pour lui donner confiance en soi et conscience de sa valeur. Et même vous pouvez faire la chose la plus belle du monde : découvrir un jeune talent ignoré et le porter en plein jour, dans la lumière!

D'autres fois, vous présentez à l'auteur ses défauts et ses beautés dans un miroir qui les déforme plaisamment à la manière d'un miroir concave et convexe. Enfin, messieurs, je ne veux pas faire un discours sur la critique. On en a dit de tout temps beaucoup de bien et beaucoup de mal, suivant qu'elle était l'aiguillon ou le frein, le laurier ou les verges. Mais rien n'est bien ou mal en soi et tout est selon l'Esprit. Alors une critique compréhensive, indépendante, éclectique, généreuse, est la chose la plus souhaitable, la plus précieuse à une littérature. Mais il faut qu'elle ne tienne pas compte de la mode : le classicisme a duré un siècle et demi, le romantisme un demi-siècle, le naturalisme un quart de siècle, et cela doit nous faire réfléchir; ou bien faut-il penser de la littérature ce que Balzac pensait de la politique? On dirait alors : Les littératures passent comme les hommes, sans se transmettre aucun enseignement, et nulle école n'engendre une école plus parfaite... Et encore : La littérature est un art sans principes arrêtés, sans fixité possible: elle est le génie du moment, l'application constante de la pensée suivant la nécessité du jour. Oh! ce serait une doctrine bien désolante quand, à travers les modes et les gouvernements, la littérature doit poursuivre la recherche de l'idéal et l'expression de la vérité. »

Profession qui, aux yeux de certains, peut paraître légère et agréable. Ah! quelle erreur est la leur! Ecoutez M. Reboux, à qui répondait M. Maurice Donnay par sa spirituelle allocution :

« Les critiques littéraires ont sur les autres hommes un désavantage épouvantable : ils sont obligés de lire tous les livres que l'on publie. Certes, les Chinois les mieux exercés à cultiver des espèces rares de supplices n'ont jamais rien imaginé de plus cruel que cette obligation quotidienne. Pourtant nous l'accomplissons le mieux qu'il nous est possible. C'est qu'en nous causant bien du mal, elle nous fait un grand bien. Elle exerce notre clairvoyance. Elle nous enrichit de souvenirs si nombreux que nous devenons capables de classer les mérites dans l'ordre le plus conforme à l'équité. Elle rend nos louanges précieuses, car elles sont fondées sur la comparaison, car ce sont des louanges de spécialistes, des louanges justes. Et quand nous disons à un écrivain : « Monsieur, vous avez composé des œuvres spirituelles, charmantes, délicates et fortes, vous représentez l'âme

parisienne dans ce qu'elle a de plus français, vous êtes une des intelligences les plus délicieuses de ce temps... », quand nous disons cela, monsieur, l'écrivain n'a pas le droit d'esquisser, même par modestie, un geste de protestation. C'est notre verdict, il est sans appel. »

PUBLICATIONS D'ART

Ignacio Zuloaga, par Giulio de Frenzi. — **Juste Suttermans**, par Pierre Bautier. — **La Pittura e la Miniattura nella Lombardia**, par P.-Toesca.

Ignacio Zuloaga est l'un des peintres de l'Espagne contemporaine dont l'art puissant et original semble continuer avec éclat et une nouvelle vigueur la tradition des Vélasquez et des Goya. Il tient de l'un la force et l'extraordinaire maîtrise picturale, de l'autre l'esprit brûlant et parfois satirique. Ce double caractère de l'art de Zuloaga et l'originalité spéciale du peintre espagnol sont fort bien analysés dans le livre que lui consacre M. Giulio de Frenzi; étude qui joint à une science étendue de l'art de notre temps un commentaire fort agréable des principales œuvres du maître (1). On y voit en pleine lumière le peintre des *Sorcières de San Millan* et des *Flagellants*, et de ces œuvres où se retrouve le souffle large et véhément de Vélasquez : *le Nain Grégori*, *le Philosophe Melquiadès*, *le Pèlerin*, *la Naine Mercédès*. Une belle suite d'illustrations accompagne le texte et donne une idée complète de l'œuvre de Zuloaga.

***

M. Pierre Bautier vient de faire paraître dans la *Collection des Grands Artistes des Pays-Bas* un volume extrêmement intéressant, et qui s'imposait, sur le peintre des Médicis, Juste Suttermans, élève de de Vos et de Pourbus (2). Ce peintre, peu connu, est l'un des plus vigoureux portraitistes flamands du XVIIe siècle. Il vivait à Florence et exécuta au cours de nombreux voyages à Rome, à Vienne, à Milan, à Gênes, un grand nombre de portraits de princes, de généraux, d'ecclésiastiques. Suttermans, bien que vivant à l'étranger, conserva les qualités de race, la vigueur et l'éclat du coloris qui font de lui un des représentants les plus remarquables de l'ancienne école flamande, l'émule des Rubens et des Van Dyck.

***

Recueillir tous les monuments de la peinture dans la région lombarde depuis les temps anciens jusqu'à la période du XVe siècle, déjà connue par de nombreuses études, et en même temps tracer l'histoire jusqu'ici inexplorée de la miniature dans la Lombardie, tel est le sujet ardu du livre très intéressant que M. P. Toesca, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Turin, vient de publier. Il y a été aidé par le zèle de l'éditeur Ulrico Hoepli, qui ajoute cette nouvelle et importante publication à sa belle série de volumes sur l'histoire de l'art en Italie. *La Pittura e la Miniattura nella Lombardia* (3), — tel est le titre de l'ouvrage du professeur Toesca, — en groupant un grand nombre de monuments ignorés ou mal connus, non seulement révèle la constante activité des peintres et miniaturistes lombards, mais complète et rectifie l'histoire générale de l'art en Italie. La nouveauté des aperçus le fera bien accueillir des savants, tandis que sa forme et le très riche appoint des illustrations le recommandent à l'attention de tous les esprits cultivés. F.H.

LA MUSIQUE A LIÉGE

La qualité essentielle qu'exige l'exécution d'une œuvre polyphonique, toute œuvre de Bach notamment, c'est l'équilibre parfait; à cet égard, le savant et habile directeur qu'est V. Dwelshauvers est un maître, et l'excellent organiste Guil. Waitz rivalise de force intellectuelle avec lui.

Le troisième Concert, qui termina la deuxième année de la *Société Bach*, a profondément impressionné le nombreux public qui remplissait le temple de la rue Hors-Château. La belle tenue des chœurs dans d'admirables chorals, la discrétion de l'orchestre et l'élégante harmonie de l'ensemble pénétrèrent les esprits de la douceur enchanteresse qui est, pour la beauté, ce qu'est la pureté sylvestre de l'air pour la respiration.

Le Prélude *Nun Komm, der Heiden Heiland* (*Viens, Sauveur des infidèles*) est agencé comme un quintette; et un organiste, à lui seul, doit chanter comme cinq voix différentes. Quand il y réussit comme Guil. Waitz, l'œuvre est émerveillante.

La Cantate nº 72, écrite d'après Wolfrum entre 1723 et 1727, est dramatique, émouvante, éloquente, extrêmement difficile à chanter, très ardue pour les ténors surtout; mais le talent de nos amateurs et des deux solistes, Mlle Tombeur et M. Franck, surmontèrent toutes les périlleuses exigences du compositeur.

La phraséologie, moins scabreuse par son imprévu, mais exquise de charme palestrinien, surtout par ses enchaînements harmoniques, est délicieuse dans la Cantate nº 22 *(Das neugeborene Kindlein, l'Enfant nouveau-né)*. Le trio, chanté par Mme Göb, Mlle Tombeur et M. Collas, fut ravissant. M. Franck se distingua également dans les vétilleuses vocalises et dans un récitatif admirable qui fait songer au « Golgotha » de la *Passion selon saint Mathieu*.

La Cantate nº 113, profondément religieuse, monastique, austère comme le chant grégorien dans ses Repons, est une œuvre inoubliable Et nous n'oublierons pas non plus le duo parfait de Mme Göb et de Mlle Tombeur. Un solo de flûte permit à M. Ista de montrer ses qualités d'artiste et d'homme de goût; aussi lui pardonnons-nous une petite erreur qui d'ailleurs fut réparée.

Voilà une bonne et fructueuse séance à enregistrer.

Georges Ritter

LES MAITRES DE L'ART

Giovan-Antonio Bazzi, dit Le Sodoma, par L. Gielly (1).

L'étude du Sodoma se présente dans des conditions particulières. Si les érudits italiens ont donné sur le maître piémontais une ample documentation à laquelle on ne peut guère ajouter, le catalogue de son œuvre a été surchargé par un nombre considérable d'attributions injustifiées. Résumer dans des notes claires et concises, sans alourdir le texte, tous les documents qui forment à un grand nombre de peintures comme un état-civil et qui donnent au livre comme une structure solide, reviser le catalogue et en éliminer les œuvres plus ou moins lombardes, les travaux d'école qui n'y ont que faire, telles furent les premières préoccupations de l'auteur; il a brièvement exposé dans une introduction son argumentation et les idées nouvelles qu'il apporte, celle entre autres que le Sodoma n'est pas, comme on l'a prétendu, un élève de Vinci.

Ces recherches et ces discussions ne constituent pas l'unique intérêt du livre. La vie du peintre, d'esprit bizarre mais qui ne mérite point la réputation infamante que lui fit Vasari, et les mœurs de Sienne, sa seconde patrie, sont étudiées avec soin; un chapitre entier est consacré à l'enseignement qu'il reçut à Verceil du Piémontais Martino Spanzotti et sa formation au couvent de Monte-Oliveto-Maggiore, où il passa des procédés et des goûts quattrocentistes à l'art plus complet du XVIe siècle; de la première à la dernière des trente fresques qu'il y exécuta, on peut suivre pas à pas sa lente évolution.

Toutes les créations de ce peintre inégal, mais qui laissa quelques-uns des plus hauts chefs-d'œuvre de la Renaissance, sont analysées. Les idées d'art, la technique, le sentiment particulier de la beauté, le caractère propre du Sodoma apparaissent clairement en des vues d'ensemble. Les *Noces d'Alexandre et de Roxane*, l'*Ève* de Sienne, le *Saint Sébastien* de Florence, les *Scènes de la Vie de sainte Catherine* font comprendre la vie profonde, la sensibilité délicate et troublante, l'ardente passsion de ce peintre voluptueux et tendre de la jeunesse et de l'amour.

(1) Paris, Librairie Plon-Nourrit et Cie.

(1) Roma, Gaetano Garzoni-Provinzani.
(2) Bruxelles, G. Van Oest et Cie.
(3) Milan, Ulrico Hoepli.

CHRONIQUE THÉATRALE

Un Bon petit Diable (Galeries).
Chaqu' son z' oiseau! (Olympia).

La pièce de Mme Rosemonde Gérard et de Maurice Rostand n'a guère réussi à Bruxelles, malgré les mérites d'une interprétation excellente, avec Mmes Blanche Dufrêne et Pauline Party, et d'une mise en scène fort agréable et fort pittoresque. Elle a paru extrêmement artificielle, avec ses mélanges de bouffonnerie et de préciosité, de grosses farces, empruntées à maman Ségur, et de couplets tirés du répertoire de papa Rostand. Du talent? Certes, ou plutôt de la virtuosité à revendre. Mais pas d'atmosphère, pas de sincérité, pas d'émotion réelle Convenons, d'ailleurs, que la partie était grosse à jouer et qu'il était quasi impossible de la gagner. On ne fait pas une comédie avec les romans de la mère Ségur. Cette idée baroque devait conduire à un échec certain.

***

La direction d'été de l'Olympia donne une revue à ses habitués, et cette revue, due à la plume de M. Paul Murio, n'est ni meilleure ni pire que tant de centaines de revues qui ont défilé sur nos scènes; et le public y vient, y revient, lui fait un triomphe. Qu'est-ce à dire? Que le théâtre national est parfaitement possible en Belgique, pourvu qu'il s'inspire du milieu et des mœurs locales. Aujourd'hui, la revue plaît, parce qu'il y est question de personnes et d'événements que chacun connaît. Demain la comédie de mœurs réussira. Puis, au fur et à mesure que le public s'éduquera davantage, et sera la comédie de caractères, puis le grand drame d'idées. En attendant, la revue de M. Paul Murio obtient beaucoup de succès, et c'est justice, car elle est joyeuse sans grossièreté, et la troupe de l'*Olympia*, avec Mlles Deltenre et Izelle, MM. Dupont, Nossent et Billy Pitt la jouent dans le ton et le mouvement qu'il faut.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir un petit portrait de M. Paul Janson par M. Lucien Wollès. Ce portrait, des plus ressemblants, avait été exposé dernièrement au Cercle artistique, au Salon des « Peintres de la figure ».

La *Société centrale d'architecture de Belgique* a ouvert mercredi dernier au Musée de peinture moderne son exposition annuelle, qui durera jusqu'au 28 mai.

Demain lundi s'ouvrira à la Galerie Georges Giroux, 26 rue Royale, l'exposition des Peintres futuristes italiens. Le poète F.-T. Marinetti fera mercredi, à 5 h., une conférence sur le Mouvement futuriste en général et sur la Peinture futuriste en particulier. On délivre les cartes d'entrée à la Galerie Georges Giroux.

L'Exposition sera ouverte jusqu'au 5 juin.

Le Salon des Beaux-Arts de Spa, organisé sous les auspices du gouvernement et de la commune, sera inauguré le dimanche 21 juillet Il durera jusqu'au 15 septembre.

Les bulletins d'adhésion doivent être envoyés au comité (président M. Albin Body) avant le 20 juin. La réception des œuvres aura lieu du 25 juin au 12 juillet (dernier délai). Les exposants ne pourront présenter que deux œuvres dans chaque genre. Les frais de transport seront, pour les artistes invités, supportés par la Commission. Au retour, les exposants paieront les frais d'assurance et de remise à domicile. Une commission de 5 p. c. sera prélevée sur les ventes.

Le Cercle artistique de Luxembourg ouvrira le 12 juin dans les salles du Casino son exposition annuelle des Beaux-Arts. Celle-ci sera annoncée par une affiche illustrée mise au concours entre les membres du Cercle.

L'*Eventail* annonce l'engagement au Théâtre de la Monnaie, pour la saison prochaine, du ténor Urlus, qui fit une si profonde impression lors du festival Wagner. L'artiste passera trois mois à Leipzig, puis ira en Amérique. A son retour il chantera à Bruxelles *Tristan*, *la Walkyrie*, *Siegfried* et *le Crépuscule des dieux*.

D'après le même journal, les nouveautés seront, l'hiver prochain: *le Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy; *Roma*, de M. Massenet; *la Fille du Far-West*, de M. Puccini; *les Enfants de Roi*, de M. Humperdinck, et *Kaatje*, du baron Victor Buffin. Il y aura aussi plusieurs reprises de grandes œuvres de Mozart et de Weber.

Parmi les nouveaux engagements d'artistes conclus par la direction du Théâtre de la Monnaie, citons celui d'une jeune cantatrice qui s'est mise au premier plan dans les concerts et dont nous avons eu fréquemment l'occasion d'apprécier élogieusement le talent expressif et personnel: Mlle Marguerite Rollet.

Elève de Mme F. Labarre, Mlle Rollet a conquis à Bruxelles et à l'étranger une situation en vue par sa parfaite interprétation des lieder allemands et des mélodies françaises contemporaines. Chausson, Fauré, de Bréville, Debussy, entre autres, n'ont pas en Belgique de plus parfaite interprète. La sympathie qui l'environna dans les concerts la suivra au théâtre, où elle fera ses débuts l'automne prochain.

Le concert que M. Désiré Defaux, violoniste, devait donner le samedi 27 avril, avec le concours de Mlle Rollet et de M. Emile Bosquet, par suite de l'indisposition de l'un des artistes est remis au lundi 20 mai.

M. Henry Gauthier-Villars publie dans la dernière livraison du *Mercure* d'intéressantes réflexions sur les œuvres musicales récentes: *Roma*, de Massenet, *la Péri*, de Paul Dukas, etc. Il ne se montre pas précisément enthousiaste de la partition nouvelle de M. Massenet. « Par quelle aberration, dit-il, le doux « romancier » a-t-il voulu forcer son talent pour se travestir en Tacite ou en Tite-Live, à une époque de l'année où les déguisements ne sont pas autorisés? Quelle mouche le piquait de s'attaquer à ce scénario, tiré de la tragédie de Parodi, encombré de sénateurs romains, de soldats, de prêtres et de matrones? Que pouvait-il tirer de cette matière infertile et petite, pour son talent du moins: le triomphe du patriotisme sur l'amour dans un cœur de vestale? Que faire, musicalement, de cette séance de la Haute-Cour où les caïmans en toges condamnent une religieuse coupable de s'être laissé enlever par un sous-officier? Comment traiter la scène, d'un héroïsme si conventionnel, où l'aïeule aveugle, Posthumia, poignarde sa fille, ce qui déchaîne un formidable chahut de grosse caisse, cymbales, timbales et tam-tam? Hélas! Où est mon clair de lune et où est ma petite table? Dans quel fâcheux concours de discours latin me suis-je fourvoyé? »

Roma n'en menace pas moins la saison prochaine du théâtre de la Monnaie. Le sort est inflexible. Mieux vaut s'armer à l'avance de résignation.

Le Corriere Italiano de Paris annonce la découverte d'un tableau de Raphaël à La Rochelle. C'est M Boyer d'Agen qui aurait fait cette heureuse trouvaille.

La signature de Raphaël et le nom de la duchesse d'Urbin, de l'écriture même de l'auteur, sont suivis de la date de 1505, l'année dans laquelle Raphaël, revenu de Florence, peignit le portrait dans le style même de la *Joconde* qu'il avait vue et dessinée dans l'atelier de Léonard.

Tous les biographes de Raphaël ont enregistré l'œuvre comme perdue. Elle faisait partie d'un groupe de cadeaux que le duc Guidobaldo d'Urbin envoya à Londres pour remercier le roi Henri VII de l'avoir nommé chevalier de l'ordre de la Jarretière.

Le portrait, qui figura dans les catalogues de la Galerie royale anglaise jusqu'à l'incendie de White-Hall, suivit probablement le roi Jacques II dans son exil en France, à La Rochelle, où il aborda avant d'aller à Saint-Germain-en-Laye. Le nom et la signature de Raphaël étaient dissimulés sous une seconde toile, marouflée sur la première. Une famille de La Rochelle l'a vendu pour quelques francs.

Vient de paraître chez MM. DURAND & Cie, Éditeurs

4, Place de la Madeleine, PARIS

L. AUBERT. — **Invocation à Odin** (A. DE BENGY-PUYVALLÉE) pour baryton solo et chœur de voix d'hommes *ad libitum*. — *Prix net* : 2 *fr.* 50. Accompagnement d'orchestre en location.

RHENÉ-BATON. — **Trois mélodies** (op. 15) — I. *L'Ame des Iris* (C. MAUCLAIR). — *Prix net* : 1 *fr.* 75. — II. *Espoir en Dieu* (VICTOR HUGO). — *Prix net* : 2 *francs*. — III. *Ultima verba* (TH. DE BANVILLE). — *Prix net* : 1 *fr.* 75.

ID. — **Deux chansons bretonnes** (op. 17). — I. *La Chanson de l'Exilé* (L. TIERCELIN). *Prix net* : 1 *fr.* 75. — II. *Bretonnes* (P.-H. LOYSON). *Prix net* : 1 *fr.* 75.

C. DEBUSSY. — **Le Martyre de Saint Sébastien,** mystère de G. D'ANNUNZIO. Quatre suites pour piano à quatre mains, transcription par L. ROQUES. I. *Fragments du 1er acte. Prix net* : 4 *francs*. — II. *La Passion*. — *Prix net* : 2 *fr.* 50. — III. *Le Bon Pasteur*. — *Prix net* : 3 *fr.* — IV. *Le Paradis*. — *Prix net* : 3 *francs*.

ROGER DUCASSE. — **Interlude** extrait de *Au Jardin de Marguerite*... réduction pour deux pianos à quatre mains par l'auteur. — *Prix net* : 8 *francs*.

ID. — **Prélude et Chœurs** extraits de *Au Jardin de Marguerite*... réduction pour deux pianos à 4 mains par l'auteur. — *Prix net* : 6 *francs*.

MARCEL GRANDJANY. — **Deux mélodies**. I. *Le Vanneur* (J. DU BELLAY). *Prix net* : 2 *fr.* — II. *Baiser d'Enfant* (E. DE GUÉRIN). — *Prix net* : 2 *francs*.

MAURICE RAVEL. — **Daphnis et Chloé**, ballet en trois tableaux de MICHEL FOKINE. Partition pour le piano réduite par l'auteur. — *Prix net* : 12 *francs*.

ID. — **Ma Mère l'Oye**, cinq pièces enfantines pour orchestre. I. *Pavane de la Belle au bois dormant*. II. *Petit Poucet*. III. *Laideronnette, impératrice des Pagodes*. IV. *Les entretiens de la Belle et de la Bête*. V. *Le Jardin féerique*. Partition d'orchestre (format de poche). — *Prix net* : 6 *francs*.

C. SAINT-SAËNS. — **La Foi**, musique de scène pour le drame de BRIEUX. Partition réduite pour piano par l'auteur. — *Prix net* : 10 *francs*.

THÉODORE SZÁNTÓ. — **Contrastes** pour le piano. I. *Soleils couchants*. II. *Cortège funèbre*. *Improvisation*. IV. *Guêpes*. — *Prix net en recueil* : 5 *francs*.

LOUIS VERNE. — **Troisième symphonie** pour orgue (op. 28). — *Prix net* : 7 *fr.*

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie, Éditeurs

BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

TRÉSOR DE L'ART BELGE

AU XVIIe SIÈCLE

Mémorial de l'Exposition d'Art ancien à Bruxelles en 1910.

Publié sous la direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le Baron Descamps, le Baron Kervyn de Lettenhove, Fierens-Gevaert, Ch.-Léon Cardon, P. Buschmann, le Dr G. Glück, le Dr G. de Terey, Paul Lambotte, H. Rousseau, Paul Vitry, E. W. Moes, Jules Guiffrey, R. Van Bastelaer, Cyr. Van Overbergh, De Ridder, le général Comte de t'Serclaes, Cuvelier, Joseph Destrée, L. Gilmont, l'Abbé F. Crooy et A. Roersch.

L'ouvrage paraît en 10 fascicules et formera deux beaux et forts volumes in-4°, de 400 à 500 pages de texte et d'environ 180 planches hors texte, en héliogravure et en héliotypie, le tout imprimé sur papier de Hollande à la cuve.

Tirage limité à 500 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET : 200 FR.

Il sera tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, numérotés et nominatifs. Prix : 400 fr.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :*
HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr
» 500 » 105 fr. » 1000 « 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 21. 26 MAI 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

« Idées et Commentaires » (G. JEAN AUBRY). — Le Salon de Printemps : *Quelques paysagistes* (FRANZ HELLENS). — Les Ballets russes (OCTAVE MAUS). — « Don Juan » à l'Opéra-Comique (B. W.). — La Musique à Paris : *Concert d'orchestre de la Société Nationale* (G. JEAN AUBRY). — Publications d'art : *Histoire de l'Art dans l'Antiquité* (F. H.) — L'Art religieux et le peuple (O. M.). — Memento musical. — Petite Chronique.

« IDÉES ET COMMENTAIRES »

« Joue pour les Muses et pour moi », disait Antigénide à l'un de ses disciples que désolait l'indifférence de la foule. Ce conseil à la fois hautain et mélancolique conduit toute l'action de Joachim Nin. Pianiste, il a conquis, par la seule vertu d'une rare conscience et d'une singulière ferveur, une place qui lui appartient en propre. Nous lui devons des révélations d'œuvres anciennes, soit qu'il les ait vraiment tirées des ténèbres, soit qu'il en ait su donner une expression dépouillée des ornements incongrus dont on les avait maculées. Son interprétation est une des plus compréhensives qui soient, une des plus ardentes et des plus contenues. Pianiste, il est l'un des rares qui honorent un instrument propice à plus de bateleurs que de confidents. Par l'action, il justifie son aversion pour ceux qui, sous l'égide de l'Art, trafiquent des œuvres et d'eux-mêmes : il l'affirme encore par la parole, et celle-ci vaut d'être entendue, et que l'on s'y arrête.

En ce temps qui est à la fois celui du scepticisme et des petites religions, il est rare qu'un homme risque la singularité du rôle d'apôtre. Une telle mission n'est enviable non plus qu'enviée : le chemin s'y orne de ronces disgracieuses : on a tôt fait de vous en dispenser avec sottise le prétendu ridicule : il s'y faut tenir éloigné du visionnaire autant que du plaisantin. On y est en butte aux sarcasmes du centurion, quand ce n'est pas de l'ilote ivre : on y court le danger de s'accroître de la vanité en même temps que du découragement.

Joachim Nin échappe à l'une autant qu'à l'autre : il n'est point dupe de son âme, pour généreuse qu'elle soit : il ne s'imagine point à lui seul contredire l'effort des esclaves, mais il sait qu'il convient aussi, pour être homme, de parler avec mesure, avec fermeté, avec foi. Nul dogme pourtant ne le mène que celui de la vie sincère ; et c'est une figure attirante et belle que nous offre cet artiste qui sait unir à la foi de la jeunesse la fermeté de l'âge mûr et la mesure des sages.

Il a quelque trente ans, des dons merveilleux, une curiosité et une puissance de travail inimitables : il connaît depuis plusieurs années les succès les plus rares : il a toutes les séductions, ou plutôt il les aurait toutes pour la plupart s'il consentait aux habitudes des interprètes. Au lieu de cela, il s'ingénie à ne point séduire : il se retire derrière les œuvres, il ne veut que d'elles seules écouter les avis Il ne cherche point à déplaire-t il sait que le chemin de la séduction est semé de mensonges et que la route en est infinie. Il secoue les idoles, non point en une fureur de néophyte, mais avec la souriante ardeur d'un jeune sage parmi des docteurs trop habiles.

Sa petite brochure *Pour l'Art* (1), en échange d'amitiés sûres et d'affections ardentes soudainement

(1) J.-JOACHIM NIN. — *Pour l'Art*. Un vol. in-16. Paris, Librairie Fischbacher.

suscitées, lui mérita bien des rancœurs, des rancunes et des inimitiés. A peine s'apaisent-elles qu'il s'évertue encore, comme s'il voulait s'imposer lui-même la rançon de ses succès et de ses joies. On sent à de telles décisions des commandements venus de plus haut que les hommes, du moins ce qu'il en apparait quand on les voit en groupes, gesticulant et paradant.

Plus même encore que *Pour l'Art, Idées et Commentaires* (1) trahissent un amour infini pour la musique, une religion que rien ne saurait entamer, un sentiment fait tout à la fois de gravité et d'une rare joie, un mépris plus vif encore pour cette Virtuosité, idole de la foule, maîtresse des faux artistes, et « dont le règne n'a que trop duré ».

C'est là que se nouent les diverses pages d'un ouvrage qui n'obéit point autant à un plan littéraire qu'à une direction morale, et c'est là, tout aussi bien que la forme grave et ardente dans laquelle il s'exprime, qui fait l'élévation de ce livre.

Supposons, dit entre autres choses Joachim Nin, « quelqu'un qui dirait que la moitié de la vie d'un musicien devrait être consacrée à cultiver son esprit en prenant contact avec les chefs-d'œuvre de la littérature, de la poésie et de la peinture, à s'initier aux grands problèmes de la science, à étudier l'Art sous tous ses aspects, à admirer la Nature, cette Artiste unique, divine, qui peint, qui chante, qui sculpte, qui bâtit, qui rime, qui danse sans cesse... dût-il pour cela écrire quelques œuvres de moins ou laisser échapper, en jouant, quelques fausses notes... Celui-là serait un fou, un pédant, un radoteur, un ignorant, un naïf,.. ou un monstre. Qui voudrait écouter ou lire de telles insanités? Aussi me garderai-je bien de les dire... Mais pourquoi faut-il que la Vérité reste toujours au fond du puits? Elle, si belle, si belle... »

C'est avec cette audace tranquille et ironique que Joachim Nin dénonce les abus dont pâtissent à la fois les œuvres et ceux qui goûtent la Musique avec une sagace passion. Le chapitre « La Raison du plus fort » est, en ce sens, plein d'enseignement :

« Les rééditions des chefs-d'œuvre anciens subissent le même sort que le vieil Antiphonaire: sort déplorable s'il en fut, car tout ordre religieux nouvellement instauré trouvait bon d'exercer sa puissance réformatrice en introduisant quelque changement dans ce vénérable recueil. »

La grandeur même de l'amertume qui se marque à certains passages dénonce en un tel esprit l'énergie profonde et une sérénité sans aveuglement. Il y a là sur *l'Or et l'Art*, *la Critique*, *la Véritable Grandeur*, *les Bons Apostats*, sur *la Simplicité*, sur *l'Imposture*, des « méditations » profitables. Le mot méditation semblerait indiquer un ton quelque peu sermonneur et quelque soif de dogmatisme; il n'en est rien, il ne doit évoquer ici que la gravité fervente avec laquelle un homme sincère, un artiste qui sait son art et qui aime la vie a réfléchi à certains sujets.

Chacun de ces courts chapitres s'appuie sur une référence du passé avec une coquetterie d'érudition qui semble tempérer l'ardeur de cet apostolat et ne lui donne que plus de force, en lui fournissant des bases plus assurées. On sent ainsi que tout lui est prétexte à la défense de cette cause :

« Cinq ou six siècles avant Jésus-Christ, on disait que les étoiles étaient à distance égale les unes des autres, qu'elles tournaient autour de la terre et que le soleil était plus grand que le Péloponèse, et *peut-être* aussi grand que la terre. Mais, par contre, on attribuait à la musique, à cette même époque, une puissance civilisatrice, éducatrice et moralisatrice supérieure à celle que l'on accordait aux autres arts.

Aujourd'hui nous savons que les étoiles sont inégalement distantes les unes des autres et que les espaces qui les séparent sont considérables; nous savons qu'elles sont animées d'un mouvement indépendant de celui de la terre; nous savons enfin que le soleil est plus grand que le Péloponèse.

Mais nous n'attribuons plus à la musique les belles vertus que les anciens lui octroyaient avec tant de générosité... Et cela est d'une cruelle ironie, car de toutes les idées de ces temps anciens, la seule, peut-être, qui soit restée absolument juste est précisément celle que nous nous sommes empressés de mettre au rancart. Nous n'en avons pourtant pas trouvé de meilleure à mettre à la place. Pourquoi alors y avoir renoncé ? »

Joachim Nin sait s'irriter, il sait rester grave, il sait railler, il sait aussi sourire, et son érudition même il peut l'utiliser là encore, et l'on ne peut se défendre de citer ce chapitre des *Superflus* qui ne manque point de piquant :

« Parmi les divinités védiques, il en est une, Agni, qui a le rare bonheur de posséder trois jambes et sept bras. On nous la représente à cheval sur un bouc. Avec le temps, ce charmant petit dieu pourrait tout aussi bien devenir une divinité musicale, par exemple le type accompli du parfait virtuose de l'ivoire, car il est certain que deux bras et deux pieds ne sauront suffire, dans un avenir très prochain, aux impérieuses exigences du métier de pianiste.

Le besoin crée l'organe, dit-on, et pour justifier ce besoin nous avons, d'une part, les multiples pédales du clavecin, instrument défunt qu'on s'applique à faire revivre au moyen de procédés tout modernes... et, d'autre part, les six claviers d'un piano étrange et compliqué — le piano Janko — dont les chroniques

(1) J.-Joachim Nin. — *Idées et Commentaires*. Un volume. Paris, Librairie Fischbacher.

nous ont vanté les nombreuses et problématiques qualités. D'ailleurs tout piano qui se respecte un peu compte, à l'heure qu'il est, trois pédales...

Or... le piano est à peine âgé de deux siècles. A raison de six claviers et trois pédales tous les deux cents ans, et à supposer que le clavecin disparaisse, de guerre lasse, pour la seconde fois, nous aurons dans six cents ans — ce qui est fort peu de chose — douze pédales pour un piano à vingt-quatre claviers, c'est-à-dire de quoi rendre fou Agni lui-même, malgré ses trois jambes et ses sept bras Nous pouvons donc nous imaginer — en y mettant un peu de fantaisie — la silhouette d'un pianiste en l'an 2500... ce sera charmant...

J'oubliais le bouc... mais... sait-on jamais ce que nous deviendrons plus tard ? D'ailleurs il y a aujourd'hui des pianistes célèbres qui, très commodément assis sur une chaise, jouent deux valses de Chopin accouplées : pourquoi ne pas admettre qu'il y en aura, plus tard, qui seront capables de jouer en quadruples octaves le *Prélude à l'après-midi d'un Faune* de Debussy à califourchon sur un bouc bien propre?... Une chose vaut bien l'autre... »

Le malheur ou plutôt le bonheur d'un tel livre est qu'on en peut difficilement parler : puisque dès qu'on le fait, on se voit contraint de le citer, et le lire vaut mieux, certes, que d'orner de commentaires insuffisants d'insuffisantes citations.

Encore que Nin se défende d'avoir écrit là un livre au sens où l'on entend d'ordinaire ce mot, les vertus de pensée et d'âme méritent un tel titre à ce recueil de propositions touchant l'amour de la musique. Tout y révèle un esprit ardent et agissant, vivant et sincère, tout y révèle un homme et un artiste étroitement unis. De semblables livres ne sont point si nombreux : ils vont à l'encontre de tant d'idées avouées ou dissimulées!

Il y faut plus que du talent, il y faut aussi du courage : c'est une vertu assez rare dans les lettres et dans l'art, en ce temps-ci. G. JEAN-AUBRY

LE SALON DE PRINTEMPS

Quelques paysagistes.

En peinture, le paysage est arrivé à un point critique de son évolution. Nous n'en sommes plus à l'époque mouvementée et indécise de la bataille impressionniste; les initiateurs ont frayé des voies nouvelles, ils ont montré le chemin, ou plutôt ils en ont indiqué plusieurs parmi le maquis de la production de ces dernières années. Il est temps que les peintres se hâtent de choisir, s'ils se flattent d'arriver à quelque but bien défini. Or, il semble qu'on constate un certain désarroi parmi nos peintres; beaucoup piétinent sur place, et, ayant donné autrefois de claires promesses, n'en réalisent aucune; d'autres encore, qui étaient bien partis, se mettent à reculer d'une façon inquiétante, tandis qu'on en voit renier leurs anciens enthousiasmes pour se livrer au goût douteux d'un public moyen, pire encore que le plus inintelligent et le plus rude. Il en est fort peu qui voient clair, en ce moment décisif où il importe cependant d'avancer avec énergie et sang-froid.

Le quatrième Salon de Printemps, comme les précédents, est assez significatif sous ce rapport. Il serait vain, il est vrai, d'y chercher un ensemble complet de la situation actuelle de la peinture dans notre pays. Remarquons en passant que les Salons de Printemps tendent à prendre une extension gênante; le nombre des œuvres exposées croît chaque année, tandis que leur qualité n'est pas accrue. Que de médiocrités, que de non-valeurs, pour quelques poussées vraiment curieuses qui ne peuvent que se sentir cruellement étouffées dans ce flot envahissant de broussailles enchevêtrées! Encore si l'on avait pris soin de mettre en valeur l'élément important de ce Salon! Mais, au contraire, il semble qu'on se soit si peu soucié d'un arrangement heureux, qu'on ait eu un tel mépris du relief, que des œuvres absolument insignifiantes se sont hissées aux places les plus avantageuses tandis que d'autres, pleines de talent et de force, se sont vues reléguées aux endroits les plus obscurs. Lorsqu'on a fait le tour de ce Salon, on en emporte malgré soi cette impression que nulle direction ne s'y est imposée, que le hasard seul a régné dans le placement des tableaux, et l'on sait que le hasard est toujours injuste et cruel envers les œuvres saines et hardies!

Quoi qu'il en soit, et sans nous attarder plus longtemps à cette question secondaire, hâtons-nous de chercher parmi le fouillis de cette production les œuvres dignes d'admiration. Et il y en a, Dieu merci! La plupart de nos maîtres paysagistes se sont abstenus. Cela nous permet de parler plus longuement de ceux dont on ne s'occupe pas assez, des modestes et des jeunes. Claus, cependant, n'est pas absent de ce Salon, où sa place était marquée, du reste, et il faut reconnaître que, si on semble avoir fait assez peu de cas de certains envois remarquables, on s'est empressé de prodiguer au maître de la Lys la place qui lui revient; tout un salonnet lui est consacré, et Claus le remplit admirablement, avec quelques-unes de ses œuvres les plus fraîches, les plus savoureuses. Il y a là, parmi quelques toiles déjà remarquées dans d'autres expositions, une page merveilleuse, *Soleil levant* (septembre) qui comptera dans son œuvre comme l'une des plus caractéristiques et des plus précieuses. Rien n'est plus exquisement sain, et en même temps plus finement poétique, que cette série de paysages où sont exprimées avec vérité et ferveur les variations de la lumière frémissante selon les heures et les saisons. Et quel charme, quelle simplicité dans la vision! Quelle sincérité dans l'expression, où l'on ne remarque aucune de ces habiletés desséchantes chères aux virtuoses du pinceau!

A côté d'autres toiles de sujets divers, parmi lesquelles il faut noter un arrangement (si peu arrangé!) de *Roses*, tout à fait enchanteur, Ensor expose une marine très curieuse. *Chaloupes*, une toile d'exécution véhémente, vraiment fantastique, et dont les tons roses et bleus s'allient musicalement.

A l'écart du nombre croissant des peintres gagnés à la cause de l'impressionnisme, qui n'ont pas su tirer parti du mouvement où ils se sont engagés, il est un artiste d'élite qui, travaillant dans l'ombre, sans hâte mais sans repos, sut voir clair dès ses débuts et tira un parti merveilleux des éléments offerts par les théories nouvelles. C'est Edmond Verstraeten. Rien de moins théorique, au demeurant, que son œuvre; rien de plus vivant, de plus vigoureux, de plus sain, de plus énergique aussi. Verstraeten est actuellement,

il faut le proclamer, l'un des peintres les mieux doués de notre pays et l'un de ceux vers qui l'attention est continuellement tendue. Son travail est abondant; une sève toujours nouvelle et sans cesse plus puissante nourrit ses œuvres. Il n'est pas une exposition qui n'ait donné une preuve de plus en plus certaine de son vigoureux talent. Il est tout près d'atteindre à la maîtrise et je sais telle page superbe qui ne pâlirait pas en présence des chefs-d'œuvre du paysage les plus admirés. Ses quatre tableaux du Salon de Printemps, et surtout trois d'entre eux, *la Ferme antique*, *Nuit d'été dans les sapinières* et *l'Eté* sont d'admirables pages de nature, parmi les plus belles qu'on ait peintes depuis longtemps chez nous. Bien qu'elles soient reléguées à l'écart, par on ne sait quelle aberration, elles n'en sont pas moins éblouissantes. La profondeur et la pureté de l'atmosphère, l'harmonie parfaite et constante des valeurs et des tons, la fraîcheur exquise de l'inspiration, et, par-dessus tout, le style aisé et naturel, font de ces tableaux des œuvres vraiment prestigieuses et puissantes. On y sent passer un souffle prodigieux. C'est d'une vision large et claire, heureuse, féconde, harmonieuse, poétique, et en même temps profondément émouvante. A côté de cela, comme on sent pâlir les efforts médiocres et vaniteux de la légion des peintres hantés par le désir d'arriver, de paraître, d'éblouir! Comme ce travail simple et sans tapage, mais opiniâtre, énergique, clairvoyant, sûr de lui, repose du tintamarre assourdissant provoqué par le clan des impuissants qui ne trouvent que ce moyen pour attirer sur eux l'attention. Verstraeten a su remonter aux sources secrètes de la nature; il y est parvenu dans la retraite et le silence, et dans une joyeuse méditation. Et son œuvre exprime dans toute son étendue, avec un esprit vraiment virgilien, la large poésie des villages, des campagnes, du travail humain, l'enivrante beauté de l'atmosphère et le prestige du sol paré de toutes les séductions de la santé et de la vie.

Les organisateurs du Salon ont eu la pensée généreuse de grouper une série de tableaux d'une artiste regrettée, Marie Collard, dont l'œuvre, à défaut de séduction et de rayonnement, possède de la vigueur, et fait preuve d'une belle et profonde conscience de peintre. On sait comme l'artiste excellait à donner à ses tableaux une forme solide, un peu dure parfois et âpre, mais d'une tenue toujours remarquable et d'une réelle ampleur.

A côté de cette rétrospective, les œuvres de R. Wytsman et de Mme Wytsman révèlent des dehors heureux; ce sont, comme toujours, d'agréables et délicats paysages pleins de grâce, de finesse, transparents de tons, et d'une ligne très élégante. Les toiles de J. Michaux, au contraire, sont lourdes, désordonnées et brutales, mais elles sont animées d'un souffle véritable, et malgré leur allure terne et empâtée on y découvre de la puissance et du mouvement. Marcel Jefferys expose son grand tableau, déjà remarqué au Salon de l'Art contemporain, la *Fête des ballons*, une page féerique où s'exerce avec beaucoup de verve le talent de cet observateur obsédé de lumières et de brouhahas. La *Rivière* de Franz Hens dans son atmosphère étrange où semblent se blottir les silhouettes fantomatiques des saules, est une œuvre curieuse et bien inspirée. Les paysages de V. de Saedeleer, surtout les deux petits triptyques, fort bizarres, d'un mysticisme calme, où les silhouettes frileuses des arbres se profilent sur la neige, sont d'une vision pleine de charme et d'une poésie intense. Deux beaux paysages de Degouve de Nuncques, *Paysage branbançon* et *Environs de Genval*, où cet artiste remarquable a mis toute son inspiration pénétrante et l'exquise ingénuité qui fait le fond de son originalité, sont parmi les bonnes toiles du Salon. Encore quelques clairières dans cette vaste et fatigante forêt, les *Gerbes aux derniers rayons* de P. Abattucci, le *Temple délaissé*, une grande évocation classique de F. Gaillard, le *Soir sur le Loing* plein de sentiment de Houben, une *Marine* de W. Paerels; enfin, deux pages sombres, mais d'une belle âpreté, *Pays noir sous la neige* de P. Paulus, et *la Nue* de Marchal.

FRANZ HELLENS

LES BALLETS RUSSES

On ne peut décidément plus s'en passer. C'est, chaque année, le « clou » de la saison. Dès que paraît l'affiche qui les annonce, la foule se rue au Châtelet. A peine si l'on s'informe de la composition du spectacle : il suffit que Nijinski en soit. Et quant au prix des places, nul ne s'en inquiète. Paris est, pour ses plaisirs, d'une inépuisable prodigalité.

L'attrait des ballets russes, c'est à la fois l'art admirable avec lequel ils sont dansés et la fantaisie somptueuse qui préside à leur présentation. Il n'est guère possible de dissocier celle-ci de celui-là. Réunies, ces deux expressions esthétiques produisent un enchantement. C'est le mouvement et l'harmonie, la beauté plastique dans un cadre merveilleusement approprié, la grâce souveraine du rythme associée à la volupté des couleurs et de la lumière. Spectacle incomparable, auquel la musique ajoute un élément intellectuel.

On tenta d'employer la même méthode pour intensifier l'impression d'une tragédie : ce fut un échec. Le décor, nous l'avons dit, écrasa l'œuvre. L'imagination débridée d'un Bakst, d'un Golovine, d'un Roerich s'accorde avec l'extériorisation mimée des légendes persanes et indoues. Elle est trop riche, trop véhémente pour refréner son essor et s'astreindre à ne créer qu'un accompagnement discret.

C'est dans les ballets, — dans *l'Oiseau de feu*, *le Spectre de la rose*, les danses du *Prince Igor*, par exemple, — qu'est réalisée d'une façon parfaite, dans un équilibre irréprochable, l'association de la plastique, de la musique et du décor. Nous avons signalé maintes fois l'étonnante séduction de ces spectacles, qui passionnent tous les artistes : nous ne pouvons qu'en vanter, une fois de plus, le luxe de bon aloi, le charme et l'eurythmie.

Des quatre ballets qui constituèrent cette année le premier programme (trois autres programmes succéderont de semaine en semaine à celui-ci), *le Dieu bleu* seul est nouveau. Le scénario en est de MM. J. Cocteau et F. Madrazo; la musique a été composée par M. Reynaldo Hahn; les décors et les costumes sont de M. Léon Bakst. Il s'y trouve d'heureuses trouvailles. L'apparition du Dieu bleu et de la Déesse, qui émergent d'un lac enveloppés de clartés lunaires, est d'un effet saisissant. Le cortège des sacrificateurs, les porteuses de paons, la bayadère enivrée que personnifie, avec son art si personnellement expressif, la Nijinska sont parmi les plus belles créations de M. Bakst, qui a brossé pour le *Dieu bleu* un décor de grande allure. Mais le scénario nous a paru d'un intérêt languissant et la musique, qui sent ses Folies-Bergère, est loin d'atteindre à la légèreté, à la couleur chatoyante, à l'originalité foncière des ballets de Stravinsky ou des prestigieuses partitions de Borodine, de Rimsky-Korsakow et de Balakirew. Après *l'Oiseau de feu*, qui ouvrait le spectacle, et qui, de tous les ballets

russes, offre aux yeux comme aux oreilles l'agrément le plus délicat, l'instrumentation de M. Hahn a paru lourde et banale.

On a fait fête à cet *Oiseau de feu*, dans lequel la Karsavina se montre d'une grâce indescriptible. Et jamais succès ne fut mieux mérité. A la vision éblouissante que présentent les décors et les féeriques costumes imaginés par M. A. Golovine pour ce « conte chorégraphique » s'ajoute le rare attrait d'une partition délicieusement évocative dont la fraîche inspiration, le coloris châtoyant, la nouveauté des timbres ont fait sensation. C'est de la musique en quelque sorte lumineuse. Ainsi que l'a fait remarquer M. Émile Vuillermoz dans l'article apologétique qu'il vient de consacrer à M. Igor Stravinsky, « aucun Russe n'a plus instinctivement que lui le sens de la décoration, l'imagination naturellement féerique, l'aptitude à tirer du folklore national les plus savoureux effets, l'écriture harmonique libre et voluptueuse et l'instrumentation en feu d'artifice (1) ». Disciple de Rimsky-Korsakow, M. Stravinsky a développé, en la marquant d'un accent personnel, l'esthétique créée par ce maître et par les autres membres du groupe des « Cinq ». Mais il s'est libéré davantage de toute attache avec le passé, son orchestre est plus étincelant encore que le leur. Le *scherzo* que lui inspira *la Vie des Abeilles* et qui fut joué à Paris l'hiver dernier, ses deux ballets *l'Oiseau de feu* et *Petrouchka* classent ce compositeur de trente ans au premier rang des musiciens d'aujourd'hui.

Le charme exquis du *Spectre de la rose*, dansé sur *l'Invitation à la valse* de Weber et qu'on ne se lasse pas d'acclamer, l'impétuosité frénétique des danses du *Prince Igor* ont, ainsi que l'an dernier, profondément impressionné les spectateurs, qui ont acclamé avec enthousiasme MM. Nijinsky, Bolm, Mmes Karsavina, Piltz, Astabiéva et les autres étoiles de cet étonnant firmament chorégraphique.

Il faut savoir gré à MM. Serge de Diaghilew et Gabriel Astruc d'offrir aux fervents d'art des sensations aussi neuves et de qualité aussi raffinée.

OCTAVE MAUS

« Don Juan » à l'Opéra-Comique

L'Opéra-Comique a repris *Don Juan*. Mozart tente de s'introduire entre *Manon* et *Werther* avec toute l'effronterie de Chérubin. En Allemagne, les plus modestes opéras de province ont à leur répertoire *Don Juan*, *les Noces de Figaro*, quelquefois *Cosi fan tutte*. A Paris, péniblement, Mozart essaie de regagner l'affiche d'un des théâtres subventionnés. Après quelques représentations excellentes où se sont délectés les vrais amateurs de musique, on le retire du programme. Mystère !...

Des représentations auxquelles j'ai assisté, tout l'honneur revient à M. Reynaldo Hahn. Il a conduit l'orchestre et les ensembles comme un très grand artiste, un artiste qui connaît admirablement la musique classique, qui l'aime et sait la rendre de telle sorte que je me suis cru transporté à certaines exécutions de Mozart au Théâtre de la Résidence de Munich.

M. Hahn a certainement fait le voyage de Munich, il a entendu Mottl conduire *Don Juan* et il s'est appliqué à interpréter cette œuvre avec le même respect, le même souci d'exactitude qu'avaient eu Mottl et avant lui Hermann Lévi. Il a conduit toute la partition par cœur, et le quatuor, le final du 1er acte, le sextuor du 2me ont été parfaits. Peut-être la musique de scène du final du 1er eût-elle pu être plus claire. Je préfère la disposition des musiciens au théâtre de la Résidence, mais à l'Opéra-Comique la place fait sans doute défaut pour les installer de la même manière.

Il me semble que Lévi et Mottl avaient eu raison de supprimer l'air d'Elvira (n° 4), rajouté seulement en 1788 par Mozart : il retarde l'action. Dans son air d'entrée, si dramatique, Elvira a déjà exposé toute la situation ; celui de Leporello l'affirme assez. Mais que le suivant (n° 8), en *ré*, est beau et expressif ! Il rappelle certaines pièces de Bach, et des meilleures. Mlle Vix le chanta avec intelligence et dans un rythme parfait. Je préfère pour Donna Elvira un soprano dramatique ; Mlle Vix ne peut mettre à ce caractère tout l'accent et tout le désespoir qu'il faudrait, mais elle est charmante. Mme Mathieu Lutz est une Zerline accomplie et sait chanter Mozart.

Quant à M. Jean Périer, il avait l'air d'un portrait de Vélasquez, d'un bon portrait, mais malgré toute son intelligence scénique il n'a pas été Don Juan. On n'a pas été ébloui un instant, et Don Juan doit éblouir. Son autorité dans la séduction doit être telle que dès qu'il entre en scène tout s'efface devant lui. Il me souvient de d'Andrade, le chanteur espagnol ; quand il disait : « *Là ci darem la mano* », pas une femme, dans l'auditoire, qui ne se fût levée pour le suivre. Voilà Don Juan !

Et comme je préfère aussi le jeu de scène qu'on a omis à l'Opéra-Comique (final du 1er acte) où Elvira, n'étant plus maîtresse d'elle-même, couvre Don Juan de son corps pour le défendre contre Ottavio. Aucune femme ne doit pouvoir oublier Don Juan quand il l'a approchée, et Donna Anna elle-même, d'un geste, d'un regard, peut le faire sentir. Les *Souvenirs sur Wilhelmine Schroeder-Devrient* nous montrent telle sa conception du rôle ; n'est-ce pas la plus juste, n'est-ce pas tout le drame ?

Les autres interprètes étaient bons et ne demandent qu'à être entraînés. De la voix et du rythme, beaucoup d'étude, voilà ce qu'il faut pour chanter Mozart, mais je vous en prie, M. Leporello, ne saluez plus jamais après votre grand air ! Quand donc le public parisien perdra-t-il l'habitude d'applaudir pendant les actes ?

Mozart est rentré à l'Opéra-Comique et a triomphé. Il est plus jeune, plus riche, plus scintillant d'esprit que jamais. Pourquoi M. Albert Carré, avec l'aide de M. Reynaldo Hahn, ne nous rendrait-il pas *les Noces de Figaro* et peut-être *Cosi fan tutte* ?

B. W.

LA MUSIQUE A PARIS

Concert d'orchestre de la Société Nationale.

Ce concert de la Nationale marquera non seulement dans les annales de la Société, mais dans celles de la musique française : non pas que les œuvres qu'on y entendit fussent toutes d'une qualité rare, mais que l'une d'entre elles nous offrit une joie haute et profonde dont l'on ne peut espérer le retour que de loin en loin, quand bien même on suivrait les concerts avec une constante assiduité.

Il ne convient point d'insister sur la *Revue Nocturne* de M. Pierre Coindreau, non plus que sur la *Vengeance des Fleurs* de M. Grovlez. Dans deux directions opposées, ces œuvres symphoniques n'atteignent guère à l'émotion : la grandiloquence de l'une n'échappe pas à une certaine vulgarité ; les recherches de l'autre n'aboutissent qu'à un amusement dont on se lasse vite ; ces deux auteurs nous ont donné des compositions qui méritent certes plus d'intérêt

On en pourrait dire autant, d'ailleurs, du poème pour voix et orchestre de M. de Bréville, remarquablement chanté par Mme Croiza. L'art de M. de Bréville, qui s'applique avec bonheur à traduire des émotions délicates et qui s'est ingénié si heureusement à rajeunir la suavité des mélodies populaires, s'efforce dans cette « prière » et n'atteint pas à la grandeur. M. de Bréville nous a donné dans ses dernières mélodies chantées à la Nationale les témoignages d'un art si pur et si durable qu'on se doit de parler de celle-ci en toute franchise.

Tout l'intérêt de ce concert a donc tenu dans les *Quatre Poèmes* de Jean Cras et dans les *Évocations* d'Albert Roussel.

Des œuvres de musique de chambre d'une musicalité souvent exquise et parfois solide ont justement attiré l'attention sur le jeune compositeur qu'est M. Cras. Ces quatre mélodies pour

orchestre n'ont point déçu notre attente. Il faut regretter seulement que l'équilibre de la voix et de l'orchestre n'y ait pas été assez sûr et ait rendu par là fort ingrate la tâche de Mme de Fourcaud, dont la voix charmante mais restreinte n'est point parvenue à donner une interprétation suffisamment claire de ces œuvres. Peut-être aussi l'orchestre n'était-il point nécessité suffisamment par les poèmes plus délicats que puissants de Samain. Quoi qu'il en soit, ces quatre poèmes méritent d'attirer à Jean Cras des attachements plus nombreux.

On attendait avec impatience l'œuvre d'Albert Roussel, son *Poème de la Forêt*, sa Sonate, ses mélodies ayant révélé peu à peu en lui l'une des âmes les plus belles de la jeune musique française.

Ses *Évocations* ont affirmé décidément sa place au premier rang : et c'est avec un véritable enthousiasme qu'a été accueillie cette partition à la fois forte et suave, personnelle et claire. Depuis longtemps l'on n'avait entendu une œuvre aussi pure, et c'est avec une émotion profonde que nous avons vu se réaliser avec une durable beauté toutes les espérances que nous fondions sur un esprit qui sait unir à une science sûre les plus rares vertus de l'émotion musicale.

On ne peut en quelques mots prétendre à analyser une œuvre semblable ; elle mérite de faire l'objet d'une étude spéciale. Disons seulement que les trois parties de ce triptyque : *Les Dieux dans l'ombre des cavernes*, *la Ville Rose* et *Aux bords du fleuve sacré* suivent avec une assurance et une discrétion inimitables le dessin d'un ensemble dont les contrastes ne font que renforcer l'équilibre, et qui aboutit à la péroraison sans emphase d'une symphonie avec chœurs où les voix sont traitées avec une science si exacte qu'on l'oublie. Les *Evocations* pour orchestre d'Albert Roussel sont une des sept ou huit œuvres symphoniques qui, écrites depuis vingt ans, assureront longuement l'avenir de la musique française.

Ce qu'il faut dire encore c'est que l'exécution de cette œuvre a été des plus remarquables : en dépit d'un orchestre recruté de côté et d'autre, de chœurs composés en grande partie d'amateurs, en dépit de répétitions fort peu nombreuses, la traduction de cette œuvre a été tout à fait supérieure. Il s'est rencontré, en effet, un chef d'orchestre ardent et précis, épris des œuvres modernes et qui sait y apporter avec un inlassable dévouement toutes ses connaissances, et, plus encore, tout son cœur. Grâce à M. Rhené-Baton, l'exécution de tout ce concert a été d'une tenue que n'atteignent pas toujours nos grands orchestres dominicaux. Les Concerts Durand nous avaient révélé l'art de M. Rhené-Baton ; ce concert-ci le consacre décidément. Il faut espérer qu'un jour viendra sans trop se faire attendre où l'on donnera à cet homme la place exacte que lui méritent à la fois ses qualités, sa ferveur et le souci de témoigner que la musique française d'aujourd'hui a enrichi la symphonie d'œuvres pittoresques, émouvantes et belles.

G. JEAN-AUBRY

PUBLICATIONS D'ART

Histoire de l'Art dans l'Antiquité (1), PERROT et CHIPIEZ.

Ce neuvième volume de la grande *Histoire* traite de la Grèce archaïque et c'est un des plus curieux, l'un des plus neufs que l'on ait écrits sur la matière. C'est aussi, comme les précédents volumes, une œuvre d'érudition vaste, d'intérêt absolu. Les auteurs envisagent tour à tour dans leur ouvrage la glyptique, la numismatique, la peinture, la céramique. Chacune de ces matières est traitée largement, mais aussi avec une science parfaitement en rapport avec les récentes découvertes modernes ; la peinture archaïque notamment fait l'objet d'une étude remarquable, la plus complète qu'on ait écrite jusqu'ici sur cette matière, pleine d'aperçus nouveaux et d'appréciations originales. Comme précédemment, un grand nombre de planches et de vignettes illustre ce volume et permet de suivre sans difficulté le texte. Bref, un volume digne de ses devanciers et qui les surpasse même par l'étendue de l'érudition et par la nouveauté de certains aspects, l'un des mieux venus par l'ensemble de cet ouvrage colossal, vrai monument de l'art antique, auquel Perrot et Chipiez ont attaché des noms désormais illustres.

F. H.

(1) Tome IX, Paris, Hachette et Cie.

L'Art religieux et le peuple.

A propos des œuvres exposées au Salon d'Art religieux, M. Edmond de Bruijn publie dans *le Journal de Bruxelles* de très justes observations. Après avoir rendu hommage à Maurice Denis, à Walter Crane, à Georges Desvallières, à Léon Frédéric, à W. Degouve de Nuncques, il ajoute : « Et c'est devant ces œuvres que, le jour de l'ouverture, j'entendis un homme politique éminent, « amateur d'art éclairé », vaticiner qu'il était « navré de voir l'art religieux descendre cette pente fatale », et un membre d'un des plus nobles ordres religieux interpeller plaisamment un de ses confrères : « Hé, mon Père, avez-vous vu les horreurs religieuses? »

Ils ont donc dans les yeux la poussière des sépulcres, ces personnages spirituels et temporels? Ils se sont tellement habitués, dans leurs discours, à des syllogismes qui devaient porter sur les Albigeois ou à des discours de réunions parlementaires qu'ils ne font plus aucun appel à l'émotion spontanée ni aux raisons directes du milieu ; leur goût s'est satisfait, une fois pour toutes, des poncifs qui furent originaux au moyen âge ou délectables sous Léopold Ier ; tout ce qui déborde des cadres du conformisme dépasse dorénavant leur entendement Ils n'ont plus aucune sensibilité dans l'œil, aucune souplesse dans l'esprit; ils ne voient pas les choses les plus claires du moment qu'elles ne sont pas stylisées selon des formules qu'ils connaissent par cœur, ils n'entendent pas les mots les plus simples du moment qu'ils ne sont plus exprimés dans une langue clichée, d'après des tournures qui ont jadis flatté leur oreille; leur cerveau, devant une œuvre d'art originale, reste induré comme du caoutchouc racorni. »

Pour être sévères, ces appréciations n'en sont pas moins méritées. Elles pourraient d'ailleurs recevoir une appréciation beaucoup plus étendue que celle à laquelle les a limitées M. de Bruijn.

Celui-ci estime que les hommes du peuple, dont l'éducation et le goût n'ont pas été faussés, seraient, mieux que les « vieillards conservateurs », aptes à pénétrer l'art religieux : « J'ai foi que, mieux que nous tous, une femme du peuple avec des gosses accrochés à son tablier comprendrait *le Christ aux enfants* de Maurice Denis derrière les bougies d'une chapelle de faubourg. » Et peut-être n'a-t-il pas tort.

O. M.

MEMENTO MUSICAL

Le Cercle *Piano et Archets* donnera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à Liége (Salle de l'Emulation), son 23e concert historique avec le concours de Mme Fassin-Vercauteren et de M. Léva, clarinettiste. Au programme : œuvres de Beethoven, Schumann, Fauré, Vincent d'Indy, C. Debussy et P. Dupin.

Trois matinées artistiques d'un grand intérêt sont annoncées au Palais des Beaux-Arts de Liége, à l'occasion du Salon triennal.

Le vendredi 31 mai, récital de piano par Mlle Blanche Selva avec le concours de Mlle M. Rollet, cantatrice, et de Mlle M. Biermé, critique d'art. Cette séance sera consacrée aux œuvres de César Franck et Vincent d'Indy.

Le vendredi 7 juin, conférence par M. Arsène Alexandre, critique d'art, conservateur du Musée de Compiègne. M. Alexandre parlera des tendances de la peinture moderne.

Le vendredi 14 juin, concert Max d'Olonne. Le maître dirigera l'exécution de quelques-unes de ses dernières œuvres.

Toutes ces matinées auront lieu à 6 heures.

C'est à Breslau qu'aura lieu cette année le festival J.-S. Bach que les admirateurs du maître organisent tous les ans en juin dans l'une ou l'autre des grands centres musicaux de l'Allemagne. L'année dernière, ce fut à Eisenach; et l'on se souvient encore du tournoi entre le clavecin et le piano qui fut le principal attrait de la solennité.

Au festival de Breslau se feront entendre Mmes Wanda Landowska, Maria Philippi, Tily Koenen, MM. Messchaert, Georges Walter, etc.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition de la Miniature (34 Avenue des Arts) est, en raison du grand succès qu'elle obtient et de l'affluence de ses visiteurs, prolongée jusqu'au 1er juillet.

C'est aujourd'hui, dimanche, à 10 heures, que sera inaugurée à Verviers, dans le vaste hôtel de M. Ed. Peltzer de Clermont, l'exposition d'Art décoratif moderne organisée avec le concours du Gouvernement et de la Ville par la section verviétoise de l'*Œuvre des artistes*. Elle comprendra la peinture et la sculpture décoratives, la tapisserie, la broderie, la céramique, les vitraux, les arts du métal et du bois, la reliure, l'estampe murale, etc.

Une conférence sera faite par M. Fierens-Gevaert au cours de l'exposition, qui restera ouverte jusqu'au 30 juin.

L'Ecole normale des Arts du dessin de Saint-Josse-ten-Noode exposera aujourd'hui dimanche, lundi et jeudi prochains, de 2 à 5 heures, au local de l'Ecole (52 rue Potagère) les travaux de ses élèves.

Une exposition rétrospective du célèbre graveur wallon Gilles Demarteau (1722-1770) s'ouvrira à Liége dans la seconde quinzaine de juin sous les auspices de la Ville et avec le concours d'un grand nombre de collectionneurs, parmi lesquels MM. G. Francotte, R. Charlier, E. Digneffe, L. Ghinet, A de Neuville, baron E. de Macar, Hogge-Fort, Remouchamps, Pirard, Heschké, etc.

Gilles Demarteau, graveur du Roi sous Louis XV et membre de l'Académie royale, a reproduit, on le sait, la plupart des œuvres de Watteau, Boucher, Huet, Cochin, etc.

Le gouvernement britannique vient de décider que l'Angleterre participera officiellement à l'Exposition de Gand 1913.

Après la réception vraiment chaleureuse faite, ces jours derniers, par la Chambre de commerce de Paris et les autorités officielles françaises au comité exécutif de l'Exposition de Gand, la décision prise par le gouvernement anglais est un nouveau succès pour les organisateurs de la World's fair gantoise.

On se rappelle l'ampleur et la superbe ordonnance de la section britannique à l'Exposition de Bruxelles. Le Royaume-Uni est décidé, paraît-il, à faire au moins aussi bien les choses dans la capitale des Flandres. Cela fera, à côté de la section française, qui est déjà assurée de près de sept mille exposants, un autre vaste palais qui affirmera les sympathies internationales dont jouit la Belgique.

TAPIS D'ORIENT
DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES
MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.
A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

L'Union allemande des Arts décoratifs, qui comprend quarante-quatre associations et 19,000 membres, ouvrira le 24 juin à Munich une exposition générale de l'Art décoratif allemand.

S'adresser, pour le programme et les inscriptions, à l'*Union allemande des Arts décoratifs*, Bellevuestrasse, n° 3 à Berlin, W. 9.

Sous ce titre : *Maeterlinck après la fête*, le *Gil Blas* reproduit une lettre adressée par M. Maurice Maeterlinck à M. Edmond Picard et dans laquelle il parle « de la triste poussière de toutes ces admirations de la onzième heure, de sa paix troublée pour longtemps, des mauvais jours auxquels il va tenter d'échapper en allant se réfugier en Angleterre, » etc. Et gravement, il donne ces réflexions comme exprimant l'état d'âme de l'écrivain à la suite des honneurs dont il fut l'objet.

Le *Gil Blas* a été mystifié. La lettre qu'il publie date de vingt ans.

De Paris :

Contrairement à ce qui avait été annoncé, ce n'est pas M. Franz qui chantera le rôle de Fervaal dans la reprise du chef-d'œuvre de M. Vincent d'Indy, mais bien M. Rousselière.

C'est le 8 et le 11 juin que M. Otto Lohse dirigera à l'Opéra les deux représentations de *Tristan et Isolde* qu'une erreur typographique nous a fait annoncer pour le mois de mai.

Un comité vient de se constituer sous la présidence de M. Ch. Mutin dans le but d'élever un monument à la mémoire d'Alexandre Guilmant. C'est au Trocadéro, dont le maître fit résonner si souvent les orgues, que ce pieux souvenir sera érigé. Les souscriptions sont reçues par M. Gaveau, trésorier, 45 rue La Boétie.

Le comité du monument Eugène Carrière a offert à M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, la présidence d'honneur du comité, concurremment avec MM. Rodin et Dujardin-Beaumetz.

M. Léon Bérard a accepté. L'exécution du monument a été confiée à Auguste Rodin, assisté de Jules Desbois. Les souscriptions sont reçues par M. H. Bourrelier, éditeur, 5 rue de Mézières, Paris.

La maison où, chaque mardi, se réunissaient autour de Stéphane Mallarmé les meilleurs écrivains du Symbolisme, la maison des fameux mardis de la rue de Rome 89, va être ornée d'une plaque commémorative.

A cette occasion, M. Léon Dierx présidera le 9 juin, à l'issue de la cérémonie, un déjeuner où se réuniront les admirateurs du poète de l'*Après-midi d'un faune*.

Un comité vient de se constituer en vue du rachat de la maison de George Sand à Gargilesse. Les souscriptions sont reçues, 2 rue Beaurepaire, à Paris, où l'on pourra s'adresser pour tous renseignements.

Sottisier :

Contrairement à ce qu'annonce un confrère, ce n'est point M. Fr. Ruhlman, ancien chef d'orchestre de la Monnaie, qui dirige actuellement l'orchestre de l'Opéra-Comique, mais son père, qui est mort avant-hier à Paris.

Le Soir, 16 mai 1912.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pittoresque de la Belgique:*
HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.
Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.
A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.
Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.
Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** - »

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : **20** *francs ; Étranger :* **25** *francs.*
Le numéro : France, **1** *fr.* **75** ; *Étranger,* **2** *fr.* **25.**

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 22. 2 JUIN 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les « Venise » de Claude Monet (OCTAVE MIRBEAU). — Le vrai nationalisme (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Ballets russes : *deuxième article* (OCTAVE MAUS). — Le Bi-centenaire de J.-J. Rousseau. — Le Théâtre à Paris : *Grégoire, Morituri* (O. M.). — Congrès artistique international. — Chronique judiciaire des arts : *les deux Réjane*. — Nécrologie : *Jan Blockx; Alphonse Hasselmans*. — Memento musical. — Petite Chronique.

Les « Venise » de Claude Monet[1].

Devant ces toiles où tant de certitude et de jeunesse se mêlent, je me souviens d'une parole de Claude Monet :

— Venise... non... je n'irai pas à Venise...

Claude Monet avait raison. Venise n'est pas une ville. Vivante ou morte, une ville nous émeut par les maisons, les hommes et l'atmosphère. Or, à Venise, tous les poètes savent bien qu'il n'y a pas de maisons, mais des palais. Il n'y a pas d'atmosphère, puisqu'un voile rose est posé sur Venise, comme une écharpe autour d'une danseuse. Il y a un rose Venise, comme il y a un vert Véronèse. Venise a chaviré sous le poids des imbéciles. Les littérateurs l'ont peinte et les peintres l'ont décrite. Il y eut peut-être jadis une ville qui s'appelait Venise, une ville avec des maisons réelles et diverses, maisons borgnes qui guettent, maisons honorables et plates, maisons riches où l'or, derrière les façades, circule comme le sang sous la peau. Mais Venise n'est plus qu'une carte postale en couleurs. Quant aux hommes et quant aux femmes, ils ont été noyés dans la lagune. Il ne reste plus que des gondoliers, des grandes dames et quelques lévriers. Walt Whitman, qui prenait plaisir et profit à causer avec les cochers d'omnibus de New-York, n'aurait pu vivre à Venise; car tous les gondoliers y sont des poètes. Et les grandes dames, dans leurs palais ont des compagnons si nobles, si dépouillés de toute forme naturelle, définis par des attributs si purement littéraires qu'on ne sait plus, dans la meute qui fait cortège, distinguer M. d'Annunzio d'avec les lévriers héraldiques.

La nature donne une atmosphère à toutes les villes et les hommes compliquent l'atmosphère de la nature et la souillent avec magnificence de poussières et de fumées. Les travaux et les mouvements des hommes collaborent à l'atmosphère des villes. Mais à Venise, on ne se meut pas : on s'accoude aux balustres. On ne travaille pas : car les cristaux et les dentelles de Venise sont fabriqués dans les expositions universelles.

Venise pouvait espérer la gloire triste d'être une ville morte. L'Europe en a fait une ville nuptiale, où la bourgeoisie se conjugue.

Les écrivains qui puisent dans le passé la plus ferme tradition classique et les écrivains qui y cherchent la plus élégante pourriture et la plus noble lassitude se sont, coude à coude, penchés sur la lagune. Les dramaturges aussi. Un dernier acte, s'il est véritablement

(1) Le Grand Canal, le Palais Ducal, Saint-Georges Majeur, les Palais Dario, da Mula, Contarini et le Rio de la Salute, tels sont les sept motifs qui ont été interprétés par Claude Monet dans une admirable série de vingt-neuf tableaux actuellement exposés dans la galerie Bernheim Jeune et Cie, à Paris. Neuf de ceux-ci ont été reproduits dans un élégant album pour lequel M. Octave Mirbeau a écrit l'intéressante préface que nous reproduisons.

d'amour et de douleur, n'a pas d'autre décor que Venise. Et seul, le chant d'un gondolier en coulisse est digne d'accompagner la plainte des amants qui se séparent. Le théâtre est l'image de la vie. Et quel homme quitte sa maîtresse et quelle femme quitte son amant sans prendre auparavant un billet pour Venise? Seuls les chiffonniers peuvent s'aimer sans penser à Venise. L'Europe entière s'est unie contre Venise, toute l'Europe avec ses poètes, ses photographes, ses psychologues, ses mariés, ses dramaturges et ses peintres.

On comprend que Claude Monet n'ait pas voulu aller à Venise, cette ville qui n'était plus une ville, mais un décor ou un motif. Claude Monet n'osait pas. Il se sentait assez fort pour peindre les campagnes et les villes. Mais peindre Venise, c'était se mesurer à toute la bêtise humaine, qui collabora à l'image que nous avons de Venise. Il attendit l'heure où la certitude et la maîtrise aboutissent à de nouveaux pressentiments.

Cela est singulièrement émouvant que Claude Monet, qui renouvela la peinture au XIX^e^ siècle, ait pu se renouveler lui-même. De plus larges ondes se répandent. Une attaque multiple ne crible plus la toile. On dirait que la main s'abandonne à suivre la lumière. Elle renonce à l'effort de la capter. Elle glisse sur la toile, comme la lumière a glissé sur les choses. Le mouvement minutieux qui, pièce à pièce, bâtissait l'atmosphère cède au mouvement plus souple qui l'imite et lui obéit. Claude Monet ne saisit plus la lumière avec la joie de conquête de celui qui, ayant atteint sa proie, se crispe à la retenir. Il la traduit comme la plus intelligente danseuse traduit un sentiment. Des mouvements se combinent et nous ne savons pas comment ils se décomposent. Ils sont si bien liés les uns aux autres qu'ils semblent n'être qu'un seul mouvement et que la danse est parfaite et close comme un cercle.

La lumière ordonne et révèle les objets. Elle est, sur les canaux, plus solide et plus massive. Les reflets s'agglomèrent. On dirait que l'eau et la lumière s'appuient et se raffermissent aux façades. Mais, sur l'Adriatique, elle est plus fluide et flottante. Une barque, des palis, l'église naissent et apparaissent, selon que la lumière les y autorise. La réflexion des palais est chaude dans l'eau dense. Aux heures pleines, l'atmosphère s'applique et s'étoffe somptueusement à la surface verticale des murs, à la surface horizontale de l'eau ; elle est mêlée à la couleur comme si elle traversait la rosace d'un vitrail. Et c'est la fraîcheur humide et véritable de l'arc-en-ciel.

C'est l'admirable succession des heures qui crée le monde et ne lui permet jamais d'être semblable à lui-même. Le plus humble touriste sait que le lever du soleil est un spectacle. Il contemple à l'horizon la bordure verdâtre de l'aube encore cadavérique, puis cette orbite sanglante et basse, puis le tremblement du jour naissant. Il ne sait pas que chaque minute est aussi riche et variable. Mais Claude Monet est maître de la lumière insaisissable Ainsi Hokousaï disait, presque centenaire : « C'est bien ennuyeux de mourir, parce que je commençais enfin à comprendre la forme ». Et c'est aussi une forme, rajeunie, à l'état naissant que Claude Monet découvre sous les variations mêmes de l'atmosphère. Les objets immuables, que l'usage catalogue, naissent devant ses yeux comme s'il était le premier homme, comme si, à travers les variations de leurs éclairages, il n'avait pas encore appris à les reconnaître pour identiques.

La bêtise des littérateurs et des peintres avait arraché Venise à la nature. Claude Monet est allé à Venise et l'a restituée à la nature.

Seuls les professionnels de la tradition ne sont pas émus par ceux qui les précédèrent : car ils exécutent une consigne. Claude Monet se souvient avec gratitude de quelques fleurs peintes par Courbet sur un fond noir. Il médita aussi les estampes japonaises. C'est pourquoi il ne fit pas de japonisme. C'est dans la nature même qu'il voulut trouver l'éclat de fleurs de Courbet, sans qu'il fût besoin d'un fond noir ; c'est dans la nature qu'il chercha la rareté des rapports immobilisés sur les estampes du Japon.

La nature... c'est un grand mot vague. Tout est en elle et les esthètes aussi et les peintres mêmes, qui n'ont jamais regardé que dans les livres. Et les critiques d'art eux-mêmes sont dans la nature... Il faudrait dire simplement que de tous les peintres, Claude Monet est celui qui regarde avec le plus de confiance et d'obstination. Les académiques de toutes les époques sont des théoriciens. Ils ont de grandes pensées et considèrent l'œil comme une partie honteuse...

Qu'il soit à Venise, au bord de l'Océan, devant les cathédrales, à Londres, à Vétheuil, à Giverny, Claude Monet néglige le mensonge humain, émotionnel ou pseudo-classique, que tant de peintres incorporent aux paysages. Les critiques d'art ont le plus souvent affirmé que l'initiateur fut Manet. Or le premier qui s'avisa que la lumière était, ce fut Claude Monet. Lorsque Claude Monet pensa que le soleil lui aussi appartenait au monde visible, Manet se cherchait encore lui-même à travers les musées.

Tous les peintres d'aujourd'hui doivent leur palette à Claude Monet. Nul peintre désormais ne pourra s'affranchir des problèmes que Claude Monet à résolus ou posés. L'œuvre de Claude Monet a passé déjà dans le langage de la peinture, comme l'œuvre d'un écrivain de génie passe dans la langue écrite et l'enrichit à jamais. Et il n'est pas question de peinture claire ou de peinture sombre. Le problème de la lumière est plus vaste que celui de l'éclat. Un Rembrandt qui naîtrait demain devrait de la gratitude à Claude Monet.

OCTAVE MIRBEAU

LE VRAI NATIONALISME

J'ai parlé ici même, il y a quelques mois, d'une remarquable étude que M. Jacques Reboul fit paraître sur la culture française dans *la Renaissance contemporaine* (1). Il continue aujourd'hui, et au même endroit, cette campagne.

Il y a des études qui ont bien plus de valeur que de gros livres. Par son ampleur et son autorité, par son grand bon sens et sa finesse, celle que M. Reboul appelle : *Thèse et doctrines du nationalisme* m'apparaît devoir se ranger dans cette catégorie.

Et tout d'abord, l'auteur se plaint (oh ! discrètement) que si sa tentative a été accueillie avec faveur, elle n'a pas été bien comprise « puisque beaucoup y ont vu une défense du moyen-âge et rien autre chose ».

Or il est très vrai que cette étude impliquait une défense du moyen-âge, mais seulement à titre de preuve, d'exemple saisissant, bref de moyen dialectique en vue d'établir une thèse qui était toute différente. Il ne s'agissait pas de démontrer que le moyen-âge constitue une riche époque littéraire, — personne ne le conteste, — mais qu'on n'a pas le droit de faire remonter moins haut notre culture, qui, dès lors, n'est plus exclusivement latine, comme le voudraient des gens dont certains d'ailleurs ignorent le latin.

Ah ! M. Jacques Reboul aura du fil à retordre avec sa théorie. On n'admet pas si aisément les évidences. C'est étonnant ce qu'il y a de sophistes pour les altérer, les discuter, les « chipoter ». Je devine déjà qu'on va faire de lui un adversaire inattendu des études latines. Ce sera absurde et même un peu déloyal.

Si j'avais à résumer ce que je crois être sa pensée sur ce sujet, je dirais à peu près ceci :

Le latin et les études latines constituent une question, et la culture française en est une autre. Il ne s'agit pas de proscrire le latin, qui en effet aide beaucoup à comprendre le français actuel, mais d'admettre que la culture française n'est pas latine ni romaine. Il me semble que c'est assez clair.

Le latin, si vous voulez, c'est le grec qui est à notre portée. En réalité ce n'est pas le latin que nous devrions apprendre, mais le grec. Et le grec ici représente la langue dans laquelle a été pensée la plus belle littérature du monde occidental. Le grec est un instrument de culture générale, d'élévation humaine.

Mais si nous parlons de culture française, ni le grec ni le latin ne sont susceptibles de nous en donner la clef. L'âme française ne ressemble pas à la romaine. L'abondance des mots latins retrouvés dans le vocabulaire français ne devrait pas nous donner le change. Elle ne signifie pas ce qu'on voudrait lui faire signifier. En effet, ainsi que le remarque M. Reboul, elle est considérable aussi dans la langue anglaise. Personne ne songera pourtant à prétendre que l'anglais tire ses origines du latin.

Je ne ferai pas difficulté d'avouer que les tentatives des celtisants pour rétablir la parenté celtique de nombre de mots français crus d'origine latine me semblent très discutables. Outre que leurs conquêtes sont rares, j'ai idée qu'ils posent mal la question. Peu importe le nombre des mots passés dans le langage. Ce qui est essentiel, c'est la forme, le moule syntaxique dans lequel on les jette. Seraient-ils tous latins, cela n'aurait aucune conséquence, pourvu que la syntaxe soit restée différente. Or la langue latine est synthétique et la langue française analytique. Toute la question est là puisque le latin est mort et que le français, avec sa syntaxe particulière, est resté vivant.

Sur la table où étaient servis les mets du vocabulaire, c'est le convive celtique qui a tout mangé, et qui est resté seul. Son estomac est analytique. Il s'assimile les aliments de cette manière qui est opposée à celle du convive latin. L'estomac et sa constitution sont plus importants que ce qu'on leur offre.

Le nationalisme de M. Jacques Reboul est tout idéal, tout intellectuel. « Son pire ennemi, dit-il, ce sera la fatuité chauvine ». Il aura donc pour adversaires tous les politiciens, tous les gens qui font semblant de discuter littérature pour démasquer à un beau moment leur parti-pris extra-littéraire : bref aussi bien ceux que l'on appelle aujourd'hui les nationalistes que leurs contradicteurs. M. Raoul Narsy a déjà fait observer qu'ils rapetissent singulièrement la littérature en en éliminant tous les grands écrivains qui ne leur semblent pas *conformes*.

Mais tant pis pour ces adversaires. Et tant mieux pour la vérité. Il sera bon de dénoncer partout où elle se trouvera cette arrière-pensée de politique d'ailleurs éphémère. Et puis, on saura où on va.

« Un nationalisme réel, en France, dit M. Reboul, doit puiser sa force dans le culte perpétué de cette *volonté d'union* qu'ont entreprise, il y a deux mille ans et plus, nos aïeux celtes, et non se développer théoriquement à partir d'un moment d'évolution ethnique — que ce soit la Gaule romaine, la France de la Renaissance ou celle de Louis XIV. Notre devoir est de la faire remonter aussi haut que possible dans le passé, aussi vrai que l'âge des patries fait notre orgueil et que notre volonté est en fonction de cet orgueil. »

Voilà pour la question de fait.

Qu'on me permette maintenant une citation un peu bien longue. Mais aucun commentaire ne pourrait la rendre plus brève sans la trahir. Et d'ailleurs on y verra une fois de plus l'ingéniosité, l'ampleur, la générosité de l'esprit de M. Reboul. Il s'agit de la question, si l'on peut dire, morale :

Trois grands caractères humains se sont partagé la terre occidentale depuis les origines connues de l'histoire : le caractère juif, père de l'arabe; le caractère grec, fusion des espèces orientales; et le caractère celte, éducateur des Slaves et des Germains. Si vous interrogez en toute sincérité votre conscience pour savoir quel est le propre de ces trois types de la perfection humaine, vous trouverez ce résultat :

Parler = les Grecs.
Manger = les Juifs (1).
Aimer = les Celtes.

Ce n'est peut-être qu'un symbole, mais c'est ainsi. Et vous ne sortirez pas de cette trilogie qui signifie l'Art, la Sagesse et le Rêve.

Nous reprendrons donc avec une parfaite audace — sachant que Shakespeare et Wagner sont fils de cet idéalisme commun qui les réunit à Watteau comme Beethoven s'unit à Molière — nous reprendrons donc pour notre compte les doux mots d'Isolde à Tristan : » L'*amer* est mon tourment : c'est l'*amer* qui m'oppresse l'âme, c'est l'*amer* qui me fait mal... »

Et celui qui voudra nous contester ce blason moral, parce qu'il sera uniquement sensible à la fureur du rire gaulois, se trompera lourdement. Car rire n'est pas humainement nécessaire, alors qu'ai-

(1) Voir *l'Art moderne* du 7 janvier dernier.

(1) L'auteur, qui admire Israël Zangwill et se flatte de l'amitié d'un écrivain comme André Spire, n'a pas l'intention de faire parade ici d'un antisémitisme puéril. Feuerbach a écrit : « Manger est l'acte le plus pompeux, l'initiation à la religion juive. » Manger est le seul acte vital qui favorise la réflexion ; c'est pourquoi on peut le définir le symbole sensible de la sagesse.

mer manger et parler le sont. Et le Rêve est plus nécessaire que la Sagesse et la Sagesse est plus nécessaire que l'Art.

Voici donc le manifeste exact de notre caractère national, de ce caractère d'idéalisme désintéressé. Les Français sont de grands amants. Le monde étranger l'accorde du moins à nos femmes.

Pour celui, à peine philosophe, qui ne comprendra pas la fantaisie de ces déductions, je recommencerai « raisonnablement » le commentaire de notre âme.

La volonté d'union des Français doit se faire au nom de l'amour. C'est la plus belle condamnation des polémiques haineuses des petites chapelles de l'art. L'image est juste et a été souvent reprise : il y a place pour beaucoup de chapelles dans la cathédrale française. Mais ce qui est de toute nécessité, c'est que chacun ait présent devant l'esprit l'enseignement mystique de la rose qui s'inscrit au fronton.

La théorie du nationalisme de M. Reboul a ceci d'admirable qu'elle rejette tout esprit d'exclusivité, et même de patrie. La race celtique déborde les frontières de France. Même vaincue, elle sera irréductible. Ne le fut-elle point déjà ?

Ah ! que je voudrais voir triompher ce nationalisme-là ! Quelle sérénité il nous donnerait, quelle conscience de notre véritable force! Au lieu de cet orgueil grincheux et mesquin, de cet esprit querelleur, de ces distinctions hargneuses dont l'autre donne le quotidien exemple.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES BALLETS RUSSES

Deuxième article (1).

Le succès des deuxième et troisième spectacles des Ballets russes au théâtre du Châtelet a égalé, sinon dépassé, celui du premier. Succès d'artistes et succès de foule : rarement — jamais peut-être — ces deux catégories de spectateurs, si divergentes dans leurs goûts, ont fusionné à ce point. Si l'on voit « aux Russes » la fine fleur du snobisme parisien, on y rencontre, enthousiastes, Rodin et André Gide, Maurice Denis et Bourdelle, Maxime Dethomas et Debussy, Vuillard et Henri de Régnier, Maillol et Van Rysselberghe, K.-X. Roussel, Valloton et Ravel, Vielé-Griffin et Bonnard, René Piot et Desvallières, Gilbert de Voisins, Francis de Miomandre et Zuloaga... Mais il faudrait citer tous les peintres, tous les sculpteurs, tous ceux de la musique et des lettres ! L'engouement n'a jamais été aussi général, et chaque représentation l'accroît.

Depuis ma dernière lettre, deux ballets nouveaux ont été créés : *Thamar*, scène chorégraphique adaptée par M. Fokine au poème symphonique de Balakirew, et *l'Après-midi d'un Faune*, tableau de M. Nijinsky sur le prélude de Claude Debussy. L'un et l'autre ont, à des titres divers, violemment excité l'intérêt.

Dans le premier, c'est la totale transformation du talent mimodramatique de la Karsavina qui a surtout frappé les « aficionados », séduits en outre par la prodigieuse richesse du décor et des costumes imaginés par M. Bakst, dont la maîtrise s'impose. Pâle, le regard plein de fièvre mauvaise où se lisent la sensualité et le meurtre, — est-ce là la souriante et juvénile ballerine du *Carnaval* et du *Spectre de la Rose*? Cruelle et sanguinaire, ivre de volupté en sa tour de Nesles d'où son écharpe dénouée appelle nonchalamment le voyageur égaré qui, à l'aube prochaine, sera précipité dans le fleuve écumant après une nuit d'orgie, la Karsavina atteint par les seules ressources de la physionomie, des attitudes et du geste aux sommets de l'expression tragique. En présence d'une pareille artiste, on comprend ceux qui préfèrent l'art de la danse à tout autre mode interprétatif de la pensée poétique.

Ce fut l'opinion de Stéphane Mallarmé, dont l'*Après-midi d'un Faune* constitue précisément la seconde création que nous offrit, ces jours derniers, la direction des Ballets russes. Et ses propos sur la danse justifient le commentaire chorégraphique que dicta à M. Nijinsky son poème, ou plus exactement le prélude qu'écrivit pour ce poème M. Claude Debussy.

Avec un profond respect de l'œuvre, pénétré du désir de dépouiller le ballet de tout parasitisme anecdotique et de le réduire à des indications en quelque sorte schématiques — tout l'art d'aujourd'hui s'achemine vers de rigoureuses synthèses et le cubisme en apporte le témoignage dans une forme d'ailleurs des plus contestables, — M. Nijinsky a emprunté aux décorations archaïques l'illustration mimée de *l'Après-midi d'un Faune*. A la souplesse déliée de la danse il a substitué — et la tentative est d'une hardiesse un peu déconcertante, mais d'un réel intérêt — la raideur hiératique de gestes et d'attitudes inflexiblement réglés d'après les silhouettes peintes sur les vases et les plats aux premières époques de la Grèce. Ce sont de rapides tableaux qui se succèdent à nos yeux et qui nous donnent non pas le spectacle de la vie, mais celui de l'interprétation que donnèrent de ce spectacle les artistes d'il y a quelque trois mille ans.

La tentative est extrêmement curieuse et ouvre un champ fertile aux chorégraphies futures. On peut lui reprocher son côté artificiel, lui préférer des manifestations plus spontanées de l'art dans lequel l'auteur de cette archéo-mimographie excelle par sa fantaisie, sa souplesse, sa miraculeuse légèreté. Et puis l'on est en droit de se demander si la musique fluide et tendre, toute en caresses et en volupté, de M. Debussy s'accommode du régime « résultat des fouilles » auquel elle est soumise. J'ignore ce que pense de ce traitement imprévu l'auteur de *Pelléas et Mélisande*, mais j'ose affirmer que son visage expressif dut refléter quelque étonnement lorsqu'on lui fit, la veille de la répétition générale, la surprise de ce Faune mycénien.

Personnifié par Nijinsky avec le souci d'art qui marque chacune de ses créations, le chèvre-pied allongé sur la colline puis mêlé aux jeux rythmiques des nymphes concentre en un minimum de temps et d'espace un monde de convoitises, d'ardeurs, de langueurs, d'appétits et de désespoirs. Tout y est exprimé en raccourci, analysé en brefs mouvements dont chacun a un sens précis et s'enchaîne au suivant. Et c'est merveille, vraiment, de voir, en manière de conclusion, le Faune déçu étreindre passionément le voile échappé des mains d'une nymphe, comme pour mieux souligner l'éternelle illusion des poètes...

Des gens dont la pudeur rappelle trop celle de Bazile furent choqués de ce dénouement et manifestèrent bruyamment leur hostilité. Il s'est trouvé des journalistes pour les approuver. Plaignons les uns et les autres. Il faut n'avoir aucun sens de la beauté pour confondre cette évocation purement classique avec un spectacle libidineux. L'appréciation est d'autant moins justifiée — et j'ajouterai inconvenante — que Nijinsky a précisément pris le souci de dématérialiser son divertissement, de l'arracher à la réalité pour en fixer les épisodes dans une fresque antique dont les personnages sont des visions d'artistes et non des figures humaines.

(1) Voir notre dernier numéro.

J'ai dit que sa théorie était discutable : mais c'est au seul point de vue de l'art que la discussion est admissible, et non de la morale, qu'on introduit d'une façon singulièrement inopportune et malséante dans le débat.

Rodin a dit de la représentation de l'*Après-midi d'un Faune* : « Au seul point de vue plastique, il y a à tirer de là tout un enseignement du goût. Qu'on ne s'étonne pas de voir l'églogue d'un poète contemporain reportée au temps de la Grèce primitive; cette transposition offrait pour le geste archaïque l'occasion heureuse de se produire au commandement d'une volonté expressive. Je voudrais qu'un si noble effort fût intégralement compris et que, à côté de ces représentations de gala, le théâtre du Châtelet en organisât d'autres où tous les artistes pourraient venir s'instruire et communier dans le spectacle de la beauté. »

L'avis du plus illustre statuaire de notre temps aura sur l'opinion publique plus de poids que celui des dames mûres qui ne peuvent apercevoir un danseur en maillot (s'attendaient-elles à ce qu'il fût vêtu en enfant de chœur?) sans que leur pudeur s'en trouve alarmée.

OCTAVE MAUS

Le Bi-centenaire de J.-J. Rousseau.

Le comité constitué à Paris afin de célébrer les 28, 29 et 30 juin le deuxième anniversaire de la naissance de J.-J.Rousseau et dont le siège est au Panthéon, a élaboré le programme des manifestations qui comprendra :

1° L'inauguration officielle, au Panthéon, en présence du président de la République, du tombeau de Jean-Jacques Rousseau exécuté, en vertu d'un vote des Chambres, par le statuaire Bartholomé;

2° Une fête organisée par la ville de Paris;

3° Une cérémonie littéraire dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne;

4° Une représentation de gala au Trocadéro;

5° Une série de fêtes de la nature à Ermenonville, Montmorency, Eaubonne, Chambéry, Lyon, Montpellier et autres villes de France où Jean-Jacques Rousseau a vécu et qui ont résolu de s'associer à cette commémoration en prêtant leur concours au comité pour l'organisation de manifestations locales;

6° La publication d'un bulletin et d'une édition populaire des pages célèbres de Rousseau.

Le comité fait appel au concours de tous les admirateurs de Rousseau.

Les adhésions sont reçues au siège du comité Jean-Jacques Rousseau, au Panthéon, Paris, et chez M. Lucien Perquel, agent de change, trésorier du comité, rue Le Peletier 18, Paris.

Elles devront être accompagnées d'une cotisation minimum de 5 francs, destinée à couvrir les frais d'organisation des diverses manifestations projetées.

Les adhérents auront le droit d'assister à demi-tarif à tous les spectacles, fêtes et solennités organisés par le comité et recevront gratuitement l'édition populaire des pages célèbres de Rousseau.

Les présidents d'honneur du comité sont MM. Léon Bourgeois, Gabriel Guist'hau, Lardy, ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, et son président effectif est M. Paul Painlevé.

Parmi les membres du comité Jean-Jacques Rousseau, citons MM. Brieux, Jules Claretie, Henri de Régnier, Jean Richepin, Henry Roujon, de l'Académie française; MM. Paul Adam, Léon Dierx, Louis Dumur, Lucien Descaves; Émile Fabre, Remy de Gourmont, Ed. Haraucourt, Georges Leconte, Maurice Maeterlinck, Victor Margueritte, Camille Mauclair, Jules Princet, Auguste Rodin, Romain Rolland, Alfred Vallette, Emile Verhaeren, etc.

LE THÉATRE A PARIS

Grégoire, par M. HENRI FALK, et **Morituri**, par M. MAURICE PROZOR (THÉATRE DE L'ŒUVRE).

Une pièce comique, une pièce tragique formèrent le programme du dernier spectacle de l'OEuvre. Ainsi les deux Masques donnèrent-ils tour à tour à M. Lugné-Poe l'occasion d'affirmer, en même temps que son sûr talent, ses initiatives novatrices.

L'OEuvre étant un théâtre d'essai, il serait injuste de faire grief à son fondateur des gaucheries qu'offrent, parfois, les pièces qu'il fait jouer. Il serait vraiment trop facile de montrer dans *Morituri*, trois actes de M. Maurice Prozor, les faiblesses de l'action, l'invraisemblance des caractères et l'inexpérience scénique de l'auteur. Mais telle est la lassitude qu'on éprouve à voir transparaître dans toutes les œuvres d'aujourd'hui la roublardise et le « tour de main » qu'on finit par être presque reconnaissant aux dramaturges qui manquent d'expérience. Ils attirent à eux l'indulgence et parfois la sympathie.

Ce qu'il faut louer dans le cas de M. Maurice Prozor, c'est d'avoir osé, dès ses débuts, heurter les préjugés en imaginant un sujet peu fait pour séduire le public et dépouillé de tout agrément extérieur. *Morituri*, ce sont ceux qui se débattent, en quelque ville d'eaux, contre le mal envahissant : neurasthénie, affection cardiaque, et qui se cramponnent d'autant plus à la vie et à l'amour que leur fin semble plus proche. Thème âpre et grave, déjà traité dans un roman, les *Embrasés* (est-ce bien le titre?), mais dont le théâtre n'avait pas encore tenté de créer l'atmosphère émouvante.

L'amour que les malheureux poursuivent à outrance dans la compagnie mêlée des Casinos se présente sous les traits d'une Australienne au cœur frivole, cruel et voluptueux, Maud Elsley, dont la beauté ensorcèle les « morituri », sème parmi eux la haine, les précipite les uns contre les autres tandis que l'amante ingénue du cardiaque le plus gravement atteint se lamente de ne pouvoir s'asseoir en garde-malade au chevet de ce dernier.

L'action, au surplus, n'existe guère : tout est dans la description des malades, dans l'étude de leur psychologie et de leur état pathologique, et cette description est faite avec une observation attentive mêlée d'ironie. Mmes Any Swell, Greta Prozor et Delile, MM. Lagrenée, Bourny, Lugné-Poe et leurs camarades ont fort intelligemment joué cette pièce épineuse, évidemment trop spéciale pour fournir carrière dans un théâtre régulier.

Grégoire, la pièce gaie qui ouvrait la représentation, est un vaudeville assez divertissant qui ne manque ni de malice ni de vérité, ni même d'une certaine philosophie. C'est une histoire de ménage à trois où pleuvent les mots rosses, les épithètes excessives : du Courteline revu par un littérateur. Mlle Régina Badet, qui s'éloigne de plus en plus des foyers de la danse, joua avec une espièglerie trépidante le rôle de la petite femme et M. Lugné-Poe avec un flegme irrésistiblement comique celui de Grégoire.

O. M.

Congrès artistique international.

Un Congrès artistique international organisé avec l'appui des quatre grandes sociétés artistiques de France reconnues d'utilité publique : la *Société des Artistes français*, la *Société nationale des Beaux-Arts*, la *Société centrale des Architectes* et l'*Association Taylor*, se réunira à Paris les 14, 15 et 16 juin.

L'ordre du jour comprend les quatre questions suivantes dont le grand intérêt corporatif n'échappera à personne : Règlement-type des *expositions*. — Règlement-type des *concours publics*. — Réglementation du *droit de copie* dans les musées modernes et réserve à l'artiste du *droit de reproduction*. — Développement de la *propriété artistique*.

Le Congrès est ouvert à tous les artistes pratiquant ou enseignant leur art : La cotisation est de 10 francs pour les membres adhérents et de 5 francs pour les membres de la famille des congressistes.

Les artistes belges qui désireraient participer à ce congrès sont priés d'envoyer leur adhésion au secrétaire de la *Fédération professionnelle des Beaux-Arts*, 20 rue des Coteaux, à Bruxelles.

Chronique judiciaire des Arts.

Les deux Réjane.

Le procès intenté par Mme Réju, dite Réjane, à Mme Réjane-Belly et à la direction des Folies-Dramatiques (1) vient d'avoir un dénouement inattendu. Mme Réju, dite Réjane, est déboutée de sa demande pour un motif qui n'avait pas été soulevé au procès et auquel personne n'avait songé.

On se souvient de l'incident qui mit aux prises les deux actrices. La vue d'un transparent lumineux qui portait, au fronton du théâtre des Folies Dramatiques, le nom de Mme Réjane-Belly, mécontenta fort Mme Réjane, convaincue que ce moyen de réclame lui portait préjudice en créant dans l'esprit du public une confusion entre elle et son homonyme.

Mme Réjane fit constater le fait par huissier, après quoi elle assigna Mme Réjane-Belly et la direction du théâtre, leur réclamant solidairement cinq mille francs de dommages-intérêts. Mais elle oublia de dénoncer le constat à son adversaire. Aussi le tribunal s'est-il borné à déclarer l'action non fondée, la cause de celle-ci n'étant pas établie :

« Attendu que l'huissier qui a instrumenté a constaté sur l'affiche que les noms et prénoms Réjane Belly étaient imprimés en caractères identiques et que, sur le transparent lumineux placé devant la porte, les mêmes noms et prénoms de Réjane Belly étaient également reproduits en caractères de même dimension et avec un intervalle assez grand pour que le public pût croire qu'il s'agissait de deux artistes différents ;

Attendu que le procès-verbal susvisé est le seul document produit au tribunal ;

Attendu que ce procès-verbal de constat n'a pas été contradictoire ni dénoncé à la partie adverse ;

Attendu qu'un procès-verbal qui n'est pas contradictoire n'est qu'un certificat que se délivre la partie plaignante elle-même, alors surtout qu'il n'a pas été dénoncé et que le défaut de dénonciation a mis son adversaire dans l'impossibilité de se défendre ;

Attendu que le procès-verbal susvisé ne fait que refléter l'opinion personnelle de l'huissier et qu'à défaut de tout autre document le tribunal ne saurait apprécier les circonstances desquelles résulterait l'abus commis par Réjane Belly ou l'administration des Folies-Dramatiques et son intention de vouloir provoquer une confusion dans l'esprit du public...»

NÉCROLOGIE

Jan Blockx.

La mort de Jan Blockx frappe douloureusement l'art musical belge, que le célèbre compositeur flamand avait notablement contribué à illustrer à l'étranger. Né à Anvers le 25 janvier 1851, Jan Blockx fut le disciple préféré de Peter Benoit et lui succéda comme directeur du Conservatoire d'Anvers. Sa production abondante, qui lui valut d'éclatants succès, le rapproche, par la spontanéité de la mélodie et l'allure populaire des rythmes, de son prédécesseur. Mais il sut renouveler, grâce à l'originalité d'un talent sensible et fougueux tout à la fois, les formules de Peter Benoit et créer à son tour des formes personnelles nettement définies.

Nous ne pouvons que rappeler ici quelques unes des partitions qui lui assurèrent la notoriété : elles chantent encore pour la plupart dans toutes les mémoires. Parmi ses œuvres lyriques : *Een Kermisdag*, la *Légende de Saint Nicolas*, *Een droom van t' Paradys* ; au nombre de ses œuvres théâtrales, le charmant ballet *Milenka*, si pittoresque et si joliment orchestré, *Maître Martin* (texte d'Eugène Landoy), *Thyl Uylenspiegel* (texte de M. L. Solvay), *Princesse d'Auberge* et *la Fiancée de la mer*, l'une et l'autre sur des poèmes de M. Nestor de Tière.

Son influence au Conservatoire d'Anvers fut considérable et par nombre d'innovations judicieuses il augmenta la prospérité de cet important établissement. Membre de l'Académie royale de Belgique, membre d'honneur du corps académique d'Anvers, Jan Blockx était officier de l'Ordre de Léopold, décoré de la médaille civique de 1re classe, etc.

Alphonse Hasselmans.

Le célèbre professeur de harpe Hasselmans, né à Liége en 1845, est mort à Paris la semaine dernière. Il avait fait ses études musicales à Strasbourg, où son père, chef d'orchestre réputé, dirigea le Conservatoire jusqu'à l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne.

Alphonse Hasselmans se fixa après la guerre à Paris, où il acquit rapidement une solide renommée. Il entra en 1884 comme professeur au Conservatoire, et sa classe acquit bientôt sous l'autorité de son enseignement un vif éclat. Virtuose accompli et excellent professeur, l'artiste s'affirma aussi comme compositeur dans de nombreuses pièces écrites pour la harpe.

MEMENTO MUSICAL

Une matinée organisée au profit des victimes du *Titanic* par MM. B. Poppelsdorff, chef d'orchestre, et J. Nélen, directeur de la saison d'été de l'Olympia, aura lieu à ce théâtre jeudi prochain, avec le concours des principaux artistes du pays.

C'est à 5 heures, et non à 6, ainsi qu'on l'a imprimé par erreur, que commencent les matinées musicales données au Salon des Beaux-Arts de Liége.

L'oratorio dramatique de M. Félix Nowiejski *Quo vadis?*, qui fut exécuté déjà dans une quarantaine de villes d'Allemagne, a figuré en outre — ou figurera prochainement — au programme des concerts de Londres, Rotterdam, Vienne, Varsovie, Riga, etc.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon annuel des *Indépendants* s'est ouvert hier au Musée de peinture moderne. Plus de cinquante exposants, de tendances diverses, y prennent part.

Le statuaire Ch. Samuel expose dans son atelier, 36 rue Washington, le groupe en marbre qu'il a exécuté pour le monument des victimes du premier Navire-Ecole. L'exposition restera ouverte jusqu'au lundi 10 juin, de 2 à 5 heures (les dimanches de 10 à 5 heures).

Le gouvernement a acquis un tableau de M. J. Caron, *l'Étang de Rouge-Cloître*. D'autre part, le Département des Colonies vient d'acquérir, pour le Musée de Tervueren, un groupe en plâtre bronzé : *Une Fonderie de cuivre au Katanga*, œuvre d'un sculpteur brugeois, M. Arthur Puyt.

Le Bureau permanent des *Amis de l'Art wallon*, présidé par M. Jules Destrée, a obtenu une audience particulière de M. Carton de Wiart, ministre de la Justice. L'entrevue avait pour but de demander au ministre son intervention, afin de précipiter la réalisation de deux projets qui intéressent au plus haut point tous les amis de l'Art wallon.

Le premier consiste à reconstituer dans l'église de Sainte-Waudru, à Mons, le jubé de Jacques Dubroeucq, le grand sculpteur wallon ; le second, à faire de la délicieuse église romane d'Hastières un centre d'art religieux wallon (1). L'excellent peintre Donnay a conçu un projet de décoration se rapportant à une légende locale et le sculpteur Rousseau a offert une madone.

M. le ministre s'est déclaré extrêmement sympathique à ces

(1) Voir notre numéro du 22 octobre 1911.

(1) Voir notre numéro du 5 mai dernier.

deux projets, qui paraissent devoir entrer bientôt dans la période de réalisation. Diverses explications lui ont été fournies, et notamment pour Hastières il a été signalé qu'il serait désirable de demander à M. Donnay des cartons de vitraux. L'intervention des provinces intéressées et du département des Beaux-Arts sera ultérieurement réclamée, mais comme il s'agit de monuments religieux, c'était au ministre de la Justice qu'il fallait s'adresser tout d'abord. Son adhésion étant acquise, les *Amis de l'Art wallon* espèrent maintenant pouvoir réaliser bientôt ces deux projets, qui seront accueillis avec une vive sympathie.

Mme Valentine de Saint-Point fera mardi prochain, à 5 h., à l'Exposition des Peintres futuristes ouverte à la Galerie Georges Giroux, une conférence sur *la Femme dans le Futurisme.*

Mme Sarah Bernhardt donnera avec sa troupe, à partir de demain, une série de représentations au théâtre de la Monnaie. Elle jouera les 3 et 4 juin *Lucrèce Borgia*, qui vient de lui assurer un triomphe à Paris, le 5 et le 7 *l'Aiglon*, le 6 *la Dame aux Camélias.*

Paraîtra prochainement chez G. Van Oest et Cie, éditeurs, 16 place du Musée, Bruxelles : *les Vertus bourgeoises*, par H. Carton de Wiart, édition de luxe formant un beau volume grand in 8° carré, illustré de plus de 80 compositions en couleurs d'Amédée Lynen. Cet ouvrage est mis en souscription à 100 francs (10 exemplaires sur Japon), 50 francs (45 exemplaires sur papier à la cuve des Papeteries d'Arches) et 25 francs (500 exemplaires) sur Van Gelder Zonen.

De Paris :

M. Paul Lambotte, directeur au ministère des Sciences et des Arts à Bruxelles, a fait mercredi dernier une conférence à l'Université des Annales. En indiquant la valeur éducative du Musée de Bruxelles au point de vue de l'étude de l'Ecole flamande, le conférencier s'est attaché à mettre en lumière l'art de nos primitifs, puis à caractériser la grande Ecole anversoise du XVIIe siècle.

Illustrée de projections, cette intéressante et instructive causerie a été écoutée par un public nombreux qui a fait à l'orateur un très vif succès.

Pour fêter le vingtième anniversaire de sa fondation, le Théâtre de l' « OEuvre » organisera l'an prochain un cycle de représentations de pièces d'Ibsen.

Aux ballets russes, dont la quatrième série aura lieu cette semaine, succéderont au Théâtre du Châtelet, du 12 au 18 juin, six représentations de gala de *Salomé*, drame en un acte d'Oscar Wilde, musique inédite de Glazounow, décors et costumes de Léon Bakst, mise en scène d'A. Sanine, danse réglée par M. Fokine.

Salomé sera interprétée par Mmes Ida Rubinstein et Odette de Fehl, MM. Karl et de Max. L'orchestre sera dirigé par M. L. Hasselmans.

La *Salomé* d'Henry Regnault a atteint à la vente Carcano la somme fantastique de 485,000 francs. L'œuvre est assez intéressante en raison de la sympathie qui s'attache à l'auteur et du petit nombre d'œuvres laissées par lui. Mais qui eût pu supposer qu'elle monterait à un demi-million ? Elle fut payée en 1869 à l'auteur 3,000 francs.

Les Amis du Louvre, désireux de la conserver à la France, avaient réuni en quarante huit heures cent quatre-vingt-cinq mille francs Le Conseil supérieur des Musées avait mis en outre deux cent mille francs à la disposition de M. Leprieur, représentant du Louvre. On s'attendait à ce que dans ces conditions la *Salomé* devînt la propriété de l'Etat. C'est un marchand de New-York, M. Knœdler, qui s'en est rendu acquéreur. Très galamment il a avisé l'administration du Louvre qu'il la lui céderait au prix coûtant si, d'ici deux mois, celle-ci réunissait les fonds nécessaires.

Notons quelques autres enchères : Delacroix, la *Leçon d'équitation*, 140,100 francs ; *Assassinat de l'évêque de Liége*, 205,100 francs, l'un et l'autre à M. Tauber. — Corot, *la Solitude*, 350,000 francs ; autre paysage du même maître, 121,000 francs, tous deux à M. Knoedler. — Th. Rousseau, *l'Allée des châtaigniers* (tableau refusé au Salon de 1835), 270,000 francs, acquis par le Louvre. — Rembrandt, *Portrait présumé de sa sœur*, 365,000 fr. (M. Durand-Ruel). — Véronèse, *la Belle Nani*, 180,500 francs (M. Féral).

Une « coquille ».

A propos de *l'Après-midi d'un Faune* :

Cette poursuite des nymphes et des malades dans l'après-midi d'un été brillant devait fournir une intéressante série de scènes, etc. *Gil Blas*, 28 mai 1912.

A Louer, joli COTTAGE MEUBLÉ bâti et meublé par artistes, près gare, tout confort moderne. Ecrire ter Elst, Waereghem.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie, Éditeurs

BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

TRÉSOR DE L'ART BELGE

AU XVIIe SIÈCLE

Mémorial de l'Exposition d'Art ancien à Bruxelles en 1910.

Publié sous la direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le Baron Descamps, le Baron Kervyn de Lettenhove, Fierens-Gevaert, Ch.-Léon Cardon, P. Buschmann, le Dr G. Glück, le Dr G. de Terey, Paul Lambotte, H. Rousseau, Paul Vitry, E. W. Moes, Jules Guiffrey, R. Van Bastelaer, Cyr. Van Overbergh, De Ridder, le général Comte de t'Serclaes, Cuvelier, Joseph Destrée, L. Gilmont, l'Abbé F. Crooy et A. Roersch.

L'ouvrage paraît en 10 fascicules et formera deux beaux et forts volumes in-4°, de 400 à 500 pages de texte et d'environ 180 planches hors texte, en héliogravure et en héliotypie, le tout imprimé sur papier de Hollande à la cuve.

Tirage limité à 500 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET : 200 FR.

Il sera tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, numérotés et nominatifs. Prix : 400 fr.

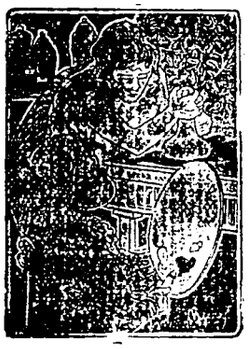
TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC

ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : **P. BUSCHMANN, Jr**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, **20** fr. — Étranger, **25** fr.
La livraison, fr. **2.50.**
Edition de luxe sur papier spécial, **50** fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zehlendorf).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

269, rue Saint-Jacques, PARIS

En dépôt chez ROUART, LEROLLE & Cie, à Paris, et chez BREITKOPF et HAERTEL. à Bruxelles, Leipzig, Londres et New-York.

TROIS MELODIES

DE

VICTOR VREULS

I. *L'Automne sur la Fagne* (JEAN DOMINIQUE). *Net* : 2 *fr.* — II. *Le Soir* (RENÉ LYR). *Net* : 1 *fr.* 50. — III. *J'ai reposé mon âme* (STUART MERRILL). *Net* : 2 *fr.*

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 23. 9 JUIN 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Art et Démocratie (G. JEAN-AUBRY). — La Compagnie de Max Reinhardt : *Sumurûn* (OCTAVE MAUS). — Petite Chronique littéraire (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Salon de Printemps : *Quelques sculpteurs et médailleurs* (FRANZ HELLENS). — L'Art à Paris : *Exposition Ricard et Carpeaux* (LOUIS VAUXCELLES). — La vente Jacques Doucet (O. M.). — Petite Chronique.

ART ET DÉMOCRATIE [1]

Je conçois assez qu'un tel titre mette les artistes en défiance, tant il est vrai que nombre d'esprits, en voulant rapprocher l'art et le peuple, n'ont guère été conduits que par une compréhension rudimentaire de l'art, et tant il convient plus que jamais de défendre, par un certain aristocratisme, les privilèges de l'art contre l'envahissement des « primaires ».

Je conçois assez que le nom d'un homme politique mis en tête d'un tel livre ajoute de jeter la défiance dans l'esprit de certains : il en est tant qui n'ont pris prétexte de l'art que pour proférer des lieux communs, défendre les plus vétustes traditions et révéler à la fois leur incompétence, leur prudence et leur inutilité. Pour un Castagnary ou un Henri Marcel, que de noms l'on pourrait citer, à l'encontre, dont la faiblesse, les compromissions et le souci des électeurs ont amené l'état de choses actuel qui fait souhaiter à la plupart des artistes la séparation des Beaux-Arts et de l'État.

C'est assez dire que je n'ai point lu ce livre sans défiance. Je savais que M. Paul Boncour a été ministre du Travail et qu'il siège vers l'extrême gauche de la Chambre. Ce ne sont point là des références artistiques. La plupart des esprits avancés en art sont souvent des esprits rétrogrades en politique, et réciproquement. C'est, il me semble, un hasard quand ces tendances sont parallèles ou communes. On peut malaisément lire cet ouvrage dans de plus mauvaises dispositions : j'en puis donc parler à mon aise, et dire tout le bien que j'en pense.

Il m'a convaincu de la rare qualité d'esprit de son auteur. On trouve dans ce livre l'examen le plus clair, le plus mesuré et tout à la fois le plus large des sujets où se peuvent rejoindre les intérêts de l'art et ceux d'une démocratie. Il se peut qu'on aille plus loin que M. Paul Boncour dans certaines voies et moins avant dans d'autres, mais il ne se peut pas qu'on trouve un homme politique susceptible d'écrire sur de tels sujets un ouvrage plus ardent, plus équitable et plus français.

Et quand je dis « français », je n'entends point parler de ces accès de chauvinisme impétueux dont nous avons de temps à autre des reprises, et qui n'éveillent la plupart du temps que les sentimentalismes populaires les plus vulgaires ; quand je dis « français », je ne fais point allusion à tout ce qui peut rentrer dans ce qu'Arthur Rimbaud appelait spirituellement le « patrouillotisme »; quand je dis « français », j'entends les vertus de jeunesse, de clarté, de raison, j'entends à la fois le sens de la tradition et le goût d'évolution, j'entends l'aversion du désordre, et tout ce qui nous a assuré, depuis des siècles, l'absorption des influences étrangères et qui nous assure encore la suprématie la plus durable et la plus rare, celle de l'esprit.

(1) PAUL BONCOUR : *Art et Démocratie*. Paris, P. Ollendorff.

Qu'un homme se puisse rencontrer dans le monde politique, tout jeune encore et déjà chef d'un groupe, par conséquent possesseur d'une influence spirituelle et matérielle, que cet homme se montre soucieux de questions autres que de combinaisons électorales, pénétré des obligations qu'imposent à l'État tout le passé de l'art français et la survivance de sa suprématie artistique, voilà qui compense bien des turpitudes du système parlementaire, voilà qui peut déterminer une action nécessaire, réhabiliter un peu l'État devant l'Art, et attester qu'un Parlement qui compte d'un côté un modéré comme Maurice Barrès et de l'autre un socialiste comme Paul Boncour, peut encore retenir l'intérêt des artistes.

M. Paul Boncour prend justement prétexte du scandale de *la Joconde* pour dénoncer « la désorganisation à peu près générale qui règne dans nos services des Beaux-Arts ». Il s'emploie à en déterminer les causes dangereuses non seulement pour les deniers publics, mais encore pour l'art véritable.

Et ce qu'il intitule justement la *Leçon de la Joconde*, n'est que l'introduction à une série d'études où sont examinés successivement les divers cas que présentent les rapports actuels de l'Art et de l'État.

La Villa Médicis, l'École des Beaux-Arts, les théâtres, la protection des sites et des monuments, les musées, lui sont tour à tour prétexte à témoigner d'un esprit profondément averti des conditions sociales et morales de l'art actuel, et soucieux non point de démolitions hâtives, mais de réformes sagaces et réalisables.

Si l'enthousiasme se révèle en maint endroit de ce livre, l'utopisme ne s'y montre guère ; il est des gens ralentis pour lesquels M. Paul Boncour paraîtra encore un révolutionnaire parce qu'il ose invoquer les témoignages de Rodin, de Carrière ou de Maurice Denis, citer les noms de Puvis, de Manet et même de Cézanne. Ce n'est pas la doctrine d'État qui le conduit, et pourtant il parle et il écrit en homme d'État et c'est bien par là que son livre est une œuvre forte et juste.

Certes notre devoir à nous est d'aller plus loin que M. Paul Boncour : ceux d'entre nous qui ont voué leur activité et leur foi à la défense de l'art moderne savent quels contrepoids il nous faut compenser, et combien il faut réclamer de réformes pour obtenir une liberté. Notre devoir est de démêler les hommes de demain, le devoir de l'État serait de rendre pleine justice aux hommes d'aujourd'hui, et de ne s'en pas tenir seulement aux hommes d'avant-hier. Quand un homme a vraiment du talent il n'est actuellement assuré de la bienveillance de l'État que s'il atteint soixante quand ce n'est pas soixante-dix ans. Il n'en est pour témoignage que les cas actuels de Claude Monet et de Rodin qui ont aujourd'hui soixante-dix ans passés et dont, hors des milieux artistiques, on ne se préoccupait guère il y a vingt ans. Pour l'exemple de ces deux génies « arrivés » combien d'autres pourrions-nous citer qui ont connu ou connaissent encore tout le pouvoir d'indifférence de l'État !

Et comment n'approuverions-nous pas un homme politique qui ose écrire ceci :

« Le mépris systématique de certaines traditions nécessaires n'a rien à voir avec les idées avancées, et ni l'art ni la démocratie n'ont rien à gagner à ce que l'on confonde l'extrême-gauche de l'art et l'extrême-gauche de la politique.

Cela ne veut pas dire que les révoltés de l'art, comme les autres, n'aient eu souvent raison. Bien plus, ce sont eux qui parfois ont servi la cause de la vraie tradition contre ses représentants dégénérés, retrouvé les grandes leçons de l'antiquité et de la Renaissance sous la couche de bêtise qu'y avaient accumulée les pontifes d'un culte qui a, lui aussi, ses pharisiens et ses marchands du temple. »

Ceux-là mêmes qui ont pu réclamer la suppression de la Villa Médicis ne pourront manquer de considérer l'article de M. Paul Boncour comme une des meilleures études touchant cette question. C'est à juste titre qu'il incrimine le Conseil supérieur des Beaux-Arts, son recrutement et le système de concours de l'École des Beaux-Arts et non point le principe même du Prix de Rome

Il indique avec sagacité le seul remède au mal existant, ou du moins la seule amélioration possible : une nomination plus judicieuse et plus indépendante des membres du Conseil supérieur :

« Qu'il continue à exercer son hégémonie sur l'enseignement des Beaux-Arts, sur la nomination des professeurs, sur le choix des jurys : à tout prendre, cela vaudra mieux qu'un arbitraire ministériel, dont les directions dépendent trop des personnes changeantes et parfois incompétentes qui l'exercent. Mais que ce puissant conseil représente vraiment les tendances, toutes les tendances de l'art français; qu'il cesse d'être l'organe presque exclusif d'un art académique mondain, qui a sa valeur, qui mérite de garder sa place, mais qui n'a nul droit de prendre celle des autres. »

On ne peut rien écrire sur ce sujet de plus ferme, ni de plus mesuré; ces extraits peuvent donner le ton de tout l'ouvrage ; c'est avec cette modération précise et énergique que M. Paul Boncour considère toutes les questions qui font l'objet de son livre, et c'est un langage auquel ne nous ont que fort peu habitués les ministrables qui se mêlent de considérations artistiques.

Mais il faut lire tout le chapitre ou plutôt les chapitres directement ou indirectement relatifs à l'art décoratif ; là plus encore la compétence et le jugement de Paul Boncour se montrent avec excellence.

« Quand donc les acquisitions de l'État seront-elles délibérément orientées de manière à bien ancrer dans la tête des peintres et des sculpteurs que l'art décoratif n'est pas un parent pauvre, auquel on fait l'aumône d'un vestibule obscur entre deux escaliers, et qu'on a autant de chance d'être acheté par l'État quand on a composé avec amour les teintes d'un carton ou les lignes d'un vase que lorsqu'on a ajouté une *Veuve de pêcheur* ou un *Hercule mourant* à la liste innombrable de chefs-d'œuvre incomplets. »

La crise de l'apprentissage et ses relations avec le développement entravé de l'art décoratif, le « scandale » de l'École des Arts décoratifs dont les conditions d'établissement, d'hygiène et d'enseignement sont la honte, ou plutôt l'une des hontes de l'État, la parcimonie éhontée des budgets affectés à l'encouragement officiel de l'art décoratif : tout y est dénoncé courageusement et sans restrictions, tout y est présenté dans ses lignes essentielles, appuyé sur des documents précis et clairs, orientés dans un sens qui est le seul que réclame impérieusement la prolongation de notre supériorité artistique et les avantages intellectuels, sociaux et commerciaux qui en sont la conséquence.

On ne peut pas en un article analyser un livre qui envisage en trois cents pages, avec une précision serrée, les grands problèmes d'une démocratie artistique : on ne peut que le signaler et le relire.

Pour ma part, je voudrais qu'il fût donné à nombre d'artistes d'une part, d'administrateurs municipaux d'autre part, de lire ce que Paul Boncour écrit touchant le théâtre populaire et les fêtes publiques, la protection des sites, les conditions de conservation des œuvres d'art dans les musées. Je voudrais qu'ils s'en pussent inspirer, car cette direction serait conforme non seulement à leurs intérêts, non seulement à l'intérêt des masses populaires dont ils ont la charge matérielle et morale, mais conforme à tout ce qu'a de plus nécessaire, de plus vivant et de plus haut la tradition française.

Nous sommes de ceux que touchent peu les radotages démagogiques des ministres en tournée électorale ou en mal d'inauguration de statues à des hommes que l'État le plus souvent laissa mourir de faim : nous sommes de ceux qui savent ce que vaut l'aune des discours et de la phraséologie démocratique qui promet plus de beurre que de pain, pour garder l'assiette au beurre et assurer à peine le pain à qui y a droit.

Il ne s'agit pas de cela ici, mais d'un livre où s'affirment le jugement sain, la foi et l'ardente intelligence d'un esprit que sa culture n'a pas détourné du souci d'apporter à la chose publique les lumières dont elle n'a que trop besoin.

Je ne prétends pas à avoir dit de ce livre tout ce qu'il y a à en dire : à quoi bon? Le mieux est de le lire, fût-on à son égard en état de défiance comme je le fus moi-même avant de l'entreprendre.

Je ne connais pas Paul Boncour; je croyais avant d'avoir lu ce livre que ce n'était qu'un ancien ministre et qu'un futur ministre : c'est bien davantage.

G. JEAN-AUBRY

La Compagnie de M. Max Reinhardt.

Sumurûn.

Les initiatives les plus heureuses (en même temps que les plus hardies) marquent la carrière de M. Max Reinhardt, ce directeur extraordinaire qui a renouvelé l'esthétique théâtrale sans se préoccuper de savoir si les réformes auxquelles il a voué sa vie le mèneront à la fortune ou à la faillite.

Elles lui ont valu, avec l'unanime admiration des artistes, une gloire certaine. S'il a osé renverser les préjugés, ne tenir aucun compte des habitudes traditionnelles, risquer dans la mise en scène les innovations les plus andacieuses, M. Max Reinhardt a aussi, et ce n'est pas son moindre mérite, su ramener le goût allemand vers les classiques. Et le Deutsches Theater, dont il a pris en 1905 la direction, est actuellement le foyer dramatique le plus ardent de l'Europe. Si l'on peut y entendre Goethe, Lessing, Schiller, Ibsen, on n'y honore pas moins Molière; Shakespeare y est joué avec un art merveilleux et Maeterlinck y trouve une fastueuse hospitalité.

Pour ces diverses raisons, la plus récente initiative de M. Max Reinhardt, — celle de faire interpréter une simple pantomime par les meilleurs artistes de sa troupe, — devait fixer l'attention publique. Les représentations qui furent données à Paris de *Sumurûn*, après avoir obtenu à Londres un succès retentissant, auront pour heureux résultat de rendre de plus en plus haïssable l'odieuse mise en scène soi-disant réaliste dont ni l'Opéra, ni l'Opéra-Comique ne parviennent à se libérer et à orienter la décoration théâtrale vers d'évocatives synthèses.

L'exemple qu'offre à cet égard l'esthétique de M. Max Reinhardt est singulièrement démonstratif. Avec des moyens d'une élémentaire simplicité : toiles de fond d'un seul ton, coulisses servant indifféremment à plusieurs tableaux et dont les effets de lumière seuls varient le sens expressif, M. Reinhardt suggère d'une façon parfaite l'illusion nécessaire. L'indication est suffisante dans sa discrétion, et l'imagination du spectateur prend plaisir à la compléter. Je citerai, à cet égard, comme les plus saisissants, les Ve et VIIIe tableaux de *Sumurûn : Sur le chemin du Palais* et *la Chambre à coucher du Cheik*, l'un et l'autre d'un caractère étonnant.

Mais ce n'est pas uniquement dans la mise en scène que gît l'intérêt du spectacle. Un élément moral en rehausse l'attrait : la discipline qui préside à ces jeux scéniques, avec ce désintéressement des artistes qui sacrifient à un ensemble parfaitement homogène leur succès personnel. On ne peut que louer ces excellents acteurs, ces actrices célèbres, de l'abnégation avec laquelle ils se transforment en mimes, en danseurs, en ballerines, en clowns funambulesques. Et tous, dans cet art si particulier, rivalisent de précision, de verve comique ou d'éloquence tragique. C'est vraiment fort beau, et d'une variété de nuances expressives qui rend le spectacle attachant d'un bout à l'autre. Résultat

d'autant plus significatif que la pantomime elle-même, dont le sujet est emprunté aux *Mille et une Nuits*, n'a rien de très passionnant et que la musique qui en rythme les péripéties ne s'élève pas au-dessus des flons-flons d'un music-hall.

Parmi les interprètes de *Sumurûn*, il faut louer surtout Mmes Maria Cormi et Léopoldine Konstantin, MM. Alessandro Moissi et Paul Biensfeldt. Ces deux derniers forment une antithèse charmante en promenant sur les planches l'un la tendresse ingénue et l'air rêveur du poète, l'autre la malice ironique du bossu. MM. Paul Wegener et W. Diegelmann, l'un et l'autre d'une stature énorme, font sensation dans les rôles du Cheik et du Chef des eunuques, et leur entrée, par la passerelle fleurie qui relie la scène au fond de la salle pour mieux unir la foule aux acteurs, excite tous les soirs un long frémissement parmi les spectateurs.

Malgré la redoutable concurrence des Ballets russes, les représentations de *Sumurûn* furent assidûment suivies. Parmi les spectateurs les plus enthousiastes, il faut citer MM. Antoine, directeur de l'Odéon, et Lugné-Poe, directeur de l'OEuvre, qui, mieux que personne, peuvent apprécier les rares mérites de M. Max Reinhardt, son influence et la qualité de son enseignement dramatique.

OCTAVE MAUS

Petite Chronique Littéraire.

Avez-vous observé que souvent la lecture méthodique et complète d'un livre vous laisse une déception, alors qu'un premier coup d'œil jeté au hasard sur une de ses pages non coupées vous avait infiniment séduit? Les véritables plaisirs de la lecture sont ainsi dus au hasard. On en a souvent de très grands pour avoir simplement parcouru les journaux et les revues qu'apporte le courrier, tandis qu'on en reçoit de médiocres d'un gros bouquin qui se voulait séduisant.

Que de choses on trouve dans les journaux et dans les revues, surtout dans ceux et celles qui n'ont ni les forts tirages des organes boulevardiers, ni le public pompeux et bourgeois qui fait le succès des romans d'académiciens!

Savez-vous que M. Rémy de Gourmont donne tous les matins à *la France*, sous la rubrique *les Idées du jour*, un petit article d'actualité qui est, une fois sur deux, une sorte de chef-d'œuvre. Comment s'y prend-il? Je l'ignore. Mais c'est ainsi. Et c'est par cette lecture, toujours, que j'attaque mon courrier. Dans ces mêmes chroniques, M. de Gourmont met tout : son esprit caustique et irrespectueux, sa fantaisie, sa science et surtout son style, ce style inimitable, mélange exquis de purisme et de poésie, langue de grammairien raffiné et de musicien. Les chroniqueurs, d'habitude, jettent dans leurs articles le déchet de leur verve, M. de Gourmont y met le meilleur de son talent. Et d'ailleurs, prestige et récompense du travail quotidien, plus il y puise, dans cette réserve précieuse, plus elle s'approfondit et s'enrichit. « Les Amis d'Edouard » ont publié dans leur petite collection hors commerce, si ravissante, un recueil de ces articles sous ce titre : *Je sors d'un bal paré...* (1). Et l'on ne pouvait imaginer lecture plus agréable. Ce matin, en ouvrant *la France*, j'y tombe sur cette page, que je ne résiste pas au plaisir de citer tout entière (il serait impossible d'en distraire un mot) :

(1) RÉMY DE GOURMONT : *Je sors d'un bal paré....* Paris, Champion. (Collection des « Amis d'Edouard »).

LE CHARME DES ARBRES.

Le charme, c'est-à-dire l'incantation. Celui qui est né parmi les arbres cédera toujours à l'appel de leur renouvellement. Tous les ans, à cette époque, il faut que j'aille voir des arbres de près, des arbres qui ne poussent pas dans la maçonnerie, des arbres à l'état naturel, des arbres en liberté ou qui en donnent l'illusion. Et il faut que je sois seul et que je les regarde en paix, jusqu'à ce qu'ils m'aient parlé. Ils me parlent. Ce qu'ils disent n'est pas très clair, mais la poésie la plus obscure est aussi celle qui me plaît : j'aime que les mots dépassent la pensée et suggèrent à l'esprit toutes les significations. Si la destinée ne m'emprisonnait pas dans les maisons, j'irais tous les jours écouter les oracles des hauts feuillages. J'en rapporterais beaucoup de sérénité, mais quand je les ai écoutés, une fois seulement, j'en ai pour nourrir longtemps mes méditations. « Une femme et des livres », disait je ne sais qui. Une femme n'a pas la patience d'écouter le langage des arbres, et les livres, quand ils parlent, sont bien superflus. Non, des arbres, rien que des arbres, et tout ce qui croît autour des arbres et à leur ombre, quand cela ne serait que de l'herbe. Je les aime groupés et déjà vieux, avec cet air d'éternité qui les grandit encore et cet air de sagesse qui donne à leurs obscurs discours je ne sais quoi d'absolu. Je veux aussi qu'ils soient entourés d'une abondante vie animale, mais s'il passe des êtres humains, qu'ils se taisent : leurs paroles dissiperaient le charme des arbres. C'est parce qu'ils sont nourris de ce charme et de leurs paroles, plus légères que le vent léger, que les animaux de la forêt sont silencieux et leurs cris, d'ailleurs, ne sont que des bruits de la nature. Jamais on ne sent comme parmi les arbres à quel point la parole humaine est un discord dans ce concert de frôlements, d'appels, de murmures et de silences.

Qu'on ne s'y trompe pas. Il faut toute une vie d'homme et une grande habitude de la méditation pour arriver à écrire des pages aussi profondes, aussi parfaites. Quelle surprise délicieuse de les trouver ainsi dans un journal du matin.

Et puisque je parle de journaux du matin, savez-vous aussi que M. Camille Mauclair donna à la *Dépêche de Toulouse*, au *Progrès de Lyon*, au *Petit Niçois* des chroniques excellentes, d'une justesse de pensée, d'une méthode, d'un style parfaits? Elles sont là, certes, et l'on ne se plaint pas de les y découvrir, mais tout de même il est indécent que les grands journaux de Paris ne s'attachent pas un tel écrivain au lieu des marmiteux imbéciles et des pions notoires auxquels ils confient leurs rubriques.

Et l'autre jour, dans les feuilles roses de la *Revue hebdomadaire* (pourquoi dans les feuilles roses? je me le demande, alors que le corps de la revue est souvent encombré de tartines sociologiques ou romanesques du genre de la *Revue des Deux Mondes*) j'ai découvert un article de M. Péladan qui, sous couleur d'étudier *le Paysage au Salon des Indépendants* (1) contenait des réflexions d'ordre général sur la moralité de la critique aujourd'hui de tout premier ordre. Je ne puis tout citer, mais écoutez, au hasard, ces généreuses protestations du bon sens :

On ne lutte pas armé d'une petite plume de fer contre une cuirasse d'or. La plume vous serait arrachée par quelque prodigieuse intrigue. Telles sont nos mœurs. Ce qu'un honnête homme peut se proposer, c'est de maintenir les principes et de parler à la cantonade, sans nommer personne. La critique s'appelle aujourd'hui diffamation et elle représente une manœuvre préjudicielle et donnerait lieu à l'envoi de témoins ou de papier timbré. L'auteur dramatique déjà a pris pour devise *ense et calamo*, les deux masques ont pour support

(1) *Revue hebdomadaire* : Numéro du 4 mai 1912.

des armes : on défend son talent, à l'épée ou au pistolet. L'artiste peintre suivra cet exemple, n'en doutez pas. Ah ! vous n'admirez pas Tartempion et vous l'écrivez. Faites votre testament et essuyez quatre balles avec ou sans résultat. On recrutera désormais les critiques parmi les duellistes, seuls compétents, puisque les questions de perspective se videront sur le terrain. Le duel ou le procès devenant la conséquence fatale et coutumière de la non-admiration, il ne restera aux gens compétents que le silence.....

.. .. On peint pour vendre, et on vend pour vivre. Quant à survivre, c'est une ambition qu'on n'a plus.

Et, plus loin, à propos du détraquement apporté par l'argent dans le recrutement des Musées :

L'argent, facteur redoutable, achève de bouleverser les notions éparses du goût. A la vente Dollfus on paye 31,000 francs une copie de Delacroix par Renoir, alors que *Angélique et Médor*, Delacroix authentique, ne font que 14,000. Si quelqu'un résout cette énigme, il aura le don de subtilité. Comment une copie vaut-elle le double d'un original?

Le Louvre semble borner son effort à continuer la collection Chauchard. Il ne se contente pas de payer 133,000 fr. la *Grande métairie* de Corot, le soixante et unième Corot, il donne 118,000 du *Retour des champs* de Millet. Or, on peut prévoir sans être démenti par l'événement que les dons d'amateurs, comme Tomy-Thiérry, Chauchard, Moreau-Nélaton enrichiront suffisamment, peut-être exagérément, notre grand musée qui, en se ruant à la suite de la cote marchande, collabore à des entreprises exclusivement lucratives.

. . . . . .

On gaspille l'argent de notre grande pinacothèque qui n'a ni un Crivelli, ni un Duccio, ni un Masaccio, ni un Piero della Francesca, ni un Sodoma, ni aucun des précurseurs du Pérugin. Le Musée de Berlin a deux cent quatre-vingts primitifs, Londres trois cent un et Paris seulement deux cent cinquante-trois.

Je n'en aurais jamais fini si je voulais signaler toutes les choses intéressantes (mille fois plus intéressantes que les livres) que l'on découvre dans les revues. De temps à autre, j'y ferai une petite glane.

Mais je ne veux pourtant pas omettre aujourd'hui la suite de la campagne entreprise par M. Raoul Narsy dans l'*Occident* pour réduire à son rôle strict le nationalisme dans la question de la tradition. Ses idées ont naturellement causé un grand trouble et de vives protestations. Elles n'en sont pas moins justes et excellentes.

Enfin, la revue *Pan* publie un roman de M. Lucien Rolmer : *les Amours ennemies* (1) qui contient les pages les plus follement lyriques et chaudes que j'aie lues sur la Provence.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE SALON DE PRINTEMPS

Quelques sculpteurs et médailleurs.

Le *Torse* de George Minne, exposé au Salon de Printemps, est une œuvre capitale, qui marque une date importante dans l'évolution du talent de ce très bel artiste. Depuis assez longtemps George Minne n'avait plus exposé en Belgique. Et voici qu'il se révèle tout à coup sous un jour nouveau, avec une œuvre d'une puissante maîtrise, d'une magnifique beauté. Ce n'est plus, comme autrefois, le mystique exaspéré, l'imagier tourmenté de sensations modernes, qui s'affirme dans ce *Torse* si simple, si totalement dénué d'artifice et l'on pourrait croire de toute idée préconçue; c'est un artiste affranchi désormais de cette sorte de marasme où le tenait la manie de l'étrange, du contourné, du hiératisme gothique. Le sculpteur a visé plus haut cette fois, il a fait une œuvre moins bizarre mais plus humaine. Autrefois, il recherchait les formes anormales et semblait se complaire aux sujets maladifs; aujourd'hui, sans cesser d'observer la vie dans sa rude et fruste réalité, il est parvenu à exprimer une large et magnifique synthèse de vie.

Sans conteste, ce *Torse* est une des œuvres les plus belles du Salon. Avec ses irrégularités de formes, l'imprévu de son attitude, il donne une impression troublante, à peu près semblable à celle que l'on ressent lorsqu'on regarde pour la première fois le *Saint Jean* de Rodin. L'allure en est superbe; il y a dans ce travailleur une noblesse qui l'élève au niveau des plus souveraines figures de la statuaire romaine. Le modelé est d'un travail original et puissant; rien de plus réaliste, de plus minutieux; chaque détail du torse, chaque ride, chaque veine, chaque irrégularité de l'épiderme y est traité avec un soin particulier. Jamais artiste consciencieux ne s'appliqua avec une volonté plus opiniâtre à noter ces détails du corps, en apparence inutiles, et dont l'ensemble compose le caractère d'une figure. Ici l'effet est d'une puissance absolue. Ce *Torse* est en réalité la représentatien de toute une race; dans ce front ravagé et ce visage sillonné de rides, dans ces larges épaules, cette poitrine robuste, ces bras solides, ces mains pesantes et nerveuses, se trouvent les éléments admirablement réunis d'un type où s'allient les marques de rude et âpre labeur et de l'intelligence. On pense à l'une de ces figures viriles de terriens magistralement chantées par Verhaeren.

A côté de cette œuvre forte et originale, voici une composition d'une inspiration toute différente, et qui se recommande aussi par une remarquable originalité de pensée et de forme : c'est la *Fontaine d'amour* de Mlle Henriette Calais. L'œuvre est d'une belle allure décorative et ne souffre aucunement de cette raideur qui allourdit et tue les compositions analogues où l'artiste n'a pas su éviter l'écueil de la symétrie. Ici tout est naturel et aisé; les figures se meuvent avec une grâce déliée et l'arrangement de leurs groupes est d'une harmonie parfaite. Tout l'amour y est exprimé sous différentes formes, mais toujours dans une apparence de calme et de paix : élans passionnés, douces et patientes rêveries, profondes méditations, chastes enlacements, jeux naïfs et ingénus, frissons de volupté, la fontaine d'amour alimente une vie amoureuse toujours jeune et renouvelée. Voilà une œuvre d'une réelle grandeur d'inspiration. Bien qu'elle ne se trouve là qu'à l'état de projet, on peut déjà en admirer le travail délicat, à la fois très précis et cependant suffisamment suggestif, le sentiment intense et profond, le style élégant et pur.

Un autre sculpteur vraiment original, dont nous avons eu l'occasion de parler à diverses reprises, c'est M. Rick Wouters. Il y a de lui quelques morceaux, au Salon, qui sont parmi les meilleurs, notamment son buste *Nonchalance* et sa *Vierge folle*, déjà exposés ailleurs. La *Tête*, par M. Ernest Wynants, est d'une facture large et vivante qui se rapproche fort de celle de M. Rik Wouters.

La *Femme au miroir* de M. Franz Huggelen est un morceau

(1) *Pan* : Numéros de décembre 1911, janvier, février, mars, avril mai, juin 1912.

plein de style, d'une grâce sans lourdeur, et mieux équilibré que les œuvres exposées précédemment par ce très consciencieux artiste. L'*Amour paternel* de M. Paul Stoffyn est une fruste mais fort belle esquisse. Citons encore les deux Bustes de M. Paul Dubois, le *Maudit* de M. De Bremaeker, le *Torse de femme* de Mme Lisa de Pott, le *Buste d'enfant* de M. Sturbelle.

Les médailleurs ne sont pas nombreux au Salon de Printemps, mais leur choix est excellent. Il y a là une vitrine contenant les dernières œuvres de M. Bonnetain, et notamment les effigies de Verhaeren, Destrée, Van der Stappen, qui sont de petits chefs-d'œuvre de caractère. Godefroid Devreese, Charles Samuel, Mlle Jenny Lorrain, ont des cadres garnis de quelques-unes de leurs meilleures médailles. Notons spécialement l'envoi du jeune sculpteur de solide talent, M. Paul Wissaert, qui expose entre autres sa superbe plaquette et ses médailles d'après Georges Eekhoud, et une *Aphrodite* d'interprétation bizarre et imprévue.

FRANZ HELLENS

L'ART A PARIS

Exposition Ricard et Carpeaux.

Ricard est un magicien qui sait tous les secrets de la pâte et des glacis, mais ce n'est pas un créateur. Je songe invinciblement, en le regardant, à Reynolds. Le talent de Reynolds est une magnifique conquête de la volonté, tandis que celui de Gainsborough est l'éclosion d'une fleur. Gainsborough a tout deviné dans ses forêts de Suffolk; Reynolds s'est tout assimilé de ses voyages d'Espagne et d'Italie. Il n'en est pas moins un grand peintre qui, justement, a su fondre tant d'emprunts et leur conférer une unité harmonieuse.

Il en va de même pour Ricard. Les tons chauds de Rembrandt et de Titien, les subtilités de Vermeer, les gris d'argent et les bleus de Van Dyck sont là, et l'ivoire de Corrège et la nacre de Prudhon. Le portrait de *Madame Arnavon* est un Gainsborough blond, et celui de *Madame Charles Roux* une mystérieuse Joconde.

Virtuose étincelant de l'exécution, Ricard est surtout grand par sa compréhension de la grâce et de la pensée. Certaines effigies de femmes, celle de *Madame Henri Fouquier* par exemple, sont d'une séduction ensorcelante. Les yeux, les mains de femmes de Ricard! Et ses têtes pensives, douloureuses des peintres ses amis, son *Loubon*, son *Chenavard*, son *Fromentin*! La distinction racée, le charme mélancolique, la fine culture des êtres d'élite, voilà son domaine et son triomphe.

Si l'on sent dans ses beaux ouvrages l'influence persistante des maîtres d'autrefois et aussi ceux de Corot et de Chassériau, de quelle empreinte, à son tour, Ricard n'a-t-il pas marqué Fantin, Delaunay, Hébert, Henner, Blanche?

C'est, malgré les restrictions et les réserves respectueuses, un grand homme, dont nous devons être heureux. D'autres auront été plus fiers, plus émus, plus spontanés. Nul n'aura mieux traduit l'âme tendre, câline, réticente ou triste de ses modèles.

Carpeaux, lui, ne doit rien à personne. Du vivant même de Barye, Carpeaux, moins réfléchi que lui, plus souple et plus nerveux que Rude, son maître, semble tout tenir de la nature. Son génie, son instinct traduisent l'ivresse du mouvement, la joie de la grâce et de la sensualité. Ses nymphes second Empire tournoient autour du *Génie de la danse*, telles les bacchantes des vases grecs.

Sa science est forte, autant que son impulsion vivace. Il est inquiet, fébrile et domine ses nerfs. Son invention est inlassable. Ses bustes sont les plus vivants que notre école ait produits depuis Houdon, et avant Rodin. Ceux de *Gérôme*, de *Charles Garnier*, de *Dumas fils* ont une flamme, un accent, un orgueil insurpassables.

L'élégance mièvre de Pradier, la vigueur mâle d'un Clesinger pâlissent et s'évanouissent quand, au milieu du siècle, après le solide classicisme d'un David d'Anvers, paraît le grand Carpeaux. Il a l'énergie et le caprice, la pureté et l'audace, le style et les coups d'aile. C'est le Maître.

LOUIS VAUXCELLES

LA VENTE JACQUES DOUCET

Les tableaux, pastels, dessins et sculptures du XVIIIe siècle formant la collection Jacques Doucet, dispersée la semaine dernière à la galerie Georges Petit, ont atteint des prix vraiment fantastiques. Un pastel de La Tour, le *Portrait de M. Duval de l'Epinay*, est monté en cinq minutes de 100,000 à 600,000 francs et adjugé à ce prix énorme au baron Henri de Rothschild. Une *Feuille d'études* au crayon de Watteau, payée 17,500 francs par M. Jacques Doucet à la vente Goncourt (1897), a été poussée par M. Hodgkins à 71,000 francs, ce qui met à 10,000 francs l'une les sept petites têtes dont se compose cette page d'album.

Une autre feuille sur laquelle Watteau avait esquissé à la sanguine deux figures a été payée 71,000 francs par M. Pardinel. D'autres croquis du même maître furent payés 44,000, 31,200, 40,100, 34,500, 32,000, 42,100 francs par MM. Féral, Stettiner, Danlos, Lapauze (pour le musée Dutuit), David Weill, etc.

Les pastels de Perronneau furent également très vivement disputés. Voici quelques prix : *Portrait du comte de Bastard*, 116,100 francs (M. David Weill); *Portrait d'Abraham van Robais*, 87,000 francs (Musée du Louvre); *Portrait de jeune femme*, 75,000 francs (M. E. Veil-Picard); *Portrait d'enfant*, 77,000 francs (M. G. Hoentschel), etc.

Des dessins de Fragonard, qui valaient il y a trente ans de 300 à 1,000 francs, montèrent cette fois aux prix imprévus que voici : *le Songe du mendiant*, 71,100 francs; *la Révérence*, 71,000; *l'Heureuse famille*, 51,000; *le Sacrifice du minotaure*, 48,000; *Femme à la fontaine*, 32,500; *Passage au chemin de Savone à Gêne*, 26,500; *Jeune Italien tenant une fiasque*, 32,000; *Mère défendant son enfant contre un chien*, 21,000; *Réunion à la lisière d'un bois*, 21,000; *les Jardins de la Villa d'Este*, 21,300, etc.

La deuxième vacation, consacrée aux sculptures et aux tableaux, amena de nouvelles surprises. Un petit buste d'enfant en marbre par Houdon, le *Portrait de Sabine Houdon à l'âge de dix mois*, fut enlevé par MM. Duveen à 450,000 francs après une lutte épique contre M. Seligmann. Le *Portrait de Mme Grant, plus tard princesse de Talleyrand*, par Mme Vigée-Lebrun, monta à 400,000 francs. Une toile (d'ailleurs charmante) de Chardin, *les Bouteilles de savon*, fut payée 300,500 francs par M. David Weill; une autre, *le Faiseur de châteaux de cartes*, 190,000 francs par M. Wildenstein. Un Fragonard, *le Sacrifice du minotaure*, qui fut adjugé 5,300 francs en 1880 (vente Walferdin), atteignit cette fois 300,000 francs!

On vendit 205,000 francs une petite terre-cuite de Clodion, *l'Ivresse du baiser*, 110,000 francs son pendant, *l'Ivresse du vin*. Du même maître : *Deux jeunes femmes soutenant une sphère* (terre-cuite), 137,000 francs; *l'Innocence* (id.) 130,000 fr.

Voici quelques autres prix : Fragonard, *le Feu aux poudres*, 111,000 francs; *Mlle M.-M. Riggieri, dite Adeline*, 152,000 fr.; *le Songe du mendiant*, 125,000. — Th. Lawrence, *Portrait de jeune fille*, 200,000 francs. — Nattier, *Portrait de jeune femme*, 100,000 francs. — Reynolds, *Omiah, indigène de O' Tahiti*, 120,000 francs. — H. Robert, *le Parc de St-Cloud*, 107,000 fr.

Les Guardi, au nombre de sept, dépassèrent tous l'évaluation des experts. En voici les prix : *la Salute et la Douane*, 73,000 fr.; *la Smola di San Marco*, 36,000 francs; *St.-Georges Majeur*, 81,000 francs; *Fondamenta Santa Lucia*, 26,500 francs; *la Piazetta*, 32,000 francs; *la Giudecca*, 38,000 francs; *l'Escalier des Géants*, 7,200 francs.

Le total des deux journées s'est élevé à environ *dix millions*. La troisième vacation, dont le détail ne nous est pas encore connu, portera ce chiffre à douze ou treize millions.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition organisée du 5 au 28 mai dans la somptueuse salle de l'hôtel de ville d'Audenarde par le cercle *le Littoral*, que préside avec une si grande activité M. Henry Janlet, a été visitée par plus de quinze cents personnes. Sur soixante-quinze aquarelles exposées, trente-trois ont été vendues, ce qui prouve que le talent de MM. H. Janlet, F. Charlet, Th. Hannon, L. Barthelomé, H. Cassiers, M. Hagemans et Uytterschaut, dont on se disputa les œuvres, est très favorablement apprécié en Flandre.

Le 20 mai, le cercle organisa au profit de l'œuvre du *Grand Air*, avec le concours de MM. H. Janlet et Marcel Lefèvre, une audition musicale qui obtint un vif succès et au cours de laquelle le président fit une instructive conférence sur le but et les résultats de l'OEuvre pour laquelle la fête était donnée.

Les nouveaux locaux de la Maison du Livre, rue de la Madeleine 46, seront inaugurés aujourd'hui dimanche, à 10 h. 1/2 du matin, par une importante exposition de reliure d'art à laquelle participeront de nombreux relieurs belges, allemands, anglais, danois, français et hollandais.

Cette exposition, qui restera ouverte jusqu'au 18 juillet, comprendra en outre une série de travaux typographiques allemands. Elle sera suivie, le mois prochain, d'une exposition internationale d'affiches illustrées.

M. Paul Lambotte a publié dans *l'Art Flamand et Hollandais* (fascicule du 15 mai dernier) une étude très complète et très documentée sur la Miniature, dont il a exposé les origines et le développement à l'occasion de l'exposition actuellement ouverte à Bruxelles et dont il fut un des organisateurs. Cet excellent travail, qui forme à lui seul un numéro spécial de la revue, est illustré de soixante reproductions d'après les originaux.

Une nouvelle revue de littérature et d'art, *Exil*, vient de paraître à Bruxelles. Le comité de rédaction est composé de MM. E. Le Jeune, G.-D. Périer, P. Stiévenart et Ch. Viane. Bureaux : 99 avenue Albert. Prix d'abonnement : 5 fr. pour la Belgique, 7 fr. 50 pour l'étranger.

Le numéro du 15 mai de la *Vie Intellectuelle*, qui contient 80 pages, est illustré des portraits du Roi et de la Reine exécutés en bas-reliefs par M. F. Gysen et du portrait du grand écrivain autrichien Emil Lucka. On y trouve des pages de MM. G. Rency, Julien Ochsé, H. Dommartin, J. de Bère, Léon Leclère, F. van Kalken, R. Audouin, Dumont-Wilden, P. Prist, etc. Rappelons que la *Vie Intellectuelle* est envoyée pendant deux mois à toute personne qui en exprime le désir à la Direction, 53 avenue Jean Linden (Cinquantenaire), Bruxelles.

De Paris :

Un nouveau Salon, le Salon de *la Triennale* (on a emprunté ce nom à la Belgique...), s'ouvrira le 1er juillet dans la salle du Jeu-de-Paume, qui abrite actuellement, pour quelques jours encore, Carpeaux et Ricard. Ses tendances paraissent devoir être un compromis entre le *Champ-de-Mars* et le *Salon d'Automne*, à en juger par la composition du comité, dont font partie MM. P. Baudouin, A. Besnard, Bonnier, Bouchard, Bracquemond, Carabin, Maurice Chabas, J. Ghéret, Dampt, Déchenaud, Maurice Denis, Despiau, Desvallières, Edouard Detaille, Mlle Dufau, MM. Maurice Eliot, Forain, Frantz Jourdain, Charles Guérin, Harpignies, Jeanniot, Lalique, Louis Legrand, Manguin, Aimé Morot, Charles Plumet, Pointelin, Renoir, Rivaud, Auguste Rodin, Sabatté, Steinlen, Willette.

En Belgique, on l'appellerait le Salon du Cartel...

Ajoutons qu'on y verra, outre les œuvres des vivants, des tableaux de Corot, Chassériau, Daumier, Manet, Henner, Cézanne, Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, Fantin-Latour, E. Delaunay, Carrière et Toulouse-Lautrec.

Une admirable exposition de maîtres impressionnistes vient de s'ouvrir à la galerie Manzi, 15 rue de la Ville-l'Evêque, et sera accessible au public jusqu'au 6 juillet. Analogue en importance (environ 200 toiles) et en qualité à celle par laquelle, en 1904, la *Libre Esthétique* retraça l'histoire de l'Impressionnisme, elle groupe des œuvres superbes de Manet, Claude Monet, Degas, Renoir, Sisley, Mary Cassatt, Berthe Morisot, Cézanne, Raffaëlli, de Toulouse-Lautrec, Forain, Van Gogh, etc. C'est la plus belle manifestation de ce genre qui ait été faite jusqu'ici à Paris, et bien que certains noms aient été oubliés, — celui de Guillaumin entre autres, — l'exposition offre une occasion d'apprécier dans son ensemble l'évolution dont l'influence fut, au XIXe siècle, si décisive.

Avec la magnifique exposition des « *Venise* » de Claude Monet à la galerie Bernheim, avec celle des portraits de Renoir à la galerie Durand-Ruel, l'Exposition Manzi donne aux jeunes artistes la plus salutaire des leçons de peinture. Souhaitons que, nombreux, ils en profitent.

Nijinski, la Karsavina et leurs camarades interprétaient jeudi dernier, en matinée, le ballet des *Sylphides* au théâtre Femina.

On sait que ce ballet a été composé sur une suite de pièces de Chopin. L'intimité de la Salle permit de les jouer telles que Chopin les écrivit, c'est-à-dire au piano, ce qui vaut infiniment mieux que de les affubler d'une lourde orchestration.

Il paraît que même dans leur version originale elles ne sont pas universellement connues... Dès les premières mesures, quelqu'un s'écria derrière nous : « Tiens, du Schumann! »

C'était M. Xavier Leroux, directeur du Conservatoire Femina. Peut-être ne fut-il pas très flatté d'entendre les rires étouffés qui accueillirent sa constatation inattendue.

Mme Edouard André, qui vient de mourir à Paris, a légué la totalité de ses biens et de ses collections à l'Institut de France, à charge par lui de conserver en leur état actuel les collections d'art réunies dans l'hôtel du boulevard Haussmann, 158, et dans la propriété de Chaalis. Rien n'est à changer aux dispositions qui avaient été données aux galeries par la défunte.

Les musées qui seront institués boulevard Haussmann et à Chaalis porteront le nom de « Musée de Jacquemart-André ». Mme Edouard André en a choisi dans son testament les sous-directeurs, qui seront chargés de l'administration; l'Institut en devra désigner les directeurs. En outre, l'excédent des revenus de la fortune léguée par Mme André à l'Institut — fortune évaluée à environ 14 millions de francs — servira, selon le vœu de la testatrice, à encourager les jeunes artistes, peintres et sculpteurs, sous la forme que l'Institut jugera la meilleure.

Mme Edouard André a spécifié que tous ses serviteurs resteraient employés comme gardiens dans le personnel du musée Jacquemart-André.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 — BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr
» 500 » 105 fr. » 1000 « 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de la Montagne, 86, Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THOMAS BRAUN

FUMÉE D'ARDENNE

Un volume de vers, in-8°, sur papier vergé avec couverture ornementée, **5 francs**.

Tirage de luxe numéroté : 10 exemplaires sur Japon impérial, **20 francs**; 20 exemplaires sur Hollande Van Gelder, **12 francs**.

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 24. 16 JUIN 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Léon Dierx (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A la mémoire de Mallarmé (OCTAVE MAUS). — Le Salon de Printemps : *Quelques peintres de la figure* (FRANZ HELLENS). — Les Ballets russes : *troisième article* (O. M.). — Charles Sterh (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A la Galerie Georges Giroux : *les Peintres « futuristes » italiens* (F. H.). — Accusés de réception. — Nécrologie : *Ernest Acker* (O. M.). — Petite Chronique.

LÉON DIERX

C'était le prince des poètes. J'aime cette expression charmante et désuète, qui affirme dans notre époque réaliste et industrielle, avec la beauté de l'idéalisme absolu, la persistance des véritables pouvoirs de la pensée. Il n'y a plus de princes, et les poètes sont ou ridicules ou ridiculisés. Mais, quand même, ils se nomment un prince (j'ignore comment, d'ailleurs, mais peu importe). Et ce prince, ils le respectent, et ils honorent en lui une majesté qui, pour ainsi dire, n'est pas de ce monde. Prince des poètes !

Celui qui l'a précédé sur ce trône invisible était un modeste professeur, celui-ci n'était qu'un plus modeste employé. N'empêche que leurs noms dureront plus longtemps dans la mémoire des hommes que celui d'une quantité de gens couverts d'honneurs, de prébendes et de gloriole.

Ces souverains dans le domaine de l'esprit sont les seuls devant lesquels nous puissions nous incliner sincèrement ici-bas.

Dimanche dernier, Léon Dierx, encore plein de force et de vitalité, avait rendu un public hommage à la mémoire de Stéphane Mallarmé, son prédécesseur précisément. Et, deux jours après, il était mort.

Mort paisible et pure que la sienne, véritable fin d'un poète. A soixante-quatorze ans, sans un ennemi, sans un indigne ami, s'étant toujours tenu à l'écart de tous les endroits où s'élabore le succès parisien ou le succès européen, ne comptant absolument que sur son œuvre pour se survivre, mais entouré du respect universel, Léon Dierx s'éteignit, comme cela, doucement, probablement sans s'en apercevoir. On le trouva mort dans son lit mardi matin. Aucune lésion, aucun accident, aucune maladie particulière dont c'eût été l'aboutissement final. Non, l'extinction...

Coïncidence frappante, il avait prononcé, la veille au soir, cette parole : « Ah ! comme je voudrais ne pas me réveiller demain matin ! » Son vœu fut sans doute entendu des puissances suprêmes. Puisqu'il avait fini son œuvre, sans doute n'éprouvait-il plus le besoin de vivre des jours qu'elle ne remplissait plus, qu'elle ne justifiait plus. Il souhaita le départ. On vint le chercher.

Parnassien. Mais c'est plutôt l'étiquette d'un groupement de camarades que le nom d'une école. S'il fallait situer Léon Dierx, on le ferait plus justement entrer dans cette trinité de poètes dont Leconte de Lisle était le Père et Jean Lahor le Saint-Esprit, un Saint-Esprit boudhique et épris de Nirvanah. Léon Dierx, parce qu'il avait tout de même (avec moins de grandeur) plus d'humanité que Leconte de Lisle, en serait le Fils. Mais laissons-là ces jeux.

Créole comme Leconte de Lisle, Léon Dierx garda toute sa vie, sa noble vie courageuse d'abnégation, de menus travaux et d'ennuis sans révolte, la nostalgie du

pays natal, de ces tropiques merveilleux, semblables aux jardins du Paradis, où s'écoulèrent son enfance et une partie de sa jeunesse. C'est dans ces paysages qu'il a situé les plus beaux de ses poèmes. C'est dans cette atmosphère délirante et magnétique que baigne, que s'électrise son inspiration à la fois pure et passionnée. Il ressemble par bien des points à Leconte de Lisle mais il est bien plus doux que lui, et plus près de nous. Il a chanté comme lui l'orgueil et la cruauté de la femme, mais c'était un peu comme un thème philosophique. Personnellement, il était plus optimiste. Il se perd dans le panthéisme de la nature, mais c'est comme un enfant enivré qui s'égare avec les délices de la découverte dans la forêt qui s'étend au delà de son jardin. Il a chanté l'amour et les vierges, et la mélancolie, avec des paroles persuasives, pleines d'émotion et de tendresse : *Poèmes et poésies* (1864); *les Lèvres closes* (1867); *Paroles de vaincu* (1871); *la Rencontre* (1875); *les Amants* (1879).

Bien des écrivains, qui n'eussent pas pu signer dix lignes de lui, sont devenus, depuis, plus illustres. Ils passeront. L'oubli relatif où dorment ces poèmes d'une perfection non pas marmoréenne, mais bien frissonnante d'humanité, cet oubli peu à peu s'ouvrira, tombera comme les voiles successifs où était, précieusement, enveloppée son immortalité. Et elle sortira, toute joyeuse, et désormais sans ombres.

FRANCIS DE MIOMANDRE

A LA MÉMOIRE DE MALLARMÉ

La cérémonie qui, dimanche dernier, nous réunit au seuil de la maison où le sourire bienveillant de Stéphane Mallarmé accueillit pendant vingt ans tant d'écrivains et d'artistes fut d'une émouvante simplicité, digne en tous points de la mémoire qu'elle évoqua. A ceux qu'on rencontrait jadis aux mardis de la rue de Rome et dont les rangs d'année en année s'éclaircissent s'étaient joints, en grand nombre, des poètes, des peintres, des musiciens de la génération nouvelle, qu'une même pensée filiale et respectueuse rassembla.

Chaque visage portait un nom célèbre ou connu. Il y avait là, attentifs à l'éloquente parole d'Henri de Régnier : Léon Dierx (qui d'entre nous eût pu se douter qu'il le voyait ce jour-là pour la dernière fois ?), Victor Margueritte, Francis Vielé Griffin, Théodore Duret, Adrien Mithouard, Alfred Vallette, Odilon Redon, Romain Coolus, Paul Fort. André Fontainas, Ferdinand Hérold, P. Valéry-Radot, Albert Mockel, G. Appollinaire, Daniel de Monfred, Debussy, Vuillard, Ravel, Ricardo Viñes, Reynaldo Hahn, de Royaumont, Henri Ghéon, Jean Royère, Th. Nathanson, Legrand-Chabrier, de Bersaucourt, Henri Davray, J. de Bosschère, Raoul Narsy, Han Ryner, Albert Chapon, P.-N. Roinard et tant d'autres. La fille du poète, Mme Bonniot-Mallarmé, assistait avec son mari à cette manifestation littéraire, très touchée des témoignages d'admiration que suscite la mémoire du poète et empressée à remercier de leur présence les amis fidèles qu'encore enfant elle avait connus dans le salon de celui-ci.

Monté sur une petite estrade improvisée, M. Henri de Régnier prononça le discours suivant :

C'est un sentiment de respect et d'admiration qui nous réunit aujourd'hui au seuil de cette maison où habita, durant de longues années, Stéphane Mallarmé. Cette admiration, ce respect vont à son œuvre, à sa vie, et je crois être l'interprète de notre pensée commune en ne séparant point, dans notre commémoration, l'une de l'autre.

Je ne tenterai pas ici de vous dire ce que fut l'œuvre de Stéphane Mallarmé. Souvenons-nous seulement que l'élaboration de cette œuvre, une des plus difficiles, des plus délicates, des plus personnelles qu'ait jamais entreprises un écrivain, absorba toutes les forces de Stéphane Mallarmé et fut son effort quotidien. Rappelons-nous aussi que si les circonstances n'en permirent pas l'achèvement, le labeur victorieux du poète nous en a laissé l'esquisse significative, et que nous possédons le dessin parfait de certaines de ses parties. Elle place Stéphane Mallarmé au rang des plus hauts poètes et fait de lui un des esprits les plus lucides et les plus hardis de son temps.

N'est-ce pas en effet un propos clairvoyant et héroïque que d'avoir voulu exprimer par des moyens de la plus subtile invention les aspirations fondamentales de la poésie en les dégageant de toutes adjonctions secondaires, et d'avoir cherché à restituer au chant poétique sa plus immatérielle inflexion? C'est à quoi a songé Stéphane Mallarmé, du détail le plus minutieux aux conséquences les plus étendues, et c'est ce qu'il a réalisé, à certains moments, non seulement par un éclair précurseur, mais avec une clarté définitive. L'*Après-midi d'un faune*, *Hérodiade*, les fulgurants *Sonnets*, maints autres poèmes, puisés aux sources les plus profondes et les plus transparentes de la poésie — je veux dire le Symbole et l'Allusion — sont là pour attester la beauté du rêve où se hasarda celui que nous sommes venus aujourd'hui saluer en sa gloire hautaine et vivante. A cette tâche, l'homme simple et prodigieux que fut Mallarmé consacra sa vie entière. Il renonça à tout pour n'être qu'à lui-même. Une seule chose lui appartint, qu'il défendit jalousement : la solitude, mais de cette solitude il consentait parfois, généreusement, à distraire quelques heures, et c'est pourquoi, pour quelques-uns d'entre nous, le lieu où nous sommes évoque de très chers souvenirs, car il fut un temps où cette porte hospitalière s'ouvrit à notre jeunesse. Là-haut, dans l'intime salon familial où une mère attentive et dévouée, et sa fille charmante, souriaient doucement aux visiteurs émus de se trouver là, Stéphane Mallarmé, la main tendue, accueillait avec une gracieuse, grave et noble bonté ceux qui venaient à lui, en ce même respect et en cette même admiration qui nous réunissent ici, à présent, avides d'écouter la parole merveilleuse et précise du maître, cette parole célèbre qui disait le sens secret et vrai de toutes choses et qui était toujours une parole de sagesse et de beauté.

Aussi est-il juste et bien qu'une pierre durable, placée là par des soins pieux et fidèles dont l'initiative revient — remercions-l'en — à M. Frantz Jourdain, marque d'un signe glorieux et distinctif la maison où un poète vécut pour son art et en pratiqua les devoirs avec une telle pureté de cœur et d'esprit qu'à son nom, jusqu'au plus lointain avenir, s'inclineront les fronts et les pensées devant la merveille d'une œuvre unique et l'exemple d'une vie admirable.

La pierre, ou plutôt la plaque de marbre blanc qui désormais orne la maison de la rue de Rome où nous goûtâmes la joie des inoubliables entretiens de Mallarmé porte cette simple inscription :

LE POÈTE
STÉPHANE MALLARMÉ
1842-1898
A VÉCU
DANS CETTE MAISON
DEPUIS
L'ANNÉE 1875

Au déjeuner qui réunit ensuite les assistants à la Taverne de Paris, M. Alfred Vallette donna lecture des lettres et télégrammes d'excuses adressés au Comité par un certain nombre d'hommes de lettres absents ou empêchés, notamment MM. Émile Verhaeren, Stuart-Merrill, Gustave Kahn, Paul Claudel, Saint-Pol-Roux, Paul Margueritte, etc.

Puis on entendit d'excellents discours de MM. Francis Vielé Griffin et Albert Mockel, prononcés avec l'éloquence que seule fait naître une conviction sincère et qui furent acclamés par l'auditoire.

M. Vielé Griffin s'exprima en ces termes :

« Cher monsieur Dierx,
Madame,
Mesdames, Messieurs, mes amis,

La pensée qui nous groupe, aujourd'hui, est sans mélancolie; nous ne sommes pas venus pour aviver, au reflet de communs souvenirs, l'éclat faiblissant d'heures chères et lointaines; nulle tristesse ne nous enveloppe quand s'évoque devant nous le calme sourire de Stéphane Mallarmé.

C'est que le Bon Maître, apparaissant

Tel qu'en lui-même, enfin, l'éternité le change,

vit d'une vie plus réelle, peut-être, et hors la menace du temps, — maintenant que, retournés vers lui, après l'étape que nous fixa sa prescience, nous renouvelons le signe affectueux et déférent qu'encouragea toujours son amitié.

Si Stéphane Mallarmé nous proposa une discipline hautaine, elle devait être intérieure et individuelle, celle de la conscience qui appuie la volonté.

Stéphane Mallarmé, délicat et clairvoyant, suscita en nous l'intelligence du passé, mais ce traditionalisme était dynamique : l'admiration émotive des œuvres doit être féconde et le passé n'est beau qu'autant qu'il implique un avenir.

Ce voyageur de la pensée nous redisait le vers de Hugo :

Après un horizon, un autre se révèle.

Dans l'apparente immobilité de son songe qui, élagué à la base, élargissait — comme le peuplier de France — sa cime légère et triomphante, Mallarmé était avide du mobile lendemain; et les plus aventureux explorateurs des régions du possible ont toujours pu voir, en levant les yeux, son geste affronter l'azur sans limite.

Un peuplier!... que dis-je? La forêt entière (comme il l'a aimée!), il en doublait l'image, il en stylisait l'inextricable vie généreuse dans le flot calme de sa rêverie.

Aussi sut-il grouper autour de sa parole et faire plus une qu'elle ne se l'était avoué, cette génération aux frondaisons touffues et divergentes, où se mêlaient — comme les essences diverses des grands bois — des aspirations moins contradictoires que complémentaires : cette génération de poètes, de prosateurs, de peintres, de musiciens, de philosophes et de critiques, qu'un hasard — bien ou mal inspiré — a appelé l'école Symboliste.

A vrai dire, elle mérite, plus qu'une autre, ce titre scolaire; oui, vraiment, rue de Rome, comme le redisait, hier, Laurent Tailhade, nous avons, tous, redoublé nos humanités; et, vraiment — j'en appelle aux souvenirs intimes du cœur et de l'esprit — nous avons eu un Bon Maître.

Mesdames et Messieurs,

Dans cette petite chapelle, sacrée pour tous ceux qui en ont respiré la tiède atmosphère idéale, brûlait une flamme fine et précieuse. Celle dont parlait Stéphane Mallarmé quand il contait sa première rencontre avec Victor Hugo :

Devant le prodigieux poète verbaliste, ce plus opulent des manieurs de paroles dont s'enorgueillit notre littérature, Mallarmé, étreint d'une émotion vitale, s'était dit — et nous redisait : « Il avait tout, — il a la gloire, il a le génie, — et pourtant *j'avais une petite flamme que j'aurais voulu lui donner.* »

La chaleur de cette flamme, nous la sentons en nos cœurs; sa lumière éclaire notre pensée; et c'est pour cela que nous sommes venus, ici, sans tristesse, et que nous mêlons quelque fierté à notre joie. »

On récita, bien entendu, des vers. M. P.-N. Roinard lut un poème de circonstance, M. Jean Royère le *Salut* de Stéphane Mallarmé, Mlle Vellini une pièce de M. Saint-Pol-Roux, et la séance fut couronnée par ce beau poème inédit de Léon Dierx sur Valvins, le petit village voisin de la forêt de Fontainebleau où mourut Mallarmé et où il fut inhumé. Le poète le lut avec émotion, de sa voix ingénue que l'âge faisait trembler un peu et qui s'est tue pour jamais après avoir adressé à Mallarmé ce dernier adieu :

VALVINS

Un peu de son génie, un peu de sa bonté,
Dans un peu de nos pleurs sur Valvins est resté,
Pour en faire à jamais un nom de poésie.
Oui, désormais, autour de la maison choisie,
Dans l'air léger, parmi ses frissons, les senteurs
Des prés, les bruits épars, les peupliers chanteurs,
Flottera quelque chose encor, dont les poètes
Sentiront la tendresse et la fierté secrètes,
Comme un parfum plus rare et plus subtil, venir
Ranimer leur ferveur pour l'art et l'ennoblir.
Nature! O vie! O mort! O mystère! O mélange
D'horreurs et de beautés, de désirs, où tout change,
Reviens, pour disparaître en d'incessants départs!
Nul n'a fermé sur vous d'aussi cléments regards;
Il dort. Épands sur lui ta clémence, ô nature!
Donne à ce doux héros la douce investiture.
O mort! Que la forêt, que ces royaux abris
Dont il sut écouter les échos assombris
Et célébrer pour nous les splendeurs méconnues,
Que ce fleuve où, pensif, dans un reflet de nues
Ou d'azur, il cherchait l'image aussi des mots;
Que ces bords, ces versants, ces vallons, ces hameaux,
Ce décor familier cher à sa songerie,
Que tout cela murmure, et miroite, et sourie,
Chaque été, noblement, tendrement au soleil,
Autour de son tombeau pour charmer son sommeil.

OCTAVE MAUS

LE SALON DE PRINTEMPS

Quelques peintres de la figure.

A part son *Portrait*, Eugène Laermans n'expose que des « esquisses »; mais on sait ce que le peintre de l'*Ivrogne* entend par là, et le triptyque émouvant que composent *le Printemps*, *l'Eté*, *l'Hiver* démontre que chez Laermans une esquisse est

déjà une œuvre très étudiée, très peinte, admirablement composée. La dureté des contours, l'âpreté presque caricaturale de ces esquisses dénotent seules que le peintre n'y a pas mis la dernière main. Mais quelle puissance dans ce dessin sans retenue, dans ce rude coloris, dans ces physionomies réalistes dont rien ne tend à adoucir la laideur physique !

James Ensor expose au Salon de Printemps une série de toiles très variées ; *Masques et Potiches* surtout, avec l'arrangement imprévu de ses personnages inanimés, le concert précieux et étincelant de ses tons nacrés, roses et verts, et autour de cela le rayonnement féerique d'une atmosphère argentée, forment un chef-d'œuvre de fantaisie et de goût. Nous avons déjà parlé de ses *Chaloupes*. Mais comme nous devons forcément nous limiter ici à la figure, bornons-nous à citer encore les *Paysannes dansant*, et ce *Squelette regardant des chinoiseries*, composition obsédante, prodigieuse de vie équivoque et déroutante.

Khnopff expose un panneau de ses compositions pour l'hôtel de ville de Saint-Gilles, *le Jour et la Nuit*, et quelques figures d'un style hautain et délicat. Léon Frédéric est représenté au Salon par un polyptyque, *les Saisons et les Ages*, qui n'a pas la simple et âpre grandeur de ses *Ages du paysan*, mais où tout respire une immense santé ; l'allégorie est un peu lourde, le coloris trop dur sans doute, mais l'inspiration en est heureuse et touchante. Deux portraits de Montald, ceux de *Mme É. Verhaeren* et d'*Émile Verhaeren* sont parmi les bonnes toiles du Salon ; elles plaisent par leur style familier et la franche simplicité des physionomies.

Avec M. Max Liebermann, on retombe dans le réalisme exaspéré, dans ce genre grimaçant et forcé cher à une partie de l'école allemande ; sa grande toile *Samson et Dalila* n'en est pas moins une œuvre de réelle envergure, d'une originalité incontestable, mais ces deux nudités vautrées me font l'effet de certaines harmonies crispantes qui déparent l'œuvre de Richard Strauss. Je préfère la beauté tout intérieure de la *Salomé* d'Eugène Smits.

M. Rik Wouters ne révèle pas moins d'originalité dans ses toiles que dans ses sculptures. Voilà un talent vraiment jeune, audacieux avec art et infiniment de goût. Il est de ceux dont on peut attendre des œuvres solides et neuves. Son *Intérieur* est un tableau qu'on se plaît à discuter. Derrière ce dessin un peu déroutant, ces tons qui semblent jetés à la diable, il y une entente de l'harmonie des lignes et des couleurs peu ordinaires. Voilà qui me paraît d'un art réellement « futuriste », et qui est mieux que de vagues et incohérentes anticipations.

Dans un genre tout différent, M. G. van de Woestyne, sauvegardant la forme normale et classique, expose un portrait de *Fillette* et son propre portrait, deux toiles remarquables, pondérées, très établies, dans la façon des portraits de Holbein où un coloris à peine indiqué laisse à la ligne harmonieuse et pure toute sa valeur et son charme. Ses *Quatre têtes* souffrantes et vicieuses sont d'une grande force d'expression ramassée. Deux tableaux d'intérieur, *Femme et Enfant* et *Repos* révèlent en M. Michel Sterkmans un peintre très averti de la figure ; le premier surtout se recommande par sa mise en page gracieuse, par l'harmonie du mouvement et la grande fraîcheur du coloris. Le *Déjeuner* de M. Paerels a déjà été remarqué ailleurs ; c'est une toile charmante d'intimité et pour laquelle on donnerait la plupart des tableaux d'intérieur qui peuplent cette exposition, tous également poncifs et faux. Le *Nu* de M. Gouweloos est d'une assez belle allure ; dans *Anxiété* la figure est élégante, mais c'est toujours la même fadeur de coloris ; on pourrait en dire autant de quelques toiles de M. Smeers, qui sait cependant camper hardiment une figure. Je préfère *la Danseuse* et *la Robe japonaise* de M. Wagemans, cette dernière toile surtout, d'un coloris puissant et riche. M. Godfrinon aussi, dans sa *Nature morte* avec figures, sait trouver des tons nourris et savoureux. M. Paul Dom est moins heureux dans ses *Portraits* que dans son *Intérieur* avec deux figures, une toile fort intéressante. Encore quelques tableaux à noter : les *Portraits* de M. Ch. Mertens, *Mystère* de M. J. Paterson, *Simone* de M. Swyncop, *Au Verger* de M. Vermeylen et *Soir au jardin* de M. F. Van Holder.

FRANZ HELLENS

LES BALLETS RUSSES

Troisième article (1).

Reconnaissants de l'accueil enthousiaste qu'ils rencontrent chaque année à Paris, les dirigeants des Ballets russes ont demandé à des musiciens français de composer pour eux des partitions chorégraphiques dont ils assument la réalisation scénique et musicale. C'est à cette courtoisie que nous devons, avec *le Dieu bleu* de M. Reynaldo Hahn qui ne fut malheureusement pas une tentative très heureuse, un joli ballet en trois tableaux, *Daphnis et Chloé*, écrit par M. Maurice Ravel sur un scénario de M. Michel Fokine.

L'œuvre, inscrite au quatrième programme de la Saison des Ballets, a remporté un succès qui eût été plus vif encore et plus unanime si l'action en avait été resserrée et concentrée davantage. Un maître de ballet qui a, comme M. Fokine, la passion de son art et qui pratique celui-ci avec une incomparable autorité incline peut-être trop aisément à croire que jamais les spectateurs ne se lassent d'un divertissement mimé d'une manière parfaite et dansé avec grâce.

Or, quel que soit le talent des danseurs, l'esprit se fatigue assez vite à suivre des évolutions plastiques qui, nécessairement, ne peuvent exprimer qu'un cycle restreint d'idées et de sentiments. Éviter la répétition de ceux-ci est l'indispensable condition de la réussite. M. Fokine ne s'en est peut-être pas suffisamment souvenu en composant *Daphnis et Chloé*. Mais cette réserve faite, j'estime que son ballet a un charme et une séduction indiscutables.

C'est, je crois, la première fois qu'intervient dans les ballets russes, volontiers orientés vers la volupté et la mort, la candeur d'une églogue. On n'éprouva que plus d'agrément au contraste qu'offre *Daphnis et Chloé* avec *Thamar*, *Shéhérazade* ou *Cléopâtre*.

Après diverses cérémonies dictées par le culte de Pan et des Nymphes, un débat chorégraphique met aux prises Daphnis et Dorcon, et de ce débat un baiser de Chloé sera le prix. Faut-il ajouter que les gracieux ébats de Nijinsky, qui figure le plus idéal des bergers, triomphent aisément des sauts burlesques de son rival ? Le baiser de Chloé a plongé Daphnis dans l'extase. En vain Lyceion tente-t-elle de séduire celui-ci par des attitudes lascives et des pas voluptueux. A cet instant des pirates envahissent la clairière, poursuivent les jeunes filles assemblées devant les autels, enlèvent Chloé, tandis que Daphnis, impuissant à la défendre, appelle à son secours les dieux.

Et les dieux ont pitié de sa détresse. Pan lui-même, formidable,

(1) Voir nos numéros des 26 mai et 2 juin.

terrifie le camp des pirates en déchaînant les éléments et ramène Chloé à Daphnis, qu'un rêve prophétique a bercé pendant l'absence de l'aimée.

La sagesse du vieux berger Lammon explique l'intervention de Pan. C'est en souvenir de Syrinx, ses amours, que le dieu sauva Chloé. Pour l'en remercier, Daphnis et Chloé miment devant sa statue la divine aventure, qui s'achève dans les baisers et les enlacements.

Daphnis et Chloé n'est, on le voit, qu'un prétexte à danses, à décors agrestes, à défilés champêtres de bergers et de troupeaux; il n'est pas jusqu'aux pirates qui, au deuxième tableau, dans un sauvage et merveilleux décor de Léon Bakst, ne tournoient avec entrain, emportés par l'élan d'une danse guerrière qui rappelle celle des frénétiques archers du *Prince Igor*. On ne dansait guère dans l'*Après-midi d'un faune*. On danse beaucoup, en revanche, dans *Daphnis et Chloé*.

Ces danses sont rythmées par la musique de M. Maurice Ravel, qui suit avec fidélité, en un commentaire symphonique très minutieusement établi, toutes les péripéties et jusqu'aux moindres intentions du scénario. La partition de *Daphnis et Chloé* fait si parfaitement corps avec le sujet mimé et dansé qu'inspira à M. Fokine le roman pastoral de Longus qu'elle n'en peut être détachée.

Je crois, en le constatant, faire de cette partition le plus sérieux éloge. Entendue, isolée des danses, à une répétition, elle parut à peu près incompréhensible aux auditeurs. Réunie au spectacle dont elle est le complément, elle s'éclaire et s'anime, elle chante et vit avec intensité, en soulignant d'un babil spirituel qui alterne avec des rythmes de danse et parfois avec d'éloquentes périodes, toutes les péripéties de l'idylle. L'art raffiné, ingénieux, tout en nuances et en subtilités, du compositeur se révèle dans cette partition, avec quelque chose de plus : un élargissement de son style, un développement plus ample de la phrase musicale, des rythmes plus dessinés, une sonorité orchestrale plus nourrie et plus généreuse.

On ne peut guère citer d'épisodes dans cette trame serrée où tout concourt à l'impression d'unité symphonique volontairement poursuivie par M. Ravel. Pourtant il est permis de marquer une préférence pour certaines pages évocatives dans lesquelles la musique semble s'adapter plus particulièrement au tableau scénique : la danse suppliante de Chloé devant Bryaxis, par exemple, la danse éperdue des pirates et leur terreur lorsqu'apparaît l'ombre de Pan, la danse voluptueuse qui, au dernier tableau, conduit Daphnis et Chloé aux suprêmes étreintes.

M. Ravel a mêlé par instants un élément choral à l'instrumentation, et l'effet des voix entendues tantôt dans la coulisse, tantôt dans l'orchestre, varie agréablement la sonorité de celui-ci.

Faut-il dire que Nijinsky et la Karsavina furent exquis de naïveté, de tendresse, de passion dans les phases successives de l'action? Et dois-je ajouter que M. Bakst a composé pour *Daphnis et Chloé* des décors merveilleux et des costumes exquis? Il devient banal de faire l'éloge de cet étonnant artiste, qui se renouvelle à chaque création, et dont l'imagination et la fantaisie ne connaissent pas de limites. Je dirais qu'il s'est surpassé dans le décor du deuxième tableau (*le Camp des pirates*) si, plus récemment, le décor de *Salomé* ne nous avait surpris encore davantage par la magnificence de son coloris et la saisissante beauté de sa composition.

Mais l'espace et le temps me manquent pour décrire le nouveau spectacle auquel vient de nous convier M. Gabriel Astruc. Celui-ci fera l'objet d'un prochain article.

O. M.

CHARLES STERN

Avec les ballets russes, nous est venu en France comme un grand souffle d'Orient. L'imagination des artistes en a été tout aérée. Et je ne parle pas des œuvres directement inspirées par les motifs mêmes des ballets russes (car ce genre de productions n'est qu'une réminiscence plus ou moins déguisée), mais d'une certaine manière nouvelle d'envisager formes et couleurs, plus vive, plus directe, plus ingénue, plus intense, où le raffinement s'allie à je ne sais quelle violence barbare, où la symétrie soudain se brise, laissant les yeux sur une satisfaction inquiète, comme dans les tapis persans.

M. Charles Stern ne se défend point d'avoir subi cette influence. Ces fastueux spectacles lui furent comme une révélation.

Il y a, en effet, dans son esprit quelque chose de fol et de doux, une tendance malicieuse à voir les choses sous les couleurs et dans les mouvements de la féerie, un amour de la légèreté, de la fantaisie, du funambulesque qui s'ignorait, et qui tout à coup trouva sa justification. Il n'aurait peut-être pas osé s'y livrer s'il ne s'était point aperçu alors qu'un art tout entier, exotique, n'était fait que de rêves pareils. Il donna une audience plus intime aux sylphes qui le circonvenaient, il leur permit de le hanter tout à fait, et il s'amusa à faire leurs portraits.

A vrai dire, ces petites créatures n'ont pas de nom. Elles sont les personnages sans rôle défini d'un ballet dont le scénario ne sera jamais écrit. Même si M. Charles Stern ne l'avouait pas lui-même de fort bonne grâce, on devinerait clairement qu'elles dansent autour de lui des sarabandes sans fin jusqu'à ce qu'elles s'imposent à son souvenir. Alors, il les retrace telles qu'il les a aperçues, avec leurs attitudes envolées, leurs bonds, leurs costumes insolites, brillants et cousus d'or. Il n'a pas à répondre de ce qu'elles ont d'inexplicable. Les farfadets n'ont pas de mœurs. Ils parodient parfois celles des héros, mais ils les parodient seulement. Ils ont, en effet, un certain air irréel qui ne trompe pas. Sous la cuirasse du guerrier comme sous la robe de la mondaine ou dans la nudité de la captive, ou même sous le manteau mélancolique d'Hamlet, ce sont toujours des lutins. Et l'on envie à M. Charles Stern d'être entouré d'aussi délicieux amis.

Avant de devenir leur peintre, il avait dessiné des fleurs, avec une patience japonaise, et dans la perfection. On admirera ces pages blanches où, en simples traits de crayon, sans aucun artifice d'ombres et de hachures, l'ancolie, la campanule, l'arum, la pervenche, le physalis apparaissent dans le sensible appareil de leur nervure, précieusement. Il avait fait aussi de vaporeux paysages au pastel, des peintures éclatantes et prestes, des aquarelles légères.

Aujourd'hui, le sentiment décoratif ayant pris de plus en plus le pas sur toute autre préoccupation, il consacre toute son imagination à composer des décors somptueux et simples, des tapis, des paravents, des éventails, des rideaux, des robes même. Il y jette toutes les formes et les couleurs qu'il rêve; mais rien ne m'ôtera de l'esprit que toutes ces jolies choses sont faites uniquement pour entourer, pour vêtir, pour parer et pour distraire ses petits génies familiers.

FRANCIS DE MIOMANDRE

A LA GALERIE GEORGES GIROUX

Les peintres « futuristes » italiens.

Je ne crois pas que les peintres qui se donnent le titre de « futuristes » ont inventé grand'chose. Ils semblent avoir profité des leçons données par les néo-impressionnistes; ils ont emprunté à toutes les manifestations récentes de l'art ce qu'elles présentaient de plus audacieux. Mais tandis que les peintres d'aujourd'hui s'orientent vers des recherches de style et s'efforcent de renouer

la tradition, les « futuristes », au contraire, dénoncent l'étude du passé comme la pire aberration, proclament leur culte du présent et de l'avenir comme seul capable de donner à l'artiste l'énergie nécessaire pour créer des œuvres « impérissables ».

Dans une conférence que fit récemment M. Marinetti à la salle Giroux, le chef de la nouvelle école — avec une verve et un bagoût vraiment méridionaux — essaya de nous initier à ses idées, dont quelques-unes sont vraiment ahurissantes. Ce qui semble dominer dans ces théories, c'est la haine du passé, non pas de la routine, mais du passé dans ce qu'il a de meilleur, de plus noble, de plus grand : *l'art*; et cette haine se traduit par des fureurs d'iconoclaste : « Une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la *Victoire de Samothrace!* », chante avec des airs batailleurs ce nouvel Attila !

A part cela, il y a dans le programme « futuriste » des idées intéressantes et que je partage volontiers. L'art futuriste doit chanter l'amour du danger, l'énergie, le courage, l'audace, la beauté de la vitesse, de la lutte. Parfait C'est bien notre avis Mais entre ces théories et leur réalisation, telle que l'entend la nouvelle école, il y a de la marge. Ces idées, fort belles, du reste, ont été exprimées maintes fois. Et je ne vois pas qu'il faille, pour les appliquer, faire table rase des trésors du passé, et prêcher la croisade contre des œuvres justement admirées et qui furent autrefois très nouvelles et très audacieuses. Il y a quelque chose de très puéril, de très vain, dans ces rodomontades et ces pirouettes d'artistes bien doués sans doute, mais aux idées étrangement bornées. La manie du « passéisme » est condamnable, mais l'aveuglement de ceux qui renient en bloc tout ce que les musées contiennent de beauté est ridicule, sans plus.

Encore si ces prophètes des temps nouveaux nous donnaient des preuves réelles de leur vitalité ! Assurément, les peintres qui exposent actuellement à la Galerie Giroux ne semblent pas dépourvus de métier, ni même de goût. Mais que d'incohérences, que de fausselés, quel manque d'équilibre dans ces peintures ! Attendons pour les juger qu'il se fasse un peu de lumière dans ce chaos. Après tout, il y a peut-être une formule nouvelle intéressante qui se dégagera de tout cela. Mais il faut savoir attendre ; attendons donc, l'avenir seul nous apprendra ce dont les « futuristes » sont capables. F. H.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poésie. — *Les Impalpables,* par René d'Avril. Paris, Éd. de *la Phalange*. — *Fumée d'Ardenne*, par Thomas Braun. Bruxelles, Ed. Deman.

Roman. — *L'Enfant qui prit peur*, par Gilbert de Voisins. Paris, P. Ollendorff. — *Le Rabaga, suivi de six contes* par Blanche Rousseau. Éd. du *Masque* (Paris, Librairie générale des Sciences, des Arts et des Lettres ; Bruxelles, H. Lamertin). — *Une fille de rien*, par Jules Leroux. Paris, Eugène Figuière et Cie. — *Après l'Amour*, par G. Voos de Ghistelles. Paris, Librairie générale des Sciences, des Arts et des Lettres.

Critique. — *La Bataille de Tripoli* vécue et chantée par F.-T. Marinetti. Milano, Edizioni futuriste di *Poesia*. — *Jean Baffier*, par Charles Achard, avec la nomenclature de ses œuvres et douze planches hors texte. Montrouge, F. A. Tourbier; Paris, Bloud et Cie. — *Fra Angelico*, par Alfred Pichon. Ill. de 24 gravures hors texte. Paris, Plon Nourrit et Cie (*les Maîtres de l'Art*). — *Essais et Portraits*, par J.-E. Blanche. Paris, Éd. des *Bibliophiles fantaisistes*, Dorbon aîné. — *La Question Louis XVII. Réponse à M. Frédéric Masson*, par Otto Friedrichs. Paris, H. Daragon. — *Musiciens français d'aujourd'hui*, notices biographiques suivies d'un essai de bibliographie et accompagnées d'un autographe musical, par Octave Séré. Paris, *Mercure de France*.

Théatre. — *La Belle Illusion,* comédie en un acte et en vers, par C. Desbonnets et Charles Henry. Bruxelles, Éd. de *la Plume*.

NÉCROLOGIE

Ernest Acker.

Nous apprenons avec un profond regret la nouvelle de la mort d'Ernest Acker, l'un des architectes belges les plus distingués de sa génération.

C'est lui, on le sait, qui construisit le Palais de l'Exposition de Bruxelles détruit par l'incendie du 15 août 1910. Il avait donné dans cette œuvre, comme dans les nombreux édifices dont il traça les plans (on lui doit, entre autres, le restauration de la maison du *Cheval marin,* le commissariat de police et la morgue de Molenbeek St-Jean, etc.), la mesure d'un talent sobre et élégant, qui alliait à la pureté classique des tendances novatrices. Le culte du passé n'aveuglait pas sa vision, bien que son goût le portât vers l'étude des styles Il s'était assimilé ceux-ci pour les utiliser sans servilité et en les refondant au creuset de sa personnalité.

L'enseignement d'Ernest Acker était très apprécié à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, dont il fut directeur.

A la veille de sa mort, il avait achevé les plans du Mont-des-Arts que le gouvernement lui avait commandés et qui demeureront le testament d'une carrière laborieuse, intègre et unanimement estimée. O. M.

PETITE CHRONIQUE

Les concours publics du Conservatoire ont débuté hier matin par les concours de trompette et de cor. Ils seront poursuivis dans l'ordre suivant : *Lundi 17*, à 9 h. 30, basson et clarinette; à 2 h. 30, hautbois et flûte. — *Mercredi 19,* alto et prix Henri Van Cutsem (violoncelle); à 2 h. 30, violoncelle. — *Vendredi 21*, à 9 h., musique de chambre et harpe; à 2 h. 30, orgue. — *Mardi 25*, à 9 h. 30, piano (jeunes gens) et prix Laure Van Cutsem (piano); à 2 h. 30, piano (jeunes filles) — *Vendredi 28* et *Samedi 29*, à 9 h. et à 2 h. 30, violon. — *Mardi* 2 juillet, à 4 h., chant (jeunes gens). — *Jeudi 4*, à 9 h. 30 et à 2 h. 30, chant (jeunes filles) et duos de chambre. — *Vendredi 5*, à 9 h. 30, prix Henri Van Cutsem (chant). — *Samedi 13,* à 9 h., déclamation.

L'Exposition de la Miniature, dont le succès fut si considérable, et qui a provoqué dans toute l'Europe un mouvement d'intérêt si légitimement marqué, sera, comme nous l'avons précédemment annoncé, clôturée irrévocablement le lundi 1er juillet, à 6 heures du soir. Ajoutons que le succès de cette inoubliable exposition va sans cesse en augmentant malgré sa fin prochaine.

Au cours de l'exposition consacrée par l'*Œuvre des Artistes* à Gilles Demarteau et qui s'est ouverte hier à Liége, trois séances d'art se succéderont dans l'ordre suivant : Vendredi 21 juin, à 8 h. 1/2, *Gilles Demarteau et la gravure au XVIIIe siècle*, conférence par M. F. Courboin, conservateur du Département des Estampes à la Bibliothèque Nationale, à Paris; mardi 25 juin, à 5 heures, *les Chansons wallonnes du XVIIIe* siècle, conférence par M. J. Flament, avec exemples musicaux; mardi 1er juillet, à 8 h. 1/2, *Mozart*, conférence par M. Emile Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand, avec illustrations musicales.

Du 22 au 27 juin auront lieu au théâtre du Parc six représentations de *Impressions d'Afrique,* la tragi-comédie de M. Raymond Roussel qui fit courir tout Paris ces temps-ci au Théâtre Antoine. Cette pièce, que l'auteur a tirée de son livre *Impressions d'Afrique*, eut un retentissement unanime dans la presse parisienne, qui en loua l'action rapide, fiévreuse, attachante au plus haut point, ainsi que les intermèdes aussi étranges que divertissants. La bouffonnerie s'y mêle au pathétisme de la façon la plus imprévue et la moins banale.

Le comité de la Fondation Félix Mottl fait appel aux amis et admirateurs du chef d'orchestre regretté pour les prier de l'aider à recueillir un capital important dont les intérêts serviront à encourager chaque année l'élève le plus méritant de l'Académie de musique de Munich. Les souscriptions sont reçues par

M. Willy Krienitz, Mauerkircher strasse 16ᵇ à Munich, et, à Bruxelles, par Mlle May de Rudder, rue Verhas 22.

L'œuvre, qui rencontrera certainement des sympathies en Belgique parmi les artistes et les amateurs de musique qui ont connu Félix Mottl, est placée sous le haut patronage de la princesse Rupprecht de Bavière.

On nons annonce qu'*Ariane et Barbe-Bleue*, la belle œuvre de MM. Maeterlinck et Paul Dukas, sera représentée pour la première fois la saison prochaine au Théâtre Royal de Madrid, avec une superbe interprétation.

De Londres :

Une magnifique publication consacrée aux décorations théâtrales — costumes et décors — de M. Léon Bakst paraîtra prochainement à Londres par les soins de la *Fine Art Society of London*. L'ouvrage, édité avec le plus grand luxe sous le titre : *L'Art décoratif de Léon Bakst*, contiendra les reproductions en couleurs des dessins originaux composés par l'artiste pour les œuvres chorégraphiques et tragiques qui ont obtenu à Paris un si éclatant succès : *le Carnaval, Narcisse, le Spectre de la Rose, Shéhérazade, la Péri, l'Après-midi d'un Faune, Thamar, Daphnis et Chloé, Hélène de Sparte, Salomé*, etc. Il y aura au moins 75 illustrations, dont les deux tiers en couleurs. Le texte qui les accompagnera sera de M. Arsène Alexandre. Une édition sur papier spécial, tirée à 80 exemplaires numérotés dont chacun contiendra un croquis original de M. Bakst, est mise en souscription à 500 francs. Une autre édition, tirée à 920 exemplaires numérotés et dont les conditions de souscription seront ultérieurement fixées, paraîtra concurremment avec la précédente en Angleterre, en France, en Allemagne, en Russie et en Amérique.

Demain, lundi, la *Fine Art Society* ouvrira dans ses galeries, 148 New Bond Street, une exposition des peintures et dessins exécutés par M. Bakst pour les Ballets russes.

Les artistes du Théâtre des Arts ont été invités à donner à Londres, le 25 juin, une représentation des *Dominos*, le ballet-pantomime mis en scène avec tant de goût dans le style vénitien du XVIIIe siècle par M. Maxime Dethomas. C'est au cours d'une soirée consacrée à Longhi que sera exécuté ce divertissement. L'orchestre sera dirigé par M. Gabriel Grovlez.

M. Ambrosiny a repris ses fonctions de maître de ballet au théâtre de Covent Garden, où il est très apprécié. Il a remis en scène le divertissement de *la Bohème* et pris part, le 30 mai dernier, à l'interprétation des *Joyaux de la Madone* de M. Wolf-Ferrari, œuvre dans laquelle il a joué le rôle du Danseur.

Théâtres en plein air :

Le théâtre de Mézières (Suisse) où l'on donna l'été dernier, sous la direction de M. Gustave Doret, de remarquables représentations d'*Orphée*, vient de s'ouvrir pour un spectacle nouveau composé d'un drame lyrique inédit de MM. René Morax et Gustave Doret. Les chœurs sont chantés par des amateurs, femmes et jeunes filles de Lausanne.

De Paris :

Les fêtes commémoratives du deuxième centenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau débuteront dimanche prochain, 23 juin, par une après-midi champêtre organisée dans le parc d'Ermenonville par le comité avec le concours du prince Radziwill, maire d'Ermenonville. On jouera sur un théâtre de verdure *le Devin du village*, qui sera chanté par Mlle Nelly Martyl, MM. de Creux et Dupré. Le ballet-pantomime sera interprété par Mlles Rianza et Dugué et par M. Quinault. Chœurs et orchestre de l'Opéra-Comique sous la direction de M. Julien Tiersot, le savant bibliothécaire du Conservatoire, qui a reconstitué dans son intégralité la partition du *Devin du village* telle qu'elle a été exécutée pour la première fois à Fontainebleau le 18 octobre 1752.

Le spectacle sera complété par quelques scènes de l'*Homme de la nature*, évocation dramatique de la vie de Rousseau, dont les personnages sont : J.-J. Rousseau, Mme d'Epinay, Mme d'Houdetot, Grimm, M. de Margency, interprétés par M. Paul Schutz, Mmes Eugénie Nau, Madeleine La Roche, MM. Camille Mars et Georges Moreno.

On se rendra ensuite en pèlerinage à l'île des Peupliers, où un discours sera prononcé devant le tombeau de Jean-Jacques et où l'on entendra un à-propos en vers de M. Louis Payen : *les Deux Muses*.

Mme Armande de Polignac vient d'achever la partition d'un ballet inspiré à M. Victor Goloubew par une légende persane. L'œuvre sera représentée l'hiver prochain au Théâtre des Arts.

Nous avions prévu pour l'ensemble de la vente Jacques Doucet un total de douze à treize millions (1). Le chiffre a été dépassé. Il a, en effet, atteint finalement pour les quatre vacations 13,884,460 francs, soit avec les frais *quinze millions deux cent soixante douze mille neuf cent six francs*.

Les collections françaises les plus célèbres, celles, par exemple, de Mme Lelong et de M. Spitzer, n'avaient produit chacune que neuf à dix millions. Celles de MM. Crosnier, Chappey et de la princesse Mathilde étaient demeurées aux environs de cinq et de quatre millions.

Un vent de folie semble avoir passé cette fois sur les amateurs, qui n'ont pas hésité à pousser leurs enchères au double et au triple de l'évaluation des experts. C'est ainsi qu'à la dernière de ces quatre journées enfiévrées qui ont passionné Paris, un brûle-parfums en bronze dont on demandait 25,000 francs est monté à 80,000.

Citons encore : Mobilier de salon Louis XVI (tapisserie de Beauvais), 350,000 francs sur demande de 300,000. — Six fauteuils Louis XV, 225,000 francs sur demande de 150,000. — Tapisserie de Beauvais (l'*Automne* ou *la Chasse*), 138,000 francs sur demande de 80,000. — Bureau à cylindre Louis XVI, 90,000 francs sur demande de 50,000. — Grande table-bureau Régence, 80,100 francs sur demande de 50,000. — Guéridon Louis XVI en marqueterie, 60,500 francs sur demande de 25,000. — Taureau en bronze du XVIe siècle, 60,000 francs sur demande de 25,000, etc.

La moyenne de chacun des lots vendus a été de près de 43,000 francs, chiffre sans précédent dans les annales de la curiosité. On s'accorde néanmoins à déclarer que les prix fantastiques de la vente Doucet ne peuvent servir de base à une évaluation d'avenir, les acheteurs s'étant laissé entraîner, à la suite d'une publicité merveilleusement organisée et d'un « lançage » magistral, à perdre la notion exacte des valeurs. Phénomène connu de ceux qui étudient la psychologie des foules.

(1) Voir notre dernier numéro.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:* **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** » »

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : **20** *francs ; Étranger :* **25** *francs.*
Le numéro : France, **1** *fr.* **75** ; *Étranger,* **2** *fr.* **25.**

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de la Montagne, 86, Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THOMAS BRAUN

FUMÉE D'ARDENNE

Un volume de vers, in-8°, sur papier vergé avec couverture ornementée, **5 francs.**
Tirage de luxe numéroté : 10 exemplaires sur Japon impérial, **20 francs;** 20 exemplaires sur Hollande Van Gelder, **12 francs.**

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.
ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 25. 23 JUIN 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Artistes belges à la Société Nationale des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS). — « En Congé » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le IXe Salon des « Indépendants » (FRANZ HELLENS). — « Salomé » au Châtelet (O M.). — Cours de Dessin décoratif de Mlles Marie Closset et Marie Gaspard : *Exposition de travaux d'élèves* (M. K. M.) — L'Art à Paris : *Exposition Bonnard* (LOUIS VAUXCELLES). — Au Salon triennal de Liége (M. BIERMÉ). — Concours du Conservatoire. — Petite Chronique.

Les Artistes belges

à la Société Nationale des Beaux-Arts.

L'attrait qu'offraient jadis les Salons de Paris décroît d'année en année, — j'entends les Salons du printemps au Grand-Palais (côté cour et côté jardin). Non pas que la peinture qu'on y exhibe soit beaucoup plus mauvaise qu'autrefois, mais parce qu'aux vrais peintres de notre époque se sont ouvertes, depuis quelques années, des galeries particulières — Durand-Ruel, Bernheim, Druet, Manzi et autres — dont les expositions périodiques rendent superflus les grands déballages annuels qui seuls, aux temps héroïques, mettaient en contact les artistes et le public.

Être admis, être refusé au Salon avait alors une signification. Être refusé surtout : ce fut, de tout temps, sinon le témoignage certain, du moins la présomption d'un talent original, d'un tempérament d'exception. N'a-t-on pas, il y a quelques jours encore, payé en vente publique 165,000 francs (et pour l'installer au Louvre!) un paysage de Théodore Rousseau qui fut trouvé en 1835 indigne d'être admis au Salon?

Nos arrière-neveux n'auront, je le crains, plus la joie que nous éprouvons à épingler dans nos chroniques les anecdotes qui attestent l'incompétence des jurys. L'expérience a rendu ceux-ci circonspects, et d'ailleurs les artistes ont trouvé le moyen de ne plus devoir s'exposer à leurs fantaisies.

Exception faite pour quelques personnalités demeurées fidèles à l'usage d'envoyer, lorsque verdissent les marronniers des Champs-Élysées, quelques toiles au Salon de droite ou à celui de gauche, les peintres se réservent pour les expositions particulières, et celles-ci concentrent le réel intérêt de la « saison ». Oh! l'émotion profonde, l'allégresse, la volupté que procurent les adorables visions méridionales de Bonnard actuellement réunies rue Richepanse, ou les « Venise » de Claude Monet qui les précédèrent, ou les portraits de Renoir qui illuminent la galerie Durand-Ruel, ou la triomphale rétrospective des Maîtres impressionnistes récemment inaugurée au Palais des Modes!

Si le Salon ne reflète plus l'évolution de l'art français, il révèle (et à cet égard il n'est pas inutile) un aspect assez caractéristique des écoles étrangères. Russes, Espagnols (M. Zuloaga et M. Sert s'y font particulièrement remarquer), Anglais, Américains, Scandinaves, Suisses, Hollandais, Belges fraternisent à la cimaise, et ces derniers occupent, je m'empresse de le constater, une place des plus honorables. Ils sont en général fort bien placés et très favorablement appréciés.

Quelques-uns, par l'importance ou la qualité de leur participation, se classent même parmi les vedettes du Salon. C'est le cas, par exemple, pour M. Frantz Charlet, dont le *Bourgmestre Van D. B... et sa famille* attire l'attention par les plus sérieuses qualités de peinture et d'expression. Très bien doué,

M. Charlet s'est abandonné en ces dernières années à sa trop grande facilité. Il a commercialisé fâcheusement son art. Cette fois, il semble s'être ressaisi. Ce groupe de six portraits révèle sa vraie nature, qui est celle d'un peintre puissant, amoureux de la couleur, et qui sait faire chanter l'arc-en-ciel de sa palette. Parmi les noirs et les gris, le bleu turquoise d'un pommeau de canne, l'orangé de l'écharpe municipale, la robe émeraude d'une poupée, le vermillon d'un corsage de fillette s'harmonisent en accords chatoyants et frais. M. Charlet n'a jamais exécuté de peinture plus ferme et plus vivante, — encore qu'on puisse lui reprocher d'avoir, peut-être, fait poser ses modèles dans une attitude conventionnelle qui appelle l'objectif.

M Léon Frédéric expose sous le titre *le Lys* deux portraits, — un garçonnet en jersey rouge, une fillette en bleu, — derrière lesquels se creuse un vallon ardennais. Peinture grave, méticuleuse, avec la sécheresse mais aussi avec la précision du dessin et l'accent personnel qui caractérisent l'auteur des *Ages de l'ouvrier* et de tant d'autres compositions réputées.

M. Marcel Jefferys s'est borné, cette année, à envoyer au Salon six notations de paysage. Impressions charmantes, d'une extrême finesse de tons, prestement exécutées au Parc, au Bois de la Cambre, à Laeken et en Hollande.

Les deux tableaux de M. Leempoels, *Au jardin* et *En Été*, sont très en vue dans la première salle : leur vulgarité n'en est que plus manifeste. Proches, six toiles de M. Camille Lambert font éclater leurs pyrotechnies : *la Course à la fortune*, *Fête villageoise*, *Au jardin*, etc., spécimens d'un art superficiel et trivial qui a, paraît-il, ses admirateurs. M. Herman Richir n'est guère heureux dans son évocation de l'*Or du Rhin*, toile confuse et tarabiscotée; en revanche son *Églogue*, qui montre, sous des pins, des bergers dans un paysage criblé de soleil, a du charme et du style. Deux tableaux voilés de crêpe, *la Ravaudeuse* et *Dernier rayon*, rappellent la mémoire d'Édouard Elle, qui fut surtout un aquarelliste de talent. De M. Houyoux, une bonne impression de soleil couchant dans la forêt de Soignes et un bien mauvais tableau : *la Peau de léopard*, relégué d'ailleurs dans des régions sombres et désertes. M. Haustrate a éclairci sa palette. Une grande composition : *A la campagne*, qui rassemble trois jeunes femmes autour de la table, à l'heure du goûter, marque un progrès sur ses envois précédents, bien que le coloris en soit peu solide et crayeux.

Il y a de sérieuses promesses dans *les Terrassiers* de M. Henri Anspach, — dont les succès d'escrimeur ont précédé la réputation de peintre. Dessin serré et volontaire, observation juste, sentiment expressif (sinon voluptueux) de la couleur : on démêle dans le jeune artiste les caractères distinctifs de l'art wallon. Il faut louer aussi la grande toile *les Fleurs* de Mlle Montigny : deux fillettes tressant des couronnes dans un jardin merveilleusement fleuri et inondé de lumière. Ce serait tout à fait bien si l'effet était moins éparpillé et l'influence d'Émile Claus moins sensible.

Quand j'aurai cité une composition singulière, d'un esthétisme morbide et d'un goût détestable, de M. Carl Nys, *la Stigmatisée*, j'aurai achevé la revue des figuristes belges. Le paysage n'est représenté que par M. Émile Claus, dont les deux toiles : *Sortie de ferme* (*octobre*) et *Journée ensoleillée* (*février*) peuvent être classées parmi les plus belles œuvres de l'artiste; par MM. Ferdinand Willaert, toujours identique à lui-même, G. Jacobs et R. de Baugnies.

Des aquarelles de feu Édouard Elle et de M. Léon Bartholomé, un pastel et un dessin (étude pour *les Terrassiers*) de M. H. Anspach, — tel est le contingent, un peu maigre vraiment, apporté par la Belgique à la section des dessins. Ma récolte ne fut guère plus abondante dans les salles de sculpture. Je n'y ai remarqué qu'un bon groupe en marbre, *l'Aïeule*, de M. Guillaume Charlier dont je suis heureux de constater le retour à la santé, les bustes de Mme Louise Mayer-Ochsé récemment appréciés au Salon de la *Libre Esthétique*, un insignifiant portrait de femme par M. Ch. Piot et deux groupes — très importants ceux-ci — de Mme Yvonne Serruys-Mille. L'un, *les Baigneuses*, exécuté en marbre, est une commande de l'État; l'autre, *le Faune aux enfants*, taillé en pierre, et dont j'ai vanté déjà, lorsqu'il fut exposé en plâtre, la composition élégante et le ferme modelé, a été acquis par la Ville de Paris. L'un et l'autre sont d'une structure solide, d'une allure largement décorative et d'une plastique éloquente.

OCTAVE MAUS

« EN CONGÉ »

J'ai parlé ici même, à propos de son dernier recueil : *Les Bornes du Chemin*, du poète Martial Martel et de son talent âpre et sobre. Il publie aujourd'hui un roman, son premier roman : *En Congé* (1).

Il ne faut pas chercher dans cette œuvre les habiletés de composition familières, hélas si vite, aux plus médiocres écrivains parisiens. M. Martial Martel n'a rien d'un écrivain parisien Il écrit pour son plaisir et un peu aussi parce qu'il ne pourrait pas résister à la sollicitation qui l'y pousse. Mais il ne s'embarrasse pas de plaire, ni de ménager cette paresse d'attention du lecteur pour laquelle semblent avoir été inventées précisément les recettes littéraires.

A vrai dire, le sujet qu'il a choisi est plutôt un prétexte. Un officier, Pierre Maudois, en congé, revient passer quelques mois auprès de sa mère, dans un château, près de Poitiers. Il y retrouve

(1) MARTIAL MARTEL : *En congé*, roman. Paris, Eugène Figuière.

une jeune fille qu'il a connue toute petite. Une idylle commence, sitôt traversée par la mauvaise volonté de la famille. On l'éconduit. Il s'expatrie, meurt dans une expédition lointaine.

C'est tout, et ce n'est rien. Ce thème, banal, franchement quelconque, ne sert que d'armature au roman. Et le *sujet* réel est tout autre.

Il est surtout la description, minutieuse, fouillée, complète, d'une âme d'homme, ce lieutenant Maudois, qui a toujours vécu pour le devoir le plus austère et qui soudain reprend contact avec les réalités délicieuses du repos et de la tendresse. *En Congé*, est-ce que cette expression n'a point pour ceux qui subissent « la grandeur et la servitude militaires » quelque chose de magique? C'est comme une oasis dans le vaste désert du service, qui s'étend sur tout l'espace de la vie. Et dès les premières lignes du roman de M. Martial Martel, on est touché, on est ému de ce sentiment-là. Et il y a, dans le style simple et calme de l'auteur, une telle sincérité, une telle persuasion secrète que, vraiment, nous partageons, lorsqu'il revient chez lui, ses illusions et ses espoirs. Le charme éternel des vacances agit sur nous. Nous goûtons avec lui une sorte de pressentiment admirable de repos et de bonheur.

Et d'abord il retrouve sa terre :

Le Poitou est la terre où reposent ses morts; mais il lui semble qu'étranger, il l'admirerait entre toutes. Ce n'est plus la douceur angevine, la délicate volupté tourangelle. Taillé dans le calcaire, charpenté de grès, étayé de gneiss, affermi d'argile, le pays toutefois reste ondoyant et mesuré. On le dirait modelé par une déesse guerrière. Les coteaux enveloppés de bois nuancés et profonds d'où s'échappent sans bruit les fontaines abondantes, les prairies toujours fraîches serrées dans les larges rubans des haies, les blés puissants, la luxuriance des plantes fourragères, les eaux glissantes, ceintes de ponts de pierre moussus, le ciel exquis où l'ouate orangée s'agglomère parfois en un troupeau de béliers noirs, l'indulgence du climat attestent un dosage parfait de vigueur et de grâce.

Puis c'est, dès le lendemain, une prise de possession émerveillée de chaque parcelle du sol, de chaque souvenir. Malgré que l'auteur ne soit nullement gêné de descendre en les âmes des hommes, on sent qu'il leur préfère encore la nature. Il la décrit avec amour, un amour de poète et d'entomologiste, à la fois large et minutieux. A tout instant, il quitte le récit pour se livrer à une de ces peintures.

La barque élongeait les saules ou tournoyait au fil de l'eau. La lumière oblique, filtrée par le soleil cendré, marbrait les gerbes des roseaux; et quand la rive était nue, le soleil jetait sur l'eau moirée une passerelle d'or. Un à un rentraient les pêcheurs. Seuls, un rare jappement lointain, le beuglement du bétail repu couché sur l'herbe rase, les ébats d'une carpe et les cris stridents des tourbillons de martinets que fait délirer la venue du crépuscule, soulignaient le silence. Pierre sentait renaître son émotion de tout à l'heure. Et soudain, le son des cloches villageoises, glissant sur les méandres de l'eau paresseuse, attendrit son souvenir.

O ! la douceur des vacances d'autrefois à Lussais. Douceur des dimanches de l'enfance ! Au retour de la messe, sa mère brodait ou se mettait au piano. La sonnette tintait. Le facteur apportait une lettre de son père, courte et sèche. Un instant de tristesse. Puis il se replongeait comme dans un bain tiède. Ou c'était le boulanger poudré, le pain frais dont la bonne odeur emplissait le corridor et meilleur que les gâteaux de la ville; ou bien la visite de parents désuets, dont la politesse moelleuse semblait ronronner comme la chatte angora qui, pelotonnée sur un fauteuil, entr'ouvrait ses yeux d'absinthe au moindre éclat de voix. Douceur évanouie des dimanches !

Telle notation est admirable, comme ces « tourbillons de martinets que fait délirer la venue du crépuscule ». Il faut avoir vu cela pour le dire : cela ne s'invente ni ne se copie. C'est tellement juste, tellement caractéristique d'un crépuscule tourangeau ou poitevin !

Et non seulement les spectacles de la campagne elle-même, mais les physionomies des gens : c'est par des comparaisons rustiques qu'il en établit le dessin.

Il dira de la figure de l'ingénieur Aymer :

« La bouche, masquée par la forte moustache et la pleine barbe en volutes, semblait une baie rouge dans un buisson dénudé de l'arrière-saison. »

Et à propos d'une petite servante qui trottine, son fagot sur l'épaule :

« Elle faisait penser à un gracieux sphex aux ailes d'abeille, traînant parmi le gravier, les brindilles et les herbes un des quatre grillons dont se nourrit sa nymphe. »

Quelquefois cette tendresse panthéiste s'exprime plus directement encore, sous forme d'une oraison passionnée :

« Quand reviendrai-je aux bords fleuris des petites rivières chantantes dont sourient les milliers d'yeux d'émeraude et au long des ruisseaux de feuilles mortes ?

Qu'elles sont belles les feuilles mortes de là-bas ! Que j'aime plonger mes mains dans leurs jonchées de pierreries calcinées ! Qu'elles m'amusent, quand elles fuient sous le vent, pareilles à des bestioles fauves qui se pressent, se culbutent, font volte-face, pêle-mêle, devant leurs ennemis imaginaires, ou s'échappent obliquement à la queue-leu-leu. Comme elle me charme, la forêt de bronze qui moutonne jusqu'à l'horizon ! Qu'il m'émeut, l'îlot de corail du bosquet de hêtres perdu dans l'océan ténébreux des pins ! »

Je n'en finirais pas de citer tous les passages de cette qualité de vision et d'émotion. Ils fourmillent dans ce livre et, je le répète, c'est leur ensemble qui constitue, avec l'étude de l'âme inquiète, généreuse et sensible de Pierre Maudois, le véritable sujet du livre. Et l'on conçoit avec quelle abondance cet été à la campagne permet de ces descriptions.

Non pas que M. Martial Martel ait esquivé les détails de l'aventure. Il les a franchement traités au contraire, et avec ce mélange de sensibilité féminine et de virilité courageuse dont le dosage constitue son style, le style de sa pensée comme celui de son écriture. Avec quelle tendresse il a su tracer la physionomie touchante de Madame Maudois, avec quelle délicatesse de nuage, de plume, le portrait insaisissable et pur de la jeune fille Louise Aymer. Il l'a fait comme sans y penser, peu à peu, ajoutant un trait de temps à autre, au cours de l'histoire, et voici que peu à peu la figure se compose, vivante chaque fois davantage, plus naturelle, plus près de nous.

Toutes les qualités de M. Martial Martel sont ainsi ingénues et comme inconscientes. Une première lecture les révèle à peine. Il y faut de la réflexion. C'est en y repensant qu'on s'aperçoit de tout cela, de ce mélange subtil d'émotions naturelles et d'émotions psychologiques, de ces dessous inexprimés.

On se devine en présence non pas d'un auteur, mais d'un homme. Nulle préparation, mais tout a l'ordre profond et secret

de la vie, lorsqu'elle est envisagée, lorsqu'elle est acceptée par un homme véritable.

Le laisser-aller de ce livre, son mépris ou son ignorance des règles (préjugé et épouvantail des romanciers) pourront choquer beaucoup de lecteurs. Mais ceux qui préfèrent à tout la révélation d'un caractère et les traces de l'émotion vraie l'aimeront.

Écoutez encore ces lignes exquises de tact, où l'auteur se défend de décrire les causes officiellement médicales de la mort de Madame Maudois :

« Ne demandons pas au médecin affligé si ce fut le frisson « intense, prolongé et solennel » des traités de pathologie qui, la veille, obligea l'insouciante à quitter la galerie. N'ayons pas la curiosité de nous pencher sur les fioles inutiles qui se mirent en une ronde de poupées difformes dans la psyché de bronze et dont l'âcre odeur monte vers les amours portant la houlette et la lance d'Adonis, vers les rinceaux, les thyrses et les guitares enchevêtrés.

Dans ce même lit, léger comme un nuage, s'éteignit doucement, en sa trentième année, la baronne chasseresse dont on voit le portrait au mur de la salle à manger. Dans ce fauteuil de velours râpé, aux lignes ondoyantes, que l'on reconnaît à son crêpe noué, un vieillard aux goûts romantiques, le grand-père de Madame Maudois, se fit transporter par ses valets pour y trépasser en souriant à quelque tendre vision, le menton appuyé sur son plastron à jabot.

Sans doute un nom fut-il donné au mal qui les frappa. Croyons-nous donc arracher ainsi à la mort son secret ?

Ah ! plutôt ! taisons-nous ! Éloignons-nous même, religieusement, de cette âme qui rêve déjà dans le pays sombre où nos questions éternelles n'éveillent nul écho. »

Pour moi, j'aime profondément ce livre simple, rude et frais comme une chose de la campagne, de la campagne de chez nous, et qui sent bon la terre française.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le IX^e^ Salon des « Indépendants ».

Les « Indépendants » attendent d'ordinaire le printemps pour déballer leurs œuvres. Ils sont exclus de la grande série d'hiver ; leurs expositions s'ouvrent sans bruit et se ferment dans le silence. On ne voit pas accourir la foule chez eux ; ce sont des modestes. En tous cas, s'ils ne cherchent pas le bruit, ils appellent les discussions, leurs œuvres ne demeurent jamais indifférentes ; elles étonnent, on les commente, on les méprise peut-être, mais on ne peut s'empêcher de s'en occuper. Les « Indépendants » ont vraiment quelque chose à dire, et quelque chose qui est à eux. Il ne règne aucun air de médiocrité dans ces expositions.

Cette année encore, l'atmosphère qu'on y respire est parfumée et tout ensoleillée. Il y a donc encore des jeunes qui travaillent sans se soucier d'autre chose que d'exprimer librement ce qu'ils sentent, qui ne craignent pas de se montrer audacieux, quitte à se tromper et à faillir (et peut-on faillir quand on n'écoute que le cri de son âme ?). On ne s'en douterait pas quand on parcourt les innombrables Salons et expositions officiels, ou qui, à force de se répéter, le deviennent un peu en vieillissant.

Pourtant, nos « Indépendants » à nous sont loin d'atteindre aux « excès » qu'on a souvent reprochés à ceux de France. Il y a chez nous une sorte de bon sens qui tempère les audaces les plus débridées. L'équilibre et la mesure sont bien de notre race, sinon le style dans son acception la plus stricte. Voyez cette exposition : il n'y a pas moins d'élans neufs et osés chez nos peintres que chez les étrangers qui ont répondu à l'appel de leurs camarades belges ; pourtant les Gromaire, les Fergusson et surtout les A. E. Rice, qui me semble le mieux doué, paraissent bien plus paradoxaux que les plus téméraires des nôtres, les de Kat, les Stielemans, les Frison. Le souvenir de quelques vigoureux talents qui se sont dégagés de la foule des Indépendants français continue de hanter les efforts jeunes de nos voisins. Chez nous, la personnalité de l'artiste a moins de peine à s'affranchir des influences. Il y a peut-être plus de sincérité chez nos peintres, en tous cas plus de réflexion dans leur travail et aussi plus d'âpre et opiniâtre volonté. Que d'écart de tempérament entre des peintres tels que W. Paerels, J. Frison, A. de Kat, Sterckmans, Tydgat, Crahay, par exemple, artistes tumultueux et maniant la brosse comme un fouet, et d'autres, patients et méditatifs, tels que G. van de Woestyne, les frères De Smet, Anna Boch, Jos. Albert, R. de Maes, Lanthoine, M. Guilbert, pour ne citer que ceux-là ! Pourtant chez tous s'avèrent certaines affinités inéluctables, et entre autres ce souci de sauvegarder leur personnalité, de la défendre contre toute influence flagrante, de l'exprimer sincèrement et tout entière, sans ménagement, mais aussi avec clairvoyance et volonté.

Aussi voyons-nous certains de nos artistes développer leurs conceptions avec de croissants succès. J. Frison, coloriste subtil de l'*Intérieur*, spirituel imaginatif de la macabre *Symphonie gaie*, G. van de Woestyne, monacal poète d'une nature idéalement sensuelle, Jefferys, observateur narquois et amusé des fêtes, des lumières où grouille la foule des grandes villes, Constant Permeke, vigoureux notateur des coins de nature aux tons nourris et puissants, Roidot, chercheur d'harmonies claires et chantantes, Sterkmans, peintre rutilant de natures-mortes et d'intérieurs, S. Van Offel, auteur de *Croquis* piquants et lestes, A. Wansart et Thumilaire, sculpteurs robustes, tous ceux-là, et bien d'autres, nous donnent sans répit la preuve d'un travail heureux, constant, d'une vaillance que l'insuccès et les quolibets, voire les sarcasmes, ne peuvent réduire. Au milieu des chutes et des erreurs, des élans nouveaux et des progrès, on suit leurs efforts avec curiosité et l'on se plaît à applaudir à leurs enthousiasmes.

Il ne faut pas se lasser de le redire : il y en a tant et tant qui ont peur d'oser, qui marchent à tâtons, qui tremblent, et qui se dessèchent à force de prudence, il y en a tant et tant qui renient leur propre tempérament, que le spectacle même d'une audace malheureuse, d'un écart pittoresque, apparaît comme une preuve de vitalité et de verdeur.

FRANZ HELLENS

« SALOMÉ » AU CHATELET

Ce lointain écho de l'histoire (ou de la légende) judaïque eut la singulière fortune d'exciter de tout temps la verve des artistes. Portails des cathédrales, vitraux, tapisseries l'évoquent à l'envi ; les sculpteurs, les peintres de toutes les époques, et jusqu'à Gustave Moreau, et jusqu'à Henri Regnault, l'ont célébré. Oscar Wilde ayant eu l'idée d'en faire le sujet d'un drame, des musiciens se sont emparés de celui-ci pour le transformer en drame lyrique, ce qui nous a valu la *Salomé* de M. Richard Strauss et celle de M. Mariotte. D'autres compositeurs, MM. Florent Schmitt, Alexandre Glazounow, ont écrit pour l'œuvre un prélude et de la musique de scène. Et voici que M^me^ Ida Rubinstein, après avoir créé *le Martyre de saint Sébastien* et *Hélène de*

Sparte, est possédée du désir de faire décapiter Jokanaan dans son puits pour danser devant sa tête pantelante la danse des Sept-voiles...

Étrange fascination. Les causes de l'empire qu'exercent sur les artistes l'anecdote sanglante et sadique sont difficiles à démêler. Et le drame d'Oscar Wilde qui l'a introduit dans la littérature n'a certes pas une valeur artistique suffisante pour justifier la faveur dont l'ont honorée d'excellents musiciens. L'action en est lente et embarrassée; les idées y sont répétées à satiété; la sensualité y est poussée jusqu'à une bestialité répugnante; aucun intérêt ne s'attache aux personnages, qui tous, à part la prosaïque Hérodias, se débattent dans un cauchemar. Serait-il vrai, comme on l'a soutenu, que l'esprit ironique et frondeur de Wilde se soit plu à mystifier par cette pièce à la fois bouffonne et mélodramatique un public trop prompt à prendre au sérieux toutes les élucubrations du Symbolisme? *Salomé* doit elle être considérée comme la parodie des essais dramatiques de l'époque où elle fut écrite? L'hypothèse n'a rien d'invraisemblable et l'interprétation emphatique et redondante que lui donnèrent au Châtelet Mme Ida Rubinstein et ses camarades, Mme Odette de Fehl, plus montmartroise que galiléenne, MM. de Max et Karl, invite à ne la point repousser.

Mais l'œuvre, grâce à la partition de M. Strauss, est trop universellement connue pour que nous ne laissions pas à nos lecteurs le soin de trancher eux-mêmes le débat. Ce qu'il est juste de constater et de consigner ici, en mémoire de ces spectacles fameux et discutés c'est que Mme Ida Rubinstein, à défaut d'autres mérites, fut d'une réelle beauté plastique, M. de Max halluciné et tragique à souhait. Il faut louer aussi, sans restrictions, M. Léon Bakst pour son admirable décor, — le plus beau et le plus évocateur de tous ceux qu'il composa, — ainsi que M. Alexandre Sanine, qui régla la mise en scène de *Salomé* avec une surprenante réalité. L'Orient des artistes russes n'est pas un Orient de pacotille et d'exposition universelle. Il évoque des visions antiques d'un style magnifique en même temps que la plus illusionnante vérité. Et c'est certes plus difficile à réaliser que la simplification esthétique, d'ailleurs intéressante, que lui opposent d'autres rénovateurs de l'art théâtral. Le dernier spectacle de la saison de Paris consacra, une fois de plus, la renommée de Bakst, de Sanine, de Fokine, sans ajouter grand'chose à celle d'Oscar Wilde et encore moins à la réputation de Glazounow, dont la musique a paru banale.

Salomé fut précédé d'un concert symphonique dirigé par M. Hasselmans et qui comprenait, outre la *Grande Pâque russe* de Rimsky-Korsakow et des extraits de la charmante partition composée par M. Gabriel Fauré pour *Pelléas et Mélisande*, l'ouverture et le cortège du *Coq d'or* de Rimsky, œuvre étincelante qui déjà fait présager les feux d'artifices sonores de M. Stravinsky.

O. M.

Cours de Dessin décoratif de Mlles Marie Closset et Marie Gaspart.

Exposition de travaux d'élèves.

Ce qui frappait tout d'abord quand on entrait dans cette bien simple petite salle de la rue Mercelis, c'est l'empreinte dominante de l'artiste qui dirige, et l'avantage que les élèves en retirent. Cette influence qui s'impose à ces jeunes, très jeunes apprentis d'art décoratif, — toute semblable à celle d'un grand artiste sur son atelier, — est plus productive d'originalité et de talents que ne le serait une profuse démonstration de toutes les règles de l'art. Les démonstrations sont facilement restrictives, desséchantes, et ne développent souvent que l'esprit critique. L'exemple, au contraire, est une direction positive dont l'activité créatrice de l'enfant a besoin. Si la direction est bonne, la règle se déduira toute seule; les enfants, tout comme nous, ont une plus grande soif d'activité *personnelle* devant l'exemple que devant l'énoncé d'une loi.

Mlle Closset les connaît, ces règles. Mais elle ne les rend nulle part offensives; et il semble qu'elles se fondent dans le sens si fin, si féminin, de l'harmonie des lignes et des couleurs, que les dernières de ses élèves apprennent en se jouant.

La consigne, en ce jeune atelier, est de *simplifier*, — non de « styliser », mot dangereux dont les pions, volontiers germaniques, s'autorisent pour déverser sur les pauvres fleurs, voire sur certains animaux, toutes les rigidités de leur géométrie pauvre, leur ôtant charme, souplesse et caractère. Les fleurs de Marie Closset et de ses élèves sont de vraies fleurs, disposées décorativement et suivant les lois d'une géométrie qui n'est pas déformante. Contours nets, silhouettes fines et justes, teintes plates. Et quelles teintes! Rien que pour avoir mis dans les yeux des enfants l'amour de ces accords de bleus pâles et de violets sombres, d'ors et de rouilles, et de tant de jolis mariages de tons gais, francs et doux, il faudrait être reconnaissant à celles qui raffinent ainsi nos visions.

Car, voilà! nous sommes, paraît-il, de la dernière fournée des invasions françaises, nous, en Brabant, et nos yeux ont encore besoin d'apprendre quelques finesses d'harmonie.

M. K. M.

L'ART A PARIS

Exposition Bonnard.

Ce sera joie pour les visiteurs artistes, stupeur et colère pour les autres — qui ne comptent pas.

Bonnard est, de toute la génération des peintres qui ont à peine dépassé la quarantaine, celui que nous aimons le mieux. Je me garderai bien d'établir un inutile parallèle entre son art et celui de Vuillard, son frère d'élection; ils sont très proches l'un de l'autre, mais si Vuillard est souvent plus aigu, Bonnard demeure le caprice, la fantaisie, le charme mêmes.

Bonnard est un auteur difficile, en ce sens que, disant exactement ce qu'il veut, il s'arrête lorsqu'il l'a dit, négligeant totalement les habitudes, les routines du public. Il se satisfait d'indications délicieuses, qui paraîtront, aux forts en thème de l'Ecole et à leurs admirateurs, des balbutiements et des gaucheries. En un mot, il ne fait, si je puis dire, que « la moitié du chemin ». Art de suggestion. N'oublions pas que Pierre Bonnard a débuté au moment où Verlaine publiait ses chefs-d'œuvre à la *Revue Blanche* et l'esthétique symboliste l'a ému comme elle émut Roussel et Vuillard.

Comme coloriste, Pierre Bonnard est un magicien adorable. Les accords les plus délicats, les rapports les plus rares, les harmonies les plus câlines lui sont un langage usuel et familier. Le nacré de ses nus féminins, la diaphanéité blonde de ses lumières provençales, les variantes bleues de ses ciels méditerranéens donnent à l'œil qui les regarde un plaisir exquis. Bonnard est le plus sensible des peintres.

Il est aussi le plus « enfant », j'entends par là que la spontanéité, l'ingénu, l'espièglerie de son dessin, de sa mise en page, sont uniques. Je ne puis, en quelques lignes de journal, dire l'imprévu, la grâce des cinquante toiles qu'il expose actuellement chez Bernheim. Compositions décoratives, marines, natures-mortes, intérieurs, tout porte la marque personnelle d'un grand peintre, à qui les esprits sérieux reprochent de « ne pas finir ».

Souvenons-nous du vers de Mathurin Regnier :

Ses négligences sont ses plus grands artifices...

LOUIS VAUXCELLES

Au Salon triennal de Liége.

M. Arsène Alexandre a fait à Liége une conférence de haut intérêt sur la physionomie de « l'Artiste d'hier, l'Artiste d'aujourd'hui, l'Artiste de demain ». Il ne s'est pas arrêté à déchiffrer la physionomie des artistes de l'antiquité, « figures aussi énigmatiques que celle du sphynx élevé sur le seuil du Passé et dont les noms restent dans les ténèbres, tandis que la lumière éclaire leurs œuvres ». Il s'est peu attardé à celles des artistes « d'avant-hier », c'est-à-dire du Moyen-Age, voire de la Renaissance : figures perçues dans la pénombre des légendes plutôt qu'au grand jour de la réalité. La physionomie de l'artiste ne se dessine, d'ailleurs, clairement que lorsqu'il affirme définitivement son indépendance, comme Latour refusant d'exécuter une œuvre commandée par Louis XV lui-même, à qui il aurait répondu : « Sire, mon talent est à moi ».

Mais c'est lorsqu'il s'occupe des maîtres d'aujourd'hui que le conférencier est surtout attachant; c'est quand il nous parle des grands morts, tels Puvis de Chavannes dont il rappelle la distinction, la bonne grâce, la simplicité vraie, l'horreur des dissertations sur l'art, l'amour de la vie, et jusqu'à ses mots, bien à lui : « Il y a plus beau que les belles choses : ce sont les ruines des belles choses »; Constantin Meunier, qui unissait la simplicité à la bonté, la force à la grandeur, et dont Arsène Alexandre conserve un souvenir ému, comme de Carrière, dont l'âme a la hantise souffrante de la mort.

Avec toute la sagacité du critique averti et pénétrant, il signale, ensuite les défauts de maints artistes contemporains : l'insuffisance du métier, le désir d'arriver, d'avoir de l'originalité, cette originalité fût-elle, tout simplement, l'exagération des travers de leurs devanciers.

M. Arsène Alexandre se plaint encore de la profusion actuelle des natures-mortes et du manque d'œuvres expressives de sentiment ou de pensée.

Il achève cette belle conférence en déterminant les qualités qui devront être celles de « l'artiste de demain ». Celui-ci aura à compter, en effet, avec le goût souvent sérieux de l'amateur, comme avec la perfection toujours plus accentuée de la photographie et du cinéma en couleur. Il faut que l'artiste de demain fasse ce que ceux-ci ne pourraient accomplir, en ajoutant aux acquisitions des artistes de l'antiquité, d'hier, d'aujourd'hui, les formes d'interprétation nouvelle qu'il aura trouvées au moyen du langage perfectionné du dessin et de l'étude approfondie de la conscience moderne.

Il faut qu'il soit le poète du mouvement et de la vie, l'écrivain de sa race, l'interprète non seulement du sentiment et de la pensée qui lui sont personnels, mais de ceux de son temps. « Il faut, conclut-il, que l'artiste de demain possède le pouvoir absolu que donnent la science, la sensibilité, l'intelligence.»

Cette conférence, d'une noble élévation de pensée, a été chaleureusement applaudie par un public nombreux et choisi.

M. Bierné

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Trompette (professeur M. Goeyens) : 1er prix, M. Pierquin; 2e prix, M. Verdière; accessits, MM. César et Danau.

Cor (professeur M. Mahy) : 1er prix avec grande distinction, M. Faulx; 1er prix, M. Malfeyt; 2es prix, MM. Harvant et Lenaerts; accessits, MM. Van Volxem et Van Vracem.

Basson (professeur M. Bogaerts) : 1er prix avec distinction, M. Garnir; 1er prix, M. Kerremans; 2e prix, MM. Delwiche, Bauvais et Genot. M. Garnir obtient le prix du baron Lambert.

Clarinette (professeur M. Bageard) : 1er prix avec distinction, M. Sykes; 1er prix, M. Masuy; 2e prix, M. Thiébaut; accessits, MM. Debecker et Vanham.

Hautbois (professeur M. Piérard) : 1er prix avec distinction, M. Malbrecq; 2e prix, M. Wauthy; accessits, MM. Stroobants et de Wygaert.

Flûte (professeur M. Demont) : morceau de concours : *Ballade et Danse des Sylphes* (op. 5), de Joachim Andersen : 1er prix avec distinction, M. Thiry; 1er prix, M. Berckmans; 2e prix, M. Dandois.

Alto (professeur M. Van Hout) : 1er prix avec distinction, M. Masquelier; 1er prix, M. Luffin; 2e prix, M. Van Elstraete; accessits, MM. Dautour et Loicq.

Violoncelle (professeur M. Jacobs) : 1er prix avec grande distinction, Mlle Cantermerle; 1er prix avec distinction, M. Lemaire; 1ers prix, MM. Vandergoten et Thiébaut; 2es prix, MM. Morel et Fossatti; accessits, MM. Budkiewickcz et Dosin.

Prix Van Cutsem (violoncelle), M. Turc.

PETITE CHRONIQUE

La clôture de l'Exposition de la Miniature est fixée irrévocablement au lundi 1er juillet, à 6 heures du soir. Avis aux retardataires.

Les membres de la *Société des Dessinateurs-Humoristes français* ont ouvert à Bruxelles, Galerie Georges Giroux, une exposition de leurs œuvres. Cette exposition réunit les noms de plus de quatre-vingts artistes-peintres, dessinateurs, graveurs et sculpteurs.

La commission chargée par le ministre des Siences et des Arts d'étudier les moyens d'encourager la littérature dramatique belge vient de terminer ses travaux. Conduite par M. Edmond Picard, elle a été reçue, dit la *Chronique*, par M. Poullet pour lui remettre son rapport. Celui-ci étudie de près trois questions : 1° L'organisation d'un théâtre national ou d'un essai de celui-ci; 2° La réorganisation des encouragements actuels (système des primes); 3° L'éducation des jeunes comédiens.

La première question est, pour le moment, la plus importante et celle qui exige la plus prompte solution. Créer tout d'une pièce une nouvelle scène n'est guère possible sans demander plusieurs années. Dans l'entretemps, un essai pourrait être tenté sur une scène existante. L'essai pourrait consister, pour une saison, dans la représentation assurée de quatre grandes pièces d'auteurs belges avec un minimum de dix représentations; tous les levers de rideau seraient d'auteurs belges; après la saison régulière, un mois entier d'exploitation serait réservé à des pièces de jeunes auteurs et permettrait ainsi leur éducation du métier; les lauréats du Conservatoire seraient appelés avec rémunération à faire partie de la troupe; une tentative de théâtre classique et étranger, l'organisation d'un théâtre itinérant de pièces belges en province compléterait ce programme. Il y aurait en une saison un minimum de quatre-vingt-deux représentations d'œuvres d'auteurs belges.

Quant aux encouragements actuels, ils seraient renforcés par l'allocation de primes aux troupes d'acteurs et surtout aux sociétés dramatiques.

Le comité a joint à son rapport différents vœux relatifs à l'éducation des comédiens et notamment à un projet de théâtre d'application réservé aux élèves du Conservatoire.

Le ministre a écouté avec le plus vif intérêt l'exposé de ses vœux et projets, et, en promettant un examen immédiat, il a annoncé qu'une solution interviendrait à bref délai.

Excelsior attribue à M. Léon Besnardeau, libraire à Sillé-le-Guillaume, près Conlie (Sarthe), l'invention des cartes postales illustrées, qu'il fait remonter à 1870. Et notre confrère ajoute : « L'idée n'en fut reprise par les Allemands lors de l'Exposition de Nuremberg qu'en 1882. Et encore ils se contentaient de coller de petites vues sur les cartes ordinaires émises par la poste, tandis que les cartes créées par M. Besnardeau étaient illustrées par impression directe... »

N'en déplaise à notre confrère, nous avons acheté en 1876 à Nuremberg et à Bayreuth — et nous les possédons encore — des cartes postales illustrées semblables à celles dont on se sert partout aujourd'hui.

Ceci soit dit comme simple contribution à la petite enquête qu'a

suggérée à *Excelsior* l'annonce de l'exposition par laquelle on se propose de fêter prochainement à Nuremberg le trentième anniversaire de la carte postale illustrée...

De Paris :

Le Comité du Monument Eugène Carrière fait appel à tous les admirateurs du maître afin de lui permettre de donner à l'hommage projeté une importance digne de l'artiste à qui s'adresse celui-ci.

La somme nécessaire est de 45,000 francs environ. Les fonds sont reçus, ainsi que nous l'avons dit, par le trésorier du Comité, M. Henri Bourrelier, éditeur, 5 rue de Mézières, Paris.

Une nouvelle société vient de se constituer, la *Société des Artistes graveurs originaux*, qui se propose « de soutenir les intérêts de la gravure originale, de la faire connaître et apprécier », et qui, pour atteindre son but, publiera chaque année une gravure originale, soit au burin, soit à l'eau-forte, soit sur bois ou en lithographie.

Cette estampe sera strictement réservée aux membres de la Société, associés ou adhérents. Les épreuves seront toutes signées, numérotées et timbrées. Le tirage fait, la planche sera détruite.

La cotisation de membre adhérent est de 10 francs; elle donne droit à l'épreuve annuelle et à des invitations aux expositions. La première planche publiée paraîtra dans le courant de cette année.

Les adhésions sont reçues par M. Ch. Pinet, 126 rue d'Alésia.

L'engouement des amateurs pour les objets d'art et d'ameublement du XVIIIe siècle continue à exercer sur la curiosité une influence décisive. C'est ainsi qu'une paire de meubles d'encoignures en acajou et bronzes dorés, exécutés par Riesener, est montée ces jours-ci, dans une vente aux enchères de l'Hôtel Drouot, à 170,000 francs. Une console de C. L. Saunier en ébène, citronnier et bronzes est montée à 140,000 francs. On a payé 33,000 francs une paire de candélabres en bronze de l'époque de Louis XVI, 28,000 francs une paire de vases couverts en porcelaine de Sèvres ancienne montés sur des bronzes Louis XV, 24,000 et 23,100 francs des tapisseries de Bruxelles, etc.

Le total de la vente a été, sans les frais, de 808,265 francs.

On célébrera le 19 juillet prochain à Andillac les centenaires combinés d'Eugénie et de Maurice de Guérin, en plaçant sur leur tombeau un médaillon dont l'exécution a été confiée au sculpteur albigeois Gabriel Pech. Un comité s'est constitué à cet effet et parmi les noms qui y figurent nous relevons ceux de MM. Frédéric Mistral, Maurice Barrès, Abel Lefranc, Jean Aicard, Francis Jammes, Etienne Lamy, etc.

L'excédent des souscriptions sera affecté à la préparation d'une édition complète des œuvres d'Eugénie et de Maurice de Guérin.

Un comité s'est constitué à Paris, sous le haut patronage du Président de la République, du roi d'Italie, du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et de l'ambassadeur d'Italie en France, en vue d'élever un monument à Rossini dans le jardin de la maison de retraite qui porte son nom. L'exécution en a été confiée à M. Georges Bareau. Les souscriptions sont reçues chez M. Dubief, 11 rue Michel-Ange, à Paris.

On sait quel intérêt le maître Massenet porte à Mlle Lucy Arbell, dit le *Gil Blas*. C'est pour elle qu'il a écrit le principal rôle de *Roma*. Or, comme elle joue un personnage d'aveugle, Mlle Arbell ne paraît jamais qu'appuyée sur l'épaule de sa camarade Mlle Courbières, qui doit lui servir de guide et de soutien. D'où l'anecdote suivante du *Cri de Paris* :

Un jour, comme on répétait, le maître, qui était assis à l'orchestre, se leva tout à coup en faisant signe au chef d'orchestre de s'interrompre. Puis, s'adressant à Mlle Courbières :

— Un peu en arrière, s'il vous plaît, mademoiselle, vous me cachez Mlle Arbell! On ne voit pas Mlle Arbell !

La répétition terminée, Mlle Courbières s'approcha de M. Massenet :

— Mais, maître, je ne comprends pas du tout votre observation de tout à l'heure. Puisque je sers de guide à Mlle Arbell, il faut bien que je la précède !

— Non, non, répondit M. Massenet, obstiné. Il faut qu'elle soit en avant. Vous la gênez! Vous pouvez très bien la guider en la poussant... Et puis, si vous vous mettez ainsi en avant d'elle, on croira que c'est vous qui chantez!

— Oh! alors, soyez tranquille, mon cher maître, je me cacherai derrière elle ! s'écria Mlle Courbières épouvantée.

Mlle Courbières a beaucoup d'esprit.

Sottisier.

Les *Confessions* sont pleines de demi-vérités qu'aggravent des mensonges. GABRIEL ALPHAUD, *le Temps*.

La préoccupation de laisser de lui un portrait assez agréable a fleuri l'imagination de Rousseau de souvenirs qu'il n'avait pas.

ID.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:* **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

TRÉSOR DE L'ART BELGE
AU XVIIe SIÈCLE
Mémorial de l'Exposition d'Art ancien à Bruxelles en 1910.
Publié sous la direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le Baron Descamps, le Baron Kervyn de Lettenhove, Fierens-Gevaert, Ch.-Léon Cardon, P. Buschmann, le Dr G. Glück, le Dr G. de Terey, Paul Lambotte, H. Rousseau, Paul Vitry, E. W. Moes, Jules Guiffrey, R. Van Bastelaer, Cyr. Van Overbergh, De Ridder, le général Comte de t'Serclaes, Cuvelier, Joseph Destrée, L. Gilmont, l'Abbé F. Crooy et A. Roersch.

L'ouvrage paraît en 10 fascicules et formera deux beaux et forts volumes in-4°, de 400 à 500 pages de texte et d'environ 180 planches hors texte, en héliogravure et en héliotypie, le tout imprimé sur papier de Hollande à la cuve.

Tirage limité à 500 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET : 200 FR.

Il sera tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, numérotés et nominatifs. Prix : 400 fr.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par **M. Eugène Montfort**

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez **Floury**, près le Café Napolitain.

Abonnements : **5** francs par an ; sur Japon : **10** francs.
Le numéro : fr. **0,85**.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, **1 fr. 50.**

Union postale, **2** francs.

Abonnements : { Étranger, **20** francs par an. / France et Belgique, **15** francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**

PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 26. 30 JUIN 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Rabaga (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Bi-Centenaire de J.-J. Rousseau (O. M.). — A la Galerie Giroux : *Humoristes français* (F. H.) Henri Martineau (LOUIS THOMAS). — Le Krach beethovénien. — Livres neufs : *la Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au Pays de Flandres et ailleurs*. — L'art ancien et l'art moderne (LOUIS VAUXCELLES). — Concours du Conservatoire. — Accusés de réception. — Nécrologie : *Sir Lawrance Alma Tadema*. — Petite Chronique.

LE RABAGA

Ce nom bizarre est le titre du dernier livre d'un des écrivains-femmes les plus délicats d'aujourd'hui, je veux dire Mme Blanche Rousseau (1).

J'emploie exprès le mot d'*écrivain-femme* au lieu de *femme de lettres*, et vous en sentez toute la différence, n'est-ce pas? Elle est exactement celle qui sépare l'homme de lettres de l'écrivain proprement dit, et encore plus accentuée. Car un écrivain peut être doublé d'un homme de lettres, s'il vit de sa plume. C'est une profession, et qu'il peut honorer. Mais la femme de lettres est un personnage hybride, indéfinissable et misérable, totalement injustifiable en logique et socialement.

Mme Blanche Rousseau est, à mon avis, un écrivain d'un talent très particulier, très rare, très raffiné. Si quelque justice présidait aux mystérieuses opérations qui dispensent la gloire littéraire, Mme Blanche Rousseau serait aussi célèbre que, par exemple, Mme de Noailles, à laquelle elle s'apparente par bien des points, mais sans jamais l'avoir imitée. Mais vous savez qu'elle vit loin de Paris, menant une vie toute de calme et de méditation, ne s'occupe point du sort de ses livres, qu'elle publie dans des éditions ravissantes, mais somme toute restreintes, et, pour un peu, les tirerait à part pour quelques privilégiés. Elle mérite mieux, infiniment mieux que cette célébrité-là, encore que ce soit enfin la meilleure.

Mais elle pourrait avoir l'autre, la grande, sans perdre celle-ci, et ce serait le sort le plus beau que pût rêver un écrivain : cette union sur son nom de l'admiration de la foule et de l'élite. C'est si rare, cela ; nous en avons tant vu, de ces auteurs qui jouissaient du suffrage de l'élite et qui ont fait à la foule les concessions fatales qui ont éloigné d'eux leurs premiers fidèles. Mais l'art de Mme Blanche Rousseau n'est raffiné qu'en secret, si je puis dire, par ses dessous, par ses préparations, par la science de sa composition. Son abord est simple, ingénu, comme sans apprêt; il possède une qualité d'émotion accessible à tous. Libre à vous de la pénétrer jusqu'à ces arrière-plans psychologiques que seuls peuvent établir les maîtres; mais si l'on ne veut pas aller jusque-là, ils offrent de grandes joies simples, aisées, douces. Que peut-on demander de plus?

Dans *Nany à la fenêtre* et *l'Ombre et le Vent*, ces deux ravissants recueils, elle racontait, simplement, quelques-uns de ses souvenirs d'enfance à la campagne. C'est tout. Ce n'est rien, direz-vous volontiers. Oui, ce ne serait rien pour un auteur vulgaire, pour une âme incapable d'avoir vu dans l'enfance autre chose que ce qu'ont ressenti toutes les autres âmes. Mais il y a dans les pages de Mme Blanche Rousseau une telle acuité, une telle profondeur de sensibilité qu'on en demeure

(1) BLANCHE ROUSSEAU: *Le Rabaga*, suivi de sept contes. Paris-Bruxelles, édition du *Masque*.

étonné. A propos de la moindre chose (et précisément Mme Blanche Rousseau élit de préférence des choses indescriptibles : plutôt des états de l'atmosphère que des objets nets et de partout saisissables), son imagination entre en jeu, et, aussitôt, c'est comme un vertige qui s'approfondit sans cesse. D'une image à l'autre, d'une analogie à l'autre, l'esprit passe, allant toujours vers les plus subtiles, mais cela si logiquement, si simplement, dans un style si nu et si calme que la subtilité n'y apparaît plus, et que rien ne semble plus naturel que ces réflexions.

Elles le sont d'ailleurs, et tout être sensible réellement les reconnaît. Mais il ne saurait les décrire. C'est ici que l'art intervient. Et tout le monde sait qu'il est d'autant plus grand qu'on en voit moins les traces. Après tout, conviendrait-il ici de reconnaître la présence d'un certain génie, auquel nul talent ne saurait se substituer : ce don merveilleux de l'enfance qui subsiste si rarement chez les êtres au delà de l'époque où ils en ont passé l'âge, mais qui rafraîchit et embellit à jamais l'imagination et le cœur de ceux qu'il n'abandonne point. Mme Blanche Rousseau nous restituait des impressions d'enfance intégralement et si elle les montrait comme baignant pour ainsi dire à même une atmosphère d'irréalité et de mystère, c'était simplement parce qu'elle se rappelait, sans déchets, sans affaiblissement, sans pertes, sans lacunes, cette atmosphère-là, qui est proprement celle où nous apparaît la vie entre cinq et douze ans.

La plupart des auteurs qui traitent de l'enfance y manifestent un parti-pris d'optimisme et de blancheur qui frise la niaiserie. Mme Blanche Rousseau est plus consciencieuse, plus sévère. Elle connaît les abîmes de perversité qui s'ouvrent soudain dans l'âme enfantine et elle n'a pas voulu les cacher avec des fleurs empruntées au doucereux potager de Mme de Ségur. Elle les a franchement ouverts et s'est penchée au-dessus avec courage. Il s'en exhale comme une haleine de vertige, quelque chose de fort et de terrible comme le pressentiment de la méchanceté froide de l'âge mûr, de la cruauté implacable de l'expérience.

Cette perversité unie à la frissonnante sensibilité blessée de l'enfance, on la voyait apparaître dans *Nany à la fenêtre* et dans *l'Ombre et le Vent*. Sans doute à cette époque, l'auteur, davantage sollicité par ce que ses souvenirs avaient de candide et de doux, ne sentait-elle pas la nécessité de laisser parler cette voix acide et inquiète. Aujourd'hui, descendue d'un degré de plus dans le souvenir, elle saisit une analogie de plus entre cet univers de l'enfance et celui qui est le nôtre. Et elle le fait avec une telle impartialité psychologique que l'on croirait vraiment que (malgré l'opinion contraire) notre expérience d'hommes mûrs est meilleure que notre prétendue innocence d'enfants, et qu'en avançant en âge nous nous dépouillons d'une sorte de cruauté implacable, faite peut-être d'ignorance.

N'exagérons rien cependant, Mme Blanche Rousseau serait la première à nous mettre en garde contre des conclusions si définitives. Artiste, elle a voulu suggérer, et non pas prouver. *Le Rabaga* n'est qu'une suite, de plus en plus angoissante, de suggestions.

La trame de ce récit est très simple. Un jeune homme a volé huit cents francs à son père pour offrir une parure à une fille, sa maîtresse. Il est dénoncé par une lettre anonyme qui bouleverse, naturellement, le malheureux père. Et lorsqu'il rentre, après une explication sans doute terrible, mais qui n'est point décrite, ni même annoncée, il se tue. Tout ce drame est vu par sa petite sœur Louli, et se passe dans l'imagination de cette enfant. Comme c'est une histoire d'amour, elle n'en comprend pas la réalité et par conséquent la complique d'un tas d'autres éléments moitié imaginés, moitié recueillis dans son souvenir Ses lectures, ses rêveries ajoutent de nouvelles hallucinations à cette atmosphère d'angoisse et de folie où la plonge ce drame familial. Ainsi, comme elle entend parler de vol par les domestiques, elle imagine des voleurs dans la chambre de son frère Marcel. On ne sait pas lesquels et elle a une sorte de doute atroce et vague à ce sujet, *comme si elle pressentait* que ces voleurs-là n'existent pas et qu'il y en a un autre, bien plus criminel, et que c'est parce que c'est lui et non un autre que tout va arriver. C'est ici qu'éclate le talent extraordinaire de Mme Blanche Rousseau, c'est ici qu'elle a noté, avec une acuité vraiment effrayante, la perversité enfantine. Louli crée autour du drame réel qu'elle pressent la concerner tout un autre drame imaginaire, romanesque, pour détourner de son esprit l'horreur dont elle ne veut pas. Un terrible égoïsme la pousse à se complaire dans des imaginations inventées plutôt que de chercher le fond d'une vérité qui lui ferait trop mal. Oh! ceci est à peine dit; parce que justement il s'agit d'un cerveau d'enfant, dans lequel les images passent plutôt qu'elles ne restent, et qu'on fausserait tout à vouloir trop préciser. Mais c'est dit tout de même, dans ce langage tout de suggestion que Mme Blanche Rousseau a naturellement adopté comme convenant le mieux à ces récits de psychologies incertaines et insaisissables.

Je cite (mais en m'excusant d'avance parce que tout dans ce récit est impliqué dans une dépendance étroite avec tout le reste) le passage où Louli pense pendant que le domestique est allé chercher son frère :

« Où allait-il? Évidemment chercher Marcel. La gare n'était pas loin... Il y avait toujours eu entre eux une sorte de camaraderie... Peut-être Paul l'avertirait. L'avertir de quoi?... Cette lettre... Mais Paul, peut-être, ne savait pas qu'il y avait eu une lettre ?... Et Emma et Julie?... Oh! Emma et Julie le savaient, sinon elles ne chuchoteraient pas de cette manière, elles n'au-

raient pas ces regards faux, cet air d'attendre un événement... Cependant... Il n'y avait, peut-être, dans cette lettre, absolument rien qui eût trait à Marcel?... Il s'agissait, peut-être, de tout autre chose?... Chut! Le voleur bouge... Dieu! s'il allait apparaître avec son grand couteau et sa figure épouvantable ! Le rabaga... Tout cela est à cause de ce rabaga... L'imagination de Louli grouillait de fièvre comme un membre blessé. Elle essaya de s'imposer d'autres idées. On irait sans doute à la mer, l'an prochain... Les crabes, les coquillages, les bains... Marcel nage bien; il fait la planche dans son maillot rayé bleu et ponceau. Comme il est immobile! C'est effrayant! Le voici qui échoue sur le sable comme un poisson mort... on s'empresse. Il est mort !... Il a la figure d'un poisson... Louli soupira, regarda autour d'elle. Père, assis à la table, cachait son visage dans ses mains. Les nuages s'en allaient, se repliaient comme des étoffes sur le ciel pur et doux qui semblait dire : Voyez ! L'orage passe et la paix revient.

» Oh! si c'était vrai! Si tout à l'heure Marcel expliquait tout. S'il n'y avait rien à expliquer. Si l'on s'embrassait en riant, ainsi que d'autres soirs, avant de se séparer pour la nuit. Il parut à Louli que son cœur ne pourrait plus jamais contenir une si grande espérance. Au moins ne plus penser, ne plus imaginer. Elle se lève, choisit dans la bibliothèque un grand et gros volume, qui contenait un choix de romans romantiques et le porta difficilement jusqu'à la table. Elle allait regarder les images. »

Privé de ce qui le précède et le suit, ce passage perd beaucoup de sa portée. Mais du moins y peut-on saisir sur le vif le mécanisme même d'une imagination puérile. Car cette fièvre, que l'approche du dénouement rend si étouffante, elle possède plus ou moins, mais toujours, l'enfant inquiète et romanesque...

Et « le rabaga », direz-vous, qui donne son nom à l'histoire, qu'est-ce que c'est?

Emma, la bonne, chante souvent ce refrain :

« Un jour, s'en allait à l'église
Avec son rabaga
Ra-ba-ga!
Et sa nouvelle chemise
Et son chapeau de soie
Ra-ba-ga! »

Et, ajoute l'auteur :

« Elle (*l'enfant*) aimait cette chanson peut-être simplement à cause de ce joli mot : Rabaga, qui signifiait on ne sait quel mystère d'élégance et représentait à son imagination éblouie tour à tour un rabat de dentelle... une aigrette de plumes... le bonnet d'une Bretonne le jour du Pardon. »

Alors, au fur et à mesure que cette histoire se déroule et que les domestiques parlent de la liaison de Marcel et des cadeaux de toilette qu'on soupçonne le jeune homme d'offrir à sa maîtresse, le mot *rabaga* prend de plus en plus d'importance dans l'imagination de Louli et même dans le drame. Car enfin, n'est-ce point pour des affiquets, pour un « rabaga » que le pauvre jeune homme a dû se tuer?

Sept contes demi-féeriques, demi-réels, suivent *le Rabaga*. Je voudrais pouvoir, pour chacun d'eux, faire un commentaire spécial. Ils en valent la peine. Je me contenterai de signaler deux petits chefs-d'œuvre : *Gervoise et la Lampe enchantée* et *Grande Mademoiselle Fanny*. Je ne connais absolument que Marcel Schwob qui, dans *Le livre de Monelle* et quelques-unes des nouvelles de *Cœur double* et du *Roi au masque d'or*, ait fait preuve d'un talent aussi grand : c'est la même atmosphère magnétique et mystérieuse, la même fantaisie de légende, le même sens philosophique du symbole et cette sensibilité enfantine, frissonnante, perverse, exquise...

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Bi-Centenaire de J.-J. Rousseau.

Les fêtes du bi-centenaire de Jean-Jacques ont été inaugurées dimanche dernier à Ermenonville. Le parc du prince de Radziwill offrait à cette manifestation un cadre admirable, digne de l'hommage rendu à celui qui, le premier, éveilla parmi ses contemporains le sentiment de la nature.

M. Gabriel Séailles, professeur à la Sorbonne, prononça en présence du très nombreux auditoire qu'avait réuni la cérémonie le discours suivant :

« Dans ces lieux charmants, où, lassé, vieilli, victime des autres et de lui-même, une dernière fois et pour quelques jours à peine, il a retrouvé, mêlant son âme à l'âme des choses, les enchantements que lui donnaient ses rêveries de promeneur solitaire, de lui-même s'évoque le souvenir de l'homme extraordinaire qui les a consacrés à jamais par son génie.

Si l'homme est partout où il agit, partout où ce qu'il a commencé se continue, partout où quelque chose se produit qui ne serait pas s'il n'avait point été, nul n'est plus vivant que J.-J. Rousseau. Ses ennemis font immortelles jusqu'à ses erreurs et à ses fautes, que la sagesse, à défaut de la générosité, commanderait d'oublier. Mais, quand on est tenté de le glorifier dans son œuvre durable, de marquer les influences qu'il a exercées, de recueillir les vérités fécondes qu'il a semées à travers le monde, tant d'idées accourent et se précipitent que l'esprit en est comme interdit. Roman, éducation, philosophie, religion, politique, depuis cent cinquante ans, où n'est-il pas? Les plus grands l'ont avoué pour maître, et de ceux qui le désavouent combien, vous le savez, ne sont que des ingrats ! Aujourd'hui même, qu'est-ce que le pragmatisme, avec ses attaques contre les excès de l'intellectualisme et de l'analyse, avec ses appels à l'expérience immédiate, à la croyance et au sentiment, sinon une expression nouvelle de ce qu'il y a tout à la fois d'éternellement vrai et de partial aussi dans sa philosophie?

Mais ici et en ce jour, nous voudrions saisir dans son unité cette pensée mobile et multiple, nous aimerions remonter de tout ce qui l'a divisée, ramifiée, jusqu'à la source, qui est l'âme même de J.-J. Rousseau. Quels qu'aient été les accidents douloureux qui l'ont troublée, altérée, cette source en son fond est très pure : ce grand misanthrope a trouvé son inspiration dans l'amour de l'humanité.

Contre toutes les aristocraties qui sont exclusives, qui limitent l'homme, qui le simplifient, qui le définissent par l'intelligence,

par la culture, par les belles manières, par les privilèges, ou même par la richesse, le fils de l'horloger de Genève, après un vain effort pour entrer dans les cadres factices de la Société de son temps, converti ou mieux revenu délibérément à lui-même, a fait surgir sur la scène du monde, entrer dans la philosophie, dans la littérature, dans la politique, l'homme sans épithète, sans majuscule, l'homme de tous les jours qui n'est pas une pure intelligence, avec ses besoins matériels et ses hautes aspirations qui veulent être également satisfaites ; l'homme qui travaille, qui peine, qui a faim, qui souffre et qui pleure, l'homme qui porte en lui la nature, qui se meut et se sent en elle, le paysan courbé sur la glèbe, l'ouvrier penché sur son établi, l'homme universel, l'homme anonyme, l'homme-foule, que le dédain et l'oubli jusque là laissaient en dehors de l'humanité et qui, réintégré en elle, l'amplifiait, la transformait simplement, en la rétablissant dans sa vérité et dans sa réalité tout entière. « J'ai la soif de connaître, dit Kant, le désir inquiet d'étendre mon savoir, la satisfaction de tout progrès accompli. Il fut un temps où je pensais que tout cela pouvait constituer l'homme de l'humanité, et je méprisais le peuple qui est ignorant de tout. C'est Rousseau qui m'a dessillé les yeux. Cette illusoire supériorité s'évanouit : j'apprends à honorer les hommes.

L'homme n'était plus dans les salons où l'on cause, il n'était plus le raisonneur abstrait qui déprave l'intelligence en un instrument de critique et de négation; il était la canaille aussi, je veux dire l'homme total, esprit, cœur et volonté, que la nature n'a pas fait pour le service de quelques oisifs; il était dans les champs et dans les ateliers, partout où il y a des êtres qui sentent l'injustice dont ils souffrent et qui élèvent contre elle la protestation du droit. Universaliser l'humanité, la mettre dans le plus humble des hommes, c'était révolutionner la philosophie, l'art et la politique. La gloire de J.-J. Rousseau, son crime aussi, est là; il a enfoncé dans les cœurs sa grande inquiétude qui ne nous laisse plus de repos, qui nous contraint à travailler à l'avènement d'une société qui repose, non plus sur l'ignorance volontaire de la grande souffrance humaine, mais sur l'accord, sur le consentement et comme sur le contrat des volontés concertées pour l'établissement et le maintien de la justice dans les rapports des hommes. »

Il y eut aussi des poèmes, de la musique, un à-propos en vers de M. Jules Princet, *l'Homme de la nature*, qui met en scène Rousseau, Grimm, Mme d'Houdetot, Mme d'Epinay, et qui fut fort bien joué par MM. Schultz, Moreno, Mmes La Roche et Eugénie Nau. Au clavecin, Mme Wanda Landowska interpréta délicieusement des pièces de Rameau et de Couperin : on ne pourrait imaginer rien de plus frais et de plus joli que *l'Appel des oiseaux*, auquel répondaient les oiseaux dans les arbres.

On entendit enfin *le Devin du village*, mis au point avec précision, chanté à merveille par Mlle Nelly Martyl, MM. De Creuz et Dupré. L'œuvre est très mélodique, agréablement rythmée, et tient fort honorablement sa place parmi les productions d'une époque inclinée à la romance pastorale et aux idylles champêtres. M. Julien Tiersot avait reconstitué avec des soins attentifs la partition, que termine un charmant divertissement. L'orchestre de l'Opéra-Comique en donna une excellente exécution, qui fut saluée d'unanimes applaudissements.

O. M.

A LA GALERIE GIROUX

Humoristes français.

Le titre de cette exposition, — du reste intéressante à plus d'un point de vue, — est un peu captieux. Il n'y a, à vrai dire, des « humoristes français », de ceux qu'on est habitué de rencontrer aux Salons de Paris, que fort peu de noms représentés ici. Il n'y a ici ni Forain, ni Abel Faivre, ni Willette, ni Roubille, ni Veber. Il est vrai que l'on peut voir à cette exposition quelques croquis de Poulbot, Galanis, Truchet, de bons Léandre, tels *la Lutte des écoles* et *Joseph Prudhomme prisonnier* ; des peintures alertes de Chapuy, de délicats dessins de Florane, de C. Laborde, quelques croquis féminins à la sanguine de H. Detouche, des aquarelles de Illero, *le Veuf surpris* de J Guérin; notons encore les polissonneries drôlatiques de E. Bernard, les jolis *Croquis parisiens* de Starck, les danseuses de C.-P. Gir, les dessins violents de R. Noir, les bronzes satiriques de Falké.

On trouve aussi à la même exposition des dessins et aquarelles de Paul Dom et quelques pages de A. Navez, entre autres un très saisissant *Pierrot à l'œillet*. Mais, pour des humoristes « français », ces deux derniers ne sont-ils pas bien belges? ..

F. H.

HENRI MARTINEAU

Je vois en M. Martineau(1) l'image typique et résumée de beaucoup de très bons Français de province qui viennent à Paris faire leurs études à l'époque de leur formation intellectuelle, sont émus, troublés, inquiétés par la grande ville, souffrent par elle, sentent enfin qu'ils n'ont rien à faire dans ce tohu-bohu, et retournent chez eux vivre une existence en accord avec leur activité et leurs sentiments.

Le volume que M. Martineau publia en 1905 renferme les vers qu'il jugea dignes de conserver parmi ceux qu'il écrivit de 1897 à 1904, c'est-à-dire de quinze à vingt-deux ans C'est le travail d'un jeune homme qui a lu ses auteurs, ou plutôt ceux qu'on lisait à ce moment, lorsque l'on commençait à savoir distinguer un alexandrin d'un octosyllabe, Rollinat, Rodenbach, Albert Samain, Henri de Régnier... Il y avait là des vers de collégien à côté de poèmes écrits par un étudiant sensible et que Paris enfièvre. Revenons seulement sur ce que nous avons déjà dit : qu'un adolescent habitué à la vie calme, honnête et sans détours de notre province française aura toujours du mal à s'habituer à cet enfer des capitales modernes, qu'il deviendra facilement mélancolique, s'il a du cœur (s'il n'en a pas, il boira des bocks, et s'abrutira). Alors, la lecture aidant, il deviendra ou se croira poète. Et tant de plaquettes plus ou moins lyriques que nous recevons avec un tantinet d'agacement ne sont autre chose que l'exutoire de jeunes sensibilités meurtries par une existence absurde, hors du milieu qui les a vus naître et qui les protégerait.

C'est alors que l'on écrit dans un grand émoi du cœur des vers comme ceux-ci, qui sont un aveu assez clairvoyant :

J'ai vainement au fil des heures égrené
En pauvres rimes nostalgiques
Les peines, les ennuis et les fantômes nés
De mes désirs mélancoliques.

(1) Né à Coulonges-sur-l'Autize (Deux-Sèvres) le 25 avril 1882. *Les Vignes Mortes*, poésies; Niort, Clouzot, 1905. — *Mémoires*, poésies; id., 1906 — *Acceptation*, poésies ; id., 1907. — *Le Roman scientifique d'Emile Zola*, 1907. — *L'Itinéraire de Stendhal*, Paris, Messein, 1912 — De très nombreux articles de critique dans *le Divan*, revue fondée et dirigée par M. Martineau depuis 1908.

L'illusion cherchée au cœur du rêve vain
N'a point sur les minutes lentes
Apposé le secret des mirages lointains
Ni le sourire de l'absente.

Et j'attise le feu brûlant mais sans clarté
De mes ironiques alarmes,
Jusqu'au jour où je pleurerai, plus dégoûté,
La vanité même des larmes.

Tout cela est de la littérature, si l'on veut ; ou plutôt c'est une anticipation sur l'avenir que les faits vont bientôt démentir avec tranquillité.

« Une belle vie a des saisons, a dit Maurice Barrès. Qu'elle se fane, ce n'est pas nécessairement la mort. Sur une tige plus forte et d'un sol nourri de désastres, je vois qui veut refleurir un plus beau chant de confiance. »

Cette pensée que M. Martineau a choisie comme épigraphe de son recueil intitulé *Acceptation*, il la traduisait lui-même d'une autre manière dans ces vers qui sont un adieu à une jeunesse trouble et inutile, et une acceptation de la vie de travail, traditionnelle et familiale, que mène tout Français établi en province (M. Martineau est médecin dans le pays où il est né) :

Tons apaisés d'automne, amis de ma pensée,
Je ne vais point d'un coup cesser de vous chérir,
Mais il faut que j'élève au devant des années,
Mon seul espoir plus fort que tous mes souvenirs !

Et tout son petit volume, où aucune note n'éclate avec brusquerie, est consacré à nous dépeindre, avec les dernières luttes d'un cœur qui se détache avec peine de ce qui l'a sinon passionné, du moins fortement intéressé, l'amitié de plus en plus forte qu'il ressent pour les jours paisibles et l'amour sans chagrins.

Remarquons que cette expérience ne tire peut-être pas son intérêt le plus réel de la force d'accent de la muse de M. Martineau, qui est parfois un peu pédestre et toujours trop hésitante pour avoir quelque apparence d'éternité, mais bien de ce qu'elle représente pour nous un très grand nombre de cas particuliers résumés en un seul, et chez un homme d'une culture solide, qui possède une finesse intellectuelle assez rare et un esprit critique très développé.

M. Martineau a en effet publié de très nombreux articles critiques, qui tous se font remarquer par la pondération et l'équilibre des jugements. Il nous a d'autre part donné un travail solide sur *le Roman scientifique d'Émile Zola* qu'il critique avec une juste sévérité, et un très précieux bréviaire pour les stendhaliens, son *Itinéraire de Stendhal*, où nous trouvons tout le détail des courses que fit à travers le monde le sensible amant de Louason.

M. Martineau nous annonce encore une *Physiologie de Stendhal* ; il ferait bien également de réunir ses essais sur de jeunes écrivains, puisque l'on ne saurait trop éclairer le public sur une génération si mêlée et si riche en talents de second ordre. Il peut devenir un critique de valeur. Ce serait une aimable distraction pour un homme de goût, qui vit en province.

LOUIS THOMAS

LE KRACH BEETHOVÉNIEN

Titre amusant inscrit par Willy en tête d'une spirituelle chronique publiée par *la Phalange*. Extrayons-en ce passage :

« Avec Jean Marnold qui, dès 1906, prédisait « on dépasse le but, on va enterrer Beethoven dans son apothéose », je m'honore d'avoir été l'un des premiers à dénoncer le péril du beethovenisme unifié que voulaient imposer certains impresarii, de psychologie courte ; j'ai signalé la présence de feuilles mortes au pied du grand arbre « forcé » par les entrepreneurs de surproduction. En vain. Lorsque les organisateurs de concerts se furent extasiés devant les recettes réalisées par les sonates et les symphonies (« les *huit* symphonies », disait ingénument l'auteur de *César Birotteau*, édit. Calmann Lévy, p. 200), ils persistèrent à en inonder le marché, sans songer qu'ils allaient provoquer inévitablement une baisse désastreuse à la Bourse musicale.

Les « cycles » les exécutions chronologiques (c'est-à-dire par ordre de numérotation mais non par date de composition, ô Nottebohm !) les auditions intégrales se succédèrent avec une régularité et une abondance néfastes. On vendait du Beethoven à tout prix, puisque l'acheteur foisonnait.

La qualité ne tarda pas à s'en ressentir. La moindre gobette sortie du Conservatoire se lança dans l'interprétation des plus hautaines sonates, de celles qui exigent de leur interprète la pleine maturité du talent et la profondeur d'expression qu'enseigne seule l'expérience de la vie. Deux couples d'archets ne purent se faire vis-à-vis sans entreprendre les sublimes quatuors et pour aborder les symphonies se fussent assez trouvés réunis au nombre d'une douzaine sur la même estrade, autour de quelques pupitres avec un pianiste habile à boucher de ses dix doigts, pleins de mortier harmonique, les terribles fissures de ce chancelant édifice.

L'*Héroïque* et la *Neuvième* entrèrent chez Rouge avec la même désinvolture que le Menuet de Boccherini et, pour s'attaquer à la Neuvième, il suffit d'une annonce digne d'exciter la verve de Rip et Bousquet : « Les fils Touche sont à Paris ! » On ne se demanda même plus si Beethoven s'accommodait de tous les styles et de tous les tempéraments de solistes et de chefs d'orchestre, et s'il ne convenait pas, avant d'en aborder la traduction, de rechercher ses formes de pensée et ses manières de sentir. A quoi bon s'embarrasser de ces scrupules, devant des auditeurs invariablement satisfaits ?

Et ce qui devait arriver arriva. Les fidèles s'étonnèrent de ne plus trouver aux exécutions beethovéniennes le charme habituel et l'enivrement attendu ; la ferveur diminua. Certes, ce n'est encore qu'une tendance mais c'est tout de même une tendance. Ricciotto Canudo est trop fin pour ne pas se rendre compte que son « paradigme de Beauté inébranlable » s'ébranle. On commence à discuter, à analyser et à choisir, ce qui est déjà dangereux. On ose avouer la surprise que cause l'écriture vocale ou instrumentale de telle symphonie. Les conservateurs les plus timorés risquent des objections ; la semaine dernière, Saint-Saëns imprimait cette phrase attentatoire : la partie vocale du *Requiem* de Berlioz est gauchement écrite « sans atteindre pourtant, sauf dans quelques rares passages, aux atrocités qui déparent la grandiose *Messe en ré* ! Le blasphème a été tiré à cent mille exemplaires et nul attentat n'a été signalé contre la personne du sous-Boschot de *l'Echo de Paris*. Signe des temps ! »

LIVRES NEUFS

La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au Pays de Flandres et ailleurs, par CHARLES DE COSTER, avec préface de CAMILLE LEMONNIER. — Bruxelles, P. Lacomblez.

« Livre de dévotion filiale, dit Camille Lemonnier, livre de pur arome flamand, où le vocable embaume l'odeur du pin et de la bruyère, où se hume le fleur amer du houblon, où il passe des vents de mer aux horizons... Reliquaire vivant des vertus, de la haute indépendance d'un grand peuple. Et ce n'est pas assez dire : il est ce peuple lui-même. Les kermesses s'y mêlent aux combats, le sang et la bière coulent à longs jets, et les âmes sont à la fois héroïques et enfants. »

Flamands et Wallons, vous tous qui aimez, comme De Coster, votre belle et douce terre de liberté, lisez ou relisez dans cette élégante édition ce savoureux, gai et dramatique chef-d'œuvre : il fortifiera le patriotique orgueil de vos cœurs.

L'Art ancien et l'Art moderne (1).

Avant de prendre position dans le débat esthétique ouvert par *Excelsior*, une observation s'impose : « Art ancien » et « Art moderne », que signifient ces définitions, cette démarcation, ces

(1) Réponse à une enquête ouverte par *Excelsior*.

barrières? Devrait-on se soucier de ce qui est vétuste ou de ce qui est moderniste? Il n'y a pas ce qui est vieux ou ce qui ne l'est pas. En art, il n'y a que ce qui est bien : un marbre grec est plus jeune, parce que vivant, que tous les navets ratissés en 1912 par Denys Puech.

Ce point établi, il va sans dire que si mon respect va au passé, fréquente les musées, mes sympathies d'homme d'aujourd'hui vont à l'art qui correspond à la sensibilité des hommes de mon temps. Ce sont les artistes, les artisans, les ornemanistes actuels qu'il importe de soutenir.

Portons-nous des perruques poudrées à frimas et des justaucorps? Non, n'est-ce pas? Eh bien, pourquoi nous enfermons-nous obstinément dans des appartements Louis XVI? Le grand coupable c'est, à ne point s'y tromper, l'architecte. Si celui-ci, au lieu d'être traditionaliste et scolaire, avait le sens des réalités, c'est-à-dire des besoins, et de la vie, il ferait un autre usage des décors, où s'inscrirait logiquement l'art d'un Jallot, d'un Jaulmes, d'un Dufrène, d'un Follot.

Mais patience, nous y arrivons! Le *style Fallières* se créera. Le moment n'est pas éloigné, je le souhaite, je l'espère, où, les Hubert Roberts relégués au musée, on s'adressera à Bonnard, à Laprade pour décorer les murs d'une maison construite par Plumet ou par Louis Sue. Nous avons des artistes, des artisans de la plus rare originalité. Seulement, par paresse d'esprit, par routine peureuse, par snobisme de l'antiquaille, les amateurs donnent rarement de la besogne à ces créateurs de modèles.

L'Etat ne les encourage d'ailleurs pas plus que les particuliers. Souhaitons que ces errements cessent et que l'élite prenne enfin conscience de ses devoirs.

Je ne dis pas que toutes les personnes qui ont chez elles des Riesners et des Cressents devraient les faire porter au Louvre, mais qu'elles essaient donc, dans une pièce de leur hôtel, de créer une atmosphère plus moderne. Elles jugeront ensuite.

« Il faut être de son temps », a dit Gœthe.

LOUIS VAUXCELLES

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Musique de chambre (professeur Mme DE ZAREMBKA) : 1er prix avec distinction, Mlle Van Neck; 1er prix, Mlle Knop; 2e prix, Mlle Pape; accessit, Mlle Maeck.

Harpe chromatique (professeur M. RISLER) : 1er prix (prix Lyon de la maison Pleyel), M. Mascré; 2e prix, Mlle Delsat; rappel de 2e prix, Mlle Peeterman.

Harpe diatonique (professeur M. MEERLOO) : 1er prix avec grande distinction (prix Blondel de la maison Erard), Mlle Strauwen; 1er prix avec distinction, Mlle Holswilder.

Orgue (professeur M. DESMET) : 1er prix, MM. Delvaux et Goeyens; accessit, M. Rosoor.

Piano (jeunes gens: professeur M. DE GREEF) : 1er prix avec grande distinction, M. Mommaert; 2e prix, M. Moisse.

Piano (jeunes filles: professeur MM. GURICKX et WOUTERS) : 1er prix avec distinction, Mlle Miret, élève de M. Wouters; 1er prix, Mlle dos Santos, élève de M. Gurickx; 2e prix, Mlles Hungelman, élève de M. Wouters, et Vanneste, élève de M. Gurickx; accessit, Mlle Goossens, élève de M. Wouters.

Piano (prix Laure Van Cutsem). A l'unanimité, ce prix est attribué à Mlle Deherve.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Visionnaires*, par A.-R. SCHNEEBERGER. Paris, Eugène Figuière. — *Sur d'anciens thèmes*, par EDOUARD FONTEYNE. Paris-Bruxelles. *Association des écrivains belges*. — *Butin fragile*, par ROBERT E. MÉLOT. Bruxelles, Ve FERDINAND-LARCIER; Paris, librairie générale des Sciences et des Arts.

ROMAN. — *Profil de gosses*, par la comtesse VAN DEN STEEN. Préface d'A. LICHTENBERGER; illustrations de JEAN DROIT. Paris, éd. du *Temps présent* (Caillard, éd.). — *Son Printemps*, par RACHILDE. Paris, *Mercure de France*.

CRITIQUE. — *Atti del Congresso Artistico Internazionale* (*Roma, aprile 1911*). Roma tipografia del Senato. — *L'Évolution de Maeterlinck*, par B. TIMMERMANS. Bruxelles, Editions de *la Belgique artistique et littéraire*. — *Godefroid Devreese*, statuaire-médailleur, par A. DE WITTE. Paris, Ernest Leroux. — *Ex-Libris* composés par ARM. RELS. Bruxelles, Xavier Havermans et Misch et Thron.

NÉCROLOGIE

Sir Lawrence Alma Tadema.

Le célèbre peintre Alma Tadema vient de succomber à Wiesbaden. Né à Dronryp (Hollande) le 8 janvier 1836, il fit ses études à l'Académie d'Anvers sous la direction d'Henri Leys et conserva toujours un grand attachement pour la Belgique, qui avait accueilli très sympathiquement ses débuts. Il se fixa en 1870 à Londres et obtint en 1873 ses lettres de naturalisation. Très rapidement il devint l'un des peintres les plus cotés de l'Angleterre. Il fut élu membre de l'Académie royale, anobli en 1879 par la reine Victoria; sa carrière féconde s'acheva dans une auréole de gloire

Alma Tadema avait, depuis sa jeunesse, une inclination marquée pour l'archéologie. Il étudia principalement les civilisations égyptiennes et gréco romaines, qui lui fournirent d'abondants sujets de compositions. On cite parmi les plus connus : *Comment on s'amusait en Egypte il y a trois mille ans*, *la Vendange à Rome*, *Entrée d'un théâtre romain*, etc L'hôtel qu'il habitait à Londres était célèbre par son architecture et son luxe.

Ses œuvres, très prisées en Angleterre, atteignaient dans les ventes les plus hauts prix.

L'artiste laisse une fille, Miss L. Alma Tadema, poète de talent.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon triennal de Liége fermera définitivement ses portes aujourd'hui dimanche, à 7 heures du soir. A 5 heures, tirage de la tombola, qui comprend 31 lots signés Jeanniot, M. Fisher, A Crahay, Suréda, Sys, Morerod, E. Nourse, Paulus, Lemaitre, Pennell, Neuenborn, etc.

La clôture de l'Exposition de la Miniature demeure irrévocablement fixée au lundi 1er juillet, à 6 heures du soir. Le comité, désirant permettre à tous la visite de cette exposition si intéressante, a décidé d'abaisser le prix des entrées, qui sera fixé à 1 franc le dimanche 30 juin et le lundi 1er juillet, de midi à 6 heures.

Exceptionnellement l'Exposition sera accessible aussi au public le dimanche 30 juin, de 8 à 10 heures, au prix de 1 franc.

Le groupe hennuyer de la Fédération des Artistes wallons, présidé par M. François André, organisera en 1913 une exposition de peinture, gravure et sculpture à Mons. Un prix annuel sera fondé pour encourager les artistes wallons dans tous les domaines, y compris la littérature et la musique.

Depuis le 19 mai dernier, le public est admis à visiter les travaux de l'Exposition de Gand les dimanches et jours de fêtes. Cette décision du Comité exécutif a obtenu beaucoup de succès, et l'on peut dire que les chantiers de l'Exposition constituent pour tous les Gantois la promenade dominicale obligée.

A partir de dimanche dernier, la partie de l'Exposition comprise entre le quartier de Saint-Pierre-Alost et le chemin de fer désaffecté de Gand à Courtrai a été également rendue accessible au public. Les visiteurs de la section B peuvent sortir par la porte donnant rue de la Potence, traverser la rue Saint-Pierre-Alost et, sur production de leur ticket, entrer dans la section D par la porte qui donne rue Saint-Pierre-Alost.

De Paris :

Mme Raymonde Delaunois a donné la semaine dernière à la

Salle Gaveau, avec le concours de M. W. Bastard, pianiste, un concert où la jeune cantatrice, dont les progrès sont constants, a interprété avec autant de sûreté que de goût et d'expression un choix de mélodies de Duparc, Ch. Bordes, Debussy, Borodine, Moussorgski, Mahler et R. Strauss.

Le succès de Mme Delaunois a été très grand.

Nous verrons l'an prochain sur les tréteaux lyriques trois *Cléopâtre*. Trois, vraiment? Trois. L'une est de M. Camille Erlanger et déjà l'Opéra l'a reçue. Une autre a pour père M. Mascagni, qui composa sa partition sur un livret de MM. Émile Moreau et Jean Sardou. La troisième est, vous l'avez deviné, de M. Massenet. Tant que vivra M. Massenet, il y aura tous les ans une pièce nouvelle de M. Massenet.

En commémoration du deuxième centenaire de la naissance de J.-J. Rousseau, le sculpteur Rodo-Niederhaüsern a composé une médaille qui sera frappée en argent et en bronze au module de 57 millimètres.

Cette œuvre est conçue dans le style des monnaies antiques. L'artiste, pour reproduire les traits de J.-J. Rousseau, s'est inspiré à la fois du buste de Houdon et du monument de Pradier. Le revers est occupé par une inscription latine en lettres épigraphiques.

La médaille du deuxième centenaire est éditée par souscription; elle sera frappée strictement au nombre des épreuves souscrites, sans que ce nombre puisse dépasser cent (argent) et deux cents (bronze), au prix de soixante francs les épreuves d'argent et dix francs les épreuves de bronze.

On souscrit en écrivant soit à M. Rodo-Niederhaüsern, 36 rue Dutot, Paris-XVe, soit à M. Pierre-Paul Plan, au siège du Comité J.-J. Rousseau, Panthéon, Paris.

Mme Fantin-Latour, la veuve de l'artiste regretté, vient d'offrir au Musée du Luxembourg et au Musée de Nantes les pierres lithographiques exécutées par son mari sur les œuvres de Berlioz et de Wagner.

Il vient de se constituer à Paris une *Société de la gravure sur bois originale* ayant pour but de maintenir la véritable formule du bois gravé typographique en réunissant dans des expositions les œuvres originales des graveurs et d'affirmer cet art par des publications, conférences, expositions rétrospectives, etc. Cette Société se compose de fondateurs, signataires des statuts, et qui sont MM. Beraldi, A. Lepère, H. Paillard, Jacques Beltrand, P.-E. Colin, P. Gusman, A. Joyan, J.-E. Laboureur; de sociétaires français, dont le nombre ne pourra excéder 21; de correspondants étrangers, limités à 12; enfin, d'Amis du bois (amateurs), dont le nombre ne pourra dépasser 100.

Un joli souvenir de Rodin extrait de ses mémoires encore inédits et lu ces jours derniers au banquet donné à Marseille pour inaugurer le Salon de Mai :

« Marseille me donna une des visions qui ont été pour moi l'enchantement de ma vie. C'était pendant l'été 1906, en pleine Exposition coloniale. J'avais vu à Paris, au Pré-Catelan, les danseuses du roi Sisowath. Pour les étudier de plus près, je les suivis jusqu'à Marseille. J'y arrivai un dimanche et je me rendis au Prado, à la villa des Glycines. Je voulais fixer mes impressions; mais comme toutes les papeteries étaient fermées et que j'étais démuni de papier, je fus obligé d'aller demander à un épicier de vouloir bien me vendre du papier d'emballage pour dessiner. Ce papier est devenu très beau, ajouta-t-il, il a pris la couleur gris-perle des vieilles soies du Japon. Le crayon en main et le papier sur les genoux, je dessinais et j'étais émerveillé de la suprême beauté et du grand caractère de leurs chœurs de danse. Les frises d'Angkor s'animaient sous mes yeux. Les vieilles pierres entraient dans le rythme de la vie et la souplesse inconnue de ces corps d'ambre évoquait devant moi toutes les grâces, toutes les attitudes, tous les mouvements et toutes les pensées que la nature exprime dans la multiplicité indéfinie de ses formes. Mon esprit reculait jusqu'à la création et je reconnaissais, grâce à ces Cambodgiennes, la parenté de toute forme et de tout geste humain sous toute latitude.

J'étais ému, comme on l'est quand on se prend à songer au vertige rythmé qui emporte les astres. C'était la même danse, cadencée par des femmes. Et j'ai tant aimé ces Cambodgiennes que je ne savais comment leur témoigner ma gratitude pour le royal honneur qu'elles avaient bien voulu me faire de danser et de poser devant moi. Je fus aux Nouvelles Galeries acheter une corbeille de jouets qu'elles se partagèrent, et les âmes d'enfants de ces divines choreutes qui dansent pour les dieux ne savaient que faire pour me rendre la joie que j'avais pu leur donner. Elles parlaient même de m'emmener avec elles. »

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:*
HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.
Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.
A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.
Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.
Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature
A Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :
MM. le baron H. Kervyn de Lettenhove, le Comte M. de Bousies, le Dr G. C Williamson, P.-A. Lemoisne, le Dr Karl Purgold et Paul Lambotte.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : 100 FRANCS

Nous nous réservons de porter ce prix à 125 francs dès que paraîtra l'ouvrage, ou dès que les 300 premiers exemplaires seront souscrits.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse.* » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : **12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.**

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : **P. BUSCHMANN, Jr**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, **20** fr. — Étranger, **25** fr.
La livraison, fr. **2.50**.
Edition de luxe sur papier spécial, **50** fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zehlendorf).

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : *40, Galerie du Commerce, Bruxelles.*

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50; Étranger 12 francs.

A partir du 1er Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 27. 7 JUILLET 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Michel-Ange intime (LOUIS THOMAS). — Sur l'art de la Danse (ISIDORA DUNCAN). — Les Livres (F. M.). — L'atelier Portaels. — Le Prince des Poètes (M. S. M.). — Un opéra inédit de J.-J. ROUSSEAU. — Nouvelles musicales (O. M.). — Concours du Conservatoire. — Nécrologie : *Alexandre Béon*. — Petite Chronique.

Michel-Ange intime.

Comme Beethoven, le peintre de la Sixtine eut un caractère terrible. « Sa dévorante énergie, dit Condivi, le sépara presque entièrement de toute activité humaine. »

Il avait un orgueil admirable. Citoyen de Florence, « je n'ai jamais été, dit-il, un peintre, ni un sculpteur qui fait commerce de l'art. Je m'en suis toujours gardé pour l'honneur de ma race ».

Il vivait dans une fièvre de création continue : « Je m'épuise de travail, comme jamais homme n'a fait, écrivait-il; je ne pense à rien autre qu'à travailler nuit et jour. »

Quoiqu'il fût riche et possédât des maisons, il vivait à côté de sa fortune sans y toucher, tout occupé de son labeur incessant : « Je n'ai pas le temps de manger, dit-il. Depuis douze ans, je ruine mon corps par les fatigues, je manque du nécessaire ». Jamais il ne consentit à se traiter d'une façon humaine. Il se nourrissait d'un peu de pain et de vin. Il dormait quelques heures à peine. Quand il était à Bologne, occupé à la statue de Jules II, il n'avait qu'un lit pour lui et ses trois aides. Il se couchait tout habillé et tout botté. Une fois, ses jambes enflèrent, il fallut fendre les bottes : en les enlevant la peau des jambes vint avec.

Bien entendu, il fut très souvent malade, au moins quatorze ou quinze fois gravement. Avec cela, de fer, pour résister à ses innombrables travaux.

Jules II l'appelait « le terrible ». Il était de grandeur moyenne, fortement charpenté et musclé. Des rides profondes sur le front, les yeux couleur de corne, le nez large et droit, écrasé par le coup de poing de Torrigiani.

Ainsi pendant quatre-vingt-dix ans il promena son génie, terrifiant ses contemporains.

* * *

Nous avons un curieux portrait de lui dans les récits d'un peintre portugais, qui nous le montre bien au naturel :

Michel-Ange était alors à l'apogée de son génie et de sa gloire; il avait exécuté la plupart de ses grands travaux : comme peintre, la voûte de la Sixtine; comme sculpteur, le *Moïse*, les tombeaux des Médicis. A peine élevé au pontificat, Paul III, escorté de six cardinaux, venait de lui rendre visite en son logis et de le nommer architecte et peintre du Vatican. Le grand homme peignait la fresque du *Jugement dernier*, à laquelle il travailla de 1534 à 1541.

Le dimanche, après être resté enfermé toute la semaine avec l'orageuse mêlée de ses conceptions et des troupes de vivants et de morts qu'il faisait surgir sur la vaste muraille, le vieux Buonarotti, âgé de plus de soixante ans, se rendait vers la fin de la journée dans l'église San-Silvestro au Mont-Cavallo, non loin de laquelle il habitait. Il avait le dos rond, la barbiche

grise; il portait une veste à col droit, bien fermée sur le devant, une pèlerine à capuchon, un chapeau de feutre mou à longs poils, avec un large bord, et sous ce chapeau un bonnet qui lui cachait les oreilles ; une paire de gants blancs à la main.

Il frappait à la porte de la chapelle et trouvait là, avec Mme Victoria Colonna, marquise de Pescarra, le seigneur Lattanzio Tolomëi, neveu du cardinal de Sienne, estimé par la noblesse de son sang autant que par sa connaissance des lettres latines, grecques et hébraïques, et par l'autorité de son âge et de ses mœurs, le frère Ambrozio de Sienne, qui était un des prédicateurs les plus renommés du pape, Diego Zapata de Mendoza, fils du premier comte de Barajas, homme de considération et grand serviteur de la marquise, et le peintre portugais Francisco de Hollanda, qui nous a consacré le souvenir de ces réunions dans ses *Quatre dialogues sur la peinture* dont M. Léo Rouanet a publié la première traduction française raisonnable et complète (1).

On y voit un Michel-Ange au naturel, simple et grave, rempli de respect pour son art, et aussi différent de nos peintres mondains qu'il est possible de l'imaginer. Que l'on cause dans l'ombre fraîche de la petite église, ou que, pour contempler la ville « très agréable à voir et pleine d'une majesté antique », on aille s'asseoir dans le jardin sur un banc de pierre, au pied des lauriers, parmi les arbres, les lierres et les eaux courantes, toujours Michel-Ange exprimera ses opinions avec la même foi, sans détours, et sachant bien qu'il est en possession de la vérité. « Les idées qu'il énonçait, nous dit très justement M. Rouanet, peut-être les avait-il ruminées pendant six jours, dans le silence, sur son échafaudage, en face de son peuple d'élus, de damnés, d'anges, de démons et de saints, sous le regard de sa douce vierge qui se blottit, sous la menace de son Christ qui foudroie Sa pensée nous a été transmise à l'heure même où bouillonnait en lui la conception la plus colossale que peintre ait jamais osée ».

Les interlocuteurs poussent le grand artiste à exposer ses sentiments sur l'art. Il s'y prête avec une franchise, une éloquence et une grandeur qu'on ne saurait trop admirer.

Il parle de son amour de la solitude : « Quant aux vaillants peintres, dit-il, s'ils sont insatiables, ce n'est en aucune façon par orgueil, mais parce qu'ils trouvent peu d'esprits dignes de la peinture ; ou pour ne pas se corrompre dans la vaine conversation des oisifs, et pour ne pas rabaisser leur intelligence en l'arrachant aux hautes imaginations qui les tiennent dans un continuel ravissement. Et j'affirme à Votre Excellence que Sa Sainteté elle-même m'ennuie et m'importune parfois quand elle me parle et s'informe avec tant d'insistance pourquoi je ne vais pas la voir. Et je lui dis que, ce faisant, je le sers bien plus comme il convient à Michel-Ange qu'en me tenant debout toute la journée devant lui, comme tant d'autres.

« Parfois même, continue-t-il, ma lourde charge me donne telle licence que, étant à m'entretenir avec le pape, j'ai avec lui mon franc-parler, et je mets par inadvertance sur ma tête ce chapeau de feutre. »

J'aime beaucoup ce Michel-Ange qui passe ainsi sur toutes les grandeurs.

Et quel dédain pour tout ce qui n'est pas art véritable et artiste inspiré! On lui parle des seigneurs portugais, qui font métier de ne rien entendre à la peinture. « Ils font bien «, dit-il avec un souverain mépris.

De même lorsqu'on lui faisait voir la salle de la Chancellerie, où Vasari avait peint la vie de Paul III, on lui dit que cet immense travail avait été exécuté en cent jours seulement. « Ça se voit », répondit-il sur le même ton.

Michel-Ange ne se montre pas, dans les *Dialogues*, grand amateur de la peinture à sujets ou à sentiment. Interrogé par Vittoria Colonna sur la peinture flamande, qui semblait à cette dame plus dévote que la peinture italienne :

« Madame, répondit-il posément, la peinture flamande satisfera en général un dévot quelconque plus qu'aucune peinture d'Italie. Celle-ci ne lui fera jamais verser une seule larme; celle de Flandre, au contraire, lui en fera verser beaucoup. Et cela ne tient pas à la vigueur et à la bonté de cette peinture, mais à la bonté du dévot en question. Elle plaira aux femmes principalement, aux plus vieilles et aux plus jeunes, comme aussi aux moines, aux nonnes et à certains hommes privés du sens musical de la véritable harmonie. »

Ironie admirable chez ce prophète de la grandeur.

Pour lui, rien de plus utile que la peinture ; aucun art ne surpasse celui-là. Et comme il sait distinguer l'artiste du faiseur! A un certain moment, il livre même à ses interlocuteurs le secret de son art :

« C'est le dessin ou trait, dit-il, qui constitue, qui est la source et le corps de la peinture, de la sculpture et de tout autre art plastique, et la racine de toutes les sciences. Quiconque s'est élevé assez haut pour le tenir en son pouvoir sache qu'il possède un grand trésor. Celui-là pourra faire des figures plus hautes que n'importe quelle tour, aussi bien peintes en couleur que sculptées en ronde bosse, et il ne saurait trouver mur ou paroi qui ne semble étroit et exigu à ses magnifiques imaginations. »

On croit entendre parler le vieux titan lui-même, et rien ne pouvait, hors la contemplation de ses chefs-d'œuvre, nous entretenir mieux dans la vénération et l'amour de cette grande figure que la publication de ces *Dialogues* de Francisco de Hollanda. LOUIS THOMAS

(1) Paris, Champion, 1910.

SUR L'ART DE LA DANSE

L'harmonie de la Musique existe dans la nature ainsi que l'harmonie du mouvement.

L'homme n'a pas inventé l'harmonie de la musique, elle s'est imposée; l'harmonie du mouvement ne peut non plus être inventée, il faut en dégager la conception de la nature elle-même, en rechercher le rythme dans le grand rythme des eaux, des vents et dans leur action sur la matière, dans les mouvements de la terre, puis dans toute la vie animale: les poissons, les oiseaux, les reptiles, les quadrupèdes et jusque dans les mouvements de l'homme primitif.

Avec les premières notions de sa conscience, l'homme perdit son mouvement naturel; maintenant, avec la lumière de son intelligence gagnée par des milliers d'années de civilisation, il faut qu'il trouve consciemment ce qu'il a perdu inconsciemment.

Tous les mouvements de la terre suivent les grandes lignes des ondes : le son voyage en ondes, la lumière se propage en ondes, les mouvements des eaux, des vents, des arbres et des plantes progressent en ondes. Le vol des oiseaux ainsi que la course de tous les animaux suivent de grandes lignes onduleuses. C'est alors en cherchant la base sur laquelle on peut construire le mouvement humain que j'ai pris ce mouvement onduleux comme point de départ.

***

Tout art nait de la conscience de l'homme lorsqu'il découvre la beauté de son corps. Il essaye de reproduire son image sur le sable ou sur le mur; de cela est née la peinture. De la conscience de la proportion et de l'harmonie de ses membres est née l'architecture. Du désir de glorifier cette image est née la sculpture.

La beauté de la forme humaine n'est pas un hasard : on ne peut pas la changer par les costumes. Les femmes chinoises purent déformer leurs pieds avec des souliers étroits, les femmes de l'époque de Louis XIV ont déformé leurs corps avec des corsets; l'idéal du corps humain reste toujours le même.

La Vénus de Milo est droite sur son socle au Louvre : les femmes passent devant elle serrées et déformées dans des vêtements de mode ridicule. Elle reste droite sur son socle car c'est elle la Beauté, la Lumière, la Vérité.

C'est parce que la forme humaine n'est pas et ne peut pas être le hasard de la mode ni de l'époque que la Beauté de cette femme est l'éternelle vérité. Elle est le guide de l'évolution humaine vers le but de la race, vers l'avenir idéalement rêvé de devenir Dieu

L'architecte, le sculpteur, le peintre, le musicien, le poète, tous comprennent combien l'idéalisation de la forme humaine et la conscience de cette divinité sont à la base de tout art créé par l'homne.

Un seul artiste a perdu cette divinité, un artiste qui devrait être le premier à la souhaiter et qui l'ignore, cet artiste est le danseur.

***

Depuis plus de deux mille ans la place de la Danse est restée vide dans le cercle des Muses et celles-ci ont souffert de l'absence de leur sœur.

La Danse qui doit être la vision du peintre, l'inspiration du poète, le modèle du sculpteur, qui doit donner à l'architecte les frises joyeuses et gracieuses pour orner les temples, qui doit donner au musicien l'inspiration du vrai rythme, est resté éloignée de tous les Arts.

Elle reste éloignée parce que ses pieds se sont égarés de la vraie route quand elle a ignoré la beauté idéale de la forme humaine et le vrai mouvement qui s'épanouit comme la fleur de cette forme.

La Danse a cessé d'être un art.

Sur le sommet d'Olympe, vêtues de tuniques légères, les Muses dansent en rond autour d'Apollon; tous demandent où est Terpsichore et pourquoi elle ne vient point rejoindre ses sœurs? C'est que son corps s'est déformé dans un vilain corset, déguisé dans ses jupons de l'époque de Louis XIV, ses pieds sont serrés dans de petits souliers. Elle n'ose point venir... elle sait qu'elle ne peut plus faire partie du chœur des Belles Muses.

Que faut-il faire pour qu'elle reprenne sa place parmi les Muses? Il faut retrouver la beauté de la forme et le mouvement qui est l'accompagnement de cette forme. C'est de la forme idéale que viendra la plasticité naturelle du mouvement. Les lignes d'une forme vraiment belle suggèrent toujours des mouvements, même dans les repos; et les lignes vraiment belles du mouvement suggèrent toujours des repos, même dans les mouvements les plus rapides. C'est cette qualité de repos dans l'action qui donne au mouvement sa valeur infinie.

***

Tout mouvement sur la terre est formé de : traction et répulsion, résistance et inertie. C'est cela qui compose le rythme de la danse. Pour trouver ce rythme, il faut écouter les pulsations de la terre. Ce sont les grands compositeurs comme Bach, Beethoven et Wagner qui, dans leurs œuvres, ont réuni dans une perfection absolue le rythme de la terre et le rythme humain. Et c'est pourquoi, aussi, dans mes danses, j'ai pris comme guide le rythme des grands maitres, non point parce que je pense pouvoir exprimer la beauté de leurs œuvres, mais parce qu'en ployant, sans résistance, mon corps sous leur cadence, je peux, peut-être, retrouver le rythme naturel des mouvements humains perdus depuis des siècles.

Comme je vous l'ai dit, toutes mes recherches pour la danse sont fondées sur ces deux principes : la beauté idéale de la forme humaine, et la beauté idéale du mouvement qui vient de cette forme. Il existe des documents où l'on trouve ces deux beautés dans un état de perfection absolue : ce sont les vases grecs qui reposent dans nos musées.

Dans toutes les mille et mille figures que j'ai étudiées sur des vases grecs, j'ai trouvé toujours cette ligne onduleuse comme point de départ. Jamais de mouvements restant inachevés, comme stériles, mais toujours, même au repos, ils ont des qualités fécondes et chaque mouvement garde la force de donner la vie à un autre.

Pendant beaucoup d'années j'ai cherché dans la nature ou parmi les grands maîtres les indications qui m'ont montré le rythme du mouvement idéal du corps humain. Je pense que nous sommes sur la vraie route, et peut-être dans un avenir prochain arriverons-nous à un résultat glorieux pour la danse?

J'ai travaillé toute ma vie et, comme j'ai compris que l'Art est long, que la vie est courte et pleine de hasards, il me semble tout naturel de tâcher de donner cette idée aux autres.

ISADORA DUNCAN (*l'Œuvre*).

LES LIVRES

GILBERT DE VOISINS : *L'Enfant qui prit peur,* roman. (Paris, chez Ollendorff.) — Sans doute jugeant insuffisante une réputation pourtant enviable de parfait écrivain, de puriste raffiné, d'esprit orné et un peu pervers, l'auteur du *Démon secret*, des *Moments perdus de John Shag* et du *Bar de la Fourche* voulut prouver que, lui aussi, pouvait s'intéresser à une toute menue et très intérieure aventure du cœur. Et il choisit la plus humble et la plus délicate, cette histoire d'un enfant qui, mis trop tôt en contact avec la vie et épouvanté de la pressentir si cruelle, préfère la quitter avant d'aller plus loin. Il l'a fait avec une simplicité absolue, dans un style net et sobre qui est le comble de l'art. Et lui, si volontaire, si défiant du sentimentalisme, si maître de lui, peut-être n'a-t-il si souvent rencontré les moyens de nous émouvoir que parce qu'il s'est pris lui-même à ses propres pièges. Telle est la force d'un profond sentiment.

JOSEPH CONRAD : *L'agent secret* — simple histoire — traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY (Paris, *Mercure de France*). — Parce que le pauvre M. Verloc, agent secret d'une ambassade à Londres, est soupçonné de tiédeur et même de sottise dans son service, un de ses supérieurs, homme brouillon et prétentieux, l'oblige à commettre un attentat si j'ose dire provocateur. Un hasard de conversation apprend du même coup à Mme Verloc et son attentat et le métier qu'il lui avait toujours caché. D'où un tel ébranlement de sa confiance conjugale qu'elle en devient comme folle et finit par l'assassiner. Puis elle se sauve, avec un amoureux d'ailleurs épouvanté d'elle et qui la lâche. Elle se tue alors.

Tout cela est raconté avec une grande netteté et un tel détail psychologique que les plus extraordinaires actions apparaissent vraisemblables. Le défaut serait peut-être une trop constante application dans le récit de tant de détails. M. Conrad ne nous fait grâce de rien. Et sa minutie a quelque chose de déconcertant, dû en partie d'ailleurs à sa certitude imperturbable.

PIERRE HAMP : *La peine des hommes. Le Rail.* (Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue Française.*) — Livre lourd, terriblement compact, dont l'intelligence nécessite l'emploi d'un dictionnaire des termes du métier. L'auteur est tellement familier avec le milieu des ouvriers et des employés de chemin de fer qu'il décrit qu'il nous y jette de plain-pied, négligeant toute présentation. Et pendant la bonne première partie du récit, il nous désoriente encore plus en lançant dans la circulation tellement d'hommes et tellement de faits que l'on n'a plus qu'une fatigante impression de fourmillement : ce fourmillement du prolétariat dont peut-être M. Pierre Hamp a voulu nous donner l'angoisse. Mais ensuite les faits se précipitent. Dans ce monde de labeur et de résignation se dessine un mouvement de révolte. Une grève éclate. Magistrale, vraiment, la façon dont M. Pierre Hamp en décrit la farouche répression. Puis tout rentre dans l'ordre, dans la résignation.

Le Rail n'est pas une œuvre d'art. Mais c'est un formidable document et une terrible invitation à réfléchir au grand problème de la peine des hommes. Invitation d'autant plus pressante qu'elle est insoupçonnable d'humanitarisme politique. Elle est sobre, sèche et dure comme un rapport.

ALBERT ERLANDE : *L'Enfant de Bohême (silhouette de femme).* (Editions du *Feu.* Paris, chez E. Basset). — Simple historiette d'amour, retrouvée dans un tiroir. L'auteur nous la donne comme telle, intermède léger entre deux œuvres plus graves. Je ne veux pas y voir plus que lui. Mais, malgré le ton d'indéfinissable détachement avec lequel elle est contée, elle est charmante, pleine de détails exquis, de réflexions justes, d'observations très féminines. *L'Enfant de Bohême,* c'est l'amour, bien entendu, mais c'est aussi un grand diable de rastaquouère qui se fait passer pour un prince tchèque et qui bouleverse en passant le cœur d'une gentille jeune femme. Fort heureusement, il se suicide et elle épouse un gentil garçon. « L'Enfant de Bohême » a enfin « connu une loi » — la sienne.

GEORGES DUHAMEL : *Compagnons*, poèmes (Paris, éditions de la *Nouvelle Revue Française*). — Un grand sentiment, large, puissant, généreux, très analogue à celui qui anime les splendides poèmes de Walt Whitman, soulève les vers de M. Duhamel. Et je m'expliquerais très sommairement si j'appelais ce sentiment : *fraternité humaine.* Il y a là mille nuances d'enthousiasme, d'attendrissement, dont on ne peut se rendre compte qu'en les lisant directement. Pourquoi faut-il que tant de qualités, et même une certaine abondance d'images ne s'accompagnent point d'une forme lyrique plus pure? Il y a dans cette inspiration une rudesse précieuse mais qui perd tout à se mélanger au prosaïsme. On doit mépriser toutes les techniques. Mais l'oreille est l'oracle suprême de la poésie.

ÉMILE SICARD : *Films*, préface d'ERNEST LA JEUNESSE (Éditions du *Feu.* Paris, chez E. Basset). — Cinquante-huit petits portraits, oui, vraiment des *films.* Je ne les aime pas tous. Il y en a beaucoup de trop rapides, ou de pas assez vus, ou de construits par le moyen des documents. Et puis souvent, pour aller vite (car enfin il s'agit de cinéma), M. Sicard brusque images et métaphores, use d'ellipses vertigineuses, supprime tout à fait les transitions. Il faut avouer que le genre est périlleux. Ce sont des tours de force dans lesquels on se jette un peu au hasard, en se fiant à son adresse et à la chance. Et il est visible que M. Sicard s'abandonne chaque fois à son intuition. Mais lorsque le tour est réussi, lorsque le film n'a pas « accroché », c'est excellent. Ainsi la page sur Brisson. En cinquante lignes, c'est une critique du parlementarisme. Et le morceau sur Mayol est d'une admirable analyse.

RENÉ LE COEUR : *Lili*, roman (Paris. Librairie universelle). — Pendant humoristique à *Bel-Ami*, le roman de M. René Lecœur tendrait à prouver que tout n'est pas rose dans la vie de ces messieurs, Le vicomte Lionnel de Clères avait tout, absolument tout ce qu'il fallait pour réussir dans cette carrière et tout, successivement, lui échappe des mains. Quelques imprudences et toutes les déveines l'amènent insensiblement à la plus misérable fin... Il y a une grande justesse dans cette interprétation.

GABRIEL FAURE : *Autour des lacs italiens* (Paris, chez Sansot). — Prestige de ce pays merveilleux. Rien de ce qui y touche, fût-ce légèrement et en passant, ne peut rester sans nous émouvoir. Et toute occasion est bonne à M. Gabriel Faure pour y retourner. Sa vie entière ne suffira point, si à chaque voyage il en rapporte ainsi de nouveaux souvenirs. Et aujourd'hui ses méditations roulent sur les lacs d'Italie et se terminent par une page sur le printemps, qui est d'une bien émouvante mélancolie.

F. M.

L'ATELIER PORTAELS

Dans les *Souvenirs d'une vie d'écrivain* qu'il publia dans *la Chronique*, M. Camille Lemonnier évoque l'Atelier Portaels, qui eut sur l'orientation de la peinture belge une décisive influence. Cette page descriptive, que rend si pathétique la disparition suc-

cessive de la plupart des artistes qui y sont cités, intéressera les lecteurs de *l'Art moderne* par les détails que révèle l'éminent écrivain sur quelques-unes des personnalités à qui est due notre renaissance esthétique :

« Là, dans la rue de l'Abricot, s'ouvrait une impasse duvetée d'ombre et chasublée de vieux lierre, l'impasse au joli nom de Sainte-Apolline. On montait un raide escalier aux marches de pierre usées, et l'on avait devant soi la porte de l'atelier.

Une trentaine de jeunes hommes, la barbe en pointe et les cheveux broussailleux, à certaines heures du jour, arrivait s'y engouffrer. Dans le voisinage on parlait de mystères abominables, de chairs nues étalées sous la clarté du lanterneau, de cérémonies païennes. Quelquefois des clameurs rauques montaient comme d'un sabbat Et c'était la vérité : de hideux victimaires barbouillés de sang tiède, le couteau aux dents, comme l'homme rouge du Saint Liévin de Rubens au Musée de Bruxelles, s'ingéniaient en supplices où se renouvelait la tradition des vieux martyres chrétiens. Parodiant la modulation fiévreuse des flûtes autour des hiérophantes couronnés de fleurs et dévêtus, d'autres fois de stridents galoubets célébraient sur des rites baroques la gloire des dieux immortels.

Ces joyeuses bouffonneries correspondaient généralement à l'entrée d'un nouvel adepte, comme une épreuve maçonnique. Les Domitien et les Caracalla, affublés d'oripeaux clinquants, étaient des peintres et des sculpteurs dans le coup de folie de leurs vingt ans. On s'amusait, mais on travaillait. C'était le premier grand atelier libre que possédait Bruxelles.

Vers le milieu du jour un petit homme trapu, solide, sanguin, lippu, l'œil nostalgique, entrait, — le maître, et qui fut vraiment un maître pour l'orientation nouvelle. Jean Portaels passait devant les chevalets, signalait une erreur, ne corrigeait jamais. Il avait succédé à son beau-père Navez, esprit demeuré vert sous les ans et qu'on appellait le père Navez. Il lui avait repris des mains la tradition classique, mais pour l'élargir et la vivifier. Il n'enseigna pas : il apprit à voir. Il ne disait pas : « Faites comme moi », mais : « faites comme vous voyez et sentez ». Il fit de bons peintres plutôt que de bons élèves

C'était encore le temps où les peintres composaient et où il y avait une peinture d'histoire. Wauters, Cormon, Hennebicq, Blanc-Garin, Wulfaert, s'entendaient à trousser un sujet biblique ou un fait historique. Un petit bossu spirituel, Ernest van den Kerkhove, montait sur le dos de Van Hammée pour couvrir le haut de ses fonds. Coppieters, sarcastique et macabre, faisait des danses de morts à la Rhetel. On arrivait regarder lutter Van der Stappen et Agneessens, tous deux petits, ronds, tout en muscles. D'un œil et d'une main de grand peintre, le crâne en coupole sous son haut toupet frisé, celui-ci fut vraiment un maître de belle coulée fraîche, argentine et claire. Je l'avais connu à l'athénée où le même professeur de mathématiques, un homme long en coup de trique, qui m'appelait « Archange aux cheveux flamboyants », l'appelait, lui : « Rubens » avec un mépris acidulé. D'une tenue et d'un style inégalés, il fit quelques-uns des grands portraits du temps. Et puis un jour, la tête s'en allait : il périt par le haut, lui dont le corps musclé et souple était d'un petit athlète antique.

Ce furent aussi Verheyden, Léon Frédéric, Eugène Verdyen, Impens, les deux Oyens, ces jumeaux dans l'art et la vie, âmes hollandaises, silencieusement malicieuses, plantes riches et grasses d'un terreau aux couleurs de tulipes. Morts à peu de distance l'un de l'autre comme meurent les petites perruches à mesure que le perchoir se vide !

Sans doute tous les vieux péchés de la peinture n'étaient pas exclus de l'école. Le père Navez, ce dernier gendarme du classique à la David, montait la garde, son petit bonnet grec à perles sur la tête. Mais ceux qui avaient de la couleur en eux trouvèrent tout de même le moyen de la faire sortir. L'art du groupe fut, dans son ensemble, distingué et moyen : il sembla préparer la floraison prochaine des grands tempéraments exubérants de l'une des plus belles écoles de peintres du continent, les Stevens, Ch. De Groux, Boulenger, Baron, Dubois, Eugène Smits, Alfred Verwée, Joseph Heymans, Léopold Speekaert, Ch. Hermans. »

LE PRINCE DES POÈTES

Et il y a des gens qui prennent cela au sérieux ! Et c'est une revue comme *la Phalange* qui a attaché le grelot ! Comment ces divertissements ne sont-ils pas laissés à *Comœdia*, et comment des littérateurs se sont-ils abandonnés à ce passe-temps de brasserie, à la suite de quoi quelques milliers de bourgeois viennent de se caler solidement dans la tête qu'il y a un Prince des poètes et que ce Prince est Paul Fort ?

On aurait pu choisir plus mal. Mais ces bourgeois, on les trompe. C'est malhonnête. C'est malhonnête de ne pas avoir élu Rostand. C'est comme si Bonnard étant demain nommé prince de la Peinture, un monsieur de province l'invite innocemment à venir lui décorer sa salle à manger. Qu'est-ce qu'il dira, cet homme, quand il verra ses murs se couvrir de petits singes qui gambadent en se tenant par la queue? Il demandera un dédommagement, un Didier-Puget à l'œil, et il aura raison.

Et qu'est-ce qu'ils vont dire, tous ces gens qui viennent d'acquérir toutes les ballades de Paul Fort? Car s'ils s'inclinent devant *le* Prince, c'est parce qu'ils croient qu'il peut y avoir *un* Prince, et qu'alors il est évident que *ce* Prince... etc., etc. : c'est précisément à cause de cela qu'on les trompe. Et si ce n'est pas pour ceux-là qu'on nomme un Prince, pour qui est-ce, sinon pour le Prince lui-même, intéressé à l'accroissement de ses tirages.

Au surplus, l'affaire se termine bien, puisque ni Mme de Noailles, ni Jammes, ni Vielé-Griffin, ni de Régnier, ni Verhaeren ne se voient affublés de la couronne ; voilà ce qu'il importait d'éviter. (1) M. S. M.

Un opéra inédit de J.-J. Rousseau.

M. Julien Tiersot, qui poursuit d'attentives études sur les œuvres musicales de J.-J. Rousseau et qui a reconstitué avec soin la partition du *Devin du village* en vue des représentations qui viennent d'en être données, a retrouvé un précieux manuscrit qui passait pour détruit et il lui consacre dans *le Temps* (27 juin) un très intéressant article. Il s'agit d'un acte des *Muses galantes*, l'opéra dont parle longuement Rousseau dans les *Confessions* mais qu'on considérait comme perdu sans rémission. Cet acte fut écrit par Jean-Jacques, sur le conseil du duc de Richelieu, pour remplacer celui qui avait été jugé faible lors de la représentation des *Muses galantes* donnée chez La Pouplinière. C'est la collection de M. Fernand de Girardin, le descendant actuel de l'ancien propriétaire d'Ermenonville, qui possède ce manuscrit, formé de parties séparées et copiées de la main de Rousseau. « C'est, dit M. Tiersot, un document fort important pour comprendre l'évolution du style musical de l'auteur. OEuvre de jeunesse, faite en vue de l'opéra français, cette musique reste française, en dépit des influences subies lors du séjour à Venise. Peut-être Rousseau aura-t-il voulu faire un effort particulier pour répondre à l'accusation de ne savoir rien produire de bon qu'en imitant la musique italienne : il n'y a rien d'italien ici. Cette musique des *Muses galantes* est de la musique française, sans originalité assurément, n'ayant pas la note personnelle que l'on trouve plus tard dans *le Devin du village*, mais conforme au goût de son temps, et, dans sa simplicité de moyens, parfaitement bien faite. »

Et pour conclure, M. Tiersot ajoute : « Si, en en faisant connaître l'existence, nous ne songeons aucunement à révéler au monde la découverte d'un chef-d'œuvre, nous pensons qu'au moins les musiciens attentifs à l'étude du passé s'intéresseront à cette manifestation inconnue de l'activité d'un grand esprit qui leur appartient par beaucoup de côtés, et que les fervents de Jean-Jacques Rousseau considéreront avec plaisir la découverte d'une œuvre qui complète d'un trait nouveau sa physionomie intellectuelle. »

(1) Il est bien entendu que cette opinion ne diminue en rien l'estime que nous avons pour M. Paul Fort, étranger à ce battage, et dont nous analyserons dans un prochain numéro le lyrisme si particulier.

NOUVELLES MUSICALES

Le jury musical du Salon d'Automne a pris connaissance des nombreux manuscrits qui lui ont été adressés et dans lesquels il a fait un choix en vue des auditions de musique de chambre qui seront données en octobre prochain avec le concours du Quatuor Parent. Parmi les œuvres admises, citons le Quatuor pour piano et archets de M. Victor Vreuls, la Sonate pour piano et violon de M. Crickboom, des mélodies de Poldowski qui seront interprétées par Mme Marie-Anne Weber, etc. Le premier concert est fixé au vendredi 4 octobre, à 3 heures.

***

M. Albéric Magnard, dont la belle Sonate pour violoncelle et piano, exécutée en première audition aux Concerts de la *Société Nationale de musique*, vient de paraître, travaille à une symphonie en quatre parties. On sait que l'auteur de *Bérénice* a écrit déjà trois symphonies. La troisième fut exécutée avec un grand succès à Bruxelles sous la direction de M. Eugène Ysaye et accueillie avec la même faveur à Paris, à Nancy, etc.

***

Au dernier concert de la *Société Nationale des Beaux-Arts*, où les programmes sont malheureusement d'un éclectisme déconcertant, on entendit, parmi des œuvres médiocres ou insignifiantes, un fort intéressant Quatuor à cordes inédit de M. Jean Cras. L'auteur est un officier de marine passionné de musique, qui a trouvé le moyen, — comme M. Mariotte, comme M. Albert Roussel, — de concilier avec ses devoirs professionnels des études musicales approfondies. Ses compositions ne sont nullement d'un amateur mais d'un musicien sensible, aussi instruit de la technique musicale qu'heureusement doué. L'*Art moderne* a signalé récemment les jolies pièces lyriques pour chant et orchestre qu'il fit entendre à la Nationale, interprétées par Mme de Fourcaud. Son Quatuor, dont la première exécution eut lieu, à la Nationale également, l'an dernier, n'a pas moins de charme et d'élévation. Passablement saboté, cette fois, par ses nouveaux interprètes, qui passèrent énergiquement à tabac le premier et le dernier mouvement, il sortit néanmoins victorieux de l'aventure, ce qui est tout à sa louange. Il est vrai que la deuxième partie, d'une poésie délicieuse, et le pimpant *scherzo* qui lui fait suite furent assez fidèlement joués pour en donner l'image à peu près exacte. Le quatuor de M. Jean Cras est certes destiné à faire son chemin dans le monde des concerts.

***

Que penser d'un virtuose qui corrige l'intitulé des mouvements de l'œuvre qu'il interprète?

Dernièrement, un pianiste (ne lui faisons pas de réclame en citant son nom) avait tout simplement fait suivre, au programme de son récital, le titre de la Sonate en *si* mineur de Chopin des mentions suivantes : *Glorieux et large.* — *Scherzando.* — *Recueilli comme une nuit pleine d'Etoiles* (avec la majuscule, encore!). — *Victorieux et désespéré!*

C'est d'un culot peu ordinaire. Demander pour l'auteur de ce tripatouillage de textes la peine capitale serait peut-être excessif. Mais il faut protester avec indignation contre ce procédé de banquiste.

***

Le *Grand Soir*, drame de M. Léopold Kampf, représenté avec un très grand succès au Théâtre des Arts sous la direction R. d'Humières, a tenté la verve lyrique d'un compositeur italien, M. Francis de Guarnieri, professeur au Conservatoire de Venise. L'œuvre, violente et concentrée, qui met en scène, non sans grandeur tragique, un épisode de la révolution de Russie, pouvait se passer de cette adaptation musicale, qui n'y ajoute aucun intérêt. Mais ceci dit, il serait injuste de méconnaître tout mérite à la partition de M. de Guarnieri. Celle-ci fut exécutée au piano dans les salons de la princesse de Polignac. Elle côtoie parfois la musique française contemporaine, emprunte volontiers ses formules et son atmosphère au d'Indy du *Chant de la cloche* et de *Wallenstein*. Et c'est peut-être ce qu'elle fait de mieux, car lorsqu'elle est livrée à ses propres ressources, elle tombe dans un italianisme assez vulgaire. La musique du *Grand Soir* est mélodique, sans doute, mais elle manque de souffle et surtout de personnalité. Il serait, au surplus, injuste d'émettre un avis définitif sur une audition au piano; peut-être l'œuvre ferait-elle, jouée à l'orchestre, meilleure impression. Attendons (sans mourir d'impatience) qu'un directeur de théâtre accueille la version musicale du *Grand Soir*. Et louons dès aujourd'hui l'excellent baryton G. Petit, Mlle Wallin et leurs partenaires pour l'intelligente et vivante interprétation qu'ils en ont donnée.

***

M. Joseph Jongen met la dernière main à une sonate pour violoncelle et piano. Voilà qui va réjouir ceux des violoncellistes que dégoute Popper et qui trouvent avec raison leur répertoire restreint.

O. M.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Violon (professeurs MM. Cornélis, Marchot et Thomson) : 1er prix avec la plus grande distinction et prix Van Hal, Mlles Ambrose et Fossati, élèves de M. Thomson; 1er prix avec grande distinction, Mlles Nash, M. Morris, M. De Meester, élèves de M. Marchot, et M. Onnou, élève de M. Cornélis; 1er prix avec distinction, M. Antonopoulo, élève de M. Thomson, M. Harvant, élève de M. Marchot, Mlle Deprez, élève de M. Cornélis, M. Van Nieuwenhuizen, M. Panisse, M. André, élèves de M. Thomson, et M. Poniridy, élève de M. Marchot; 1er prix, Mlle Ziffe, élève de M. Thomson, et M. De Brandt, élève de M. Marchot; 2e prix, MM. Barbou, Beaumont, Waersegers, Spinalli, élèves de M. Cornélis, M. Brand, élève de M. Thomson, et M. Pallarès, élève de M. Marchot.

NÉCROLOGIE

Alexandre Béon.

La mort d'Alexandre Béon, qui vient de succomber à Bruxelles dans sa cinquante-et-unième année aux suites d'une affection de la gorge, causera une douloureuse émotion dans le monde musical, où le défunt était unanimement estimé.

Directeur de la Maison Erard, récemment choisi comme directeur des Concerts populaires, Alexandre Béon était en outre compositeur; et sa modestie seule l'empêcha de prendre, à ce titre, la place que son talent délicat et fin lui désignait. Il travaillait pour lui, sans s'occuper de la diffusion de ses œuvres. Un certain nombre de celles-ci franchirent néanmoins le cercle de ses intimes, et notamment un ballet, *Maïmouna*, qui fut représenté avec succès au théâtre de la Monnaie, des mélodies, des pièces pour piano, etc. On lui doit aussi de judicieuses harmonisations de chansons populaires et d'airs anciens. Il était chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre de Léopold.

PETITE CHRONIQUE

Un hommage international sera rendu, nous l'avons dit, aux frères Hubert et Jean van Eyck au cours de l'Exposition universelle de Gand. Le Comité vient de fixer au mois d'août 1913 l'inauguration du monument, œuvre du statuaire Georges Verbanck, qui sera érigé sur le square proche de la cathédrale de Saint-Bavon.

Une plaquette commémorative due au médailleur Jourdain sera frappée à cette occasion et remise aux souscripteurs d'au moins vingt francs. Des exemplaires en argent et portant le nom du souscripteur seront remis aux souscripteurs de cent francs et plus. S'adresser à M. J. Casier, président du Comité van Eyck, rue des Moineaux, à Gand. Les souscripteurs français peuvent envoyer leur souscription à M. A. Ramet, trésorier du Comité français, 10, rue Edouard Fournier, à Paris.

Le Prix triennal de littérature dramatique a été attribué à *l'Oiseau bleu* de M. Maurice Maeterlinck, et l'opinion publique ratifiera certainement la décision du jury.

On se rappelle que M. Maeterlinck reçut autrefois le Prix triennal pour sa *Princesse Maleine*, et plus récemment pour *Monna Vanna*.

Le Cercle artistique d'Ostende a ouvert la semaine dernière dans les Galeries royales un Salon national de Beaux-Arts auquel prennent part une centaine d'artistes.

Les Concerts du Waux-Hall ont été inaugurés lundi dernier par une intéressante audition dirigée par M. Léon Van Hout, qui a fait entendre des œuvres de Weber, Schumann, Grieg, Gounod, Saint-Saëns. Le violoniste Heyendael s'est fait unanimement applaudir pour sa brillante et expressive interprétation du Concerto de Wieniawski et des *Zigeuner-Weisen* de Sarasate.

C'est le 12 juillet qu'aura lieu au Kursaal d'Ostende la réouverture des « Vendredis classiques », très appréciés l'an dernier. Au programme inaugural : Mlles Mary Harrison, violoniste, et Béatrice Harrison, violoncelliste.

On entendra au cours de la saison les violonistes L. Capet et J. Manen, les pianistes Friedberg et Fisenberger, etc.

Le célèbre carillonneur de Malines, M. Jef Denyn, vient d'être nommé chevalier de l'Ordre de Léopold. La nouvelle en sera très sympathiquement accueillie par tous ceux qui ont entendu l'étonnant virtuose égrener du haut des airs les sonorités cristallines de son carillon.

C'est le 18 août que sera inauguré à Spa le monument érigé à la mémoire de Meyerbeer en souvenir des fréquents séjours qu'y fit le compositeur. A cette occasion, de grandes fêtes musicales seront organisées à Spa par un comité présidé par M. Maurice Kufferath et composé de MM. S. Dupuis, G. Guidé, vice-présidents; G. Van der Meylen, secrétaire; G. Cuidé et J. Delières, membres.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le Mémorial de l'Exposition de la Miniature dont MM. G. Van Oest et Cie annoncent la publication prochaine. Ce bel ouvrage, destiné à offrir un résumé de l'art de la Miniature dans tous les pays du XVe au XIXe siècle, contiendra trois cents reproductions en couleurs et en héliotypie. Le tirage en sera limité à 400 exemplaires numérotés, tirés sur papier d'Arches spécialement cuvé et filigrané à cet effet. Il y aura en outre 25 exemplaires de grand luxe sur Japon impérial, avec double suite des planches.

Le Congrès artistique international réuni dernièrement à Paris a, entre autres, émis un vœu relatif à la réglementation du droit de copie dans les musées.

Ce vœu, rédigé par M. E. Boisseau, tend à ce qu'il soit reconnu partout que : 1° pour pouvoir copier ou reproduire les œuvres des artistes vivants exposées dans les musées ou collections publiques, il est indispensable d'avoir obtenu au préalable le consentement par écrit de l'auteur; 2° que, cependant, les conservateurs des musées pourront autoriser la copie des œuvres des artistes vivants, mais *pour un but d'étude seulement*, à la condition que cette copie soit faite dans une dimension qui ne permette pas de la confondre avec l'original ; 3° que le copiste soit tenu d'indiquer clairement le nom de l'auteur à côté de sa signature en spécifiant le mot *d'après* et que cette copie porte le timbre du musée où l'œuvre est exposée, avec cette mention : « Copie. Droit de reproduction réservé ».

Nous avons parlé déjà du magnifique legs fait à l'Institut de France par Mme Edouard André, dont les collections de tableaux et d'objets d'art formeront désormais un musée public.

Mme Edouard André a légué en outre à l'Institut le vaste domaine de Chaalis, proche d'Ermenonville, bien connu de tous ceux — et le nombre s'en accroît d'année en année — qui professent le culte de Jean-Jacques. Les termes du testament sont dignes d'être reproduits ici. Ils témoignent d'un respect des sites naturel est d'un sentiment de la beauté pittoresque qu'on ne saurait assez louer :

« Je lègue à l'Institut de France mon domaine de Chaalis qui comprend le « Désert d'Ermenonville », le premier parc créé en France sur le modèle des parc anglais par le marquis de Girardin.

Je lègue en outre à l'Institut une somme de cinq millions pour l'entretien, les gages et les charités qu'il y aurait lieu de faire aux serviteurs du domaine.

Je demande qu'on laisse au désert d'Ermenonville son caractère sauvage. Le sol du parc étant depuis plus de cent ans couvert de pommes de pin qui n'ont jamais été enlevées, il sera absolument défendu aux gardes et aux promeneurs d'y fumer. Il faudra qu'il reste clos de murs bien entretenus et qu'on n'y laisse pas pénétrer de chasses à courre. On pourra le visiter une fois par semaine.

Le domaine de Chaalis devra être soigneusement entretenu, et il sera absolument défendu d'en abattre les beaux arbres centenaires, tant dans le parc que dans les forêts, sites historiques qui contiennent la *cabane de Jean-Jacques* et la *grotte du roi Joseph*.

On n'apportera aucun changement à ce qui est. Toutes les allées sont les allées d'autrefois avec le *banc de Julie* sous les deux grands chênes séculaires.

Les ruines, le château et la chapelle du roi devront être respectés et entretenus.

Surtout qu'on ne vende, sous aucun prétexte, aucune parcelle quelconque du domaine. Qu'il reste éloigné de toutes les usines qu'on pourrait construire à l'entour. Qu'il demeure, sans aucun changement, et pour le charme des promeneurs, un des plus beaux paysages de France, à l'abri de la prétendue civilisation qui envahit, étreint et brise tout ! »

Le Musée de Berlin va entrer en possession du célèbre tableau d'Hugo Van der Goes : *l'Adoration des rois mages*, vendu en 1910 par les moines de Monforte (Espagne), qui le possédaient depuis 1593, à M. Bode, directeur des musées de Berlin.

Cette vente souleva en Espagne tant de protestations et de réclamations qu'il fallut deux ans de négociations pour arriver à la réaliser.

Sottisier :

Le 14 juin, MM. Christie, de Londres, disperseront une très importante collection de peintures françaises du XXe siècle formée par M. G.-N. Stevens, de Londres.

Nous avons compté dans le catalogue quinze Corot, trois Daubigny, six Diaz, deux beaux Lhermitte, un Millet, quatre Théodore Rousseau, trois Troyon et un Ziem. *Gil Blas*, 2 juin.

Expert de premier ordre pastel est prié de donner adresse et conditions à O. Z. B., 25, Office Publicité, Bruxelles.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 — BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :* **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

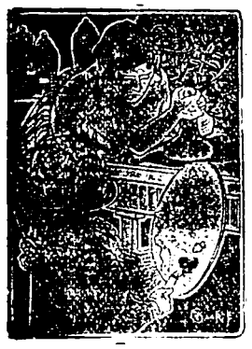
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS. 2e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr Par 250 coupures : 55 fr
» 500 » 105 fr. » 1000 « 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, de sins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro specimen envoyé sur demande.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles.— Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 28. 14 JUILLET 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Bi-Centenaire de Rousseau en France (M. S. M.). — Les Poèmes de Léon-Paul Fargue (FRANGIS DE MIOMANDRE).— Le Mystere d'un livre : *D'île en île* (O. M.). — Les panneaux décoratifs d'Aug. Donnay pour l'église d'Hastière (Dom BRUNO DESTRÉE, O. S. B.). — L'Art à Paris : Dessins de Renoir (LOUIS VAUXCELLES). — Notes de Musique (O. M.). — Concours du Conservatoire. — La Musique à Liége (GEGRGES RITTER). — Concours musical. — Petite Chronique.

Le Bi-Centenaire de Rousseau en France.

Par des solennités, des fêtes, des représentations théâtrales, par des discours et des articles sans nombre, par la consécration des lieux où vécut Rousseau, la France a célébré avec noblesse le culte de ce Héros selon Carlyle.

On sait de quelle pompe cet anniversaire a été entouré, et nous n'avons plus à énumérer des cérémonies dont les journaux ont reproduit abondamment les détails : nul Français, rivé aux plus humbles besognes, ou empêtré de luxe et de soucis grossiers, qui n'ait été contraint de méditer un instant sur ce que fut cet homme, né il y a deux cents ans, et qui vit toujours, d'une vie si unique, si totale, et, pour certains, si irritante, qu'on semblait ces temps-ci l'attendre dans la rue pour le saluer au passage, semer des fleurs sous ses pas, ou lui jeter de la boue et des pierres.

Trente ans avant la Révolution, toutes les promesses, toutes les menaces, les mille sources d'inquiétude et de clarté qu'on sentait sourdre en lui, la hantise de la Justice qu'insidieusement il coulait dans les cœurs, l'âpre charme de sa personne, firent de sa présence la présence la plus exaltante, la plus troublante qui puisse obséder une Société. Hommages et persécutions l'assaillirent comme une vague. Il ne s'en délivra que tout à la fin, atteignant par une vie de plus en plus simplifiée, de plus en plus intérieure, à cette sérénité dans laquelle, herborisant et songeant, il acheva ses jours. C'est ce que Renan, parlant de saint Paul, appelle ce « dernier travail de spiritualisation que les grandes âmes près de s'éteindre font subir à leur pensée et au delà duquel il n'y a plus que la mort ».

Du jour où il reposa dans l'île des Peupliers, Rousseau entra dans la seconde existence, selon le mode directement perceptible de la survivance, — la survivance dans la mémoire humaine.

Par la permanence de ses principes, si impérieuse que ses adversaires eux-mêmes ne peuvent pas respirer sans lui devoir quelque chose, par ce que fut son être et surtout par la révélation nue, volontaire, totale que lui-même en fit, par les *Confessions*, Rousseau, porté par le cours de ce qui lui succédait, poursuivit sa carrière. Mais avec une telle persistance, avec les signes d'une présence si authentique, qu'après de longues années d'apothéose, cette gloire parut exciter à nouveau l'Envie et la Jalousie. Oui, si paradoxal que ce soit, cette gloire trop exigeante pour ne se nourrir que d'hommages, aujourd'hui encore, tant elle a le caractère d'une gloire actuelle, — *dérange*.

Cela se sent au ton des attaques, presque toujours sans rapport avec les œuvres de Rousseau, ne visant jamais que sa vie privée, et pareilles en perfidie à celles de jadis. Même indigence, même acharnement, même bassesse, insinuations inavouables que de pieux jour-

naux n'hésitent pas à prélever sur le fonds de Voltaire.

Mais les contemporains de Rousseau ne possédaient pas les *Confessions* : source nouvelle de calomnies, document dont se prévaut l'ignorance agressive et satisfaite où se complait le Français et plus encore la Française quand ils sont d'âme salonnière.

Grands dévoreurs de Mémoires, tous sont sensés connaitre les *Confessions* ; or, il suffit de les avoir fraîchement relues pour ne découvrir, sous la plupart des griefs qu'on y prétend puiser, que grossiers anachronismes et basses interprétations.

Que certaines natures, éprises de beauté moins défectible et d'une psychologie plus traditionnelle de l'homme de génie, ressentent de l'éloignement pour une figure qui déroute encore à présent la notion du Sublime, qu'elles l'expriment sans arguments, comme une invincible antipathie, ou au moyen d'arguments philosophiques, il faut pouvoir l'admettre. Car dans l'Admiration, comme dans l'Amour, comme dans l'Amitié, le Choix est le premier signe du bonheur : Rousseau est un héros qu'on n'aime que par choix. De ses erreurs et de son austérité tout ensemble, il oppose au sentiment une complexe résistance ; dans sa seconde vie comme dans la première, il se défie, il se défend, il cherche à déjouer les approches de l'amitié. Il craint qu'une fois de plus elle lui soit funeste. Personne n'a été aimé plus que lui ; personne n'a été aimé plus mal. Il va souffrir encore, faire souffrir peut-être? L'Amitié est le drame de sa vie ; elle lui a apporté les tortures de l'Amour. Il la redoute et la prétend repousser, mais avec un irrémédiable espoir il l'appelle en dépit de lui-même, et son sourire amer et candide à celui qui entend l'appel fait oublier la résistance.

On ne devait pas espérer que les hommages rendus au nom de toute une nation à Rousseau philosophe et écrivain pussent échapper à la banalité des pompes officielles, et ce serait mal servir une vénération plus humaine que de critiquer des cérémonies qui furent très dignes, ou de méconnaitre des discours comme ceux de MM. Guist'hau, Painlevé, Séailles, d'une inspiration haute et sincère, d'une belle qualité d'éloquence.

Pourtant, il y avait mieux à faire, et l'anniversaire de la naissance de Rousseau aurait pu être célébré d'une façon plus simple, plus touchante et moins éphémère. Il y fallait moins de redingotes, moins de paroles, moins d' « à-propos » et de poésie officielle. Mais des enfants en foule, des jeux, des guirlandes, des pervenches et de la musique naïve. On aurait dû planter des arbres, sauvegarder au nom de Jean-Jacques des coins de forêts, des sites charmants ou farouches, préserver à jamais de la captation un beau torrent de la Savoie, créer de fraiches promenades.

Peut-être est-il temps encore : Chambéry, lorsqu'il y a deux ans fut inauguré le monument Rousseau, entendit de pompeux discours. Qu'on les lui épargne cette année. Ils feraient double emploi. Et qu'en septembre Jean-Jacques reçoive un hommage plus rustique aux lieux où il connut « le court bonheur de sa vie » (1).

M. S. M.

Les Poèmes de Léon-Paul Fargue.

M. Léon-Paul Fargue est connu d'une élite d'écrivains, d'artistes et de raffinés comme un des plus subtils poètes de notre temps. Il faut vraiment le découvrir, car personne peut-être aujourd'hui n'a poussé à ce point l'art de la discrétion. Toute l'ingéniosité que d'autres mettent à parler de leur œuvre ou à laisser entendre qu'elle existe, M. Léon-Paul Fargue l'emploie à cacher la sienne. C'est à peine s'il consent, lorsqu'il publie un livre, à en envoyer un exemplaire à quelques intimes. Encore le fait-il sous mille réserves, comme s'excusant d'obéir à une mode absurde ; et, dès l'apparition du volume, il n'a plus qu'un désir : le retirer de la circulation. Je ne crois pas qu'il ait publié plus de trois fois dans sa vie. Encore le troisième livre m'a-t-il l'air d'être une réédition d'un ouvrage épuisé, cent fois redemandée par ses amis. Je n'en ai eu un exemplaire qu'à grand' peine, après des rebuffades et des atermoiements sans nombre et, malgré toute ma diplomatie, je n'ai pas pu arriver à savoir s'il y a, ou non, dans l'œuvre de M. Fargue, autre chose que son petit roman *Tancrède* et ces *Poèmes* (2) dont je vais parler.

Ceux-ci suffiraient d'ailleurs à établir solidement une réputation.

Depuis plusieurs années que je fais de la critique littéraire, je n'ai jamais pu m'habituer à analyser une œuvre, surtout une œuvre forte et belle. Cela me semble à la fois outrecuisant et totalement inutile. En effet ce qui donne à un ouvrage sa valeur réelle est précisément ce qui échappe à l'analyse. Ce qui nous en plaît, ce qui nous en émeut, ce qui, en lui, nous donne l'intuition infaillible qu'il est beau ne peut se raconter, se dissocier par l'analyse. Tout ce que vous pouvez dire pour persuader un ami de l'excellence du livre que vous venez de lire ne vaudra jamais dix lignes de lecture directe, à condition naturellement que vous sachiez d'avance qu'il éprouvera les mêmes réactions de sensibilité que vous.

Le vrai critique, selon moi, serait à la fois l'homme le plus modeste et le plus orgueilleux. Modeste parce qu'il n'essaierait jamais de substituer une vaine explication à votre sensibilité personnelle, orgueilleux parce que son attitude sous-entendrait toujours : « Je sais que je ne me trompe pas. Tant pis pour vous si vous n'aimez pas ce que j'aime ».

Une telle critique ne comporterait que des citations. Je regrette qu'elle ne soit pas encore à la mode et qu'elle soit si galvaudée

(1) Les fêtes du bi-centenaire ont donné lieu à de nombreux travaux dont l'ensemble constitue une précieuse et complète bibliographie de Rousseau. Citons principalement la très remarquable et très importante étude par laquelle, en présentant au public dans *la Feuille littéraire* une excellente anthologie de Jean-Jacques, M. Louis Dumur a résumé l'œuvre du philosophe et son influence sociale.

(2) Léon-Paul Fargue : *Poèmes*. (Paris, Éditions de la *Nouvelle Revue Française*).

par des gens simplement paresseux et qui, payés à la ligne, en écrivent dix pour cent qu'ils empruntent aux livres parus au hasard, d'ailleurs. Reprenons donc la vieille méthode.

Lorsqu'on lit M. Léon-Paul Fargue, on a d'abord l'impression qu'il ne ressemble à personne, du moins parmi les vivants. Tout est étrange et nouveau. On commence par perdre pied. C'est un mélange ingénu et savant de poésie directe, intense, intuitive et d'un style habile, retors, serré, surveillé syllabe à syllabe.

L'écrivain habituel suit les transitions molles et faciles de la pensée courante. On peut dire qu'il touche les interstices de ses idées et de ses images personnelles avec une sorte de substance inerte et confuse faite d'idées et d'images usées, oubliées, devenues du domaine de tout le monde. D'autres sont plus difficiles et contrôlent, éliminant le plus qu'ils peuvent de tout ce qui vient machinalement sous leur plume. Mais il en reste encore beaucoup. Pour la plupart des gens, d'ailleurs, c'est cela même, ce relâchement et ce vague qui est la clarté, vous savez, la fameuse clarté française. M. Léon-Paul Fargue dédaigne cette clarté-là. Il préfère une obscurité par excès de concentration. Et il concentre, en effet, extrêmement. De chaque image, il ne reste que le nœud vital, l'analogie essentielle. Les transitions sont supprimées, les expressions inutiles rigoureusement absentes.

Aussi, pour un écrivain, la lecture d'un poème de M. Fargue est-elle une joie : toute épithète porte, tout mot influe sur ses voisins de mille manières différentes et subtiles, le verbe est simple et expressif, d'un choix inchangeable, d'une place mûrement discutée. Un équilibre changeant, mobile, souple, balance entre elles les phrases dans une succession harmonieuse. Une musique secrète, sourde, insaisissable mais certaine, les habite. Abstraction faite de toute image et de toute pensée, elles se déroulent, annonçant à l'oreille par leurs timbres comme la suggestion première du sens qu'elles auront pour l'esprit. C'est une expérience à faire avec ces poèmes : on peut les lire une première fois sans suivre de près leur signification, un peu en manière de prélude musical et ne serait-ce que pour épuiser, avant de les intégrer dans l'intelligence, leur excès de charme physique, leur irradiante puissance verbale.

Ainsi, j'ouvre au hasard et je lis :

La rampe s'allume. Un clavier s'éclaire au bord des vagues Les noctiluques font la chaîne. On entend bouillir et filtrer le lent bruissement des bêtes du sable...

Une barque chargée arrive dans l'ombre où les chapes vitrées des méduses montent obliquement et affleurent comme les premiers rêves de la nuit chaude.

De singuliers passants surgissent comme des vagues de fond, presque sur place, avec une douceur obscure... Des formes lentes s'arrachent du sol et déplacent de l'air, comme des plantes aux larges palmes. Les fantômes d'une heure de faiblesse défilent sur cette berge où viennent finir la musique et la pensée qui arrivent du fond des âges... Devant la villa, dans le jardin noir autrefois si clair, un pas bien connu réveille les roses mortes...

Ne trouvez-vous pas à l'ensemble de ces phrases, à leur proportion mutuelle, à leurs cadences, à l'évanouissement de leurs sonorités terminales, à la qualité d'harmonie de leurs mots quelque chose qui certes va se lier à leur sens et qui même l'annonce mais qui peut exercer son prestige en dehors de lui et nous émouvoir autrement? Tout être sensible éprouve cela, qui échappe au lecteur féru de la seule signification intellectuelle. Mieux, il sait que cela constitue, essentiellement, la poésie et qu'il n'y a pas d'exemple qu'un authentique créateur d'images ne possède point *aussi* cette faculté-là de les exprimer, qui leur donne toute leur force, et seule est capable de la leur donner.

Descendons un degré de plus. Quelle est la source de l'inspiration chez M. Léon-Paul Fargue?

Si j'étais obligé de me contenter d'un mot, je dirais que M. Fargue est le poète de la mélancolie des villes. Il en est pénétré, jusqu'aux plus troubles profondeurs de l'inconscient. Il ne cherche pas ses images ; non, elles s'imposent à lui, comme les fantômes obsédants d'un rêve, comme les gestes d'un homme habitué à une certaine vie. Et toutes émanent des paysages citadins, toutes semblent sortir des vieux murs de la rue d'un faubourg abandonnée, toutes ont ce caractère touchant, misérable et désespéré de ce qui vit enfermé dans les pierres et condamné à l'abandon. Dans un va-et-vient d'hallucination, la pensée de M. Fargue oscille entre ces paysages sombres et ce qu'ils lui suggèrent. Si tel coin de décor suburbain est significatif d'une détresse morale, à son tour une détresse morale évoque un décor. La relation est étroite entre ces deux ordres d'émotion, étroite jusqu'à la fusion volontaire. Et tout cela baigne à même une atmosphère d'étrangeté et de mystère pleine d'angoisse. Et tout cela à tout instant semble ne devoir servir que de tremplin à une émotion beaucoup plus haute, plus pure, plus abstraite.

Une seule phrase me servira d'exemple saisissant. Celle-ci :

La rue est triste comme une porteuse de pain congédiée, et toutes les maisons ont leur tablier gris... Là-haut, les marches vieilles et caves touchent ce ciel songeur qui est le front de toutes choses... Un quinquet penche sa tête creuse où brûle encore, comme un rappel de fièvre au soleil neuf, la huppe d'une pensée, d'une vieille pensée qu'on n'a pas tuée.

Seul, un « savant chimiste » de la littérature peut arriver à enclore en si peu de mots tant d'analogies et de suggestions. On n'a pas plus tôt cessé d'être étonné de l'âpreté de cette comparaison : « la rue triste comme une porteuse de pain congédiée », que l'on s'aperçoit qu'il ne s'agit point là seulement d'une image rare. Mais vraiment, cette porteuse, elle ne sort pas, gratuite et pour amuser, d'un répertoire de comparaisons singulières, non; elle est vivante, elle appartient au monde suggéré dès les trois premiers mots, elle est une errante de cette rue triste comme elle : nous ne sommes pas sortis de ce paysage fermé. Si le « ciel songeur » un instant se dresse au sommet des « marches vieilles et caves », nous ne l'entrevoyons que le temps de nous apercevoir de la lumière mystérieuse qu'il jette sur le monde et nous retombons encore dans la rue où brûle le quinquet, dont la flamme est à la fois pareille à une huppe pour la couleur et la forme, à une pensée qu'on n'a pas tuée pour l'obstination.

Et ainsi de suite.

(*La fin prochainement.*) FRANCIS DE MIOMANDRE

LE MYSTÈRE D'UN LIVRE

D'île en île, par JULIEN OCHSÉ. Paris, *Mercure de France*.

« Peu importe où ces pages ont été écrites, et par qui, peu importe à qui ont été adressées les lettres qui y sont mêlées; il n'y a pas à cette histoire de début ni de dénouement, et ceux qui en furent les héros resteront inconnus.... »

Ainsi débute l'avant-propos de ce livre qu'enveloppe un

mystère. Et ce mystère double l'intérêt du récit parce qu'il masque à peine le fantôme d'un amour qu'on sent avoir été réel et profond.

Quelle est dans le volume de M. Ochsé la part de vérité, quel l'apport de son imagination? La balance est difficile à établir, la précision descriptive des îles de l'Océanie à travers lesquelles le héros fait errer sa douleur ne permettant pas de suspecter l'authenticité du voyage. Au surplus, respectons le doute que volontairement l'auteur laisse planer sur son roman et contentons-nous d'admirer avec quelle poésie, quelle sobriété et quelle justesse d'expression sont peints les paysages vierges qui défilèrent sous ses yeux émerveillés. On voit les récifs de corail émerger des eaux turquoises frangées d'écume; on entend jacasser dans le feuillage des cocotiers les cacatoès blancs; et ses Maoris de bronze clair vêtus du paréo écarlate ont la noblesse des figures hiératiques de Gauguin.

A toute heure, il note ses impressions : « Les nuits ont une majesté véritablement sauvage, primitive et désespérée; il me semble que j'apprends ici à connaître la nuit, ici où la nuit est pareille aux nuits des premiers âges, à la nuit qui tomba pour la première fois sur la terre et sur l'Océan, et que partout où je serai j'entendrai désormais battre et brûler au fond de l'ombre impénétrable ce cœur lointain de la frayeur nocturne. »

Qu'il écrive *Entre l'heure et la faulx. Profils d'or et de cendre* ou *D'île en île,* M. Julien Ochsé demeure un poète. Et l'étrange beauté de Tahiti ayant impressionné son âme de poète, on conçoit que dans la fable qu'il imagina les voluptés de son rivage lumineux, de son atmosphère divine et de sa forêt obscure finissent par triompher d'un lancinant souvenir d'amour.

O. M.

Les panneaux décoratifs d'Aug. Donnay pour l'église d'Hastière (1).

En parcourant dernièrement l'Entre-Sambre-et-Meuse en quête de trésors d'art religieux pour l'Exposition de Charleroi, j'étais frappé de constater une fois de plus combien ce pays caractéristique et charmant avait trouvé peu d'interprètes parmi les peintres. Deux artistes seulement, Xavier Mellery et Fernand Khnopff, se présentaient à mon esprit comme ayant évoqué, dans des peintures de petites dimensions, le pays que je traversais ou des sites très semblables des Ardennes. Encore que leurs tableaux ou leurs aquarelles fussent plutôt des études ou des impressions que des œuvres méditées et longuement travaillées, ces deux artistes avaient prouvé tout au moins qu'ils avaient compris et aimé la beauté poétique et souvent un peu sauvage de cette région pittoresque et accidentée, de son sol rocheux, de ses églises et de ses maisons de pierre, de ses longues routes blanches fuyant à perte de vue, son vaste horizon que l'on découvre de ses hauts plateaux.

Et je disais à l'ami qui m'accompagnait, combien il serait désirable que l'on fît ressortir et que l'on mît en relief la beauté de la Wallonie, en confiant à des artistes qui auraient fait leurs preuves la décoration de murs d'école, d'hôtels de ville et d'autres édifices publics où seraient représentés, en panneaux décoratifs, les sites les plus pittoresques et caractéristiques d'une région. Ces panneaux pourraient être faits de simples paysages destinés à faire mieux comprendre de ceux-là mêmes qui y vivent la beauté des décors qui les entourent : ou mieux encore des compositions de nature à élever l'esprit et le cœur, comme celles de Puvis de Chavannes au Musée d'Amiens, mais dont le fond, comme dans les panneaux de Puvis, ne seraient que l'artiste interprétation du pays environnant.

***

C'est précisément d'une décoration de ce genre que l'on m'a prié de signaler ici le mérite. Pour la vénérable église romane d'Hastière-par-delà, dont le zélé curé rêve de refaire un sanctuaire où tout serait à la hauteur du culte, M. Auguste Donnay a donné récemment trois panneaux, qui sont comme composition décorative, comme sentiment religieux et comme compréhension de ce pays mosan, où l'action se passe, la décoration la mieux réussie que j'ai vue depuis des années.

L'œuvre sert à illustrer la vie et la mort de saint Walhère, curé-doyen d'Onhaye et qui, au commencement du XIIIe siècle, d'après l'histoire ecclésiastique de Liége, aurait été mis à mort par un de ses neveux dont il blâmait depuis longtemps la conduite déréglée. Dans le premier panneau, on aperçoit saint Walhère — ou saint Vôhî comme on l'appelle aussi dans le pays — apostrophant son indigne parent, qui, sur la terrasse d'un château dominant le fleuve, vient de se lever de table et écoute avec impatience les reproches de celui qui lui parle au nom du Christ, dont le monogramme s'aperçoit brodé sur l'habit du saint doyen.

Dans le second panneau, le meurtre est déjà accompli; et tandis que des gens sur le rivage lèvent les bras au ciel en signe de douleur, on voit à un petit barrage naturel que des branches d'arbre ont formé dans le fleuve, le corps du saint arrêté, la tête environnée d'une mystérieuse auréole.

Le panneau principal représente l'enterrement de saint Walhère. Sur la gauche, des chevaux rétifs sont emmenés, qui n'ont pu traîner le char sur lequel le corps du saint était couché. Il a fallu, suivant la légende, y atteler deux génisses qui jamais jusqu'alors n'avaient porté le joug et qui, par des routes non encore frayées, transportèrent les dépouilles funèbres au lieu où s'élèvera plus tard l'église de Saint-Walhère.

***

Il y a dans ces trois esquisses, en même temps qu'un sentiment profond et dramatique, une science exquise de la décoration tant dans les détails que dans l'ordonnance générale des scènes. On a dit qu'elles faisaient penser à Puvis de Chavannes. Ce serait une critique si l'on voulait signifier par là que ces compositions ne sont qu'une imitation des œuvres du grand décorateur français. Ce n'est plus une critique mais au contraire un éloge si l'on veut faire remarquer que dans l'ordonnance générale des groupes et des scènes il y a quelque lointaine parenté. Mais les paysages de M. Donnay suffiraient à eux seuls pour caractériser son œuvre et la comparer entièrement à celle du décorateur de la Sorbonne.

Dans les trois scènes de vie de Saint Walhère, M. Donnay a pris pour fond et rendu avec un art délicieux la claire vallée de la Meuse, avec le large ruban moiré du fleuve coulant à pleins bords, les collines aux lignes harmonieuses et tranquilles qui l'encadrent et les grands rochers gris qui, par endroits, surplombant la route, se mirent dans les eaux rapides.

(1) Rapport présenté à la Société des *Amis de l'Art wallon* par dom Bruno Destrée, O. S. B.

Seul un artiste wallon, ayant longtemps vécu dans ce pays, en connaissant la vie, la poésie et les légendes pouvait en résumer et en évoquer tout à la fois si heureusement toute la grâce et la beauté. M. Auguste Donnay n'aurait peint que ces trois panneaux qu'il aurait fait assez pour s'attirer la reconnaissance de tous les artistes de Wallonie, parce qu'il a contribué ainsi à leur révéler et à leur faire sentir plus vivement le charme pénétrant de leur pays.

Aussi est-ce notre vœu bien cher de lui voir continuer ce qu'il a si bien commencé. Et que la décoration de tout ce vénérable sanctuaire d'Hastière soit confiée à ce même artiste qui tant au point de vue décoratif qu'au point de vue religieux a montré dans les trois panneaux de l'histoire de saint Walhère ce qu'on pouvait attendre de lui.

Dom BRUNO DESTRÉE, O. S. B.

L'ART A PARIS

Dessins de Renoir.

Le nom de Renoir, cet hiver, a encore grandi, si possible. L'éblouissant panneau de la rue de la Ville-L'Évêque, la récente exposition de portraits chez Durand-Ruel ont reçu le pèlerinage de tous les artistes. Actuellement deux expositions ouvertes à la Galerie Blot et chez Vollard montrent, après le peintre, le maître-dessinateur.

Aussi bien n'est-il pas inefficace de redire — pour la centième fois — que la conception du dessin telle que l'entend l'Ecole est une hérésie. Peut-on séparer le dessin de la couleur ? Abstraitement, pédagogiquement, académiquement, oui. Dans la réalité, dans la nature, dans la lumière, non. Si l'on veut créer cette dissociation, on aboutit à un cerné arbitraire, à un serti, à un graphique qu'on emplit avec du ton. Et c'est justement ce dessin-là qui est le pauvre dessin de l'École, — celui des bâtards d'Ingres : Signol, Cabanel, Jules Lefebvre et leur suite.

Redisons donc que le dessin est et doit être lié à la couleur. Le dessin est la propriété immanente des plans colorés, la réaction des diverses radiations chromatiques entre elles. Il faut — et procéder ainsi, c'est obéir aux lois de la nature — *peindre le dessin*, c'est-à-dire chercher les formes dans le coloris lui-même. Le dessin établit la construction, confère le caractère ; la couleur donne le sentiment.

Ce n'est pas à dire qu'il faille conseiller au débutant de négliger la mise en place, les travaux au fusain, les copies. Certes, non. Au contraire. On ne copie jamais assez, et les analyses les plus dociles, les plus respectueuses sont essentielles. Seulement, qu'il soit bien entendu que le talent de dessiner ne s'enseigne pas plus que le talent d'écrire. Le dessin est une écriture personnelle. Pisano, Holbein, Velasquez, Rembrandt, Chardin, Corot ont *leur* dessin, comme Jean-Jacques, Flaubert, Barrès, leur style. Et Van Gogh et Renoir aussi.

Revenons aux dessins de Renoir. Je ne sais plus quel sinistre pompier, parlant de la *Loge*, disait : « Renoir a caché la figure de l'homme derrière une lorgnette de théâtre *parce qu'il n'osait la dessiner* ». Hélas ! Songez aux incomparables portraits de *Choquet* et de *Sisley*, à ceux des *Enfants Charpentier*, aux *Trois filles de Catulle Mendès*, à tant d'effigies d'un dessin si nerveux, si savant, à l'*Après-midi à Wargemont*, au portrait de *Jeanne Samary*. Allez voir chez Blot la merveilleuse réplique des *Pêcheuses de moules à Berneval*, et essayez de redire — sans rire — la parole du pompier...

Le dessin de Renoir, c'est son style même : dessin du mouvement, non dessin anatomique et photographique, résumé de volumes exacts dans la lumière, et non exécution également poussée en tous ses détails sur la surface d'une toile.

Il y a à l'heure actuelle vingt grandes sanguines chez Vollard qui évoquent toutes des œuvres illustres, depuis la *Jeune femme allaitant son enfant* et les grands beaux croquis des *Baigneuses*, jusqu'au profil de *Coco* écrivant. Il y a surtout des nus d'une plénitude, d'une saveur, je dirai d'une sonorité à quoi rien n'atteint. Je ne commenterai pas ces nus, qui ne sont pas, comme les nus de Degas, des filles déshabillées, venant de quitter linge et corset, mais des Ève, des Vénus, des Rubens, — des Renoir.

LOUIS VAUXCELLES

NOTES DE MUSIQUE

La première audition des *Évocations* de M. Albert Roussel à la Société Nationale fut certainement l'événement le plus considérable de la saison musicale. Il faudrait remonter assez haut le cours des dernières années pour trouver, parmi les œuvres nouvelles, une partition de pareille envergure, d'un style aussi pur et d'une expression aussi aiguë.

L'*Art moderne* a dit déjà, par la plume de M. G. Jean-Aubry, combien les trois esquisses symphoniques de M. Roussel étaient dignes d'admiration. Mais nous pensons qu'on lira avec intérêt l'opinion exprimée sur cette œuvre considérable par M. Gaston Caraud, qui partage avec M. Pierre Lalo le « sceptre » de la critique musicale parisienne (encore un prince à élire !).

« Je vous ai parlé souvent de M. Roussel comme de l'une des individualités musicales les plus marquées de notre temps, a dit M. Caraud dans *la Liberté* ; et je vous ai dit comme se fondent harmonieusement en lui les tendances les plus modernes avec la plus forte et la plus libre tradition : les plus fluides subtilités de l'écriture et de la sensibilité que nous rattachons au nom de M. Debussy, avec le souci rigoureux de la construction logique et solide qui nous paraît s'incarner en M. d'Indy : le goût du curieux, du pittoresque, et même de l'exotique qui entraîne tant de nos plus jeunes musiciens, avec ce caractère intérieur qui doit demeurer essentiel à toute musique véritable. Certaines de ces tendances ont pu par moments s'exagérer en lui aux dépens des autres, et le conduire à subir certaines influences. Période de transition, qui est achevée pour M. Roussel. Il possède désormais toute l'étendue de sa personnalité : le voilà maître de sa pensée et de sa main, comme peu de musiciens le sont aujourd'hui.

Les *Évocations* se composent de trois tableaux, souvenirs d'un voyage aux Indes, qui s'intitulent : *les Dieux dans l'ombre des cavernes*, la *Ville Rose*, *Aux bords du Fleuve sacré*. Bien qu'ils soient indépendants l'un de l'autre, ce serait une grave erreur de vouloir les séparer. Ils forment ensemble une vaste symphonie avec chœurs, dont la lumineuse et puissante ordonnance, l'équilibre et les contrastes répondent à de mystérieuses correspondances intérieures. Par la largeur du trait, l'éclat et la profondeur du coloris, ces tableaux sont en effet très fortement évocateurs, plutôt que proprement descriptifs Ils ont une saveur intensément exotique, mais non point par cet emploi facile, dont on a tant abusé, de petits moyens extérieurs, qui ne font que de l'exotisme de bazar. C'est d'un exotisme tout intérieur qu'il s'agit ici, et qui n'a rien à voir avec la musique à programmes. C'est, suivant le

principe de Beethoven — et l'introduction des voix dans le final est aussi beethovénien — la peinture du sentiment et non pas des objets : c'est une peinture qui émeut et qui fait penser, comme des mouvements d'une âme profondément ébranlée par des spectacles neufs, dont elle a elle-même pénétré l'âme au travers de la splendeur ou de l'étrangeté des apparences : âme qui reste toujours grande, quand le spectacle, au vulgaire, ne paraît qu'amusant, brillant, vif ou tendre. Et le plus précieux dans l'œuvre de M. Roussel, ce qui la rend non seulement belle, mais bonne, c'est qu'elle nous affirme une évolution vers la clarté, la simplicité, l'ampleur forte et saine, qui est le véritable mouvement actuel de l'art français, sous tout ce bruit que mènent tant d'adroits sertisseurs de riens. »

Souhaitons que le succès qui accueillit à Paris, le 18 mai dernier, l'œuvre de M. Roussel ne laisse pas indifférents nos directeurs de concerts. Il y a pour M. Eugène Ysaye à Bruxelles, à Liége pour M. Sylvain Dupuis (qui joua le *Poème de la Forêt* du même auteur aux Concerts populaires) une belle initiative à prendre.

O. M.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Chant (jeunes gens; professeur : M. DEMEST). — 1er prix, M. Mertens; 2e prix, M. Goossens; accessit, M. Lechien.

Chant (jeunes filles; professeurs : Mmes CORNÉLIS, FLAMENT, KIPS). — 1er prix avec distinction, Mlle Bogaerts; 1er prix, Mlles Jean et Goossens; 2e prix, Mlles Aschl, Spanoghe, Drujons et Defyn; rappel de 2e prix, Mlles Lhoest, Aerts et Robert; accessits, Mlles De Backer, Prick et Tullis; rappel d'accessits, Mlles Mertens et Pirotte.

Prix de la Reine. — Mlles Bogaerts et Goossens.

Prix Van Cutsem. — En vertu de circonstances spéciales, ce prix, destiné en principe à la classe de violoncelle, a été disputé cette année par cinq jeunes filles des classes de chant ayant remporté un premier prix aux concours des quatre années précédentes. C'est Mlle Edith Buyens, élève de Mlle Flament, qui l'a emporté sur ses concurrentes, après avoir chanté avec autorité, intelligence et sentiment des morceaux fort bien choisis de Gluck, Brahms et Chausson.

LA MUSIQUE A LIÉGE

Pendant que le Conservatoire distribue prix et accessits suivant le procédé invétéré et défectueux des concours, la *Société Bach* est allée en Limbourg porter le fruit de son travail, invitée par MM. Schulte d'Overpelt, industriels aussi distingués comme esthètes que comme grands organisateurs d'exploitation minière. Offrir du Bach, des cantates sévères, des chacones, des sonates à une population ouvrière, semée de quelques personnalités supérieures de l'administration semblerait chose insensée; pourtant l'intuition du beau ne manque point de se révéler; les passages grandioses ou émouvants, les puissances imposantes des chorals, la force persuasive de la musique instrumentale entrant dans l'esprit par les répétitions modulatrices agirent, sans aucun doute, sur la majorité des auditeurs; leurs longs et vigoureux applaudissements le démontrèrent. La compréhension se fit graduellement, car ces marques d'approbation et même d'enthousiasme devinrent plus fréquentes et plus intenses à mesure que les œuvres se succédaient.

Nos excellents solistes, Mlle Tombeur à la voix admirablement égale, au style pondéré et large, Mme Göb au soprano étendu et bien timbré, à la diction intelligente et persuasive, M. Collas, ténor ardent et convaincu, M. Franck, basse grave, admirable dans les ampleurs de la phraséologie religieuse, Mlle d'Haricourt, violoniste française qui s'est fait brillamment connaître à Bruxelles et que la Société Bach eut l'heur de s'adjoindre en ce beau concert, tous furent fêtés de manière très significative par la foule des auditeurs. Notons qu'il y a une vaste salle de concert et de théâtre à Overpelt, offrant une bonne acoustique, des dispositions pratiques, un foyer et des dégagements convenables.

Inutile d'ajouter que l'accueil le plus cordial était réservé aux membres de la Société; son président, M. Rey, au nom du directeur M. Dwelshauvers et de ses collègues, remercia MM. Schulte et les félicita éloquemment sur l'œuvre humanitaire qu'ils accomplissent au milieu des solitudes campinoises. Et ce fut une journée charmante, favorable à la santé des voyageurs et flatteuse pour leur artistique entreprise.

GEORGES RITTER

CONCOURS MUSICAL

A l'occasion du 25me anniversaire de sa maison, M. P. Riesenburger organise entre artistes belges ou domiciliés en Belgique un concours de compositions pour piano. La plus grande latitude est laissée aux concurrents pour la forme et le titre du morceau, qui doit pouvoir être imprimé sur deux pages grand format. Des primes en espèces de 250, 150 et 100 francs seront décernées aux auteurs des trois œuvres couronnées par le jury. Celles-ci deviendront la propriété de M. P. Riesenburger, qui donnera à l'auteur 100 exemplaires de chaque édition.

Un prix d'interprétation et d'exécution pianistique sera en outre offert par la maison Ibach aux anciens élèves des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique et sortis depuis trois à cinq ans de ces établissements. Ce prix consistera en un piano de concert d'une valeur de 4,000 francs, à choisir par le lauréat dans les magasins de la maison Riesenburger. Le concours aura lieu à la Grande-Harmonie en décembre prochain. Son programme sera analogue aux conditions du Prix de virtuosité du Conservatoire de Bruxelles. Il sera renouvelé tous les trois ans si les résultats qu'en espère la maison Ibach lui paraissent atteints.

PETITE CHRONIQUE

On fêtera le 21 juillet le centenaire de la naissance d'Henri Conscience. Une plaque commémorative sera, à cette occasion, placée au Musée Wiertz, dont le célèbre conteur flamand fut le conservateur. Le *Muziekfonds* donnera sur la Grand'Place, à 5 h. 1/2 et à 8 h. 1/2, un festival de musique (cantates et lieder).

La Société montoise des *Amis de l'Art wallon* vient de constituer comme suit son comité définitif : Président, J. Lescarts, bourgmestre; vice-présidents, comte d'Auxy de Launois, Houzeau de Lehaie, F. André, A. Harmignies; secrétaires E. Hublard et R. Quinet; trésorier, A. Letellier; membres, Wins, Masson, C. Stiévenart, abbé Puissant, Poncelet, Carlot, Benoit, Goffint, vicomte Vilain XIIII, Lemaire, Losseau, Aubry, Lambillotte, J. Moreau, Gendebien, Harmignies, Maistiau, comte de Goussancourt, Greyson, Decamps et Desguin.

Les Conférences des *Matinées littéraires* seront reprises à Bruxelles l'hiver prochain et dépasseront en intérêt celles de l'an passé, qui provoquèrent un si grand empressement de la part de l'élite du public bruxellois. Le programme est en voie d'élaboration. Quelques-unes des plus hautes personnalités littéraires de France, le comte d'Haussonville, le marquis de Ségur, M. Richepin, peut-être M. Bourget, ont promis leur concours. On espère en outre que M. Camille Bellaigue, l'éminent critique musical de la *Revue des Deux Mondes*, consentira à évoquer en une ou deux causeries la physionomie musicale de Gounod.

Les personnes désireuses de s'assurer dès maintenant les meilleures places peuvent s'inscrire auprès de M. José Perrée, à la Maison Breitkopf et Hærtel, 68 rue Coudenberg, soit directement, soit par correspondance. Le prix de l'abonnement demeure fixé

à 20 francs pour la série de six conférences. Mais le prix du fauteuil, pour chaque séance séparée, sera augmenté.

Les conférences seront données dans une des salles du haut de la ville offrant les meilleures conditions d'accès et de confort. Elles auront lieu le lundi à 3 heures.

Une des meilleures élèves de Mme Coppine-Armand, Mlle Marthe Darney — une Bruxelloise — vient d'être engagée à de très belles conditions comme falcon à l'Opéra de Nice.

Parlant de Claude Farrère, le *Gil-Blas* dit dans un de ses derniers numéros : « Que nous réserve-t-il? Depuis neuf mois qu'il est à Toulon, passant à bord de l'*Ernest-Renan* la plus grande partie de ses journées, qu'a-t-il écrit?

Une indiscrétion récente a révélé qu'il prépare un livret d'opéra et, comme ce sera sa première expérience de ce genre, il a, pendant un récent et bref séjour à Paris, été prendre une leçon du meilleur des maîtres. Et c'est pourquoi on le vit un vendredi à l'Opéra où il entendait *Siegfried*...

Quant à son livret d'opéra, il ne m'en a rien dit... C'est encore le mystère. »

Nous sommes à même d'instruire notre confrère. Le livret auquel travaille M. Claude Farrère est tiré d'un conte oriental cité dans *l'Homme qui assassina*. Il est destiné à être mis en musique par M. Léon Jongen, qui a déjà reçu le premier acte et esquissé quelques thèmes de la partition.

M. Léon Jongen est, on le sait, un jeune musicien liégeois fixé à Paris, qui remporta il y a quelques années le second Grand Prix de composition musicale au Concours de Rome. Outre des mélodies publiées par MM. Durand et Cie, M. Jongen a écrit un drame lyrique en deux actes, *Anne-Josèphe*, des œuvres symphoniques, des pièces pour piano, etc., toutes œuvres encore inédites. C'est le frère cadet de M. Joseph Jongen, professeur au Conservatoire de Liége et compositeur très apprécié.

Le beau roman de M. Gilbert De Voisins : *l'Enfant qui prit peur*, dont nous avons publié dans notre dernier numéro une élogieuse appréciation, a obtenu le prix annuel (mille francs) de l'Académie des Quarante-cinq, que préside M. Abel Hermant.

Parmi les nombreux articles que la presse étrangère à consacrés à notre compatriote Eugène Laermans, signalons à nos lecteurs une étude éloquente parue, sous la signature de M. Jules Kaden, dans *Krytyka*, la revue politique, scientifique, artistique et littéraire que dirige l'écrivain polonais bien connu W. Feldman, et qui paraît mensuellement à Cracovie. Dans cette étude approfondie, M. J. Kaden analyse l'œuvre du peintre et du graveur, il en dégage l'âpre psychologie ; il y est question aussi du milieu belge et de la magnifique lignée de peintres et de sculpteurs qui va de Charles De Groux à Eugène Laermans. La Pologne, ne l'oublions pas, ne cesse de s'occuper de nos littérateurs et de nos artistes. Nos principaux écrivains sont traduits en langue polonaise, et le mouvement artistique belge est suivi avec un intérêt soutenu dans tous les grands périodiques polonais.

Pour son numéro spécial du 14 juillet, la revue hebdomadaire *La Vie* a eu l'ingénieuse idée de grouper les hymnes nationaux de tous les pays, depuis l'Arménie et l'Arabie jusqu'à la Russie et la Turquie. Cette revue, qui consacre chaque semaine plusieurs pittoresques articles à la vie des nationalités, ne pouvait, avec plus d'à-propos, profiter du grand anniversaire de la délivrance qu'en donnant cette anthologie épique des chants des patries qui, toutes, communient dans le même ardent désir de liberté.

Sottisier :

... Perth, dont le nom rappelle au touriste un roman de Walter Scott et un opéra de Massenet, *la Jolie Fille de Perth*.

Voyages circulaires en Écosse. Itinéraires dans les Terres Hautes, p. 11.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:*
HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.
Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.
A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.
Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.
Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature
A Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :
MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le Dr G. C. WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le Dr KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : **100 FRANCS**

Nous nous réservons de porter ce prix à 125 francs dès que paraîtra l'ouvrage, ou dès que les 300 premiers exemplaires seront souscrits.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF & HAERTEL, éditeurs, Bruxelles.

LEON DELCROIX. — **Chant d'amour** (JOSÉ PERRÉE) pour chant et piano. *Prix : 2 francs.*
ID. **Nostalgies**, deux poèmes de JOSÉ PERRÉE pour chant et piano. I. *Tristesse. Prix : 1 fr. 50.* — II. *Au Jardin de mélancolie. Prix : fr. 1.50.*

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse.* » qui lit, decoupe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, Jr

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, **20** fr. — Étranger, **25** fr.
La livraison, fr. **2.50.**
Edition de luxe sur papier spécial, **50** fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zehlendorf).

LE PASSANT

Gazette hebdomadaire illustrée et fantaisiste.

DIRECTEURS : PIÉRARD et BLANDIN

BUREAUX : *40, Galerie du Commerce, Bruxelles*

ABONNEMENT : Belgique 7 fr. 50; Étranger 12 francs.

A partir du 1er Janvier 1912, l'abonnement sera porté à 10 fr. 50.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 29. 21 JUILLET 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Prince des Poètes : *Paul Fort* (G. JEAN-AUBRY). — L'École de musique française (O. M.). — Les Poèmes de Léon-Paul Fargue (suite et fin) (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Rochers de Sy. — Écrivains d'aujourd'hui : *Lionel des Rieux* (LOUIS THOMAS). — Concours de l'Académie royale. — Concours du Conservatoire. — Congrès international d'Histoire de l'Art. — Petite Chronique.

Le Prince des Poètes.

Paul Fort.

Les suffrages exprimés pour la nomination du « prince des poètes » ont dévolu à Paul Fort cette prérogative à la fois illusoire et souhaitable.

Les conditions dans lesquelles fut fait ce plébiscite, et la sorte de préséance qu'invoquèrent les uns et les autres dans le droit au vote pouvaient faire craindre d'abord qu'aucune majorité ne se dessinât assez nettement pour imposer véritablement un nom et une œuvre, comme il en fut pour Verlaine, Mallarmé et Léon Dierx.

N'étant point de ceux qui votèrent pour un poète, il m'est loisible de me réjouir à considérer le courant de sympathie vive et généreuse qui s'est formé en faveur de Paul Fort : c'est le juste tribut dû à un esprit charmant et à une œuvre abondante et diverse où se rencontrent à l'aise les changeantes vertus du lyrisme.

Paul Fort nous découragea souvent qui dépassait notre attention de son génie nombreux : à peine avions-nous eu le temps d'en contempler un aspect que déjà, sous une autre forme, il se montrait à nos regards.

Il est comme un elfe charmant dans la vallée variée du lyrisme actuel. Il a toutes les qualités d'un elfe : l'agilité plaisante, et le tendre sourire, l'amour passionné de la terre, et le goût passionné du ciel. Il sait les mille secrets des arbres et des eaux. Il nous parle bas à l'oreille et nous murmure quelque charmante confidence dont nous rêvons. Il s'exclame aussi, puis sourit et parfois il rit comme un enfant ou comme une limpide source où beaucoup de ciel bleu se mire. Nous tentons en vain de le maintenir où nous sommes, il nous échappe, et nous le voyons danser au loin sur la plaine, dans le couchant vermeil, et il nous apparaît soudain, immobile et harmonieux, comme un dieu souple dont l'image serait d'or. Enfin nous l'allons donc saisir, nous l'allons donc enfin surprendre, mais à peine avons-nous suivi ses traces douces sur le sable, à peine avons-nous saisi le chant qu'il disait tout-à-l'heure et que nous apporte le vent, à peine en avons-nous senti la grâce extrême ou bien l'ardeur qu'il s'enfuit de nouveau, revient, mêle ses traces et nous attire et semble rire de nous voir essoufflés si tôt, à tenter de suivre sa danse. Et puis, c'est parfois une course dans le crépuscule, une course soudain ardente, l'elfe alors grandit mystérieusement, et son chant monte, monte et grandit aussi vers les étoiles premières; puis dans la nuit, il va, couleur d'argent, preste et vivace, comme un feu-follet singulier, comme un feu-follet parfumé de tous les parfums du jour et de la nuit. Et la danse aussi s'interrompt, l'elfe a mis sa main sur son cœur, sans emphase et sans geste extrême, et c'est un chant pur qui s'élève avec tant de tendresse que les étoiles ont tremblé.

« L'ombre, comme un parfum, s'exhale des mon-

tagnes, et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait ce soir le rayon d'une étoile remonter en tremblant le courant du zéphyr...

» Sens ton âme monter sur sa tige éternelle : l'émotion divine, et parvenir aux cieux. Suis des yeux ton étoile, ou ton âme éternelle, entr'ouvrant sa corolle et parfumant les cieux...

» Contemple, sois ta chose, laisse penser tes sens, éprends-toi de toi-même épars dans cette vie. Laisse ordonner le ciel à tes yeux sans comprendre et crée de ton silence la musique des nuits. »

Elfe capricieux, rien ne le tient que de la vie, rien ne le lie que de lumière ou que d'amour : il bondit à travers les étendues et va, sans autre souci que de dire la beauté de ces choses éternelles et si simples et cependant sans fin, et cependant toujours semblables et dissemblables. Il va et rien ne s'interpose entre l'espace et sa course, et son pied vole. Elfe joyeux, elfe sans amertume ou haine, il va par delà les spectacles, par delà les cieux et les âges, il va, surnaturel et pourtant si humain que son chant est notre chant même, plus nuancé et plus soi-même que notre chant intérieur. Il semble qu'en son vol hardi le pied va lui manquer soudain, ou que le sol n'aura bientôt plus de ressort pour y bondir à nouveau, plus jeune ou plus grave, mais il repart et nous devance et se rapproche et nous attire, elfe tentant notre regard et que la vie tente sans cesse.

Il va, sans souci d'où il va. Le chemin est beau pour son cœur; puisqu'il aime déjà le chemin, sans le savoir, parti-pris ou cœur-pris sans cesse. Il va sans que le pied lui manque. Son chant est familier aussi, car il ne parle point qu'à ceux qui savent : encore il a souci des simples et des enfants, il sait les rondes et les vieux rythmes qui bercent ou qui enchantent le sommeil.

Il sait dire ainsi des refrains qu'on croirait de chansons défuntes et pourtant vives, qu'on croirait du peuple lui-même et qui lui parlent avec les mots qu'il sait le mieux :

« Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer, elles pourraient faire une ronde.

» Si tous les gas du monde voulaient bien êtr'marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

» Alors on pourrait faire une ronde autour du monde si tous les gens du monde voulaient s'donner la main. »

Et c'est à tout l'univers qu'il donne la main, il entre dans la ronde ou mieux même il la mène, il l'entraine pour nous, et tout autour de nous chante en dansant la ronde au refrain qu'il évoque. Et quand la danse est assez vive, il se dégage et va plus loin, et de nouveau s'élance et son pied rapide et précis le porte et le transporte, et comme une aile il rase les flots, et comme un oiseau voyageur l'elfe se pose sur la mer et sourit et chante encore, il chante l'Amour marin :

« O grande mer que l'on se ravit de part et d'autre, grande mer, que les hommes fous croient se ravir, quand tu laisses couler pour toi le sang des hommes, ne songeant en toi-même qu'à mirer l'autre monde. »

Et sa voix est rude et sauvage, câline et insinuante, et brusque et grave et en désordre comme la mer.

Et ses paroles nous entraînent, nous secouent, nous bercent ou nous heurtent et parfois même nous font sourire d'un agrément juvénile et frais comme l'odeur de la houle au matin.

Il sait mille choses et les dit de telle sorte qu'on comprend bien qu'il les sent plus encore qu'il ne le sait. Elfe savant et ingénu, inégalable science d'une âme fraîche que tout renouvelle et qui du monde s'enrichit, il faut bien qu'en sa nature il porte un éclat d'autre monde pour vivre en dieu comme il le fait :

« Moi qui suis dieu, je crée tout ce dont je m'étonne. Entendez-moi bien : dieu? Je veux dire un tel homme qu'il peut rêver sa vie d'un bout à l'autre bout... Est dieu tout ce qui vit : l'herbe est un dieu hâtif doué de rêve, ayant une âme visionnaire. Le rêve créateur n'habite pas la pierre, mais l'herbe dans son âme a le dieu primitif... »

Les quatorze séries de *Ballades françaises* n'ont pas épuisé la ferveur de cet elfe capricieux, et le désir de vivre en dieu renouvelle infiniment son ardeur.

« Couché sur un gazon dont l'herbe est encore chaude de s'être prélassée sous l'haleine du jour, oh ! que je viderais ce soir avec amour la coupe immense et bleue où le firmament rôde. »

Son ivresse de vivre est infinie et à l'heure lointaine où son regard verra l'autre regard des étoiles, il redira :

« L'espace est toujours là, il coule illimité, à peine ivre il m'emporte et j'avais soif encore. »

Il boit aux sources, aux fontaines, aux douces fontaines de France : car il est de France, d'Ile de France. Il en était prince déjà. Qui donc depuis Gérard de Nerval a su mieux dire de ces villages dont les noms seuls sont un sourire dont rien que d'y penser l'âme se sent plus fraîche?

Et cette couronne de prince qu'aujourd'hui l'on donne à Paul Fort, ne l'a-t-il pas tressée, au gré des jours, en se jouant parmi la vie qu'il aime avec une ardeur sans égale?

Elle est faite de marjolaine, et la rose et le thym s'y mêlent avec une algue encore odorante et marine...

G. JEAN-AUBRY

L'École de musique française.

Musiciens français d'aujourd'hui, notices biographiques suivies d'un essai de bibliographie et accompagnées d'un autographe musical, par Octave Séré (1).

- Il faut louer M. Octave Séré d'avoir consacré à quelques-uns des maîtres de l'Ecole française contemporaine (exactement vingt-sept) un ouvrage soigneusement documenté et guidé par une sûre méthode. On y trouve, pour chaque compositeur, outre une courte notice biographique, la liste complète de ses travaux musicaux et littéraires, un relevé iconographique et l'énumération des principales études critiques — livres et articles de revues — qu'ont suscitées ses œuvres. L'histoire musicale de ces quarante dernières années est ainsi évoquée avec précision. Elle apparaît dans l'intensité de sa vie ardente, dans sa magnifique floraison lyrique et instrumentale, et si peuplée de talents originaux, depuis Georges Bizet jusqu'à M. Déodat de Séverac, qu'on ne peut lui opposer à l'heure actuelle, en aucun pays, école plus féconde et plus belle.

Déjà se sont apaisées les hostilités qu'ont fait naître la plupart des œuvres de ces artistes glorieux. Que dire, aujourd'hui, de l'accueil fait en 1872 au Concerto pour piano et orchestre d'Alexis de Castillon, dont la forme classique et l'harmonieuse inspiration n'ont vraiment rien de subversif? Il fut, rapporte l'auteur, outrageusement sifflé par une foule hurlante et déchaînée! « Jamais, a écrit M. L de Fourcaud, tumulte plus indescriptible ne s'était vu au cirque depuis la première de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*. Trois quarts d'heure durant, M. Saint-Saëns, qui exécutait la partie de piano, tint tête au public d'un magnifique courage. Il fut vraiment beau ce jour-là, sous les huées iniques, intraitable, passionné, témoignant de l'ardeur de sa foi. »

La présente génération a heureusement revisé un certain nombre de ces jugements sommaires. A son tour la postérité... et ainsi de suite, car l'histoire ne varie guère et les révolutionnaires d'aujourd'hui seront toujours les classiques de demain.

L'intéressante étude de M. Octave Séré offre quelques omissions inexplicables. Il n'y est fait mention, par exemple, ni de M. Pierre de Bréville, ni de M. Albéric Magnard, ni de M. J.-Guy Ropartz. Et le fait d'y avoir introduit MM. Jean Poueigh et Paul Ladmirault peut n'être pas considéré comme une compensation.

Certes il y a d'autres lacunes encore. Parmi les absents, les noms de MM. L. Aubert, R. de Castéra, Roger-Ducasse, G. Dupont, H. Février, G. Grovlez, G. Hue, D. Inghelbrecht, M. Labey, G. Samazeuilh, L. de Serres, G.-M. Witkowsky viennent tout d'abord à la pensée. Mais M. Séré n'a pas voulu dresser le répertoire complet des musiciens de l'heure présente, fussent-ils de sérieuse valeur. Ses sympathies, d'ailleurs éclectiques, l'ont porté vers un certain nombre de personnalités dont il s'est plu à décrire la vie et les écrits. Et cette tâche, il l'a remplie avec des soins attentifs.

O. M.

(1) Paris, *Mercure de France*.

Les Poèmes de Léon-Paul Fargue (2).

M. Léon-Paul Fargue connaît tous les drames du crépuscule des villes vieilles et pauvres. Et non pas même les drames, mais leurs pressentiments, plus terribles encore. Même lorsque rien n'indique qu'il les attend, on sent que l'atmosphère est grosse de leurs menaces. Ses moindres descriptions sont terribles, et l'on a envie de dire sans espoir.

Il écrira :

Des enfants jouent et crient doucement dans un square étroit et noir, au crépuscule.

Et ce sera à peine le premier trait d'une esquisse abandonnée. Mais je ne sais quoi de navrant et d'atroce nous inquiète, à cette seule évocation. Il semble que toutes craintes soient permises.

Noctambule impénitent, ivre d'une mauvaise inquiétude, le poète va, sans trêve. Il n'aura jamais fini de contempler les rues, les canaux, les impasses, les recoins au crépuscule, les façades aveugles ou lumineuses, les trains qui passent dans leurs fumées et leurs cris, les forts, les môles, les terrains vagues, les corridors obscurs des maisons qu'on ne connaît pas, les rencontres des voleurs et des filles, les lampes éclairant la table de travail, et toutes les pensées qui vous viennent dans ces errances, et toutes les sollicitations de l'insomnie. La pluie ne tombe jamais, mais elle va tomber : son humidité lourde charge l'air inerte et fiévreux; il ne fait jamais tout à fait nuit, mais la trouble lueur qui éclaire cet univers est spectrale, quoique naturelle, hélas! et pas inventée. Jamais de crime directement commis, mais le bruit étouffé des pas de celui qui va le commettre.

Tout est ici en demi-teintes, en pressentiments, en indications, en suggestions.

Ainsi ce poème, qui n'est que la description très nuancée d'un paysage dont la couleur se décompose sous nos yeux, mais où l'angoisse d'on ne sait quoi d'imminent monte au fur et à mesure que décroît la force lumineuse du crépuscule :

Le boulevard défile et bâille... Un train crie derrière les haies...

Des filles en couleurs fortes cousent et attendent aux portes des bouges. Au bruit des pas noirs qui arrivent, leur regard tourne comme un astre... Germaine et son amie traînent contre une palissade, au bout d'une rue vide, sous le ciel couvert...

Souviens-toi des hôtels que ferme à mi-porte une barrière peinte en rouge où tinte un cornet de fer, dans quelque ruelle où les maisons haussent comme une coupe de jade au bout de mains sales un pan de ciel crépusculaire.

Les murs s'observent avec la lassitude de vieux partenaires, et comme les éternels vis-à-vis d'un bal pauvre... Des loques ricanent sur des cordes, aux fenêtres. Les coins recèlent d'étranges visages. J'entends des fins de scène et des yeux fixes me défient...

Des enfants piaillent dans l'ombre et tombent : une voix grondeuse les relève. La ruelle est si mal pavée que tout le monde a l'air d'y boiter. Le dos d'une vieille tourne au bout d'un passage.. Un chat débuche — et c'est deux pastilles de lune ..

Le ciel se fonce entre les murs, comme une grande fleur, là-haut, dans un vase de fer... Un quinquet de travers, couleur d'oignon brûlé. Son maigre bras : Son tintement l'allume... De courtes flammes bleues pointent dans les cuisines... Des échoppes s'éclairent, baissent et tremblent...

Une fille ouvre sa fenêtre. Et je vois sa lampe, coiffée de rose, comme un long flamant debout sur une seule patte...

Rappelle-toi nos descentes sourdes dans les escaliers jaunes où flue l'haleine des plombs sans couvercle ouverts sur le soufre des cours, les rais de ciel dans une gouttière, le coin bleu d'un toit où un tuyau bave, et cette femme au casque sombre, aux jambes gantées de bas rouges, et ton cœur qui battait quand tu prenais la fille — et les soldats qui longeaient le chemin de fer — et ce regard d'une femme à sa fenêtre — sage et lourd comme du raisin noir...

La poésie de M. Léon-Paul Fargue par sa rareté, son intensité, sa science ne ressemble à celle de personne aujourd'hui. Mais

(2) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

elle s'apparente assez étroitement à celle d'un Arthur Rimbaud dans *Illuminations*, à celle d'un Lautréamont dans *les Chants de Maldoror*. C'est la même fièvre, la même angoisse insomnieuse, un peu le même style. Mais Lautréamont est loin de s'être astreint à une telle concentration. Malade et un peu fou, il laisse le désordre de l'abondance diluer ses meilleures inspirations. Il divague, littéralement. Il ne sait ni s'arrêter, ni revenir sur ses pas. Il rencontre sur son chemin d'admirables fleurs de poésie, mais dans le lien de sa très belle langue, il met aussi bien, pêle-mêle avec ces fleurs, un ramas d'herbes quelconques. Il est sans choix, et très fatigant. Les *Illuminations* de Rimbaud sont d'une qualité infiniment plus solide. Et ce n'est pas un mince compliment à faire à M. Fargue que de trouver ses *Poèmes* aussi beaux. Très sérieusement, ils émanent d'une imagination pareille, d'une poésie fraternelle. Mais la part de l'artiste chez Rimbaud est nulle. Tel qu'il est sorti du creuset, avec les bonheurs et les erreurs de la fonte, l'auteur d'*Une Saison en enfer* a laissé refroidir le lingot. Il est visible que M. Fargue a retouché minutieusement le plus petit modelé du sien sans altérer le mouvement de l'ensemble. Aussi ses analogies sont-elles plus serrées, d'un enchevêtrement plus solide et à peu près inextricable.

Quelque ressemblance que possèdent entre eux ces poèmes, d'un bout à l'autre du recueil, comme s'ils étaient les maillons égaux d'une chaîne indéfinie de visions nocturnes et de souvenirs amers, on perçoit cependant, à l'approche de la fin, une émotion plus directe et plus profonde, plus nettement avouée surtout que celle qui vient seulement de la contemplation obsédée de choses tristes.

Un homme se lève, du milieu de ces songes, de ces songes qui furent les images de sa vie et lui en dérobèrent l'écoulement fatal, un homme se lève et s'aperçoit que sa jeunesse s'achève. Une pensée le touche, qui est grave et mûre, et d'une douce humilité:

Faut-il donner tout son effort, fût-ce au prix de son repos, de la justice et de la tendresse? Ne plus dédaigner le bonheur qui s'offre parce qu'il est un tout petit? Ne plus faire fi des regards qui se bornent? — L'imprimeur, l'homme qui essaie ses cornets, le céramiste et tous ceux de la maison qui travaillent, dînent le dimanche en abat-jour rose avec des amis à leur table... Et moi je suis tout près d'eux, comme un homme riche qui vit seul et s'éclaire à la chandelle.

Tomber dans la lumière ou vaincre dans les ténèbres? Ne plus se cramponner à la crête des murs d'où l'on voit les lumières, les tueries ou les échanges?...

Oh! tant d'années passées à m'attendre, à me regretter et à m'attendre... Un sifflet lointain et sourd évoque une plaine contre un ciel trouble, sous le tremblement lointain d'une étoile.

Et cette pensée se précise encore, devient une méditation sur l'angoisse humaine universelle :

L'homme pleure et attend toute sa nuit le bruit d'une clef dans sa serrure... Il s'endort au bruissement du jour qui monte.

Il s'éveille... Un autre jour parcourt au front des maisons leurs songes de pierre et de verre. Et l'homme entend frémir et se reformer la plainte unanime des âges, où nage le thème de sa vie qui chante, lasse de refléter les ciels et les terres...

En relisant cette trop brève étude, je m'aperçois une fois de plus combien la vraie poésie échappe à tous les moyens de la critique. Il vaut mieux, tout simplement, conseiller à ceux qui aiment le lyrisme confidentiel et une certaine beauté fiévreuse, perverse et sombre, de lire les *Poèmes* de M. Léon-Paul Fargue.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES ROCHERS DE SY

M. Jean d'Ardenne proteste avec raison — et nous nous joignons à lui — contre la destruction dont on menace les rochers de Sy :

« Il s'agit, cette fois, d'un des plus jolis sites de l'Ourthe inférieure, épargné jusqu'ici par l'effroyable carrier. On le croyait définitivement à l'abri de toute tentative d'agression de la part de ce terrible mammifère. C'est un défilé exquis, aux parois hérissées de roches merveilleuses, que l'on trouve entre Bomal et Hamoir, à la suite des ruines de Logne. Mais je fais injure à mes lecteurs en précisant sa situation : il est évident qu'ils le connaissent comme moi; je n'ai donc qu'à leur signaler l'attentat qui se prépare. M. Ch.-J. Combaire en parlait tout dernièrement dans un articulet de *la Meuse*. Il disait : « Qui ne connaît ce site perdu que nulle route, nul chemin de fer (un bienheureux tunnel dissimule suffisamment celui-ci), nul canal, nulle carrière n'enlaidit?... On va, comme bien d'autres, nous le voler, notre beau vallon de Sy... Trois demandes d'exploitation ont été soumises depuis le 1er janvier au Conseil communal de Vieuxville. »

M. Combaire ajoutait que des promesses « mirobolantes, ridicules » ont été faites pour amadouer l'édilité de Vieuxville et les propriétaires des roches convoitées.

Ce qui peut sembler étonnant, c'est que la municipalité d'un endroit intéressé plus que tout autre à la sauvegarde du site en question ait même consenti à entrer en pourparlers avec les malfaiteurs qui songent à le détruire.

En tout cas, Quidedroit est averti. Il me semble que si l'on n'a pas trouvé le moyen de sauver certains rochers de la Meuse parce qu'on s'y était pris trop tard pour conjurer le désastre, ici il n'y aurait plus d'excuse. Je le répète : le vallon de Sy est un de nos sites qui réclament tout d'abord une protection efficace. Il n'est plus possible aujourd'hui de le laisser saccager. »

ÉCRIVAINS D'AUJOURD'HUI

Lionel des Rieux.

M. Lionel des Rieux débuta dans les lettres aux temps héroïques de l'école romane. Jean Moréas, qui avait un esprit dogmatique et changeant et qui se plaisait à aller au bout de ses opinions, venait de laisser en plan les symbolistes et le vers libre. Hugues Rebell, Raymond de la Tailhède, Maurice du Plessys, Ernest Raynaud, Charles Maurras formaient autour de lui une claironnante phalange; et il n'y avait pas jusqu'à M. Barrès qui, depuis *le Jardin de Bérénice*, ne fût considéré comme romaniste, classique et gréco-latin : il n'avait pas encore inventé la Lorraine. Mistral, d'Annunzio et Puvis de Chavannes étaient quelquefois invoqués, mais surtout Ronsard et les poètes de la Renaissance et de l'antiquité.

Aujourd'hui, quand on lit les vers de cette école où il est parlé sans cesse des « neuvaines sœurs » et des beaux livres « honneur du langage français et de la noble Athènes », on reste un peu pantois, et l'on se demande comment des hommes de plus de dix-sept ans ont pu se plaire à pareils jeux. Ou plutôt l'on pense qu'il fallait que les symbolistes, avec leur galimatias nordique, eussent bien exaspéré ces méridionaux pour les pousser, par réaction, à cultiver de pareilles fadaises. C'est le fait de toutes

les écoles littéraires de pousser à l'absurde les plus justes théories.

Nous ne devons donc pas nous étonner si le premier livre de M. Lionel des Rieux, *la Guirlande des Muses*, est tout fleuri, j'allais dire farci des divinités de l'Olympe, et si les vers en sont écrits dans un langage ronsardisant qui est un tour de force et un pastiche perpétuels. « Les lecteurs de Chénier, de Racine, de La Fontaine et de Ronsard, écrivait M. Charles Maurras, reconnurent dans *le Chœur des Muses* une verve et un esprit que je dirai de leur commerce et de leur intimité la plus resserrée. *L'Anthologie*, Sophocle, Horace, sont encore les pures sources, choisies entre les deux antiquités, dans lesquelles Lionel des Rieux n'a cessé de puiser l'âme même de ses chansons. »

Je préfère de beaucoup à ce grand étalage de mythologie, fort réussi cependant, le recueil de vers plus intime, plus naturel, plus vrai, que M. des Rieux nous donna en 1906. *La Belle Saison* est un volume agréable, que l'on ne connaît pas assez. Il est tout entier consacré à chanter la Provence et l'amour. Et la robuste sensualité qui l'anime est bien faite pour nous convenir et nous plaire.

M. Lionel des Rieux est un technicien du vers régulier; il manie toutes les strophes avec une aisance qui rend inexcusable sa paresse présente. (Il y a bientôt six ans que M. des Rieux n'a rien publié, sauf, dans *l'Action française* du 15 juin 1908, une curieuse satire intitulée *la Colère des Héros*, dans laquelle on voyait les morts glorieux enterrés au Panthéon sortir la nuit de leur tombe pour aller jeter à l'égout le cercueil de Zola.)

En 1906, à Orange, on représenta une *Hécube* de M. des Rieux, qui était une tragédie remarquable, et qui serait tout à fait à sa place sur la scène de la Comédie-Française. Mais l'on y joue des comédies de boulevard.

LOUIS THOMAS

Concours de l'Académie royale.

PROGRAMME DE L'ANNÉE 1914.

A. — *Section d'Histoire et des Lettres.*

Première question. — Faire l'histoire du réveil littéraire dont les provinces belgiques (y compris l'ancienne principauté de Liége) furent le théâtre dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle. — Prix : 600 francs.

Deuxième question. — Faire l'histoire du réveil de la littérature néerlandaise en Belgique de 1800 à 1830. — Prix : 600 francs.

Troisième question. — Exposer sommairement l'histoire du développement des rites funéraires de l'Egypte ancienne. Chercher notamment à montrer dans quelle mesure ont pu se développer et s'accorder en coexistant les croyances à l'âme habitant la tombe et à l'âme habitant les enfers. — Prix : 800 francs.

Quatrième question. — On demande une étude sur le rôle des marchands et financiers espagnols, italiens et portugais aux Pays-Bas sous le règne de Philippe II. — Prix : 800 francs.

Cinquième question. — On demande une étude sur la bourgeoisie foraine, principalement dans les provinces belges, depuis le XIV^e^ siècle jusqu'à la fin de l'ancien régime. — Prix : 600 fr.

Sixième question. — Faire une étude critique des thèses soutenues jusqu'ici sur la parenté qui existe entre l'Apologétique de Tertullien et l'Octavius de Minucius Félix, et particulièrement de la thèse récente de M. Richard Heinze. — Prix : 800 francs.

Septième question. — Faire un exposé critique des renseignements que possédait l'Antiquité pendant les derniers siècles du paganisme sur les cultes de l'époque étrangers à la religion gréco-romaine. — Prix : 800 francs.

B. — *Section des Sciences morales et politiques.*

Première question. — Exposer et discuter les théories modernes sur l'origine de la famille. — Prix : 600 francs.

Deuxième question. — Exposer les théories relatives à la personnalité civile. Rechercher les applications de ces théories à l'état social actuel. — Prix : 800 francs.

Troisième question. — On demande une étude sur la condition des classes agricoles au XIX^e^ siècle dans une région de la Belgique à l'exclusion de la Campine, de la Hesbaye et de l'Ardenne. — Prix : 600 francs.

Quatrième question. — Exposer le développement du droit international privé pendant les cinquante dernières années. Mettre en relief, à ce sujet, les principes constitutifs de cette science et la place qu'elle occupe dans l'ensemble des disciplines juridiques. — Prix : 800 francs.

Cinquième question. — On demande une étude sur la succession totale d'État à État. — Prix : 600 francs.

Sixième question. — Étudier le rôle des banques et ses modalités dans le progrès industriel de la nation. — Prix : 600 fr.

C. — *Prix perpétuels.*

PRIX DE STASSART (600 FRANCS).

Notice sur un Belge célèbre. (Onzième période : 1911-1916.) Notice sur Jehan Boutillier, auteur de *la Somme rurale.* Déterminer la nature et la portée de ses fonctions de lieutenant du baillage de Tournai-Tournaisis. Indiquer les sources auxquelles il a puisé. Comparer ses solutions et ses décisions avec celles des juristes du temps.

PRIX DE STASSART (3,000 FRANCS).

Histoire nationale. (Huitième période : 1911-1916.)

Étude sur l'organisation financière bourguignonne jusqu'à la création du Conseil des finances par Charles-Quint.

PRIX DE SAINT-GENOIS.

Histoire ou Littérature en langue néerlandaise.

(Quatrième période décennale : 1898-1907, prorogée jusqu'au 1^er^ novembre 1912.) 1,000 francs.

Faire l'histoire de la période calviniste à Gand (1576-1584).

(Première période quinquennale : 1908-1912.) 500 francs.

Faire l'histoire du siège d'Anvers par Alexandre Farnèse.

PRIX TEIRLINCK (1,000 FRANCS).

Littérature flamande. (Cinquième période : novembre 1910-novembre 1915.)

Faire l'histoire des lettres néerlandaises dans les Pays-Bas espagnols depuis la paix d'Anvers par le duc de Parme (1585) jusqu'à la paix d'Utrecht (1713).

PRIX JOSEPH DE KEYN.

En 1914 sera jugée la seconde période du dix-septième concours (1912-1913). Cette période est consacrée aux ouvrages d'instruction ou d'éducation moyennes, y compris l'art industriel. Une somme de 3 000 francs pourra être répartie entre les auteurs des ouvrages couronnés.

PRIX GANTRELLE (3,000 francs).

Philologie classique. (Dixième période : 1909-1910, prorogée jusqu'au 31 décembre 1912.)

La Légion romaine, son histoire et son organisation. (Onzième période, 1911-1912.)

Exposer le développement de la démonologie dans la religion des Grecs et des Romains jusqu'à la fin du paganisme.

(Douzième période, 1913-1914.) Exposer comment le christianisme a utilisé les monuments de l'art païen jusqu'à Justinien.

PRIX CHARLES DUVIVIER (1,200 FRANCS).

(Seconde période : 1908-1910, prorogée jusqu'au 31 décembre 1913.)

On demande une étude sur le régime juridique et économique du commerce de l'argent au moyen âge.

(Troisième période : 1911-1913.) On demande une étude sur l'organisation juridique du village et de la seigneurie rurale, dans une région de la Belgique, sous l'ancien régime.

PRIX AUGUSTE BEERNAERT.

Littérature française. (Seconde période : 1912-1913).

Un prix de 1,000 francs sera attribué à l'auteur belge ou naturalisé qui aura produit l'œuvre la plus remarquable, sans distinction de genre ou de sujet.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Déclamation (jeunes filles et jeunes gens; professeur : Mme NEURY-MAHIEU, MM. CHOMÉ et VERMANDELE). — 1er prix avec grande distinction : Mlle Pollefeyt; 1er prix avec distinction : M. Sovet; 1er prix : Mlles Thieren et Sauveur, M. Roels; 2e prix : Mlles Prils et Vianu; MM. Schauten, Evrard et Léonard; accessits : Mlle Spinoy, MM. Groenveldt et Martin.

Piano (diplôme de capacité). — Mlle Claire Preumont (élève de M. GURICKX).

Congrès international d'Histoire de l'Art.

Le dixième Congrès international d'Histoire de l'Art aura lieu à Rome du 16 au 21 octobre prochain. Il se préoccupera surtout de fixer l'état actuel de l'histoire de l'art médiéval et moderne, en cherchant à déterminer les tendances, les questions de méthode, les progrès réalisés.

Deux questions fondamentales seront l'objet de ses travaux :

I. — *Rapport de l'art italien avec l'art des autres pays.*

II. — *Problèmes généraux et questions de méthode.*

La première de ces deux questions sera, vu l'étendue du sujet, répartie entre quatre sections correspondant aux différentes périodes chronologiques (Art chrétien, Art roman, Art gothique et de la Renaissance, Art moderne).

Une cinquième section étudiera le second point du programme.

Le Comité du Congrès de Rome invite instamment tous ceux qui s'intéressent à l'Histoire de l'Art à prendre part aux travaux du Congrès. Les adhésions peuvent encore être adressées (de la part de la Société de l'Histoire de l'Art Français) à M. Roberto Papini, secrétaire général du Congrès, Via Fabio Massimo, 60, Rome.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement a acquis pour le Musée de Bruxelles un tableau de M. J.-L. Forain, *Au Palais*, et un autre de M. A. Baertsoen, *Soir sur les quais, à Gand*, qui, tous deux, avaient été exposés au dernier Salon de la *Libre Esthétique*.

Le succès de la rétrospective Forain, qui attira tant de visiteurs à ce Salon en mars et avril derniers, est ainsi officiellement consacré; et en acceptant ces deux toiles, la Commission directrice des Musées a corrigé l'impression fâcheuse produite il y a un an par l'inexplicable refus d'admission dont elle frappa un autre tableau de Forain acquis par l'Etat à l'Exposition universelle de Bruxelles.

En revanche, elle vient de se signaler de nouveau au mécontentement des artistes en repoussant trois œuvres que lui présenta le Département des Beaux-Arts : *l'Eté*, de M. Edmond Verstraeten, *la Fuite en Egypte*, de M. Auguste Donnay, et *Jésus en Croix*, de M. W. Degouve de Nuncques. Ces trois artistes sont parmi les plus intéressants de la génération à laquelle ils appartiennent. Les œuvres proposées avaient été très élogieusement appréciées au Salon de Printemps. Par quelle aberration les membres de la Commission les ont-elles jugées indignes du Musée? Les trouveraient-ils inférieures au *Louis XIV* en macaroni qu'ils ont encaissé l'an passé avec enthousiasme ?

Le Gouvernement a acquis, en outre, au Salon de la *Libre Esthétique*, le *Jardin en fleurs* de M. Gisbert Combaz, la *Dame en noir* de M. Willem Paerels, et un paysage de M. Robert Picard intitulé *Limbourg hollandais*. Au Salon de Printemps : un *Torse* de M. Georges Minne, qui sera coulé en bronze et placé au Musée de Bruxelles.

A l'occasion de la visite du Roi et de la Reine à Anvers, une médaille commémorative à l'effigie des souverains à été commandée par l'administration communale de cette ville au statuaire José Dupon. Outre l'épreuve originale en or, il sera frappé des exemplaires en argent et en bronze qui seront mis en vente.

Un arrêté royal vient d'autoriser le ministre des Sciences et des Arts à accepter le don de 8,700 francs que lui a fait M. G. Guidé en vue de fonder un prix spécial annuel destiné à récompenser, à la suite d'un concours public, l'un des artistes belges ayant obtenu depuis moins de trois ans un premier prix dans les concours de hautbois et cor anglais du Conservatoire de Bruxelles.

Cette somme forme le reliquat des souscriptions recueillies lors de la célébration du vingt-cinquième anniversaire de professorat de M. G. Guidé.

En présence du grand succès obtenu par l'Exposition de reliure d'art ouverte à la Maison du Livre, le Comité vient de décider d'en prolonger la durée jusqu'au dimanche 18 août.

Le ministre des Affaires étrangères d'Italie a acquis au Salon de Venise un *Intérieur* de M. René Janssens et des *Fleurs* de M. Albert Pinot. Le gouvernement a acquis pour le Musée de Rome quelques eaux-fortes et lithographies de MM. Baertsoen, Claus, Laermans, etc.

Parmi les hommages rendus à la mémoire de Félix ter Linden, dont nous avons annoncé la mort en mai dernier, citons l'article que lui a consacré, en première page, *la Réforme* d'Alexandrie (Egypte). L'artiste était très connu et élogieusement apprécié en Egypte, où il exécuta divers portraits, entre autres ceux de M. Carton de Wiart, avocat au Caire, de Mme Aghion-de Menasce, du prince Hussein Kamel Pacha et de sa belle-fille. Il participa en 1897 et 1898 aux Salons du Caire, où l'une de ses œuvres, *Ophélie*, fut acquise par M. Emile Vercamer.

C'est aujourd'hui, à 2 heures, qu'aura lieu l'inauguration du monument élevé à Bruxelles, place Jean Jacobs, à la mémoire des victimes du premier navire-école belge.

M. Vincent d'Indy vient d'être promu au grade d'officier de la Légion d'honneur. Cette distinction, pour tardive qu'elle soit, n'en est pas moins accueillie dans les milieux artistiques avec une vive satisfaction. Les journaux mêmes qui ne partagent pas les opinions conservatrices de M. d'Indy félicitent le gouvernement de son heureuse initiative.

« Il est notoire, dit le *Gil Blas*, que M. Vincent d'Indy ne nourrit point pour le régime actuel une tendresse excessive; et son catholicisme profondément respectable n'a point ménagé, parfois, à nos gouvernants, l'expression de ce qu'il croit être la vérité.

Il faut grandement louer M. Léon Bérard qui, dans M. Vincent d'Indy, n'a voulu considérer qu'un admirable musicien. Et celui-ci est bien un des plus hauts, un des plus nobles de ce temps. Nul ne glorifie davantage la musique française.

Élève de César Franck, M. Vincent d'Indy a toujours célébré le service de la musique avec une rigueur et une générosité insurpassables. Son œuvre : la *Symphonie sur un thème montagnard*, *Wallenstein*, *le Chant de la Cloche*, *Fervaal*, *Istar*, *l'Etranger*, etc., etc., est d'une exemplaire beauté. Elle s'attache tout un peuple de fidèles; et elle a levé de nombreux prosélytes. On ne

peut oublier, quand on parle de M. Vincent d'Indy, que, continuant l'effort du regretté Charles Bordes, il dirige la *Schola Cantorum*, où se sont instruits quelques-uns des meilleurs musiciens de ce temps.

M. Léon Bérard ne pouvait rendre à l'idéal républicain un plus parfait hommage qu'en élevant dans la Légion d'honneur M. Vincent d'Indy, pasteur de grands musiciens et grand musicien lui-même. »

Notre collaborateur André Fontainas évoque en termes touchants, dans le *Mercure de France*, sa première rencontre avec Léon Dierx :

« C'était, par une soirée lointaine infiniment, chez Georges Rodenbach. Il y avait là, auprès de lui, Ephraïm Mikhaël, quelques autres, et nous devions entendre un poète débutant lire sa première pièce en vers. Vous êtes entré, aux côtés de Stéphane Mallarmé qui me nomma à vous. Tout de suite nous parlâmes de poésie, et de peinture aussi, car vous l'aimiez, comme Mallarmé l'aimait, et, comme à son exemple, je m'en exalte et la goûte. Je me souviens que fut prononcé entre nous le nom de Claude Monet de qui, dans la journée, Mallarmé avait découvert un nouveau paysage glorieux, qu'il évoquait à notre imagination. Puis, la lecture commença et mit un terme à notre entretien. Je revois, tandis que vous écoutiez, l'attention soutenue de votre beau visage, la fixité ardente de vos grands yeux apaisés. Comme entre tous vous sûtes dire avec simplicité au jeune auteur le mérite de son effort, et dégager la valeur de son œuvre un peu hésitante! Cette science juste et mesurée, j'ai connu la fortune de la voir exercer à mon profit dans les quelques lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire plus tard, quand je vous ai adressé mes livres. Mais se peut-il que déjà personne ne vive qui se puisse avec moi souvenir d'une telle soirée lucide et tranquille, ou n'y assistiez-vous pas avec nous, Henri de Régnier, ou vous peut-être, M. Maurice Bouchor? »

Un Comité vient d'être constitué sous la présidence de M. Léon Hennique aux fins d'ériger un monument à la mémoire du poète. MM. L. Bourgeois, Guist'hau et L. Bérard ont accepté la présidence d'honneur de ce Comité.

Un « manifeste technique de la littérature futuriste » rédigé et distribué par M. Marinetti proclame qu'il faut détruire la syntaxe en disposant les substantifs au hasard de leur naissance, n'employer les verbes qu'à « l'infini » (l'auteur, peu familiarisé avec la langue française, entend vraisemblablement par là l'infinitif), abolir l'adjectif, détruire l'adverbe, supprimer la ponctuation, etc.

Il serait plus radical de supprimer l'encre et le papier, — et ainsi serions-nous délivrés des manifestes futuristes qui nous conseillent de « cracher chaque jour sur l'autel de l'art » et de « haïr l'intelligence » (sic).

Le boniment ajoute : « Faisons crânement du laid en littérature ». Si c'est là l'idéal futuriste, il y a bien des écrivains qui sont futuristes sans le savoir.

Ces messieurs nous annoncent aussi qu'ils préparent « l'homme mécanique aux parties remplaçables ». Avec la musique de Léo Delibes, cela ferait un aimable ballet. Mais ce que nous attendons du futurisme, c'est une idée nouvelle, et surtout une œuvre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 — BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le 1er août prochain s'ouvrira à Levanto (Ligurie) la première exposition internationale de xylographie, un art autrefois très délaissé et qui connaît en ce moment une brillante renaissance, à laquelle d'ailleurs la Belgique collabore d'une façon significative. Pour montrer l'œuvre accomplie par nos compatriotes dans ce merveilleux et rare domaine de la gravure sur bois, les organisateurs ont mis une salle à leur disposition. Et c'est ainsi que, par les soins de M. Sander Pierron, il y aura à Levanto une section belge réunissant un choix d'œuvres de ceux qui se sont faits en notre pays les artisans de cette restauration dont on désire en Italie concentrer les résultats déjà acquis. Cette salle réunira les travaux — épreuves, bois originaux, projets d'estampes et livres illustrés — de MM. Jean Classens, Edouard Pellens, Georges Minne, Constant Dratz, Max Elskamp et Pin Leclercq. L'exposition de Levanto est organisée par la direction de la revue d'art *Eroica* et elle a pour président effectif M. Giulio Drago, syndic de la ville de Levanto. Ce premier Salon de la gravure sur bois, dont on conçoit tout l'intérêt au moment où les arts décoratifs prennent un développement énorme et leur expression une physionomie très particulière, sera inauguré officiellement par M. Corrado Ricci, l'éminent directeur général des Beaux-Arts du royaume d'Italie.

C'est dimanche prochain que sera inauguré à Ambert (Puy-de-Dôme) le monument élevé à la mémoire d'Emmanuel Chabrier. Un banquet suivra la cérémonie.

On parle beaucoup à Paris de la construction d'un nouveau théâtre dont Mme Isadora Duncan prendrait la direction et qui serait construit sur ses indications. M. Singer aurait, dit-on, mis deux millions à la disposition de l'artiste, et déjà les architectes seraient choisis : MM. Louis Süe et Huillard. De son côté, M. Gordon-Craig aurait promis son concours pour l'exécution des décors. Nul n'est, on le sait, plus compétent en cette matière.

Le Comité du Salon d'Automne a invité le célèbre peintre suisse Ferdinand Hodler à exposer cette année la composition décorative qu'il exécute actuellement pour la ville de Hanovre et qui représente un épisode important de l'histoire de cette ville, le « Serment de la Réforme (1535) ». Cette composition mesure quinze mètres sur cinq. Elle sera accompagnée au Salon d'Automne — si la ville de Hanovre donne à l'artiste l'autorisation de l'exposer, ce qui ne paraît guère douteux — de quelques-unes des œuvres principales de Ferdinand Hodler.

Ce dernier débuta en 1890 au premier Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts par une toile qui eut un grand retentissement, *la Nuit*, et qui est actuellement au Musée de Berne.

La prochaine exposition du Musée Galliera, qui aura lieu en 1913, sera consacrée à l'*Art pour l'enfance*. Elle groupera tout ce qui a trait à la parure, aux objets usuels, à l'amusement, à l'installation, au cadre de l'enfant.

Le jury a précisé le programme de l'exposition par cette première classification : le berceau, la layette, le bijou (bracelets, colliers, médailles, etc.), le hochet, le couvert (timbales, coquetiers, assiettes et cuillers à bouillie) et de façon générale l'orfèvrerie faite pour l'enfant, la nursery (le mobilier de l'enfant), les jouets (la poupée, les marionnettes), l'imagerie, l'iconographie de l'enfance (portraits, dessins, compositions traitant de scènes enfantines).

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pittoresque de la Belgique:*
HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.
Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.
A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.
Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.
Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement - Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** » »

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : **20** *francs ; Étranger :* **25** *francs.*
Le numéro : France, **1** *fr.* **75** ; *Étranger,* **2** *fr.* **25.**

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — **100** revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 16,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles.— Imp. Vve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 30. 28 JUILLET 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Libertins d'Anvers (FRANZ HELLENS). — A propos de la question Louis XVII (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Livres (F. M.). — Les Artistes belges à Venise (LOUIS PIÉRARD). — Bibliographie musicale : *Maria ; Sonate pour piano et violon.* — L'Art à Paris : *Miniatures persanes* (LOUIS VAUXCELLES). — Concours de composition musicale. — Petite Chronique.

LES LIBERTINS D'ANVERS

Le nouveau livre que Georges Eekhoud vient de publier, après quelques années de recueillement, est un mélange savoureux de légende et d'histoire, de réalités et de rêves. (1) Il semble que le puissant romancier de la *Nouvelle Carthage* ait exprimé dans cette étude, où l'histoire psychologique d'Anvers est retracée en larges fresques, toute sa foi en l'amour humain, ses sympathies généreuses pour les opprimés, son exaltation de la vie ardente. Ce livre extrêmement documenté, écrit avec une sorte d'enthousiasme contenu par le souci de la vérité, cache sous sa forme historique une des plus hardies et des plus crânes professions de foi qu'un écrivain ait jamais publiées chez nous. On y retrouve, en même temps que les sources profondes auxquelles le romancier puisa à plein cœur pour élaborer le magnifique faisceau de ses œuvres, ses idées chères, ses imaginations élevées; ses cris d'indignation, ses transports de joie, tout ce qui donne à ses livres leur accent de vérité, d'émotion poignante et d'humaine grandeur.

(1) *Les Libertins d'Anvers*, par GEORGES EEKHOUD. Paris, *Mercure de France.*

Livre puissamment original, que seul pouvait écrire celui qui aima les simples et frustes figures de rustres au point d'excuser, d'exalter même leurs tares, jusqu'à leurs vices et leurs débauches. Il faut lire cette volontaire et consciencieuse étude pour se rendre un compte exact du labeur fervent du romancier dont le mérite est d'avoir pénétré l'âme populaire jusqu'en ses profondeurs les plus retranchées et souvent aussi les plus âprement rebutantes. L'histoire des *Libertins d'Anvers*, telle que nous la conte Georges Eekhoud, est une série de faits, une suite d'aspects curieux, d'anecdotes piquantes, d'aperçus pittoresques, de truculentes peintures, où le détail caustique et nécessaire se détache sur un fond amplement brossé avec les couleurs les plus suggestives. Autour de l'histoire étayée sur des arguments fermes et authentiques, l'auteur répand sans compter son émotion propre, et laisse aller son imagination sans cesse débordante. « L'histoire d'Anvers, écrit-il, nous déroule une chaine presque continue d'agitateurs, d'hérésiarques, et de prêtres hors des rangs, prêchant les libertés de la chair en même temps que celles de l'esprit, la réconciliation des corps et des âmes, la croisade contre les préjugés et les épouvantails bibliques. » Une succession de prophètes libertins, voilà ce qu'on verra défiler dans ce livre, en un cortège mouvementé, sans cesse décimé et renaissant.

Il est impossible de donner un résumé complet de cette suite de péripéties pathétiques, dont l'intérêt se soutient jusqu'au bout, et va même croissant à mesure qu'on s'enfonce dans la lecture de l'ouvrage. Nous assistons d'abord, — car tout dans ce livre est vivant et animé — aux origines fabuleuses d'Anvers; la figure fantastique du géant Druon Antigon se profile sur le

fond nuageux du passé; en face de lui, celle de Salvius Brabon, sorte de David qui parvint à maîtriser le monstre dont l'occupation favorite consistait à couper les mains des bateliers retors. D'autres attribuent l'origine d'Anvers au priape scandinave Semini, qui demeure encore populaire, au point que les femmes anversoises s'interpellent volontiers par ce cri : *Semini God!* Mais voici les premiers prophètes libertins qui apparaissent. C'est d'abord Tanchelin, le chef des Enfants de Priape, qui ramène les chanoines de Saint-Michel au culte primitif et fascine la population en prêchant la liberté sexuelle. On voit l'hérésie de Tanchelin « provigner » jusqu'à accaparer à leur tour les chanoines de Notre-Dame. La description de l'Abbaye Saint-Michel, de ses mœurs, de sa prospérité, de ses fastes, forme le sujet d'un chapitre extrêmement vivant, où paraissent des personnages inattendus et qui embrasse une des périodes les plus curieuses de notre histoire. Puis, après l'évocation de ces moines « voluptueux et élégants », voici des figures nouvelles, plus audacieuses, d'un pittoresque aigu. Vaudois, Portesabots, Lollards, Hommes de l'Intelligence, Turlupins, Adamites se succèdent dans un grouillement d'événements sanglants exaltant l'amour sans bornes, et si cruellement poursuivis par Robert le Bulgare, dont les atrocités sont demeurées légendaires. L'hécatombe héroïque des « Kloefers », notamment, est racontée en une des pages les plus étonnantes et les plus admirables que le grand écrivain nous ait données jusqu'ici.

Le Duel d'Anvers et de Bruges, épopée magnifique où les dieux intervinrent, et au sujet de laquelle ils furent divisés, comme dans un chant homérique, inspire ensuite à l'auteur une série de fresques fulgurantes, où la vérité et la rigoureuse exactitude du récit, la nouveauté des conjectures le disputent à l'imprévu de l'interprétation et à l'émotion de la pensée.

Mais voici la partie la plus belle du livre, la plus vivante, la plus alertement contée, où l'auteur des *Communions* et du *Cycle patibulaire* s'est le plus librement donné carrière. C'est l'histoire de Loïet le Couvreur, le petit Anversois ardent et pitoyable. Ici commence une chronique extrêmement captivante d'une des persécutions les plus sanglantes de la régence de la sombre Marie de Hongrie. Afin de rendre le récit plus animé et de donner plus de vraisemblance aux événements, Eekhoud fait parler une certaine M^me^ Williams, une Anversoise « documentée comme un musée de folklore, et douée d'une de ces extraordinaires mémoires de pauvresses qui, pour n'avoir rien lu, n'en entendent, n'en pensent et n'en retiennent que davantage... » Dans la bouche de cette narratrice populaire, l'histoire, entourée d'une savoureuse couche de légende, prend les aspects les plus attachants. Loïet est le grand héros, comme le cœur même de la métropole. Original, paillard, fantasque, vagabond, mais d'âme douce et compatissante, il apparaît comme un type profondément touchant. Le spectacle d'une exécution capitale, où l'un de ses camarades l'a entraîné à son insu décide de sa vocation de prophète. L'amour du petit couvreur pour Dilette, sorte de petite Nele exquise et malheureuse, ses premières aspirations, sa fugue à Ditterberg, son entrevue tragique avec Luther, ses effusions amoureuses, la trahison de Peer de Breeder, son ancien compagnon, devenu bourreau, ses procès, le sacrifice héroïque de Dilette et sa mort, le supplice de Loïet et de ses disciples, tels sont quelques-unes, entre mille, des plus étranges et pathétiques péripéties de ce drame sublime où l'on sent passer un souffle vraiment shakespearien. Le tragédien de *Perkin Warbeck* se révèle tout entier dans ce rouge et trépidant récit, qui commence par des événements quotidiens de la vie populaire, se gonfle peu à peu, grouille, bouillonne, embrase tout un peuple, et se termine dans le flamboiement des bûchers, par le plus poignant des épilogues. Il m'est impossible de résumer des pages aussi abondantes, pleines de faits et d'émotion. Autour du récit de la vie et de la mort du petit prophète, mille incidents de la vie anversoise viennent se greffer : le séjour d'Albert Dürer à Anvers, la Joyeuse entrée de Charles-Quint et le fameux Cortège des femmes nues, dont Dilette fut l'héroïne, les derniers jours de la régence de Marguerite d'Autriche, l'avènement de Marguerite de Hongrie, les persécutions, l'incendie de Notre-Dame, une succession d'aperçus historiques à travers lesquels se déroule le drame, à la fois intime et populaire, de Loïet le Couvreur.

Tel est ce livre ardent et curieux, abondant et coloré, auquel Georges Eekhoud a consacré quatre années de labeur opiniâtre et fécond. Les *Libertins d'Anvers* forment dans l'œuvre d'Eekhoud une parenthèse d'un très vif intérêt. Le romancier y publie « ses sources », patiemment accumulées, et donne en quelque sorte la justification historique de quelques-unes de ses œuvres précédentes. Ce livre est pour l'histoire d'Anvers ce qu'*Au siècle de Shakespeare* est pour l'époque du dramaturge anglais. On y retrouve la même documentation littéraire, la même abondance, la même verve, le coloris intense du style, la variété intarissable de détails piquants, le pittoresque et la souplesse de l'analyse. Mais il y a en plus, dans les *Libertins d'Anvers*, un intérêt humain bien autrement puissant, une émotion soutenue et un sens dramatique exalté par la connaissance profonde du milieu et de la race qui ont fourni au vigoureux romancier les éléments de ce volume.

Je n'ai pu donner qu'un très vague aperçu du livre de Georges Eekhoud. Quel que soit du reste le résumé qu'on en puisse faire, ce qu'il est impossible d'exprimer c'est l'atmosphère jeune et généreuse qui enveloppe ces

pages, c'est la richesse des descriptions, la multitude et l'intérêt des digressions (il faudrait citer telle page sur l'Ommegang anversois, les Kermesses tragiques, Rubens, le bal de Notre-Dame, qui sont parmi les plus savoureuses de l'œuvre du maître).

Écrit dans une langue nourrie et mouvementée, nombreuse, claire, ardente, d'une belle souplesse et d'une constante personnalité, ce livre est incontestablement un des plus originaux qu'ait signés le robuste romancier des *Kermesses*, le « dernier libertin d'Anvers ».

FRANZ HELLENS

A propos de la question Louis XVII.

On me demande de critiquer la dernière brochure de M. Otto Friedrichs sur la question Louis XVII (1). Rien ne saurait m'embarrasser davantage. J'ignore tout de cette question. Il y a toute une littérature là-dessus.

Si j'étais historien, je sais qu'il serait de mon devoir de me documenter. Et alors des brochures comme celle de M. Friedrichs me seraient entièrement intelligibles, et je pourrais vous donner sur elles mon avis.

Dans l'état actuel des choses, cela m'est bien difficile. Ces « petites remarques » étant elles-mêmes la réfutation d'un livre, lequel me paraît être lui-même une réfutation, il faudrait, pour que mon opinion de critique fût sérieuse, que je fusse déjà au courant de tout ce qui a précédé. Car cette question Louis XVII a subi toute une évolution, ou plus exactement une série de hauts et de bas à détraquer l'opinion, laquelle ne s'est jamais beaucoup intéressée à ce débat.

Car, contrairement à ce qu'en dit M. Friedrichs, je crains bien que ce ne soit là le fond de l'histoire. La personne de Louis XVII et celle de ses descendants ne peut être représentative pour l'historien que si se pose le problème d'une restauration monarchique française. Or, qu'on s'en félicite ou qu'on le regrette, la royauté ne prend pas le chemin de se rétablir chez nous.

M. Otto Friedrichs insiste sur ce fait que ses investigations furent toujours entièrement désintéressées et résolument insoupçonnables d'arrière-pensées politiques. Je l'en félicite, et je comprends que sinon, tout son effort eût été, si l'on peut dire, altéré. Mais son point de vue de savant ne peut pas être celui du public. Le public ne peut s'intéresser à une substitution d'état-civil que si cette substitution a porté sur un personnage important. Or l'affaire Louis XVII n'existe qu'en fonction de l'affaire monarchique. La savant, lui, a le droit de s'intéresser à tout ce qu'il veut. Le public n'est pas obligé de le suivre.

Il s'agit donc d'une curiosité historique,et comme telle, je n'en disconviens pas, très intéressante. Personnellement, j'ai de fortes présomptions en faveur de la thèse de M. Friedrichs. Le peu que je sais de cette histoire sent à plein nez la supercherie officielle. On a l'impression, angoissante, de se pencher sur un abîme politique. Comment, se dit-on, de telles choses sont-elles possibles? Fait-on ainsi disparaître des gens,dans un but dynastique? Et l'on secoue la tête et l'on en revient,par une sorte de paresse, à l'opinion officielle.

Je suis à peu près certain que les neuf dixièmes des « adversaires » de Louis XVII sont des gens qui n'ont pas osé aller jusqu'au bout de leur opinion. Ils ont préféré admettre l'imposture de Naundorff que la canaillerie des gouvernements intéressés à supprimer Louis XVII. Ce qui est plus grave c'est que des spécialistes de questions historiques ont partagé cette timidité intellectuelle et ont soutenu la thèse de l'imposture. Visiblement, ils se sont dit :

« Ce serait tout de même trop fort qu'un si petit fait supprimât la légitimité de trois rois et de plusieurs prétendants et en fît des espèces d'usurpateurs. » Et comme ce n'est pas trop difficile de faire disparaître du champ de son imagination un petit fait trop gênant pour ces idées préconçues, ils l'ont nié.

Toute ma sympathie personnelle va aux partisans de Louis XVII, d'autant qu'ils ont pour eux le courage et la quasi certitude d'avoir raison. Et puis, je l'avoue, il ne me serait pas désagréable de penser qu'alors c'est indûment que le gros et cynique Louis XVIII, le pâle et faible Charles X et le désastreux Louis-Philippe sont montés sur le trône. Quelle infamie n'était pas la leur si, sachant ce qu'ils faisaient, ils ont persisté à le faire, alors que leur devoir de cadets était de s'incliner et de disparaître! Je sais bien que l'histoire fourmille de ces substitutions sanctionnées par la vilenie des légistes. N'importe. On se fait des Bourbons une idée si haute qu'on ne sépare guère leur conduite de la notion même de l'honneur. Et s'ils y manquent, c'est qu'ils n'étaient pas de vrais Bourbons. Vrais souverains malgré leur déchéance et les doutes infâmes portés sur leur race le pauvre horloger et ses descendants; imposteurs malgré les couronnes, le sacre et même les vertus exercées, les frères et les cousins de Louis XVI. Seul son fils était roi légitime, et ses petits-fils directs. Ou alors, on admet le roi de fait, Napoléon ou la République.

M. Otto Friedrichs s'est fait une notoriété dans la polémique Louis XVII. Je pense que la lecture de ses ouvrages et de ses articles peut aider un curieux à se faire une opinion raisonnée sur la question. Et j'y renvoie volontiers les libres esprits. Pourtant je me permettrai de regretter le ton d'acerbité insistante dont il s'est servi pour critiquer les petites histoires de M. Masson. Je comprends bien qu'il ait été très choqué de la façon dont M. Masson parla de lui, mais il aurait été infiniment plus élégant de reprendre, d'autorité, le ton courtois que son adversaire avait perdu. M. Friedrichs aurait eu le beau rôle d'abord, ce qui n'est pas à dédaigner, et ses arguments auraient possédé infiniment plus de force. Il y a dans le public beaucoup trop de gens qui ne voient dans l'indignation qu'un procédé d'intimidation. Rien de plus faux que cette pensée. peut-être une boutade, que M. Friedrichs emprunte à M. Barrès pour en faire l'épigraphe de son livre : « Si un peu de philosophie éloigne du ton ordinaire de la polémique, beaucoup y ramène. » Oui, si par philosophie l'on entend exclusivement le mépris des hommes. Mais il y a tout de même mieux à faire.

Je ne crois pas froisser la susceptibilité de M. Otto Friedrichs si je lui conseille, lorsqu'il reprendra sa polémique, de n'y mettre que des arguments strictement historiques et de donner tort à ses adversaires avec une politesse *imperturbable*. Une telle attitude fera beaucoup dans l'opinion pour Louis XVII.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) *Petites remarques de Otto Friedrichs sur « Petites histoires » de M. Frédéric Masson*, Paris

LES LIVRES

JEHANNE D'ORLIAC : *Le Jardin des autres* (Paris, Jules Tallandier). — Ce recueil ne contient que deux nouvelles, à vrai dire

deux petits romans, dont le premier donne son nom au livre. Ils sont écrits dans une langue extrêmement sobre et dépouillée, sans artifices, sans fioritures et somme toute bien peu pareille au style habituel des femmes qui, lorsqu'elles écrivent, peuvent arriver à tout obtenir, sauf la simplicité.

Cette qualité-là, qu'il faut priser plus que tout aujourd'hui, est d'autant plus précieuse qu'elle n'est, qu'elle ne peut être que l'indice d'une qualité toute fraternelle et plus profonde : la netteté de la pensée. Il est impossible d'être compliqué, ou lent, ou embrouillé, ou faux lorsqu'on écrit simplement. Telle est la force profonde de la belle langue française qu'elle empêche de penser contradictoirement à son génie. Les nouvelles de Mlle Jehanne d'Orliac sont comme entraînées par leur style. Elles vont vite, elles se désencombrent en route, comme mécaniquement, de tout l'attirail dont les surchargerait volontiers (pourquoi ne pas le dire franchement?) un auteur encore très jeune, encore tout séduit par des idées, des théories, des thèses : *Les Geôles* (c'est le titre de la deuxième nouvelle) sont conçues d'après une idée, elles illustrent une preuve, une moralité.

N'importe, même lorsqu'elle veut prouver, Mlle d'Orliac n'oublie pas qu'elle conte. Elle a déjà la qualité essentielle du conteur : le double don de caractériser rapidement un personnage et celui de le faire vivre et courir vers le dénouement. Elle ne manque pas non plus de pathétique. Quelles promesses sont plus riches pour l'avenir d'un romancier?

Jacques Jary : *Essai sur l'art et la psychologie de Maurice Barrès* (Paris, Émile Paul). — Pour bien apprécier cette étude, due à un écrivain dont j'ai signalé, il me semble, naguère une remarquable page sur M. Anatole France, il faudrait que j'appartinsse à cette partie de ma génération qui reconnaît M. Maurice Barrès comme le formateur de sa sensibilité. Je n'en fais point partie. Alors, naturellement, les conclusions de M. Jacques Jary comme ses déductions m'échappent, ou tout au moins une si parfaite méthode me paraît s'appliquer à une substance insuffisante. Reste cette méthode elle-même, qui est excellente. Un outil de la connaissance. Une arme.

Le règne de l'amour : *Reine et Favorites* (Paris, Bibliothèque « Historia », Jules Tallandier). — Livre d'un amusement constant, relatant les amours de Louis XV avec la reine et ses premières favorites jusqu'à la Pompadour. Littérairement, on est gêné parce qu'on ne sait pas bien à qui on a affaire, où finit Saint-Simon et où commence Soulavie. Mais c'est bien fusionné, c'est très drôle, très vivant surtout. Et quel document extraordinaire!

F. M.

Les Artistes belges à Venise.

L'école belge de peinture et de sculpture apparaît comme l'une des plus variées, riche en beaux tempéraments et en tendances divergentes non asservis au dogme étouffant d'une école. Dès l'entrée du Parc de *l'Esposizione*, on aperçoit le simple et clair pavillon de Sneyers posé au milieu d'un jardin charmant, où parmi les roses et les pivoines on découvre un *Dompteur de chevaux* de Marcel Wolfers d'une allure superbe et des *Lionnes* robustes de Jean Gaspar. La façade du pavillon est surmontée de deux statues de Minne encadrant une décoration de Fabry. La partie inférieure est ornée de deux bas-reliefs d'Isidore de Rudder, d'un heureux effet. Je n'aime pas trop le bleu éclatant dont Sneyers a souligné après coup son entrée. Mais l'impression que l'on a dès le seuil est charmante. Une grande pureté, une fraîcheur lustrale descend en vous dans cet atrium aux marbres jaunes qu'emplit le murmure de la fontaine. L'une des meilleures œuvres de Pierre Braecke domine celle-ci : *la Fille des dunes*, moulée superbement dans ses haillons par le vent, la tête évoquant certaines figurines de Tanagra. Autour d'elle, deux masques féminins de Rik Wouters illuminés par une joie dionysiaque et l'adorable portrait de la petite princesse royale Marie-José par Victor Rousseau.

Les deux premières salles ont été consacrées à des natures mortes — des fleurs, des fruits, des chinoiseries — de Mme Anna Boch, H. Ronner, Léo Jo et de MM. Nickerk, Pinot, Alfred Verhaeren, V. Creten, Van den Eeckhoudt, Blandin, Montald.

Dans la grande salle, une place d'honneur a été donnée à la *Table réservée* de H. Thomas, appartenant au Musée de Bruges, toile d'un coloris si fin, si distingué que l'on retrouve dans une autre œuvre du même peintre : sa *Jeune femme* au chapeau brun garni de roses que retiennent deux rubans de velours dont le noir tranche nettement sur le gris soyeux de la robe.

La grande salle a fort belle allure avec sa sobre frise, ses quelques ornements en cuivre repoussé, son tapis de peluche jaune. Au centre, dans toute sa radieuse beauté, le célèbre groupe de Victor Rousseau : *Vers la Vie*, merveilleux poème de jeunesse et de force harmonieuse. Dans la même salle ou les deux salles voisines, parmi les sculptures : deux autres Rousseau, sa *Tête de femme rieuse* et sa *Fille à la fleur*, au visage empreint d'une extase infinie; la *Primavera*, buste de Paul Dubois d'une suprême élégance, une souple et légère *Danseuse* au corps fin de Marnix d'Haveloose, quatre groupes inspirés à Marcel Wolfers par le *Zarathoustra* de Nietzsche et surtout l'admirable *Torse de vieillard* de Georges Minne. La tête est soucieuse et volontaire, d'une extraordinaire intensité d'expression. Le jeu des muscles est magistralement indiqué sur cette poitrine qu'anime un souffle puissant, où se traduit le désespoir passager d'une âme trempée par les plus rudes épreuves.

Le morceau le plus remarquable de toute cette salle, et sans doute de tout le pavillon — je parle pour la peinture — est le *Portrait du peintre Frison* par Oleffe, appartenant au Musée de Bruxelles. Sur un fond de barques au repos, le peintre est représenté les pieds dans la neige, en bonnet de fourrure, une grosse écharpe au cou, devant sa toile inachevée, la palette au poing. Une belle, une grande page d'un ragoût de couleurs incomparable. A côté, l'*Aube* de Laermans; un bras de rivière infléchi, quelques toits sortant d'un repli de terrain, des pentes gazonnées éclairées par une pacifique lumière, et cela fait un de ces paysages émouvants, simples et purs qui sont pour moi le meilleur de la production de Laermans.

Tout un mur de cette grande salle a été réservé à un ensemble assez important de M. Fernand Khnopff. Sous une grande toile décorative destinée à un plafond de l'Hôtel-de-Ville de St-Gilles, voici des dessins, des pastels, figures de rêves et de légendes, des nus qui sont de délicates sonatines de couleurs, de mystiques paysages de Bruges ou de Fosset.

Il me faut, hélas! nommer rapidement quelques autres envois parmi les plus marquants : une excellente aquarelle de Baseleer représentant une estacade sous un ciel pluvieux où s'effilochent de grandes nuées, *les Pêcheurs à cheval* de Crahay, toile qui, naguère exposée à Anvers, à Bruxelles, puis au Salon d'Automne, fit concevoir les belles espérances que ce jeune peintre à tenues

en sachant se renouveler; une vue des *Docks d'Anvers* par Blieck, peintre des grands steamers chantés par Mallarmé, deux parfaites images hollandaises de Cassiers, *les Terrassiers* de Colmant, un grand intérieur d'église blanche par A. Delaunois, *l'Hiver* du breughelisant V. de Sadeleer, un fin pastel de R. de Saegher ; *le Ruisseau gelé*, de clairs portraits féminins de Léon de Smet; *la Danse* et *l'Espérance*, deux panneaux décoratifs vraiment superbes de Fabry, destinés à un hôtel bruxellois, *la Carène blanche* de Franz Hens, un *Nocturne* d'A.-J. Heymans, un souvenir des chantiers du Palais Royal de Bruxelles par Jefferys, des aquarelles de Marcette et Reckelbus, *la Procession du Béguinage à Lierre* par Opsomer, la grande toile de Paulus, *Au pays du charbon*, *le Balcon* de W. Paerels, peintre de lumière. Des toiles de jeunes peintres wallons : Pirenne, C. Lambert, G. Le Brun, un Jakob Smits, un André Cluysenaer, un Wytsman, etc.

Tout un panneau est occupé par un bel ensemble d'œuvres de Théo Van Rysselberghe : le portrait de sa femme, des impressions d'Italie et sa grande toile : *Sous les pins, en Provence* qui, avec certaines décorations de Maurice Denis, m'apparaît comme le chef-d'œuvre du néo-impressionnisme.

Avec un beau lot d'eaux-fortes, de lithographies et de dessins de Baertsoen, Claus, Hazledine, De Bruycker, Laermans, Danse, C. van Offel et Minne, ces toiles donnent une très bonne idée de l'école belge actuelle.

S'il fallait faire un léger reproche aux organisateurs de cette section, c'est précisément de l'avoir voulue trop complète. Étant donné le peu de place dont on disposait, beaucoup d'artistes n'ont pu envoyer qu'une ou deux toiles. C'est ainsi qu'Auguste Donnay, l'un des artistes les plus personnels de la Wallonie, est représenté à Venise par trois minuscules aquarelles, — trois cartes de visites. Peut-être fera-t-on bien, à la prochaine exposition, d'imiter l'exemple de la France et de l'Allemagne et de consacrer tout le Pavillon belge à huit ou dix des meilleurs artistes belges actuels.

LOUIS PIÉRARD

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Maria, oratorio, poème flamand de LEO GOEMANS et CHARLES MARTENS, adaptation française de CH. MARTENS, musique de JOSEPH RYELANDT (partition, piano et chant, chez Breitkopf et Härtel, Bruxelles)

M. Ryelandt a entrepris d'épurer l'oratorio religieux en le débarrassant peu à peu de tout ce qui peut le rapprocher de l'opéra et en le ramenant à la simplicité dépouillée de convention que l'on rencontre dans les exemplaires du genre appartenant à la période des origines. Il a trouvé en M. Charles Martens un collaborateur de haut mérite qui, par sa connaissance approfondie des écritures, sa puissante conviction et la sûreté de son goût, sait s'abstraire des formules banales et puiser ses inspirations à la source sacrée, sans jamais perdre de vue la nécessité du développement et des contrastes musicaux. Après *Purgatorium* et l'*Avènement du Seigneur*, voici que M. Ryelandt s'est décidé à aborder le sujet difficile, mais très conforme à son tempérament, de la Vierge Marie. Il l'a réalisé en une courte succession de tableaux : *Eva*, *Mater Salvatoris*, *Mater amabilis*, *Mater admirabilis*, *Mater divinæ gratiæ*, dont l'ensemble forme un polyptyque à la louange de la Vierge.

Le danger était de tomber dans cette suavité mondaine à la Carlo Dolci que l'on peut reprocher à la majeure partie de la musique catholique depuis Pergolèse. M. Ryelandt a su éviter ces grâces fades et affectées en s'inspirant à la fois de l'austérité naïve et adorable de Schütz, de la déclamation vigoureuse de Wagner et de l'âpre et mystique douceur des harmonies franckistes : il ne résulte rien de disparate de la combinaison de ces divers éléments, et M. Ryelandt a, d'autre part, une personnalité assez forte pour ne pas se laisser absorber entièrement par eux. Sa nature sincère, simple et grave se retrouve tout entière dans la grâce rayonnante de son récitatif, dans les effusions concentrées et pudiques de sa mélodie, dans l'architecture légère et aérienne de sa polyphonie chorale. Peut-être manque-t-il encore de quelque audace dans sa façon de se détacher de certaines conventions du passé, telles ces arpèges qui prétendent exprimer l'extase divine et qui laissent trop après elles l'impression « du procédé ». Nul doute qu'un musicien si soucieux de vérité n'arrive, dans sa prochaine œuvre, à contourner cet écueil et à se rapprocher encore plus de l'idéal de pureté qui est le sien.

Sonate pour piano et violon (op. 11)
par MATHIEU CRICKBOOM (Schott frères, Bruxelles).

L'auteur nous offre dans cette sonate une œuvre mûrement réfléchie, travaillée avec un grand souci de perfection, et réunissant des conditions de parfait équilibre qui n'excluent point une inspiration très spontanée. Le premier mouvement, *un poco agitato*, se développe d'une manière toute classique avec une ingéniosité pleine d'aisance. L'*andante* est un beau lied, d'une poésie intense, faite de tendresse et de mélancolie. Après une introduction *un poco lento*, l'*allegro* final s'épanouit avec élan et conclut la sonate dans une apothéose de foi et d'enthousiasme. M. Crickboom apparaît, dans cette belle composition, comme l'un des continuateurs les mieux doués de la belle tradition franckiste. La partie de violon, admirablement écrite pour l'instrument, ne participe en rien aux tares de la « musique de violoniste » ; celle du piano ne lui cède pas en valeur et s'approprie à merveille à son rôle.

CH. V.

L'ART A PARIS

Miniatures persanes.

On vient d'inaugurer au Pavillon de Marsan une exposition de miniatures et d'étoffes de Perse et d'Inde dont l'intérêt est considérable. Il convient une fois de plus de remercier MM. R. Kœchlin, L. Metman et leurs collaborateurs, hommes d'un goût délicat et d'un savoir profond. Nous leur devons les plus pures joies. Et puisque aussi bien la Perse est à la mode chez nos snobs, qu'ils aillent sans tarder au Musée de la rue de Rivoli; ils y verront les plus magnifiques échantillons d'un art sur lequel ils se pâment sans le connaître ni le comprendre.

Les salles des miniatures sont un éblouissement. On avait d'abord songé à présenter en son ensemble la célèbre collection Goloubev qui offre un aspect complet de la peinture persane depuis ses farouches origines médiévales jusqu'aux grâces précieuses et mièvres des vignettes du dix-huitième; puis M. Metman a eu l'heureuse pensée de s'adresser aussi aux autres collectionneurs de miniatures, MM. Jacques Doucet, Marteau, Vever, Cartier, Mutiaux, Claude Anet, Ch. Vignier, Demotte, Albert Besnard, Ad. Stoclet.

Je parlerai plus loin de l'ensemble Goloubev, qui est unique. Mais je me hâte (en ces notes qui ne peuvent — et pour cause — s'étayer sur aucune érudition) de dire ce qui m'a paru l'essentiel, la nouveauté, la *révélation* de cette exposition admirable. C'est la série des primitifs persans. Jamais encore le public qui

s'intéresse à l'art persan n'avait été mis à même de voir des primitifs. Pour ma part, je ne les connaissais, avant la présente exposition, que pour les avoir regardés chez MM. Goloubev et Claude Anet.

Les amateurs, même les mieux avertis, ont eu, me semble-t-il, le tort de « s'emballer » sur les joliesses et les finesses de la miniature persane des seizième et dix-septième siècles. Puissent-ils pénétrer la force, la gravité, le style austère et le coloris noble des œuvres du moyen âge! On leur fournit ici tous les éléments d'appréciation.

L'art persan, comme l'art hellénique, comme l'art des premiers Florentins, s'est beaucoup nourri d'archaïsme. Il me suffira de rappeler que les statuaires ont répété jusqu'à la satiété les beaux modèles grecs; et, d'autre part, après la révolution naturaliste d'un Giotto, Florence a subi pendant plus d'un siècle les giottesques qui rééditaient en l'édulcorant la pensée du maître. Or, nous préférons un Scopas, n'est-ce pas, à sa redite affaiblie par un Romain; et l'on ne peut supporter des adresses d'école — même au quattrocento — quand on a vu les fresques de la chapelle des Espagnols. Il en va de même si vous considérez les primitifs persans et leurs succédanés. Ceux qui les ont répétés, même avec un talent délicieux, ne les valaient point.

C'est à MM. Claude Anet, Goloubev et Charles Vignier que nous sommes redevables de cette péremptoire démonstration. Voyez dans la salle des amateurs (après la salle Goloubev) les pièces de l'école de Mésopotamie; elles ont la tenue, la profondeur, la puissance d'un Cimabué.

Ce sont ensuite les pièces du Nord de la Perse, déjà plus différenciées; la plupart proviennent des albums du docteur Martin; elles valent par un coloris superbe. J'ai noté une scène de diablerie, de haute époque mongole (et qui appartient à Claude Anet) : c'est un chef-d'œuvre de dessin pathétique, d'harmonie rouge sombre et noir.

Nous passons ensuite (dans cette même salle des amateurs) à l'école de Hérat (fin XV^e^ et début XVI^e^). Il s'y trouve une série de cinq pièces (collection Claude Anet) miraculeusement belles; il y a entre autres une bayadère mauve et verte qui est inimaginable. Rien ne peut être mis au-dessus de cet art-là, que Pisanello, Clouet, Ingres n'ont pu dépasser en précision émue. M. Jacques Doucet possède plusieurs miniatures Hérat, d'une exceptionnelle perfection.

Vous verrez ensuite les fameux « Séfévis » (fin XVI^e^ et plein XVII^e^). C'est la virtuosité, la grâce, parfois entachées de maniérisme. Des vignettes, jolies, certes, mais trop jolies, aux rapports de tons moins rares, moins distingués, auxquelles je préfère les grisailles et les camaïeux.

Nommons enfin l'école indo-persane (qui va de la fin du XVI^e^ jusqu'au XVIII^e^). Les portraits y abondent, d'un graphisme élégant, mais trop stricts, trop individualisés, ne s'élevant pas au général, c'est-à-dire au style, ainsi que chez les primitifs.

La salle Goloubev (ordonnée d'ailleurs par M. Goloubev lui-même avec un goût tout particulier) réunit des spécimens de ces diverses époques et écoles.

La série débute par la première page d'un koran koufique (X^e^ siècle), se continue par l'école de Bagdad ou de Mésopotamie, où se ressentent les influences byzantine et chinoise. Puis, après la conquête mongole, se précise, sous l'influence grandissante de la Chine, une école *perso-mongole*, dont les enluminures sont contemporaines des bols dits de Rhagès.

Après Tamerlan, ce sont les *Timourides* (école de Hérat), l'époque classique, florissante, celle du sultan Husein, le mécène de cette Florence persane que fut la ville de Hérat au seizième siècle.

Les chefs-d'œuvre de cette école, recherchés et admirablement identifiés par M. Goloubev, sont maître Behzad, maître Mirek, maître Mohammed. Leur imagination, inépuisable, s'épanouit dans leurs esquisses et leurs miniatures, où des bayadères enturbannées s'alanguissent sur des fonds d'or et d'outremer, parmi des coussins bariolés, près des pruniers en fleurs, des biches, des gazelles et des oiseaux sacrés.

M. Goloubev a réuni aussi des spécimens d'écoles annexes, celle de Transoxanie, et des camaïeux de Riza, et des enluminures de maître Mançour. C'est une joie des yeux, et quel enseignement!

L'exposition des étoffes n'est pas moindre. Nous avions déjà vu quelques-uns des souples et adorables cachemires de Perse et Inde des collections Kélékian, Bianchini et Claude Anet à l'exposition des tissus musulmans organisée en 1907, je crois, par M. Metman. Nous les revoyons avec plaisir. Vous ne goûterez pas moins les grandes tentures des Indes d'après Desportes, les tapisseries de Morlake, qui proviennent de la succession du grand-duc Alexis, et mille et un voiles, batiks, châles, soieries douces et légères, toiles peintes et imprimées, où la stylisation florale et animale, les arabesques, palmettes, rosaces, fleurettes, attestent une invention prodigieusement riche, une dextérité d'exécution, une délicatesse dans le choix des tons, un sens de la matière que les artisans occidentaux n'ont jamais atteints.

LOUIS VAUXCELLES

Concours de composition musicale.

The Art Publication Society de Saint-Louis (Etats-Unis) met au concours entre musiciens de tous pays la composition d'un morceau de piano à effet pour virtuoses, d'une mélodie de salon pour chant et piano et de trois pièces de piano pour débutants. Le montant des différents prix s'élève à 15,000 francs.

PETITE CHRONIQUE

La Reine a fait, la semaine dernière, une nouvelle visite au peintre Eugène Laermans que menace, on le sait, une cruelle infirmité. Elle lui a porté des paroles de consolation et d'espoir, avec l'expression de sa vive admiration pour l'artiste dont elle apprécie particulièrement le talent.

Nous apprenons avec plaisir que la Reine a fait récemment l'acquisition du tableau de M. Edmond Verstraeten, *La nuit dans les Sapinières*, exposé au dernier Salon de Printemps.

Indépendamment des œuvres dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, le gouvernement a acquis au Salon de Printemps (section d'Art religieux) un certain nombre d'objets d'art, de provenance anglaise, destinés au Musée du Cinquantenaire En voici la nomenclature : 1° *Adoration*, d'après H. Dearle, tapisserie d'Arras exécutée par MM. W. Morris et C^ie^; 2° Cartons d'un grand vitrail, par Walter Crane; 3° Cartons de deux petits vitraux, par Selwyn Image; 4° Carton d'un vitrail, par Christophe Wahl.

Il a fait choix au Salon *Pour l'Art* du *Moissonneur* de M. Firmin Baes, d'un paysage, *Pœstum*, par M. H. Ottevaere, et du *Portrait de M^me^ R.* par M. Fabry.

A *l'Art contemporain* (Anvers), l'État s'est rendu acquéreur d'un paysage de M. J. Michaux, *Après la pluie*, et de tableaux de MM. A. Crahay, P. Hentze et Thonet.

Enfin il a acheté la *Fillette au balai*, de M. W. Van den Bruel, et une *Mer phosphorescente* de M^lle^ Marguerite Verboeckhoven. Il a proposé à la Commission directrice des Musées qui, par extraordinaire, ne l'a pas repoussé, un paysage d'Isidore Meyers.

On lira avec intérêt dans le numéro du 15 juillet de la *Vie Intellectuelle* de belles pages de Jules Leclercq sur l'Afrique Orientale, une étude de J. Van Dooren sur la caricature et l'humour français, les propos de littérature de Georges Rency et Jean de Bère, une nouvelle émouvante du grand écrivain autrichien Emil Lucka, les propos d'art de Paul Prist, etc. Le numéro est orné d'un beau portrait de J.-J. Rousseau d'après le pastel de La Tour du Musée de Saint-Quentin.

La XXVIII^e^ exposition annuelle des Beaux-Arts, organisée par le Cercle artistique de Tournai, aura lieu dans les salons du Cercle, rue des Clairisses, du 15 septembre au 7 octobre.

Les demandes d'inscription doivent être envoyées avant le 11 août.

Pour tous renseignements s'adresser au secrétaire, rue des Carliers 10, à Tournai.

Il se forme en ce moment à Paris une *Association internationale des Arts décoratifs* dont le but est de rapprocher les artistes et les sociétés des divers pays, d'étudier toutes questions relatives aux Arts appliqués à l'Industrie, d'améliorer la situation des créateurs de modèles en toute circonstance (lois, conventions diplomatiques, expositions, etc.).

L'Association réalisera son programme par des congrès, réunions, publications, démarches auprès des autorités, etc , et se composera de membres individuels et de sociétés affiliées.

Cette intéressante initiative rencontre en France et en Belgique, de même qu'en Hollande, en Suisse, en Italie, etc., le meilleur accueil. Déjà l'*Union provinciale des Arts décoratifs*, qui groupe plus de cinq mille membres, a promis son adhésion, et les négociations entamées permettent d'espérer que les principales associations d'artistes décorateurs suivront le mouvement.

L'un des premiers actes de l'*Association internationale* sera l'organisation à Gand, en 1913, d'une importante exposition internationale des arts décoratifs qui servira de préface à l'exposition projetée à Paris pour 1916.

La Ville de Paris vient de décider qu'à chacun des quatre printemps prochains une exposition rétrospective serait organisée au Petit Palais par les soins de M. Henry Lapauze.

La première exposition sera entièrement consacrée à David et ses élèves, parmi lesquels le baron Gérard, Gros, Guérin, Isabey, Ingres. Drolling, Alexandre Fragonard, etc. Après l'exposition Ingres, qui obtint l'an dernier un succès si considérable, il convenait de faire entendre aux artistes, ainsi qu'aux amateurs, la forte leçon de l'école de David, comme on leur fera entendre dans la suite celle de Delacroix, des maîtres de l'Ecole de 1830, etc.

Les quatre expositions du Petit Palais seront une véritable rétrospective de l'art français au cours du XIXe siècle, grâce aux œuvres capitales prêtées par les principales collections publiques ou privées. Dès maintenant, on peut être assuré que l'exposition de David et son école se présentera dans des conditions particulièrement favorables aussi bien par la qualité des tableaux que par la mise en valeur des œuvres dans le cadre de l'époque.

Dans le courant de la saison théâtrale 1912-1913, une représentation de gala sera donnée à l'Odéon au bénéfice du monument Eugène Carrière. Le produit de cette représentation pourra être porté à son maximum, grâce à la réalisation de l'idée suivante, suggérée par M. Antoine : on demanderait aux artistes qui aiment Carrière une œuvre — peinture, sculpture, objet d'art — dont ils feraient l'abandon au bénéfice du monument. L'acquisition d'une place (minimum 40 francs) au gala de l'Odéon donnerait droit à un billet de tombola, de laquelle tombola les œuvres envoyées constitueraient les lots. La liste de ces œuvres serait, au préalable, publiée dans les journaux. Une exposition pourrait même précéder la représentation, à l'issue de laquelle la tombola serait tirée sur la scène, devant les spectateurs.

Le Comité du Monument vient d'être invité à statuer sur cette proposition, que semble avoir toutes chances d'être adoptée.

Le Sénat français vient, dit la *Chronique des Arts*, d'être saisi d'une proposition de loi qui tend à instituer une caisse destinée à entretenir les monuments historiques, à acquérir les immeubles ou terrains nécessaires pour conserver ces monuments, les dégager, les mettre à l'abri de toutes causes d'incendie.

Les travaux de restauration ne pourraient dépasser le trentième des ressources de la caisse et seraient décidés par arrêté ministériel. La caisse serait alimentée par les crédits déjà inscrits dans divers chapitres du budget des Beaux-Arts, par un droit de 3 p. c. perçu sur les ventes publiques d'œuvres d'art, par une allocation tirée des prélèvements sur les jeux de hasard, par des dons et legs.

Ce projet, on le voit, mérite d'être étudié de près et complété. Il marque dans tous les cas l'heureuse évolution des esprits vers le respect dû aux œuvres d'art.

Signalons, dans le même ordre d'idées, les progrès que fait la campagne entreprise pour la protection des sites pittoresques. Le 8 juillet, la Chambre des députés a adopté par 530 voix contre 3 le projet de loi frappant d'une taxe de 50 à 400 francs par mètre carré, suivant leurs dimensions, les panneaux-réclames qui défigurent le paysage.

Les taxes nouvelles atteindront les panneaux-réclames apposés postérieurement au 11 juin 1912. En ce qui concerne les affiches déjà apposées, la taxe entrera en vigueur à partir du 1er juillet 1915. Le ministre des Finances a fait observer que cette extension de délai avait pour objet de tenir compte des contrats qui ont une durée de trois ans, mais ces contrats sont exceptionnels. En principe, c'est au fur et à mesure que les contrats arriveront à expiration, que les panneaux paieront la taxe ou disparaîtront.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:*
HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.
Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.
A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.
Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.
Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature
A Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :
MM. le baron H. Kervyn de Lettenhove, le Comte M. de Bousies, le Dr G. C. Williamson, P.-A. Lemoisne, le Dr Karl Purgold et Paul Lambotte.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : **100 FRANCS**

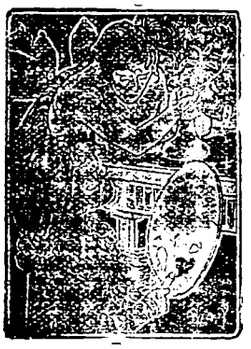
Nous nous réservons de porter ce prix à 125 francs dès que paraîtra l'ouvrage, ou dès que les 300 premiers exemplaires seront souscrits.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez **Floury,** près le Café Napolitain.

Abonnements : **5** francs par an ; sur Japon : **10** francs.
Le numéro : fr. **0,85**.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.
ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, **1 fr. 50.**
Union postale, **2** francs.

Abonnements : Étranger, **20** francs par an. / France et Belgique, **15** francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**
PARIS

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 31. 4 AOÛT 1912

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Mœurs littéraires (GEORGES RENCY). — Pierre Bonnard (THADÉE NATANSON). — Une saison Maeterlinck. — Publications d'art : *Watteau et son école ; Carpeaux* (F. H.). — L'Art à Paris : *Renoir illustrateur* (LOUIS VAUXCELLES). — Sur la mort de Strindberg. — Livres de l'année (REMY DE GOURMONT). — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Mœurs littéraires.

Il fut un temps où la littérature prétendait non seulement peindre les mœurs, mais aussi les conduire et les réformer.

Voltaire, Jean-Jacques, Chateaubriand, Hugo, Lamartine, même Leconte de Lisle et Zola ne voulaient pas être de simples joueurs de flûte. Pour eux, le talent littéraire ne se manifestait pas uniquement par la combinaison plus ou moins heureuse de vieux mots et de vieilles idées selon quelque formule qui leur donnât l'apparence de la nouveauté : comme autrefois Molière. La Fontaine et Corneille, comme Rabelais et Montaigne, une intention morale, voire moralisatrice inspirait leurs écrits. L'homme social, chez eux, ne se séparait jamais de l'artiste. Ils ne sont si grands que parce qu'ils ont été profondément possédés du désir de rendre leurs semblables meilleurs et plus heureux.

Aujourd'hui il est bien peu d'écrivains, et en général bien peu d'artistes qui paraissent obéir encore à de telles préoccupations. Lisez les romans qui paraissent : les meilleurs sont d'un vide désespérant. Ils tournent misérablement autour de quelques cas d'exception, autour de quelques monstruosités psychologiques, tirant leur intérêt de l'extrême subtilité de l'analyse, du raffinement de l'écriture, parfois d'une gageure gagnée par l'auteur. Un des romans les plus vantés parmi ceux que vit paraître la dernière saison ne réalise-t-il pas ce tour de force de se dérouler tout entier en l'espace d'un jour et d'une nuit ? Quel triomphe ! Quel exploit digne des rhéteurs de Byzance ou d'Alexandrie !

L'humanité véritable, la sincérité, l'observation réelle des faits, le désir d'être utile aux hommes, d'exalter leur cœur et leur esprit, tout cela, substance et intention, est bien absent des œuvres contemporaines, sauf de rares exceptions. La poésie n'est pas mieux partagée : elle est devenue une affaire de pure technique. La plupart des poètes actuels sont des fabricants plus ou moins habiles. Pour un Verhaeren, que de versificateurs au souffle court, remplaçant l'inspiration qui leur manque par d'adroits démarquages et de prestigieux tours de bâton !

Cette pauvreté de la littérature d'à présent pourrait bien avoir pour cause essentielle la bassesse du niveau moral des écrivains. Y eut-il jamais un temps où les littérateurs — en qui l'on veut voir l'élite suprême de la société — montrèrent caractères moins trempés et mœurs plus abjectes ? Je sais bien qu'étant les plus sensibles, et aussi les plus vaniteux des hommes — ce dont on ne les blâme pas, puisque ce sont là les conditions mêmes de leur talent — les écrivains ont toujours été irritables à l'excès, jaloux de toute gloire qui les dépasse, prompts à l'attaque et à la riposte, de commerce difficile et souvent impossible. On n'ignore pas que, par un malentendu fatal des intelligences, tou-

jours les écrivains d'une génération sont reniés par ceux de la génération suivante, tandis qu'eux-mêmes jugent sévèrement les œuvres, les mœurs, les prétentions des jeunes dont ils épient avec inquiétude les progrès. S'il ne s'agissait que de constater qu'il en est ainsi aujourd'hui et que, comme le disait Coppée naguère, les jeunes ont des mœurs de Caraïbes, ce serait gaspiller bien inutilement son temps et son encre. Mais il y a des faits nouveaux et qui méritent d'être épinglés. Il s'est passé, au cours de ces derniers temps, des choses lamentables qui prouvent que la littérature n'est plus, aux mains de nombreux écrivains, qu'une arme de *bravo* dont ils se servent soit dans l'intérêt de leur parti, soit dans leur intérêt personnel.

Il y a eu d'abord les conférences de M. Jules Lemaître sur Chateaubriand. Depuis quelques années, M. Lemaître se fait périodiquement le démolisseur d'une grande gloire nationale française. Mais il n'était pas encore allé aussi loin dans l'éreintement systématique et injurieux. Le plus grand génie littéraire du XIX^e^ siècle est sorti de ses mains diminué, mutilé, avili, ridicule. Et il en est résulté, dans tous les esprits, je ne sais quel affaiblissement du sens du respect que l'on doit aux hommes supérieurs. Si Chateaubriand est impunément traité de la sorte, comment agira-t-on envers d'autres, qui furent moins grands que lui? On n'aura pas attendu longtemps pour voir l'effet de cette critique ironique et diminuante. Flaubert, le pur et grand Flaubert, à qui l'on parle d'élever un monument à Paris, est l'objet, depuis quelques semaines, des basses, triviales et grotesques attaques de tous les sous-Lemaître de la presse parisienne. Tout récemment, un jeune écrivain, auteur de deux minces plaquettes d'essais, n'affirmait-il pas devant moi qu'il se faisait fort de relever dix fautes de français dans une page quelconque de Balzac? Et comme je lui reprochais de manquer de respect envers un génie de cette taille et de cette envergure, il me répondit aussitôt :

« Nous ne sommes pas des poires, nous autres! Nous n'admirons pas les bonzes et les idoles. Balzac ne savait pas écrire. Pourquoi le tairions-nous? »

* * *

Il y a eu aussi l'élection du Prince des Poètes. Je veux laisser de côté la personnalité de Paul Fort, qui est un écrivain de talent et que l'on ne peut rendre directement responsable des manœuvres bizarres de ses partisans. Cette élection fut machinée et truquée comme une élection politique. Les électeurs reçurent des bulletins de vote tout préparés et qu'ils n'avaient plus que la peine de signer. Pourrait-on assurer que l'on n'alla pas jusqu'à acheter des voix?

L'élection du Prince des conteurs qu'avait organisée l'*Intransigeant* fut plus extraordinaire encore. Une faction tapageuse prétendit imposer par tous les moyens au choix des électeurs le nom d'un écrivain qui n'a même, paraît-il, jamais écrit un conte de sa vie. Ecœuré, le directeur du journal interrompit les opérations du vote. Et voici en quelques termes l'*Intransigeant* fit part à ses lecteurs des motifs de cette décision:

« Alors que les hommes de lettres susceptibles d'être choisis par le plébiscite se sont tenus à leur place et n'ont brigué aucun suffrage, nous avons vu les amis de M. Han Ryner faire imprimer à son nom des circulaires qui, par une confusion, dirait-on, voulue, semblaient émaner de l'*Intransigeant*. Ainsi, dans un scrutin que nous souhaitions impartial, nous avions l'air de faire campagne pour un candidat de notre choix, M. Han Ryner!

Il y a mieux ou pis. Ces circulaires, ces bulletins de vote n'ont pas été seulement envoyés aux hommes de lettres; on en a fait parvenir à des personnes qui, d'après leurs propres déclarations, ne tiennent ni de près ni de loin aux lettres, à des fonctionnaires, à des commerçants, à des industriels.

Un certain nombre d'entre eux, que révoltaient de telles pratiques électorales, nous ont écrit pour décliner toute compétence. Et la confusion était si bien établie que l'administration des postes elle-même nous a retourné les bulletins de vote tout imprimés, répandus par M. Han Ryner ou par ses amis avec une telle profusion que parfois ils ignorent jusqu'à l'adresse des gens qu'ils ont sollicités! »

Voilà, n'est-il pas vrai, de quoi donner aux bourgeois une haute et fière idée de la littérature et des écrivains!

* * *

Jusqu'à présent la Belgique littéraire se glorifiait à bon droit de la parfaite dignité de ses écrivains. Sans doute les polémiques littéraires étaient chez nous aussi vives, parfois plus vives qu'ailleurs. La rudesse de notre tempérament, la fougue de notre nature nous entraînaient à des exagérations violentes dans l'éloge ou dans le blâme. Mais nos querelles se disputaient à visage découvert. Nos haines s'affirmaient franchement. Nous luttions avec des armes sinon courtoises, du moins loyales toujours. Qu'on se rappelle les campagnes de la *Jeune Belgique* et du *Coq rouge*. Ceux qui les menèrent ne ménageaient pas leurs ennemis, mais ils savaient prendre au besoin la responsabilité de leurs paroles et de leurs actes. Quand on les cherchait, on les trouvait. La dérobade ne faisait pas partie de leur tactique.

Aujourd'hui, tout cela a changé. Moins spirituelle, l'attaque s'est faite plus venimeuse. Elle part de l'ombre et demeure prudemment anonyme. Des journaux, des revues se livrent couramment et régulièrement au

noble sport de l'imputation calomnieuse. Pour amuser la galerie, on prend un écrivain pour tête de Turc et on lui assène courageusement cent coups. Qui a frappé? Pas moi! Ni moi! Ce n'est personne. Qui, tout au moins, parmi les rédacteurs de la revue ou du journal, accepte la responsabilité des coups portés? Ah! certes pas moi! Ni moi! Ni moi! Personne encore. Les agresseurs s'entendent comme larrons en foire pour se rejeter mutuellement la balle. La victime rencontre partout des visages souriants, ironiques. Sa fureur réjouit fort les bons apôtres : puisque c'est sans danger, demain on recommencera.

On estimera peut-être que ces jolies mœurs sont sans conséquence et qu'il est ridicule de s'en offusquer. Pourtant on nierait difficilement qu'elles vicient l'air que nous respirons, qu'elles ne tendent à rien moins qu'à introduire la méfiance dans les rapports que les écrivains ont entre eux, et surtout qu'elles ont pour effet d'encourager l'indifférence malveillante que notre bon public entretient soigneusement à l'égard de nos lettres. Aux yeux des gens qui regardent toute chose humaine du point de vue de Sirius, il est possible que cela paraisse sans importance aucune. Mais on excusera bien un écrivain qui aime profondément la littérature de son pays, de s'en affliger et de le dire.

GEORGES RENCY

PIERRE BONNARD (1)

Que ce soit un des peintres du XIXe siècle, qui en a produit quelques-uns, personne ne le contesterait plus, du moins sérieusement, ni en France où ils naissent plus nombreux, ni en Allemagne, en Russie et en Amérique où on les apprécie d'abord. Parmi ses contemporains qui atteignent la quarantaine, c'est, avec Edouard Vuillard et Kerr-Xavier Roussel, un des inventeurs d'images les plus savoureuses et les plus expressives. Il reste au XXe siècle quatre-vingt-huit ans, ce n'est pas trop pour lui donner des cadets à sa taille.

Interrogez là-dessus ceux qui ont des titres à se prononcer : Renoir, Monet, Degas ou Odilon Redon; interrogez Octave Mirbeau, l'historien Théodore Duret, Gustave Geffroy, Arsène Alexandre ou Léon Werth; Signac, Félix Valotton et Maurice Denis qui sont des peintres aussi, et de très sûrs connaisseurs, aptes à parler de peinture savamment; interrogez Kessler et Meier-Graefe, et, s'il consent à s'y prêter, le subtil et courageux Félix Fénéon... Interrogez-les mieux, allez-y voir, mais regardez; laissez-vous séduire, mais regardez.

Pierre Bonnard ressemble beaucoup à sa peinture, c'est assez dire qu'il ne ressemble à personne.

Cet homme maigre, actif, paraît grand malgré qu'il se voûte un peu et se replie sur lui-même, comme si son attitude aussi voulait être réfléchie. Le teint est hâlé par son maître le Soleil. Il caresse une barbe courte qui frise librement autour du menton volontaire. Les facettes du lorgnon multiplient l'éclat du regard. Deux lèvres fines découvrent les dents pour marquer peut-être que la bouche, spirituelle, ne sait ni ne veut rien dissimuler. De son front haut, ses doigts écartent des cheveux courts. Or, il n'engraisse ni n'engraissera, malgré sa propension à rire, non pas tant qu'il s'en refuse le loisir, ni qu'il ait la volonté de ne pas s'empâter, mais parce qu'on n'engraisse que sur place et qu'il répugne par-dessus tout à se laisser retenir par personne, attacher ou enfermer nulle part, si profond que demeure son sens de la fidélité; qu'il va son chemin à grandes enjambées résolues, ne suivant que sa curiosité d'esprit qui vagabonde et sa fantaisie qu'il laisse faire.

Ses membres allongent presque au hasard des gestes qui se répandent et s'abandonnent jusqu'à ce que la poursuite d'une idée qui en vaille la peine redresse leur laisser-aller. L'allure est d'un homme qui aime ses aises, volontiers demeure en négligé, mais avec l'aisance qui lui vient de se savoir prêt, à chaque instant, à se ressaisir. Sa myopie est celle d'un observateur, mais le libère du détail inutile. Sous les lunettes, une vivacité rare de prunelle caresse ou guette les objets pour arriver toujours à en prendre possession. Sa façon d'écouter, non moins que les mots mesurés où s'enferment les réflexions qui lui sont venues et les spectacles qui l'ont frappé, garantissent l'aptitude à saisir les caractéristiques et l'aptitude à généraliser, et non moins la capacité d'attention et de résolution, tout aussi nécessaires aux créateurs des images dont le reste des hommes s'approvisionnera. Les mains, souvent rouges, on s'étonne qu'elles aient pu paraître molles dès qu'elles se mettent, pour aider la parole, à modeler un souvenir ou le développement d'un système.

S'il ne contrefait jamais son naturel, c'est qu'il est sûr de n'avoir pas d'opinions à craindre, encore qu'il en choque, et connaît sa volonté de ne suivre que les siennes, dont la volonté réfléchie fait et défait la souveraineté.

En revanche, cet homme qui a si peur de se laisser faire, qui a un goût si vif de sa liberté, a plus qu'aucun autre le respect de celle d'autrui, jusqu'à n'oser donner un conseil. Rien ne lui fait plus peur que le risque d'influencer un être. A sa réserve hautaine nul dessein ne paraît plus immoral, et à sa malice avertie, plus niais. Cependant, son sérieux, comme sa timidité, ne demandent qu'à s'échapper pour sourire quand ils ne saisissent pas d'occasion d'éclater de rire, et voilà pourquoi l'on se rappelle si bien les dents de Bonnard régulières, blanches et qui proéminent franchement tout entières.

Une façon qu'il a de ne ressembler à personne ou à très peu, c'est que ceux qui ne bavardent pas, et pour cela, valent déjà infiniment mieux, se taisent parce qu'on voit bien qu'il n'ont jamais rien à dire et qu'il ne parle, lui, que quand il a quelque chose à dire, sinon il a bien raison de préférer siffler; que, quand il se tait, c'est qu'il regarde, balance la tête pour mieux voir par plusieurs côtés, regarde fixement, la nuque dans ses doigts tressés, abandonnée à l'appui des bras repliés pour la soutenir, regarde à petits coups, ou qu'il se tait pour réfléchir, ou se tait pour écouter.

« Je ne suis pas du tout de votre avis », déclare souvent sa voix avec tranquillité. Mais que ce serait mal le connaître que de lui prêter l'esprit de contradiction. Il est trop sain pour en loger

(1) *La Vie* a publié, dans un des ses derniers numéros, cette remarquable étude de M. Thadée Natanson, ancien directeur de la *Revue blanche*, sur le peintre charmant qui a pris l'une des premières places dans l'art d'aujourd'hui.

le démon. Son respect de la logique l'exorciserait. Même il est certain qu'il préfère avoir raison avec un autre et voir juste au plaisir qu'on goûte à avoir tort tout seul. Ceux qui le connaissent mieux lui prêteraient plutôt ce qu'on a pu appeler « le don de contredire ». Au reste, peut-on s'étonner qu'un inventeur soit très rarement d'accord avec ceux qui viennent si lentement à ses inventions? Jusqu'à ce que la foule se soit rendue et ne commence d'appliquer de son mieux les règles d'un jeu qu'on vient de lui apprendre que pour narguer en leur nom et empêcher de travailler ceux qui déjà préparent pour ses petits-enfants le code d'un sport nouveau.

Souvent on le trouve occupé. Aussi souvent il flâne. Mais jamais il n'a l'air affairé et jamais ne s'agite. En fait, son activité multiple ést féconde, car ce peintre qui nous enchante a fait des affiches et des estampes, et ses affiches sont parmi les plus fraîches et les plus attrayantes qui aient arrêté les passants; pourtant, à l'époque, il luttait victorieusement dans les rues avec la grâce chatoyante de Chéret et les trouvailles d'un Toulouse-Lautrec. Dégoûté de l'uniformité des cadres, de leur anachronisme, de leur niaiserie, il a fait, pour enfermer ses tableaux, des cadres non moins ou plus heureux que ceux d'un Degas et il continue. Voici qu'on commence, enfin! à se lasser du contresens qu'est « l'ancien », qu'on commence à trouver ridicule d'habiter des logements stupidement déguisés et que, laissant aux milliardaires la vanité d'échanger entre eux des reliques et leurs contrefaçons vengeresses, qui finiront par attirer la foudre à force de ne signifier que la folie des enchères qui font leur seul et pire attrait, voici que le plus grand nombre (et déjà les sots vont prôner la mode nouvelle) va s'aviser qu'il convient que chacun fasse tout simplement faire, pour lui, les meubles qu'il lui faut. C'est le moment de rappeler qu'il y a longtemps que Bonnard sut destiner aux objets d'aujourd'hui et au décor de notre vie quotidienne des meubles harmonieux. Les mêmes doigts ont modelé des statuettes, ciselé des surtouts, des candélabres, nombre de bibelots. Ce qui ne l'a pas empêché de trouver le temps et le secret d'illustrer La Fontaine et d'illustrer Verlaine, d'entourer leurs vers de croquis assez heureusement venus pour ne pas leur paraître étrangers et qui semblent continuer dans les marges l'inspiration des poètes. Une des raisons qu'auront de durer les recueils ou tels volumes de *la Revue blanche*, c'est qu'on ira y chercher des Bonnard comme on va chercher des Guys dans les illustrés anglais ou des Morin dans *la Vie parisienne* d'autrefois.

(La fin prochainement.) THADÉE NATANSON

UNE SAISON MAETERLINCK

Il est très sérieusement question de créer l'hiver prochain à Paris une « Saison Maeterlinck » dont Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck prendrait la direction et au cours de laquelle seraient représentées quelques-unes des principales œuvres de notre célèbre compatriote. Cette saison serait inaugurée par *Marie Madeleine*, le dernier drame de Maeterlinck qui, joué avec succès en Allemagne, n'a pas encore été représenté dans sa version française. « Il serait heureux que ce projet aboutît, dit dans le *Gil Blas* M. Georges Pioch. Elle nous diminuerait, l'an prochain, l'humiliation que nous devons essuyer presque toujours quand nous considérons le sort que font présentement au théâtre les modes de Paris. Nous risquons, pour le moins, à fréquenter assidûment cette « Saison », nous risquons de découvrir que nous avons proscrit, ou ignoré, comme à plaisir, le théâtre le plus essentiellement poétique qui soit au monde.

Nous n'avons jamais été très difficiles, en France, quant au théâtre poétique. Il suffit qu'une chose jouée soit en vers, et que ceux-là riment congrûment, pour que nous proclamions qu'un poète vient de se révéler. Que ce dernier observe rigoureusement la consonnance d'appui et s'entête de celle-ci au point d'exagérer en calembours la plupart de ses rimes riches, nous devrons reconnaître que, non seulement un poète, mais un grand poète, nous est né. Il importe peu que la chose jouée soit béatement destituée de toute poésie profonde, véritable, et que sa valeur se puisse résumer à cette boutade de Beaumarchais: « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante »... Est-elle en vers, oui ou non? Oui... alors c'est du théâtre poétique...

La fréquentation d'un autre théâtre poétique — celui de M. Maeterlinck, par exemple, qui approche si souvent celui de Shakespeare — pourrait aider à la ruine de cette opinion également flatteuse pour tant d'auteurs, à qui suffit, — comme sensibilité, émotion, pensée — la difficulté prosodique vaincue, et pour tout le public, qui, capable, au moins, de constater que « ça rime », peut ainsi discerner, à un signe certain, si l'auteur est, ou non, un poète.

Ceux que l'on appelle les « amateurs distingués » et le public voudront-ils venir éprouver, avec un peu de constance, que tout — de la conception au décor — est poésie dans les drames de M. Maeterlinck; que tous les mots s'y proposent comme des émotions ouvertes lucidement sur la vie et sur le mystère qui l'envahit et la féconde, et que leur valeur rythmique s'y accroît ainsi d'une valeur d'infini. Voudront-ils recueillir en eux un peu de l'énergie pacifiée, purifiée, de cet œuvre qui nie la mort et qui porte la bonté à sa cime, — telle une lueur qui pourrait pardonner tous les hommes! Voudront-ils y reconnaître enfin, — comme dans l'œuvre de Shakespeare même, — la présence de toute la nature, l'impatience généreuse de tout l'esprit humain et le frisson de toutes les âmes! Voudront-ils?... Peut-être, après tout... Il serait si naturel qu'ils fussent las, enfin, et un tantinet dégoûtés des pièces adroitement « confectionnées », d'après un modèle unique, par d'inépuisables « bons faiseurs », et, même, de cette « clarté française » dont la limpidité ne raconte plus guère, aujourd'hui, que du vide. Il suffirait peut-être, pour cela, que ce théâtre si pensivement poétique fût mieux et, surtout, plus connu. »

PUBLICATIONS D'ART

Watteau et son école, par EDMOND PILON (1).

La Bibliothèque de l'Art du XVIIIe siècle vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Watteau et son école*, par M. Edmond Pilon. On se souvient du livre remarquable de M. L. Dumont-Wilden sur le *Portrait en France*, qui inaugura la série et formait une sorte d'éloquente préface. M. Edmond Pilon nous donne une somptueuse et originale étude de l'œuvre du peintre raffiné et harmonieux de *l'Embarquement pour Cythère* et de son école: les Gillot, les Huet, les Audran, les Lancret, les Pater. C'est à la

(1) Bruxelles et Paris, Librairie Nationale d'Art et d'Histoire, G. Van Oest et Cie.

fois un récit complet et minutieux de la vie de l'artiste et une analyse méthodique du développement de son génie. Cet ouvrage d'ensemble sur le plus grand peintre français du XVIIIe siècle s'imposait. « S'il est un homme qui, par son art, personnifie au plus haut point, non seulement le caractère joli, pimpant, délicat, galant avec finesse du XVIIIe siècle, mais encore le caractère français, dans son expression la plus épurée et la plus haute, c'est bien Antoine Watteau. »

Le livre de M. Edmond Pilon est écrit en une langue riche et nuancée, d'un tour à la fois souple et hautain, avec une élégance et une grâce infinies. Voilà de la critique vraiment intéressante, passionnante même, des pages qu'on ne peut se lasser de relire; un livre qui nous éloigne enfin des sèches et stériles dissertations esthétiques dont la plupart des ouvrages d'art sont pleins.

Carpeaux, par PAUL VITRY (1).

Dans une autre collection de monographies d'art dont nous signalions, il y a quelques mois, la superbe tenue, *l'Art de notre temps*, paraît aujourd'hui le huitième volume, consacré à Carpeaux. C'est M. Paul Vitry qui étudie l'œuvre du grand maître français, avec la compétence qu'on lui connaît, avec méthode, suivant pas à pas l'évolution de l'artiste. Magistralement analysées, les principales œuvres de Carpeaux apparaissent dans leur jour véritable, avec leur caractère un peu âpre et leur expression puissante. Carpeaux fut pour le XIXe siècle ce que Houdon avait été pour le siècle précédent; tous deux ont fixé en des traits éternels quelques-unes des figures les plus caractéristiques de leur temps. Tous deux ont cette verve un peu fruste, spontanée, et à la fois cette puissance d'extériorisation qui donnent à la physionomie humaine la vie et le caractère. Les bustes de Napoléon III, du peintre Gérôme, de la princesse Mathilde, de l'impératrice Eugénie et de tant d'autres sont autant de chefs-d'œuvre qu'on a pu tout récemment encore admirer à Paris.

Le livre de M. Paul Vitry forme, après celui de M. Chesneau, déjà ancien et épuisé, l'ouvrage le plus complet et le plus fermement écrit qu'on ait consacré jusqu'ici au grand sculpteur. Et l'illustration soignée et copieuse le rend des plus séduisants.

F. H.

L'ART A PARIS

Renoir illustrateur.

Nous parlions dernièrement des dessins de Renoir (3). Sait-on que le maître, à ses débuts, fit du dessin d'illustration ? Je dis Renoir, — non Renouard. C'est de M. Meier-Graefe, l'écrivain d'art allemand qui a consacré il y a quelques mois une si attachante étude biographique et critique à la personne et à l'œuvre de Renoir, que je tiens ces curieux détails. Renoir était très pauvre, fils d'un petit tailleur de Limoges. Il dut, à ses débuts, gagner son pain en peignant sur porcelaine (comme Carrière, qui commença par des travaux de barbotine). On a conservé quelques vases décorés par Renoir; les bleus et les roses clairs y sont, sur le blanc du kaolin, posés par l'adolescent avec une charmante délicatesse de touche. Renoir, grace à sa supériorité sur les autres artisans, gagnait ses douze francs par jour.

(1) Paris, Librairie Générale des Beaux-Arts.
(2) Voir notre numéro du 14 juillet.

Puis l'invention de l'impression sur porcelaine porta un grave préjudice à sa situation matérielle.

Renoir se fit décorateur de stores. Il en décora à trente francs pièce. Et là aussi il devint vite un virtuose. Mais le démon de la peinture le tenait. Dès qu'il eut quelques sous il lâcha les stores peints pour entrer (hiver 1861) à l'atelier Gleyres. Il y trouva Sisley, Monet, Bazille. Ces inséparables allaient, l'été, à Chailly, — le Chailly de Millet. En 1862, Renoir rencontra Diaz dans la forêt de Fontainebleau. Le vieux paysagiste lui donna de précieux conseils et, ce qui ne valait pas moins, lui procura du crédit chez un marchand de couleurs.

Mais revenons à Renoir illustrateur. Le frère cadet d'Auguste Renoir, M. Edmond Renoir (qui vit toujours), était journaliste. Il aida son frère à caser des croquis dans les gazettes. Renoir collabora donc à la *Vie Moderne*, que dirigeait, chez Charpentier, le bon Emile Bergerat. Renoir y publia des portraits au crayon : celui du peintre Riesener (le cousin de Delacroix), celui du comte de Benst; une ravissante tête de jeune fille, un portrait de Banville, un de Rosita Mauri (Manet aussi fit le portrait, à l'huile, de la célèbre ballerine), et, enfin, un croquis de Wagner. Renoir exécuta d'ailleurs un portrait à l'huile de Wagner, à Palerme, en 1879. L'auteur de *Tristan* était en Sicile et Renoir à Naples. Il lui écrivit et obtint l'autorisation de venir faire le portrait.

J'ai vu, jadis, chez Me Chéramy, une réplique du portrait de Richard Wagner (collection Bonnières), et je me souviens aussi d'avoir vu chez Catulle Mendès le portrait de Banville.

LOUIS VAUXCELLES

Sur la mort de Strindberg.

Ce fut, dit l'*Œuvre*, un grand artiste, renfermé glorieusement dans son rêve. Il laisse une œuvre théâtrale considérable, profondément marquée des hésitations et des inquiétudes des époques littéraires qu'il traversa. Naturaliste d'abord, férocement positiviste, matérialiste, athée et pessimiste (*Père*), puis nietzschéen (*Au bord de la pleine mer*), idéaliste (*Inferno*), mystique (*Le Livre bleu*), et enfin révolutionnaire (*Drapeaux noirs*), on peut dire que sa sensibilité exaspérée a subi intensément les états d'âme successifs de son siècle. Il les a notés avec la frénésie du désespoir. Il ne fut pas un de ces génies éclatants qui dirigent et dominent. Il fut un grand artiste, profondément réceptif et sincère. Il fut aussi, on l'a dit souvent, le dernier shakespearien.

Avec Ibsen et Bjornson, nous eûmes la sensation d'une esthétique nouvelle, d'une philosophie large qui domine la vie, d'une psychologie intense exprimant la plus pure des conceptions humaines. Ils furent non seulement des rénovateurs, mais encore les prophètes spirituels qu'attendait notre espoir de joies futures.

Avec Strindberg nous éprouvons une impression toute différente. Il n'est plus l'écrivain prometteur d'extases infinies, l'annonciateur d'une ère de beauté, il est le révélateur des âmes mornes et douloureuses qu'étreignent les réalités cruelles. Il ne s'élève pas vers un idéal de pureté, il clame désespérément sur un monde perverti et souffreteux.

On a essayé d'établir un parallèle entre lui, qui vécut intimement son œuvre — à tel point qu'elle reste l'expression désolée de sa pauvre individualité — et certain auteur dramatique créateur de fantoches habilement dressés, se mouvant sèchement

dans un milieu paradoxal... Pourtant, chez lui, toute image est bannie, le tour d'esprit lui est inconnu. Ses personnages sont de la vie, mais combien s'en désolent-ils et font-ils d'efforts pour se dégager de toute contingence! Ils sont bien ceux qui souffrent parce qu'ils n'existent que pour souffrir. Ils se débattent aveuglément, sans savoir, levant leurs bras tendus, non point vers un horizon de lumière, mais inconsciemment, en des gestes exacerbés symbolisant l'humaine douleur...

Auguste Strindberg est mort peu de temps après les fêtes qui avaient officiellement consacré sa gloire de grand écrivain. Mais depuis longtemps déjà il était aimé de ceux qui suivaient avec intérêt l'évolution curieuse de sa sensibilité. *L'Œuvre*, en 1893, à l'époque de ses premières luttes, fit connaître *Créanciers* au public français. Deux ans après, M. Lugné-Poe monta *On ne joue pas avec le feu* et *Père* qui reste le chef-d'œuvre de son théâtre.

LIVRES DE L'ANNÉE

M. Remy de Gourmont publie dans *la France*, sous la rubrique *les Idées du jour*, de spirituelles chroniques marquées de la griffe du maître écrivain. Voici l'une des plus récentes, — combien actuelle au moment où chacun boucle ses malles et fuit vers la montagne ou vers la mer!

Tous les ans, à cette époque, il faut liquider les livres de l'année. On fait un dernier choix et on tend le reste aux bouquinistes. Ce n'est pas sans mélancolie qu'on les voit partir, mais il faut s'y résigner. Le littérateur qui se sépare des livres qu'il ne peut loger est assez bien dans le cas des parents du Petit Poucet. Sans doute, ce ne sont pas ses propres enfants, mais il les avait adoptés, il avait vécu près d'eux, il les aimait, bien qu'il n'eût pas eu le temps ni le courage de les lire, mais il n'y a plus de place, ni dans son appartement ni dans son cœur. Adieu! D'ailleurs vous serez bientôt remplacés. Les rayons, un instant allégés, se rempliront au cours de la saison prochaine et parmi les nouveaux venus comme parmi vous, bien peu sont destinés à devenir les enfants définitifs de la maison. La vraie sagesse serait de n'en conserver presque aucun, ni des anciens ni des nouveaux, car il est trop certain qu'on ne les ouvrira jamais, ni les uns ni les autres, ou que, si l'un d'eux vous requiert, par hasard, on ne le trouvera pas!

Dès qu'on a deux ou trois mille volumes, une bibliothèque particulière devient pratiquement inutile, car le désordre s'y met et une bibliothèque en désordre est comme une mémoire sans méthode. Elle ne sert à rien qu'à vous faire passer des heures à la recherche du livre qu'on croyait là, et qui n'y est plus. Puis si, faute de place, les livres sont rangés sur deux rangs, il faut se livrer à de telles manœuvres pour mettre la main sur ceux du fond, qu'on y renonce bientôt. Le plus curieux, c'est que le monsieur qui se débarrasse méthodiquement des livres dont on lui fait cadeau, qui ne trouve jamais celui qu'il cherche, qui sent l'inutilité de l'amas de papier qu'il détient, ne manque pas, quand il sort, d'en rapporter de nouveaux!

REMY DE GOURMONT

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Images du monde* (tome premier), livre III de *Dire des sangs*, deuxième partie de *Œuvre*, par RENÉ GHIL. Paris, Eugène Figuière.

ROMAN. — *La Nuit*, par LAURENT EVRARD (œuvre posthume). Paris, Bernard Grasset. — *D'île en île*, par JULIEN OCHSÉ. Paris, *Mercure de France*.

CRITIQUE. — *Jean-Jacques Rousseau*, par JULIEN TIERSOT (coll. des *Maîtres de la Musique*). Paris, F. Alcan. — *Les Sculpteurs français du XIII^e siècle*, par M^lle LOUISE PILLON (coll. des *Maîtres de l'Art*). Paris, Plon-Nourrit et C^ie.

PETITE CHRONIQUE

Au Musée moderne, la VI^e exposition du cercle *Doe Stil voort*. L'Exposition restera ouverte jusqu'au 18 août prochain.

Aujourd'hui dimanche, à 4 h., l'Association des Artistes lyriques et dramatiques donnera, au théâtre de Verdure du château de Karreveld, une représentation des *Caprices de Marianne*, précédée d'une conférence de M. Ch. Desbonnets. La comédie d'Alfred de Musset sera interprétée par MM. Champvert, P. Boine, de Lercy, M^me B. Conta-Boine, etc.

Un Salon original s'ouvrira le 3 août prochain au local du Cercle de Rouge-Cloître. Ce Salon, qui restera ouvert jusqu'à la fin d'octobre, groupera des œuvres de MM. Auguste Levêque, Degreef père, Alfred Madoux, Bastien, Oleffe, Collen, La Garde, Legrand, de Beaugnies, René Stevens, Ad. Keller, Cambier, Frison, Houyoux, Huygens, Drumé, Crick, Van Cleemput, Amédée Degreef, etc.

Les délégués de l'Exposition universelle de Gand et ceux du comité hollandais des expositions à l'étranger se sont mis définitivement d'accord au sujet de la participation de la Hollande à l'Exposition de Gand.

Nos excellents voisins ont voulu, nonobstant les fêtes et expositions qu'ils organisent chez eux l'an prochain pour célébrer leur centenaire, nous donner une marque particulière de sympathie en créant à l'Exposition de Gand une importante section des Pays-Bas.

Ce témoignage de cordialité sera d'autant plus apprécié en Belgique que le gouvernement hollandais participera officiellement à l'Exposition de Gand, où il sera représenté par un commissaire général des plus sympathiques que ses hautes relations dans les deux pays désignent tout spécialement pour remplir sa mission parmi nous et pour resserrer encore les liens d'amitié qui nous unissent à nos voisins du Nord.

La section hennuyère de la Fédération des Artistes wallons, réunie en assemblée générale à l'hôtel de ville de Mons le 26 juillet dernier, a protesté énergiquement contre le refus d'admission par la Commission du Musée de Bruxelles, de tableaux d'Auguste Donnay, Edmond Verstraeten et W. Degouve de Nuncques, œuvres achetées par le gouvernement et a émis le vœu de voir cette Commission revenir sur sa décision.

Ce vœu, proposé par M. Maurice des Ombiaux, a été voté à l'unanimité.

On parle beaucoup du succès remporté par notre compatriote M. Jef Denyn dans la tournée artistique qu'il accomplit en ce moment en Angleterre. Le carillonneur malinois a donné, notamment, une audition spéciale au clavier de l'église de Cattistock, devant une assistance extrêmement nombreuse, composée des principales autorités du comté. Il y interpréta une série de chansons françaises et flamandes, des airs populaires anglais. M. Jef Denyn fut conduit en triomphe par la foule enthousiaste.

Le carillonneur malinois inaugurera aujourd'hui le carillon restauré de Thielt.

Le Bulletin officiel du Touring-Club de Belgique vient de prendre une excellente initiative. Il a décidé de publier dans chacun de ses prochains numéros des pages inédites de nos meilleurs écrivains. Parmi les poètes et les romanciers qui ont promis jusqu'ici leur collaboration, citons Georges Eekhoud, Emile Verhaeren, Dumont-Wilden, Grégoire Le Roy, Georges Rency, Maurice des Ombiaux, Camille Lemonnier, Georges Garnir, etc.

On annonce que Mme Eleonora Duse, qui depuis plus d'un an n'a plus paru sur la scène, entreprendra l'hiver prochain une tournée en Europe et donnera quelques représentations à Bruxelles.

M. Harold Rathbone, un grand collectionneur de Liverpool, possède depuis quelque temps un tableau qu'il croît être un portrait par Jean Van Eyck de l'infante Elisabeth, fille de Jean Ier de Portugal, et qui épousa Philippe le Bon. M. Rathbone a acheté ce tableau, alors qu'il n'était pas identifié, à une vente de Londres, il y a deux ans. Jean Van Eyck peignit un portrait de la femme de Philippe le Bon. Ce portrait n'avait jamais été retrouvé.

Dans un autre tableau du maître flamand, *la Madone du Louvre*, Philippe le Bon et sa femme sont représentés, l'un comme saint Joseph, l'autre comme la Vierge. Et M. Rathbone a fait un rapprochement entre son portrait et cette Vierge, qui est, paraît-il, concluant.

Le Metropolitan Museum de New-York vient d'acquérir un polyptyque de l'Ecole de Bruges du XVe siècle, représentant un des épisodes de la *Vie de sainte Godelieve*. Ce tableau a fait partie de la Galerie Jean Dollfus.

On vient d'inaugurer à Fécamp le monument de Jean Lorrain, le poète et le romancier gracieux et abondant. C'est M. Jean de Bonnefond qui, au nom du comité, a remis le monument au maire de la ville de Fécamp. M. Paul Brulat assistait à la cérémonie, représentant M. Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

Des discours ont été prononcés par MM. Jean de Bonnefond et Paul Brulat.

Une remarquable découverte artistique a été faite à l'occasion de la démolition d'une vieille maison à Ribeauville. Derrière un mur, on a trouvé un panneau de bois long de deux mètres cinquante et large de trente centimètres, portant au milieu une peinture à l'huile représentant le Christ entre les douze apôtres. A chaque extrémité du panneau se trouve un écusson; l'un porte les armes de Guillaume de Ribeaupierre, préfet d'Alsace, l'autre celles de sa femme, Jeanne de Montaigu.

Cette belle œuvre, qu'on attribue au maître colmarien Martin Schongauer (1446-1488), provient très probablement de l'ancienne chapelle du château de Ribeaupierre, qui renfermait nombre de tableaux de prix. Cette opinion est confirmée par le fait que la maison actuellement en démolition appartenait jadis à Jean Thierry Birkel, serviteur de la famille comtale, qui, en ces temps troublés, recueillit chez lui une partie des trésors de la chapelle.

Une intéressante exposition de 225 tableaux empruntés à la célèbre collection de M. Marcel Van Nemes, de Budapest, est ouverte en ce moment à Dusseldorf.

La galerie Van Nemes se compose de plus de deux mille œuvres allant des Primitifs à Cézanne.

Le 14 juillet dernier, on a inauguré, à Francfort, une exposition de l'Ecole française moderne. Elle embrasse un très bel ensemble de tableaux du XIXe siècle, depuis Géricault et Delacroix jusqu'à Cézanne, Van Gogh, Vuillard, Bonnard, Roussel.

Paris-Journal a publié dernièrement cette note discourtoise : « Bruxelles va, paraît-il, avoir un théâtre belge, dans lequel on jouera des auteurs belges. Cette idée est ingénieuse et nous applaudirons à sa réalisation, mais, toutefois, à condition qu'on n'importe plus chez nous des *Moulins qui chantent*, des *Feux de la Saint-Jean*, ni même des *Hélène de Sparte!* Bruxelles aux Belges, bravo! Mais Paris aux Parisiens — aux vrais!... Nous avons donné une large et généreuse hospitalité aux chefs-d'œuvre étrangers, voilà qui va des mieux, mais contentons-nous des chefs-d'œuvre... et traduisons-les en bon français! »

Sous sa direction précédente, *Paris-Journal* avait l'esprit plus large. L'hospitalité qu'offrent les théâtres belges aux pièces françaises, — bonnes, médiocres ou pires, — devrait d'ailleurs détourner notre confrère d'un chauvinisme étroit auquel il ne nous a pas habitués.

Pendant trois mois, dit le correspondant londonien du *Gil Blas*, tout Londres artistique va défiler à la Tate Gallery devant les trente-huit œuvres de Whistler qui y sont réunies. Ce sera pour les artistes une joie d'autant plus profonde qu'elle sera plus rare.

Whistler, en effet, bien que parmi les plus grands, n'est représenté que très pauvrement dans les musées anglais. Ainsi, à la Tate Gallery, il n'y a, à demeure, qu'une toile de lui.

Mais l'exposition présente compense un peu cette lacune. Elle comprend la plupart des œuvres restées en Angleterre, auxquelles manquent cependant les portraits de Meux et de Carlyle. Le portrait de la mère du peintre est resté en France. Naturellement, c'est dommage. Mais il y a ceux de miss Alexander, *Valparaiso*, qui, peinte en 1867, est une des œuvres les plus impressionnantes de l'artiste; *la Petite fille en blanc*, *le Pont de Battersea*, *Harmonie en gris et vert*, *Devant le miroir*, *Nocturne à Chelsea*, *le Piano*, *Symphonie en blanc*.

Toutes ces œuvres, et les autres moins importantes, proviennent des collections de MM. Alexander, Edw. Davis, Miss Philip, M. Graham Robertson, Arthur Studd, sir William Eden, M. E. Sadler, Mrs C. J. Knowles, etc.

On lit dans *la Mêlée* (1) :

« Un comité s'est constitué qui se propose de fêter, en novembre prochain, le cinquantenaire de la publication de *Salammbô* et d'élever à Paris un monument à Flaubert. Ce monument se composera d'une stèle et du buste de Flaubert par Clésinger.

Il n'y aura personne pour protester contre les desseins du Comité. On va donc reparler de Flaubert, le lire, le relire et c'est une forte leçon qui se dégagera de tout ce mouvement en faveur de l'auteur de *Madame Bovary*. Tous les littérateurs, petits et grands, apprendront, près de ce grand écrivain, l'honnêteté littéraire qui est de ne rien faire en vue d'un profit pécuniaire, mais de parachever son œuvre sans d'autre souci que de la produire belle et sincère. »

(1) Cette revue de combat, dont il faut louer l'indépendance et la crânerie, vient d'entrer dans sa troisième année. Nous la recommandons à nos lecteurs. Paris, 6 rue de Belzunce.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Mlle M. PEUSSENS

avise sa très élégante clientèle qu'elle a transféré ses ateliers et salons d'essayage

Rue du

Gouvernement-Provisoire,

12

A cette occasion, elle a créé des modèles aussi nouveaux qu'élégants et réuni un magnifique assortiment des tissus dernière nouveauté de Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr Par 250 coupures : 55 fr
» 500 » 105 fr. » 1000 « 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 32. 11 AOUT 1912

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Interprétation musicale (BLANCHE SELVA). Père et Fils (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Pierre Bonnard (suite et fin) (THADÉE NATANSON). — VIe Exposition du Cercle « Doe Stil Voort » (F. HELLENS). — Fête nationale. — Correspondance. — Petite Chronique.

L'Interprétation musicale [1].

Vincent d'Indy, en son cours de composition (sur lequel je règle à dessein le plan de cette causerie, lui empruntant les bases mêmes que je prétends donner à toute l'étude de l'interprétation, afin de démontrer comment cette interprétation suit, pas à pas, la marche de la composition musicale), Vincent d'Indy, étudiant la « création artistique » a écrit :

« La force qui pousse l'artiste à créer, c'est le besoin d'exprimer ses sentiments et de les communiquer aux autres par des œuvres. L'origine de toute œuvre d'art est dans l'*impression*. Celle-ci, en effleurant l'âme, y produit le *sentiment*, par sa durée elle détermine *l'émotion*, qui, dans sa forme la plus aiguë, peut aller jusqu'à son terme extrême : la *passion*. Pour créer, au sens artistique du mot, il est donc nécessaire d'avoir été *ému*, et d'avoir la *volonté* de traduire cette émotion. »

(1) Fragments d'une causerie faite à St-Jean-de-Luz par Mlle BLANCHE SELVA, qui ne se borne pas à être l'admirable interprète des maîtres classiques et modernes du piano, mais qui s'efforce, par un constant apostolat, de répandre le goût des belles œuvres et de perfectionner l'enseignement de la musique.

Tout ce qui vient d'être énoncé sur la création artistique peut s'appliquer à l'interprétation musicale.

L'interprète ayant été *ému* par une œuvre, a besoin d'*exprimer* ses sentiments et il a la *volonté* de les traduire par l'exécution de cette œuvre.

L'interprète, s'efforçant de faire siens les sentiments que l'auteur avait en vue d'exprimer, a été frappé de tel ou tel caractère de l'œuvre, et va exprimer, non pas cette œuvre, devenue pour lui un *objet*, mais le sentiment que cette œuvre lui fait éprouver. Plus *profondément* il aura subi l'*impression* de l'œuvre, plus *fortement* il l'*exprimera*.

Le compositeur a exprimé ses sentiments en une œuvre au moyen des éléments de son art : rythme, mélodie et harmonie ; c'est au moyen de cette œuvre que l'interprète va exprimer les siens.

Nous verrons bientôt quels moyens possède celui-ci de retrouver, le plus intimement possible, l'âme même de l'œuvre, cachée sous le vêtement de la figuration graphique.

Disons cependant que quel que soit son ferme désir de disparaître entièrement, alors même qu'il est absolument dans l'esprit de l'œuvre et pénétré des sentiments de son auteur, l'interprète exprimera toujours, non seulement les sentiments de cet auteur, mais, par leur moyen, les siens propres.

Nous constatons ici une des manifestations de la loi vitale d'obéissance.

En s'efforçant de renoncer entièrement à sa volonté propre pour accomplir en tout celle de l'auteur, l'interprète trouve sa vie, en ce contact qui lui donne l'unité, et l'œuvre vit en lui et il vit en cette œuvre. C'est alors que l'interprète devient lui-même un créateur. Il est, il

doit être, du moins, comme le complément de l'auteur ; c'est à lui que l'œuvre est confiée, il doit s'efforcer de la connaître et de l'aimer.

C'est pour cela que, chez lui, deux facultés doivent être tout particulièrement développées : l'*intelligence* et le *cœur*. L'*intelligence* lui permettra de saisir les rapports intimes, profonds, élevés et étendus entre les idées et les choses ; le *cœur* (ou sensibilité) lui fera aimer ces choses que connaît l'intelligence et lui donnera le désir de faire participer les autres à cette connaissance.

L'exactitude de l'interprétation, comme sa personnalité, dépendent, aussi bien que la création, de la *sincérité* et relèvent de la *conscience artistique*.

Beaucoup de gens s'imaginent que, pour être personnels, il leur faut se borner à tel ou tel objet spécial, ignorer ce que font les autres, à moins que ce ne soit pour faire, de parti pris, autrement qu'eux. A les croire, le caprice individuel serait le seul maître et le seul guide. C'est tout le contraire qui a lieu. En s'efforçant d'apprendre le plus possible, l'artiste s'assimile des substances qui lui sont encore étrangères, soit en élévation, soit en profondeur, et qui agrandissent sa propre substance ; il élimine les éléments viciés dont il a déjà épuisé la sève et qui ne sont plus capables de le nourrir et arrive ainsi, telle une chrysalide, par accroissements progressifs, jusqu'à la parfaite éclosion de sa personnalité.

Le même phénomène se produit chez l'auditeur attentif, et ne serait-ce que pour augmenter sa valeur propre, pour développer sa compréhension, on devrait toujours chercher à travailler soi-même, quand bien même on n'aurait pas l'intention de se faire interprète, ni les aptitudes à le devenir.

Ce que l'on aura appris en musique s'exprimera peut-être par quelque autre moyen ; en tout cas, ce ne sera jamais perdu, à condition de saisir les causes et non de s'en tenir aux effets.

La communication à autrui des sentiments éprouvés par l'artiste s'opère au moyen de signes extérieurs, qui se perçoivent de deux manières différentes. Dans les arts d'essence plastique ou de dessin, se rattachant à l'idée d'espace : architecture, sculpture, peinture, l'ensemble apparaît avant les détails, l'assimilation de l'œuvre se fait du général au particulier. Dans les arts d'essence successive dérivant de l'idée de temps : littérature, musique, le détail frappe d'abord et conduit à l'appréciation de l'ensemble. L'assimilation se fait du particulier au général. Certains arts : danse et musique, sont à la fois des arts successifs et plastiques, dérivant du temps et de l'espace.

Une loi commune régit tous les arts : c'est le *rythme*.

Le rythme est l'ordre et la proportion dans l'espace et dans le temps. C'est lui qui engendre la bonne ordonnance des lignes, des formes, des couleurs et des sons.

Le rythme musical résulte des rapports de temps ; il s'applique à la *durée*, à l'*acuité* et à l'*intensité* des sons.

Deux sons différant entre eux par leur durée constituent un rythme. Deux sons différant entre eux par leur hauteur constituent un rythme. Deux sons différant entre eux par leur intensité constituent un rythme. Lorsque ces trois rythmes se trouvent unis, la *mélodie* est constituée.

La *mélodie* est donc une *succession de sons différant* entre eux à la fois par leur durée, leur intensité et leur intonation. Toute l'interprétation en découle et toute la technique pianistique doit être basée sur elle.

Le point de départ de la mélodie est l'*accent*. Dans toute langue humaine, la prononciation des syllabes et des mots est caractérisée par certaines variations de durée, d'intensité et d'acuité. L'*accent* est l'*appui* sur lequel tout repose. Il est nécessaire de bien retenir ceci : l'*accent est un appui*. La mélodie provient de la parole dont elle n'est qu'une amplification ; de même que l'accent est la base du langage, il est la base de la mélodie, et l'*appui* est aussi la base sur laquelle toute la technique instrumentale va reposer.

L'accent affecte les mots et les phrases. *Tonique* dans le premier cas, il est *expressif* dans le second.

Un mot prononcé sans accent forme une agglomération de sons dénués de sens ; prononcé avec un faux accent, il devient méconnaissable et peut prendre une signification toute différente de la sienne et même opposée ; c'est par l'accent seulement que nous pouvons percevoir la signification d'un mot.

Tout ce qui est vrai d'un mot l'est aussi d'une phrase. Celle-ci recevra une accentuation différente suivant qu'on l'énoncera, par exemple, d'une façon indifférente, ou interrogative, ou affirmative.

. . . . . .

Dans la parole, comme en tout, on distingue une oscillation entre deux directions opposées : l'une *vient*, l'autre *va*. Le mouvement qui vient possède de plus en plus d'intensité jusqu'à son point culminant, son repos, son but, qui est l'accent. Il repart de là ensuite et reçoit de moins en moins d'intensité au fur et à mesure qu'il s'en éloigne.

Cette oscillation d'intensité, partant de l'ombre, se reposant dans la lumière et retournant à l'ombre, ou inversement, est notre seul moyen de percevoir la signification de la parole aussi bien que de la forme des choses.

C'est elle surtout que la technique devra s'efforcer de réaliser ; sans elle, quelle que soit la perfection de l'exécution, aucune interprétation véritable ne peut

exister. C'est de la méconnaissance de ce principe fondamental que proviennent la sécheresse, la froideur, la raideur, et, pour tout dire, l'inexistence d'interprétation de la plupart des jeux de virtuoses.

BLANCHE SELVA

(La fin prochainement.)

PÈRE ET FILS

Intéresser par simplement le récit d'un conflit moral entre un père et un fils, sans y ajouter aucune littérature, aucun agrément d'amour, aucune fioriture, intéresser avec de la psychologie pure, voilà ce qu'a réalisé M. Edmund Gosse dans son beau livre.

Cela semble, surtout à des lecteurs frivoles comme le sont le plus souvent les Français amateurs de roman, une gageure. Mais magnifiquement tenue.

D'ailleurs, à quoi bon employer ces expressions un peu vulgaires? Il s'agit ici d'une œuvre de haute conscience, qui s'inquiète aussi peu que possible d'être ou de ne pas être réussie. Elle est, simplement, avec une austérité noble et tranquille. Elle se contente d'être une confession et de répondre aussi décemment et parfaitement qu'il convient aux conditions habituellement demandées à cette sorte d'œuvres. Tout son mérite consiste dans la parfaite sincérité, et dans une impartialité qui n'exclut pas la chaleur humaine.

En quelques mots voici l'aventure morale et tout intérieure dont les quatre cents pages de *Père et Fils* (1) suffisent à peine à établir le commencement. Car on a l'impression, une fois achevé ce bouquin pourtant touffu et très dense, de n'avoir pénétré que jusqu'au seuil. Avec une pudeur d'homme et un tact d'artiste également remarquables, M. Edmund Gosse s'arrête en effet au moment où l'adolescent va devenir un jeune homme. Il en a assez dit pour nous faire deviner ce qu'un tel enfant peut devenir après une telle éducation et d'aussi sourdes reprises de sa volonté et de son intelligence Toutes les suppositions nous sont permises, mais aucune certitude ne nous est donnée sur les réalités du drame entre le jeune homme révolté et le vieillard autoritaire. Pour pénibles qu'en furent les péripéties, elles durent être surtout de fait. Moralement, les pires profondeurs avaient déjà été explorées.

Philip-Henry Gosse, naturaliste célèbre en son temps, auteur d'une certaine quantité de livres estimés par ses plus illustres confrères et, je crois, Darwin lui-même, était en même temps, et sans que cette tournure d'esprit scientifique semblât y contredire, un homme très dévot. Il professait rigoureusement la doctrine des « Frères de Plymouth », une des innombrables sectes dissidentes de l'Angleterre. Il tenta d'élever dans ses principes religieux l'enfant qu'il eut de sa première femme. Rien de plus curieux que la façon dont il surveilla, prépara, exalta, cuisina en quelque sorte ce jeune esprit. Il rompit à une gymnastique mystique détraquante une cervelle d'enfant qui d'abord se livra entièrement, par inconscience. Mais dès que la conscience lui vint, la révolte et l'esprit d'examen entrèrent avec elle. Dès lors la crise commença. Crise d'autant plus douloureuse qu'elle fut longtemps dissimulée. Par une espèce d'intimidation qu'emploient tout naturellement les hommes pieux, Philip-Henry Gosse avait fait de son fils une sorte d'autre lui-même, brisé de pénitences et d'exercices religieux, ignorant à un point étonnant de tout ce qui n'était pas la religion et la science, du moins celle qu'il exerçait. Dès que les hasards d'une lecture, d'une visite à un musée de province eurent révélé au petit garçon l'existence d'un autre monde, de celui de l'art, on dirait qu'une fissure imperceptible s'est produite par laquelle va sournoisement entrer un flot qui ne laissera rien subsister de ce vain appareil mystique.

Le père avait commis une erreur énorme de psychologie. Il avait voulu faire un mystique d'un artiste, un dévot d'un épicurien. Que dis-je, d'ailleurs? Il ne s'était pas embarrassé de psychologie. Il avait décidé que son fils serait semblable à lui. Aussi, quelle déception abominable, quelle amertume profonde, lorsqu'il pressent qu'il s'est trompé! Quelle épouvante! Il essaie de se dissimuler l'étendue du désastre. Il ne le peut. Sa loyauté d'observation le lui interdit. Et lorsqu'à la fin il envoie à son fils une lettre d'objurgation, qui n'est qu'une mise en demeure d'avoir à tenir le serment qu'il avait fait jadis au nom de son enfant en bas-âge, on comprend que le livre soit virtuellement achevé et l'on est véritablement ému du ton avec lequel l'enfant, respectueux, écrit :

> Je n'ai besoin de rien ajouter, si ce n'est pour faire remarquer que lorsque un tel défi est lancé à l'intelligence d'un jeune homme honnête et réfléchi, soumis aux impulsions normales de ses vingt et un ans, il n'y a que deux alternatives possibles. Ou bien il devra cesser de penser par lui-même, ou bien son individualisme sera confirmé sur-le-champ, en même temps que sera fortement accentuée la nécessité de l'indépendance en matière religieuse.
>
> Aucun compromis, on l'a vu, ne m'était offert; aucune proposition de trêve n'eût été acceptable. C'était un cas de « Tout ou Rien »; et ainsi, provoqué jusqu'au désespoir, le jeune homme affranchit une fois pour toutes sa conscience du joug de la consécration, et aussi respectueusement qu'il lui fut possible, sans forfanterie ni récrimination, il usa du privilège qu'a tout homme de façonner lui-même sa vie intérieure.

Le principal mérite de cet ouvrage, qui en possède beaucoup, (M. Edmund Gosse est une des gloires de l'actuelle littérature anglaise), est l'impartialité la plus haute. Il pourrait être monstrueux et très choquant. Il n'est qu'émouvant, toujours émouvant.

Certes, il y en a pour tous les goûts. Les esprits irréligieux y trouveront des motifs de s'ejouir, en face de mœurs aussi etonnantes, de manies dévotes aussi extraordinaires, quasi folles. Mais qu'ils prennent garde à cette joie : elle est vulgaire. C'est avec le plus grand calme et le plus grand serieux que l'auteur nous raconte ces choses, et rien n'est plus éloigné de lui que l'envie de rire. Après tout, elles ne sont pas si drôles : elles gardent un fond tragique, effrayant. Aucune de ces cérémonies dignes de peuplades idolâtres, aucune de ces pénitences ridicules et excessives qui ne fasse entin partie du pesant appareil qu'une volonté paternelle obstinée et aveugle fait peser sur un léger et fragile cerveau d'enfant. Quel miracle qu'il en rechappe! Aussi avec quelle emotion voyons-nous, tout à coup, sous les espèces suaves de la poesie virgilienne, surgir la delivrance spirituelle pour l'enfant reclus! Comme les pages où M. Edmund Gosse relate cette mystérieuse et foudroyante rencontre sont frissonnantes et attendries! Certes elle devait un jour venir cette evasion... mais que ce soit précisément une églogue qui en ait illuminé le chemin!...

(1) EDMUND GOSSE : *Père et Fils.* Etude de deux tempéraments, traduit de l'anglais par Auguste Monod et Henry-D. Davray Paris, *Mercure de France.*

Et dans le crépuscule, comme il fermait le volume, oublieux de ma présence, il commença à murmurer et à scander de mémoire ces vers adorables :

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi

J'arrêtai mon jeu et j'écoutai, comme si c'était le chant du rossignol, jusqu'à cet endroit :

Tu, Tityre, lentus in umbra
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

« Oh ! Papa, qu'est-ce que c'est ? » ne pus-je m'empêcher de demander. Il traduisit les vers, m'en expliqua le sens, mais cela n'excita chez moi qu'un médiocre intérêt. Que m'importait la belle Amaryllis? Elle et son amoureux Tityre n'éveillaient aucune image dans mon esprit.

Mais un miracle m'avait été révélé : l'incalculable, la merveilleuse beauté qui existe dans le son des vers. Mon instinct prosodique s'était éveillé soudain dans cet obscur crépuscule, comme mon père et moi étions assis seuls dans la salle à manger, après le thé, jouissant paisiblement de l'heure présente, sans songer à exhorter ou à apprendre. L'harmonie des vers, « cette brise jouant au milieu des fleurs, » comme dit Coleridge, descendait des roses, comme l'aurait fait un papillon, et mon cœur se sentit désormais pris pour toujours à son charme magique. Je persuadai mon père, un peu étonné de mon insistance, de répéter les vers à plusieurs reprises. A la fin, mon cerveau put les retenir et, lorsque je marchais dans le jardin de Benny, ou que j'étais penché sur les étangs que laisse la marée au bord de la mer, j'entendais dans tout mon être retentir ce vers :

Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

On a dit de ce livre qu'il était un « chef-d'œuvre d'observation aiguë et d'ironie ». D'observation aiguë, oui. Mais d'ironie ? Quelle erreur surprenante ! Non, ce livre passionnant n'est pas ironique. L'homme d'ironie parle pour lui-même, proteste en sa propre faveur, si discrètement qu'il le fasse. Jamais M. Edmund Gosse n'adopte pareille attitude. Pour cet homme, qui fut son père et le fit tant souffrir, il ne professe, sans faiblir, qu'estime profonde et vénération même. Il le comprend jusqu'en ses moments les plus obscurs. Il le plaint même et il faut toute sa haute conscience pour l'empêcher de mentir à soi-même en offrant à ce vieillard, en sa propre personne, l'image qu'il souhaite. Mais la vérité est davantage son amie.

Pittoresque à la fois et tout intime, grouillant d'observations de toutes sortes sur des milieux en grande partie dissous et détruits par les progrès en Angleterre de l'irréligion moderne, ému et continûment inspiré par une noblesse et une hauteur de pensée viriles et rassurantes, tel apparaît ce livre, écrit par un grand psychologue et par un artiste. A tout instant une émotion enfantine, quasi virginale se fait jour dans le récit austère, ainsi que dans ce passage, que je choisis entre tant d'autres et qui décrit les promenades scientifiques du père et de l'enfant, au printemps, au pied de leur cottage :

...C'est dans ces circonstances-là que mon père se montrait le plus doux et le plus humanisé. Ce regard dur qui contractait ses sourcils et m'était si pénible, ce regard venant d'une angoisse morale qui lui ôtait le sommeil, disparaissait, et sa figure prenait une expression toujours grave, sans doute, mais sereine et bienveillante. Les bassins d'eau de mer bleue et sombre réfléchissaient, encadrés par les algues lisses et luisantes, les silhouettes d'un homme d'âge moyen et d'un drôle de petit garçon, tous deux également ardents dans leurs recherches, et j'ose presque dire, également bien préparés pour ce travail.

. . . . . .

Ces coupes et ces bassins se trouvaient toujours pleins... On aurait dit des corbeilles de fleurs vivantes, d'une perfection si exquise que mon père, malgré les exigences de son travail, s'arrêtait souvent avant de les enlever et s'écriait : « C'est vraiment péché de troubler une telle réunion de merveilles. » L'antiquité de ces bassins et la succession infinie de ces créatures molles et radieuses : anémones de mer, plantes marines, coquilles, poissons qui les avaient habités sans être dérangés depuis la création du monde, occupaient l'imagination de mon père. « Nous arrivons tout à coup, disait-il, où personne avant nous n'avait songé à s'immiscer; si le jardin d'Eden s'était trouvé en Devonshire, Adam et Ève, s'avançant allègrement pour se baigner dans l'écume irisée par l'arc-en-ciel aux mille couleurs, auraient vu identiquement les mêmes choses que nous voyions alors : les salicoques glissant comme de transparentes chaloupes, l'*Anthea* agitant au crépuscule ses épais tentacules d'un blanc de cire et les familles de l'algue comestible se laissant aller doucement au courant de l'eau, comme d'immenses bannières rouges dans quelque atmosphère retournée. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

PIERRE BONNARD (1)

Mais en dépit d'un labeur prodigieux, il aime encore mieux vivre que travailler, car ce qu'on appelle travailler lui paraît inférieur à ce qu'il appelle vivre, c'est-à-dire regarder et réfléchir, pour tâcher de comprendre non sans abreuver copieusement ses sens, dont l'appétit naturel est aussi respectable que la curiosité de l'esprit. Du même point de vue, il donne raison à ceux qui préfèrent un homme à n'importe laquelle de ses productions.

Rien ne lui plaît plus que de courir les routes en automobile ou, mieux encore, de s'insinuer à bicyclette dans tous les plis des paysages, de courir sur l'eau, sur les eaux de la Seine, de la Marne et de l'Oise, et sur les eaux de la Saône aussi, qui l'a séduit. Entre leurs bords, qu'il se plaît à hanter en toutes saisons, il s'appliquer à ramer, ou s'abandonne à la dérive. Il ne se lasse pas de contempler les bateaux dans les ports et les bateaux sur la mer. Il arrive aussi que, pour se dépayser davantage, il parte passer, mais quelques jours seulement, à l'étranger le temps de subir le choc et en revenir avec les photographies les plus significatives et des objets expressifs. Ses fugues aviveront la joie de se retrouver dans Paris, parmi les siens et son décor familier. Après des mois de séjour à Grasse, il goûtera l'étonnement délicieux de découvrir des arbres sur le boulevard et aux Tuileries. Casanier à Montmartre, ou au Grand Lemps, vagabond jusqu'à Séville ou à Florence, il peut se laisser entraîner par son humeur remuante, suivre sa fantaisie aussi loin qu'il lui plaît, il peut bien s'amuser aussi longtemps qu'il lui chante, puisqu'il a toujours, pour l'avertir et le retenir à temps, cet instinct qui n'a pas moins de prix que le génie, et sans lequel le génie titube, l'indispensable sauvegarde qu'est le goût. Mais il dispose encore d'un don tout aussi instructif, essentiel et plus agissant, la grâce.

Beaucoup plus soucieux de tâcher à comprendre les gens et les choses que de les blâmer ou de s'en plaindre, il arrive rarement qu'il se mette en colère. Il est sans fiel. L'acrimonie lui paraît indigne, dès l'adolescence, et les récriminations, le fait d'un mauvais joueur. Quant à la haine, il ne peut la tenir que pour une maladie. Il est naturellement bienveillant. Il a de la bonté, il ose en avoir. Il en déborde.

Ses amis le chérissent tendrement, mais non sans nuancer de respect leur affection, le tout avec la réserve dont il faut user pour n'effaroucher point son mépris de toute flagornerie et sa

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

pudeur sentimentale. Il aime mieux rire que s'attendrir au souvenir du temps où le zèle de Toulouse-Lautrec courait sans succès les marchands de tableaux pour les intéresser aux Vuillard et aux Bonnard.

Il peut y avoir des gens, fort à plaindre, qui n'aiment pas sa peinture; on n'en pourrait pas trouver qui, l'ayant approché, aient, non pas le courage, mais l'idée d'en médire.

C'est aux mêmes dons que ce raisonneur, qui a la passion de raisonner et ne fait rien sans réfléchir, a dû de rester raisonnable et se garder de devenir systématique. Il a trop de grâce et de goût pour que sa vie propose aux observateurs autre chose que l'exemple charmant d'un philosophe exempt de prosélytisme et pour que son œuvre multiple et délicieuse, variée bientôt à l'infini, où se lit aisément la connaissance profonde des moyens de son métier comme des ressources de son génie, verse jamais dans le pédantisme.

Pierre Bonnard a beaucoup vu et beaucoup retenu. Mais avant tout, il a la volonté de tirer de son propre fonds toute sa richesse. Il connaît admirablement les musées, parle à merveille de la sculpture antique et de tous les objets qu'a achevés la perfection de l'Extrême-Orient, mais ne préfère rien à l'aspect des omnibus et des fiacres de la place Clichy et de son monde de passants, ou d'un couple de chiens que son imagination fait vivre. On voit chez lui de ces plâtres grecs qui donnent envie d'y caresser sa joue, mais avec quels mots, qu'on n'oublie plus, il exprime l'instant d'après,sous un réverbère, l'élégance qui passe et lui paraît unique, des charmantes filles en cheveux. Il n'est pas de sites alpestres, de mer ou de palais d'Italie, pas de cathédrale, pas d'Alhambra qui lui plaisent mieux que la place de la Concorde vue des bords de la Seine ou les arbres des rues et des jardins de Paris. Les mêmes raisons qui lui font admirer passionnément Raphaël, qui lui paraît divin, lui servent pour composer un chef-d'œuvre avec la fillette qui vient de se déshabiller dans son atelier, sans attendre qu'elle ait tiré ses bas, ni permettre qu'elle prenne, encore moins qu'elle garde, une pose, et, entre le double champ de la cuvette où elle se débarbouillera et de la chaise où la robe et les dessous s'écroulent, harmonies multipliées par un carré de glace, d'éterniser le grain de la peau de son corps nu. S'il réussit le tour de force d'équilibrer sur des murs ces féeries où des splendeurs de légende se mêlent ingénieusement au chatoiement de ses souvenirs, c'est, sans doute, qu'il est parvenu à la maîtrise de son imagination et de son savoir, mais la preuve aussi qu'il a su regarder comme il faut pour ne les singer jamais des tapis de la Perse ou les Gobelins du temps passé.

Pour ramasser les traits épars d'un portrait fait avec trop d'éléments, comme il arrive quand on est plein d'un sujet, peut-être qu'il siérait d'apparenter Pierre Bonnard, dont l'observation est si spirituelle et l'éloquence si ramassée, au génie dont sont issues les fables de La Fontaine, qu'il chérit, la diversité charmante de notre sage à celle du séduisant bonhomme. Vous savez bien que, si le fabuliste peuple notre cerveau d'animaux et d'enfants et nous enchante, c'est qu'on coudoie plus de singes et qu'on bouscule plus de marmaille que d'hommes de par le monde, très peu d'hommes. Bonnard est un homme. Il sait aussi bien que le loup pourquoi il court encore. Le satyre l'eût retenu à sa table. C'est un homme, et, sans aucun doute, le dauphin de la fable le porterait sur son dos, sans hésiter, jusqu'à Athènes la grande, si son génie ne le préservait du danger d'aucun naufrage.

THADÉE NATANSON

VIe Exposition du Cercle « Doe Stil Voort ».

Pas plus qu'à ses précédentes expositions, le Cercle *Doe Stil Voort* ne nous présente une ample moisson d'originalité. A part quelques peintres de réel talent, au nombre desquels je place volontiers au premier rang M. Léon Spilliaert, les artistes exposant à ce sixième Salon ne brillent pas par la nouveauté de leurs efforts. M. Spilliaert est vraiment un peintre d'une étrange et très intéressante personnalité. Son exposition, assez abondante, est une révélation pour ceux qui n'avaient pu voir jusqu'ici que des pages isolées de ce tempérament profond et troublant. M. Spilliaert sait concentrer dans une figure toute l'émotion d'un paysage : la figure, chez lui, n'est jamais isolée, mais elle se situe avec une valeur synthétique qui l'élève à la grandeur d'un symbole. Sous ce rapport, sa *Femme de pêcheur*, *Jeune fille de pêcheur*, *Jeune fille accoudée*, sont des œuvres très prenantes, d'une pathétique beauté. Dans son tableau *la Poursuite*, tout un drame en raccourci éclate dans la nuit, et c'est là encore une page d'une intense émotion, d'une étrange véhémence, très suggestive.

M. Léon Spilliaert n'est pas un expansif. Son dessin, autant que son coloris, est sobre et d'une farouche retenue. Mais dans la ligne, en apparence simple, un contour inattendu renforce l'émotion ; dans les grandes teintes plates de son coloris, soudain un ton strident éclate comme une note sarcastique et mordante. Le fantastique de ces œuvres est augmenté encore par tel détail réaliste qui lui donne toute sa valeur, comme dans cet étonnant *Crucifié*, où le Christ, exposé aux morsures de l'hiver, est gardé par un gendarme grotesque. Peut-être pourrait-on découvrir dans les œuvres de M. Spilliaert quelque trace de l'influence d'Ensor; mais cela n'est pas une critique, tant s'en faut. L'artiste n'en est pas moins une personnalité bien arrêtée et des plus intéressantes.

Parmi les toiles qui attirent encore l'attention dans ce Salon, il faut citer le *Ruisseau* de M. H. Rul, les *Paysages* de M. Nant Wynants, d'amusants et spirituels dessins de M. Médard Tydgat, quelques paysages de M. Robert Houpels, le *Portrait de femme* de M. De Kat, le *Temps venteux* de M. Broeckaert, et quelques dessins de M. Bonaugure.

N'oublions pas une série de sculptures, dont quelques-unes retiennent l'attention, comme le *Torse de femme* de M. Schroevens et telles œuvres de MM. Bonaugure, Desmaré, Stoffyn, E. Wynants.

F. HELLENS

FÊTE NATIONALE

On se plaint avec raison de la banalité et de la vulgarité des cérémonies et divertissements par lesquels la France célèbre, le 14 juillet, sa fête nationale. On se plaint, mais on ne tente aucun effort pour donner à l'allégresse populaire un aliment plus savoureux, un décor plus attrayant.

C'est ce qui a inspiré à M. Eugène Figuière, l'éditeur qui déjà se signala par diverses initiatives heureuses,— et notamment par la création charmante du *Jardin de Jenny*, — l'idée d'organiser avec un groupe de peintres, de poètes, de musiciens, et ce à la date du 14 juillet 1913, des fêtes d'un caractère artistique qui promettent d'offrir au public un spectacle original et séduisant.

De la place de l'Etoile, à l'arc triomphal, une cavalcade fleurie partira. Des voitures merveilleusement décorees, des chars que

les artistes auront ornés avec goût glorifieront le printemps, la grâce et la beauté.

Le cortège sera immense. Toutes les corporations ouvrières y enverront une délégation. Les mineurs, les boulangers, les forgerons, les terrassiers en costumes de travail en feront partie et les anciennes provinces seront représentées par des jolies filles aux vêtements coquets qui rappelleront mieux le passé.

Cette fête aura une reine, qui sera la reine de France : l'héroïne qui aura reçu le prix Montyon de l'année.

Déjà M. Saint-Pol-Roux, qui fut le Magnifique, écrit un hymne pour chanter la résurrection de la nature. M. Albert Doven en composera la musique.

« Oui, a dit à un de nos confrères M. Figuière, rayonnant, il faut que cette fête des fleurs soit une solennité civique, il est nécessaire que le peuple tout entier y participe.

Aussi, tandis que se déroulera l'immense cortège de l'Etoile à l'Hôtel de Ville, traversant les Champs-Elysées et les grands boulevards, les enfants des écoles, massés place de la Concorde et sur les marches de l'Opéra, chanteront des hymnes, joyeusement.

Dans Paris entier, les guirlandes de fleurs et de verdure, les ornements lumineux égayeront les rues. Des orchestres feront danser les jeunes gens. Au lieu de confettis banals on jettera aux curieux des pétales de roses, des grappes parfumées.

Mais notre fête ne sera pas seulement réalisée à Paris. La France entière y participera. Dans la plupart de nos villes des comités s'en occupent pour que le printemps soit partout fêté. A l'étranger même, à Madrid, Cadix, Londres, le même cortège pittoresque dira notre amour du renouveau, de la joie, du soleil bienfaisant, de la vivifiante lumière. »

M. Paul Boncour dans son récent livre, *Art et Démocratie*, réclamait des fêtes civiques. Il s'étonnait qu'on n'eût pas songé à célébrer les saisons. Il rappelait les fêtes révolutionnaires organisées par Robespierre et demandait à la République de s'en souvenir.

Ses vœux vont être réalisés. Les artistes, les écrivains, réunis par la volonté charmante de M. Eugène Figuière, vont, l'an prochain, nous montrer, par une grandiose manifestation, ce que doit être une fête vraiment nationale.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. Han Ryner la lettre suivante que nous publions bien volontiers. Nous n'avons jamais songé à rendre M. Han Ryner ou M. Paul Fort responsables des agissements de certains de leurs amis et partisans. Au surplus, l'article de M. Georges Rency faisait le procès des mœurs littéraires de notre époque et ne cherchait de querelle personnelle à personne.

Paris, 8 août 1912.

MON CHER CONFRÈRE,

Dans *l'Art moderne* du 4 août, je lis votre intéressant article *Mœurs littéraires*. A mon sujet, votre bonne foi a été surprise. Vous avez lu les attaques de *l'Intransigeant* et, au moment où vous écriviez, vous ignoriez ma réponse. J'espère que vous la connaissez aujourd'hui et que rien ne subsiste dans votre esprit des étranges allégations dont vous vous faites l'écho. Vous avez lu aussi, dans *Gil Blas*, l'affirmation de M. André du Fresnois que je n'avais jamais écrit un conte. Avez-vous connu, dans le même journal, ma réfutation? J'ai publié quinze romans, plus, dans les quotidiens (*Matin*, *Paris-Journal*, etc.) et dans les revues (*la Plume*, *la Phalange*, etc.), plus de deux cents contes. En outre, mon œuvre philosophique (*les Voyages de Psychodore*, *le Cinquième Évangile*, *les Paraboles cyniques*, etc.) est presque tout entière en récits. J'ai d'ailleurs prié longtemps mes amis de ne pas voter pour moi. C'est seulement lorsque j'ai vu que, sans leur intervention, cette élection serait la glorification d'un conteur superficiel et tromperait singulièrement la Province et l'Étranger sur les tendances actuelles de notre littérature, que, sachant fort bien que je serais attaqué de la façon la plus violente et la plus indigne, je les ai autorisés à se servir de mon nom.

Je vous prie de croire, mon cher Confrère, que je ne tiens nullement aux titres, quels qu'ils soient. J'ai refusé la croix et j'ai écrit assez souvent mon mépris pour les honneurs officiels. Mais, si je ne désire pas être prince des conteurs, j'ai considéré comme un devoir d'empêcher, puisque je le pouvais, l'élection d'un boulevardier qui a peut-être un métier agréable, mais qui ne représente nullement notre actuelle jeunesse littéraire, toute d'ardeur et de pensée.

Agréez, mon cher Confrère, l'expression de mes meilleurs sentiments.

HAN RYNER

PETITE CHRONIQUE

La XIIe exposition provinciale des Beaux-Arts et d'art appliqué, organisée par le Cercle le Progrès, est ouverte à Namur dans les locaux de l'Académie de peinture. Elle obtient en ce moment un vif succès.

L'Etat vient d'acquérir à l'Exposition de l'*Art contemporain*, à Anvers, des œuvres de MM. Michaux et Crahay.

Un élégant Salonnet d'art s'est ouvert récemment au Kursaal-Palace d'Heyst-sur-Mer, sous les auspices du cercle d'art *le Littoral*. Parmi les exposants, citons MM. H. Cassiers, Victor Uytterschaut, F. Charlet, L. Bartholomé, Théo Hannon, Watelet, Hagemans, Janlet, etc.

La Commission provinciale instituée pour l'achat d'œuvres d'art aux artistes et aux artisans d'art a porté son choix sur les œuvres suivantes : *Le lac de Némi*, de M. Colmant; *Nature-morte*, médaillon de M. De Lannoy; *Le jugement de Pâris*, l'*Adoration des bergers*, de M. Vermersch; l'*Enfant malade*, de M. Menet; la *Tête de femme*, de M. Van Haelen; *Maisons au bord de l'eau à Louvain*, de M. Faut; *Paysage*, de M. Degreef; *Marine*, de M. Paerels; *Collection d'Ex-libris*, de M. Rels; des sculptures de MM. Dubois, Stoffyn, Van Loon et Craco.

Chez Bernheim a eu lieu une exposition d'une cinquantaine de toiles de Pierre Bonnard; cette exposition a remporté un vif succès et a permis de goûter l'émotion suggestive, la fantaisie, le charme imprévu des compositions de ce beau peintre.

Le numéro d'août de la revue *S. I. M.* (Société Internationale de Musique) publie une première série de réponses à l'enquête ouverte par notre confrère René Lyr sur le Théâtre musical belge. Ces réponses sont signées : Edgar Tinel, Paul Gilson, Emile Mathieu, V. Vreuls, Léon du Bois, F. Rasse, E. Raway, Ed. Samuel, D. Pâque. La revue annonce celles de la plupart de nos musiciens et critiques appréciés. Un mouvement d'attention s'attache en effet au referendum de *S. I. M.* au moment où l'on s'inquiète de l'avenir de notre Théâtre. Les œuvres de nos compositeurs sont en général dans une situation plus précaire encore que celles de nos écrivains. La production lyrique est considérable et sérieuse, mais on l'ignore, tandis que les pièces étrangères, souvent de moindre valeur, triomphent sur nos scènes. Paul Gilson, inspecteur de l'enseignement musical, parle de plus de cent cinquante partitions inédites pour quelque quarante opéras représentés depuis vingt ans! L'enquête présente établira

le catalogue complet de ces ouvrages, et permettra de dégager, d'après les opinions émises par les intéressés eux-mêmes, les moyens pratiques de les mettre en lumière.

Le Théâtre du Peuple de Bussang, que dirige M. Maurice Pottecher, donnera encore deux spectacles pendant la saison d'été. Le dimanche 25 août on jouera *le Mystère de Judas Iscariote*, drame en quatre actes et un prologue; le dimanche 18 août : *C'est le vent*, comédie en trois actes.

Le 28 juillet dernier, on a célébré à Ambert (Puy-du-Dôme) la mémoire d'Emmanuel Chabrier, le compositeur de *Gwendoline* et de *Briséis*. M. L. Bérard, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, présidait la cérémonie d'inauguration du buste élevé au musicien.

A propos de l'inauguration du buste d'Emmanuel Chabrier, inauguré récemment à Ambert, le *Temps* cite des souvenirs curieux de M. Gomot, sénateur du département du Puy-du-Dôme, sur le compositeur de *Gwendoline* :

« C'est par Emile Zola, dit-il, que je me suis mis en rapport avec Chabrier. Zola, ce jour-là, présidait le dîner des « Parisiens de Paris ». En face de nous se trouvait un convive gros et gras, buvant sec et parlant haut; il devait raconter de joyeuses histoires, car on riait fort autour de lui. Je demandai son nom et Zola me répondit : « C'est un Auvergnat, c'est Chabrier. » — « L'auteur de *Gwendoline*? » repris-je. — « Et des *Cochons roses* », ajouta Zola.

«... Je me souviens de sa première visite. A peine à table, il nous raconta des anecdotes du pays natal, en les agrémentant de ces mots de patois qui pimentent si bien un récit. Au dessert il se leva subitement en disant : « Voici un piano, je vais lui casser les reins! » Et dans la bouche de Chabrier, ce n'était pas une vaine menace. Il fallait le voir devant l'instrument. Le démon de la musique le possédait tout entier; il jouait avec ses mains, avec ses coudes, avec ses genoux, et le piano rendait des sons d'une intensité inouïe. »

M. Léon Bérard, sous secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a inauguré dimanche dernier, au Théâtre Antique d'Orange, le buste de Paul Mariéton. Les personnalités officielles du département l'accompagnaient. Le cérémonie, à laquelle une foule très nombreuse assistait, a été particulièrement brillante. On y a lu une lettre de Mistral, dans laquelle le poète de Mireille rappelle les efforts faits par le félibre Mariéton pour le relèvement de la langue provençale.

Un groupe de Russes admirateurs de Tolstoï ont organisé aux galeries d'Old-Bond Street une exposition des dessins, œuvres d'art, manuscrits, souvenirs et photographies ayant trait à la vie et à l'œuvre du grand écrivain de *Résurrection*. En ouvrant l'exposition, M. Sokholoff a expliqué que le but des organisateurs était d'intéresser à l'œuvre et à la vie de Tolstoï tous les peuples du monde. L'exposition sera, en effet, de Londres transportée à New-York, puis à Paris et à Berlin. Parmi les documents exposés, on remarque notamment une reproduction fidèle de la pauvre chambre d'Ostapavo où mourut Tolstoï.

Les autographes de Richard Wagner sont très recherchés sur le marché aux manuscrits. Un simple feuillet d'album écrit pour Mme Betty Schott, daté de Bayreuth, 1er février 1875, et où sont tracées quelques mesures de *Tristan et Isolde*, a été vendu 3,125 francs. Un cahier d'esquisses pour la « mort de Siegfried » contenant les principaux thèmes du *Crépuscule des dieux* a fait 1,950 francs. Sept lettres de Wagner à Spohr ont été adjugées 1,050 francs.

Voici quelques prix encore qui viennent d'être donnés pour des autographes de musiciens, dans les ventes publiques. Quatre lettres de Gluck ont été payées 8,300 mark, soit 2,594 francs chacune. Un canon inédit de Beethoven a atteint 1.000 mark. Un autre manuscrit de Beethoven a été vendu 3,000 mark. Enfin une lettre du père de Mozart, avec un post-scriptum de ce dernier, a été payée 750 mark.

Le stuc fit un tort considérable à la pierre taillée par nos artistes, et nos managers se contentèrent d'édifier des palaces d'une contestable architecture. Mais Emile Bourdelle est au travail, achevant les frises destinées au futur théâtre des Champs-Elysées. Les figures principales sont : *la Danse*, *la Musique antique*, *la Musique moderne*, *la Sculpture*, *l'Architecture*, *la Comédie antique*, *la Comédie moderne*, *la Tragédie*, *Apollon*, *les Muses*, *la Pensée de Dieu*. La décoration intérieure du théâtre a été, on le sait, confiée à M. Maurice Denis.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :*

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie, Éditeurs

BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature

A Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le Dr G. C. WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le Dr KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : 100 FRANCS

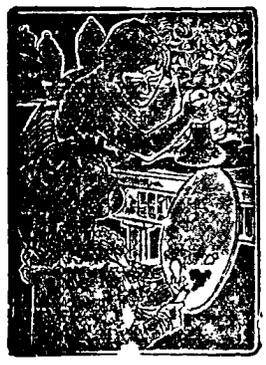
Nous nous réservons de porter ce prix à 125 francs dès que paraîtra l'ouvrage, ou dès que les 300 premiers exemplaires seront souscrits.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : **P. BUSCHMANN, Jr**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, **20** fr. — Étranger, **25** fr.
La livraison, fr. **2.50**.
Edition de luxe sur papier spécial, **50** fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zchlendorf).

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,0	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : **2** francs.
ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maitres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : **12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.**

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 33. 18 AOÛT 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Interprétation musicale (suite et fin) (BLANCHE SELVA).— M. Jean Cocteau (LOUIS THOMAS).—Salle Mignolet, à Auderghem : *Exposition des Peintres de Rouge-Cloître* (FRANZ HELLENS). — Le Polyptyque d'Edimbourg (O. M.). — A la Mémoire de Léon Dierx (GUSTAVE KAHN). — Roux-Champion (GUSTAVE GEFFROY). — Les Maîtres de l'Art : *Fra Angelico*. — Mort de Jules Massenet. — Dixième Congrès international d'Histoire de l'Art — Petite Chronique.

L'Interprétation musicale [1].

Pour être des artistes véritables que faut-il donc? D'abord, ceci va de soi, il faut un don, un don inné sans lequel toute étude est nulle. Mais si ce don est laissé inculte, il demeurera infructueux. Plus le don est grand, plus le terrain est riche, plus longtemps, plus profondément il devra être travaillé. Les pierres précieuses ont besoin d'être taillées et de recevoir la lumière sur plusieurs facettes pour briller de tout leur éclat. Ainsi du génie.

Un artiste, quelque bien doué qu'il puisse être, ne sera pas complet et ne donnera pas sa mesure s'il ne possède une solide culture générale, si, indépendamment de son art, il n'est pas apte à s'intéresser à toute chose grande et profonde, à s'émouvoir devant toute beauté morale, artistique ou naturelle.

La multiplicité de ses connaissances élargira sa compréhension musicale et tous les sentiments, toutes les émotions ressenties, un peu partout, s'exprimeront dans son œuvre, dans son interprétation et la rendront à leur tour émouvante et vaste.

. . . . . .

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Il est nécessaire, semble-t-il, d'apprendre à *lire* la musique. Or, le plus grand nombre des exécutants passe sa vie à jouer de la musique *sans savoir la lire*. Sans doute, on apprend à connaître les notes, les valeurs, les silences, les altérations, tous les signes, enfin, servant à l'écriture musicale. Quand l'élève connaît tous ces signes, il sait son alphabet et tout ce qui sert à noter la parole; mais prenons garde, s'il en reste là il ne saura jamais qu'*épeler*.

Et c'est là qu'est la plaie vive dont l'interprétation souffre : la presque totalité des exécutants sait *épeler* la musique mais non la *lire*. Rien d'étonnant si le sens qu'elle renferme lui reste caché. Schumann a déjà dit, dans ses beaux conseils aux jeunes artistes : « Faites des exercices et des gammes, mais ceci n'est pas suffisant; c'est exactement comme si vous appreniez à prononcer votre alphabet de plus en plus vite. »

Sans entrer ici dans l'historique de l'écriture musicale, il suffit de rappeler qu'elle a suivi une marche semblable à celle de l'écriture linguistique. Avant de parvenir à l'état *alphabétique* de notre époque, elle passa par la forme *syllabique* des neumes médiévaux, provenant eux-mêmes de l'état primitif, de l'état *idéographique*, où la ligne mélodique était représentée seulement par une ligne dont les sinuosités figuraient les inflexions, les *ondulations* du *geste musical*.

La musique fut donc toujours considérée comme un *dessin sonore*. Et voilà tout le secret de la lecture musicale et de la compréhension de l'idée qu'elle est chargée de transmettre. Ce qu'il faut apprendre, dès qu'on connaît les signes, c'est à les grouper de façon à reconstituer le dessin musical, qui est comme une sorte de moule enveloppant la pensée.

Quand on apprend à lire, on apprend à grouper les lettres en syllabes, puis les syllabes en mots, puis les mots en phrases; ainsi doit-il en être pour la musique.

Mais de même qu'on ignore généralement la lecture de la phrase musicale, de même on ignore la connaissance de la structure tonale d'une œuvre, l'ossature sur laquelle elle repose.

Pourtant, de même qu'un morceau de musique ne devient un monument sonore qu'en tant qu'il est construit sur des assises solides et d'après un plan rigoureux et logique, de même une exécution ne deviendra interprétation digne de ce nom qu'en tant qu'elle sera bâtie sur ces mêmes assises et aura pleine conscience du plan réalisé.

Voilà pourquoi un interprète doit recevoir exactement la même éducation qu'un compositeur; à cette condition seulement ils parleront la même langue et pourront alors s'unir dans le service dévoué et respectueux de leur art.

. . . . . .

O professeurs, et vous, surtout, professeurs de débutants, vous que je voudrais qu'on appelle les *grands* professeurs, regardez votre tâche dans la *vraie* lumière, contemplez sa grandeur, estimez-vous heureux d'avoir à remplir une mission si haute et si noble; c'est vous qui, les premiers, allez semer le bon grain; c'est vous qui veillez sur la plante naissante; c'est grâce à vous que la fleur pourra s'épanouir dans toute sa beauté et c'est vous qui aurez hâté la maturité du bon fruit.

De vous dépend presque tout, et si vous avez été traîtres à votre mission, quelquefois le mal, pour vos élèves, est presque irrémédiable. Voyez donc la gravité de votre rôle. Aimez vos élèves, mais *aimez*, surtout, *ce que vous leur apprenez*.

Et vous, interprètes, qui devez aller de par le monde, déchirant les voiles et découvrant les horizons, qu'elle est belle et grande votre tâche! Aimez, vous aussi, aimez et *servez!* C'est vous qui devez ouvrir la route où, après vous, à votre suite, d'autres marcheront. C'est vous qui devez élever à vous, pour la donner à l'Art, la foule avide de vous entendre; ce n'est pas vous qui devez descendre à elle.

Vous ne devez pas vous avilir à contenter le mauvais goût et les bas instincts de la majorité du gros public; ce n'est pas le public que vous servez, c'est l'Art. Ou plutôt vous les servez tous deux, si vous voulez rester dignes et purs, car vous êtes l'*éducateur* de vos auditeurs, et quel meilleur service pourriez-vous leur rendre que de les élever à une connaissance plus éclairée de ce qu'il y a de plus beau?

A l'œuvre donc, tous! Donnons-nous, professeurs! Donnons-nous, interprètes! Et, par notre exemple, apprenons aux autres à se donner.

Avec la plus grande simplicité, oublions-nous, *servons!* Servons avec joie! Servons avec enthousiasme! Notre tâche est unique et elle est bonne; nous sommes tous apôtres de la même Beauté, et si la diversité des dons donne plus d'éclat apparent à celui-ci qu'à celui-là, et les conduit par des routes inégalement brillantes, n'oublions jamais, ni les uns ni les autres, que tout cela n'est, en réalité, qu'une apparence et que la *vraie* grandeur de l'artiste se mesure à la *profondeur de son amour*.

La loi d'obéissance volontaire, qui est la loi de l'Art comme elle est la loi du monde, n'est autre chose que la manifestation de l'Amour. Que la divine Charité soit la lumière toute-puissante, le feu ardent, la source même, qui éclaire, qui embrase l'Artiste et en laquelle il puise toute force et toute vie! L'Art est une sublime louange inventée par l'Amour, et cet Amour qui en est le principe en est aussi la fin!

BLANCHE SELVA

M. JEAN COCTEAU (1)

« Ce n'est pas Hercule, ni d'Artagnan : c'est un tout jeune homme et plus jeune que son âge, quoique si Parisien.

Il a de l'esprit; il le sait; il est parfois un peu compliqué, et s'étonne qu'on ne le suive pas jusque dans son gongorisme.

Il conte très bien l'anecdote; c'est notre dernier abbé : Voisenon l'eût présenté à toutes les nymphes de l'Opéra.

Artiste, certes, et que trop; parce que cela l'empêchera peut-être de devenir un homme, mais si délicat, raffiné : Wilde lui aurait raconté ses histoires mystérieuses, absurdes et profondes, Banville eût souri à ses jongleries, et Musset l'eût choisi comme personnage de son théâtre. »

Voilà comment le dépeignait il y a peu de temps, dans *Paris-Journal*, un chroniqueur qui semble le connaître.

On sait que M. Cocteau dessine des caricatures, qu'il donne parfois des chroniques aux journaux, qu'il est l'auteur du livret d'un ballet mis en musique par M. Reynaldo Hahn, *le Dieu bleu* (que dansa Nijinsky), que M. Cocteau a même fait des affiches, mais c'est seulement le poète qui nous intéresse aujourd'hui.

M. Cocteau a publié trois recueils, qui ne se ressemblent guère. Je crois que l'on n'apprendrait rien à M. Cocteau en lui disant que *la Lampe d'Aladin*, écrit entre seize et dix-huit ans, est seulement une petite salade qui prouve que M. Jean Cocteau, dès son enfance, aima le livre des poètes et se gargarisa avec toutes sortes de vers.

Mais à peine un an écoulé, M. Cocteau livrait à l'impression un volume, *le Prince frivole*, qui fit grand bruit, donna une réputation à son auteur, et qui est une très charmante œuvrette, pleine d'esprit, de désinvolture, de grâce. C'est l'ouvrage d'un poète de cour ou de salon, un freluquet gracieux, aimable et dont le badinage n'ennuie jamais.

(1) Né le 5 juillet 1890. Œuvres : *la Lampe d'Aladin*, Paris, 1909, Société d'éditions; *le Prince frivole*. Paris, 1910. « Mercure de France »; *la Danse de Sophocle*, Paris, 1912, « Mercure de France ».

Je relirai toujours avec un sourire des fantaisies comme celle-ci :

Soir inutile et sympathique,
Je vous lis un mauvais poème
Vous vous extasiez et j'aime
Votre faible sens poétique.
Frôlons le sable de l'allée.
A mon veston, la rose-cloche
S'abandonne avec un air floche
D'une agonisante azalée ..

Les douze vers que vous aimâtes
Sans cependant rien y comprendre,
Font monter et puis redescendre
De lents frissons sur vos chairs mates
En sa promenade vaguante,
Très à propos le crépuscule
Voile mon complet ridicule
Et votre robe extravagante.

Un amour en nos cœurs s'attise...
La lune pose au ciel une anse...
N'interrompez pas le silence,
Vous allez dire une bêtise.

Ou bien encore *la Tour et les Comparaisons*, et *Seine-et-Oise*, et *M. W. H.*, et *le Rondel de l'énorme chapeau*, et tant d'autres...

Je sais bien qu'au nom de Dante, et sans doute aussi à cause de l'immense poésie qui est dans les vers (sont-ce bien des vers?) de MM. Spire et Jules Romains, on a voulu, dans certaines petites églises littéraires, jeter l'anathème sur ce page, qui avait commis le crime d'avoir de l'esprit. Ne soyons pas dupes de ces grands airs : M. Jean Cocteau, lorsqu'il écrivit *le Prince frivole*, n'avait point, j'imagine, le désir de donner un pendant au *Paradis perdu*; il s'amusait (le grand crime, à cet âge!); il avait grand'raison. Ses ironies sont agréables; ses clowneries ont de la tenue; il y a de la grâce dans les images et les sentiments avec lesquels il jongle.

Poésie de raffiné, certes, poésie de boudoir. Mais tout notre siècle est pour le boudoir, et Watteau avait bien de l'esprit lorsqu'il fit ses singes, et Verlaine aussi ne pontifiait point lorsqu'il écrivit les *Fêtes galantes*.

Sachons remercier M. Cocteau d'avoir été jeune, inutile, agréable : un livre comme *le Prince frivole* est un hasard heureux à notre époque.

***

Il y a quelques semaines, M. Cocteau publia un nouveau recueil de vers, *la Danse de Sophocle*. J'ai été déçu.

Beaucoup de bruit pour rien. Voilà la devise de cette suite de bondissements de chevreau. Saisi d'un noble transport, M. Cocteau s'attaque à de grands sujets : il se tape le flanc avec superbe. C'est un geste propre aux jeunes gens qui n'ont pas grand'chose à dire et à qui l'on donnera plus tard la croix de la Légion d'honneur.

Le vocabulaire entier de Mme la comtesse Mathieu de Noailles et le désir d'un grand tam-tam lyrique ne suffisent point à faire un grand poète. M. Cocteau s'est mépris sur sa nature. On n'est pas toujours un homme à vingt ans. Que ne se contentait-il d'être un charmant jeune homme! Il a peut-être été agacé, énervé par ces éloges toujours les mêmes et ces critiques imbéciles où on lui reprochait d'être un petit abbé musqué, alors que les locomotives sont, paraît-il, si belles. Et il s'est dit : « Je vais leur montrer que je suis capable aussi de faire du bruit. » Le résultat n'a été qu'une fausse ardeur, de la grandiloquence creuse.

Combien plus sage serait-il s'il attendait la quarantaine pour mûrir! Peut-être plus tard pourra-t-il pousser de bons grands cris humains, larges — et bébêtes. Pour l'instant, qu'il reste notre poète de cour, le seul, le dernier, le plus exquis peut-être.

Et nous le préférerons à tant d'outres vides.

LOUIS THOMAS

Salle Mignolet, à Auderghem.

Exposition des peintres de Rouge-Cloître.

Réunir en une exposition pittoresque, improvisée dans un des coins les plus originaux des environs de Bruxelles, quelques toiles de nos bons paysagistes, qui se sont inspirés des aspects de Rouge-Cloître, n'était-ce pas une idée charmante et digne de succès? Cette idée, la voilà réalisée, et de la façon la plus heureuse, à la salle du restaurant Mignolet. On sait qu'autour des étangs de Rouge-Cloître, toute une colonie d'artistes s'applique, depuis de nombreuses années, à peindre les sites innombrables de ce pays vraiment privilégié, où l'on trouve à la fois des coins d'un charme imprévu et de larges aspects d'une beauté calme et grandiose. Tous les tempéraments trouvent là de quoi satisfaire leur vision, les véhéments et les paisibles, les vigoureux et les mièvres, les expansifs et ceux pour qui la méditation et la solitude sont une condition du travail.

Aussi, dans cette exposition sans apprêt, volontairement désordonnée, mais pimpante, spontanée, claire et d'une fraîcheur sans pareille, peut-on voir aux murs les œuvres les plus variées, voisinant au hasard, et qui, loin de se nuire l'une l'autre, s'harmonisent au contraire et forment un ensemble très heureux.

Et d'abord, voici deux toiles de Jean Degreef, qui peignit la plupart de ses tableaux à Auderghem, deux petites pages exquises, *le Briquetier* et *les Meules*, d'un coloris chaud et clair. Plus loin, un bel et émouvant paysage d'Amédée Degreef, *le « Tambour »*. Une belle gouache d'Oleffe, *Mon jardin l'hiver*, deux impressions vibrantes de Jéhan Frison, *Automne et Soleil* et *Terrasse à Rouge-Cloître*, un *Printemps* de Levêque, fluide et virginal, une fine pochade d'Alfr. Madoux, une robuste toile d'Alfr. Bastien, *la Jeune paysagiste*, quelques pages de R. de Baugnies, d'un calme et savoureux coup de pinceau, autant de notes différentes et personnelles dont l'ensemble s'accorde parfaitement.

Parmi des noms connus, d'autres se révèlent, sortent de l'ombre, et donnent d'excellentes promesses. C'est Aug. Drumé, avec quelques paysages nerveux et savoureux; Anthime Renson, dont le *Verger à Rouge-Cloître* annonce un tempérament solide; R. Hynkes, violent et un peu criard; Ad. Keller, paisible et tendre dans *Un matin à Rouge-Cloître*; J. Van Cleemput, dont les quatre dessins et les pochades attestent un tempérament vigoureux.

L'étang de Rouge-Cloître est encore fêté par quelques autres, tels que L. Huygens, H. Collen, La Garde, Czikann. On n'en finirait pas s'il fallait citer toute la vaillante phalange de ces peintres qu'inspira la nature abondante et heureuse de ces parages. La fraîcheur et la santé sont les notes caractéristiques de ce Sa-

lonnet. On y respire un art de plein air; rien n'y est laborieux, rien n'y sent l'effort. Sans doute, tous les tableaux qu'on y voit ne sont pas de premier ordre, tant s'en faut, mais la médiocrité en est exclue, et c'est tout dire.

Citons encore, pour preuve de la belle humeur de ce joyeux groupe d'exposants, la toile en style « futuriste » signée Argiliano, qui parodie avec esprit *la Joyeuse entrée du bourgmestre d'Anderghem*.

FRANZ HELLENS

LE POLYPTYQUE D'ÉDIMBOURG

On vient d'installer sur chevalets, à la Galerie Nationale d'Édimbourg, où nous l'avons examinée la semaine dernière, une œuvre des plus importantes de l'École flamande. Ce sont les volets (à deux faces) d'un triptyque de grandes dimensions, qui fut attribué successivement à Jean Van Eyck, à Mabuse, et, plus récemment, à Hugo Van der Goes.

Cette peinture, d'une admirable conservation, fut exécutée, croit-on, de 1473 à 1476, pour le maître-autel de l'église collégiale de la Sainte-Trinité, que la construction du chemin de fer fit démolir en 1848. Le panneau central a disparu, vraisemblablement détruit par la Réforme. Les volets furent transportés au palais de Holyrood où ils restèrent jusqu'à ce jour, confondus avec les invraisemblables peintures qui ornent (?) l'ancienne demeure de Marie Stuart.

Pour permettre au public de les apprécier, le roi d'Angleterre en a autorisé l'exposition temporaire au Musée d'Édimbourg, dont ils forment actuellement le joyau, — de même qu'une autre œuvre de Van der Goes, *Saint-Victor et un donateur*, exposée aux Primitifs de Bruges, constitue le joyau du Musée de Glasgow.

Ces panneaux portent, d'une part, les effigies de Jacques III, roi d'Écosse, et de son fils, qui lui succéda sous le nom de Jacques IV, d'autre part le portrait de Marguerite de Danemark, reine d'Écosse. Dans la première composition figure en outre saint André, dans la seconde un saint en armure, saint Georges sans doute ou tel personnage de l'agiographie danoise. Sur une des faces postérieures, la Sainte-Trinité, composition de grand caractère qui montre, assis sur un trône d'or, Dieu le père soutenant sur ses genoux le divin crucifié sur lequel plane la colombe céleste; sur l'autre revers, un ecclésiastique est agenouillé au pied d'un orgue dont un ange, coiffé d'un diadème, effleure le clavier tandis qu'un autre ange écoute. On a cru reconnaître dans le visage du premier les traits de la reine Marie de Gueldre, femme de Jacques II, qui fonda l'église de la Trinité.

L'expression austère des figures, la puissance et l'harmonie un peu rude du coloris donnent à ces quatre panneaux un aspect saisissant. C'est, incontestablement, une des œuvres capitales de l'École flamande du XVe siècle.

O. M.

A la Mémoire de Léon Dierx.

Il y a quelques années, il fut question de l'élection de Léon Dierx à l'Académie Goncourt. A cette occasion, M. Gustave Kahn publia sur le poète, dans un journal parisien, une fort belle étude que le hasard nous fit retrouver ces jours-ci et que la mort de Léon Dierx rend particulièrement émouvante. On en lira avec intérêt cet extrait, qui, mieux que tout ce qui fut écrit lors des funérailles du maître, résume et glorifie sa vie.

. . . . . .

Léon Dierx est exclusivement poète, poète en vers. Il est poète par le don lyrique et selon les définitions de la prosodie. Il n'est que poète. Pas un roman, pas une nouvelle, pas un article critique n'est tombé de sa plume au pied de la statue d'alexandrins qu'il s'est dressée. Ses lettres sont courtes; leur format de simples billets lui sauvera la publication future de sa correspondance. Il aura été avec volonté le poète; il l'aura été avec noblesse, en marbre blanc. Il n'y a point de poèmes de circonstance chez Dierx ou plutôt il n'y en a qu'un, une ode superbe écrite au moment de la guerre. Il n'a jamais agité les marionnettes dramatiques. Un seul acte de lui, la *Rencontre*, existe, et c'est un magnifique poème d'amour à deux voix, magnifique et tendre, hautain et triste, plus près de l'*Ecclésiaste* que du *Cantique des Cantiques*. Il a prononcé surtout de beaux vers sobres, d'un accent sombre, reflets du songe le plus pessimiste qui ait hanté une cervelle de poète. L'admirable vers de Leconte de Lisle,

Te tairas-tu, ô voix sinistre des vivants?

vaut-il celui de Dierx :

Je cherche une épouvante à l'amour comparable.

Toute la haute tristesse philosophique de la poésie française tient aussi bien que parmi les plus beaux poèmes de Baudelaire, dans certaines pièces de Léon Dierx. Les deux volumes de son œuvre fourniront à l'anthologie française définitive plus de poèmes que bien des œuvres plus diluées et plus débordantes.

***

Il n'y a point que du pessimisme philosophique dans l'œuvre de Dierx. Il y a des haltes exquises, chaque fois que le poète traduit des paysages et des visions de nature.

Dierx paysagiste, c'est Corot; c'est la même fraîcheur de tons, c'est la même buée divine de matin, des muses et des nymphes dans d'adorables clairières. C'est aussi, — car on peut, devant la nature, évoquer la mélancolie des choses, tout en pensant à l'éternelle Aphrodite (ainsi fit Lucrèce), — c'est aussi chez Dierx les plus beaux crépuscules de l'heure et de l'année évoqués en d'admirables vers. La musique de son *Soir d'octobre* est sans doute la plus belle des cantilènes tristes qu'on ait tirées de la beauté mourante de la nature à l'automne, et des échos que les feuillages qui se dorent trop, comme le cygne chante, peuvent, du bruissement de leur chute, soulever dans une âme de rêveur.

N'eût-il écrit que ce *Soir d'octobre*, Dierx compterait pour toujours parmi nos plus grands poètes.

La vie de ce poète est d'une majestueuse sérénité. Sans trop insister sur des faits de vie privée, on peut dire que c'est par la suite du plus beau désintéressement que Dierx, à trente ans, échangea une vie de jeune homme riche contre les labeurs du ministère. Il fut, plus de trente ans, employé à l'Instruction publique.

Lorsqu'il fut élu, après la mort de Verlaine, prince des poètes par ses jeunes confrères, le ministre Léon Bourgeois, venu présider une agape fraternelle organisée pour fêter ce triomphe, but au plus tranquille des rêveurs qui aient donné les plus belles heures de leur vie à l'administration, sans que cette exigeante souveraine ait eu trop à pâtir de leurs distractions.

Ce titre de prince des poètes, un peu falot malgré le prestige de Verlaine, ce titre trouvé par un directeur de revue en mal de réclame sonore, il suppose tout de même, pour être obtenu, l'admiration de nombreux poètes. Les plus médiocres sans doute se dépêchent d'envoyer le bulletin de vote motivé qui sera suivi de leur nom, ce qui permettra de le lire autrement que sur les enveloppes de leurs lettres, mais les lyriques intéressants votent aussi : la majorité de Léon Dierx fut faite des noms les plus illustres.

On ne vit d'ailleurs jamais prince plus modeste ; et si je rappelle ce souvenir des années récentes, c'est parce que cette élection indique assez nettement qui les poètes désigneraient aux membres de l'Académie Goncourt, pour les représenter, s'ils leur demandaient cette indication.

***

Le consentement de tous à admirer l'œuvre de Léon Dierx est une preuve de sa solidité. Il est très cher à ses amis du Parnasse. Les symbolistes furent heureux de ratifier et de grandir cet orgueil de lui qu'avaient ses anciens amis, en insistant sur la haute valeur de son art. Si ceux de son temps admirent en lui le poète de belles fresques héroïques et le plus traditionnel des rythmeurs, les plus récents l'ont applaudi d'avoir rigoureusement rempli tout son idéal et aussi d'avoir parfois crêté son vers de *pressentiments* du lendemain. Hugo, en parlant de Virgile, évoque ces *lueurs étranges*, ces harmonies ou ces bouts de phrase qui font passer sur l'œuvre d'un artiste comme le reflet d'un horizon plus lointain. Parmi ses vers, aux lentes traînes de musique, Dierx a de ces notes mystérieuses ; il a éveillé des échos que ceux qui venaient au lendemain de son œuvre ont reconnus. Il n'est pas tout le Parnasse. Mais si Mendès en est l'expression la plus large, la plus variée et la plus pittoresque, Dierx en est une cime hautaine. C'est notre moderne Vigny.

. . . . . .

GUSTAVE KAHN

ROUX-CHAMPION

Roux-Champion, qui est un potier hardi et naïf, ingénieux aussi à tracer et enluminer les décorations de vases et de plats, est d'abord un peintre et un aquarelliste. Il a donc dessiné et lavé ces aquarelles partout où il s'est trouvé, au cours de ces voyages et de ces séjours de l'enviable existence des artistes. Je ne veux pas dire qu'ils soient exempts de soucis plus que les autres hommes, mais ils ont l'avantage, souvent, de pouvoir les fuir ou les promener. Ce sont les bonnes heures de la vie que celles-là qui se passent, par des jours choisis, de soleil et de pluie, de vent ou de brume, qu'importe ! à admirer les aspects des choses, à scruter l'atmosphère, à s'enivrer de la beauté de la solitude. Heureux les paysagistes ! Ce sont eux qui auront le mieux connu la promenade et l'arrêt, la découverte et la rêverie, devant les spectacles de la nature.

Si j'en crois ces jolies pages colorées de Roux-Champion, il est de ceux qui voient vite et choisissent vite. Il a le coup d'œil habituellement sûr et la main toujours prompte. Et c'est là que réside le secret du plaisir que l'on peut éprouver à regarder ces aspects fugitifs des choses, fixés aussi d'une preste et sûre manière fugitive, avec leur aspect de saison et d'heure, leur mouvement d'un instant. Qu'il s'agisse des quais brumeux de Paris ; d'une place vieillotte et charmante de Quimperlé ; de l'apparition de Bordeaux au ras de l'eau limoneuse et dorée de la Gironde ; des maisons de Marseille, des villages de la Provence et des Alpes-Maritimes, maisons rousses cuites par le soleil ; des charmantes vues de Cagnes, où rosissent les pêchers en fleurs et noircissent les cyprès ; de la petite Venise des Martigues, où les maisons, les barques, les arbres s'agitent en reflets dans l'eau qui se faufile et se meut par les rues ; des Saintes-Maries-de-la-Mer, où les maisons blanches font face au jour ; des coteaux, où les oliviers d'argent sont fouettés par le mistral ; du quai de Bastia aux maisons rouges bordées par la mer d'émeraude ; de tout ce coloriage du Midi harmonisé par la lumière et la poussière, — toujours l'artiste a dessiné d'un fin et hardi pinceau les formes du sol, les assises des collines, les courses et les déferlés de nuages. Ce sont des notes, mais des notes légères et transparentes comme le veut l'aquarelle, des paysages qui semblent avoir été aussi vite saisis qu'aperçus, grâce à une technique savante qui, presque toujours, réserve exactement les blancs lumineux, fait passer la couleur d'un seul coup sur les aspects résumés des choses, sait modeler les formes par des soulignements d'ombres claires, évoque en un lavis fluide les ciels profonds, vastes, lumineux, où quelques traits agiles font voyager les nuages.

Heureux les paysagistes !... Heureux aussi sont ceux qui ne peuvent ou ne veulent sortir de leur chambre, et qui savent se plaire de la vue d'un aspect de nature encadré à leur muraille, couleur d'une saison, lumière d'une heure, où s'évoque parfois un peu de la poésie de l'univers !

GUSTAVE GEFFROY

LES MAITRES DE L'ART

Fra Angelico, par ALFRED PICHON (1).

Le peintre charmant dont ce livre étudie l'œuvre et la vie n'avait encore été en France l'objet d'aucune monographie. M. Henry Cochin, dans son beau travail, n'avait étudié en Fra Angelico que le saint ; et personne n'avait consacré à l'artiste plus de quelques pages, bien trop courtes pour expliquer son œuvre exquise.

Mais il faut dire plus : personne, ni en France, ni à l'étranger, n'avait encore associé dans un même ouvrage l'étude du saint et celle de l'artiste. Ce ne sont pourtant point là deux choses qui puissent se séparer ou se juxtaposer, mais deux choses qui se pénètrent et s'expliquent l'une l'autre : voilà pourquoi l'auteur a voulu, pour la première fois, présenter dans son harmonie totale cette vie où l'art et la sainteté ne firent qu'un.

L'image que l'on obtient ainsi de Fra Angelico est plus complète et plus belle que celles que l'on obtenait en n'en étudiant qu'une moitié. Certains ne voyaient en lui que la foi candide qui l'inspirait, et méconnaissaient son admirable génie, sa science et ses progrès de peintre. Certains, trop uniquement attachés à ces progrès techniques, perdaient de vue l'inspiration intime qui met cet art si à part de tous les autres. L'auteur a cherché à se placer à un point de vue qui dominât à la fois l'un et l'autre côté, et à montrer à la fois en Fra Angelico l'Italien de la Renaissance qui,

(1) Un volume in-8° avec 24 gravures hors texte. Paris, librairie Plon-Nourrit et Cie.

au sortir du giottisme, s'éprend de beauté nouvelle, et l'âme illuminée dont les saintes émotions transparaissent sous chaque chef-d'œuvre d'une façon si naïve et si charmante.

Il a minutieusement étudié les documents, les questions d'authenticité et de dates, si confuses encore, et a essayé de dessiner l'histoire de la vie et de l'œuvre de Fra Angelico d'une manière plus claire et plus scientifique qu'elle n'était encore ; mais il a essayé de faire œuvre d'art aussi, et, au lieu de l'enlaidir sous l'érudition ou l'abstraction, d'accompagner la belle légende de paroles qui fussent en harmonie avec elle.

MORT DE JULES MASSENET

M. Jules Massenet est mort subitement, mardi dernier, à Paris, à l'âge de soixante-dix ans. M. Massenet était né à Montaud (Saint-Etienne) en 1842. Il fut élève de Reber et d'Ambroise Thomas, au Conservatoire de Paris, et obtint en 1863 le grand prix de Rome.

Il voyagea en Italie, en Allemagne et en Hongrie ; de son séjour en Italie date, entre autres, sa *Messe de Requiem* à huit voix.

M. Massenet débuta au théâtre par un acte intitulé *la Grand' Tante*, qui fut représenté à l'Opéra-Comique en 1867. Vers cette époque, il fit exécuter aux Concerts populaires ses premières suites d'orchestre, et il publia ses premières mélodies et ses petits poèmes symphoniques.

Vint ensuite, à l'Opéra-Comique, *Don César de Bazan*, puis un drame sacré *Marie Magdeleine* ; ses grands succès suivirent bientôt : *Eva*, *le Roi de Lahore*, *Hérodiade*, *Manon*, *le Cid*, *Werther*, *Thaïs*, *Sapho*, *Grisélidis*, les *Erinnyes*, pour ne citer que ses principaux opéras.

En 1878, M. Jules Massenet fut élu membre de l'Académie des Beaux-Arts et, la même année, le Conservatoire le chargea du cours de composition qu'il professa jusqu'en 1896.

M. Jules Massenet aimait de se retrouver en Belgique où il comptait un grand nombre d'amis à Bruxelles, à Anvers et à Tournai notamment. Le compositeur de *Manon* possédait à un haut degré le don du pittoresque musical. C'était un « visuel ». « Ce qui le prédispose à créer une action, dit Rynaldo Hahn, c'est l'hallucination du lieu où elle se déroulera. » — Massenet fut un grand poète de l'âme féminine, dont il a su exprimer quelques-uns des aspects les plus délicats, non sans maniérisme, pourtant. « Dès qu'il prit la plume, écrit encore Rynaldo Hahn, il disloqua le contour mélodique des chants amoureux et trouva la formule musicale de l'amour français moderne. Il a composé et fixé l'hiéroglyphe sonore qui résume la sensualité parisienne. Le nom et l'œuvre de Jules Massenet sont inséparables de l'histoire sentimentale de notre temps... »

Dixième Congrès international d'Histoire de l'Art.

Du 18 au 21 octobre prochain se réunira à Rome (Palais Corsini) le X^e^ Congrès international d'Histoire de l'Art. La précédente réunion, qui eut lieu à Munich en 1909, obtint un grand succès et contribua puissamment à l'avancement des méthodes critiques. Il n'est pas douteux que les assises prochaines, dans le cadre prestigieux de la Ville Eternelle, recueillent aussi l'adhésion des érudits et amateurs d'art de tous pays. Parmi les questions à l'ordre du jour figurent : la protection des monuments, l'organisation moderne des musées, les procédés nouveaux de reproduction des chefs-d'œuvre. Une exposition des périodiques d'art et des publications hors commerce (catalogues de collections privées, etc.) sera annexée au Congrès. De plus, en ce qui concerne la Belgique, l'étude de l'influence italienne sur le développement de la peinture et de la sculpture aux Pays-Bas fera l'objet de diverses communications déjà annoncées. Maint aspect de ce problème, essentiel pour l'histoire de notre art national, pourra être envisagé. Le montant de l'inscription est de 25 francs (10 francs pour chacun des membres de la famille des congressistes). Cette inscription donnera droit à la réception du volume des actes du Congrès, à des réductions importantes accordées par les chemins de fer d'Italie et de l'étranger, à l'entrée gratuite (durant tout le mois d'octobre) dans les musées de l'Etat italien et dans les galeries municipales de Rome, à l'autorisation de visiter certaines collections particulières, etc. Les adhésions doivent être envoyées, accompagnées d'un mandat poste, à M. R. Papini, secrétaire général, 60 via Fabio Massimo, Rome. Pour renseignements complémentaires, s'adresser au secrétariat de la Commission des Musées royaux de Bruxelles, 9 rue du Musée.

PETITE CHRONIQUE

C'est le jeudi 5 septembre prochain qu'aura lieu la réouverture du théâtre de la Monnaie. On reprendra *Lohengrin* ; viendront ensuite des reprises de *Rigoletto*, *la Bohème*, *Faust*, etc.

Parmi les nouveautés de la saison figure l'œuvre de M. Buffin, d'après *Kaatje*, dont M. Cain a tiré le livret.

M. Emile Claus vient d'obtenir un diplôme d'honneur, la plus haute distinction, au Salon international d'Amsterdam.

M. Maurice des Ombiaux vient de demander au ministre des Beaux-Arts, pour l'église d'Hastière, le tableau de M. Donnay, *la Fuite en Egypte*, refusé récemment par la Commission des Beaux-Arts.

Le culte des arbres et des beaux sites rustiques, qui semblait s'être un peu refroidi en ces derniers temps, sera célébré aujourd'hui avec solennité à Nivelles. Au bois d'Arpes, à 1 h. 1/2, aura lieu la quatrième fête des arbres et de la nature, organisée par le Foyer pupulaire nivellois.

Un comité est en formation à Stockholm en vue d'assurer la participation de la Suède à l'Exposition universelle de Gand.

Il est question de l'aménagement d'un pavillon où seraient exposées les richesses minérales du pays et de la construction d'une salle où auraient lieu des démonstrations de gymnastique suédoise.

L'abbaye bénédictine de Maredsous a ouvert, vendredi dernier, une semaine liturgique composée de conférences. Sujets traités : la Liturgie dans les grandes basiliques, par Dom Cabrol, abbé de Scarborough ; la Liturgie et l'Art religieux, par Dom Laurent Janssens ; le Rôle de l'orgue et de l'organiste dans la liturgie, par Dom Anselme Deprez, organiste de l'abbaye. Clôture : le vendredi 23. Pour tous renseignements relatifs aux heures des conférences, s'adresser à l'abbaye de Maredsous.

Le numéro du 15 août de la *Vie intellectuelle* contient la reproduction de plusieurs tableaux et croquis inédits d'Antoine Wiertz, à qui M. Jules Potvin vient de consacrer une attachante monographie. On y lira avec intérêt une étude de M. F. Mallieux sur l'Art de traduire et les Lettres belges ; un beau poème

d'André Delacour; un conte charmant et profond de M. Franz Hellens : les Bulles de savon sur la mer; la Question des gratte-ciel à Bruxelles, par M. Joseph-Barthélémy Lecomte; les Propos de littérature de MM. Georges Rency et Jean de Bère; Propos d'art de M. Paul Prist; le Bulletin politique de M. Franz van Kalken; des lettres de Paris et de Suisse; Cosas de Espana, par Arthur De Rudder.

Dans le dernier numéro de la *Société nouvelle*, M. Maurice Kunel poursuit sa très captivante étude sur *Baudelaire en Belgique*, grouillante de petits faits encore inconnus, d'anecdotes et de mots inédits. Il faut lire ces pages vivantes et curieuses qui montrent que tout n'a pas encore été dit sur Baudelaire. Dans le même fascicule Mme Stéphanie Chandler consacre un bel article aux *Femmes russes*. A lire encore les chroniques de M. Eggermont et Gauchez sur l'art et la littérature.

Ont été vendus ces jours-ci au pavillon belge de l'exposition de Venise les œuvres suivantes : *Souvenir de Fosses* de M. Ferd. Khnopff; une toile de M. G.-M. Stevens : *Devant la mer*, des eaux-fortes de Mme L. Danse et de MM. Coppens, Bartholomé et Baertsoen. La Galerie nationale de Rome a acquis le *Calvaire du béguinage de Lierre* de M. Is. Opsomer.

Une exposition des peintres normands vient d'être organisée, non loin de Trouville, par les soins du comité d'initiative de la Basse-Risle. Dans le cadre pittoresque d'un pays très décoratif, plus de quatre cents œuvres, consacrées à la gloire du pays normand, sont exposées, dues à des artistes tels que Paulin Carbonnier, Alb. Coignard, Stival, Voisard-Margerie, Balder Knutzen, Moteley, etc.

L'Ecole anglaise contemporaine, en général si peu connue sur le continent, va être prochainement représentée au Musée du Luxembourg par un ensemble important de tableaux. C'est un généreux amateur anglais, M. Edmond Davis, qui a proposé à la direction du Musée de lui faire ce don.

Le collectionneur allemand bien connu, le baron Albert von Oppenheim, vient de mourir à Hambourg. On sait qu'il possédait l'une des collections d'œuvres d'art les plus réputées du monde. Dans son hôtel de la Glockengasse, à Cologne, on pouvait admirer des œuvres capitales de Petrus Christus, Memling, Bouts, Rembrandt, Rubens, Hals, P. de Hooch, Gérard Terborch; sa galerie des peintres italiens et espagnols était une des plus belles de toutes celles des pays rhénans. Le baron von Oppenheim possédait en outre une collection très admirée de sulptures sur bois et de miniatures.

L'inauguration du buste d'Emmanuel Chabrier a été, nous l'avons dit, l'occasion de discours où l'on a célébré la mémoire du compositeur regretté, mais la partie musicale de cette fête avait été totalement négligée. Heureusement deux artistes qui ont gardé le culte de Chabrier et qui en sont les parfaits interprètes, M. Emile Engel et Mme Bathori-Engel, s'étaient rendus à Ambert pour assister à la cérémonie. Grâce à eux, l'œuvre lyrique du maître fut, dans la soirée qui suivit le banquet, passée en revue. Quelques-unes des pages les plus caractéristiques de Chabrier, et notamment ses lieder si spirituels et d'une si délicate ironie : la *Villanelle des petits canards*, la *Ballade des gros dindons*, les *Cigales*, la *Pastorale des Cochons roses* soulevèrent l'enthousiasme des assistants. Mme Bathori-Engel ne se fit pas moins applaudir comme pianiste que comme cantatrice en exécutant, avec une verve et une justesse d'accent inimitables, plusieurs pièces de piano de l'auteur de *Gwendoline*, parmi lesquelles la vertigineuse *Bourrée fantasque*.

M. Engel et Mme Bathori-Engel remportèrent en cette soirée improvisée un de leurs plus éclatants succès.

Un festival Shakespeare s'est ouvert le dimanche 4 août dans le paisible village de Strattford-sur-Avon, où naquit le grand Will. Les fêtes comprenaient, outre une série de représentations organisées au Memorial Theatre, entre autres celles de *Hamlet*, *Othello*, *Macbeth*, le *Songe d'une nuit d'été*, interprétées dans leur texte intégral, des réjouissances champêtres, des danses campagnardes et... une exposition de fleurs du Warwickshire, et particulièrement de celles qui se trouvent mentionnées dans les pièces de Shakespeare.

De Gustave Flaubert cette étrange et amusante boutade rapportée par les Goncourt et que publie M. René Dumesnil dans le *Mercure de France* :

« Le théâtre n'est pas un art, c'est un secret...Et je l'ai surpris chez le propriétaire du secret. Voici ce secret. D'abord il faut prendre des verres d'absinthe au Café du Cirque; puis dire de toute pièce : ce n'est pas mal, mais... des coupures, des coupures! — Ou encore répéter : Pas mal, mais il n'y a pas de pièce! — Et surtout, toujours faire des plans, et jamais de pièce! Au fond, quand on fait une pièce, on est f... Voyez-vous, je tiens le secret d'un idiot, mais qui le possède de La Rounat. C'est lui qui a trouvé ce mot sublime : Beaumarchais est un préjugé! Beaumarchais! du phosphore!... Ah! les cochons, qu'ils me trouvent seulement le type de Chérubin! »

A propos de Flaubert, annonçons que Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck fera paraître en octobre chez Sansot une étude destinée à prouver, contrairement à ce qui fut avancé récemment, que c'est bien la commune de Ry qui servit de modèle à l'auteur de *Madame Bovary* pour la description du bourg où se déroule l'action de ce roman. De nombreuses illustrations exécutées d'après des clichés pris par Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck orneront le volume.

On se souvient peut-être que nous avons consacré dans ce journal, il y a quelques années, un article à la même thèse (1).

Voici encore quelques témoignages de l'intérêt que les littérateurs polonais ne cessent de témoigner aux arts et aux lettres de Belgique. Le *Sfinks*, grand mensuel illustré paraissant à Varsovie, a publié dans son numéro de juin un article de Mme Zuzanna Rabska sur F. Khnopff, « le peintre de l'émotion intellectuelle ». On a traduit cette année le *Cœur des pauvres* d'Eugène Demolder; d'autre part Mme M. Dombrowska a fait d'exquises traductions des plus belles pages du *Vent dans les moulins*, de Camille Lemonnier. Enfin Mme Dombrowska et M. J. Kaden travaillent à la traduction d'une série de nouvelles de notre collaborateur M. Franz Hellens.

(1) Voir *l'Art moderne* du 15 septembre 1907.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 — BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:* **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : **P. BUSCHMANN, Jr**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zehlendorf).

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.

Abonnements : Étranger, 20 francs par an. / France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**
PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 *francs; Étranger :* 25 *francs.*
Le numéro : France, 1 *fr.* 75; *Étranger,* 2 *fr.* 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX
59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** » »

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par **M. Eugène Montfort**

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez **Floury,**
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.
Le numéro : fr. 0,35.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns, Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 34. 25 AOÛT 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Profils de gosses (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Opinions d'Artistes sur l'Orientation de la Peinture moderne (O. M.). — Écrivains d'aujourd'hui : *Gérard d'Houville* (LOUIS THOMAS). — Jules Massenet. — Publications d'art : *Nos Cathédrales; les styles Régence et Louis XV* (F. H.). — Littérature féminine. — Livres neufs : *Visionnaires; les Règles esthétiques et les Lois du sentiment.* — Les Maîtres de l'Art : *les Sculpteurs français* du XIIIe siècle. — Concours de relevés. — Petite Chronique.

PROFILS DE GOSSES

Pour un livre qui est presque un début, le recueil de nouvelles que nous donne la comtesse van den Steen, *Profils de gosses* (1), est plein d'excellentes qualités.

On analyse difficilement ces études d'enfants, encore qu'on sente fort bien si elles sont justes ou fausses. On peut tromper son monde en parlant des passions des grandes personnes, parce que, les grandes personnes elles-mêmes mettant souvent beaucoup de prétention à leurs sentiments, il est assez facile à quelqu'un d'insensible de donner le change en décrivant ces passions mélangées de vanité et d'artifice. Avec les sentiments d'enfants, il faut jouer franc jeu, sans trucs et sans imitations. Il faut connaître les enfants d'abord et, pour ainsi dire, se mettre à leur portée. Il faut, en un mot, avoir gardé un peu de leur propre ingénuité. C'est un don cela, et assez rare, même chez les femmes. La comtesse van den Steen semble l'avoir conservé. Aussi ses esquisses sont-elles d'une élégance sûre et jolie, d'un sentiment délicat et juste, surtout juste.

Je le répète, cela se sent plutôt que cela ne se prouve. Car, rien que pour être lecteur de ces œuvres-là, il faut déjà soi-même ne s'être pas trop éloigné de l'enfance. Il y a toute une catégorie de gens pour qui cette sorte d'études paraît simplement indigne de toute attention. Je parle pour les autres.

Si l'on me demandait de deviner qui est la comtesse van den Steen, je dirais que c'est très certainement une toute jeune femme et une très jeune mère. Il n'y a qu'une toute jeune maman pour avoir devant l'enfance de tels émerveillements, et si attendris. Il n'y a qu'une toute jeune maman pour soupçonner, par induction, ce qui peut se passer dans l'âme d'autres parents que de toute autre manière elle ignore. Je parierais qu'elle est heureuse, heureuse d'un bonheur entier, encore tout frissonnant de nouveauté et que n'a touché aucun trouble mais que, dans sa sensibilité toute vibrante, et rien que pour avoir entendu parler des malheurs et des trahisons des autres, elle éprouve, elle pressent ce qu'elle souffrirait, elle, avec son aptitude au bonheur, si de tels désastres l'atteignaient. Ainsi notre vie, si parfaitement composée soit-elle, ne peut-elle s'abstraire de la douleur universelle, et, par l'imagination, nous communions avec toute la souffrance humaine.

Lisez *Guitte*, par exemple, et vous verrez avec quelle délicate intelligence du cœur Mme van den Steen pénètre dans cette âme qui devrait pourtant lui être inconnue : celle d'un père veuf. Mais elle est mère et elle comprend tous les enfants. et, par les enfants, elle devine les parents.

Lisez cette nouvelle très touchante qui a pour titre

(1) COMTESSE VAN DEN STEEN : *Profils de gosses*. Préface d'André Lichtenberger. Illustrations de Jean Droit. Paris, Edition du « Temps présent ».

Man chérie, et il vous sera très facile de faire le départ de ce qui a été observé et senti directement d'avec ce qui a été supposé et deviné. Le trait d'union entre le monde imaginaire et le réel est ici l'enfant, Maurice. Et la fusion des éléments contradictoires est tout à fait simple et harmonieuse.

On aimera aussi beaucoup *Moineau*, le gamin de Bruxelles, phtisique et qui rit de sa phtisie, le petit bonhomme courageux et gentil. Et *Jojo*, encore qu'il soit bien semblable à son coureur de père. Et *Bouboule*, délicieux enfant terrible, et *Charles Borlon*, le petit ami d'enfance, mort si jeune, et le pauvre petit-fils du vieux garde Renaud Dumont, que son grand-père étrangle, une nuit, dans un accès d'hystérie causé par le retour du printemps. Particulièrement bien fait, ce conte, d'ailleurs, avec la description si curieuse de l'âme du braconnier, devenu garde, et de son amour presque inconscient de la nature...

Mais ce que l'on goûtera le plus, je crois, dans ces psychologies d'enfants, ce sont les mamans, ou plutôt les diverses figures qu'emprunte une même âme maternelle, et qui toutes ressemblent plus ou moins à la délicate et sentimentale maman de Jojo.

Aux yeux de Jojo, sa maman est la plus belle, la meilleure des mamans.

« Maman est grande, mince et blonde.

« Maman n'emploie aucun des artifices auxquels « recourent les mamans des petits amis de Jojo.

« Ses cheveux sont tous à elle, et quand Jojo obtient « de les délivrer de leurs épingles, ils s'étalent en longs « écheveaux de soie. Si elle voulait s'en envelopper, « Maman, — comme Geneviève de Brabant, — n'aurait « plus besoin de s'acheter de robes.

« Maman a des yeux bleus, semblables à des myoso- « tis mouillés, et le cerne sombre qui les rend si pro- « fonds n'est dû à aucune estompe.

« Et elles ne sortent d'aucune boîte, les couleurs très « roses, qui, chaque soir pour le dîner, fleurissent aux « pommettes du joli visage pâle.

« Maman n'est jamais malade. Quelquefois seule- « ment un peu fatiguée. Elle tousse?... Simple habi- « tude; jamais elle n'a même un rhume de cerveau, de « ces bons gros rhumes qui vous barbouillent le nez de « chandelle et l'estomac de tisane.

« Et pourtant Jojo, — car il est franc, — vous con- « fiera que sa maman n'est pas tout à fait parfaite.

« Voilà. Maman manque de sens pratique! C'est un « très gros défaut. Jojo « qui est de son siècle », s'en « rend compte et le déplore.

« Et, à cause de cela, sa tendresse filiale se mitige « d'une nuance de protection.

« Maman peut rester assise de longues minutes — « des heures pour Jojo — un peu penchée en avant, le « regard fixant l'horizon là-bas, bien loin, dans le bleu.

« Et Jojo suit ce regard, écarquille ses prunelles, « scrute le firmament. Oui, quelque chose va venir, « quelque chose de beau, quelque chose qu'on espère « depuis longtemps, et qui fera plaisir... plaisir!

« Et, agacé d'attendre, perdant patience, il trépigne, « haletant :

« — C'est-y Papa qui revient en aéroplane, dis, « Maman, dis?

« Mais les yeux bleus se détournent, si las, et « Maman avoue tout bas : « Non, mon chéri, rien « n'arrive, rien du tout... »

Et ce petit morceau que je viens de citer donne assez bien l'idée du talent de la comtesse van den Steen, de sa sensibilité un peu coquette et si charmante, et de son style, nu et simple, si parfaitement dénué de tout artifice, comme la maman de Jojo elle-même.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Opinions d'Artistes sur l'Orientation de la Peinture moderne.

L'excellente *Revue du Temps présent* que dirige avec autorité M. C.-Francis Caillard a ouvert dernièrement une enquête sur la peinture d'aujourd'hui. Elle a adressé à un certain nombre d'artistes les deux questions suivantes : *Quelle est, selon vous, l'orientation présente de la peinture et quelles sont les influences dominantes auxquelles elle paraît obéir ? — Quel est l'artiste qui, depuis la mort de Manet, a laissé la plus profonde empreinte dans la peinture ?*

Si Manet fut choisi comme point de départ de l'évolution contemporaine, c'est, dit l'auteur de l'enquête, que par son indépendance il a conquis le droit pour d'autres d'aller plus loin. « Son œuvre se place au croisement des esthétiques nombreuses qui depuis trente ans divisent l'art moderne. Et c'est à lui qu'il faut revenir pour reprendre pied à travers ces sables mouvants de formules et d'essais qui, par beaucoup d'ingéniosité et d'artifices trop souvent, ont essayé de capter l'attention. »

Il est assez piquant de voir proposer aujourd'hui comme exemple de sagesse et de modération celui qui passa naguère pour le père des anarchistes. « Comme c'est sage! » disait dernièrement une dame en regardant les Seurat qui, jadis... Vous souvenez-vous d'*Un dimanche à la Grande-Jatte ?*

Peut-être l'un des révolutionnaires les plus farouches de notre époque, le Fauve le plus rugissant, le Cubiste le plus outrancier sera-t-il un jour considéré comme le guide auquel les enquêteurs futurs ramèneront les artistes pour leur indiquer le chemin d'un art mesuré et harmonieux. Le fait ne surprendra nullement ceux qui, attentifs à l'évolution des idées, savent que l'histoire est jalonnée de revirements identiques.

En attendant, voici quelques-unes des opinions recueillies. Comme dans toutes les enquêtes, elles sont contradictoires et n'aboutissent qu'à des conclusions assez vagues. Mais elles intéresseront nos lecteurs soit par leur expression, soit par la personnalité de leurs auteurs.

J.-F. Raffaëlli.

Vous vous plaignez qu'une incertitude pèse sur la conscience des artistes modernes. Et je vous comprends Mais comment l'avènement de la démocratie ne troublerait-elle pas les consciences? Nous assistons, en effet, à une terrible révolution sociale, mais pourquoi nous sentir menacés?

Quant à l'influence de tel ou tel maître, qu'importe-t-elle?

Je me souviens du temps où, en musique, tout le monde faisait du Gounod; eh bien! qu'y a gagné Gounod et qu'y avons-nous gagné nous-mêmes?

Voyez les Anglais. Ils n'ont pas eu de Primitifs et ils n'ont pas eu d'Ecole. Ils n'ont eu que quelques maîtres étincelants. Ce qu'on appelle l'Ecole anglaise, si sottement, ne compte-t-elle pas cependant parmi les plus savoureuses, avec sa demi-douzaine d'artistes?

L'Ecole française du XVII^e^, du XVIII^e^ siècle, de 1830 et de 1900 laissera des merveilles au monde du fait de quelques hommes de génie. Qu'importe le nombre de ceux qui les ont imités?

Nous devons être une aristocratie dans une démocratie. Et le besoin des intelligences hautaines est même d'autant plus indispensable en ce moment où la foule demande avec justice sa place au soleil!

Théodore Duret.

La peinture est actuellement orientée vers le rendu des scènes et des personnages du monde vivant. Elle emploie les tons clairs et cherche à communiquer la sensation de la lumière et du plein air.

La dernière grande impulsion reçue qui persiste a été donnée par Manet et les impressionnistes. Par Manet surtout, au point de départ, puis après lui par Claude Monet et par Cézanne, en succession.

L'influence de Cézanne est en ce moment la plus directe.

Péladan.

Dois-je vous désobliger ou ne pas vous répondre? Votre questionnaire traite Manet comme un artiste; ce n'est pas même un peintre.

Je viens de traduire le *Traité de Peinture* de Léonard de Vinci. A moins que le maître du *Saint Jean* ne radote, Manet n'est qu'un ignare. *L'Olympia* est la honte du Louvre.: il n'y a rien de plus mal peint, de plus pauvre et lamentable comme métier. *Oculos habent et non videbunt.*

Votre « Depuis Manet » m'empêche de répondre à l'autre question.

Maxime Maufra.

Ma réponse est qu'en art il n'y a qu'une seule orientation, celle qui donne le plus la sensation de la vie. Elle n'est pas neuve, mais elle est immuable.

Quant à savoir qui est-ce qui la donne à notre époque, ce seront ceux qui nous suivent qui pourront résoudre cette question.

Georges Redon.

... Je suis persuadé que notre époque laissera une très belle trace, mais si, aujourd'hui, on veut essayer de découvrir cette trace, il faut la chercher en dehors des formules et des trafics.

L'artiste doit se renfermer et prendre ses forces dans les joies que lui donne son art. L'amateur doit chercher à s'instruire et après cela se laisser aller à son goût, et avant tout acheter pour sa satisfaction propre.

Jossot.

D. — L'orientation présente de la peinture?

R. — L'anarchie, tant mieux.

D. — Quelles sont les influences dominantes auxquelles elle paraît obéir?

R. — L'individualisme; re tant mieux : plus d'écoles ni de styles, mais des tempéraments variés.

D. — Quel est l'artiste qui depuis la mort de Manet a laissé la plus profonde empreinte dans la peinture?

R. — Je n'ai pas le temps de chercher son nom : c'est celui qui par son audace et ses trouvailles novatrices contribua le plus à la crevaison des vieux et des vieilles moules

Frantz Jourdain.

Je crois que les peintres modernes sont très préoccupés, même inconsciemment peut-être, des effets décoratifs et se désintéressent de plus en plus du fait-divers, de l'anecdote, de la page d'histoire, du sujet qui, autrefois, accaparaient les livrets du Salon annuel.

Le mouvement actuel est très précis sous ce rapport et tous les artistes dont le talent s'impose sont des décorateurs, quelles que soient leurs tendances, quelles que soient leurs formules, quel que soit leur tempérament, quelles que soient leurs doctrines esthétiques...

Et cette préoccupation de la décoration se manifeste non seulement dans la figure et la grande composition mais encore dans la nature-morte et le paysage. Il y a un peu de l'anarchie dans les manifestations si différentes auxquelles nous assistons, mais je pense que le temps des écoles, des sectes, des petites chapelles est passé et que l'individualisme tend de plus en plus à supprimer les barrières bien factices élevées entre des hommes qui, par exemple, n'admettaient pas qu'on pût admirer en même temps Ingres et Delacroix, Fra Angelico et Rubens.

Votre seconde question me paraît très embarrassante, car on pourrait citer plusieurs artistes qui ont pris, depuis la mort de Manet, une influence considérable sur la jeune génération. Faire un choix, et un choix unique, serait presque outrecuidant. Il me semble que les deux éducateurs les plus écoutés des peintres modernes sont Cézanne et Ingres. On n'oublie certes pas Degas, mais par-dessus son épaule on regarde Poussin et on se passionne pour la doctrine de Carrière.

(*La suite prochainement.*) O. M.

ÉCRIVAINS D'AUJOURD'HUI

Gérard d'Houville.

C'est l'oiseau le plus exquis que la terre ait porté : grande, mince, nonchalante, belle, elle parle et l'on rit; l'esprit du petit Bob et les yeux de Chimène (je suppose que cette personne historique était fort jolie), rien de pédant, d'artificiel, aucune pose, de la verve et de la paresse, un camélia sur une tige souple et qu'une brise semble faire plier, tels sont les moins flatteurs de tous les compliments que l'on peut faire à M^me^ Henri de Régnier,

qui signe Gérard d'Houville, et qui est la fille de José-Maria de Hérédia, comme chacun sait.

Il n'y a que trois de mes contemporains dont je n'ai jamais su dire du mal : Charles Guérin, qui est mort et dont on ne s'occupe plus, naturellement, la personne délicieuse dont je parle, et notre Elémir Bourges. Ce sont trois poètes parfaits. Mais lorsqu'il s'agit d'une femme, au lieu de lui donner une poignée de mains, c'est sur un plateau, que l'on voudrait de rubis, qu'on lui présente une rose cueillie pour elle.

Nous rappellerons que Goncourt admirait des vers écrits par elle à douze ans, qu'elle débuta à quinze à *la Revue des Deux-Mondes*, qu'elle a longtemps signé de trois petites étoiles des vers qui parvinrent vite à une admirable tenue, qu'elle a reçu en naissant le don de bien écrire, ce qui est prodigieux chez une femme de ce temps, qu'elle nous a donné deux longues nouvelles, *l'Inconstante* et *Esclave*, et un roman, *le Temps d'aimer*, qui sont pleins d'esprit et de grâce, que parfois elle consent à envoyer aux journaux des articles qui ne ressemblent en rien aux chroniques de nos gâte-sauces quotidiens, qu'elle est si abominablement paresseuse que jamais on n'a pu la décider à réunir en volume ses poésies et ses contes, que nous attendons son prochain roman avec impatience, et que nous commencerions seulement à tempêter contre elle si elle ne l'achevait pas bientôt.

Jamais femme, et belle, n'a exprimé si profondément ce qui fait la tragédie perpétuelle de la vie d'une femme : que l'on doive vieillir, mourir, qu'étant si doux l'amour ne soit pas éternel, que la minute passe, emportant avec elle notre plaisir, notre passion, notre force et, jusqu'à notre dernier souffle, à la dernière lueur de nos yeux misérables et ternis.

Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir,

disait stoïquement le père; et la fille, avec un charme plus sensuel, vient nous attrister ou nous consoler, comme il vous plaira, avec la même plainte si profondément humaine et si vraie.

Avec son air de rire de tout, on ne la croirait pas si profonde, — avec son charme si sensible on n'oserait jamais croire que c'est un grand, un vrai poète. Lorsque l'heure viendra pour elle de pénétrer au royaume des ombres, où tout cesse d'être charnel, elle laissera un beau livre de vers, ou deux, tout au plus. Elle sera immortelle, légère, douce comme le parfum des fleurs. C'est un poète exquis que l'on ne relira jamais sans trouble.

LOUIS THOMAS

JULES MASSENET

Nous détachons du *Temps* ces judicieuses appréciations de M. Pierre Lalo sur l'œuvre de Massenet :

« Des qualités proprement musicales qui composent la personnalité de Massenet, il en est une dont la prépondérance est si souveraine que toutes les autres s'effacent devant elle. Sans doute Massenet a su de la musique à peu près tout ce qu'il est possible d'en savoir; sans doute il a été un harmoniste ingénieux; sans doute il a eu un orchestre brillant et coloré. Mais sa qualité essentielle est d'avoir inventé une forme mélodique qui, bien qu'on puisse découvrir son origine chez Gounod, lui appartient en propre, une forme mélodique dont les inflexions caressantes et les courbes langoureuses sont aussi reconnaissables que si elles portaient une marque de fabrique; une forme si nette, si particulière, qu'on ne peut jamais la confondre avec aucune autre; une forme dont la séduction immédiate est si captivante et si tenace que depuis qu'elle est apparue presque tous les jeunes compositeurs ont subi bon gré mal gré son attrait. Ce don d'originalité mélodique est certes l'un des plus précieux que puisse recevoir un musicien. Mais une forme aussi définie et aussi plaisante à la fois est exposée à trop se complaire en elle-même, à se contenter d'elle-même trop facilement. Elle est tentée de se reproduire à toute occasion, elle se copie, elle se répète; aux heures où l'inspiration, le sentiment, l'émotion sont là pour l'animer, elle est une forme vivante, un moyen naturel d'expression; aux heures où l'âme lui fait défaut, elle n'est plus qu'un procédé mécanique qui lasse par sa répétition et sa vaine abondance; elle devient formule. Et d'autre part, étant séduisante par nature et par essence, elle incline à abuser de sa séduction; elle se laisse aller à des grâces trop faciles, à des élégances trop artificielles, à des cadences qui cherchent l'effet et quêtent les applaudissements; elle descend tantôt à l'affectation, tantôt à la vulgarité. Dans toutes les œuvres de Massenet, la formule se mêle ainsi à la forme vivante, et des pages dont la vulgarité surprend alternent avec d'autres qui sont précieuses par leur souplesse, par leur charme, par leur poésie légère, par leur accent juste, par leur émotion délicate et tendre. Il faut se souvenir de celles-ci et oublier celles-là. Mais quel dommage qu'un musicien pourvu de qualités si heureuses ait eu tant de souci du succès et tant de complaisance au goût du public; quel dommage qu'il ait si souvent pris conseil du moment et travaillé pour l'occasion; quel dommage qu'il n'ait pas eu pour unique ambition d'être entièrement lui-même!

« L'influence de Massenet sur la génération de jeunes musiciens qui l'ont immédiatement suivi a été extraordinairement puissante; elle n'a pas encore fini d'agir aujourd'hui. Cette influence a tenu à diverses causes : la principale a été la séduction immédiate et irrésistible de la forme mélodique qu'il avait créée. Mais en outre Massenet était de tous les compositeurs de son temps celui qui obtenait le succès le plus facile et le plus brillant; et, d'autre part, il enseignait officiellement la musique au Conservatoire. Une foule de jeunes gens vinrent recevoir ses leçons, tenter auprès de lui de surprendre le secret du charme par lequel il avait conquis le public. Et tous imitèrent à qui mieux mieux la forme mélodique du maître; tous les prix de Rome s'efforcèrent de reproduire les contours caressants, les molles inflexions et les courbes alanguies de la « phrase Massenet »; pendant vingt ans, la « phrase Massenet » se déroula tout au long de presque toutes les partitions nouvelles; de quelque nom que fût signé un lied ou un opéra, cela semblait toujours être du Massenet; seulement c'était du Massenet médiocre. On a ainsi répandu dans l'univers musical tant de mauvaises contrefaçons de la forme et de la formule de Massenet, que l'imitation a fini par nuire à l'original.

« Tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, c'est un musicien considérable, et qui laissera une trace dans l'histoire de notre art, soit par son œuvre elle-même, soit par son action sur l'œuvre d'autrui. Il est assez considérable pour qu'on puissent parler de lui en toute liberté et s'efforcer de lui rendre une exacte justice. Il a possédé plusieurs des dons les plus précieux que puissent faire les bonnes fées : le savoir sans effort, l'adresse subtile et brillante, la grâce souple, caressante, amoureuse, et cette chose, rare entre toutes, l'originalité de la mélodie, le tour personnel des idées!

musicales. Les mauvaises fées ne lui ont fait qu'un don. Mais c'était un don redoutable : le désire de plaire. Je ne sais s'il était facile d'en vaincre la pernicieuse influence. Massenet ne l'a pas vaincue; je crains qu'il n'ait jamais lutté. Il a voulu plaire, éperdûment, à toute heure, par tous les moyens. Trop souvent, pour qu'elles fussent plus aisément séduisantes, il a amolli jusqu'à la fadeur ses phrases mélodiques; il a mêlé à des élégances délicates d'écœurantes trivialités; il a recherché, par la violence ou par la langueur, des effets faciles, d'un goût douteux et d'un effet certain. Son inquiet désir a été exaucé : *cantavit et placuit*. Mais on à peine à se garder de quelques regrets, en songeant à ce qu'il aurait pu être s'il avait eu plus de sévérité pour lui-même et plus de vertu. Il a chanté et il a plu. Plaira-t-il toujours? ».

PUBLICATIONS D'ART

A. Broquelet : **Nos cathédrales.** — Emile Bayard : **Les styles Régence et Louis XV.**

Le livre que vient de publier M. A. Broquelet (1) est une œuvre hautement louable et des plus utiles. Il est consacré aux chefs-d'œuvre de l'architecture religieuse en France, aux cathédrales françaises, dont beaucoup sont inconnues ou méconnues, et qui dressent leurs nobles silhouettes par toute la France. Une série de notices très documentées, élégamment écrites, encadrent les images des plus belles cathédrales reproduites dans ce livre et en fait valoir la beauté vétuste. M. Maurice Barrès a écrit pour ce remarquable ouvrage une préface extrêmement juste et qui attire avec raison l'attention des lecteurs sur l'effort considérable et méritant de M. Broquelet. « Il faudrait que votre exemple fût imité, dit-il, que l'on fît dans chaque département pour nos plus petites églises de village ce que vous avez fait pour les plus belles de nos églises françaises. » Il faudrait que cet exemple fût aussi imité chez nous, et ailleurs, partout où subsistent de nobles et fiers vestiges du passé religieux et où ces reliques, méconnues ou mal appréciées, risquent de tomber en ruines, au profit de quelques monuments classés et jalousement entretenus, et qui ne sont pas toujours les plus beaux.

M. Emile Bayard poursuit, en un nouveau volume, abondamment documenté, sa série de « l'Art de reconnaître les styles. » On se souvient des volumes précédents, si précieux pour l'amateur d'art, consacrés au style Louis XVI, au style Empire, notamment. Cette fois M. Emile Bayard s'est occupé spécialement des *Styles Régence et Louis XV* (2), et c'est encore un des ouvrages les plus intéressants qu'on ait écrits sur la matière. Il est composé avec méthode et infiniment de clarté, comme il convient, et la lecture en est facile et attrayante. F. H.

LITTÉRATURE FÉMININE

Un de nos confrères a fait une enquête aux fins de savoir s'il existe une « littérature féminine », — entendez par là un genre d'écrits distinct et spécial aux femmes de lettres. Les réponses, nombreuses, sont, naturellement, contradictoires et confuses. Mme Marcelle Tinayre nous semble avoir résumé le mieux, en quelques lignes, et par la négative, la question litigieuse. C'est par son avis que fut close la consultation du *Gil Blas* :

« Je crois bien que les livres de femmes ont une saveur particulière, une finesse spéciale, qui révèle le sexe de l'auteur; mais je crois aussi qu'on généralise trop facilement quand on parle d'une « littérature féminine ».

Il y a des femmes qui ont le cerveau masculin et des hommes qui ont une sensibilité féminine. Mme de Staël est un « homme manqué », et je vous laisse le soin de découvrir, parmi les écrivains contemporains, ceux qui sont des « femmes manquées. »

D'ailleurs, il ne faut pas prendre le mot « manqué » dans un sens trop péjoratif; un artiste, un poète au tempérament « femme » peut être un artiste ou un poète de génie. Et croyez-vous que je n'admire pas Mme de Staël?

Je pense aussi que l'on a tort de comparer toujours les femmes entre elles. Elles sont très profondément différentes. Parce que certaines ont exprimé avec bonheur des sensations, on ne veut voir dans la littérature féminine que la glorification un peu simpliste de l'instinct, et l'on conclut que la femme est réfractaire aux idées générales Et Mlle Lenéru? Et Georges Eliot? Et Mrs. Humphry Ward? Et les sœurs Bronté? Et tant d'autres, y compris notre George Sand trop oubliée, qui ont fait œuvre de moralistes et de philosophes?

Il n'y a pas de « littérature féminine ». Il y a la littérature française; il y a les bons et les mauvais écrivains. Je ne vois pas d'autres distinctions. »

LIVRES NEUFS

Visionnaires, par A.-R. Schneeberger.

Sous ce titre générique, M. Schneeberger a divisé ses poèmes en quatre parties : *l'Étape, les Amis sur ma route, les Paradis perdus, les Paradis trouvés* (1).

L'auteur veut se dégager de tout dogme ou système et il s'est placé devant la vie pour chercher à la voir en profondeur. Il est tel de ses poèmes, *l'Étape* par exemple, qui n'est que la succession des joies et des douleurs dont la trame éternelle constitue toute vie humaine. « Si le terme éthique n'était pas trop lourd, trop moral au sens ésotérique, dit-il, peut-être aurions-nous pu l'employer en offrant ces poèmes, mais c'est plutôt pour leur beauté qui abonde en symboles de cet « au-dessus toutes les morales » que nous aimerions les voir goûter, s'il est vrai que la plus belle morale, la plus simple et la plus complexe aussi est celle qui se confond avec la poésie et la vie, avec la conscience humaine. »

Les Règles esthétiques et les Lois du Sentiment, par M. H. Dussauze, docteur ès lettres (2)

L'ouvrage de M. H. Dussauze est un essai de logique du sentiment et d'esthétique comparée, fondé sur l'étude générale de tous les arts dans les manifestations collectives et les créations individuelles. Le but que l'auteur s'est proposé est à la fois théorique et pratique : il cherche à déterminer d'après les principales

(1) Paris, Garnier frères.
(2) Id.

(1) Paris, Eugène Figuière.
(2) Paris, Félix Alcan.

règles établies par les artistes au cours des âges, les lois effectives qui ont présidé à leur formation et qui justifient leur adoption universelle; en envisageant les arts d'un point de vue unique, comme destinés à exprimer et à communiquer des émotions, il cherche à en ramener les règles à quelques principes communs, de manière à faciliter l'éducation esthétique si utile pour la culture continue des sentiments élevés.

LES MAITRES DE L'ART

Les sculpteurs français du XIIIe siècle, par Mlle L. Pillion (1).

Il n'existait pas, jusqu'à présent, en dehors des histoires générales de l'art, une étude d'ensemble consacrée aux imagiers de nos cathédrales. La monographie de Mlle Louise Pillion vient combler cette lacune. Grâce à son commentaire aussi précis que vivant, nous discernons sans peine comment s'est formé cet ensemble indivisible que constitue la sculpture du treizième siècle, quels sont les antécédents historiques, le sens, la valeur morale et technique des œuvres qui ont survécu. D'ingénieuses déductions, basées sur les trop rares témoignages contemporains, nous éclairent sur l'organisation du chantier de sculpture des édifices gothiques, la formation, la vie, la situation sociale des artistes. A défaut de détails circonstanciés sur ces maîtres anonymes, à l'heure où la pensée religieuse du moyen âge et son idéal de beauté s'incarnèrent dans les formes les plus parfaites, l'auteur s'est appliqué à marquer les nuances de style propres à chacun des grands ateliers du temps.

Cette étude attentive qui porte sur les ensembles de Senlis, Laon, Sens, Paris, Chartres, Amiens, Reims, Bourges, etc., nous révèle, avec quelques comparaisons empruntées à des œuvres de moindre importance, les lois essentielles de l'évolution qui mena la sculpture du moyen âge en France de l'archaïsme du douzième siècle à la liberté souveraine de la fin du treizième, retraçant ainsi une courbe de développement analogue à celle qu'avait déjà connue la sculpture grecque.

CONCOURS DE RELEVÉS

La Société Centrale d'Architecture de Belgique institue un concours annuel qui a pour but la formation d'une collection devant constituer par la suite un fonds d'archives d'Architecture Nationale.

Les concurrents effectueront à cet effet un relevé d'édifice ou fragment d'édifice ancien antérieur au XIXe siècle, soit d'architecture extérieure, soit d'architecture intérieure. Ils pourront également étudier les édicules, comme les fontaines, les puits, les ex-votos, les tabernacles, etc., soit les éléments accessoires de l'architecture, comme les menuiseries, les ferronneries, etc., en un mot tout ce qui se rattache à la construction, sous l'unique réserve que l'objet de leur étude présente un réel intérêt de valeur artistique.

Afin de favoriser l'initiative de la Société Centrale d'Architecture de Belgique, la Ville de Bruxelles a mis à sa disposition une somme de 300 francs, qui sera répartie par le jury entre les meilleures études présentées.

Le concours est ouvert à tous les architectes, sans limite d'âge.

Il est exclusivement réservé, cette année, à l'architecture de l'arrondissement de Bruxelles.

Les dessins primés restent la propriété de la Société Centrale d'Architecture, qui se réserve de les faire publier lorsque l'abondance et la variété de ces documents lui permettront de constituer un premier volume.

En vue de cette publication, les concurrents observeront scrupuleusement, et sous peine de mise hors concours, les conditions suivantes :

Les dessins seront présentés sur papier Watman grain fin en feuilles de 0,65 × 0,95. Ils seront dessinés avec le plus grand soin et à l'encre. Ils seront présentés en feuilles libres, non collées sur châssis, et seront signés.

Les dessins auront un caractère essentiellement documentaire; leur présentation sera très sobre; les élévations, plans, détails et vues perspectives s'il y a lieu seront groupés de manière à constituer des feuilles très condensées. A ce sujet les concurrents consulteront utilement les Archives des Monuments Historiques de France (publiées par Morel). L'échelle des relevés n'est pas imposée, mais pour les plans d'ensemble, s'il s'en trouve, on recommande une échelle aussi réduite que possible.

Les desseins pourront être cotés ou non, mais, de toutes façons, les concurrents joindront à leur envoi et à titre justificatif leurs croquis de relevés pris sur place, croquis qui leur seront rendus.

Les dessins et documents doivent être remis au local de la Société, Hôtel Ravenstein, à Bruxelles, le mardi 1er octobre, entre 20 à 22 heures.

Le jury est composé de MM. Veraart, Lambot et Puissant, membres; Van Montfor et Dhuicque, rapporteurs.

PETITE CHRONIQUE

Le cercle d'art nivellois, *l'Eveil*, organise une exposition qui s'ouvrira le 15 septembre prochain pour se fermer le 15 octobre.

L'administration communale de Schaerbeek ouvre un concours entre artistes peintres décorateurs habitant la commune depuis le 1er janvier 1912 au moins, pour l'exécution des panneaux et frises destinés au groupe scolaire en construction chaussée de Rodebeek.

Le jury de ce concours sera composé de MM. Bergé, échevin; Baes, professeur à l'Académie des Beaux-Arts; Devreese, statuaire; Jacobs, architecte, et un artistre peintre délégué par les concurrents par voie d'élection.

Le concours sera clos le 1er novembre 1912.

Parmi les nouveautés de la saison prochaine, la Monnaie donnera dès le mois d'octobre *les Enfants Rois* de Humperdinck; puis viendra le *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy.

On reprendra également *Thaïs*, *le Roi d'Ys*, *Fidelio* et deux opéras de feu Blockx, *Milenka* et *la Fiancée de la mer*.

M. Otto Lhose reprendra dès le mois d'octobre la direction de l'orchestre.

Un groupe d'élèves de Massenet s'est réuni en vue d'élever, à Paris, un monument à l'auteur de *Manon*.

Parsifal sera joué pour la première fois, en dehors de Bayreuth, à Budapest, le 13 février 1913.

Le compositeur Jacques Dalcroze travaille en ce moment à un *Prométhée* dont il a écrit lui-même le texte.

Les *Noces Corinthiennes*, la tragédie d'Anatole France, va être transmuée en opéra par les soins de M. Henri Büsser. M. Büsser est l'auteur de *Daphnis et Chloë* qui fut représenté à l'Opéra-Comique il y a une dizaine d'années et de la *Ronde des Saisons*, que l'Opéra donna il y a cinq ans.

M. Otto Lohse, le chef d'orchestre acclamé la saison dernière au théâtre de la Monnaie, vient d'entrer en fonctions au Théâtre municipal de Leipzig.

La ville d'Iéna organisera en 1913 le 48e festival de l'Association générale allemande de musique.

Dimanche dernier a eu lieu à Spa l'inauguration du monument élevé à Meyerbeer. On sait que l'auteur des *Huguenots*, qui habita Spa, affectionnait tout particulièrement cette ville. Une plaque commémorative a été également posée par les soins du comte et de la comtesse van der Burch au Barisart, coin de Spa où Meyerbeer se rendait de préférence.

Un monument au graveur Gilles Demarteau va être élevé à Liége. Demarteau, on le sait, appartint à cette admirable école de gravure liégeoise qui compta encore des artistes tels que les frères De Bry, Jean Varin, Suavius, Gérard de Lairesse, Jean Duvivier, et plus tard Abry, Demeuse, Godin, Debonbers, enfin de nos jours Auguste Donnay, Rassenfosse, Maréchal, De Witte, Berchmans.

Le monument, dû à Mlle Centner de Lambermont, sera placé au parc de la Boverie.

La seconde épreuve du concours pour le monument à Mmes Boucicaut et de Hirsch — fondation Osiris — vient d'être jugée. Le choix fait sur la première épreuve avait laissé en ligne trois concurrents sur cinquante projets présentés. La commande définitive a été donnée à MM. Paul Moreau-Vauthier, statuaire, et André Bérard, architecte. Ce monument sera érigé, comme on sait, dans le square Boucicaut.

Voici quelques-uns des derniers prix atteints dans les ventes artistiques à Londres : Raeburn tient la tête avec son portrait de Mrs Hay, adjugé 21,200 guinées ; treize Raeburn ont fait 64,000 guinées. Reynalds tient la troisième place avec 8,600 guinées pour les *Misses Peine*; Gainsborough le suit avec 8,000 guinées pour le portrait de sa fille.

L'orchestre Blüthner a interprété dernièrement à Berlin une œuvre très peu connue de Richard Wagner : *La marche funèbre pour la translation solennelle des cendres de C.-M. von Weber* au cimetière de Dresde. Cette marche, composée en 1844, fut exécutée pour la première fois le 14 décembre de la même année, jour de la translation. L'audition qui en a été donnée à Berlin sous la direction de M. B. Weyersberg a, dit le *Guide musical*, obtenu un très vif succès.

Du même :

Le sculpteur Max Klinger, chargé d'exécuter le monument Richard Wagner à Leipzig, a présenté le projet de son œuvre au comité organisateur qui l'a accepté. R. Wagner apparaît debout, revêtu d'un large manteau, le bras gauche relevé. Le monument sera érigé au milieu de la place devant la gare centrale.

Du *Figaro* :

La magnifique série de panneaux connus sous le nom « des Fragonards de Grasse », achetée par M. Pierpont Morgan et exposée par lui dans sa collection de Prince's Gate, à Londres, est actuellement en route pour New-York. Les Anglais sont désolés de cet exode; mais nous avons, nous Français, le droit d'en être affligés beaucoup plus qu'eux. C'est depuis 1898 seulement que cette sorte de chef-d'œuvre se trouvait à Londres, dans l'hôtel de M. Pierpont Morgan, qui avait édifié, tout exprès, une chambre pour leur offrir un cadre de tous points digne d'eux. Mais ils étaient à Grasse, depuis 1793, discrètement cachés dans la vieille demeure occupée par les descendants de Maubert, ami de Fragonard, où l'artiste les avait apportés lui même de Paris, au plus fort de la Terreur.

La série se compose de dix tableaux, dont cinq de même dimension, illustrant les phases de l'éternel drame d'amour *la Poursuite*, *le Rendez-vous*, *les Souvenirs*, *l'Amant couronné*, *l'Abandon*.

On admet généralement qu'ils furent commandés à Fragonard par Mme du Barry, pour décorer son pavillon de Louveciennes. Ils demeurèrent pendant vingt ans dans l'atelier de l'artiste, qui les emporta plus tard dans sa jolie ville natale.

C'est un grand malheur pour nous qu'ils n'y soient pas restés !

La langue dont se servent les habitants des cantons suisses n'est pas toujours, on le sait, d'une pureté très rigoureuse, et les avis officiels qu'on peut lire à Genève, à Lausanne et ailleurs prêtent souvent au sourire. Celui-ci, entre autres, affiché à Ouchy au bord du lac : *Défense aux chars de trajeter sur ce ponton*, ce qui signifie en français : « Il est interdit de circuler en voiture sur ce quai. »

La Revue a cité dernièrement quelques autres formules helvétiques d'un tour imprévu. Celles-ci, par exemple :

— Il est défendu de piler l'herbe, sous peine d'être indiqué au juge.

— On cherche à vendre une belle jument provenant d'un carabinier.

— On demande une grosse bonne sachant cuire et garder les enfants, etc., etc.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:* **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie, Éditeurs

BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature

A Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le baron H. Kervyn de Lettenhove, le Comte M. de Bousies, le Dr G. C. Williamson, P.-A. Lemoisne, le Dr Karl Purgold et Paul Lambotte.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : **100 FRANCS**

Nous nous réservons de porter ce prix à 125 francs dès que paraîtra l'ouvrage, ou dès que les 300 premiers exemplaires seront souscrits.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** » »

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : **20** *francs ; Étranger :* **25** *francs.*
Le numéro : France, **1** *fr.* **75** ; *Étranger,* **2** *fr.* **25.**

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 35. 1er SEPTEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Théâtre belge (GEORGES RENCY). — Poèmes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A la mémoire de Whistler (O. M.). — Opinions d'Artistes sur l'Orientation de la Peinture moderne (suite) (O. M.). — Nationalisme ou Internationalisme? (ÉMILE VERHAEREN) — Petite Chronique.

LE THÉATRE BELGE

Donc le Théâtre Belge est virtuellement constitué.

On en connaît le plan et les moyens d'exécution. Il élira domicile sur la scène du théâtre du Parc, dont le directeur recevra, à cet effet, d'importants subsides. On y jouera chaque année quatre pièces d'auteurs belges pendant la saison ordinaire, puis trois pièces de débutants pendant un mois de représentations supplémentaires. En outre, dix levers de rideau seront demandés à nos écrivains. L'entreprise se complétera par de nombreuses soirées et matinées consacrées à des spectacles classiques.

Ce programme paraît satisfaisant. Évidemment il eût été préférable de créer de toutes pièces un théâtre nouveau, j'entends l'édifice et la scène, qui eût pu être muni, dans ce cas, de tous les perfectionnements modernes. Mais il fallait pour cela tant d'argent, et notre pays qui dépense sans compter quand il s'agit de gares monumentales ou de casernes fait si maigre part aux œuvres intellectuelles, que l'on a agi sagement en s'arrêtant à une solution provisoire et transactionnelle.

On hasarde de perdre en voulant trop gagner...

***

Au surplus, il y a des gens qui estiment que le peu qu'on va faire est déjà excessif et qu'il n'appartient nullement aux pouvoirs publics d'encourager la littérature dramatique. L'institution d'un théâtre belge officiel — à tout le moins officieux — n'aura pour effet, selon eux, que de permettre à quelques auteurs médiocres et intrigants de se produire. Les bons écrivains n'ont pas besoin de tels encouragements.

Cette objection de principe ne tient pas contre les faits. De l'enquête qui fut ouverte récemment par la Commission gouvernementale du Théâtre Belge, il résulte, tout d'abord, qu'à une ou deux exceptions près, tous les écrivains belges qui ont écrit pour le théâtre réclament cette protection officielle et la déclarent indispensable — et voilà déjà qui est à considérer; ensuite que dans tous les pays d'Europe cette protection officielle existe, et sur une vaste échelle : là où ce n'est pas l'Etat lui-même qui l'assume, comme en France, c'est le prince, comme en Allemagne, en Autriche, en Russie, ou ce sont les municipalités, comme en Italie.

D'ailleurs, rien ne permet de croire que des auteurs médiocres bénéficieront des mesures prises en faveur de la littérature dramatique nationale. Les pièces représentées auront été choisies par un comité de lecture composé en majeure partie d'écrivains nommés par leurs pairs. Il est à présumer que ce comité travaillera avec loyauté et discernement.

***

Mais on a dit aussi que la création de ce théâtre était parfaitement inutile et qu'elle ne doterait pas nos com-

patriotes des qualités de dramaturges qui, prétend-on, leur manquent. On est allé fouiller dans le passé de notre histoire littéraire et l'on a découvert qu'à maintes reprises, déjà, des gens bien intentionnés se sont efforcés — en vain — d'acclimater une littérature théâtrale en Belgique. De là à conclure que jamais nous n'aurons de théâtre national il n'y a qu'un pas. Et de graves augures n'ont pas manqué de le franchir.

Malheureusement, leur argumentation est boiteuse. Elle oublie qu'en 1880 et pendant les années suivantes, d'autres augures, non moins érudits, non moins graves, affirmèrent également que jamais la poésie, le roman, la critique ne prendraient racine dans notre sol ingrat; que le phénomène de la *Jeune Belgique* était un monstre sans descendance possible. L'événement leur a donné tort. Il y a actuellement en Belgique — la liste en a été dressée récemment — près de 600 écrivains de langue française et leur nombre s'accroit tous les jours. Il n'y en avait guère plus de 30 en 1885. Sans doute, tous n'ont pas un talent génial. Mais leur grand nombre prouve que, de plus en plus, la littérature s'étend chez nous et s'y implante solidement. Qui peut dire qu'il n'en sera pas de même du théâtre, à partir du moment où les auteurs seront assurés de pouvoir faire jouer leurs pièces? Car, jusqu'ici, c'est précisément cette assurance qui leur a manqué. La perspective des mille et une difficultés qu'ils auraient à vaincre avant d'arriver à la rampe les décourageait à l'avance de toute tentative de l'espèce. Il ne fallait rien de moins que l'énergie têtue d'un Gustave Van Zype pour triompher de ce découragement et pour imposer aux directeurs et au public une forme d'art dramatique en laquelle notre mentalité pensive et grave se trouve superbement exprimée.

***

La Suisse, dont le trilinguisme ressemble tant au nôtre et dont la partie française est, comme la nôtre, attirée dans le sillon de Paris, sent néanmoins le besoin d'avoir un art littéraire et dramatique bien à elle. Tout un mouvement de renaissance littéraire nationale — voire locale — s'affirme en ce moment à Genève, à Lausanne, à Vevey, à Montreux. A Genève, tout comme à Bruxelles, on s'occupe de fonder un théâtre qui sera exclusivement réservé aux dramaturges suisses. Il est piquant que les deux tentatives, sans rien de concerté, se produisent en même temps et se proposent identiquement le même but. On peut en déduire, semble-t-il, qu'elles correspondent de part et d'autre à une réalité profonde, à un aspect particulier de la conscience nationale dont c'était l'heure d'apparaître et qui entend se créer ses propres moyens d'expression.

***

Mais il n'y a pires aveugles que ceux qui ferment les yeux pour ne pas voir ce qui gêne leurs mesquines théories et leurs petites rancunes. Nous avons la chance de posséder en Belgique une cohorte de décourageurs de profession qui, dans un ensemble bien réglé, crient devant tout projet, littéraire ou autre :

« A quoi bon? Ça ne réussira pas! Est-ce que quelque chose peut réussir en Belgique? Ne sommes-nous pas condamnés à la médiocrité perpétuelle ? »

Et ils vont partout critiquant, ricanant, distillant du fiel et du vinaigre, tâchant de masquer d'un semblant d'esprit leur rage impuissante de ratés. Ils font ainsi le jeu des paresseux et des imbéciles, des cancaniers et des malveillants, de tous ceux qui aiment mieux railler que travailler et qui trouvent plus commode de nier en bloc le talent de leurs compatriotes que de se donner la peine d'y aller voir. Ils pratiquent le vilain métier d'amuser le public — et parfois de gagner de l'argent — en exploitant des dissentiments professionnels qui ne regardent que les intéressés, et ils qualifient de *rosseries* permises entre gens de lettres des procédés de discussion indignes d'honnêtes gens. Naturellement, ces polichinelles ont aiguisé leurs flèches les plus fines contre le projet de création d'un théâtre belge. Ils ont même colporté le bruit que le dit théâtre ne serait mis au service que de quatre ou cinq auteurs particulièrement bien en cour, et que, notamment pour la première année, les quatre pièces belges de la saison étaient déjà commandées officiellement à quatre écrivains... d'État. De jeunes auteurs, nés naïfs, répètent, d'un air indigné, ces potins absurdes.

Il ne faut guère se préoccuper de cette opposition systématique et ridicule. Le Théâtre belge sera ce qu'il pourra être et donnera ce qu'il pourra donner. Il était nécessaire de tenter une expérience, de mettre une scène à la disposition de nos auteurs. Au début, il est bien évident que les chefs-d'œuvre n'y foisonneront pas. Nul ne l'a prétendu. Mais on peut raisonnablement espérer que, d'année en année, grâce à l'existence de ce théâtre, la production dramatique belge deviendra plus abondante et meilleure. Si, dans dix ans, nos auteurs, plus habiles, plus expérimentés, ont enfin gagné l'oreille du public, nous n'aurons pas dépensé inutilement quelques centaines de mille francs.

GEORGES RENCY

POÈMES

M. Pierre Nothomb n'est pas un des poètes comme il y en a malheureusement aujourd'hui un si grand nombre, qui font courir les bruits les plus forts et les plus flatteurs sur de mauvais vers. Poètes de banquets, poètes de brasseries, poètes de salons, vieux raseurs ou jeunes arrivistes. M. Pierre Nothomb a plus de dignité On ne parle pas de ses cravates ou de ses conférences, il n'orga-

nise pas d'enquêtes et ne fait pas de réponses bruyantes à celles des autres. Mais il écrit des poèmes selon son cœur. Et cela, je l'avoue, m'est infiniment plus sympathique.

Je n'emboucherai point la trompette épique pour vanter les poèmes de Notre Dame du Matin (1). Je vois bien ce qui leur manque encore pour être absolument beaux. Je ne sais quel accord parfait entre la sensibilité, qui est exquise vraiment, et l'expression encore mal dégagée des formules, des images un peu faciles, des développements voulus par l'éloquence. A des sentiments si verlainiens on désirerait que correspondît une technique plus souple, des musiques plus subtiles. Mais du moins ce sentiment demeure, trop authentique et trop vigoureux pour que ces formes le trahissent. Elles le voilent seulement.

M. Pierre Nothomb est un poète chrétien, je dirai même un poète dévot. Les émotions mystiques sont les plus fortes qu'il puisse ressentir et toutes ses autres émotions humaines se ramènent enfin à des émotions mystiques. Il reporte tout à l'amour de Dieu. Il s'apparente par certains côtés à ce pauvre Charles de Sprimont, mort si jeune naguère, et à M. Louis Le Cardonnel, et aussi à M. Valléry-Radot dont le roman *Leur Royaume* est si frissonnant de sensibilité religieuse.

M. Pierre Nothomb a surtout pour lui une qualité de vision charmante. On dirait qu'il considère toutes choses comme vêtues d'une lumière d'aurore, candide, exquise.

Ainsi cette pièce, sans titre :

Il y eut d'abord des archanges
Presqu'invisibles et sans flammes,
Qui dissipèrent les nuages
Rien qu'au souffle exquis de leur âme;

Puis vinrent les petites filles
Qui, d'un geste heureux et léger,
Jonchèrent la voûte pâlie
De pétales blancs d'orangers...

Puis des vierges en robe bleue
Apparurent au fond du ciel,
Et, de plus en plus lumineuses,
Descendirent de l'Irréel.

Elles glissaient au bord des nues
En groupes pâles et ravis :
Les premières étaient vêtues
Comme la nuit qui va mourir.

Les suivantes avaient des robes
Comme le jour qui va monter;
Les troisièmes couleur d'aurore
Qui voit l'invisible clarté;

Les dernières étaient voilées
Comme le matin bleu et blanc
De mousselines, de rosées,
De fils de vierge étincelants...

Et c'est ainsi que le cortège
Se déroulait au ciel lointain,
De l'heure de l'ombre incertaine
A celle du jour indistinct ..

Alors volèrent des colombes,
Puis de tout petits enfants blonds
Passèrent en dansant des rondes
Sur un rythme léger et long;

Puis des cithares, des musiques...
Puis des anges éblouissants,
Tenant en leurs mains immobiles
Les cassolettes de l'encens.

Puis arriva sainte Cécile,
Qui chantait avec tant de joie
Dans le ciel clair, que ses amies
Se taisaient pour ouïr sa voix;

Puis Agnès, Lioba, Gudule,
Aux visages illuminés,
Et puis Blandine, et puis Gertrude,
Puis Ursule aux yeux étonnés...

Et enfin, aux portes du Rêve,
La Vierge Marie apparut,
Montrant à la clarté nouvelle
Une enfant aux traits inconnus

Mais que mon âme a reconnue...

Mais là où il est véritablement le plus à l'aise c'est lorsqu'il exprime les effusions mêmes de sa mysticité. Alors il trouve des accents profonds et tendres, d'une lenteur et d'une gravité impressionnantes. Telles les pièces appelées : *Annonciation*, *Ma Légende dorée*, *Jeudi-Saint*, *la Mer au printemps*, *la Fête-Dieu* et surtout *le Divin Amour*, poème admirable, beau comme une prière et qui du reste est un hymne d'actions de grâces. Il est trop long pour que je le transcrive tout entier. Mais je ne puis m'empêcher d'en citer quelques strophes, particulièrement émouvantes :

Vous m'êtes apparu au tournant du chemin,
Je vous cherchais, je vous aimais sans vous connaître,
Vous êtes un ami, je vous croyais un maître...

J'ai pleuré, je me suis penché sur votre cœur,
Vos bras m'ont entouré d'une muette étreinte,
Vous êtes mien, je suis à vous, je suis sans crainte...

. . . . . .

Vous voici maintenant, ô vous que je cherchais,
Suis-je encor moi? Vous êtes là, je vous adore...
Non, n'est-ce pas, je ne pourrais vous perdre encore?

Quoi .. Vous daignez, vous voulez bien de mon désir?
Je vous aime .. Voici le baiser de vos lèvres...
Où suis-je? C'est l'amour éternel et sans fièvres.

C'est l'amour si brûlant qu'on en voudrait mourir,
J'oublie — Est-ce donc moi qui fus lâche et infâme?
Je suis dans un soleil immense.. dans la flamme...

Est-ce votre âme, ô mon Seigneur, ou bien mon âme?

J'ai parlé ici même du livre si intéressant de M. Albert de Pouvourville : *le Cinquième bonheur*, et où s'avèrent des qualités de grand conteur. Cet écrivain publie aujourd'hui *Rimes d'Asie* (1). Il sent si bien la difficulté qu'il y a à parler de ces civilisations dans notre langue poétique à nous, si étrangère à la fois et si pauvre, qu'il s'excuse de son entreprise en une note d'une modestie à laquelle les poètes d'aujourd'hui ne nous habituent guère. Cette modestie, d'ailleurs, est excessive. Ce « très profond amour pour les hommes et les choses » d'Extrême-Orient, dont il parle, lui a fait trouver les accents qu'il fallait. Son livre contient des

(1) Pierre Nothomb : *Notre Dame du Matin*. Paris, Bibliothèque de l'Occident.

(1) Albert de Pouvourville (Matgioi) : *Rimes d'Asie*. Paris, Eugène Figuière

descriptions d'objets et de sites d'une délicate et précieuse justesse, des portraits moraux simplifiés et typiques et même des morceaux philosophiques. Il a adopté, la majeure partie du temps, la forme du faux sonnet. C'est-à-dire d'un sonnet dont la première partie (les deux quatrains) est séparée de la seconde par un vers unique, qui rime avec un des vers du dernier tercet. L'effet de ce vers est d'ailleurs très saisissant, infiniment propre à exprimer certains arrêts de la pensée, à tracer d'un trait bref une image qui passe, brusque, sur le fond du poème. Et cela suffit à rompre cette monotonie si fatigante propre au sonnet. M. de Pouvourville rappelle beaucoup Hérédia. Ses vers ont souvent le même mordant, la même attaque brusque et sonore, le même martellement et les mêmes vibrations assourdies, longues, prolongées, pleines de rêves. Ces sortes de vers semblent idéalement faits pour produire l'impression de quelque chose de magnifique mais qui doit nous rester inconnu. Et c'est peut-être à cet ensemble de considérations qu'a obéi, presque inconsciemment, M. de Pouvourville en écrivant *Rimes d'Asie* avec ces timbres et dans cette formule. Tact naturel de poète et « très profond amour » d'homme et de voyageur.

Je pourrais citer presque au hasard un exemple.

LA PRIÈRE

C'est le jour rituel. J'ai fait, humble et pieux,
Aux tablettes des miens l'offrande héréditaire :
A mon tour chef de race, et plus proche des dieux,
Je remplis envers eux l'antique magistère.

J'ai donné le parfum secret, et la patère
Pleine de liqueur d'or, et les phao joyeux.
Et les papiers écrits, et le riz dont la terre
Recouvre ses seins verts et réjouit nos yeux.

J'ai prononcé les noms des Métaux et des Plantes,
Et j'ai prié, plein de respect, ayant porté
Le festin sur l'autel des Amitiés Absentes,
Les Esprits des Vieillards, en toute humilité,

D'accepter ce repas de mes mains suppliantes...
Et j'ai vu se pencher, sur les coupes fumantes,
Les Aïeux souriants, repus d'éternité.

(Sontay, pagode de Phunhi.)

M. Marcel Ormoy semble hésiter entre les grands sentiments dont le danger est l'emphase et les autres, les plus humbles, dont le mérite est la sincérité. Il semble hésiter en ce sens que son recueil : *le Jour et l'Ombre* (1) comprend un nombre à peu près égal de pièces faisant partie de chacun de ces genres. Mais sa Muse, elle, est plus décidée. Les pièces en petits vers sont incontestablement plus réussies. L'émotion en est plus juste et plus directe, la musique plus authentique. Certaines notations de paysages pauvres s'harmonisent fort heureusement avec certaines observations sentimentales correspondantes :

A ras d'un toit, parmi la brume
De ce paysage de gare,
Entre deux cheminées qui fument,
Un peu de ciel mouillé s'égare.

Les murs gris de suie et de boue
Exhalent une senteur rance,
Un train dont le sifflet s'enroue
Au loin déchire le silence.

Amour, chanson de poète ivre !
Dans la fange d'un ruisseau noir,
J'ai ramassé les fleurs de cuivre,
Les fleurs rêches du désespoir.

Amour, chanson neurasthénique !
Oh ! le paysage blafard
Que précise l'appel tragique
D'un train perdu dans le brouillard.

(*Pont de Flandre.*)

FRANCIS DE MIOMANDRE.

(1) MARCEL ORMOY : *Le Jour et l'Ombre*. Paris, E. Basset et Cie.

A LA MÉMOIRE DE WHISTLER

Des mains pieuses ont organisé à Londres une exposition rétrospective des œuvres de Whistler. Groupés dans une salle de la Tate Gallery, les trente-huit tableaux, esquisses et pastels dont elle se compose évoquent à nos yeux l'art voilé de mystère d'un peintre qui exerça durant quelque temps sur sa génération une réelle influence, mais qui n'en demeure pas moins une personnalité isolée, étrangère à l'évolution picturale du siècle. En musique l'exemple de Chopin viendrait aussitôt à la pensée.

Comme le compositeur slave, Whistler a chanté la poésie des nuits limpides, et ce sont ses nocturnes argentés des quais de la Tamise ou les soirs d'or et de pourpre des jardins de Cremorne qui reflètent le plus fidèlement sa sensibilité. On en peut voir quelques-uns à la Tate Gallery. Tous furent exposés jadis aux Salons des *XX*, que Whistler honora de constants témoignages d'intérêt. Ils s'opposent par leur fluidité à d'anciennes peintures du maître, de composition moins irréelle mais qui déjà préludaient aux pages dans lesquelles Whistler fixa ses sensations d'une manière définitive : le *Vieux pont de Battersea*, le même en hauteur, la *Rade de Valparaiso*, etc.

Parmi les figures, un seul portrait important, celui de *Miss Alexander*, — délicieuse harmonie en gris et blanc dont nul de ceux qui l'ont vu aux *XX* n'aura perdu le souvenir, — rappelle la grande place qu'occupa Whistler comme portraitiste. Le spécimen choisi est certes des plus significatifs, mais on eût souhaité le voir entouré de quelques-unes des autres effigies par lesquelles le maître exprima avec tant de sobriété, de goût et de pénétration l'âme de ses modèles.

On n'a pu grouper autour de cette toile que des figures de petites dimensions ; la *Dame au piano*, deux des *Symphonies en blanc*, deux têtes de femmes demi-nature, quelques études de nu drapé et cette intéressante esquisse, peu connue, qui montre Whistler debout dans son atelier, la palette à la main, avec deux modèles.

Il y avait mieux à faire, et la rétrospective Whistler n'est pas sans apporter quelque désillusion à ceux qui escomptaient un éclatant hommage à la mémoire de l'artiste.

Il faut néanmoins louer le discernement de ceux qui l'ont organisée, car dans ses proportions restreintes elle résume assez exactement, par quelques points de repère judicieux, l'art du maître auquel elle est consacrée.

O. M.

Opinions d'Artistes sur l'Orientation de la Peinture moderne (1).

Charles Morice.

..... Je crois que le règne de l'art plastique est fini pour un temps, que le règné d'un art va commencer. Quel art? Des raisons, trop longues à déduire ici, mais qui me semblent fortes, m'amènent à répondre : la Poésie.

C'est pourquoi sur vos deux questions précises je vous dirai ceci :

1° L'orientation présente de la peinture est à la grande décoration, parce que c'est dans cette voie qu'elle rejoint la Poésie;

2° Les artistes qui, depuis Manet, ont laissé la plus profonde empreinte dans la Peinture sont ceux qui l'ont orientée à la grande décoration : Puvis de Chavannes, Gauguin, Carrière, Cézanne — sans que je puisse, sincèrement, sacrifier à l'un d'eux aucun de ces quatre grands noms.

Henry Lapauze

Hors de Ingres, il n'est point de salut.

Roll.

I. La peinture ne s'oriente pas plus que la vie, dont elle suit les fluctuations et les luttes; ou du moins l'orientation échappe aux yeux rêvants.

Momentanément, la boussole semble égarée, pour les arts. Voulant rompre à l'école, la Peinture franchit d'un pas incertain la passerelle et s'en vient sur l'autre rive, habiter de riches hôtelleries. L'argent et le succès la menacent d'esclavage..

II. Depuis la mort de Manet, les admirables idylles de Chavannes ont impressionné, plus que toute autre chose, ceux des artistes qui gardent les plus nobles aspirations.

Maurice Denis.

.... Je veux, nous voulons de l'ordre. Nous le cherchons dans l'exemple du passé, *mais sans rien sacrifier de notre sensibilité d'aujourd'hui. Nous croyons que la tradition continue.*

Cézanne, avec une spontanéité de sauvage et une volonté de sectaire, a essayé « d'organiser ses sensations ». Il voulait, je le tiens de lui-même, faire de l'impressionnisme quelque chose de solide comme l'art ancien, — un art de Musée. Ainsi l'*Action française*, dont je partage d'ailleurs la foi et les idées, fonde la nécessité de l'ordre français et de la monarchie sur les nécessités actuelles de notre société malade et divisée.

C'est de l'Impressionnisme et du Symbolisme, c'est de toutes les théories de décadence et des expériences les plus osées de l'art décoratif récent, que je vois naître les possibilités de style qu'une jeunesse ignorante et encore romantique s'efforce de réaliser. Par Cézanne et par Gauguin, cette jeunesse s'oriente, parmi le tumulte et le gâchis, vers un art rationnel et vers la vérité classique. Ai-je pris pour la réalité mon rêve et mon désir? Mais plutôt j'exprime ici la volonté de ma vie.

Pierre Hepp.

D'orientation, je n'en vois guère. Je ne vois que des tendances de toutes sortes. Parmi ces tendances, celle que j'estime de beaucoup la plus importante et la plus vivace, c'est celle qui est née de la lutte réfléchie contre l'impressionnisme anarchiste. Elle est donc en contradiction voulue avec les doctrines qui sévirent il y a vingt ans. Elle signale un retour à l'esprit de tradition bien compris. Elle annonce le réveil de l'esprit classique d'invention, de synthèse, de combinaison, de méthode, de hiérarchie et de choix.

Cette tendance est la cause de l'avènement de Cézanne, dont l'influence me semble souveraine après celle de Manet. Mais je crois partiellement dans l'erreur ceux qui tiennent Cézanne pour un classique. Ce que certains n'ont pas craint d'appeler le « classicisme » de Cézanne est un équilibre singulier, purement individuel à mon sens. Cézanne seul en aura eu le plein bénéfice, car son secret, trouvé à tâtons, n'est pas retrouvable. Bref, il faut, selon moi, se réjouir si les œuvres de Cézanne prennent force d'exemple. Il faudrait s'alarmer si elles prenaient force de loi.

Le Fauconnier.

..... S'il y a incertitude, contradiction, lassitude, je vois ces états d'âme bien plus dans le public que chez les véritables artistes, sans que ceux-ci en soient aucunement responsables. Et s'il fallait en donner la cause, je l'indiquerais volontiers dans une incompréhension du véritable sens des arts plastiques.

Le public s'amuse plus autour des œuvres d'art qu'il ne cherche à en pénétrer l'essence profonde et, partant, à en jouir plus profondément.

Le public d'hier était ainsi fait : de là sa découverte si tardive de Cézanne dont la haute conscience d'artiste ne voulut pas se prêter à ces divertissements éphémères. Cézanne eut, entre autres, ce grand mérite de ne pas s'arrêter aux fluctuations momentanées du goût (j'entends même le meilleur) et de remonter aux principes intégraux de la tradition picturale en les adaptant à ses moyens propres d'expression.

Le jour où les amateurs d'art découvriront à nouveau *l'Enlèvement des Sabines* du Poussin, l'*Apothéose d'Homère* de Ingres, et l'admirable *Sacre* de David, peut-être se rendront-ils compte qu'il y a dans leur époque des peintres qui, loin de tout exotisme, de tout symbolisme, de tout néo-classicisme, œuvrent en toute sérénité dans la plus profonde tradition française.

Pierre Bonnard.

Excusez-moi de ne pas vous envoyer une rédaction sur les sujets proposés; je ne suis guère entraîné à ce genre d'exercice.

Je ne vous étonnerai cependant pas en vous disant que Cézanne me paraît le peintre ayant exercé la plus grande influence sur la jeunesse.

Pierre Laprade.

Je ne veux répondre à aucun questionnaire, car ce n'est pas l'orientation voulue qui crée les œuvres.

A voir le mouvement actuel de la peinture, on peut constater ceci : Mouvement anarchiste par haine du poncif; anarchie nécessaire et féconde, car elle permet le retour à la tradition vivante, à l'épanouissement normal sur notre sol d'un art d'un caractère particulier.

Comment après cela ne pas nommer Cézanne et constater son empreinte profonde à un moment décisif? De là, la particulière importance de son œuvre.

Jean Puy.

1° Je crois que l'on a une impression de lassitude générale et que rien n'aboutit en ce moment. On piétine; les genres excessifs

(1) Voir notre dernier numéro.

sont à bout et, peut-être, reviendra-t-on nécessairement à quelque chose de plus sage.

Il faudra apprendre son métier, contrairement à l'opinion en cours depuis dix ans, qu'il ne faut pas s'encombrer de connaissances arrêtant la libre expansion de l'instinct. Cependant on apprend la médecine, on apprend les sciences et les lettres ; il faut un apprentissage pour être cordonnier et même homme de peine, et il n'en faudrait pas pour un art aussi complexe que la peinture? Il faudra donc apprendre et savoir beaucoup.

2° Je crois que l'influence de Cézanne est si énorme et apparente que presque tous les peintres le citeront dans leurs réponses à votre question.

Claude Rameau.

Il me semble que les jeunes, tous autant que nous sommes, avons les meilleures intentions. Nous concevons bien ce que devrait être l'œuvre d'art; nous voudrions qu'elle exprimât la vie moderne en profitant des recherches de l'Impressionnisme, mais avec le caractère de calme, de puissance, d'équilibre sain que lui ont donné les grands maitres. Malheureusement nous manquons de technique, de cet apprentissage qui se pratiquait autrefois et que personne ne saurait enseigner aujourd'hui, même parmi les membres de l'Institut qui l'ignorent encore plus que quiconque. Cela fait que les œuvres intéressantes d'aujourd'hui sont un peu comme les bâtons flottants ; de loin ça paraît quelque chose, de près, presque rien.

Il n'y a malheureusement que peu de remèdes à cette situation, qui a ses causes dans la vie moderne elle-même. On n'a pas le temps ; aussi cherche-t-on à faire valoir tout de suite ses petits dons particuliers et on se contente de construire sur le sable, sans prendre la peine de faire de sérieuses fondations.

Quant à l'artiste qui a le plus d'influence sur la jeune peinture, depuis Manet, je vous répondrai : Cézanne.

(A suivre) O. M.

Nationalisme ou Internationalisme?

L'Intransigeant a ouvert une enquête sur cette question : *L'Art doit-il être national?* Voici la réponse de M. Émile Verhaeren :

Mon cher confrère,

Voici ce que je répondais, il y a peu de temps, au peintre hollandais Zilcken, qui me demandait lui aussi : « L'art doit-il être national ou d'expression universelle? »

— A mon sens, il importe que l'art soit l'un et l'autre. Qu'à ses débuts un poète ou un peintre s'appuie fortement sur la tradition et qu'il fasse sentir à son œuvre la race à laquelle il appartient, rien ne peut lui arriver de plus heureux. Toutefois — et comment pourrait-il en être autrement en ce siècle de rapides échanges et de voyages éducateurs — il est naturel que le peintre autant que le poète, après s'être fortement enraciné dans son milieu, aspire à regarder ailleurs et à rendre l'universel à travers sa manière personnelle de sentir Son graduel développement l'y amène, et, somme toute, sa destinée sera d'autant plus haute qu'il se fera comprendre et aimer d'un plus grand nombre d'esprits. C'est ainsi que certains génies — Shakespeare, Rembrandt, Beethoven — appartiennent bien plus à l'humanité qu'à leur pays parce qu'ils ont saisi au delà du « particulier » et du « national » l'universel.

Ceci dit, il importe d'ajouter que chaque fois que l'art d'un pays s'affaiblit et vacille, c'est dans ses origines qu'il se doit raffermir. Et à moins qu'un artiste soit doué de qualités suprêmes et s'affirme un génie, il est bon qu'on le puisse situer dans l'histoire de l'art, comme on situe une ville ou un village sur une carte géographique de France, d'Angleterre, d'Italie ou d'Allemagne...

Bien à vous. Émile Verhaeren

PETITE CHRONIQUE

C'est Mlle Marguerite Rollet, la cantatrice bien connue, dont on se rappelle les succès, notamment aux concerts de la *Libre Esthétique*, qui sera la principale interprète des *Enfants du Roi*, le nouvel opéra de Humperdinck, que la Monnaie donnera prochainement.

Le dimanche 22 septembre prochain aura lieu, à Plancenoit, une cérémonie pour célébrer la pose de la première pierre du monument à Victor Hugo, qui sera érigé à Waterloo sur le champ de bataille, près de l'aigle blessé de Gérôme.

M. Poullet, ministre des sciences et des arts, vient, dit la *Chronique*, d'approuver le projet de création du théâtre belge et a fixé à 25.000 francs le subside annuel du gouvernement.

Voici les grandes lignes de ce projet :

Le nouveau théâtre belge, qui reçoit l'hospitalité sur la scène du Parc, jouera, au cours de la saison, quatre pièces inédites de nos écrivains, choisies par un comité de lecture, et celles-ci auront un minimum de dix représentations. De plus, six actes d'auteurs belges, c'est-à-dire six pièces en un acte, également admises par le comité de lecture, seront joués en même temps que les œuvres dramatiques du répertoire. Ces actes seront joués quinze fois au moins.

Le dernier mois de la saison sera consacré à la représentation de trois pièces de débutants Le Parc deviendra en quelque sorte, alors, un théâtre d'application.

Le projet prévoit encore douze séries de représentations classiques, avec des interprètes de premier ordre. Enfin, au cours du dernier mois de la saison, il y aura huit matinées classiques à prix réduit.

Le sixième fascicule du *Trésor de l'Art belge au XVIIe siècle*, qui achève le premier des deux volumes dont se composera cet admirable ouvrage, publié par les soins de M. G. Van Oest et Cie, vient de paraître. Ce fascicule est consacré aux peintres de natures mortes, d'intérieurs, de paysages, Fyt, Snyders, van Craesbeeck, Adrien Brauwer, Siberechts, Teniers, Gonzalès Coques.

La partie texte a été assumée cette fois par M. Glück, directeur du Musée de Vienne, qui y consacre aux peintres d'animaux, de fleurs, une étude approfondie et consciencieuse; par M. Paul Lambotte qui y étudie les petits maîtres, Brouwer, van Craesbeek, etc., et par M. Gabriel de Terey, dont les pages extrêmement intéressantes sur Jan Siberechts —, ce peintre original et trop peu connu que l'exposition d'art ancien révéla en quelque sorte, — donnent un aperçu du livre que l'auteur consacrera bientôt au peintre du *Gué*.

Une série d'admirables planches hors-texte illustrent ce fascicule.

Les œuvres d'Emile Verhaeren, traduites en allemand, continuent à obtenir le plus grand succès chez nos voisins de l'Est. A Leipzig, une petite anthologie composée de poèmes extraits de tous les livres de Verhaeren, et traduite par Stephane Zweig, tirée à dix mille exemplaires, a été enlevée en quelques semaines. Trois mille exemplaires de ses œuvres complètes ont déjà été vendues et plus de dix mille de son *Rembrandt*.

Il en est de même des œuvres de Camille Lemonnier dont les œuvres complètes, qui comprendront douze volumes, ont commencé de paraître, en traduction allemande, et s'enlèvent avec un succès inouï.

Une exposition des Primitifs des Pays-Bas est ouverte en ce moment à Amsterdam.

Parmi les tableaux les plus intéressants de cette exposition, on cite la série de sept tableaux primitifs constituant un retable en sept panneaux de Goswyn van der Weyden, ou Rogier de le Pasture. Ces tableaux ont été peints, dit la *Gazette de Hollande*, pour l'abbaye de Tongerloo, en 1505, et n'ont pas bougé de ce monastère jusqu'au moment où la maison Muller s'en rendit acquéreur, il y a quelques mois.

Ils représentent la vie de sainte Dymphne, patronne des fous et des sots. Les tableaux sont d'un coloris des plus frais et forment une des plus intéressantes et des plus précieuses séries de l'école flamande de cette époque.

La Forêt bleue, le délicieux conte lyrique de MM. Jacques Chenevière et Louis Aubert, sera représenté à l'Opéra de Boston la saison prochaine, sous la direction orchestrale de M. André Caplet. M. Louis Aubert se rendra à Boston pour présider aux répétitions de son ouvrage et assistera à la première représentation.

M. Roger-Ducasse vient de terminer une importante composition musicale destinée au théâtre et intitulée *Orphée*. A propos de ce compositeur, ajoutons que son grand poème symphonique avec chœurs intitulé *Au Jardin de Marguerite* sera exécuté au cours de la prochaine saison à Paris, par les soins de la *Société Nationale*, et sous la direction de M. Rhené-Bâton.

Le programme des concerts du Gewandhaus de Leipzig pour la saison 1912-1913 comprendra toutes les symphonies de Beethoven; des œuvres de Berlioz, Liszt, Tschaikowsky, Mahler, Bruckner, Sgambati; des fragments importants de Wagner, et quelques autres ouvrages. Six séances de musique de chambre auront lieu dans l'enceinte du Gewandhaus, parmi lesquelles une sera donnée par la Société des Instruments anciens et une autre par MM. Thibaud et Cortot.

Ils ne manquaient pas d'originalité, dit le *Guide musical*, les concerts historiques donnés à Londres, à l'Empress Hall, il y a quelques jours, sous la direction de Sir Henry Wood. Au programme des dix séances, qui se succédèrent avec un égal succès, figuraient exclusivement des œuvres inspirées par les drames de Shakespeare. Il n'y en avait pas moins de quatre vingt-six, soit trente-quatre ouvertures, douze poèmes symphoniques, cinq fragments de ballet, dix morceaux détachés, et, à côté de la symphonie de Berlioz, *Roméo et Juliette*, des airs de danse et de menues compositions. Les auteurs anglais, depuis I. Wilson (1594) jusqu'aux contemporains, étaient naturellement les plus nombreux au programme. Ils y étaient représentés par quarante-six compositions. Toutes ces œuvres furent excellemment interprétées par l'orchestre du Queen's Hall et onze solistes qui se firent applaudir chaleureusement.

On a célébré dans le Salon Carré l'anniversaire que le *Figaro* rappelait il y a quelques jours.

Il y avait foule. Au milieu de la salle, un gardien de la paix — en uniforme — recevait. A tout instant des gens s'approchaient, murmuraient un nom à voix basse. Et d'un doigt infatigable, le brave agent désignait le portrait de Balthazar Castiglione, par Raphaël, dont la bonne figure — entre le turban et la barbe — avait une expression de gêne...

Il y avait de quoi. Ce n'était pas son nom qu'on prononçait, mais celui d'une dame dont il tient aujourd'hui la place. L'agent ne se lassait pas de désigner le remplaçant de Monna Lisa et les gens défilaient devant lui.

Tout le jour on le montra du doigt.

M. Cortini a reconnu récemment dans le tableau qui orne le maître-autel d'une très ancienne chapelle de Santernotal (province de Bologne) une œuvre du grand maître vénitien Jacopo Bellini. Le tableau, qui représente la Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras, porte l'inscription suivante : « 1448, Has dedit ingenua Belinnus mente figuras ». L'œuvre de Bellini figurera bientôt à la Pinacothèque de Bologne.

Le nouvel ouvrage de M. E. Bernard : *Souvenirs sur Paul Cézanne* vient de paraître chez l'éditeur Messein, à Paris, dans la « Collection des Trente ». C'est une belle œuvre digne de celui qui prit le soin pieux de réunir les lettres de Vincent Van Gogh.

A propos du maître d'Aix, *Paris-Journal* racontait ces jours-ci cette amusante anecdote :

Naguère, un voyageur eut la curiosité, visitant le Musée d'Aix, de demander au gardien d'une des salles pourquoi Paul Cézanne n'y était point représenté.

— Cézanne? répondit le vieux brave, connais pas!

Mais le voyageur tenait à son idée : il ne se retira pas sans poser une dernière question à certain vieillard préposé aux cannes et parapluies. Celui-ci était mieux renseigné.

— Paul! s'écria-t-il, ah! pardié, je crois bien que je l'ai connu; on a étudié la peinture ensemble aux Beaux-Arts d'Aix. On était bien amis, il avait des dispositions, comme moi, mais j'ai pas continué; alors un jour il est parti... avec Zola! J'ai revu ensuite de sa peinture; lui qui dessinait si bien, il a perdu tout, là-bas, il faisait des têtes impossibles, il a essayé de m'expliquer, j'y comprenais plus rien Plus tard il est revenu au pays pour s'y réinstaller, bien désabusé, le pôvre! Et v'la-t-il pas que depuis qu'il est mort on raconte que ce qu'il faisait était épatant, qu'un grand marchand de Paris achète pour des cinq cents francs ses tableaux! C'est-il vrai? J'ai vu, il y a quelques années, un critique d'art allemand qui est venu ici; il m'a raconté de drôles de choses sur son compte : il disait qu'il avait la somptuosité des Vénitiens et... et... la naïveté des images d'Epinal. Alors, té! tu comprends, on n'y comprend plus rien! »

Faut-il faire le compte des membres de l'Institut qui s'exprimeraient, la bonhomie en moins, ainsi que le préposé aux cannes et parapluies?

Le comte Chemeretief a, dit le *Guide Musical*, entrepris de faire construire à ses frais, au centre de Saint-Pétersbourg, un grand édifice où seront aménagées trois grandes salles d'audition : la première, où se donneront les concerts symphoniques, contiendra quatre mille places; la deuxième, de moitié moins spacieuse, sera réservée aux concerts de musique de chambre; la troisième, enfin, servira aux conférences. Les travaux de construction ont commencé. Il est dans l'intention du comte Chemeretief d'organiser dans ces nouvelles salles des concerts populaires à entrée gratuite.

Bel exemple, qu'on serait heureux de voir imiter en Belgique.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:* **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
» 500 » 105 fr. » 1000 « 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2e édition). — **Troubères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : P. BUSCHMANN, Jr

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zehlendorf).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 39. 8 SEPTEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Rachilde (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Bayreuth 1912 (B. W.). — Opinions d'Artistes sur l'Orientation de la Peinture moderne (suite et fin) (O. M.). — Le Privilège de Parsifal (O. M.). — L'Orgue et l'Organiste (JACQUES HERMANN). — Vieux coins de Bruxelles (P. B.). — Théâtre de la Monnaie. — Petite Chronique.

RACHILDE

On n'a peut-être pas assez dit la supériorité de Mme Rachilde sur toutes les femmes de lettres de son temps. Elles font beaucoup de bruit et inondent de leur prose les périodiques illustrés (illustrés surtout de leur figure). On les consulte dans les enquêtes où elles témoignent une fois encore de leur remarquable aptitude à se mêler de ce qui ne les regarde pas. Elles écrivent presque toutes très mal et leurs « pensées » (car il y en a qu'on traite de penseurs) feraient peine à un élève de seconde. Ce ne sont point des Amazones, fières dans la lutte contre les mâles barbares des lettres. Ce sont des grenouilles, et qui ne demandent même pas de reine. D'ailleurs, qui voudrait être princesse de ce ramas? Mme Rachilde est princesse des ténèbres et confesseur des âmes vierges. Cela lui suffit. Mme Rachilde n'est même pas au-dessus des autres femmes de lettres. Elle est à part. Elle est ailleurs. C'est un poète.

Tant de femmes de lettres écrivent en vers qui ne sont pas des poètes que l'on peut bien admettre que celle-là n'a pas besoin de composer des alexandrins pour se révéler de la phalange divine. Quelle incorruptible jeunesse habite en elle, malgré les désillusions de la vie et ses travaux! Au fond de son cœur il y a un univers plein de beauté, un univers magiquement construit de quelques souvenirs épars, et toute la vie a passé sans en avoir altéré une parcelle. C'est un bloc d'or natif au fond d'une rivière. Il est incorruptible et indestructible.

On a dit du radium, cette sorte de substance mystérieuse et immatérielle, qu'il peut générer des forces infinies sans perdre un atome appréciable de sa masse. Il y a dans l'imagination de Mme Rachilde quelque chose de pareil. De quoi qu'elle parle, elle revient là, elle se réfère là. Son œuvre, déjà considérable, a là son germe, son noyau, sa racine. Les fastueuses, les complexes cristallisations de l'invention romanesque se sont disposées avec une abondance extraordinaire autour de cette immortelle chose-là. Même lorsqu'elle aborde les sujets qui en semblent le plus éloignés, c'est toujours à cela qu'on pense. Pour tout dire en un mot, Mme Rachilde n'a pas renié son âme de jeune fille. Elle écrit en jeune fille, en jeune fille qui, au lieu de se trouver empêtrée par l'impuissance à s'exprimer, aurait le génie de tout dire. Les pires perversités qu'il lui ait plu de traiter, elle l'a fait avec cette innocence effrayante et brûlante qui fait croire d'abord à de la délectation morose, et qui est absolument tout le contraire. On n'a pas assez dit cela non plus. Longtemps Mme Rachilde, victime d'une réputation que son dandysme méprisant avait contribué à établir, passa pour un auteur raffiné, spécialiste de la perversité. Mais aujourd'hui, peu à peu, les perspectives réelles se rétablissent, et des livres comme *l'Animale*, *la San-*

glante ironie, *les Bars-nature*, *la Jongleuse*, *la Tour d'Amour* apparaissent ce qu'ils sont : les incursions dans un domaine défendu d'une curiosité très chaste, d'un esprit aussi corruptible que l'hermine, que l'acier. D'ailleurs, à y bien réfléchir, qu'est-ce que *l'Animale* elle-même et *la Princesse des Ténèbres*, sinon des transpositions, sur un mode plus ardent, plus tendu, de monographies virginales comme *Minette*, et comme le double charmant que Mme Rachilde nous en donne aujourd'hui : *Son Printemps?* (1).

Indépendamment de la singularité des titres et même des sujets, ce qui contribua le plus à égarer le public, c'est cette atmosphère étrangement touffue, cette richesse imaginative, cette abondance du détail, cet air de continuelle irréalité et ces analyses d'âmes, aiguës et légères, tout cela qui correspond mal avec ce qu'on attend d'une jeune fille : quelque chose de nu et de blanc, de pauvre, de fade.

C'est un préjugé masculin d'ailleurs. L'homme voit la jeune fille comme un être neuf et sans empreintes, et qui n'est appelé à vivre que du jour où il viendra lui apprendre la vie. La réalité est exactement à l'inverse. La jeune fille recèle une vie intérieure prodigieusement riche, si riche que la plus belle et la plus aventureuse existence sera toujours plus tard inférieure au rêve qu'elle s'en est fait. La jeune fille est un être avide d'absolu, folle d'un immense amour mystique. Mais cet état merveilleux, qui cesse presqu'aussitôt que la jeune fille est devenue femme, qui pourra le décrire ? Certes pas l'homme, qu'aucun génie divinateur ne mettra sur la trace de ce grand secret. Et pas davantage la femme, qui n'en a plus qu'une confuse et douce idée, dont le relief de détail s'est perdu. Seule en sera capable une femme qui aura gardé, magiquement, ces souvenirs, avec toute leur intensité. Seule en est capable, aujourd'hui, Mme Rachilde.

Qu'y a-t-il dans *Son Printemps?* Il n'y a rien, et il y a tout. Il ne s'y passe aucun événement, pas même de quoi faire un conte pour un quotidien. Et cependant, c'est un monde, un monde de rêves et de désirs, le premier drame de la vie d'une femme, sa première désillusion. Rien d'ailleurs n'y a lieu sur le plan du monde extérieur : tout est transposé, et je dirais plutôt même réfugié dans l'âme de l'héroïne. Un vague petit garçon de rien, fils de bedeau, aperçu dans son joli costume d'enfant de chœur, un jour, à l'église : il n'en faut pas plus pour que la fière, l'aristocratique petite personne qu'est Mlle Miane Leforest-Janion devienne obsédée d'amour. Et comme rien autour d'elle de ce qu'est l'amour n'a de beauté et qu'elle s'en rend compte, et comme elle finit par s'apercevoir que ce gamin est à peine un prétexte, elle ne peut survivre à cette faillite épouvantable de son rêve. Elle se tue.

Que c'est sottement dit ! Mais aussi bien difficile à dire ! Comment analyser ces analyses ? Car Mme Rachilde analyse avec une perfection minutieuse de confesseur l'âme mystique et pénitente de Miane : seulement c'est toujours en poète, du dehors au dedans, par l'allusion des images, avec une sensibilité aiguë, nuancée, tendre.

Entre vingt passages à l'envi tentants à rappeler, j'élirai celui-là, qui donne bien l'idée de la façon dont Mme Rachilde note la transfiguration que Miane fait subir à toutes choses. Un orage a surpris la procession de jeunes filles. Elles se sont réfugiées dans la sacristie :

> Et soudain une autre averse, une pluie de pétales, celle-là, s'abattit en trombe sur les jeunes filles. Miane avait reçu toute la corbeille sur la tête, la corbeille de feuilles roses préparée pour la procession et dont on n'avait pas pu se servir étant donnée l'interdiction des reposoirs. Ce fut un petit scandale après le grand ! On chercha le coupable, mais il avait déjà disparu avec sa corbeille vide. La sacristie, si sombre, voulait garder son secret. Seule, Miane devina aux sourds battements de son cœur qui avait disposé pour une femme de l'hommage qu'on n'avait pas rendu à la Sainte Vierge.
>
> ....Fleurs de sang, fleurs de chair, pourpres des cœurs, pourpres des roses ! Oh ! bouquets de nos quinze ans, joie triomphale du printemps ! Qui pourra jamais nous rendre l'ineffable pureté de tes émotions, si intenses qu'elles portent en elles et la force de revivre jusqu'à la mort et le courage de mourir avant d'avoir été vécues ? Voyez, ô Miane, au fond de ce tableau biblique dont le cadre ogival semble fait d'une pierre translucide, étincelante encore de grêle dans le rayon de soleil renaissant, voyez, Miane, ce grand arbre là-bas éventré par la foudre.... la foudre une fois de plus tombée dans le désert. Et voyez ces ramiers rayant les airs neufs de leurs envols droits. C'est votre apothéose ! O Miane, la stalle de marbre verdie par les siècles où de très vieux moines vinrent s'asseoir, de très vieux moines depuis longtemps défunts, vous a permis de trôner un moment ce jour-là, blanche de la blancheur des mariées recevant le baptême nuptial ! Vous fûtes couverte de fleurs, enivrée de parfum. Vous eûtes la gloire des amoureuses éperdûment aimées. Etait-ce un hasard, ce geste de suprême grâce ? Une plaisanterie douteuse ? Était-il, ce passant, un vulgaire petit garçon, un pauvre dénué de prestige et simplement affublé des oripeaux d'une femme de mauvaise réputation ? Non ! Non ! Ce passant c'était l'Amour, fils de Vénus qui, jadis, elle aussi, eut une très mauvaise réputation. C'était l'Eros lui-même vêtu de sang et d'or comme les princes vainqueurs après le pillage de la ville, d'or et de sang comme les aurores qui domptent les nuits. Au loin, le tonnerre grondait féroce et capricieux comme un tigre emportant un agneau.... et des pétales répandus à profusion sur vous montait l'arome voluptueux des caresses, des caresses qui ne furent jamais données....

Quatre lignes pour accorder à la réalité ses droits, et encore sous forme d'interrogation : « *Était-ce un hasard?...* » Et tout le reste pour se recueillir jalousement, fervemment sur un rêve impossible. Tel est tout l'art de Mme Rachilde.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) RACHILDE : *Son Printemps*. (roman). Paris, *Mercure de France*.

BAYREUTH 1912

Dort stehe es, auf dem « lieblichen Hügel bei Bayreuth ».
(*Gesammelte Schriften*, Band IX).

Voilà trente-six ans que le maître a dit ces paroles, le théâtre est là, sur la colline, adossé aux bois de pins; devant lui toute la Franconie, ce joyau de l'Allemagne, et pas un instant le mot magique BAYREUTH n'a perdu de son charme, pas un instant l'enthousiasme ne s'est ralenti.

Chateaubriand passant à Bayreuth en 1833 écrivait : « Au sortir de Bayreuth on monte. De minces pins élagués me représentaient les colonnes de la mosquée du Caire ou de la cathédrale de Cordoue, mais rapetissées et noircies, comme un paysage reproduit dans la chambre obscure. Le chemin continue de coteaux en coteaux et de vallées en vallées; les coteaux larges avec un toupet de bois au front, les vallées étroites et vertes, mais peu arrosées. Dans le point le plus bas de ces vallées on aperçoit un hameau indiqué par le campanile d'une petite église.... Les rues sont larges, les maisons basses, la population faible. — En 1912, nous retrouvons la ville de la margrave telle, sans doute, que l'envoyé de la duchesse de Berry l'a vue. Quelques rues neuves vers la campagne, quelques fabriques; sur la route de l'Ermitage les arbres ont grandi, les charmilles du parc sont plus épaisses, mais l'exquise retraite de Wilhelmine a gardé sa grâce un peu mélancolique, comme les allées douces et les pavillons qui l'entourent.

Depuis six ans madame Cosima Wagner, souffrante, ne peut plus s'occuper du théâtre. Elle en a remis la tâche, avec une confiance bien justifiée, à son fils. Ce gardien de l'œuvre du maître est non seulement un des plus grands chefs d'orchestre wagnériens actuels, mais encore un des premiers metteurs en scène de notre époque, possédant au plus haut degré la culture et le goût artistiques. Peintre à ses heures, M. Siegfried Wagner ne raconte pas ce qu'il fait, mais nous savons que certaines esquisses de décors excellents sont de lui. Quant au mouvement des masses, choristes et figurants, nous n'avons vu pareille discipline, pareil ensemble que chez les Moscovites ou chez Reinhardt. Quelle vie dans le deuxième ou le troisième acte des *Maîtres-Chanteurs !* Le final du deuxième acte nous a rappelé certains Breughel, mais des meilleurs de Vienne, et la Festwiese, n'est-ce pas à la *Kermesse* de Rubens qu'elle fait penser?

Très heureux le changement de décor pour la scène des « Filles-Fleurs » de *Parsifal*. Elle se joue maintenant tout entière derrière un rideau, guirlandes tombantes de fleurs irréelles dans les tons bleus et jaunes. Les costumes sont harmonisés avec le décor et l'avant-scène n'est complètement libre et découverte qu'à l'apparition de Kundry.

Pour le *Ring*, M. Siegfried Wagner a fait de grands changements aussi, simplifiant par exemple le deuxième tableau de *Rheingold*, le rocher des Walküre et surtout le deuxième acte du *Crépuscule des dieux*. J'ai moins aimé le premier acte de la *Walküre*, les trois marches devant le frêne encombrent la scène et empêchent les mouvements des chanteurs. En diminuant la profondeur de la scène, en supprimant les marches, le frêne paraîtrait d'autant plus gigantesque.

La ville de Bayreuth a donné à Hans Richter la jouissance d'un pavillon du XVIII^e^ siècle situé au centre de la vieille cité. C'est là que ce grand artiste, ce premier capellmeister du monde, veut finir ses jours. Mais nous ne pouvons croire à une retraite après l'avoir entendu cette année conduire les *Maîtres-Chanteurs*. Il l'a fait avec une fougue, une jeunesse, une poésie incomparables, de telle sorte qu'après la première représentation le public, debout, l'a acclamé pendant près d'un quart d'heure, sans qu'il parût du reste. Mais quoiqu'il se dérobe à toute fête, à toute manifestation, ces remerciements-là, spontanés, ont dû lui aller au cœur.

Quant aux artistes, on ne devrait pas les nommer, puisqu'à Bayreuth ils font abstraction de leur personnalité, de leur qualité de « star » même, pour n'être plus que les admirables ouvriers de cet ensemble unique. Mais comment ne pas les remercier, eux aussi? M. Kirchhoff est un ténor de très grand avenir; il a joué et chanté Walther de Stolzing en en faisant ressortir tout le côté chevaleresque et poétique, auquel les interprètes habituels du rôle ne pensent jamais. M^me^ Hafgren-Waag a été une Eva jeune, enjouée et tendre, à la voix fraîche et brillante, M. Schultz un Beckmesser étonnant, MM. Weil et Knupfer — Sachs et Pogner. M^mes^ Staudigl et Schumann-Heink alternaient dans le rôle de Magdalene. Deux grands noms, comme celui d'Ellen Guebranson, Brünnhilde depuis seize ans à Bayreuth. Un modèle pour toutes les chanteuses wagnériennes à venir, mais qui pourra l'égaler, qui sera Walküre comme elle, qui sera femme comme elle?

Depuis des années nous n'avions pas assisté à des représentations de *Siegfried* et du *Crépuscule des dieux* aussi parfaites que celles du premier cycle. Citons surtout, parmi les interprètes, MM. Von Bary (Siegfried), Breuer (Mime), Soomer (Wotan), Habich, — un Alberich qui rappelle celui de Friedrichs, M^me^ Schumann-Heink (Erda et Waltraute) qui nous a émus jusqu'aux larmes. Et n'oublions pas M. Urlus (Siegmund), un des très bons ténors héroïques actuels.

Les Nornes, les Filles du Rhin, les Walkyries et les chœurs du *Crépuscule des dieux* furent inouïs d'exactitude et de perfection.

M. Siegfried Wagner a dirigé le premier *Ring* comme un maître. Nous n'avons pu assister au deuxième, que conduisit M. Balling.

Depuis l'année dernière, M. Ernest Van Dyck a repris le rôle de Parsifal. Le plus grand de nos artistes lyriques a été une fois de plus ce héros, comme son admirable partenaire, M^me^ Bahr-Mildenburg, a réalisé une fois de plus la conception complexe de Kundry. M. Muck dirigeait l'orchestre avec sa science habituelle, mais il faudrait citer d'autres noms encore et n'oublier personne, ni M. Rüdel, chef des chœurs, ni M. Kittel, premier répétiteur.

Ceux qui savent ce que c'est que l'art du théâtre et le drame wagnérien doivent être reconnaissants à l'organisateur de ces fêtes d'art du dévouement et de l'activité sans relâche avec lesquels il continue l'œuvre de sa mère : garder Bayreuth selon les désirs du maître.

On s'est inquiété de l'avenir de *Parsifal* et de Bayreuth. Nous n'avons aucune crainte. Là haut, sur la colline, le théâtre subsistera autant que l'enthousiasme, autant que l'œuvre d'art, et nous dirons avec le fils du maître : « Quel rapport y a-t-il entre Bayreuth et une date? Il y aura des *Festspiele* aussi longtemps qu'il y aura des gens qui, avec amour, respect et talent, mettront toutes leurs forces au service de celui qui bâtit ce théâtre. »

B. W.

Opinions d'Artistes sur l'Orientation de la Peinture moderne (1).

A. Chabaud.

1° La peinture actuelle s'efforce vers le style. De par l'éternelle loi des contrastes, la période suivante est automatiquement une réaction contre la période précédente.

L'impressionnisme fourmillant et aéré — cycle d'art actuellement révolu, qui à l'époque héroïque a produit des chefs-d'œuvre — a été une réaction contre l'académisme figé.

Mais maintenant que l'impressionnisme est devenu la proie de gens adroits qui exploitent un procédé qu'ils n'ont pas eu la peine de trouver, il est dans l'ordre des choses qu'il laisse la place (et il l'a laissée) à un nouveau cycle d'art.

Une génération ardente monte à la vie ; à une période de dissection succède une période de synthèse. Aux pochades hâtives et nerveuses succèdent des œuvres réfléchies et composées — ou qui tâchent d'être telles. Au petit tableau de chevalet, notant scrupuleusement les moindres incidents atmosphériques (devant un motif n'importe lequel) succèdent de vastes surfaces murales, couvertes de simplifications éloquentes et de généralités éternelles.

. . . . . .

2° L'influence de Paul Cézanne me semble très grande sur la génération actuelle. Cézanne est le trait d'union entre l'impressionnisme proprement dit et ce qui suit. Avec lui commence quelque chose : c'est lui qui ramena l'impressionnisme au classicisme et le renoua aux grandes traditions imposantes.

Paul Cézanne, tant par ses réalisations que par ses intentions, a une très grande influence. Cette influence est à l'heure actuelle en pleine activité et elle ne fera que grandir. L'influence de Claude Monet a été très grande aussi et se discerne chez Manet lui-même. Mais cette influence excessivement puissante s'est close (ou presque) avec l'école dont il est le chef.

Donc l'influence de Claude Monet a été grande vers la fin du siècle dernier et celle de Cézanne au commencement de celui-ci et à l'heure actuelle.

A.-M. Le Petit.

Les influences sont multiples venant de toutes parts depuis que nous sommes habitués par le progrès à voir, à voir encore des productions des artistes de tous les pays.

A mon avis, je crois que peu à peu les tempéraments nationaux se fondront en un seul, un tempérament mondial ; c'est vous dire que, pensant cela, j'ai du mal à discerner quel est l'artiste qui aurait laissé la plus forte empreinte dont vous parlez et il me semble qu'actuellement les meilleurs de nos peintres (ceux dont on vante la personnalité) réunissent celle de nombreux aînés. Et peut-il en être autrement avec tous les exemples qui abondent autour d'eux?

Quant à l'orientation? Fera-t-on du tableau, concevra-t-on la peinture comme décorative, sera-t-on pompier, sera-t-on impressionniste, je laisse à d'autres plus prophètes que moi le soin de répondre à ces embarrassantes questions, mais cependant je suis certain de ceci : les avancés d'aujourd'hui seront les réactionnaires de demain.

(1) Suite et fin Voir nos deux derniers numéros.

Charles Lacoste.

. . . . . .

Si l'on ne peut assigner un rôle sinon appréciable, du moins précis, dans l'évolution d'un art, à l'influence qu'exerce un artiste, on ne peut davantage mesurer la grandeur de cet artiste à l'importance de l'influence qu'il a eu la fortune d'exercer, — en dernier ressort sur la mode : dans l'avenir il demeure isolé; il existe par ses dons personnels, par ce que ses dons ont de personnel, et son œuvre restera indépendante des formules diverses auxquelles les générations successives de théoriciens croiront juste de la réduire. Lui-même a-t-il conscience de la portée réelle, définitive de son œuvre? Ses théories l'empêchent et empêchent ses contemporains de la juger avec clairvoyance. *Aussi, à toute époque, l'orientation de l'art est-elle forcément incertaine dans le présent.* L'artiste met à se bien connaître aussi longtemps que le public à le mal connaître, et parmi ses disciples il ne trouvera peut-être pas de postérité directe.

Il n'importe guère que, par exemple, Gauguin, Van Gogh, Cézanne, descendants plus ou moins directs des Impressionnistes, aient à leur tour, sur les contemporains, le plus exercé d'influence : ils existent par eux-mêmes, par ce que leur sensibilité, leurs dons, leur sincérité ont de particulier à eux ; on peut savoir historiquement qu'ils ont subi des influences : dans leur œuvre elles demeurent méconnaissables, transfigurées par la puissance de leur personnalité; et l'on ne suivra pas mieux les traces de leur propre influence dans les œuvres de ceux de leurs successeurs dont l'individualité sera demeurée assez forte et sincère pour qu'ils aient transformé en dons personnels ce qu'ils avaient acquis par l'éducation ; — les autres ne seront jamais que des débiteurs insolvables.

Seuls resteront ceux qui auront marqué à leur coin la vision du monde : — et ceux-là on ne les reconnaîtra bien que plus tard, lorsque les œuvres d'à-présent seront, dans les esprits, dégagées de l'appareil des théories, à travers lesquelles elles apparaissent trop, encore, comme des manifestations d'écoles. — A chacun de découvrir et de mettre en valeur sa part d'initiative et d'invention personnelles par quoi, si minime soit-elle, un homme montre qu'il est digne d'être libre.

Louis Charlot.

Parmi la production considérable actuelle, il est bien difficile d'apercevoir une orientation générale. Quant aux influences, elles sont nombreuses, émiettées et peu intéressantes, parce qu'elles demeurent inactives.

Il est cependant un groupe de jeunes qui revient à la composition, à la belle ordonnance des volumes qui sont la caractéristique de l'art français.

C'est en eux qu'on peut découvrir la véritable orientation de la peinture, orientation provoquée, après Manet, par Cézanne, qui, ainsi qu'il l'a dit lui-même, a voulu faire de l'impressionnisme un art classique, un art de musée.

Cézanne me semble donc l'artiste qui exerça la plus profonde empreinte dans la Peinture, parce qu'il a ramené celle-ci au langage même de la sensation d'abord, puis par son souci de coordonner, ordonnancer, apaiser et synthétiser les recherches impressionnistes.

Le groupe des jeunes dont je parle plus haut relève de ce maître trop incompris, mais ils auront besoin d'une forte disci-

pline pour ne pas s'égarer dans des spéculations trop spéciales de technique.

Ils devront s'en référer toujours à nos maîtres du passé pour ne pas perdre de vue la signification essentielle de l'œuvre d'art : l'*idéalisme de la vie*.

Nous arrêtons ici l'énoncé des opinions exprimées. Nous nous sommes efforcé de choisir, parmi toutes celles qui furent adressées à la *Revue du Temps présent*, les plus caractéristiques et, pour donner un aperçu impartial de l'état des esprits, les plus opposées. La lumière jaillira-t-elle de ce choc d'idées? Nos lecteurs décideront. O. M.

LE PRIVILÈGE DE PARSIFAL

Les œuvres de Wagner entreront l'an prochain dans le domaine public, la législation allemande ne réservant que pendant trente années après la mort de l'auteur le droit exclusif de propriété à ses héritiers. Or Wagner est mort le 12 février 1883.

Parmi ses drames, il en est un, on le sait, que Mme Cosima Wagner et ses enfants refusèrent, malgré de nombreuses sollicitations, de laisser jouer ailleurs qu'à Bayreuth. Désormais *Parsifal* pourra être représenté sur toutes les scènes lyriques. Le Théâtre de la Monnaie, l'Opéra de Paris ont déjà annoncé qu'ils monteraient l'œuvre dès l'expiration du délai légal. De son côté M. Gabriel Astruc se propose, dit-on, d'en donner des représentations au Théâtre des Champs-Elysées dont s'achève la construction. Ceux qui n'ont pu voir le chef-d'œuvre à Bayreuth seront donc bientôt à même de l'applaudir soit à Bruxelles, soit à Paris.

Des démarches sont faites en Allemagne en vue d'obtenir du Parlement une loi prorogeant le privilège accordé aux œuvres musicales. Un comité constitué à cet effet remue ciel et terre pour que *Parsifal* demeure l'apanage exclusif des *Festspiele*. Il n'est guère probable qu'il y parviendra. Nul n'ignore que s'il était à craindre, il y a trente ans, que la pensée du maître fût trahie ailleurs que sur la scène qu'il avait créée à son usage, il n'en est plus de même aujourd'hui.

L'interprétation de premier ordre qu'ont reçue, par exemple, au Théâtre de la Monnaie l'*Anneau de Nibelung*, *Tristan et Isolde*, les *Maîtres-Chanteurs*, etc., donnent toute garantie sur les égards avec lesquels sera traité *Parsifal*. Il serait puéril de soutenir le contraire.

Et ce n'est pas « piller le génie », comme l'a dit M. Richard Strauss dans une lettre qui vient de faire le tour de la presse, que de représenter avec les soins et le respect qu'elle mérite une œuvre destinée au public et représentée depuis plus de trente ans sur un théâtre ouvert à tous.

Parsifal fut d'ailleurs joué au Metropolitan Opéra de New-York (qui ne se souvient du bruit que souleva l'initiative de M. Conried?) et, sous la direction de M. H. Viotta, à Amsterdam, sans que la gloire du maître en fût le moins du monde ternie.

La prolongation du privilège en faveur de Bayreuth n'aurait donc d'autre motif que des raisons commerciales, — et nous ne ferons pas aux héritiers du maître l'injure de supposer que ce soient celles-ci qui les guident. O. M.

L'ORGUE ET L'ORGANISTE

Dans les conférences que l'Abbaye de Maredsous vient de donner, la musique religieuse avait naturellement une place très spéciale. La liturgie, parmi les efforts que l'on tente pour la faire connaître et reconnaître de la masse des chrétiens, généralement d'une ignorance barbare, a souffert dans le domaine musical autant que dans le domaine de tous les autres arts qui concourent au culte catholique, — et ce n'est pas peu dire.

La conférence de Dom Anselme Deprez n'avait pas à entrer dans les controverses qui ont lieu entre les partisans du chant grégorien exclusif et les partisans de la musique symphonique à l'église; elle traita uniquement de l'orgue et de son rôle dans les fonctions sacrées et, par suite, de ce que doit être l'organiste idéal. Idéal, c'est-à-dire extrêmement rare. Mais la compétence théorique et pratique du conférencier affirme précisément l'importance de sa conférence en démontrant la nécessité de réformer l'instruction, non pas tant technique que morale, de l'organiste. « L'organiste, a-t-il dit, est trop souvent un virtuose à l'église au même titre que le pianiste ou le violoniste sont trop souvent aussi des virtuoses au concert. Moins que tout autre instrumentiste, l'organiste ne doit pas songer à briller en soliste. Aux accords soutenus et pleins, au toucher lié, au calme du doigté, il doit, et surtout, joindre la conscience sérieuse qu'il accompagne un rite auguste et qu'il est nécessaire de s'identifier avec ce rite et avec toutes ses nuances. Et cela revient à la nécessité que l'organiste d'église reçoive, lui aussi, une *instruction liturgique*, qu'il sache le rapport de ce qu'il joue avec ce que le célébrant célèbre. »

L'idéal du conférencier, on le voit, ressort des lacunes mêmes des systèmes éducateurs des conservatoires. Et comme il prêche lui-même d'exemple, peut-être cet idéal lui paraît-il moins difficile à réaliser qu'il ne l'est. Cependant les *Scholæ* se multiplieront; et l'improvisation, adéquate aux fonctions de l'organiste (et que Dom Anselme Deprez recommande), devra y trouver sa place, comme le faisait dans sa classe du Conservatoire de Paris le grand liégeois César Franck, assurément « l'*organiste idéal* » puisque, comme le conférencier d'hier, il unissait à une technique sûre, profonde et inspirée, la piété et l'amour qui tombaient en sources mélodieuses de son cœur mystique plus encore que de son génie créateur. JACQUES HERMANN

Vieux Coins de Bruxelles.

Nous croyons utile de signaler aux nombreux amis du Bruxelles qui disparaît peu à peu sous la pioche des démolisseurs le somptueux album d'art récemment édité par la maison Rossignol et Van den Bril : *Vieux coins de Bruxelles, 12 eaux-fortes originales de René Van de Sande*.

L'aquafortiste y a fixé certains aspects vraiment tragiques de la cité neuve qui s'élabore en ce moment parmi les ruines des ruelles et des impasses que nous avons connues et aimées. Il importait de rappeler, mieux que par des photographies documentaires, l'éloquence de cette vision transitoire. Le passé coexistant avec le présent y procure mainte surprise. Sous un ciel tourmenté, la svelte flèche de l'Hôtel de Ville et les tours massives de la collégiale contemplent le trou béant où surgira la gare centrale! Une

(1) Paris, Plon-Nourrit et Cie.

Babel en travail, avec des pignons dentelés et des réverbères oubliés à l'angle de murs croulants .. Ces compositions, joliment exécutées et choisies avec un goût très sympathique, s'accompagnent d'un commentaire substantiel émané de M. Charles Pergameni, archiviste-adjoint de la ville de Bruxelles, docteur spécial en histoire. P. B.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Tableau du personnel pour la saison 1912-1913.

CHEFS DE SERVICE.

MM. Otto Lohse, chef d'orchestre, en représentation; C. de Thoran, premier chef d'orchestre; G. Lauweryns, premier chef d'orchestre; L. Van Hout, chef d'orchestre; E. Nicolaij, chef du chant; G. Steveniers, chef des chœurs; E. Merle-Forest, régisseur général; F. Ambrosiny, maître de ballet; G. Mertens, E. Guillaume, F. Brumagne, pianistes accompagnateurs; M. Goffin, régisseur de l'orchestre; F. Cancelier, régisseur des chœurs; J. Duchamps, régisseur de ballet; M. Tytgat, dessinateur; Mmes Victor La Gye, Maury, Deraemaker, costumières; MM. Bardin, coiffeur; J. Van Glabbeke, chef de comptabilité; Jean Cloetens, contrôleur en chef; Bouault, percepteur de l'abonnement; H. Delahaye, chef-machiniste, constructeur; A. Supli, constructeur-électricien; J. Delescluze, peintre décorateur.

ARTISTES DU CHANT.

(Les noms des artistes nouveaux sont indiqués en italique).

Chanteuses : Mmes Claire Friché, Mary Béral, Angèle Pornot, Fanny Heldy, Rose Degeorgis, Marthe Symiane, Alice Bérelly, *Marguerite Rollet*, *Pauline Charney*, Hélène Bardot, *Kate Cambon*, *Juliette Autran*, Denise Callemien, Mencette Gianini, Jane Paulin, *Bertha Carli*.

Ténors : MM. Louis Girod, Eric Audouin, Arthur Darmel, *Emile Delzara*, Octave Dua, Hector Dognies, Victor Caisso.

Barytons : MM. Maurice de Cléry, *Edouard Rouard*, Léon Ponzio, Auguste Bouilliez, Gaston Demarcy, Louis Dufranne.

Basses : MM. Joseph Grommen, Etienne Billot, *Jules Baldous*, Charles Danlée.

Coryphées : Mmes E. Wothier, Patrice, T. Kohl, Hègle, Piton, J. Kohl. MM. Deshayes, Deleeck, Debhaut, Deville, Van Acker, Vanden Eynde.

ARTISTES DE LA DANSE.

Danseurs : MM. F. Ambrosiny, J. Duchamps.

Danseuses : Mmes Josette Cerny, Olga Ghione, Irma Legrand Paulette Verdoot, Dora Jamet, Hortense Verbist, Rita Ghione.

Huit coryphées, 32 danseuses, 10 danseurs.

PETITE CHRONIQUE

La Commission royale des Monuments célébrera les 2 et 3 décembre prochain le soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Cette cérémonie devait avoir lieu en 1910. Elle fut ajournée en raison de la maladie, puis de la mort du secrétaire de ce collège, M. Massaux, qui succomba l'année dernière.

Deux assemblées générales de la Commission et de ses membres correspondants auront lieu à cette occasion, l'une, fixée au 2 décembre, à 2 heures, dans la salle de marbre du Palais des Académies, l'autre le lendemain, à 11 heures du matin, dans la grande salle du même Palais.

L'ordre du jour de la première réunion porte, entre autres, l'examen des questions ci-après :

1° Le dessin ou le trait étant, au dire de Michel-Ange, la source et le corps de la peinture, de la sculpture et de tout autre art plastique et la racine de toutes les sciences, la création de formes nouvelles ne constitue un progrès que si elle est subordonnée à des recherches ou à des inspirations fondées sur la pleine possession du dessin ou du trait. En l'absence de celui-ci, pareille création ne peut que contribuer à la décadence de l'art.

2° Les projets concernant les travaux de voirie qui, dans les villes ou ailleurs, touchent à des questions techniques et esthétiques, étant désormais soumis à l'avis de la Commission royale des Monuments et des Sites, une question de détail importante se pose comme suit : a) Quelle largeur totale minimum faut-il attribuer à une rue nouvelle, chaussée et trottoirs compris? b) Quelles sont les largeurs respectives qu'il convient de donner aux différentes parties de cette chaussée? A chacun de ces trottoirs? c) Convient-il de prévoir des zones de recul pour les bâtisses à édifier de chaque côté de cette rue-type? Dans l'affirmative, quelle sera la largeur minimum de chacune de ces zones de recul?

3° Rappel des procédés artistiques et techniques servant à la confection des tapisseries. Conditions et circonstances dans lesquelles l'emploi de ces œuvre d'art est recommandé.

4° Inventaire des objets d'art appartenant aux établissements publics.

L'ordre du jour de la seconde séance sera le suivant : 1° Discours ministériel; 2° Rapport du président; 3° Lecture sur les tapisseries artistiques, par le baron H. Kervyn de Lettenhove; 4° Allocution de clôture.

La participation des nations étrangères à l'Exposition de Gand devient de plus en plus importante; il va falloir, si cela continue, étendre encore le territoire de la World's Fair gantoise qui dépasse déjà en superficie l'immense Exposition de Bruxelles 1910.

L'Italie vient de nommer son commissaire général, qui est M. Tondros, une autorité dans les milieux industriels et commerciaux.

La participation officielle de la Hollande est chose décidée. Les Pays-Bas auront à l'Exposition de Gand un pavillon analogue à celui qu'ils avaient à la dernière Exposition de Bruxelles.

Mais, en dehors des grandes nations, Gand aura la primeur en Belgique de plusieurs participations officielles; voici, en effet, qu'après les Etats-Unis d'Amérique, l'Abyssinie, Cuba, les Etats malais ont adhéré officiellement.

Le gouvernement de la République du Guatémala vient, lui aussi, de donner son adhésion officielle, en nommant commissaire général son consul à Gand, M. van de Putte.

Le Canada, qui exposera également à titre officiel, occupera un palais de 8,000 mètres carrés: en outre, les grandes compagnies de transports canadiennes auront dans les jardins de vastes pavillons.

Ajoutons que l'on s'attend à obtenir prochainement la participation officielle de la Suède et de la Norvège.

Tout cela constituera un ensemble non seulement très imposant mais infiniment pittoresque aussi, et l'on sera certainement surpris, en 1913, des proportions gigantesques, de la beauté et de la variété de l'Exposition de Gand qui n'aura rien à envier à sa devancière de Bruxelles.

Le peintre Fernand Khnopff a été chargé d'exécuter le portrait du petit prince Léopold. L'esquisse, qui est d'une délicatesse ravissante, présente, dit la *Chronique*, le caractère de distinction et de noblesse qu'on retrouve dans toutes les œuvres de l'artiste.

Pour rendre hommage à la mémoire du regretté compositeur Jan Blockx, la direction du Théâtre de la Monnaie a inscrit au programme de la saison deux de ses ouvrages : le ballet *Milenka*, dont la couleur pittoresque et les rythmes originaux assurèrent la renommée du musicien à ses débuts et *la Fiancée de la mer*, qui marqua son orientation définitive.

La première nouveauté sera la version française des *Enfants-Rois* de M. Humperdinck, que suivra de près l'adaptation scénique du *Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy. Ce dernier présidera personnellement aux dernières études et à la mise en scène de son œuvre.

MM. Kufferath et Guidé annoncent en outre, parmi les premières représentations de la saison, *la Fille du Far West* de Puccini, version française de M. Maurice Vaucaire, *Kaatje*, trois actes tirés par M. Henri Cain de la comédie de M. Paul Spaak, musique de M. Victor Buffin, *Roma* de Massenet, et *Proserpine*, de Saint-Saëns.

Il y aura en outre des reprises de *la Flûte enchantée*, *Fidélio*, *le Roi d'Ys*, *l'Attaque du moulin*, *Pelléas et Mélisande*, ainsi que des pièces habituelles du répertoire.

A la fin de la saison, un festival wagnérien sous la direction de M. Otto Lohse comprenant *l'Anneau de Nibelung*, *le Vaisseau fantôme* et *Tristan et Isolde* chantés par les meilleurs artistes des théâtres de l'Allemagne.

Pour terminer la saison par une fête musicale de sérieux intérêt, la direction du Waux-Hall a prié M. Victor Vreuls, directeur du Conservatoire grand-ducal de Luxembourg, de venir diriger un concert composé de ses œuvres.

Avec le concours de Mlle H. Tombeur, de MM. F. Charlier et de Rudder, qui tous trois ont été unanimement applaudis, M. Vreuls a fait entendre son *Triptyque* pour chant et orchestre sur des poèmes de Verlaine, son *Poème* pour violoncelle et orchestre et sa *Symphonie* pour orchestre et violon principal, trois de ses plus belles compositions, que précédait son *Cortège historique* pour orchestre. Et l'on a admiré, une fois de plus, l'inspiration si personnelle et si expressive du compositeur verviétois. Très attentif et bien discipliné, l'orchestre a été souple et chaleureux à souhait. De longues ovations ont récompensé l'auteur et ses interprètes.

Le théâtre du Parc inaugurera sa saison le 25 septembre par *Manette Salomon* d'Edmond Goncourt dans laquelle M. Galipaux interprétera le rôle d'Anatole qu'il créa à Paris en 1896. *Manette Salomon* sera jouée trois fois et cédera le plateau à M. de Féraudy qui jouera le 28 septembre *les Affaires sont les affaires*, de M. Octave Mirbeau, le 29 *le Voyage de M. Perrichon*, de Labiche, et *l'Anglais tel qu'on le parle*, de M. Tristan Bernard, le 30, avec Mlle Cécile Sorel, *Poliche*, de M. Henry Bataille.

Les concerts de la Société Bach, sous la direction de M. Albert Zimmer, sont fixés au 8 décembre, 8 février, 1er et 2 mars. Au programme figurent les cantates nº 32, *Liebster Jesu mein verlangen*; nº 57, *Selig ist der Mann*; nº 51, *Jauchzet Gott in allen Ländern*; nº 40, *Dazu ist erschienen der Sohn Gottes*; nº 50, *Nun ist das Heil und die Kraft*; nº 202, *Weichet nur betrübte Schatten*; nº 212, *Mer han en neue Oberkeet*; le motet à huit voix, *Komm, Jesu komm* et diverses œuvres de musique de chambre et d'orchestre.

Le concert du 2 mars sera consacré à Bach et à Wagner.

Parmi les artistes engagés jusqu'à ce jour figurent : Mmes Noordewier-Reddingius et Tilia Hill, soprani; MM. Ernest van Dyck et Georges Walter, ténors; Alfred Stephani, Werner Engel et Fritz Haas, basses; Adolphe Rebner, violoniste et Paul Grümmer, violoncelliste.

La Ville de Tournai vient de voter un premier crédit de 30,000 francs en vue de l'organisation d'un tournoi de chevalerie qui aura lieu les 13, 14, 20 et 21 juillet 1913, sur la Grand'Place.

Il y aura cette année-là quatre siècles que le roi d'Angleterre Henri VIII, aidé de l'empereur Maximilien, s'empara de Tournai. Ce fut pour le monarque anglais une nouvelle occasion de prouver sa passion du faste et du luxe. Sur la Grand'Place entièrement dépavée, il donna un brillant tournoi auquel assistèrent la régente des Pays-Bas, Marguerite d'Autriche et son jeune neveu Charles, le futur Charles-Quint, entourés de leur Cour.

Le tournoi fut des plus riches. Henri VIII, son maréchal de camp Georges Talbot, comte de Shrewsbury, Charles Brandon, vicomte de Lisle, plus tard duc de Suffolck et une foule d'autres seigneurs anglais luttèrent d'adresse avec les représentants de la haute noblesse des Pays-Bas, les de Nassau, les de Ligne, les de Meleun, les de Berghes, les d'Egmont, etc.

La reconstitution de ce tournoi, que précédera un cortège des plus luxueux, marche à merveille.

Nous reviendrons sur cette intéressante manifestation artistique, qui sera donnée la première fois en présence du Roi et de la Reine.

Massenet a légué les manuscrits de toutes ses œuvres à la bibliothèque de l'Opéra. Ses exécuteurs testamentaires viennent de faire connaître cette disposition à l'administrateur de la bibliothèque, M. Banès, qui en a averti le ministre des Beaux-Arts et les directeurs de l'Opéra.

VILLÉGIATURE *incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:*
HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, très bons tennis, crocket, bowling, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.
Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.
A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.
Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.
Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature
A Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le baron H. Kervyn de Lettenhove, le Comte M. de Bousies, le Dr G. C. Williamson, P.-A. Lemoisne, le Dr Karl Purgold et Paul Lambotte.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4º, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : **100 FRANCS**

Nous nous réservons de porter ce prix à 125 francs dès que paraîtra l'ouvrage, ou dès que les 300 premiers exemplaires seront souscrits.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 **BRUXELLES**

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort
Paraissant six fois par an.
Paris : 5, rue Chaptal, et chez **Floury**,
près le Café Napolitain.
Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.
Le numéro : fr. 0,85.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS
Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE
FONDÉE PAR LA
SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE
(Section de Paris.)
Directeur : J. ÉCORCHEVILLE
Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.
Abonnements : { Étranger, 20 francs par an. / France et Belgique, 15 francs.
Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**
PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).
Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.
Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles.— Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 37. 15 SEPTEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Responsabilité des Écrivains (GEORGES LECOMTE). — L'Art nègre (OCTAVE MAUS). — Le Péché dans l'Art (L. MAETERLINCK). — Livres neufs (F. M.). — L'Esthétique de Bruxelles : *l'Escalier du Palais de Justice; à Louvain* (JOSEPH-BERTHÉLEMY LECOMTE). — Théâtre de la Monnaie : *Réouverture et premières représentations* (CH. V.). — Accusés de réception — Petite Chronique.

La Responsabilité des Écrivains.

Les écrivains ont des devoirs devant leur conscience d'hommes et d'artistes. Ils en ont envers la littérature, envers leur pays, envers l'humanité. Tout au début d'une existence littéraire ce sont, je le sais bien, des soucis dont, en général, on n'est guère hanté. Si l'on n'a pas des parents écrivains ou des maîtres qui, de bonne heure, vous transmettent les scrupules dont l'expérience les a peu à peu enrichis, on s'abandonne presque toujours à la joie de formuler tout ce que l'on pense ou croit penser, tout ce que l'on ressent, tout ce que l'on observe, tout ce que l'on découvre ou croit découvrir

Avec autant d'ardeur qu'on en met à se ruer à travers le monde, à user sa fougue et sa passion, on se laisse aller, sans contrôle sur soi-même, à l'ivresse littéraire. Pas d'autre loi que la loi de beauté. Il semble qu'elle tienne lieu de toute règle morale. Le vertige de la pensée vous saisit. On cède à la griserie de la sensation. Une sorte de frénésie verbale vous transporte.

Exaltantes délices que ces frénésies du jeune âge! Dès que l'on croit avoir traduit en une forme expressive un frisson qu'on a l'arrogance de croire nouveau, une idée que l'on a l'orgueil infini de supposer originale, on a réalisé toute son ambition — que l'on juge immense, mais qui, en vérité, est assez courte.

Comme, à ces fiévreuses heures de début, on connaît mal encore les traditions littéraires de son propre pays et la littérature des autres peuples, on n'est pas encore très exigeant pour soi-même, ou bien l'on se borne à des exigences baroques. Et comme on n'a jamais eu d'autre préoccupation que l'ivresse de l'art et des mots, on hausserait volontiers les épaules si quelque barbon, même très souriant, très passionné et très artiste, se risquait à faire entendre que la littérature a une noblesse supérieure et dépasse ces jeux exaltants!

Du moment que l'on a décrit en une langue colorée, avec des rythmes souples et imprévus, les flamboiements d'un coucher de soleil, la délicate féerie d'une aurore, quelques aspects pittoresques ou tragiques de l'amour, de l'humanité, de la ville ou de la campagne, les fantasmagories les plus anormales de la passion, on éprouve les satisfactions les plus vives et l'on goûte l'allégresse d'écrire comme celle de vivre. On s'imagine que l'on a fait tout son devoir parce que l'on a soulagé par des mots sa sensibilité et sa ferveur intellectuelle. Et l'on ne se préoccupe guère de ce qui peut résulter d'une pareille frénésie ni pour le goût, ni pour la raison des lecteurs, ni pour l'état moral de l'époque où l'on prend ainsi ses ébats. A vrai dire, la jeunesse paraîtrait fort présomptueuse si elle avouait de tels soucis! Car elle ne peut guère, par les écrits où elle s'essaie, prétendre à une telle influence. Comme il serait bon pourtant que, sans les dire, elle les eût!

Mais peu à peu le sentiment de la responsabilité commence à poindre dans les âmes moins fougueuses et plus réfléchies. Si l'on ne connaît pas encore beaucoup la vie, du moins connaît-on un peu mieux la littérature et la langue de son pays. En lisant d'une manière moins négligente les grands écrivains, en prenant conscience plus nette des logiques évolutions de la pensée et de la forme, on a quelque peu honte des nouveautés saugrenues et barbares dont on eut l'audace, on rougit de découvrir si anciennes des idées que, dans une ignorance infatuée, on proclama neuves. On comprend mieux la leçon qui se dégage des belles œuvres éternelles et de l'art des maîtres. Alors on devient plus exigeant pour soi-même. On s'étonne avec épouvante de savoir si peu de choses et l'on acquiert le sentiment de sa responsabilité envers la littérature de son pays, envers la beauté.

Première étape, vite franchie pour l'écrivain qui n'est pas devenu artificiel, égoïste, orgueilleux au point de perdre tout contact avec l'humanité et d'être un monstrueux virtuose, indifférent à l'existence, à l'avenir de la nation dont il fait partie. Sans doute la hautaine et séduisante doctrine de « l'art pour l'art » peut justifier son dédain. Mais qu'elle est dangereuse pour ceux-là même qui la pratiquent avec le plus de brio ! Et, du reste, combien peu, même parmi les écrivains qui s'en réclament, y restent rigoureusement fidèles ! La vérité a une grande force éducative, et la théorie de « l'art pour l'art » n'est pas incompatible avec la vérité. Enfin comme la beauté sans correspondance avec la vie est une prétentieuse sottise, les adeptes les plus fanatiques de « l'art pour l'art » participent tout de même à la vie de leur époque par l'humanité dont il est possible que leur œuvre frissonne et par la leçon de beauté qui finit toujours par retentir dans l'âme de leur temps.

Mais en raison des problèmes sociaux qui se posent devant nous, du souci qui nous hante chaque jour un peu plus de façonner au peuple une âme moins simpliste, moins impulsive, moins puérile, d'affiner sa raison et sa morale, d'éclairer son jugement, bien rares sont les écrivains qui, en regardant leur époque, qui, en songeant surtout à l'avenir où vivront leurs enfants, n'ambitionnent pas de contribuer à rendre par leur œuvre cette époque plus belle, cet avenir moins trouble.

Tout écrivain qui, en s'asseyant à sa table de travail, n'a pas le sentiment de sa responsabilité envers ses concitoyens, envers son pays, comme envers le trésor littéraire dont il est l'héritier, est un bien lamentable sire. Si humbles que nous puissions être, et si peu que rayonnent nos écrits, nous devons toujours avoir cette idée qu'aucun livre, qu'aucun article ne passe entièrement inaperçu, que toute page peut avoir son retentissement dans quelque cerveau, et qu'il faut prendre garde toujours à ce lecteur inconnu que l'on peut ou pervertir ou, tout au contraire, exalter.

Quelle grandeur revêt notre rôle à partir du moment où nous le concevons ainsi ! Et de quelle noblesse il nous pare à nos propres yeux !

Ce n'est d'ailleurs pas un vain orgueil qui inspire de telles idées. C'est le juste sentiment de l'influence que, dans le cours des siècles, la littérature ne cessa d'exercer sur la vie des peuples. N'est-ce point par elle que sont propagées et défendues les idées, jusqu'au jour où, reprises par les politiques et triomphantes dans les scrutins parlementaires, elles deviennent des articles du Code ?

Pas une des grandes lois de notre temps qui ne résulte des saisissantes démonstrations et des campagnes faites par les écrivains. De même, qui donc pourrait prétendre raisonnablement que les livres n'ont pas une action quasi souveraine sur les mœurs et la mentalité d'aujourd'hui ? A une époque où l'on ne va plus guère au prêche et où les tribuns écoutés ont le tort de ne pas assez se soucier d'éducation, c'est dans les romans que le populaire cherche — si invraisemblable que cela paraisse — un semblant de morale. Et les feuilletonnistes qui connaissent le mieux cette immense clientèle ingénue et avide savent bien que, même à l'heure actuelle, ils ne pourraient sans risques bafouer la morale traditionnelle. Quel écrivain, respectueux de son art et de l'humanité à laquelle il s'adresse, n'aura pas toujours présente à son esprit cette pensée que son livre peut éveiller tels ou tels sentiments, déterminer telles ou telles actions ?

Enfin, comme l'état moral d'un pays, sa force de sauvegarde ou de rayonnement résultent de l'état moral des millions d'hommes qui le composent, quel écrivain — à moins d'être un simple mercanti ou un cynique — n'aura pas, si modeste qu'il soit, lorsqu'il est devant sa page blanche, le sentiment de sa responsabilité envers son pays qu'il peut contribuer à ennoblir ou à énerver ?

Idées bien simples à coup sûr, mais sans lesquelles notre rôle d'écrivains n'apparaît pas dans toute sa grandeur, sa beauté et sa noblesse.

GEORGES LECOMTE

L'ART NÈGRE

Quelques artistes ont été frappés de l'attrait esthétique qu'offrent, en dehors de leur intérêt ethnographique, certaines images taillées dans le bois ou la pierre par les indigènes d'Afrique, d'Océanie et d'Amérique. Et de fait, nombre de ces manifestations d'un art naïf révèlent, sous la brutalité de l'exécution, un sentiment expressif d'une extrême acuité. On commence à les collectionner. On parle d'une exposition qui en réunirait à Paris des spécimens choisis, appelés peut-être à renouveler les formules de l'art occidental d'aujourd'hui et à le débarrasser du tra-

ditionalisme contre lequel luttent avec énergie les artistes d'avant-garde.

Une société vient de se constituer pour étudier l'âme sauvage dans ses extériorisations esthétiques, pour faire connaître celles-ci en présentant méthodiquement au public une documentation actuellement dispersée dans des musées où elle est confondue avec les objets qui appartiennent uniquement au folklore Des conférences seront demandées aux explorateurs, des missions d'études organisées. Bref, un mouvement s'annonce auquel il serait injuste de demeurer indifférent car toute tentative destinée à élargir l'horizon artistique mérite de fixer l'attention. En s'évadant de la civilisation européennne pour retremper sa pensée à des sources que le venin académique n'a pu polluer, Gauguin n'a-t-il pas créé un art puissant et original dont l'influence a déterminé dans la peinture d'aujourd'hui une orientation nouvelle? Et ne trouve-t-on pas dans les œuvres de plus d'un musicien contemporain l'écho des rythmes récemment répandus en Europe par la faveur qu'y ont rencontrée les danses nègres?

Souvenez-vous de la révolution artistique que provoqua dans la seconde moitié du siècle dernier le goût des estampes japonaises récemment introduites. Dans l'art décoratif, ce fut un complet bouleversement. Et qui nierait les ressources qu'apportèrent (mise en pages inédite, déplacement du point d'horizon, harmonies chromiques nouvelles, etc.) les arts d'Extrême-Orient à la peinture de ce temps? La confrontation faite il y a quelques années à la *Libre Esthétique* des interprétations du paysage par les maîtres du Japon avec celles des chefs de file de l'Impressionnisme en apporta l'éloquent témoignage.

Certes serait-il excessif d'espérer que les barbares effigies forgées ou taillées aux îles Marquises, sur les côtes de la Guinée ou à Tombouctou nous procureront des joies semblables à celles que nous devons aux sculpteurs de l'Egypte, de l'Inde, de la Chine. Mais il n'en faut point dédaigner la contribution au mouvement universel de l'art. Quelque faible que soit son apport, il importe de l'accueillir. Et déjà marquera-t-il son utilité s'il nous libère de quelques conventions, s'il nous fait entrevoir les possibilités d'un art dépouillé d'artifices et ramené à sa virginité originaire.

Dans une récente chronique (1), M. Guillaume Apollinaire signale, parmi les objets d'art les plus attrayants que possèdent les musées de Paris, la grande statue dahoméenne en fer : le Dieu de la Guerre, qui fait partie des collections ethnographiques du Trocadéro. « La figure humaine a certainement, dit-il, inspiré cette figure singulière. Et toutefois, aucun des éléments qui la composent, invention cocasse et profonde, — ainsi qu'une page de Rabelais — ne ressemble à un détail de corps humain. L'artiste nègre était évidemment un créateur.

Je suis sûr que cette divinité surprenante est encore presque ignorée des Parisiens. On ne connaît pas non plus ces délicats tombeaux maoris dont la décoration rappelle les coquillages et les plantes marines, et les rares sculptures de l'île de Pâques qui sont peut-être tout ce qui reste des civilisations préantiques de l'Atlantide. »

A Londres, on conserve au British Museum une merveilleuse série de sculptures découvertes en quelque archipel des Antipodes. Les petits personnages qui la composent ont une singulière intensité de vie et d'expression.

(1) *Paris-Journal*, 10 septembre.

Mais les exemples foisonnent. L'idée de leur consacrer quelque attention, de les étudier, de les faire connaître en les soustrayant à la promiscuité des objets usuels — armes, instruments de musique, parures et ustensiles de ménage — parmi lesquels ils sont confondus devait naître à l'heure où, de toutes parts, des investigations sont poursuivies dans tous les fourrés du domaine de l'art. Puisse-elle amener d'intéressantes révélations (1) !

OCTAVE MAUS

LE PÉCHÉ DANS L'ART

Nous avons essayé de démontrer dans une étude récente (2) que l'art flamand au moyen-âge et à l'époque de la renaissance constitue l'illustration la plus vivante et la plus réaliste de l'histoire du Péché dans les Pays-Bas.

On trouve déjà l'image du Péché dans les ornementations monstrueuses des fibules et des boucles de ceintures de l'époque franque, comme dans les enluminures des manuscrits les plus primitifs. Elle forme la base des sculptures diaboliques qui ornent les églises romanes et gothiques, de même que le sujet des œuvres réalistes et passionnées des peintres des écoles de Van Eyck ou de Van der Weyden.

L'art fantastisque des peintres de l'*Enfer* et du *Jugement dernier* eut son apogée dans l'œuvre impressionnante du visionnaire et coloriste Jérôme Bosch; mais elle se continua bien après son époque et même celle de son sombre admirateur : Philippe II.

L'école anversoise au XVII^e^ siècle fourmille non seulement de peintres libertins, mais, chose inouïe, elle produisit des artistes hérésiarques, qui surent faire triompher, grâce à leur couleur prestigieuse, une religion matérialiste, un culte païen de la volupté, qui contraste d'une façon si étrange avec les sentiments de mysticisme et d'ascétisme qui caractérisèrent les règnes des archiducs Albert et Isabelle.

Comme le dit fort bien M. G. Eekhoud dans ses *Libertins d'Anvers* ou *Légende et histoire des Loïstes*, qui vient de paraître : « Anvers fut de tout temps la ville païenne de la cocagne belge. Son catholicisme de décor n'a guère plus de fond que celui de son illustre interprète, le grand Pierre-Paul Rubens, qui peignit les drames du Golgotha, hanté par les splendeurs de l'Olympe. De temps immémorial aussi, Anvers fut un foyer de libertinage, voire d'anarchisme érotique. Alors que ses sœurs des Flandres, Bruges et Gand, déchaînaient des révoltes motivées par des raisons d'ordre exclusivement politique, Anvers déroula une chaîne presque continue d'agitateurs, d'hérésiarques et de prêtres hors des rangs, prêchant les libertés de la chair en même temps que celles de l'esprit, la réconciliation des corps et des âmes, la croisade contre les préjugés et les épouvantails bibliques... »

Ce culte de la Joie et de la Volupté n'était pas nouveau pour les Anversois, anciens adorateurs de Priape, dont une statuette, jadis placée sur la porte du Bourg, existe encore au Musée d'antiquités du Steen, mais, bien entendu, rabotée (en 1586) par les jésuites, grandement offusqués par les attributs virils par trop ostensibles de l'idole « qui ne levait pas que les mains ». Ce culte

(1) Le délégué général de la Société d'Art nègre est M. Guy Romain, 20 rue de Navarin, Paris.

(2) *Péchés primitifs* (Art et Folklore). Nombreuses illustrations, (sous presse), Paris, édition du *Mercure de France*.

répondait d'ailleurs à un véritable besoin de la race, car les historiens constatent à leur grand étonnement que le goût des cortèges somptueux, l'étalage public des richesses de tous genres semblaient ne pas exciter la jalousie du peuple flamand, mais le consolaient de ses pires misères aux jours les plus sombres de son histoire.

Ce que les joyeux prophètes libertins d'Anvers, que M. G. Eekhoud fait si bien revivre dans leur milieu, ne purent obtenir par leurs prêches et leurs exemples ce culte de la Beauté et de la Volupté qui valut la mort à Tanchelin et aux disciples de Loïet, nous le voyons triompher enfin grâce à la couleur prestigieuse de Rubens.

Son art voluptueux, nettement païen, domine et caractérise tout le XVIIe siècle. Chose inouïe, le grand peintre anversois l'impose non seulement à nos dévots archiducs espagnols, mais même aux inquisiteurs et aux jésuites, qui lui commandent jusqu'à l'architecture et l'ornementation de leurs églises.

Et cependant tous les péchés s'embellissent et s'exaltent dans ses toiles grandioses. La luxure et la volupté s'épanouit dans les chairs nacrées généreusement étalées de ses nymphes et de ses déesses impudiques, lutinées par des dieux et des satyres lubriques; elle règne dans les joies profanes de ses *Jardins d'amour* et et de ses *Allégories* comme dans ses peintures de *l'Enfer*, où de belles pécheresses nues se débattent dans les bras de démons sadiques. Les péchés d'orgueil, de colère et de cruauté se marquent, d'autre part, dans ses toiles religieuses, où de somptueux tyrans, entourés de courtisans et de bourreaux aux costumes éblouissants, infligent d'ingénieux supplices aux saints martyrisés et aux saintes cruellement violentées.

Puis ce sont d'autres péchés : la gourmandise, l'ivrognerie et la luxure qui s'étalent sans vergogne, au grand jour, dans les orgies brutales de ses kermesses ou de ses fêtes champêtres.

Et ces pyrotechnies de la couleur, on les retrouve non seulement dans des sujets nécessitant une mise en scène somptueuse, mais même dans la peinture des haillons ou des frocs de bure qui couvrent ses moines ou ses anachorètes, dans les guenilles rustiques de l'enfant prodigue, et jusque dans le fumier infect où gît le corps putréfié de Job.

Déjà Loïet, le joyeux prophète, avait réalisé d'une façon tangible cette idée de glorifier la pauvreté. Lui-même revêtait des haillons emblématiques, taillés dans les étoffes les plus précieuses, qu'un de ses plus fidèles disciples, Christophe Héraut, l'ancien orfèvre de François Ier, avait recouvert de rubis, de perles et d'or, de façon à imiter les traces immondes du sang ou de la sanie.

Jordaens mériterait, lui aussi, une place parmi ces prophètes libertins qui célébrèrent la religion du bien-être et de la joie. Mal à l'aise dans les sujets religieux, il sut mieux encore que Rubens briller et séduire dans ses mythologies, où, parmi des amoncellements de fleurs, de fruits et d'animaux, il groupe des bacchantes ou des nymphes sensuelles, des satyres en rut et des silènes ivres. Personne, pas même son grand émule anversois, n'a représenté avec une audace plus grande l'exubérant réalisme flamand, la souveraine abondance de formes des plantureuses femmes du Nord. Avec quel emportement voluptueux ne se complaît-il pas à modeler et à arrondir leurs croupes ou leurs flancs, à satiner leurs épidermes, à faire affluer dans leurs chairs affriolantes un sang pourpre et chaud!

Le bien-être pléthorique, la satisfaction sensuelle de la gourmandise et de la volupté ne se marquent pas moins dans ces *Banquets* et ces *Fêtes de famille* où l'artiste a réuni autour d'une vaste table chargée d'un amoncellement de victuailles et de brocs, des jeunes et des vieux qui, aux sons de la cornemuse, trinquent, boivent et mangent plus que de raison. Et dans ces franches ripailles, si chères aux Flamands, grouillent d'adorables enfants nus, et de belles femmes qui, l'œil provocant, les lèvres et le corsage ouverts, s'épanouissent dans l'attente de plaisirs amoureux moins paisibles...

Les peintres de l'école de David Teniers continuent, d'autre part, le genre populaire des kermesses flamandes, où la vertu recevait de si terribles accrocs. Ils se complaisent dans les peintures des *Scènes de Sabbat* ou des *Tentations de saints*, mis à la mode par Jérôme van Acken et Pierre Breughel le Vieux. Craesbeeke et Adrien Brauwer, plus réalistes, nous montrent, prise sur le vif, l'ignominie des types patibulaires et abrutis par l'alcool qu'ils fréquentaient sur le « Werf » ou dans les tavernes mal famées du port, ces derniers refuges des anciens disciples de Tanchelin ou de Loïet.

Mais avec la fermeture de l'Escaut approche la sombre nuit du XVIIIe siècle! Les prophètes et les artistes libertins d'Anvers étaient morts, et il faut remonter à la seconde moitié du XIXe siècle pour voir ressusciter quelques rares artistes qui, tels Félicien Rops ou Jef Lambeaux, rappellent par leurs compositions érotiques ou voluptueuses les grands jours de triomphe de la chair célébrés par Rubens ou Jordaens.

L. MAETERLINCK

LIVRES NEUFS

ADOLPHE THALASSO : *Les Trésors du Musée national d'Athènes*. (Paris. Editions de « l'Art et les Artistes ». Trente-trois illustrations.) — J'ai parlé quelquefois ici même de M. Adolphe Thalasso : c'est un érudit qui fait honneur à sa corporation, c'est un érudit fervent. Spécialiste de questions orientales, il connaît à fond les civilisations méditerranéennes du passé. Son identification du *Sarcophage d'Alexandre* du Musée de Constantinople est un modèle d'argumentation épistémologique. Il publie aujourd'hui une monographie du Musée d'Athènes, un des plus beaux du monde et des moins connus. A chacun des principaux chefs-d'œuvre qui y sont contenus, il consacre une description, et jamais froide. M. Thalasso s'exalte en artiste et non pas en fouilleur de vieilleries. Il est aussi averti qu'un maniaque de fiches, mais il n'a pas perdu sa faculté d'enthousiasme. Et il n'aura pas été un des moindres parmi les hommes éminents à qui nous devons aujourd'hui la résurrection de ce genre naguère encore si inerte : la critique d'art historique.

LUCIE DELARUE-MARDRUS : *L'Inexpérimentée*, roman. (Paris, chez Fasquelle.) — Une jeune fille amoureuse. Sa mère, une femme libre et qui a vécu, et qui a souffert, et fait souffrir de l'amour devine cette passion, la surveille, angoissée. Mais elle est impuissante, pauvre femme vieillie et douloureuse, contre la force terrible du jeune instinct qui entraîne toutes les créatures vers le dangereux amour, qui l'entraîna elle-même, jadis. Le jeune homme que Diane aimait s'éloigne. Elle fera tout pour le retrouver, tout jusqu'à se donner à un homme beaucoup plus vieux qu'elle, Pierre Laforgerie, et qui fut l'amant de sa mère, mais parce qu'ainsi elle se fera emmener à Rome, où vit celui

qu'elle aime. Elle le rejoint enfin. Il la quitte presque aussitôt et dès lors, désespérée, elle roule de chute en chute. Enceinte, et d'un inconnu, elle revient enfin chez sa mère. Pierre Laforgerie l'épouse, reconnaît son enfant. Et la vie recommence, et Diane, pareille à toutes les mères, se promet bien que sa fille à elle ne retombera pas dans ses erreurs sentimentales. Cette histoire douloureuse et nue est contée avec la déconcertante simplicité de qui n'a plus sur la vie aucune illusion et n'a plus à acquérir la terrible sérénité du désespoir.

JEAN-LOUIS VAUDOYER : *La Maîtresse et l'Amie*, roman. (Paris, chez Calmann-Lévy). — Une analyse extrêmement élégante et subtile de l'amour platonique. Analyse qui touche à la critique, tant elle est minutieuse et impartiale. On ne peut savoir l'opinion de l'auteur et il n'a pas à la donner, puisque la vie conclut pour lui en offrant la formule juste. Cécile se donne enfin à Georges parce qu'il n'est pas possible qu'un vrai amour ne finisse pas ainsi, et tout l'a préparé. J'aime moins qu'elle se tue après. La réalité n'exclut pas de l'amour une longue préparation de platonisme, mais plus une passion a été pure, moins le remords ou la crainte en altère plus tard l'ardeur sensuelle. Ce que je préfère en ce livre, ce sont ses analyses, si déliées, si peu insistantes, et cet air si près de nous dans la description du décor et des personnages de second plan. C'est ainsi que parlent en 1911 les gens de la bonne société. Et voici ce qu'ils aiment. Des pages sur le *Don Juan* de Mozart, par exemple, sont charmantes.

LUCIE PAUL-MARGUERITTE : *La déception amoureuse* (Paris, chez Albin Michel). — Une série de nouvelles la plupart d'un réalisme navrant, quasi cruelles dans la rapidité de leur notation, et parfois même ironiques. Beaucoup d'entre elles, justifiant le titre général qui les unit, sont en effet des récits de déception amoureuse, soit que cette déception vienne des circonstances, soit qu'elle ait sa source, plus intime, dans les incompatibilités du cœur. Mme Lucie Paul-Margueritte s'efforce à une grande impartialité et il ressort de son œuvre l'impression de la fatalité même de la vie, qui ne peut admettre l'éternité de l'amour, qui fait l'homme et la femme hostiles, de naissance. Certaines autres nouvelles, qui ne se rangent pas dans cette catégorie, sont, à mon avis, encore meilleures, à cause de leur humanité plus générale. Ainsi *La tache d'encre*, ainsi ce délicieux conte qui s'appelle *Un bouquet de violettes* et qui n'est pas loin de toucher à la perfection du genre. Une sensibilité à la fois très large et très fine s'y révèle. Il y a des autres contes à ceux-là un progrès presque aussi sensible que de *Paillettes* aux autres contes. M. Paul Margueritte, père du jeune écrivain, se retrouve là, féministe, mais non diminué.

JEAN PAYOUD : *L'Oncle Mansi* (Paris, chez Albert Méricent). — L'entêtement presque incompréhensible d'un vieillard provincial empêche l'union de deux jeunes gens qui s'adoraient : sa nièce et un adolescent charmant qui la courtisait. Et il finit par obtenir de la jeune fille qu'elle lui promette qu'après sa mort elle n'épousera pas non plus celui qu'elle aime. Cette intrigue se déroule dans le décor si pittoresque de la vieille ville parlementaire d'Aix-en-Provence et c'est une occasion pour l'auteur, qui semble les connaître à fond, de décrire un décor curieux et des types d'un haut-relief : étudiants, vieux messieurs à idées fixes, habitués de cafés, douairières, fleuristes, etc., une foule provençale pleine de manies et charmante.

AUGUSTE AUMAÎTRE : *Eros mourant* (Paris, chez Basset et Cie. Collection « L'homme et la vie »). — C'est une histoire d'amour très dramatique et très violente, mais racontée sur un ton lyrique, suivant les lois d'une transposition continuelle, un peu pareille à celle qu'employa M. d'Annunzio dans *Les Vierges aux rochers*, ce qui justifie l'épigraphe, empruntée à cet auteur : « *Voilà comme je parlais intérieurement, mais les mots ne sortaient point de mes lèvres.* » Ainsi, voici comment il décrira le métier d'un vieux médecin de campagne :

Sur les vertèbres noires et polies, sur les vertèbres charnues et fraîches, il pose son oreille, un doigt en l'air, et se relève tout rouge comme soudain illuminé d'une clarté intérieure. Il enfonce ses mains dans les ventres tièdes et soyeux, les patientes le suivent de leurs lents regards d'amantes résignées, tandis que l'ombre met une teinte chaude de vieille peinture à leurs nudités assoupies. Il ausculte les enfants sur son genou ; la chemise relevée en coup de vent, accoudés sur sa large main, ils se retournent et regardent inquiets sa bonne tête de chien haletant où le matin a tissé des fils de la vierge. Il plonge dans les bouches en se dressant sur la pointe des pieds, ouvre les oreilles, souffle dans les nuques... Il se penche sur l'agonie des mourants, une main levée il semble retenir le rideau de la mort ; il serre brusquement la main aux veuves comme pour les redresser là ! bien campées dans leur malheur, enlève ses lunettes humides, les essuie vite, honteux, sans s'apercevoir que ses yeux continuent de pleurer.

Et ainsi de suite pour tout. M. Auguste Aumaître semble voir la vie par une succession de tableaux, qu'il décrirait sur le mode lyrique. Et il écrit très bien. F. M.

L'ESTHÉTIQUE DE BRUXELLES

L'Escalier du Palais de Justice.

Malgré les protestations soulevées par le malencontreux projet de substituer aux marches en pierre blanche du perron, des marches en pierre bleue ; malgré l'intervention des anciens collaborateurs de Poelaert, MM. Engels et De Vestel, qui démontrèrent péremptoirement que le grand architecte ne voulait à aucun prix que son perron fût construit en pierre bleue, les partisans de cette dernière ne se tiennent pas pour battus. Et cependant, outre les raisons d'esthétique qu'il y a de ne pas modifier l'œuvre de Poelaert — raisons que je fis valoir dans ma lettre à *l'Art moderne* du 6 novembre 1911 — outre ces raisons, M. Engels en donne d'autres, d'ordre pratique. Il fit remarquer très opportunément que « des marches en pierre bleue, exposées à toutes les intempéries, deviennent rapidement glissantes, et par conséquent dangereuses, se polissant par l'usure en fort peu de temps là où il y a une grande circulation, ce qui est le cas pour le Palais de justice.

« Pour s'en rendre compte, ajoutait-t-il, il suffit de voir l'état dans lequel se trouvent les marches extérieures des maisons particulières, même les bordures des trottoirs, qui souffrent relativement peu ; mais allez donc voir les marches donnant accès aux galeries Saint-Hubert, du côté de la rue d'Arenberg, *où l'on s'est vu obligé de recouvrir la pierre bleue par des plaques de fonte striée, pour éviter tous ces graves inconvénients.* »

On conçoit à la rigueur l'entêtement des « Travaux publics », mais ce qui est renversant, c'est l'attitude de la Commission des Monuments, que le Ministre compétent avait consultée sur le problème en question et qui émit cet avis :

« A ne considérer les choses qu'objectivement il parait rationnel d'établir sur un soubassement relativement sombre (1) et d'aspect solide un monument aussi vaste et majestueux que le Palais de justice. »

En déclarant ceci, la Commission des Monuments est sortie de son rôle, car il ne lui appartient pas de corriger l'œuvre de Poelaert. Celui-ci n'a voulu à aucun prix de la pierre bleue pour le perron de son Palais, et cette aversion du grand architecte devrait être décisive et sacrée pour une Commission qui, si je ne m'abuse, a pour mission de faire respecter l'œuvre et les volontés des artistes.

D'ailleurs, si même nous n'avions pas, pour éclairer notre religion, les plans où Poelaert a « indiqué en ton clair » les marches du perron, et dont M. Engels nous a révélé l'existence, si même nous n'avions pas cette preuve « irréfragable » (2) de la volonté du grand artiste, le fait seul que la perron du Palais a été *construit* en pierre blanche, au vu et au su de Poelaert, et sans nulle protestation de sa part, ne devrait-il suffire à édifier la Commission des Monuments? Ne se contente-t-elle pas d'une telle indication quand il s'agit d'un monument ancien (bien entendu lorsqu'il est avéré qu'aucune restauration n'en est venue modifier l'aspect) et ne s'emploie-t-elle pas de toute son énergie à faire respecter tous les éléments de ce monument par l'architecte chargé de sa restauration?

A Louvain.

Savez-vous qu'on a démoli, du côté de l'hôtel de ville, les jolies maisonnettes qui enserraient la collégiale Saint-Pierre? M. Stubben — le célèbre architecte allemand — nous avait bien promis cependant, au cour de la conférence qu'il fit à Bruxelles en 1910 — et le public avait chaleureusement applaudi cette déclaration — qu'on allait « dégager et non *dénuder* » cette belle église, et que seules les maisons dépourvues de tout caractère architectural seraient démolies pour être *reconstruites* dans un style analogue à celui des jolies habitations dont je parle plus haut. C'était la bonne façon de comprendre la restauration de la collégiale Saint-Pierre, car la *dénudation* que l'on vient de lui faire subir et que l'on projette d'infliger à pas mal d'autres temples est d'une esthétique par trop simpliste.

Loin de nuire, par exemple, à la « tour de beurre » de la cathédrale de Rouen, les pignons pittoresques blottis à ses pieds augmentent sa grandeur et sa beauté.

JOSEPH-BARTHÉLEMY LECOMTE

THÉATRE DE LA MONNAIE

Réouverture et premières représentations.

Lohengrin a brillamment ouvert le cycle des spectacles de rentrée de la nouvelle saison. A part quelques détails sans importance, l'interprétation est restée la même qu'à la reprise du printemps dernier. Comme on l'a fait remarquer, tous les artistes participant à ce spectacle de réouverture étaient belges, y compris le chef d'orchestre, M. Corneil de Thoran. La direction très soignée de ce dernier trahit la préoccupation de se mettre à la bonne école de M. Lohse.

(1) En pierre bleue.
(2) Exigée par la Commission des Monuments.

La deuxième soirée comportait une reprise du *Jongleur de Notre-Dame*, conduite avec art par M. Lauweryns et jouée de très homogène façon par d'excellents interprètes... *Le Maître de Chapelle* a fourni à Mlle Rollet une heureuse occasion de faire ses débuts à la scène. Les lecteurs de *l'Art moderne*, qui connaissent cette artiste d'élite pour l'avoir entendue souvent à la *Libre Esthétique*, où elle les ravissait par l'intelligence et le charme raffiné de ses interprétations, apprendront avec plaisir que sa première apparition au théâtre a été couronnée d'un plein succès. Elle a composé une silhouette extrêmement vivante, juste et nuancée de la soubrette du maître de chapelle et a chanté avec un art exquis la musique spirituelle et d'une distinction toute classique de Ferdinando Paër.

M. Rouard, le nouveau baryton, a fait fort bonne impression dans *Rigoletto*, par la beauté simple de son chant et la vérité de son jeu. M. Delzara, ténor à la voix sympathique, a débuté dans le rôle de Faust, qu'il interprète dans une note juvénile, agréable et discrète.

Ch. V.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Bohême et mon cœur*, par FRANCIS CARCO. Nice, 4 rue du Lycée. — *Vers et prose*, par ABEL NOËL. Mons, Imprimerie générale. — *La Fille au Bois dormant*, par GEORGES AUDIGIER. Paris, Dorbon aîné.

ROMAN. — *Mademoiselle Rita*, par LÉON-MARIE THYLIENNE. Mons, édition de la revue *Flamberge*. — *La Dernière étape*, par FERNAND PASSELECQ. Paris, Bibliothèque de l'*Occident*. — *La Première étape*, par HENRI MORO. Paris, Bernard Grasset. — *Contes des Flandres*, par FERNAND BERNARD. Collection « les Livres roses pour la jeunesse ». Paris, Larousse.

CRITIQUE. — *Henri Heymans*. Notice biographique et bibliographique. Anvers, Imprimerie J. Van Hille-De Backer. — *J. Francis Auburtin, E. Antoine, Bourdelle, Charles Cottet*. par J.-F. LOUIS MERLET. Paris, *Société de l'édition*. — *Antoine Wiertz*, par JULES POTVIN. Bruxelles, F. de Nobele. — *Enquête sur l'art en Hollande*, par PH. ZILCKEN. La Haye, C. Harms Tiepen. — *Annuaire de la Société des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique* (1911). Bruxelles, 12 rue des Champs-Elysées. — *La Dame de Menjoud*, par le Dr LOUIS MORET. Chambéry, Imprimerie F. Gentil. — *Les ruines du château de sainte Claude à Saint-Cassin près Chambéry*, par PHILIBERT FALCOZ. Chambéry, Imprimerie F. Gentil.

PETITE CHRONIQUE

Le cercle *l'Union* ouvrira samedi prochain son cinquième Salon annuel au Musée moderne. Parmi les exposants, on cite Mme L. de Hem, MM. L.-G. Cambier, Flasschoen, Follet, François, Geudens, Jamar, Karpathy, Lanthoine, Leduc, Lemmers, Merckaert, Rombouts, W. et J. Thiriar, Verburgh, Wagemaeckers, les sculpteurs Crickx, De Bremaecker, Herbays, etc.

Un concert aura lieu au cours de l'exposition.

Le Salon d'Automne sera inauguré au Grand Palais des Champs-Elysées le 1er octobre. Outre les œuvres des sociétaires et des artistes admis par le jury, le Salon comprendra cette année une rétrospective de *Portraits du XIXe siècle*, éclectiquement composée de toiles de David, Ingres, Delacroix, Chassériau, Manet, Corot, Henner, Mary Cassatt, Toulouse-Lautrec, Carrière, Cabanel, Ricard, Whistler, Fantin-Latour, Bonnat, Aman-Jean, Besnard, etc., de bustes et médaillons de David d'Angers, Carpeaux, Rodin, etc.

L'art décoratif occupera vingt cinq à trente salles consacrées à d'harmonieux ensembles. L'exposition Hodler est ajournée à l'an prochain. Le vernissage est fixé au lundi 30 septembre.

Le troisième Congrès international de la Presse périodique se réunira à Paris du 27 au 30 octobre sous le haut patronage du Gouvernement français et du Conseil municipal de Paris. Un grand nombre d'associations, et notamment, pour la Belgique, *l'Union de la presse périodique* et *l'Association des journalistes périodiques belges et étrangers* seront représentées par des délégués à cette assemblée, dont le programme comprend l'examen de diverses questions d'intérêt professionnel. Parmi celles-ci, citons : *But, utilité, fonctions générales du Périodique*; *Situation, obligation, droits et prérogatives des Périodicistes*; *Relations avec les autorités, les éditeurs et libraires, la Presse quotidienne*; *Transport des périodiques, régime postal international, organisation du service des échanges internationaux*; *Publicité*; *Diffusion* (bibliothèques, cabinets de lecture); *Statistique internationale*; *Régime juridique international, droit d'auteur, droit de réponse; création d'œuvres d'utilité commune : Fédération nationale et internationale des associations des journaux, services internationaux d'information et de documentation, carte d'identité internationale, bibliothèque, bibliographie, musées internationaux*; *Organisation de la Prévoyance dans les Associations de presse périodique*; *Villégiatures et Maisons de retraite*, etc.

Outre les réceptions, visites de musées, représentations, etc. auxquelles seront invités les congressistes au cours des assises du Congrès, des excursions seront organisées à prix très réduits les 31 octobre, 1er et 2 novembre pour visiter le château et la forêt de Fontainebleau (réception par M. Georges d'Esparbès), le parc et le château de la Malmaison (réception par M. Jean Ajalbert), les châteaux de Compiègne et de Pierrefonds, etc.

La cotisation est de 25 francs par journal, bulletin ou revue, donnant droit à deux délégués; les adhésions individuelles sont reçues moyennant une cotisation de 12 fr. 50. S'adresser pour toutes communications au Secrétariat général du Congrès, 78 rue Taitbout, Paris. (Téléph. 273-28.)

Le numéro de septembre de la *Belgique artistique et littéraire*, exceptionnellement fourni, contient un poème inédit d'Emile Verhaeren; une comédie en vers de M. H. Liebrecht : *Gil Blas chez Monseigneur*; un conte de M. G. Harry; une étude de M. F. Léonard sur *le Décor*; une nouvelle de M. Franz Hellens; une monographie de *Vilvorde*, par M. A. Michel, etc. Les chroniques habituelles des *Livres* et des *Salons*, par MM. Paul André et Franz Hellens complètent ce fascicule par lequel la revue termine sa septième année.

A partir du 1er octobre, la *Belgique artistique et littéraire* paraîtra deux fois par mois.

L'abonnement sera maintenu à 12 francs par an. Chaque livraison (de 80 à 100 pages) sera mise en vente au prix de 60 centimes dans toutes les librairies.

Le *Gil Blas* annonce qu'un jeune écrivain belge, M. Vandervelden, a traduit de l'allemand l'épopée des Nibelungen de Hebbel et que la dernière partie de l'ouvrage, *la Mort de Siegfried*, serait probablement représentée à Paris au cours de l'hiver prochain.

Parlant de M. André Gide et de son prochain volume, *les Caves du Vatican*, roman d'aventures auquel l'auteur travaille depuis plusieurs années, le même journal traite l'écrivain d' « éminent académicien ».

M. Gide sera surpris de cette qualification, tout au moins prématurée.

Deux intéressantes nouvelles musicales :

M. Maurice Ravel, en ce moment à Saint-Jean de Luz, termine un concerto pour piano et orchestre sur des motifs basques. A propos de ce compositeur, nous pouvons annoncer que les ballets russes reprendront, la saison prochaine, avec un éclat tout particulier, le ballet *Daphnis et Chloé* qui fut représenté avec succès en juin dernier au Châtelet.

M. Debussy vient de terminer deux poèmes dansés dont l'un, intitulé *Khamma*, est destiné à l'Angleterre, et l'autre, *Jeux*, aux ballets russes. Ces deux compositions inédites marquent, dit-on, une étape dans l'œuvre du maître.

Un groupe de disciples et d'amis de Frédéric Ozanam ont décidé d'élever un monument à la mémoire de l'illustre philosophe. Le monument serait placé dans la crypte de la petite église des Carmes de la rue de Vaugirard, qui abrite déjà le tombeau d'Ozanam. Il comprendrait un sarcophage en pierre de taille, orné du médaillon du maître en marbre blanc, qu'une large arcature couronnée de deux urnes sculptées recouvrirait. Le projet, d'une composition sobre et élégante, est l'œuvre de l'architecte R. Robert.

Un festival de musique française dont l'initiative est due au violoniste Henry Marteau aura lieu à Schwerin (Allemagne) du 12 au 15 octobre prochain. Le programme se composera de la représentation de deux opéras, *Manon*, de Massenet, et *Monna Vanna*, de M. H. Février, et de trois concerts consacrés aux œuvres de César Franck, G. Saint-Saëns, G. Fauré, Vincent d'Indy, C. Debussy, P. Dukas et A. Magnard. Parmi les interprètes figureront, outre M. Henry Marteau, Mme M.-L. Debogis, cantatrice, et le pianiste Raoul Pugno. L'orchestre sera dirigé par M. Kaehler.

Dans la galerie Richter, à Dresde, s'ouvrira le 15 octobre prochain une exposition d'ensemble des œuvres récentes de M. Théo Van Rysselberghe. A la demande des organisateurs, l'artiste groupera environ soixante tableaux et études, parmi lesquels plusieurs compositions exécutées au cours de l'hiver dernier dans le Var, plusieurs portraits peints en Allemagne et à Paris, des paysages, études de fleurs, etc.

M. Van Rysselberghe a aussi été invité à réunir un ensemble analogue à Amsterdam au début de l'an prochain.

Un comité genevois vient de se former afin d'entretenir en Suisse un théâtre qui ne soit pas une succursale des grandes scènes françaises, et aider ainsi à la production d'œuvres dramatiques d'auteurs suisses.

Parmi les principaux organisateurs de cette intéressante entreprise se trouve M. Louis Dumur, notre excellent confrère du *Mercure de France*.

La nouvelle association a choisi, pour débuter, trois pièces de M. Mathias Morhardt : *la Mort du Roi*, *la Princesse Hélène*, et *A la gloire d'aimer*. Cette dernière œuvre est, dit-on, inspirée du drame de Meyerling.

Contre les barbarismes :

Ne dites pas « solutionner », mais « résoudre »; « ovationner », mais « applaudir »; « émotionner », mais « émouvoir »; « il m'a agonisé d'injures », mais « il m'a agoni »; être « fortuné » pour « riche », mais bien pour « favorisé par la fortune ».

Beautés du langage helvétique.

Cueilli dans un journal suisse les trois annonces suivantes :

« Une jeune fille ferme en français désire montrer sa langue de 8 à 10 heures du soir. »

« Dans un jeune ménage, on voudrait une jeune fille pour cuire. »

« On demande pour le mettre au vert un cheval pour trois vaches de montagne qui s'ennuient. »

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr Par 250 coupures : 55 fr.
» 500 » 105 fr. » 1000 » 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. . . . . . 10 francs *par an.*
Le numéro . . . . . 1 franc » »

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, de sins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro specimen envoyé sur demande.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : **20** *francs ; Étranger :* **25** *francs.*
Le numéro : France, **1** *fr.* **75** ; *Étranger,* **2** *fr.* **25.**

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 38. 22 SEPTEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Notes sur les Valckenborch (LOUIS THOMAS). — Lettre à une amie pour la mettre en garde contre un livre dangereux (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Auguste Rodin (ÉDOUARD HERRIOT). — Nouvelles publications musicales : *Quatre mélodies* (O. M.); *le Manuscrit des Basses-Danses de la Bibliothèque de Bourgogne* (CH. V.). — Notes de Musique. — Glanes dans les Revues (F. M). — Petite Chronique.

Notes sur les Valckenborch.

Ce sont des disciples de Peter Breughel-le-Vieux que l'on connaît mal, dont on parle peu, et que leurs qualités charmantes permettent d'égaler aux plus grands maîtres, en particulier à celui dont ils reflètent l'enseignement.

D'abord le père, Lucas van Valckenborch, né à Malines vers 1549, mort à Bruxelles vers 1625. Il peignit des paysages, des portraits, des miniatures. Il fut admis à la gilde en 1560 et élu franc-maître en 1564. Suspect de sympathie pour la Réforme, il partit avec son frère Martin et avec de Vries pour Aix-la-Chapelle en 1567. Les deux frères revinrent dans leur pays après la proclamation du « pardon » par Philippe II, en 1570 (1).

Vient ensuite son frère Martin : date de naissance inconnue. On le trouve en 1604 à Rome. Il mourut à Francfort (1).

Un autre frère, Henri, fut inscrit à la gilde de Malines en 1560. Un Quentin Valckenborch y figurait depuis l'année précédente. Un Jean van Valckenborch avait été admis à la gilde d'Anvers dès 1551.

Jean et Frédéric Valckenborch, dont il y a des tableaux au Belvédère, étaient fils de Lucas, peut-être aussi Maurice et Nicolas, qui vécurent à Nuremberg dans la première moitié du XVII^e^ siècle.

On connaît en outre à Brunswick une *Défaite de Sennachérib* signée Égide van Valckenborch. Enfin Martin le Jeune, qui naquit à Francfort en 1590 et y mourut en 1663, a exécuté un *Cortège triomphal de Sésostris* pour l'hôtel de ville de Francfort et doit être le fils de Martin (2).

Ces Valckenborch, outre qu'ils sont aussi gais, aussi intimes, aussi simples que Peter Breughel-le-Vieux, ont eu autant et peut-être plus que lui le sens du pittoresque et le goût de la nature, des rochers abrupts, déchirés, romantiques; ils ont aimé les châteaux-forts perdus sur un roc à pic, les ponts fortifiés, les églises à tourelles, les maisons semées dans la campagne, les horizons lointains, bleuis, décorés presque, et les mille fantaisies de la nature lorsque le caprice humain semble s'unir et jouer avec elle.

De toute la lignée, Lucas est sans doute le plus grand; c'est lui du moins qui nous offre les harmonies les plus délicates, les coloris les plus légers, les toiles

(1) Nous avons de Lucas van Valckenborch : la suite des *Quatre Saisons* et *la Fête champêtre* (1585) à Vienne; une *Vue des bords de la Meuse* et *le Palais de Bruxelles*, au Prado; *le Paysage avec l'Enfant prodigue* du Musée d'Anvers (attribué à P. Bril); une *Copie du « Combat de Paysans » de Breughel*, au Belvédère de Vienne.

(1) On possède de lui la suite des *Mois*, à Vienne, et d'autres paysages conservés à Gotha et à Dresde.

(2) Pour de plus amples détails, consulter le *Livre des Peintres* de C. VAN MANDER (trad. Hymans).

les plus riches en personnages, aventures, scènes, villes, forêts, châteaux, maisonnettes. Mais si l'on ne voyait qu'une toile de Martin ou de Frédéric, on l'admirerait pour les mêmes qualités, avec autant de plaisir et de joie amusée.

Comme Breughel ils juxtaposent des scènes; ils les multiplient; ils se plaisent à faire dire cinquante choses à leur toile. A ce point de vue, le n° 737 du Musée de Vienne est un prodige. Du premier plan jusqu'au fond lointain du tableau, tout est pris, occupé; pas un pouce de toile perdu; il y a bien trois cents personnages, hommes, bêtes ou oiseaux, qui, à des échelles diverses, plus ou moins dissimulés, plus ou moins visibles, figurent dans ce tableau pittoresque, gai et charmant. C'est un monde; mais, remarquons-le, c'est un monde où l'on ne se perd point; chaque scène, chaque personnages est bien vu, bien dessiné, très précis, quoique sans minutie. C'est fait pour être vu à l'œil nu, et non à la loupe comme un Meissonier. Quels charmeurs! Quels réalistes!

Il y a dans un tableau de Lucas van Valckenborch (n° 738 du Musée de Vienne) où règne la plus aimable fantaisie dans la composition et la juxtaposition des scènes, des effets d'orangés, de bleus et de verts fondus sur des rochers, que je ne me rappelle avoir vus que certains soirs, au soleil couchant, dans la Montagne Noire, cette partie désolée, triste et belle de nos Pyrénées.

Ces lointains bleus, ce pittoresque, cet amour du décor ne sont au surplus pas rares chez les Flamands et même chez leurs primitifs, Patenir, Bles, Breughel le-Vieux, Gassel, Bril et autres.

« Le Dinantais Patenir, qui se fixa dès son plus jeune âge à Anvers où il devint franc-maître en 1515, est le premier dont on peut dire qu'il peignait le paysage pour le paysage lui-même, écrit M. Charles Bernard dans son ouvrage sur *Pierre Breughel l'Ancien* (1). Tout au moins le sujet animé y occupe si peu de place que les personnages, d'ailleurs microscopiques, n'y paraissent plus que comme les inutiles accessoires du décor. Le tableautin de la collection Van Ertborn, au Musée d'Anvers, qui est une des rares œuvres de Patenir qui nous soient parvenues (2), nous montre des lointains bleutés qui se dégradent avec infiniment de délicatesse. Au premier plan, des rochers accentuent l'effet de perspective. Henri de Bles, de Bouvignes, presque le compatriote de Patenir et à peu de chose près son contemporain, perfectionna ce genre. Sa *Mine de cuivre*, aux Offices de Florence, est une merveille. On n'imagine pas décor plus accidenté, offrant à tous les points des coins pittoresque et variées, et montrant, de-ci, de-là, des échappées de pays qui font de cette œuvre connue une série de paysages juxtaposés. Peut-être même le petit tableau de ce maître qui se trouve au Musée Mayer Van den Bergh, à Anvers nous a-t il séduit davantage pour l'atmosphère fluide et nacrée qui l'enveloppe, pour ce ciel extrêmement mouvementé dans lequel fuit une perspective fermée par des collines crénelées de tours. Certes, la peinture de paysage était née à l'époque de Breughel.

Les exemples qu'il avait sous les yeux devaient pousser dans cette voie le génie d'un artiste attaché si profondément et par toutes ses fibres à son terroir. D'autre part, la vue de certains paysages de maîtres italiens qui eurent à un degré suprême l'art de dramatiser un décor, comme pour le faire participer à l'état d'âme des personnages dont il est le prétexte, eurent certainement sur lui de l'influence. »

Pour ce qui est de Breughel, l'influence de son voyage en Italie et de son passage à travers les Alpes est incontestable. Van Mander, un de ses premiers biographes, écrit à ce sujet : « Au cours de ses voyages, il fit un nombre considérable d'études d'après nature, au point que l'on a pu dire de lui qu'en traversant les Alpes il a avalé les monts et les rocs pour les vomir, à son retour, sur des toiles et des panneaux, tant il parvenait à rendre la nature avec fidélité. »

Et M. Bernard ajoute : « Des dessins de 1553, l'année où il était à Rome, nous montrent des paysages alpestres d'une hardiesse et d'une sûreté d'exécution que ne possèdent pas ses œuvres antérieures. Dans quelle partie des Alpes Breughel a-t-il copié ces décors grandioses, ces cirques de rochers aux stratifications verticales, avec, dans l'ensemble, une allure que n'ont pas les paysages suisses ou savoyards? M. Hymans y retrouve la physionomie générale du col du Brenner. A considérer une des planches gravées par Jérôme Cock, pour la suite des grands paysages de Breughel, celle intitulée *Magdalena penitens*, par exemple, le touriste, retour de Méran, reconnaît tout de suite cette vallée encaissée entre des monts rocheux à la crête déchiquetée et en avant desquels, dans un anneau du large torrent dont les méandres s'enroulent au fond, s'élève une colline boisée de pins fourrés comme des manchons, avec une petite ville en amphithéâtre et, au sommet, un château-fort. Des pins gigantesques se dressent le long du chemin qui dévale à l'avant-plan, et des aiguilles rocheuses surgissent dans un fouillis désordonné. Pourtant on ne sait quoi de doux et d'aimable tempère cette nature bouleversée, l'azur incomparable du ciel et la douceur du climat qui font de ces lieux une terre privilégiée et que Breughel, malgré l'aridité du procédé au trait et les trahisons évidentes du graveur,

(1) Bruxelles, Van Oest, 1908.

(2) Voir à Vienne, au Musée Impérial : *la Fuite en Égypte*, *le Martyre de sainte Catherine*, *le Baptême du Christ*, *le Repos pendant la fuite en Egypte* (n° 664-667) et *la Bataille de Pavie* d'un de ses élèves.

a su rendre d'une façon palpable. Il ne peut s'agir ici des Alpes embuées de la Suisse, ni d'une vue des Apennins à la ligne plus continue et sévère, encore moins de la vallée du Rhin. Nous nous trouvons incontestablement dans un décor du Tyrol représenté d'une façon saisissante... »

Les Valckenborch, eux aussi, se sont inspirés des paysages du Tyrol. Et s'il est certain, étant données les dates, qu'ils ont encore suivi une direction indiquée par Breughel, c'est en eux cependant que je veux voir les maîtres de ce genre décoratif, poétique, pittoresque, que l'on ne peut plus retrouver aujourd'hui que dans certaines compositions de Gustave Moreau, et encore...

LOUIS THOMAS

LETTRE A UNE AMIE

pour la mettre en garde contre un livre dangereux.

MA CHÈRE AMIE,

Saint François de Sales a écrit l'*Introduction à la vie dévote*. Dieu me garde de médire de cet ouvrage gracieux, bocager, pastoral, quiétiste et mondain où, d'une main délicate mais ferme, l'auteur a débité l'abrupt rocher du mysticisme en petits cailloux, en gravier à semer sur le chemin qui mène au ciel. D'ailleurs je ne l'ai jamais lu. Mais quelques dames de ma connaissance, qui en ont entendu parler, m'en ont dit le plus grand bien. Il paraît que cet ouvrage manque résolument d'ironie, ce n'est point pour me déplaire. Je n'aime point l'ironie, ce procédé de pédants, qui, malheureusement, s'est répandu aujourd'hui d'une façon si épidémique. Je n'aime pas l'ironie : elle dépare tout ce qu'elle touche. Pourquoi faut-il que certains écrivains contemporains ne consentent plus à s'en passer? Pourquoi faut-il que M. Marcel Boulenger?...

Quelle tristesse! J'aurais aimé voir cet auteur, si souple, si subtil, si versé dans les choses du bel air, cet auteur qui sait s'habiller, qui sait manger, qui sait élever des chiens et rompre ceux de la conversation... (horrible!), j'aurais aimé penser qu'il croyait à certaines supériorités indiscutables, reconnues, celle de l'argent par exemple. Personne autant que lui n'était qualifié pour composer le manuel de la vie élégante. Et il l'a fait. Et il lui a trouvé le titre qu'il fallait. Vous sentez bien tout ce que ce terme « la vie comme-il-faut » comporte de supériorité sur tous les autres, notamment sur celui qui vient de se présenter si cursivement sous ma plume. Qu'est-ce que cela, en effet, « la vie élégante »? Hum! c'est bien vague! Il y a des élégances morales, n'est-ce pas? une certaine manière d'être compatible avec une fortune médiocre, une désinvolture à l'usage des gueux. Fi donc! De fâcheuses confusions peuvent s'ensuivre. Tandis que : « la vie comme-il-faut »! Ah! parlez-moi de ça! Quelle nuance! Quelle mesure! *Introduction à la vie comme-il-faut!* (1). L'ouvrage manquait.

Hélas! pourquoi faut-il que ce livre, qui pourrait être si bien, m'étonne, m'inquiète, me froisse? Pourquoi est-il habité par cet esprit... équivoque? Je voudrais m'être trompé. Mais plus je relis ces pages, plus je leur trouve un arrière-goût d'irrespect. C'est à peine si j'ose me formuler à moi-même cette pensée. Il faut que ce soit devant vous. Pas de doute cependant.

Oh! c'est fait avec beaucoup d'adresse. Il faut une perspicacité comme la mienne pour le découvrir. Je suis sûr que bien des écervelés s'y laisseront prendre et croiront à la bonne foi de l'auteur. Qu'importe après tout? L'essentiel est qu'ils soient introduits. Si le maître des cérémonies se permet à la dérobée un sourire sceptique en face du saint des saints, cela n'engage que lui. Laissons-le se débattre avec ses remords.

Quelques personnes, à qui je supposais plus de finesse, ont raillé ma déconvenue : « Eh quoi! morose censeur, me répondirent-elles, où prenez-vous que M. Marcel Boulenger se moque? Nous l'avons lu d'un bout à l'autre, il n'est que de bon conseil. N'avoir ni opinions, ni conversation, ni fantaisie, ni esprit, n'être jamais aimable, ne se commettre qu'avec des gens de fortune avouable, que faisons-nous d'autre nous-mêmes? Et M. Marcel Boulenger, en nous les recommandant, a fort bien noté que ce sont là les conditions essentielles pour vivre la vie comme-il-faut. Il l'a même fait avec intransigeance. Nous connaissons tous des gens, par ailleurs très bien, qui fréquentent, par exemple, des artistes. A cette sorte de faiblesses, M. Boulenger se montre impitoyable. Vous voyez bien que vous avez tort d'envisager les choses avec ce pessimisme. »

Elles n'ont donc pas tout vu. Pour moi, qui ai étudié ce bréviaire avec dévotion, avec une arrière-pensée d'espérance, j'ai découvert par moments, sous cette première figure grave et tendue, un autre visage, celui-là déconcertant. Mais oui.

Certes, j'applaudis sans réserves à des passages comme celui-ci :

Sourire volontiers? Mais alors, ni vous, Jane, ni vous surtout, mon cher Willy, ne pourriez conserver cette contenance impassible, sinon légèrement grincheuse, qui vous donne, sans effort un air bien distingué. Bon accueil à tout le monde? Peste!... Et si l'on vous présentait un individu qui ne soit pas reçu par les gens riches, ou bien une voleuse, une faussaire, ou pis encore que tout cela, une femme divorcée, faut-il donc aussi réserver bon accueil à ces coquins-là? Quant à écouter attentivement et répondre à tout ce qu'on vous dit, vous pressentez où cela peut vous mener, n'est-ce pas? Un beau soir, quelqu'un viendrait à vous parler de socialisme ou de littérature, comme au café, ou tiendrait devant vous des propos inhabituels, animés par la plus choquante originalité : et il faudrait non seulement faire comme si l'on entendait, mais encore aller se compromettre par une réponse?

Voilà qui est de la bonne logique, de la saine morale.

Mais alors que vient faire, tout à fait à la fin, ce conseil singulier :

... comme tous les grands laborieux, vous prendrez des vacances : c'est-à-dire que tous les ans, ou tous les deux ans, soit vers le printemps, soit vers l'automne, vous partirez ostensiblement pour l'Egypte, pour l'Ecosse, que sais-je!... Puis, à la frontière, vous passerez une nuit à l'hôtel et dès le lendemain gagnerez en cachette quelque trou perdu dans les champs, sinon en pleine montagne, et voire le long d'une côte méprisée, où l'on ne rencontre que la mer.

Là, un ami tout frais vous attendra, Jane; et vous aurez donné

(1) MARCEL BOULENGER : *Introduction à la vie comme-il-faut*. Paris, chez Ollendorff, couverture illustrée de Bernard Boutet de Monvel.

rendez-vous, Willy, à une petite rien du tout. Pendant quinze jours, vous vivrez sans préméditation, vous vous roulerez dans l'herbe, vous rirez uniquement quand vous en aurez envie, et non pour trouver que cette chère baronne a bien de l'esprit. Je veux qu'au bout de ces deux semaines, Willy ait de la barbe, et que Jane échevelée mange avec ses doigts.

Ce sont des cures de spontanéité, voyez-vous. Elles sont indispensables...

Il n'y a pas à dire, c'est écrit. Cela fait à peine deux pages sur quatre-vingts, mais elles y sont. Elles me gâtent tout le reste. Eh quoi? monsieur Marcel Boulenger, vous admettez que l'homme comme il faut puisse se lasser de l'être? Vous le supposez détraqué au point de désirer en secret une autre existence? Dites-le donc tout net, voyons : vous le soupçonnez d'hypocrisie? Que signifie cette expression : « cure de spontanéité »?

Spontanéité!... Alors vous nous preniez pour des artistes, pour des bohèmes... Ah! je triomphe, monsieur, je vous tiens! Bas le masque! Vous l'avez bien maintenu sur votre figure tout le temps de votre sermon, mais voilà que le désir de vous moquer l'emporte sur le souci de tenir jusqu'au bout votre gageure. Et vous lâchez tout le paquet.

Si je vous ai bien compris, vous donnez là des conseils pour mener la vie comme-il-faut à des gens quelconques, à des « spontanés » comme vous dites, à des déclassés, quoi! Mais savez-vous que c'est très grave? Savez-vous que vous ne tendez à rien moins qu'à dissoudre la société, qu'à en mélanger les classes? Vous rêvez le gâchis universel!... Ah! vraiment, monsieur, vous me faites beaucoup de peine!

Vous voyez, chère amie, combien l'indignation m'égare. Je cesse de m'adresser à vous pour me lancer dans une prosopopée... Faut-il que je sois bouleversé! Pardonnez-moi.

Mais comprenez ma tristesse. Encore, si je pouvais trouver plus loin quelque chose où me reprendre, une sorte de désaveu?... Hélas! au contraire. Dans la seconde partie de son livre : *Epîtres aux Corinthiens*, je fais de nouvelles découvertes, et non moins désobligeantes. Au chapitre intitulé *Yachting*, M. Marcel Boulenger ne s'avise-t-il pas de supposer son héros une sorte de demi-pauvre qui ne possède, en guise de yacht, qu'une barque de pêche, et, horreur! s'en contente :

Tu me dépeindras par contraste ta savoureuse indépendance, ta vie pleine d'imprévu, le charme de ta solitude estivale, en quelque coin perdu de Bretagne, et les âpres joies, un peu sauvages, qu'on se plaît à y goûter. Tu me nommeras le petit port que hante ton bateau chétif et charmant, dont se riraient sans doute les poseurs du Yacht-Club — ainsi que tu les qualifies, — ton cher bateau qui n'est qu'une barque de pêche, tout au plus, mais que, du moins, tu peux mener toi-même, la main à la barre, face aux vagues?...

Je t'ai rencontré un soir sur les rochers lointains de ton Finistère. Tu rentrais au logis, un filet sur l'épaule. Ton amie t'accompagnait, portant un casier à homards. Elle avait une très jolie robe, cotillon court et blouse de marin très ouverte, sur sa jeune poitrine, toilette de quatre liards, sous quoi elle semblait nue comme une petite néréide, saisie toute vive dans le pli d'une vague, et habillée à la hâte avec la défroque d'un mousse... Toi, tu portais le chandail et le suroit, et nonobstant ta figure cuite, ton brin de moustache décolorée par les embruns, malgré ton aspect louvart de mer, enfin, il y avait plaisir à te voir marcher côte à côte avec la petite néréide, sur ce sentier de falaise; vous étiez dans le ton, vous faisiez bien, vous faisiez mieux que ça vu que vous fleuriez l'amour et la fraîche santé, et après vous avoir croisés, mes enfants, on se sentait bien sot si, d'aventure, on était là tout seul...

. . . . . .

Une fois débarqué, tu prenais à la taille ta petite amie un peu tremblante, et tu l'emmenais dîner dans votre chalet, au milieu de ce bouquet de pins qui finit sur la plage même. On avait fermé les fenêtres au vent du large soufflant la tempête; mais de l'autre côté, celles qui donnaient sur la vallée bleuissante s'ouvraient toutes grandes; la nappe à carreaux était mise, le vin souriait allègrement dans les verres, sous la clarté de deux bougies aux chapeaux roses, et l'odeur du melon se mariait au tintement discret de l'angelus.

En quels termes séduisants ces choses-là sont dites! Je vous défie de n'y point discerner une secrète complaisance. Et que dis-je? secrète. A moins de le presser sur son cœur ce héros amateur de joies simplettes... N'a-t-il pas l'audace de l'appeler son cher « corinthien des petits trous pas chers »? C'est de l'aberration...

Bref, cher amie, l'*Introduction à la vie comme-il-faut* constitue, malgré la promesse alliciante du titre, une lecture pleine d'amertume. Il vous en reste le sentiment d'une trahison. Nous avions déjà le redoutable Abel Hermant. Qu'allons-nous devenir si celui en qui nous avions mis tous nos espoirs, si le Benjamin du dandysme contemporain avoue cette fâcheuse tendance d'artiste, cette curiosité malsaine des choses de la nature et s'il ne nous flatte et ne nous fréquente que pour laisser dans notre chair confiante, en fuyant, ces flèches perfides?...

FRANCIS DE MIOMANDRE

AUGUSTE RODIN

M. Edouard Herriot, sénateur, maire de Lyon, et certes de tous les sénateurs et maires de France le plus lettré et le plus érudit, a organisé dernièrement une exposition de dessins de Rodin qui eut un retentissement considérable. Mieux encore, il écrivit sur ces dessins, et sur l'art de Rodin en général, des choses excellentes qui intéresseront certainement nos lecteurs :

L'Amérique vient de lui consacrer toute une salle au Musée Métropolitain de New-York. Copenhague est pleine de ses œuvres. Prague, jadis, le fêta. L'Allemagne s'instruit à son école. C'est en France, peut-être, qu'il est le plus discuté, le plus mal compris. Un groupe de ses admirateurs s'est constitué pour demander à l'Etat de concéder au Maître l'Hôtel Biron, où il travaille chaque jour avec la ferveur d'un apprenti. En échange de cette faveur, Rodin donnerait à la nation sa collection de dessins, des répliques de ses statues, ses maquettes originales, les merveilleux antiques rassemblés avec amour en sa demeure de Meudon. On doit souhaiter que cette entreprise réussisse et que nous ne laissions pas, une fois de plus, partir pour l'étranger (rappelons-nous l'exemple de la galerie Wallace!) un trésor qu'il est possible de retenir.

Je n'aborderais pas ce sujet à cette place s'il s'agissait seulement d'esthétique. Mais la carrière de Rodin comporte un enseignement. Cet artiste, dont les œuvres atteignent aujourd'hui des prix effrayants, travaillait, aux environs de 1880, à la Manufacture de Sèvres, où il recevait trois francs par heure : dans l'engobe de pâte blanche, il dessinait ces vases délicieux où de subtils Amours disent les grâces de chaque saison, où s'ébattent néréides

et sirènes. En même temps, il s'attaque à la sculpture, dans un grand élan. Que d'efforts et que de luttes, depuis ses essais chez Barye ou Carrier-Belleuse, depuis ses premiers ouvrages à la Bourse de Bruxelles! Il s'affirme avec son *Age d'airain* et son *Saint Jean-Baptiste prêchant*, contestés à leur apparition et, dès maintenant, classiques. Un professeur dont le nom s'est perdu, Lecoq et Boisbaudran, original bonhomme, très pénétré des traditions du dix-huitième siècle, l'a mis sur la voie en lui enseignant le respect scrupuleux du métier. Il se complète par son observation personnelle. Il se fait à lui-même la règle qui dominera toute sa création; il aperçoit que, si tant de sculpteurs ont échoué, c'est pour n'avoir regardé qu'un seul aspect de leur modèle. Il prétend et il démontre que, pour obtenir le mouvement, la vie, il faut établir une série de profils, « se prouvant les uns par les autres » et se réunissant. Aussi ses bustes — portrait de Dalou, d'Antonin Proust, de Laurens, de Victor Hugo, de Puvis de Chavannes, de Clémenceau — sont-ils de purs chefs-d'œuvre d'expression et de vérité. On les voudrait voir donnés en exemple dans nos écoles officielles.

Il a voulu plus. Maître du modelé, il poétise et dramatise la sculpture. Dans le marbre du *Baiser*, quelle grâce légère! Et n'est-ce pas un drame vivant que le groupe des *Bourgeois de Calais*? La passion anime l'ébauchoir; la laideur elle-même se transfigure par l'émotion de l'artiste qui la contemple. Aucune de ses œuvres n'est en repos; le sujet agit ou pense, souffre ou se réjouit; le geste, accentué parfois, donne l'indication essentielle; tous les muscles s'y associent. Dans l'*Appel suprême*, dans l'*Invocation*, c'est le corps tout entier qui s'élance ou qui prie. L'image enveloppe une idée, claire ou mystérieuse à demi. Rodin n'est jamais descendu à l'allégorie chère aux faux classiques. Il vivifie la forme ou l'idéalise; c'est la forme qui le séduit. Témoin l'une de ses dernières œuvres, le masque en pâte de verre qui représente les traits de l'actrice japonaise Hanako, merveille de fidélité et d'humaine harmonie.

En ces dernières années, Rodin nous apparaît sous un jour nouveau. Il se livre plus que jamais à ce goût passionné du dessin, si sensible dans toute son existence. L'exposition qui vient de s'ouvrir à Lyon éclaire cet aspect de son génie.

Ces dessins sont de plusieurs sortes. Les uns révèlent un graveur minutieux. D'autres, contemporains de ses voyages en Italie, évoquent la Renaissance. Ils illustrent *la Divine Comédie;* ils se souviennent de Léonard; ils reproduisent cette courbe de Michel-Ange sur laquelle Rodin médita longuement. D'autres, plus libres, plus hardis, semblent inaugurer une technique nouvelle. En les voyant, le public s'effare d'abord et s'insurge; on doit les comprendre cependant. Ce sont les recherches d'un sculpteur qui a la hantise de la profondeur; il veut protester contre la platitude et la maigreur de la décoration moderne. « Jadis, explique-t-il, au beau temps du gothique, l'artisan qui courbait une voussure la sculptait dans son épaisseur. La lumière jouait sur les diverses faces et faisait vivre la pierre sans qu'elle se déplaçât. » Le désir de reprendre cette tradition provoqua ces curieuses études : corps jeunes et sveltes que des étoffes enlacent; ondines qui simulent des rochers ou flottent entre les eaux, comme des plantes; femmes dont les lignes mobiles se concertent; cariatides qui s'efforcent; tritons luttant de toute leur ardeur; faunesses au jeu; bacchantes en fête; ombres qui glissent; bleus papillons de nuit qui se noient sous des teintes lilas; vivantes constellations. Influence japonaise, disent ceux-ci. Couleurs persanes, dogmatisent ceux-là. Rodin répond doucement : « D'un bout du monde à l'autre, la nature nous rapproche ainsi que fait la mer. »

On peut aimer cette œuvre ou la redouter; il en est qui l'injurient. Impossible d'en méconnaître la grandeur, l'originalité, la force. Après un tel labeur, cet artiste aurait le droit de voir disparaître les rancunes et les fanatismes qui ont déchiré sa vie. Notre jeune surintendant, en qui sont placées tant d'espérances, s'honorerait en nous donnant, malgré les difficultés que l'on soupçonne, un *Musée Rodin*. On y pourrait étudier l'évolution d'un génie qui s'éleva du métier le plus humble aux sommets de la pensée et de l'art; nous aurions cette joie d'admirer un grand artiste français en France, au lieu de le rechercher avec peine dans les galeries de l'étranger.

ÉDOUARD HERRIOT

Nouvelles publications musicales.

Quatre mélodies pour voix moyennes par PIERRE DE BRÉVILLE sur des poèmes de J. MORÉAS, H. DE RÉGNIER et CH. VAN LERBERGHE. Paris, Rouart, Lerolle et Cie.

M. Pierre de Bréville vient de faire paraître chez les éditeurs Rouart, Lerolle et Cie les quatre mélodies qui, chantées par Mme J. Bathori aux concerts de la Société Nationale, y furent accueillies avec le plus vif succès.

Ces quatre pièces vocales peuvent être classées parmi les plus parfaites de l'auteur d'*Éros vainqueur*. Écrites sur des poèmes de Jean Moréas, Henri de Régnier et Charles Van Lerberghe, *Une jeune fille parle*, *Venise marine*, *Berceuse* et *Sous les arches de roses* attestent, en même temps que la sensibilité et l'inspiration du compositeur, son constant souci d'asservir aux moindres nuances du texte les inflexions rythmiques et mélodiques de la phrase musicale.

Le scrupule de M. de Bréville conduit celui-ci à ne livrer ses œuvres au public que lorsque leur forme exprime sa pensée d'une manière définitive et rigoureusement fidèle. Par ce temps de production hâtive, le cas est assez rare pour être signalé. Et s'il retarde le plaisir que nous éprouvons à voir le répertoire musical accru de quelques pièces de choix, les soins dont celles-ci furent l'objet augmentent, en les perfectionnant, la joie qu'elles nous apportent.

Avec MM. Gabriel Fauré et Debussy, M. de Bréville est incontestablement au premier rang des compositeurs qui ont donné au lied son style, sa signification et sa beauté. Et parmi les vingt à trente mélodies qu'il écrivit jusqu'ici (souhaitons les voir réunies en recueil), sa personnalité s'accuse avec netteté. Dire des œuvres qui viennent de paraître qu'elles sont dignes de l'auteur de *Bernadette*, d'*Épitaphe*, des *Prières d'enfant*, des *Trois poèmes de Jean Lorrain*, etc., c'est en préciser la haute valeur d'art.

O. M.

Le Manuscrit des Basses Danses de la Bibliothèque de Bourgogne; introduction et transcription par ERNEST CLOSSON. (Publication de la *Société des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique*, 1912; 90 ex. sur papier vélin d'Arches, mis dans le commerce.)

Cet ouvrage de luxe comporte une analyse critique d'un riche manuscrit du XVe siècle et un essai de transcription des danses qu'il contient. M. Ernest Closson, chargé par la *Société des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique*, de résoudre les problèmes que

soulève la notation mystérieuse des danses contenues dans ce précieux document, s'est tiré d'affaire avec une prudence et un tact qui n'ont point lieu d'étonner de la part d'un musicologue aussi averti. Le futur professeur d'histoire de la musique au Conservatoire de Bruxelles a réalisé là un travail d'une haute valeur scientifique et qui mérite en tous points d'attirer l'attention de ceux qu'intéressent les questions de musique ancienne D'autre part, les amateurs de beaux livres trouveront largement de quoi satisfaire leur goût dans cette publication imprimée avec un soin minutieux et pourvue de si splendides fac-simile. CH. V.

NOTES DE MUSIQUE

Il vient de se constituer à Bruxelles une nouvelle société de concerts qui a pris pour titre *Société Philharmonique* et qui, à l'instar de celles de Paris, Berlin et Vienne, se propose d'organiser chaque année une série de récitals et de séances de musique de chambre, pour lesquels elle fera appel au concours des virtuoses les plus réputés.

Le programme des auditions de la saison prochaine, qui seront données par abonnement à la Salle Patria, a été arrêté comme suit : 29 octobre : Eugène Ysaye et Raoul Pugno ; décembre : le ténor Henri Hensel; 22 janvier : le violoniste Fritz Kreisler; 19 février : la pianiste Teresa Carreno ; 5 mars : le pianiste Wilhelm Backhaus ; 18 mars : la cantatrice Maria Philippi.

La direction de ces séances a été confiée à l'Administration de Concerts Schott frères, 30 rue Saint-Jean, où l'on peut s'inscrire dès à présent.

Le célèbre violoniste Fritz Kreisler donnera, avant de partir pour l'Angleterre, un récital le mercredi 2 octobre à la Salle Patria.

Les Concerts Ysaye reprendront à partir du 27 octobre à l'Alhambra la série de leurs auditions. Le premier concert, consacré à Mozart, sera dirigé par M Eugène Ysaye Au programme : le *Requiem* pour chœur et orchestre et plusieurs œuvres pour piano et orchestre interprétées par M. Raoul Pugno.

Le deuxième concert, consacré à Brahms, sera dirigé par M. Wendel, chef d'orchestre de l'Opéra de Brême. M. Jacques Thibaut, violoniste, s'y fera entendre.

Le programme du troisième concert, que dirigera M. S. von Hausegger, chef d'orchestre de la *Philharmonie* de Hambourg, sera composé d'œuvres de Beethoven. Soliste : M. C. Friedberg, pianiste.

Un quatrième concert, dirigé par M. Lasalle et pour lequel est engagée Mme Kousnetzoff, de l'Opéra Impérial de Saint-Pétersbourg, sera consacré à l'Ecole française.

César Franck et l'Ecole belge auront les honneurs des cinquième et sixième concerts. Enfin, un festival Wagner, donné hors de l'abonnement, clôturera la saison.

L'Administration des Concerts Populaires organise, pour la saison prochaine, quatre grands concerts symphoniques qui seront donnés le dimanche après-midi au Théâtre de la Monnaie. Les répétitions générales publiques auront lieu le samedi après-midi à l'Alhambra.

L'Administration s'est assuré pour la direction de ces concerts le concours de MM. Peter Raabe, chef d'orchestre de la Cour de Weimar; Pierre Sechiari, de Paris; Hans Pfitzner, de Strasbourg et Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire de Liége.

Pour tous renseignements et inscriptions, s'adresser à l'Administration de Concerts Schott frères.

GLANES DANS LES REVUES

La Vie (1) devient de plus en plus intéressante. Elle est d'une variété extrême grâce à une rédaction très nombreuse, tout à fait au courant des choses de l'esprit. Ainsi, pour ne citer qu'un des derniers numéros, celui du 31 août dernier, on pouvait y lire une étude sur *Genève* par Georges Renard, des *Chansons portugaises* traduites par A. de Sousa Cardosa, un morceau d'une justesse critique absolue sur *l'Air du pays en Amérique* par Mlle Stéphanie Landyn, la suite d'une passionnante étude de José Mélila sur la civilisation des *Polynésiens*, enfin le commencement d'une traduction d'un livre de Zeromski, le grand romancier polonais : *l'Ombre*, qui s'annonce comme une œuvre d'une intensité étrange.

Il y avait déjà longtemps que la tenue, de plus en plus digne et intéressante, de cette revue me frappait. Et je voulais le dire. Mais ce qu'elle comporte peut-être de plus attachant, c'est la rubrique : *Échos, notes, inédits*, sorte de tableau pittoresque de la semaine, entremêlé de souvenirs et d'anecdotes charmantes concernant notamment la vie des colonies. Je soupçonne MM. Marius-Ary-Leblond de n'être pas étrangers à la rédaction de ces dernières. Ils font là œuvre utile, ils nous donnent sur notre « Grande France », si méconnue de nous, de précieux renseignements et quelques motifs d'exalter notre impérialisme. Pourquoi n'aurions nous pas d'impérialisme, au fait? Nous valons bien les Anglais.

A signaler aussi dans le numéro de septembre de *la Nouvelle Revue Française* (2) un portrait de Suétone par André Suarès d'un mordant extraordinaire, et le commencement d'un *Mystère* de O.-W. Milosz : *Miguel Mañara*, œuvre de grand poète dont je reparlerai un jour tout au long. F. M.

PETITE CHRONIQUE

Ainsi qu'on le prévoyait, M. Emile Wambach, inspecteur des Ecoles de musique, succède à Jan Blockx comme directeur du Conservatoire d'Anvers. Sa nomination a paru la semaine dernière au *Moniteur*.

Ancien élève de Peter Benoît, M. Wambach s'est fait apprécier comme compositeur par plusieurs partitions : *Yolande*, *Mélusine*, *Quinten Matsys*, jouées avec succès à l'Opéra flamand d'Anvers. Il a écrit en outre des cantates, des symphonies, de la musique religieuse, des mélodies, etc.

A la cérémonie de la pose de la première pierre du monument Victor Hugo, qui aura lieu à Waterloo aujourd'hui, divers discours seront prononcés. M. Camille Le Senne parlera au nom du comité d'honneur pour la France; M. Ivan Gilkin, au nom du comité d'honneur pour la Belgique ; M. Hector Fleischmann, au nom des promoteurs de l'œuvre.

(1) Paris, 68 rue Mazarine.
(2) Paris, 1 rue Saint-Benoit.

A l'inauguration de l'ossuaire aux morts de Waterloo, dans le parc de la Ferme du Caillou, qui suivra cette cérémonie, un discours sera prononcé au nom de la société *les Amis de Waterloo*, et Mme Laure Mouret dira l'*Hymne aux Morts*, de Victor Hugo.

C'est au Kursaal Palace d'Heyst-sur-Mer que le cercle d'art *le Littoral* avait organisé cette année son Salon annuel d'aquarelles. Celui-ci a obtenu son succès habituel, et la moitié environ des œuvres exposées par MM. H. Janlet, H. Cassiers, M Hagemans, V. Uytterschaut, Th. Hannon, F. Charlet, L. Bartholomé et Ch. Watelet a été acquise par des amateurs.

Deux fêtes de bienfaisance organisées l'une à Heyst, l'autre à Blankenberghe par le président du cercle, M H Janlet, avec le concours de Mmes Marcel Lefèvre, G. Bernard, Malleville G. Mortelmans, de MM. Marcel Lefèvre et A. Bouillez ont fait salle comble et produit au profit de l'OEuvre des Enfants maladifs du Littoral une recette importante.

MM. R. Lyr, M. Brusselmans et Ch. Delgouffre inaugureront le 30 septembre à la Salle Nouvelle (11-13, rue Ernest Allard) un cycle de conférences consacré à :

1° La Littérature française (ses origines, son évolution, esthétique de la langue);

2° L'Harmonie, le Contre-point, la Fugue (analyse, étude des formes musicales);

3° La Musique et les Musiciens (histoire, philosophie et esthétique, avec auditions).

Ces conférences s'adressent spécialement aux artistes et amateurs d'art dont elles tendent à développer la culture générale sous la forme à la fois d'entretiens esthétiques et de leçons documentaires.

L'Éventail annonce que M. Eugène Ysaye, appelé en Amérique par un engagement de quatre-vingt-dix concerts, partira le 2 novembre pour New York. Son absence sera de sept mois.

L'École de musique de Saint-Josse ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. François Rasse, reprendra ses cours le jeudi 3 octobre.

L'enseignement comprend le solfège élémentaire et le solfège supérieur pour jeunes filles et garçons; le chant individuel, la mélodie, et le chant d'ensemble pour demoiselles et hommes; la diction pour demoiselles (chanteuses).

M. Max Reinhardt, directeur du Deutsches Theater de Berlin, montera cet hiver *l'Oiseau bleu* de M. Maurice Maeterlinck, qui fut joué, on le sait, avec un très grand succès à Moscou, à Londres et à Paris.

M. Reinhardt donnera à la féerie de M. Maeterlinck un cadre entièrement neuf.

On lira avec intérêt dans la belle revue de M. Armand Dayot, *l'Art et les Artistes* (1), l'élogieux article que consacre M. Paul Vitry à notre compatriote le statuaire Victor Rousseau, « l'une des plus nobles et des plus délicates figures d'artiste dont puisse s'honorer l'art belge contemporain ».

(1) Livraison de septembre. Paris, 23 quai Voltaire; Leipzig, 16 Querstrasse.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On sait les bruits pessimistes soulevés récemment autour de la figure vénérable de Henri Fabre. Dans son spirituel et narquois « Courrier de Paris » au *Figaro*, M. Alfred Capus s'est occupé de cette délicate question : « Cet homme était-il dans la détresse, comme on l'a dit tout à coup, demande l'auteur de la *Veine*, ou bien au contraire termine-t-il sa vie dans la simplicité et dans la paix? La générosité bruyante d'un journal a soulevé ces questions. Mais il ne faut pas blâmer notre confrère de cet éclat. Le *Matin* s'est contenté de se soumettre à une des lois les plus rigoureuses du temps présent, celle qui exige que le bien lui-même ne puisse plus se faire sans scandale...

... La magnifique santé morale d'un Henri Fabre y a résisté victorieusement. Et certes oui, cette vieillesse si calme et si fière sera préservée des dures humiliations de l'argent. S'il survenait jamais quelque menace, ceux qui disposent de tant de places, de gratifications et d'honneurs sauraient la conjurer sans éveiller une pitié banale. On doit le silence, quand il le réclame, et le respect au maître doux et patient des insectes à la vie cachée. »

De Paris :

La direction de l'Opéra a fixé au 20 novembre la première représentation de *Fervaal*. Le drame lyrique de M. Vincent d'Indy aura pour principaux interprètes MM. Muratore, Delmas et Mme L. Bréval. L'œuvre fut, on s'en souvient, créée au théâtre de la Monnaie en 1896 par M. Imbart de la Tour, Seguin et Mme J. Raunay.

Les autres nouveautés annoncées par MM. Messager et Broussan passeront aux dates ci après : *les Bacchantes*, ballet en trois tableaux de M. Alfred Bruneau, le 16 octobre; *le Sortilège*, ouvrage en deux actes de M. André Gailhard sur un poème de M. Maurice Magre, en décembre; *Scemo*, drame lyrique en trois actes de M. Alfred Bachelet, poème de M. Ch. Méré, en janvier; *les Joyaux de la Madone*, de M Wolff-Ferrari, à la fin de la saison.

Un joli mot de Spontini, que cite l'*Opinion* :

Aimant à se parer des innombrables croix qu'il possédait, Spontini entendit un jour pendant une cérémonie officielle un des exécutants de l'orchestre dire à son voisin : « Regarde la poitrine de Spontini! Est-elle assez constellée!... Et dire que Mozart n'avait pas de croix! »

Spontini se retournant, lui répondit : « Mais, cher Monsieur, c'est que Mozart pouvait s'en passer! »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature
A Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le Dr G. C. WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le Dr KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : **100 FRANCS**

Nous nous réservons de porter ce prix à 125 francs dès que paraîtra l'ouvrage, ou dès que les 300 premiers exemplaires seront souscrits.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez **Floury**,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.
Le numéro : fr. 0,85.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, 20 francs par an.
France et Belgique, 15 francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**
PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.
Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles.— Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 39. 29 SEPTEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Privilège de « Parsifal » (OCTAVE MAUS). — Ecrivains d'aujourd'hui : *Guy Lavaud* (LOUIS THOMAS). — Louis Morin (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Monument Victor Hugo. — Nouvelles publications musicales : *Quatre mélodies* (O. M.). — Nécrologie : *Alexis Ermel* (O. M.). — Petite Chronique.

Le Privilège de « Parsifal ».

C'est la question du jour. Elle préoccupe à juste titre tous ceux qui vénèrent la mémoire de Richard Wagner et que troublent, dans l'intimité de leur conscience, les arguments par lesquels on s'efforce de faire passer pour un sacrilège le droit, légalement accordé à tous les directeurs de spectacles, de faire représenter *Parsifal* après l'expiration de l'année 1913.

Au point de vue juridique la question est tranchée, puisque le Reichstag s'est prononcé contre la prolongation du délai prohibitif, fixé par la loi allemande à trente années après la mort de l'auteur.

Mais on fait appel de cette décision à l'opinion publique. Une lettre de M. Richard Strauss a ouvert les hostilités contre la législation elle-même et contre le régime représentatif actuel. « On ne doit considérer qu'une chose pour régler la question de *Parsifal*, dit le célèbre compositeur. Cette chose, c'est le respect qu'on doit à la volonté d'un génie ; mais malheureusement les gens qui décident en de telles affaires ne sont pas ceux à qui notre culture est le plus chère. Ce sont des juristes et des hommes politiques dont l'horizon n'est pas assez large pour comprendre le droit illimité de la propriété intellectuelle. Il me fut donné il y a quelque temps d'assister aux débats du Reichstag sur la propriété musicale. A part quelques exceptions, les représentants du peuple discutèrent la question avec une inavouable incompétence... Tout ceci ne changera pas tant que la loi absurde du suffrage universel existera et qu'on additionnera les voix au lieu de les peser, au lieu de donner à la voix d'un génie la valeur de dix mille voix de valets. »

M. Richard Strauss, on le voit, ne craint pas d'être assimilé au héros de l'un de ses plus beaux poèmes symphoniques. Sa chevaleresque équipée ne manque ni de générosité ni d'allure, mais l'essor des moulins n'en sera pas ralenti.

Le plus autorisé des critiques musicaux français, M. Pierre Lalo, fustige à son tour la législation sur le droit d'auteur, dont il demande impérieusement la revision. « Les lois sur la propriété artistique, écrit-il dans le *Temps*, sont également absurdes, barbares et injustes dans tous les pays. C'est leur principe même qui est faux ; le seul principe vrai est celui-ci, qui a été formulé par je ne sais qui : *La propriété artistique est une propriété.* Entendez par là qu'elle a le même caractère absolu et perpétuel que toute propriété d'un autre ordre ; qu'elle n'est pas sujette à des réserves et à des limitations dont les motifs sont inconcevables. Quelle raison, quel prétexte ont bien pu avoir les législateurs pour décréter que la propriété d'un immeuble serait perpétuelle, que le possesseur de cet immeuble le transmettrait, ou en transmettrait la valeur à ses enfants, que ceux-ci en feraient autant, à leur tour, et ainsi de suite indéfiniment, mais que la propriété d'un livre, d'une comédie, d'un drame lyrique ou d'une sym-

phonie serait limitée et passagère, et que cinquante ans après la mort du premier possesseur, c'est-à-dire de l'auteur, elle ferait retour à la masse, à la communauté des citoyens français? Quels arguments ont-ils pu faire valoir pour établir cette distinction extravagante, contraire au bon sens et à la nature même des choses? »

La thèse de M. Lalo, pour séduisante qu'elle apparaisse à ceux qui prisent plus que toute autre manifestation de l'activité humaine les œuvres de l'esprit, s'appuie sur un principe erroné. Le droit d'auteur *n'est pas une propriété*. Celle-ci ne peut s'exercer que sur la matérialité d'un objet; la pensée qui a créé cet objet lui échappe. Propriétaire d'une maison, je puis vendre, louer, prêter, donner, modifier, démolir cette maison. En agissant au gré de ma volonté, je ne devrai compte à qui que ce soit des actes qu'elle m'inspire. Mes héritiers auront sur cette maison les mêmes droits que moi-même, tant que durera le régime successoral actuel.

Les droits qu'ouvrent les conceptions intellectuelles — qu'il s'agisse du domaine artistique, scientifique, industriel, philosophique ou autres — sont d'une nature différente. La propriété, avec les privilèges qu'elle confère, ne s'applique qu'à la réalisation objective de celles-ci. Je puis disposer d'un livre qui m'appartient, d'un tableau, d'une statue, d'une partition. Mais, par son caractère métaphysique, la pensée qui les engendra ne peut, pas plus que l'air ou la lumière, être l'objet d'un droit réel.

Imagine-t-on, par exemple, si le droit d'auteur devait être confondu avec la propriété, que les héritiers de Flaubert, sous prétexte de morale, eussent été en droit d'anéantir *Madame Bovary?* Le crime faillit être consommé à l'égard des *Flaireurs* et de *Pan*, les deux drames de Charles Van Lerberghe, que les amis du poète eurent grande peine à défendre contre la fureur destructrice de ses héritiers.

C'est par une évidente méconnaissance de ces principes que le terme « propriété artistique » a été employé dans la législation. On lui a substitué avec raison, dans la loi belge de 1886 destinée à la protection des œuvres d'art, l'expression « droit d'auteur », qui précise une prérogative exceptionnelle dont nul ne conteste la légitimité.

Car il est de toute justice qu'un penseur, qu'un musicien, qu'un homme de lettres, qu'un inventeur, — et souhaitons que les progrès de la législation rangent dans la même catégorie les peintres et les sculpteurs — trouve dans ses travaux, dont le mérite tarde souvent, et parfois jusqu'après sa mort, à être reconnu, les ressources que d'autres tirent d'une besogne matérielle. Il faut aussi que leurs créations soient protégées contre le pillage et la contrefaçon. Enfin il est équitable que leurs enfants ne soient pas frustrés d'un patrimoine légitimement acquis. Mais comment concilier ces intérêts individuels avec ceux de la collectivité, dont les œuvres d'art sont destinées à élever la pensée, à exalter les sentiments? La morale entre ici en conflit avec des nécessités économiques. Faire prévaloir ces dernières, ce serait assimiler la production artistique au négoce, en altérer l'essence, détruire ce qui fait sa pureté et sa noblesse.

Pour résoudre ce problème — formulé pour la première fois à la fin du XVIII^e^ siècle — on a imaginé un compromis. La loi accorde aux auteurs le droit d'autoriser ou d'interdire toute publication, toute représentation, toute traduction, toute adaptation de leurs œuvres. Maître absolu de sa création, l'artiste peut fixer comme il lui plaît les conditions qu'il impose aux éditeurs, aux directeurs de spectacles avec lesquels il lui convient de traiter. A sa mort, ses héritiers ou ayants droit jouissent des mêmes prérogatives pendant un délai déterminé qui varie, suivant les pays, de trente à cinquante ans. Après quoi le monopole disparaît, l'œuvre ne peut plus être soustraite à l'admiration de la postérité. L'échéance peut tarir pour la descendance de l'auteur une source de revenus; mais loin de nuire à la gloire de ce dernier, elle la favorise par la diffusion de son génie.

Ceci nous ramène à *Parsifal*. Soit qu'il voulût doter le théâtre de Bayreuth, récemment créé, d'un apanage spécial qui en assurât la continuité, soit qu'il redoutât, si son drame préféré était représenté ailleurs, la médiocrité d'une interprétation de fortune, Richard Wagner exprima le vœu que *Parsifal* fût exclusivement réservé à la scène modèle qui en eut la primeur. Ses héritiers ont pieusement fait respecter ce désir en montant autour du chef-d'œuvre une garde jalouse.

Mais les temps sont accomplis. *Parsifal* dispensera bientôt le trésor de ses mystiques émois à tous ceux qui en attendent depuis trente ans la révélation, — car le pèlerinage de Bayreuth n'est accessible qu'à une minorité. Et l'inestimable patrimoine légué à l'humanité par l'auteur des *Maîtres-Chanteurs*, de *Tristan et Isolde*, de *l'Anneau du Nibelung*, sera accru d'un don éclatant.

Profanation? Que les consciences se rassérènent. Wagner n'a pu supposer que *Parsifal* serait soustrait à l'admiration collective au delà du délai fixé par la législation. Son âme généreuse et démocratique eût protesté contre l'emprisonnement perpétuel d'une œuvre destinée à verser dans le cœur des foules les bienfaits de sa morale. Et comme l'a fort justement dit M. Georges Pioch dans l'importante étude qu'il vient de consacrer dans le *Gil Blas* à cette brûlante question (1) : « Je croirai toujours que Wagner est mieux servi dans son idéal — celui-là même dont Hans Sachs parle le fami-

(1) N^os^ des 14, 16 et 24 septembre.

lier et sublime langage dans *les Maîtres-Chanteurs* — par ceux qui souhaitent que *Parsifal* descende la « colline sacrée » de Bayreuth, que par ceux qui l'y voudraient isoler pour la seule édification de quelques artistes et des riches. »

Quant aux craintes que légitimement il pouvait énoncer il y a trente ans sur les trahisons que subirait sa pensée en des théâtres mal préparés à l'exprimer, elles seraient, nous l'avons dit déjà, sans fondement aujourd'hui. La tradition wagnérienne est respectée aussi scrupuleusement au Théâtre de la Monnaie, au Prinz Regenten Theater de Munich, à l'Opéra de Vienne, pour ne citer que ceux-là, que sur la scène de Bayreuth. Ne sont-ce d'ailleurs pas fréquemment les artistes et chefs d'orchestre des *Bühnenfestspiele* eux-mêmes qui sont appelés à en renouer le fil?

M. Lalo redoute que tous les casinos de toutes les sous-préfectures et de toutes les villes d'eaux s'emparent de *Parsifal*. « On verra, dit-il, la douleur d'Amfortas à Baden-Baden et le Graal à Enghien-les-Bains ». Inquiétudes vaines. Y vit-on jamais *Siegfried* ou le *Crépuscule des dieux?* Le répertoire wagnérien lutterait avec un évident désavantage en ces lieux contre *la Mascotte* et *les Cloches de Corneville*, — nul directeur de casino ne l'ignore.

Ne nous alarmons donc point et engageons les bouillants paladins de *Parsifal* à abandonner une cause que Wagner lui-même eût sans doute répudiée. La joie de voir un chef-d'œuvre de plus — et quel chef-d'œuvre! — étendre son action sur l'humanité vaut bien le sacrifice de quelques intérêts particuliers. OCTAVE MAUS

ÉCRIVAINS D'AUJOURD'HUI

Guy Lavaud (1).

C'est un jeune homme qui a publié la matière d'un volume de vers et qui nous laisse voir assez de dons et de promesses heureuses pour qu'on soit tenté de lui passer les inexpériences et les faiblesses qui déparent souvent les poèmes qu'il nous offre.

Ce que je pourrai dire sur lui a d'ailleurs été dit déjà, avec beaucoup de tact, par M. Henri Martineau dans une petite brochure consacrée à cet auteur (2). Partisan du vers libéré, un peu mou, très subtil, très fluide, caressant, incertain, féminin, cher à M. Francis Jammes, M. Guy Lavaud a le tort de ne pas assez se surveiller lui-même et de mépriser toute construction syntaxique. Et très souvent chez lui la période s'allonge, se traîne, indécise, vaguement obscure, communiquant au lecteur une douce paresse qu'il a de la peine à vaincre. Plus encore que l'illogisme des images (habitude chère à tous les jeunes poètes), l'indifférence à la syntaxe est le défaut capital chez cet apprenti-écrivain; et c'est ce qu'il convient de lui corner aux oreilles avant de dire par quels moyens il nous charme.

Poète de l'amour, de la tristesse et de la mort, et certes, très sincère, M. Lavaud nous émeut parce qu'il est naturel, véridique et qu'il unit l'homme à la nature dans une aimable efflorescence de sentiment. C'est un ami des champs et de leur repos délicieux : « Avec lui, écrit M. Jean-Marc Bernard, le paysage se mêle intimement aux états d'âme et même à la vie des personnages. M. Lavaud a le don vraiment exceptionnel des assimilations de la nature ».

Les quatre vers suivants résument presque sa pensée :

> Et moi, quand écrirai-je un vers plein de lumière
> Où l'on trouve, miré comme en une rivière,
> Avec ses longs élans, sa joie et ses rancœurs,
> Le paysage intime et délicat du cœur !

Le résultat de cette union de la nature et du sentiment est une grande abondance d'images. Comme toujours, en ces cas-là, ces images ne sont pas toutes parfaitement équilibrées et justes. On peut croire qu'avec beaucoup de travail M. Guy Lavaud arrivera à être plus maître de ses dons. « On reprochera à ces poèmes, écrit M. Henri Martineau, une subtilité trop recherchée, comme un embarras et une mollesse de la période qui se trahissent en maint endroit. J'ai signalé ces traits; il vaut mieux insister, avec plus de justice, sur les qualités propres de M. Guy Lavaud : des images nouvelles, gracieuses et fortes, une mélodie constante, d'un mouvement sinueux et berceur, une mesure que rien ne rompt, et surtout cette simplicité de ton, cette sincérité qui nous troublent et nous ravissent davantage que les artifices les plus achevés. Partout un chant que le cœur sensible ne sait pas écouter sans se sentir pénétrer d'harmonie et gagner par la plus tendre rêverie ».

LOUIS THOMAS

(1) Né à Terrasson (Dordogne) en août 1883, a publié, en 1907, une plaquette, *la Floraison des Eaux* (éditions de *l'Occident*) puis une seconde plaquette, en 1909, *Du Livre de la Mort* (éditions de *la Phalange*). Les meilleurs vers de ces deux plaquettes ont été réunis à des poèmes plus récents dans le volume intitulé *Des Fleurs, pourquoi...* (Cornély, 1910)

(2) *Guy Lavaud*, par Henri Martineau (éditions du *Divan*, 1911).

LOUIS MORIN

Je ne me souviens pas d'une époque où je n'aurais pas aimé Louis Morin. Au plus haut que je remonte dans mes souvenirs, je retrouve ces dessins pimpants et prestes, d'une écriture intelligible à tous les âges, d'un sens accessible à toutes les cultures, et charmants pour les plus délicats comme pour les plus simples.

Tout le monde connaît Louis Morin, et je ne veux pas me donner ici le ridicule de l'expliquer. D'autres l'ont mieux fait que moi. Et puis un tel art n'a pas besoin d'explication. Il parle directement à tous. Mais je voudrais me livrer à quelques réflexions, en marge de ses dessins, — les réflexions d'un admirateur entièrement désintéressé et ingénu, d'un admirateur de bien vieille date.

Et d'abord, n'êtes-vous pas frappé comme moi de la solidité de sa réputation? Presque tout de suite établie sur des bases sensiblement identiques à celles sur lesquelles elle s'appuie aujourd'hui, elle n'a pour ainsi dire pas bougé, alors que, par douzaines, des gloires fragiles, création d'un jour de bluff, sont écloses puis sont mortes dans le jardin de l'esthétique contemporaine. En avons-nous vu des écoles, et des *ismes*, et des tempéraments, et des génies, et des théoriciens, et des professeurs!

Comme tout cela est oublié maintenant ! Des critiques d'art ont brûlé cent idoles après les avoir adorées l'une après l'autre. Dans la chapelle un peu à l'écart où se célèbre la messe rose de Louis Morin, ils vont encore brûler de temps à autre leur cierge repentant et un grain de bon sens parfumé. Leur culte n'est pas bruyant, mais du moins est-il perpétuel.

Rien ne vaut que de durer.

Cela coûte, je le sais. Il faut se priver de mille petites satisfactions d'amour-propre, il faut s'effacer, passant discret, devant bien des carrosses en carton-pâte, qui vous éclaboussent, il faut travailler sans cesse, étudier toujours, opposer quotidiennement la claire vision de son idéal et la conscience nette de ses moyens propres à l'illusion des esthétiques du moment, qui détraquent tant d'artistes. Mais enfin, la chose est relativement facile à celui dont le sens critique est assez avisé pour ne jamais se laisser piper à tous ces faux-semblants. Et Louis Morin, humoriste fin, railleur subtil, fut toujours sur ses gardes; il y mit même les autres (témoins certains de ses dessins satiriques).

La sagesse de Louis Morin fut, une fois découvert le domaine naturel de son talent, de s'y être tenu, sans ambition disproportionnée, sachant très bien d'ailleurs qu'il n'aurait pas trop de toute une vie pour l'explorer. Depuis si longtemps qu'il le parcourt en effet, pour notre joie, on ne peut pas l'accuser de s'être répété une seule fois. Pourtant, il ne s'est pas non plus démenti. Il y a une nuance, il y a entre se répéter et se démentir une telle marge... Le bon sens de Louis Morin l'y a toujours maintenu.

Bien des gens croient la nécessité d'être original et, pour obtenir l'originalité, ils forcent leur nature. Louis Morin a bien plutôt cru à la nécessité d'être sincère. Aussi est-il resté étonnamment souple, maître de ses moyens, et d'une invention agile

On l'a comparé à Watteau, à Fragonard, à Gavarni, à Chéret et à Willette même. Je trouve qu'on l'a fait un peu « à tour de bras ». Il aurait fallu donner ces comparaisons pour ce qu'elles valent, c'est-à-dire de brèves indications, très éphémères, pour fixer les idées de quelqu'un qui ne saurait pas. Mais à insister lourdement sur ces filiations .. panachées, on a tout bonnement faussé la figure délicate de l'artiste.

En réalité, il est très seul, très à part, et plus on l'étudie, moins on éprouve le besoin de le situer. Certes, il aime ces maîtres de la joie et de la galanterie, mais il ne les copie pas. Et je suis sûr qu'il serait devenu *tout seul*, et sans les connaître, ce qu'il est, de par ses goûts personnels. Lisez ses légendes et ses livres, regardez ses illustrations, et vous sentirez la *qualité* étrangement particulière de son esprit, et aussi les aspirations de son cœur. C'est un homme tendre et indulgent, qui s'est fait une philosophie toute d'amour et de liberté mutuelle, tempérée par une santé morale, un tact infaillible. Pas de danger qu'il se trompe, qu'il aille trop loin, qu'il choque. Si lestement qu'il déshabille ses petites femmes, il ne leur laisse rien d'équivoque, et elles ont toujours — on ne l'a peut-être pas assez remarqué — la pudeur profonde du nu ; je vous assure que le phénomène vaut la peine d'être étudié, il est tout à fait étrange.

Pour ma part, je me méfie absolument des tirades sur l'art sacré, l'art au-dessus de la morale, l'art au-dessus de la pudeur, les droits de l'art, etc. Règle générale, ces calembredaines ne fleurissent que sur les lèvres des écrivains pornographiques. Là, comme à peu près en toutes choses, l'intuition du public ne trompe pas. Eh bien ! Louis Morin a beau traiter à peu près les mêmes sujets que ses confrères montmartrois, jamais il ne s'y glisse l'intention égrillarde et surnoise qui, il faut bien le dire, déshonore déjà les trois quarts des estampes de notre XVIII^e^ siècle, si lourdes, si grasses, si vulgaires au fond.

La Muse de Louis Morin? Mais avez-vous remarqué comme elle est souple et mince, et légère, et sans un pli de graisse et sans une ombre de sensualité? Regardez ce type de femme svelte et longue, aux jambes de petite fille, aux cuisses fuselées, au ventre plat, aux seins menus, aux grêles bras de vierge, aux épaules douces, aux reins creusés, toute cette anatomie enfantine et élégante qui, malgré la fantaisie du décor et l'intention de la légende qu'elle illustre, se réfère si discrètement à la plastique la plus classique. Ah ! pour l'amour d'Eros, ne répétons pas trop qu'elle est parisienne, cette petite Muse-là, ne soyons dupes ni de ses mouches, ni de sa perruque blanche, ni des mules à talons dont elle hausse encore sa beauté effilée La petite femme de Paris, hélas ! on ne la connaît que trop : tant de dessinateurs aux âmes de photographe l'ont transcrite telle quelle avec ses jambes courtes et ses rondeurs grasses. Mais la Parisienne de Louis Morin a passé par la Grèce et Florence, sans même peut-être le savoir, les yeux fermés, de par la volonté d'un artiste qui ne peut rien toucher sans y mettre du style.

Non, vraiment, je n'ai jamais été de ceux qui éprouvent l'envie en face de Louis Morin, de le comparer, de l'encadrer. Cette méthode n'est bonne au fond que pour ceux qui remplacent la vision directe et personnelle par le moyen mnémotechnique d'un mot. Mais celui qui regarde une œuvre de Morin a bien d'autres soucis : et d'abord, celui de démêler le charmant labyrinthe de son écriture fouillée, minutieuse, chargée d'arabesques et dont le moindre trait a l'air de posséder une signification spirituelle. Là encore éclate le tact de Louis Morin : tant de fioritures ne l'encombrent jamais. Elles se disposent par masses, les suit qui veut: mais celui qui ne veut pas s'en embarrasser a tôt fait de saisir l'ensemble, toujours très décoratif, de la composition ou d'en revenir au centre du sujet de l'allégorie ou de l'illustration.

Ce tact, cette mesure presque inconsciente sont les qualités mêmes essentielles d'un artiste. Louis Morin est artiste jusque dans ses plus minces bouts de papier. Sa plume, toujours élégante, ne s'encanaille jamais, ne s'apesantit jamais. Elle reste toujours, si l'on peut dire, aérienne, effleurant le papier comme l'idée. Il est amusant de suivre sa marche dans le dessin d'un arbre, d'une chevelure, d'une botte de paille, d'un paysage pressé de maisons citadines, d'une touffe de roseaux, d'un ciel : véritablement, c'est comme si on assistait à la promenade de quelque fée.

Vous la voyez s'avancer, hésiter, revenir avec plaisir sur une trace agréable, gambader le long d'un lacis inextricable, se jouer comme un chat dans un peloton dénoué. Mais qu'elle rencontre la ligne simple et doucement sinueuse d'un corps de jeune fille, de quel élan elle fuse, vive et sûre, cernant au passage les modelés les plus délicats, décidée et caressante à la fois.

Et le pinceau du coloriste a, chez Louis Morin, les mêmes grâces vivantes et la même légèreté que sa plume. Il effleure, il laisse au blanc vierge du papier ou de la toile le plus large espace et toute sa puissance lumineuse. Il se contente de susciter au passage plutôt l'allusion d'une couleur que cette couleur matérielle elle-même, tout à fait cette fois comme le faisait le divin Fragonard des *Baigneuses*. Mais, si peu que ce pinceau dépose en effet de

substance colorée dans son vol, il en laisse assez pour que le tableau ou l'aquarelle paraisse éclatante, riche, délicieuse. C'est que Louis Morin est très savant sous ses apparences négligées, ses tons sont purs et frais, ses valeurs toujours justes, une fois admis le point de départ décoratif, irréel et féerique qu'il adopte et l'atmosphère particulière où s'épanouissent ses visions d'amour et de grâce.

Encore une fois cette brève étude ne prétend pas expliquer Louis Morin. J'ai simplement voulu dire la sorte d'admiration toute particulière que j'éprouve pour cet art exquis et si délicieusement français, le sentiment qu'il me donne. Je serais content si quelques-uns de ceux qui aiment ce doux petit maître retrouvaient dans mes réflexions quelques-unes de celles qu'ils se sont faites eux-mêmes. Toute autre critique serait prétentieuse et offenserait, par le seul soupçon de sa présence, cette Muse moqueuse, légère, et distinguée comme une libellule.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le Monument Victor Hugo.

La pose de la première pierre du monument destiné à rappeler sur le champ de bataille de Waterloo la mémoire du poète des *Châtiments* a fourni, dimanche dernier, à quelques hommes de lettres l'occasion de prononcer à la gloire de Victor Hugo d'éloquents discours. Successivement MM. Camille Le Senne, Ivan Gilkin et Hector Fleischmann prirent la parole devant une foule attentive et recueillie. En termes élevés, ils précisèrent la signification de l'hommage que rendent les écrivains de notre génération à celui qui domina toute une époque et dont l'œuvre luit toujours du même éclat. « Le Waterloo historique n'est plus qu'une page dans les livres, et sous nos pas une poussière, a dit entre autres M. Le Senne. Le Waterloo poétique est immortel comme le génie. Et c'est ici l'occasion de rappeler le sublime blasphème de Victor Hugo dans une de ses premières odes, l'apostrophe à la Muse :

Va, l'Olympe est né du Parnasse,
Les poètes ont fait les dieux !

S'ils ont fait les dieux, ils peuvent aussi faire les héros. Ils les font, puisque c'est au Victor Hugo des *Châtiments* et des *Misérables* que le Napoléon de Waterloo devra sa véritable immortalité. Et tel est, Messieurs, le sens du monument dont vous allez consacrer la première pierre. La colonne qui se dressera ici sera une revendication d'idéal. »

Citons aussi cette belle péroraison du discours de M. Gilkin :

« Regardez cette plaine. La terre a recouvert les ossements des héros de toutes les nations qui se sont mesurées ici dans une lutte titanique. Sur leurs corps engloutis germent les moissons nourricières, le bétail rumine et le coq chante. A l'œuvre de la mort a succédé, vainqueur, le travail de la vie. A côté de l'aigle tombé se dresse le coq triomphant. Qu'importe à la France un empereur vaincu? La voix merveilleuse que Dieu lui a donnée retentit toujours dans les cieux immenses, saluant le soleil levant, la journée qui commence, et les labeurs nouveaux, qui ouvrent l'avenir !

C'est à la France pacifique, laborieuse et chantante que nous tendons la main pour glorifier avec elle le plus grand poète lyrique du monde. Le monument dont nous posons ensemble aujourd'hui la première pierre est voué exclusivement à la gloire de la poésie. Quelques esprits chagrins craignent, dit-on, que sous cette pierre ne se cache une arrière-pensée politique.

Qu'ils se rassurent! Si ces craintes avaient quelque raison d'être, les poètes belges qui, par ma voix, saluent aujourd'hui ce monument naissant, ne seraient point ici. Mais ces craintes sont vaines et ridicules. Le monument qui va s'élever ici glorifiera, sur les restes entremêlés des guerriers morts, la victoire pacifique de la poésie et de l'idéal, personnifiés dans le plus puissant et le plus idéaliste des poètes lyriques. Et rappelez-vous ceci. Après avoir chanté le grand empereur et la France, Victor Hugo, vieillissant, détourna ses yeux du passé et de l'héroïsme militaire pour les porter vers l'avenir et vers la paix. Dans un chant magnifique, qui, de jour en jour, pénétrera davantage au cœur de tous les peuples, il a salué les prochains Etats-Unis de l'Europe. C'est ce chant fraternel que symbolisera le coq de bronze qui se dressera bientôt ici, les ailes frémissantes, la tête levée vers le ciel. Plus haut, toujours plus haut, il jette son cri d'appel, il convie tous les peuples à chanter la paix là où rugit la guerre, à faire rayonner la vie là où s'enténébra la mort, à monter vers l'avenir là où tomba le passé, à chercher ensemble la joie et le bonheur là où s'ensanglantèrent l'orgueil et la haine. Qu'il soit donc le bienvenu chez nous, dans notre pacifique et laborieuse petite patrie, dont la devise nationale : *l'union fait la force* est appelée à devenir la devise de l'univers. Coq de France, qui viens chanter sur notre sol, voilà le chant que tu chanteras ! »

Une seconde cérémonie réunit ensuite l'assemblée devant l'ossuaire qui vient d'être érigé dans le parc du Caillou. M. Fleischman prononça une émouvante allocution, suivie de l'*Hymne aux morts* que lut Mme Laure Mouret.

Nouvelles publications musicales.

Quatre mélodies de POLDOWSKI sur des poèmes de VERLAINE. — Londres, Strohmenger and sons, 86 Brompton Road, S.W.

Qui, parmi les auditeurs des concerts de la *Libre Esthétique*, ne se souvient du charme très spécial avec lequel le compositeur Poldowski a traduit quelques-uns des poèmes de Verlaine? Poldowski, — le secret n'en est plus un aujourd'hui, — est le pseudonyme sous lequel se dissimule Lady Dean Paul, la fille cadette d'Henri Wieniawski, le célèbre violoniste dont le souvenir est encore si vivant parmi nous. Elle tient de son père une musicalité exceptionnelle que des études faites sous la direction de Gédalge à Paris — où elle reçut en outre à la *Schola Cantorum* les conseils de M Vincent d'Indy, — ont développée et mûrie.

Une quarantaine de pièces vocales, une Sonate pour piano et violon, un *Nocturne* pour orchestre, une *Suite miniature* pour instruments à vent, plusieurs compositions pour piano, une partition lyrique en cours d'exécution sur un drame de Maeterlinck forment actuellement son bagage musical. Quelques-unes de ces œuvres reçurent dernièrement à Londres, où elles furent interprétées par Miss Maggie Teyte, MM. Gervase Elwes, Tivadar Nachez et l'auteur, le plus chaleureux accueil.

Jusqu'ici, à part trois mélodies récemment publiées par MM. Durand et Cie, les compositions de Poldowski étaient demeurées inédites. Mais voici qu'elles sortent de l'ombre : elles ne tarderont pas à se répandre, car la personnalité qu'elles révèlent, l'inspi-

ration mélodique dont elles sont issues et, par-dessus tout, leur exacte adaptation au texte poétique les feront aimer de tous.

On ne peut vraiment être plus « Verlainien ». Dans la spontanéité de ses phrases musicales, Poldowski trouve toujours l'accent juste, le trait expressif qui crée l'atmosphère voulue. Elle le note avec discrétion, avec sobriété, mais avec un sentiment pénétrant et une subtile compréhension du poème.

A cet égard, *l'Attente* est la plus émouvante des quatre mélodies qui viennent de paraître. Dans son caractère descriptif, *Brume* est également un modèle d'adaptation musicale. *Mandoline*, qu'il eût pu sembler téméraire de mettre en musique après les parfaites versions de M. Gabriel Fauré et de M. Debussy, a reçu de Poldowski une traduction musicale nouvelle qui n'est pas inférieure à la leur. Elle reflète avec fidélité le chatoiement des « courtes vestes de soie » et évoque à miracle le bruissement de la mandoline « parmi les frissons de brise ». Plus extérieure de sentiment, *Dansons la gigue!* n'atteint pas à l'intensité d'expression que lui donna Charles Bordes. Mais la pièce n'en est pas moins d'un joli mouvement et d'un rythme judicieusement approprié à la cadence du vers.

Il y a dans les œuvres de Poldowski *de la musique*. C'est ce qui leur assure, parmi tant de productions éphémères, fruit d'un laborieux effort que n'éclaire pas une parcelle de génie, un avenir certain.

O. M.

NÉCROLOGIE

Alexis Ermel.

Un artiste un peu oublié de la génération actuelle, Alexis Ermel, vient de s'éteindre dans sa soixante-dix-neuvième année à Genval (Brabant), où il avait pris sa retraite. Léopold II lui conféra le titre, d'ailleurs purement honorifique, de pianiste du Roi, et Gevaert l'honora d'une amitié particulière. Avec le doux Léon Jouret, qu'il rejoint dans la mort, il était au nombre des quelques familiers avec lesquels l'illustre directeur du Conservatoire entretenait un commerce continuel.

C'était un esprit cultivé et, dans toute l'acception du terme, un *gentleman*. La peinture le passionnait au même titre que la musique. Elle finit même par l'emporter dans ses préférences sur cette dernière. Après une laborieuse carrière de professeur, il se consacra presque exclusivement à l'étude du paysage et le mérite de ses tableaux, qu'inspirait un sincère amour de la nature, dépassa rapidement le niveau des travaux d'amateurs. Sa modestie et peut-être la dualité de ses professions l'empêchèrent seuls de prendre la place pour laquelle ses aptitudes semblaient le désigner.

Alexis Ermel sera regretté de tous ceux qui eurent l'occasion d'apprécier la distinction de son esprit et la bonté de son cœur.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui, dimanche, que *l'Essaim* ouvrira à Mons son cinquième Salon annuel. Y prendront part MM. Emile Motte et Marcel Wolfers, invités, ainsi que la plupart des peintres et graveurs du Cercle.

L'exposition, installée à l'Hôtel de Ville, durera jusqu'au 31 octobre.

Les *Amis de l'Art Wallon* se réuniront en assemblée générale le dimanche 13 octobre à Liége, où ils seront reçus officiellement à l'Hôtel de Ville par le Collège échevinal. La veille, à 8 heures du soir, M. Jules Destrée, président de la Société, fera à la Salle académique de l'Université une conférence sur *les Arts anciens de Wallonie*.

Des décisions seront prises sur les projets relatifs au Jubé de Du Brœucq à Mons, à la décoration de l'église d'Hastière, au *Monument au Travail* de Constantin Meunier.

Au programme figure en outre une visite du Musée Curtius, où les *Amis de l'Art Wallon* seront reçus par le Comité de l'*Institut archéologique liégeois*.

Le Théâtre de la Monnaie annonce la reprise prochaine de *Rhéna*, le drame lyrique de M. Jean Van den Eeden, dont les qualités dramatiques et musicales furent si appréciées au cours de la dernière saison.

Il reprendra aussi incessamment l'*Attaque du Moulin*, de M. Alfred Bruneau. Celui-ci fait répéter en ce moment à l'Opéra son ballet inédit *les Bacchantes*.

Pendant la première quinzaine d'octobre, le Théâtre du Parc va réaliser un projet audacieux et qui, à notre connaissance, n'a guère été tenté jusqu'ici, sinon pour la musique. Tout le théâtre de Porto-Riche sera représenté à la suite, en une manière de cycle, ainsi que cela se pratique pour Wagner à Bayreuth et à Munich.

Le 1er octobre aura lieu la première représentation d'*Amoureuse*, le 4 du *Vieil Homme*, le 9 du *Passé*, le 11 de *l'Infidèle*, de *la Chance de Françoise* et des *Malefilâtre*, une pièce réaliste à la Zola, qui n'a jamais été jouée à Bruxelles. Peu d'auteurs résisteraient à une pareille épreuve, terrible pour les talents surfaits et les imaginations indigentes. Mais M. de Porto-Riche possède une sensibilité si riche, une si grande ferveur devant l'amour et devant ses douleurs et ses joies, que ses drames, dont l'amour est le seul pivot, séduisent les lettrés les plus difficiles en même temps qu'ils émeuvent profondément le grand public. Jouées par des acteurs de premier ordre, Mlles Juliette Margel et Nelly Cormon, MM. Calmettes, Henry Burguet, George Carpentier, Gabriel de Gravone et Brousse, considéré à Paris comme l'émule d'André Brulé, il est certain que les pièces du théâtre d'amour de Porto-Riche, représenté pour la première fois dans son intégralité, obtiendront à Bruxelles un immense succès. Et le théâtre du Parc ne pouvait mieux faire pour mériter le titre qu'il ambitionne de théâtre d'art international.

Les conférences sur la littérature et la musique de MM. René Lyr, Michel Brusselmans et Charles Delgouffre que nous avons annoncées auront lieu régulièrement, à dater de demain, les lundis, mercredis et vendredis de 5 à 6 heures. S'adresser pour les inscriptions au secrétariat, rue Ernest-Allard 11 et 13.

Une exposition internationale de l'industrie du livre, des arts graphiques et de la photographie aura lieu en 1914, de mai à octobre, à Leipzig, centre de l'industrie du livre en Allemagne. On y célébrera en même temps le cent cinquantième anniversaire de la fondation de l'Académie royale des Arts graphiques et du Livre.

Les frais de cette très importante manifestation seront couverts par une participation de 200,000 mark de l'Etat saxon et par une subvention de même valeur de la Ville de Leipzig, qui, en outre, a mis à la disposition du comité d'organisation un terrain d'une superficie de 400,000 mètres carrés.

L'exposition initiera les visiteurs au développement des diverses industries du livre à travers les âges.

Les amis de Venise apprendront avec plaisir qu'une patricienne vient de léguer six millions à la Municipalité pour la restauration des monuments de la ville, et notamment des palais du Grand-Canal.

Né à Vannes en 1772, le célèbre miniaturiste Autissier vint, dès l'âge de vingt-quatre ans, se fixer à Bruxelles où il mourut en 1830. On sait la grande réputation que lui valurent ses por-

traits de Napoléon Ier, du Roi de Rome, de Louis XVIII, de Wellington, de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, etc., ainsi que les nombreuses scènes mythologiques, les sujets religieux, les compositions de tous genres qu'il exposa aux Salons de Bruxelles, de Gand, d'Anvers, de Liége, de Malines, ainsi qu'à Paris, à Lille, à Douai, à Amsterdam au cours de sa laborieuse carrière.

La vie mouvementée d'Autissier méritait, autant que son art, d'être étudiée et décrite. Et c'est ce qui décida M. Lucien Lemaire, membre de la *Société pour l'étude de la gravure française*, à consacrer à l'artiste une monographie à la fois critique et anecdotique dans laquelle l'œuvre et l'homme tiennent une place égale.

L'ouvrage, illustré de 53 reproductions en simili-gravure et dont Mme la duchesse de Rohan a écrit la préface, est mis en souscription au prix de 15 francs l'exemplaire (25 fr. sur Japon) Ces prix seront portés respectivement à 20 et 30 francs à partir du 1er octobre, date de la publication. Adresser les souscriptions à l'auteur, 20 rue du Romarin à La Madeleine-lez-Lille.

De Paris :

Le pèlerinage annuel des amis et admirateurs de Zola à Médan aura lieu dimanche prochain, dixième anniversaire de la mort de l'écrivain. L'assemblée sera présidée par M. Paul Painlevé, membre de l'Institut.

A l'occasion de cet anniversaire, M. Georges Beaume rappelle dans la *Revue hebdomadaire* le souvenir du premier éditeur de Zola, Albert Lacroix, qui fut aussi l'éditeur des œuvres de Victor Hugo. Albert Lacroix racontait en ces termes sa première entrevue avec l'auteur des *Rougon-Macquart* :

« J'observai d'un regard mon visiteur : il était grand, pas joli, brun et barbu, avec un lorgnon sur un bout de nez gras. Son front proéminent accusait un caractère doué d'une obstination agressive. Et pourtant quelle timidité, mon Dieu, quelle humilité presque ! Il s'assit devant mon bureau, sur le bord d'une chaise, en gardant sur les genoux un paquet que dissimulait à demi son chapeau. Quand je l'eus prié de m'exposer le but de sa visite, que je soupçonnais bien, parbleu ! il me dit d'une voie tremblante :

— Je viens, Monsieur, vous présenter le manuscrit d'une œuvre, que je crois susceptible d'intérêt. Je serais très flatté que vous acceptiez d'en prendre connaissance. Peut-être, si elle convient à votre goût, consentiriez-vous à la publier.

— Voyons ce manuscrit !

D'un geste lent, un peu embarrassé, il me tendit son paquet que recouvrait du papier blanc et que soutenait, je me le rappellerai toujours, un ruban de satin bleu, un de ces rubans délicats dont se servent les jeunes filles pour envelopper quelque objet précieux de leur toilette. »

Lacroix dit à l'inconnu de repasser. Quand Zola revint, il lui annonça qu'il acceptait de publier ses *Contes à Ninon*. Les conditions étaient simples : tirage à mille exemplaires, 10 p. c. à l'auteur par exemplaire vendu. On en vendit sept cents. Pour un début, ce n'était pas mal. Zola apporta alors à Lacroix *Thérèse Raquin*, tiré à 1,500 exemplaires ; il se vendit assez bien. *Les Nouveaux Contes à Ninon* parurent également chez Lacroix.

Pour les débuts de sa vingtième année d'existence, l'OEuvre a décidé d'ouvrir sa saison par un événement littéraire qui poursuivra la série des glorieux noms qui restent attachés à son histoire.

C'est en effet avec l'*Annonce faite à Marie*, de M. Paul Claudel, que sa saison commencera. Depuis plusieurs années, M. Lugné-Poe préparait la réalisation d'une pièce de ce grand écrivain, et de la faire dans les conditions les meilleures de mise en scène et d'exécution.

Grâce à l'initiative de M. de Royaumont, conservateur du Musée Balzac, une rue Agar sera bientôt inaugurée à Auteuil. Cet hommage était dû à l'illustre tragédienne qui mourut, il y a vingt ans, si misérablement à Alger après avoir rempli la plus glorieuse carrière.

Agar partagea avec Rachel et l'Alboni l'honneur d'avoir fait donner à une rue le nom d'une tragédienne.

On avait annoncé récemment la découverte d'un portrait inconnu jusqu'ici de Thomas Morus, par Holbein, et on avait même ajouté qu'on en avait fait cadeau au pape Pie X. La nouvelle n'était pas tout-à-fait exacte. On pourrait même dire qu'elle était complètement fausse, puisque le tableau en question est d'Albert Dürer, et que si on l'a présenté à Pie X, ce n'est pas pour le lui donner, mais pour le lui montrer seulement. C'est M. Purves Carter, directeur du Musée de l'Université de Québec, qui l'a découvert, et il se propose, dit-on, de l'exhiber à Paris, à Londres et à Berlin.

Un peintre, vêtu d'un scaphandre, a, dit-on, imaginé de descendre au fond de la mer et d'y faire des études de paysages sous-marins.

Paris-Journal qualifie de « souleaugraphie » ce nouveau genre de peinture.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

NOUVEAUTÉS MUSICALES

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HARTEL, éditeurs, Bruxelles :

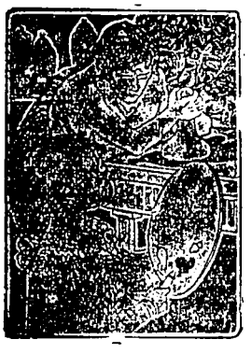
JEAN STRAUWEN. — **Sonate** en *ré mineur* pour violoncelle et piano. *Prix net* : 7 *francs.*

Chez MM. ROUART, LEROLLE et Cie, éditeurs, Paris :

PIERRE DE BRÉVILLE. — **Quatre mélodies** pour voix moyennes. I. *Une jeune fille parle* (JEAN MORÉAS). *Prix net* : 2 *francs.* — II. *Venise marine* (HENRI DE RÉGNIER). *Prix net* : 2 *francs.*— III. *Berceuse* (ID.) *Prix net* : 1 *fr.* 75. — IV. *Sous les arches de roses* (CH. VAN LERBERGHE). *Prix net* : 2 *fr.*

Chez MM. STROHMENGER ET FILS, éditeurs, 86 Brompton Road, Londres :

POLDOWSKI. — **Quatre mélodies** sur des poèmes de VERLAINE. I. *L'Attente.* — II. *Brume.* — III. *Mandoline.* — IV. *Dansons la gigue ! Prix net* : 1 *fr.* 50 chacune.



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — **100** revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8º écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Raméau**, par LOUIS LALOY (2e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
» 500 » 105 fr. » 1000 » 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : **P. BUSCHMANN, Jr**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, **20** fr. — Étranger, **25** fr.
La livraison, fr. **2.50**.
Edition de luxe sur papier spécial, **50** fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zehlendorf).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 40. 29 OCTOBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY). — A propos du privilège de « Parsifal » (OCTAVE MAUS). — Le Théâtre d'Amour de M. de Porto-Riche (GEORGES RENCY). — Publications d'Art (F. H.). — Une lettre de Constantin Meunier. — Le Romantisme et la Musique : *Pages romantiques*. — Pour Chateaubriand (EDMOND JALOUX). — Notes de Musique. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

(**Premier Article.**)

Je ne crois pas que ce soit un sentiment pessimiste touchant l'état de la peinture moderne qui nous fasse dire dès le début de cette étude que le Salon d'Automne de cette année-ci ne donne pas toute la satisfaction que l'on est en droit d'attendre du seul groupement qui nous apporte chaque année un enseignement précieux et des sujets de méditation.

Il est certain cependant que la Section d'art décoratif, si incomplète qu'elle soit encore, puisque les exposants ne sont pas tous prêts, a de quoi donner tout l'agrément et toute l'utilité que l'on en attend. Nous n'en saurions dire autant de la peinture.

Tout d'abord l'absence de plusieurs d'entre les meilleurs se fait sentir fâcheusement : nous n'avons là ni Maurice Denis, ni Vuillard, ni K.-X. Roussel, ni Albert Marquet; nous n'avons que des Bonnard qui ne sont pas des plus beaux jours, de jeunes peintres qui paraissaient l'an dernier devoir révéler une nature exceptionnelle, tel que Lombard, ne nous donnent cette année qu'une page dont la sagesse égale le manque d'intérêt.

C'est la sixième année qu'il m'est donné de faire le compte rendu du Salon d'automne, on m'accordera donc quelque terme de comparaison pour juger de la valeur de ce Dixième : en sa vue d'ensemble, il restera l'un des moins bons. Ce n'est pas à dire qu'il ne vaille dix fois mieux que les foires hétéroclites et pâles que nous offrent les Salons officiels, mais notre exigence naît des vertus mêmes du Salon d'Automne qui nous habituèrent à de grandes joies dont nous ne retrouvons cette année, en ce qui concerne les peintres, qu'un écho singulièrement affaibli.

Ceci dit, entrons un peu dans le détail : par maint endroit il le mérite. Tout d'abord c'est la Rétrospective du Portrait au XIX^e^ siècle qui mérite le premier regard, autant par son importance matérielle que selon l'ordre chronologique.

Certes il y a là des pages charmantes, et l'idée fut ingénieuse autant qu'utile de réunir pour nos regards une revue des différentes conceptions du portrait au cours de ce XIX^e^ siècle si varié dans sa technique. Mais si grand que soit le nombre des toiles qui composent cette exposition, — ils sont plus de deux cents, — on n'y sent pas la méthode dans le choix ni dans la disposition qui donneraient à cet ensemble une cohésion et un enseignement plus valables. On y sent un peu trop que les toiles y furent réunies un peu au hasard des prêteurs, et guère selon un plan préconçu et ferme.

Il en est assurément qui feront un mérite à ses organisateurs de n'avoir point voulu restreindre le choix de ces portraits selon la seule esthétique qui préside d'ordinaire aux directions du jury au Salon d'Automne. Pour moi, je ne puis comprendre quel avantage l'on peut retirer d'exposer une œuvre de Boldini, par exemple, dans un Salon qui s'est toujours fait un point d'hon-

neur de défendre les œuvres d'art véritable d'hier ou de demain, de les défendre d'autant plus qu'elles sont méconnues, ou de leur permettre de se montrer au public qui en pensera ce qui lui conviendra; mais de quelle nécessité un Cabanel, un Bonnat, un Boldini, et pourquoi pas un Bouguereau, un Aimé Morot, etc. ? Si l'on considère cela comme de l'éclectisme, haïssons l'éclectisme; à moins que, toute exposition comportant en soi un enseignement, exposer de semblables œuvres ne soit que pour indiquer comment il ne faut pas peindre.

Je ne vois pas quel avantage peuvent retirer un Courbet, un Manet, un Renoir, un Cézanne, et, plus avant, un Riesener, un Daumier, un Ricard, du voisinage de ces œuvres sans vertu; et il n'y a là que le risque d'égarer complètement le visiteur de bonne volonté qui ne sait plus à qui croire. Car enfin si nous ne goûtons point Cabanel, Bouguereau ou Gérome, ce n'est point parce qu'ils méprisèrent ou haïrent les œuvres personnelles de leur temps — le père Corot ne comprit pas les impressionnistes, lui en avons-nous jamais eu quelque grief? — mais parce qu'ils furent Cabanel, Bouguereau ou Gérome. Si on va aujourd'hui les joindre aux témoignages des grands artistes dont nous nous réclamons, cela va sembler à quelques-uns une amende honorable, aux autres un illogisme et une erreur.

Et quand la grande toile fricotée et roublarde de Boldini s'étale contre le chambranle de la porte qui ouvre la salle des cubistes, cela vous a un petit air d'humorisme auquel on ne s'attend guère, et cette promiscuité a de quoi affoler davantage que la seule vue de tous les futuristes du monde.

Cette réserve faite sur la méthode qui présida à cet ensemble de portraits, il nous faut pourtant nous réjouir des belles œuvres qu'il contient. Il y a là tout un panneau de portraits peints vers 1820 qui forme un ensemble solide et digne qui est comme un témoignage des meilleures vertus de la bourgeoisie française. Ces œuvres-là n'ont aucun génie, et pourtant beaucoup de patience, et un bel équilibre et une santé propre à servir de base à de plus fougueux tempéraments; et l'on ne peut manquer de considérer avec sympathie, et même avec une spéciale émotion, l'honnêteté robuste du Portrait d'homme de Désiré Court, ou de la Tête de femme de Riesener.

Il n'y a là ni Prud'hon, ni Gros dont quelques portraits sont admirables de fraîcheur et de vie, tel celui qui figurait l'an passé à l'exposition de Bagatelle, il n'y a là ni David, ni, plus près de nous, Claude Monet, mais il y a trois beaux Courbet dont le Portrait de Cladel qui est déjà cézannien tout autant que l'est le Portrait de Lavoignat par Honoré Daumier, dont un petit Berlioz est un témoignage d'une vérité et d'une vivacité charmantes.

Degas est représenté avec une toile ancienne bien attachante par la sobriété et la nervosité de sa touche qui fait pressentir le Degas de plus tard. Il y a de Renoir l'adorable Portrait de Mme Charpentier, une des pages les plus pures et les plus harmonieuses du grand peintre, une de ces pages que l'on ne se lasse pas plus de regarder que l'on ne se lasse de contempler une belle fleur. Deux très beaux Ribot et trois Ricard, particulièrement le Portrait de M. Courtot, représentent très dignement ces deux grands peintres. De Millet il eût été préférable de donner quelques exemples du temps où, par nécessité, il était condamné au portrait, ce qui nous a valu de belles œuvres comme celles que possèdent les Musées de Rouen et du Havre, entre autres. D'Albert Besnard, un Portrait de famille qui fait douter qu'il soit de Besnard tant il est mou et rondouillard; auprès de cela Jacques Blanche a l'air d'un peintre de génie avec ses trois toiles, surtout le Portrait de sa mère, qui n'a ni la grandeur ni la gravité de celui de Whistler, mais qui est spirituel et aimable.

Je m'en voudrais de ne pas signaler un Cals charmant : le Portrait de sa fille. D'ailleurs Cals fut un peintre que l'on néglige trop. Fasse le sort, qui agite bien des choses, que la curiosité et l'attachement reviennent plus vivement vers cet esprit délicat et probe, dont pour ma part je sais plus d'une belle œuvre! Carrière ne pouvait manquer là, qui fut l'un des portraitistes essentiels du XIXe siècle, le plus vraiment portraitiste avec Ricard. Parmi les œuvres exposées il faut indiquer surtout l'admirable Portrait de M. Fontaine et de sa fille, que connaissent si bien tous ceux qui ont suivi les expositions Carrière, mais qu'on revoit toujours avec une joie profonde.

J'allais omettre une petite esquisse vigoureuse de Delacroix, l'esquisse du Portrait de George Sand, et, de Pissarro, le portrait de Cézanne.

De Cézanne trois œuvres, entre autres ce Portrait de Valabrègues qui nous fait envier M. Denys Cochin auquel il appartient.

Signalons encore un Portrait de Marcellin Desboutins par lui-même, un délicieux Maurice Denis : Mme D... et ses enfants; l'amusant Portrait de Cézanne par Herman-Paul qui sous son air de charge ne manque pas de vérité ni de vie; trois Gauguin qui ne sont pas parmi les plus beaux : une symphonie en blanc de Raffaëlli.

Parmi les jeunes il y a bien des oublis regrettables : ni Matisse, ni Marquet dont il existe quelques portraits qui sont dans l'esprit de Corot parfois; le portrait que Friesz expose tient une bonne place, et c'est une amusante coïncidence, si l'on peut dire, de le revoir accroché auprès d'un Cabanel. Telles sont les œuvres qui nous ont semblé les plus notoires d'une exposition qui en compte un assez grand nombre pour mériter à elle seule qu'on la visite, et pour faire disparaître à nos

yeux les témoignages d'un éclectisme sur lequel nous avons cru nécessaire de dire notre sentiment, et sur lequel il nous semble que se mettront d'accord sans acrimonie et sans aigreur tous ceux qui, comme nous, pensent que le Salon d'Automne est, malgré tout, pour des artistes épris de vie, de pensée libre, et de beauté, le premier Salon dont on cause.

G. JEAN-AUBRY

A propos du privilège de « Parsifal »

Dans l'article par lequel nous avons tenté d'apporter quelque clarté à la question de *Parsifal* et du droit d'auteur (1) nous avons fait allusion à l'étude publiée dans le *Gil Blas* par M. Georges Pioch sur les divers aspects du problème. Concilier la rigueur des principes juridiques avec le respect dû aux œuvres de la pensée n'est pas chose facile. M. Pioch croit avoir trouvé le moyen de protéger celles-ci contre les malversations que leur infligent trop souvent, lorsqu'elles sont tombées dans le domaine public, des directeurs de spectacles peu scrupuleux et des éditeurs avides, — et aussi contre « les excès de ferveur de certains disciples plus portés à vivre de leur culte qu'à vivre pour lui ».

Ce moyen, bien que nous le jugions à la fois irréalisable et inefficace (on verra tout à l'heure pourquoi), nous croyons utile de le signaler parce que dans un débat de cette importance aucune contribution destinée à l'aplanir ne doit être écartée.

Il consiste dans la création d'une Commission de lettrés et d'artistes, nommée par l'État, dont l'assentiment préalable serait exigé pour toute représentation, pour toute publication des œuvres que la mort de leurs auteurs aura laissées sans surveillance. Pour préciser le rôle de ce collège, M. Pioch donne cet exemple : « Je suis directeur de théâtre et désireux de présenter à mon public, dès 1913, le tant espéré *Parsifal*. Il me faudra prouver que, instruit des traditions imposées par Wagner lui-même, je suis en mesure d'y souscrire pleinement; que je dispose d'une scène, d'un orchestre, de solistes du chant, de choristes suffisants. Ce n'est qu'après examen de toutes mes chances de bien servir le chef-d'œuvre que j'aspire à loger chez moi, que l'autorisation m'en sera consentie. Ainsi serait ruinée avant que d'avoir pu sévir l'extraordinaire bonne volonté que tant de directeurs de théâtres, de casinos, etc., se promettent bien de témoigner à *Parsifal* ».

Le même contrôle serait imposé aux éditeurs. « La Commission devra poursuivre comme *frauduleuses* toutes les éditions tronquées, toutes celles où Wagner serait avili à une traduction fantaisiste. C'est, dans l'édition comme dans la représentation, tout *Parsifal* qu'il faut à ceux qui l'attendent, et non pas un *Parsifal* corrigé par le « bon goût » de ceux qui ne briguent surtout que l'avantage d'en subsister. »

Bref, l'organisme serait une filiale de la Commission des Monument historiques. Sa vigilance s'exercerait à découvrir et à dénoncer tous les crimes perpétrés ou tentés contre les chefs-d'œuvre de l'art musical, de la littérature ou des arts plastiques. « Une peine infamante marquerait celui qui se permettrait une amputation dans le groupe de *la Danse* de Carpeaux, par exemple, ou de mettre du sien sur un Rembrandt. La même peine marquerait ceux qui se permettraient d'empiéter sur l'intégrité d'une œuvre de littérature ou de musique.

. . . . . .

Quant aux héritiers du grand homme, — littérateur ou musicien, — ce qui me scandalise, c'est que, maîtres du profit, ces héritiers ou leurs mandataires soient, cinquante ans durant, les maîtres de l'œuvre elle-même. Quelle part peuvent-ils, en bonne justice, revendiquer dans la création de celle-ci? Ont-ils hérité le génie de leur illustre ascendant, en héritant son sang? Ont-ils même hérité ses volontés, ses goûts ?

Croyez-vous que les héritiers de Berlioz ont fait leur devoir en autorisant mon ami Raoul Gunsbourg à transformer *la Damnation de Faust* en opéra de théâtre? La communauté des hommes aurait-elle autorisé Busnach à tirer une pièce de *Madame Bovary ?* Non ; mais les héritiers de Flaubert l'ont permis. Dois-je continuer? »

Il n'est malheureusement guère douteux, — et c'est le palliatif proposé par M. Pioch, — que si l'on substitue aux héritiers de l'auteur les membres d'une Commission d'État, les mêmes fautes seront commises, sinon d'autres, pires. On sait ce que valent ces collèges hétéroclites, leur royale incompétence, l'illogisme de leurs décisions. Faudra-t-il créer autant de commissions qu'il y a de branches dans les arts, ou tolérera-t-on que des architectes se prononcent sur une question musicale, des peintres sur un différend littéraire? Arrivera-t-on à décider toutes les nations à encommissionner l'exercice du droit d'auteur? Ou chacun des membres de la Commission devra-t-il justifier, par un certificat de l'École Berlitz dûment légalisé, qu'il est capable d'apprécier l'universalité des œuvres qui lui seront soumises? Admettons que l'activité de la Commission soit limitée aux ouvrages publiés ou représentés en France. Mais c'est précisément la traduction des ouvrages étrangers qui provoque les plus odieux forfaits littéraires. Qui jugera de sa fidélité? Et puisqu'il s'agit en l'occurrence de *Parsifal*, quelle sera l'autorité de la Commission pour décider, parmi les cinq ou six versions françaises qui en existent, laquelle doit être préférée?

A ces difficultés pratiques s'ajoute, pour condamner la proposition de M. Pioch, une raison plus grave. C'est qu'il n'existe, pour apprécier les œuvres d'art, aucun criterium, et que l'admiration ou la réprobation qu'elles soulèvent n'est le plus souvent la conséquence ni de leur mérite ni de leur indignité. L'histoire des peintres les plus illustres refusés par les jurys d'admission, des plus belles partitions sifflées, des plus nobles livres conspués par la critique ne laisse malheureusement pas de doute sur l'incompréhension des hommes à l'égard de toute émancipation intellectuelle. Espère-t-on qu'une Commission officielle discernera mieux que les jurys et la critique, parmi les œuvres, celles que leur valeur rend dignes d'égards particuliers?

Si quelque rapin avait orné de moustaches le visage d'Olympia avant que celle-ci, en entrant au Louvre, eût conquis son brevet de chef-d'œuvre, il est probable que les membres de la Commission d'État préposée à la répression des méfaits artistiques se fussent contentés de sourire. Ils auraient vraisemblablement autorisé des coupures dans *Carmen* après l'échec de la première. Ils les approuveraient aujourd'hui dans *Siegfried*, dans *Tristan et Isolde*. J'ai connu un musicien considérable qui, lorsque parut la partition de *la Valkyrie*, trouvait spirituel de la placer à l'envers sur le pupitre de son piano et de dire à ses familiers : « Cette

(1) Voir notre dernier numéro.

musique est beaucoup plus claire comme cela. » Et ne doutez pas qu'en raison de sa haute situation ce musicien eût certainement fait partie de la Commission. Que dis-je? Il l'eût présidée.

Ne nous leurrons donc pas de chimériques espoirs. Regrettons, — regrettons profondément qu'un opéra, un tableau, un livre demeure, au delà d'un certain délai, sans défense contre les tripatouillages. Mais n'ayons pas la candeur de croire qu'une commission les protégera efficacement. Inutiles souvent et parfois nuisibles, les commissions reflètent nécessairement le goût d'une époque, et ce goût subit trop d'influences diverses pour n'être pas la cause de mille erreurs. Fions-nous plutôt à la sagesse de la postérité, qui finit toujours, quoi qu'il arrive, par distinguer le génie et célébrer la vraie gloire.

OCTAVE MAUS

Le Théâtre d'Amour de M. de Porto-Riche.

Quelle que soit l'opinion qu'on se forme du théâtre de M. de Porto-Riche, il est certain que l'influence de ce maître fut énorme. Dans la jolie conférence que M. René Blum a faite, la semaine dernière, au théâtre du Parc, avant les représentations d'*Amoureuse*, il a eu raison de ranger M. de Porto-Riche parmi les auteurs qui ont modifié les directions et l'allure du théâtre contemporain. Il citait, avec l'écrivain frémissant du Théâtre d'Amour, Ibsen et Henry Becque. N'eût-il pas dû joindre à ces grands noms celui de François de Curel?

M. de Porto-Riche est un grand dramaturge. Qu'a-t-il donc apporté de nouveau à la scène française? Je crois que l'on pourrait synthétiser et caractériser son apport en disant qu'il a osé le premier pousser le conflit amoureux jusqu'à la limite extrême où il devient pareil aux luttes accompagnant le rut des fauves. Sans doute, il est et demeure un poète charmant, aux mots jolis et délicats, aux tournures adroites et polies. Il n'est jamais ni brutal, ni obscène. Il évite avec soin toute scène trop vive, trop appuyée. Enfin il a du tact et du goût. Mais ne nous laissons pas tromper par les grâces aimables de sa forme. Examinons de quelle qualité est l'amour qui fait l'unique sujet de ses pièces.

L'Amour, tel que le conçoit M. de Porto-Riche, est un amour purement sensuel et exclusivement physique. Chez lui, aucune hypocrisie. Pas de grands mots vagues et éthérés qui cachent des réalités très plates auxquelles on feint de ne pas penser. L'amour, pour lui, c'est essentiellement l'accouplement des sexes.

A-t-il tort de concevoir l'amour de la sorte? Eh! non, évidemment; mais il a tort de ne le concevoir *que* tel. L'amour des hommes d'aujourd'hui est plus complexe : les progrès des mœurs et de la société, les chefs-d'œuvre de l'art y ont introduit une noblesse, une sérénité, un désir d'éternité que les héros de M. de Porto-Riche semblent ignorer absolument. L'amour, chez Corneille, est une force que la volonté de l'homme discipline et dont il se sert comme d'un stimulant pour mieux faire son devoir. Chez M. de Porto-Riche, c'est un torrent fougueux qui entraîne sans résistance le vouloir humain, les scrupules, les préjugés, les conventions, les morales, et dont on ne peut s'empêcher d'admirer la violence passionnée, mais qu'on regarde passer avec un frisson d'épouvante.

Tâchons de préciser le caractère spécial de cet amour chez les hommes et chez les femmes peints par M. de Porto-Riche.

Les hommes sont tous légers, trompeurs, volages, inconstants; et je chercherais volontiers des qualificatifs encore plus fuyants et plus subtils. Ce sont des don Juan sans conscience et sans remords, accessibles à la pitié, oui, mais à la pitié égoïste de ces gens qui n'aiment pas la souffrance des autres uniquement parce qu'elle blesse leur propre sensibilité. C'est ainsi qu'apparaissent les héros d'*Amoureuse*, d'*Infidèle*, du *Passé*, du *Vieil Homme*. Et ces hommes sont et ne sont que des hommes d'amour. On dirait qu'il n'y a pour eux d'autre occupation possible que d'aimer. Etienne Fériaud, dans *Amoureuse*, médecin célèbre, savant dont les découvertes ont fait sensation, se laisse détourner continuellement de ses graves travaux par les querelles qu'il a avec sa femme, trop exigeante. Dans le *Passé*, François Prieur est un étonnant diplomate qui quitte son poste et fait un voyage très long pour passer une heure avec sa maîtresse, maîtresse qu'il n'a même pas l'excuse d'aimer avec passion. M. Fontanet, dans le *Vieil Homme*, n'est ni plus vraisemblable, ni plus raisonnable. Ce grand éditeur, à la tête d'une maison importante qui réclame tous ses soins — et plus encore! — passe son temps à coquetter, à flirter, à faire le joli cœur devant toutes les femmes, y compris la sienne!... Personnages étranges, falots, névrosés, qui ne prêtent plus attention qu'aux ruées morbides de leur instinct.

Les femmes, au contraire, dans le *Théâtre d'amour*, sont fidèles à leurs maris ou à leurs amants. Vigny avait chanté amèrement la fragilité de la tendresse féminine. Lui aussi, comme M. de Porto-Riche, croyait à l'inimitié foncière des sexes; mais cette inimitié, selon lui, provenait d'un divorce irréconciliable

Entre la bonté d'homme et la ruse de femme.

Chez M. de Porto-Riche, c'est l'homme qui est l'être de ruse et de trahison, c'est l'homme qui montre toutes les petites lâchetés attribuées généralement au cœur féminin. La femme est, contrairement à la tradition, constante, bonne, loyale, sincère, sans rancune, sans colère; elle n'a qu'un défaut : elle aime trop, elle accable son mari ou son amant de trop de prévenances, elle ne se voile pas dans assez de mystère, elle ne se fait pas assez désirer.

Qu'il y ait des hommes et des femmes de cette espèce, nous n'en disconvenons pas. Toutefois ils sont, je pense, l'exception, et ce n'est pas l'exception qui doit servir de thème et de modèle à l'art dramatique. Le caractère exceptionnel de ses personnages, la monotonie des conflits engagés, la qualité inférieure de l'amour, pivot unique de ses pièces, voilà les défauts du théâtre de M. de Porto-Riche. Ce sont de graves défauts. Et je ne veux rien dire des reproches que pourrait lui adresser le moins sévère des moralistes. Ce n'est pas par ces côtés-là que l'auteur d'*Amoureuse* est assuré de survivre, sinon peut-être par ses œuvres personnelles, du moins, et très certainement, par l'influence qu'il a exercée et exercera encore sur ses confrères et ses successeurs. Ce qui fait son mérite principal, c'est la richesse extraordinaire de son dialogue où chaque réplique est lourde de sens et ouvre des aperçus d'une effrayante vérité sur l'âme humaine. Il y a, dans ce théâtre, des scènes plus substantielles que les quatre actes réunis de certaines comédies à succès. M. de Porto-Riche survivra parce que, le terrain étroit où il s'est placé, il l'a creusé aussi profondément que possible; parce que, volontairement cantonné dans l'étude des conflits amoureux nettement et purement physiques, il a du moins projeté sur ces tristesses et ces laideurs une lumière qui nous en a fait mieux voir les mystérieux dessous. Ce « pays où l'on s'aime » n'est pas celui « où fleurit l'oranger... » C'est un endroit triste et nu, une terre volcanique et brûlée, sans horizon, sans

douceur, sans sourire, où des hommes et des femmes, pareils à des damnés, se jouent mutuellement la comédie de l'amour avec des ricanements, des pleurs, des sanglots, jetant les malédictions de leur chair affolée et torturée vers l'impassibilité railleuse d'Aphrodite.

GEORGES RENCY

PUBLICATIONS D'ART

La coquette collection de *l'Art de notre temps* s'enrichit d'un volume de plus. Ce dernier est consacré à Degas (1). C'est M. Paul-André Lemoisne qui présente au lecteur le grand artiste contemporain qui, dans son horreur de la publicité, se tient farouchement renfermé. On connaissait mal Degas, en tout cas on ne le connaissait jusqu'ici qu'incomplètement.

M. Lemoisne, avec une sûreté d'information et une simplicité qui mériteraient de désarmer le terrible artiste lui-même, est parvenu à retracer la carrière admirable du peintre. « Les lettres expliquent les arts sans les comprendre... » Cette boutade de Degas lui-même, qui exprime par là son mépris pour la critique d'art et pour la publicité, en général, n'est certes pas applicable à M. Lemoisne, dont l'étude consciencieuse et très informée nous présente un portrait du peintre des *Danseuses*, qui paraît sincère et complet. Le critique y passe en revue la riche moisson d'art qui est due au pinceau de Degas, depuis les toiles des premières années, au dessin serré et impeccable comme celui d'Ingres lui-même, jusqu'aux portraits saisissants de vie et aux scènes et personnages, plus récents, du Paris moderne, danseuses, jockeys, chanteuses, blanchisseuses, modistes, types caractéristiques et étranges, qui semblent déjà presque classiques, tant ils joignent de sobre dintinction à la vérité la plus aiguë. Une série de planches très soignées illustrent le texte de M. Lemoisne.

C'est là un livre vraiment actuel, et que l'on attendait, sans trop l'espérer.

***

La boutade de Degas, que nous citions tout à l'heure, s'applique moins encore à un autre critique d'art, M. Emile Bernard, auquel nous devons un livre très curieux et très passionnant consacré à Paul Cézanne (2) dans la série des monographies publiées, avec un souci d'art remarquable, par la Société des *Trente*. M. Emile Bernard, peintre distingué lui-même, s'est fait connaître au public lettré par ses études d'art qu'il publie dans *l'Occident*. Son ouvrage sur Cézanne est des plus intéressants. L'auteur a vécu quelques semaines dans l'intimité du peintre d'Aix et il a pu en même temps observer son travail et recueillir quelques-unes de ses idées les plus notoires. On lira avec la plus vive curiosité ces pages écrites sans prétention, avec naturel, d'une plume alerte et vivante. La figure de Cézanne y apparaît dépouillée du voile mystérieux derrière lequel elle se cachait; le portrait est sincère et respectueux, mais aussi loyal et sans flatterie.

On trouvera au cours de cet ouvrage des notes fort précieuses sur l'art, le travail, les idées, le caractère et les projets du grand peintre, ainsi que quelques anecdotes étranges qui ne tarderont pas à devenir célèbres. Il y a aussi, pour clôturer le livre, une série de lettres inédites de Cézanne, où l'homme se révèle tout entier avec son caractère très personnel, inquiet et chercheur.

F. H.

(1) *Degas*, Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts.
(2) *Souvenirs sur Paul Cézanne*. Paris, Messein.

Une lettre de Constantin Meunier

La Vie a publié dernièrement une lettre, demeurée inédite jusqu'ici, adressée par Constantin Meunier à Léon Cladel. Elle reflète l'âme élevée et compatissante du grand artiste dont s'honore la Belgique, et à ce titre sera lue avec intérêt :

Bruxelles, le 14 avril 1885.

Mon cher Cladel,

Merci, merci mille fois d'avoir pensé à moi, en m'adressant vos derniers Livres que j'ai lus, je ne dois pas vous le dire, avec le plus vif plaisir, car j'ai retrouvé comme toujours les belles qualités de style, de caractère et d'émotion vraie qui font de vous le maître original et si personnel. Le plus bel éloge que je puisse vous faire, je pense, c'est que maints passages m'ont mis des larmes aux yeux, moi surtout, qui, comme vous, aime les bêtes, que je trouve aussi maintes fois supérieures aux hommes et dont vous dépeignez si bien les caractères dans votre kyrielle de chiens. Qui peut nier qu'il y ait là une âme ?

A mon retour de Paris où j'eus le grand plaisir de passer une bonne journée auprès de vous et de votre charmante famille, un jour j'eus la fantaisie, au hasard du crayon, de tâcher de reproduire vos traits si expressifs... Je produisis quelque chose qui peut être vous. Je vous prie d'accepter cet informe croquis que je vous envoie avec la présente.

Il vous prouvera, à défaut d'autre chose, que, loin de vous, votre souvenir est resté en ma mémoire.

En attendant le plaisir de vous serrer la main, croyez-moi votre dévoué admirateur.

CONSTANTIN MEUNIER,
Rue de la Consolation, 78.
Schaerbeek-Bruxelles faubourg.

Le Romantisme et la Musique.

Pages romantiques, par FR. LISZT, publiées avec une introduction et des notes par M. JEAN CHANTAVOINE (1).

Frantz Liszt a pris une part active, non seulement comme musicien, mais comme écrivain, au mouvement du romantisme français. Ami ou émule des poètes et des penseurs les plus fameux de cette époque, il a voulu participer, par la plume, à la rénovation artistique et sociale entreprise alors par les philosophes et les littérateurs. Quel rôle la musique peut-elle jouer dans un pareil système d'idées, de théories et de sentiments? Quelle influence en revanche, ces idées, ces théories, ces sentiments peuvent-ils exercer sur la musique? Voilà les questions que Liszt pose et traite dans ses considérations *Sur la situation des Artistes* et dans les *Lettres d'un Bachelier ès musique*. Éparses dans des revues, ces *Pages romantiques* sont pour la première fois réunies dans leur langue originale. Elles ne nous donnent pas seulement la clef de l'art réalisé ultérieurement par Liszt : elles fournissent sur le romantisme français un document qui peut prendre place, à bien des égards, à côté de la préface de *Cromwell*, des *Confessions d'un enfant du siècle* et des *Lettres d'un Voyageur*.

(1) Paris, F. Alcan

POUR CHATEAUBRIAND

M. Jules Lemaître a publié récemment un ouvrage sur Chateaubriand dans lequel l'auteur de l'*Itinéraire* est assez malmené. M. Edmond Jaloux, l'un des meilleurs écrivains de la nouvelle génération, riposte avec vivacité dans le *Gil Blas*. Après avoir analysé le volume, il conclut en ces termes incisifs qui remettent les choses au point :

« A travers ces pensées, à travers ces sentiments, on sait bien ce qu'il y a d'essentiel dans l'esprit de Jules Lemaître : ce bon sens étroit et médiocre des petits bourgeois français, qui ont horreur de tout ce qui les dépasse. Un peu de gaieté, un peu d'observation, un peu de malice, un peu d'attendrissement, un peu d'ingéniosité, voilà sa recette. Cela fait les *Rois* ou *Mariage blanc*. Evidemment, il y avait autre chose dans les poètes qu'il a méconnus. Son imagination, c'est un jardin bien ordonné, clos de mur, sans vue sur la montagne, sans vue sur la mer : quelques légumes pour l'utilité, quelques fleurs pour l'agrément. Mais pourquoi cet homme sans imagination veut-il juger les œuvres d'imagination? Ah! que Brunetière était plus loyal quand, ayant à parler de la *Séraphita* de Balzac, il avouait ne rien y voir et citait l'opinion de Taine!

Un critique n'est pas un homme qui oppose toute son intelligence aux œuvres qui lui paraissent différentes de soi, qui se moque sitôt qu'il ne comprend plus et n'aime et n'approuve que là où il se reconnaît, croit se reconnaître. La critique de Jules Lemaître n'a jamais été qu'une confession de ses préférences, de ses goûts, de ses faiblesses personnels. « Que voulez-vous? Je ne suis pas slave » disait-il, en s'excusant de trouver dans *Crime* et *Châtiment* Rastrolnikoff aussi faux que Triboulet et le tragique et profond Marniéladoff aussi bouffon qu'un personnage de vaudeville. Le vrai critique se fait slave pour comprendre Gogol et Dostoïewsky, anglais pour comprendre Shakespeare et Fielding, espagnol, italien et chinois, s'il le faut, janséniste avec Racine et anticlérical avec Voltaire. Il doit avoir la nature de Protée, comme l'eurent et Taine et Renan...

La charmante indulgence de Lemaître, c'est de la paresse, au fond. Il n'avait pas un grand effort à faire pour entrer dans l'âme de Chateaubriand et nous faire voir ce qu'il y a eu en elle de sincère, de douloureux et de misérable; le voyage n'est pas long, de la douce Touraine à la rude Armorique, mais autour du tombeau de Saint-Malo, Jules Lemaître a préféré exécuter ses pirouettes habituelles... Si son livre n'enlève rien à la gloire de Chateaubriand, il n'ajoute non plus rien à la sienne. » EDMOND JALOUX

NOTES DE MUSIQUE

Nous avons donné, dans ses grandes lignes, le programme de la prochaine saison des Concerts populaires. Voici l'ordre exact et les dates, définitivement arrêtées, des quatre matinées qui la composeront :

19-20 octobre, 1er concert, sous la direction de M. Pierre Sechiari, de Paris, et avec le concours de M. Lucien Capet, violoniste.

16-17 novembre, 2e concert, sous la direction de M. Peter Raabe, chef d'orchestre à la Cour de Weimar, et avec le concours de M. Frédéric Lamond, pianiste.

7-8 décembre, 3e concert, sous la direction de M. Hans Pfitzner, chef d'orchestre et directeur du Conservatoire de Strasbourg, et avec le concours de M. Willy Burmester, violoniste.

11-12 janvier, 4e concert, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire de Liége, et avec le concours de M Pablo Casals, violoncelliste.

Les concerts auront lieu le dimanche à 2 heures de relevée, au Théâtre Royal de la Monnaie, et les répétitions générales, la veille à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra.

S'adresser pour les abonnements au siège de l'Administration des Concerts populaires : Maison Schott frères, 30 rue Saint-Jean.

Les quatre Concerts du Conservatoire royal de Bruxelles sont fixés aux dimanches 22 décembre 1912, 26 janvier, 16 février et 16 mars 1913. Une répétition générale accessible au public non abonné aura lieu le jeudi précédant chaque concert; la répétition générale pour les abonnés aura lieu le vendredi.

Le programme du premier concert se composera du *Requiem allemand* de Brahms, d'une cantate de J.-S. Bach pour soprano-solo, et de la cantate du même maître *Ein feste Burg*. Les soli seront chantés par Mme Tilly Cahnbley-Hinken, l'un des plus remarquables sopranos de concert, et par le baryton Louis Froelich.

Au 2e concert on entendra Mlle Maria Philippi, notamment dans des œuvres de Marcello et de Haendel.

Le 4e concert sera consacré à l'exécution intégrale des *Béatitudes* de César Franck; parmi les solistes engagés par M. Tinel pour cette œuvre, figurent Mme Mellot-Joubert, le ténor Plamondon et M. Henri Seguin.

La *Société Nationale des Compositeurs belges* donnera cette année quatre séances de musique de chambre. En outre, afin de donner plus d'extension à l'œuvre de vulgarisation de la musique belge, elle organisera un concert d'orchestre. Les dates de ces séances seront données ultérieurement.

Mlle Edyth Walker, dont on se rappelle le succès au dernier festival Wagner et qui vient de se distinguer d'une manière toute particulière aux représentations wagnériennes de Bayreuth, annonce un *Lieber-Abend* pour le jeudi 17 octobre à la Grande-Harmonie. Au piano : M. Brecher, chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne.

Location à la Maison Schott frères, 30 rue Saint-Jean.

PETITE CHRONIQUE

Le grand Prix de Rome pour la sculpture vient d'être décerné à M. Arthur Dupon, neveu du statuaire anversois Josué Dupon. C'est le seul des six concurrents admis à la dernière épreuve qui obtienne une distinction.

On fêtera prochainement à Anvers, au Théâtre flamand, le vingt-cinquième anniversaire artistique de M. Ernest Van Dyck, qui fut célébré à Bruxelles au cours de la saison dernière. C'est dans *Lohengrin* que paraîtra, en cette soirée de gala, le célèbre ténor.

C'est le 25 ou le 26 octobre qu'aura lieu au Théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Otto Lohse, la première représentation d'*Enfants-Rois* de M. Humperdinck, l'auteur célèbre de *Haensel et Gretel*. La version française en est due à notre confrère M. Robert Brussel, critique musical du *Figaro*.

S'associant à la campagne entreprise en faveur du Théâtre belge, le cercle dramatique *Alliance et Progrès* donnera le samedi 12 octobre, sous les auspices de l'administration communale de Bruxelles, une représentation de gala consacrée à deux œuvres de M. Horace Van Offel : *les Intellectuels*, pièce en 3 actes créée par elle en 1908, et *le Loup*, conte dramatique inédit en un acte. S'adresser pour la location au président du cercle, M. A. Fontaine, 25 rue Sainte-Gudule (tél. A 118,14).

Nous avons annoncé dernièrement que M. J. Vandervelden avait traduit en français la trilogie des *Nibelungen* de Fr. Hebbel. Cette traduction paraît dans la revue *Durendal*.

Afin de compléter l'enseignement des langues anglaise et allemande, le Teaching Club (1) vient de fonder des sections anglaise et allemande, où les élèves auront à émettre et à discuter leurs idées sur un sujet arrêté d'avance. C'est là une heureuse innovation qui contribuera certainement à augmenter la valeur de cet enseignement auquel la Commune, la Province et l'État s'intéressent vivement.

Le Teaching Club donne actuellement plus de 60 heures de cours par semaine et groupe un ensemble de quinze professeurs entre lesquels sont réparties les branches suivantes : anglais, allemand, néerlandais, français, italien, espagnol, portugais, esperanto, sténographie, comptabilité et dactylographie.

On vient de découvrir deux œuvres inédites de Liszt : *Les Morts* et *Hungaria*.

Les Morts, ode funèbre primitivement écrite pour grand orchestre seul, fut par la suite transformée par le maître, qui y ajouta un chœur d'hommes sur les paroles latines *Beati mortui qui in Domino moriuntur*... Cette ode fut composée par Liszt pour son propre enterrement. Le manuscrit est de la main du fils de Liszt, Daniel, et est dédié à Cosima von Bulow.

La deuxième des œuvres découvertes est une cantate qui porte le titre d'*Hungaria*; elle fut composée à Weimar en 1848. Le texte est de Franz von Schober, l'ami intime de Franz Schubert et de la famille Gœthe. Il s'agit d'un chœur d'hommes avec soli pour soprano, baryton et ténor, soutenu pendant les 75 dernières mesures par un chœur de femmes. La musique a le caractère plein de feu et de tempérament de la musique populaire hongroise.

Ces deux œuvres seront exécutées au cours de la prochaine saison par un des orchestres les plus réputés de Berlin.

D'autre part, le *Guide musical* annonce que le capellmeister Peter Raabe a découvert dans les archives du Musée Liszt, à Weimar, une nouvelle œuvre inédite du maître. Cette fois c'est une composition pour orchestre et solo de baryton intitulée *le Titan* et inspirée par le mythe de Prométhée. Le compositeur l'a écrite également sur un poème de Franz von Schober. L'œuvre sera exécutée l'hiver prochain à Weimar.

De Paris :

La Société des Amateurs de jardins vient de se mettre d'accord avec l'Union centrale des Arts décoratifs pour faire, en 1913, à l'occasion du troisième centenaire de la naissance de Le Nôtre, une Exposition de l'art des jardins. Cette exposition comprendra une rétrospective installée au Pavillon de Marsan (tapisseries des XIIIe, XIVe et XVe siècles, représentant des jardins; plans de Ducerceau, gravures, tableaux; plans de Le Nôtre et de son école; mobiliers de jardins de son époque; jardin du XVIIIe siècle, vases, statues, treillages, etc.). Une seconde exposition, organisée à Bagatelle, et qui aura lieu le 1er mai au 31 juillet 1913, aura pour objet le jardin moderne et son décor.

(1) Ixelles-Bruxelles, 20, rue de Berlin.

A cette occasion, en vue d'encourager la création d'œuvres d'inspiration moderne destinées au mobilier et au décor des jardins, l'Union centrale des Arts décoratifs et la Société des Amateurs de jardins organisent un concours public à deux degrés : 1° un concours d'objet dessinés ou modelés qui aura lieu au Musée des Arts décoratifs en décembre 1912; 2° un concours d'objets réalisés en matières diverses (concours auquel seront admis de droit les objets exécutés d'après les modèles primés par le jury au premier concours) et qui participeront à l'exposition organisée à Bagatelle.

Les projets envoyés au premier concours seront reçus par M. Léon Deshairs, au Musée des Arts décoratifs, pavillon de Marsan, 107 rue de Rivoli, du 10 au 13 décembre 1912, et exposés du 15 au 24 décembre. Les envois pour le second concours seront reçus à l'Orangerie de Bagatelle, du 7 au 15 avril 1913.

La bibliothèque de l'Opéra vient de s'enrichir d'une nouvelle collection d'ouvrages fort intéressante. Cette collection, achetée il y a trois ans par Charles Malherbe à la vente de J.-B. Veckerlin, ne comporte pas moins de six mille volumes, tous consacrés à la chanson française et étrangère. La première série (4,500 volumes, chanson française) est depuis le 1er octobre à la disposition du public; la seconde (chanson étrangère) sera mise en lecture avant la fin de l'année.

Un monument sera prochainement érigé à la mémoire du grand organiste Alexandre Guilmant. L'exécution en a été confiée au sculpteur Theunissen et l'architecte Alaux. C'est dans les jardins du Trocadéro que s'élèvera le monument et nul endroit ne pouvait être mieux choisi puisque c'est au Palais du Trocadéro que Guilmant donna durant tant d'années les inoubliables concerts d'orgue qui ont consacré sa célébrité.

Un comité vient de se constituer en vue d'ériger un monument à Arthur Rimbaud. On espère que cet hommage à l'auteur des *Illuminations* trouvera place au Luxembourg, où s'élève le buste de Verlaine.

Sottisier.

Il n'y a pas jusqu'au triangle dont l'*ut* répété ne vous ait rappelé le chant des oiseaux, au matin, par ses accents aigus et ses agaceries lutines. BALZAC. *Massimilla Doni*.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 — BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature
A Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le Dr G. C. WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le Dr KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : **100 FRANCS**

Nous nous réservons de porter ce prix à 125 francs dès que paraîtra l'ouvrage, ou dès que les 300 premiers exemplaires seront souscrits.

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement. . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** » »

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : **20** *francs ; Étranger :* **25** *francs.*
Le numéro : France, **1** *fr.* **75** ; *Étranger,* **2** *fr.* **25.**

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 41. 13 OCTOBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY). — Jean-Jacques Rousseau musicien (M. S. M.). — Hommage à Zola (ALFRED BRUNEAU). — Edmond Pilon, Watteau et La Fontaine (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Salon de l' « Union » (F. H.). — La Musique à Paris. — Chronique théâtrale : *Le cycle Porto-Riche* (G. R.). — Notes de Musique. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

(**Deuxième Article**.)

Je n'ai point encore reçu la grâce qui me fera comprendre les réalisations des cubistes et des futuristes, mais je ne saurais m'associer sur ce point aux indignations superbes de certain conseiller municipal qui voudrait voir l'État interdire l'accrochage de leurs œuvres, sous prétexte qu'elles sont la honte du monument qui les contient. Cependant l'architecture du susdit Grand Palais comporte à elle seule assez de honte, quand on l'examine, pour qu'il soit vraiment difficile d'y ajouter. Le Comité du Salon d'Automne a fait là-dessus la seule réponse qu'il convenait de faire : vraiment s'il faut maintenant demander à Messieurs les conseillers municipaux de s'adjoindre aux jurys pour choisir les œuvres d'art, où irons-nous? On ne trouve pas tous les jours un Quentin-Bauchard ou un Adrien Mithouard. Le Salon d'Automne entre les mains d'esthéticiens aussi indignés ne tarderait pas à rejoindre le Salon des Artistes Français dans sa marche prudente et molle. Il est plaisant au reste de voir des invectives aussi passionnées que déraisonnables vigoureusement appuyées par des journaux qui ne se préoccupent guère d'art qu'une ou deux fois par an.

Laissons ces indignations aux conseillers municipaux, et les futuristes au Salon d'Automne, si peu que nous soyons attirés par leurs recherches. Il est singulier et même quelque peu équivoque, n'est-il pas vrai, de voir cette année, parmi les futuristes, Piccabia qui, récemment encore, faisait du sous-impressionnisme. Cette conversion fut aussi rapide qu'inattendue. Les prophéties de Marinetti font des dévots troublants.

Les grands morceaux ne sont pas cette année l'honneur du Salon d'Automne. La grande décoration de M^lle^ Rice a l'air d'un Guérin, mais d'un Guérin timide et embarrassé. Le grand ensemble de Gaudissard a l'air d'un Maurice Denis, mais d'un Denis rondouillard et sans esprit : et ces deux œuvres font regretter davantage l'absence de Maurice Denis, et que les envois de Guérin soient cette année peu considérables.

Il faut cependant faire une exception en faveur des deux grands ensembles de M^me^ Marval. Il fut un temps où le désordre et la fadeur semblaient devoir entraîner ce peintre; mais des compositions comme *les Sœurs couseuses*, et *les Chats*, cette année, sont des réalisations vraiment attachantes, où sans rien perdre de sa délicatesse son art atteint une harmonie et une nervosité singulières. Pour ne pas quitter les femmes-peintres, disons que les envois de M^lle^ Charmy continuent à donner la mesure d'une des femmes les mieux douées qui soient dans la peinture actuelle : elle se dégage peu à peu des influences où l'entraîna tout naturellement sa vigueur un peu masculine : la *Nature-morte* de cette année est un beau morceau digne d'attention. Il me faut signaler encore les envois de M^lle^ Meerson. Je ne me

souviens pas d'avoir vu quoi que ce soit de cette artiste. Encore que l'on sente dans ces œuvres l'influence de Cézanne et de Matisse tout ensemble, il y a là les témoignages d'une nature de peintre véritable, ce qui est si rare chez les femmes, quoi qu'on en pense et quoi qu'on en dise.

Le savoureux Van Dongen n'expose pas cette fois des œuvres considérables : assurément l'on retrouve dans son *Aux marins, aux voyageurs et aux saltimbanques* ces qualités d'audace harmonieuse, de pétulance, cette fraîcheur et cette vigueur de tons qui en font un des jeunes les plus curieux de ce temps, mais nous n'y trouvons pas mieux que ce qu'il nous donna déjà en des œuvres moins sommaires, et Kees Van Dongen nous a donné le goût d'être exigeants.

C'est un contraste en vérité que de passer de Van Dongen à Desvallières, et c'est la joie et l'utilité du Salon d'Automne que de permettre de tels contrastes. Desvallières expose cette année une de ses plus belles œuvres : ce fragment décoratif pour une école libre de campagne. Là toute la gravité et la noblesse d'esprit du peintre, et cette sorte de grâce sobre sont exprimées avec une force pénétrante. De d'Espagnat des portraits d'amis. Ricardo Viñès et Albert Roussel, qui n'ont pas la qualité picturale de la toile où d'Espagnat avait réuni ces mêmes artistes et d'autres autour du piano.

Ni Laprade, ni Lebasque que j'aime ne me semblent en progrès. L'un ne peut échapper à des salissures inexpressives, malgré tout l'agrément de sa composition : l'autre se laisse aller à une aimable aisance qui gagnerait à se mieux contenir. De Vallotton un groupe de femmes nues dans un paysage triste et brumeux qu'il nous semble bien reconnaître ; on croirait un symbole de l'humide été que nous venons de passer. La peinture de M. Vallotton s'attriste de jour en jour et ne nous en réjouit pas plus. En revanche Charles Guérin gagne à la fois en solidité et en délicatesse : il s'est dégagé tout à fait d'une certaine vulgarité de ton et de dessin qui était le vice de sa peinture autrefois, et les deux morceaux qu'il expose cette année sont d'un bel artiste.

Othon Friesz poursuit son effort, et sa grande toile *les Portugaises à la fontaine*, sans nous satisfaire pleinement car nous ne comprenons toujours pas certaines déformations disgracieuses, donne cependant le témoignage d'un artiste en quête d'un équilibre et d'une rénovation du sens de la grande peinture, et qui par là même mérite d'être étudié et suivi. N'insistons pas sur les envois de Matisse, de plus en plus décevant. Cela devient un problème, de saisir comment on peut à ce point oublier des dons splendides et toute une sensibilité merveilleuse qui nous donnèrent autrefois des pages fortes et subtiles : Matisse se débat au milieu d'une hantise d'originalité pour elle-même, du moins tout le fait croire, et pour ceux qui l'ont goûté et qui gardent encore le souvenir de ses œuvres d'il y a sept ou huit ans, c'est un spectacle attristant.

De Jean Puy, l'*Étude en plein air* mérite qu'on s'y arrête. Il y a dans la production de ce peintre une obstination patiente qui tempère heureusement une exaltation juvénile : tout cela dénote une vision précise et une véritable intelligence.

On ne peut pas se déprendre d'une sympathie pour Pierre Girieud, quoique le dessin de ses *Trois Grâces* ait bien quelque chose d'académique où l'on ne retrouve pas la sobriété expressive des panneaux de fleurs qu'il nous donnait récemment encore. Girieud se ressent trop de son séjour à Sienne ; nous souhaitons qu'il nous revienne tout à fait de France.

Le classicisme semble avoir gagné excessivement aussi Lombard, qui l'an dernier nous fit des promesses qu'il ne tient pas cette année ; mais son effort vers de grandes œuvres est un indice de force qui trouvera son expression.

Il me semble découvrir un nouveau peintre de valeur dans la personne de Maurice Asselin, dont la *Maison au bord de la côte* et la *Femme se peignant* révèlent d'heureuses qualités. Est-ce la première fois que ce peintre expose au Salon, je ne sais ; mais assurément sa personnalité commande l'attention et tranche sur la sagesse un peu trop inexpressive de son entourage. Je voudrais encore dire tout le bien qu'elle mérite de la grande composition de Synave : *les Joies puériles*, qui nous fait penser un peu aux ensembles de Georges d'Espagnat, mais avec un autre sentiment, très juste d'ailleurs, pour rendre la grâce de l'enfance.

Je ne parlerai pas de Le Beau, enfermé de plus en plus dans un japonisme qui a pu être une mode autrefois mais qui n'a rien à faire avec l'art occidental. Je ne dirai rien de Dufrénoy, de Déziré, d'Albert André, de Diriks, de Charles Lacoste, de Maufra, qui se répètent, non sans agrément d'ailleurs : il m'a toujours paru que pour un critique il fallait choisir entre la nomenclature fastidieuse et la recherche de tempéraments nouveaux, d'expressions nouvelles.

Ce qui nous fait avouer sans détour que le Salon d'Automne, cette année, en ce qui touche la peinture, ne nous a pas donné toute satisfaction, c'est que, d'une part, nous n'y trouvons pas un certain nombre des artistes que nous avons tout droit de considérer comme les meilleurs peintres de ce temps, et c'est que, d'autre part, nous n'avons pas, à quelques exceptions près, découvert de personnalités nouvelles ni d'indices offrant quelque espoir assez proche d'œuvres notoires. Tout cela n'empêche pas que tel qu'il est, en dépit de ses absences, en dépit même des deux salles de cubistes et de futuristes, le Salon d'Automne est d'une bien autre tenue et d'une bien autre qualité que les Salons offi-

ciels, n'en déplaise aux protecteurs indignés de l'esthétique publique. Si même on se désintéresse de la peinture, on y peut faire cette année à la Sculpture et à l'Art décoratif, que nous étudierons dans un troisième article, une riche moisson de joies.

G. JEAN-AUBRY

Jean-Jacques Rousseau musicien.

Ceux qui, en juin dernier, ont vu représenter le *Devin du Village* sur le théâtre de verdure improvisé pour la circonstance dans le parc d'Ermenonville et qui ont ressenti le charme direct et touchant par quoi cette œuvrette se distingue des productions contemporaines, ne s'étonneront pas de voir M. Tiersot (à qui l'on en devait la reconstitution), consacrer à l'auteur du *Contrat social* un volume de la collection *les Maîtres de la Musique* (1).

« La musique de Jean-Jacques Rousseau, nous dit-il, est la plus proche de la mélodie populaire que nous puissions donner en exemple. » Une prédilection logique devait porter le folkloriste, auteur d'inappréciables recueils de chansons populaires, vers un musicien autodidacte dont les accents, à ne s'y point méprendre, révèlent l'Homme de la Nature.

Il faut y insister comme y insiste M. Tiersot : personne ne s'avise de mettre en ligne le simple talent de Jean-Jacques et le modeste bagage de sa production musicale avec l'œuvre des deux génies qui le précédèrent et lui succédèrent, — Rameau et Gluck. Celui-ci pourtant, avant d'arriver à Paris, n'hésite pas à se mettre sous le patronage musical de Rousseau, et celui-là, dès l'accueil hostile que chez la Pouplinière il fit aux *Muses galantes*, laissa percer l'inquiétude que lui inspirait le nouveau venu.

De fait, le succès du *Devin* est un des plus vifs et des plus durables qui se soient vus; il a résisté soixante-quinze ans, et lorsqu'en 1827 il succomba (on sait le geste symbolique du spectateur jetant une perruque aux pieds de Colette), ce fut en même temps que « ces nobles tragédies que Jean-Jacques avait applaudies d'enthousiasme à leur naissance, mais dont l'esprit romantique ne voulait plus supporter le ronron. Elles aussi étaient « perruques ». Aussi les œuvres de Gluck disparurent-elles avec le *Devin du Village*, emportées par le même courant, — et certes on peut dire que la bluette de Rousseau tomba en bonne compagnie. » Précédant les opéras-comiques de Grétry et de Monsigny, « le *Devin* nous apparaît comme le premier de ces petits chefs-d'œuvre dont l'esprit français fut si longtemps fier ».

A d'autres titres, et de beaucoup postérieur en date, *Pygmalion* méritait aussi d'être tiré de l'oubli; on sait que cette œuvre a également été représentée aux fêtes du bicentenaire.

La musique, sauf deux scènes dont Jean-Jacques se chargea, en fut écrite, d'après ses indications détaillées, par Horace Coignet, collaborateur docile et effacé.

Par la subordination de la musique aux fluctuations du texte, l'œuvre atteste la similitude des principes de Rousseau avec ceux de Gluck. Mais l'intérêt de cette courte « scène lyrique » réside surtout dans la nouveauté de sa forme : la déclamation parlée d'un seul personnage (sauf l'intervention finale de Galathée) alternant avec des successions d'accords, des fragments d'orchestre, destinés à dépeindre ou à commenter l'état d'âme du héros. On sait d'ailleurs que, dans toute pièce lyrique, c'est à quoi Rousseau voulait réduire le rôle de la symphonie. *Pygmalion* est donc le premier spécimen d'un genre auquel on doit au moins deux grandes œuvres, *Egmont* et *Manfred*.

Le cahier intitulé *Consolations des misères de ma vie* a une grande importance documentaire, en raison de la diversité chronologique des morceaux disparates de valeur très inégale dont il est composé. « Toute l'existence musicale de Jean-Jacques s'y trouve résumée. » La part significative et précieuse du recueil est celle des romances. La pureté du thème, le tour expressif et simple de la mélodie justifient la vogue que conservèrent pendant plusieurs générations la *Chanson d'Alexis* (dont il existe trois versions), l'*Air de trois notes* et le délicieux *Rosier*. La *Romance du Saule*, composée à Ermenonville sur une adaptation de la chanson shakespearienne, et dont M. Tiersot note le refrain, est le « Chant du Cygne » de Jean-Jacques. « L'accent en est tout particulièrement expressif. L'harmonie, toujours simple, y a je ne sais quoi de mystérieux et d'affiné qu'on ne trouve pas souvent dans les compositions de notre auteur. »

L'excellence de ces mélodies qui, par la simplicité de leur forme, découlent de la même source que la chanson populaire, suffirait à prouver la sincérité des manifestes musicaux de Jean-Jacques en attestant l'instinct inné qui, toujours, lui fit vouloir la suprématie de la mélodie sur l'harmonie, l'inspiration lyrique au détriment de la polyphonie qu'il considérait comme un jeu scolastique. (N'oublions pas que, pas plus que quiconque en France, il ne soupçonnait l'existence de Bach.)

On le voit, « ce n'est pas le compositeur seul qu'il faut considérer en Jean-Jacques Rousseau : « l'homme à idées » est bien plus intéressant »; aussi est-ce au théoricien, au penseur, que M. Tiersot assigne un rôle prépondérant dans l'histoire de la musique.

Sa formation musicale fut presqu'exclusivement française : il dut ses premières leçons à Mme de Warens et s'appliqua bientôt à chanter les cantates de Clérembault; vint ensuite l'enseignement de la maîtrise d'Annecy, puis l'étude du *Traité de l'harmonie* de Rameau, que le jeune homme emportait avec lui dans ses promenades autour de Chambéry.

Mais le hasard, en lui procurant un poste à Venise, devait amener un revirement dans ses opinions musicales et particulièrement dans ses idées sur l'opéra : Jean-Jacques revint à Paris « la tête pleine de musique italienne ». Il avait même noté des *canzone*, et M. Tiersot salue en lui le plus ancien de ses confrères en folklore. Ce n'est point à dire que dès lors il renia entièrement la musique française, ni surtout les poèmes d'opéras français, dont il continua de proclamer la supériorité ; mais « en écoutant les barcarolles, dit-il, je trouvais que je n'avais pas ouï chanter jusqu'alors ». Saveur étrangère, séduction d'une « forme pure et coulante ». Rousseau était désormais conquis à la musique italienne dont bientôt il allait devenir le plus militant défenseur.

Il fut juste et modéré d'abord, ainsi qu'une très intéressante note rédigée pour Grimm en fait foi. Mais celui-ci, à l'occasion d'une riposte à sa *Lettre sur Omphale* (1752), première attaque contre la musique française, poussa, selon son habitude, Rousseau dans la mêlée. Sur ces entrefaites, la troupe italienne des Bouffons vint interpréter à Paris la *Serva padronna*; et Rousseau, portant à son comble son enthousiasme pour la musique

(1) JULIEN TIERSOT. *Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Félix Alcan.

italienne, alla jusqu'à faire graver à ses frais la partition de Pergolèse. La « guerre des bouffons » avait éclaté ; pamphlets et libelles s'échangeaient, Paris était divisé. Rousseau, s'échauffant au choc de la contradiction, perdit soudain patience et perdit en même temps toute impartialité. C'est alors que parut sa *Lettre sur la musique française*, apologie passionnée de la musique italienne. Ses adversaires n'en voulurent et n'en veulent nécessairement retenir que la péroraison, paradoxe absurde de polémiste excité par son entourage et grisé par la lutte : «... les Français n'ont point de musique et n'en peuvent avoir, ou, si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux ».

L'indignation fut sans bornes ; Rousseau faillit être exilé. Faute de mieux, il fut brûlé en effigie par les musiciens de l'orchestre dans la cour de l'Opéra...

La *Lettre*, pourtant, contenait une grande part d'argumentation juste et de réelle valeur. Mais parmi les écrits musicaux de Rousseau, il en est un surtout « qui constitue une œuvre de la plus haute portée et qui, à plusieurs points de vue, est un véritable trésor : c'est le *Dictionnaire de musique* ». Cet ouvrage, qui avait eu pour origine la contribution de Jean-Jacques à l'*Encyclopédie* (1748), fut commencé à l'Ermitage et continué à Montmorency, concurremment avec les grandes œuvres et pendant la grande tourmente. — puis terminé à Motiers-Travers. « Ses articles ont été longtemps pillés et démarqués par une foule de parasites qui, en même temps, se faisaient un pieux devoir de calomnier l'œuvre et l'auteur. » Il traite non seulement « de toutes les questions auxquelles son titre promet de répondre,.... mais il fait une très large place à toutes les questions de théorie,» et toute l'esthétique de Rousseau s'y trouve, en somme, renfermée.

La réexposition des principes qui s'en dégagent et l'examen de leurs conséquences forment la conclusion de ce livre doublement opportun comme contribution au Rousseauisme et à la musicologie; la spontanéité du style renouvelle sans cesse l'intérêt de la documentation, l'érudition s'y trouve vivifiée par la générosité de la pensée, et M. Tiersot a su prouver qu'une monographie importante n'était pas disproportionnée avec le rôle musical de Jean-Jacques, qui fut celui d'un précurseur. M. S. M.

HOMMAGE A ZOLA

A l'occasion du dixième pèlerinage à Médan, le *Gil Blas* a consacré, dimanche dernier, une partie de son numéro à la mémoire d'Emile Zola. Parmi les témoignages d'admiration qu'il a groupés à cette occasion, citons particulièrement, à côté des hommages d'Anatole France, Octave Mirbeau, Louis Havet, Séverine, etc., cette touchante et belle lettre d'Alfred Bruneau :

Un hommage à Emile Zola? Ah! de tout mon cœur douloureux et fidèle... On n'exaltera, on ne glorifiera jamais assez le génie, l'héroïsme et la bonté de cet homme providentiel et sublime. Depuis dix ans que nous avons éprouvé l'horrible chagrin de le perdre, pas un jour ne s'est écoulé sans que je sente au fond de moi-même un poignant regret, une affreuse souffrance. Quand j'étais en proie, jadis, à la tristesse ou au doute, j'allais vers lui et il savait trouver le mot qui me consolait, qui me réconfortait, qui me rendait le courage et la foi. Il pensait que rien ne pouvait empêcher une idée juste et vraie de triompher. Son magnifique et généreux optimisme était irrésistible. Il m'a fait chérir le travail et la vie. Il m'a fait voir la beauté de bien des choses auxquelles, avant de le connaître, je n'accordais nulle attention. Il m'a ouvert l'esprit et m'a élargi l'âme.

Si je ne l'ai plus, hélas! je suis du moins plein de son souvenir et lorsque, maintenant, j'hésite à prendre telle ou telle route, je ne manque point d'évoquer sa grande ombre, de me demander ce qu'il me conseillerait ; puis je vais droit devant moi, sûr de ne commettre aucun mal. Il continue de me guider par ses splendides exemples. D'autres rappelleront mieux que moi la portée immense de son œuvre littéraire et social. C'est l'ami seul qui parle ici ; c'est à ce seul titre, précieux entre tous, que je veux m'exprimer.

A la vaste gerbe d'admiration et d'enthousiasme qu'on lui offre, j'ajoute la petite fleur de ma gratitude et de ma tendresse.

ALFRED BRUNEAU

Edmond Pilon, Watteau et La Fontaine.

Il faut reconnaître qu'aujourd'hui l'érudition a fait toilette nouvelle. Elle en avait assez d'être habillée vaille que vaille et lourdement par ces vieux tailleurs endormis que sont les professeurs de lycée, conservateurs de musées, sorbonnards, normaliens, universitaires, pions et pédants de tout acabit. Elle s'est adressée à des couturiers plus adroits, de plus de goût, plus jeunes, à des artistes en un mot. Des éditeurs intelligents ont pensé que pour faire, par exemple, une étude sur Watteau, il n'était peut-être pas nécessaire de la demander à un homme dont l'unique souci est de préciser des attributions et de discuter l'exactitude de certaines dates. L'essentiel, en effet, n'est pas tant d'élucider des points d'histoire que de donner une impression, artistiquement juste, de l'homme qu'on étudie et de ses entours. Ce souci est totalement absent des préoccupations des érudits ordinaires. C'est pourquoi leurs œuvres sont si froides, si inexpressives et, malgré l'accumulation de leurs détails, si peu évocatoires.

Tout ceci ne veut pas dire que je méprise les érudits. Ils sont les intermédiaires naturels, nécessaires, entre la source énorme et confuse du document et ceux qui sont appelés à la mettre en œuvre, en œuvre d'art, et qui ne pourraient le faire si cette matière brute leur était présentée telle quelle. Ils débrouillent, choisissent, organisent, ils font l'histoire. Et, à ce titre, ils sont infiniment respectables, comme l'est tout être qui se tient à sa place et joue son rôle exact. Mais deux choses m'irritent chez certains d'entre eux : lorsqu'ils veulent usurper la renommée particulière due aux artistes, et lorsque, pour la mieux accaparer, ils jouent eux-mêmes aux artistes, faisant leur besogne et prétendant tirer eux-mêmes parti des éléments de leur premier travail. Ils n'y portent qu'une certaine conscience lourde et pénible, mais jamais le don de la vie. Et même au point de vue didactique pur, ils ne se rendent pas compte qu'ils perdent pied, qu'ils ne sont plus en contact avec le lecteur qu'ils visent. Car, obéissant malgré eux aux règles du genre qui leur est propre, ils omettent d'énoncer tout ce qui, au moment où ils parlent, est déjà élucidé par les recherches de l'érudition, et ils procèdent un peu par allusion. Eux se comprennent, mais le public ne les suit plus. Et il n'a pas à les suivre, n'étant point du bâtiment.

Longtemps, les érudits ont ainsi voulu tenir un double rôle, longtemps leur agaçante prétention a écarté les vrais artistes de la place qu'ils leur prenaient, longtemps ils ont même fait illusion

en s'appropriant certaines grâces faciles de style, une certaine rhétorique banale et agréable et comme le vernis d'un renanisme rapporté.

Des tentatives comme celle de M. Van Oest demandant à M. Edmond Pilon le texte d'un livre d'art sur Watteau (1),comme celle de M. Plon s'adressant au même écrivain pour une anthologie raisonnée de *La Fontaine* (2) ont une valeur d'exemple. Ils indiquent la route à suivre aux éditeurs de l'avenir. Des écrivains comme M. Edmond Pilon, comme M. Camille Mauclair, comme M. Léandre Vaillat et quelques autres sont tout désignés pour commenter dignement les maîtres du passé. Ils les comprennent au plus secret d'eux-mêmes et peuvent ainsi nous les restituer mieux.

M. Edmond Pilon possède un génie tout particulier pour faire revivre les points obscurs, les lacunes d'une existence, en supposant tout ce qui, vraisemblablement, pouvait la remplir à ces moments sur lesquels le document ne nous éclaire pas. Modestement, il dit : « Je suppose », ou «Je me plais à le voir ainsi »,ou « Rien ne m'empêche de croire qu'il fit ce jour-là telle promenade », et il la décrit. Procédé périlleux pour tout autre, qui l'emploierait seulement pour l'occasion d'écrire une jolie page de fantaisie. Mais M. Pilon ne s'amuse pas. Il est trop sérieux et, il faut bien le dire, trop respectueux et trop tendre. Lorsqu'il réorganise ainsi le réel, toutes les probabilités sont pour lui,et encore il les éprouve au diapason de son intuition, de son émotion. A force de concentrer ses facultés imaginatives sur un sujet, il se crée une sorte d'hallucination logique, cohérente, harmonisée délicatement avec les réalités connues sur le même sujet. Je ne sais personne qui apporte à ces reconstitutions (je dirais volontiers « réparations », comme on dit d'un vieux meuble précieux et abîmé qu'on le répare en en remplissant les manques par des bois vraisemblables et de même style), je ne sais donc personne qui apporte à ces reconstitutions un tact plus sûr, une adresse plus déliée, mais excluant à ce point tout fâcheux soupçon de virtuosité.

Le virtuose, en effet, outre qu'il apparaît tel dès ses débuts, manifeste malgré tout, à quelque détail caractéristique, son indifférence personnelle au travail qu'il exécute. Tandis que chez M. Pilon, c'est tout le contraire qui s'est produit. Ayant assisté à ses débuts, je veux dire au moment où il lui plut d'employer à d'autres travaux son activité poétique, j'ai bien vu quelles furent d'abord ses maladresses et ses gaucheries. Pendant quelque temps ses intentions furent supérieures à ses réalisations : il tâtonnait. On le sentait plein de déférence et de ferveur, mais d'une application incertaine et hanté de quelque confusion. Ses progrès furent très rapides et il est arrivé aujourd'hui à la pleine possession de ses moyens, à une heureuse harmonie. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire *Watteau et son Ecole.* Il n'y a là-dedans soupçon ni de mièvrerie, ni de littérature. Plus même de ces passages un peu longuets où l'auteur naguère se complaisait quelques instants de trop à imaginer tableaux, portraits, digressions sentimentales ou de paysage. Mais l'absolue mesure : juste ce qui convient de connaissances à un ouvrage didactique équilibré par juste ce qu'il faut de commentaires et d'hypothèses pour aérer cela, pour le rendre plus léger, plus assimilable, plus logique. Et cela donne une impression de sécurité tout à fait agréable.

On sait peu de choses sur Watteau, malgré les remarquables travaux de Virgile Josz, et je ne trouve pas qu'il soit nécessaire d'en connaître plus. Cela ne servirait qu'à satisfaire une certaine manie de curiosité tout anecdotique, cela ne servirait qu'à brouiller de traits inutiles la figure du maître de Valenciennes. Quoi de plus naturel, en effet, que cette ignorance au sujet d'un homme qui, pour mieux appartenir à son rêve, réduisit à si peu de chose sa vie privée et sa vie publique? La discrétion dont il s'entourait vivant exige que son ombre soit vêtue d'un certain mystère équivalent. Et pourquoi, lorsqu'un génie pareil s'est efforcé de ne laisser de son passage en ce monde que des souvenirs éternels sous forme de chefs-d'œuvre, irions-nous à l'encontre de ce désir secret et profond?

J'admire décidément le tact avec lequel M. Edmond Pilon a résolu le problème de concilier cette contradiction. Si vous le lisez, vous remarquerez avec quelle finesse simple, aisée, naturelle, lorsqu'il se trouve en présence d'un fait matériel, d'une anecdote indiscutable, il élude, il s'évade vers un commentaire tout moral, vers une interprétation psychologique. Et cela sans rien forcer, sans obéir à une naïve préoccupation spiritualiste, gênée devant la réalité. Nullement. Là, comme ailleurs, son intuition lui fait, à l'aiguillage, choisir la voie juste. Il sait que chez un homme comme Watteau tout s'explique, tout se justifie par la vie intérieure. Que dis-je? Tout s'y passe sur ce plan, avec un minimum de faits matériels qui sont plutôt des occasions, des prétextes. Et, très judicieusement, M. Edmond Pilon discerne cela et le dit, en toute simplicité, sans arrière-pensée d'héroïser son modèle, et seulement par souci de retrouver la vérité profonde.

Ainsi, supposez les conclusions qu'un réaliste eût tirées du fait que Watteau, vivant à l'écart comme il le faisait, ait souvent utilisé sa servante comme modèle. Il me semble le voir déjà étendre sa suspicion à toutes les effigies de femmes du maître. Ecoutez par contre ce qu'en dit M. Pilon :

D'Argenville, en écrivant que « sa servante qui était très belle lui servait de modèle », apporte ici une précision précieuse. Il nous aide à penser que Watteau, dans sa probité infinie, dans son honnêteté foncière, entendait toujours, même dans les plus *flous*, dans les plus songeurs de ses ouvrages, partir d'une réalité.

Et plus loin, à propos de Watteau peintre de nu :

. . mais cette fille belle et saine (l'Antiope), au petit corps gracieux et trapu, aux attaches à la fois grêles et fortes, est beaucoup plus de vos bords de Seine que de ceux du Lido. Admirez la grasse et mignonne dormeuse, contemplez-la dans le repos vivant de sa nudité; et voyez si cette hanche courte et forte, ces genoux blancs et musclés, ce bras sans défaut, cette figure enfantine aux cheveux ramassés en chignon ne sont point d'une petite bonne femme de la Régence? Est-ce ici la servante dont parle d'Argenville et qui posait devant le maître sur des fonds de paysage? A voir, dans un si petit corps, tant de vigueur mêlée à tant de grâce, une robustesse peu princière accompagnée de tant d'ingénuité et d'un peu de gaucherie dans l'abandon, on pourrait le penser.

Et aussitôt après, M. Edmond Pilon montre comment, sans jamais oublier le réel, Watteau transpose, affine, allonge. Ce qu'il fit dans ses nus pour le corps de la femme dont il n'avait, somme

(1) Edmond Pilon : *Watteau et son École.* Bruxelles, G. Van Oest et Cie. « Bibliothèque de l'Art du XVIIIe siècle ».

(2) Edmond Pilon : *La Fontaine.* Textes choisis et commentés. Paris, Plon et Cie. « Bibliothèque française du XVIIe siècle».

toute, qu'un modèle trapu quoique gracieux, il le fit pour tout le reste, transposant, affinant, imprégnant de la suavité de son rêve une société somme toute banale, pervertie et un tantinet crapuleuse.

(*La fin prochainement.*) FRANCIS DE MIOMANDRE.

Le Salon de l' « Union ».

Il y a fort peu à dire de l'exposition de l'*Union*. En général peu d'efforts, peu d'imagination, aucune fantaisie parmi les nombreuses toiles qui s'alignent dans les salles. Quelques envois intéressants de MM. Merkaert, Leduc, Flasschoen, parmi les membres du Cercle.

Mais il convient de noter les tableaux exposés à ce Salon par deux peintres invités, MM. Lantoinne et Cambier.

M. Lantoinne a envoyé une série de paysages de Corse et des vues d'Ardennes. Ce sont des pages extrêmement remarquables, les meilleures, je crois, que M. Lantoinne ait exposées jusqu'ici. Depuis quelque temps déjà on suivait l'évolution de ce peintre, travaillant discrètement et s'affinant avec sûreté. Tous ces paysages sont d'une composition originale, d'un coloris chantant et précieux, d'une fraîcheur de sentiment exquise.

Les trois tableaux de M. Cambier, — deux natures-mortes et un beau paysage — sont également d'un artiste intéressant dont il convient de suivre les efforts, et dont l'originalité semble s'affirmer peu à peu. F. H.

LA MUSIQUE A PARIS

Les Concerts du Salon d'Automne ont été inaugurés le 4 octobre par une très intéressante séance dont le programme instrumental comprenait le Quatuor avec piano de Victor Vreuls et la Sonate pour piano et violon de Mathieu Crickboom, deux œuvres de sérieuse valeur qu'on eut plus d'une fois l'occasion d'apprécier à Bruxelles et qui reçurent à Paris, où elles étaient présentées pour la première fois, le meilleur accueil. Mlle Marthe Dron, M. Armand Parent et leurs collaborateurs en donnèrent une interprétation chaleureuse. La partie vocale comprenait trois *Paysages* pour chant de Mme Georges-Ritas et trois des délicieuses mélodies de Poldowski sur des poèmes de Verlaine : *l'Attente*, *Brume* et *Mandoline*. Mme Weber-Delacre, qui chanta ces dernières avec infiniment de goût, de sentiment et d'expression, les fit — et se fit — applaudir avec enthousiasme.

CHRONIQUE THÉATRALE

Le cycle Porto-Riche.

Les représentations du Cycle Porto-Riche se poursuivent au théâtre du Parc avec un grand succès de lettrés, avec un succès moindre de public. Où va le public, en ce moment, à Bruxelles ?

Petite Peste, dit-on, attire la foule à l'Olympia. Le Vaudeville refuse du monde. Les cinémas regorgent. Par contre, à la Monnaie, la seconde représentation — fort belle — de l'*Attaque du moulin* s'est donnée devant une demi-salle... Voilà qui n'est guère réjouissant. On aurait pu croire que le *Vieil Homme*, au moins, admirablement interprété par Mlle Margel et ses camarades, ferait salle comble pendant deux ou trois soirs. Il n'en a rien été. Première représentation extrêmement brillante, six ou sept rappels à la chute de rideau. Le lendemain, des vides, beaucoup de vides. L'expérience, semble-t-il, démontre qu'il faut renoncer à jouer ainsi à la suite toute l'œuvre d'un écrivain. Néanmoins on saura gré à M. Reding de sa belle audace et du soin qu'il a apporté à la mise en scène des pièces de M. de Porto-Riche. Sans parler des vedettes engagées spécialement, sa troupe ordinaire a produit un excellent effet. Dans les *Malfilâtre*, l'*Infidèle*, la *Chance de Françoise*, Mlles Beer, Borgos et Dudicourt, MM. Gournac et Marey ont fait merveille. Ce sont là de très bons artistes, attentifs, compréhensifs et consciencieux. Les treize pièces belges que l'on représentera au Parc, au cours de la présente saison, trouveront en eux des interprètes de choix. Incessamment, le Comité de lecture chargé de choisir ces pièces entrera en fonctions et commencera ses travaux. Il est composé de MM. Edmond Picard, représentant le Comité de patronage et de surveillance; Georges Doutrepont, délégué du Comité de lecture qui décerne les primes d'encouragement à l'Art dramatique; Arthur Daxhelet, élu par l'Association des Ecrivains belges; Lucien Solvay, désigné par la Libre Académie de Belgique; Arthur De Rudder, représentant le jeune Syndicat des Auteurs dramatiques; Franz Ansel, choisi par les Amis de la Littérature; le Directeur du Théâtre et son Régisseur général, ces deux derniers ne disposant ensemble que d'une voix.

NOTES DE MUSIQUE

Le premier Concert populaire aura lieu dimanche prochain, à 2 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Pierre Sechiari et avec le concours de M. Lucien Capet. Répétition générale la veille, à la même heure, au théâtre de l'Alhambra. Au programme : Symphonie en *ré* de César Franck; Concerto en *mi* de J.-S. Bach pour violon et orchestre; *Shéhérazade*, poème symphonique de Rimsky-Korsakow; *Romance* en *fa*, pour violon, de Beethoven; l'*Apprenti sorcier*, de Paul Dukas.

S'adresser pour les billets et abonnements à la maison Schott frères, 30 rue Saint-Jean.

L'Administration des Concerts Ysaye vient de faire paraître le programme des six concerts d'abonnement et des deux concerts extraordinaires qu'elle donnera au théâtre de l'Alhambra : 26-27 octobre : festival Mozart; 23-24 novembre : festival Brahms; 14-15 décembre : festival Beethoven; 18-19 janvier : festival Wagner; 8-9 février : festival Franck; 8-9 mars : festival français; 12-13 avril : festival Strauss; 3-4 mai : festival belge.

Les solistes engagés sont : M. Henri Hensel, ténor du Métropolitan Opera de New-York et de l'Opéra de Hambourg; MM. Raoul Pugno, Carl Friedberg et Alfred Cortot, pianistes; M. Jacques Thibaud, violoniste.

Comme chefs d'orchestre : M. Siegmund von Hausegger, chef d'orchestre des *Concerts Philharmoniques* de Hambourg; M. André Messager, directeur de l'Opéra de Paris; M. Ernest Wendel, chef d'orchestre des *Concerts Philharmoniques* de Brême; M. José Lassalle, chef d'orchestre du *Tonkünstler Orchester* de Munich, et M. Eugène Ysaye.

Des pourparlers sont engagés avec M. Richard Strauss pour la direction du concert consacré à ses œuvres et avec M. Bruno Walter, chef d'orchestre de l'Opéra de Munich, pour la direction du festival Wagner.

Les concerts, ainsi que les répétitions générales publiques, commenceront à 2 h. 1/2 précises.

Billets et abonnements à la Maison Breitkopf et Hærtel.

La Société Philharmonique publie le programme général des cinq concerts d'abonnement qu'elle donnera, à la Salle Patria, aux dates ci-après : 29 octobre, 22 janvier, 19 et 27 février, 5 mars.

Sont engagés : MM. Eugène Ysaye et Fritz Kreisler, violonistes; Mme Teresa Carreno, MM. Raoul Pugno et Wilhelm Backhaus, pianistes; Mme Maria Philippi, cantatrice.

Un concert extraordinaire, dont le programme sera publié prochainement, sera donné dans le courant du mois de décembre.

La location est ouverte à la Maison Schott frères, 30 rue Saint-Jean.

PETITE CHRONIQUE

Par suite d'une erreur d'impression dont nous nous excusons, notre dernier numéro porte la date du **29** *au lieu du 6 octobre. Ceux de nos abonnés qui collectionnent le journal voudront bien corriger sur leur exemplaire cette coquille.*

L'Exposition de Gand élève ses palais, développe ses halls, dessine sur l'horizon ses grandes lignes architecturales; et l'on peut se rendre compte, dès à présent, de ses proportions grandioses, dépassant de beaucoup celles des plus vastes expositions organisées en Belgique.

La superficie de l'Exposition de Liége, 1905, était de 70 hectares; celle de Bruxelles, 1910, de 93 hectares; celle de l'Exposition de Gand atteint déjà 130 hectares. Les halls couvraient à Liége 135,000 mètres carrés, et à Bruxelles 150,000; ils couvriront à Gand 210,000 mètres carrés.

La section française, qui occupait 32,000 mètres carrés à Liége et 34,000 à Bruxelles, se développera à Gand sur une superficie de 52.375 mètres carrés. La section anglaise couvrait à Bruxelles 14,850 mètres carrés; elle en occupera à Gand 17,200.

A Bruxelles, vingt-quatre pays étrangers furent représentés officiellement; jusqu'à présent, vingt pays ont déjà donné leur adhésion à l'Exposition de Gand.

La *Fédération nationale des Cercles dramatiques de langue française* que préside M. Alfred Mabille, directeur-général de l'Enseignement et des Beaux-Arts de la Ville de Bruxelles, organise, sous les auspices du Gouvernement et de la Ville, un congrès qui se réunira à Bruxelles les 22, 23 et 24 mars 1913 (journées de Pâques). Parmi les objets à l'ordre du jour figurent : 1° Le théâtre populaire, le théâtre itinérant; leur réalisation possible par les Cercles d'art dramatique. 2° Les concours, festivals, etc. 3° La coopération des auteurs à l'œuvre des Sociétés. 4° L'échange des spectacles entre cercles d'amateurs. 5° L'organisation des spectacles et le travail méthodique au sein des Sociétés. 6° Une bibliothèque fédérale. 7° Perruques, costumes, décors, mise en scène. 8° Groupements internationaux.

S'adresser pour tous renseignements à M. Gérard Richez, secrétaire-général de la *Fédération*. 72 rue Vifquin, Bruxelles.

Le conseil de l'Académie des Beaux-Arts a décidé, comme suite à la démission de M. Baes, pour motifs de santé, de confier son cours de composition d'ornement à M. Ad. Crespin, qui fait déjà partie du corps professoral de cet établissement et qui, lui-même, sera remplacé par M. Gisbert Combaz. Le conseil académique a, d'autre part, porté son choix sur M. Victor Horta pour la chaire d'architecture devenue vacante par suite du décès de M. Acker.

Une Exposition fort intéressante vient de se fermer à Tournai : celle des esquisses dessinées par les professeurs de l'Académie des Beaux-Arts en vue de la reconstitution du Tournoi que le roi d'Angleterre Henri VIII donna à Tournai en 1513 en présence de l'empereur Maximilien, de Marguerite d'Autriche et du futur Charles-Quint.

Nous ne dirons rien des esquisses en elles-mêmes, si ce n'est qu'elles ont dévoilé le très réel souci d'exactitude qui a présidé à la reconstitution des groupes et des costumes des personnages. Si la réalisation — on nous affirme qu'il en sera ainsi — répond aux intentions si nettement et si savamment esquissées, le Tournoi de Tournai, qui aura lieu en juillet 1913, sera au nombre des plus belles fêtes chevaleresques qui auront pu se voir en Belgique.

La première matinée littéraire du Théâtre du Parc est fixée à jeudi prochain, à 2 heures. Elle sera consacrée à Henri de Bornier, dont on représentera une pièce à peu près inconnue : *Dante et Béatrice*. Le spectacle sera précédé d'une conférence par Léo Claretie.

Le même soir, M. Le Bargy interprétera *le Duel* de M. Henri Lavedan, qui n'aura que cette seule représentation.

Vendredi, première d'*Israël*, la comédie de M. Henry Bernstein qui souleva il y a deux ans de si ardentes polémiques à Paris.

Le *Cercle de l'Art moderne* d'Amsterdam ouvrira prochainement une exposition dans le musée de la ville. Elle comportera une importante rétrospective des œuvres de P. Gauguin, prêtées par différents collectionneurs hollandais.

La peinture hollandaise contemporaine sera représentée par MM. Louis Schelfhout, Conrad, Kikert, Van Dongen, Petrus Alma, Verhoeven et Toorop.

La salle centrale du musée, offerte chaque année à l'un des membres du Cercle, est réservée à une exposition d'ensemble d'œuvres de Le Fauconnier. Parmi les exposants français invités figureront Henri Matisse, Braque, Metzinger, Mlle Marie Laurencin, Picasso, Lisman, Archipenko, Fleger, Herbin, Gleizes, Vlaminck.

M. Albert Carré annonce, pour la saison qui vient de s'ouvrir, un grand nombre de nouveautés. Citons parmi celles qui seront probablement représentées en premier lieu : *la Danseuse de Pompéi*, pièce à spectacle en 8 tableaux de M. Jean Nouguès; *la Sorcière*, de M. Camille Erlanger; *le Carillonneur*, de M. Xavier Leroux; *les Quatre Journées*, de M. Alfred Bruneau; *le Pays*, de M. J. Guy Ropartz; *la Tisseuse d'orties*, de M. Gustave Doret; *Marouf*, de M. Henri Rabaud.

Figurent en outre au programme : *la Ville morte*, par Mlle Nadia Boulenger et M. Raoul Pugno; *Nele Dooryn*, de M. Mariotte; *la Petite marchande d'allumettes*, de M. Tiarko Richepin; *Roses d'automne*, de M. Laurens: *Francesca de Rimini*, de F. Leoni; *Résurrection*, de F. Alfano; *Pepita Ximenès*, d'Albeniz; *le Mois de Marie*, de Giordano; *Il était une bergère...*, de Lattès; *Messaouda*, de Ratez.

Enfin, le directeur de l'Opéra-Comique se propose de reprendre *Fidelio*, le *Freischutz*, *le Roi malgré lui*, *les Troyens*, et aux matinées du jeudi *le Devin du village* de J.-J Rousseau, *Zampa* d'Hérold, *le Médecin malgré lui* de Gounod, *les Pêcheurs de perles* de Bizet, *le Passant* de Paladilhe, *Grisélidis* de Massenet et *les Amoureux de Catherine* de Maréchal.

On ne chômera pas à l'Opéra-Comique cet hiver!

M. Gabriel Fauré a terminé la partition de *Pénélope*. Une lecture en a été donnée ces jours-ci par le compositeur à quelques amis qui furent ravis de la beauté harmonieuse de l'œuvre.

M. Gustave Charpentier a écrit une trilogie lyrique dont la première partie, *l'Amour au faubourg*, sera représentée l'an prochain à l'Opéra-Comique. Les deux autres parties de l'œuvre sont intitulées respectivement *Comediante* et *Tragediante*.

Une importante exposition groupera très prochainement à la galerie Manzi un choix d'œuvres de peintres contemporains. Y prendront part, entre autres, MM. Bonnard, Maurice Denis, Ch. Guérin, Vuillard, Van Rysselberghe, Roussel, Manguin, Sérusier, Signac, H. Matisse, A. André, G. d'Espagnat, etc.

Elle sera la suite et le complément nécessaire de l'admirable exposition consacrée au printemps dernier, dans la même galerie, aux maîtres de l'impressionnisme Manet, Degas, Monet, Cézanne, Pissarro, etc.

Capitaliste cherche associé pour la vente d'œuvres d'artistes contemporains. Ecrire F. O. 5. Office de Publicité, Bruxelles.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort
Paraissant six fois par an.
Paris : 5, rue Chaptal, et chez **Floury,**
près le Café Napolitain.
Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.
Le numéro : fr. 0,85.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS
Paraît le 1^er^ et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE
FONDÉE PAR LA
SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE
(Section de Paris.)
Directeur : J. ÉCORCHEVILLE
Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.
Abonnements : { Étranger, 20 francs par an. / France et Belgique, 15 francs.
Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**
PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20^e^ année).
Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes
Numéro spécimen envoyé sur demande.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE
Paraissant le 1^er^ et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE
Directeur : **P. BUSCHMANN, J^r^**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zehlendorf).

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. V^e^ MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 42. 20 OCTOBRE 1912

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (G. JEAN-AUBRY). — Edmond Pilon, Watteau et La Fontaine (FRANCIS DE MIOMANDRE). — « L'Affaire Parsifal ». — L'Art à Paris : *Exposition d'Art contemporain* (LOUIS VAUXCELLES). — Chronique théâtrale : *Le Passé; la Bourrasque* (GEORGES RENCY) Memento musical. — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

(Troisième et dernier article.)

Le sculpture, qui n'avait aux débuts du Salon d'Automne qu'une maigre place, ou du moins qui n'était représentée que par quelques morceaux, tend à occuper une place abondante sans qu'on songe à s'en plaindre, quoique les grands morceaux, là encore, ne soient pas toujours les meilleurs. C'est ainsi que je ne saurais m'associer au dithyrambes qui ont accueilli le monument de M. Joseph Bernard aux *Victimes de l'Inquisition*. Les préoccupations du colossal et de l'effet me paraissent avoir gâté considérablement des dons de sculpteur qui s'accusent avec délicatesse dans la *Jeune Faunesse* du même artiste.

En revanche, il n'est que des louanges à adresser à Bourdelle pour son monument aux deux Corbière. Ce double médaillon est à la fois une belle œuvre et une œuvre grande, et il fallait vraiment toute l'exubérance harmonieuse de Bourdelle et tout son enthousiasme pour d'une conception aussi étroite en apparence que celle du médaillon faire une œuvre aussi saisissante et vivante. Pour une fois le bon écrivain que fut Édouard et le grand poète que fut Tristan Corbière auront trouvé un éloge de pierre digne d'eux. C'est assez rare en ce temps de statuomanie indélicate.

Adrien Mithouard, ce bel artiste, est justement honoré à ce Salon d'un très beau buste par Jean Baffier : la sévérité un peu âpre de Baffier a trouvé pour exprimer ce fin visage, à la fois ardent et très doucement ironique, des délicatesses très justes de ton

Le masque de femme d'Ernest Carrière est la réalisation sculpturale des modelés picturaux de son père : il est difficile d'échapper à la hantise d'un tel esprit lorsqu'on est son fils. Telle qu'elle est, je l'aime pourtant, cette sculpture, de ne pas chercher à dissimuler une religion filiale qui n'exclue pas la beauté ni le talent.

L'art grimaçant et caricatural de M. de Charmoy s'obstine dans des contorsions qui n'atteindront jamais au génie expressif. A côté de cela, c'est une joie de trouver la gracieuse vasque d'Albert Marque et le buste de M^me^ G... par Halou : l'un se réfère à l'art français du XVIII^e^ siècle et par instant évoque Houdon ou Clodion, l'autre goûte avec plus de sobriété la sculpture française du début du XVII^e^; et pourtant l'un et l'autre sont de cette heure, et savent ne pas exclure la grâce tout en fuyant la mièvrerie.

Voilà plusieurs années que je loue les envois de M. Bernard Hoetger, qui me paraît le seul sculpteur intéressant de la jeune Allemagne : sa nervosité un peu brutale il y a quelques années a gagné en souplesse, et ses deux envois de céramique sont parmi les meilleures œuvres de cet intéressant artiste. Il me faut encore signaler les envois de M. Baudot et ceux de M. Bugatti, qui se répète inlassablement. La sculpture animalière de ce dernier nécessiterait un sentiment un peu puissant

de nature à racheter le goût du bibelot qui paraît s'accroître chez un sculpteur qui, au début, s'annonçait avec des dons plus rares.

Il y a aussi quelques exemples de sculptures cubistes, mais ils ne nous semblent pas, pour le moment, plus convaincants que les témoignages de la peinture du même nom.

L'art décoratif au Salon d'Automne a une double valeur, d'abord par la place juste qu'il tient, ensuite parce que c'est à ce Salon qu'on a su lui faire tout de suite la place qu'il mérite, parce que chaque année on s'y emploie à en faciliter les expressions, à en renouveler les témoignages, et parce que l'émulation qui en est née, les exemples de l'art étranger qu'on y a offerts, ont plus fait pour engager les artistes dans la bonne voie et susciter la curiosité ou l'attachement des amateurs que tous les encouragements officiels qui vont nécessairement aux œuvres les moins personnelles.

Vu dans son ensemble et comprenant aussi bien les tentures, les coussins, les meubles que les objets de matières diverses, l'exposition d'art décoratif au Salon d'Automne manifeste deux tendances contraires, dont le conflit ou, si l'on veut, la coexistence est un excellent enseignement, et qui montre mieux que toutes les paroles où est la vérité, où est la voie la plus riche de conséquences, de durée et de profits véritables.

D'un côté les tentures, les étoffes, les coussins exaspèrent cette année un pérennisme mitigé de russe et d'arabe qui a pu fournir de somptueux renouvellements à nos visions affadies par le mauvais goût de la fin du XIX^me^ siècle, mais qui sent par trop l'exotisme et dont on se lassera, si déjà on ne le fait, aussi rapidement qu'on s'est lassé d'un art qui, autrefois, évoqua trop visiblement le japonisme.

D'un autre côté l'art de l'ameublement montre au contraire une inclination très nette et très heureuse vers un style nettement français. Assurément on trouve encore des influences anglaises chez les uns, munichoises chez les autres, mais ces influences vont décroissant, et les meilleurs envois sont ceux où l'on retrouve à la fois la trace de ces influences, de ces indications, mais fondues dans un esprit d'ordonnance française qui seule pourra amener sinon la constitution d'un style véritablement un, du moins des expressions diverses, mais reliées par des soucis semblables, et une arrière-pensée nécessaire et inévitable quand il s'agit d'un art qui doit refléter, comme le fait le meuble, les habitudes, les dilections non seulement d'une société mais d'un peuple.

Il n'y a en France aucune autorité qui puisse, comme ce fut le cas aux XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle en France, comme c'est le cas en Bavière, unifier l'anarchie intellectuelle qui caractérise l'époque présente en France.

Cette anarchie intellectuelle est peut-être la seule possibilité de progrès ou d'évolution dans une époque aussi inquiète que la nôtre : mais à travers elle, il est aisé de voir poindre depuis quelques années une sorte de traditionnalisme second qui se manifeste en musique, en peinture, en littérature; il y a quinze ans, on n'eût pas invoqué le nom de Poussin avec la constance de nos jeunes peintres, on n'eût pas pris tant de plaisir à remettre sur le piano les œuvres de Couperin, de Dandrieu et des clavecinistes ; on se reprend à Pascal, à Bossuet, à Saint-Évremont. Qu'on n'aille pas dire qu'il n'y a là qu'une mode : du moins je ne le crois pas et je ne suis pas seul dans ce sentiment. Il y a autre chose qu'une mode dans cette renaissance d'un catholicisme esthétique qui touche les moins croyants de notre génération, avec un autre esprit, certes, qu'il a pu en être autrefois dans l'entourage de César Franck ou l'ambiance de Francis James ; autre chose qu'une mode dans ce retour de curiosité pour les jardins de Le Nôtre, pour la sculpture du grand siècle chez des jeunes gens qu'aucun royalisme ne mène. Il n'y a là nul chauvinisme, et ce réveil de traditionnisme français obéit à des raisons qui doivent être claires dans le sub-conscient de cette génération, mais qui, en tout cas, sont impérieux, et qui se montrent dans toutes les manifestations de la pensée, avec des intentions différentes mais une même ardeur.

On retrouve le reflet de cette tendance dans l'évolution de l'ameublement moderne et, à vrai dire, où la trouverait-on plus nécessairement? Pour nous qui avons suivi depuis dix ou quinze ans les divers efforts des « meubliers » français, quand nous songeons à ce qu'on nous offrait autrefois comme témoignages de l'art moderne du meuble, nous revoyons des formes où se combattaient des tendances venues des quatre points cardinaux, et où l'École de Nancy seule montrait une certaine stabilité, pesante, qui sans nous contenter nous montrait cependant un souci de style respectable.

On peut voir au Salon de cette année sur l'exemple de M. Majorelle le chemin parcouru en comparant l'exposition de cet artiste aux réalisations de quelques nouveaux venus. Assurément il faut savoir gré à M. Majorelle d'avoir un des premiers tenté ce que d'autres ont su mieux atteindre; son art n'a guère progressé, il est resté attaché aux idées qui l'ont guidé il y a plus de dix ans, et c'est un spectacle un peu mélancolique que celui de cet artiste qui fait un peu figure d'ancêtre, déjà, au sens où le mot ancêtre signifie celui qui est venu avant, mais qu'on ne peut plus écouter.

Ce n'est pas le souci de prôner des nouveaux-venus qui nous fait soutenir une telle cause ; à ce compte le persanisme a aussi gagné le meuble, et ce n'est pas là que nous voyons à louer, mais dans un sens plus juste, plus mesuré, plus harmonieux de la vraie tradition française de grâce et d'adaptation aux besoins.

Je ne veux pas reprendre aujourd'hui ce que je disais ici-même, il y a deux ans, sur le sens psychologique du meuble, mais je trouve au Salon de cette année une justification de plus de la tradition nécessaire, de la culture nécessaire à ceux qui voudront faire des meubles qui, images d'un temps, pourront avoir encore à des regards futurs des vertus agréables, et n'apparaître pas seulement comme des échappés de bric-à-brac.

C'est dans ce sens qu'il faut louer les envois de M. Gallerey, dont la chambre à coucher en acajou est tout imprégnée d'une sobriété charmante, sans grand élan, et avec un petit fond de bourgeoisisme confortable qui persiste, malgré tout, dans l'esprit du Français, même le plus romantique en apparence.

C'est ce même goût avec un peu plus de délicatesse et de culture que je retrouve dans la « Salle de travail » de MM. Sue et Huillard, qui depuis plusieurs années donnent la mesure de véritables artistes; c'est celui encore que l'on retrouve avec une légère pointe de britannisme dans les envois d'André Groult. J'ai dit l'an dernier quel art délicat, et vraiment rare tout en restant éloigné des extravagances, est celui de ce jeune artiste. Le petit salon bleu qu'il expose cette année est une pure merveille : des recherches de couleurs où nous ont conduits les spectacles russes et ceux du Théâtre des Arts, il n'a retenu qu'un élément assimilable au génie français. Assurément les ensembles de M. Groult ne sont pas faits pour « n'importe qui »; nous n'y voyons bien que des gens qui prennent plaisir à une certaine musique, qui goûtent certaine littérature; les ensembles de M. Groult sont nécessairement réservés à des esprits raffinés, — je dis « esprits » avec intention, car enfin ce n'est pas seulement son corps que l'on met dans la pièce où l'on vit, ce sont ses idées, ses sentiments. Ceux qui n'en ont pas de particuliers peuvent s'arranger du faux Henri II, du faux Louis XV ; ceux qui sans snobisme aiment déjà aujourd'hui les œuvres d'art qui seront les grandes œuvres de demain doivent se plaire dans un ameublement d'André Groult.

Je tiens à signaler encore l'ensemble architectural de M. Sézille pour une maison de campagne, qui est une chose exquise : nous avons vu précédemment des ensembles du même architecte qui le classent à part et font de lui l'esprit le plus ingénieux, le plus personnel pour combiner une maison de campagne avec agrément. Parmi les objets d'art, je signalerai, comme toujours, les admirables terres vernissées de Metthey, les céramiques de Massoul, le rideau de théâtre de Mme Ory-Robin, et une nouveauté : les verres de M. Marinot, dans lesquels je vois encore un désir d'appliquer un esprit français à une industrie étrangère pour le plus grand profit de notre esprit et de notre art.

G. JEAN-AUBRY

Edmond Pilon, Watteau et La Fontaine (1).

Savez-vous quelles furent les premières images qui, de rectifications en métamorphoses, devinrent celles de *l'Embarquement?* Les Isles, — et quelles îles!

Les Isles! Il en était de toutes les sortes alors. D'abord, c'étaient les Antilles; c'était l'Ile de France, c'était Bourbon; les frégates du roi, les flûtes de la Compagnie en rapportaient des plants et des épices, des herbes précieuses et de beaux oiseaux. C'était aussi l'Amérique et le Canada. Tout jeune encore, à la suite d'un différend avec son père, Voltaire fut menacé d'être envoyé au Mississipi, c'est-à-dire aux « isles ». C'est là que Law, par le chemin du Havre, expédiait ces malheureuses, raflées dans Paris et qu'on destinait, comme épouses, aux colons et aux boucaniers. Pauvres « Isles »! Pauvre Cythère! D'y être envoyée, Manon connut la mort, des Grieux goûta à l'exil et à la prison. Tout cela était triste; Watteau le sentait bien qui s'essaya vainement (une gravure de Dupin en témoigne) dans l'exécution d'un sujet qui convenait moins à son esprit qu'à celui, plus trivial, du futur Jeaurats (*le Départ pour les isles*). Et puis, il était des « isles » moins lointaines. Saint-Simon écrit de l'abbé Bignon qu'il « se fit une isle enchantée auprès de Meulan qui se pût comparer en son genre à celle de Caprée... » La Régence, parvenue à l'extrême de l'orgie et des débauches, ne pouvait point concevoir des « isles » différentes. Et c'étaient des pèlerins sans grâce ni grandeur, c'étaient de pauvres filles, poussées par la banqueroute ou la mort, qui touchaient à ces rivages.

Par quelle magie de son génie plein de douceur et de beauté Watteau en arriva-t-il à transformer ces tristes images en la pure vision merveilleuse de *l'Embarquement pour Cythère?* Peut-être justement par une horreur effrayée de la réalité.

Entendons-nous cependant sur le sens de ce mot. Il y a deux réalités : la réalité morale, qui peut être d'une tristesse navrante, et c'est elle que nous pouvons changer, au point même de la nier; et une réalité physique, qui est au contraire pour l'artiste la base même de ses rêves, le substratum de toutes ses imaginations, sa nécessaire étude. Méconnaître celle-ci est aussi grave qu'obéir servilement à celle-là. Watteau fit tout le contraire. Son âme transforma la réalité morale de la Régence, qui était infâme, mais la réalité physique de son temps : les hommes, les femmes, les vêtements, l'atmosphère de nos paysages, il s'y référa toujours comme à la raison essentielle de son art, à la réserve et à la ressource suprême, à la base immuable de ses plus vaporeuses visions.

M. Edmond Pilon n'a pas manqué de remarquer cela, et de le dire. Ainsi n'en prennent que plus de valeur ses réflexions sur la puissance d'idéalisation du peintre. Après tout, ces deux facultés, poussées à un point rare toutes deux, se firent contre-poids, permettant la réalisation de l'œuvre géniale :

L'œuvre peint de Watteau, purifié par le rêve, élargi, embelli par un souffle inouï de lyrisme, est bien de notre France des contes, de notre France d'idéal et d'imagination; mais cet œuvre-là masque un peu l'œuvre dessiné, l'œuvre des croquades, des pochades et des notes, cet œuvre où, comme dans les admirables dessins aux trois crayons du Louvre, Watteau n'est pas toujours qu'un Français affiné, mais bien souvent,

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

très souvent, il faut le dire aussi, un Flamand appliqué, probe et sérieux, un Flamand du bas et du petit peuple. Ah! Watteau, ce n'est pas, comme le Le Brun des esquisses, le Jean-Baptiste ou le Michel Corneille des lavis au bistre ou à l'encre de Chine, un dessinateur épris de mythologies fades ou compliquées! La mythologie, il en abandonne à Gillot toute la bouffonnerie; et lui, le maître, lui qui du haut de sa balustrade pourrait, s'il voulait, ne voir que les beaux et les grands seigneurs, il s'émeut de la diversité, du changement, du geste et du ton des petites gens qui passent.

On n'a pas assez fait voir cette rusticité d'un nombre important des dessins de Watteau; on n'a pas montré assez la part d'observation que contiennent ces petites pages finement étudiées, conçues avec une vérité frappante et qui sont de la veine de Callot, des Le Nain, de celle qui donnera plus tard à Chardin tout son œuvre.

***

L'idée de M. Pilon est très différente de celle qui anime les anthologies ordinaires. Celles-ci se contentent de donner d'un auteur ses morceaux les plus excellents. Quelque goût qui préside à ce choix, on sent l'insuffisance, les lacunes d'un tel travail. Que comprendre? Et comment raccorder chacun de ces morceaux à un ensemble particulier dont il est plus ou moins vaguement fait allusion en une notice liminaire qu'il faut donc aller consulter? Et comment raccorder tout cela à l'ensemble général?

Les manuels de M. Pilon qui se présentent comme une suite chronologique de morceaux choisis encadrés de commentaires explicatifs sont en réalité des biographies minutieusement et exactement suivies, éclairées par des citations. Peu importe que ces citations composent un texte de beaucoup plus considérable que celui du commentateur.

Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse se tirer d'un tel travail avec plus d'aisance et de perfection que M. Edmond Pilon dans son *La Fontaine*. Pour être ainsi morcelé, coupé à chaque instant, le portrait qu'il fait de son héros n'en est pas moins exact et suggestif. Il semble même, au contraire, que cette lenteur obligée, ces contraintes imposées par un programme rigoureux le servent plus qu'elles ne lui nuisent. Il n'eût pas osé, dans une étude proprement dite, intercaler son texte d'extraits aussi abondants et voici justement que cette abondance ne nous est que plus explicite. Je le répète à cette occasion : le talent de M. Edmond Pilon est caractérisé surtout par l'équilibre et la mesure. Son goût rassure. De La Fontaine, le public connaît surtout les *Fables* et les *Contes*. M. Pilon leur fait la part belle qu'il convenait. Mais il n'oublie ni le *Songe de Vaux*, qui est d'un si joli sentiment décoratif; ni l'*Elégie pour M. Fouquet*, qui est d'une émotion si tendre et si courageuse; ni les *Lettres de La Fontaine à sa femme*, qui sont des merveilles de grâce, d'abandon et d'esprit, et auprès desquelles celles de Mme de Sévigné me semblent littéraires, conscientes de leur effet, minaudières; ni *les Amours de Psyché*, un si charmant roman; ni enfin quantité de lettres, de pièces de circonstance, voire de tragédies et une œuvre de jeunesse non sans charme et sans adresse : *Les Rieurs du Beau-Richard*.

On retrouve dans ce livre, comme dans tous ceux de M. Pilon, cette tendresse touchante qu'il manifeste à ses héros, un peu comme si c'étaient les personnages d'un roman qu'il eût composé, et cependant il est plus ému encore puisqu'ils ont vécu et que, par la force de son imagination, il se reporte à leur époque et dans leur milieu.

Ce dut être bien agréable pour lui de faire ce travail pour La Fontaine, le poète si français, si essentiellement français en effet qu'il est peut-être le seul à avoir pu allier dans son art le sentiment et l'esprit, le lyrisme et l'ironie, et sans l'amertume d'un Heine. Phénomène curieux quand on y songe, que nous devions au même écrivain ces fables quasi cruelles de justesse qui excitaient l'indignation d'un Lamartine et des intuitions sur la poésie du genre de celles qu'il a eues dans la préface de ses *Poésies chrétiennes et diverses* :

Il faut donc, dit-il, s'élever au-dessus des règles qui ont toujours quelque chose de sombre et de mort. Il faut ne concevoir pas seulement par des raisonnements abstraits et métaphysiques en quoi consiste la beauté des vers, il la faut sentir et la comprendre tout d'un coup; et en avoir une idée si vive et si forte qu'elle nous fasse rejeter sans hésiter ce qui n'y répond pas. Cette idée et cette impression vive, qui s'appelle sentiment ou goust, est tout autrement subtile que toutes les règles du monde; elle fait apercevoir des défauts et des beautés qui ne sont point dans les livres...

M. Pilon aura contribué à nous donner de La Fontaine, en un raccourci facile à saisir, une idée plus juste et plus nuancée, plus délicate, plus attendrie, et donc plus vraie.

FRANCIS DE MIOMANDRE

« L'AFFAIRE PARSIFAL »

A son tour, dans la *Nouvelle Revue Française* (dont la livraison d'octobre est particulièrement riche en études intéressantes), M. Jean Schlumberger appuie de quelques exemples typiques la thèse que nous avons défendue au sujet des droits d'auteur (1). « La loi française qui limite la propriété artistique à cinquante ans après la mort de l'auteur est une loi fort sage et fort équitable, dit-il. Les volontés d'un auteur ne sont pas toujours intelligentes, et les circonstances politiques et sociales venant à changer, elles peuvent se trouver absurdes et nuisibles. Que ferait-on du testament d'un Racine qui, pris de scrupules sur son lit de mort, aurait interdit que ses pièces fussent représentées? Ne serait-il pas déjà bien joli qu'on respectât de telles volontés cinquante ans? Si le moyen bon sens de la « Communauté » protège souvent un auteur contre ses propres entraînements *in extremis*, il lui est bien plus souvent une garantie contre sa famille et ses héritiers. Admettons que l'auteur ait choisi pour exécuteurs testamentaires les hommes qui connaissent le plus parfaitement son art et sa pensée, et qui sauront le mieux éviter qu'on les travestisse. Mais après cinquante ans, ces hommes-là seront morts, et qui sait quels seront leurs héritiers, à quels fanatismes ils obéiront, de quels vandalismes ils seront capables? Voit-on l'œuvre de Voltaire étouffée par quelque descendant jésuite ou celle de Chateaubriand laïcisée par un légataire franc-maçon? N'oublions pas les Louis Racine et tant de fils et tant de veuves dont le petit esprit ou la petite pudeur se sont monstrueusement évertués à « sauver la réputation » de grands disparus. M. Lalo devrait se souvenir que même les « immeubles », lorsqu'ils présentent un intérêt d'art, on est contraint de les classer et d'en enlever à leurs propriétaires la libre disposition. Il sera fâcheux que *Parsifal* devienne la proie des phonographes et

(1) Voir nos numéros des 8, 29 septembre et 6 octobre.

l'on pourrait retarder de vingt ans la curée — encore qu'on ne voie pas très bien pourquoi ce drame musical devrait souffrir d'être joué à droite ou à gauche plus que ce n'est le cas pour *Orphée* ou pour *Fidélio*. »

Wagner n'a d'ailleurs pas toujours envisagé le théâtre de Bayreuth comme seul digne d'abriter *Parsifal*. Le *Guide musical* cite, à ce propos, une curieuse lettre récemment adressée par la sœur de Frédéric Nietzsche, Mme Förster-Nietzsche, au journal *der Tag*, et dans laquelle elle évoque un souvenir personnel décisif. Ayant été priée par Wagner d'aller le voir après une représentation de *Parsifal*, elle exprima toute la joie qu'elle avait ressentie à l'audition du chef-d'œuvre et lui dit combien elle regrettait que son frère (alors brouillé avec Wagner) ne pût partager cette joie. « Ah! répartit Wagner, il ne viendra donc pas à Bayreuth? Mais peut-être irai-je moi-même, avec mes artistes, diriger *Parsifal* en quelque autre ville, et alors votre frère pourra entendre l'ouvrage ailleurs qu'ici. — Dans la cathédrale de Cologne, peut-être! » s'écria son interlocutrice. Et Wagner de riposter en riant : « Cela, c'est une bonne pensée. Dans tous les cas, *Parsifal* y serait encore plus beau que dans la baraque. » Il désignait ainsi son propre théâtre de fêtes, dont l'architecture ne l'avait jamais satisfait, et qui, dans sa pensée, n'était d'ailleurs qu'une installation toute provisoire.

L'ART A PARIS

Exposition d'Art contemporain.

A tous ceux qui douteraient de la vitalité de notre jeune école de peinture (les récentes polémiques dont le Salon d'Automne est le prétexte ont pu jeter la confusion dans les esprits) je conseille d'aller rue de la Ville-l'Évêque voir l'exposition organisée dans les salons Manzi et Joyant.

Débarrassée des scories inutilement outrancières, l'élite se trouve là réunie. Qu'il y ait plusieurs noms inutiles, et d'autre part diverses lacunes et omissions, c'est possible. Mais la démonstration n'en demeure pas moins convaincante. On retrouve en cette importante exposition l'esprit de claire méthode qui a présidé à la présentation du groupe impressionniste, il y a quelques mois, en cette même galerie. Celle-ci en est le complément, le corollaire logique.

Après les maîtres de 1874, et sauf deux ou trois honorables paysagistes (d'ailleurs représentés ici et qui ont suivi en disciples trop dociles les chemins frayés par Monet et Sisley) une petite troupe s'est formée vers 1890 et qui n'a cessé de croître en vigueur et personnalité. Redirai-je, une fois de plus, la louange de Roussel qui « sur des pensers antiques » compose des « œuvres modernes », de Maurice Denis l'harmonieux, de Bonnard le gracieux ou de Vallotton le sévère? Ils sont ici bien en valeur, et les meilleurs ouvrages les recommandent.

Deux mots particuliers doivent être dits des portraits de Vuillard. Nous connaissions celui de *Mlle Fontaine*, déjà exposé chez Bernheim; mais il nous offre la surprise d'un *René Blum* simple et vrai, — tel le modèle, — d'un portrait élégamment amusant de *MM. Bernheim jeunes* et d'une admirable effigie de mon cher maître *Théodore Duret* dans son cabinet de travail.

Voici encore les portraits de *Mme Octave Maus* et de *Mme Théo Van Rysselberghe* par l'artiste belge. Van Rysselberghe est un physionomiste attentif qui sait peindre ses figures dans la plus joyeuse lumière.

Laprade, Guérin, Marquet, Dufrénoy, Manguin, Flandrin, Puy, d'Espagnat, Albert André, Valtat, Desvallières, — que de fois je me suis expliqué sur ces coloristes fins, francs et sensibles! Vous les retrouverez rue de la Ville-l'Evêque.

Auprès d'eux, assemblés avec un goût parfait, de somptueuses fantaisies décoratives de Manzana-Pissarro; des bronzes, des cires-perdues dues aux maîtres d'hier et d'aujourd'hui, de Dalou à Yvonne Serruys, de Desbois, Camille Lefèvre et Bourdelle à Maillol, Pompon et Gaudissard.

Les céramiques de Methey sont trop notoires pour qu'il soit utile de les indiquer aux amateurs.

Deux envois doivent être exceptés; parmi les jeunes, celui de Maurice Delcourt, intimiste d'un charme piquant et qui use d'une matière fort savoureuse. Parmi les aînés, Odilon Redon. Impossible de peindre les fleurs avec plus de tendresse, en accords plus exquisement modulés. Le panneau d'Odilon Redon est une merveille.

LOUIS VAUXCELLES

CHRONIQUE THÉATRALE

Le Passé. — La Bourrasque.

Les dernières représentations du Cycle Porto-Riche, au théâtre du Parc, ont été consacrées au *Passé*, pièce moins connue et peut-être meilleure qu'*Amoureuse*. Elle est en tout cas plus variée de ton, plus mouvementée, plus vraiment dramatique. Les deux personnages principaux, François Prieur et Dominique Brienne, sont toujours les deux héros favoris de M. de Porto-Riche, l'homme léger, inconstant, cruel et menteur; la femme amoureuse, fidèle, tendre et douce, lâche devant la passion. Mais leur duel, ici, se présente sous un jour nouveau. Ce qui attache Dominique à Prieur, ce sont les joies et les tortures du passé. Et quand il reparaît, toute la chair de la femme, qui se souvient de lui, l'appelle impérieusement, parle plus haut que la prudence, que la pudeur, que la raison. Un dernier et suprême mensonge du mauvais amant sauve Dominique de la chute irrémédiable. Elle ne sera plus à François Prieur. L'amoureux timide et honnête qui la convoite, le Dr Maurice Arnault, peut espérer qu'elle l'épousera un jour. Mais quoi, elle aime encore Prieur, pourtant?... « Non, répond Dominique, si je l'aimais encore, j'aurais été moins *lâche*. » Ce mot paradoxal, qui termine la pièce, en résume à merveille l'esprit. Aux yeux de M. de Porto-Riche, c'est être lâche que de se dérober aux douleurs, aux trahisons, aux mortelles délices de l'amour. La passion, pour lui, c'est la norme. Vivre en état de passion, c'est la seule vie qui compte. Mariée à Maurice Arnault, Dominique, sans doute, sera heureuse selon la conception du vulgaire. D'un point de vue plus élevé, plus rare, elle sera diminuée. De la sorte, l'odieux François Prieur apparaît comme une manière d'instrument du destin. La séduction qu'il exerce cause bien des larmes, mais elle arrache les femmes qui la subissent aux mesquines banalités du bonheur bourgeois et elle les égale un instant aux amantes torturées dont l'image ennoblit les tragédies d'autrefois. On appréciera comme on voudra une telle éthique, mais on conviendra que M. de Porto-Riche en tire, littérairement parlant, un merveilleux parti.

Le *Passé* a été admirablement interprété au théâtre du Parc par Mme Margel, MM. Calmettes, Richard, Marey et Gournac. J'aime moins le jeu, trop maniéré, de Mme Nelly Cormon.

***

Les matinées littéraires du même théâtre ont recommencé jeudi dernier et la première a été dédiée à la mémoire d'Henri de Bornier. M. Léo Claretie a fait, sur l'auteur de *la Fille de Roland*,

une causerie pleine d'esprit et d'agrément, puis la troupe du Parc a joué une tragédie de de Bornier, assez justement oubliée : *Dante et Béatrice*.

Faut-il parler ici de la *Bourrasque*, la pièce de M. Edwards, que l'on vient de jouer aux Galeries? Elle intéresse si peu l'art et la littérature! On sait qu'il faut y voir une adaptation plus ou moins réussie d'une œuvre de l'auteur allemand Léopold Kampf, l'audacieux dramaturge du *Grand Soir*. On affirme que la pièce allemande est belle et puissante. Il serait difficile d'en dire autant de l'adaptation de M. Edwards. Le public a paru fort déconcerté, d'abord choqué, puis doucement égayé devant les naïves brutalités de ce drame invraisemblable et cahoté. Mais la pièce était jouée par une troupe excellente, à la tête de laquelle se trouvait Mme Marthe Mellot, artiste admirable, dont la voix prenante est la plus harmonieuse des musiques.

GEORGES RENCY

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures précices, au théâtre de la Monnaie, premier Concert populaire sous la direction de M. Pierre Sechiari et avec le concours de M. Lucien Capet, violoniste. Au programme : Symphonie de C. Franck, Concerto en *mi* pour violon et orchestre de J.-S. Bach, *Schéhérazade* de Rimsky-Korsakow, Romance en *fa* de Beethoven, *l'Apprenti sorcier* de P. Dukas.

Jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par Mlle Gabrielle Tambuyser.

Dimanche prochain, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, premier Concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye consacré aux œuvres de Mozart.

M. Édouard Deru, violoniste, donnera son concert annuel le vendredi 8 novembre à la Grande-Harmonie avec le concours de MM. Van Hout, Gaillard, Ovenden et de Bourguignon. Au programme : Lœillet, Tartini, Martini, Pugnani, Beethoven, Eug. Ysaye et Wieniawski. Billets chez Breitkopf et Härtel, 68 rue Coudenberg.

Les séances annuelles du Quatuor Zimmer, Ghigo, Baroen et Gaillard auront lieu à la Salle Nouvelle les 13 novembre, 16 décembre, 29 janvier et 19 mars. Au programme : quatuor en *mi* bémol majeur; quatuor en *fa* avec hautbois; quintette à deux altos en *sol* mineur. Schubert, quatuor en *sol* majeur et octetto en *fa* majeur pour violon, alto, violoncelle, contrebasse, clarinette, basson et cor. Beethoven, trio à cordes en *sol* majeur; quatuor en *fa* majeur op. 135 et quintette op. 29 en *do* majeur avec deux altos. Brahms, quatuor en *si* bémol majeur op. 67; trio op. 101 en *ut* mineur et quintette op. 111 en *sol* majeur avec deux altos.

Le violoncelliste Edouard Van Horen, qui se fit applaudir l'an dernier à Bruxelles et à Paris, donnera au cours de l'hiver une série de concerts à Anvers, Liége et Bruxelles.

M. Albert Zimmer, directeur de la *Société J.-S. Bach*, fait appel, pour renforcer les chœurs de la Société, aux personnes désireuses de faire de la musique d'ensemble dans un milieu sérieux et choisi S'adresser à la direction, 105 rue Dodonée (avenue de Longchamp, Bruxelles).

La *Société des Nouveaux Concerts* d'Anvers organise cinq concerts d'orchestre qui seront donnés au Théâtre Royal aux dates ci-après : 1er concert, 25 novembre, sous la direction de M. Mortelmans avec le concours de Mlles May Harrison, violoniste, et Béatrice Harrison, violoncelliste. — 2me concert, 16 décembre, sous la direction de M. Richard Strauss avec le concours de Mme Francis Rose, cantatrice, et de M. Hugo Becker, violoncelliste. — 3me concert, 20 janvier, sous la direction de M. C. Chevillard avec le concours de Mmes A. Kaempfert et E. Leisner, de MM. F. Senius et A. Van Eweyck, et des chœurs de la *Société des Concerts de Musique sacrée d'Anvers*. — 4me concert, 17 février, sous la direction de M. F. Steinbach avec le concours de Mme Theresa Careño, pianiste. — 5me concert, 17 mars, sous la direction de M. L. Mortelmans avec le concours de M. Carl Flesch, violoniste.

Parmi les nouveautés annoncées, citons l'ouverture *Cyrano de Bergerac* de J. Wagenaar, l'ouverture *Guntram* de R. Strauss, *le Chêne et le Roseau*, poème symphonique de C. Chevillard, Symphonie de Balakirew, Troisième ouverture de P. Gilson.

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, la *Société de Musique de Tournai* organise trois grands concerts dont voici les dates et les programmes : dimanche 1er décembre, *les Béatitudes* de César Franck (solistes : Mmes Mary Mayrand, Das et Masurel, MM. Plamondon, Frölich, Reder et Van der Haegen). — Dimanche 16 février, *la Damnation de Faust* de Berlioz (solistes : Mme Dubois, MM. Dubois, Gresse et Cerdan). — Dimanche 17 avril, *le Messie* de Haendel (solistes : Mmes Mellot Joubert et Philippi, MM. Plamondon et Frölich).

PETITE CHRONIQUE

Lundi dernier, répondant à la gracieuse invitation de M. le professeur Becker, spécialement chargé de l'organisation de la section allemande à l'Exposition de Gand, plus de deux cents personnes, appartenant à toutes les branches du haut commerce et de l'industrie, ont visité le palais de l'horticulture et des fêtes ainsi que le pavillon allemand.

La promenade sur les chantiers produisit une impression profonde sur tous les visiteurs étrangers, qui manifestèrent à plusieurs reprises leur étonnement et leur admiration pour l'heureuse disposition des halls et des palais comme pour l'architecture de l'ensemble, aussi harmonieux qu'élégant.

L'Exposition triennale des Beaux-Arts devait avoir lieu à Bruxelles en 1913. Il vient d'être décidé que c'est à Gand qu'elle se fera, à l'occasion de l'Exposition internationale.

Le concours Godecharle, qui, selon le désir exprimé par son fondateur, doit avoir lieu en même temps que le Salon de Bruxelles, est ajourné à 1914. Toutefois les jeunes gens qui, en 1913, se trouvaient dans les conditions exigées pour y participer seront autorisés en 1914 à y prendre part, même si, à ce moment, ils ne sont plus dans les conditions requises.

La Galerie Georges Giroux inaugurera aujourd'hui la série de ses expositions par un important ensemble d'œuvres de Kees Van Dongen, le peintre hollandais dont on remarqua quelques belles toiles au dernier Salon de la *Libre Esthétique*. Puis viendra une exposition de *Nus et Natures-mortes* à laquelle participeront les peintres et sculpteurs belges Oleffe, Jefferys, Wouters, Smeers, Wagemans, Bastien, Swyncop, d'Haeveloose, Schirren, Thévenet, Pacrels, Pinot, etc. On annonce ensuite une exposition Smeers-Wagemans. Enfin se succéderont, de quinze en quinze jours, des expositons de Georges Lemmen, des Cubistes français, de Bonnard, de Jefferys, d'Oleffe, de Wouters, des Expressionnistes allemands.

De nombreux concerts, dont le programme sera publié ultérieurement, y seront donnés en matinée et en soirée. La saison s'annonce donc à la nouvelle galerie de la rue Royale comme devant être des plus intéressantes.

La revue anversoise *Hypsos* a pris l'initiative d'organiser dans la salle des fêtes de la Ville d'Anvers, du 16 novembre au 1er décembre, une Exposition du Bureau et de son organisation moderne : machines à écrire, ameublement, classeurs, objets usuels, fournitures, appareils d'éclairage, installations téléphoniques, etc. Le programme, qui comprend en outre des sections d'hygiène, d'enseignement, de publicité, etc., est très étendu et promet d'offrir un ensemble intéressant et d'une incontestable utilité pratique.

Les conférences organisées sous les auspices de l'Etat par les *Amis de la Littérature* seront, cette année, réservées exclusivement aux hommes de lettres belges, et spécialement aux nouveaux venus. M. Grégoire Le Roy, qui ouvrira la série, parlera du théâtre des jeunes écrivains. MM. Victor Kinon et Henri Davignon étudieront les poètes d'aujourd'hui, M. Arthur Daxhelet les romanciers et M. Charles Bernard les essayistes.

M. le Ministre des Sciences et des Arts a annoncé au Comité du monument Max Waller que son département interviendrait pour un tiers dans les frais du monument, soit environ pour 5,000 francs. Dans ces conditions, on peut dire que l'érection du mémorial du regretté directeur de la *Jeune Belgique* n'est plus qu'une question de temps et que nous pourrons admirer prochainement l'œuvre de Victor Rousseau consacrée à Waller.

A l'occasion de sa séance de rentrée, le Musée du Livre organise une intéressante exposition consacrée aux Arts graphiques qui s'ouvrira dans les locaux de la Maison du Livre, 46 rue de la Madeleine, à Bruxelles, le jeudi 24 octobre, à 10 heures du matin.

Toutes les industries graphiques y seront représentées et, outre les divers procédés de fabrication, le public aura l'occasion d'y voir fonctionner plusieurs machines à composer et à relier. D'autre part, on pourra y admirer également une riche collection d'estampes en noir et en couleurs.

L'Exposition sera ouverte en semaine de 10 à 18 heures, le dimanche de 10 à 16 heures. Le public y aura accès gratuitement.

C'est cette semaine que paraîtra le nouveau roman de M. Georges Virrès : *le Cœur timide...* (Gabalda et Cie, éditeurs, Paris; Mertens, éditeur, Bruxelles.)

M. Armand Bonnetain, dont les charmantes médailles obtinrent le plus vif succès au dernier Salon de la *Libre Esthétique*, a été chargé d'exécuter une plaquette commémorative de la Joyeuse Entrée du Roi et de la Reine à Anvers et destinée à être remise aux enfants des Ecoles qui participèrent aux fêtes données à l'occasion de cet événement.

De Paris :

C'est samedi prochain que sera élu à l'Académie des Beaux-Arts le successeur de Massenet. Les membres de l'Institut auront à faire leur choix parmi les sept candidats ci-après : MM. H. Pessard, G. Pierné, H. Maréchal, G. Hue, A. Messager et G. Charpentier.

Quant à M. Vincent d'Indy, dont le nom avait été cité également, il a décliné toute candidature par cette lettre, adressée la semaine dernière à *l'Echo de Paris* :

Monsieur le rédacteur en chef,

C'est avec surprise que je lis dans l'*Echo de Paris* mon nom parmi ceux des candidats qui briguent la succession de Massenet à l'Institut.

Je ne suis pas et ne serai pas candidat, pour bien des raisons inutiles à exposer ici, mais dont la principale est qu'avec une vie aussi occupée que celle que je mène il me serait tout à fait impossible de trouver le temps, non seulement d'assister aux séances de l'Institut, si, par hasard, j'y étais admis, mais même celui de faire les visites réglementaires. Et puis, il y a tant de musiciens auxquels cette distinction ferait infiniment plus de plaisir qu'à moi!...

Veuillez agréer, etc. VINCENT D'INDY

Directeur de la Schola Cantorum.

M. Pujalet, directeur des Musées nationaux, vient de prendre une initiative des plus heureuses. Il a décidé de faire aménager au Musée du Louvre une suite de salles où seront exposés, par séries, les 40,000 dessins ou estampes que possède notre Louvre et dont la plupart restent dans les cartons. On exposera successivement tantôt les dessins d'une époque, tantôt ceux d'un maître ou d'une école. Et l'on aménagera, en outre, un cabinet spécial où les artistes pourront étudier et travailler à l'aise.

On a profité des vacances du Sénat pour disposer un éclairage électrique dans la bibliothèque, autour de la coupole peinte par Delacroix, que le contre-jour rendait presque invisible. On pourra désormais admirer dans toute sa beauté et dans sa merveilleuse fraîcheur cette admirable peinture, un des plus purs chefs-d'œuvre du maître. En remerciant l'architecte du Sénat, souhaitons qu'il lui soit permis de mériter encore notre reconnaissance en reconstituant le plafond de Jordaens, dont les magnifiques toiles ont été si fâcheusement dispersées.

Les concerts de musique instrumentale donnés avec un succès croissant sous le patronage de MM. A. Durand et fils à la Salle Erard seront repris les mercredis 19 et 26 février, 5 et 12 mars 1913, à 9 h. du soir. Les programmes seront composés d'œuvres de MM. Saint-Saëns, Vincent d'Indy, Gabriel Pierné, C. Debussy, P. Dukas, M. Ravel, G.-M. Witkowski, L. Vierne, Florent Schmitt, Roger-Ducasse, Louis Aubert, G. Grovlez, G. Samazeuilh et M. Labey.

La première représentation à l'Opéra de Berlin de la nouvelle œuvre de Richard Strauss, *Ariane à Naxos*, aura lieu, dit le *Guide musical*, en avril prochain. Déjà on en a commencé les répétitions. Elles sont conduites par le cappelmeister Léon Blech, qui dirigera la première.

Capitaliste cherche associé pour la vente d'œuvres d'artistes contemporains. Ecrire F. O. 5. Office de Publicité, Bruxelles.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC

ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Cie, Éditeurs

BRUXELLES - 16, PLACE DU MUSÉE, 16 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature

à Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le Dr G. C. WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le Dr KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : **100 FRANCS**

Nous nous réservons de porter ce prix à 125 francs dès que paraîtra l'ouvrage, ou dès que les 300 premiers exemplaires seront souscrits.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse.* » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX
59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** » »

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.
Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRYS, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires, historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00 / Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : *France*, fr. 1.25. — *Étranger*, fr. 1.50.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 43. 27 OCTOBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Réflexions sur les Paraboles : *A propos des « Clartés latentes » de M. F. Hellens* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art wallon (OCTAVE MAUS). — Une Enquête sur l'avenir de la musique française (O. M.) — Albert Durer (MARIUS-ARY LEBLOND). — Memento musical. — Chronique théâtrale : *Beulemans marie sa fille; Israël; l'Accord parfait; la Bonne Intention* (GEORGES RENCY) — Le Théâtre à Paris : *Une Affaire d'or* (F. M.). — Petite Chronique.

Réflexions sur les Paraboles.

A propos des « Clartés latentes » de M. F. Hellens.

De tous les genres littéraires, le plus difficile à mon avis est celui des paraboles, parce que les deux tendances les plus opposées du monde à l'état normal : celle du philosophe, à l'aise parmi les abstractions, et celle du romancier et du poète, à l'aise parmi les réalités de l'observation ou du cœur, doivent s'y confondre harmonieusement.

Or il est très rare de rencontrer un homme en qui ces deux tendances s'harmonisent en effet. Ou bien il est tout philosophique, ou bien il est tout réaliste. (J'entends naturellement ce mot dans son sens le plus large, je désigne ainsi l'homme qui comprend le réel et le suggère par l'extérieur.) S'il est réaliste, un tact intime et presque inconscient lui indiquera qu'il vaut mieux pour lui s'abstenir. Il écrira des romans ou des contes, dont la riche substance humaine pourra permettre au lecteur d'y trouver *aussi* une portée philosophique. Mais, lui, ne l'aura pas cherché. Elle y sera sous-entendue, du fait de la qualité de sa vision et de son style. Si profonde que soit une œuvre de ce genre, mettons si vous voulez *Madame Bovary*, elle ne peut mériter le nom de parabole. L'intention dogmatique n'y est incluse que par réflexion, pour ainsi dire après coup. Remarquez ici que je fais abstraction de toute notion de longueur : il s'agit d'un genre. La parabole est généralement courte, mais ce n'est point cela qui la caractérise : elle pourrait avoir les dimensions d'un roman de Dickens. Ce qui la constitue, c'est l'intention dogmatique, le conseil moral. Comme les romanciers proprement dits n'ont jamais cette préoccupation, cela explique combien peu nombreux sont les auteurs de paraboles du premier genre.

Ceux du second genre, par contre, abondent. Épris d'idées générales, ils en sentent la froideur et l'insuffisance persuasive, et ils s'ingénient à les vêtir d'une défroque romanesque. Mais c'est la plupart du temps une défroque. Leur intention apparaissant dès la première ligne, ce qu'ils inventent ensuite pour la rendre aimable, pour la masquer, perd toute puissance possible de suggestion. L'artifice éclate et nous décourage. Les gens dits *sérieux* n'ont pas besoin de ces précautions enfantines et ils préféreraient franchement un essai; les autres trouvent ennuyeux de rencontrer si vite le gros noyau de la pilule morale sous la légère dorure du conte. Et ils s'abstiennent.

Nous ne sommes plus au temps où la parabole pouvait nous toucher. On comprend très bien qu'un fondateur de religion, ou même plus simplement qu'un philosophe de place publique (à l'époque bénie où les philosophes enseignaient dans la rue) ait pu proférer de sublimes vérités sous ces apparences familières. Il rencontrait des hommes qu'enchantait cette méthode, et lui-même, mêlé à la foule, trouvait dans ses spectacles

quotidiens d'innombrables et saisissants sujets. Quoi de plus sublime, de plus juste, de plus émouvant que les paraboles du Christ? Quoi de plus ingénieux, de plus fin, de plus subtil de ton que les paraboles des philosophes grecs? Ils les parlaient, dans le feu d'une inspiration supérieure; ils ne les écrivaient point. Quoi de plus pénible que le conte philosophique d'un écrivain moderne, mettant froidement des conseils et des paraboles dans la bouche d'une assemblée imaginaire de sages et de disciples affublés de noms à consonances grecques? Tout le talent du monde ne fait que rendre plus désobligeant ce petit jeu d'esprit.

On peut imaginer pourtant un écrivain qui, également doué pour les idées et pour la vie, ne sépare point dans sa pensée l'une des autres. Un fait observé mettra en branle dans son imagination toutes les facultés de la pensée et de l'émotion. Il verra aussitôt, dans la foule immense des interprétations poétiques de ce fait, celles mêmes qui peuvent nous amener au seuil d'une idée. De toutes les harmoniques correspondantes à son ébranlement musical, il élira naturellement, comme malgré lui, celles qui sont propres à suggérer à l'ouïe spirituelle ce monde particulier de la méditation philosophique. Pour tout dire plus familièrement, les métaphores choisies, leur ordre, et le mouvement de son récit, plutôt qu'une émotion sentimentale, nous suggéreront (il n'y a que ce mot) une émotion de pensée.

Je pense que l'on voit, d'après la distinction que j'ai tenté d'établir, la différence essentielle, profonde, qui sépare un tel écrivain de l'auteur de paraboles comme il en fourmille, hélas! dans toutes les époques où l'esprit critique, trop généralisé, stérilise l'ingénuité, l'auteur de paraboles comme nous en avons tant (qui ne seraient pas capables de faire vivre seulement deux minutes un monsieur et une dame), l'auteur de paraboles comme il est si facile d'en faire, avec quelques recettes.

M. Franz Hellens me semble faire partie de cette petite phalange, si réduite. J'ai déjà dit ici même le bien qu'il fallait penser de son livre *Les Hors-le-Vent*. Ces nouvelles, d'une intensité et d'une étrangeté parfois hallucinantes, révélaient un homme prodigieusement doué au point de vue de la vision directe des demi-teintes, des pénombres. Autant que je puis me rappeler, il n'y avait là-dedans nulle parabole, nulle intention. C'étaient des tableaux, ou plutôt de brusques et courtes échappées sur des tableaux pleins d'angoisse. Une clarté prodigieusement « fouillante » se projetait tout à coup sur un intérieur sombre et en faisait apparaître, dans un relief étrange, des détails évidemment justes mais inattendus. Ainsi l'œil d'un Bresdin, cet aquafortiste de génie, dissèque les formes ténues et secrètes d'un coin d'échoppe, d'un fond de sous-bois. Puis tout rentrait dans l'obscur.

Un tel art, tout de suggestion, était éminemment réaliste (toujours dans le sens que j'ai dit). Mais si l'auteur de ces contes aborde la parabole, il y a des chances qu'il ne le fasse pas comme tout le monde. Et c'est précisément ce qu'il fait, aujourd'hui, avec *les Clartés latentes* (1). Ces vingt contes ont chacun leur sens par eux-mêmes en tant que contes ; ce sont des histoires un peu mystérieuses et pleines d'un charme insinuant tout à fait particulier. Mais, indépendamment de ce sens, qui leur suffirait, ils illustrent une pensée, oh! une pensée bien simple, bien naturelle, naïve même : « Il faut aimer la vie. » Ce sont comme autant de petites lampes au globe diversement coloré mais où brûle la même flamme, toujours la même. « Il faut aimer la vie pour elle-même. » Avec quelle ingéniosité M. Franz Hellens varie ce thème, et quels singuliers personnages mi-légendaires, mi-réels lui servent d'exemples! Tantôt c'est un meunier riche et puissant dont, une nuit, un orage a dévasté, en détachant les ailes de son moulin, toute la provision. Mais le matin arrive, avec sa paix, et le courage revient au cœur du meunier. Tantôt ce sont deux époux qui avaient vécu toute leur vie pour l'argent. Un gnome rencontré pendant un pèlerinage leur donne de mystérieux conseils et ils comprennent qu'une chose leur a manqué : l'amour. Tantôt c'est un aveugle : tant qu'il vit clair, il n'avait jamais regardé la beauté du monde. Mais maintenant il en devine le délice *visible* rien qu'en le sentant désormais. Et ainsi de suite.

Un peu de monotonie ne laisse pas que d'émaner à la longue de l'emploi constant d'un tel procédé. On finit par savoir d'avance ce qui va arriver, quelque talent qu'emploie l'auteur à en diversifier la présentation. Cet inconvénient disparaît si on renonce à lire le livre d'une seule traite, méthode qui, après tout, n'est pas de mise lorsqu'il s'agit de contes. Je le répète, chacune de ces nouvelles, prise isolément, est charmante, persuasive, douce, avec un accent d'étrangeté qui en relève la saveur. On ne songe pas à son but, auquel il semble alors qu'on arrive naturellement. Les qualités de vision de M. Franz Hellens sont demeurées les mêmes : il décrit un paysage avec une précision sans minutie qui est parfaite, il le montre traversé de brises ou baigné de *telle* atmosphère, il le fait vivre. Rien de plus joliment juste que la notation de la campagne que traversent *les Chasseurs sur la neige*. Rien de plus violent et de plus terrible que la nuit d'orage dont le meunier, caché dans son moulin, subit l'angoisse, ce meunier qui « s'endormait, le soir, avec son moulin sur sa tête ». Et, dit l'auteur aussitôt : « il en coiffait sa pensée, au moment de fermer les yeux ». Ne saisissez-vous pas là

(1) Franz Hellens : *Les Clartés latentes*, vingt contes et paraboles. (Bruxelles, Publications de l'Association des Écrivains belges. Paris, Librairie générale des Sciences, des Arts et des Lettres.)

le secret même d'un mécanisme cérébral : une image s'est présentée à l'esprit, séduisante par son originalité, et aussitôt le poète y discerne un sens nouveau, plus profond. Il la saisit, la dépouille de son premier voile : il agit en philosophe.

Mais ce que je préfère encore dans *les Clartés latentes*, c'est la page d'introduction, qui a pour titre « Le salut du soir ». L'auteur, racontant une de ses errances au crépuscule, nous livre pour ainsi dire le secret de sa pensée en nous racontant les impressions qu'il éprouva en ces dernières heures du jour.

Perdu dans la campagne, fatigué, il est entré dans une église où se célèbre l'office du soir :

L'orgue chanta. L'office allait comme va l'eau à la rivière, comme va la terre du sillon qui se replie sous le fer de la charrue, comme le foin qu'on amasse, comme le blé battu par le fléau sur l'argile durcie des granges. Une voix rauque et cassée répondait au clairon sonore d'une voix juvénile, pareils à deux chants de coqs alternant dans un enclos. La musique de l'orgue et la voix des chanteurs rassemblaient mille échos dispersés, de la faulx qu'on aiguise, de la cognée qui s'abat, du marteau frappant l'enclume et le chaudron, de la roue sur le pavé, du fouet claquant, de la rame sur le flot, de la cloche dans les airs. On entendait la chanson des vachers, sauvage et insidieuse, le cri des bateliers passant sous les ponts, des appels d'amoureux, le sifflement des merles, les trilles des alouettes, le murmure mystérieux de l'eau, le bruissement des sapins, la plainte ou le fracas du vent; un concert assourdi de sons raboteux comme les pierres, glissants comme l'herbe des ruisseaux, sombres comme un ciel de pluie, clairs comme des yeux au soleil. On eût dit que cet orgue avait ramassé dans ses poumons tous les bruits de la journée. Parfois les chants s'arrêtaient. C'était alors, dans le silence du crépuscule tombant, comme une conversation chuchotée, porte à porte, avant le repos du lit.

Son imagination est comme cet orgue, comme cette église où se sont réfugiées toutes les émotions de la campagne avoisinante du monde. Les clartés du firmament se mélangent à celles de cierges. Ce sont les clartés latentes de notre vie. Et il finit ainsi.

Comme j'étais venu, je rentrai, par mille détours imprévus qui me ramenèrent à l'endroit d'où j'étais parti quelques heures plus tôt. Et maintenant, lorsque je me rappelle cette église, ces hommes et ce salut du soir, il me semble que j'aperçois une lumière, toute petite, qui tremble, depuis des siècles, dans l'ombre infinie des campagnes.

Joie de vivre, clarté latente.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'ART WALLON

Il est traditionnel de confondre, à l'étranger, les Flandres avec la Wallonie. Pour un Français, tout ce qu'il découvre au delà de Feignies ou d'Erquelinnes est flamand. De là d'irritantes bévues commises par d'excellents écrivains qui s'étonnent d'entendre parler français à Charleroi et s'extasient devant l'aspect flamand des maisons du Borinage. La notion de la dualité des races qui se partagent en deux portions exactement égales le territoire de la Belgique est à peu près ignorée au delà des frontières, et il faut reconnaître qu'on n'a guère cherché jusqu'ici à la répandre. La France, peu encline à étudier la géographie, se contente de savoir qu'il y a, au nord, des provinces qui n'ont pas été enlevées par Louis XIV aux Pays-Bas Espagnols, comme le furent l'Artois et la Flandre. Et le pangermanisme de l'Allemagne préfère considérer comme une quantité négligeable la partie de la Belgique dont la langue et l'esprit demeurent hostiles à l'infiltration saxonne.

L'une et l'autre nation englobent l'art belge, qui fut de tout temps l'une des gloires les plus pures de notre pays, dans une classification unique. Le titre d'École flamande leur suffit pour le caractériser; et nous-mêmes, entraînés par l'exemple, mal instruits par une critique superficielle, nous nous sommes contentés jusqu'en ces derniers temps d'une appellation contre laquelle proteste l'étude plus attentive de notre passé.

L'erreur serait de minime importance s'il ne s'agissait que d'une question d'étiquette. Mais elle a servi à propager l'opinion que les Flamands seuls, à l'exclusion des Wallons, possèdent le sens de la couleur et de la forme, que seuls ils sont aptes à extérioriser leurs sensations esthétiques. Et dès lors il importe de la détruire afin de rendre aux artistes wallons, avec la justice due à ceux de leur race, la confiance en soi-même indispensable à la création intellectuelle.

Il faut applaudir aux efforts dirigés depuis quelques années dans ce sens, aux expositions récentes qui groupèrent les chefs-d'œuvre des peintres et des sculpteurs de la Wallonie, aux conférences dont elles furent l'occasion, aux associations qu'elles firent naître, aux écrits qui en soulignèrent la démonstration.

La contribution qu'apporte à cette énergique campagne l'*Essai sur l'Art wallon ou gallo-belge* que vient de publier M. Maurice des Ombiaux (1) mérite d'être citée parmi les plus utiles. Par la sûreté de sa documentation, par la clarté du style et la simplicité presque familière de l'énoncé, ce petit livre, en pénétrant dans tous les milieux, apportera des lumières nouvelles à l'histoire des origines de notre art. De ce que les grands centres du Brabant et de la Flandre ont nécessairement attiré, sous le gouvernement des ducs de Bourgogne, les artistes de la Meuse et de l'Escaut, et de ce que ceux-ci, « se trouvant en communion les uns avec les autres, éprouvèrent l'ascendant d'une doctrine générale », on a faussement conclu que seuls la Flandre et le Brabant ont produit des artistes au XV^e^ siècle. C'est contre cette substitution de la théorie du milieu intellectuel et social à celle de la double source de notre Ecole que proteste avec raison M. des Ombiaux. Il le fait avec mesure, en appuyant sa démonstration d'exemples et de faits qui prouvent d'une façon péremptoire que l'influence wallonne fut, dès les premiers âges de l'art, considérable. « Chaque fois que la critique pousse un peu loin ses investigations, dit-il, elle arrive à restituer à la Wallonie quelque grande figure que les Flamands s'étaient annexée. Ce n'est pas pour répondre par une wallonade à une exagération flamingante, mais pour se conformer à une méthode moderne et scientifique, que la critique rétablit les faits; elle n'a pas à considérer qu'elle gêne fort telle théorie nationaliste ou qu'elle comble d'aise telle autre revendication; impartiale et

(1) Bruxelles, Ed. de *la Belgique artistique et littéraire*.

sereine, elle se place au-dessus des querelles de bourgades ou de provinces et rend à chacun ce qui lui est dû. »

L'examen attentif des richesses dont les artistes nés en terre wallonne ont accru le patrimoine de l'art belge autorise l'auteur à résumer en ces termes leur action : « Les Wallons apportent des éléments nouveaux de la sensibilité collective, ils la raffinent et l'élèvent. Avec eux, la puissance du caractère, l'âme du paysage, l'intensité du sentiment, la passion apparaissent dans la peinture septentrionale ; l'expression se fait plus nerveuse et plus élégante. » Et par ces signes de leur idiosyncrasie dans le passé il explique le particularisme des Meunier, des Rops, des Fourmois, des Boulenger, des Dubois, des Artan, des Mellery, des Victor Rousseau, de toute la pléiade d'artistes wallons qui illustrent la Belgique d'aujourd'hui et d'hier.

Depuis longtemps la Wallonie a vu reconnaître la gloire de ses musiciens. Il est juste que celle de ses peintres et de ses sculpteurs ne lui soit désormais plus disputée. OCTAVE MAUS

Une Enquête sur l'avenir de la musique française.

Excelsior a questionné quelques-uns des maîtres de la musique française sur l'avenir réservé à celle-ci, sur l'évolution qu'elle semble devoir suivre et les formes qu'elle est appelée à revêtir. Notre confrère les a priés de répondre aux demandes suivantes :

Estimez-vous que la mélodie, au sens le plus simple et le plus populaire du mot, l'emporte sur les combinaisons harmoniques et contrapuntiques aujourd'hui honorées ?

Observez-vous une influence de l'art littéraire et des arts plastiques sur la musique française? En pourriez-vous signaler les marques, les causes et les effets ?

Quelles sont les formes de l'art musical vers lesquelles semble évoluer la musique française? Y aurait-il prochainement un retour au lyrisme? Le genre français de l'opéra-comique renaîtra-t-il, et le faut-il souhaiter ?

Pensez-vous que le snobisme musical ait d'heureux effets, tant pour les compositeurs que pour les interprètes?

Pour être souvent contradictoires, les réponses qu'il a reçues n'en offrent pas moins un vif intérêt et nous pensons qu'il est utile, à un moment où les avis sont partagés sur les voies à suivre, de consigner ici les plus importantes.

M. VINCENT D'INDY.

L'avenir de la musique sera — sûrement — ce que voudra le prochain musicien de génie... Quand viendra-t-il?...

Quant à la question de mélodie (terme sur la définition duquel il faudrait s'entendre), je crois pouvoir affirmer qu'il n'est et qu'il n'a jamais été d'œuvre d'art *durable* dans la musique sans l'élément mélodique, qui, seul, est l'émanation directe du génie.

M. CLAUDE DEBUSSY.

A mon avis, la musique française se porte mieux que beaucoup d'autres. Point n'est donc besoin de consulter la sagesse des docteurs, et surtout de faire croire à l'univers à une maladie qui n'existe que dans des esprits tourmentés par l'arrivisme.

L'opéra-comique n'étant le plus souvent qu'une opérette poussée au tragique, un retour franc à cette dernière semble préférable.

Quant à la mélodie, j'avoue ne rien comprendre à cette vieille discussion. Pour certains une vraie mélodie est une chose qui peut et même qui doit se siffler. Pour d'autres : elle est partout ! Il n'y aura par conséquent jamais moyen de s'entendre.

Le snobisme fait partie de cet argot anglo-français qui n'a d'importance que dans le monde où on le parle.

M. ALBERT ROUSSEL.

De la mélodie, il y en a partout et dans les œuvres modernes les plus avancées ; seulement, elle est peut-être moins saisissable maintenant pour l'auditeur non averti, parce qu'elle a évolué en même temps que l'harmonie et le rythme, et parce qu'un chant, enveloppé d'harmonies encore peu entendues, paraîtra souvent moins mélodique que s'il est simplement soutenu par des accords familiers à l'oreille.

Une renaissance de l'ancien opéra-comique français semble peu probable. Il serait plutôt à souhaiter qu'un nouveau Chabrier nous donnât le véritable opéra-bouffe, spirituel et musical, dont nous n'avons guère que des tentatives isolées. Et de même je verrais avec plaisir qu'un spectacle où les danses, les chœurs, la magie des décors et des lumières auraient une part prédominante, remplaçât définitivement le vieil opéra qu'ont discrédité et rendu impossible, sans pourtant le remplacer, la symphonie wagnérienne et notre drame lyrique actuel.

Quant au snobisme :

1° Il a les plus heureux effets puisqu'il réussit parfois à faire connaître et à imposer des œuvres et des artistes d'un réel mérite, que l'incompréhension des foules pour tout ce qui est nouveau et hardi eût, autrement, laissés dans l'ombre ;

2° Il a les effets les plus détestables puisqu'il nous vaut les pires manifestations en faveur d'œuvres vulgaires ou d'artistes médiocres, manifestations qu'explique seul l'engouement naturel du public pour tout ce qui coûte très cher.

M. PIERRE DE BRÉVILLE.

Pour vous répondre j'écouterai la leçon du passé. Elle me rendra prudent.

Un musicien exclusivement mélodiste ne serait qu'un demi-musicien. Bellini s'en affirme un exemple.

Un musicien préoccupé seulement d'harmonie ne serait pas musicien du tout. Mais, de ce genre, je n'en connais aucun.

Vous ajoutez : « Y aura-t-il prochainement un retour au lyrisme? »

Le lyrisme est-il donc égaré?... Et qui donc l'a égaré?... M. Puccini peut-être, dans les pampas du Far West, ou M. Giordano dans les steppes de la Sibérie... Et qu'importe!... Mais assurément pas MM. Fauré, d'Indy, Debussy ou Dukas.

Nous clôturerons dimanche prochain cette courte enquête en citant les opinions de MM. Henri Duparc, J. Guy Ropartz, G. Grovlez, A. Savard et L. Aubert. O. M.

ALBERT DURER

M. Marius-Ary Leblond a superbement défini dans *la Vie* le génie d'Albert Durer, dont *la Renaissance du Livre* vient de publier un bel album de gravures (texte de Friedrich Nüchter, traduit par Mme Tauber-Rossignol, préface de M. S. Reinach) :

Si la définition convient plus étroitement aux maîtres dont le dessin lui-même précise et définit, je dirai que Durer m'ap-

paraît un philosophe de la force, et l'historien du moment où au pouvoir des armes va commencer à succéder l'autorité de l'esprit.

Le moyen âge féodal allemand, il l'a symbolisé en ce chevalier au visage de Dante si bien bardé en son armure forgée par un peuple assujetti, si bien assis sur sa monture malée et qui marche son pas de victoire! En vain la Mort qui s'avance parallèlement s'acharne-t-elle à le fasciner de son masque macabre, en vain le ricanement du diable, qui renifle sa trace de son groin encorné, tente-t-il de le tirailler en arrière : calme, confiant en sa lance et en sa volonté, il chevauche vers la Guerre.

Volonté, Force, Guerre, trinité achitecturale dont le prestige hérisse l'horizon de toutes les œuvres de Durer! Au premier plan de ses compositions les plus tendres comme *La Nativité*, une démonstration de précision : constructions aux pierres taillées à angles méthodiques, cloisons aux planches âprement ajustées, charpentes bien étreintes, dalles exactement équarries, inflexibles croisillages de fer aux grilles de prisons, cotte de mailles des maisons; troncs musculeux et nus, plantes aiguës jusqu'à en paraître acérées, branches vivaces jusqu'à en paraître cruelles. Dans les fonds, toujours, d'altières proclamations de force : villes qui, comme des couronnes impériales, fleuronnent les sommets de la terre de la tour du donjon, de la flèche de l'église, du dôme du palais, imposant au loin, sous la glorieuse banderole des nues, le symbole associé de la noblesse des combats, de la foi et de la souveraineté. Cependant sur les marchés, dans les villages, protégés, armés en leurs muscles et leur graisse par la cuirasse du régime politique et religieux, dansent les paysans redondants.

La glorification instinctive de la force chez Albert Durer, ce calme Germain du xv^e^ siècle aux pensifs yeux de Christ, est si impérieuse que non seulement la Bible mais la légende de Jésus telle qu'il la prêcha n'est plus attendrissante ni pitoyable. Il l'a tellement héroïsée d'une sorte de brutalité physique qu'on l'admire ainsi qu'une vigoureuse épopée, la chanson de geste d'un preux teuton. Guidant la fuite en Egypte, Joseph apparaît une manière d'antique géant saxon, la Vierge, une femme puissante, confiante en la résistance de sa progéniture. Qu'il s'éloigne de sa mère, qu'il se présente au peuple, qu'il soit flagellé, qu'il se recueille en sa veillée d'armes au mont des Oliviers, qu'il souffre en croix, qu'il ressuscite en souriant, Jésus demeure un lutteur, un barbare à la musculature violente, barbu, sourcilleux, gardant comme le Samson de la Bible toute son énergie en sa chevelure épandue aux épaules, guerrier de Walhalla plus que prophète des Evangiles. Colosse martyrisé, c'est la Force qui, un instant écrasée par le nombre, renaît de la Force, rassérénée par le triomphe. Et le ciel où il s'élève en souverain s'étage, hiérarchiquement échafaudé comme un Saint-Empire au sommet duquel trône Charlemagne, Père-Eternel. MARIUS-ARY LEBLOND

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, premier concert Ysayé (Festival Mozart) sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. Raoul Pugno, pianiste. Au programme : Symphonie en *ut* majeur (*Jupiter*); Concerto en *ré* mineur pour piano et orchestre; *Requiem*, pour soli, chœurs, orchestre et orgue. (Quatuor solo : M^me^ B. Seroen et M^lle^ Edyth Buyens, de l'Opéra d'Anvers; MM. A. Maquaire et A. Collet, solistes des « Concerts Colonne » de Paris). Chœurs du *Deutscher Gesangverein* (Directeur : M. Félix Welcker).

L'audition annuelle des élèves de M^me^ Armand aura lieu par invitations le mercredi 13 novembre, à 1 h. 1/2 précise, au Théâtre royal Flamand, avec le concours de M^lle^ F. Heldy, de la Monnaie, et M. Darney, de l'Opéra de Nice. Des scènes de Bizet, Massé, Verdi, Massenet, Paër, Wagner, Delibes, A. Thomas, Donizetti, Rossini, Paladilhe et Saint-Saëns seront interprétées en costumes et avec décors. S'adresser pour les places numérotées 49 rue Philippe-le-Bon, et à partir du 25 octobre à la Grande-Harmonie.

Le premier concert de la *Société J.-S. Bach* aura lieu salle Patria le dimanche 1^er^ décembre, à 3 h. 1/2, avec le concours de M^me^ Elisabeth Ohlhoff, soprano, Berlin; Margaretha Bruntsch, alto, de l'Opéra de Karlsruhe; de MM. Georges Baldszun, ténor, de l'Opéra de Kassel; Hendrik C. Van Oort, basse, Amsterdam; professeur Julius Buths, pianiste, directeur du Conservatoire de Dusseldorf, et Marcel Dumont, flûtiste, professeur au Conservatoire de Bruxelles.

Au programme : Cantate *O Ewigkeit du Donnerwort*, pour alto, ténor, basse, chœurs et orchestre; concerto en *fa* mineur pour piano et orchestre; chœurs de la cantate *Es erhub sich ein Streil;* sonate en *mi* bémol pour flûte et piano; cantate en dialecte saxon pour soprano et basse, chœurs et orchestre.

Le concert sera dirigé par M. Albert Zimmer.

Le concert annuel de l'École de musique de St-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. François Rasse, aura lieu le lundi 27 janvier prochain. Au programme : *le Sorbier*, poème lyrique pour voix de femmes par M. Émile Mathieu; *Kinderliederen* de Jan Blockx; une scène d'*Euryanthe* de Weber; *la Légende du Chevrier*, œuvre nouvelle pour soli, petit chœur et orchestre de François Rasse, et *Ève*, mystère en 3 parties pour soli, chœurs mixtes et orchestre de Massenet. Le concert sera donné, comme de tradition, avec le concours de l'excellent orchestre des Concerts Ysaye.

Le Choral mixte *A Capella* sous la direction de M. Bauvais entre dans sa treizième année. Les inscriptions sont reçues rue du Poinçon 57, le lundi à 8 heures du soir pour les hommes et les jeunes gens, le jeudi (même heure) pour les dames et les jeunes filles.

M. Marix Loevensohn a repris le 10 octobre à Berlin, dans la salle de théâtre de la K. Hochschule, la série des intéressantes auditions de musique de chambre inconnue ou peu connue dont il a pris, l'an passé, l'initiative. Assisté de MM. L. Van Laar, D. Hait, G. Kutschka et du pianiste L. Kreutzer, il a fait entendre, en première audition, des quatuors à corde de H. Leichentritt et F. Klose, et, pour la première fois à Berlin, le Quatuor avec piano (op. 50) de Paul Juon. Le programme de la deuxième séance, qui aura lieu le 7 novembre, se composera d'un quatuor inédit de notre compatriote Désiré Paque (première audition), de la sonate n° 4 pour violoncelle et piano de Max Reger et d'un quintette avec piano de L. Thuille (première audition).

Outre les principales œuvres de la jeune École allemande, M. Loevenshohn a inscrit au programme de la saison actuelle, qui comprendra douze concerts, des compositions instrumentales de MM. J. Jongen, L. Delcroix, A. Roussel, G. Grovlez, P. Dupin, Widor, Enesco, Casella, Glière, Winkler, Zolotareff, Gnessin, Akimenko, Antalffy, L. Weiner et Radnai.

Les concerts sont donnés par invitations. Celles-ci peuvent être demandées par écrit à M. Loevensohn, Waitzstrasse, G. Charlottenburg (Berlin).

CHRONIQUE THÉATRALE

Beulemans marie sa fille. — Israël.
L'Accord parfait. — La Bonne Intention.

Mon service s'étant égaré, le diable sait où, je n'ai pas eu l'occasion de voir l'opérette de MM. Fonson, Wicheler et Van Oost, que l'on dit charmant et qui obtient un grand succès. Cette nou-

velle monture a, paraît-il, gardé toutes les qualités de l'œuvre originale. La partition de M. Van Oost est joyeuse et pimpante à souhait.

***

M. Bernstein, dans *Israël*, la pièce émouvante que joue en ce moment la troupe du Parc, a fait un grand effort pour échapper à ses sujets ordinaires et aux conflits d'intérêts qui en constituent le plus souvent le fond. Il a voulu dresser peu à peu, en un duel tragique, l'idéal juif et l'idéal chrétien. Bien qu'il se soit défendu d'avoir pris parti, il est évident que toutes ses sympathies vont à celui qui incarne à ses yeux Israël, le banquier juif Gutlieb. Contre ce potentat de la finance, se rue en un assaut furieux le jeune et brillant antisémite Thibaut, prince de Clar, l'espoir de la France monarchiste, catholique et traditionnelle. Ce paladin provoque le juif et entend l'exterminer en une rencontre sans merci. Mais il a compté sans sa mère, jadis épouse délaissée et malheureuse, qui a cherché auprès du juif Gutlieb d'amoureuses consolations. L'aventure est étrange; elle n'est pas tout-à-fait invraisemblable. De cet amour est né le vaillant Thibaut. Ce dernier apprend son malheur de la bouche même de sa mère, en une scène d'un effet énorme et où le métier apparaît si parfait qu'il touche presque à l'art. Ecrasé par cette découverte épouvantable, le jeune homme, en dépit des consolations du père de Silvian, son directeur de conscience, cherche dans une mort volontaire la seule solution possible à son affreuse situation. Et, symboliquement, c'est le père qui tue le fils, le Juif qui a raison du chrétien, Jéhovah qui triomphe de Jésus.

L'œuvre est puissante, âpre, cruelle. Elle agit sur les nerfs jusqu'à l'exaspération. Mme Archainbaud, MM. Roger Monteaux, François Gournac, Jacques Marey, Henry Richard l'ont jouée en un mouvement superbe et avec une homogénéité que ne possédait pas l'interprétation de Paris.

***

A l'Olympia, l'esprit gracieusement libertin de Francis de Croisset dispute le succès à l'aimable nonchalance de Tristan Bernard. La *Bonne Intention* de l'un, l'*Accord parfait* de l'autre mettent en scène les mêmes fantoches, que nous sommes d'ailleurs accoutumés de revoir dans toutes les comédies vaudevillesques du Boulevard. Si vous voulez savoir comment une... artiste au cœur excellent, en voulant réconcilier deux fiancés, ne réussit, malgré sa bonne intention, qu'à s'offrir elle-même en sacrifice sur l'autel de l'amour, vous irez admirer à l'Olympia la belle Mlle Marcelle Thomerey, le clownesque M. Henri Lamothe qui donnent de cette pochade une interprétation excellente. Par surcroît, vous apprendrez aussi comment, dans un ménage à trois, si l'amant, après divorce, devient le mari, il faut, pour l'accord parfait, que l'ex-mari devienne l'amant. M. Tristan Bernard a construit, un peu laborieusement, sur ce thème gaulois un vaudeville amusant que Mlle Georgette Loyer, MM. Lamothe et Berry jouent avec beaucoup de naturel et de gaité.

GEORGES RENCY

LE THÉATRE A PARIS

Une affaire d'or, comédie en trois actes de M. MARCEL GERBIDON (THÉATRE ANTOINE).

Une affaire d'or est une pièce un peu naïve en son fond, mais qui ne manque certes pas de qualités dramatiques. C'est l'histoire, déjà classique, du milliardaire américain sans scrupules et quasi-féroce qui ne songe qu'à une chose : gagner davantage d'argent, à n'importe quel prix. Sa femme, une Française tendre et délicate, qu'il a épousée quand il débutait, est écœurée de ces manèges, et, dans une circonstance particulièrement ignoble, elle se rebiffe. Son mari voulant mettre sur la la paille l'homme à qui il doit sa fortune, elle avertira cet homme, et c'est le mari qui sera ruiné. Pas tout à fait cependant. Nous n'aurons pas à désespérer d'elle.

Un peu conventionnel tout cela, un peu artificiel. Mais les acteurs ont une telle manière d'infuser l'apparence de la vie à leurs rôles ! M. Gémier a composé avec beaucoup de verve le personnage de Thimothy Gibbs, l'Américain vieux style. M. Escoffier a rendu excellemment la psychologie de John Gibbs. M. Clasis a plu dans le rôle du docteur et M. Bacqué dans celui d'Hutchinson. Toutes les nuances sentimentales qui constituent Germaine, Mme Andrée Mégard les a données avec l'autorité et le style qu'on lui connaît; Mme Germaine Dermoz est une Américaine de grande allure et Mme Jane Fusier a une grâce et un charme véritablement délicieux. Le petit millionnaire anémié et fin de race trouve en la petite Maria Fromet un interprète étonnant. Et MM. Vallée, Toulout, Rensy complètent avec talent un ensemble qui a fait mieux que plaire. F. M.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi vient d'accorder son haut patronage au Comité du Théâtre belge et de lui faire en outre un don de 25,000 francs.

Le *Sillon* a ouvert hier au Musée moderne son exposition annuelle. Parmi les exposants, citons MM. Apol, Bastien, Swyncop, Haustrate, Lefebvre, Laudy, Degreef, Tordeur, Simonin, Colin, Godfrinon, Navez et Ramah. Ce dernier présente un important ensemble d'eaux-fortes destinées à illustrer *les Villages illusoires* d'Emile Verhaeren.

M. Jahan inaugurera demain lundi, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde) un cours de diction en quinze leçons. Les auditeurs et élèves peuvent s'inscrire au secrétariat de l'Université tous les jours de 4 à 6 heures.

M. Léon Du Bois, directeur de l'Ecole de Musique de Louvain, vient d'être chargé de donner au Conservatoire de Bruxelles le cours de contrepoint et fugue que M. Tinel, pour motifs de santé, est obligé d'abandonner momentanément.

Le concours musical de la maison Riesenburger a brillamment réussi. Cent douze compositions pour piano sont soumises au jury, qui proclamera vers la mi-décembre le résultat de ses délibérations.

L'Œuvre des Artistes organisera au printemps prochain à Liége une exposition internationale d'objets d'art destinés à glorifier le Travail.

Les étrangers qui se rendront à Gand, en 1913, pour y visiter l'Exposition universelle et internationale recevront dans la vieille capitale des Flandres un accueil aussi sympathique qu'empressé.

S'inspirant des précédents de Liége et de Bruxelles, le Comité exécutif a installé un comité des logements, chargé de rechercher, à côté d'un recensement complet et d'une classification des chambres d'hôtels, les habitants disposés à hospitaliser les personnes qui n'auraient pu trouver à se caser dans les hôtels ou qui préféreraient échapper à leur cosmopolitisme bruyant.

Ce comité a installé ses bureaux au n° 16 du rond-point de la rue digue du Brabant.

Quelques amis et admirateurs du statuaire Thomas Vinçotte ont pris l'initiative de célébrer le grand succès qu'il a remporté à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Bruxelles en 1910, où la grande médaille d'or pour la sculpture lui a été décernée.

Une manifestation de sympathie est organisée en son honneur. Elle consistera essentiellement en la publication d'une monographie enrichie de nombreuses reproductions de ses œuvres, dont un exemplaire de grand luxe lui sera solennellement remis. Il sera tiré de cette monographie 200 exemplaires de luxe. L'ouvrage, sur papier de Hollande à la cuve, comprendra une étude de M. Paul Lambotte sur l'œuvre du maître parue dans la revue *l'Art Flamand et Hollandais*, une étude inédite de M. Arnold Goffin; un catalogue complet de l'œuvre de Thomas Vinçotte;

environ cinquante planches hors texte reproduisant la plus grande partie de l'œuvre du statuaire. Le prix du volume, dont l'édition est confiée à M. Van Oest, est de 25 francs. Les noms des souscripteurs seront imprimés dans l'exemplaire qui sera remis au héros de la manifestation.

La cérémonie aura lieu le 15 décembre prochain. Les souscriptions seront reçues jusqu'au 30 novembre au Secrétariat du Comité, 52 rue Vilain XIIII, ou chez les éditeurs G. Van Oest et Cie, 4 place du Musée, Bruxelles.

Les répétitions du *Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy au théâtre de la Monnaie sont très avancées. Le rôle des chœurs étant des plus importants, les cadres habituels ont été renforcés par l'Ecole des chœurs du théâtre et par les chanteurs de l'Orphéon. Les soli ont été distribués de la manière suivante : Léonore, Mlle Heldy; la mère, Mme Charney; deux Esprits, Mmes Carli et Gianini; Wilhelm, M. Girod; Martin Pyk, M. Dua; Kaspar Bitterli, M. Dognies; Heinrich Dumin, M. Demarcy; Jonas Hartkopff, M. Danlée; Dietrich Leerschwulst, M. Grommen; le Doyen, M. Bouilliez; Johann, M. Dufranne; un Héraut, M. Dufranne; un Prêtre, M. Demarcy.

M. Stravinsky, le délicieux compositeur de *Petrouchka* et de *l'Oiseau de feu*, achève actuellement un nouveau ballet : *les Sacres du Printemps*. L'auteur a voulu, dit un de nos confrères, que dans cette œuvre nouvelle les chœurs chantassent dans une tonalité tout autre que celle établie par l'orchestre, et dans des rythmes différents.

Attendons-nous à des surprises.

M. Pierpont Morgan vient d'acquérir les fameuses tapisseries tissées d'or de Knole, qui proviennent de la collection de lady Jackville et qui étaient restées à Knole depuis Henri VIII. On dit qu'elles rappellent de très près celles de la couronne d'Espagne.

M. Pierpont Morgan a aussi acquis d'autres tapisseries, dont cette *Crucifixion*, qui fit 300,000 francs à la vente Dollfus.

Ces merveilles sont exposées actuellement chez M. Seligman, à Paris, en attendant leur départ pour l'Amérique.

MM. Knoedler ont vendu au prix d'un million à M. Von Nemes, de Budapest, le fameux Van Dyck de la collection du marquis de Cattaneo représentant la *Famille Sommellini*.

On se rappelle la sensation causée par l'annonce de la vente par le marquis de Cattaneo de ses sept Van Dyck, dont trois sont aujourd'hui dans la collection de M. W. Sener, un dans celle de M. Frick et deux à la National Gallery de Londres.

M. Frick, le célèbre collectionneur américain, a payé dernièrement un million deux cent cinquante mille francs le *Marchand hollandais* de Rembrandt. Ce tableau est signé et porte la date de 1658. Depuis plus d'un siècle, il appartenait à la famille Feversham, qui vient de s'en défaire.

Le marchand, vêtu d'un manteau bleu foncé, coiffé d'un chapeau brun rouge, est assis auprès d'une fenêtre et tourné à gauche, le regard dirigé vers le spectateur. Le modelé du visage et des mains est conservé dans toute sa splendeur, le reste du tableau a noirci, et l'on ne distingue plus très bien le modèle de navire en argent qui est, semble-t-il, posé sur une table à côté de l'homme.

Ce portrait figura en 1899 à Burlington House, ainsi qu'en 1879 à l'exposition d'York. C'est même grâce à cette dernière circonstance qu'il échappa à l'incendie qui se déclara dans la maison de Lord Feversham en 1879. Un autre incendie éclata en 1894, mais tous les tableaux furent sauvés.

Le *Guide musical* a publié une lettre très peu connue adressée par le chanteur Jélyotte à Jean-Jacques Rousseau deux jours après la première représentation du *Devin du village*. Elle atteste le succès qui accueillit cet ouvrage, et aussi la modestie de l'auteur, qui se déroba aux compliments :

A Fontainebleau, le 20 octobre 1752.

Vous avez eu tort, Monsieur, de partir au milieu de vos triomphes. Vous auriez joui du plus grand succès que l'on connaisse en ce pays. Toute la Cour est enchantée de votre ouvrage; le Roy qui, comme vous savez, n'aime pas la musique, chante vos airs toute la journée avec la voix la plus fausse de son royaume, il y a demandé une seconde représentation pour la huitaine. J'aurai soin de faire le changement que vous désirez; j'accourcirai (*sic*) le récitatif de la première scène et j'avertirai M. Cuvilier de se contenter de son état de sorcier, sans aspirer orgueilleusement au rang de magicien. M. le duc d'Aumont m'a dit ce matin que si vous vous fussiez laissé présenter au Roy, il était sûr que vous auriez eu une pension. Bonjour, Monsieur.

Sous le titre *Musikgeschichte in Beispielen* (Histoire de la Musique en exemples), M. Hugo Riemann a entrepris une publication en trois volumes qui contiendra, transcrites en notation moderne, un choix de cent quarante-neuf compositions sacrées et profanes du XIIIe au XVIIIe siècle. Le tome premier, qui renferme cinquante-quatre pièces, débute par le *Sommer-Kanon* de Simon Fornsete (1240) et s'achève par un madrigal de Wilbye (1598). L'ouvrage est mis en souscription à 3 mark 50 le volume. S'adresser à l'éditeur, M. E. A. Seemann, à Leipzig.

Le *Politeama fiorentino* prépare des fêtes pour le centenaire de Richard Wagner et de Verdi. Du 22 mars au 9 avril 1913, on donnera un grand cycle wagnérien avec le *Ring des Nibelungen*. Du 30 avril au 21 mai, un cycle Verdi : *Nabuchodonosor*, *Don Carlos*, *Othello*, *Falstaff*. Il y aura aussi deux concerts : le premier entièrement réservé aux œuvres de Wagner; le second, à celles de Verdi.

Pour faire suite aux réjouissants spécimens du langage helvétique que nous avons publiés.

Dans la salle à manger d'un excellent hôtel de Saint-Gall, un correspondant du *Gil Blas* a lu l'exquise annonce manuscrite que voici :

« Le director de l'hôtel fait déclin de tout objet devenant égaré ou perdu dans cet établissement. De même pour les enfants et grosses personnes. »

Mais les hôtels n'ont pas le monopole de cette littérature. Un bonhomme de boucher qui tient boutique à Bâle, rue Saint-Jacques, a fait inscrire sur le marbre de sa devanture de bien curieuses explications. Il dit :

« La chaleur étant l'éternel et le pire ennemi de notre corporation, j'informe ma respectueuse clientèle, que, jusqu'à la fin de septembre, par prudence je tiens ma viande à l'intérieur. »

Et tout cela ne vaut peut-être pas encore l'avis suivant, affiché en plein Genève à la devanture d'une maison de cycles :

« Le patron prévient les sportsmen qu'il coud ses boyaux lui-même. »

Ou encore cette alléchante annonce découverte le mois dernier par un de nos amis dans un journal suisse : « A louer, appartement luxurieusement meublé. »

Contribution d'un de nos lecteurs à notre rubrique « Contre les barbarismes » : Entendu dans un salon, à Bruxelles, un snob se plaignant à une dame de ne l'avoir pas rencontrée à un five o'clock : « J'ai été profondément *déceptionné* de ne pas vous voir. »

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr
» 500 » 105 fr. » 1000 » 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY-D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DES

OBJETS D'ART

et de haute curiosité.

ARGENTERIES

Colliers de Gildes, Insignes de corporations, etc. Ivoires, Bronzes, Cuivres, Montres, Bijoux, Eventails, Objets de vitrine, Porcelaines, Faïences, Grès, Verres, Bois sculptés, Armes, Objets divers, Meubles anciens, Livres, Sceaux, Médailles, Monnaies, Gravures, composant la collection de feu

M. EDMOND DE DEYN

Bourgmestre de la ville de Ninove.

Galerie J. &. A. LE ROY FRÈRES, rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Mercredi 6, Jeudi 7, Vendredi 8, Samedi 9 et Lundi 11 novembre à 2 heures.

Expert : M. ARTHUR LE ROY, place du Musée, 12, à Bruxelles.

EXPOSITIONS : Particulière, lundi 4 novembre 1912; Publique, mardi 5 novembre 1912 de 10 heures à 4 heures.

Exposition de Livres, Sceaux, Médailles, Monnaies et Gravures le lundi 11 novembre 1912, de 10 heures à midi.

Le catalogue se distribue chez l'expert prénommé.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 44. 3 NOVEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Points de vue (OCTAVE MAUS). — Mort d'Edgar Tinel (O. M.). — Les Artistes, les Savants et les Etrusques (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Symptômes (M. S. M.). — Théâtre de la Monnaie : *Enfants-Rois* (Ch. V.). — « Le Chant de la Cloche ». — Nécrologie : *Frédéric Vernon; Judith*. — Memento musical. — Petite Chronique.

POINTS DE VUE

M. Gustave Charpentier vient d'entrer à l'Institut, où il succède à Massenet. M. Vincent d'Indy, par une lettre que nous avons publiée, avait renoncé à toute candidature.

Il n'est pas sans intérêt de mettre en regard les opinions, si contradictoires, que professent à l'égard du « Fauteuil » deux musiciens qui, à des titres différents, ont conquis la célébrité. A l'heure où, réunis en assemblée plénière, les quarante Immortels, momentanément réduits à trente-sept, répartissaient leurs suffrages entre MM. Charpentier, Lefebvre, Messager, Maréchal, Pierné et Georges Hue, l'auteur de *Louise* calmait son impatience en décrivant son état d'âme dans un article destiné au *Journal*. Il écrivait, les yeux fixés sur un portrait de Massenet :

« Il me sera beaucoup pardonné parce que je vous aurai beaucoup aimé, ô père de mes premières émotions! Je l'espère et c'est ce qui m'encourage à tenter de recueillir, moi, indigne, combien je le sens, votre héritage redoutable. Massenet! Pleurs et sourires de nos âmes vibrantes. Combien je comprends que ne puissent t'aimer, ô poète amant de Manon, ô frère douloureux de Werther, les esprits rigoureux et froids pour qui l'art n'est que compilation ou titillations!... Je rêve, doucement bercé par le tic tac du pendule menaçant! Trois heures quarante... Le sort en est jeté, on vote. Mon angoisse a disparu. Je me reconnais. Avant le combat : hésitant, émotionné, frémissant; puis, le combat commencé : oublieux de tout, irrésistiblement tendu, et avec quelle volonté joyeuse, vers le but... Maître, pardonnez-moi, que ce soit oui, que ce soit non; je sens de plus en plus combien présomptueux fut, vis-à-vis de vous, le geste où ma combativité m'entraîna, ô vous dont l'ombre peut-être se promène en cet instant parmi vos éminents amis, vos collègues d'hier. Soyez indulgent à votre disciple.

L'heure passe; tout à l'heure le Destin va frapper les trois coups à ma porte. Que c'est bête! Voici que je pleure... tandis que mon cœur bat lourdement. Ah! mon pauvre cœur, comme tu aimes les luttes! Tu trembles, non d'appréhension; tu trembles de te trouver enfin, une fois de plus, en belle bataille, et ton émotion c'est encore une arme qui te défend envers les injures du sort. Tu pleures à présent, pour pouvoir mieux sourire tout à l'heure, quand ta porte s'ouvrira au messager de la nouvelle...

Vois, le visage du Maître te fixe à présent, et t'encouragent ses yeux vifs et pénétrants. Il connaît, lui, déjà, la nouvelle en marche vers ton logis, et dont le visage sombre ou triomphant...

On heurte la porte. L'angoisse me reprend. J'écoute, anxieux, si le murmure des voix est joyeux ou sévère... Allons! du courage! du courage!...

Je masque mon visage de rude indifférence et j'ouvre...

Widor m'ouvre les bras!... »

La veille, M. Vincent d'Indy répondait à un rédacteur du *Temps* qui était allé l'interroger sur les motifs de sa décision :

« Je vous assure que je n'ai pas d'autre raison de ne pas briguer un siège à l'Institut que celle que j'ai donnée dans ma lettre. Contrairement à ce qu'on pense, je n'y aurais aucune influence. S'il m'arrivait, prenant part aux délibérations de cette Compagnie, d'émettre un avis, sans doute m'approuverait-on, mais soyez persuadé qu'on n'en continuerait pas moins à faire comme on a fait auparavant.

Et puis la *Schola Cantorum* exige de moi tout mon temps. Je n'ai pas de loisir pour m'intéresser à autre chose. La *Schola* me prend toutes mes heures, toutes mes forces, et j'ajoute : tout mon plaisir. Oui, rien ne m'est plus cher que mes cinq cents jeunes gens, et hors de leur éducation artistique, je ne puis me passionner pour rien. Je ne lis pas les journaux. J'ignorais même que certains musiciens, candidats au siège de Massenet, n'eussent pas été agréés par la section de musique de l'Institut. C'est vous qui venez de me l'apprendre. Je ne vis que dans ma *Schola* et pour elle. Et ma vie y suffit à peine.

Si vous saviez comme cette œuvre est attachante! Mon cours de composition que suivent une centaine d'élèves m'a valu autant de profit à moi qu'à eux. C'est quand j'ai voulu enseigner la musique que je me suis aperçu que je ne la connaissais pas. Qu'on ignore de choses, sans s'en douter!

Donc, ma besogne est ici. Je la crois utile. Et je crois au contraire que celle qui me serait dévolue à l'Académie des Beaux-Arts, en supposant qu'on m'ait fait l'honneur de m'y admettre, n'aurait aucune portée. Ce n'est donc ni par dédain ni par orgueil que je me tiens éloigné de l'Institut. J'ai beaucoup d'amis parmi les académiciens. J'admire le talent de plusieurs des peintres et des sculpteurs qui ont obtenu ce titre. Mais mon devoir est de poursuivre la besogne que je me suis fixée, et je fais aussi bien que possible mon devoir.

Et puis, être de l'Institut pour la notoriété ou la gloire que ce titre procure, cela ne me séduit aucunement. Je ne suis pas sensible à ce plaisir-là. Nous enseignons au contraire à la *Schola* que le destin naturel de l'artiste est de faire son œuvre ou des œuvres. Nous étouffons dans nos élèves toute vanité naissante. Nous leur apprenons à aimer le travail dans le silence et la solitude, nous leur montrons la beauté et même l'utilité de la modestie et leur répétons sans cesse que l'Art ne s'épanouit pleinement que loin de ce qui lui est étranger.

Il y a une injure à laquelle tout le monde est sensible ici. C'est celle que contient pour nous le mot : *virtuose*. Quand, par hasard, un élève s'entend adresser cette épithète, il s'en va en pleurant. Le virtuose n'est pas l'artiste, il est souvent tout le contraire. Voilà comment on juge ici.

Et c'est après avoir donné cet enseignement à mes élèves que j'irais solliciter je ne sais quel titre et quelle consécration ?... Vous voyez bien, Monsieur, que je ne saurais être de l'Institut!... »

***

A la suite de l'Exposition de Rome, le gouvernement français voulut, selon l'usage, attribuer la croix de la Légion d'honneur aux artistes qui s'y étaient particulièrement fait apprécier. Il fit choix, entre autres, de trois peintres d'un rare mérite, unis par une étroite amitié, un peu distants de la foule, étrangers aux intrigues et aux coteries, qui poursuivent dans l'isolement leur féconde et belle carrière. Il s'agit de MM. Bonnard, Roussel et Vuillard, qu'on appelle volontiers des « intimistes » parce que le public éprouve l'impérieux besoin de créer pour les peintres des classifications (d'ailleurs presque toujours arbitraires), mais qui sont tout simplement trois des grands peintres de ce temps.

Or MM. Bonnard, Roussel et Vuillard ont très poliment prié le ministre des Beaux-Arts de reporter sur d'autres artistes son choix. Les raisons données par l'un d'eux pour motiver un refus aussi ferme que courtois méritent d'être ici rapportées car elles contiennent une leçon de modestie qu'on fera bien de méditer. « J'estime, a déclaré M. Vuillard, que les artistes doivent se tenir à l'écart de la vie officielle. Les décorations ne sont pas faites pour eux. Pourquoi brigueraient-ils ces distinctions, qui consacrent indifféremment les talents les plus dissemblables? Nous ne devons connaître qu'un but : poursuivre notre œuvre selon notre conscience, nous efforcer d'exprimer ce que nous aimons ; et nous ne convoitons d'autre récompense de notre labeur que l'estime des artistes, la sympathie des gens de goût.

C'est pour ces raisons seulement que mes amis et moi avons refusé d'être candidats. Nous ne voulons pas nous poser en révoltés : nous aurions mauvaise grâce à le faire, le ministre nous ayant toujours témoigné une vive bienveillance dont nous lui demeurons reconnaissants.

Cette attitude, certainement, surprendra bien des gens. Mais les artistes la comprendront. Bonnard, pour se promener dans son jardin de Vernon, n'a pas besoin d'une décoration à sa vareuse, et Xavier Roussel ne songea jamais à cette récompense, tandis qu'il peignait de sa maison, juchée sur les coteaux de Mareil, les vergers fleuris qui dévalent vers l'Étang. »

On peut différer d'opinion sur les décorations, les tolérer ou les repousser. Chacun a, pour se justifier

d'en porter ou pour se vanter de les refuser, des raisons excellentes. Mais jamais peut-être n'a-t-on démontré avec plus de simplicité, de dignité et de modestie que les seules décorations dignes de séduire un peintre sont celles dont l'État ou les particuliers lui font la commande.

A ce musicien qui raillait Cherubini au sujet des décorations dont il constellait sa poitrine pour conduire l'orchestre et lui rappelait que Mozart n'en portait pas, le maître répondit : «Monsieur, Mozart pouvait s'en passer .»

OCTAVE MAUS

MORT D'EDGAR TINEL

Le monde musical a appris avec une douloureuse surprise la mort du directeur du Conservatoire, qui disparaît dans sa cinquante-huitième année. Bien qu'une affection du foie contre laquelle il luttait depuis quelques mois eût inquiété ses proches au cours de l'été dernier, rien ne faisait prévoir la catastrophe. On le croyait en voie de guérison lorsqu'une hémorragie l'enleva brusquement.

C'est un deuil pour l'art musical flamand, dont Edgar Tinel était l'un des représentants les plus connus. Sa célébrité avait franchi les frontières, tout au moins celles de l'est : plusieurs de ses œuvres trouvèrent en Allemagne un accueil d'autant plus sympathique que l'inspiration du défunt avait avec l'art germanique des affinités électives nettement caractérisées. Tinel aimait Mendelssohn, Schumann, Brahms, qui furent tour à tour ses modèles. *Franciscus* (1888), *Ste-Godelieve* (1897) et *Katharina* (1908), partitions religioso-mystiques dont la dernière remporta au théâtre de la Monnaie un succès plus qu'honorable, attesté par vingt représentations, n'échappent pas aux influences de Leipzig et de Bonn. A défaut d'originalité et d'intérêt dramatique, elles attestent une conscience d'artiste qui s'efforce vers une renaissance classique et tente de mettre d'accord sa pensée musicale avec son idéal philosophique.

Edgar Tinel était croyant, et son catholicisme ardent en faisait, parmi les musiciens belges d'aujourd'hui, une figure un peu exceptionnelle. Prix de Rome en 1877 après avoir obtenu quelques années avant, au Conservatoire de Bruxelles, le premier prix de piano dans la classe de Louis Brassin, il fut choisi pour diriger l'Ecole épiscopale de musique religieuse de Malines. C'est là, dans une atmosphère de séminaire et de province qui détermina ses directions intellectuelles, qu'il écrivit ses œuvres les plus représentatives. Epris de vastes sonorités chorales, il continua, avec plus de sobriété mais aussi avec moins de spontanéité et de lyrisme, l'œuvre de Peter Benoit. Son art, s'il n'est pas original, s'impose par le métier, qui est sûr, et par la sincérité de l'expression. Toutefois ses œuvres de jeunesse, les *Marialieder*, *Trois Chevaliers*, avaient fait espérer une personnalité plus accusée.

Il quitta Malines il y a quatre ans pour venir diriger le Conservatoire de Bruxelles, que Gevaert lui avait en quelque sorte légué en le désignant comme son successeur. Tinel fut dès lors considéré comme le musicien officiel de la Belgique et comblé d'honneurs. Mais ceux-ci n'entachèrent en rien la dignité et la simplicité de sa vie, que remplissaient seuls l'amour de son art et les travaux de sa charge. Si l'on peut discuter la valeur du compositeur, il faut louer l'artiste pour la fermeté de ses convictions et honorer d'un souvenir respectueux sa mémoire.

O. M.

Les Artistes, les Savants et les Étrusques.

La Grande Italie, celle de Stendhal et celle de Taine, celle de Lamartine et celle de Gaston Boissier, l'Italie du romantisme et l'Italie du positivisme est connue, archi-connue. Chaque grande ville a été découverte au moins trois fois. Wagner et M. d'Annunzio célébrèrent Venise où M. Maurice Barrès galvanisa une sensibilité célèbre et M. Anatole France cueillit à Florence le lys rouge de son blason. M. Henri de Régnier poursuivit à Rome l'ombre de M. de Galandot et chaque année ces trois grandes cités reçoivent l'hommage d'une telle quantité de littérateurs et de journalistes français qu'on éprouve une sorte de crainte à l'idée d'y aller à son tour.

Reste tout de même une Italie encore presque vierge, aussi intéressante que l'autre, pour toutes sortes de raisons : l'Italie des petites villes et des paysages, et cette Italie-là, M. André Maurel depuis quelques années la découvre, pour notre joie. Aujourd'hui, lorsque l'on songe aux petites cités italiennes, on pense aussitôt à M. André Maurel, on a l'idée de le consulter. Et c'est fort légitime. Il a une façon de voyager bien à lui et que j'apprécie fort, car son érudition, qui nous paraît si légère à nous parce que nous n'en cueillons que les résultats, est en réalité considérable, basée sur des documents et des études nombreuses. Seulement tout cela nous est dit avec aisance, un peu comme s'il laissait murmurer des souvenirs, au hasard.

Oui, c'est bien cela, il me semble avoir trouvé le mot juste. Des souvenirs au hasard. Au hasard des promenades. Un aqueduc brisé, un fragment de statue, une route poussiéreuse, une fleur, et voilà l'auteur parti. Oh! rassurez-vous, ses divagations sont aussi bien menées et aussi bien concertées que le furent peu les circonstances qui les suscitèrent. On dirait qu'il se laisse aller, mais il ne dit que ce qu'il veut dire, il n'en dit pas plus qu'il n'en faut. Sa science reste aimable, d'une acquisition pour nous facile, il sait en encadrer avec beaucoup de mesure les fragments entre des vues, des échappées fort séduisantes sur la nature.

Ce qui nous agace dans les souvenirs de Taine, c'est que le terrible théoricien n'est pas venu là sans arrière-pensée. Son plaisir est surtout esthétique et même épigraphique. Il court toujours droit aux musées, comme aux seuls lieux où il trouvera à son aise autant d'exemples qu'il sera nécessaire pour appuyer et vérifier ses théorèmes. Et dans la rue, il aura bien soin de ne faire attention qu'aux faits incapables de contredire les conclusions des pinacothèques.

Nous sommes devenus plus sceptiques, plus flâneurs. Sans répudier l'héritage de l'érudition, nous le dépensons pour notre plaisir. Ainsi, M. André Maurel, lorsqu'il voyage. Il est bien représentatif de nos goûts actuels. Loin de considérer les paysages comme secondaires, ce serait bien plutôt les musées. Non qu'il en méconnaisse les merveilles, c'est un homme de goût; ni non plus qu'il y arrive en ignorant, il semble au courant des dernières conclusions de l'érudition. Mais il les met résolument sur le même plan qu'une route entre des arbres, que le panorama

d'une ville, qu'un spectacle de mœurs. Toutes ces choses sont égales devant sa sensibilité, et il entend bien rester toujours maître de choisir dans cette corbeille immense la fleur qui lui paraîtra la plus odorante : lys de basilique, rose de cimetière, anémone des champs.

Je ne sais ce que cette méthode vaudra pour l'esprit de vos petits-neveux, et cela m'est indifférent. Il suffit qu'elle vous plaise : aucune en effet ne correspond mieux à notre façon de voir et de sentir et sans doute faut-il chercher là la raison profonde du succès de M. André Maurel,

Si j'aime toujours autant les livres, il me plaît de moins en moins de les juger au point de vue littéraire. Certains critiques — que je ne veux pas nommer — sont devenus si habiles à parler d'un livre en faisant abstraction de tout ce qui le constitue, en ne considérant que sa *forme*, que j'ai pris cette méthode en horreur. La perfection morne et mécanique qu'ils ont acquise à ce jeu me fut un signe de leur erreur de principe. C'est pourquoi je m'efforcerai désormais de rattacher les œuvres dont je parlerai à un point de vue autre que le littéraire. Je ne négligerai pour cela ni le style, ni la composition, mais je leur laisserai la place subordonnée qui leur convient. Il est trop évident qu'un livre digne de ce nom n'est pas écrit pour le plaisir d'aligner des phrases et d'équilibrer des chapitres, mais pour obéir à quelque chose de supérieur : pensée, sentiment, sensation qui détermine aussi toutes les autres activités de notre existence. Ou bien, dans un autre ordre d'idées, un livre, qui n'intéresserait pas directement notre subconscient, peut cependant susciter au passage des questions fort attachantes et il n'est pas d'une mauvaise critique d'examiner ce que valent les solutions. De toutes manières, c'est un point de vue étroit et secondaire de s'attacher uniquement à la technique. A moins qu'il ne s'agisse de l'étude du style d'un grand poète, ou d'un novateur : alors on entre dans un monde de considérations grammaticales et philologiques du plus haut intérêt, mais d'un ordre spécial. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire déclarer que les discussions sur la technique d'une œuvre ne regardent que nous autres écrivains, somme toute spécialistes dans une partie donnée. Mais le public, qui vous lit, a raison de ne pas s'intéresser à ces vains débats.

Qu'on excuse cette longue digression, qui est un peu une profession de foi. Je reviens à M. André Maurel, en m'excusant.

Quatre livres déjà d'une série qui porte le titre général de *Petites villes d'Italie* n'ont pas épuisé sa verve. Bien au contraire, en nous donnant aujourd'hui le premier d'une série nouvelle : *Paysages d'Italie* : I. *De Florence à Naples* (1), l'auteur nous avertit qu'il sent devant lui foisonner pour ainsi dire de nouveaux sujets. L'Italie est un monde.

Pour moi, à qui M. Maurel a communiqué cette impression de trop de richesse, je me sens incapable d'analyser son livre en quelques mots. D'ailleurs, un beau voyage, il vaut mieux l'accomplir en personne que d'en écouter un résumé. Je renvoie le lecteur à l'ouvrage lui-même. Il découvrira des pays aussi captivants que Volterra, Montepulciano (où naquit l'illustre Politien, qu'Edgar Poë chanta), Pienza, Chiusi, Subiaco, Palestrina (la ville du grand compositeur religieux), Terracina. M. Maurel a une façon tout à fait particulière de varier les souvenirs qu'il évoque selon le pays qu'il parcourt. Ces souvenirs sont tantôt artistiques, tantôt historiques, tantôt légendaires. On dirait qu'il voit les choses avec des verres diversement colorés. Le procédé (si procédé il y a) donne son résultat le plus curieux dans les deux chapitres appelés : Un tour chez Virgile (*Prattica*, *Ardea*) et Chez les toucheurs de bœufs (*Anzio*). L'un suit l'autre et en atténue l'enthousiasme un peu excessif. Dans le premier, des réminiscences de l'Enéide lui font partout imaginer la fabuleuse histoire de l'établissement du héros troyen sur la terre latine. Et son ami Guglielmo Ferrero, qui l'accompagne, modère ces ardeurs. Mais voilà qu'au chapitre suivant, elles se tempèrent d'elles-mêmes. En traversant « les sables humides qui vont d'Ardea à Anzio » il s'applique à « réduire en prose » sa promenade de la veille. Besogne d'historien après l'exaltation du poète.

Encore une fois, je renonce à analyser ce livre. Je signalerai seulement quelques morceaux émouvants et justes de ton, tels le portrait de Pie II, la mort de Cicéron, l'aventure magnifique et brève de Conradin, l'adorable description de Ninfa (la ville-fleurs), la lamentable fin de François II de Naples. Autant de passages que je voudrais commenter à mon aise, surtout celui, si généreux et profond, des derniers jours de Cicéron. Toute la page est d'une psychologie large et perspicace, et me réconcilie un peu avec cet orateur, dont j'avais toujours jusqu'ici suspecté la valeur morale et la hauteur d'esprit.

Il faut se borner cependant, et choisir. Je ne m'occuperai que de la question étrusque. Il est visible qu'elle obsède M. André Maurel. Dès les premières lignes, il en parle. Puis, presque tout le long du livre, il y revient. Ayant visité beaucoup de musées et de souterrains remplis d'objets appartenant à cette civilisation mystérieuse, il a été, lui aussi, pris par l'intérêt du problème, lui aussi il a voulu risquer son hypothèse. Oh! il la livre avec crainte et scrupule, comme une rêverie. N'importe, cette rêverie présente une telle vraisemblance qu'on demeure tout gagné, surpris que les savants spécialistes ne s'en soient pas avisés :

L'architecture des tombeaux en tumuli ou creusés à flanc de rocher, leur division en chambres et jusqu'à la qualité et la disposition des objets enfouis, qu'est-ce donc si ce n'est l'architecture et les mœurs de l'Egypte elle-même? Et cela encore tient de la race, non pas de l'éducation. Peut-être me trompé-je? C'est probable, si ce n'est certain. Et pourtant... J'ai beau relire les livres de science, je ne trouve contre mon opinion que des affirmations, aucune preuve. Comme Stendhal, je me raccroche désespérément à la logique. Et l'hypothèse phénicienne devient mienne. Les Etrusques, d'origine phénicienne, auraient reçu de leurs pères un art pictural que ceux-ci auraient pris à leurs voisins, qu'ils se seraient assimilé et qu'ils auraient fait leur pendant des siècles de pénétration réciproque. Qui nous dit, d'ailleurs, que la peinture grecque ait été celle-là? On n'en sait rien, tandis que je sais bien que ces tombeaux m'ont donné la sensation des fresques des Pharaons. Je ne puis voir, en tout cas, aucune analogie que par les qualités superficielles, greffées, pour ainsi dire, entre les reliefs des tombeaux et leurs peintures. On apprendrait un jour que des Grecs, comme le coucou, vinrent s'installer sur des terres déjà colonisées par les Egyptiens, et placèrent leurs sculptures parmi les peintures de leurs prédécesseurs, que je le trouverais naturel. La peinture et la sculpture étrusque ne se peuvent confondre. Elles ne se pénètrent pas. Et je trouve dès lors très admissible la conjecture phénicienne, tandis qu'Hérodote serait justifié par une émigration lydienne apportant ses méthodes dans un pays qui les reçut sans jamais renoncer à ses mœurs, à ses rites. Et

(1) André Maurel : *Paysages d'Italie* : I. *De France à Naples*. Paris, Hachette.

lorsque M. Jules Martha aura prouvé l'émigration continentale des Etrusques, Hérodote et Denys d'Halicarnasse seront presque d'accord. Plausibles paraîtront nos témérités.

En effet, et pourquoi pas? Je sais bien qu'à la page suivante, M. Maurel se raille lui-même de ce qu'il appelle une folie de l'imagination et qu'il déclare aussitôt refermée devant lui la fenêtre qu'il venait d'ouvrir sur l'art étrusque. N'importe, j'ai le sentiment qu'il a raison. Il y a une chose dont les savants ont le plus grand tort de ne pas tenir compte : ces pressentiments dont les approches sans cesse plus nombreuses créent une intuition soudain foudroyante, pareils à ces effluves auxquels l'odorat du navigateur reconnaît la terre, puis il l'aperçoit enfin. Ils veulent s'en tenir à la stricte littéralité des textes et des documents. Cela les mène plus loin qu'ils ne pensent, puisqu'ils sont toujours obligés un beau matin de rebrousser chemin, et de recommencer la route. Et il arrive toujours, ô ironie, qu'ils finissent par adopter solennellement, et comme une découverte issue de leurs méthodes pesantes, les conclusions suggérées un jour par un poète, par un artiste, par un passant. Certes, comme le remarque M. André Maurel après Montaigne, il est bien difficile de légitimer un sentiment. Mais comment expliquer que les plus prétentieuses découvertes des savants le justifient un jour, ce sentiment? N'est-ce point là, après tout, la meilleure façon de le légitimer! Et si le phénomène a eu lieu pour ainsi dire sans cesse, avec la rigueur d'une loi, n'y a t-il pas une loi en effet? Que savons-nous?

En tout cas, je rêve d'une époque où des hommes d'intuition comme M. André Maurel (savants d'ailleurs eux aussi, car il est bien entendu que l'ignorant proprement dit n'est pas un intuitif, et que tout intuitif a le goût de l'étude et le satisfait) où des hommes d'intuition donc, au lieu de se contenter modestement de dire qu'ils ne trouvent aucune preuve contre leur opinion, prendront l'offensive et, énonçant cette opinion, déclareront qu'ils en attendent une confirmation scientifique. Et ils auront l'attitude juste, à laquelle ils ont renoncé depuis si longtemps.

On m'accusera peut-être de paradoxe. Mais toute intention de paradoxe m'est absolument étrangère. Je crois fermement que les hommes de science et d'érudition ont usurpé monstrueusement le rôle qu'ils jouent. Ce sont les artistes, les sensitifs qui découvrent les grandes vérités : aux savants il n'appartient que de les contrôler. La démarche inverse de la déduction n'est modeste qu'en apparence. Elle recèle un orgueil énorme, l'orgueil profond de la sottise et de la prétention. Assez longtemps les intuitifs ont humblement sollicité des saufs-conduits pour leurs idées les plus fécondes, saufs-conduits souvent d'ailleurs refusés avec dédain par des pédants. Je les verrais avec joie reprendre, dans le monde intellectuel, leur vraie place. De ce mouvement, M. André Maurel peut être considéré comme un précurseur.

FRANCIS DE MIOMANDRE

SYMPTÔMES

Ce n'est pas pour débiner le *Larousse de poche*, inappréciable en voyage surtout : 85,000 mots, 1,292 pages sur papier pelure. Et l'on conçoit qu'un souci éliminatoire des plus sévères ait dicté le choix des musiciens, peintres, hommes de lettres qui ont paru mériter les honneurs d'une notice. Mais quelles oscillations curieuses de l'élimination à l'encombrement, et quel arbitraire charmant! Dans le *Larousse de poche*

ON TROUVE :	ON NE TROUVE PAS :
Audran.	César Franck.
Lecocq.	Vincent d'Indy.
Benjamin Godard.	Gabriel Fauré.
Gustave Charpentier.	Debussy.
Planquettte.	Chabrier.
Mascagni.	Monteverde.
Puccini (1).	Grieg.
Xavier de Montépin.	Anatole France.
Eugène Verconsin.	Tristan Bernard.
Juliette Adam.	Mme de Noailles (2).
Lambert Thiboust.	Henry Becque.
Auguste Vitu.	Maeterlinck.
Cabanel.	Fantin-Latour.
Rochegrosse.	Monet.
Detaille.	Degas.
Chapu.	Constantin Meunier.
Bouguereau.	Renoir.

La vérité est en marge.

M. S. M.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Première représentation d'**Enfants-Rois**, conte lyrique en trois actes, poème d'ERNST ROSMER (traduction de M. ROBERT BRUSSEL), musique de M. E. HUMPERDINCK.

MM. Kufferath et Guidé nous ont offert, ces jours derniers, un charmant spectacle d'art : Les *Enfants-Rois* de M. Humperdinck sont, en effet, une œuvre d'une haute tenue esthétique et d'une fort belle musicalité. L'auteur d'*Hänsel et Gretel* y tient largement les promesses que cette dernière œuvre avait laissé entrevoir, et s'y montre capable d'affronter sans défaillance le lyrisme d'un conte de fée aux allures épiques et symboliques.

Non point que son art soit fort original. Le tempérament personnel de M. Humperdinck se discerne à peine à travers *Enfants-Rois*, pas plus qu'il n'arrivait à percer dans *Hänsel et Gretel*. Mais ce que l'on aime dans sa musique, c'est un grand sérieux, une préoccupation constante de ne pas forfaire au goût, une technique ferme et sûre d'elle-même, et une vague d'inspiration qui fait que l'on n'emporte jamais l'impression de la sécheresse ou de l'indigence.

Au contraire, s'il est une sensation qui domine après une audition d'*Enfants-Rois*, c'est celle d'une profusion de richesse qui lasse par moments l'attention en produisant une surexcitation excessive du sens auditif. Cet abus du lyrisme musical se trahit aussi par une tendance — que l'on retrouve d'ailleurs dans *Hänsel et Gretel* — à adopter le coloris trop plaisant et sans vigueur du chromo. Ce défaut est toutefois très localisé et ne nuit guère que dans quelques passages du premier et du troisième acte.

Enfants-Rois suit entièrement la formule wagnérienne de la mélodie continue. Une partie importante des thèmes de la partition est conçue dans un style populaire plein de fraîcheur, et donne lieu à des développements musicaux dont la forme, souvent scolastique, n'altère jamais la spontanéité de l'inspiration. L'orchestration plaît par le charme et la variété de sa couleur. La mélodie et l'harmonie sont celles d'un post-wagnérien qui, sans

(1) On trouve aussi Lalo, mais avec cette mention : « nourriture de nègres, composée de feuilles de baobab desséchées et pulvérisées ».

(2) Il est vrai que le mot « Noailles » se recommande d'un archevêque, d'un amiral, de plusieurs maréchaux de France, etc.

être le moins du monde l'esclave du tyran de Bayreuth, n'en met pas moins une certaine réserve à adopter les innovations de ces trente dernières années. En somme, *Enfants-Rois* est une œuvre loyale, non dépourvue de souffle, et digne, par l'idéalité de ses tendances, de beaucoup plus que la simple estime.

M. Lohse dirige idéalement la partition de M. Humperdinck. L'interprétation individuelle, où brillent au premier rang Mlles Bérelly et Charney, MM. Girod, Decléry, Ponzio et Dua, est fort homogène. Les décors de M. Delescluze sont très réussis. La figuration est excellente, surtout au deuxième acte, où il y a des scènes de foule très animées, que met admirablement en relief la musique — chœurs et symphonie — de M. Humperdinck.

CH. V.

LE CHANT DE LA CLOCHE

L'œuvre de Vincent d'Indy dont le théâtre prépare la première réalisation scénique — répondant ainsi au vœu de l'auteur, qui a pris le soin de noter dans la partition les indications nécessaires à la mise en scène, — passera vers la fin de novembre et le maître en dirigera les premières représentations.

On lira avec intérêt le fidèle résumé qu'a publié l'*Éventail* de la légende dramatique tirée par M. d'Indy du poème de Schiller et sur laquelle il a écrit une partition dont le charme le dispute à la puissance et à l'émotion.

Le poème est divisé en sept tableaux précédés d'un prologue. Celui-ci se déroule dans le logis de maître Wilhelm, le fondeur de cloches, dont les portes en ogives donnent sur la chambre de fonte où les ouvriers travaillent à la cloche. Le vieux maître, tandis que les ouvriers martèlent le cuivre et l'étain, songe à son passé et évoque, comme en rêve, les tableaux où les tintements de la cloche ont leur part : baptême, amour, victoire, lugubre nuit où dans un incendie périt sa fiancée. Ce sont ces tableaux de rêve qui forment le sujet de la légende.

C'est d'abord *le Baptême*. Les cloches saluent de leurs accents joyeux l'enfant que l'on porte au baptême. Sur la grand'place, devant le porche de l'église gothique, c'est le cortège du nouveau-né, qui passe au milieu de la foule amassée et c'est la mère qui dit à Wilhelm les belles visions de son âme tendre et chrétienne.

C'est ensuite l'évocation de *l'Amour* : la lisière d'un bois au printemps. Wilhelm se revoit lui-même, suivant, avec sa fiancée Léonore, les frais sentiers bordés d'acanthe et de verveine. Et l'*Angelus*, sonnant au clocher de l'église du village lointain, exalte la candeur passionnée des premiers aveux.

Puis c'est, sur la grand'place de la ville, la *Fête*. La foule, en habits de gala, chante, danse. On acclame maître Wilhelm, qui, ce jour-là, a été inscrit au livre des maîtres d'art de la ville.

Son rêve transporte ensuite le vieux fondeur dans la chambre des cloches, tout au haut du vieux clocher, et ce sont des visions fantastiques, des chants de rêve qui l'assaillent et aussi l'image de sa Léonore qu'une mort jalouse lui a enlevée au plus beau de ses jours.

Enfin, le vieux maître revoit dans son rêve la sombre nuit où la cloche sonnait le tocsin pour appeler les citoyens au secours : l'incendie allumé par l'ennemi consume une partie de la ville, et c'est Wilhelm qui ranime le courage de ses concitoyens et les rassemble pour se précipiter sur l'ennemi.

L'avant-dernier tableau nous ramène au logis de maître Wilhelm. Il sent venir la mort, et dans cette nuit suprême, où toute sa vie a passé sous ses yeux, lentement il s'éteint en chantant la paix infinie de l'Art et les splendeurs de l'idéale Beauté.

Le tableau final est l'apothéose de Wilhelm. La dernière cloche fondue par lui est là sur la place du Marché. Les détracteurs, les jaloux critiquent son œuvre dernière. On s'étonne de ne pas voir paraître le vieux maître. La foule, excitée par les curieux, se porte vers son logis, furieuse et menaçante. Un prêtre en sort et lui annonce que Wilhelm est mort. Alors, animée d'une vie surnaturelle, la cloche commence à s'agiter d'elle-même et son premier son résonne clair et grave. Alors la foule se calme subitement et, frappée d'admiration, chante les louanges de l'œuvre et de l'ouvrier.

NÉCROLOGIE

Frédéric Vernon.

La gravure en médailles a perdu en Frédéric Vernon, qui vient de succomber à Paris, l'un de ses plus célèbres représentants.

Ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts et de l'Ecole des Arts décoratifs, où il eut pour maîtres Cavelier, Chaplain et Tasset, Vernon remporta en 1887 le Grand Prix de Rome. Il obtint la médaille d'or au Salon de 1900, la médaille d'honneur à celui de 1907 et entra en 1909 à l'Institut, où il remplaça Chaplain. Vernon était chevalier de la Légion d'honneur.

On connaît de lui un grand nombre de gravures remarquables et de médailles traitées avec une infinie délicatesse et une extrême sûreté : les portraits de la reine Louise de Danemark, de Waldeck-Rousseau, de MM. de Lanessan, Baudin, le docteur Robin, etc.; des plaquettes commémoratives, notamment le centenaire de la *Marseillaise*, l'arrivée du tsar à Cherbourg, le banquet des maires. Vernon sera regretté par tous les artistes.

Judith.

On annonçe de Paris la mort de Judith, qui créa à la Comédie-Française, dont elle fut longtemps sociétaire, un grand nombre de rôles auxquels elle communiquait une flamme tragique et une intensité d'expression admirable. Victor Hugo, Musset, Théophile Gautier, Alexandre Dumas, dont elle fut l'interprète et l'amie, la tenaient en haute estime et sa célébrité égala celle d'Agar et de Rachel.

Elle quitta le théâtre en pleine gloire et sa vieillesse fut souriante et douce.

MEMENTO MUSICAL

Le concert que donnera M. Edouard Deru vendredi prochain à la Grande-Harmonie avec le concours de MM. Van Hout, Gaillard, Ovenden et de Bourguignon intéressera particulièrement les dilettanti. Programme consacré en grande partie aux maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle : Martini, Tartini, Pugnani, Sénaillé et J.-B. Loeillet. De ce dernier on exécutera la sonate pour deux violons, ainsi que la sonate à quatre pour violon, violoncelle, alto et piano qui n'a pas encore été jouée à Bruxelles.

Samedi 9 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Scola musicæ, rue Gallait 90, à Schaerbeek, recital de piano donné par Theo Henrion. Au programme : Bach, Liszt, Mendelssohn, Chopin, Schumann.

Les quatre séances annuelles du Quatuor Chaumont auront lieu à la Salle Nouvelle, rue Ernest Allard, les jeudi 21 novembre, mardi 3 décembre, mardi 28 janvier et mercredi 26 février. Location à la maison Schott frères.

Une jeune pianiste française, Mlle Linda Illner, dont les débuts furent remarqués d'une manière toute particulière, donnera, avec le concours de Mlle Argentine Maistre, cantatrice, un concert à la Grande-Harmonie le lundi 11 novembre. Location à la maison Schott frères.

M. Sidney Vantyn, professeur de piano du Conservatoire royal de Liége, annonce son récital annuel pour le mercredi 20 novembre, à la Grande-Harmonie. Location à la Maison Schott frères.

Les Concerts classiques et modernes annoncent leur second concert, avec le concours de Mme Mysz-Gmeiner, la célèbre cantatrice de la Cour impériale de Vienne. Au programme, des *Lieder* de Schubert, Schumann, Brahms, Hugo Wolff et Richard Strauss. Places chez Breitkopf, 68 rue Coudenberg.

PETITE CHRONIQUE

Le Thyrse annonce que la somme réunie par le Comité du Monument Max Waller couvre à peu près les frais nécessités par l'hommage qu'on se propose de rendre au fondateur de la *Jeune Belgique*. Il prie ceux qui désirent participer à la manifestation et qui n'ont pas encore répondu à l'appel du Comité de faire connaître le montant de leur contribution. La souscription sera incessamment close, définitivement. Le secrétaire du Comité est M. Léopold Rosy, directeur du *Thyrse*, 104 avenue Montjoie, Uccle.

M. Jules Destrée fera à Paris, le 11 novembre, une conférence sur l'Art wallon. Elle est organisée à la Société de Géographie (84 boulevard Saint-Germain), sous les auspices des *Marches de l'Est* et des *Amis de l'Art wallon*.

Un drame inédit en trois actes et six tableaux de M. Paul Spaak, *Baldus et Josina*, a été reçu à l'unanimité par le Comité du Théâtre belge et sera représentée cet hiver au Théâtre du Parc.

La revue *S. I. M.* poursuit la publication des réponses à l'Enquête sur le théâtre musical belge. Cette fois MM. I. Van den Eeden, Ch. Delgouffre, Jules Destrée, Sylvain Dupuis, Dr Dwelshauvers, Théo Ysaye, Henry Maubel exposent les desiderata de nos compositeurs.

Avant les conclusions générales de René Lyr paraîtront encore les opinions de plusieurs personnalités tels Eugène Ysaye, Emile Wambach, Joseph Jongen, G. de Greef, C. Thomsom, Octave Maus, L. Solvay, Henri Fontaine, A. de Rudder, C. Van den Borren, etc. Tous se prononcent en faveur d'une campagne active auprès du public, et d'une intervention officielle capable d'attirer l'attention sur les œuvres des musiciens nationaux.

Le comité de l'Exposition internationale d'architecture qui aura lieu à Leipzig en 1913 nous prie de faire connaître aux intéressés que le délai d'admission, fixé antérieurement au 1er octobre 1912, est prolongé jusqu'au 1er janvier prochain.

Un Congrès international de Pédagogie musicale se réunira à Berlin en 1913, immédiatement après les fêtes de Pâques. Il comprendra six sections ainsi réparties : 1° Questions générales de pédagogie et d'instruction; 2° Questions sociales et questions de profession et de condition; 3° Délibération sur la réorganisation des écoles de musique; 4° Nouvelles investigations et nouveaux résultats dans le domaine scientifique et pratique du chant; 5° Réformes dans le chant des écoles supérieures et primaires: enseignement de la musique dans les écoles préparatoires et dans les écoles normales; 6° Questions spéciales sur la science technique et méthodique du piano et des instruments à cordes.

Les personnes qui désirent prendre la parole au Congrès sont priées de s'adresser, avant le 1er novembre, au bureau du *Deutscher Musikpädagogischer Verband*, Berlin W. 62, Lutherstrasse n° 5.

On annonce la prochaine représentation au Grand Théâtre de Genève du conte lyrique de MM. Jacques Chènevière et Louis Aubert : *La Forêt bleue*.

Venise va avoir probablement un nouveau théâtre, que l'on veut très beau et dont on voudrait faire une sorte de Bayreuth italien, consacré à la musique italienne. Ce théâtre serait édifié au Lido.

Des personnalités artistiques notamment, Léoncavallo, Mascagni, Titta Ruffo patronnent le projet, dont la réalisation paraît assurée.

Le nouveau théâtre compterait 2,000 places.

Il a été fait beaucoup de bruit, ces temps derniers, autour de la nouvelle que M. Pierpont Morgan allait entreprendre, à ses frais, les fouilles d'Herculanum.

Le correspondant du *New-York Herald* à Rome a interviewé à ce sujet M. Corrado Ricci, directeur-général des Beaux-Arts et Antiquités. L'éminent directeur a affirmé qu'il n'était au courant de nul projet, pas plus de la part de M. Pierpont Morgan que de la part du gouvernement italien, tendant à une entreprise des fouilles d'Herculanum.

« Cependant, a-t-il ajouté, l'Italie étudie depuis longtemps le moyen de mettre à jour les merveilles qui ne peuvent manquer d'être enfouies avec la cité disparue. La catastrophe, en effet, fut consommée avec une telle rapidité que les habitants n'eurent pas le temps, à l'instar de leurs voisins pompeïens, d'emporter une partie de leurs richesses. Mais l'entreprise des fouilles présente un grand écueil, c'est l'existence, au-dessus de l'immense tombe, de la petite ville de Resina. Les expropriations seront considérables, et l'on ne peut prendre une décision à la légère.

« Les trésors d'Herculanum, ajouta M. Corrado Ricci, sont d'ailleurs tout à fait en sécurité où ils dorment; ils sont même mieux à l'abri que s'ils étaient exposés à la lumière. En effet, les fresques de Pompéï mises à jour il y a une cinquantaine d'années se détériorent déjà par suite de l'action de l'air et de l'humidité. »

M. Ricci cacherait-il une âme d'humoriste sous son extérieur d'archéologue ?

Nil novi...

Ne serait-ce pas Jonathan Swift, auteur des *Voyages de Gulliver*, qui inventa le cubisme ? Cet extrait du *Voyage à Laputa* tendrait à le faire supposer :

« On me conduisit bientôt après dans un appartement où l'on me servit à dîner... Le premier service était composé d'une épaule de mouton coupée en triangle équilatéral, d'une pièce de bœuf sous la forme d'un rhomboïde et d'un boudin sous celle d'un cycloïde. Le second service fut de deux canards ressemblant à deux violons, des saucisses et des andouilles qui paraissaientdes flûtes et des hautbois, et un foie de veau qui avait l'air d'une harpe. Les pains qu'on nous servit avaient la figure de cônes, de cylindres, de parallélogrammes.

... La connaissance que j'avais des mathématiques m'aida beaucoup à comprendre les façons de parler des habitants de Laputa et leurs métaphores tirées la plupart des mathématiques. Toutes leurs idées n'étaient qu'en lignes et en figures, et leur galanterie même était toute géométrique. Si, par exemple, ils voulaient louer la beauté d'une fille, ils disaient que ses dents blanches étaient de beaux et parfaits parallélogrammes, que ses sourcils étaient un arc charmant ou une belle portion de cercle, que ses yeux formaient une ellipse admirable, que sa gorge était décorée de deux globes asymptotes, et ainsi du reste. Le sinus, la tangente, la ligne droite, la ligne courbe, le cône, le cylindre, l'ovale, la parabole, le rayon, le centre, le point, sont parmi eux des termes qui entrent dans le langage de l'amour... »

De Paris :

Le nouveau Théâtre des Champs-Elysées, dont on termine l'installation et qui sera le plus élégant de Paris, aura quatre « saisons » distinctes. La Saison d'Automne (octobre, novembre, décembre) sera lyrique. Il y aura trois, quatre ou cinq représentations par semaine. Tous les dimanches, et parfois le jeudi, concert symphonique sous la direction des grands chefs d'orchestre français et étrangers.

La Saison d'Hiver (janvier, février, mars) sera dramatique, avec accompagnement d'orchestre, chœurs et ballet — le principe de l'*Arlésienne* et d'*Esther* à l'Odéon. Le théâtre s'ouvrira en outre à des manifestations d'art étranger (représentations de la Duse, d'Ermete Novelli, de Sir Beerbohm Tree, etc.

La Saison de Printemps (avril, mai, juin) sera la Grande Saison de Paris : ballet russe, spectacles sensationnels, étoiles internationales, etc.

La Saison d'Eté (juillet, août septembre) sera consacrée à la musique légère : opérette française, anglaise, viennoise, ballets, etc.

M. Gabriel Astruc qui a pris, on le sait, la direction du théâtre, se propose de donner 225 représentations ou concerts par année.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME

2, RUE LEOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.
ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE
Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Etranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes
Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 *francs ; Étranger :* 25 *francs.*
Le numéro : France, 1 *fr.* 75 ; *Étranger,* 2 *fr.* 25.
DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).
Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes
Numéro spécimen envoyé sur demande.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX
59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** » »

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 45. 10 NOVEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La direction du Conservatoire (OCTAVE MAUS). — Le Salon du Sillon (FR. HELLENS.) — Une Enquête sur l'avenir de la musique française (O. M.). — L'Art nègre. — France et Espagne : *l'Influence de l'Espagne sur le Théâtre français des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles* (G. JEAN-AUBRY). — Memento musical. — Chronique théâtrale : *la Petite Chocolatière ; le Duc Job* (G. R.). — La Musique à Liége (GEORGES RITTER). — Nécrologie : *Léon Soubre ; Jacques Rossecls* (O. M.). — Petite Chronique.

La direction du Conservatoire.

La succession d'Edgard Tinel au Conservatoire est ouverte. Nombreux sont ceux qui s'offrent à prendre en main le gouvernail, et la plupart des candidats se recommandent de titres sérieux : éclat de leur nom, notoriété de leurs œuvres, expérience du professorat, pratique de l'orchestre. Il en est de jeunes et de vieux, de célèbres et d'ignorés. Tous aspirent avec la même ardeur à continuer l'œuvre qui passionna Gevaert jusqu'à son dernier souffle et que la mort vient d'arracher à Tinel avant qu'il ait pu lui donner une orientation personnelle.

Que les dieux éloignent de nous l'idée de faire un choix parmi tant de bonnes volontés et de talents. *L'Art Moderne* s'est toujours abstenu d'ouvrir des campagnes personnelles, d'appuyer ou de démolir des candidatures. Ce sont des idées et non des individualités qu'il s'efforce de défendre. Mais du moins lui est-il permis d'appeler l'attention sur l'importance de la nomination à faire et sur les qualités qu'exige la haute fonction à conférer.

Jamais on ne fut, pour une direction à confier à un artiste, plus désireux de la voir donnée au plus digne. Gevaert éleva le Conservatoire à un niveau qu'il faut à tout prix maintenir : tel est le vœu unanime. Par son intelligence et l'autorité de son enseignement, par sa sûre érudition et la diversité de ses connaissances (car Gevaert, s'il était musicien, fut aussi un historien et un lettré), il s'imposait à la fois au public, au corps professoral et aux élèves. Compositeur de second ordre, savant encyclopédique, il fut, grâce à la culture de son esprit, le premier musicien de son temps. Certes lui fit-on grief parfois d'un autocratisme trop absolu ou d'une diplomatie un peu insidieuse. Mais qu'importent ces travers lorsqu'on les met en balance avec la somme de ses mérites? Un homme de sa trempe doit être jugé en bloc et ses défauts n'entament guère, dans la grande mémoire qu'il laisse, le poids de ses vertus professionnelles. Et il est d'autant plus regretté qu'il réunissait en son unique personne les mérites qui semblent aujourd'hui être dispersés parmi les diverses individualités qui briguent son héritage.

Héritage périlleux, grevé de lourdes obligations. Edgar Tinel, qui fut accepté sans discussion parce que désigné presque officiellement par Gevaert comme son successeur, n'a pas eu le temps de donner sa mesure. On lui faisait crédit, en attendant qu'il pût s'imposer. Mais déjà, quelle chute ! Les concerts, seule manifestation extérieure sur laquelle le public puisse baser son appréciation, étaient tombés au rang des manifestations musicales de province. Ni les chœurs ni l'orchestre ne trouvèrent dans leur nouveau directeur le bras qui les avait menés tant de fois à la victoire. Et rapidement le public, autrefois si empressé à l'assaut des places, fut plus clairsemé. La médiocrité du chef d'orchestre lui était apparue, irrémissiblement.

Que ceci serve d'indication pour l'avenir. Certes les concerts ne constituent-ils pas l'essentiel du Conservatoire. Ils n'en sont peut-être que l'agrément. Mais de quelle importance, toutefois, pour la formation esthétique des élèves, pour l'éducation du public et pour la renommée de l'établissement, — celle-ci indispensable à son fonctionnement normal et à son développement. Gevaert exagérait peut-être les soins dont il les entourait. Scrupuleux dans l'exécution jusqu'à l'excès, il multipliait à tel point les répétitions que l'activité pédagogique du Conservatoire en était fréquemment entravée. Mais on peut trouver une juste mesure entre ces interprétations fignolées avec amour (jusqu'à l'obligation imposée au quatuor de tirer et de pousser l'archet d'un mouvement unanime!) et les exécutions « brossées » par son successeur. Au surplus, si le candidat qui paraît réunir les qualités requises n'est pas chef d'orchestre excellent, pourquoi ne pas distraire la direction des concerts de celle du Conservatoire? Je n'indique cette solution que comme un pis-aller, car l'action du directeur sur ses professeurs réunis à l'orchestre sera toujours plus efficace que celle de tout autre. Et son prestige souffrirait d'une incapacité d'autant plus remarquée que jusqu'ici, — sous Fétis, Gevaert et Tinel, — la direction des études et celle des auditions furent toujours réunies dans la même main.

On ne manquera pas de citer à cette occasion le Conservatoire de Paris. Mais l'exemple serait mal choisi, car la *Société des Concerts du Conservatoire* est complètement distincte du Conservatoire et n'a pris ce titre que parce que la plupart de ses membres appartiennent au corps professoral de cet établissement. Le directeur de celui-ci n'intervient ni dans la composition des programmes, ni dans l'exécution, ni dans le choix des exécutants.

Mais qu'est-ce que l'expérience du chef d'orchestre au regard des autres qualités exigées? Le directeur du Conservatoire doit posséder, faut-il le dire, les connaissances approfondies d'un artiste à qui professeurs et élèves sont en droit de venir demander un éclaircissement, un conseil, dans toutes les branches de l'art musical. Il doit être capable d'interroger et de juger. Il doit savoir enseigner — car le cours de contrepoint et fugue est de son ressort — et organiser un enseignement sérieux, basé sur les méthodes classiques mais vivifié par les découvertes scientifiques modernes. Il doit surtout avoir une culture générale assez étendue pour former des artistes dans la haute acception du terme.

Louons *la Chronique* d'avoir dit : « On perd absolument trop de vue qu'un conservatoire comme celui de Bruxelles doit être avant tout une Université de la musique.

N'y voir, comme on n'a que trop de fâcheuse propension à le faire, qu'une officine de virtuoses, c'est réduire sa mission au rang de celle d'une école primaire ou d'un établissement d'enseignement moyen.

L'envisager surtout au point de vue des concerts, comme on le fait beaucoup dans le public bourgeois, c'est sacrifier le principal au secondaire, et cela dénote une courte vue des choses.

N'oublions pas que tandis que l'on forme des virtuoses et des compositeurs de musique en leur apprenant leur métier d'artisans musiciens, il est indispensable de nourrir leur esprit d'une haute culture tant générale que musicale, qui leur ouvrira les routes par lesquelles, s'ils ont du génie, ils deviendront peut-être des artistes plus tard, mais qui, s'ils n'en ont pas, élèveront singulièrement leur niveau intellectuel en tous cas. »

Sages paroles, à méditer par ceux que leur devoir oblige à trancher la grave question qui passionne en ce moment la Belgique musicale.

OCTAVE MAUS

LE SALON DU SILLON

A considérer la plupart des exposants de ce Salon, on s'aperçoit que la grande préoccupation qui domine encore dans tous leurs efforts, c'est celle du morceau de peinture; la belle tranche de couleur, grasse et saine, appétissante, découpée sans parcimonie, et servie toute saignante. La couleur pour la couleur ! Tel est le cri de ralliement. C'est beaucoup, et c'est peu. Nul ne peut nier, par exemple, que M. Alfred Bastien est un peintre remarquablement doué auquel il ne manque qu'un goût plus raisonné pour réussir. Son instinct de Flamand vigoureux le porte à réaliser des tableaux où la couleur abonde. Il se livre tout entier à son tempérament; il est prodigue de « belle pâte », il n'épargne pas sa palette, et sur ses toiles on sent des coups de brosse généreux. Mais il ne cherche pas à discuter sa propre sensibilité; il va de l'avant, sans se demander si le beau morceau de couleur qui s'étale devant lui est le produit d'un goût sûr, à toute épreuve.

Prenez son grand tableau du *Sillon*, ce *Nu* où le peintre semble s'être tout entier dépensé. Il y a incontestablement là-dedans de grandes qualités de vigueur. L'exécution en est puissante et, semble-t-il, d'un seul jet. Mais quel discernement l'artiste a-t-il apporté dans tout cela? Faites abstraction de cette facture vigoureuse; sous cette couche de pâte abondante et généreuse, qu'y a-t-il? A part quelques harmonies de tons, assez communes du reste, il ne reste que peu de chose; rien de remarquable dans le dessin, aucun effort d'imagination dans l'arrangement. Pour peindre cette chair, ces étoffes, ces accessoires, l'artiste a employé les mêmes couleurs; il n'a pas fait de différence entre les objets; il les a à peine regardés, et il les a tous enduits du même ciment. On pourrait en dire autant, toutes distances gardées, de M. Jean Colin, dont la couleur est d'ailleurs rarement séduisante, de M. Swyncop, coloriste plus subtil mais peu soucieux, semble-t-il, de la forme.

Chez MM. Godfrinon et Haustraete, on trouve déjà des préoccupations plus hautes. Le souci de la composition, la recherche de

l'atmosphère, du mouvement, de la vie en un mot, donnent à leurs tableaux une réelle valeur. Malgré des maladresses, des lourdeurs, des fautes de goût manifestes, on sympathise davantage avec leur art et on s'intéresse à leurs efforts.

Il est une autre catégorie d'artistes qui ne se localisent ni dans la couleur ni dans le dessin, mais qui cherchent à pénétrer plus loin. Pour eux, la couleur ou le dessin n'ont de valeur qu'en tant qu'ils s'accordent avec l'esprit des êtres et des choses auxquels ils prêtent leur attention. De ce nombre est M. Léon Spilliaert, à qui le Comité du *Sillon* a eu l'excellente idée de s'adresser, et qui a envoyé à ce Salon une série de dessins rehaussés et d'aquarelles qui constituent sans aucun doute, avec les eaux-fortes de M. Ramah, dont nous parlerons plus loin, la partie la plus intéressante de l'exposition.

Il n'y a guère longtemps, quelques semaines à peine, M. Spilliaert exposa au Salon du cercle *Doe stil Voort* un ensemble de dessins qui furent très remarqués. Il y révélait un sens très aigu des réalités en apparance banales, dont l'artiste avait su extraire d'étranges et troublantes beautés. Cette nouvelle série me semble plus remarquable encore que la première et elle donne une idée plus complète des moyens et des tendances de son art. Rien de plus simple que ses données. Il les a prises autour de lui. C'est le secret de l'art véritable, de faire vivre, d'exprimer la vie intime des choses et des êtres qui sont à notre portée immédiate; c'est aussi sa difficulté. *Vase et Coquillage*, *l'Oignon*, *les Bouteilles*, *la Lampe*, tels sont les titres très simples de ces tableaux. Rien d'inerte dans ces matières. Quelques reflets, vifs comme des regards, l'inflexion d'une ligne, un ton sonore, des symétries étranges, suffisent pour suggérer d'obscures et silencieuses existences auxquelles nul n'a l'habitude de prêter attention. Autour de tout cela règne une atmosphère de mystère, une ambiance d'inconnu. Remuez un peu cet art en apparence sec et simpliste, et vous verrez percer le regard sarcastique du peintre embusqué dans l'ombre. Pour ceux qui reprocheraient à l'artiste le simplisme du dessin, je signale les *Statuettes*. Pour ceux qui lui contesteraient le talent de composer et d'imaginer, je signale *le Printemps*.

Un autre artiste que le *Sillon* a la bonne fortune de posséder, c'est M. Ramah. Rarement on a pu admirer plus bel envoi de cet étonnant et puissant dessinateur. Sa suite d'eaux-fortes pour illustrer une nouvelle édition des *Villages illusoires* de Verhaeren est une série de petits chefs-d'œuvre hallucinants. Je ne pense pas qu'on ait jamais été plus près de la pensée du poète. *Le Passeur*, *les Pêcheurs*, *le Meunier*, *la Vieille*, *le Silence*, *le Sonneur*, autant de pages d'un dessin serré, d'une surprenante cohésion malgré l'abondance de l'imagination, autant de merveilles dignes des admirables poèmes auxquels ils doivent être joints dans l'édition nouvelle qu'on prépare. F. HELLENS

Une Enquête sur l'avenir de la musique française (1).

M. HENRI DUPARC.

Je suis assez embarrassé pour répondre à vos questions : mon bagage artistique est, en effet, si peu considérable, que je ne me crois nullement autorisé à examiner une opinion au sujet de votre très intéressante enquête sur la musique contemporaine. De plus, n'appartenant et ne voulant appartenir à aucune école, et obligé depuis longtemps, à cause de ma santé, de vivre dans la solitude et le recueillement, je suis fort peu au courant du mouvement musical actuel, et il m'est impossible de prévoir quel en sera l'aboutissement probable.

Vous me demandez si je souhaite un « retour au lyrisme et au genre français de l'opéra-comique » ? Un retour au genre hybride d'il y a cinquante ou soixante ans, — de Boïeldieu, d'Auber, d'Hérold, d'Ad. Adam, de Maillart, etc... — j'avoue que je ne le désire pas : je ne le crois même pas possible. Le public d'aujourd'hui apprécierait peu une musique plutôt vide que légère et nous ne sommes plus au temps où il se contentait de pièces favorables aux digestions et aux entrevues. Mais la *Comédie musicale*, imprégnée des airs populaires de notre race et de notre ancienne littérature musicale, — si riche et malheureusement si ignorée, — quelque chose comme des maîtres chanteurs français, cela c'est vraiment un genre à créer; un genre où la musique devrait être à la fois légère et savante, spirituelle ou sentimentale, — donc française; et je désire vivement, pour ma part, qu'il tente quelques-uns de nos jeunes musiciens. Voilà un art qui serait vraiment national, et qui ne pourrait pas exister aillleurs qu'en notre douce France.

Vous me demandez encore si j'estime que dans la musique il doive y avoir prépondérance de la mélodie sur l'harmonie, ou inversement; à cela ma réponse est bien simple : à mons sens, les trois éléments dont se compose la musique — mélodie, harmonie et rythme — sont inséparables, et toute musique dans laquelle un des ces éléments est sacrifié aux autres me semble boîteuse et caduque.

M. J. GUY-ROPARTZ.

Il est bien difficile de répondre avec précision aux questions que vous formulez.

Qui se chargerait de prédire ce que sera la musique française de demain, alors qu'il serait malaisé de définir exactement ce qui fait les qualités ou les défauts de la musique française d'aujourd'hui?

Mais, si l'on prend conseil du passé, il est permis seulement de prévoir que les questions de forme et d'écriture qui passionnent les contemporains seront à peine retenues par la postérité, pour qui la valeur d'une œuvre antérieure réside surtout dans ses qualités expressives.

Le snobisme pousse un artiste, nuit à l'autre, et c'est au petit bonheur : mais il est néfaste à qui produit avec la préoccupation de lui plaire.

M. GABRIEL GROVLEZ.

Parodiant un mot célèbre, je pourrais vous dire qu'il y a la bonne et la mauvaise musique... et puis l'autre !

Que m'importent, en effet, les combinaisons harmoniques ou contrapuntiques, que m'importe même la mélodie, pourvu qu'au moyen de l'un de ces procédés j'éprouve une émotion? Une simple cantilène monodique de plain-chant grégorien peut me donner autant de joie sonore que les agrégations les plus déliquescentes de nos contemporains les plus raffinés. Et puis vous parlez d'une mélodie *au sens le plus simple et le plus populaire du mot*. Ne croyez pas que poser ainsi la question ce serait discréditer la suprématie de *Viens, poupoule?* Il n'y a qu'une

(1) Suite et fin. Voir notre avant-dernier numéro.

chose qui compte, la Musique avec un grand M, la musique pour la musique, celle qu'écrivait Bach, celle surtout qu'écrivait Mozart. Tout le reste n'est que littérature.

Quant au snobisme, mais, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. Certes, il se trompe quelquefois, mais pardonnons-lui ses engouements ridicules et ses erreurs grossières. Souvenons-nous que c'est au snobisme que nous devons la pénétration dans la foule du génie de Wagner quelques lustres plus tôt. C'est lui qui fit triompher *Pelléas*. C'est à lui que nous devons la connaissance de ces admirables musiciens russes qui se nomment Moussorgski, Balakireff, Rimsky, etc... N'oublions pas que la France est la patrie de « Panurge » !

M. A. Savard.

Que la résurrection du genre opéra-comique ne soit ni probable ni désirable — que la polyphonie expressive, affranchie de combinaisons arides et scolastiques, ne soit pas près de faire place à l'antique mélodie — que la musique subisse une influence de la littérature et même des arts plastiques, je le pense certainement. Mais prévoir l'avenir de la musique française, cela me paraît une tâche malaisée et téméraire Je sais bien que, par déductions, en tenant compte des tendances actuelles et de l'évolution qu'elles semblent indiquer, on peut faire des théories séduisantes, construire des systèmes ingénieux, mais je ne vous cache pas qu'en matière d'art, théories et systèmes me semblent inutiles et vains. On les met debout et puis un grand artiste paraît, qui crée son œuvre et les renverse.

M. Louis Aubert.

Il me semble peu probable que le règne de la mélodie pure soit tout au moins proche, mais je crois à une union de plus en plus intime entre la mélodie et l'harmonie, ces deux forces nécessaires et nullement ennemies.

J'en arrive à la question, qui semble complexe, du « snobisme musical ». Cette influence est utile au public; elle l'entraîne, et incite les interprètes à sortir d'un courant fort respectable, mais en dehors duquel il y a aussi de la beauté à découvrir et à faire aimer. Puis, en fin de compte, il faut si peu d'années pour séparer de la bonne semence l'ivraie introduite par surcroît !

Quant au genre opéra-comique, ne le réveillons pas. Il a vécu ce que vivent les choses parfois charmantes, mais hélas ! hybrides.

Nous arrêtons ici les citations, ne pouvant reproduire toutes les opinions émises. Pour terminer, signalons les conclusions optimistes que tire de l'enquête M. Jean Chantavoine : « A l'exemple des arts plastiques, rallumés, si j'ose dire, par l'école impressionniste d'hier, la musique française semble revenir à plus de joie et à plus d'éclat. Pour rehausser cette joie et cet éclat, elle semble faire volontiers appel au secours de la lumière, de la couleur, du geste. La vogue de certaines entreprises théâtrales récentes a-t-elle provoqué ce mouvement? L'a-t-elle seulement favorisé ? Je ne me fais point fort d'en décider; moins encore pourrais-je dire si ce mouvement est appelé à se développer ou à se continuer.

Tout ce que l'on peut assurer, c'est que notre musique française montre dans le présent assez de force pour que l'on puisse avoir confiance dans son avenir. Comme pronostic, c'est un peu vague, je le sais; mais, comme diagnostic, c'est satisfaisant. »

O. M.

L'ART NÈGRE

L'Exposition d'Art nègre que nous avons annoncée (1) aura lieu à Paris en 1913. Elle réunira des statuettes, bois taillés, ivoires, bronzes du Dahomey, du Soudan, du Sénégal, de la Côte d'Ivoire, et comprendra aussi, malgré sa dénomination, des œuvres exécutées aux îles Sandwich, à Tahiti, à l'Ile de Pâques et dans la Nouvelle-Calédonie.

On sait, dit le *Gil Blas*, que Matisse, Derain et Picasso furent les premiers à remplacer dans leurs ateliers les moulages grecs par ces simulacres d'une beauté barbare mais souvent saisissante. Ils les étudièrent et les imitèrent même, imitation qui marqua le déclin du fauvisme et l'aurore du cubisme.

Il serait intéressant de joindre à la collection de pièces exotiques quelques-unes des toiles et sculptures européennes qu'elles inspirèrent.

Le statuettes de bois sont les plus connues des amateurs, mais les voyageurs eux-mêmes ignorent l'art des artistes soudanais, créateurs de figurines en bronze, naïves mais d'une extraordinaire observation.

Les plus belles pièces furent fabriquées sur l'ordre de Samori par des bijoutiers ordinaires : animaux féroces et domestiques, indigènes à la chasse ou à la pêche, bracelets rappelant ceux des dames romaines, épingles à cheveux d'une longueur à rendre jalouses nos Parisiennes, poissons stylisés presque aussi beaux que des bronzes japonais, etc.

La capture de Samori par nos soldats entraîna la décadence d'un art primitif et charmant, le Médicis du Désert étant chu de son trône.

On ne manquera pas de présenter au public le plus grand nombre de ces rares bronzes soudanais, qui se trouvent entre les mains d'un ou deux collectionneurs parisiens.

FRANCE ET ESPAGNE

L'Influence de l'Espagne sur le Théâtre Français des XVIIIe et XIXe siècles,

par Guillaume Huszar (2).

Au moment où mille raisons aussi bien politiques qu'intellectuelles s'emploient à rapprocher la France et l'Espagne, où déjà l'on se préoccupe, dans le public français, de démêler la renaissance artistique de la musique et de la littérature espagnoles, il ne sera pas sans intérêt de lire l'ouvrage de M. Guillaume Huszar, car nul n'est plus propre à nous montrer combien l'influence espagnole s'est, dans le passé, exercée sur la pensée française et souvent avec bonheur.

Déjà dans de précédents ouvrages M. Huszar avait montré la part d'influence ou d'inspiration espagnole que comportent l'œuvre de Corneille et celle de Molière. Cette fois il s'applique à montrer la persistance de cette influence au théâtre sur plusieurs auteurs français au cours des XVIIIe et XIXe siècles.

Lesage, Marivaux, Beaumarchais, Hugo, Musset et Rostand, tels sont les exemples choisis au cours de cet ouvrage, et leurs « correspondances » avec l'Espagne y sont très judicieusement

(1) Voir l'*Art moderne* du 15 septembre dernier.

(2) Un vol. petit in-8°. Paris, Honoré Champion, éd.

exposées. M. Huszar ne dissimule point qu'il en est d'autres, mais il a choisi les points culminants de cette chaîne et, tel qu'il est, il complète fort heureusement les deux précédents ouvrages dans le dessein de montrer l'infiltration du génie espagnol au delà des Pyrénées.

Ce livre s'ouvre par un chapitre sur l'influence littéraire, où M. Huszar expose avec une juste clarté les raisons « essentielles » de cette infiltration, qui n'est point tant d'ordre littéraire ou livresque que d'ordre psychique et, il dit fort bien : « congénital ». L'influence littéraire vraiment valable, durable et productive n'est pas un mouvement dans un seul sens, mais implique une rencontre, une aspiration de l'influence vers l'influenceur, comme ce fut le cas de Corneille qui, dès avant la lecture de Lope de Vega, avait dans la nature même de sa pensée la hantise, l'aspiration de « el honor castillano », comme ce fut le cas de Lesage dont la curiosité pour une sorte de réalisme ironiste ne pouvait manquer de s'accommoder au naturalisme humoresque et cru des romans picaresques de la péninsule.

C'est très justement que M. Huszar différencie la véritable influence qui s'exerce de l'étranger sur l'écrivain, indépendamment de la forme des œuvres et sans souci d'aucune adaptation, et le travail d'emprunts faits par un écrivain aux œuvres d'un pays étranger, emprunts à travers lesquels il peut ne passer que très peu d'influence et quelquefois même aucune trace. Il est indéniable que l'influence du génie espagnol (pas sous sa meilleure forme) s'est exercée sur Rostand, par exemple, et peut-être celui-ci n'a-t-il rien lu de l'œuvre des dramaturges castillans, mais toute sa nature l'entraînait à la rencontre d'une grandiloquence, d'un héroïsme ou d'une préciosité qui rappellent par plus d'un trait les inclinations du génie espagnol.

C'est à la définition ou du moins à la délimitation que, dans un autre chapitre, s'emploie M. Huszar, et il montre comment l'élément « chevaleresque », qui est la base du génie espagnol, avait trouvé ses premières racines en France, au moyen-âge, et semble s'être transporté en Espagne lorsque les premières forces de la Renaissance commencèrent à canaliser au profit d'un génie plus ordonné la vitalité éperdue de la chevalerie : tandis qu'inversement un fond réaliste, positif et pratique d'une race pauvre va mêler à l'esprit héroïque l'élément picaresque dont Sancho Panza est en quelque sorte l'un des types. C'est cette double tendance de la nature espagnole qui trouve dans l'idéalisme et le sensualisme français des points de contact, et c'est ainsi que les dramaturges ou les auteurs comiques s'en inspireront lorsqu'il leur faudra montrer soit des images héroïques en paroles ou en actes, soit des personnages en qui s'unissent avec la gueuserie matérielle l'instinct jouisseur et tout à la fois le goût plaisant de la race latine.

Il ne m'est point loisible, à mon regret, d'entrer ici dans le détail et d'examiner avec quel soin et quelles exactes références M. Huszar témoigne de l'influence espagnole sur les auteurs qu'il a choisis : mais on lira ce livre avec fruit, pour peu qu'on se soucie des échanges intellectuels et des formes particulières de l'esprit des races. M. Huszar, qui dirige avec tant d'autorité la *Revue de Hongrie*, à Budapest, est à même de mesurer sur d'autres exemples l'intérêt de ces grands courants d'idées et de ces influences : ses ouvrages sont, à coup sûr, une des meilleures contributions apportées à la bibliothèque des « hispanisants ».

G. JEAN-AUBRY

MEMENTO MUSICAL

A cause de la mort d'Edgard Tinel, la cérémonie de la distribution des prix au Conservatoire est supprimée cette année.

Une séance consacrée aux maîtres italiens d'autrefois aura lieu au Cercle artistique mardi prochain, à 8 h. 3/4, avec le concours de notre collaborateur M. G. Jean-Aubry, conférencier, de Mlle Speranza Calo, cantatrice, et de M. J. Joachim Nin, pianiste. Au programme : Monteverde, A. et D. Scarlatti, Caldara, Sarri, Paradisi, Marcello, Pergolèse, Turini et Paisiello.

Le Quatuor Zimmer inaugurera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, rue Ernest Allard, la série de ses séances par un programme consacré à Mozart. Avec le concours de M. C. Heylbroeck, corniste, professeur au Conservatoire de Gand, et de M. A. Sheasby, altiste, il interprétera le quintette pour archets et cor, le quatuor en *mi* bémol majeur et le quintette en *sol* mineur avec deux altos.

Le deuxième Concert populaire aura lieu dimanche prochain sous la direction du réputé chef d'orchestre Peter Raabe, de Weimar, et avec le concours de l'éminent pianiste Frédéric Lamond. Le programme sera consacré entièrement à la musique slave. Location à la Maison Schott frères, 30 rue Saint-Jean.

Lundi 18, à 8 h. 1/2, à la *Scola Musicæ* (90 rue Gallait), récital de violoncelle et viole de gambe par M. Fernand Charlier.

Mardi 19, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, deuxième séance des *Concerts classiques et modernes*. Lieder de Schubert, Schumann, Brahms, Hugo Wolf et R. Strauss interprétés par Mme Mysz-Gmeiner. Au piano : M. Ch. Hénusse.

Mercredi 20, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital Vantyn.

Jeudi, 21, à 8 h. 1/2, à la Salle Nouvelle, première séance du Quatuor Chaumont.

Poursuivant ses intéressantes initiatives en faveur de la diffusion des œuvres de musiciens wallons, M. Maurice Jaspar donnera à Liége, au commencement de décembre, un festival consacré exclusivement à la musique de chambre de M. Victor Vreuls. Y figureront : le Trio, la Sonate pour piano et violon, le Poème pour violoncelle et plusieurs mélodies. Ces œuvres seront interprétées par Mlle Marthe Lorrain, MM. Maurice Jaspar, Albert Zimmer et Camille Vrancken.

CHRONIQUE THÉATRALE

La Petite Chocolatière. — Le Duc Job.

Le théâtre de l'Olympia a fait une excellente reprise de la *Petite Chocolatière*. La célèbre comédie de M. Paul Gavault, tant de fois imitée depuis sa création, a gardé tout son charme gamin et tendre. L'excellente troupe de l'Olympia, Mlle Delmar en tête, l'a jouée à ravir. Grand succès de pièce et d'interprétation.

***

En bonne logique, et selon la loi de l'actualité, il faut que le théâtre, cet hiver, appartienne aux pièces patriotiques et guerrières et aussi à celles où évoluent des financiers. Bien inspirée, la direction du Parc a consacré la seconde matinée littéraire de la saison à une antique comédie de Léon Laya, créée au Théâtre-Français en 1859, et qui se passe dans le monde de la finance. On y voit un jeune duc, aussi noble de caractère que de nom, pauvre comme le vrai Job de la Bible, amoureux transi de sa cousine qui est la fille d'un gros financier. Le jeune homme a toutes les délicatesses, toutes les pudeurs, toute la magnanimité des héros d'il y a cinquante ans. Son attitude et sa conduite sont des reproches vivants adressés aux gens intéressés qui l'entourent. D'ailleurs, presque tous, séduits par ses exemples, renoncent finalement aux viles séductions de l'or et, toute la première, la petite cousine qui épousera, pauvre et gueux, son amoureux à l'âme haute. Cette bonne action, naturellement, aura sa récompense, car le duc Job héritera toute la fortune — quatre beaux millions — d'un ami qu'il a obligé. Et ainsi, pour avoir été très honnêtes, très droits, très désintéressés, les jeunes époux seront

très riches et très heureux. La pièce, on le voit, ne manque pas de naïveté. Elle est néanmoins fort bien faite et possède encore de quoi plaire. Le public des matinées a paru y prendre un grand plaisir. Il a applaudi très vivement MM. Gournac, Marey, Richard et leurs camarades des deux sexes qui, dans les costumes du temps, ont fort bien joué cette savoureuse antiquité.

M. Jean Bernard avait fait, avec son habituel succès, la conférence préliminaire. Il a prodigué, selon sa coutume, les diversions, les parenthèses, les digressions, les coq-à-l'âne, à la grande joie de ses jeunes auditrices qui ne se lassent pas d'admirer une aussi intarissable faconde, un art aussi particulier de parler à côté du sujet. G. R.

LA MUSIQUE A LIÉGE

J'aime particulièrement à parler des œuvres créées autour de moi, dans le milieu que je connais et dont la fécondité me paraît peu en rapport avec la production artistique; chaque éclosion me donne la même joie qu'au jardinier arrivant, au détour d'un chemin, devant une variété nouvelle de fleur.

M. Alfred Goffin m'a donné cette vive satisfaction deux fois déjà. Son *Ouverture*, exécutée aux Concerts Debefve il y a quelque temps, m'avait impressionné par sa belle allure et son heureuse orchestration; aujourd'hui je suis heureux de connaître son *Concerto* pour violoncelle et son quatuor d'archets, le premier composé en 1906, le second de 1909, l'un tout en contrepoint, l'autre également polyphonique mais plus riche en harmonies expressives. La ligne, la clarté, l'ampleur, le souffle caractérisent ces compositions de bon aloi; on y retrouve les meilleures influenças de métier; Haydn, Mozart, Schumann, Borodine transparaissent dans les procédés d'expression, mais on n'y peut constater aucun emprunt direct.

M. Hubert Rogister fut extrêmement séduisant dans le *Concerto*; c'est un véritable artiste, armé d'une technique irréprochable. MM. Bohet, Lejeune, Jean et Hubert Rogister donnèrent l'élan, le charme, la fougue, la force au quatuor; la sûreté de l'exécution fut admirable et admirée. Mlle Classen accompagna avec grâce et justesse de sentiment le concerto et les mélodies que chanta Mme Fassin, très-attentive au sens délicat des poésies et de la musique, toujours attrayante par le timbre rare de sa voix.

M. Goffin fut acclamé à la fin du concert, mais, trop modeste, se dissimula dans la foule. Ses œuvres vont être exécutées dans plusieurs villes à la fois, notamment à Bruxelles où M. Léon Du Bois a déjà révélé son jeune et fertile talent de symphoniste.

GEORGES RITTER

NÉCROLOGIE

Léon Soubre.

Un nouveau deuil frappe le monde musical, récemment éprouvé par la mort de Jan Blockx et d'Edgar Tinel. Léon Soubre, qui vient de succomber à Bruxelles, était un musicien aussi modeste que distingué dont la perte sera vivement ressentie au Conservatoire, où il dirigeait les classes d'ensemble vocal, et à l'École de musique de Saint-Gilles, à laquelle son goût et son activité avaient, depuis qu'il fut appelé à la diriger, donné un remarquable essor.

Il appartenait à une famille où le culte de la musique était de tradition : Son père, Étienne Soubre, fut un compositeur de talent; sa sœur, Mme Gramacini-Soubre, remporta, au cours d'une brillante carrière de cantatrice, d'éclatants succès. Dans ce milieu d'artistes, la vocation de Léon Soubre se dessina rapidement. Tout jeune, il concourut pour le Prix de Rome et remporta d'emblée le Second Grand Prix, tandis que le jury classait en première ligne la cantate d'Edgar Tinel.

Mais le professorat devait attirer surtout Léon Soubre, qui délaissa la composition pour se consacrer exclusivement à ses élèves. A peine quelques œuvres — mélodies, pièces pour piano — attestent-elles les dons qu'une carrière absorbante l'empêcha de développer. En revanche il publia d'excellents solfèges, fonda une chorale *A Cappella* des mieux disciplinées, dirigea la section chorale des *XX*, prépara les ensembles vocaux des grandes auditions du Conservatoire, etc. C'était un musicien averti, connaissant à fond la technique musicale, et dont la simplicité, le désintéressement et la ponctualité dans l'accomplissement de ses fonctions égalaient la compétence.

Léon Soubre était chevalier de l'Ordre de Léopold. L'un de ses fils, continuant les traditions familiales, est violoncelliste et fait partie de l'orchestre du théâtre de la Monnaie. Nous adressons à celui-ci, ainsi qu'à notre excellent correspondant musical de Verviers, M. J. Soubre, l'expression de nos condoléances et de nos regrets.

Jacques Rosseels.

Un peintre un peu oublié de la génération actuelle mais qui marqua, au cours du XIXe siècle, parmi les meilleurs paysagistes de l'École flamande, Jacques-Corneille Rosseels, vient de s'éteindre à Anvers. Né dans cette ville le 5 novembre 1828, il allait accomplir sa quatre-vingt-quatrième année.

A une époque où l'étude directe de la nature était encore considérée par l'enseignement officiel comme une méthode subversive et blâmable, Rosseels, qui dirigeait l'Académie des Beaux-Arts de Termonde, n'hésita pas à en encourager et à en développer la pratique. Son influence fut excellente. C'est à elle qu'est due la naissance de cette Ecole de Termonde qui groupa maints talents, parmi lesquels celui de M. Franz Courtens s'est haussé jusqu'à la célébrité.

Et lui-même, prêchant d'exemple, peignit des paysages imprégnés d'un profond sentiment de la nature dont les rives de l'Escaut et de la Dendre lui fournissaient avec une inépuisable variété les sujets. Ce fut un artiste probe et fervent. Avant que les impressionnistes eussent dessillé les yeux, il débarrassa résolument sa palette des bitumes et des terres d'ombre dont l'avait saturée le pernicieux enseignement qu'il avait reçu à l'Académie d'Anvers. Pour beaucoup d'artistes, ses toiles harmonieuses et claires furent une indication précieuse. Elles préparèrent les voies dans laquelle devait entrer la peinture moderne et marquèrent les premiers jalons de l'évolution qu'elle accomplit de nos jours.

Jacques Rosseels fut inspecteur de l'Enseignement du dessin dans les Ecoles du Royaume, membre du Conseil de perfectionnement de cet enseignement. Il faisait partie du Corps académique d'Anvers, de la Société des Beaux-Arts de cette ville et présidait l'Association des Peintres anversois. Il était officier de l'ordre de Léopold. O. M.

PETITE CHRONIQUE

Sous cette enseigne : *le Petit Théâtre*, on verra bientôt s'ouvrir à Bruxelles une nouvelle scène très originale. Il s'agit d'un théâtre de marionnettes, dans le genre de celui que dirigent, à Munich, MM. Braun et Wackerle. *Le Petit Théâtre*, aux destinées duquel président deux de nos plus raffinés artistes et hommes de lettres, MM. De Praetere et Louis Piérard, a pour but, ainsi que l'explique M. Piérard dans une élégante brochure-programme, « de faire en Belgique une active et décisive propagande en faveur des idées nouvelles touchant la réforme de la scène. En même temps qu'avec le concours de peintres d'avant-garde, belges ou étrangers, nous travaillerons dans le sens de cet art théâtral moderne, nous voulons faire aussi une œuvre de vulgarisation littéraire et musicale et mettre à la scène de petits chefs-d'œuvre oubliés ou méconnus ».

Dès le mois de décembre prochain, *le Petit Théâtre* débutera, à la Galerie Giroux, avec le délicieux petit opéra-comique de Mozart *Bastien et Bastienne* et avec *la Servante maîtresse* de Pergolèse. Pour les spectacles suivants les directeurs ont mis à l'étude des œuvres de Molière, La Fontaine, Gœthe, du prince de Ligne, de Musset, d'Hugo, de Banville, de Verlaine. On jouera aussi certaines œuvres contemporaines, de Maeterlinck, France, Renard, etc.

Le Petit Théâtre jouera également en province.

Nul doute que cette curieuse et originale entreprise, placée sous le patronage de nos meilleurs artistes et littérateurs, rencontre partout le plus chaleureux accueil.

Le *Lyceum* de Bruxelles vient d'ouvrir au local du Club, 47 avenue Louise, une exposition d'art décoratif accessible au public de 10 à 5 heures jusqu'au 19 novembre.

L'exposition des « Charges et Croquis » organisée au *Studio* sera close aujourd'hui à 5 heures.

Jeudi dernier a eu lieu, à l'hôtel de ville de Saint-Gilles, l'inauguration de la décoration picturale que vient de terminer M. Omer Dierieckx pour les tympans de la salle des Pas-Perdus du monument.

La *Fédération des artistes wallons* a fixé à dimanche prochain l'élection du jury de l'Exposition qu'elle organisera en 1913 à Mons sous le patronage du gouvernement, des administrations provinciales wallonnes et des villes du Hainaut. Elle a décidé en outre que le Comité ferait auprès du ministre des Beaux-Arts une démarche au sujet de la composition des jurys à l'Exposition internationale de Gand. Elle désire que chacune des provinces wallonnes soit représentée dans ceux ci par une délégation de même importance que celle des provinces flamandes.

Les répétitions du *Chant de la Cloche* ont été si activement poussées au théâtre de la Monnaie que la première représentation en sera fixée, suivant toute vraisemblance, au vendredi 22 novembre. M. Vincent d'Indy est venu assister à l'une d'elles la semaine dernière et s'est déclaré enchanté de l'interprétation de son œuvre, ainsi que des décors dont l'a encadrée M. Delescluze. L'initiative prise par MM. Kufferath et Guidé au sujet du *Chant de la Cloche*, qui n'avait été exécuté jusqu'ici que dans les concerts, excite autant d'intérêt à Paris qu'à Bruxelles. Les principaux critiques parisiens et un certain nombre de compositeurs français assisteront à la première représentation, que dirigera personnellement M. Vincent d'Indy.

Concurremment avec le *Chant de la Cloche*, on travaille *Roma*, dont l'interprétation a été confiée à Mmes Heldy, Degeorgis, Bérelly, Charney, Cambon, MM. Darmel, Billot, Grommen, Bouilliez, Demarcy et Danlée, et *la Flûte enchantée*, qui sera chantée par Mmes Pornot, Rollet, Symiane, Bérelly, Cambon, Charney, Viceroy, Gianini, Autran, MM. Girod, Ponzio, Grommen, Dua, Dognies, Danlée et Demarcy.

En outre, le théâtre de la Monnaie a commencé les études de *Proserpine*, de Saint-Saëns, et prépare la reprise de *Pelléas et Mélisande*.

M. Victor Buffin a donné aux directeurs lecture de *Kaatje*, la pièce lyrique tirée par lui de la comédie de M. Paul Spaak. L'œuvre a, dit l'*Eventail*, produit une très belle impression de charme et de fraîcheur. M. Lohse en dirigera la première, qui se fera dans le courant du mois de février prochain.

La représentation de gala qu'organise chaque année au théâtre de la Monnaie la *Société française de bienfaisance de Bruxelles* aura lieu le mardi 26 novembre. Le spectacle se composera du *Roi d'Ys* et du 2me acte de *Coppélia*. S'adresser pour la location au président de la société, M. Th. Garrigues, 70 rue Royale.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 — BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Les conférences que feront en novembre à la Salle Nouvelle, MM. R. Lyr, M. Brusselmans et Ch. Delgouffre seront consacrées aux sujets ci-après :

Littérature : *Le Cycle breton*, *Romans de la Table Ronde*, *les Fabliaux*, etc. — Harmonie : *Les Enchaînements harmoniques chez les classiques* (Mozart, Beethoven, etc.), *la Forme du lied*, *les Modulations* (avec exemples auditifs : sonates classiques pour piano, piano et violon). — Histoire de la musique : *La Musique primitive* (Orient et Occident), *le Plain-Chant*, *la Musique au moyen âge* (avec exemples auditifs : chant et piano).

Les *Matinées littéraires de Bruxelles* reprendront à la fin de décembre la série de leurs conférences. Celles-ci auront lieu à l'hôtel Astoria le lundi à 3 heures. M. Camille Bellaigue, en deux entretiens, étudiera Gounod « musicien de l'antiquité » et Gounod « musicien d'amour ». M. André Beaunier parlera de Mme de Sabran et le marquis de Ségur de Mme du Deffand. Enfin deux conférences intitulées *Mes Souvenirs*, l'une par le comte d'Haussonville, l'autre par M. Jules Lemaître, terminera la série. S'adresser pour les abonnements (20 francs) à M. José Perrée, maison Breitkopf, 68 rue Coudenberg.

Mlle Johanna Dutilh, professeur autorisé de l'Institut Jaques-Dalcroze, ouvre à Bruxelles, Salle Sainte-Elisabeth (15 rue Mercelis), des cours de gymnastique rythmique pour enfants, pour dames et jeunes filles. S'adresser pour renseignements et inscriptions au professeur, 192 chaussée de Vleurgat.

M. Armand Parent et son quatuor ont inauguré mardi dernier à la *Schola Cantorum*, avec le concours de Mlle Marthe Dron, une série de quatre concerts consacrés à la musique de chambre moderne. Le premier fut consacré à César Franck. Les autres programmes se composeront d'œuvres d'E. Chausson, G. Lekeu, Vincent d'Indy, C. Debussy, A. Magnard, P. Dupin, A. Parent et J. Turina.

En décembre, les mardis également, quatre séances consacrées à Brahms.

Sottisier.

« Chauds, les marrons, chauds ». Dans le décor de la place Verte, au milieu de la foule, se mêlant à la mélopée des camelots, ce cri éclate poussé par de petits Italiens qui ont remplacé la crème glacée par ce fruit d'hiver.

Est-ce bien un fruit? N'est-ce pas plûtot une impression d'hiver, un souvenir et une chaufferette ? *La Meuse.*

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 4, PLACE DU MUSÉE, 4 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature
à Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le Dr G. C. WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le Dr KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : **100 FRANCS**

Nous nous réservons de porter ce prix à 125 francs dès que paraîtra l'ouvrage, ou dès que les 300 premiers exemplaires seront souscrits.

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12.50	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,50
Le No.	0,25	Le No.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : **P. BUSCHMANN, Jr**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zehlendorf).

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRYS, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires, historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00 ; Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : *France*, fr. 1.25. — *Étranger*, fr. 1.50.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM, 32, rue de l'Industrie.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 46. 17 NOVEMBRE 1912

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Médaillons d'artistes : *Jean Janvier* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Sur la Musique russe (P. LEMOIGNE). — Notes de musique : *Au Cercle Artistique*. — Deux Salonnets à Liege (GEORGES RITTER). — Les Livres (F. M.). — Memento musical. — L'Esthétique de Bruxelles : *A l'Abbaye de Forest* (JOSEPH-BARTHÉLEMY LECOMTE). — Nécrologie : *Joseph Wieniawski* (O. M.). — Petite Chronique.

Médaillons d'artistes.

JEAN JANVIER

De tous les acteurs qui se partagent aujourd'hui la faveur du public parisien, M. Janvier est peut-être celui que je préfère. Je voudrais dire un peu les raisons de mon sentiment.

Pour beaucoup de gens, il en est de plus grands. Entendez par là qu'il en est de plus pompeux, qui font beaucoup plus d'effet. Mais comme c'est presque toujours aux dépens de la vraisemblance, de l'observation de la vie, de la mesure, ces illustres personnages finissent par d'autant plus exaspérer les délicats qu'ils enthousiasment le vulgaire. Le vulgaire aime ce qui ronronne, ce qui crie, ce qui fait du bruit; il adore l'emphase, l'exagération, la redondance, l'excès en tout. Bref, il a le goût du faux.

Aussi je souffre beaucoup lorsque je vais au théâtre. Et les acteurs les plus célèbres m'irritent tout particulièrement. La Comédie-Française me semble l'école idéale du saugrenu, le conservatoire de tous les tics, de toutes les ficelles indignes du plus pauvre cabotin. Les théâtres du boulevard ne valent guère mieux : leurs étoiles, pour être moins grotesques, ne sont pas non plus tout à fait exemptes de ridicule. Chose curieuse, et cependant indiscutable : c'est le Music-Hall qui détient encore le plus d'artistes pondérés, intelligents, fins diseurs. J'ai vu Polin dans une bluette du théâtre Michel, j'ai vu Claudius dans *Un Client sérieux* de Courteline. Voilà des gens qui savent jouer, qui n'horripilent point. Ils comprennent leurs textes. Mais enfin ils ne peuvent pas être à la fois au café-concert et à la Comédie...

Donc, je suis assez malheureux au théâtre, sauf quand j'ai la bonne fortune d'y voir jouer M. Janvier. Alors, c'est tout autre chose.

Et tout d'abord, je n'ai pas la sensation que c'est un acteur. Il n'interprète pas, il vit : tout est là. Je sais que cette illusion représente une patience, un travail, un goût, un art prodigieux et de longues, très longues approximations; par une comparaison tout involontaire que j'en fais avec le jeu des autres acteurs, j'en devine parfois les difficultés et le mérite. Mais cela m'est égal, et me doit l'être. L'essentiel, c'est que M. Janvier campe un bonhomme, n'importe lequel, de façon telle qu'on ne peut plus le démêler, lui, d'avec ce bonhomme. Que sa diction soit nette et pure, articulée parfaitement, peu importe : ce dont on s'aperçoit, c'est qu'il parle conformément à la psychologie du personnage, et qu'il y efface complètement le relief de sa personnalité propre. Et ainsi de suite pour la composition de la physionomie, pour l'accent, pour les attitudes, pour tout.

Ce qui m'irrite par exemple dans les acteurs du boulevard, c'est leur vanité, si agressive. Cette vanité, que je leur pardonnerais à la ville, m'offense sur la

scène : et ils la gardent. Ils semblent dire : « C'est moi, vous savez. Le rôle que j'interprète est le dernier de mes soucis. L'important, c'est qu'au-dessous du masque transparent que je daigne ici accepter, vous reconnaissiez ma figure célèbre. » Et le fait est qu'on la reconnaît toujours. Seulement, à recopier ainsi toute la vie les effets qui les rendirent illustres à leurs débuts et dont l'ensemble leur fait une parodie d'originalité, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils passent indéfiniment à côté de la question, qui est de se subordonner soi-même à un être nouveau : le rôle.

Chacun ainsi joue toujours le même personnage et donne à tous les êtres qu'il devrait animer les mêmes gestes, la même âme.

M. Janvier subordonne. On ne le reconnaît qu'au timbre de sa voix, qui est d'ailleurs extrêmement sympathique. C'est la seule chose qu'il ne puisse modifier : tout le reste lui est plastique, il le modèle à volonté.

Cette simplicité, cette aisance, cette horreur de l'emphase semblent avoir donné aux directeurs de théâtres l'idée que M. Janvier était surtout destiné aux rôles bourgeois, effacés, neutres, tout en nuances insensibles. C'est selon moi une erreur dont ils feraient bien de se corriger. Car, s'il est vrai que nul autant que lui ne sait exprimer les émotions des existences pauvres, réduites, malheureuses, personne ne peut savoir à quel sommet il atteindrait s'il animait des psychologies plus larges, plus héroïques. Ou du moins, si, je le sais bien.

Je le voyais, hier encore, dans *Un grand nom*, pièce adaptée de l'allemand par M. Pierre Veber, au Théâtre des Arts où il jouait le rôle de Brandt Meyer, le musicien méconnu. Que de fois il aurait pu éclater! (Et avec quelle expansion terrible ne l'eût-il pas fait!) Mais outre que l'ambiguité tragi-comique de la pièce le gênait, son rôle particulier comportait une grande part de résignation et de bonté. Alors il s'arrêtait juste à temps, n'ayant laissé qu'entrevoir l'énergie latente de son indignation.

Je me le rappelle aussi dans *la Profession de M^me^ Warren*, où il était le baronnet Croft. Il fallait le voir, hypocrite démasqué, ivre de fureur. On s'attendait à un meurtre. Ce n'était qu'un éclair. Mais quel frisson!

M. Janvier excelle à ces contrastes. Son jeu tout en douceurs, ébauché, délicat, est prodigieusement riche de possibilités. Il semble faire une allusion perpétuelle à une force immense et toujours cachée, réserve secrète de silencieuse méditation. Comme je l'imagine bien, dans des rôles plus importants, plus en dehors que ceux qu'il accepte, un peu comme s'il prenait toujours pour lui le plus difficile, le plus ingrat! Comme il saurait les ramener à leurs proportions justes d'intimité et d'extériorisation, comme il saurait en éliminer tout le conventionel pour les charger au contraire, magnétiquement, de tout le fluide de sincérité qu'il porte en lui!

Plus que ses gestes, plus que ses attitudes, pourtant si saisissantes, plus que sa voix, ce sont ses regards qu'il faut suivre lorsqu'il est en scène. Personne ne regarde comme lui. Tout ce qu'il dédaigne de confier au bras qui s'étend, au pied qui frappe le sol, à la contorsion, au sursaut, à tous les mouvements d'un corps qu'il maintient en arrêt, il le laisse dire à ses yeux, à ses sourcils. Et l'on devine à cela seul la plus secrète nuance de ses sentiments. Et par cela seul il peut nous émouvoir jusqu'au plus profond.

C'est un précieux comédien, c'est l'acteur des délicats.

FRANCIS DE MIOMANDRE

SUR LA MUSIQUE RUSSE

La musique russe, dont nous comprenons aujourd'hui toute l'importance et qui est, d'ailleurs, relativement récente, ne nous a été révélée que fort tard, et il y a peu de temps que nous la connaissons véritablement.

Lorsque *Boris Godounow* fut représenté à l'Opéra, lorsque cette musique presque ignorée chez nous chanta pour la première fois au milieu d'un public français, il nous sembla que nous venions de découvrir la musique russe.

Depuis longtemps Borodine, Balakirew et Rymsky-Korsakow nous avaient enchantés au concert; déjà, et ce fut une initiation plus profonde, M^me^ Marie Olénine nous avait fait pénétrer dans l'intimité si rare et si précieuse des lieds de Moussorgsky. Mais, cette fois, la révélation fut complète, et il nous sembla que nous n'avions fait jusqu'alors qu'entrevoir à demi une vérité qui, tout à coup, nous apparaissait. Les œuvres antérieurement connues s'éclairaient différemment au jour de cette nouvelle lumière, et peut-être à beaucoup de nous apparurent-elles différentes de ce qu'elles avaient semblé jusqu'alors. Leur signification réelle et leur véritable physionomie nous étaient peut-être restées cachées jusque-là. *Boris Godounow* semble être, en effet, l'œuvre la plus significative et la plus originale de l'École russe, et si nous voulions déterminer les caractères essentiels de celle-ci, c'est sans doute là qu'il nous faudrait les aller chercher.

Déjà grâce à Dostoïewsky et à Tolstoï nous avions pénétré très avant dans la connaissance du peuple russe. Mais ces voix nouvelles ont fait plus que préciser cette connaissance; elles l'ont rendue plus complète, plus vivante et plus directe.

Malgré ses origines italienne et allemande, nulle musique n'est plus pure d'éléments étrangers que celle-ci. Tout en s'emparant de formes qu'elle n'a pas créées, elle les a vivifiées et renouvelées au point de les rendre méconnaissables. Aucun art n'est aussi exclusivement national.

Certes la musique de Bach, celle de Beethoven et celle de Wagner sont bien allemandes par l'esprit comme par le style, mais elles sont avant tout exclusivement humaines. Au contraire, la musique d'un Moussorgsky est slave avant tout. Même lorsque Wagner écrit une œuvre plus particulièrement germanique, elle n'a pas à ce degré le caractère national.

Il serait intéressant à ce point de vue de comparer, par exemple,

l'Anneau du Nibelung et *Boris Godounow*. Il semble que rien n'est plus allemand que la tétralogie wagnérienne, depuis la légende qui en est la base et la poésie qui fleurit en elle jusqu'à la philosophie qui l'anime. Et néanmoins, par cette philosophie même Wagner cherche à se placer hors du contingent; il y a très nettement chez lui le désir d'exprimer non seulement le germain, mais l'homme en général.

Dans *Boris Godounow*, au contraire, le personnage principal est le peuple, et le peuple slave. Les scènes les plus belles, les plus intenses et les plus nouvelles sont les scènes populaires, qui ont une physionomie nationale très caractérisée. Pour exprimer la misère, la tristesse ou la révolte d'une foule allemande ou française, cet e musique ne pourrait convenir.

Presque autant que son caractère populaire, l'orientalisme de la musique russe contribue à lui donner sa physionomie autochtone. Car cet orientalisme se différencie de tout ce que nous connaissions jusqu'ici sous ce nom. Il y a entre une œuvre comme *Antar* et ce qui, dans notre musique, par exemple, a l'intention d'être oriental, la différence qui existe entre la réalité et une pâle imitation faite de chic. Nous avions accoutumé d'entendre dans nos opéras certains rythmes et certaines harmonies conventionnels qui prétendaient évoquer l'Orient et n'étaient que d'une banalité rudimentaire. Qu'était-ce que cela à côté de l'éblouissement que nous apporta *Antar* ou *Shéhérazade*? C'est qu'ici le musicien trouve en lui-même et dans sa race de quoi exprimer ce qu'il veut peindre.

Par sa situation mi-asiatique, la Russie est déjà un pays d'Orient. La vague byzantine passa sur elle, lui apportant ses ors, ses couleurs et ses formes. Après avoir déterminé le caractère de l'architecture slave, elle devait naturellement influer sur la musique de la race. Peut-être ne serait-il pas inexact de dire que l'élément oriental dans la musique russe vient de la même source que l'élément populaire et qu'il n'en est qu'une variété un peu spéciale.

C'est assurément à cet élément populaire que l'Ecole russe doit son originalité et sa puissance. C'est là, sans doute, la véritable révélation qu'elle nous a faite, et peut être était-ce sa mission dans l'art musical européen. Nos musiciens du XVI^e^ siècle s'emparèrent souvent de thèmes populaires pour en faire la base de leurs constructions polyphoniques. Mais si l'œuvre ainsi créée pouvait être supérieure en beauté à la mélodie primitive, elle en avait dénaturé le charme particulier. L'esprit n'était plus le même.

Il en est tout autrement dans une œuvre comme *Boris Godounow*, où les thèmes importent peu, mais que le sentiment populaire vivifie. Le peuple joue ici le rôle principal; c'est lui qui ouvre le drame, c'est lui qui le termine. Et même lorsqu'il ne paraît pas, on le sent toujours présent; le rôle de Boris, si fortement tracé cependant, n'existe qu'en fonction de lui. Qu'est-ce que l'extraordinaire discours de Pimène au dernier acte, sinon l'évocation la plus sublime peut-être que nous possédions de la foi populaire? C'est tout un peuple qui s'attendrit, s'étonne et s'émerveille au récit du miracle.

L'enthousiame, la colère, la naïveté, la servilité, la foi mystique, tout cela chante, pleure et vit d'une vie merveilleuse en cette œuvre absolument unique dans l'histoire de la musique et qu'il y aurait lieu d'étudier page par page si l'on voulait voir ce qu'une telle simplicité peut cacher de profondeur et d'infini.

Un certain nombre de nouveaux compositeurs russes semblent malheureusement enclins à dépouiller leur inspiration de ce caractère national et se tournent les uns vers l'Allemagne, les autres vers la France. Si naturel et si louable que puisse être leur désir de renouvellement, il est à cra ndre qu'ils perdent leur originalité en s'efforçant de devenirs Européens.

P. LEMOIGNE

NOTES DE MUSIQUE

Au Cercle artistique.

La saison musicale du Cercle artistique a debuté d'heureuse façon par un charmant concert consacré à l'aud tion de quelques pages choisies parmi les œuvres lyriques et instrumentales des vieux maîtres italiens. Présentés au public par une conférence soigneusement documentée de notre collaborateur M. G. Jean Aubry, ces maîtres — Monteverde, Caldara, les deux Scarlatti, Marcello, Sarri, Paradisi, Pergolèse et autres — trouvèrent en M^lle^ Speranza Calo, cantatrice à la voix souple et harmonieuse, et en M Joachim Nin, qui excelle dans l'exécution des clavecinistes, des interprètes de premier ordre. L'auditoire goûta particulièrement le lamento d'*Ariana* de Monteverde, le *Come raggio di sol* d'Antonio Caldara et les délicieuses sonates de Domenico Scarlatti, jouées par M. Nin avec autant d'humour que de précision et de délicatesse

Artistes et conferencier remportèrent le p us vif su cès

Deux Salonnets à Liége.

Je me complairais à analyser amplement les œuvres symboliques de M. Khnopff si l'*Art moderne* ne l'avait fait maintes fois et si une bonne part des pastels et des crayons exposés dans la salle des dépêches du *Journal de Liége* n'avait déjà paru en diverses grandes Exhibitions. L'elégance tout artistique du maître, l'étrangeté obsédante de ses figures féminines, l'immobilité hiératique des silhouettes enveloppees de silence, la fatalité des ges es mystérieux ont marqué dans toutes les mémoires la personnalité du peintre-poète. Les paysages et les monuments complètent à l'heure actuelle la révelat on de sa pensée où le moyen âge se marie à l'époque actuelle en une mélancolie somnambulesque. Ses palais, ses plaines, ses eaux, ses routes nous induisent aux mêmes rêveries que ses têtes aux yeux hypnotisants, ses sphinx inquiétants, ses feminites impassibles et fatidiques.

Le problème de ses conceptions n'est pas toujours soluble pour tout le monde et je me permettrais de discuter la teneur de quelques formules allégoriques si le charme de l'exécution ne me dominait invinciblement. *Sapho,* par exemple, et *Frontispice* sont de délicieux rebus que je ne pénètre pas. Je ne comprends point l'obscurité qui enveloppe Brunnhilde au milieu des flammes lumineuses; mais mon impression n'en est pas moins vive et troublante. Le succès de M. Khnopff est sensationnel.

***

M. Lemaître a rapporté d'Espagne une cinquantaine de toiles qui éclatent aux murs de la salle des Chiroux *Œuvre des a tistes*. Cordoue et Grenade ont des coins exquis que notre jeune et avisé Liégeois a decouverts; le Guadalquivir y paraît plusieurs fois, moins beau que son nom.

Je n'ai pas visité l'Espagne et ne la connais que par les peintres; je me demande maintenant qui cherche à nous illusionner ou s'illusionne plus ou moins volontairement. Dans un paysage, l'ombre et la gradation des couleurs en relation avec la distance jouent un rôle prépondérant; l'opposition entre les tons vibrants et les nuances du clair obscur en fait tout le charme. Or, j'ai cru de bonne foi aux ombres *fortes*, grises, noires ou bleuâtres, coupant durement les points ensoleillés; j'ai cru aux ciels bleu de Prusse, pareils à ceux de nos nuits hivernales sans nuages. Mais voilà que M. Lemaître ne consigne que des ombres translucides, variant en nuances suivant les lieux, les heures et les réverbérations réciproques. Les reflets et les réfractions à travers les couches superficielles du sol et des objets multiplient, selon lui, les tons delicats en gammes assez diverses, sans excès de mauve, de violet ou de bleu, et je me rappelle qu'un peintre espagnol a une vision analogue à la sienne; me voilà perplexe!

Tout d'abord ses toiles donnent l'impression que l'atmosphère fait défaut; les plans sont indiqués par le dessin plutôt que par les intensités de la couleur; il arrive qu'un premier plan est moins vigoureux qu'un second ou un troisième. Est-ce l'effet de l'air sec et pur? L'atmosphère limpide au suprême degré est-elle donc si peu hygrométrique en cette vaste presqu'île, même près des fleuves et non loin de la mer? Mais pourquoi des ciels comme chez nous? Pas de poussière, pas de vapeur, pas de brume, pas de brouillard. Quelle révolution optique pour un Liégeois! Cela caractériserait donc un pays où les intimités délicieuses de nos vallées n'existent pas ou ne sont possibles qu'à l'aube et au crépuscule, et encore! Mais quel étonnement pour l'œil que la fuite d'un long escalier ou d'un chemin vers la lumière et non vers la pénombre du lointain, la saillie des monuments aux horizons au lieu de nos détails indéchiffrables, et la réalisation des rapports fixée par les choses elles-mêmes plutôt que par l'intermédiaire de l'air ambiant!

Notre jeune peintre a t-il raison? Je n'en décide point. Quand il retournera en Espagne et qu'avec plus de soin, plus de travail, plus de connaissance coutumière il affinera ses coups de pinceau, il nous fournira probablement des documents vrais et artistiques qui nous mettront en communion avec ces pays d'or et de feu.

La sculpture est représentée par les œuvres de Mlle Ceuterer à ce Salon. Une collection de bustes nous prouve que l'artiste verviétoise est surtout hantée par les problèmes psychologiques; elle est, en effet, portraitiste fidèle et elle approprie la matière sculptée à la variété des personnes; elle adoucit l'épiderme du marbre, s'il est permis de le dire, ou lui laisse de l'âpreté suivant la modalité morale du sujet. C'est un genre de technique; mais on aimerait aussi le coup d'ébauchoir victorieux. Le meilleur morceau est peut-être *Un Vieillard*; mais tout émane d'un talent sérieux.

GEORGES RITTER

LES LIVRES

PAUL MARGUERITTE : *Les Fabrecé*, roman. (Paris, chez Plon). — C'est l'histoire d'une famille d'aujourd'hui, mais dans une crise donnée, car n'était cette restriction, il y aurait là le sujet d'une fresque sociale à la Zola, non plus d'un livre. Deux générations : d'un côté le père et la mère, de l'autre leurs enfants, et cela suffit pour qu'éclatent les conflits secrets et profonds des êtres. On a beaucoup parlé de ce livre et somme toute assez bien. Tout le monde a remarqué le talent avec lequel M. Paul Margueritte mène une intrigue aussi complexe, nous rendant présents, vivants, chacun de ses héros. Pour moi, ce que j'y admire le plus, c'est une qualité qui, abstraction faite de toutes les autres, grandit sans cesse chez l'auteur de *la Flamme* : l'impartialité. Tout d'abord on s'étonne qu'elle puisse coexister à une sensibilité si vive, si personnelle, et surtout à des parti-pris si connus de sociologue. Puis on s'aperçoit qu'elle s'en accommode au contraire fort bien, qu'elle les domine même, et les intègre en elle. Ainsi mûrit sans cesse le talent d'un vrai romancier.

PIERRE HAMP : *Vieille histoire; contes écrits dans le Nord.* (Paris, *Nouvelle Revue française*). — Ces contes ne sont pas loin d'être des chefs-d'œuvre. Ils ont toute la force et l'angoisse contenue dans des romans comme *le Rail*, mais ils gagnent infiniment à se présenter sous des dimensions saisissables, à être pleinement intelligibles, à entrer d'un seul coup dans le champ de l'attention. Une âpre préface nous avertit que l'auteur ne croit plus à l'avenir des histoires d'amour et s'excuse d'avoir écrit celle-ci. N'importe : elle vaut mieux que bien des histoires d'ouvriers, sauf les siennes bien entendu, car M. Pierre Hamp sait vraiment les raconter avec une intensité dont le seul Kipling nous paraissait jusqu'ici capable. *Coqueleuse*, *Un bon ouvrier* surtout sont admirables.

ROBERT DE TRAY : *Les Désirs du Cœur*, roman (Paris, chez Calmann-Lévy). — Si ce petit roman se contentait d'un scénario devenu bien banal : le voyage en Italie, avec, pour le relever, une aventure d'amour qui se déroule dans ce décor entre un jeune homme discret, timide et à velléités cyniques et une femme indifférente et corrompue, il n'aurait pas grand intérêt, mais il se trouve que ce jeune homme ne ressemble qu'extérieurement à ses contemporains, il cache en lui un secret.

« Ce que la réalité lui refusait, il se l'était accordé lui-même. Puisqu'il ne rencontrait pas autour de lui les consolateurs que son âme réclamait, il inventa des personnages qui pussent l'aimer et le distraire. Ses véritables amis étaient des créatures composées par lui et d'autant plus dociles à ses vœux. Ainsi pouvait-il se dispenser des autres. Trop souvent froissé, dédaigné par les hommes et les femmes qui l'entouraient, il reprenait ainsi des avantages illusoires mais innombrables. »

Et lorsque, après une déception d'amour, il croit bon de changer de tactique :

« Il croyait ainsi avoir changé de manière, alors qu'il se ressemblait toujours davantage. Mais il trouvait à ce renouveau un élan de vie qui l'excitait. Une fois de plus, il profitait de la solitude pour combiner les choses à son gré et conduire les personnes. Sur la scène, vide encore, il arrangeait un intéressant scénario, auquel les acteurs, sans doute, n'obéiraient pas. »

Tout le roman est ainsi éclairé, toutes choses sont vues dans ce demi-jour d'une illusion demi-volontaire. Et rien ne donne mieux le sentiment de l'adolescence.

Que de souvenirs évoque ce livre doux! quels regrets!

SALOMON REINACH : *Cornélie ou le latin sans pleurs* (Paris, chez Hachette). — Ce petit livre, tout à fait charmant sous sa belle couverture écarlate et souple, fait pendant à *Eulalie ou le grec sans larmes*, du même auteur. Et il est même d'une lecture plus facile pour les jeunes filles, auxquelles il s'adresse après tout. Mais il n'est pas sans profit pour ceux qui ont trop oublié leur latin. Jamais je n'ai vu plus dorée la pilule d'une grammaire. Et j'ai

rarement entendu accents de professeur plus persuasifs. On a une envie folle de réapprendre cette langue splendide, si mâle, si forte, mère authentique et modèle encore de la nôtre. Puis le temps passe, mille occupations nous requièrent. On oublie...

Mais peut-on dire qu'on oublie jamais ce qui était essentiel dans l'étude du latin : sa vertu?... F. M.

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures précises, au théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire sous la direction de M. Peter Raabe, chef d'orchestre de la Cour de Weimar, et avec le concours de M. Frédéric Lamond, pianiste. Au programme : Symphonie n° 5 et Concerto pour piano et orchestre (Tschaïkowsky), *Suite romantique* (J. Wieniawski), Pièces de Chopin, *la Moldau*, poème symphonique (Smetana).

Demain, lundi, à 8 h. 1/4, à la Grande-Harmonie, concert du *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles avec le concours de Mme P. Reimer-Wendeborn, soprano (Essen), Mlle F. Lautman, alto (Düren), MM. Ausseau, ténor (Bruxelles) et E. Vander Borght, basse (id.). Au programme : *Requiem* de Mozart, *Rhapsodie* de Brahms, *la Mort d'Ophélie* de Berlioz, *Alleluia* de Haendel. Location chez Breitkopf et chez Schott. — A 8 h. 1/2, récital de M. F. Charlier, violoncelliste, à *la Scola Musicæ*, 90 rue Gallait.

Pour rappel, mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital Vantyn. Au programme : Beethoven, Schumann, Schubert, Chopin, etc.

Le deuxième concert Ysaye (festival Brahms) aura lieu au théâtre de l'Alhambra dimanche prochain, 24 novembre, à 2 h. 1/2, sous la direction de M. Ernst Wendel, directeur de l'Orchestre Philharmonique de Brême et avec le concours de M. Jacques Thibaud, violoniste. Au programme : *Variations sur un thème de Haydn; Sérénade;* Concerto pour violon; Symphonie n° 4. Répétition générale la veille, à 2 h. 1/2. Location à la maison Breitkopf et Haertel.

Les quatre séances du Quatuor Chaumont auront lieu à la Salle nouvelle (13 rue Ernest Allard) les jeudi 21 novembre, mardi 17 décembre, mardi 28 janvier et mercredi 26 fevrier. Elles seront données respectivement avec le concours de MM. Émile Bosquet, pianiste, A. Jourdain, clarinette-solo des Concerts Ysaye, Théo Ysaye, pianiste, et Mlle Suzanne Godenne, pianiste. Au programme de la première séance : Quatuor n° 1 de Beethoven, Quatuor n° 3 de Schumann, Quatuor avec piano d'E. Chausson. — Location à la maison Schott frères.

Deux séances de musique de chambre seront données par Mme H. Eggermont, pianiste, et M. Edouard Lambert, violoniste, les mardi 26 novembre et vendredi 20 décembre, à 8 h. 1/2. Au programme de la première séance : Beethoven, Schumann, Brahms.

Le pianiste Severin Eisenberger donnera un récital à la Grande-Harmonie le mercredi 27 novembre. Au programme : Beethoven, Schumann, Brahms, Chopin, Haendel et Scarlatti. — Location à la maison Schott frères.

Mlle Gabrielle Tambuyser, pianiste, et M. Marcel Jorez, violoniste, annoncent pour le jeudi 28 novembre, à la Grande-Harmonie, un concert de musique ancienne consacré à l'audition d'œuvres des Écoles allemande, française et italienne. — Location à la maison Schott frères.

M. Mathieu Crickboom donnera avec le concours de M. Jacques Gaillard et de Mme Berthe Marx-Goldschmidt trois séances de musique de chambre exclusivement consacrées à Beethoven. Ces auditions auront lieu, par abonnement, à la Grande-Harmonie les jeudi 5, mercredis 11 et 18 décembre. Au programme : sonates pour violon et piano, sonates pour violoncelle et piano, audition intégrale des trios. — Location à la maison Schott frères.

Un concert de musique russe sera donné à Liége (*Émulation*) jeudi prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de Mme Olga de Nabokoff, MM. M. Jaspar et J. de Ponthière, au profit de l'œuvre de l'*Amour fraternel* (secours aux étudiants russes) placée sous le haut patronage du Consulat impérial de Russie.

Ce concert sera précédé d'une causerie sur l'Histoire de la musique russe par M. Florent Desoer. — Location à *l'Émulation*, place de l'Université.

La Société des *Nouveaux Concerts* d'Anvers organise au Cercle artistique quatre séances de musique de chambre fixées aux mercredi 18 décembre, 15 janvier, 12 février et 19 mars. Ces auditions auront lieu respectivement avec le concours de Mme A. Falk Mehlig et M. Hugo Becker, de Mlles Elsa et Caecilie Satz, de M. et Mme Schnabel et du Quatuor Capet.

Le Conservatoire grand-ducal de Luxembourg inaugurera aujourd'hui, à 4 h. 1/2, la série de ses concerts de la saison 1912-1913. Au programme : l'ouverture de *Phèdre*, le concerto pour piano et orchestre de Schumann (Mme Kuhn-Fontenelle), l'ouverture de *Fidelio*, *la Forêt enchantée*, Symphonie-ballade pour orchestre de Vincent d'Indy, deux airs *d'Orphée* (Mme Prost-Nuel), *la Jeunesse d'Hercule* de St Saëns et la *Marche hongroise* de Berlioz.

Il faut féliciter M. Victor Vreuls, directeur du Conservatoire, d'avoir réussi, en quelques annees, à former à Luxembourg, où tout était à faire au point de vue musical, un orchestre capable d'interpréter un programme aussi intéressant.

L'ESTHÉTIQUE DE BRUXELLES

A l'abbaye de Forest (1)

L' « assainissement » des anciens bâtiments de l'abbaye de Forest est consommé. Et malgré les declarations rassurantes et les démentis, il a consisté, comme je l'appréhendais, à hausser les baies du premier étage d'une partie des constructions et à détruire ainsi l'ensemble de la cour.

Les journaux ont annoncé qu'il est question de dégager la tour de l'église Saint-Denis, actuellement enclavée dans les terrains du propriétaire de l'abbaye. Ce dégagement est parfaitement inutile et l'église n'y gagnera rien. Aussi suis je tenté de croire que ce projet de dégagement n'est qu'un appât habilement présenté par le propriétaire de l'abbaye à la commune de Forest dans le but de l'allécher, de la séduire et d'obtenir indirectement, sans presque avoir l'air de la demander, une issue vers la chaussée de Bruxelles.

Cette sortie, que ledit propriétaire désire, pourrait lui être accordée très facilement en perçant *discrètement* le mur de l'abbaye. Démolir complètement ce mur antique serait une faute, car, outre qu'il est un elément de l'ensemble pittoresque dont il s'agit, ce mur cache heureusement un peu les transformations dont l'abbaye vient d'être victime.

J'espère, en tout cas, que la commune de Forest, en autorisant ce nouvel « assainissement », veillera à ce qu'il n'entraîne pas l'abatage de l'admirable et gigantesque saule planté au pied du mur en question et qui pleure si pittoresquement, de ses innombrables branches tordues, sur l'abbaye mutilée.

JOSEPH-BARTHÉLEMY LECOMTE

NÉCROLOGIE

Joseph Wieniawski.

Le pianiste et compositeur Joseph Wieniawski, est mort à Bruxelles lundi dernier dans la soixante-quinzième année de son âge. Il était né à Lublin (Pologne) le 23 mai 1838.

(1) Voir *l'Art moderne* du 10 mars 1912 et *la Vie Intellectuelle* des 15 mars et 15 avril 1912.

Sans atteindre à la célébrité de son frère, l'illustre violoniste Henri Wieniawski, il remporta au cours d'une brillante carrière de virtuose de nombreux succès et fut lié avec toutes les hautes personnalités musicales de son temps, sur lesquelles il se plaisait à raconter, avec une intarissable verve et un esprit très fin, maintes anecdotes et souvenirs.

Ses compositions (Concerto pour piano et orchestre, Sonate pour violoncelle, Fantaisie pour deux pianos, mélodies, pièces pour piano, Suites d'orchestre, etc.) reflètent le romantisme de son époque. On peut les rattacher — par leur style sinon par des analogies d'idées — à la pensée tour à tour fougueuse, tendre et nostalgique de Chopin.

Joseph Wieniawski s'était fixé il y a environ vingt-cinq ans à Bruxelles, où il donna soit seul, soit avec Eugène Ysaye et d'autres virtuoses, soit avec ses élèves, des concerts qui avaient toujours une belle tenue d'art. Le professorat absorba presque exclusivement les dernières années de sa vie.

O. M,

PETITE CHRONIQUE

La Société des Aquarellistes ouvrira samedi prochain au Musée moderne son exposition annuelle. Y prendront part, outre ses membres effectifs, un certain nombre d'invités français, anglais, allemands et autrichiens, parmi lesquels MM. G. La Touche, Hanicotte, Luigini, Ch. Bartlett, N. Jungman, R. Nisbet, M. Bauer, Haverman, Mmes Clara Montalba et E. Barnard, etc.

Une exposition d'œuvres de MM. Smeers et Wagemans a été inaugurée hier à la Galerie Georges Giroux. — La Galerie d'Art (138 rue Royale) abrite, depuis hier également, des œuvres de Mmes E. Penso et H. Rollin, MM. P. Dillens et P. Servais. — Au Cercle artistique, où l'exposition de MM. Boonen et Delaval s'achèvera mercredi prochain, M. Langaskens expose un ensemble de panneaux décoratifs et d'eaux-fortes. — La cimaise du *Studio* est occupée par MM. Genot, peintre, et Canneel, sculpteur.

La province de Brabant a porté à son budget un crédit de 2,000 francs en vue de l'organisation d'un concours annuel des Beaux-Arts. Cette année le concours était réservé à la peinture monumentale et neuf concurrents y ont pris part : Mlle Alice Colin, MM. M. Langaskens, G. Nyssens, E. Faut, Van Humbeek, R. Hubert, Vermeersch, Vilain et Montfort. C'est M. Langaskens qui a remporté le prix pour deux panneaux destinés au Musée d'histoire naturelle.

Il y a là une belle initiative qui doit être encouragée. Nous croyons savoir que l'an prochain le concours sera consacré à la sculpture monumentale; l'architecture viendra ensuite, puis l'art appliqué.

Les œuvres présentées au concours de peinture sont exposées publiquement dans la salle de la Madeleine jusqu'à mardi prochain exclusivement, de 10 à 4 heures.

Les répétitions d'ensemble du *Chant de la Cloche* sont poursuivies tous les jours au Théâtre de la Monnaie sous la direction de M. Vincent d'Indy qui, on le sait, est un chef d'orchestre de premier ordre. Artistes du chant, instrumentistes, masses chorales, tous les interprètes de cette magnifique partition subissent le prestige de l'œuvre et de son auteur. Jeudi dernier, à l'issue de la répétition, ils ont, d'un même élan, fait à celui-ci l'ovation la plus enthousiaste à laquelle aient assisté les directeurs depuis leur entrée en fonctions.

L'œuvre est parfaitement sue musicalement, et il ne reste plus à régler que des détails de mise en scène. Celle-ci est d'autant plus compliquée que jamais il n'y eut sur le plateau un personnel aussi nombreux. Les cadres des chœurs habituels du théâtre, qui comprennent quatre-vingts chanteurs, ont été renforcés de plus de cent auxiliaires fournis par l'*Orphéon* et par l'École de chant du théâtre et qui ont été admirablement préparés par M. G. Steveniers, chef des chœurs. En y ajoutant les solistes, les membres du corps de ballet, les figurants et les musiciens qui jouent sur la scène on obtient un total d'interprètes qui n'a jamais été atteint jusqu'ici. Tout ce monde évolue avec une régularité et une discipline qui font grand honneur à l'excellent régisseur général, M. Merle-Forest. Certains tableaux, notamment ceux de *la Fête*, de la *Vision* et de *l'Incendie*, feront sensation.

La première représentation, que tout fait présager triomphale et à laquelle assisteront de nombreuses personnalités parisiennes, est fixée à jeudi prochain, 21 novembre. La deuxième aura lieu le mardi 26, la troisième le samedi 30. M. Vincent d'Indy a consenti à diriger ces trois représentations, après lesquelles il cédera la baguette à M. G. Lauweryns, qui a conduit toutes les études préparatoires de l'orchestre.

L'interprétation vocale, dont l'auteur est enchanté, est confiée à M. Girod (Wilhelm), Mlle Heldy (Lénore), Mme Bardot (la Mère), MM. Bouilliez (le Doyen des Maîtres), Dua (Pyk), Dognies (Bitterli), Demarcy (Dumm), Danlée (Hartkopf), Grommen (Diétrich), Dufranne (Johann), Mmes Gianini et Carli, deux Esprits du rêve.

L'ouvrage, qui se compose d'un prologue et de sept tableaux, sera divisé en trois actes. Premier acte : *Prologue*; *Le Baptême*; *l'Amour*. — Deuxième acte : *la Fête*; *la Vision*; *l'Incendie*. — Troisième acte : *la Mort*; *le Triomphe*.

Les tableaux s'enchaîneront et il n'y aura que deux entr'actes de vingt minutes environ.

La première représentation du *Jardin des Délices*, le nouveau ballet de MM. Paul Max et Ambrosiny, musique de M. Paul Goossens, aura lieu mercredi prochain.

M. Vincent d'Indy est actuellement l'un des compositeurs les plus joués. Pendant que le théâtre de la Monnaie répète *le Chant de la cloche*, l'Opéra prépare les représentations de *Fervaal*, dont la première aura lieu le 13 décembre et qui sera, en outre, monté en mars prochain au Grand Théâtre de Lyon. Aujourd'hui même on exécute avec un orchestre et des chœurs extrêmement nombreux *le Chant de la cloche* au *Concertgebouw* d'Amsterdam, tandis qu'au Conservatoire de Luxembourg M. Vreuls dirige *la Forêt enchantée*.

Le Comité des *Amies de la Dentelle* a décidé de consacrer une somme de 500 francs à un prix qui sera décerné au meilleur dessin de dentelle de Binche. Les conditions de ce concours seront affichées à l'Académie de dessin de Bruxelles et dans les Ecoles Professionnelles du pays.

Des renseignements complémentaires peuvent être obtenus en écrivant à Mme Kefer-Mali, rue du Noyer 165, à Bruxelles.

Le théâtre royal d'Anvers vient de représenter avec un succès considérable l'*Enfant Prodigue* de Debussy. L'interprétation a droit à tous les éloges, ainsi que l'actif directeur, M. Coryn.

De Paris :

M. Louis Vauxcelles a inauguré hier une série de conférences qui auront lieu tous les samedis, de 5 à 7 heures, à l'Académie Yvon, à Passy. L'orateur a traité de la *Renaissance du portrait*, en s'appuyant sur les beaux exemples depuis David jusqu'à nos jours.

Le *Ménestrel* a publié un fragment d'une lettre adressée de Leipzig le 18 mars 1839 par Mendelssohn à sa mère au sujet de deux morceaux écrits par lui pour *Ruy Blas*.

« Veux-tu savoir ce qui s'est passé avec l'ouverture de *Ruy Blas?* C'est assez drôle. Il y a six ou huit semaines, on était venu me demander, pour une représentation au bénéfice de la caisse des retraites du théâtre (bonne et utile association qui voulait donner à son profit *Ruy Blas*), de composer une ouverture et la romance qui se trouve dans la pièce, avec l'espoir d'une meilleure recette si mon nom figurait aussi sur l'affiche. Je lus la pièce, qui est exécrable, si au-dessous de tout qu'en vérité c'est à ne pas croire. Je prétextai donc que je n'aurais pas le temps d'écrire une ouverture et je donnai simplement la romance. Lundi (il y a aujourd'hui huit jours), la représentation devait avoir lieu. Le mardi précédent, des personnes vinrent me remer-

cier chaleureusement de la romance et exprimer leurs regrets que je n'eusse pu y joindre l'ouverture; elles comprenaient d'ailleurs que, pour un tel morceau, il fallait du temps, et l'année prochaine, se proposaient de me prévenir plus longtemps à l'avance. Cela me piqua au vif; je me mis à l'ouvrage le soir même et je commençai ma partition. Mercredi, toute la matinée, il y avait répétition du concert; jeudi, concert; malgré cela, vendredi matin, l'ouverture était à la copie; lundi, on la répétait d'abord trois fois dans la salle des concerts, puis une fois au théâtre, et le soir, enfin, on la donnait avec cette infâme pièce. »

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 — BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARO
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 4, PLACE DU MUSÉE, 4 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature
à Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :
MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le Dr G. C. WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le Dr KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : 125 FRANCS

Vient de paraître chez MM. DURAND ET FILS (DURAND ET Cie) éditeurs, 4, place de la Madeleine, Paris :

LOUIS AUBERT. — **Suite brève** pour deux pianos (op. 6). Transcription pour piano à 4 mains par l'auteur. — *Prix net :* **5** *francs.*

ID. **D'un berceau !...** (A. L. HETTICH), chant et piano. — *Prix net :* **1** *fr.* **75.**

ID. **Secret aveu** (ED. HARAUCOURT), chant et piano. — *Prix net :* **2** *francs.*

J. ERMEND BONNAL. — **Légende** pour violon et piano. — *Prix net :* **3** *fr.* **50.**

AD BORCHARD. — **Deux mélodies** pour chant et piano. I. *Dédicace* (H. DE RÉGNIER). — *Prix net :* **1** *fr.* **75.** — II. *Invocation* (A. DE MUSSET . — *Prix net :* **1** *fr.* **75.**

LAURENT CEILLIER. — **Choral-Obstinato** pour voix d'enfants, voix d'hommes et orgue sur un verset de SIMON GRAF. — *Prix net :* **1** *fr.* **75.**

L. DELAFOSSE. — **Deuxième barcarolle** pour le piano. — *Prix net :* **2** *francs.*

C. DEBUSSY. — **Première rhapsodie** pour orchestre avec clarinette principale en *si* bémol. Partition d'orchestre format de poche. — *Prix net :* **5** *francs.*

ID. **Gigues** (*Images* pour orchestre n° 1 . Réduction pour piano à 4 mains par ANDRÉ CAPLET. — *Prix net :* **4** *francs.*

PAUL DUKAS. — **La Péri,** poème dansé. Transcription de concert pour deux pianos à 4 mains par G. SAMAZEUILH. — *Prix net :* **12** *francs.*

ID. **Fanfare** pour précéder *la Péri.* Transcription pour piano à 4 mains par G. SAMAZEUILH. — *Prix net :* **1** *fr.* **75.** — Pour piano à 2 mains par D.-E. INGHELBRECHT. — *Prix net :* **1** *fr.* **75.**

PAUL DUPIN. — **Sonate** (en *la* mineur) pour violon et piano. — *Prix net :* **10** *francs.*

BIBLIOTHÈQUE DES CLASSIQUES FRANÇAIS

Les Clavecinistes français des XVIIe et XVIIIe siècles (IVe volume), vingt pièces choisies, révision par C. SAINT-SAËNS, VINCENT D'INDY, P. DUKAS, A. GUILMANT, etc. *Prix net :* **5** *francs.*

PÉDAGOGIE MUSICALE

GASTON CHOISNEL. — **Cours complet de solfège** comprenant un choix de leçons extrait des solfèges les plus célèbres avec accompagnement de piano realisé d'après la basse chiffrée. *Cours élémentaire, net :* **4** *francs. Cours supérieur, net :* **5** *francs.*

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.

ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

COLLECTION HENRI ROUART

PREMIÈRE VENTE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

Boilly, Breughel, Ph. de Champaigne, Chardin, David, Fragonard, Goya, Greco, Poussin, Ribéra, Teniers, Tiepolo, Velasquez, etc.

Boudin, Cals, Mary Cassatt, Cézanne, Corot, Courbet, Daumier, Decamps, Degas, Delacroix, Devéria, Diaz, Fantin-Latour, Forain, Gauguin, Ingres, Jongkind, Lépine, Manet, Millet, Monet, Monticelli, Berthe Morisot, Pissarro, Renoir, Th. Rousseau, Toulouse-Lautrec, etc.

Les lundi 9, mardi 10 et mercredi 11 décembre 1912, à 2 h. précises, Galerie MANZI-JOYANT, 15, rue de la Ville l'Évêque, Paris.

Commissaires priseurs : Mes F. LAIR-DUBREUIL et HENRI BAUDOIN. Experts : MM. DURAND-RUEL ET FILS et M. HECTOR BRAME.

Expositions : particulière le samedi 7 décembre, de 1 h. 1/2 à 6 heures; le dimanche 8 décembre, de 1 h. 1/2 à 6 heures.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, **1** fr. **50**.
Union postale, **2** francs.

Abonnements : { Étranger, **20** francs par an.
France et Belgique, **15** francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**
PARIS

Pour la Belgique : M. **René Lyr**, Boitsfort.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, decoupe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : **12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.**

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX

59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** » »

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — L'IMPRIMERIE (anc. Établts Ve Monnom soc. anon.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 47. 24 NOVEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Chant de la Cloche (OCTAVE MAUS). — Les Petites Expositions : *A la Galerie d'Art*, au *Cercle artistique*, au « Studio » (F. H.). — Crédulités (F. M.). — Les Amis de la Littérature (G. R.). — Les (Livres (F. M.). — Memento musical. — La musique à Liége GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *La Veuve, le Cœur dispose* (GEORGES RENCY) — Nécrologie : *Théodore Rivière*. — Petite chronique.

LE CHANT DE LA CLOCHE

Lorsqu'un artiste a construit une œuvre avec son cœur, avec son amour, avec sa foi, cette œuvre a toutes chances de survivre. Les goûts se modifient, les modes changent, les préférences du public se déplacent. Mais en dépit de ces variations, qui peuvent diversifier les formules et les procédés, il n'y a qu'une expression d'art durable : celle dans laquelle se reflète avec ingénuité une âme sensible et imaginative, qui trouve en soi-même assez de ressources créatrices pour négliger l'exemple des actualités en vogue ou les faciles ressorts du succès.

L'accueil vraiment triomphal fait à la première représentation du *Chant de la Cloche* au théâtre de la Monnaie nous en apporte le témoignage certain, pour la plus grande joie de ceux qui prisent, dans l'œuvre d'art, au même titre que la sincérité, la conscience et la volonté. Écrite il y a trente ans dans l'élan généreux de la jeunesse, mais aussi avec une maîtrise préparée par la plus sévère discipline intellectuelle, la légende dramatique de M. Vincent d'Indy garde, malgré l'évolution accomplie, une intensité d'émotion, une puissance expressive, une beauté lyrique dont l'auditoire a subi avec une force inaccoutumée l'ascendant.

Jamais peut-être on ne vit ici pareil enthousiasme, pareille unanimité dans les acclamations. A quoi les attribuer, sinon à l'infaillible prestige d'une conception spontanément jaillie d'un cœur dont elle dévoile à chaque page la richesse et l'élévation? Car le *Chant de la Cloche* s'éloigne totalement, tant par la simplicité du sujet, réduit à une succession de tableaux que relie un fil ténu, que par le caractère nettement mélodique de la partition, et aussi par les moyens employés — les masses chorales y tiennent le premier rôle et dominent tous les autres interprètes — des drames lyriques modernes qui ont conquis la faveur du public. Quelle haute leçon pour les auteurs empressés à entrer dans le sillage des compositeurs aimés des foules! Et quel réconfortant exemple offert à ceux dont l'idéal n'est pas entamé par des convoitises orientées vers d'immédiats succès! Le triomphe du *Chant de la Cloche*, c'est le triomphe de la probité artistique, et c'est aussi celui de la musique pure.

Il n'est pas un musicien que ce retour enthousiaste du public vers les formes musicales les plus nobles laissera indifférent. Conducteur d'âmes, M. Vincent d'Indy aura la joie de l'avoir provoqué. Et jusqu'au symbolisme de son texte, qui célèbre la victoire de l'artiste véritable sur le mensonge et l'incompréhension, le servira dans son bienfaisant apostolat. Les spectateurs qui ont acclamé avec un si touchant accord une authentique œuvre d'art ne pourront plus tolérer les piteux artifices d'un *Quo Vadis* ou de quelque *Vieil Aigle*. Et l'encouragement que donne aux directeurs un si com-

plet succès les gardera sans doute à l'avenir de tous faux-pas.

On eût pu craindre que le *Chant de la Cloche*, dont l'action dramatique n'est pas, à proprement parler, ce qu'il est convenu d'appeler « du théâtre », ne répondit pas aux exigences scéniques. Succès d'artistes, certes, disait-on, mais de public?... L'événement a prouvé qu'une belle œuvre peut réussir, et réussir avec un resplendissant éclat, par l'unique vertu de son lyrisme. Consolante constatation, opposée à l'amertume de plus d'une désillusion.

Par sa clarté toute française, par le charme mélodique de sa trame musicale, par la puissance magique des chœurs et le chatoyant coloris (si personnel et si subtil) de l'orchestre, le *Chant de la Cloche* est d'ailleurs propre à plaire à la fois aux initiés et aux profanes. Il est stupéfiant que jamais, depuis l'audition « princeps » donnée à Paris en 1887, aucun directeur de spectacles n'ait jamais songé à représenter cette œuvre émouvante, si manifestement écrite pour la scène que la partition porte, avec la précision habituelle de son auteur, toutes les indications nécessaires au régisseur. Comme *Fervaal*, comme *l'Étranger*, comme le *Roi Arthus*, comme *Eros vainqueur*, le *Chant de la Cloche* aura vu le jour à Bruxelles. C'est un honneur dont les directeurs de la Monnaie ont le droit de se montrer fiers, — et dont nous les félicitons grandement.

L'œuvre faisait partie du répertoire des concerts. Paris, Bruxelles, Liége, Amsterdam, Haarlem l'entendirent à plusieurs reprises, soit intégralement, soit par fragments. Descriptive avant tout, imprégnée de poésie, guidée par un amour passionné de la nature, l'inspiration de M. Vincent d'Indy a, dans cette légende symphonique, créé une suite d'illustrations musicales assez parfaites pour en suggérer à l'auditeur tous les détails. Mais leur réalisation scénique n'ajoute pas moins à ces images, par le geste et l'attitude, par le jeu de lumières et des ombres, par le groupement et les mouvements des foules, un saisissant relief. Les scènes du *Baptême*, de la *Fête*, de l'*Incendie*, du *Triomphe*, par exemple, qui mettent en mouvement toute la population d'une ville, se précisent davantage lorsque le rêve musical est peuplé de visions réelles. L'impression d'une foule gesticulante, grouillante, tour à tour joyeuse, inquiète, abattue, héroïque, exaltée, est plus forte quand on voit, au lieu de choristes alignés sur une estrade de concert, cette foule envahir la scène en brandissant des bannières ou des torches. L'entrainement, alors, est irrésistible. Un effet physique s'opère en nous, — rappelez-vous les Meininger, et le peuple de Nuremberg acclamant Sachs au troisième acte des *Maîtres*.

Justement, un rapprochement s'impose entre cette dernière œuvre et l'un des sept tableaux du *Chant de la Cloche*. L'influence de Wagner sur toute la musique de la fin du XIX^e^ siècle fut si obsédante que M. Vincent d'Indy, pas plus que les autres compositeurs de son temps, n'y échappa. Rapprochement d'ailleurs tout extérieur, car le coloris orchestral de M. d'Indy diffère complètement de celui de Richard Wagner. Aujourd'hui que la personnalité aiguë du maître, attestée par maintes œuvres symphoniques et lyriques, s'impose avec l'évidence de la lumière, cette analogie de thèmes n'est qu'un curieux détail de composition qui marque l'orientation de l'auteur du *Chant de la Cloche* à l'époque de ses premiers enthousiasmes. L'identité du sujet traité — il s'agit, dans l'une et dans l'autre œuvre, du défilé des Corporations dans le tumulte d'une fête populaire — justifie d'ailleurs l'analogie musicale.

MM. Kufferath et Guidé ont entouré les représentations du *Chant de la Cloche* des soins artistiques les plus minutieux. Jamais peut-être il n'y eut au théâtre de la Monnaie une interprétation vocale et instrumentale plus parfaite. Et je m'empresse d'ajouter qu'à part les scènes exceptionnelles, comme celle de Bayreuth, où l'on n'est pas tenu de faire face aux exigences du répertoire pendant la durée des études d'un ouvrage de pareille envergure, aucun théâtre ne pourrait accomplir le tour de force réalisé à Bruxelles. La difficulté de certains chœurs du *Chant de la Cloche* est telle qu'il a fallu six mois pour les mettre au point. Mais aussi, quelle réussite! Quelle discipline dans l'armée des chanteurs qui évolue sur la scène! Quelles superbes sonorités! Le public s'est rendu compte des difficultés victorieusement surmontées en acclamant à plusieurs reprises les choristes et leur excellent chef, M. Steveniers, de même qu'il a appelé sur la scène et acclamé M. Merle-Forest pour la mise en scène pittoresque et animée qu'il a créée dans le cadre charmant des décors de M. Delescluze.

Les artistes de chant ont interprété avec autant de sûreté que de goût la belle partition de M. d'Indy. M. Girod (Wilhelm) est, on le sait, un excellent musicien et un ténor à la voix séduisante et pure. Il n'y a que des éloges à lui adresser pour l'art sobre et expressif qu'il a déployé dans cette création. M^lle^ Heldy (Lénore) lui a donné la réplique avec un charme vocal et physique, une grâce et une ingénuité qui lui ont conquis toutes les sympathies. La voix généreuse de M^me^ Bardot (la Mère) a été très appréciée et MM. Bouilliez, Dua, Dognies, Demarcy, Danlée, Grommen et Dufranne ont donné aux divers rôles épisodiques leur exacte physionomie.

Ce bulletin de victoire ne serait pas complet s'il ne s'achevait par une très admirative mention de la magistrale direction imprimée par M. Vincent d'Indy à son peuple de chanteurs et d'instrumentistes. Il serait banal de rappeler ici que l'auteur du *Chant de la Cloche* est l'un des premiers chefs d'orchestre de notre époque.

Mais s'il fut applaudi souvent au concert, on ne l'avait pas encore vu conduire à Bruxelles une représentation théâtrale. Dans ce rôle nouveau on ne sait vraiment ce qu'il faut admirer le plus de la souveraine autorité de son geste ou de sa constante et parfaite simplicité. Dans sa vie publique comme dans son existence privée, le compositeur ne se conforme-t-il pas toujours à l'axiome qu'il fait énoncer par son fondeur de cloches: « L'artiste fait son œuvre et le reste n'est rien »?

Associant unanimement le chef d'orchestre à l'auteur, les spectateurs firent à M. d'Indy, appelé à grands cris sur la scène à l'issue de chacun des trois actes, l'ovation la plus chaleureuse dont ait jamais retenti le théâtre de la Monnaie. Soirée émouvante, inoubliable, qui récompense la direction du magnifique effort accompli.

OCTAVE MAUS

LES PETITES EXPOSITIONS

A la Galerie d'Art.

Outre quelques toiles et aquarelles de MM. P. Servais et P. Dillens et les curieuses fleurs en mie de pain de Mme E. Penso, la salle de la Galerie d'Art contient une importante série d'aquarelles dues au talent très délicat de Mme H. Rolin. Ce sont des pages d'observation piquante et fine, exécutées avec une entente du métier peu commune. Mme Rolin possède une vision de la nature qui est à elle ; elle sait éviter les banales répétitions où tombent presque toujours les aquarellistes amateurs de petits coins de nature. Le pittoresque de ses œuvres est large, et l'artiste y fixe plus qu'une jouissance purement visuelle, un moment d'émotion. Avec un goût ferme et sûr le peintre se plaît à styliser le paysage. Telles pages, comme *la Vallée de la Meuse*, *Roches et genêts*, *Matin ensoleillé*, pour ne citer que celles-là, indiquent chez l'auteur un souci de composition remarquable. La couleur en est délicate, finement nuancée, d'un goût très féminin, nullement mièvre pourtant.

Au Cercle artistique.

M. Langaskens est un artiste dont les essais de grande peinture décorative requièrent l'attention. Encore très influencé par Fabry dans quelques compositions, il a fait néanmoins de grands efforts, ces derniers temps, pour s'affranchir et marcher dans une voie personnelle. Toutefois son art est encore flottant, très inégal; son coloris est souvent entaché de duretés déplaisantes, et lorsque l'artiste cherche à exprimer des effets de finesse et de langueur, il tombe parfois dans la fadeur et la mièvrerie. M. Langaskens s'efforce manifestement de donner à ses compositions toute la splendeur, la somptuosité que requièrent les grandes idées dont il nourrit ses allégories. Son dessin est toujours puissant et expressif, mais il gagnerait sans doute à plus de simplicité, et, quoique l'artiste fasse pour se défaire des influences d'école, il n'a pas encore tout à fait cessé d'être académique.

Dans l'autre salle, M. Boonen expose quelques paysages hollandais qui ne sont nullement pour déplaire. Ces toiles sont solidement peintes, d'un coloris un peu heurté cependant. Elles rappellent certaines œuvres de Jacob Smits, mais d'un Smits sans mysticité.

Au « Studio ».

La petite salle du « Studio » est occupée en ce moment par une exposition des œuvres de trois artistes d'inégal intérêt.

Il y a peu à dire des paysages de M. Albert Patoux; ces tableaux, dont quelques-uns sont agréables, d'une peinture aisée, manquent généralement d'originalité. Ce n'est pas non plus par cette qualité que brille l'art de M. Canneel, mais on est ici en présence d'un artiste de goût, dont les sculptures, figurines et bustes, ont beaucoup de charme, et dont on ne peut que louer les efforts vers une réalisation vivante et naturelle.

La partie la plus intéressante du salonnet est sans contredit la série des paysages exposés par M. Julien Genot. Ce peintre, qu'on a pu suivre déjà dans diverses expositions, me paraît s'être singulièrement affiné. Bien composés, d'un coloris harmonieux, avec d'exquises et musicales sourdines, ses paysages forment un ensemble des plus impressionnants. Il y a là une sensibilité d'artiste vraiment personnel; M. Genot sait envelopper ses paysages d'une atmosphère mélancolique et troublante. Il dégage, avec une prédilection marquée, la poésie des crépuscules bleutés et la langueur des automnes rutilants. *A l'heure du crépuscule*, *Jardin de village au printemps*, *l'Eau calme* et *Esquisse en automne* sont des toiles d'un sentiment intense et d'une exécution parfaite. L'art de M. Genot est fait à la fois de gravité et de je ne sais quelle douce alacrité qui se devine au fond de ses paysages et leur confère un agrément particulier.

F. H.

CRÉDULITÉS (1)

A vrai dire, ce n'est pas une pièce. Mais ce pourrait être l'aurore d'un genre nouveau. Qui sait?

Pas d'action. Car on ne peut donner le nom d'action à cette intrigue enfantine, à cet épisode de la baguette magique, baguette qui suscite en effet, par son simple contact, un peu symbolique, les crédulités les plus folles. Mais une série de tableaux de la vie bourgeoise sur un certain sujet.

Je ne reproche pas à M. Bénières sa méthode, mais simplement ses résultats. Ils auraient pu être tout autres s'il avait pris soin de fondre ensemble les éléments de l'observation directe et ceux de la fantaisie. Ils demeurent juxtaposés, et cela choque.

Avec des mots de comédie fine, la pièce tourne au guignol. On est dérouté de cette contradiction, et nullement du fait que manque l'artificiel lien d'une intrigue. Dieu merci, nous sommes assez las des pièces raccommodées avec des ficelles pour n'en plus demander.

Sauf une bonne dame, tante Barbe, dont le gros bon sens a quelque chose d'un peu plat, d'un peu peuple, tout le monde dans cette pièce est crédule. Navoly, le marchand d'objets de piété, ne croit ni à Dieu ni à diable, mais il est spirite, il fait tourner les tables. Sa femme ne rate pas une des superstitions de la bigoterie, ses filles ont communément des entretiens avec des archanges, gentils et blonds comme des jeunes gens qui leur feraient une cour céleste; Victoire, la bonne, se tire les cartes et consulte le marc de café. Et Sicre, le honteux et gras tartufe, qui caresse la cuisinière, tape tout le monde, vit aux crochets de la

(1) Pièce nouvelle, en trois actes, de M. BÉNIÈRES, représentée pour la première fois, la semaine dernière, au Théâtre Antoine.

famille et qui fait semblant de croire aux illusions des autres, par politique, est sceptique... sauf en ce qui concerne les quines, les ternes, les combinaisons de loteries.

Les événements se succèdent avec une gratuité absolue, une fantaisie volontaire et déconcertante. Tante Barbe est très malheureuse parce qu'elle est en butte, elle et son neveu Petit Pierre, aux tracasseries de la famille Navoly, dont pour l'instant le plus bel ornement, Mme Navoly, condamnée par les médecins, va mourir. Sur ces entrefaites arrive un notaire qui vient en confidence annoncer à la bonne demoiselle que, son frère venant de mourir au loin, elle hérite de neuf millions. Comme, à ce moment précis, Petit Pierre vient se plaindre qu'on l'ait giflé parce qu'il avait touché au piano, tante Barbe a une idée lumineuse : elle utilisera sa fortune pour mystifier sa famille et la guérir de ses diverses crédulités. Elle donne à Petit Pierre une baguette magique et lui dit qu'il peut se commander un piano. Et d'une. Puis Berthe ayant perdu son chapelet, l'enfant lui en promet un autre, en perles. Et de deux.

Cependant Navoly est sûr de la mort prochaine de sa femme : les esprits le lui ont annoncé. Pas d'erreur, hélas! il le sait bien. Aussi que lui en coûte-t-il, pour épater son entourage, d'annoncer à voix tonnante : « Si ma femme guérit, je fais vœu d'aller à Jérusalem pieds nus ». Mais il est bien embêté au deuxième acte, car Mme Navoly, contre toute espérance, a guéri. Il essaie de se défiler. Mais c'est bien difficile.

Comme il fallait s'y attendre, arrivent le piano et le chapelet de perles, commandés par la baguette magique. Ahurissement des Navoly. Qui pourrait soupçonner Tante Barbe?

Mais alors? Car on ne discute pas avec l'évidence. Il y a de quoi devenir fou. Petit Pierre affirme que c'est sa baguette. A tout hasard, Navoly, prêt à une nouvelle crédulité, demande deux millions, lesquels ne manquent pas d'obéir à l'appel du jeune sorcier. Et de trois. Pierre propose à Navoly d'aller pour lui à Jérusalem, moyennant honnête compensation. Mais Navoly s'en moque. Riche de deux millions, il brave les interprétations des imbéciles.

Enfin, tout se découvre. Tante Barbe se démasque et se moque, oh! bien gentiment, des mystifiés. Elle leur propose un grand voyage, et lorsqu'on sera en pleine mer, on jettera par dessus bord toute cette cargaison de crédulités.

Telle est cette pièce, tissu d'inventions gratuites, affolantes, sur un canevas arbitraire et où cependant à toute minute éclatent des mots de situation, des mots de caractères, des parties de dialogues tout entières d'une venue excellente, d'un jet authentique, d'un son juste interrompant le récit de ce conte bleu. On voit que l'auteur a le sens du théâtre, et beaucoup de verve. Sicre a quelque chose de Tartufe et Navoly lui aussi est un personnage de Molière.

Du reste, on rit, on rit malgré les contradictions et les maladresses de la pièce. Et Dieu sait si on est sensible au théâtre, sensible jusqu'à la nervosité. On rit, c'est donc une preuve de la force comique de la pièce.

M. Gémier (Navoly) a fait une charge grinçante, trépidante, irrésistible du marchand de bondieuseries athée et spirite. Mme Alice Aël fut une Mme Navoly plus pareille à une vieille fée d'un conte de Perrault qu'à une dame vivante, même du quartier Saint-Sulpice. Mme Jeanne Fusier, malgré qu'elle se fût rendue méconnaissable par un costume de jeune bigote et un zézaiement extraordinaire, demeurait adorable et Mlle Modave était comme son double tellement elle était sa sœur. M. Clasis joua avec une rondeur onctueuse et inquiétante le rôle de l'immonde Sicre. Mme Cheirel eut de Tante Barbe l'autorité un peu plébéienne, la verdeur de langage, le robuste sens commun. Mlle Vermell fit rire aux larmes par sa caricature de la bonne méridionale, ivre de marc de café. Minorel trouva en M Bacqué un interprète excellent. Et la petite Odette Carlia eut dans le personnage de Petit Pierre un tel aplomb que, n'était son âge, on l'eût prise pour une comédienne (j'allais dire un comédien) consommée.

Admirable de cohérence, l'interprétation de M. Bénières, tout en en accentuant le côté charge, en sauva les invraisemblances par son mouvement endiablé, sa verve, son naturel.

F. M.

Les Amis de la Littérature.

La campagne de cette année s'est ouverte samedi dernier, à l'hôtel de ville de Bruxelles, par une conférence de M. Grégoire Le Roy sur le théâtre en Belgique. M. Le Roy a parlé surtout des jeunes auteurs, Crommelynck, Van Offel et quelques autres moins notoires. Il distingue dans leurs œuvres des caractères communs : du lyrisme dans le réalisme et du réalisme dans le lyrisme; un goût prononcé pour les décors, les costumes, la mise en scène, la couleur; un même éloignement pour l'étude psychologique des caractères et pour les conflits actuels, situés dans un milieu déterminé. Il en conclut que notre théâtre national aura vraisemblablement ces caractères. Cette thèse est très discutable, ou plutôt elle n'est vraie qu'à demi. Rien ne permet de croire que nos auteurs dramatiques ne feront pas un jour d'excellent théâtre psychologique. Il leur est parfaitement possible d'y exceller sans imiter les écrivains français.

La causerie de M. Grégoire Le Roy a obtenu un très grand succès. La Salle des Milices était comble et sur l'estrade avaient pris place M. Poullet, ministre des Sciences et des Arts, et le Directeur-général des Lettres, M. Beckers; M. Béco, gouverneur du Brabant; M. Max, bourgmestre de Bruxelles, ainsi que de nombreux écrivains.

G. R.

LES LIVRES

Charles Vildrac : *Découvertes* (Paris, *Nouvelle revue française*). — Une série de contes assez brefs, conçus dans une formule que je ne puis arriver à admettre, encore qu'il me soit bien difficile de découvrir son point faible, son point mort, son artifice. Mais on peut dire de toute tentative d'art qu'elle vaut en dehors de sa formule, malgré elle.

Ainsi malgré leur volonté d'être abstraits, de n'employer qu'un minimum extrêmement restreint d'accessoires, de détails, ces petits contes, que guetterait par cela la froideur, restent au contraire humains et tendres. C'est qu'il y a chez M. Charles Vildrac une sensibilité frissonnante, quasi craintive, et un amour très noble des hommes qui souffrent et des pauvres. Et de cette tendresse, il semble que s'exhale une fumée qui monte vers nous, qui enivre, qui étourdit et qui nous fait nous pencher, émus, sur la cuve où bouillonne l'âcre et douce douleur des hommes, où fermente leur fraternité.

Gaston Rageot : *A l'Affût*, roman. (Paris, chez Calmann-Lévy). — Voici un livre dont je voudrais avoir le loisir de parler davantage. Que l'on m'excuse : il mériterait une monographie détaillée. C'est peu de dire qu'il constitue un progrès sur *la Renommée*. Il semble d'un autre esprit, d'une autre main. J'imaginais M. Rageot un intellectuel pur, très averti, doublé d'un connaisseur impartial mais froid des milieux parisiens. Voici maintenant qu'il se révèle romancier provincial, rural même. Outre les mérites de la construction sobre et puissante, de sa gradation savante et pathétique, *A l'Affût* révèle un homme

étrangement au courant des mœurs d'un pays forestier, que dis-je? des âmes aussi. Le personnage du garde, Louveau, est étonnant. Presqu'aucune explication, mais comme nous le comprenons bien, suggéré par ses actes, et comme son silence presque absolu, son silence de vingt années est terrible! Comment ne pas aimer non plus ce personnage délicieux de Catherine? Je ne pense pas qu'on puisse mieux donner le sentiment de la faiblesse féminine, de sa ruse pour vivre, de sa soumission au destin, fût-il social, de sa ténacité à sauver ce qu'il est de son devoir de sauver, de sa capacité à souffrir infiniment, muettement. Quel beau drame!

Je n'oublierai jamais cette figure de femme, écrasée mais obstinée, courageuse comme une héroïne de poème et subissant là, au fond de sa maison de la forêt, le plus épouvantable supplice quotidien, avec, à peine trois fois dans sa vie, ce pauvre mot, ce soupir : « Oh! Louveau, que tu me rends malheureuse! » C'est poignant.

HENRY DUSSIS : *Tanger et l'Impasse marocaine*. Ouvrage orné de nombreuses photographies et de deux cartes. (Paris, chez E. Basset). — Examen satirique, et qui semble, hélas! si juste de la sottise et des prétentions de la diplomatie européenne à propos de l'affaire du Maroc. Pour une petite rouerie que la France employa, que de misères, que de vexations lui a-t-on fait endurer! Vraiment, la France est un peuple d'une patience extraordinaire. Et l'Angleterre une bien adroite commère!...

ALBERT ERLANDE : *La Ballade, le songe et le réveil*. (Paris, chez E. Basset). — Une simple plaquette, mais rien de ce qu'écrit le poète Erlande n'est indifférent. De quoi qu'il parle, et sous quelque forme que ce soit, il met toujours dans ses vers cette hantise d'un certain paysage plein d'un mystère élyséen, baigné d'une atmosphère magnétique. Ici, c'est au

Ciel uniforme et gris qui, par endroits, rayonne.
Il allume des feux fugitifs et diaprés
Dans le givre engainant les branches de cyprès...
Paysage d'hiver, lumière monotone....

F. M.

MEMENTO MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 10 h., à l'Eglise Saint-Boniface, l'*Association des Chanteurs de St-Boniface* interprétera, à l'occasion de la fête de Sainte Cécile, la messe à 4 voix *O Regem Cœli* de Palestrina, le propre de la messe *O justi meditabitur* de Saint-Jean de la Croix et le *Laudate Dominum* de Tinel. Sortie : fugue de J.-S. Bach, par M. De Boeck.— Pour rappel, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, deuxième Concert Ysaye (festival Brahms) sous la direction de M. E. Wendel, directeur de l'Orchestre philharmonique de Brême et avec le concours de M. Jacques Thibaud, violoniste.

Mardi 26, à 8 h. 1/2, salle Érard, première séance de musique de chambre par Mme H Eggermont, pianiste, et M. Éd. Deru, violoniste. Au programme : Beethoven, Schumann, Brahms. — Même heure, Salle Nouvelle (13 rue Ernest Allard), première séance de *Lieder et Sonates* donnée par Mme Jeanne Berry, cantatrice, L. Baroen, altiste, et G. Peracchio, pianiste, avec le concours de MM. A. Zimmer et R. Moulaert. — A 8 h. 3/4, au Cercle artistique, soirée musicale avec le concours de M. F.-C. Hempel, organiste des festivals rhénans, de Mlle Tiny Debüser, cantatrice. OEuvres de J.-S. Bach, C.-F. Bach, Schubert, Liszt, César Franck et Max Reger.

Mercredi 27, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, récital de M. S. Eisenberger, pianiste. OEuvres de Beethoven, Schumann, Chopin, Haendel et Scarlatti.

Jeudi 28, à 8 h. 1/2, Salle Patria, concert de bienfaisance avec le concours de Mlle Julia Demont, cantatrice, MM. Ed. Deru, violoniste, Marcel Laoureux, pianiste. — Même heure, salle de la Grande Harmonie, concert de musique ancienne par Mlle G. Tambuyser, pianiste, et M. Jorez, violoniste.

Vendredi 29, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, concert donné à la mémoire de René Devleeschouwer.

Dimanche 1er décembre, à 3 h. 1/2, Salle Patria, premier concert de la Société J.-S. Bach. Artiste exécutants : Mmes E. Ohlhoff, soprano (Berlin) et Tilly Koenen, alto (id.); MM. G. Baldszun, ténor (Cassel), H. Van Oort, basse (Amsterdam), J. Buths, pianiste (Dusseldorf) et M. Demont, flûtiste (Bruxelles). Les chœurs et l'orchestre de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. A. Zimmer. Programme : Cantate religieuse nº 60; Concerto pour piano et orchestre en *fa* mineur; chœur de la Cantate nº 19; Sonate pour flûte et piano; Cantate villageoise nº 212; Air d'alto de l'*Oratorio de Noël*.

Lundi 2, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, récital de chant par Mme G. Wybauw-Detilleux. Au programme : Maîtres italiens du XVIIe au XIXe siècle et maîtres français depuis Adam de la Halle jusqu'à nos jours.

Le premier Concert Debefve aura lieu au Conservatoire de Liége samedi prochain à 8 heures, avec le concours de M. Karl Friedberg, pianiste, qui interprétera le Concerto de Brahms et divers soli. M. Debefve fera exécuter, en première audition, *Pentésilée*, poème symphonique d'Hugo Wolf.

La *Société Bach* de Liége annonce, pour la troisième année de son existence (1912-1913), la mise à l'étude des œuvres suivantes : Chœur initial et chœur final de la *Passion selon saint Jean*; chœurs initiaux de la Cantate *Schleicht, spielende Wellen* et de l'*Oratorio de Noël*; les *Sept Paroles du Christ*, de Heinrich Schütz; le Concerto *A la Nativité*, de Corelli; les Concerto de J.-S. Bach en *ré*, pour piano, violon et flûte, en *fa*, pour piano et deux flûtes, en *si* bémol pour deux altos et deux gambes; les cantates 53 et 54; la *Kaffeekantate*, ainsi que d'autres soli vocaux et instrumentaux.

A Tournai, le premier concert de la *Société de Musique*, fixé au dimanche 1er décembre, à 2 heures, sera consacré à l'audition des *Béatitudes* de César Franck. Solistes : Mmes Mayrand, Das, Masurel; MM. Plamondon, Frölich, Reder et Van der Haegen.

De son côté, l'Académie de musique annonce trois concerts symphoniques dont les deux premiers, fixés aux 15 décembre et 26 janvier, seront dirigés par M. N. Daneau et le troisième (30 mars) par M. Vincent d'Indy, qui fera entendre des fragments de *Fervaal*, la *Sarabande* et le *Menuet* de sa Suite en *ré*, sa Symphonie sur un chant montagnard français et sa trilogie *Wallenstein*.

Le *Brüsseler Streichquartett*, plus connu dans nos parages sous le nom de Quatuor Schörg, poursuit à travers l'Europe une tournée triomphale et remporte partout des succès que la presse est unanime à constater. D'Amsterdam à Nijni-Novgorod, en passant par Hambourg, Berlin, Posen, etc., ce n'est qu'un concert d'éloges à l'adresse de ces artistes qui ont porté l'art de la musique de chambre à son plus haut degré de perfection. Le violoncelliste Emile Doehaerd, qui a remplacé M. Gaillard comme quatrième membre du quatuor, se montre digne, en tous points, de son brillant prédecesseur.

LA MUSIQUE A LIÉGE

Le Conservatoire a donné son premier concert à bureaux fermés; on avait refusé des inscriptions, faute de places.

L'Ecole allemande, représentée par l'*Héroïque* de Beethoven, le Concerto de Schumann et le *Don Juan* de Strauss, la russe par le poème *Stenka Razine* de Glazounow, la mosane par les *Variations symphoniques* de César Franck, se disputaient l'enthousiasme de la foule condensée à tous les étages de la vaste salle. Il fallait changer quatre fois de mentalité pour vibrer à l'unisson des œuvres; à présent, on n'emprunte plus la stimulation à son voisin; la métamorphose psychique est devenue spontanée. La souple et large compréhension de S. Dupuis, notre directeur éclectique, et de Blanche Selva, la révélatrice au crâne beethovenien, ravit sans résistance le public tout entier. Il n'est plus question de caste mondaine; ses unités sont encore présentes, mais son attention silencieuse se fusionne avec celle des plus impeccables esthètes. Cela est plus significatif que les

plus bruyants applaudissements ; mais, certes, les mains gantées s'échauffent à point.

M. Dupuis a su affiner, préciser le jeu des musiciens sans atténuer leur fougue liégeoise; il n'y a de défaillances nulle part; c'est un équilibre excellent. Chose caractéristique chez le Wallon, la plénitude des moyens ne se montre pas autant à la répétition générale qu'à l'exécution; ici, tous se tiennent et s'exaltent en artistes.

Blanche Selva, elle, est à toute heure la grande, la lucide, la profonde, la sincère interprète. Ses doigts, habitués à une obéissance merveilleuse, réalisent exactement sa pensée, les secrets de son cœur passionné, toute son âme ardente. Combien elle nous révéla de liaisons d'idées, d'harmonies cachées, de préparations lointaines à de saisissantes éclosions dans le Concerto de Schumann et dans les variations de Franck ! Son dialogue avec l'orchestre est l'éloquence même; c'est de l'esprit, de la philosophie et du drame.

***

Une charmante «Heure de musique» dans la salle des fêtes du *Journal de Liége* obtint, quelques jours auparavant, un grand succès. La fine et sympathique interprétation de Mme Goeb... y fit valoir une douzaine d'œuvres belges, bien choisies et très variées; la *Sérénade* d'Etienne Soubre, digne de Schubert, et un air d'opéra furent vivement applaudis. *Mélancolie*, *Souvenance* et *Lamento du pêcheur*, empruntés à l'écrin de son successeur, S. Dupuis, émurent visiblement l'auditoire; on admira tout particulièrement le style de *Souvenance*. *La Vie* et *Songe*, de Juliette Folville, surtout la première, accompagnée au violoncelle par la jeune et impressionnante Yvonne Bernard, sont de sa meilleure manière. Les trois mélodies de A. Bernaert, qui occupa excellemment le piano accompagnateur, ont le charme mystérieux qui caractérise ses élégantes compositions. On le retrouve dans l'*Elégie* que René Bohet, le plus intéressant des violonistes sortis récemment de notre Ecole, fit pénétrer dans le cœur et la mémoire de tous, imprimant le désir de la réentendre souvent. Le jeune virtuose, qui nous promet un nouveau Sarasate par la pureté expressive et aristocratique de son jeu, s'était fait chaudement applaudir dans un *Andantino* et *Schönerosmaria* de Kreisler, l'*Aria* de Bach et le *Rondo capricioso* de Saint Saëns.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉATRALE

La Veuve. — Le Cœur dispose.

Le Parc a repris la *Veuve*, de Meilhac et Halévy. L'expérience était intéressante. La pièce fut jouée pour la première fois, au Gymnase, en 1874. Elle n'a pas trop vieilli malgré ses trente-huit ans d'âge. Elle a gardé la grâce alerte et fine, la gaîté spirituelle qui firent jadis son succès et qui n'ont pas cessé de plaire. Certes le thème en est fort banal et sans grande portée. Le mérite de l'œuvre est surtout dans le détail, qui est exquis. Meilhac et Halévy ne se proposaient d'autre but que de distraire avec esprit un public intelligent et lettré. Toutefois ils avaient l'art de mettre toujours dans leurs pièces un élément durable qui permit à celles-ci d'échapper aux caprices changeants de la mode. Dans toutes, il y a quelque chose qui domine et surpasse l'actualité immédiate. Ici, c'est l'étude très exacte, très poussée de l'évolution des sentiments dans un cœur de jeune veuve. Cette étude, sans doute, est mêlée et confondue avec les mille saillies d'une fantaisie jamais à bout de verve et d'inventions. Elle est là, néanmoins, et c'est elle qui sert à la pièce d'armature et de soutien. C'est elle qui lui conserve sa fraîcheur et son intérêt. La pièce est très bien jouée au Parc par une troupe homogène et de belle tenue, dans laquelle on a remarqué surtout Mlle Borgos, MM. Richard et Marey.

***

Je crains fort que, malgré le succès triomphal qu'elles obtiennent aujourd'hui, les pièces de M. Francis de Croisset veillissent beaucoup plus vite que celles de l'auteur de la *Veuve*. C'est que celles-là manquent presque tout à fait de cet élément humain et durable qui ne fait jamais complètement défaut à celles-ci. M. de Croisset est un dramaturge extrêmement habile et qui connaît son métier mieux que personne en France,— encore qu'il soit né à Bruxelles en Brabant. Il a de l'esprit. Il a le sens du mouvement scénique et son dialogue est rapide, étincelant, abondant en trouvailles inattendues et plaisantes. Voilà, certes, bien des qualités; mais sont-elles essentielles? L'essentiel, pour un artiste, quel qu'il soit, poète, musicien, peintre ou auteur dramatique, n'est-ce pas d'apporter une vision nouvelle, une interprétation personnelle et originale du monde et de la vie? Ses œuvres ne doivent-elles pas avoir, plus ou moins, ce caractère de chose nécessaire que nous notons dans toutes celles qui survivent à leurs auteurs : j'entends qu'elles jaillissent comme de source, sans préparation et sans tripotages; qu'elles soient l'expression de ce qu'il y a de plus intime et de plus profond dans l'âme de l'homme qui les composa; enfin qu'elles nous rapprochent un peu, si peu que ce soit, de la connaissance parfaite du cœur humain? Je ne crois pas que l'on puisse prétendre que les charmantes et adroites — trop adroites! — comédies de M. de Croisset, et notamment *le Cœur dispose* qui fait en ce moment les beaux soirs de l'Olympia, répondent à ce programme. A propos de *le Cœur dispose*, la critique parisienne, louangeuse à l'excès, appelle M. de Croisset notre nouveau Musset, et le moderne Marivaux. C'est beaucoup dire. M. de Croisset a bien du talent. Il plaît, il amuse, et son adresse est telle qu'il fait plaisir à tous ses publics, à celui des fauteuils comme à celui des galeries supérieures. Mais s'il est le grand écrivain que d'aucuns voient en lui, alors que deviennent des auteurs dramatiques tels que Henry Becque et François de Curel?

Il faut choisir pourtant. Entre eux, pas de commune mesure. Si la formule de M. de Croisset est la bonne, il faut renoncer à un art dramatique sans formule, qui ne doive rien à personne, qui pousse sa pointe à même la vie et qui crée de la beauté inédite en nous donnant de nouveaux frissons.

Eh! il est honnête de convenir que *le Cœur dispose* est un spectacle charmant, surtout quand il se pare, comme à l'*Olympia*, d'une interprétation hors ligne, avec M. André Brulé, Mlle Georgette Lover, MM. Gildès, Darcey, Berry, Paulet, etc. Mais c'est là précisément qu'est le danger. De tels spectacles sont de nature à éloigner de plus en plus le public d'un art sérieux et original, réclamant de lui un effort soutenu d'attention et de réflexion dont il devient de moins en moins capable. La romance est l'ennemie de la symphonie. Elle n'y prépare pas. Elle n'est pas un échelon. Elle est une impasse. Si des pièces du genre de *le Cœur dispose* continuent — et il n'y a pas de raison pour qu'elles ne continuent pas — à triompher sur les grandes scènes de Paris et de Bruxelles, il faudra en venir à créer des théâtres d'État, des manières de conservatoires dramatiques, où les œuvres fortes et âpres de jadis et celles que verra naître l'avenir seront jouées pour une élite... Eh bien! Et la Comédie française?... Vous voulez rire! Sauf par ses spectacles classiques, la Comédie, aujourd'hui, ne se distingue plus des autres scènes du boulevard.., L'Odéon seul maintient encore les traditions du grand art dramatique. Si M. Antoine avait une culture plus ample et un goût plus sûr, il pourrait être le sauveur du vrai théâtre français.

GEORGES RENCY.

NÉCROLOGIE

Théodore Rivière.

On nous annonce de Paris la mort d'un sculpteur dont le talent original, orienté tantôt vers la statuaire monumentale, tantôt vers de délicates figurines, était très remarqué au Salon des Artistes français : Théodore Rivière.

L'artiste vient de succomber dans sa cinquante et unième année. On lui doit la statue de Mistral érigée à Arles sur la place du Forum, la statue du roi Sisovath qui décore une place de Pnom-Penh, le monument *A la gloire de la France* élevé à Hanoï, une *Salammbô* en ivoire et métaux précieux (Musée du Luxembourg), etc.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée de peinture moderne, Salon annuel de la *Société des Aquarellistes*. — Au Cercle artistique, peintures de MM. Abattucci et Langaskens. — A la Galerie Georges Giroux, œuvres de MM. F. Smeers et M. Wagemans. — A la Galerie d'Art, Mmes E. Penso et H. Rolin, MM. P. Dillens et P. Servais. — Au *Studio*, sculptures de M. E. Canneel, peintures de M. J. Genot et A. Patoux.

Au lendemain de l'exposition qui réunit au Cercle artistique un ensemble d'œuvres d'Isidore Verheyden, un comité s'était formé, se donnant pour but d'honorer la mémoire du maître disparu. Le comité a pris la décision d'affecter les sommes recueillies à la constitution d'un prix Isidore Verheyden à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. L'acte de donation a été tout récemment signé à l'hôtel de ville.

La constitution du prix Verheyden devient donc définitive. Il sera attribué tous les trois ans à la meilleure peinture de portrait présentée à un concours auquel seront admis les élèves de la classe de figure que Verheyden, durant sa vie, avait dirigée. On ne peut que féliciter le comité de la décision qu'il a prise. Elle répond pleinement à l'esprit de générosité qu'Isidore Verheyden n'a cessé de manifester durant sa carrière artistique et lie le nom de ce beau peintre à l'histoire de l'Académie dans laquelle il a enseigné un art d'audace et de liberté.

Le Musée d'art moderne de Venise vient d'acquérir un *Portrait psychologique* de M. Alfred Delaunois récemment exposé au Pavillon belge de l'Exposition internationale des Beaux-Arts.

Le Dr. Volkmann, président du *Buchverein* de Leipzig, fera demain soir, à 8 h. 1/4, une conférence à la Maison du Livre (46 rue de la Madeleine) sur l'Exposition Internationale du Livre et des Arts graphiques qui s'ouvrira à Leipzig en 1914.

L'*Association pour la Culture française* organise une série de conférences littéraires pour lesquelles elle a obtenu le concours de M. G. Lecomte, président honoraire de la *Société des Gens de lettres*, qui traitera du *Roman de mœurs*, F. Plessis, professeur à la Sorbonne (*Le Salon de Leconte de Lisle*), Jacques Rivière, secrétaire de la *Nouvelle revue française* (*Le Roman psychologique actuel*), H. Davignon (*L'Inspiration d'Emile Verhaeren*), Pol Neveux, inspecteur des Bibliothèques de France (*Le Roman régionaliste*) et J. Ochsé (*Les Poètes nouveaux*). S'adresser pour les demandes d'affiliation au Dr Rouffart, président de l'Association, ou au trésorier, M. R. Beckers, 104 rue Froissard.

A l'issue de la représentation du *Chant de la Cloche*, un souper intime offert au Palace Hôtel par les directeurs de la Monnaie a réuni autour de M. Vincent d'Indy les interprètes de son œuvre, les chefs de service et ses amis, parmi lesquels de nombreux artistes et hommes de lettres venus de Paris pour le fêter. Au nom de la Ville de Bruxelles, M. Steens, échevin, a porté la santé du maître et l'a remercié d'avoir, à trois reprises, offert au théâtre de la Monnaie la primeur de ses œuvres lyriques. M. Vincent d'Indy a remercié avec effusion la Ville de Bruxelles de son accueil et MM. Kufferath et Guidé des satisfactions artistiques qu'ils lui ont fait éprouver en montant avec tant d'éclat ses ouvrages.

Dès le lendemain matin, M. Vincent d'Indy est reparti pour Paris afin de présider aux dernières études de *Fervaal*, qui passera à l'Opéra le 13 décembre.

Il reviendra à Bruxelles mardi prochain, puis samedi, pour diriger la deuxième et la troisième représentations du *Chant de la Cloche*.

L'Intruse de Maurice Maeterlinck, mise en musique par M. Léon Vanderhaegen, vient d'être représentée avec un très grand succès au Théâtre de Gand. Le compositeur, appelé sur la scène, a été acclamé.

M. Jean Van den Eeden travaille à un drame lyrique dont le livret est de M. Michel Carré, l'auteur du poème de *Rhéna* qui obtint un si grand succès l'an dernier au théâtre de la Monnaie et qu'on reprendra prochainement. Le titre du nouvel ouvrage de MM. Van den Eeden et Michel Carré n'est pas encore définitivement arrêté.

Notre collaborateur Francis de Miomandre va publier très prochainement un livre pour les enfants : *Histoire de Pierre Pons, pantin de feutre*. Nous sommes certains que ce petit roman amusera également les gosses et leurs parents, car il est très simple et d'une émotion très directe, mais en même temps il est écrit avec beaucoup de charme. On appréciera aussi le talent exquis, raffiné et puéril à la fois de l'illustrateur, M. Paul Guiguebault, un artiste qui demain sera célèbre. Deux cent cinquante dessins, dont un quart en couleurs, commentent, pas à pas, le récit de M. de Miomandre.

Cette première histoire n'est que le début d'une série qui sera tout simplement pour les enfants l'équivalent de ce que furent, pour les parents, les *Trois Mousquetaires*, du bon Dumas. Nous lui souhaitons bonne chance et le recommandons tout spécialement comme livre d'étrennes.

On nous écrit de Londres :

Parmi les compositions inédites récemment révélées par les grands concerts symphoniques, il faut citer un *Nocturne* de Poldowski qui, par son charme mélodique et la fluidité de ses harmonies, a produit une très grande impression. C'est une page descriptive qui exprime la mélancolique beauté de la nuit dans une île de la côte occidentale de l'Ecosse et à laquelle la sonorité prédominante des bois (deux piccolos, quatre flûtes, trois hautbois, un hautbois d'amour, quatre cors anglais, un heckelphone, un cor de basset, trois clarinettes, une clarinette basse, deux bassons et deux contre-bassons) donne un caractère très particulier.

L'œuvre a été accueillie par d'unanimes applaudissements et l'auteur rappelé à deux reprises sur l'estrade.

De Paris :

On a inauguré le mois dernier à l'église Saint-Gervais un petit monument destiné à rappeler le souvenir de Charles Bordes, fondateur de la *Scola Cantorum* et de l'*Association des Chanteurs de Saint-Gervais*. Un grand nombre des amis et collaborateurs du compositeur, au premier rang desquels MM. Vincent d'Indy, P. de Bréville, L. de Serres, H. de Saussine, P. Poujaud, André Hallays, Mme Chausson, Mme J. Raunay, M. et Mme H. Lerolle, Mlle Blanche Selva, M. A. Rouart, M. J. Lerolle, etc., assistaient à la cérémonie.

Le monument, composé d'un médaillon de Charles Bordes, malheureusement peu ressemblant, se détachant en relief sur une plaque de marbre blanc ornée d'une inscription commémorative, est l'œuvre du statuaire Alfred Lenoir.

L'Académie Française vient de décerner à M. Francis Jammes, pour ses *Géorgiques chrétiennes*, le prix Saint-Cricq-Theis (3,000 fr.) qui, dans l'esprit du donateur, doit être attribué à un ouvrage de poésie spiritualiste, morale et patriotique.

Sottisier.

Constantinople n'a pas d'âme. Elle n'a que du cachet.

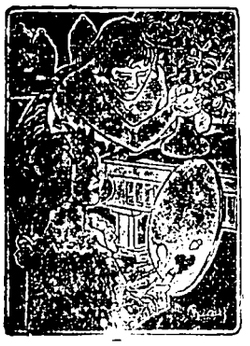
Le Matin, 22 novembre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

COLLECTION HENRI ROUART

PREMIÈRE VENTE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

Boilly, Breughel, Ph. de Champaigne, Chardin, David, Fragonard, Goya, Greco, Poussin, Ribéra, Teniers, Tiepolo, Velasquez, etc.

Boudin, Cals, Mary Cassatt, Cézanne, Corot, Courbet, Daumier, Decamps, Degas, Delacroix, Devéria, Diaz, Fantin-Latour, Forain, Gauguin, Ingres, Jongkind, Lépine, Manet, Millet, Monet, Monticelli, Berthe Morisot, Pissarro, Renoir, Th. Rousseau, Toulouse-Lautrec, etc.

Les lundi 9, mardi 10 et mercredi 11 décembre 1912, à 2 h. précises, Galerie MANZI-JOYANT, 15, rue de la Ville l'Evêque, Paris.

Commissaires priseurs : Mes F. LAIR-DUBREUIL et HENRI BAUDOIN. Experts : MM. DURAND-RUEL ET FILS et M. HECTOR BRAME.

Expositions : particulière le samedi 7 décembre, de 1 h. 1/2 à 6 heures; le dimanche 8 décembre, de 1 h. 1/2 à 6 heures.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIRRO (3e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

Revue du Temps présent

PIERRE CHAINE, fondateur.

Secrétaires de rédaction : JOSÉ DE BÉRYS, ANDRÉ DELACOUR

Études, critiques et documentations littéraires, historiques et artistiques.

Paraît le 2 de chaque mois.

DIRECTION : 76, rue de Rennes, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL { France, fr. 14.00 / Étranger, 16.00

LE NUMÉRO : *France*, fr. 1.25. — *Étranger*, fr. 1.50.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie 12-14.

Bruxelles. — L'IMPRIMERIE (anc. Établts Vve Monnom soc. anon.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 48. 1er DÉCEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La réclame artistique à Munich (WILLIAM RITTER). — Le nouveau directeur du Conservatoire (OCTAVE MAUS). — Visions anglaises : *John Bull's island* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Prix Nobel (O. M.). — Expositions : *MM. Maurice Wagemans et Frans Smeers* ; *MM. Abatucci et Jacques* (FRANZ HELLENS). — Notes de Musique : *Le Concert Ysaye* (H.L.B.): *le Quatuor Chaumont, Récital S. Eisenberger, le privilège de « Parsifal »*. — Memento musical. — Chronique théâtrale : *Sappho, la Souris* (GEORGES RENCY) — Petite Chronique.

La réclame artistique à Munich.

L'année 1912 aura apporté une nouvelle passion aux petits écoliers munichois. Et pas rien qu'à eux. Celle des timbres-réclames par lesquels la plupart des fournisseurs se sont débarrassés à bon compte des timbres-rabais. Une jolie petite image bariolée et le tour est joué, les tantièmes supprimés. La grande *Gewerbeschau*, qui a occupé ces bâtiments permanents, d'une architecture si rationelle et si simplement élégante, dans le parc derrière la Bavaria, et que tout le monde désigne aujourd'hui par le mot tout court d'*Exposition*, l'Exposition par excellence, a beaucoup contribué à déchaîner cette manie récente. Celle des *monos*, cette autre forme de réclame artistique, dont les parents se sont tant plaints en Suisse que les autorités ont dû intervenir et arbitrairement — vive la liberté — les supprimer, ne peut en donner qu'une faible idée... Que de grands enfants ai-je vus monter à la Theresienhœhe non point pour contempler cette formidable halle qui ressemblait à un Westminster gaufré, tuyauté des festons et des mille plis d'étoffes carmin tailladées ; ni ce marché couvert aux poteries, faïences et porcelaines, qui évoquait l'idée d'une rue chinoise toute jaune, chaque boutique parée d'oriflammes de tous les jaunes, à la silhouette de sa marchandise frappée en noir ; pas même pour l'idéal théâtre de marionnettes, chose en son genre unique au monde à l'heure qu'il est, mais bien pour recueillir la riche et charmante moisson de timbres et de réclames artistiques qu'il n'y avait que la peine de ramasser.

Et j'ai fini par si bien admettre que ces braves gens n'avaient pas tort que j'ai moi-même plus ou moins suivi l'impulsion. Il y a là un développement très spécial à la fois des arts graphiques et de l'art décoratif. Et il vaut la peine que l'observateur s'y arrête. Munich a depuis une dizaine d'années non seulement un style à soi du théâtre, des magasins, des écoles, des hôtels et des édifices administratifs construits sur des données neuves ; mais, peut-être encore mieux, des expositions de tout genre, des foires et des fêtes populaires qui, elles aussi, peuvent passer pour modèles, pour initiatrices à un modernisme intelligent et vraiment esthétique.

Partout nous avons le sentiment très net qu'une belle époque d'art s'ouvre en Allemagne. Et le dépit admirateur, les compliments à double entente où se marque la jalousie chauvine de certains visiteurs étrangers suffirait à ancrer dans cette certitude le témoin impartial. Que la réclame, depuis l'affiche jusqu'au prospectus, depuis le catalogue jusqu'au billet d'entrée, depuis la carte postale jusqu'à l'en-tête de papier à lettres, depuis l'étiquette du ballot jusqu'à la capsule des bouteilles de bière et depuis l'empaquetage des biscuits jusqu'aux cornets de bonbons, ait profité, elle aussi, de cette montée de sève, rien de plus naturel. Et rien de plus

légitime si dès lors nous arrivons à trouver une certaine joie dans ces choses faites pour être froissées, lacérées et jetées au vent et si nous cessons aussitôt de les avilir sans égards. Voyez les souvenirs de leur passage que l'Hôtel de Russie laisse sur les malles de ses hôtes : ils suffiraient à donner envie d'y revenir. On irait au jardin zoologique d'Harlaching rien que pour la couverture du guide par M. Hohlwein ; comme on allait à la *Gewerbeschau* rien que pour celle du catalogue par J. Paul Neu.

Je viens de citer les noms des deux artistes qui ont élevé le plus haut en Allemagne cet art de la réclame. Ludwig Hohlwein est l'architecte du grand monde et un passionné de sport. Sa spécialité est de savoir mieux que personne tout exprimer de la vie moderne. Il a donné des formules décisives tant de l'hôtel de luxe que de la villa à bon marché, tant du meuble que du menu ou de la marque de fabrique, du monogramme que de la carte d'invitation, du bel album en couleurs que de la plus vulgaire réclame qui, avec lui, cesse aussitôt d'être vulgaire. C'est en outre le maître par excellence de l'affiche moderne. Et il faut se rappeler les débuts de l'affiche artistique avec notre Eugène Grasset, avec Jules Chéret, avec Carlos Schwabe pour se rendre compte du chemin parcouru. On est sorti de l'illustration à la taille de la rue, pour en arriver à quelque chose de plus direct, de plus sobre, de mieux affiché proprement dite. Ce n'est plus de l'art *appliqué* à la réclame; c'est la réclame elle-même faite art; ce ne sont plus de belles facultés créatrices condamnées ou condescendant à des besognes indignes d'elles. C'est un art nouveau *ad hoc*, fait exprès pour la réclame, qui existe désormais en soi, à part. Les pages flamboyantes de Chéret rentrent bon gré mal gré dans la branche lithographie des arts graphiques; ce sont bel et bien des *estampes* qui ont le tort d'excéder les proportions des portefeuilles maniables par une seule personne. Cela vise encore et toujours à faire tableau; cela a une perspective, trois dimensions : tout autant d'erreurs qui vont à contrefin de la réclame. On oublie les Saxoleïnes et les pastilles Géraudel pour penser aux danseuses, aux féeries de théâtre, à la Parisienne élégante dans son intérieur, pour discuter le coloris du feu d'artifice ou du bouquet.

La sobriété schématique, la propreté graphique et la synthèse coloriste si surprenante de Hohlwein au contraire participent à la qualité des matières premières de la marchandise qu'il vante : cuirs, étoffes, flacons de parfumerie. Ses affiches sentent tour à tour l'écurie ou la cordonnerie de luxe, le tabac ou la fabrique de *loden*, la gerbe de roses ou le linge frais. Il sait évoquer l'enfant par le jouet et la Chine par le thé au lieu de nous raconter des enfantines sous le spécieux prétexte de cerceaux et de balles en caoutchouc, ou bien des histoires de planteurs mexicains à cause de cigarettes ou de chocolats. Par des artifices d'imprimerie à lui ses épaisses couleurs gouacheuses se font émail, céramique, fourrure ou étoffe avec une sobriété stylisée et une simplicité de moyens qui procure aux yeux le régal de la matière de prix. On a devant ses affiches la même sorte de jouissance qu'à palper de belles étoffes, qu'à voir du bois sain et proprement raboté, qu'à mettre des gants frais ou essayer un chapeau neuf. La carrosserie et la sellerie élégantes, les champs de course et l'aviation lui doivent non pas des images à propos d'eux, mais leur image tantôt, tantôt de véritables échantillons de ce qu'ils sont.

Le problème de tirer d'une selle ou d'une potiche de Hersching le maximum de beauté qui est en leur forme et leur matière, n'est-il pas peut-être plus passionnant pour l'artiste que celui de prétendre intéresser à elles en inventant à leur propos un petit spectacle où ces objets jouent un rôle? Y a-t-il là une vraie poésie? Certes. Et me comprendront le mieux ceux à qui je dirai que cette rénovation de l'art de l'affiche, c'est un peu le *bien peint* des Velasquez, des Chardin, des Manet substitué aux *beaux tableaux* à sujets de Poussin et Salvator Rosa, de Ingres et de Gustave Moreau. C'est quelque chose d'appétissant en soi, succédant à l'éloge de ce qui doit exciter notre appétit. A quel degré c'est décoratif tout de même, il faut l'avoir vu et en avoir reçu l'impression en coup de poing pour le comprendre. Est-ce moins spiritualiste? Est-ce d'un réalisme bas? Je ne le crois pas. C'est en même temps que plus droit d'une qualité d'émotion très raffinée. Cela n'empêche pas M. Hohlwein d'avoir réussi à créer de l'amazone à la mode, d'une actrice dans le rôle de Salomé, ou du jeune homme moderne monté sur ski, vêtu chez le bon faiseur, ciré, verni, empesé, anglomane ou américanisé, des types inoubliables qui comportent parfois un charme et une fascination aussi étranges que les héros les plus énigmatiques de l'art italien. Une affiche pour les bains de Kreuth, centre de sports d'hiver ; une autre qui dit le charme de la cigarette (Grathwohl) fumée à deux au bord d'un talus sous les étoiles d'une limpide nuit d'été, demeureront significatifs de cette sorte de venusté moderne qui peut s'exprimer à l'aide de costumes d'hiver suédois comme d'accoutrements d'alpiniste, de chemises de toile de couleur, et de bottines jaunes, de faux-cols et de manchettes achetés chez Scharer comme chez Isidor Bach, les fournisseurs attitrés de la jeunesse dorée. Et quels véritables portraits de chevaux et de chiens, de tigres, d'aigles et de hiboux! Et quelles surprenantes évocations de la journée de neige et de pluie à la montagne, de l'atmosphère du lac et du marais avec la chasse aux canards ou aux grèbes, de l'excitation mondaine régnant sur le turf, des fièvres de vitesse de l'automobile ou des

régates de Starnberg! Hohlwein est aujourd'hui de toutes les circonstances grandes ou petites de la vie non seulement munichoise mais allemande tout entière, qu'il s'agisse de célébrer Mahler ou Strauss, d'intéresser aux sections allemandes des expositions étrangères, de moderniser les châteaux de la branche ducale de Bavière, de préparer à l'Hôtel Continental les appartements de la reine de Naples ou tout simplement de lancer une bière et une forme de bottines nouvelles.

(*A suivre*)

WILLIAM RITTER

Le nouveau directeur du Conservatoire.

La direction du Conservatoire de Bruxelles, que laissa vacante la mort d'Edgar Tinel, fut chaudement disputée. Des compositeurs en renom, des virtuoses célèbres briguèrent l'honneur de remplir la charge qu'illustra F.-A. Gevaert Chacun d'eux se présentait avec des titres sérieux, et aussi avec des influences actives et puissantes. Pendant un mois, la question passionna la Belgique musicale. Il semblait que l'avenir du pays était accroché à cette nomination, et jamais les journaux ne dépensèrent à défendre le candidat de leur choix plus de verve et d'entrain.

C'est M. Léon Du Bois qui l'emporte. Déception pour ceux qui espéraient voir le nom prestigieux d'Eugène Ysaye ou tout au moins la célébrité bien assise d'Arthur De Greef rendre au Conservatoire l'éclat qu'il a perdu depuis la mort de Gevaert. Triomphe des musiciens qui estiment qu'un compositeur, et non un virtuose, fût-il le plus renommé, doit présider à l'enseignement officiel. Car cet antagonisme de principe fut la véritable « plate-forme » de la nomination — j'allais écrire de l'élection — qui a excité tant de convoitises et produit une si vive agitation.

Placé entre les deux camps et forcé de choisir entre eux, le ministre a jugé qu'il fallait préférer le compositeur au virtuose. Dans ces conditions, la défaite des brillants candidats qu'on opposait aux compositeurs restés en ligne n'est pas un échec personnel. On peut discuter la thèse du ministre, mais en se plaçant à son point de vue il faut approuver la désignation qu'il a faite. M. Léon Du Bois est un excellent musicien, un professeur distingué et un compositeur de talent. Après avoir concouru une première fois avec sa cantate *Breydel et De Coninck*, il remporta le second prix de Rome pour *le Chant de la création;* une troisième cantate, *Au bois des Elfes,* lui valut le premier prix. Il a écrit pour le théâtre et pour le concert un grand nombre d'œuvres parmi lesquelles il faut citer : *la Revanche de Sganarelle*, opéra-comique en un acte joué à Nantes ; deux ballets : *l'Enlèvement de Pierrot* et *Smylis*, exécutés tous deux à Bruxelles ; *les Yeux qui ont vu*, musique de scène pour le mystère de Camille Lemonnier, interprété à la Maison d'Art ; *le Mort*, mimodrame en trois actes, texte de Camille Lemonnier, représenté en Hollande, à Gand et à Bruxelles; enfin *Édénie*, tragédie lyrique en quatre actes, sur un texte de Camille Lemonnier également, qui triompha à Anvers l'an dernier. L'auteur travaille en ce moment à mettre en musique *Charles-le Téméraire*, drame de M. Edmond Picard.

Parmi ses œuvres de concert, les plus connues sont *Aspiration*, pour orchestre à cordes ; *Andante, scherzo et final* pour huit cors ; *Chant d'amour*, *Immortel amour* et *Reliquaire d'amour*, poèmes vocaux ; plusieurs chœurs : *le Rêve*, *la Destinée*, *les Extatiques*, *la Lumière* ; des chœurs d'enfants : *les Saisons*, *Nos Carillons* ; un *Pie Jesus*, un *De Profondis*. Il faut y ajouter des illustrations musicales pour la *Comédie des Jouets* de Camille Lemonnier, les cantates inaugurales des monuments Ch. De Coster et Remy, deux oratorios exécutés jadis à Bruxelles : *le Prêtre Siméon* et *Regina*, un poème symphonique, des suites d'orchestre, une ouverture, des mélodies, etc.

Pour être de valeur inégale, ces nombreuses compositions n'en attestent pas moins, en même temps que la fécondité du musicien, une connaissance approfondie de la voix et de la technique instrumentale. Quelques-unes de ses grandes œuvres, *le Mort* et *Édénie* notamment, peuvent être classées parmi les meilleures partitions lyriques de l'École belge.

Depuis quinze ans, M. Léon Du Bois dirigeait l'École de musique de Louvain, où il succéda à M. Emile Mathieu. Et tout récemment, lorsque la maladie contraignit M. Tinel à se démettre d'une partie de ses fonctions, il fut désigné pour remplacer celui-ci comme professeur de contrepoint et fugue. On put dès lors prophétiser qu'il s'élèverait jusqu'à la direction du Conservatoire.

L'événement vient de s'accomplir. Souhaitons qu'à ses qualités de musicien, l'artiste joigne la fermeté et l'activité indispensables à l'administration du grand établissement dont le sort lui échoit. Sa mission sera difficile. Il aura des réformes à accomplir, des embûches à déjouer. Jamais la « main de fer dans un gant de velours » n'aura été mieux en situation.

OCTAVE MAUS

VISIONS ANGLAISES

John Bull's island, par J. RAYMOND GUASCO.

Voici sur ma table trois livres sur la vie anglaise, trois livres qui m'ont également plu, pour des raisons bien différentes. Je veux en dire quelques mots.

On m'a souvent reproché de me plaire à beaucoup de livres. J'en suis fâché, mais je compte bien continuer longtemps à me moquer du dogmatisme. Les livres qui m'ennuient, je n'en parle pas, c'est plus simple. Pourquoi, du reste, en parlerais-je? S'ils sont mauvais, en quoi l'énumération des raisons techniques qui les rendent tels peut-elle intéresser qui que ce soit? Je n'ai jamais compris le succès des éreinteurs. A moins que leur mentalité ne corresponde bassement à ce que nous avons en nous de malveillant et de sot... Mais le calcul de ceux qui cherchent la célébrité à ce prix est assez vil.

Donc, je continuerai longtemps à considérer les livres non pas comme des fabrications artificielles selon telle ou telle formule, mais comme les expressions tangibles, saisissantes, de sensibilités particulières. Et ces sensibilités-là seules me requièrent.

Si je vous dis par exemple que le recueil de nouvelles et de réflexions que M. J.-Raymond Guasco publie sous le titre de *John Bull's island* (1) est remarquable, cela ne veut pas dire du tout qu'il soit bien fait, dans le sens où l'entendent d'habitude les critiques littéraires de journaux et de revues ; cela m'est totalement égal, les raisons pour lesquelles un livre nous intéresse n'ayant rien à voir avec celles qui ravissent d'aise les pédants. Je veux dire par là qu'à travers ce qu'il raconte, on devine penser, vivre,

(1) J. RAYMOND GUASCO : *John Bull's island*, carnet d'un reporter. Paris, édition du « Temps présent ».

réagir M Guasco, et que ces réactions-là sont d'un homme sain, bien organisé et pas mal spirituel.

« Carnet d'un reporter », dit modestement le titre. Ah! pourquoi diable les reporters sont-ils si rarement comme M. Guasco? Le fait est qu'ils ne savent presque jamais voir, et leurs rédactions sont insipides. *John Bull's island* leur donne une belle leçon.

D'abord, de justesse et de ton.

J'avais décidé, dit-il, d'aller en Angleterre non pour y faire des études psychologiques sur les habitants, — je croyais les connaître à fond grâce à de nombreuses lectures, mais pour voir des paysages reposants et goûter la douceur des crépuscules de printemps dans les Midlands.

Et tout son livre n'est en effet que le récit, le plus sincère possible, des quelques spectacles assez restreints après tout qu'il a vus, depuis les désillusions de ses premiers contacts : (il cause avec un Espagnol de Cadix le prenant pour un *businessman* anglais pur sang, il fait la connaissance d'un gentleman si cultivé qu'il le prend pour un professeur important et ce gentleman est acrobate de cirque ambulant), — depuis ces désillusions donc jusqu'à ses promenades sentimentales dans un « park ». Et très finement il fait justice de quelques-unes de nos illusions sur les travailleurs anglais, sur la pudeur britannique, sur les mœurs des clubs, sur celles des familles pauvres, etc. Dois-je dire que je m'étais toujours douté qu'il avait raison, même avant qu'il ait eu l'idée d'aller contrôler lui-même certaines idées reçues? Ces idées étaient si sottes, contredisaient si impertinemment les lois de la nature humaine! Alors, simplement, M. Guasco nous montre des Anglais paresseux, libidineux, gais, pareils à nous, tout pareils. Et pourquoi pas?

Seulement comme, avant tout, il sait voir, ce n'est pas pour le plaisir de nous les révéler inattendus qu'il les montre tels, mais bien parce qu'il les a saisis sur le vif, et ainsi. C'est pourquoi, lorsqu'il aura été frappé par des différences fondamentales, il les notera avec la même acuité, la même bonne foi. Preuve que son esprit n'est pas gâté de théories. Celle que l'on pourrait déduire de la moitié de ce qu'il raconte serait contredite par l'autre moitié, rigoureusement. Apparente contradiction dont il s'embarrasse d'autant moins qu'elle est la loi même de la vie et qu'il professe le culte du fait exact en dehors de toute utilisation préconçue.

Si cependant les choses vues ne doivent pas être employées en vue d'une preuve philosophique ou morale par un artiste, elles doivent subir une transformation d'un autre ordre, faute de quoi elles restent la matière brute d'une œuvre.

Et c'est ce qu'a compris, à son insu peut-être mais avec un tact rassurant pour son avenir de conteur, M. Raymond Guasco. Une bonne partie des nouvelles de son volume ne sont plus, en effet, de simples notations directes, mais, résolument, et fort heureusement d'ailleurs, des contes. Par exemple : *l'Homme qui a vu les sirènes*; *le Naufrage du « City of Cardiff »*; probablement *l'Empire*, et surtout *les Trains qui passent dans la nuit* et *Près du môle au charbon*.

Il y a là une transposition dans l'humour, dans le fantastique ou dans le tragique intérieur des éléments habituels contrôlés de son observation de reporter qui est, je le répète, d'un artiste. Ces éléments n'abandonnent rien de leur vitalité, de leur fraîcheur, de leur intérêt, mais ils perdent ce je ne sais quoi de brusque, de direct, d'immédiatement arraché à l'ambiance que leur donnerait la note, le reportage. Ils sont impliqués dans une intrigue, baignés dans une atmosphère, réassimilés, recréés.

J'aurais été plus attristé que je ne puis dire si M. Raymond Guasco n'avait réalisé que les promesses de sa gouailleuse préface, s'il n'avait écrit que les souvenirs de son bref voyage. Car, pour savoureux qu'ils soient, ils sont loin de suggérer des possibilités aussi riches que celles que j'entrevois en lisant *Les Trains qui passent dans la nuit*. Cette dernière nouvelle est d'un sentiment profond, d'une belle angoisse. On y sent comment les choses vues se sont, dans la méditation de l'auteur, *dépouillées*, si je puis dire, comme un vin de sa verdeur ou de son excès d'alcool, et par une série d'insensibles, inconscientes transformations, se sont fondues entre elles jusqu'à ne devenir plus qu'une atmosphère, où vit le sujet, le héros du conte.

Certes, il y a dans *John Bull's island* plus qu'un livre charmant, humoristique et parfois profond, il y a la promesse nette d'une œuvre large et humaine. Pensez que l'auteur est un très jeune homme, dont je crois que c'est là le début.

(*La fin prochainement.*) FRANCIS DE MIOMANDRE

LE PRIX NOBEL

C'est à M. Gérard Hauptmann qu'échoit, cette année, le Prix Nobel pour la littérature. La décision du jury sera ratifiée par tous ceux qui connaissent le noble effort du dramaturge allemand pour élever et ennoblir le théâtre contemporain, — encore qu'on eût souhaité, en Belgique, voir le prix décerné au poète Emile Verhaeren, en France au premier romancier de ce temps, Anatole France.

Le lauréat est né à Salzbrunn (Silésie) en 1862. Il a donc exactement cinquante ans. Un poème, *la Destinée de Prométhée*, le désigna dès 1885 à l'attention. Mais il abandonna presque aussitôt la poésie au profit du drame et publia successivement, de 1885 à 1895, *le Garde-voie Thiel*, *l'Apôtre*, *Avant le lever du soleil*, *la Fête de la Paix*, *Ames solitaires*, *les Tisserands*, *le Collège Crampton*, *la Pelisse de castor*, *l'Assomption d'Hannele Mattern*, *Florian Geyer*. Puis vint, en 1896, *la Cloche engloutie*, qui marque, avec *l'Assomption d'Hannele Mattern*, une orientation vers le symbolisme et le mysticisme; en 1898, le *Voiturier Henschel*, joué à Paris avec un éclatant succès; en 1900, *Schulckel Jan*.

On ne peut que se réjouir de l'honneur qui récompense une probe carrière longtemps entravée par l'incompréhension, l'envie et l'hostilité. O. M.

EXPOSITIONS

MM. Maurice Wagemans et Frans Smeers

Après l'exposition des œuvres de Kees Van Dongen, en voici une qui ne suscite pas moins de curiosité. Les expositions organisées par M. Giroux ont eu jusqu'ici le don d'intéresser vivement par la qualité et par l'imprévu des œuvres qui y ont tour à tour défilé. Les deux peintres qui se partagent en ce moment la salle sont connus depuis longtemps. Tous deux se sont révélés par des débuts brillants, voire un peu bruyants. On se souvient notamment de ceux de M. Wagemans, qui furent salués des plus grands éloges; il est parmi les rares peintres jeunes à qui alla presque l'unanimité des louanges Depuis ces débuts, l'artiste n'avait rien révélé de nouveau; il était demeuré stationnaire. Son art, vigoureux, bien musclé, d'un métier très sûr, mais portant l'empreinte d'un goût un peu suranné, semblait se développer avec hâte, mais dans un sens traditionnel, excluant toute surprise. M. Wagemans ne se renouvelait guère. Sans doute cherchait-il et attendait-il l'occasion d'affirmer, par un coup de maître, que les ressources de son très riche tempérament n'étaient pas épuisées.

Ce coup de maître, il ne me semble pas l'avoir accompli;

mais l'exposition de la Galerie Giroux nous permet de croire qu'il ne se fera plus longtemps attendre. Il était difficile, en se lançant dans un domaine que Degas avait exploré on sait avec quelle maîtrise originale, il était presque impossible de se défaire totalement de l'influence de cet illustre devancier. Pourtant, deux points sont à constater dans la série des *Danseuses* de M. Wagemans. D'abord, il est incontestable que ces tableaux inaugurent chez le peintre une période nouvelle où il semble devoir s'affranchir définitivement des formes traditionnelles et entrer franchement dans la voie des recherches inédites. Ensuite, ce point de son évolution n'est pas chez lui une brusque volte-face : M. Wagemans apporte dans sa nouvelle manière toutes les qualités de race qui lui étaient particulières; il ne renie rien. Ces *Danseuses* en font foi. Sa palette s'est clarifiée; son art a gagné en sobriété, en force concentrée. Il y a plus de vraie vie dans ces derniers tableaux. Un peu de confusion règne encore dans la facture, mais on devine l'heure proche où le peintre se sera complètement ressaisi. Je me plais à constater ces heureux symptômes chez un peintre dont on ne pouvait nier le réel talent, mais dont les tendances demeurèrent longtemps inquiétantes.

Le même changement heureux s'est affirmé dans l'art de M. Smeers. Il me paraît même que chez ce dernier l'évolution est plus complète Quelques tableaux, comme *Francine au jardin*, *Margot* et le *Portrait de M. J. Elslander*, indiquent une personnalité qui a définitivement trouvé sa voie. Je cite à dessein ces trois tableaux, auxquels on pourrait du reste en ajouter encore quelques autres, parce qu'ils me semblent donner la mesure de l'artiste et dénoncer une originalité que je cherche vainement dans quelques-uns des pastels qui occupent une grande partie de la salle. Dans ceux-ci, l'artiste trahit manifestement l'influence de quelques peintres français, notamment de K. X. Roussel, pour ne citer que celui-là. Je crois découvrir dans ces esquisses, dans ces essais, ces brèves et du reste curieuses notations, une transition vert un art libéré et personnel; c'est le travail d'un artiste qui, pour s'affranchir de néfastes habitudes, n'a pas dédaigné de se retremper aux sources plus saines où s'alimente l'avant-garde des artistes contemporains. C'est une preuve de sincérité, chez lui, plutôt qu'une faiblesse; et, je le répète, les quelques toiles que j'ai citées plus haut sont là pour témoigner et des recherches consciencieuses de l'artiste et du succès de ses efforts.

De même que M. Wagemans, M. Smeers est demeuré fidèle à son tempérament. Mai sil l'a considérablement développé et enrichi. Le métier du peintre reste à peu près le même qu'auparavant. Il procède toujours par taches simples, au moyen de touches sûres et décisives; mais comme le métier s'est accentué, comme la pâte est devenue pleine, heureuse et solide ! Il y avait du maniéré dans ses anciennes compositions, une facilité agaçante et monotone, une atmosphère grise, un coloris en somme assez pauvre en ce sens qu'il se répétait dans ses effets et semblait n'avoir nul besoin de se renouveler. L'artiste est entré résolument dans une voie nouvelle. Des toiles comme *Francine au jardin* et le *Portrait de M. Elslander* mises en regard avec l'autre *Portrait*, disent assez le chemin parcouru par M. Smeers depuis peu. Il faut en féliciter l'artiste et souhaiter que son exemple soit suivi par tant de jeunes talents qui hésitent encore à s'engager dans la voie de la vérité et de la vie.

MM. Abattucci et Jacques (CERCLE ARTISTIQUE).

Les quelques toiles exposées au Cercle par M. Abattucci indiquent chez celui-ci un notable progrès. Il ne faut chercher chez cet artiste consciencieux ni spontanéité ni audace. C'est un rêveur paisible, aimant la poésie intime de la nature. A force de raffiner, l'art de M. Abattucci s'égare parfois dans l'artificiel, il devient froid et fade. Mais ce ne sont là que des exceptions, et l'exposition actuelle semble indiquer chez l'artiste un désir d'unité et de composition qu'il parvient à réaliser en maint endroit.

Il y a, dans la même salle, quelques impressions assez heureuses de M. Jacques, notamment *la Fenaison dans un parc* et *Splendeur d'automne*.

A huitaine, le Salon des Aquarellistes.

FRANZ HELLENS

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

C'était Brahms, le maître d'Hambourg, que l'on fêtait au deuxième concert. Programme excellent, bref et représentatif : la quatrième *Symphonie*, le *Concerto* pour violon. et deux morceaux pour orchestre : les *Variations* sur un thème de Haydn et le joli menuet de la *Sérénade* en *ré* majeur. M. Wendel, chef de l'orchestre philharmonique de Brême, était chargé de diriger l'interprétation : il s'en est acquitté avec calme, autorité, un sens précis du rythme, de l'accent et des oppositions. Mais on eût souhaité plus de souplesse, et parfois plus d'abandon dans les mouvements lents. C'est à Jacques Thibaud qu'incombait l'exécution du périlleux *concerto* : il a rempli sa tâche avec une grande maîtrise.

Ses qualités si particulières de son à la fois ferme et tendre, la grâce large de son phrasé ont fait merveille, particulièrement dans le premier mouvement, qui est, à notre avis, l'une des plus belles choses qu'on ait écrites en musique. Cette opinion n'est pas unanime, et nous savons que Brahms reste très discuté, non par les moindres.

Cette particularité mérite quelques considérations spéciales, que nous aurons prochainement l'occasion d'esquisser.

H. L. B.

Le Quatuor Chaumont.

Le premier quatuor de Beethoven, le troisième de Schumann et le quatuor avec piano d'Ernest Chausson composaient le programme de la première séance donnée par M. Chaumont et ses partenaires. Beau programme et interprétation excellente. L'éloge du Quatuor Chaumont, si homogène, si expressif, si respectueux de la pensée des auteurs, n'est plus à faire. L'œuvre de Chausson, dont la partie de piano fut jouée avec maîtrise par M. Émile Bosquet, fut particulièrement bien exécutée et chaleureusement applaudie.

Récital S. Eisenberger.

Une sonorité magnifique, un tempérament ardent, du style, du sentiment, un mécanisme parfait : M. Severin Eisenberger réunit toutes les qualités d'un grand, d'un très grand pianiste. Haendel, Scarlatti, Beethoven, Schumann, Chopin, Brahms lui fournirent tour à tour l'occasion de les extérioriser avec une aisance et une variété de moyens qui ajoutèrent encore à la profonde impression qu'il produisit sur un auditoire enthousiaste.

Le privilège de « Parsifal » (1)

Nouvel incident. Tous les journaux ont annoncé que M. R. Gunsbourg se proposait de faire représenter *Parsifal* à Monte-Carlo dès l'an prochain, c'est-à-dire avant l'expiration du délai prohibitif, et qu'il avait été spécialement autorisé à cet effet par les héritiers de Richard Wagner. Or ceux-ci viennent de démentir ce bruit. M. A. von Gross, mandataire fondé de pouvoirs de la famille Wagner, a fait savoir à son représentant de Paris qu'aucune autorisation n'a été et ne serait donnée, et qu'il sera procédé par toutes voies de droit contre toute représentation illicite de *Parsifal*.

Malgré ce démenti catégorique, M. Gunsbourg affirme que la première de *Parsifal*, pour laquelle il a engagé, entre autres, Mme Litvinne, aura lieu à Monte-Carlo le 23 janvier 1913. Il annonce que l'œuvre sera chantée en italien.

MEMENTO MUSICAL

Par suite de la mort de S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre, le premier concert de la Société J.-S. Bach, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est ajourné au vendredi 27 décembre, à 8 heures du soir.

(1) Voir nos numéros des 8, 29 septembre et 7 octobre derniers.

Le récital de Mlle Marguerite Laenen à la Galerie Georges Giroux est, pour le même motif, remis à mardi prochain et la première séance de musique de chambre de Mme H. Eggermont et M. Ed. Lambert à vendredi.

Pour rappel, demain, lundi, à 8 h. 1/2, récital annuel de chant donné à la Grande-Harmonie par Mme Wybauw-Detilleux.

Mardi 3 décembre, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, récital de piano par Mme Riss-Arbeau. OEuvres de Chopin.

Jeudi 5, mercredi 11 et vendredi 18 décembre, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, trois séances consacrées à Beethoven et données par Mme Marx-Goldschmidt, MM. Crickboom et J. Gaillard.

Dimanche 8, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, troisième Concert populaire sous la direction de M. H. Verbrugghen, directeur du Conservatoire de Glasgow et des Concerts symphoniques d'Edimbourg, et avec le concours de M. Max Rosenthal, pianiste. Au programme : Symphonie n° 1 de Brahms; Concerto n° 1 de Chopin; *Macbeth*, paraphrase symphonique de S. Dupuis; *les Abeilles*, esquisse symphonique de Th. Ysaye; soli de piano; ouverture d'*Euryanthe*.

Lundi 9, à 8 h. 1/2, Salle Georges Giroux, concert de la *Société Internationale de Musique* : « Italiens d'autrefois », audition organisée par M. J.-J. Nin avec le concours de Mlle Julia Demont et de M. J. Blanco Recio.

Mardi 10, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert avec orchestre donné par Mlle Hélène Dinsart, pianiste, lauréate du prix *Musica*. Au programme : Concerto n° 2 de Brahms, Concerto n° 5 de Saint-Saëns, *Todtentanz* de Liszt. L'orchestre sous la direction de M. A. De Greef. — Même heure, Salle Nouvelle, deuxième séance de *Lieder et Sonates*, par Mme J. Berry, MM. L. Baroen et P. Perracchio

Mercredi 11, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts, concert avec orchestre donné par Mlle K. Guillain, violoniste, et M. V. Buesst, pianiste. OEuvres de Max Bruch, Liszt et Saint-Saëns. L'orchestre sous la direction de M. P Goossens.

Jeudi 12, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle (13 rue Ernest Allard) récital de chant par Mlle Julia Loicq.

Samedi 14, même heure, même salle, récital de chant par Mlle Suzanne Poirier.

Dimanche 15, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, troisième Concert Ysaye (festival Beethoven) sous la direction de M. Siegmund von Hausegger, chef d'orchestre des *Concerts Philharmoniques* de Hambourg et avec le concours de M. Carl Friedberg, pianiste. — Répétition générale, la veille, mêmes salle et heure.

A Tournai, pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises, audition des *Béatitudes* de César Franck (soli, chant et orchestre) par la Société de musique de Tournai.

CHRONIQUE THÉATRALE

Sappho. — La Souris.

C'était une aventure périlleuse à tenter que de représenter *Sappho*, la dure et haute tragédie de Grillparzer, devant les habitués des Matinées littéraires du théâtre du Parc, et en se servant d'éléments fournis directement par la troupe ordinaire du théâtre. M. Reding l'a courageusement tentée et il faut l'en louer, encore que cette représentation puisse être fort discutée. Tout d'abord, l'interprétation n'était évidemment pas à la hauteur de l'œuvre. Malgré leur bonne volonté et leur talent, Mlle Borgos, M. Brousse, Mlle Dudicourt, M. Marcy, excellents acteurs de comédie, paraissaient extrêmement dépaysés au milieu des violences et des cris du drame autrichien. Ensuite, la traduction, pour fidèle et élégante qu'elle fût, ne rendait peut-être pas suffisamment la noblesse tragique, la pureté hautaine du modèle. Telles expressions qui, dans le texte allemand, font frissonner, ont fait sourire sur la scène française. Mme Stéphane Chandler, la conférencière et la traductrice, connaît certes à merveille l'œuvre de Grillparzer, mais il est permis de douter qu'elle ait un sens suffisant du théâtre, qu'elle se rende bien compte de l'effet produit sur le public par certaines façons de parler admissibles seulement en allemand, et que le Français ne saurait accepter qu'après transposition.

De là un certain malaise qui a pesé sur toute la représentation. Le public passait parfois d'une émotion vive à un mouvement de gaîté que l'œuvre ne justifiait pas. La *Sappho* de Grillparzer est un drame puissamment humain qui expose le conflit éternel entre l'Art et la Vie, entre l'amour durable et la passion d'un jour. Sappho incarne ici la Poésie vaincue par la Réalité, l'Esprit dont triomphe la Matière. Ses lamentations magnifiques ont besoin, pour être comprises, du secours harmonieux du vers tragique : elles perdent leur accent le plus pressant dans une traduction en prose. Il y a quelques mois, une actrice allemande, dont le nom m'échappe, est venue jouer *Sappho* en allemand sur cette même scène du théâtre du Parc. La pièce, cette fois, n'a pas fait sourire. L'atmosphère était différente. L'œuvre apparaissait telle que le poète l'avait voulue. Elle obtint un très grand et légitime succès. Si l'on n'en peut dire autant de ses représentations en français aux matinées littéraires, tout au moins celles-ci auront-elles appris au public bruxellois le nom d'un très grand poète, dont les Allemands inscrivent le nom immédiatement après les noms de Goethe et de Schiller dans leur Panthéon dramatique.

***

Mlle Hélène Lefèvre, la fille du bon chansonnier Marcel Lefèvre, a fait, sur la même scène du Parc, des débuts très remarqués dans le rôle de Marthe de Moisand, de *la Souris*. C'est une véritable ingénue, toute jeunette, toute gracieuse, toute naïve. Elle a été fort applaudie. Son jeu simple et franc permet de fonder sur sa carrière les plus sérieux espoirs. GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Par suite de la mort de S. A. R. Mme la comtesse de Flandre, la célébration du 75e anniversaire de la fondation de la Commission royale des Monuments, fixée aux 2 et 3 décembre, est ajournée à une date qui sera ultérieurement arrêtée.

Expositions ouvertes :

Au Musée de peinture moderne, Salon de la *Société royale des Aquarellistes*. — Au Cercle artistique, expositions Abattucci et Langaskens (dernier jour). Demain, lundi, exposition de Mlle Anna de Barsy, MM. René Gevers et Victor Marchal. — Galerie Georges Giroux, exposition F. Smeers et M. Wagemans. — Studio, exposition E. Canneel, J. Defauw et J. Genot.

Le Cercle artistique de Bruges ouvrira aujourd'hui dimanche, à midi, son XXXVe Salon annuel dans la salle des Halles.

Par arrêté royal publié vendredi dernier au *Moniteur*, M. Léon Du Bois, directeur de l'Ecole de musique de Louvain, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, est nommé directeur du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, en remplacement de M. Edgar Tinel, décédé.

M. Paul Gilson, inspecteur de l'enseignement musical, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique, est chargé de l'inspection de cet enseignement dans toutes les provinces du royaume.

M. Fritz Toussaint vient d'être nommé, en remplacement de M. Beernaert, membre de la Commission directrice des Musées royaux de peinture et de sculpture de Bruxelles. Le comte de Lalaing devient vice-président de cette Commission.

La Libre Académie de Belgique se réunira aujourd'hui, dimanche, à 10 h. 1/2, en assemblée plénière pour la présentation des candidatures au Prix Edmond Picard.

Un important mouvement de nominations et de promotions dans l'Ordre de Léopold concernant les hommes de lettres belges vient de paraître au *Moniteur*.

Les élus sont Mlle M. Belpaire, MM. P. de Mont, N. De Tière, H. Fierens-Gevaert, E. Gilbert, I. Gilkin, A. Giraud, A. Rouvez et G. Vanzype, nommés officiers; MM. E. Baie, G. Virrès, L. Buyst, C. Buysse, F. Carez, A. Cuppens, H. De Bom, comte M. de Bousies, P. Demade, A. De Rudder, L. Dumont-Wilden, A. Dutry,

G. Eekhoud, M. Elskamp, L. Foncoux, F. Fonson, G. Gezelle, E. Glesener, Ed. Ned, L. Lambrechts, G. Le Roy, H. Mélis, Pantens, L. Ransy, M. Sabbe, H. Simon, G. Rency, H. Stiernet, F. Van Cuyck, R. Verhulst, A. Vermeylen, F. Verschoren, A. Vierset, J. Vrindts et F. Wicheler, créés chevaliers.

Les chantiers de l'Exposition de Gand témoignent d'une grande activité. Le vaste hall des machines avance rapidement.

Au bout de l'avenue des Nations, la vaste coupole du Palais colonial suscite l'admiration. Derrière ce palais, le pavillon du Canada s'achève et fait augurer d'un réel succès.

En face, la section allemande à laquelle on travaille avec ardeur est déjà staffée en partie. Les pavillons des quatre grandes villes belges, aux quatre angles de la place Communale, sont également en bonne voie d'achèvement. Celui de la ville de Gand est entièrement staffé; Liége, à son tour, a commencé le staffage de son pavillon. Quant à ceux de Bruxelles et d'Anvers, on met la dernière main aux travaux de la charpente en bois; dans quelques jours on pourra juger de l'ensemble ravissant qu'offrira la place Communale.

La partie de la section belge située à l'extrémité de la chaussée de Courtrai, derrière le pavillon allemand, est, elle aussi, dans la dernière phase d'achèvement; les halls, dont le plancher est presque entièrement placé, seront prêts à recevoir les exposants dans un délai très prochain.

C'est demain, lundi, et mercredi prochains qu'auront lieu au Théâtre de la Monnaie les deuxième et troisième représentations du *Chant de la Cloche*, ajournées par suite du deuil de la Cour. Elles seront dirigées par M. Vincent d'Indy, qui bien qu'en plein travail de répétitions à l'Opéra, où les études de *Fervaal* sont très avancées, a consenti à revenir lundi et mercredi afin de remplir la promesse qu'il avait faite à MM. Kufferath et Guidé.

C'est mardi prochain que seront inaugurées au théâtre du Parc les représentations organisées par le Comité du Théâtre belge. On représentera une pièce en trois actes et six tableaux de M. Paul Spaak : *Baldus et Josina*.

Nous avons annoncé déjà la création prochaine à Bruxelles du *Petit Théâtre*, sur lequel on interprétera, en se servant de marionnettes artistiques, des œuvres d'art anciennes et modernes.

Au programme du premier spectacle figurent *Bastien et Bastienne*, opéra-comique en 1 acte de Mozart, et *la Servante Maîtresse*, comédie musicale en 2 tableaux de Pergolèse.

Les premières représentations auront lieu à la Galerie Georges Giroux le dimanche 22 décembre en matinée et en soirée, et le lundi 23 décembre en soirée. — Location chez les marchands de musique et à la Galerie Giroux Répétition par invitations le 21.

M. H. Lagardelle fera les mardi 3, mercredi 4 et vendredi 6 décembre, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle, le récit de ses impressions de voyage *à l'Orient de l'Europe*, — sujet dont on ne contestera pas la brûlante actualité.

L'ordre des conférences de l'*Université des Annales* au Cercle artistique est ainsi arrêté : vendredi 6 décembre, M. Brieux; vendredi 13, M. Masson; vendredi 20, M. Funck-Brentano; vendredi 27, M. Richepin.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

De Paris :

A partir du 12 décembre, M. Rouché, directeur du Théâtre des Arts, à qui sont dues tant d'heureuses initiatives tendant à élever le niveau des représentations théâtrales, inaugurera une série de six spectacles en musique qui associeront à des œuvres modernes inédites un choix d'ouvrages anciens oubliés. Ces derniers sont, entre autres, *le Couronnement de Poppée* (Monteverdi), le prologue de *Thésée* (Lully), *le Feu*, extrait des *Eléments* (Lalande et Destouches), le troisième acte d'*Idoménée* (Mozart), *Pygmalion* (Rameau), *les Aveux indiscrets* (Monsigny), etc. Les œuvres modernes comprennent des ballets de Mme A. de Polignac, de MM. L. Aubert, A. Bruneau, A. Roussel, F. Schmitt, *les Deux Vieilles Gardes*, opérette de Léo Delibes, *le Rêve*, pièce en vers de M. Guérinon, musique de scène de M. Ph. Gaubert, *la Foire de Sorofchinetz*, opéra-comique de Moussorgski, texte de M. L. Laloy d'après Gogol, *Mesdames de la Halle* d'Offenbach, *le Mari de la dame des chœurs*, vaudeville de Duvert et Lauzanne.

Les costumes et les décors seront signés A. André, B. Boutet de Monvel, Maxime Dethomas, J. Doucet, Drésa, d'Espagnat, Ch. Guérin, Miss Lloyd, MM. Laprade, Lebasque, R. Piot, R.-X. Prinet, J.-M. Sert, Zuloaga, etc.

Et parmi les interprètes : Mmes Bréval, Croiza, Demellier, A. Hugon, Vauthrin, Trouhanova, MM. Fabert, Ghasne, Sens, etc. Chef d'orchestre : M. Gabriel Grovlez. Chef des chœurs : M. Desportes. Maître de ballet : M. Staats.

M. Vincent d'Indy a consenti à diriger les représentations de *Poppée* et du *Feu*, dont il a fait la reconstitution.

Ces spectacles de haute attraction auront lieu par abonnement les jeudis en soirée et les mardis en matinée, du 12 décembre au 27 mai.

C'est demain matin, lundi, que M. Vincent d'Indy donnera au Conservatoire son premier cours. On sait que sur les instances pressantes de M. Gabriel Fauré, il a bien voulu accepter la direction de la classe d'orchestre, devenue vacante par la démission de M. Paul Dukas. Avec la simplicité qui est la règle de sa vie, il a assumé cette charge nouvelle, dans laquelle il espère pouvoir accomplir une œuvre utile, après avoir tout aussi simplement décliné l'honneur d'une candidature à l'Institut.

La *Dernière Heure*, en annonçant que le Prix Nobel pour la littérature vient d'être décerné à Gérard Hauptmann, ajoute : « La nouvelle est un peu inattendue. Anatole France semblait être le candidat le plus « couru ». *On parlait aussi de Maeterlinck, dont* l'Oiseau bleu *est considéré comme un événement littéraire* ».

La *Dernière Heure* a la mémoire courte.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 4, PLACE DU MUSÉE, 4 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature
à Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :

MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le Dr G. C WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le Dr KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : **125 FRANCS**

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Études des notaires A. Delvaux, avenue d'Auderghem, 158, à Etterbeck, et Georges de Ro, avenue de l'Astronomie, 14, à Saint-Josse-ten-Noode.

Les dits notaires vendront publiquement en la Galerie J. et A. Le Roy frères, rue du Grand Cerf, 6, à Bruxelles,

Vendredi 13 et Samedi 14 décembre 1912
chaque jour à 2 heures de relevée, la

COLLECTION DE TABLEAUX MODERNES

Aquarelles, Dessins, Œuvres importantes
de Courbet, Decamps, Delacroix, Diaz, Leys, Meissonnier, Millet, Jos. Stevens, etc.

TABLEAU ANCIEN

Œuvre importante de François LE MOYNE

BRONZES, ARGENTERIES,

Porcelaines, Marbres, Terre-cuite, Objets variés, MEUBLES ANCIENS

dépendant de la succession de feu M. ISIDORE VAN DEN EYNDE

Expert : M. Arthur Le Roy, place du Musée 12, à Bruxelles.

Expositions : particulière, mercredi 11 décembre 1912; publique, jeudi 12 décembre 1912, de 10 à 4 heures.

Le catalogue se distribue en les études des notaires vendeurs et chez l'expert prénommé.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, de-sins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maitres modernes

Numéro specimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.
Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.
ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

COLLECTION HENRI ROUART

PREMIÈRE VENTE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

par Boilly, Breughel, Champaigne (Ph. de), Chardin, Danloux, David, Duplessis, Fragonard, Goya, Greco, Baron Gros, Lépicié, Poussin, Prud'hon, Ribera, Robert (Hubert), Teniers, Tiepolo, Velasquez.

Boudin, Brown (J.-L.), Cezanne Chaplin, Corot, Courbet, Daumier, Decamps, Degas, Delacroix, Diaz, Dupré (J.), Fantin-Latour, Forain, Harpignies, Ingres, Isabey, Jongkind, Lami (E.), Lépine, Manet, Millet, Monet, Monticelli, Pissarro, Renoir, Ribot, Ricard, Rousseau (Th.), Tassaert, Toulouse-Lautrec, etc.

DEUXIÈME VENTE

DESSINS ET PASTELS ANCIENS ET MODERNES

par Barye, Boucher, Caresme, Corot, Daubigny, Daumier, David, Decamps, Goya, Guardi, Ingres, Isabey, Jongkind, Lagneau, Lami (E.), Lhermitte, Manet, Millet, Pissarro, Poussin, Prud'hon, P. de Chavannes, Rousseau (Th.), Tassaert, Tiepolo, etc.

Vente, après décès, à Paris, GALERIE MANZI-JOYANT, 15 rue la Ville-l'Evêque.

1re *Vente*, les *lundi 9, mardi 10* et *mercredi 11 décembre 1912*, à deux heures précises.

2e *Vente*, les *lundi 16, mardi 17* et *mercredi 18 décembre 1912*, à deux heures précises.

Commissaires priseurs : Mes F. LAIR-DUBREUIL, 6 rue Favart, et H. BAUDOIN, 10 rue Grange-Batelière.

Experts : MM. DURAND-RUEL ET FILS, 16 rue Laffitte, et M. HECTOR BRAME, 2 rue Laffitte.

Exposition des tableaux : particulière, le 7 décembre; publique, le 8 décembre, de 1 h. 30 à 6 heures.

Exposition des dessins : particulière, le 14 décembre; publique, le 15 décembre, de 1 h. 30 à 6 heures.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Abonnement. — France : **20** *francs ; Étranger :* **25** *francs.*
Le numéro : France, **1** *fr.* **75** ; *Étranger,* **2** *fr.* **25.**

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14

Bruxelles. — L'IMPRIMERIE (anc. Établts Ve Monnom soc. anon.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 49. 8 DÉCEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La réclame artistique à Munich (*suite et fin*) (WILLIAM RITTER). — Eugène Smits (OCTAVE MAUS). — Le Salon des Aquarellistes (FRANZ HELLENS). — Visions anglaises (*suite et fin*) (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Théâtre de la Monnaie : *Reprise d'« Hamlet »* (O. M.). — Autour du *Chant de la Cloche*. — Memento musical. — Chronique théâtrale : *Inauguration de la saison du « Théâtre Belge »; Baldus et Josina* (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

La réclame artistique à Munich[1].

M. Paul Neu est l'artiste tout opposé à M. Ludwig Hohlwein. Il innove moins; il cherche moins. En revanche il a hérité du vieux sens décoratif un peu gros mais charmant de naïveté du montagnard bavarois. C'est le décorateur né de toute paperasse qui, pour une raison ou pour une autre ou même sans aucune raison, puisse s'orner d'une vignette en style almanach de la foire. C'est le type le mieux réussi du vieil humour bourgeois de Munich, celui dont aurait voulu s'inspirer M. Richard Strauss alors qu'il conçut *Feuersnot*. Le petit monde qu'il crée dans ses vignettes semble sorti des jeux de cartes d'autrefois. Il a l'art des étiquettes de pains d'épice, des couvercles de boites de bougie; nul comme lui pour empaqueter gentiment les tablettes de sel de la Régie de Reichenhall. Si M. Hohlwein ne s'était pas tant occupé de la foire de la Theresienwiese, lors de son centenaire de 1810, il serait commode et logique de déclarer M. Paul Neu l'homme de la traditionnelle Fête d'octobre, tandis que l'on abandonnerait son illustre émule aux soirées et au monde *select* de l'Exposition et des Palace hotels.

Il n'en est rien. Tous deux sont également ici et là, mais exploitent une veine autre; l'un du côté *high-life* et l'autre du côté peuple. L'esprit bavarois est si démocratique que jamais l'Hôtel de ville de Munich ne sacrifie le côté populaire dans l'organisation de ses fêtes. Hohlwein et Paul Neu se complètent à son service comme il n'y aurait pas d'aristocratie sans peuple. Plantez un mai : l'un le disposera pour recevoir l'illustration de figurines et de petits groupes de l'autre. Neu appartient surtout aux industries patriarcales et aux antiques corporations. La boulangerie, la boucherie, le miel et les cires vont à lui, comme à Hohlwein le carrossier et le fabricant d'automobiles, le tailleur chic et le bottier de Leurs Altesses. Pour des charcutiers pantagruéliques comme Sieber; pour des marchands de gentiane comme Eberhard, M. Neu a imaginé des cartes-réclames qui sont des trouvailles et qui eussent ravi le cher Albert Welti, encore que d'une grosse rudesse de vieux xylographe aux antipodes de la finesse minutieuse et du fouillis de petits détails amusants de notre regretté ami, cet intarissable raconteur. Neu ne raconte pas plus qu'Hohlwein, lui; il constate. Son lot est que dans cette manière de constatation la persistance de l'esprit moyen âge et Renaissance se fasse sentir sans aucun archaïsme laborieux, mais jeune, franc, ingénu et bien vivant, comme si rien ne s'était passé d'autre en Allemagne, depuis Luther jusqu'à Bismarck, que d'honnête et de jovial, de bourgeois et de rustique, de drôle et de naïf.

Lui aussi cependant on l'appelle quelquefois à la rescousse lorsqu'il s'agit de célébrer les moins naïfs dieux du jour et alors ses affichettes ou couvertures, pro-

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

grammes ou cartons ne le cèdent à aucuns pour le bon goût, la franchise de l'effet et le bonheur de l'exécution. Lors du festival français, les organisateurs parisiens eurent recours à lui d'emblée, il s'exécuta; mais lorsque le directeur de la plus importante revue musicale de France émit le désir de se l'attacher, Paul Neu ne daigna même pas répondre. Il ne voyait pas ses vignettes courir le boulevard. Il faut trop savoir l'Allemagne pour l'apprécier. Cependant il se tire aussi bien qu'un autre, si l'on y tient, de ces fantaisies mythologiques à la Franz Stuck, d'un hellénisme grotesque savoureux, d'une si libre verve et d'une si belle venue décorative où l'Allemand sait mieux qu'aucun autre peuple se rapprocher d'Aristophane et d'Apulée, du drame satirique, du conte milésien et de ces frises qui dansent et cabriolent autour des vases, trop conservés dans les vitrines et devant lesquels trop longtemps l'académisme a solennellement boudé.

Les affiches pour la foire d'octobre aux deux grands mais à la mode bavaroise, chargés de la collection des types et costumes paysans du royaume; la couverture de style militaire vieillot de l'ouvrage si érudit de l'archiviste Destouches sur le centenaire de cette grande kermesse annuelle d'un accent si local; l'ornementation en noir du calendrier de la maison Piper pour l'an de grâce 1913; la couverture si simple du catalogue de la *Gewerbeschau* où semble reprise et transposée des ténèbres à la joie et au *noir de luxe* l'idée des timbres du deuil finlandais, d'Axel Gallen, sont des pièces que les collectionneurs de tous les temps se disputeront. Et il y en a des centaines d'autres.

Autour de ces deux grands artistes de la réclame moderne, Hohlwein et Paul Neu, c'est désormais toute une école. Mais de longtemps personne n'atteindra à la plénitude de leur renom, à leur prestige national, à leur charme individuel, aux bonheurs de leurs trouvailles et aux surprenants écarts de leur verve. Qu'on se garde bien de croire toutefois que le triomphe ne leur est pas chèrement disputé. *Primi* certes, mais *inter pares*, lorsque ces presque égaux s'appellent Matthœus Schiesstl, le décorateur plus spécialement catholique, et son frère Rudolf, implanté à Nuremberg comme dans son vrai terroir; M. Schnackenberg qui, dans une direction tout opposée, a une manière à lui et d'une rare impertinence de prendre, — et cela en Allemagne, — la succession du si parisien Toulouse-Lautrec; M. Carl Kunst, voué surtout à la réclame de l'alpinisme, avec des qualités de plein-air et des bleus bien à lui qui le font immédiatement reconnaître; M. Carl Moos, formé par l'exemple de M. Hohlwein et qui, aujourd'hui, s'émancipe; MM. Franz Glass, Otto Obermeier, E. Pirchan, J. R. Witzel, etc., etc. Et encore faudrait-il ne pas oublier l'admirable cohorte des dessinateurs de *Simplicissimus*.

WILLIAM RITTER

EUGÈNE SMITS

La mort d'Eugène Smits attristera tous ceux qui subirent la séduction de son art probe, de son esprit cultivé et de son âme demeurée ingénue jusqu'aux limites extrêmes de la vieillesse. Ce fut, en même temps qu'un beau peintre, l'homme le meilleur, le plus désintéressé et le plus modeste qu'on pût rencontrer. Il meurt, dans sa quatre-vingt-septième année, fidèle à l'idéal de sa jeunesse, au souvenir des amis qu'il aima — et parmi lesquels Octave Pirmez tint la première place, — aux admirations que le spectacle de la vie éveilla en lui, à l'art qu'il pratiqua avec une ferveur que les années, loin d'altérer, ne firent qu'accroître.

Il est mort pour ainsi dire la palette à la main, rêvant, malgré les infirmités qui pesaient sur lui, d'œuvres nouvelles à créer, toujours exalté par la beauté, soucieux de donner à ses sensations esthétiques la forme qui les exprimât le plus fidèlement. Tous ceux qu'une admirative affection attirait vers sa retraite étaient frappés de l'aristocratie et de la fantaisie de sa pensée. C'était, dans la meilleure acception du terme, un gentilhomme. Respectueux du passé, attaché à ses traditions, il n'en goûtait pas moins le puissant attrait des recherches modernes; il admirait sincèrement l'effort des jeunes, qui trouvaient en lui un conseiller sagace et un guide attentif. Inquiet et doutant de lui-même malgré sa renommée, il comprenait mieux que personne chez les autres l'inquiétude et le doute, et la bienveillance éclairée de ses jugements a raffermi plus d'un cœur hésitant.

Toute sa vie se résume dans son amour pour la peinture. Né à Anvers le 22 mai 1826, il passa son enfance à Arlon, où résidait son père, gouverneur de la province de Luxembourg. Il fut, à Bruxelles, l'élève de Navez, acheva ses études à Paris et fut bientôt après attiré par l'Italie où il fit de longs séjours, trouvant dans son atmosphère, dans ses sites, dans les caractères de son peuple de secrètes correspondances avec sa propre nature. Ainsi que l'a justement fait remarquer Camille Lemonnier, « Rome incarnant son rêve, il vécut le plus qu'il put de l'existence romaine, petit à petit déshabitué de l'observation exacte et des tendances réalistes de sa race. Sa peinture éveille dans l'âme le songe d'une félicité, au bord des grandes eaux rougies par les gloires du couchant, avec un traînement de parures royales sur les dalles en marbre; et par moments, du fond de ses tendresses pour Véronèse, comme d'un décor magnifique, se dégage, perceptible à d'infinies douceurs voilées, une ressouvenance de Watteau. » Et l'écrivain le définit en cette phrase : « C'est un virtuose calme, un musicien de la couleur, élégiaque et doux, et si j'osais, je dirais qu'il a mis en romance la large symphonie des maîtres glorieux dont il s'est inspiré. »

Un musicien de la couleur. L'expression restera définitive. On se souvient mieux du charme berçant de ses harmonies chromiques, si raffinées et si personnelles, que des sujets de ses tableaux, ceux-ci étant le plus souvent empruntés à la vie quotidienne : *Promenade*, *Femme rousse*, *Fenêtre italienne*, *En Automne*, *Un Jardin romain*, *Profil de jeune femme*, *le Miroir*, *Tête de jeune fille*, *la Bague nouvelle*, *Soleil couchant*, *le Bijou*, *etc.*

Quelques-unes de ses compositions, toutefois, marquèrent des intentions littéraires, d'autres historiques ou allégoriques. Les plus célèbres de celles-ci sont la grande toile, *Roma*, qu'il exposa à Bruxelles en 1866, puis à Paris, et dans laquelle il voulut synthétiser toute la vie brillante et superficielle de la société

romaine de son époque; *la Marche des Saisons*, peinte en 1872, d'un mouvement si noble et d'un coloris si savoureux, l'une des plus belles œuvres du Musée moderne; *l'Homme qui court après la fortune et celui qui l'attend dans son lit*, etc., et la vaste composition que connaissent seuls ses intimes, *Hommage à la femme*, à laquelle il travaillait depuis plus de vingt-cinq ans sans que jamais il en fût assez satisfait pour l'exposer.

Dessinateur expressif et fertile, aquarelliste délicat, Eugène Smits était toujours l'un des exposants les plus admirés au Salon de la *Société des Aquarellistes*. Et l'une de ses dernières joies fut, en janvier dernier, le succès retentissant qui accueillit l'exposition d'une centaine de ses dessins, anciens et récents, au Salon de *l'Estampe*, et que se disputèrent les amateurs.

Ce peintre modeste, qui ne demanda jamais rien à personne, fut très surpris de l'engouement du public à l'égard de ses œuvres. Il avait presque fallu lui faire violence pour le décider à les sortir de ses cartons!

Il avait été tout aussi étonné en recevant, à l'improviste, à la fin de l'année dernière, la cravate de commandeur de l'Ordre de Léopold. Ces diverses manifestations lui firent-elles accorder enfin quelque considération à son talent? Souhaitons qu'elles lui aient apporté de la joie en raffermissant sa confiance. Ce fut, pour cet homme si pur et si bon, la lueur d'un couchant glorieux dont furent illuminés les derniers pas de sa marche paisible vers l'inconnu.

OCTAVE MAUS

Les funérailles d'Eugène Smits, auxquelles assistèrent le Ministre des Sciences et des Arts et le Ministre des Affaires étrangères, le Directeur général des Beaux-Arts, ainsi qu'un grand nombre d'artistes et d'hommes de lettres, ont été célébrées hier. Au moment de la levée du corps, M. Fernand Khnopff a prononcé à la maison mortuaire le discours suivant :

Au nom de l'Académie royale de Belgique nous venons saluer pour la dernière fois le Maître que nous aimions, nous venons dire quelle peine profonde est pour nous le départ de cette belle figure de douce noblesse et d'austère élégance.

Eugène Smits était un artiste de race, un être d'exception tout dévoué à son idéal.

« Je ne suis heureux que lorsque je peins » disait-il souvent, et ses œuvres vivent de sa vie, ce sont elles qui prolongeront la durée de son souvenir parmi nous et parmi ceux qui viendront après nous.

Ainsi l'Art récompense à leur insu les fidèles qui lui ont entièrement consacré leur existence en ce monde.

Alors, peut-être, que l'essence de celui que nous pleurons est déjà loin de nous, ses œuvres — ses enfants — sont ici pour nous consoler et, au premier rang de cette belle assemblée, nous croyons voir trois d'entre elles qui représentent tout l'art du Maître disparu.

La première, *Roma*, du Palais royal de Bruxelles. C'est un tableau d'histoire au vrai sens du mot. Comme certaines impressions intenses donnent immédiatement la sensation lointaine du souvenir, cette peinture a fixé l'aspect définitif de son époque, et son exécution est à la hauteur de sa conception ; la composition est, à la fois, savante et libre, le dessin grand et simple, la couleur puissante et fine. L'art belge n'a pas produit de peinture plus belle.

C'est ensuite *Perdita* : une charmante figurine sur un petit panneau où l'on voit des blonds carminés, délicieux comme une soyeuse relique vénitienne, et des noirs aux profondeurs dorées telles qu'en offrent les plus riches laques du Japon.

C'est enfin *la Marche des Saisons*, ce joyau du Musée de Bruxelles, cortège harmonieusement rythmé dans lequel la jeunesse fleurie du Printemps, enveloppée de voiles rosés, salue gracieusement la pâleur triomphale de l'Été, qui s'avance, calme, sous l'or de son chapeau de paille et devant la sérénité bleue d'un ciel splendide.

L'Automne apporte ensuite la somptuosité de ses rouges cuivrés, sonores comme des fanfares, et l'Hiver paraît enfin dans des draperies de deuil.

Mais sa vieillesse n'est pas méprisée, car un être jeune l'accompagne doucement de son dévouement discret.

De même, au déclin de sa longue existence, le Maître fut toujours entouré d'affection sincère et d'admiration respectueuse.

Il eut cette joie suprême, et les paroles d'adieu que nous avons l'honneur et la douleur de prononcer, en ce moment, sont le dernier écho des sentiments que la beauté et la bonté de son âme avaient pu, jusqu'à son dernier jour, faire naître autour de lui.

Au nom de la Société royale belge des Aquarellistes qui eut la faveur insigne d'exposer les dernières œuvres du Maître, nous venons apporter aussi un hommage ému de profonde gratitude.

LE SALON DES AQUARELLISTES

La tradition de la vraie aquarelle se perd. Rares sont ceux qui se servent encore de ce procédé avec la simplicité et la légèreté d'antan. Ce genre de peinture est en train de se gâter, disons le tout de suite. Presque toutes les peintures que l'on nous montre sous cette enseigne semblent des produits frelatés et falsifiés. L'art n'y a rien gagné, tant s'en faut. Pour un Signac qui se sert encore de l'aquarelle en toute sincérité, et chez nous quelques rares fidèles, quelques purs clairsemés, comme Uytterschaut, Claus, Mme Gilsoul, pour ne citer que ceux-là, combien n'en est-il pas qui, sous prétexte d'atteindre à des effets de pittoresque, se servent d'un métier composite fait à la fois d'aquarelle, d'huile, de pastel, sans compter mille trucs plus ou moins perfides?

Ceci soit dit, du reste, d'une façon générale. Il est évident que le véritable artiste doit se former un métier à lui, et, pourvu qu'il atteigne à son but, qui est de donner des œuvres belles et personnelles, la critique n'a pas à se préoccuper des moyens qu'il emploie pour y parvenir, encore moins de lui dicter les prétendues lois d'un genre donné. Par exemple, lorsqu'un peintre tel que M. Alfred Delaunois se sert de l'aquarelle pour « bâtir » ses admirables intérieurs d'église, on aurait mauvaise grâce de se demander si son métier est pur de tout mélange. Sa facture est à lui ; elle est sincère et elle est belle. Ce noble artiste expose aux Aquarellistes quatre pages remarquables. Sa *Petite messe à l'église de N.-D. à Louvain* est sinon un de ses intérieurs les plus pathétiques, en tous cas l'un de ses plus parfaits tant au point de vue de la facture qu'à celui du sentiment de l'œuvre. Chaque partie du tableau est douée d'une vie intense ; chaque pierre semble animée, et l'atmosphère d'encens qui enveloppe les murs et les objets est admirablement poétique. *La Salle du réfectoire* a un caractère plus mystique, et quelque chose d'un peu farouche qui produit un grand effet. *Le Vitrail mystique* contient quelque chose de tragique. Quant à ce petit chef-d'œuvre, *le Silence*, c'est, je crois, une page en laquelle tout l'art et toute l'âme de l'artiste se sont résumés.

Claus, tout en joie, en pure et belle humeur des sens, s'exprime ici dans trois belles pages claires, *la Barge*, *la Route* et *les Petits meubles*, — cette dernière surtout où l'on retrouve le mieux l'œil pénétrant et l'âme délicate du grand peintre.

Toujours semblable à lui-même, d'une constante personnalité mais sans cesse déroutant, se plaisant à dépister l'attention pour réapparaître soudain d'une façon imprévue, Ensor se montre cette fois sous un aspect assez nouveau. Son envoi n'est pas considérable, mais on y trouve un Ensor d'apparence léger, dix-huitième siècle, poudré, pomponné. Qu'on ne s'y méprenne pas cependant, car dans ces *Petites scènes imaginaires*, *Croquis de rose pour un ballet charmant*, *Parfums passés et Fleurs fanées*, dans cette dernière page principalement, tout au fond on aperçoit luire le regard sarcastique du peintre très humain et très de son temps qui signa ces troublantes *Scènes de masques* dont le souvenir nous hante sans cesse.

Restreint aussi, l'envoi de Fernand Khnopff, mais d'excellente qualité ; ses quatre pages sont, ce me semble, parmi les meilleures que l'artiste ait données. Dans *Sapho* et *Des Roses*, le dessin est d'un moelleux exquis et d'une chaleur qu'il est rare de trouver chez Khnopff.

Georges Lemmen n'a envoyé que quelques simples croquis. On sait tout le charme étrange et délicat des dessins de l'artiste. *Enfants*, *Intérieur*, *Femmes et Fleurs* font encore valoir, en raccourci, les hautes qualités de composition, de coloris, de dessin qui font de Lemmen un de nos artistes les plus originaux.

Une large et puissante esquisse, *Au Bord du chenal*, deux figures de femmes dans un décor fougueusement brossé, telle est la part minime, mais de réelle valeur, d'Auguste Oleffe. Jacob Smits, qui est un des rares peintres qui s'adonnent encore à l'ancienne et sincère aquarelle, mais avec quelle puissante originalité, a fait, cette année, un très remarquable envoi aux Aquarellistes. Ses deux *Paysages* notamment, et sa *Pieta* sont des œuvres belles et complètes, d'une grande et large inspiration.

Il y a encore, dans cette nombreuse exposition, le probe et honnête Uytterschaut; Cassiers, dont la manière, moins franche sans doute qu'autrefois, s'est néanmoins fort perfectionnée; Van Seben, un petit maître plein de mélancolie et d'émotion; Baseleer, habile et leste; Auguste Donnay, dont les trois petits paysages ardennais sont des manières de petits chefs-d'œuvre; Mme Gilsoul, avec une jolie *Église de village*; Hannon, spirituel et toujours très artiste, et quelques invités étrangers : Bauer, La Touche, Sir Alfred East, Hans Hermann, Nico Jungmann, etc.

J'analyserai dans une prochaine chronique les œuvres de MM. V. Marchal, R. Gevers et de Mlle A. de Barsy actuellement exposées au Cercle artistique.

FRANZ HELLENS

VISIONS ANGLAISES (1)

Les Fréquentations de Maurice, par SIDNEY PLACE. — **Tableaux de Londres**, par X.-M. BOULESTIN.

Les deux autres livres dont j'ai à vous parler me semblent écrits par des auteurs bien fraternels puisque je retrouve dans l'un des passages tout à fait analogues à ceux de l'autre, sans que d'ailleurs cela me choque le moins du monde. Ainsi les deux chapitres *Jeunes acteurs* et *Matinée de gala* de *Tableaux de Londres* sont reportés presque exactement dans les *Fréquentations de Maurice*. N'importe. Je ne note cela que pour simplifier ma tâche critique, en rapprochant par des liens plus intimes deux œuvres que j'eusse quand même comparées à cause de leurs sujets.

Les Fréquentations de Maurice (1), qui m'avaient déjà tellement amusé dans *Akademos*, m'ont également charmé en volume. C'est un des très rares livres que j'aie lus deux fois, et je ne sais pas si je ne récidiverais pas volontiers. Il raconte, de la façon la plus séduisante et la plus décousue, l'histoire d'un jeune homme bien spécial, de ses amis, de ses relations, des gens qu'il tape, de ses ennuis d'argent. Cela ne ressemble absolument à rien, et c'est très fort. Car sous l'apparent débraillé de la composition, sous l'impertinence du ton, la frivolité du sujet, se dissimule une connaissance très nuancée des types de cette humanité légère, un don très subtil de la description des milieux, une aisance surprenante, dans le genre de celle de M. Valdagne ou de M. Abel Hermant, pour faire parler les gens selon leur style naturel (qui est ici un style artificiel). Il y a là dedans des qualités si intéressantes qu'elles priment de beaucoup les plus visibles, les immédiates, pourtant si agréables : ce style qui effleure, cette nonchalance, cette amoralité, ce cynisme bienveillant, cette grâce précieuse de décadence...

Si je ne suis pas indiscret de penser que M. Sydney Place et M. X.-Marcel Boulestin sont le même romancier, je me permettrai de le féliciter du talent, encore supérieur, qu'il a déployé dans les *Tableaux de Londres* (2). Ces dix coins de la capitale anglaise me paraissent, pour la plupart, d'admirables morceaux, de belles et solides estampes. Et d'abord on y sent l'amour, cet amour vraiment touchant d'un Français pour l'Angleterre, lorsqu'il se met à l'aimer plus que sa patrie.

M. Boulestin aime Londres comme certains vieux Parisiens aiment et défendent Montmartre et Passy, désolés de les voir s'émietter, se banaliser. M. Boulestin aime Londres, le Londres de M. Pickwick et celui de Nell Gwynn, le vieux Londres que guette, comme il le fait de Paris, le terrible américanisme. Certes, il sait en apprécier le charme mondain lorsque, la saison trop cosmopolite finie, « la ville reprend ses habitudes anglaises » :

Dans Bond street, le matin, « les gens chics », retour de Venise, passent et repassent, affairés, avant de repartir pour la campagne. Et partout s'affirme le sport triomphant. L'on ne voit que gilets de laine « for golf », que chaussettes « for the moors » aux devantures des chemisiers; que faisans, grouses, perdrix aux étalages des marchands de comestibles. Leurs plumes brunâtres semblent donner le ton à la ville entière ; les gilets, les chaussettes, les vêtements de chasse, les feuilles des arbres, les pavés des rues, le brouillard léger, tout est jaunâtre, marron, brun — symphonie en teintes automnales sur quoi brille le soleil d'un été qui s'attarde.

Mais ce qu'il aime plus profondément encore peut-être, ce que ses yeux d'artistes savent regarder avec une acuité plus pathétique, ce sont les quartiers sordides où le vice, la misère et le crime jouent dans un pittoresque infâme et poignant. C'est West India Dock road, et Limehouse street (*Fumeries d'opium*) ; c'est le *Yiddish Theatre de Whitechapel*, c'est Bishopsgate, où se joue le mélodrame. Sa plume, pour décrire ces bouges et ses gouffres humains, sait trouver des accents aussi mordants qu'elle savait rester légère, délicate, calligraphique dans la notation des élégances et des amusements. Ce contraste est, à lui seul, d'un très haut goût.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

(1) SYDNEY PLACE : *Les Fréquentations de Maurice*. Mœurs de Londres. Paris, Dorbon aîné.

(2) X.-MARCEL-BOULESTIN : *Tableaux de Londres*. Paris, Dorbon aîné. Collection des « Bibliophiles fantaisistes ».

THÉATRE DE LA MONNAIE

Reprise d' « Hamlet ».

Une reprise d'*Hamlet* n'a rien qui puisse passionner les artistes. Comme l'a fait remarquer un de nos confrères, cette partition n'a guère de rapports, fussent ils éloignés, avec la musique, à l'ex-

ception toutefois de la chanson d'Ophélie, puisée au folklore suédois.

On ignore généralement que c'est à Gevaert qu'est due l'intercalation de cette jolie mélodie scandinave dans la bizarre adaptation lyrique d'*Hamlet*. Ambroise Thomas avait apporté son manuscrit à Gevaert, dont il appréciait le goût musical, et lui ayant joué l'œuvre, il lui demanda son avis. Le futur directeur du Conservatoire de Bruxelles fut terrifié de la platitude de la partition et de son total défaut d'intérêt. Pour y remédier, il songea à une chanson suédoise qu'il avait recueillie et dont le charme mélodique pouvait apporter à l'œuvre une impression d'art. Il la fit connaître à Ambroise Thomas, qui la transcrivit aussitôt et l'intercala dans l'ouvrage.

C'est sans doute ce qui sauva celui-ci du prompt oubli qui le guettait. Et c'est ce qui nous valut la reprise d'hier. Reprise d'ailleurs excellente grâce à M. Rouard, qui chante d'une voix superbe et avec beaucoup de goût le rôle principal ; grâce aussi à Mlle Pornot, qui vocalise à merveille.

O. M.

Autour du « Chant de la Cloche ».

Les deuxième et troisième représentations du *Chant de la Cloche*, données la semaine dernière devant des salles combles, ont confirmé l'éclatant succès de la première. Dès la fin du premier acte, lorsque s'achève la délicieuse scène d'amour que chantent avec tant de charme et de fraîcheur juvénile Mlle Heldy et M. Girod, le public appela à grands cris l'auteur sur la scène pour l'acclamer. Et après le deuxième et le troisième actes, M. Vincent d'Indy et ses interprètes furent l'objet des mêmes ovations. Le public ne se lassant pas d'applaudir, il fallut relever le rideau jusqu'à six et sept fois. C'est, de mémoire d'abonné, le plus grand succès qu'ait enregistré le théâtre de la Monnaie. Il fait honneur au public, qui a compris la pure beauté de l'œuvre, et à la direction du théâtre, qui a mis celle-ci en valeur avec la plus artistique sollicitude, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante, adressée par le compositeur aux directeurs du théâtre de la Monnaie au lendemain de la première :

Bruxelles, 23 novembre 1912.

Chers Amis,

Je ne peux pas attendre mardi pour vous dire toute ma reconnaissance pour la grande joie que vous m'avez procurée en montant avec autant de soin et de perfection artistique mon *Chant de la Cloche*.

Cette représentation de jeudi dernier m'a laissé une impression de perfection que j'ai bien rarement éprouvée au théâtre.

C'est à vos soins et au zèle de vos dévoués collaborateurs, MM. Merle-Forest et Stéveniers, que je dois en attribuer tout le mérite, car, lorsqu'elle est ainsi facilitée, la tâche du Chef devient pour lui une vraie joie, surtout quand ce Chef est l'auteur de l'œuvre.

Je vous dois déjà bien d'autres joies, mais je crois que jamais réalisation de la pensée d'un compositeur ne fut aussi complète ; c'est pourquoi je tiens à venir, dès aujourd'hui, vous en dire toute ma reconnaissance émue et affectueuse.

Merci, chers amis, merci de tout cœur à vous d'abord, à vos collaborateurs, et aussi aux dévoués interprètes que furent les chanteurs solistes, votre admirable orchestre et surtout les chœurs si intelligemment mouvementés qui contribuèrent si puissamment à la belle exécution de jeudi.

Que tous soient ardemment remerciés par un auteur reconnaissant.

Vincent d'Indy

***

M. Vincent d'Indy a eu l'aimable pensée de réunir, pour les remercier du travail intelligent et persévérant qu'ils ont accompli dans la mise au point de sa partition, les chefs de service du théâtre et tout le personnel des chœurs et de l'orchestre, soit un total de trois cents personnes, à qui une collation fut offerte à l'issue de la deuxième représentation du *Chant de la Cloche* dans l'une des grandes brasseries qui avoisinent le théâtre.

D'interminables acclamations saluèrent la cordiale allocution du maître français. Elles redoublèrent lorsque M. Maurice Kufferath prit la parole pour remercier M. Vincent d'Indy, en quelques mots jaillis du cœur, de l'honneur qu'il avait fait au Théâtre de la Monnaie en venant diriger l'exécution de son œuvre, et pour lui offrir, au nom de M. Guidé et au sien, un exemplaire en bronze du chef-d'œuvre de Victor Rousseau : *Homme penché sur le masque de Beethoven*. « Ce poète, ce philosophe, a-t-il ajouté, médite sur le génie de l'immortel symphoniste. Ainsi vous-même vous êtes-vous incliné sur les Maîtres du passé pour y trouver la source d'un art élevé et pur dont nous venons d'applaudir une des plus hautes manifestations. »

***

Pour clore ces notes, signalons l'extraordinaire activité que déploya le compositeur pour concilier avec ses obligations professionnelles l'accomplissement de la promesse qu'il avait faite aux directeurs du théâtre au sujet des trois premières représentations du *Chant de la Cloche*. Lundi dernier, il dirigea le matin sa classe d'orchestre au Conservatoire de Paris et partit aussitôt après pour Bruxelles où il conduisit, le même soir, la deuxième représentation de son œuvre. Il assista ensuite à la manifestation que nous relatons ci-dessus et qui se prolongea fort tard dans la nuit. Mardi matin, il retourna dès la première heure à Paris, dirigea l'après-midi sa classe d'orchestre à la *Schola Cantorum* et conduisit de huit heures à minuit une répétition d'ensemble de *Fervaal* à l'Opéra. Mercredi matin, il repartait pour Bruxelles, assistait à la répétition générale d'*Hamlet* et conduisait le soir la troisième représentation du *Chant de la Cloche*. Il retournait à Paris jeudi matin pour donner ses cours à la *Schola* et diriger le soir une nouvelle répétition générale de *Fervaal* à l'Opéra.

C'est, dans la vie des compositeurs, un record vraisemblablement unique.

***

La quatrième représentation du *Chant de la Cloche* sera donnée aujourd'hui, dimanche, à 8 heures, sous la direction de M. Georges Lauweryns, qui a conduit les études préparatoires de l'œuvre et assisté à toutes les répétitions et exécutions dirigées par l'auteur. La cinquième aura lieu mardi prochain (à bureaux fermés) pour les membres de la Grande-Harmonie. La sixième, jeudi, à 8 heures.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, troisième Concert populaire sous la direction de M. Henri Verbrugghen et avec le concours de M. Moritz Rosenthal. Au programme : Brahms, Chopin, S. Dupuis, Théo Ysaye et Weber.

Lundi 9, à 8 h. 1/2, Salle Georges Giroux (26 rue Royale), séance de musique ancienne de la S. I. M. (section belge), organisée par M. J.-J. Nin avec le concours de Mlle J. Demont et M. J. Blanco-Recio.

Mardi 10, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, deuxième séance de *Lieder et Sonates* par Mme J. Berry, MM. L. Baroen et P. Peracchio, avec le concours de MM. A. Zimmer et R. Moulaert. — Même heure, à la Grande-Harmonie, concert avec orchestre donné par Mlle Hélène Dinsart. L'orchestre sous la direction de M. A. De Greef.

Mercredi 11, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, deuxième séance Beethoven par Mme Marx-Goldtschmidt, MM. M. Crickboom et J. Gaillard. — Même heure, au Palais des Arts, concert avec orchestre donné par Mlle K. Guillain et M. V. Buesst. L'orchestre sous la direction de M. P. Goossens.

Jeudi 12, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, récital de chant par Mlle Julia Loicq.

Samedi 14, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, récital de chant par Mme Suzanne Poirier.

Dimanche 15, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, troisième Concert Ysaye (festival Beethoven) sous la direction de M. S. von Hausegger avec le concours de M. Carl Friedberg. Au programme : Symphonies nº 3 (*Héroïque*) et nº 5 (*ut* mineur); Concerto pour

n° 3 (*ut* mineur). Répétition générale la veille, mêmes salle et heure.

Lundi 16, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, deuxième séance du Quatuor Zimmer. OEuvres de Schubert : quatuor en *la* mineur (op. 29), quatuor (inachevé) en *ut* mineur et grand quatuor en *sol* majeur (op. 161). — Même jour, même heure, à la Grande-Harmonie, premier Concert de la Société Nationale des Compositeurs belges, avec le concours de Mlle J. Boogaerts, cantatrice, Mlles G. Mayne et A. Jones, pianistes, MM. J. Kuhner, violoncelliste, et Ch. Henusse, pianiste.

Le premier Concert du Conservatoire aura lieu, sous la direction de M. Léon Du Bois, le dimanche 22 décembre. Au programme : ouverture de *Sainte Godelive* et scène de la communion de *Katarina* (E. Tinel); *Requiem* (J. Brahms); *Cantate de la Réformation* (J.-S. Bach). Solistes : Mme Cahnbley-Hinken et M. L. Frölich.

La deuxième séance de *l'Œuvre des Artistes* à Verviers aura lieu à la fin de décembre. Elle sera consacrée à la musique française moderne. Mlle Marthe Lorrain, le directeur musical de *l'Œuvre*, s'est assuré pour cette « heure de musique » le gracieux concours de Mlle Stévart, pianiste, et de MM. Fassin, violoniste, et Badoux, flûtiste, professeur à l'Ecole libre de musique de Liége.

CHRONIQUE THÉATRALE

Inauguration de la saison du « Théâtre Belge » : Baldus et Josina, par M. PAUL SPAAK.

Trois actes et six tableaux, mais non des tableaux au sens scénique du terme : de vrais tableaux, des tableaux complets, détachés de la galerie de nos maîtres flamands. Le premier, c'est un verger inondé de lumière; une haie vive le clôture vers le fond. A l'horizon, un village avec son église, parmi la verte étendue des prés. Trois fillettes y jasent de leurs galants. La plus jolie, la plus fraîche, la plus sérieuse est Josina, fille d'un riche fermier. Mais voici leurs trois fiancés qui s'en vont boire. Taquineries et gentillesses. Une joie saine et rude émane de cette scène, d'accord avec le paysage et la lumière, avec la terre et le ciel. Tout à coup, un adolescent paraît, timide, farouche, orgueilleux, simple. C'est Baldus, fils du vieux Bazilius, cordonnier et sonneur de cloches. On le raille à cause de ses airs étranges, à cause aussi de ce que les gens appellent sa paresse et d'une invention mystérieuse qu'il prétend avoir faite. Les trois gars égayés se moquent de lui et deux des fillettes font chorus avec eux. Seule Josina prend en pitié l'innocent. Les autres s'éloignent. Baldus revient et Josina lui dit combien elle blâme leurs sarcasmes. Baldus est ému. Il la remercie, mais il refuse sa pitié. Qu'elle la garde pour eux, pour ces êtres épais dont tout l'idéal est de boire beaucoup et de manger davantage. Et le rideau tombe. Dès à présent, nous devinons que Baldus a une âme de poète, qu'il est *le poète*, et que Josina, tendre, sensible, supérieure aux gens qui l'entourent, est troublée en sa présence du frisson précurseur de l'amour.

Deuxième tableau : l'intérieur rustique de Bazilius, la triste échope du savetier. Mais la porte est à demi-ouverte sur la campagne, et un rayon de lumière vient dorer la misère des choses. Bazilius gronde doucement Baldus de sa nonchalance. Croit-il que son rêve perpétuel leur donnera le pain quotidien? Baldus s'exalte et répond que son rêve est fécond, qu'un jour on saura à quoi il rêve et qu'on ne rira plus de lui. Bazilius n'est guère convaincu. Toutefois comme il aime infiniment son fils et comme il a lui-même été, toute sa vie, un gobe-la-lune, il n'a pas le courage de lui garder rancune. A ce moment, Josina se montre dans le carré clair de la porte. Baldus est en extase comme s'il voyait soudain la madone. Bazilius doit sortir pour aller sonner l'angélus de midi. Restés seuls, les jeunes gens causent, s'enhardissent, se rapprochent, se prennent la main. Et les sons pieux de la cloche les unissent. Tout ce tableau est d'une poésie délicieuse et d'une pénétrante émotion.

Troisième tableau : la grande salle de la ferme. Josina est à table entre son père et sa mère. Jacob, son cousin et son fiancé, riche tisserand, bon garçon, épais, pratique, bourgeois, lui fait face et l'agace par la complaisance qu'il met à parler sans cesse de ses gains, de son or. Eh! il y a autre chose que l'or dans la vie! — Quoi donc? interroge Jacob. — L'idéal, le sacrifice, le désintéressement! — Idées folles! Le père et le fiancé rient beaucoup de ces billevesées. Mais la jeune fille a pris un grand parti. Elle veut rompre ses fiançailles et elle fait part à Jacob de son dessein. Celui-ci se fâche et jure qu'il saura bien pourquoi il est ainsi abandonné. Une scène finale nous apprend que Josina, malgré les remontrances effrayées de son amie Katto, ira, le soir même, à minuit, rejoindre Baldus à un rendez-vous que le jeune homme lui a donné.

Quatrième tableau : la chambre des cloches dans la tour de l'église. Une fenêtre ouverte sur le ciel étoilé. Pénombre. Mystère. Vertige des hauteurs. Baldus et Josina entrent après avoir gravi péniblement l'étroit et raide escalier, plongé dans une épaisse obscurité. Et dans tous ces détails, comme d'ailleurs dans la pièce tout entière, on découvre de discrètes intentions de symbole qui enrichissent l'œuvre sans le moins du monde l'alourdir. . Enfin Baldus va révéler son grand secret. Josina l'écoute avidement. Il a découvert le rythme des êtres et des choses, il a mis toute la Flandre en chansons! Attirant sa bien-aimée contre son cœur, il lui dit tous bas la chanson des Fleurs de lin. Mais Josina, vaguement déçue et ne comprenant pas très bien cette invention merveilleuse, Josina s'endort, bercée par le poème... Tout ce tableau est d'une très belle poésie, d'un lyrisme délicat et profond.

Cinquième tableau : c'est la kermesse aux chandelles, les cris, les danses, les bousculades. Jakob, le fiancé repoussé de Josina, provoque et raille cruellement son rival. Celui-ci se défend, relève la tête, veut exposer à ces rustres la noblesse de son rêve et l'utilité de ses chansons. Mais le nombre l'accable. A ses élans vers l'idéal répondent de grossiers sarcasmes. Le bon sens étroit de ces buveurs et de ces mangeurs, de ces épais gagneurs d'écus, se gausse de sa douce folie. Exaspéré, Baldus insulte ses contradicteurs et les appelle pourceaux. Alors Jakob bondit et d'un coup de couteau ouvre le crâne du poète qui tombe inanimé. Cette rixe à la Craesbeeke a été admirablement mise en scène et produit un très grand effet. Le tableau a une couleur superbe, il est d'un mouvement endiablé. Les invectives de Baldus à ses compatriotes n'ont point paru réjouir particulièrement une certaine partie du public de la première qui, représentant la bourgeoisie belge, — celle qui vit de bonne soupe et non de beau langage, — a cru, non sans cause, se croire visée indirectement par l'auteur. L'autre partie du public, n'en a, faut-il le dire, applaudi qu'avec plus d'énergie.

Enfin le sixième tableau : dans une soupente, chez Bazilius, Baldus est couché, agonisant. Un grand bonheur le sauverait peut-être : la visite de Josina. Des pas! Serait-ce elle? Non, mais c'est son père, le riche fermier, qui, touché de l'amour des deux jeunes gens, vient annoncer à Baldus qu'il consent à leur mariage. A une condition cependant : le jeune homme brûlera ses manuscrits, renoncera à la poésie et deviendra un bon ouvrier des champs. Baldus ne repousse pas tout de suite le marché. Il veut que Josina lui en confirme elle-même les clauses. La voici. On les laisse seuls. Est-il vrai qu'elle connaît la condition honteuse, qu'elle l'approuve, qu'elle y consent? Mais oui! Josina, maintenant, aime en Baldus l'homme et non plus le poète. C'est tout le contraire de Roxane, de *Cyrano*, qui aime le poète d'abord et finit par aimer l'homme. C'est tout le contraire, mais c'est un peu la même chose tout de même. Et ici M. Spaak, un instant, rappelle Rostand. Josina, donc, est d'accord avec les siens. Elle renie la poésie et l'idéal. Elle s'arrête à la conception d'un paisible et confortable bonheur bourgeois. Baldus, frappé au cœur, crie son indignation, son désespoir, sa fureur et sa douleur de mourir incompris de tous, même de celle qu'il a tant aimée, et il retombe pour jamais, après un suprême sursaut d'orgueil et de mépris.

Voilà cette pièce ardente, élevée, variée, qui renouvelle un thème très ancien et lui donne des accents tout particuliers. Baldus est le Chatterton rustique de notre littérature. Il parle bien, très bien, presque trop bien pour un paysan, mais n'oublions pas qu'il est poète et que, comme tel, c'est la muse elle-même

qui parle par sa voix... M. Spaak, quoi qu'on en dit, me paraît en progrès constants depuis *Kaatje*. Il n'a plus retrouvé, sans doute, l'intimité délicieuse, la spontanéité inattendue qui faisaient le charme de sa première œuvre dramatique. Mais, par contre, il a élargi son domaine et il a pris vers l'idéal des essors plus amples et plus fougueux.

Baldus et Josina a été admirablement joué par la troupe du Théâtre du Parc, et surtout par Mlle Dudicourt, MM. Brousse, Marey, Gournac et Richard. Mlle Hélène Lefèvre, débutante adorable, a fort gentiment récité les prologues qui précèdent chaque acte et pourraient être d'ailleurs avantageusement supprimés. Les décors sont superbes. La mise en scène est pittoresque et animée à souhait. M. Reding a droit aux compliments les plus sincères et les plus vifs. Le Théâtre Belge s'est ouvert sous des auspices heureux. Puisse-t-il conserver aux représentations des pièces qui suivront, ce haut caractère d'art qui légitime et ennoblit le succès de la belle œuvre de M. Paul Spaak!

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon de la *Société royale des Aquarellistes*. — Au Cercle artistique, MM. René Gevers et Victor Marchal, Mlle Anna de Barsy. — Galerie George Giroux, exposition F. Smeers et M. Wagemans (dernier jour). — Salle Boute, exposition de MM. Louis G. Cambier, peintre, et E. Dufossez-Van Halteren, sculpteur. — *Studio*, exposition de MM. P. Delcour, Ph. Derchain, A. Donnay, G. Le Brun et M. Pirenne.

C'est le 26 janvier prochain qu'auront lieu, au Palais des Académies, les fêtes jubilaires de la Commission royale des Monuments ajournées par suite de la mort de S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre.

La Fédération nationale des Cercles de langue française organise pour dimanche prochain un congrès extraordinaire qui s'occupera du problème des langues dans l'enseignement moyen et supérieur. Parmi les orateurs inscrits, citons MM. Dauge, Rolin et Van Wetter, professeurs à l'Université de Gand ; Maurice Wilmotte, professeur à l'Université de Liége ; H. Chainaye, Sasserath, Engel, Favard, Spée, etc. S'adresser pour tous renseignements à M. F. Thys, secrétaire général, 101 rue de la Source, Bruxelles.

La manifestation de sympathie organisée en l'honneur du statuaire Thomas Vinçotte, et que nous avons annoncée, est fixée à dimanche prochain. Elle aura lieu à 11 heures du matin au Palais des Académies. S'adresser, si l'on désire y prendre part, à M. G. Bautier, secrétaire du Comité, 52, rue Vilain XIIII.

On nous affirmait, ces jours derniers, que la Commission directrice des Musées venait d'être, en bloc, versée au Conservatoire, où elle remplacerait la Commission de surveillance de ce dernier établissement. Celle-ci, par contre, serait chargée de la direction des Musées royaux de peinture et de sculpture. Les commissions étant interchangeables, cette nouvelle n'a rien qui puisse surprendre.

Mais on dit tant de choses inexactes qu'on se prend à douter même de cette décision si naturelle.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, M. L. Piérard fera avec le concours de M. Vanderschriek, ténor, à la Section d'art de la Maison du Peuple, une conférence-audition sur les *Noëls et Cramignons*.

Les mercredi 11, mardi 17 et vendredi 20 décembre, Mme Halicz-Rosenblat fera à l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde) un exposé des *Théories esthétiques contemporaines*, depuis la théorie sociologique de Taine jusqu'à l'intuitionnisme de Bergson dans l'esthétique et dans la critique littéraire.

Notre collaborateur M. Joseph-Barthélemy Lecomte fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle, une conférence inédite sur *Walt Whitman et l'évolution universelle de la forme poétique*.

La direction de la Monnaie se propose de mettre en scène, avant la fin de la saison, *Istar*, le beau poème symphonique de M. Vincent d'Indy exécuté à plusieurs reprisés avec un très grand succès aux Concerts Ysaye et qui fut représenté l'hiver dernier au Théâtre du Châtelet, sous la direction de l'auteur, dans la version scénique créée par Mlle Trouhanowa. *Istar* aura pour interprète au théâtre de la Monnaie Mlle J. Cerny. L'auteur a promis de diriger cette représentation.

Une revue mensuelle d'art, de littérature, de folklore, d'histoire, etc., paraîtra à Nivelles à partir du 1er janvier prochain sous la direction de M. Paul Collet. Elle est destinée à répandre en Wallonie brabançonne l'amour des lettres belges d'expression française et wallonne, le respect du passé historique, des traditions et des coutumes, le goût des arts et du beau.

Titre : *le Roman Pays de Brabant*. Rédaction et administration : 26 rue du Curat, Nivelles.

De Paris :

La première représentation de *Fervaal* à l'Opéra est fixée au mercredi 18 décembre. La répétition générale aura lieu dimanche prochain, à 7 h. 3/4.

Les répétitions de l'*Annonce faite à Marie* se poursuivent au Théâtre de l'OEuvre avec le plus grand zèle de la part de tous les interprètes.

La partie décorative ne sera pas un des moindres attraits de ces représentations ; elle a été confiée à M. Rottenstein, d'après les formules de M. Variot.

La musique sera exécutée sous le haut patronage de M. Vincent d'Indy, par les élèves de la classe de chant grégorien de la *Schola Cantorum*, dirigée par Mme Jumel.

On continue à s'arracher *Parsifal*. M. Raoul Gunzbourg ayant annoncé qu'il le jouerait — malgré toute interdiction — le 23 janvier 1913, l'Opéra riposte par cette note : « Comme nous l'avons annoncé, l'Opéra donnera, hors série, des représentations de *Parsifal*. Le matériel de cet ouvrage ayant été concédé d'une manière exclusive aux directeurs de l'Opéra, ces représentations, légales et autorisées, auront lieu à une époque qui sera prochainement fixée. Dès aujourd'hui, on peut, par lettre adressée à la direction, s'inscrire pour les premières représentations ».

Suit le tarif des prix : 100 francs le fauteuil d'orchestre, 80 fr. la stalle de parterre, 800 francs les avant-scènes, 500 francs les baignoires et premières loges, etc.

Les cinquièmes loges, *vulgo* « poulailler », sont cotées 20 francs la place. C'est donné! Heureusement que *Parsifal* sera représenté en même temps (ou avant) au théâtre de la Monnaie, et vraisemblablement beaucoup mieux.

Une amusante coquille du *Journal des Tribunaux* :

« Le discours de rentrée sera suivi de deux allocations, l'une de M. le bâtonnier Brunet, l'autre de M. Léon Hennebicq. »

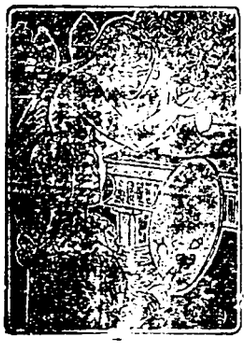
Moyen, peut-être, d'attirer plus d'auditeurs?

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

COLLECTION HENRI ROUART

PREMIÈRE VENTE

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

par Boilly, Breughel, Champaigne (Ph. de), Chardin, Danloux, David, Duplessis, Fragonard, Goya, Greco, Baron Gros, Lépicié, Poussin, Prud'hon, Ribera, Robert (Hubert), Teniers, Tiepolo, Velasquez.

Boudin, Brown (J.-L.), Cezanne Chaplin, Corot, Courbet, Daumier, Decamps, Degas, Delacroix, Diaz, Dupré (J.), Fantin-Latour, Forain, Harpignies, Ingres, Isabey, Jongkind, Lami (E.), Lépine, Manet, Millet, Monet, Monticelli, Pissarro, Renoir, Ribot, Ricard, Rousseau (Th.), Tassaert, Toulouse-Lautrec, etc.

DEUXIÈME VENTE

DESSINS ET PASTELS ANCIENS ET MODERNES

par Barye, Boucher, Caresme, Corot, Daubigny, Daumier, David, Decamps, Goya, Guardi, Ingres, Isabey, Jongkind, Lagneau, Lami (E.), Lhermitte, Manet, Millet, Pissarro, Poussin, Prud'hon, P. de Chavannes, Rousseau (Th.), Tassaert, Tiepolo, etc.

Vente, après décès, à Paris, GALERIE MANZI-JOYANT, 15 rue la Ville-l'Evêque.

1re *Vente*, les *lundi 9, mardi 10* et *mercredi 11 décembre 1912*, à deux heures précises.

2e *Vente*, les *lundi 16, mardi 17* et *mercredi 18 décembre 1912*, à deux heures précises.

Commissaires priseurs : Mes F. LAIR-DUBREUIL, 6 rue Favart, et H. BAUDOIN, 10 rue Grange-Batelière.

Experts : MM. DURAND-RUEL ET FILS, 16 rue Laffitte, et M. HECTOR BRAME, 2 rue Laffitte.

Exposition des tableaux : particulière, le 7 décembre; publique, le 8 décembre, de 1 h. 30 à 6 heures.

Exposition des dessins : particulière, le 14 décembre; publique, le 15 décembre, de 1 h. 30 à 6 heures.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez **Floury**, près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.

Le numéro : fr. 0,85.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
» 500 » 105 fr. » 1000 « 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Abonnement. — France : 20 *francs ; Étranger :* 25 *francs.*

Le numéro : France, 1 *fr.* 75 ; *Étranger,* 2 *fr.* 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

Bruxelles. — L'IMPRIMERIE (anc. Établts Ve Monnom) soc. anon.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 50. 15 DÉCEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Jean Dominique : *Le Puits d'Azur* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les artistes et la gloire (OCTAVE MAUS). — Expositions : *MM. Victor Marchal, René Gevers et Mlle de Barsy; M. Louis-G. Cambier; MM. Auguste Donnay, Maurice Pirenne, Georges Le Brun, Pierre Delcour et Philippe Derchain* (FRANZ HELLENS). — L'Art décoratif à l'Université Nouvelle. — Notes de musique : *Section internationale de Musique (section belge)* (CHARLES VAN DEN BORREN). — Memento musical. — Théâtre de la Monnaie : *Reprise d'Hérodiade* (J. D.). — La Musique à Liége (GEORGES RITTER). — La Vente Henri Rouart. — Petite Chronique.

JEAN DOMINIQUE

Le Puits d'Azur (1).

Les lecteurs de l'*Art moderne* connaissent Jean Dominique et ils l'aiment. Et sans doute doivent-ils trouver bien inutile que, chaque fois que ce poète publie un nouveau recueil, je leur donne des raisons de l'admirer. Celles qu'ils ont doivent leur suffire et ce sont de ces raisons que le cœur connait bien, les seules, les meilleures que nous ayons de vivre et de sentir, et pour lesquelles semblent bien mal faits les mots de la critique.

Aussi est-ce plutôt pour moi que pour eux que j'écris cet article. Pas plus que Jean Dominique ne se lasse de chanter, pas plus je ne me lasserai de lui envoyer l'écho de mon assentiment, et ce murmure admiratif et doux qu'il mérite.

Les vers de Jean Dominique ne ressemblent à ceux de personne, absolument de personne. Je vois certes autour de moi des poètes, et de grands, et d'authentiques, et de purs. Aucun n'atteint cependant cette ingénuité extraordinaire, cette pureté de rosée, cette musique évanouie, insidieuse, légère. Il me faudrait pour que je définisse cette poésie, pour que j'y fisse seulement allusion, emprunter les mots mêmes qu'elle emploie et qui sont en eux-mêmes et par ce qu'ils évoquent des suggestions de légèreté, de fraîcheur, d'impondérabilité, — des mots qui auraient la douceur des plumages, le parfum amer et foisonnant de la menthe, l'invisible de l'air qui coule « doré, vermeil et fluide », les feux glacés des étoiles, et la fraîcheur, et la fraîcheur...

> Ton doux cœur! il sera frais comme une fontaine,
> Vif comme un oiseau qui tombe du ciel,
> Et, soudain, comme une flèche certaine,
> Il franchira la mer glauque jusqu'au soleil!

Et, je vous le demande, quel poète a jamais été aussi loin dans l'au-delà mystérieux de la sensation, ivre de désirs réalisés sous formes de pareilles images :

> Ton cœur! ton cœur doux comme le cresson des sources,
> Je l'ai tenu sous mes lèvres, dans mes mains,
> Comme un tas de petites violettes et de mousses,
> Comme une alouette ivre du matin.

Il me faudrait non seulement trouver ces mots, mais encore les disposer suivant cet ordre secret auquel obéit Jean Dominique, il me faudrait trouver une syntaxe pareille, si simple à la fois et si subtile, élémentaire comme celle des enfants, et d'une telle sûreté cependant que le plus méticuleux grammairien, après son premier étonnement, se tairait, en ayant deviné la science.

Il me faudrait aussi la musique. Cette musique tellement rare, tellement secrète que je n'en connais de pareille à nul poète. Et puis, non, vraiment, je ne sais plus que dire. Dans cette poésie, dont on s'aper-

(1) Paris, *Mercure de France*.

cevra un jour qu'elle est unique et *extraordinaire*, toutes les raisons d'être des sentiments se sont évanouies, et seuls sont restés les sentiments eux-mêmes. C'est comme un théâtre dont on aurait fait disparaître les décors et les protagonistes. Mais la lumière qui éclaire la scène est saisissante et les harmonies de l'orchestre si persuasives que nousrestons là, à regarder, voyant encore s'agiter les fantômes d'un drame qui ne finit pas. Le mot d'*enchantement* a bien gardé tout son sens. Ah! certes, il y a encore des enchanteurs.

Jean Dominique a une manière à elle de prononcer le mot *Amour*, le mot *Mélancolie*, le mot *Nuit*, le mot *Azur*, et nous en sommes aussitôt baignés, imprégnés. Ce ne sont pas même des gestes où des attitudes que suggère sa poésie, mais des états d'âme profonds et muets, des atmosphères, des effluves.

> Pour fleurir ta pensée innocente et profonde
> Comme l'eau, d'un bouquet d'hiver,
> Avec des mots légers, des lueurs et des ombres,
> Je veux toucher ce soir, enfant, ta bouche claire.

C'est à peine, n'est-ce pas? si l'on voit s'esquisser l'image du poète touchant la bouche claire de l'enfant avec des fleurs. Non, mais toute l'évocation porte sur ces « mots légers », ces « lueurs », ces « ombres » qui passent devant nous, fragiles, fluides, vaporeux. C'est d'un art étonnant, mais c'est surtout d'une âme profonde.

Je n'ai jamais tant éprouvé combien poésie est chose secrète, chose d'initiés. Je crains toujours, en en parlant, d'offenser sa délicatesse, de trahir ses mystères. Et certes, je n'en parlerais point partout. Ici seulement, parce qu'on sait, qu'on n'a point les préjugés habituels.

La poésie de Jean Dominique ressemble si peu à l'autre, à l'officielle, à celle que récompensent les Académies et les jurys littéraires, à cette mise en vers des sentiments et des idées qui trainent partout, à cette exploitation timide ou cynique de thèmes reconnus comme *poétiques*. (Affreuse expression, « un thème poétique! ») Elle dit les tortures et les joies d'un cœur unique, les effusions d'une âme toute secrète, et ne peuvent le reconnaître que ceux qui sont dignes, que ceux qui sont pareils. Et cela représente une telle faculté de méditation, un tel éloignement de la foule!

J'imagine la Muse de Jean Dominique comme une jeune fille errant dans la solitude au bord de la mer. La mer est bleue et pure sous un ciel où naviguent quelques nuages. Et sur le sable blond fleurissent quelques plantes des dunes sèches, parfumées, aux formes suaves. Et la jeune fille est belle et longue comme une vierge grecque, mais ses regards connaissent une mélancolie ignorée des races d'autrefois et où nous nous reconnaissons, nous et nos douleurs. Elle erre indéfiniment sur le bord de la mer, et ses rêves, qui furent terriblement humains, se désincarnent peu à peu, se purifient, s'évanouissent et deviennent des formes de l'air et de l'eau, des mouvements du sable, et la brise les agite aux yeux de la mélancolique. Parfois elle s'assied, immobile, et alors sa grande douleur sans forme et sans nom remplit ses yeux de larmes.

Pourtant, au fond de son âme nait et grandit une sérénité, sœur calmée du désespoir, si vaste, si belle, si profonde qu'elle monte, comme un flot irrésistible, dans tout son être et qu'en elle se confondent, divinement, les amertumes de l'amour comme les joies de la contemplation; et tout le paysage aussi en est imprégné et s'y dissout.

Et cette sérénité, dont l'essence est divine, prend sur cette terre le nom de poésie. C'est en elle, la poésie, que se dissolvent douleurs et joies humaines, c'est leur renonciation généreuse et totale qui l'alimente comme un bûcher éternel et tout se consume dans l'enthousiasme de la flamme.

Un jour d'ailleurs, se surpassant elle-même, Jean Dominique a exprimé ce sentiment-là, et, en ce jour, elle a écrit peut-être son plus pur, son plus définitif poème: je le cite tout entier. C'est un des plus beaux et des plus émouvants que j'aie jamais lus:

> Poésie! je t'ai portée à mes lèvres
> Comme un caillou frais pour ma soif,
> Je t'ai gardée dans ma bouche obscure et sèche
> Comme une petite pierre qu'on ramasse
> Et que l'on mâche avec du sang sur les lèvres!
>
> Poésie! voici la Mer et la Terre
> Et plus de fleurs et plus de feuilles et d'eaux,
> Et plus de cris, de chansons et d'oiseaux
> Qu'il n'y a d'étoiles sous la nuit sévère...
>
> — Et je t'ai donné l'Été et l'Hiver!
> Et je t'ai donné le Printemps fougueux
> Avec ses pieds nus et sa joue dorée
> Et son poignet mince et voluptueux,
> Et sa démarche cadencée
> Pareille au temps silencieux.
>
> Poésie, je t'ai tout donné, je t'ai donné
> Le sommeil à demi-fermé, comme un coffret
> D'où pend le bout de la ceinture colorée
> Des rêves. — Et je t'ai donné ce secret
> Dont le visage contre ma poitrine est tourné.
>
> Poésie, ah! je t'ai donné l'Amour,
> L'Amour avec sa face comme une aube d'argent
> Sur la mer, — et mon âme avec la mer dedans,
> Et la tempête avec le ciel du petit jour
> Livide et frais comme un coquillage luisant.
>
> Assise maintenant, sans rênes et morne,
> Je t'ai gardée comme un caillou rude et blanc,
> Je t'ai gardée, Poésie, entre les dents,
> Pour ma soif, pour ma bouche sans paroles...

Te donnerai-je encor le Printemps élancé?
Te donnerai-je encor l'Amitié du sommeil,
Et le Baiser enduit de miel,
Et le Regard des nuits fanées.
Quand les étoiles enlacées
Se penchent en riant aux barrières du ciel?

Poésie, ô Poésie ingénue
Qui mouillait ma bouche délicieusement
Comme une source entre les pierres nues,
Comme un ruisseau avec son bruit coulant
Comme un petit caillou entre les dents!

Poésie, nous marchions ensemble, autrefois,
Et, mystérieuses, nous parlions bas!
O sœur cachée si près de moi,
Avec de si beaux yeux où mes regards, toujours,
Renversaient l'abandance obscure de l'Amour
Et la douleur suave qui ne tarissait pas!

L'épaisseur des journées maintenant me dérobe
Ta présence adorable et le son de tes pas,
Et mon bras qui jadis entourait tes épaules
D'une longue caresse, retombe contre moi.

Adieu, toi qui me fus comme une jeune mère,
Et comme un doux enfant cruel, et comme un dieu,
Et comme l'ombre éparse et fraîche, sur la terre,
D'un bois obscur, avec des chemins au milieu...

Adieu, ma sœur! Si tu m'entends, souris encore!
Si déjà tu t'en vas, prends au creux de mes mains
Le parfum écrasé d'une rose d'aurore,
Et pour ta soif ardente, un caillou dur et fin.

Oui, mais jamais Jean Dominique ne dira adieu pour toujours à la poésie. Car la poésie habite au fond de son cœur et l'habite tout entière. On ne se dit pas adieu à soi-même. Et de beaux chants charmeront encore les âmes qui lui sont fraternelles. Le puits d'azur est sans fond, comme la vie, qu'il symbolise.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES ARTISTES ET LA GLOIRE

Un tableau de Degas a été vendu 435.000 francs. Avec les frais — car il s'agit d'une vente publique — cela représente, en chiffres ronds, un demi-million. L'événement appelle quelques réflexions.

Il est clair que ce prix exorbitant n'ajoute rien, dans l'esprit des artistes, à l'admiration qu'ont vouée ceux-ci au maître des Danseuses, qu'ils auraient élu depuis longtemps Prince des peintres s'ils avaient, comme les hommes de lettres, le loisir de s'assembler dans les brasseries pour s'y livrer au divertissement à la mode.

Mais peut-être que le public, les bourgeois, — *ceusse*, comme disait dédaigneusement Léopold II pour designer la foule anonyme, — trouveront dans cette adjudication l'indice certain d'un talent sur lequel ils n'étaient pas très exactement fixés. Un carré de toile de soixante-quinze centimètres carrés sur lequel un peintre a tracé l'image de deux danseuses leur inspire, lorsqu'il est exposé à la cimaise de la *Libre Esthétique* ou de la Galerie Manzi, une condescendance polie. (Après tout, ce ne sont que des danseuses. Est-ce là un sujet de tableau?) Que ce carré de toile soit échangé contre cinq cents billets de mille francs, il devient aussitôt digne d'un profond respect.

Le point de vue se déplace. Ce n'est plus le tableau qu'on admire. C'est la liasse de fafiots qu'il a introduits dans le portefeuille de son propriétaire. Est-il désormais, dans l'univers entier, un seul bourgeois qui niera le génie d'un artiste coté si haut?

Bien qu'une pareille aventure demeure sans influence sur le jugement des artistes (elle a, paraît-il, laissé M. Degas lui-même fort indifférent), il est heureux qu'elle se produise de temps à autre. C'est un coup de poing salutaire asséné sur la tête des imbéciles qui dénigrent de parti pris toutes les œuvres créées par un effort personnel.

Jusqu'ici, il fallut attendre la mort de l'artiste pour qu'on se décidât à lui accorder une valeur égale à celle des maîtres du passé. Le prix des toiles de Corot ne surprend personne, la génération qui fut le témoin des outrages dont il fut abreuvé à ses débuts ayant disparu. Et s'il se trouve encore un Péladan pour soutenir que Manet est la honte du Louvre, cette opinion individuelle ne provoque, aujourd'hui que Manet rayonne du soleil des morts, que sourires et raillerie. Mais de son vivant, quel concert d'imprécations, quelle bourrasque d'hostilités!

Souhaitons que la leçon ne soit pas perdue. Elle est faite pour inspirer la prudence dans les jugements, pour encourager les artistes qui poursuivent obstinément leur idéal malgré l'incompréhension et le parti-pris de leurs contemporains. La vérité finit toujours par éclater. Félicitons-nous qu'elle ait lui, cette fois, alors que le grand peintre dont elle éclaire le nom est encore dans la fécondité d'une verte vieillesse.

OCTAVE MAUS

EXPOSITIONS

MM. Victor Marchal, René Gevers et Mlle de Barsy

(CERCLE ARTISTIQUE).

L'Exposition des œuvres de M. Victor Marchal se classe parmi les meilleures qu'on ait vues depuis assez longtemps. C'est la première fois que M. Marchal livre à l'attention du public un ensemble aussi considérable de ses œuvres. Voici donc pour nous l'occasion d'émettre une opinion sur le talent de ce peintre extrêmement bien doué.

Très influencé, dans ses débuts, par la manière âpre et expressive de Laermans, M. Marchal semble se ressaisir peu a peu et s'engager hardiment dans une voie personnelle. *La Nue*, exposée au dernier Salon de Printemps, trahissait encore cette hantise. Il y a entre les deux peintres des affinités de sensation et de pensée qui les portent à exprimer, dans le paysage notamment, cette souffrance inquiétante provoquée par la menace d'un obscur destin. M. Marchal aime les cieux véhéments aux lourds nuages, les lointains chargés d'angoisse où d'équivoques lueurs éveillent on ne sait quels songes vraiment troublants. Les œuvres de M. Marchal révèlent un tempérament méditatif et sérieux; sa vision est aiguë et presque toujours inquiète, à la recherche de quelque chimère. Il sait communiquer les vibrations de son âme au paysage et les exprimer avec des couleurs d'une beauté souvent poignante. Telles ces très belles pages: *Marais en Campine*, *Après la pluie*, *les Foins*. Sa vision s'emeut parfois jusqu'à l'hallucination, comme dans *l'Arbre*, où une simple silhouette d'arbre, penchée sur l'eau, prend un aspect de fantôme, d'un irréalisme effarant. De temps à autre, une embellie se fait dans les pensées de l'artiste, et c'est alors *le Cottage*, *la Sieste*, pour ne citer que ces esquisses. Dans quelques toiles d'une facture plus ferme,

d'une composition solide et neuve, M. Victor Marchal affirme des qualités personnelles de mise en page et de coloris ; sa vision y apparait moins sombre sans rien perdre de sa force et de sa pénétration. Je ne citerai que ces quatre toiles, parmi les meilleures : *Moutons dans la plaine*, *Mare en Campine*, *les Avoines*, *Après la moisson*.

Dans la salle voisine, M. René Gevers expose un certain nombre de ses dernières œuvres. Nous avons vanté à diverses reprises le talent sobre et puissant de cet artiste. Les œuvres que voici ne le cèdent en rien aux précédentes. Le métier du peintre s'est affermi, sa vision est devenue plus nette et plus sûre. On pourrait sans doute souhaiter chez M. Gevers plus d'abandon, plus de diversité aussi dans le choix des sujets, — un peu d'imprévu en un mot.

Quelques toiles de Mlle de Barsy, des paysages avec figures, d'une exécution claire, se ressentant un peu de certaines œuvres d'Henry Luyten, parfois de Léon Frédéric, occupent une partie de la même salle.

M. Louis-G. Cambier (Salle Boute).

Je me plaisais à le constater récemment encore à propos de l'exposition de MM. Wagemans et Smeers à la Galerie Giroux, et il ne faut pas se lasser de le dire, la vision de nos peintres continue à s'épurer, le mouvement des jeunes vers la conquête de l'idéal nouveau s'accentue de plus en plus: les derniers tenants de la tradition faussée par la routine se décident à tourner leurs regards vers les données nouvelles du métier et de l'inspiration.

M. L.-G. Cambier est parmi ceux qui ont orienté leur tempérament vers les nouveaux horizons de l'art contemporain. Comme tous ceux qui mettent dans leurs recherches toute leur sincérité et une volonté très ferme de donner à leur talent le moyen de se développer harmonieusement et librement, en dehors de toute idée préconçue, il est demeuré dans la vraie tradition de la peinture flamande. Les œuvres qu'il nous montre actuellement n'ont rien perdu en force ni en richesse, mais elles ont gagné en fermeté, en finesse, en beauté. L'étude des maîtres de l'impressionnisme français semble avoir donné de l'équilibre et de l'ampleur aux qualités qui s'étaient déjà manifestees dans les premiers essais de M. L.-G. Cambier, mais d'une façon confuse et obscure. La lourdeur qui régnait dans ses tableaux, où les ressources d'un tempérament richement doué s'étalaient sans modération, a disparu aujourd'hui; l'artiste s'est ressaisi, son goût s'est affiné, il a acquis le sens de la mesure et de la justesse. Ce progrès notable se révèle à la fois, chez lui, dans le dessin et dans le coloris. Chez Cézanne, notamment, il a appris à chercher le dessin « dans la plénitude du coloris ». L'un et l'autre tendent à se compléter harmonieusement. Voyez la belle série de paysages et de natures mortes qu'il expose. Dans ces dernières surtout, — et il faut citer parmi les meilleures *Le pot bleu*, *Fleurs*, *Fruits et fleurs*, *Rose et Crimson*, — l'artiste s'entend à merveille dans le choix judicieux des tons; il sait quels rapprochements il faut faire et ses couleurs chantent toujours d'une façon claire et neuve. Les paysages de M. Cambier, notamment quelques esquisses et pochades qui sont déjà des tableaux, révèlent chez le peintre, en même temps qu'un sens très juste de la composition, une ardeur dans le coloris, une intensité d'expression remarquables étant donnés les moyens sobres auxquels le peintre s'est volontairement limité. Bref, une exposition intéressante et par les œuvres qui s'y trouvent et par tout ce qu'elle fait prévoir pour l'avenir.

MM. Auguste Donnay, Maurice Pirenne, Georges Le Brun, Pierre Delcour et Philippe Derchain (Studio).

Une exposition coquette, d'une tenue parfaite, composée d'éléments homogènes, où l'influence d'Auguste Donnay semble dominer. Après les expositions de peintres flamands, tout d'instinct, de richesse, de mouvement, un Salonnet où paraissent seuls quelques artistes wallons; du goût, de la mesure, une atmosphère calme et reposante Et d'abord, voici le chef de ce groupe distingué, M. Auguste Donnay, dont on ne peut revoir sans plaisir les belles compositions d'une allure large et décorative. *L'Ourthe*, *Temps de neige*, *Brume du matin* sont autant de pages où une fine mélancolie règne avec de-ci de-là quelques airs de gaîté retenue. Chaque tableau de M. Aug. Donnay est une œuvre achevée, qui semble longuement méditée, conçue et réalisée dans une sorte de rêve pacifique. M. Maurice Pirenne fait preuve d'un plus grand souci de réalisme dans ses tableaux; il y a une certaine âpreté, assez atténuée du reste et nullement déplaisante dans ses vues de Verviers. L'artiste manifeste aussi une curiosité qui fait qu'il s'essaie tour à tour au paysage, à l'intérieur, à la figure, avec un égal bonheur. Il faut citer deux intérieurs curieux : *Intérieur* et les *Portraits de famille*. C'est dans l'intérieur aussi que M. Georges Le Brun réussit le mieux à nous charmer. Sa vision est simple, dépourvue de tout apprêt; l'artiste s'exprime avec une sorte de candeur spirituelle et gaie qui fait de certaines toiles, comme *la Faulx* et la *Maman et ses bébés* de ravissantes et fraîches images, dont il faut louer en plus la facture ferme et légère à la fois. C'est aussi par la délicatesse du sentiment que valent les toiles de M. Pierre Delcour; mais ici le metier semble moins ferme, en tous cas assez inégal. Enfin, quelques paysages et portraits de M. Philippe Derchain complètent ce Salonnet et y met une note délicate et gazée, des tons en sourdine. Parmi les meilleures pages que cet artiste expose citons *la Tonnelle* et *la Monnaie du pape*, ce dernier tableautin vraiment exquis de goût et de finesse.

Franz Hellens

L'Art décoratif à l'Université Nouvelle.

L'Université Nouvelle a pris une excellente initiative en organisant à l'Institut des Hautes-Études un cycle de conférences (avec projections lumineuses) sur l'Art décoratif contemporain. C'est M. André Groult, l'un des principaux artisans de la renaissance de l'art décoratif en France, qui a inauguré hier la série. Les autres conférenciers français seront MM. J. Rais, bibliothécaire à la Chambre des Députés, M. Dufrêne, décorateur, et A. Dervaux, architecte.

L'Allemagne sera représentée par M. P. Jessen, directeur du Musée des Arts décoratifs de Berlin, qui prendra la parole le jeudi 9 janvier. La Russie, par M. Réau, directeur de l'Institut français à Saint-Pétersbourg, dont la conférence est fixée au vendredi 10 janvier. La Hollande, par M. Berlage, architecte, qui fera trois conférences : mardi 28, mercredi 29, vendredi 31 janvier. L'Angleterre, par M. Shaw-Sparrow. La Suisse, par M. A. Bauer. L'Autriche, par un conférencier dont le nom sera indiqué ultérieurement. La Belgique, par MM. V. Horta, architecte, J. de Praetere, décorateur, ancien directeur du Musée et de l'Ecole des Arts décoratifs de Zurich, G. Combaz, professeur à l'Université Nouvelle et à l'Académie des Beaux-Arts, et H. Van de Velde, architecte-décorateur, directeur de l'Institut des Beaux-Arts de Weimar.

Au moment où l'évolution de l'art décoratif est, dans tous les pays à l'ordre de jour, l'Université Nouvelle ne pouvait choisir un sujet d'études plus intéressant et plus actuel.

NOTES DE MUSIQUE

Société internationale de Musique (Section belge).

La première séance de l'année a eu lieu lundi dernier dans la jolie salle Giroux. Elle avait été organisée et préparée par M. J.-Joachim Nin, avec le concours de Mlle Julia Demont et de M. Blanco-Recio. Rarement il nous a été donné d'assister à une soirée musicale d'une beauté aussi harmonieuse et par le choix des morceaux inscrits au programme et par la perfection de l'exécution.

« Italiens d'autrefois », tel était le thème de ce délicieux concert, dont il eût été impossible de ne pas emporter la sensation de quelque chose d'accompli. M. Nin est un pianiste de race qui n'a point son égal pour évoquer le parfum lointain et subtil de la vieille musique du clavier. Son jeu, clair comme cristal, a le don de communiquer une vie intense à ces exquises floraisons du

passé, et c'est une joie de voir révéler par un tel artiste l'âme même de ces musiciens d'autrefois, qu'une interprétation sans finesse nous voilerait entièrement. Grâce à M. Nin, les privilégiés qui assistèrent à cette audition musicale purent admirer, dans toute leur authenticité, l'art vivant, coloré et lumineux de Domenico Scarlatti, la verve éblouissante de Domenico Paradisi et le romantisme sensible, délicat et fantasque de Ferdinando Turini, cet Italien de la fin du XVIIIe siècle dont l'inspiration, voisine de celle de Philippe-Emmanuel Bach et de Rust, fait par moment penser à Chopin.

Mlle Julia Demont est une cantatrice d'un goût et d'un tempérament raffinés. Il faut suivre de près le détail de ses interprétations pour se rendre compte de l'intelligence pénétrante qu'elle déploie pour mettre en relief l'expression intime des textes mis en musique. Sa voix, grande, belle et souple, rend également bien le primitivisme à la Carpaccio de Fr. Cavalli, les emportements enthousiastes de Carissimi, l'audacieuse splendeur de ce grand passionné de Stradella, la gracieuse tendresse de Lotti, le dramatisme descriptif de Caldara et la joie ensoleillée de D. Scarlatti.

Les sonates pour violon et piano de Vivaldi, Veracini et Tartini que jouèrent ensemble MM. Blanco-Recio et Nin ne furent point la moins bonne part de la soirée. M Recio possède une remarquable vigueur de son et un coup d'archet plein de décision et de sûreté. Ses interprétations brillent par une netteté et un sens du classicisme italien qui satisfont hautement l'oreille et le goût. Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu jouer aussi parfaitement le *Trille du Diable*.

CHARLES VAN DEN BORREN

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, troisième Concert Ysaye (Festival Beethoven) sous la direction de M. S. von Hausegger, avec le concours de M. Carl Friedberg, pianiste.

Lundi 16, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, deuxième séance du Quatuor Zimmer (œuvres de Schubert). — Même heure, Salle de la Grande-Harmonie, premier Concert de la Société nationale des Compositeurs belges, avec le concours de Mlles J. Boogaerts, Gladys Mayne et Alice Jones, de MM. Ch. Henusse et J. Kubner. OEuvres de MM. R. Moulaert, M Jaspar, H. Willems, P. Gilson, G. Fremolle, M. Lunssens et J. Strauwen. — Même heure, Salle Astoria (103 rue Royale), *la Chanson moderne*, conférence de M. du Fresnois avec le concours de Mlles Freda d'Ambly et Maud Delstanche (séance organisée par *la Vie Intellectuelle*).

Mardi 17, à 8 h. 1/2, Salle Nouvelle, deuxième séance du Quatuor Chaumont avec le concours de M. Jourdain, clarinette-solo. — Même heure, Salle de la Grande-Harmonie, récital de violoncelle par Mlle Valérie Renson. OEuvres de Dvorak, Fauré, Wagner-Popper, Davidoff. — A 8 h. 3/4, au Cercle artistique, séance de danses avec le concours de Mlle N. Trouhanowa. OEuvres de Saint Saëns, Brahms, Schubert, Grieg, Rameau, Gluck.

Mercredi 18, à 8 h. 1/2, Salle de la Grande-Harmonie, troisième séance Beethoven donnée par Mme Marx-Goldschmidt, MM. M. Crickboom et J. Gaillard.

Vendredi 20, à 8 h. 1/2, Salle Erard, deuxième séance de musique de chambre donnée par Mme H. Eggermont et M. Ed. Lambert.

Dimanche 22, à 2 h., premier Concert du Conservatoire sous la direction de M. Léon Du Bois avec le concours de Mme Cahnbley-Hinkel et de M. Louis Froelich. (Répétition générale accessible au public jeudi 19 à 2 h.) OEuvres de J.-S. Bach, Brahms et E. Tinel. Pour honorer la mémoire d'Edgar Tinel, le quatrième Concert sera consacré à l'exécution de son oratorio *Franciscus*. L'exécution des *Béatitudes* de César Franck sera reportée à la saison 1913-1914.

M. Sylvain Dupuis avait composé pour la première audition d'élèves qui a eu lieu dimanche dernier au Conservatoire de Liége un programme dont le choix montre le souci d'échapper aux banalités habituelles. Qu'on en juge : après la Sonate pour violon et piano de L. Vierne, l'auditoire a entendu la *Vilannelle* pour cor de P. Dukas, des *lieder* de Chausson, Bréville et Debussy, suivis d'un *Poème* de Gabriel Dupont pour piano et cordes.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Reprise d'Hérodiade.

Tout change. *Hérodiade*, dont le Théâtre de la Monnaie enleva la primeur à l'Opéra, fut jadis un « spectacle d'avant-garde ». La première fit événement. On discuta passionnément des tendances nouvelles de l'École française. Massenet fut reçu en triomphateur, acclamé, fêté comme un héros. Trente ans ont passé sur cette « première » mémorable, dont se souviennent tous ceux qui ont franchi la cinquantaine, et voici qu'*Hérodiade* apparaît comme un banal opéra, d'une inspiration plutôt essoufflée, et dont quelques pages, heureusement venues au point de vue « théâtre », ne masquent qu'insuffisamment l'indigence et la vulgarité. Mais Massenet est mort : paix à ses cendres. Il est probable qu'*Hérodiade* ira bientôt rejoindre au royaume des ombres les innombrables partitions que l'erreur du goût public fit préférer momentanément aux chefs-d'œuvre, tandis que ceux-ci — le récent triomphe de *Fidelio* en témoigne — reprendront peu à peu leur place au répertoire.

La reprise d'*Hérodiade* fut d'ailleurs digne d'éloges. Les interprètes masculins surtout, M. Darmel dans le rôle de Jean, M. Rouard dans celui d'Hérode et M. Grommen dans celui de Phanuel, se firent unanimement applaudir. On bissa même l'air « Vision fugitive », que M. Rouard chanta d'une voix magnifique et avec un goût parfait. Mme Béral (Salomé) donna du charme aux scènes de tendresse et Mlle Charney fit valoir dans le rôle ingrat d'Hérodiade la solidité de sa voix. P. D.

LA MUSIQUE A LIÉGE

Le beau concert organisé la semaine dernière par M. Debefve s'ouvrait et se terminait par une œuvre franchement vivante, délicieusement mélangée de tendresse et de force. La *Pentésilée* de Hugo Wolf, d'après le drame de Heinrich von Kleist, met en présence la reine des Amazones et le bouillant Achille. Le thème belliqueux de Pentésilée est vif, décidé, caracolant; celui de l'Hellène est fièrement barbare, mais ne suggère pas le lutteur aux pieds légers; il est mâle et puissant. La séduction réciproque et le combat des deux héros forment les épisodes palpitants et largement développés du poème. La défaite d'Achille et le désespoir de l'Amazone victorieuse fournissent au compositeur les plus émouvants contrastes. Le style est riche, soutenu, les enchevêtrements des sonorités se font avec un art tout beethovenien; elles glissent les unes dans les autres par toutes les individualités instrumentales et ne s'embrouillent pas même dans les *tutti* les plus polyphoniques. M. Debefve a donné une brillante interprétation de ce chef-d'œuvre et le public, plus nombreux que l'an dernier, a vigoureusement applaudi. La *Bourrée* de Chabrier clôtura le concert, où ne nous intéressa pas moins la *Méphisto-valse* de Liszt.

M. Friedberg est un des plus étonnants virtuoses du clavier; c'est une résurrection de Litolff, avec des élégances imprévues. Fougue, conviction personnelle (parfois trop), accentuations révélatrices, grâce et puissance, il a tout; mais c'est un fleuve qui déborde vite. Il fut admirable dans le concerto en *si* bémol, chef-d'œuvre de Brahms accompagné sans répétition préalable (faute de piano — mystère Seghers ou autre??); l'orchestre mérite les plus sincères éloges pour ce tour de force. Ayant un piano Wagner, mis à sa disposition par une artiste de la ville, M. Friedberg donna comme essai au public la sonate des *Adieux* de Beethoven, et les *Variations symphoniques* de Schumann; ses intempérances n'empêchèrent pas de superbes choses

en une interprétation individualiste. L'*Impromptu* en *fa* dièse et la *Polonaise* en *la* bémol de Chopin furent plus intimement liés à la note et provoquèrent de justes et enthousiastes ovations.

GEORGES RITTER

LA VENTE HENRI ROUART

La collection formée par feu M. Henri Rouart, et composée en majeure partie d'œuvres modernes, était l'une des plus réputées de Paris. Mais le résultat de la vente a apporté à tous une surprise en dépassant du simple au double les prévisions les plus optimistes. Si les dessins et pastels, qui seront vendus demain et les jours suivants, sont disputés avec le même entrain que les tableaux, l'ensemble de la galerie, à laquelle on attribuait une valeur d'environ trois millions, aura produit plus de six millions.

Parmi les enchères, il faut citer tout d'abord le prix colossal de *quatre cent trente-cinq mille* francs payé pour un petit tableau de Degas, *Danseuses à la barre*, et acquis par M. Durand Ruel. Jamais pareil prix n'avait été atteint jusqu'ici par l'œuvre d'un artiste vivant. M. Rouart avait, dit-on, payé les *Danseuses à la barre* 7,500 francs en 1898, — il y a quatorze ans. C'est ce qui peut s'appeler un placement de tout repos !

Les autres Degas ont obtenu également de très hauts prix. En voici la liste : *Répétition de danse*, 150,000 fr. ; *Danseuses dans une salle d'exercice*, 100,000 fr.; *Sur la plage*, 80,000 fr ; *l'Enlèvement des Sabines*, copie du Poussin, 55,000 fr.

De même pour les Manet : *la Leçon de musique*, 120.000 fr. ; *Buste de femme nue*, 97,000 fr.; *Sur la plage*, 92.000 fr. — Les Renoir ont atteint respectivement : *l'Allée cavalière au Bois de Boulogne*, 95,000 fr.; *la Parisienne*, 56,000 fr.; *Femme dans un jardin*, 27,500 fr. — Les Claude Monet : *Hiver à Argenteuil*, 30,200 fr.; *les Bords de la Seine à Argenteuil*, 27,000 fr.; *Pavé de Chailly (Fontainebleau)*, 18.000 fr. ; *le Port du Havre*, 13,100 fr.; *Champ de foire*, 13,000 fr. — Le tableau de Gauguin : *Tahitiens*, 31,500 fr — Celui de Berthe Morisot : *Sur la terrasse*, 17,000 fr. — La *Femme dans un jardin*, de Toulouse-Lautrec, 8.300 fr. — Les Pissarro : *Lisière d'un bois*, 6,100 fr.; *la Grand'route*, 4,800 fr.; *Paysage aux environs de Paris*, 4,500 fr. ; *Paysage*, 4,000 fr. — Les Cézanne : *Baigneuses*, 18,000 fr ; *Femme et enfant*, 10,000 fr.; *Nature morte*, 7.000 fr.; *Etude de nu*, 5,500 fr.; *Nature morte*, 2,000 fr. — Mary Cassatt : *le Thé*, 11,700 fr.

Les prix obtenus pour les maîtres de la génération précédente ont, de même, dépassé généralement l'estimation des experts. M. Rouart possédait une cinquantaine de Corot, parmi lesquels les plus disputés ont été : *Baigneuses aux îles Borromées*, 210,000 fr.; *la Femme en bleu*, 162,000 fr.; *Villa d'Este*, 111,000 fr.; *Rome, île et pont San Bartolomeo*, 51,000 fr.; *Jeune Femme blonde*, 50,000 fr.; *Jeune Femme en robe rose*, 26,000 fr.; *la Source*, 37,000 fr.; *Rome, la Vasque de l'Académie de France*, 22,000 fr.; *la Poésie*, 20,100 fr.; *Un lac de l'Oberland*, 23,000 fr.; *Vue de Papigno*, 31,000 fr.; *Baie de Naples*, 29.500 fr.

Les Daumier ont été vendus: *Scène de la Révolution*, 63,000 fr.; *Crispin et Scapin*, 60,000 fr ; *le Liseur*, 42,000 fr.; *les Buveurs*, 35,000 fr.; *Avocats*, 27,000 fr.; *Amateur de dessins*, 21,500 fr.; — Les Courbet : *la Ferme des Ponces*, 33,000 fr.; *Portrait de Trapadoux*, 28,000 fr.; *le Puits noir*, 10,000 fr. — Les Delacroix : *Coin d'atelier (le poêle)*, 30,000 fr.; *Son portrait*, 11,000 fr.; *Saint-Sébastien*, 10,100 fr. — Les Millet : *Fin de journée (l'homme à la veste)*, 115,000 fr.; *le Coup de vent*, 80,000 fr.; *Paysanne*, 31,000 fr.: *Bûcheronne*, 40.200 fr.; *les Étoiles filantes*, 27,000 fr.; *l'Amour endormi*, 10,100 fr.

Citons enfin les prix atteints par deux des œuvres de Puvis de Chavannes : *Marseille, colonie grecque*, 68,000 fr., et *l'Espérance*, 65.000 fr.

Cette dernière a été acquise pour le Musée du Luxembourg. Le Louvre s'est rendu acquéreur de la *Femme en bleu* de Corot. Iront au Louvre également le *Crispin et Scapin* de Daumier et *le Poêle* de Delacroix, acquis l'un et l'autre par *les Amis du Louvre* avec une aimable intervention de la famille Rouart. Un autre Daumier, *l'Amateur de dessins*, entre au Musée de Lyon.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon de la *Société royale des Aquarellistes*. — Au Cercle artistique, MM. Omer Coppens, Ch. Michel et Th.-A. Steinlen. — Galerie Georges Giroux, *les Bleus de la G. G. G.* — Salle Boute, MM. Louis G. Cambier et E. Dufossez Van Halteren (clôture demain soir). — *Studio*, MM. P. Delcour, Ph. Derchain, A. Donnay, G. Le Brun et M. Pirenne.

La Société des Amis des Musées s'est réunie le 7 décembre en assemblée générale sous la présidence de M. Buls, vice-président. Un public nombreux avait répondu à l'appel du comité. Le rapport de M. Paul De Mot, secrétaire, rend hommage à la mémoire de la comtesse de Flandre, protectrice de la Société, de M. Beernaert, président, de M. Léon De Lantsheere, membre du conseil d'administration. M. Philippson est élu président par acclamations. MM. Poullet, ministre des Sciences et des Arts, et le marquis de Beauffort, président de la Commission directrice des Musées royaux de peinture et de sculpture, sont nommés vice-présidents d'honneur. Il est procédé ensuite aux élections statutaires. Le bureau est ainsi constitué : président, M. Philippson; vice-présidents, MM. le baron Bayens, Buls, le baron Empain, Francotte, le baron Lambert et Warocqué; secrétaire, M. Paul De Mot; trésorier, M. P. Bautier; commissaires, MM. Ch.-L. Cardon, Jean De Mot, Maurice Despret, E. Verlant, A.-J. Wauters.

On passe en revue, au moyen de projections lumineuses, les dons faits aux divers musées de Bruxelles par la Société depuis sa fondation. Puis MM. les conservateurs F. Cumont, Macoir et Van den Ven montrent, en les accompagnant d'un intéressant commentaire, les objets récemment acquis par les Musées du Cinquantenaire et de la Porte de Hal. Enfin, MM. Capart et Jean De Mot terminent la séance par une substantielle causerie, illustrée de projections, sur certains monuments d'art égyptien et sur les résultats nouveaux des fouilles de Pompéi. Cette doubles communication a obtenu un légitime succès.

Un des facteurs qui contribuent le plus à la réussite d'une Exposition est la facilité et la multiplicité des moyens de communication entre la ville dans laquelle se tient la World's Fair et les pays voisins. S'il est une ville qui semble réunir le plus parfaitement ces conditions et répondre de la manière la plus adéquate à ces désiderata c'est sans nul doute la ville de Gand.

Située au carrefour des grandes routes qui sillonnent le continent, en communication directe avec les divers pays d'Europe par un réseau très dense de voies ferrées, reliée directement à la mer par un canal qui constitue une voie navigable de premier ordre, Gand doit nécessairement attirer chez elle la grande foule cosmopolite qui cherche à s'instruire ou à se distraire.

La White City de Gand qui s'élève le long du chemin de fer constitue une réclame d'une valeur inestimable. Les milliers de voyageurs qui passent par Gand voient déjà se dresser les halls immenses qui s'échelonnent à perte de vue : cela ne peut que les inciter à venir l'an prochain se rendre compte *de visu* du spectacle imposant que leur offrira la World's Fair gantoise.

Par suite de la mort de la comtesse de Flandre, les deux conférences de M. Camille Bellaigue sont ajournées. La première des six conférences des Matinées Littéraires aura lieu le 30 décembre, à 3 heures, Hôtel Astoria (103 rue Royale). M. Doumic parlera de *la Marquise de Condorcet*. Abonnements et places chez M. J. Perrée, maison Breitkopf, 68 rue Coudenberg.

M. Georges Lauweryns a dirigé dimanche dernier la quatrième représentation du *Chant de la Cloche*. Il s'est acquitté à merveille de sa tâche difficile, en suivant avec fidélité toutes les indications de mouvement, de nuances et d'accents qu'avaient données à l'orchestre et aux chœurs M. Vincent d'Indy. Par la fermeté des rythmes, l'autorité du geste et la souplesse du bras, il a prouvé qu'il y a en lui un chef d'orchestre de théâtre tout à fait remarquable. Le succès de cette représentation a été aussi considérable que celui des trois premières.

La cinquième représentation du *Chant de la Cloche* a été réser-

vée aux membres de la Grande-Harmonie, qui ont fait à l'œuvre de M. Vincent d'Indy et à ses excellents interprètes un accueil enthousiaste. La septième sera donnée aujourd'hui, dimanche, en matinée (à 1 h. 1/2).

Le Théâtre de la Monnaie annonce pour mardi prochain, à 8 h., et pour jeudi, à 1 h. 1/2, deux représentations de *Fidelio* sous la direction de M. Otto Lohse.

Vendredi 20, première représentation de la *Flûte enchantée* dans la version de M. Maurice Kufferath.

Le Petit Théâtre, dont nous avons parlé, jouera tous les soirs, à 8 h. 1/2, du dimanche 22 décembre au mercredi 25 inclusivement, à la Galerie Georges Giroux, 26 rue Royale. Il y aura en outre des matinées à prix réduits les 22 et 25, à 3 heures.

Au programme : *Bastien et Bastienne* de Mozart, *la Servante Maîtresse* de Pergolèse et des *Noëls anciens*. Décors et marionnettes de M. von Divéky. Location des billets sans augmentation de prix chez les marchands de musique et à la Galerie Giroux.

De Paris :

Les répétitions de *Fervaal* à l'Opéra ont dû être interrompues en raison d'une indisposition de M. Muratore, qui chante le rôle principal. La première représentation aura lieu dans la première quinzaine de janvier.

Le prix Goncourt (5,000 fr.) vient d'être attribué à M. André Savignon pour son livre : *les Filles de la Pluie*. Le lauréat désigne par ce nom poétique les femmes de l'île d'Ouessant, dont il décrit la vie dans une série de nouvelles. M. Savignon, qui est breton, habite Londres. Il est âgé de 32 ans.

Le résultat du vote a causé quelque surprise. Parmi les candidats au prix, on citait surtout MM. Ch. Vildrac, Pierre Hamp, Julien Benda, Alexandre Mercerau, Bernard Combette, Pierre Lasserre, etc.

Le prix annuel de *la Vie heureuse*, dont le montant est égal à celui du prix Goncourt, a été décerné à Jacques Morel (Mme Edmond Pottier) pour son livre *Feuilles mortes*. La lauréate avait, avant ce volume, publié deux romans : *Muets aveux* (1901) et *la Dette* (1904).

C'est le 1er avril que s'ouvrira le nouveau théâtre des Champs-Elysées fondé par M. Gabriel Astruc, qui a choisi comme directeur artistique M. Ernest Van Dyck. Le spectacle d'inauguration se composera de *Benvenuto Cellini*, de Berlioz On jouera ensuite *Freischütz*, de Weber, dans sa version originale, puis *Pénélope*, le nouveau drame lyrique de M. Gabriel Fauré.

M. Antoine se propose de remonter à l'Odéon *Esther* en s'efforçant, comme il l'a fait pour le *Malade imaginaire*, de lui restituer son cadre historique. Il fera jouer, pour l'accompagner, la musique de Moreau qui réjouissait les demoiselles de Saint-Cyr, comme il agrémenta la comédie de Molière de la jolie partition de Marc-Antoine Charpentier (que les trois quarts et demi des spectateurs ne manquèrent d'aillleurs pas d'attribuer à l'auteur de *Louise*).

En annonçant que M. Paul Spaak, l'auteur de *Baldus et Josina*, vient d'être élu sociétaire de la Société des Auteurs français, un journal parisien cite parmi ses œuvres : *la Dame en Flandre*.

C'est d'une exactitude un peu approximative, mais l'intention est bonne.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 — BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART & D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, Éditeurs
BRUXELLES - 4, PLACE DU MUSÉE, 4 - BRUXELLES

EN SOUSCRIPTION :

L'Exposition de la Miniature
à Bruxelles en 1912

Recueil des œuvres les plus remarquables des miniaturistes de toutes les écoles, du XVIe au XIXe siècle.

Publié sous la Direction du Comité avec la collaboration de :
MM. le baron H. KERVYN DE LETTENHOVE, le Comte M. DE BOUSIES, le Dr G. C. WILLIAMSON, P.-A. LEMOISNE, le Dr KARL PURGOLD et PAUL LAMBOTTE.

L'ouvrage paraîtra en octobre ou novembre prochain et formera un beau volume in-4°, texte et planches sur papier d'Arches à la cuve, d'environ 120 à 150 pages de texte et 80 à 100 planches hors texte, reproduisant approximativement **300 miniatures** des différentes écoles, en couleurs et en héliotypie.

Tirage limité à 400 exemplaires numérotés.

PRIX DE L'OUVRAGE : **125 FRANCS**

Vient de paraître chez MM. BREITKOPF et HAERTEL,
éditeurs de musique, Bruxelles, Leipzig, Berlin, Londres, New-York.

L. VAN BEETHOVEN. — **Fidelio,** partition piano et chant, version de MAURICE KUFFERATH, d'après la pièce originale française de J.-N. BOUILLY et l'adaptation allemande de J. SONNLEITHNER et F. FREITSCHKE, réduction de F. BRISSLER.

SYLVAIN DUPUIS. — **Macbeth,** paraphrase symphonique. Partition d'orchestre.

FRANÇOIS RASSE. — **Sonate fantaisie** pour piano. — *Prix net* : 6 *francs.*

ID. — **Terzettino** dans la forme de la sonatine pour piano, violon et violoncelle. — *Prix net* : 8 *francs.*

JOSEPH RYELANDT. — **Sonate** (op. 51) en *fa* dièze mineur pour piano. — *Prix* : 5 *fr.*

H. VAN DEN BOORN-COCLET. — **Tarentelle** pour piano. — *Prix net* : 2 *francs.*

A. VAN DOOREN. — **Menuet** dans le style ancien pour piano (op. 25). — *Prix net* : 2 *francs.*

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

COLLECTION GEORGES LIACRE

PEINTURES, PASTELS

par A. BERTON, J.-L. FORAIN, H. PERRAULT, POULBOT, STEINLEN, TEN CATE, L. VALLÉE, AD. WILLETTE.

AQUARELLES, DESSINS & GRAVURES

de CAPPIELLO, J.-L. FORAIN, HELLEU, LÉANDRE, L. LEGRAND, M. LUCE, L. MORIN, POULBOT, STEINLEN, TEN CATE, J. WEBER, E. VIGNAL, AD. WILLETTE,

dont la vente aura lieu à Paris,
à l'**Hôtel Drouot**, Salle nº 6,
le samedi 21 décembre 1912, à 2 heures,

par le ministère de Me F. LAIR-DUBREUIL, commissaire-priseur, 6 rue Favart, assisté de M. EDMOND SAGOT, expert, éditeur d'estampes, 39*bis* rue de Châteaudun.

Exposition publique le vendredi 21 décembre, de 1 h. 1/2 à 6 heures.

LE MASQUE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE D'ART ET DE LITTÉRATURE

BUREAUX
59, avenue Fontaine, BRUXELLES

Abonnement . . . . . **10 francs** *par an.*
Le numéro . . . . . **1 franc** » »

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).
Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE
D'UNE
Collection d'Éventails
ANCIENS

Galerie J. & A. LE ROY FRÈRES, rue du Grand-Cerf 6, à Bruxelles, le vendredi 20 décembre 1912, à 2 heures.

Expert : M. ARTHUR LE ROY, place du Musée, 12, à Bruxelles.
EXPOSITIONS : Particulière, mercredi 18 décembre 1912 ; Publique, jeudi 19 décembre 1912, de 10 heures à 4 heures.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.
Catalogue (1,070 pages) Prix : **2** francs.
ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.
Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'*Argus de la Presse*, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ». HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14

Bruxelles. — L'IMPRIMERIE (anc. Établts Vve Monnom soc. anon.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 51. 22 DÉCEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Sur le théâtre national (1830-1880) (JEAN DE BOSSCHÈRE). — La Flûte enchantée (OCTAVE MAUS). — En l'honneur de Thomas Vinçotte. — Expositions : *MM. Steinlen, Ch. Michel et O. Coppens; les « Bleus de la G. G. G. »* (FRANZ HELLENS) — Notes de musique : *le Concert Ysaye* (H. L. B.); *le Quatuor Chaumont* (O. M.); *Concert de la « Vie Intellectuelle »* — Memento musical. — Publications artistiques : *Dictionnaire répertoire des peintres; l'Étrentail Noël* (O. M.). — Chronique théâtrale : *les Petits. l'Amour veille* (GEORGES RENCY). — Vente Isidore Van den Eynde. — Petite Chronique.

SUR LE THÉATRE NATIONAL

(1830-1880)

Les partisans d'un théâtre national luttent dès les premières années que fut constituée la Belgique. Ils sont parfois isolés, mais souvent ils tonnent de concert par les colonnes des journaux et les pages furieuses de pamphlets et de rationnelles revendications. Devant presque chaque saison, nous retrouvons leurs questions : « Aurons-nous, en Belgique, un théâtre national? » S'il y eut beaucoup d'ensemble dans l'affirmation, les textes qui repoussent la création de ce théâtre furent très rares : je n'en ai point trouvé de traces fort anciennes. Les antagonistes se contentèrent d'abord, il faut le croire, de discourir. Car, plusieurs années s'écoulent avant que l'opposition publie ses avis, telle l'opinion contenue en ce titre tronqué de fable : *Ne cherchons pas à nous parer des plumes... qui nous manquent* (1). Sur quoi Henri Delmotte (2) écrit : « Pourrons-nous avoir un théâtre national, c'est-à-dire un théâtre belge, écrit en bon français, amusant ou intéressant le public? Je réponds hardiment : Oui! »

Aussi bien, vers cette époque, deux partis ont sourdement engagé la lutte. Toutefois, si, auparavant, nous ne connaissons que les textes favorables à l'institution, la propagande de ceux-ci n'en est pas moins curieuse, et cela principalement où elle ressemble à la campagne menée aujourd'hui.

Voici une montagne de documents. Rejetons le fatras de ces pièces fastidieuses, commises par les polygraphes amplificateurs qui régnèrent chez nous pendant plus d'un demi-siècle. Cinquante pages contiennent une perle, vingt brochures ne font pas sûrement une couronne. Ces paperasses serviront pourtant un jour, parmi de plus gros éléments, à reconstituer l'atmosphère de nos théâtres. Ce sont, en général, et surtout avant 1850, des lettres coquettement imprimées, imitées de telles réponses à un directeur ou à un acteur; de tel *Mémoire pour Pierre Victor* (1827); de telle *Lettre d'un Solitaire sur le théâtre* (1782). Certaines de ces feuilles comptent plus de cent pages. Il y en a de plus maigres : une requête à MM. les Administrateurs de la Monnaie (1); une *Épître à Mademoiselle Rousselois* (2), cantatrice de l'Académie des Arts, à Paris, sur son départ de Bruxelles pour Marseille. Il y a même des lettres sur le « méchanisme » au théâtre, et des « résumés » des pièces qui ont été représentées à Bruxelles dès 1801, avec les noms des acteurs et interprètes. Cent autres mémoires, lettres, rapports et prospectus, et parmi ces derniers, notamment, l'annonce

(1) *La Gazette* du 17 janvier 1880.
(2) *Encore le théâtre national* (brochure de 1880), page 12.

(1) Le théâtre de la Monnaie donnait, outre le répertoire lyrique, les tragédies et les comédies.
(2) Qui, vers 1833, assumait les rôles de « caractère ».

d'une première représentation d'*Émilie Galotti* par une troupe hollandaise, en 1793. Telle est cette montagne d'archives secondaires, dont j'ai voulu faire entrevoir et la multiplicité et la curieuse disparité.

Cependant, gardons les brochures où la thèse sur la possibilité de créer un théâtre national est logiquement développée. Aucune d'elles n'a omis de tirer des conclusions de l'étude des productions scéniques du passé. Celles-ci étaient composées en langue flamande ou, sinon, s'assimilaient au théâtre hollandais. Quant aux autres, écrites en français, les réunissant toutes, nous en formerions à peine un volume. Toutefois, vers 1800, les pièces françaises se sont faites plus nombreuses. « Dès l'instant que la langue française est devenue la langue littéraire du pays, et je n'avance rien que de positif, dit, en 1839, A.-Th. Van Hecke (1), puisque le journalisme, les rapports académiques, les discussions du barreau, celles de la tribune politique, et toutes les communications officielles sont en cet idiome, il ne s'est plus guère trouvé d'auteurs indigènes, consacrant leur plume à l'art dramatique », qui ne fussent disposés à user du français. Cependant le dit auteur et d'autres agitent la question de savoir si cet emprunt de la langue d'un autre peuple peut produire une littérature dramatique originale. C'est pourquoi la question contenait un sens un peu différent de celui qu'elle renferme aujourd'hui. Vers 1840, on demandait : *Comment créer un théâtre national, en Belgique, en se servant d'une langue qui n'est pas l'idiôme* (sic) *universel du pays?* Des écrivains enthousiastes n'ont pas cessé (2) de donner des recettes, et d'affirmer que cette création est nécessaire (3).

A ceux qui déniaient tout talent d'auteur dramatique aux Belges, les pamphlétaires de 1830-40 criaient d'attendre : « Qu'est-ce à dire, lançaient-ils, que ce mépris olympien, cette superbe ironie qui retrousse aujourd'hui la lèvre de quelques hommes à la vue de tout ce qui n'est pas estampé du marteau de la douane de Quiévrain. Eh! pour Dieu, Messieurs! vous avez commencé par Chapelain et Villon, pour aboutir à Corneille et Molière, vous avez subi la littérature de confiseurs de l'Empire, pour arriver à Hugo et Lamartine. Votre littérature, comme la Minerve antique, n'est pas sortie toute armée du cerveau de Jupiter. Chaucer a précédé Shakespeare, Thespis, Sophocle, pourquoi nous placer ainsi en dehors de toutes les conditions de la vie intellectuelle, et vouloir que nous, peuple d'un jour dont tout le passé s'est usé à briser ses jougs sur la tête de ses maitres, nous puissions marcher côte à côte avec vous, qui soupiriez des élégies et des sonnets, tandis que nous luttions avec la suzeraineté française, la tyrannie espagnole et l'atrophiante domination autrichienne (1) »?

Mais c'est précisément dans ce passé troublé, traversé constamment de l'incendie des passions, que notre littérature et notre art théâtral puiseront l'eau la plus vive de leurs œuvres. C'est dans nos annales, relatant les tourmentes politiques et religieuses de plus de huit siècles, que dorment de splendides sujets de drames et de comédies. Cette source déjà avait alimenté les écrivains de 1830; elle n'a point cessé d'être fréquentée, mais elle est intarissable : la vie de nos artistes célèbres, nos fêtes et nos kermesses, nos vieux fabliaux, nos revenants, nos sorciers, nos géants, nos dragons; et n'avons-nous pas nos Duhautcours, nos Robert-Macaire, nos Bertrand, nos Raton politiques? En 1839, Van Hecke (2) signale toutes ces ressources, il y ajoute même « les travers du jour », la « manie d'innover ». Mais il faut des auteurs, disent ces doctes ancêtres, il faut des auteurs. Voilà le point capital. Aussi l'*Athenæum Belge* (3) s'écrie à ce propos : « Vienne un homme de génie, et les dénigreurs eux-mêmes se joindront à ce public pour applaudir les ouvrages belges. » « Parbleu! riposte Delmotte (4), qu'il nous naisse un Corneille, un Molière, un Shakespeare, et vous verrez comment il résoudra la question sans les encouragements officiels. Donnez-lui quatre planches montées sur des trétaux (*sic*), et il en fera un théâtre. Malheureusement le génie éclôt quand il veut; aucune puissance au monde ne peut le faire paraître à son caprice. »

C'est ainsi que fut jadis envisagée la vieille question du théâtre national. Dans un prochain article, nous tenterons de résumer les obstacles auxquels se butaient les efforts, et quels remèdes nos pères formulaient pour vaincre les résistances. Là aussi la lutte d'aujourd'hui retrouve son image; et ceux qui bataillent y reconnaissent des arguments qu'ils ont employés, et d'autres, dont ils n'usèrent point.

(*A suivre.*) JEAN DE BOSSCHÈRE.

(1) *Considérations sur le théâtre en Belgique et sur les difficultés et les moyens d'y créer une scène nationale* (brochure) 1839.

(2) Un anonyme de 1825 écrit à propos des théâtres de Bruxelles : « Il serait bien plus national, bien plus honorable surtout, de secouer cette puérile, cette honteuse prévention qui persuade en dernier ressort au vulgaire que l'on ne peut rien faire de bon hors les barrières de Pantin et de Poissy. »

(3) Les Flamands, les Bretons, les Wallons, les Provençaux, etc., ont leurs *littératures françaises*. mais tous se servent de notre seule langue française, merveilleux héritage qui ne peut se partager.

(1) L'incomparable outil de la langue française s'adapte parfaitement à nos esprits de civilisés. Avec la langue du dix-huitième siècle nous avons reçu tout son passé. Bien user de ce fonds est subordonné à notre culture individuelle. Notre avantage de Flamands est que, depuis maintes générations, nos mères parlent le français, et qu'elles ignorent *toutes* le flamand, si quelques-unes entendent le patois d'Anvers ou de Gand.

(2) Op. cité, pp. 13-22.

(3) Numéro du 15 janvier 1880.

(4) Op. cité, p. 4.

LA FLÛTE ENCHANTÉE

On croyait autrefois que pour intéresser le public à une œuvre lyrique du passé il fallait accommoder celle-ci au goût du jour. De là les tripatouillages *up to date* qu'infligèrent aux partitions de jadis des directeurs de spectacles peu scrupuleux, avec la complicité d'éditeurs avides. Mozart, Beethoven, Weber furent, on le sait, particulièrement maltraités. Mais on revient peu à peu à une plus juste notion des choses. Et désormais c'est en restituant aux œuvres leur atmosphère, en les dépouillant de toutes les scories que les générations ont accumulées sur elles qu'on force les spectateurs à les admirer. Conséquence logique de l'orientation nouvelle amenée dans les esprits par la musicographie contemporaine.

Nous avons donc eu le plaisir d'applaudir pour la première fois, avant-hier, la *Flûte enchantée* telle qu'elle fut jouée — en deux parties et dix-huit tableaux qui s'enchaînent comme dans une féerie — au théâtre *An der Wien* le 30 septembre 1791. Apparue dans sa simplicité ingénue, avec l'aimable puérilité de sa double intrigue et le symbolisme transparent dont la para l'émancipation intellectuelle à son aurore, elle s'éclaire d'un jour nouveau qui en fait ressortir le charme discret et la grâce précieuse. Au plaisir qu'elle nous fait éprouver musicalement — et musicalement l'œuvre est délicieuse — se mêle l'attrait d'un pèlerinage dans le passé, d'une évocation de ces petits théâtres de cour du XVIII^e^ siècle qui tiennent une si grande place dans l'histoire de la musique.

Mais pour en goûter l'agrément, soyons le voyageur qui monte dans la diligence et dont nulle trompe d'auto n'a troublé la quiétude. La transposition est d'ailleurs si aisée que parmi les spectateurs de la première, aucun n'a paru l'accomplir à contre-cœur. La direction de la Monnaie, et en particulier M. Maurice Kufferath, que ces « déblaiements » passionnent, méritent la reconnaissance des artistes pour avoir osé rompre, en montant *la Flûte enchantée* dans son cadre original, avec de détestables traditions.

L'affaire se compliquait cette fois d'un élément particulier. On sait que Mozart, affilié à la Franc-Maçonnerie, a introduit dans son œuvre certains rappels du cérémonial suivi dans les loges. Le sujet de la *Flûte* s'inspire d'ailleurs nettement de la lutte qui agitait les esprits à la fin du XVIII^e^ siècle, et la Reine de la Nuit opposée à Sarastro n'est autre que l'ignorance — on disait alors l'obscurantisme — aux prises avec la Vérité, dont le triomphe est la conclusion de l'ouvrage.

Des susceptibilités religieuses avaient fait écarter de l'œuvre ou modifier dans son essence la partie rituelle de l'initiation. Singulière aberration, qui supprimait précisément du drame sa portée allégorique et sa philosophie pour n'en laisser subsister que les épisodes extérieurs. Ici encore, l'œuvre a été reprise telle qu'elle fut écrite et non telle qu'on l'accommoda A. M. D. G. Qu'on en blâme l'esprit, soit. Mais qu'on fasse retomber sur M. Kufferath le poids des colères qu'elle suscite, voilà qui est inattendu! Adressez-vous donc, Messieurs, à Mozart et à Schikaneder, son librettiste. Les deux cents représentations qui furent données de la *Zauberflöte* durant l'année de sa création prouvent que le public ne se montra point trop choqué de la morale qu'elle proclame.

L'interprétation orchestrale de la *Flûte enchantée* manque un peu de légèreté et de finesse. A Vienne, on réduit, pour la jouer, l'orchestre à trente cinq musiciens. Et ceux-ci ont gardé la tradition de l'humour, qui manque aux nôtres. M. Otto Lohse reconnaîtra sans doute avec nous que les sonorités de la symphonie sont souvent trop opulentes. En revanche, l'exécution vocale est excellente, chacun des artistes du chant ayant été très heureusement désigné selon ses moyens. M^lle^ Pornot (la Reine de la Nuit) vocalise avec une aisance et une justesse remarquables et M^lle^ Rollet, dont le rôle de Pamina est la première création importante, s'est d'emblée classée parmi les cantatrices les plus compréhensives, les plus intelligentes et les plus artistes. Sa voix est d'une limpidité et d'une pureté exceptionnelles et la plus sûre musicalité la guide. M^lle^ Symiane a chanté d'une façon charmante l'air, malheureusement unique, de Papagena. Le double trio des Dames et des Servants qui anime si gaîment la partition a été, de même, chanté avec une parfaite justesse et une jolie fraîcheur de timbres par M^lles^ Bérelly, Callemien et Charney et par M^lles^ Viceroy, Gianini et Autran.

Pamino, c'est M. Girod, excellent musicien, chanteur applaudi pour sa voix claire et son excellente diction. M. Ponzio a fait de Papagena une création exquise de fantaisie, de pittoresque et de bonne humeur. Il a été la joie de la soirée, et, de tous les interprètes masculins, il s'est, avec M. Dua, — celui-ci tout à fait bien dans le rôle comique de Monostatos, — révélé le plus parfait interprète du style de Mozart. Et quels exquis costumes ils portent tous deux! Quel dommage qu'ils ne soient pas tous composés avec autant de goût! MM. Grommen, Baldous, Dognies et Danlée complètent cette bonne distribution.

Il faut louer aussi M. Delescluze pour l'ingéniosité de ses décors, combinés de façon que les tableaux se succèdent sans interruption, et dont quelques-uns sont établis sur les principes de stylisation que substituent aux anciennes traditions les réformateurs les plus autorisés de la décoration théâtrale.

OCTAVE MAUS

En l'honneur de Thomas Vinçotte.

Une manifestation de sympathique admiration à laquelle se sont associés le gouvernement et la Ville de Bruxelles a groupé dimanche dernier au Palais des Académies autour du statuaire Vinçotte un grand nombre d'artistes, d'hommes de lettres et de notabilités politiques ou autres. Une allocution du Bourgmestre, président du Comité organisateur, a exposé spirituellement les motifs de la réunion :

« Jadis, on ne devenait illustre qu'après avoir cessé de vivre. Nous sommes aujourd'hui moins patients. Nous devançons les jugements de la postérité, à laquelle il ne restera qu'à ratifier les nôtres. Il nous plait de proclamer sans délai tout le bien que nous pensons de ceux de nos contemporains qui sont la gloire de notre époque. Un homme célèbre n'est plus exposé à dire : « J'ai failli attendre ». C'est une heureuse compensation aux quelques inconvénients que nous inflige l'intensité de la vie moderne. »

Et, s'adressant au jubilaire, l'orateur a poursuivi en ces termes :

« Mais tout honneur a ses périls, comme la gloire. Et la vôtre ne risque-t-elle point, par ma faute, de paraître amoindrie, au moment même où nous réunit ici le désir de l'exalter. Pourrai-je, en effet, exprimer comme il convient les beautés d'un art qui s'affirme par tant de qualités diverses?

Une savante technique, l'eurythmie des lignes, l'équilibre des formes et leur noblesse s'unissent dans votre œuvre à une judicieuse intelligence des perspectives du plein air, à une parfaite compréhension des contingences architecturales, à une ingénieuse fertilité dans l'invention des silhouettes décoratives.

Sous votre ciseau le marbre s'anime de toute la vie intense et du rayonnement intérieur que communique à la matière votre étonnante et merveilleuse acuité d'observation.

« Parmi les formes plastiques de l'Art la statuaire est la moins accessible à l'appréciation des foules ». C'est par cette parole hautaine que s'ouvre la monographie qui vous est consacrée. J'y vois un avertissement m'invitant à laisser à d'autres le soin de porter un jugement autorisé sur les dons heureux qui vous furent répartis. Mais tous nous pouvons attester l'infatigable vaillance qui les fit fructifier. Tous nous pouvons dire notre admiration devant le prodige que chacune de vos œuvres renouvelle et qui les imprègne d'une si ardente vitalité.

En contemplant vos coursiers de l'avenue Louise ou votre quadrige de l'arcade du Cinquantenaire, nous sommes presque tentés de dire avec le poète que vos chevaux

ont jailli hors du moule

tandis que le sculpteur les fondait tout vivants.

Et qui donc a mieux que vous, dans votre éloquente série de portraits, déchiffré le secret des individualités? Cette compréhension de l'âme, cette subtilité d'analyse, que de fois ne n'ont-elles pas émerveillé à la vue des bustes royaux qui décorent mon cabinet de travail à l'hôtel de ville? La divination du génie se révèle dans ces œuvres expressives où semblent palpiter la nature intime du modèle et ses instincts les plus mystérieux.

A ce grand talent, à ce labeur exemplaire, à la sagacité consciencieuse d'un professorat fécond, le monde artistique a payé depuis longtemps un tribut légitime. Aussi la grande médaille d'or que vous a décernée le jury de l'Exposition internationale des Beaux-Arts de 1910 n'a-t-elle fait que couronner une gloire universellement consacrée.

Vos amis et vos admirateurs ont voulu s'associer à cet hommage officiel en vous offrant cet album où MM. Paul Lambotte et Arnold Goffin célèbrent, comme j'eusse voulu le faire, le grand artiste que vous êtes et dont s'honore notre pays. Veuillez accepter ce souvenir comme gage de ces amitiés et de ces admirations. Vous y verrez, images imparfaites d'originaux dont vous avez dû vous séparer naguère non sans mélancolie, des reproductions de vos œuvres principales.

Elles se retrouveront ainsi, — telles des âmes qui reviennent aux lieux qui leur furent chers, — dans cet atelier qui les vit naître et où nous vous souhaitons de créer longtemps encore de la vie et de la beauté pour votre plus grande gloire et pour l'honneur d'une patrie fière de vous compter au nombre de ses enfants. »

M. Baetes, au nom des anciens élèves de Thomas Vinçotte, remercia ensuite celui-ci des conseils précieux qu'il leur donna et des encouragements qu'ils trouvèrent auprès de lui. Et la cérémonie prit fin sur des paroles émues du héros de la fête exprimant sa reconnaissance à tous ceux qui aimèrent son art ainsi qu'aux maitres qui furent ses guides, — en particulier à Constantin Meunier.

EXPOSITIONS

MM. Steinlen, Ch. Michel et O. Coppens.

CERCLE ARTISTIQUE

Steinlen est incontestablement un des maîtres du dessin en France, et l'un des esprits les plus originaux dans ce domaine. Sa vision aiguë et pénétrante s'est tournée vers les figures populaires; toute son œuvre leur est consacrée, et on peut dire qu'il y a apporté une originalité égale à celle que Forain a déployée dans d'autres régions de la société française. L'exposition que le Cercle artistique a eu l'heureuse idée de faire de quelques-unes des œuvres de Steinlen nous le montre sous un jour assez varié : on peut y considérer à la fois le travail du peintre, du sculpteur et du dessinateur. A vrai dire, ce n'est guère le premier qui retient l'attention. Les peintures de Steinlen ne révèlent pas une grande originalité ; la facture en est solide et ferme, mais le coloriste s'y montre inférieur à l'observateur. Le sculpteur qui s'est amusé à fixer en de rapides esquisses les attitudes fugaces des chats est plus curieux. Mais c'est le dessinateur et encore plus l'illustrateur qui mérite l'admiration. On connait ses magistrales compositions pour les poèmes de Jehan Rictus. Il faut citer toutes ses scènes populaires, les petites surtout; les nus qu'il expose sont également de fort belles pages de vie. C'est animé, plein d'esprit apitoyé, d'une observation directe et piquante; le trait est sûr, mais avec l'imprévu, le pittoresque sobre qu'ont apporté à leurs compositions des maîtres tels que Daumier et Forain.

A côté de ces œuvres, les tableaux de M. Charles Michel paraissent mièvres et faciles. Ce dessin correct, d'un goût assez sûr, mais sans surprise, ce coloris délicat mais sans véritable accent, semblent dénoter chez l'artiste un travail d'une aisance inquiétante. Trop de joliesse, de la finesse plutôt que du véritable raffinement. Je préfère les petits dessins où M. Michel combine de jolis effets d'allure décorative et où il se montre plus personnel et souvent fort curieux.

Dans la même salle que M. Michel, M. Omer Coppens expose un ensemble de paysages, d'une peinture minutieuse et claire où l'artiste semble avoir apporté toute sa sincérité et qui présentent des aspects riants et des notes souvent justes et heureuses.

Les « Bleus de la G. G. G. ».

Les *Bleus?* Je pense que quelques artistes auront souri en lisant le titre qui décore l'actuelle exposition de la Galerie Giroux. En effet, si certains exposants en sont à leurs premiers débuts, d'autres ont déjà paru à diverses reprises sous les yeux du public. Mais il est une chose certaine, c'est que, devant le succès, la plupart des artistes qui exposent ici sont encore des *Bleus*. Mais n'ergotons pas, regardons ! Et disons-le tout de suite, voilà une exposition pleine d'intérêt. On y trouve quelques noms dignes d'être retenus.

Il y a à la Galerie Giroux, parmi un certain nombre de toiles du même artiste, un tableau dont la valeur esthétique est incontestable, et qui constitue certes le principal intérêt de l'exposition : c'est *le Coq* de M. Jéhan Frison. On se souvient de cette toile, que montra la *Libre Esthétique*, il y a deux ans. Elle est d'un tempérament puissamment doué, d'un véritable artiste. Chez M. Frison, les objets qui composent ses natures-mortes ne semblent que des prétextes à couleur. Ce peintre est avant tout un coloriste ; d'un petit nombre de données, il sait tirer des effets fort variés, des interprétations multiples. Il s'enivre de couleur, mais avec une sorte de sobriété, si l'on peut dire ainsi, en ce sens qu'il sait tirer, comme je le disais plus haut, de quelques tons choisis des combinaisons nombreuses, en leur donnant toute l'intensité possible. Sous ce rapport sa *Tête de Fillette* est peut-être la plus caractéristique. Avec deux tons dominants, jaune et vert, M. Frison se livre à une sorte d'orchestration joyeuse et des plus suggestives. Mais dans *le Coq* il y a équilibre parfait entre les qualités de coloris et de composition ; l'œuvre est d'une belle harmonie.

Un autre artiste curieux et personnel, représenté à cette exposition et dont nous reparlerons, M. Spilliaert, remplit à lui seul

l'une des salles avec une série de dessins rehaussés où se révèle une étrange vision, à la fois railleuse et apitoyée, sombre avec des échappées très claires. Citons parmi ses meilleures compositions *les Piles de bois*, *Femme sur le quai*, *Fin d'après-midi*, *la Fin d'un beau jour*. Il y quelque affinité de sentiment entre cet art pénétrant et celui de M. C. Permeke, dont deux beaux paysages au fusain surtout font valoir les dons d'un artiste prometteur.

Une grande jeunesse, une constante bonne humeur, une vraie et rouge santé animent la plupart des œuvres qui se pressent dans les trois compartiments. Il semble que l'influence d'un peintre — qui n'est plus un *Bleu*! — d'un ainé demeuré très jeune dans son art, de James Ensor, plane sur tout ceci. Ou plutôt elle s'insinue, elle se manifeste par reflets, et elle éclaire étrangement le travail de cette génération de peintres très jeunes et très ardents. Chez certains, comme M. F. Verhaegen, cette influence se manifeste ouvertement, et par le choix des sujets et par la verve qui règne dans des toiles telles que *Groupe de Gilles à Binche* et quelques autres, d'ailleurs fort intéressantes et où l'on peut découvrir des qualités personnelles.

M. Sterckmans paraît s'inspirer du souvenir de Renoir ; il n'est pas encore arrivé à se dégager de cette emprise, quoique certains de ses tableaux, comme *la Table*, *Liseuse*, indiquent un certain effort pour voguer de ses propres voiles.

Parmi les bonnes toiles de l'exposition, citons aussi *le Déjeuner* de M. De Kat, très curieuse composition, bien équilibrée, et d'une présentation neuve, mais que dépare légèrement le coloris un peu blafard. Les dessins et pastels du même artiste sont de spirituelles et lestes notations de vie. Trois *Intérieurs* de M. Ch. Counhaye sont aussi à retenir, trois toiles d'un sentiment juste, d'un esprit amusé, et animées d'un coloris chantant et frais. Les dessins de M. P. De Mets valent mieux que ses tableaux, à mon sens. Les jolis et spirituels enfantillages de M. Tytgat indiquent beaucoup de verve et d'imagination chez cet artiste dont la candeur n'exclut pas une certaine émotion. Citons encore la *Place Royale* de M. A. Blandin et quelques sculptures de MM. De Kat, L. Thumilaire et E. Wynants qui n'ont qu'un tort, c'est de trop se ressembler.

FRANZ HELLENS

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Ysaye.

M. von Hausegger dirigeait le concert consacré à Beethoven, et dont la partie purement symphonique se composait de la troisième et de la septième symphonies. M. von Hausegger exerce habituellement ses fonctions à Hambourg. Une réputation déjà brillante auréole son jeune talent, et certains ont paru l'apprécier très favorablement ici.

Les symphonies de Beethoven sont si connues que l'auditeur s'attache extrêmement à l'*exécution* ; peut être ne s'abandonne-t-il pas assez à la pensée ou à l'émotion qui sont la substance vraie de ces œuvres inégalées Dès lors, une exécution qui reste un peu éloignée de la perfection déçoit et excite l'analyse. M. von Hausegger, coudes au corps, geste anguleux, bras actifs, donne l'impression d'un fort en thèmes imbattable, capable de se passionner dans la démonstration d'un théorème scabreux ; mais sa mimique étriquée d'homme d'étude ne saurait exprimer la simple poésie, la hautaine pureté de la plainte beethovenienne. Par ailleurs, un homme aussi exigeant, qui doit avoir sur les *Symphonies* des idées personnelles et longuement mûries, ne peut en obtenir le reflet, après quelques répétitions, chez un orchestre bien intentionné sans doute, mais soumis depuis quelque temps à des directions divergentes. Alors, c'est l'approximation ; on doit se satisfaire de seconds violons sans discipline, de cuivres médiocres et de cors faux. Cette revue des principaux chefs du moment est une expérience peut-être nuisible.

M. Friedberg a joué le *concerto* en ut mineur, accompagné par un orchestre attentif. On peut discuter certaines de ses attaques, des accents sur temps dans les arpèges et traits qui offrent trop de rudesse. Mais le pianiste est profondément attachant par le caractère de musicalité essentielle de sa compréhension et de son jeu. Il a le rythme, un beau rythme solide, bien établi, qui est si réconfortant pour l'auditeur! Il a aussi une puissante autorité, et de la sûreté, de la variété, de la justesse, de l'ampleur. C'est un artiste, ce n'est point un pianola. Et l'on doit apprécier particulièrement le *finale*, si bien compris dans son caractère *capricioso*, avec la jolie coda en majeur, nullement précipitée, comme l'exécutent tant d'autres, moins réfléchis et moins musiciens.

H. L. B.

Le Quatuor Chaumont.

Le joli et très subtil quatuor de Ravel, joué pour la première fois à Bruxelles mardi dernier par M. Chaumont et ses partenaires, a été si bien accueillli qu'on ne s'explique pas pourquoi les associations de musique de chambre ont tant tardé à l'inscrire à leur répertoire. Les deux premières parties surtout sont d'une ingéniosité et d'un charme rares. C'est de la musique fluide et claire, toute en douceur, en caresses, avec des inventions harmoniques qui en varient constamment l'intérêt. Elle s'apparente à celle de Debussy par une communauté de tendances mais garde sous d'apparentes analogies d'écriture une personnalité nettement distincte.

L'élégance du compositeur français a fait paraître bien lourd et trivial le quintette avec clarinette de Brahms, joué avec le concours de M. A. Jourdain. Ce quintette s'éloigne trop, semble-t-il, du cadre et du style de la musique de chambre. On le prendrait pour la réduction d'une œuvre orchestrale, ou encore pour un concerto de clarinette accompagné par un groupe d'archets.

Un quatuor de Schubert ouvrait la séance, qui fut intéressante par les contrastes qu'elle nous offrit et par l'excellence d'une exécution particulièrement soignée.

O. M.

Concert de la « Vie intellectuelle ».

Le 16 décembre a eu lieu à la salle *Astoria* un très intéressant concert organisé par *la Vie intellectuelle* M. André du Fresnois, critique littéraire au *Gil Blas*, a parlé avec charme du Lied moderne. Il a montré la différence fondamentale du lied et de la romance, celle-ci étant essentiellement sentimentale et l'autre ne se refusant à aucun sujet. Il a indiqué la naissance du lied en Allemagne et en a suivi l'évolution dans ce pays, puis en France où les meilleurs auteurs n'ont pas dédaigné de sacrifier à ce genre mineur. Mme Freda d'Ambly a illustré ensuite cette élégante causerie en chantant, d'une voix puissante et nuancée, le *Noël païen* de Massenet, *l'Enfant prodigue* de Debussy, *Bilisis* de Trépard, *le Colibri* de Chausson, *Dors mon petit gas* de Botrel, *le Chemin de la lune* et *les Cygnes noirs* de Paulin, ce dernier air avec accompagnement de violon par Mlle Maud Delstanche, jeune violoniste de grand talent qui a joué également, d'un archet souple et nerveux, la Sonate de Vivaldi et la Sonate en *do* majeur de Haendel. Programme éclectique, comme on le voit, et qui a obtenu, ainsi que ses interprètes, un grand succès auprès du public très nombreux qui remplissait la salle *Astoria*.

MEMENTO MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, premier concert du Conservatoire sous la direction de M. Léon Du Bois et avec le concours de Mlle Cahnbley-Hinken et de M. Louis Frœlich.

Lundi 23, à 8 h. 3/4, au Cercle artistique, soirée musicale donnée avec le concours de M. F. C Hempel, organiste des Festivals rhénans, et de Mlle Tiny Debuser, cantatrice. OEuvres de J.-S. Bach, C. Franck, C.-F. Bach, F. Schubert, M. Reger et F. Liszt.

Mercredi prochain, jour de Noël, la Maîtrise de Saint-Boniface interprétera à 10 heures du matin la Messe pontificale à 3 voix et orgue de Perosi, diverses pièces de plain-chant et le *Tantum ergo* à 4 voix et orgue de J.-S. Bach. L'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* chantera au salut de 4 heures le *Dilecte mi* à 3 voix

et orgue de M.-A. Charpentier, *Beata viscera* à 6 voix et orgue de P. Piel, *Exultate Deo* à 5 voix de Palestrina et des pièces de plain-chant. M. A. De Boeck exécutera à l'orgue un prélude de Van der Gheyn, l'*Aria* de Frescobaldi et une sortie.

Vendredi 27, à 8 h., Salle Patria, premier concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer et avec le concours de Mlles E. Ohlhloff (Berlin), A. Leydhecher (id.), MM. G. Baldzun (Cassel), H.-C. Van Oort (Amsterdam), J. Buths, pianiste (Dusseldorf) et M. Dumont, flûtiste (Bruxelles).

Le quatrième et dernier Concert populaire aura lieu les 11 et 12 janvier prochain sous la direction de M. Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire royal de Liége, et avec le concours de l'éminent violoncelliste Pablo Casals.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Dictionnaire répertoire des peintres depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par Mme Isabelle Errera. Paris, Hachette et Cie.

C'est un précieux instrument de travail que Mme Isabelle Errera a mis entre nos mains en consignant dans un volume de sept cents et quelques pages la nomenclature de tous les peintres notoires qui ont œuvré depuis la plus haute antiquité jusqu'à notre époque. La date de la naissance de l'artiste, celle de sa mort, l'indication du pays auquel il appartint et de la période de sa production accompagnent chacun des noms cités, — ceux du moins au sujet desquels l'auteur a pu trouver ces renseignements.

On se rend compte de la somme de recherches et d'études que représente ce répertoire, dont la documentation a été sévèrement contrôlée et qui sera consulté avec la plus grande facilité grâce à la clarté et à la logique avec lesquelles il est établi.

Dans un avant-propos, Mme Errera remercie MM. R. Petrucci et Corrado Ricci de l'aide qu'ils lui ont apportée, le premier pour l'art japonais et chinois, le second pour ceux de l'Italie septentrionale. A notre tour remercions Mme Errera de s'être imposé le long et souvent fastidieux travail grâce auquel nos bibliothèques se sont enrichies d'un ouvrage dont l'utilité est hors de toute discussion.

L'Eventail-Noël.

Textes et gravures concourent à faire de *l'Eventail-Noël* qui vient de paraître une publication des plus attrayantes. Des vers et des proses de MM. Albert Giraud, Hubert Krains, Léon Souguenet, Maurice Kufferath, Paul Spaak, Pierre Nothomb, Gustave Vanzype, etc., des illustrations signées F. Courtens, Am. Lynen, F. Khnopff, J. Delescluze, R. Janssens, Laermans, Toussaint, Dratz, etc composent cet élégant album, dont la reproduction en couleurs d'une toile célèbre d'Alfred Stevens orne la couverture.

O. M.

CHRONIQUE THEATRALE

Les Petits. — L'Amour veille.

Pièce étrange que ces *Petits* de M. Lucien Népoty, représentée en ce moment au théâtre des Galeries, pièce étrange et qui laisse une impression complexe et incertaine. Tandis qu'on l'écoute, il semble à tout moment que l'on va être ému, et puis, soudain, l'émotion se dérobe, nous laisse en suspens : et l'on en veut un peu à l'auteur de ces déceptions répétées. Il y avait là pourtant un beau sujet de drame : Mme veuve Burdan, mère de deux fils, Richard et Georges, s'est remariée à un M. Villaret, veuf lui aussi, et père de deux enfants, Hubert et Fanny. Ce remariage de sa mère afflige tellement Richard Burdan qu'il rompt — et l'on ne s'explique pas bien pourquoi — ses propres projets d'union avec Hélène, jeune fille charmante qu'il aimait profondément; à la suite de quoi il s'expatrie et demeure durant huit ans éloigné de la France et des siens. Dans l'intervalle, M. Villaret, homme calme, religieux, conservateur, a rendu sa femme heureuse et la naissance d'une petite fille, Jeannette, est venue, selon la formule, cimenter leur union. Tout va donc à merveille quand Richard a la fâcheuse idée de revenir et de vouloir reprendre sa place au foyer. Avec lui reviennent l'image, les souvenirs, les idées du premier mari de Mme Villaret, ce Philippe Burdan si volage, mais si séduisant, auquel ses deux fils ont voué un véritable culte. Richard constate que Villaret a donné au ménage des directions tout opposées à celles que Burdan lui imposait jadis. C'est ainsi que, la politique aidant, tous les amis de Burdan ont été chassés de la maison; c'est ainsi que le jeune Geo Burdan, potache exubérant, inventeur en herbe, fait ses études dans un établissement ecclésiastique, contrairement aux idées bien connues de Philippe Burdan. De tout cela il résulte des froissements, des aigreurs, des paroles dures, et bientôt une brouille complète entre les deux familles. Chacun des deux époux se retire sous sa tente, entouré des enfants de son premier mariage,et la petite Jeannette demeure seule en scène, implorant tour à tour les deux camps et gémissant : « Et moi?.. Et moi?. » Effet facile, mais qui ne laisse pas d'émouvoir fortement. Au troisième acte, tout s'arrange d'une manière assez bizarre et après toutes sortes d'incidents n'ayant avec l'action que des rapports assez lointains. Les deux époux se sont réconciliés à l'insu de tout le monde et, alors que leurs enfants les croient toujours brouillés, ils se rencontrent chaque nuit dans la chambre conjugale. L'amour nouveau est vainqueur de l'ancien. Les enfants surprennent le secret et, désarmés, cessent leur lutte impie. Frères et sœurs ennemis s'embrassent et vivront désormais unis. Est-ce bien sûr?...

J'oubliais de dire qu'Hélène, abandonnée il y a huit ans par Richard, s'est mariée et est devenue veuve, elle aussi. Richard, qui l'aime toujours, lui demande de l'épouser. Mais elle a un enfant. Elle ne veut pas, à cause de ce petit, former de nouveaux liens. Elle s'exclame même assez vilainement : « Ah! ce petit, pourquoi l'ai-je mis au monde? » Et puis, au moment où l'on s'y attend le moins, et alors que Richard n'insiste même plus pour la fléchir, elle se jette brusquement dans ses bras... L'effet est comique plutôt qu'émouvant.

La pièce est un peu maladroite, un peu excessive, avec de beaux passages, des scènes d'un ton juste et vrai. Elle a été fort bien jouée aux Galeries par Mlle Jeanne Delmar, collégien déluré, Mme Archainbaud, mère douloureuse, Mme Marthe Mellot, si artiste, dans un rôle si ingrat, Mlle Dieudonné, espiègle et touchante, et MM. Lucien Brulé, Daltour, Desormes et Champdor.

***

Au Parc, reprise de l'*Amour veille*, la jolie comédie de MM. de Flers et de Caillavet que Galipaux joua aux Galeries naguère avec un si grand succès. Mlle Andrée Méry et M. Beaulieu en ont donné une interprétation très particulière et qui a beaucoup plu.

Georges Rency

Vente Isidore Van den Eynde.

La collection que forma jadis feu M. Isidore Van den Eynde et dont une partie fut vendue à Paris lors de sa mort a été dispersée la semaine dernière à Bruxelles par les soins de l'expert Arthur Le Roy, qui a réussi à obtenir des principaux numéros des prix élevés.

Une étude de *Fruits* peinte par Courbet à Sainte-Pélagie en 1871 a été adjugée 28,300 francs, la plus haute enchère de la vente. Le *Polichinelle à la rose* de Meissonnier a été vendu 23,000 francs. La *Charette de sable* de Joseph Stevens, 20,000. Un Delacroix, *Deux lions près d'une source*, 16,000. Un fragment, par Henry Leys, de son tableau : *Rubens se rendant à une fête donnée en son honneur à Anvers* a été payé 13,000 francs, tandis qu'on poussait jusqu'à 7,000 une aquarelle, *la Promenade*, du même peintre.

Citons encore : Decamps, *le Marchand arménien*, 9,000 fr. — Isabey, *la Rixe*, 9,000 fr. — Diaz, Etude de femme nue, 5,500 fr. — Daumier, *l'Amateur d'estampes* (ébauche), 2,100 fr. — R. Billotte, *Paysage*, 1,125 fr. — Joseph Stevens, *Tête de griffon*, 500 fr.

Le tableau de F. Le Moyne, *Diane et Calisto*, est monté à 7,000 fr. et le *Paysage* dans le genre de Claude Gelée à 1,550.

Le Musée de Bruxelles a acquis pour 6,000 fr. le dessin de Millet : *Précaution maternelle*. *Le Puits*, du même maître, a été adjugé à 3.700 francs. Un dessin à la plume et au lavis de Meissonnier, *En reconnaissance*, 16,000 fr. L'*Etude de bottes*, du même, n'a pas dépassé 500 francs et *la Remontrance du Bailli*, de Madou, 300.

Parmi les bronzes, notons : deux vases, 2,700 francs. — Cartel Louis XV. 2,200. — Deux buires Empire, 1,550. — Pendule Louis XVI, 825. — Un des bronzes de Barye, *Tigre et Caïman*, est monté à 1,500 francs Les autres ont été vendus de 400 à 720 francs.

Enfin, parmi les meubles, marbres, porcelaines, etc. : Canapé, deux fauteuils et six chaises Louis XV, 5,300 fr. — Mobilier de salon Louis XVI, 4.800. — Deux petites tables-bureaux Louis XV, 1,550. — Statuette en marbre, 1,200. — Autre statuette, 800. — Deux assiettes genre Chine, 1,650. — Assiette (Kien Long), 700. — Id., 510.

Nous ajournons à dimanche prochain, faute d'espace, le compte-rendu de la deuxième vente Henri Rouart.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon de la *Société royale des Aquarellistes*. — Au Cercle artistique, MM. Omer Coppens, Ch. Michel et Th.-A. Steinlen ; demain, Mme Voortman et M. Albert Cels. — Galerie Georges Giroux, *les Bleus de la G. G. G.* — *Studio*, MM. P. Delcour, Ph. Derchain, A. Donnay, G. Le Brun et M. Pirenne (dernier jour). — Galerie Duligk, M. Henry Moreau. — Atelier Bosché (44 avenue Maurice), exposition d'art décoratif.

La Libre Académie de Belgique a décerné son prix annuel (fondation Edmond Picard) à notre collaborateur M. Franz Hellens, que ses livres récents les *Hors-le-Vent* et *Clartés latentes* ont mis au premier rang des littérateurs belges.

Le lauréat, — de son vrai nom F. Van Ermengem, — est né à Bruxelles en 1881. Il débuta à Gand par un volume, *En ville morte*, illustré par M. De Bruycker. Depuis il a publié un drame en un acte : *Massacrons les innocents*, une excellente monographie de Ter Borch et les deux ouvrages cités ci-dessus.

Le prix avait été décerné précédemment à MM. V. Vreuls (1902), E. Baie (1903), E. Glesener (1904), E. Beauck (1905), L. Dumont-Wilden, F. Holbach et P. Van der Eycken (1906). P. Spaak (1907), E. de Bruyn (1908), Léon Jongen (1909), Mlle J. La Bruyère (1910), L. Sneyers (1911).

La Commission de littérature de la Province de Brabant a désigné pour les prix provinciaux à décerner à la littérature française Mme Blanche Rousseau, MM Isi Collin, Pierre Nothomb, Horace Van Offel et Léon Wéry.

Nul doute que la députation permanente, à qui ces candidatures seront soumises, les ratifie.

La Commission provinciale est composée de M. Ch. Gheude, président, Mlle Marie Closset (Jean Dominique), MM. L. Dumont-Wilden, Edm. de Bruyn, L. Hamande, L. Coenen et A. Vermeylen, membres.

La médaille offerte par la Commission permanente internationale des Sucres à son président le Baron Capelle, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, fait grand honneur à l'auteur, M. Godefroid Devreese. Le profil énergique du ministre, dont les traits rappellent ceux du duc d'Aumale, est exprimé avec une vérité et une vie saisissantes. Dans la nombreuse série des effigies modelées par M. Devreese, celle du Baron Capelle se classe parmi les plus belles, les plus expressives et les mieux modelées.

Le comité de lecture du Théâtre belge vient de fixer le prochain spectacle, qui se composera de l'*Hyperbole*, comédie en trois actes de Mlle Marguerite Duterme, et d'un acte de M. Crommelynck, *le Marchand de Regrets*.

Ce spectacle sera donné au Parc dans le courant du mois de janvier.

Le *Chant de la Cloche* a été joué dimanche dernier en matinée. On a refusé du monde et le succès a été aussi chaleureux qu'aux représentations du soir. La huitième audition est fixée à vendredi prochain, à 8 h. ; la neuvième au dimanche 5 janvier, à 1 h. 1/2.

Des représentations du Petit Théâtre seront données en matinée, à 3 h., aujourd'hui dimanche et le jour de la Noël à la Galerie Georges Giroux. Au programme : *Bastien et Bastienne*, de Mozart.

La librairie Forst, à Anvers, annonce la publication prochaine d'un recueil de 100 planches en héliotypie représentant les plus intéressants intérieurs anciens de la Belgique (châteaux, palais, abbayes, hôtels de ville, hôpitaux, hospices, bibliothèques, sacristies, halles, etc.). Texte explicatif de MM. Sluytermann et A. H Cornette. Tirage à 300 exemplaires. Dix fascicules mensuels à 12 fr. 50.

De Paris :

La direction de l'Opéra a fixé à vendredi prochain, 27 décembre, la première représentation de *Fervaal*. Répétition générale le mardi 24 Toutefois M. Muratore n'étant pas complètement rétabli, il se pourrait que ces dates fussent reculées.

Un décret va prochainement affecter au Ministère des Beaux-Arts le trésor de l'ancienne fabrique de Rosny-sur-Seine, qui contient, entre autres, quinze toiles de Corot. Quatorze de ces compositions forment les stations d'un *Chemin de la Croix* que peignit Corot de 1853 à 1859, à la demande d'une de ses parentes, Mme Osmond, qui habitait Rosny et chez qui il venait tous les ans passer quelques semaines pendant la belle saison. La quinzième est une *Fuite en Egypte* exécutée en 1840 et qui fut exposée au Salon de 1846. L'œuvre a été exécutée à Rosny même. Le batelier qui vient de passer la Sainte Famille et se dispose à regagner la rive opposée du fleuve est une réminiscence du passeur de la Seine qui reliait Guernes et Rosny. Dans la chaîne des collines qui forment le fond du tableau, on reconnaît les falaises crayeuses de la Roche-Guyon. On citait encore dans le pays, il y a vingt ans, la famille qui avait prêté l'âne et la personne qui avait « posé » la Vierge.

Signalons à nos lecteurs parisiens l'excellente institution d'enseignement artistique gratuit l'*Académie des Beaux-Arts de la Fleur et la Plante* dont les cours sont donnés à l'Établissement horticole de la Ville de Paris, Route de Boulogne, près de la Porte d'Auteuil, par MM. Jeannin, Tilliard, Montezin, Cesbron, F. Aubert, A. Dervaux, P. Roche, L. Hista, etc..

Sottisier.

Il a le calme d'un Fleuve qui, pour trois francs par jour, bâtirait un mur de jardin. BERNARD SHAW, cité par *le Soir*.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

S. I. M.

REVUE MUSICALE MENSUELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE MUSIQUE

(Section de Paris.)

Directeur : J. ÉCORCHEVILLE

Le numéro : France et Belgique, 1 fr. 50.
Union postale, 2 francs.

Abonnements : { Étranger, **20** francs par an. / France et Belgique, **15** francs.

Rédaction et Administration : **22, rue St-Augustin**
PARIS

Pour la Belgique : M. **René Lyr**, Boitsfort.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : **Bjœrnstjerne Bjœrnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.**

Rédacteur en chef : **Louis Dumur**

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le No.	0,25	Le no	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

La Vie Internationale

REVUE MENSUELLE DES IDÉES, DES FAITS ET DES ORGANISMES INTERNATIONAUX

BRUXELLES : Office central des Associations internationales

Prix d'abonnement : 25 francs.

L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Directeur : **P. BUSCHMANN, Jr**

Huitième Année

ANVERS — 15, Rynpoortvest, 15 — ANVERS

ABONNEMENT ANNUEL : Belgique, 20 fr. — Étranger, 25 fr.
La livraison, fr. 2.50.
Edition de luxe sur papier spécial, 50 fr.

Dépôts : BRUXELLES, 16, place du Musée. — PARIS, 17, rue Bonaparte. — AMSTERDAM, 485, Keizersgracht. — LONDRES, 33, King Street, W. C. — BERLIN, 15, Hohenzollernstsraes (Zehlendorf).

E. DEMAN, Libraire-Editeur

RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

L'ŒUVRE

Théâtre subventionné (20e année).

Directeur : A.-F. LUGNÉ-POE.

Le *Bulletin de l'Œuvre* (administration et rédaction : 22 rue Turgot, Paris), publie chaque mois des études d'esthétique théâtrale, des documents variés, notes, dessins, gravures, sur les progrès, innovations et manifestations scéniques de France et de l'étranger. Il tient ses lecteurs au courant des efforts les plus remarquables tentés par les auteurs, leurs interprètes et les directeurs de théâtre. Il a des correspondants partout. Il circule dans tous les pays. Il publie des dessins originaux et s'encarte de reproductions en couleurs de tableaux des maîtres modernes

Numéro spécimen envoyé sur demande.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : **2** francs.
ABONNEMENTS : **10** francs par an, **2** francs par mois.

Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Le Courrier musical

Directeur : M. René DOIRE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 15 francs l'an ; Étranger, 18 francs.

Dépôts pour la Belgique : MM. Breitkopf et Hærtel, Fernand Lauweryns Katto, Schott frères, éditeurs, Bruxelles.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14

Bruxelles. — L'IMPRIMERIE (anc. Établts Vve Monnom soc. anon.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE. N° 52. 29 DÉCEMBRE 1912.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Sur le théâtre national (1830-1880) (*fin*) (JEAN DE BOSSCHÈRE). — *L'Annonce faite à Marie* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Amis de la Dentelle : *Concours pour un dessin de dentelle* (M. K. M.). — L'Inauguration du Petit-Théâtre. — Deuxième vente Henri Rouart. — Théâtre du Parc : *l'Assaut*, par H. BERNSTEIN (G. RENCY). — Nécrologie : *F.-Ch. Morisseaux*. — Petite Chronique. — Table des matières.

SUR LE THÉATRE NATIONAL

(1830-1880) (1).

Dès les premières tentatives des auteurs belges, nos pamphlétaires découvrirent les plus mauvais écueils qui menaçaient ceux-là. C'étaient, écrivaient-ils, les comités de lecture. Aussi, tous leurs soins allaient à la recherche d'un système logique et sûr pour composer ces comités. Toutefois, ils ne se dissimulaient point que, en supposant que la pièce fût admise, il était peu certain qu'une direction calculatrice consentît à la représenter *bénévolement*, si la mise en scène exigeait la moindre dépense. Voyons d'abord comment les moins timides détaillaient la recette pour confectionner un bon comité de lecture.

Van Hecke, dans sa brochure de 1839 (2), prétend qu'il doit se composer de quatre éléments. D'abord, il faut des hommes qui aient donné des garanties de leurs connaissances positives et pratiques dans l'art du théâtre; il exige aussi quelques personnalités d'une « haute portée dans les études littéraires de toute nature ». Ensuite, troisième élément, de simples habitués, assistant depuis de longues années aux représentations scéniques. Enfin, Van Hecke croit très nécessaire d'ajouter à un groupe formé selon ses conseils précis un certain nombre d'acteurs. « Car, dit-il, les meilleurs juges d'une œuvre dramatique, ce sont ceux qui se trouvent chargés, par état, de se montrer chaque soir en scène. » A l'objection que l'auteur prévoit, visant la surcharge de travail que l'on imposerait ainsi aux acteurs, il réplique ces deux phrases qui, proférées aujourd'hui, nous feraient sourire : « Que l'on se rassure, dit-il. Le chiffre des acteurs indigènes est très restreint, » partant le nombre des pièces.

Un rapport de 1862 en décide peu différemment (1). Il s'agit d'un comité de lecture d'œuvres de comédie et d'opéra, que le signataire compose comme suit : *a*) un délégué de l'administration communale; *b*) deux ou trois hommes de lettres; *c*) un ou deux compositeurs de musique ou artistes musiciens; *d*) le directeur de la troupe établie dans la localité ou son délégué. C'est un comité constitué de la sorte, à Tournai, qui admit en un an (1860-61) 8 tragédies ou drames en vers ou en prose, 12 comédies dont 3 en vers, 5 opéras-comiques ou opérettes, 6 vaudevilles.

En 1880, comme en 1862, on désire que le directeur ou son délégué fasse de droit partie du comité, mais il est demandé que celui-ci soit le moins nombreux possible (2). Un particulier, non sans esprit, sinon sans

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

(2) *Considérations sur le théâtre en Belgique.*

(1) *Encouragements à la littérature et à l'art dramatique.* Rapport à M. le Ministre de l'Intérieur au nom de la Commission permanente, par M. PH. BOURSON.

(2) *Encore le théâtre national*, par un homme de lettres (brochure).

acrimonie, dresse généreusement les statuts du comité qu'il souhaiterait voir agir. Ils sont curieux et sévères... mais un peu longs. Je ne puis qu'en extraire les conditions faites pour nous intéresser le plus en ce moment : *a*) Il (le directeur à qui un subside serait accordé) fournira une troupe d'artistes égale en mérite à celles des théâtres de Paris : Odéon, Gymnase, etc. *b*) Le directeur jouera, pendant la saison théâtrale, un minimum de... actes de comédie, drame, tragédie écrites en français par des Belges. *e*) Le directeur s'engage à donner, un jour déterminé de chaque semaine ou quinzaine, un spectacle composé exclusivement de pièces belges, inédites ou autres, jouées en Belgique. *j*) Le directeur mettra à la disposition du public au moins cent places de parterre, à un franc chacune, à toutes les représentations composées exclusivement de pièces belges.

Cependant tous les documents font une réserve qu'actuellement aussi, à tort ou à raison, quelques critiques n'hésitent pas à formuler. En tout cas, la situation a fort changé. Nous sommes loin, en effet, de cet écrivain qui prétendait que les auteurs belges étaient dans l'impossibilité d'acquérir une renommée européenne (1825). Un peu plus tard, s'élève la question de la fameuse incrédulité du public sur les aptitudes des auteurs belges (1839). Nous lisons ce jugement de l'époque, naïvement exprimé : « C'est, en un mot, ce sentiment trop gravé dans le cœur de l'homme, cette contrariété naturelle, qui secrètement s'oppose au succès d'un voisin, d'un ami, d'une connaissance... » Quarante années plus tard, l'ironiste qui donne une raison de la prévention du public contre les auteurs indigènes se montre un peu plus psychologue, en nous rappelant de quelle manière les journaux hostiles indisposaient ce public méfiant : « Je vous invite, parodie-t-il, à vous ennuyer tel soir en écoutant une pièce du crû. Vous ne pouvez vous refuser à l'admirer, quoiqu'elle vous ennuie à mourir et que l'auteur n'ait consulté uniquement que son intérêt d'amour-propre, en s'inquiétant peu ou prou d'exciter votre émotion ou de vous donner une occasion de plaisir ; mais c'est un compatriote ! » C'est bien là le ton sarcastique des journaux de l'époque.

A ces sarcasmes, d'avance on avait répondu au commencement du dix-neuvième siècle de même qu'on le fait aujourd'hui : « Il est bien plus commode sans doute de monter et de jouer des ouvrages dont la réputation est faite d'avance par un peuple voisin qui a celle de s'y connaitre, » etc.

Or, pour vaincre les résistances, les propagandistes ne faisaient pas que donner l'ordonnance pour de bons comités de lecture. Plusieurs princes ont, au cours de notre histoire, encouragé les arts ; il faut à présent que nous, les citoyens, protégions le luxe d'un théâtre national, disait-on dès le début du siècle passé (vers 1820). Vingt ans plus tard se résout théoriquement la question des remèdes. Nul ne prétend forcer les pouvoirs, ou qui que ce soit, à consentir aux frais d'une éducation artistique ; mais, sans doute, il y a un moyen terme pour concilier ce qui est dû aux plaisirs des amateurs et aux arts nationaux. Quels sont les sacrifices qu'il faut s'imposer pour l'enseignement des jeunes auteurs? Fondera-t-on une école dramatique? Mais elle ne formerait pas plus de grands auteurs de théâtre qu'une école d'escrime ne fait des hommes braves et des héros. — Je néglige l'énumération de remèdes bizarres et ne citerai que cette opinion de Van Hecke (1839) : Les guides, les conseils aux jeunes ne peuvent être « que l'étude de l'homme, de la société, unie à une lecture raisonnée des meilleures productions de l'art, et surtout une continuelle fréquentation du spectacle. »

Delmotte (1), en homme avisé et sceptique, prévoit un danger dans l'encouragement pécuniaire que l'on offre aux jeunes auteurs. Il craint que certains hommes de lettres ne voient dans le théâtre « l'occasion de passer sa vie et de fournir à ses besoins, et de satisfaire sa vanité personnelle ».. « Qu'il s'expatrie, s'il en est ainsi. Qu'il aille demander à gagner sa vie là où l'on fait du théâtre une espèce d'industrie à laquelle l'art est étranger. Il y trouvera la profession qu'un petit pays ne peut lui donner. »

Mais Delmotte est presque seul à afficher telle cruauté. Il nous semble, du reste, que les pouvoirs furent toujours attentifs aux lettres, aux arts et aux sciences, auxquels le ministre de l'intérieur pouvait, vers 1835, consacrer annuellement 130,800 francs. De plus, à cette époque, l'allocation d'un subside de 25 ou 30,000 francs était sanctionnée par la Chambre, pour être mis à la disposition du comité chargé de l'examen et de la réception des ouvrages scéniques.

Plus tard, toujours à propos de subsides, on demande si l'État belge et la capitale ne pourraient s'entendre. Le gouvernement représente l'intérêt général. La Ville a les instruments les plus parfaits et les moins chers, le théâtre du Parc. Les deux autorités réunies, disait-on, (1862), ne pourraient-elles mettre à la disposition de la direction du Parc une subvention de 15,000 francs ? Voilà, pour finir ce glanage historique, quelques chiffres intéressants.

Nous sommes sans doute arrivés, en 1912, au terme de ces hésitations. Il nous reste à cueillir, dans un bref délai peut-être, les fruits des longs débats dont nous avons fait pressentir le travail entre les années 1830-1880.

JEAN DE BOSSCHÈRE

(1) *Encore le théâtre national.*

L'ANNONCE FAITE A MARIE

Mystère en quatre actes et un prologue par PAUL Claudel.
Première représentation au Théâtre de l'Œuvre
le 21 décembre 1912.

Ce fut une belle, très belle soirée, une réussite complète en tous points, une réponse magnifique et définitive à ceux qui, réclamant pour Paul Claudel les misérables avantages du silence et du chuchotement, semblaient craindre pour son œuvre l'épreuve de la scène.

Or, le théâtre de Claudel est du théâtre, et du très bon théâtre. Il est fait pour être joué, et s'il paraît à certaines personnes insolite, cela tient uniquement à ce que nous sommes tout à fait gâtés par un mauvais théâtre, par une pacotille dramatique à qui va tout le succès. Si l'on jouait un peu Claudel, on verrait combien vite le public lui viendrait.

D'ailleurs, ce mauvais renom d'obscurité, dont de maladroits admirateurs l'entouraient avec précaution, est déjà tombé. On n'ose plus dire que Claudel est abscons. Bien plutôt certains critiques, adversaires obligés de tout ce qui est grave, puissant, profond, se donnent-ils aujourd'hui les airs de dire : « Mais c'est très clair, en effet ; seulement ce sont des idées bien banales : nous aurions désiré plus d'ingéniosité ».

Ces messieurs appellent idées banales les grands thèmes simples et éternels de la vie : le mysticisme, la bonté, l'amour, la jalousie, etc. Et ils souhaiteraient que ces thèmes fussent développés avec le plus de platitude possible. Au fond, ce qui les choque, c'est le style. A la haine du style, on reconnaît le cuistre.

Quoi qu'il en soit de leurs opinions, qu'ils ne se firent pas faute d'exprimer le lendemain dans les gazettes, la représentation de *l'Annonce faite à Marie* fut un très grand succès, et ils furent bien obligés de le constater. Ce fut un très grand succès car il y eut homogénéité complète, accord absolu entre le texte, l'interprétation, les décors. Et les plus hostiles se sentirent tout pénétrés de cette force persuasive, de cette atmosphère d'enthousiasme et de beauté.

Je ne rappellerai pas aux lecteurs de *l'Art moderne* le sujet de *l'Annonce faite à Marie*. Ils le connaissent. Ils savent que c'est, retouché dans des détails et complètement modifié dans la conclusion, le sujet de *la Jeune fille Violaine*. Ce que je veux dire aujourd'hui, c'est que tous les interprètes de cette noble pièce l'avaient admirablement comprise, ce qui, entre parenthèse, répond à l'objection si souvent faite : « Un acteur ne peut comprendre et interpréter que des sottises. » Il n'en est rien. Un acteur est pareil à un instrument. Si vous lui confiez un morceau absurde, il le fera valoir, c'est vrai. Mais si un virtuose lui demande de rendre une sonate de Beethoven ou un prélude de Franck, il sera merveilleux. C'est à force de confier de la musiquette à ces très beaux instruments que sont les acteurs modernes, qu'on les a tellement gâtés. Quelle école précieuse serait pour eux le théâtre de Paul Claudel !

Mme Lara fut une Violaine délicieuse, soumise, tendre et belle, ardente et mystique. Ses attitudes parfaites, sa beauté fragile, les inflexions de sa merveilleuse voix nous causèrent une profonde émotion. Le personnage de la jalouse Mara avait été confié à Mme Marcelle Frappa, qui est décidément une artiste de premier ordre. Elle n'en omit pas une nuance. Elle fut continuement coléreuse et pétrie de rancune, mais sans jamais se répéter et avec un sens aigu de la réalité humaine. On la sentait qui se donnait profondément à son rôle, son rôle terrible de femme mauvaise et dévorée d'envie

Lugné-Poe évoqua avec une tranquille dignité la figure d'un de ces paysans patriarcaux comme il y en avait jadis, un peu seigneurs sur leurs terres, rudes et justes, et parlant des travaux des champs avec une noble simplicité, tout antique. Jacques Hury, c'était l'ardent et romantique Roger-Karl. Il faut tout particulièrement féliciter M. Magnat de la magnifique création qu'il fit dans le rôle de Pierre de Craon. Rôle difficile, tout en nuances intimes, rôle de récitant plus souvent que d'acteur. Ce jeune artiste fut admirable de vérité et de mesure, hiératique ou humain selon les moments, et si merveilleusement intelligent des beautés de son texte. MM. Corney, Dhurtal, Jouvey, Mlles Maes et Jackson se montrèrent excellents dans les rôles de comparses : apprenti, maître, ouvriers, femmes.

Tous ces artistes étaient d'ailleurs portés par la musique de la prose de Paul Claudel. Rien n'est mieux fait pour la scène que cette phrase, toujours coupée où il le faut pour le suspens respiratoire, pour l'arrêt de la pensée. C'est le vers du théâtre idéal. Alors que les textes habituels obligent les interprètes à chercher *au petit bonheur* les endroits où ils placeront leurs coupes et leurs césures, Paul Claudel fait cela pour eux, ce qui est après tout son rôle. Il écrit directement ses pièces dans ce style martelé, où les pauses, tout émotives, n'ont que des rapports de coïncidence, parfois, avec les pauses du sens discursif. La meilleure preuve théorique qu'il ait raison, c'est que inconsciemment les acteurs rajoutent ces pauses émotives, ces suspens respiratoires aux pauses logiques de la syntaxe. Et la meilleure preuve pratique c'est que, dans l'interprétation de *l'Annonce faite à Marie*, ils furent admirablement servis par ce procédé, et comme portés sur les vagues puissantes de cette diction organique et vivante.

Les décors, de M. Rottenstein, étaient parfaits. Un encadrement d'or et de cuir cernait la scène, l'isolant précieusement du monde extérieur comme une châsse. Le proscenium était meublé de tentures sombres, immuables. Seule, la toile de fond changeait, éclairée par des projections, toutes herses et rampes supprimées. C'était d'un effet extraordinaire, et quasi magique.

Quant aux chœurs, exécutés par les élèves de la classe de chant grégorien de la *Schola Cantorum* dirigés par Mme Jumel, leur intervention dans la pièce fut d'un effet profondément mystique et de la plus pure et plus haute émotion.

Cette soirée est une soirée inoubliable, si parfaitement belle que nous ne pensions même plus que nous l'avions espérée quinze ans.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES AMIS DE LA DENTELLE

Concours pour un dessin de dentelle.

Le jury, composé de trois fabricants, de deux piqueuses-patronneuses, de trois artistes et de quatre membres du Comité, fut unanime pour réclamer l'exécution préalable, en dentelle, des projets choisis. Parmi les envois de soixante-neuf concurrents, une trentaine environ étaient « exécutables », c'est-à-dire adaptés à la dentelle de Binche qui faisait l'objet du concours. Les dix meilleurs projets seront exposés au prochain Salon de la *Libre Esthétique* sous leur forme de dentelle réalisée, et le prix sera décerné à la meilleure réalisation.

Les devises que portent ces dix projets sont les suivantes : *Les Yeux fermés*, *Fil de lin*, *Vieux-Neuf*, *Wy Willen*, *Fais ce que dois*, *Trois croissants réunis*, *Gulden Sporenslag*, *Ava*, *Consilio manuque*, Compagnie Universitaire (un képi).

Remarques générales : soin et recherche des études ; manque de connaissance quant à la dentelle de Binche, sujet du concours. Une grande partie des dessins étaient trop servilement inspirés des modèles anciens auxquels on avait emprunté trop d'éléments — voire des motifs entiers — au lieu de se borner à en interpréter le caractère. Quant aux dessins d'un genre nouveau, ils étaient presque tous aussi intéressants que mal adaptés en caractère et à la technique de la dentelle.

Beaucoup de dessins étaient bien faits, harmonieux, et eussent pu servir à de la broderie, à de la décoration murale, à des tissus, mais manquaient de cet aspect précieux, léger et souple qui fait l'élégance de la dentelle.

Quand notre petit pays saura-t-il faire un effort pour garder le monopole d'une industrie dont tant de branches lui sont bien personnelles ? Il faut répéter sans jamais se lasser qu'*il nous faut* des cours de *technique* et *d'esthétique dentellière* pour cette intéressante classe de dessinateurs qui pourrait empêcher la dentelle de devenir l'objet de pacotille dont se contente trop souvent le public.

M. K. M.

L'Inauguration du Petit Théâtre.

Depuis longtemps MM. De Praetere et Louis Piérard s'occupaient de la mise en œuvre de ce *Petit Théâtre* qui devait ressusciter chez nous l'art des marionnettes aimé des grands et des petits, des esthètes et des profanes. C'est, aujourd'hui chose réalisée. La première soirée du *Petit Théâtre* a eu lieu le 21 décembre à la Salle Giroux, et ce fut un véritable succès. Les directeurs et ses collaborateurs artistiques se sont efforcés de donner à ce spectacle un caractère d'art tout particulier. Les décors avaient été brossés par M. von Dircke, les marionnettes étaient dessinées et habillées par Mme von Dircke, et décors et personnages furent fort goûtés du public d'élite qui se pressait dans la coquette salle de spectacle. Nous avons signalé déjà le but hautement artistique que poursuit la direction du *Petit Théâtre*. Le programme de cette première soirée était réussi en tous points. L'exécution de l'opéra-comique de Mozart *Bastien et Bastienne* fut le principal attrait de la soirée. Il y eut aussi un joli choix de *Bergerettes et Noëls* français, une sonate de Scarlatti pour clavecin, exquisement jouée par Mlle Ewings, et un numéro inédit, original et inattendu : deux charmantes fantaisies pour clavecin de James Ensor, *Flirt de marionnettes* et *Orgue de Barbarie*, où l'on retrouve toute la curieuse et souple personnalité du dessinateur des *Masques*. Enfin, n'oublions pas la spirituelle et cocasse causerie inaugurale prononcée par M. Louis Piérard et mimée par un des fantoches de la petite troupe muette.

Mlle Claire Nanteuil et MM. Fourmond et Boutens prêtèrent à cette soirée le sérieux appui de leur talent.

Deuxième vente Henri Rouart

La seconde vente de la collection Rouart, composée de pastels et dessins, a, comme la première, excité à Paris la plus vive curiosité et les enchères ont dépassé de beaucoup les prévisions.

C'est Degas qui, cette fois encore, bat le record des prix. Un pastel : *Chez la modiste* est monté à 82,000 fr. Un autre : *la Chanson du chien*, à 50,100 fr. Une *Danseuse* a été vendue 37,000 fr., une *Danseuse au repos* 32,000, *Dans les coulisses* 31,000, *Danseuse sortant de sa loge* 31,000, *Portrait de Mme X...* 29,000, *Danseuses sur la scène* 17,000.

Citons encore, parmi les dessins et pastels les plus haut cotés, quelques adjudications :

Barye, *Panthère noire*, 14,500 fr.; *Tigre*, 12,000. — Mary Cassatt, *Jeune femme et enfant*, 10,000. — Corot, *Femme nue*, 8,500; *Rome le long de la Villa Médicis*, 3,100 (acquise par le Musée du Louvre). — Daumier, *le Concert*, 14,000; *Au théâtre*, 8,000. — Delacroix, *Soldat de l'empereur du Maroc*, 4,200; *Chevaux conduits par les Hindous*, 4,200; *Officiers grecs*, 5,525; *un Arabe*, 3,250; *les Gorges d'Ollioules*, 3,500.— Manet, *Étude pour l'Olympia* (sanguine), 3,300. — Millet, *Vue du Puy-de-Dôme*, 15,000; *Phœbus et Borée*, 16,100; *Bergères se chauffant*, 19,600; *Paysan rentrant du fumier*, 14,700; *Daphnis et Chloé*, 6,200; *Paysage*, 4,700 (acquis par le Musée du Louvre); *Paysage*, 3,800; *Ferme du Lot*, 3,050; *le Cantonnier*, 9,000; *les Bêcheurs*, 5,000; *l'Entrée de la forêt à Barbizon*, 10,200 (acquis par le Musée du Louvre); *Bergère*, 3,000; *Portrait de Mme J.-F. Millet*, 7,500; *le Vannier*, 7,400; *Bûcheron liant des fagots*, 14,600; *la Fuite en Égypte*, 5,500; *Paysanne*, 7,600 (acquise par les Amis du Louvre); *le Repos des Moissonneurs*, 6,600; *Étude de femme*, 3,000. — Berthe Morisot, *Femme et enfants*, 3,800. — N. Poussin, *Mars et Vénus*, 4,000. — Prud'hon, *l'Ame brisant les liens qui l'attachent*, 15,600; *Femme debout, appuyée sur une rame*, 15,100; *Jeune fille*, 3,200. — Puvis de Chavannes, *Torse de femme*, 4,000. — Th. Rousseau, *le Grand Chêne*, 5,500; *les Bords de la Seine*, 5,300; *le Long rocher à Fontainebleau*, 4,800. — L. Vigie, *Portrait d'homme*, 5,700.

Citons enfin, parmi les tableaux anciens (première vente) : Chardin, *Instruments de musique*, 41,000 fr. — Duplessis, *Portrait de Mme Couturier*, 15,150. — Fragonard, *le Repos pendant la Fuite en Égypte*, 75,000; *Paysage*, 70,000. — Goya, *Femme espagnole*, 142,000. — Greco, *Un apôtre*, 60,000; *l'Apparition de la Vierge*, 35,100. — N. Poussin, *l'Enfance de Bacchus*, 20,000. — Prud'hon, *l'Abondance*, 27,000; *Portrait de la princesse E. Bacciochi*, 33,000. — H. Robert, *le Jardin de l'Infante*, 32,000. — Strigel, *Un ange*, 15,200. — Tiepolo, *Portrait d'un sculpteur*, 11,000.

CHRONIQUE THEATRALE

« L'Assaut » au Théâtre du Parc.

Il y a des gens qui adorent le théâtre de M. Bernstein, mais qui n'osent pas l'avouer, à cause de l'atmosphère un peu canaille que l'on respire chez cet auteur. Ces gens-là sont bien heureux depuis qu'ils ont vu l'*Assaut*. Maintenant ils peuvent proclamer haut et clair leur admiration : M. Bernstein n'a-t-il pas écrit une pièce que la morale approuve, une pièce où la vertu est récompensée et le vice puni?

Il est bien possible qu'en composant l'*Assaut* M. Bernstein s'est proposé de montrer à ses détracteurs qu'il était capable, tout comme un autre, de mettre en scène des personnages propres. Malheureusement, on ne rompt pas comme cela, tout d'un coup, avec de certaines façons de concevoir les êtres, les choses, les sentiments et les rapports que les humains ont entre eux. M. Bernstein veut peindre un honnête homme contre lequel se liguent les bas envieux de la politique. Et quel type invente-t-il? Un ancien clerc de notaire qui a barboté jadis dans la caisse de son patron et qui sort réhabilité dans la suite : un voleur repenti, mais un voleur. A côté de cet .. honnête homme, il veut placer une jeune fille qui évoquera toutes les idées de pureté, de charme, de dévouement, de confiance dont est pétrie l'âme de la femme idéale. Noble dessein. Seulement, pour toucher au type de la jeune fille, il faut posséder une délicatesse que M. Bernstein ne connaît pas. Sa Renée de Rould est une étrange petite personne qui s'est mis en tête d'épouser le vieux Mérital. Elle est jeune, elle est jolie, elle est riche, elle est recherchée par des jeunes gens : non, c'est Mérital qu'elle veut, un vieillard; et l'on pense, malgré soi, que Renée, dans cette union bizarre avec le vieil homme politique, voit surtout le profit qu'en tirera son ambition, le jour prochain où Mérital sera ministre, puis président du Conseil, puis président de la République. Mais Mérital est à mille lieues de se douter de son bonheur. Même il demande Renée en mariage pour son propre fils... Situation gênante... Qu'à cela ne tienne : Renée fera les premiers pas, Renée s'offrira, Renée « raccrochera » Mérital. Impossible de lui résister, tant cette vierge est savante en matière de tactique amoureuse. Et voilà encore, n'est-il pas vrai, un type de beauté morale de grande allure...

Mais M. Bernstein conserve, dans *l'Assaut*, toutes ses qualités de force brutale. Au deuxième acte, la scène entre Mérital et Antonin Frépeau, le chéquard envieux et sournois, Tartufe de la politique, est extrêmement bien conduite et vigoureuse. MM. Krauss et Leubas l'ont jouée merveilleusement bien. A la fin tout s'arrange, ce qui est rare dans le théâtre de Bernstein et ce qui ne contribuera pas peu à lui amener la clientèle des âmes sensibles et optimistes.

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

F.-Ch. Morisseaux.

Un jeune écrivain belge que plusieurs volumes et quelques pièces de théâtre avaient signalé à l'attention vient de succomber à Bruxelles. François-Charles Morisseaux n'avait guère dépassé la trentaine. Né à Morlanwelz en 1881, il débuta en 1904 par la publication d'un recueil de vers, *Esquisses sentimentales*, et d'un roman, *A travers le vitrail*, que suivit bientôt un nouveau volume de vers édité chez Lemerre, *la Blessure de l'amour*. Morisseaux s'orienta ensuite vers le théâtre et signa, en collaboration avec M. Henry Liebrecht, *l'Effrénée*, comédie en quatre

actes, et *Miss Lili*, comédie en trois actes, l'une et l'autre jouées au théâtre du Parc; puis, seul, *la Rencontre inattendue*, qui remporta le prix de *Comœdia* en 1910, et *le Quant à soi*, pièce primée en 1911 au concours de littérature dramatique du *Soir* et représentée au théâtre des Galeries, *la Captivité de Line*, etc.

Morisseaux disparaît au moment où semblait s'ouvrir devant lui une brillante et féconde carrière d'écrivain dramatique.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Musée moderne, Salon de la *Société royale des Aquarellistes*. — Au Cercle artistique, Mme Voorman et M. Albert Cels. — Galerie Giroux, *les Bleus de la G. G. G.* — Galerie Dubigk, M. Henry Moreau. — Atelier Boschè (44 avenue Maurice), Exposition d'art décoratif (dernier jour). — *Cercle d'art de Laeken* (rue Claessens), première exposition.

D'après M. L. Maeterlinck, qui a publié sur ce sujet dans la revue *l'Art et les Artistes* une étude très documentée, deux peintres du nom de Roger Van der Weyden, tous deux nés à Tournai, ont vécu à la même époque ; les dates fournies par les pièces d'archives l'établissent. M. Maeterlinck propose d'appeler, d'après le milieu où s'exerça leur influence, l'un, R Van der Weyden de Bruxelles, l'autre R. Van der Weyden de Bruges.

La deuxième matinée (neuvième représentation) du *Chant de la Cloche* est fixée à dimanche prochain, 5 janvier.

Mme Croiza a été engagée par la direction de la Monnaie pour une douzaine de représentations à donner en février-mars. Elle jouera *Werther*, *Thérèse* et *Orphée*.

M. Ad. Brachart, ancien élève des Conservatoires de Bruxelles et de Paris, ouvrira le 7 janvier prochain, à l'usage des jeunes gens de 18 à 28 ans qui se destinent à la carrière dramatique, une Académie des Hautes Études scéniques, avec Théâtre d'application. Le programme des cours embrasse un enseignement complet.

S'adresser pour les inscriptions (10 francs par mois) 24 rue Braemt, à Bruxelles.

De Paris :

Comme nous l'avions fait pressentir, *Fervaal* subit un nouveau retard, dû à l'indisposition persistante de M. Muratore. La répétition générale est fixée à mardi prochain, 31 décembre, la première au vendredi 3 janvier.

Le premier fascicule des *Cahiers d'aujourd'hui* (1) a rencontré auprès des artistes et du public le meilleur accueil. Très intéressante publication, pleine de jeunesse et de vie, d'une haute tenue littéraire, à laquelle collabore l'élite des écrivains d'aujourd'hui et qu'illustrent de charmants croquis de Francis Jourdain et Albert Marquet. Au sommaire : deux fragments de *Dingo*, le nouveau volume d'Octave Mirbeau, un *Portrait de Mirbeau* par Marguerite Audoux, des extraits du *Charles Blanchard* de Ch.-Louis Philippe, des articles de Léon Werth, Régis Gignoux, George Besson, Hamp, Vildrac, etc.

M. Roger-Ducasse vient de donner à quelques privilégiés l'audition d'importants fragments de son ballet *Orphée*, dont il a écrit le poème et la musique. Cette œuvre, conçue sur un plan tout nouveau, où les masses chorales se mêlent à la chorégraphie, a produit sur les auditeurs une impression profonde.

Sottisier :

Cette exilée est devenue très Parisienne, et surtout très Française, ce qu'on ne saurait lui pardonner au palais royal de Madrid. C'est là, dans le sévère Alcazar, que règne son ennemie...

Le Matin.

(1) *Les Cahiers d'aujourd'hui*, publiés sous la direction de GEORGES BESSON, paraissent six fois par année. Paris, 27 rue de Grenelle. Abonnement : France-Belgique, 7 fr.; étranger, 9 fr. Le numéro : 1 fr. 25.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LEOPOLD, 2 — BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18 RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

E. DEMAN, Libraire-Editeur
RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14

Maison Félix MOMMEN & Cº, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE St-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE (1912)

DE *L'ART MODERNE*

ÉTUDES ET PORTRAITS

Régionalisme ou internationalisme (Octave Maus) . . 59
Nationalisme ou internationalisme (Emile Verhaeren). 276
Art et démocratie (G. Jean-Aubry). 175
A la mémoire de Jacques Dubrœucq (Jules Destrée). 33, 172
L'Art wallon (Octave Maus) 337
Réflexions sur le portrait (Paul Lambotte) 131
Notes sur les Valkenborch (Louis Thomas). 295
Les « Venise » de Claude Monet (Octave Mirbeau) . . 167
La Manifestation Sand (Discours de M. Octave Maus). 1
Le Salon d'Automne (G. Jean-Aubry) 311, 319, 327
Manifeste des peintres futuristes 41
La Société nationale des Beaux-Arts (Octave Maus). 191
La réclame artistique à Munich (William Ritter) . . 375, 383
Points de vue (Octave Maus) 343
La responsabilité des écrivains (Georges Lecomte) . . 287
La culture française (Francis de Miomandre) 3
Pour le latin (Id.). 49
Les Conseils de lord Chesterfield (Id.) 11, 18
Un plaidoyer pour l'Indépendance (Id.) 105
Le vrai nationalisme (Id.). 169
Le Prince des poètes : Paul Fort (G. Jean-Aubry) . . 223
Mœurs littéraires (Georges Rency) 239, 250
Réflexions sur les paraboles (Francis de Miomandre) . 335
Considérations musicales (Octave Maus) 9
L'interprétation musicale (Blanche Selva). 247, 255
La direction du Conservatoire (Octave Maus). . . . 351, 377
Analogies (Camille Mauclair) 113
La messe en *ré* de Beethoven (Id.) 137, 151
Idées et commentaires (G. Jean-Aubry) 159
Sur l'art de la danse (Isadora Duncan) 209
Le Théâtre belge (Georges Rency) 269
Sur le Théâtre national (J. de Bosschère) 399, 407
Hélène de Sparte (Octave Maus) 145
Fidélio (Id.). 25
Le Chant de la Cloche (Id.). 367
Le Jubilé d'Ernest Van Dyck (Id.) 121
Le privilège de *Parsifal* (Id.) 283, 303
Voir aussi à la *Chronique judiciaire des arts*
Pierre Bonnard (Thadée Natanson) 241
Jean Cocteau (Louis Thomas) 256
Léon Dierx (Francis de Miomandre) 183
Paul Drouot (Louis Thomas) 116
Albert Durer (Marius-Ary Leblond). 338
Forain (Octave Maus) 73
Gérard d'Houville (Louis Thomas) 265
Jean Janvier (Francis de Miomandre) 359
Guy Lavaud (Louis Thomas) 305
Mahler (Id.) 108
Henri Martineau (Id.) 202
Jean-Baptiste Meunier (Camille Lemonnier) 17
Louis Morin (F. de Miomandre) 305
Pierre Quillard (André Fontainas) 57, 65
Rachilde (Francis de Miomandre). 279
Renoir illustrateur (Louis Vauxcelles) 243
Lionel des Rieux (Louis Thomas) 226
Auguste Rodin (Edouard Herriot) 298
Roux-Champion (Gustave Geffroy) , ... 259
Charles Stern (Francis de Miomandre). 187

PEINTURE

Assemblées générales de la *Société des Amis des Musées* (P. B.) 28, 396
Don de M. Ch.-L. Cardon au Musée de Bruxelles . . 6
Le polyptyque d'Édimbourg (O. M.) 258
Néo-Vandalisme (Id.) 107
Acquisitions du Musée de Gand 14
Acquisitions du Musée d'Ixelles 54
Les achats de la commission provinciale du Brabant . 252
Le prix Verheyden 373
La Fédération des artistes wallons. 7
Les panneaux décoratifs d'Aug. Donnay pour l'église d'Hastière (Don Bruno Destrée O. S. B.). 218
L'art ancien et l'art moderne (Louis Vauxcelles). . . 203
L'art religieux et le peuple (O. M.) 164
L'atelier Portaels (Camille Lemonnier) 211
L'art nègre (Octave Maus) 289, 354
Opinions d'artistes sur l'orientation de la peinture moderne (Id.). 264, 275, 282
Acquisitions de M. Pierpont-Morgan 269, 341
Les artistes et la gloire (Octave Maus) 393
Les dessins et estampes du Louvre. 333
Un don de peintures anglaises au Luxembourg . . . 261
Un portrait de Thomas Morus par Durer 309
Les Fragonards de Grasse. 269
Une œuvre de Martin Schöngauer à Ribeauville . . . 245
Un portrait de l'infante Elisabeth par J. Van Eyck . . 245
Le Musée de Jacquemart-André 181
Les Corot de Rosny-sur-Seine 405
Une anecdote sur Cézanne 277
Une anecdote sur Millet 15
Jonathan Swift et le cubisme. 349
Eugène Laermans apprécié en Pologne. 221
Congrès artistique international. 171
X^e^ Congrès international d'Histoire de l'art 228, 260
Le Salon de la Libre Esthétique. Forain (Octave Maus) 110, 73
Les peintres belges (Frans Hellens) 81
Peintres étrangers et sculpteurs (Id.) 89
Les graveurs imprimeurs anglais (Octave Maus) . . 97
La *Libre Esthétique* et la presse 123
Visite de la Reine 118
Acquisitions de l'État et des particuliers 94, 228
Le Salon de Printemps. Quelques paysagistes (Franz Hellens) 161
Quelques sculpteurs et médailleurs (Id.) 179
Quelques peintres de la figure (Id.). 185
Acquisitions de l'État 236
L'Exposition de la Miniature (Franz Hellens) . . . 119, 130
Le Mémorial de l'Exposition de la Miniature . . . 213
L'Exposition de l'Estampe (Franz Hellens) 10
Id. de « Pour l'Art » (Id.) 51
Id. des Indépendants (Id.) 194
Id. de « Doe Stil Voort » (Id.) 251
Id. de la Société nationale des Aquarellistes et pastellistes (Id) 148
Id. de l'Union (Id.) 324
Id. du Sillon (Id.). 353
Id. de la Société royale des Aquarellistes (Id.) 385
Cercle artistique. Exposition de M. Albert Geudens (Jean Laenen) 20
Id. de M. Henri van Haelen (F. H.). 20
Id. de M. Florent Menet (Id.) 20

Id. de MM. Roidot et Louis Ludwig (Id.). 36
Id. de MM. Nieuwenkamp et J. Marion (Id.) . . . 52
Id. de MM. Maurice Blieck et V. Creten (Id.). . . 68
Id. de MM. F. Lantoine et F. Toussaint (Id.) . . . 76
Id de M. Marcel Wolfers (Id.) 93
Id. de quelques peintres de la figure (Id.) 133
Id. de MM. Langaskens et Boonen (Id.) 369
Id. de MM. A. Abattucci et Jacques (Id.). 379
Id. de Frans Courtens (Id.) 108
Id. MM. V. Marchal, R. Gevers, et Mlle de Barsy (Id.) 393
Id. MM. Steinlen, Ch. Michel et O. Coppens . . . 402
Galerie G. Giroux. Exposition d'ouverture (O. M.). . 84
Id. de Manet, Cross, Toulouse-Lautrec et M. Signac (F. H.) 149
Id. de A. Rodin et K.-X. Roussel (Id.). 133
Id. *Les Peintres futuristes italiens* (Id.) 187
Id. *Les Humoristes français* (Id.) 202
Id. de MM. Maurice Wagemans et Frans Smeers (Id.) 378
Id. des *Bleus de la G. G. G.* 402
Studio. Exposition de Mme Defauw (Id.). 5
Id. du Cercle *l'Eveil* (Id.) 100
Id. de MM. A. Patoux, Canneel et Genot (Id.) 369
Id. de MM. Aug. Donnay, M. Pirenne, G. Le Brun, P. Delcour et Ph. Derchain (Id.) . . 394
Salle Boute. Exposition de M. L. Franck (Id.) . . . 76
Id. de M. Louis-G. Cambier (Id.). 394
Galerie d'Art. Exposition de MM. Servais, Dillens, Mme Rolin et Penso (Id.) 369
Liége. Le Salon triennal (Georges Ritter) 149
L'ouverture 142
Le Jury 47, 94
Salle des Chiroux. Exposition de M. Lemaître et de Mlle Creuterer (Id.). 361
Salle du *Journal de Liége*. Id. de M. Khnopff (Id.). 361
Anvers. Salon de l'*Art contemporain* (F. Hellens) . . 117
Audenarde. Exposition du Cercle *Le Littoral* . . . 181
Auderghem. Les peintres de Rouge-Cloitre (F. H.). . 257
Heyst-sur-Mer. Exposition du Cercle *Le Littoral* . . 301
Tournai. Esquisses du Tournoi de chevalerie. . . . 325
Paris. Société Nationale des Beaux-Arts. (O. Maus) . . 191
Le Salon d'automne (G. Jean-Aubry) 311, 318, 325
Galerie Bernheim Jeune et Cie. Les « Venise » de Claude Monet (Octave Mirbeau). 167
Exposition Bonnard (Louis Vauxcelles) 195
Galerie Manzi. Exposition des impressionnistes . . 181
Exposition d'art contemporain (Louis Vauxcelles) 331
Galeries Blot et Vollard. Les dessins de Renoir (Id.) 219
Salle du Jeu de paume. Exposition Ricard et Carpeaux (Id.). 180
Pavillon de Marsan. Miniatures persanes (Id.) . . 235
Société de la Gravure sur bois originale 205
Amsterdam. Une exposition des primitifs néerlandais . 277
La Société des Arts graphiques d'Amsterdam . . . 87
Levanto. 1re Exposition internationale de xylographie. 229
Londres. Exposition de Whistler (O. M.) 245, 274
Venise. Les artistes belges (Louis Piérard) 234
Acquisition d'œuvres belges 261
Publications d'Art : Armand d'Agnel. *La faïence et la porcelaine de Marseille* (O. M.) 141
Pierre Bautier. *Juste Suttermans* (Franz Hellens). . 155
Émile Bayard. *Les styles Régence et Louis XV* (Id.) . 267
Émile Bernard. *Souvenirs sur Paul Cezanne* (Id.) . . 315
André Blum. *Mantegna*. (Id.) 6
A Broquelet. *Nos cathédrales* (Id.) 267
Georges Cain, G. Beaurepaire, A. Hallays. *Souvenirs et vieilles demeures* (Id.) 68
Paul Denis. *Liguier Richier* (Id.). 68
L. Dimier. *Les primitifs français* (Id.) 52
H. Dussauze. *Les règles esthétiques et les lois du sentiment* 267
Mme I. Errera. *Dictionnaire répertoire des peintres* (O.M.) 404
Élie Faure. *L'Art médiéval* (F. Hellens) 5
Henri Focillon. *Benvenuto Cellini* (Id.) 52
Guilio de Frenzi. *Ignacio Zuloaga* (Id.) 155
L. Gielly. *Giovan-Antonio Bazzi* 155
Louis Hourticq. *Manet* (F. H.) 53
Lucien Lemaitre. *Le miniaturiste Autissier*. 308
Lemberger. *Meister Miniaturen aus fünf Jahrhunderten* (F. Hellens) 131
Paul-André Lemoisne. *Degas* (Id.) 315
Martial Martel. *En Congé* (Id.) 192
Soil de Moriamé. *Porcelaines de Tournay* (O. M.) . . 142
Nuchter. *Dürer* (F. H.) 149
Perrot et Chipiez. *Histoire de l'art dans l'antiquité* (Id.). 164
Alfred Pichon. *Fra Angelico*. 259
Edmond Pilon. *Watteau et son école* (F. H.) 242
Mlle L. Pillion. *Les sculpteurs français du XIIIe siècle*. 268
Rouveyre. *Mort de l'amour* (F. H.) 61
Anthyme Saint-Paul. *Histoire monumentale de la France* (L.) 12
Ludwig Schnorr v. Carolsfeld. *Porzellan der europäischen Fabriken des XVIIIe Jahrhunderts* (O. M.). 142
Adolphe Thalasso. *Les Trésors du Musée national d'Athènes* (F. Hellens) 290
P. Toesca. *La Pittura e la Miniattura nella Lombardia* (Id.) 155
René Van de Sande. *Vieux Coins de Bruxelles* (P. B.) . 284
Paul Vitry. *Carpeaux* (F. H.) 243
Vente de la collection Levaigneur (Paris) 151
Id. id. Weber (Berlin) 71
Id. id. Roussel (Paris) 111
Id. id. Mme Jean Cardon (Bruxelles) . 119, 134
Id. id. Carcano (Paris) 173
Id. id. Jacques Doucet (Id.). 180, 189
Id. id. à Londres 269
Id. id. Henri Rouart (Paris) 396, 410
Id. id. I. Van den Eynde (Bruxelles) . 404
Id. des Van Dyck du marquis de Cattaneo (Paris) . 341
Id. du *Marchand hollandais* de Rembrandt . . . 341
Nécrologie. Sir L. Alma Tadema 204
Maurice Bonvoisin 126
Albert Braut 70
Léon Dardenne. 21
Jules Lefebvre 70
Théodore Rivière. 372
Jacques Rosseels 356
Eugène Smits (Octave Maus) 384
Félix ter Linden 150

SCULPTURE

Le tombeau de J.-J. Rousseau au Panthéon 63
Le monument de Beethoven, par M. José de Charmoy 55
Id. de Charles Bordes, par Alfred Lenoir. . . . 373
Id. de Jules Breton à Courrières, par MM. Theunissen et Houssin 39
Id. d'Eugène Carrière, par A. Rodin et J. Desbois . 165
Id. d'Emmanuel Chabrier à Ambert 31
Id. de Gilles Demarteau à Liége 269
Id. de Flaubert, par Clésinger 245
Id. d'A. Guilmant, par MM. Theunissen et Alaux . 165, 317
Id. de Jean Lorrain, à Fécamp 245
Id. de Meyerbeer, par Ch. Gir, à Spa. 127, 213
Id. de Frédéric Ozanam, par R. Robert, à Paris. . 293
Id. d'Arthur Rimbaud 317
Id. de Rossini, par G. Bareau 197
Id. des frères H. et J. Van Eyck, par G. Verbanck . 110, 212
Id. de Richard Wagner, par Klinger, à Leipzig . . 269
Id. de Max Waller, par V. Rousseau. 333
L'inauguration du monument de V. Hugo à Waterloo . 307
Le buste de Paul Mariéton au Théâtre d'Orange . . 253
Le musée Rodin 151
En l'honneur de Thomas Vinçotte. 401
L'assemblée générale des *Amis de la Médaille d'Art* 35
Médailles de l'Exposition de Charleroi, par Bonnetain 19
Id. de M. Paul Du Bois. 44
Médaille *La Musique*, par M. L. De Smeth. 19
Médaille de M. Alphonse de Witte, par M. G. Devreese 102
Plaquette commémorative des Van Eyck, par Jourdain 212
Id. de M. Hippert, par Ch. Samuel. 45
Id. d'E. et de M. de Guérin, par Gabriel Pech. . . 197
Id. de J.-J. Rousseau, par Rodo-Niederhaüsern . . 205
Id. de la visite du Roi et de la Reine à Anvers, par José Dupon 228
Id. du Baron Capelle, par G. Devreese 405
Médailles de M. G. Devreese pour l'*Association belge de la Presse* et pour *l'Aéro Club* (O. M.) 19
Nécrologie. Frédéric Vernon 348

ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE, ARTS APPLIQUÉS

Au musée des arts décoratifs. Les industries d'art moderne. Don F. Toussaint. 118
L'Art religieux et le peuple (O. M.) 164
Les « Amis de la dentelle » (M. K. M.) 409
Le péché dans l'art (L. Maeterlinck). 50, 289
Les « Amis des cathédrales » 71
L'esthétique de Bruxelles. L'escalier du palais de justice (J.-B. Lecomte) 291
A l'abbaye de Forest (Id.) 76, 363
La vieille tour d'Ostende 135
Les ruines d'Herculanum 349
L'Association des Arts de l'Extrême-Orient 54
Le nouveau théâtre des Champs-Elysées. 349
Les frises de M. Bourdelle pour ce théâtre 253
Le théâtre en plein air de Mézières (Suisse) 189
L'Art décoratif de Léon Bakst 189
L'Association internationale des Arts décoratifs . . . 237
L'Art décoratif à l'Université nouvelle 394
Le Jubé de Jacques Dubrœucq, à Mons 172
L'église romane d'Hastière 140, 173
Concours provincial de peinture ornementale . . . 364
Vente d'objets d'art du XVIIIe siècle à l'Hôtel Drouot. 197
Bibliographie. *Le trésor de l'art belge au XVIIe siècle.* 110, 276
Nécrologie. Ernest Acker (O. M.) 188
Fernand Thesmar 126

LITTÉRATURE

Le bi-centenaire de J.-J. Rousseau (O. M.) 171, 201
Le bi-centenaire de Rousseau en France (M. S. M.). . 215
La manifestation Maeterlinck (G. Rency) 147
Lettre de M. Gérard Harry 154
Pour Chateaubriand (Edmond Jaloux) 316
A la mémoire de Léon Dierx (Gustave Kahn). . . . 258
A la mémoire de Mallarmé (Octave Maus). 184
Hommage à Zola (Alfred Bruneau). 322
Littérature féminine (Mme Marcelle Tinayre) . . . 267
La critique littéraire (Maurice Donnay). 154
Le manifeste technique de la littérature futuriste . . 229
Le prince des poètes (M. S. M.) 211
Le prince des conteurs. Lettre de M. Han Ryner . . 252
Pour les humanités (Henry Gauthier-Villars) . . . 28
La sépulture des poètes (Francis Jammes) 77
Livres de l'année (Remy de Gourmont). 244
Sur la mort de Strindberg 243
Le Prix Nobel (O. M.) 378
M. Maeterlinck et le prix Nobel. 14
Le Prix Goncourt. 397
Le Prix de la Libre Académie de Belgique. 405
Prix provinciaux de littérature. 405
Nominations et promotions dans l'Ordre de Léopold . 381
André Fontainas et Léon Dierx 229
Albert Lacroix et Zola 309
Une enquête sur Mistral 79
Une lettre de C. Meunier à Léon Cladel 315
Lettre de Jelyotte à J.-J. Rousseau 341
Le Larousse de poche et les artistes (M. S. M.) . . . 347
Bibliographie — Alexandre Arnoux. *Didier Flaboche* (Francis de Miomandre). 76
Étienne Bellot. *Vindex* (Id.) 35
Paul Boncour. *Art et démocratie* (G. Jean-Aubry) . . 175
Jean de Bosschère. *Dolorine et les ombres* (André Fontainas) 26
Marcel Boulenger. *Introduction à la vie comme il faut* (Francis de Miomandre). 297
X.-M. Boulestin. *Tableaux de Londres* (F. de Miomandre) 386
Jean Bouscatel. *Les heures mortes* (Id.). 35
Alfred Capus. *La vie, l'amour, l'argent* (Id.) 27
François Castanié. *Les indiscrétions d'un préfet de police de Napoléon* (Id.). 92
Chateaubriand. *Mémoires d'outre-tombe.* Notes de Victor Giraud (Id.) 74
K.-G. Chesterton. *Le nommé Jeudi* (Id.). 92
Joseph Conrad. *L'agent secret* (Id.) 210
J. Copeau et J Croué. *Les frères Karamazov* (Id.) . . 59
Charles De Coster. *La légende d'Ulenspiegel*, préface de Camille Lemonnier 203
L. Delarue-Mardrus. *La monnaie de singe* (F. de M.) 92
Id. *L'inexpérimentée* (Id.) 291
Maurice des Ombiaux. *Essai sur l'art wallon ou gallo-belge* (Octave Maus) 337
H. Detouche. *Les ébats d'un sagittaire* (F. de M.) . . 92
Paul Drouot. *La chanson d'Eliacin* (Louis Thomas). 116
Id. *La grappe de raisin* (Id.) 116
G. Duhamel *Propos critiques* (F. de Miomandre) . . 153
Id. *Compagnons* (Id.). 210
Jean Dominique. *Le Puits d'azur* (Id.) 391
Henry Dussis. *Tanger et l'impasse marocaine* (Id.) 371
G. Eekhoud. *Les libertins d'Anvers* (Franz Hellens) 231
A. Erlande. *L'enfant de Bohême* (F. de Miomandre). 210
Id. *La ballade, le songe et le réveil* (Id.) 371
Léon-Paul Fargue. *Poèmes* (Id.) 216, 225
Gabriel Faure. *Autour des lacs italiens* (Id.) . . 210
André du Fresnois. *Une étape de la conversion de J.-K. Huysmans* (Id.) 147
O. Friedrichs. *Petites histoires de M. Masson* (Id.). 233
Maurice Gauchez. *Images de Hollande* (Id.) . . . 35
H. Gauthier-Villars. *Bizet* (Id.) 124
Henri Ghéon. *Nos directions* (Id.). 60
Edmond Gosse. *Père et fils* (Id.) 249
Rémy de Gourmont. *Je sors d'un bal paré* (Id.). . 178
Raymond Guasco. *John Bull's island* (Id.). . . . 377
Pierre Hamp. *La peine des hommes* (Id.) 210
Id. *Le rail* (Id.). 210
Id. *Vieille histoire ; contes écrits dans le Nord* (Id.) 362
Thomas Hardy. *Deux yeux bleus* (Id.) 92
F. Hellens. *Clartés latentes* (Id.) 335
Léon Hennebicq. *Pro Juventute* (Id.). 138
Emile Henriot. *L'instant et le souvenir* (Id.) . . 124
G. Huszar. *L'influence de l'Espagne sur le théâtre français des XVIIIe et XIXe siècles* (G. J.-Aubry). 354
Jacques Jary. *Essai sur l'art et la psychologie de Maurice Barrès* (F. de Miomandre). 234
René Le Coeur. *Lili* (Id.). 210
Grégoire Le Roy. *La couronne des soirs* (Id.) . . 34
Fernand Limboscii. *Le bois d'oliviers* (Id.) 35
Fr. Liszt. *Pages romantiques* 315
Louis Maeterlinck. *Péchés primitifs.* 289
Lucie Paul-Margueritte. *La déception amoureuse* (F. de Miomandre). 291
Paul Margueritte. *Les Fabrecé* (Id.) 362
J. Marnold. *Musique d'autrefois et d'aujourd'hui* (O. M.). 60
W. Martin. *Gérard Dou*, trad. de M. L. Dimier (F. H.) 149
Henri Martineau. *Acceptation.* (Louis Thomas) . . 202
André Maurel. *Paysages d'Italie.* I. *De France à Naples.* (F. de Miomandre) 345
F. de Miomandre. *Histoire de Pierre Pons, pantin de feutre* 373
J.-Joachim Nin. *Idées et commentaires* (G. Jean-Aubry).) 159
Pierre Nothomb. *Notre-Dame du matin* (F. de M.) 272
Julien Ochsé *D'île en île* (O. M.) 217
Jehanne d'Orliac. *Le jardin des autres* (F. de M). . 233
Marcel Ormoy. *Le jour et l'ombre* (Id.) 274
Jean Payoud. *L'oncle Mansi* (Id.) 291
Péladan. *Le paysage au Salon des Indépendants* (Id.) 178
Charles-Louis Philippe. *Lettre de jeunesse* (Id.). . 60
Edmond Pilon. *Watteau et son école* (Id.) 322, 329
Id. *La Fontaine* (Id.) 330
Sydney Place. *Les fréquentations de Maurice* (Id.) . 386
Albert de Pouvourville. *Rimes d'Asie* (Id.). 273
M. Prouille. *L'offrande à l'aimée ou les douze Eros* (Id.) 154
Gaston Pulings *Le pèlerinage intérieur* (Id.). . . 4
Rachilde. *Son printemps* (Id.). 279
Gaston Rageot. *La renommée* (Id.). 124
Id. *A l'affût* (Id.) 370
J. Reboul. *Thèse et doctrines du nationalisme* (Id.) . 169
Roger Reboussin. *Les colonies de vanneaux huppés dans les environs de Sargé* (Id.) 27
Henri de Régnier. *L'amphisbène.* (Id.) 129
Id. *Pour les mois d'hiver* (Id.). . . 130
S. Reinach. *Cornélie ou le latin sans pleurs* (Id.) . 362
Id. *Eulalie ou le Grec sans larmes* (Id.) 152
Jacques Rivière. *Études* (Id.). 99
F. Roger-Cornaz. *Le Trianon de Porcelaine* (Id.) . 153
Lucien Rolmer. *Les Amours ennemies* (Id.). . . . 179
Blanche Rousseau. *Le Rabaya* (Id.) 199
Ruskin. *Le val d'Arno*, traduction de M. E. Cammaerts. 93
A.-R. Schneeberger. *Visionnaires.* (Id.) 267

Octave Séré. *Musiciens français d'aujourd'hui* (O.M.) 225
Émile Sicard. *Films* (F. de Miomandre) 210
Jules Sottiaux. *La Wallonie héroïque* (Id.) 35
Suarès. *Dostoïevski* (Id.) 43
H. Thomas. *Les joyeuses commères de Windsor* (Id.) 12
Louis Thomas. *Vingt portraits* (Id.) 3
Id. *Souvenirs sur Moréas* (Id.) 4
Julien Tiersot. *Jean-Jacques Rousseau* (M. S. M.) . 321
Robert de Tray. *Les désirs du cœur* (F. de M.) . 362
Pierre de Trévières. *L'amour aux bas-bleus* (Id.). 92
L. Vaillat. *La Société du XVIII^e siècle et ses peintres* (Id.) 82
C^tesse van den Steen. *Profils de gosses* (Id.) 263
Jean Variot. *L'œuvre d'Elémir Bourges* (Id.) . . . 4
Jean-Louis Vaudoyer. *La Maîtresse et l'Amie* (Id.) . 291
Auguste Vermeylen. *Le Juif-Errant* (Id.) . . . 153
Auguste Vierset. *Louis Delattre* (Id.). 153
Charles Vildrac. *Découvertes* (Id.). 370
Gilbert de Voisins. *L'Enfant qui prit peur* (Id.) . . 210
H.-G. Wells. *L'Histoire de M. Polly* (Id.) 75
Le règne de l'amour : Reine et favorites (Id.) . . . 234
Périodiques nouveaux. *La Flora* 63
Le Roman pays de Brabant 389
Les Cahiers d'aujourd'hui 411
Glanes dans les revues 300
L'Eventail-Noël 404
Conférences des Amis de la Littérature. M. Louis Delattre : *l'Inspiration populaire chez nos prosateurs* (G. R.) 37
M. Paul André : *Le modernisme dans notre poésie* (Id.) 37
Salon de la miniature : Conférence de M. Paul Lambotte : *Le Portrait en miniature* (F. N.) 124
Conférences des Amis de l'Art wallon. M. J. Destrée : *Les Arts anciens de Wallonie* 78
Liége. Conférence de M. A. Alexandre : *L'Artiste d'hier, l'Artiste d'aujourd'hui, l'Artiste de demain* (M. Biermé) 196
Cercle l'Emulation. Id. de M^lle Biermé : *Liszt* (Ch. V.) 52
Maredsous. Conférence de Dom Anselme Deprez : *L'orgue et l'organiste* (Jacques Hermann). 283
Paris. Université des Annales. Conférence de M. Paul Lambotte : *Les primitifs flamands* 173
Salle Malakoff. Conférence de M. Georg Brandès : *Les contes d'Andersen* (Francis de Miomandre). . . 76
Concours de l'Académie royale. 227
Concours. 6
La Maison du Livre 87
L'Association des Écrivains belges. 134
Les séances du Comité des *Amis de l'art wallon* . . . 95
La société montoise des *Amis de l'art wallon* . . . 220
La vieillesse d'Henri Fabre 301
Londres. Vente de vieilles éditions de Shakespeare. . 71
Vente des autographes de M. Stuart Samuel . . . 79
Beautés du langage helvétique 269, 293, 341
Paul Adam (L. Dumont-Wilden) 63
Nécrologie. Henry Hymans. 29
F.-Ch. Morisseaux 410
Pierre Quillard (André Fontainas) 53, 57, 65

MUSIQUE

Beethoven à Bruxelles (Octave Maus) 9
Le krach beethovénien (Willy). 203
Jean-Jacques Rousseau musicien (M. S. M.) 321
Une enquête sur l'avenir de la musique française (O.M.) 338, 353
L'enfance de Wagner (Th. Lindenlaub) 122
Sur la musique russe (P. Lemoigne) 360
Le nouveau directeur du Conservatoire (Octave Maus). 351, 377
Bibliographie : P. de Bréville. *Quatre mélodies* (O. M.). 299
Ernest Closson. *Le Manuscrit des Basses Danses de la Bibliothèque de Bourgogne* (Ch. V.) . . . 299
M. Crickboom. *Sonate pour piano et violon* (Id.) . . 235
L. Goemans, Ch. Martens et J. Ryelandt. *Maria* (Ch. V.) 235
Poldowski. *Quatre mélodies* (O. M.) 307
Z'liga. *Apprenez-nous la musique s. v. p.* 52
Deux œuvres inédites de Liszt 317
L'Année musicale 150
Conservatoire de Bruxelles, 2^e concert Symphonie inédite de Beethoven, Rapsodie de Brahms (O. M.). 36
Concours. 188, 196, 204, 212, 220, 228
Concerts Ysaye (Saison 1911-12) 3^e Concert. MM. Karl Panzer et Friedberg (O. M.) 27
6^e Concert. Kreisler, José Lassalle (Id.) 100
7^e Concert. MM. Eugène Ysaye, Pablo Casals et Rasse (Ch.V.) 133
Saison 1912-1913. Festival Brahms. MM. Wendel et J. Thibaut (H. L. B.) 379
Festival Beethoven. MM. von Hausegger et Friedberg (Id.) 403
Concerts de la Libre Esthétique. 1^er Concert. Poldowski, Sir A. Déan Paul et M^me M.-A. Weber (Ch. V.) 84
2^e Concert. M. P. de Bréville, M^me Croiza, le Quatuor Chaumont et M. Bosquet (Id.) 91
3^e Concert. Le Quatuor Zimmer, M^me Madeleine Demest, Poldowski, M. Th. Ysaye. (Id.) 100
4^e Concert. M. Chaumont, M^lles M. Rollet et Th. Chaumont (Id.). 107
Cercle artistique. Matinées classiques 28, 52
Audition de vieux maîtres italiens. Conférence de M. G. Jean-Aubry. 361
Grande Harmonie. Piano-récital Sydney Vantyn (Ch.V.) 36
Concert J.-J. Nin (Id.) 36
Id. Marthe De Vos-Aerts (F. H.) 85
Récital de M^lle Marguerite Rollet (O. M.). . . . 92
Id. de M^lle Juliette Wihl 109
Section belge de la S.I.M. Le centenaire de Liszt (Ch. V.) 21, 67
Id. M. J.-J. Nin, M^lle J. Demont et M. Blanco-Recio (Id.) 394
Théatre des Galeries. Le Quatuor Capet (Id.) . . . 21, 93
Salle Patria. La Société J.-S. Bach (O. M.) 85
Salle Erard. Piano récital de M. Louis Lavoye . . . 52
Ecole allemande. Le Quatuor Chaumont (O. M.) 28, 52, 76, 379
Récital G. Eisenberger 379
Le Quatuor Zimmer (O. M.) 101
Salle Nouvelle. Concert de M^lle Homburger et de M. Laoureux (Ch. V.) 52
Le Quatuor Chaumont (O. M.) 403
Concerts de l'Académie de musique (Id.) 101, 134
Les concerts du Waux-Hall 213, 285
Concert de *la Vie Intellectuelle* 403
La musique à Liége (Georges Ritter) 29, 45, 109, 142, 155, 220, 356, 371, 398
La distribution des prix au Conservatoire de Liége . 22
La musique à Verviers (J. S.) 6, 45
Paris. Concert d'orchestre de la Société Nationale (G. Jean-Aubry) 163
Les *Évocations* d'Albert Roussel (O. M.) 219
Concert de la Société Nationale des Beaux-Arts. Le quatuor à cordes de M. Jean Cras (Id.) 212
Les concerts du Salon d'Automne 324
Schola Cantorum. Œuvres de C. Franck (J. Hermann) 86
Id. Le Quatuor Parent. 357
Concert de M^lle B. Selva et de M. J. Bonnet (O. M.). 68
Id. Concerts des éditeurs Durand et C^ie (Id.) . . . 68
Salle Gaveau. Concert de M^me Raymonde Delaunois. 204
Angers. M^lle Madeleine Stévart 103
Londres. Les concerts historiques à l'Empress Hall . 103
Exécution du *Nocturne* de Poldowski. 373
Berlin. Concert de MM. Crickboom et L.-L. Richard . 151
Auditions de M. Marix Loevensohn 339
Munich et Vienne. Les séances de Lieder de M^me Raymonde Delaunois 70, 87
L'interprétation de Mahler à Vienne (Louis Thomas) . 108
La tournée du *Brüsseler Streichquartett* (Quatuor Schörg) 371
Jef Denyn en Angleterre 244
La donation Guidé 228
Emile Wambach, directeur du Conservatoire d'Anvers. 300
M. d'Indy et l'Institut 333
Vincent d'Indy, officier de la Légion d'honneur . . . 228
Une anecdote sur Verdi 79
Massenet et M^lle Lucy Arbell. 197
Souvenirs sur Chabrier 253
Un mot de Spontini 301
Lettre de Mendelsshon à sa mère. 364
Concours de composition musicale 236
Concours musical Riesenburger 220
Ventes d'autographes de musiciens 253
Nécrologie. Alexandre Béon 212
Jan Blockx 172
Alexis Ermel (O. M.) 308
Alphonse Hasselmans 172
Pietro Lanciani 46
Jules Massenet 260, 266

Léon Soubre 356
Edgar Tinel (O. M.) 345
Joseph Wieniawski (Id.) 363

THÉATRE

Le théâtre belge (William Speth) 5, 19
Lettre de M. Maubel 28
La commission pour l'encouragement de la littérature dramatique 196
Le projet de création du théâtre belge 276
Théatre de la Monnaie. Saison 1911-1912. *Fidelio* (Octave Maus) 25
Rhéna, par M. Jean van den Eeden (Ch. V.) . . . 60
S'Arka, par M. J. Jongen (Henry Lesbroussart) . . 67
La farce du Cuvier, par M. Gabriel Dupont (Octave Maus) 90
Oudelette, par M. Charles Radoux (Id.) 116
Le festival Wagner. *Tristan et Isolde* (Id.) 132
Id. *Das Rheingold. — Die Walküre* (Id.) . . . 140
Id. *Siegfried. — Die Götterdämmerung* (H.) . . 148
Saison 1912-1913. Tableau du personnel 284
Réouverture. Reprise de *Lohengrin* (Ch. V.) . . . 292
Reprise du *Maître de Chapelle* (Id.).
Id. de *Rigoletto* (Id.). 292
Enfants rois, par M. Humperdinck (Id.) 348
Le Chant de la Cloche, par M. d'Indy (Octave Maus) 348, 367, 387, 396
Reprise d'*Hamlet* (Id.) 386
Reprise d'*Hérodiade* (P. D.) 395
La Flûte enchantée (Octave Maus) 401
Théatre du Parc (saison 1911-1912). *Le Mystérieux Jimmy* (Georges Rency) 13
L'Aventurier, par Alfred Capus (Id.) 46
Maison de Poupée, par Ibsen (troupe de l'Œuvre) (Id.) 46
Les liens, par Gustave Van Zype (Id.) 68
Les frères Karamasow, d'après Dostoïewski, par MM. Copeau et Croué (Id.) 101
Cher Maître, par M. F Vanderem (Id.) 118
A Damme en Flandre, par M. Paul Spaak (Id.) . . 124
Saison 1912-1913. Le cycle de Porto Riche (Id.) . . 314, 324
Le Passé, par M de Porto-Riche (Id.) 331
Israël, par M. H. Bernstein (Id.) 340
La Veuve par Meilhac et Halévy (Id.) 372
Mlle Hélène Lefèvre dans *la Souris* (Id.) 380
Baldus et Josina, par M. Paul Spaak (Id.) 388
L'Amour veille, par MM. de Flers et de Caillavet (Id.) 404
L'Assaut, par M. H. Bernstein (Id.) 410
Matinées littéraires. *Demi-Sœurs*, par Gaston Devore. Conférence de M. G. van Zype (G. R.) . . . 13
Un drame sous Philippe II, par M. de Porto Riche. Conférence du M. René Blum (Id.) 37
Saint Genest, par Rotrou. Conférence par G. Dwelshauwers (Id.) 62
Le capitaine Fracasse, par Théophile Gautier. Conférence de M. Laurent Tailhade (Id.) 85
Dante et Béatrice, par M. De Bornier. Conférence de Léo Claretie (Id.) 332
Le duc Job, par Léon Laya. Conférence de M. Jean Bernard (Id.). 355
Sappho, par Grillparzer Conférence de Mme Stéphane Chandler (Id.). 380
Théatre des Galeries. *Papa*, par MM. de Flers et de Caillavet (Id.). 13
Le Quant à soi, par M. F.-Ch. Morisseaux (Id.) . . 61
Le Marchand de bonheur, par M. H. Kistemaekers (Id.). 61
Les Naufragés, par M Léon Sonnemans (Id.) . . . 61
Reprise des *Moulins qui chantent* (Id.) 78
David Copperfield, par M. Max Maurey (Id.) . . . 124
Un bon petit Diable, par Mme R. Gérard et M. Rostand (Id.) 156
La Bourrasque, par M. A. Edwards (Id.) 332
Beulemans marie sa fille, par MM. Fonson, Wicheler et Van Oost (Id.) 339
Les Petits, par L. Népoty (Id.) 404
Olympia. *Mais n' te promène donc pas toute nue*, par M. Georges Feydeau (Id.) 46
Le veilleur de nuit, par Sacha Guitry (Id.) 46
Le Costaud des Épinettes, par M. Tristan Bernard (Id.) 78
Pour vivre heureux, par MM. André Rivoire et Yves Mirande (Id.). 93
La Sauterelle, par Grenet d'Ancourt (Id.) 125
Rêve d'amour et *Amour photo* (Id.). 125
Chaqu' son z'oiseau, par Paul Murio (Id.) 156
L'Accord parfait, par M. Tristan Bernard (Id.) . . 340
La Bonne intention par Francis de Croisset (Id.). 340
La Petite Chocolatière, par M. Paul Gavault (Id.). 355
Le Cœur dispose, par M. Francis de Croisset (Id.). 372
Grande-Harmonie. *La Captivité de Line*, par M. F. Charles Morisseaux (Id.). 70
Les Fourberies amoureuses, par M. Henry Liebrecht (Id.). 70
Cercle Artistique. *Le monde où l'on sent l'huile* (Revue) (Id.). 38
Salle G. Giroux. Inauguration du Petit Théâtre. . 410
Anvers. Opéra flamand. *Édénie*, par Camille Lemonnier et Léon Du Bois (Id.) 77, 84
Gand. Grand Théatre. *La Bacchante*, par MM. Duplessy, Ambrosiny et Léon Delcroix. 62
Paris. Opéra-Comique. Reprise de *Don Juan* (B. W.) 163
Théatre du Chatelet. *Hélène de Sparte*, par Émile Verhaeren (Octave Maus) 145
Les ballets russes (Id.) 162, 170, 186
Salomé, par Oscar Wilde (Id.) 194
Théatre du Vaudeville. *Rue de la Paix*, par MM. Abel Hermant et Marc de Toledo (Francis de Miomandre) 45
Théatre de l'Œuvre. *La charité, s. v. p.*, par M. William Speth (Id.). 37
Anne,.. ma sœur, par M. Jean Auzenet (Id.) . . . 37
Grégoire, par M. Henri Falk (O. M.) 171
Morituri, par M. Maurice Prozor (Id.) 171
L'Annonce faite à Marie, par Paul Claudel (Id.) . . 409
Théatre Antoine. *Les petits*, par M. Lucien Népoty (F. M.). 37
Une affaire d'or, par M. Marcel Gerbidon (Id.) . . 340
Crédulités, par M. Bénières (Id.). 369
Théatre des Arts. Le *Grand Soir*, par M. Léopold Kampf (O. M.) 212
Salle Fémina. Le ballet des *Sylphides* 181
Théatre du Vaudeville. La compagnie de M. Max Reinhardt : *Sumurûn* (Octave Maus). 177
Théatre de Bayreuth. Bayreuth 1912 (B. W.) . . . 281
Pelléas et Mélisande au Boston Opéra House 47
Mme G. Leblanc-Maeterlinck aux Etats-Unis 63
Une saison Maeterlinck 242
Aïda au pied des Pyramides 143
Un festival Shakespeare à Strattford-sur-Avon . . . 261
Un opéra inédit de J.-J. Rousseau. 211
Wagner et Bizet 141
Miss Marie Brema 133
Olivier le Simple, par MM. J. Delacre et V. Vreuls. 150
Nécrologie. Judith 348

DIVERS

Un procédé pour la conservation des tableaux. . . . 95
L'emploi des glaces dans les musées 30
Visites de janvier (Léon Werth) 47
Rodin et les danseuses du roi Sisowath 205
Fête nationale. 251
Les tramways du Cinquantenaire (P. O.). 21
L'œuvre régionaliste française 47
L'invention des cartes postales illustrées 196
Les rochers de Sy. 226
La protection des sites pittoresques en France . . . 237
Le 3e Congrès de la presse périodique à Paris. . . . 293

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le privilège de *Parsifal* 283, 303, 313, 330, 379, 389
La réglementation du droit de copie dans les musées . 213
L'immoralité d'un rôle (M. Signoret c/ MM. Hertz et Coquelin) 53
Les deux Réjane (Mme Réjane c/ Mme Réjane Bolly) . 172

ILLUSTRATIONS

Frontispice (G. Lemmen). 1
Brise fraîchissante (Nelson Dawson) 97
Enfant et jeune fille (W. Lee Hankey). 98
Près la mer de Cornouailles (Alfred Hartley) . . . 98

Bruxelles. — L'IMPRIMERIE (anc. Établts Ve Monnom soc. anon.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.